LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

TROISIÈME ANNÉE

TOME DEUXIÈME

Mars-Avril 1896

v 8300
19/11/96

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1896

AP
20
R47
1896
mars - avril

LE

PARTAGE DE L'AFRIQUE

I

Ceux qui appartiennent à ma génération ont appris la géographie en un temps où elle était beaucoup moins compliquée qu'aujourd'hui. On pouvait être un homme éclairé, il y a quarante ans, et s'en tenir à des notions très vagues sur les parties du monde autres que l'Europe ou qui ne sont pas situées dans son voisinage immédiat. L'Afrique, notamment, exception faite pour ses rivages méditerranéens, était presque entièrement ignorée. Elle est apparue, elle a surgi du fond de l'inconnu, sous nos yeux, comme un monde nouveau.

Oh ! les rudimentaires et discrètes cartes de l'atlas Dussieux, où l'imagination de notre enfance errait parmi les espaces immaculés des déserts et des *terræ incognitæ* ! Seule, la chaîne des montagnes de la Lune les parcourait de son ombre incertaine, et le bon cartographe, élève docile des Hérodote et des Ptolémée, la prolongeait, négligemment, des bords du Niger aux confins du Zanguebar.

Peu à peu, la carte de l'Afrique s'est meublée jusqu'à l'encombrement. Doublée, quadruplée, décuplée, elle est toujours

trop étroite. Le burin du graveur la couvre de tailles pressées, la raye de lignes sans nombre, la sème de pointillés qui s'entrecroisent suivant les routes des voyageurs, la peuple des noms naïfs qui distinguent confusément les tribus innombrables. Elle est rudimentaire encore, mais attirante dans sa diversité tout autant qu'elle était énigmatique et troublante dans son mystère vide et inviolé.

Hier encore, la diplomatie l'ignorait. Elle doit, maintenant, en connaître tous les recoins. Ce n'est plus le temps où un bon « premier commis » des Affaires étrangères pouvait se tenir pour satisfait, quand, l'œil fixé sur le dédale de la Confédération germanique, il avait conscience d'avoir rempli sa tâche, s'il en avait scruté journellement les détours. Le bon M. Desages, directeur politique sous M. Guizot, et dont un beau portrait de Chassériau a fixé le profil d'oiseau interrogant, vivait, probablement, dans une heureuse insouciance de ces questions lointaines, et j'ai connu, moi-même, lorsque je suis entré au quai d'Orsay, les derniers représentants d'une école diplomatique qui ne voyait, dans l'aube naissante de la politique internationale africaine, qu'un mirage décevant.

Avaient-ils tort, avaient-ils raison ? C'est une question qu'on peut se poser encore, mais dont il est impossible de ne pas se préoccuper aujourd'hui. Car ce n'est pas seulement en France que ces problèmes sont à l'ordre du jour. Les diplomates de l'Europe entière ont suivi les géographes, qui marchaient eux-mêmes sur les pas des voyageurs. Le pays, à peine découvert et figuré, est circonscrit et divisé. Sur la terre, bientôt trop étroite, les derniers territoires vacants sont disputés avec acharnement, et les puissances européennes, au fur et à mesure que l'Afrique apparaît, la partagent entre elles, sans plus attendre.

Cette besogne de prévoyante mainmise sera probablement la tâche diplomatique la plus importante de ce quart de siècle. Les ramifications infinies des questions coloniales se mêlent aux difficultés diplomatiques courantes et les embrouillent encore. Militaires, commerçants, explorateurs, missionnaires, statisticiens, sociologues, simples curieux, poètes, rêveurs, — rêveurs surtout, — tout le monde est pris dans l'engrenage. Que dis-je ? Les gens de sang-froid et d'esprit positif ne

sont pas ceux qui se livrent, en ces matières, aux spéculations les moins hardies, et la sagesse elle-même se doit de ne pas les traiter avec dédain. Qui voudrait courir le risque du mot si prudent, — si imprudent, — de Voltaire sur les « quelques arpents de neige du Canada » ?

Le malheur est, qu'en raison de cette précipitation universelle, et par une sorte de nécessité urgente, on se hâte de conclure avant d'avoir appris et étudié. Dans l'espèce d'ignorance à demi éveillée où nous sommes au sujet des questions africaines, il est aussi difficile de se taire sur elles que d'en parler avec compétence. Les spécialistes, gens exacts et minutieux, se sont à peine mis en route; ils viennent seulement de lacer leurs souliers que, déjà, les hommes d'imagination et les hommes d'action les ont dépassés. La science de l'Afrique n'est pas faite. Il faudra des années, je ne dis pas seulement pour l'achever, mais même pour en déterminer les principes et en jeter les bases. En attendant, au milieu de la concurrence générale, il faut se hâter, marcher sur des notions insuffisantes, avec le risque des généralisations hasardeuses, des affirmations trop promptes, des solutions trop vastes, mal étreintes.

Il y a là, pour ceux qui aiment la clarté, la précision, la méthode, une inquiétude véritablement douloureuse. Les doutes assaillent l'esprit; on voudrait pouvoir les éclaircir; ils s'obscurcissent encore, dès qu'on approche.

Il faut donc se contenter de peu. Peut-être même suffirait-il pour le moment de définir quelques-uns des problèmes qui se posent devant l'homme public. Rien qu'en déterminant nettement leur formule, peut-être aura-t-on fait quelque chose pour leur solution. C'est dans cette pensée que j'ai été amené à rédiger les pages qui vont suivre. On y trouvera comme une sorte d'enquête sur des sujets déjà touchés par la politique, et qu'il est permis aux loisirs de l'étude de reprendre et de compléter. Est-il besoin d'ajouter que ces développements sont semés, d'avance, de toutes les réserves, de tous les doutes, de tous les points d'interrogation et de tous les *peut-être* dont un homme de bonne foi, abordant un sujet nouveau, emporte naturellement avec soi une inépuisable provision ?

POURQUOI LA COLONISATION DE L'AFRIQUE A-T-ELLE ÉTÉ SI TARDIVE?

On ne peut que s'étonner du long temps que l'Afrique a mis à entrer dans le courant général de la civilisation. C'est la partie du monde la plus voisine des lieux où le signal a été donné. Que dis-je? L'Afrique a vu, probablement, le premier grand empire civilisé : Thèbes aux cent portes était une ville magnifique avant Homère. Les très anciens Pharaons ont remonté le Nil et semé la Nubie de leurs édifices immortels, à des époques où l'Europe était encore plongée, pour des siècles, dans la barbarie. Toute la côte septentrionale de l'Afrique est baignée par les eaux bleues de cette Méditerranée d'où la culture antique a rayonné sur l'univers. L'Europe, si voisine de l'Afrique et qui n'en est séparée que par ces flots, qui, selon le mot de Michelet, n'éloignent pas, mais rapprochent, l'Europe s'est découverte et civilisée elle-même ; l'Europe a découvert et civilisé les deux Amériques : remontant vers l'Orient, elle a conquis les Indes, entamé la Chine et le Japon, transformé à son image les grandes îles de l'Océanie ; partout le marchand et le missionnaire se sont installés et ont fait leur œuvre. L'Afrique seule, pendant de longs siècles, est restée rebelle à toute pénétration. Pourquoi?

Posée dans ces termes, la question est d'autant plus digne d'intérêt qu'on ne peut pas dire que la conquête de l'Afrique ait été volontairement négligée par les peuples qui ont travaillé à l'aménagement général du monde. Ils se sont, au contraire, appliqués, à diverses reprises et avec une grande énergie, à la tâche de la colonisation africaine. Mais ils ont toujours échoué ou n'ont produit que des œuvres éphémères.

Seule, l'entreprise des Pharaons a, jusqu'à un certain point, réussi. La fissure que le Nil enfonce dans le continent africain les a portés jusqu'à l'antique Méroé. Les rois de la période Thébaine ont soumis ou refoulé dans le désert les tribus errant dans la région des cataractes. Il fut un temps où « toute la vallée du Nil, depuis l'endroit où il quitte les plaines d'Abyssinie pour entrer dans le lit étroit qu'il s'est creusé au

milieu du désert, jusqu'à l'endroit où il se décharge dans la Méditerranée, ne forma qu'un seul empire, habité par un seul peuple, parlant la même langue, adorant les mêmes dieux et obéissant au même souverain[1] ».

Au delà, le pays des fables commençait. C'était l'Éthiopie, la contrée de Napata, où les hommes vivaient cent vingt ans, où l'or était si abondant qu'il servait aux usages les plus vulgaires, où les vivres et les mets les plus recherchés étaient toujours servis à la portée de tous, dans une grande prairie voisine de la capitale. Ce pays de Cocagne avait tenté Cambyse, mais sa campagne entravée, comme toutes les campagnes africaines, par les difficultés de l'approvisionnement, avait échoué misérablement, et n'a laissé dans la mémoire des hommes que le souvenir d'un immense désastre. L'Abyssinie n'a voulu devoir sa civilisation rudimentaire qu'à elle-même. Elle a formé, de tous temps, sur les flancs de la vallée du Nil, une barrière de montagnes que les plus vigoureux conquérants n'ont pas su franchir.

Les Phéniciens ont semé toute la côte septentrionale de l'Afrique de leurs entreprenants *emporia*. L'Hercule tyrien a franchi les colonnes. Il a certainement contourné la bosse occidentale, a parcouru les côtes de la Guinée et s'est enfoncé, peut-être, jusqu'à Fernando-Pô. On peut admettre que le périple de Néchao a réellement eu lieu. En tout cas, par la côte orientale, les commerçants phéniciens, convoyés probablement par les navigateurs de l'Arabie, ont franchi le cap des Aromates, et se sont aventurés dans la mer Australe pour rapporter les trésors d'Ophir, la poudre d'or, les bois précieux, les singes, les perroquets.

Parcourant de longues étapes, séjournant sur les côtes, l'hiver, pour attendre une récolte qu'ils avaient semée et s'enfoncer plus au sud, les marins de l'antiquité ont longé le pays de Sofala et entrevu la grande île Ménouthésias « éloignée de la terre ferme d'environ 300 stades, aux rives basses et pleine d'arbres, dans laquelle sont des rivières et plusieurs sortes d'oiseaux et des tortues de montagnes, où il n'y a aucune bête féroce, si ce n'est des crocodiles ». Au delà, ils

1. Maspero.

ont fréquenté le marché de l'Azanie appelé Rhapta... « Après ces lieux, ont-ils rapporté, l'Océan qui n'a pas été navigué tourne vers le couchant et, longeant, au midi, les côtes situées à l'opposite de l'Éthiopie, de la Lybie et de l'Afrique, il se joint à la mer Occidentale »... Certes, ces navigateurs étaient entreprenants et même téméraires. Ils n'ont pourtant pénétré nulle part dans l'intérieur des terres, et leurs explorations n'ont fait qu'effleurer les rives du mystérieux continent[1].

Sur la côte méditerranéenne, les Phéniciens avaient fondé la plus illustre de leurs colonies : Carthage. La plus grande ville de commerce et d'échanges du monde antique était située sur le sol africain. Mais l'Empire punique a toujours tourné le dos au continent et le visage à la Méditerranée. Ses conquêtes dans l'intérieur n'ont été ni profondes, ni durables. Bornant ses ambitions à la domination de la mer, il a péri le jour où elle lui a été ravie.

Les Romains étaient d'autres maîtres, du moins en ce qui touche à l'action militaire et à l'administration. *Le monde connu des anciens* n'a pas lassé le vol des légions : elles en ont plutôt reculé les bornes. De la Grande-Bretagne jusqu'à l'Euphrate, tout a été parcouru, hiérarchisé, organisé. Voyez, pourtant, quelle étroite bande forment, au nord de l'Afrique, la Mauritanie tingitane, la Mauritanie césarienne, les provinces de Numidie et d'Afrique, la Cyrénaïque. D'un seul côté, l'Empire romain fait une pointe vers le sud et c'est dans cette Égypte où les conquêtes des Pharaons ont tracé le chemin à la domination des Césars. Rome n'a pas été plus apte que Carthage à fonder des établissements durables dans cette Afrique dont ses poètes et ses hommes d'État célébraient, à l'envi, les richesses inépuisables et la ténébreuse horreur[2].

1. Voir l'excellent livre du capitaine de vaisseau Guillain, *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique orientale*. Paris, 1856, in-8°.

2. Il ne semble pas, d'ailleurs, que Rome se soit lancée sans hésitation dans la politique coloniale africaine : « L'Afrique paraît les avoir encore moins tentés (les Romains), que tout le reste. C'était une terre lointaine, dont la mer les séparait, une mer terrible, *mare sævum*... Les habitants aussi leur inspiraient peu de confiance... Il est probable qu'ils éprouvaient, pour la terre africaine, les sentiments qu'exprimait plus tard Salluste à la vue de ces plaines sans eau et de ces montagnes sans arbres. Appien imagine qu'une discussion s'éleva dans le Sénat après la défaite d'Hannibal, pour savoir ce qu'on ferait de l'Afrique qu'on venait de vaincre, et que, comme on désespérait d'en tirer un profit certain, on laissa sub-

La conquête islamique, s'installant dans les cadres que Rome avait établis, ne fit rien que d'y détruire brutalement les germes répandus sur la côte septentrionale. Ce débordement de l'Asie sur l'Afrique fut un renfort inattendu que la barbarie opposait à la civilisation.

Quand le moyen âge fut fini, et que les peuples européens se remirent en route pour la conquête du globe, leur première préoccupation fut encore l'Afrique. Dès la fin du XIVe siècle, les marins dieppois allaient, de gîte en gîte, faire du commerce jusque dans le golfe de Guinée. Mais leurs entreprises furent abandonnées parmi les désastres de la guerre de Cent Ans, et le souvenir même s'en perdit.

Les peuples de l'Europe méridionale se mirent, à leur tour, à chercher la route de l'Inde par la voie des périples africains. Ils la cherchèrent et ils la trouvèrent. Je ne sais pas de roman plus émouvant que celui des découvertes et des conquêtes portugaises dans l'océan Indien : c'est d'abord, comme point de départ magistral, le plan, le programme le plus large, le plus simple, le plus judicieux, nettement conçu par l'un des plus grands hommes qu'ait connu l'Europe, Dom Henri, fils de Jean Ier; une volonté intelligente et consciente d'elle-même, soutenue, bientôt, par la plus tenace énergie dans l'exécution et dévouant une vie entière à la poursuite d'une de ces idées passionnées, si je puis employer cette expression, comme l'Afrique en inspire encore de notre temps; puis le bonheur des circonstances qui mettent à la disposition de ce prince des hommes d'action vigoureux, indomptables, dignes de lui; les incertitudes et les terreurs des premières

sister Carthage... Il ne manqua pas de politiques qui auraient bien souhaité qu'on pût répudier l'héritage. Cette opinion persista longtemps encore et, sous Trajan, un historien latin qui se croit un sage (Florus) se demande sérieusement s'il n'aurait pas mieux valu que Rome n'occupât jamais ni la Sicile, ni l'Afrique. » G. Boissier, *L'Afrique romaine*, p. 83.

On connaît les plaintes que Lucain met dans la bouche des soldats de Caton, faisant campagne en Afrique :

« ... *Nil, Africa, de te*
Nec de te, natura, queror; tot monstra ferentem,
Gentibus ablatum dederas serpentibus orbem;
Impatiensque solum Cereris, cultore negato,
Damnasti, atque homines voluisti deesse venenis. »

(L. IX, v. 854 et suiv.)

campagnes, alors que les périls les plus proches paraissaient les plus redoutables; les battements d'ailes inquiets des « blanches caravelles », perdues sur l'océan inconnu; la vue au loin, sur l'horizon, d'un point noir obstiné, que l'on finit par approcher et qui n'est rien autre chose que *Madère*, « la boisée »; un temps d'arrêt de quinze ans; puis le cap Bojador franchi, puis le cap Blanc, puis Sierra-Leone, tout cela se déroulant lentement devant des capitaines qui longent les côtes et qui se hâtent de revenir, surpris de ce qu'ils ont vu, inquiets de ce qu'ils croient deviner; en raison de cette timide audace, Dom Henri, après cinquante ans d'efforts, mourant avec la certitude de l'existence d'un monde nouveau, mais seulement avec l'intuition des immenses espaces et des grandes aventures qui vont s'ouvrir devant ses successeurs.

Après une nouvelle interruption, Jean II reprend, sur des bases plus larges, le plan de son oncle, dom Henri: et alors c'est la belle audace de Barthélemy Diaz qui quitte la côte, se lance droit devant lui, décidé à naviguer tant qu'il y aura de la mer; porté au sud, par un de ces coups de vent dont le conteur de *Simbad le marin* a dit les terribles angoisses; puis se trouvant très loin de l'Équateur, sous un ciel nouveau, jeté à l'est, ramené vers l'ouest, et enfin abordant à une terre inconnue qui n'est rien moins que la côte orientale de l'Afrique, bien au delà du cap des Tempêtes qu'il ne découvre qu'à son retour et que le roi de Portugal baptise bientôt d'un nom de meilleur augure : le cap de Bonne-Espérance.

Après la découverte, la conquête : les exploits de Vasco de Gama, ceux d'Almeïda, ceux d'Albuquerque; ces flottes sans cesse armées, lancées dans cet océan inconnu, et revenant surchargées du poids des découvertes nouvelles; toute la côte orientale d'Afrique parcourue, soumise, toutes les îles africaines conquises, l'importante installation d'Hormouz à l'entrée du golfe Persique, l'Inde, les îles de la Malaisie, la Chine, le Japon. Quel rêve que l'édification instantanée de ce vaste empire commercial, qui a son centre dans la péninsule indienne à Goa, Calicut et Cochin et qui, de là, rayonne sur tous les rivages de cette immense mer nouvelle, domine les peuples les plus divers, se heurte aux rivalités les plus redoutables, renverse l'axe du monde, annihile la Méditerra-

née, prend l'islamisme à revers, semble appelé aux plus vastes et aux plus nobles destinées... et qui s'écroule aussi rapidement qu'il s'est construit, succombant sous le poids de son immensité même, atteint par l'invraisemblance et la rapidité de ses succès, par la folie de ceux qui, après les premières heures d'enivrement, auraient dû le soutenir, non par la violence, la rapine et la persécution, mais par l'énergie calme et soutenue, la raison prudente, tolérante et prévoyante.

Après deux siècles, il disparaît et, en Afrique du moins, il ne laisse que des vestiges. Les Portugais ont occupé, parfois développé, trop souvent détruit les établissements maritimes que les Arabes avaient fondés avant eux et où ces mêmes Arabes devaient les remplacer; mais leur politique, muette et jalouse, n'a rien créé. Ils n'ont pas non plus pénétré dans l'intérieur. C'est à peine si, amorcés par la soif de l'or, ils ont essayé de conquérir le royaume fabuleux et surfait du Monomotapa qui domine ce pays du Rand, où l'avidité moderne ne fait que suivre les traces de la rapacité ancienne. Les expéditions lancées vers l'intérieur jusqu'à Sena, jusqu'à Tété, en somme n'aboutissent pas. Les maîtres de la côte doivent se contenter d'exercer, au dedans, une suzeraineté plus ou moins consentie; l'éphémère grandeur de leur empire colonial a essayé en vain de forcer ce continent rebelle, qui reste fermé pour eux comme pour tous les conquérants qui les avaient précédés.

Il en est de même encore pour les peuples de l'Europe qui viennent à la suite et à l'imitation des Portugais. L'Afrique, partout, les repousse ou les rejette. Les comptoirs se multiplient sur les côtes : L'Espagne, la France, la Hollande et, la dernière venue, celle qui recueillera, sur bien des points, la moisson semée par d'autres, l'Angleterre rivalisent. Mais ces établissements ont toujours quelque chose de précaire et de superficiel. C'est un vaisseau qui passe, c'est un ponton démâté qui s'accote au rivage et sur lequel les indigènes apportent leurs produits ; c'est un cabacérès métis qui draine du dedans les précieuses épices, pour les troquer contre les produits européens. On s'en tient là. L'expérience semble dégager, peu à peu, la loi de la colonisation africaine, telle qu'elle sera, dit-on, formulée de notre siècle par un homme d'État illustre : « L'Afrique est comme un tonneau auprès duquel

il faut s'installer; on fait un trou avec une vrille et on recueille ce qui coule; mais si on essaye d'entrer dedans, on s'y noie ».

Cependant, par ces trous percés à la surface du continent noir, il se vide. Il se vide pour remplir d'autres continents. La traite des nègres constitue, pendant trois siècles, une des branches les plus florissantes du commerce international. Avant l'invention de la vapeur, l'Afrique fournit les bras nécessaires à la mise en valeur et à l'exploitation de la moitié du monde. C'est comme une réserve de houille humaine qui s'exploite et se dépense au profit des autres contrées. Il semble que ce commerce si actif, si florissant, va permettre, du moins, de pénétrer dans les régions mêmes où il trouve son origine.

Tout au contraire. Les longues marches qui amènent de l'intérieur les captifs reliés par la fourche rendent inutile l'effort inverse du voyageur ou du commerçant. La caravane de traite conduit à la côte les marchandises et la plus précieuse de toutes, celle qui porte les autres. De sorte que le terrible fléau qui décime les populations de ce malheureux continent n'a même pas pour contre-partie l'avantage de le faire mieux connaître. Le nègre, le bois d'ébène, être anonyme et sans patrie, est un chiffre dans le total, un profit ou une perte, selon qu'il vit ou qu'il meurt, dans le calcul indifférent du négoce européen, qui transvase l'Afrique en Amérique, sans se demander d'où viennent les eaux noires qui alimentent, pendant trois siècles, le redoutable siphon.

Ainsi, l'Europe, tournant pendant des siècles autour de sa voisine, l'Afrique, ne la connaît pas, ne la pénètre pas. Ce n'est pas éloignement, ce n'est pas manque de hardiesse ou d'initiative, ce n'est pas manque d'intérêt ou de contact. Quelle est donc la cause d'un si long retard? Existe-t-il quelque raison permanente qui s'est opposée, en tout temps, aux efforts de l'Europe colonisatrice, et si cette cause existe et subsiste, ne peut-elle pas arrêter ou stériliser encore ceux qu'on renouvelle aujourd'hui?

*
* *

Parmi les obstacles permanents qui se sont opposés et qui s'opposent encore au succès de l'exploration et de la coloni-

sation africaines, les plus importants tiennent au climat, à la configuration générale du pays, aux dispositions des habitants.

L'Afrique a toujours été considérée comme un des pays les plus insalubres du globe : la science moderne, notamment, est sévère pour ce climat. Le professeur Hartmann s'explique en ces termes : « Dans la zone immense située entre le dix-septième degré de latitude septentrionale et le vingt-sixième degré de latitude méridionale, entre l'océan Atlantique et la mer des Indes, règnent surtout les fièvres intermittentes qui sont produites par les exhalaisons d'un terrain marécageux dans lequel il y a beaucoup de substances végétales en décomposition. »

Sur ce fond général de fièvre et de paludisme, se propagent et se développent toutes les maladies auxquelles s'expose le tempérament vite affaibli des Européens. Non seulement l'Afrique frappe l'étranger avec la brutale énergie des terres nouvelles, mais elle le mine avec l'astucité perfide de ses maladies à apparence bénigne : c'est le pays de l'anémie. Par contre, il faut reconnaître qu'elle ne paraît avoir donné naissance, par elle-même, à aucun des grands fléaux qui ravagent l'humanité, ni au choléra, ni à la peste, ni à la lèpre, ni au typhus, ni à la fièvre jaune, ni à la syphilis : il est vrai encore qu'elle échappe presque entièrement à la phtisie ; mais elle n'est indemne d'aucune de ces maladies, et son climat s'attaque d'une façon redoutable aux reins, au foie, aux intestins, au cerveau : la petite vérole y est très répandue ; les dysenteries, les hépatites, les hématuries sont fréquentes et souvent mortelles. Les enfants des Européens y vivent difficilement en bas âge.

Une foule d'animaux parasites importunent les Africains. Aucun pays n'est sujet au ténia comme l'Abyssinie. Un autre ver intestinal atteint près du tiers des Égyptiens et détermine des accidents très graves. Un parasite, terrible pour le soldat indigène en marche, se glisse dans les muscles des jambes, au passage des marais, et, par son lent développement, menace tout l'organisme.

Les maladies nerveuses sont fréquentes et touchent à la folie. De nombreuses ophtalmies proviennent de l'éclat du soleil, de la poussière sèche, de la chaleur, de la malpropreté. Les blessures sont dangereuses, surtout pour l'Européen.

L'Afrique se défend encore par les aspérités de son sol, les dards de ses arbustes épineux, parfois vénéneux, par le poison de ses herbes inconnues, par les dents, les cornes, les griffes de ses bêtes féroces, par la morsure des serpents, des myriapodes, des scorpions et par la flèche empoisonnée de ses nains, tapis sous la ronce des forêts.

L'histoire cite de trop nombreux exemples d'expéditions soit pacifiques, soit militaires, entravées ou arrêtées par les rigueurs du climat. Les Portugais, notamment, en souffrirent beaucoup, à la côte orientale. Cependant, il ne semble pas que cette nature de difficultés ait été considérée par eux comme insurmontable. Ils en paraissent même moins frappés que nous ne le sommes aujourd'hui. Peut-être avaient-ils plus d'endurance, peut-être aussi, leurs séjours sur le continent ayant été moins prolongés, en ont-ils moins souffert.

Quoi qu'il en soit, on trouve, dans les récits des anciens explorateurs, des indications à ce sujet qui n'ont rien de particulièrement décourageant. Le narrateur des missions d'Édouard Lopez, faites en 1578, s'exprime en ces termes, en ce qui concerne une des contrées réputées, aujourd'hui, pour les plus malsaines de l'Afrique, le Congo : « Ce royaume se trouve précisément situé dans la zone que les anciens appelaient torride, comme qui dirait « brûlée par le soleil », et que, trompés par je ne sais quelle raison, ils estimaient inhabitable. L'expérience prouve leur erreur. Cette zone est, en effet, des plus riantes et son climat est plus tempéré qu'on ne saurait croire. Au temps de l'hiver, on n'y redoute aucun froid qui excède celui de l'automne de nos pays ; on n'y a besoin ni de pelleteries, ni d'autres vêtements pour se défendre du froid, ni même de feu pour se réchauffer. La seule différence entre l'hiver et l'été, c'est qu'en hiver, à cause des pluies continuelles, l'air est un peu plus frais. Quand ces pluies s'interrompent, l'hiver aussi bien que l'été, la chaleur est presque intolérable, surtout pendant les deux heures qui précèdent et qui suivent celles de midi. L'hiver, les pluies sont continuelles pendant les cinq mois d'avril, mai, juin, juillet et août, ne laissant voir le ciel découvert que durant très peu de jours... Pendant l'été de là-bas, qui est notre hiver, des vents très froids tempèrent la chaleur... Ces vents antarctiques, qui nous sont

contraires, sont de même secours aux habitants des îles de la Méditerranée, de l'Asie Mineure, de la Syrie et de l'Égypte, pour qui ils sont vraiment ζωηφόρει, « apportant la vie ».

On le voit, pour nos ancêtres, le climat de l'Afrique est extrêmement chaud, plutôt que malsain. En Amérique, en Asie, ils avaient rencontré des obstacles du même ordre qui ne les avaient pas arrêtés. Tous ceux qui venaient des rivages de la Méditerranée : Espagnols, Provençaux, Italiens, Grecs des îles, étaient plutôt frappés par les analogies que par les différences, entre l'Afrique et les régions qu'ils habitaient eux-mêmes.

*
* *

Les difficultés qui tiennent à la configuration générale du continent africain sont d'une tout autre importance. La forme de cette terre, sa masse, sa lourdeur la rendent manifestement impénétrable.

Tandis que la petite et élégante Europe, toute dentelée et festonnée, ne présente pas moins de trente-deux mille kilomètres de côtes, l'Afrique, trois fois plus vaste, ne compte pas plus de vingt-huit mille cinq cents kilomètres de pourtour maritime. En Europe, la mer entre et s'insinue partout. En Afrique, elle bat uniformément les flancs du rocher abrupt et sans grâce qui émerge brusquement de son sein. Pas d'île réellement importante, sauf Madagascar; pas de golfes, sauf les Syrtes, le golfe de Guinée et le golfe de Tadjourah; pas de presqu'île; des côtes infinies, ces « longs rivages » dont parlaient déjà les anciens; çà et là, des criques peu hospitalières : souvent, le phénomène décourageant de la *barre :* partout des caps aux pointes hérissées, allant au-devant du nautonier, non pas pour l'accueillir, mais pour lui barrer la route, et qui, à son approche, s'enveloppent d'un sombre manteau de nuages et de tempêtes.

Cette disposition rébarbative de la côte africaine n'est qu'une image affaiblie du caractère plus hostile encore que présente le continent lui-même et des difficultés qu'il élève sous les pas du voyageur. Je veux laisser encore la parole à un vieux géographe : « Le fleuve Congo, dit Davity, a de l'eau en telle abondance que c'est chose presque incroyable.

vu qu'il a de largeur cinq milles et demi avant qu'il s'aille rendre dans la mer, et, lorsqu'il y est entré, son eau coule parmi la salée sans perdre sa douceur, l'espace de huit, dix, voire même seize lieues. On peut aller avec de grands bateaux contre-amont la rivière, l'espace de cinq lieues en toute assurance. *Mais l'on trouve après des eaux rapides et impétueuses, à cause que la rivière tombe en cet endroit d'un précipice avec un grand bruit semblable à celui que le Nil et le Danube font en quelques lieux.* »

Tel est le grand obstacle qui arrête les explorateurs africains. Tandis que leurs petits bâtiments fouillent, partout, les détroits et les encoignures, remontent les estuaires et les rivières qui les portent souvent très loin dans les terres; ici, ils se heurtent à la muraille des cataractes qui enserre la terre africaine comme un boulevard infranchissable.

Maintenant que le pays est mieux connu de nous, il nous est plus facile de déterminer la portée de l'observation de fait, qui nous est transmise, avec tant de simplicité, par Davity. Si la péninsule africaine présentait, à ceux qui la longeaient, une masse épaisse et des contours abrupts, elle offrait, par contre, l'avantage d'ouvrir largement, de distance en distance, l'estuaire de ses grands fleuves qui, rien qu'à en juger par l'importance de leur débit, paraissaient devoir fournir des chemins faciles aux entreprises des voyageurs partis de la côte.

D'autres régions continentales ont largement profité d'un avantage analogue. La Russie, la Chine, la Sibérie, les deux Amériques ont trouvé, dans le magnifique développement de leur réseau fluvial, le plus puissant instrument de leur progrès. La civilisation qu'elles se sont donnée présente, par là, un contraste intéressant avec les sociétés plutôt maritimes et de l'Europe et de l'Asie méditerranéenne.

Or, l'Afrique, arrosée par les plus beaux fleuves du monde, n'a pas pu les utiliser, et nous connaissons maintenant les causes naturelles qui ont annihilé ce précieux avantage. Tandis que la plupart des grands continents se sont constitués autour d'une arête ou d'une échine centrale de laquelle des vallées, allant sans cesse en s'élargissant, descendent en pentes douces vers la mer, en Afrique, l'arête, au lieu de s'élever au centre comme le faîte d'un toit, entoure

le continent comme une ceinture, cernant un plateau intérieur, immense et isolé ; si bien que, malgré la trivialité de l'expression, on pourrait comparer l'Afrique à une assiette renversée : en allant de la périphérie au centre, on trouve, tout d'abord, une région de pentes très rapides : c'est la région côtière ; puis un bourrelet, un ressaut : c'est la région des chutes et des cataractes ; puis une plate-forme centrale dont le niveau, relativement bas, laisse s'attarder les eaux des fleuves et dormir celles des grands lacs et des terres marécageuses.

Examinons attentivement la carte, en partant du point où l'Afrique se sépare de l'Asie, à l'isthme de Suez. Voici d'abord l'embouchure du Nil. Il faut, il est vrai, remonter assez haut pour trouver le seuil. Mais il est fortement marqué, dans la région des grandes cataractes, entre Assouan et Wadi-Halfa. Il laisse, au-dessous de lui, la riche Égypte, la plus vaste des vallées de l'Afrique communiquant aisément avec la mer. En Cyrénaïque et en Tripolitaine, le bourrelet, formé par les hauteurs de El Hammada, serre la côte de très près. Plus à l'ouest, l'Atlas s'élève et coupe, de ses ramifications transversales, toute communication avec l'intérieur, déterminant seulement d'étroits bassins côtiers qui forment la Tunisie, l'Algérie et le Maroc.

Sur la côte occidentale, les bassins du Sénégal, de la Gambie, des Scarcies présentent des obstacles moins infranchissables. Le seuil, ici, recule parfois à près de mille kilomètres de la mer : mais on le rencontre encore, dans la région de Kayes et de Médine, et la chute de Félou interrompt la navigation. Bientôt les montagnes de Sierra-Leone et de Kong se rapprochent du rivage de la Guinée et tous les fleuves de cette région, le Cavally, le Bandama, la Volta, le Niger sont coupés par des chutes ou des dépressions assez importantes pour que, jusqu'ici, aucune communication permanente ne se soit établie entre les régions internes et celles qui confinent à la mer.

Dans le Cameroun, de hautes montagnes trempent leur pied dans l'océan Atlantique et les gradins élevés qui s'étagent en arrière annulent, ou peu s'en faut, les avantages d'une région si bien située, au creux du grand enfoncement formé par le golfe de Guinée. Les fleuves du Gabon français, l'Ogoué, le Quiliou, ne pourront être rendus navigables que sur

des parcours restreints ; dans l'état actuel des choses, c'est à peine si le commerce peut profiter du raccourcissement, pourtant si précieux, qu'ils offrent pour communiquer avec le bassin moyen du Congo.

Voici maintenant le grand fleuve lui-même. Il est, lui aussi, étranglé, presque sur la mer, par les premières cataractes qui forment véritablement « le seuil type », celui dont la configuration présente, avec le plus de force et de netteté, les difficultés de la pénétrabilité africaine : « De la station de Brazzaville à celle de Matadi, sur un espace d'environ deux cent soixante-quinze kilomètres, se succèdent *trente-deux cascades* et de nombreux rapides, ayant ensemble une hauteur verticale approximative de *deux cent cinquante-cinq mètres*. Parmi ces cataractes, les unes se suivent à quelques kilomètres d'intervalle ou sont unies par des pentes inclinées où l'eau s'abaisse et se redresse en longues vagues bouillonnantes ; les autres sont séparées par des espaces considérables, sans déclivité apparente, où la masse du fleuve descend avec une majesté tranquille. En maints endroits, le Congo, resserré entre les collines de ses bords, a seulement de trois cents à quatre cents mètres de largeur ; même dans une cluse du parcours, en aval d'Issangila, il n'aurait pas plus de deux cent vingt-cinq mètres ; ailleurs, il s'arrondit en vastes « chaudrons » où ses eaux tournoient dans un cirque de roches. Son aspect change incessamment. Partout de brusques détours dans le défilé : cascades, flots entre-heurtés, tourbillons grondants, nappes fuyantes, baies tranquilles : puis de nouvelles chutes dans le gouffre écumeux se suivent sur le parcours du fleuve... A l'étroit dans sa vallée, il doit gagner en profondeur et en vitesse de flot ce qui lui manque en largeur : en quelques parties de son cours, *il fuit avec une rapidité de plus de quinze mètres à la seconde* et le fond de son lit est *à plus de quatre-vingt-dix mètres au-dessous de la surface*[1] ».

Cet escalier gigantesque, placé ainsi à proximité de la côte, n'a pas seulement pour effet de rendre presque inaccessible l'immense domaine où le Congo se déploie, il réduit la plus grande artère de l'Afrique, le second fleuve du monde, à

1. Elisée Reclus.

n'avoir pour ainsi dire pas de vallée côtière. Que l'on compare cette disposition à celle des cours d'eau européens, au point de vue de la navigation, du commerce, de l'agriculture. En Afrique, les fleuves ne viennent pas en aide à la civilisation ; ils l'entravent.

Cette loi se vérifie encore pour le fleuve Orange : après avoir fourni les trois quarts de son cours, il tombe, d'une hauteur de cent vingt mètres, par la cataracte des Anghrabies ou des « Cent Chutes ». En face de lui, le Limpopo, qui se déverse dans la mer des Indes, voit son cours suspendu par la cataracte de Tolo-Azimé au droit des Zoutpans-Bergen. Au sud de ces deux rivières, au fur et à mesure que l'on descend vers la pointe, les montagnes se poussent, s'entassent en gradins successifs : leurs âpres contreforts, trop serrés dans le voisinage de la mer, refluent bientôt vers la côte orientale et, par les montagnes maintenant fameuses du « Rebord », *Randberg*, amorcent la ligne faîtière qui longe l'océan Indien.

Le Zambèze, qui est comme le Congo de l'Afrique orientale, est coupé également, soit que l'on suive son affluent oriental, le Chiré, qui relie la côte au grand lac Nyassa, mais qui est interrompu aux chutes de Murchison ; soit qu'on remonte le fleuve lui-même, qui, il est vrai, présente un bassin côtier plus vaste, mais dont le cours moyen est entravé d'abord par les chutes de Kebrasaba, et surtout par le majestueux ensemble des chutes de Victoria, la fameuse « Fumée tonnante », si puissante, si violente, si terrible, qu'avant l'arrivée de Livingstone, les tribus indigènes, vivant dans le voisinage du gouffre, n'osaient, dit-on, s'en approcher, effrayées qu'elles étaient par la voix du Dieu.

A partir du Zambèse, en remontant vers le nord, un bourrelet de montagnes épaisses encombre l'Afrique orientale et sa muraille, qui sépare la région des Grands Lacs de la mer, suit, à l'est, le bassin du Nil, présentant parfois des cimes inaccessibles, parfois des hauteurs plus abordables, mais toujours difficiles, jusqu'au moment où elle s'élance, s'élargit et s'étale dans la masse montagneuse de l'Abyssinie. De là, elle se glisse le long de la mer Rouge et rejoint ainsi, à l'isthme de Suez, la sentinelle perdue du Mont Sinaï qui, grimpée sur sa péninsule, sépare et surveille deux continents et deux mondes.

Il suffit de refaire le même circuit, en s'attachant seulement à relever la marche de l'histoire, pour constater, qu'en Afrique, l'influence de la civilisation extérieure, avant notre siècle, s'est arrêtée partout au pied de l'immense ceinture de montagnes qui détermine le plateau central.

Comme si la nature ne s'était pas contentée des difficultés résultant de cette circonvallation, elle l'a doublée par le glacis de déserts qui, au nord et au sud, isole encore les régions centrales; si bien que, de partout, les efforts des plus vaillants se sont brisés contre la muraille ou enlisés dans les sables.

L'Égypte jusqu'aux cataractes, la Cyrénaïque, la Tunisie et le Maroc sur le revers septentrional de l'Atlas, quelques établissements dans les bassins côtiers du Sénégal, de la Gambie, de la Guinée, du Congo portugais, l'étroite colonie du Cap, les conquêtes un peu plus vastes du Portugal dans le bassin du Zambèse, l'imanat de Zanzibar, telles sont les seules parties de l'Afrique qui aient offert une amorce sérieuse à la colonisation. Partout, au nord, à l'ouest, à l'est, le plateau central a repoussé l'Européen.

Telle est, assurément, la raison déterminante du retard apporté à la conquête de l'Afrique. Pas de pénétration maritime, pas de pénétration fluviale. L'Afrique se dérobait aux deux moyens d'accès qui peuvent faciliter la tâche de l'homme. Le long de ses côtes, sur la cime de ses montagnes, dans les plaines infinies de ses déserts, la nature avait multiplié ses plus rudes obstacles et redoublé les gardiens de son mystérieux isolement.

*
* *

Elle y a employé l'homme lui-même. L'habitant de l'Afrique a ajouté sa propre résistance à celle des éléments et ce secours n'a pas été négligeable.

Il ne peut être question, assurément, d'entrer ici dans le débat scientifique ouvert sur la question de l'origine des populations qui habitent l'Afrique. Sont-elles autochtones? Viennent-elles du dehors? Quels sont les liens de parenté qui unissent entre eux des types aussi différents que les Hottentots, les Bushmens du sud, les Berbères du nord, les Gallas et les Niam-Niam du centre? Faut-il supposer des couches

d'hommes successives se superposant les unes au-dessus des autres, ou bien l'avènement de races nouvelles chassant peu à peu les anciens habitants jusqu'aux confins des déserts; ou bien encore, faut-il admettre des décadences, des dégénérescences, tenant à l'invasion de certains fléaux, aux mauvaises conditions d'existence matérielle ou de vie sociale? Ces questions ne sont pas encore tranchées et, en raison de l'incohérence et de l'incertitude des renseignements réunis, toute conclusion scientifique serait, certainement, prématurée, à l'heure présente.

Il semble, pourtant, qu'au point de vue ethnographique, on se trouve en présence de deux races bien distinctes : l'une plutôt asiatique et l'autre spécialement africaine. Quand les soldats français ont commencé la conquête de l'Algérie, ils donnaient à leurs adversaires un nom générique, *les Arabes*. Or, l'Arabie est en Asie, et cette appellation suffit pour marquer dans quel sens nous croyons pouvoir dire qu'une partie au moins de l'Afrique est occupée ou, si l'on veut, dominée par un afflux de populations asiatiques. Cet afflux est-il antérieur à la conquête islamique? Se produisit-il seulement à cette date relativement moderne? Fait-il partie d'un courant général et régulier se prolongeant presque jusqu'à nos jours, mais remontant aux plus anciens âges de l'humanité? Ce sont là des questions qu'on ne peut encore que poser : les deux thèses sont en présence.

Cependant, les indices et les vraisemblances sont en faveur de l'opinion, généralement adoptée, qui rattache l'ensemble des populations de langage sémitique habitant l'Afrique méditerranéenne à une immigration très ancienne de peuples venus de l'Asie. Tout en tenant compte des gradations imperceptibles qui, en raison du mélange des sangs, ménagent les transitions entre les populations des bords de la Méditerranée et celles de l'Afrique centrale et méridionale, il semble qu'on peut distinguer, sans difficulté, les deux grands types africains : l'Asiatique du nord et le Nigritien du centre et du sud. Le type du *nègre*, à la peau vraiment noire, aux lèvres proéminentes, au prognatisme accentué, aux cheveux crépus, est trop marqué, trop répandu, trop fidèle à lui-même à travers les âges et sous des climats différents, pour qu'il paraisse possible d'en nier l'existence distincte.

Quoi qu'il en soit, au point de vue social et politique, le

seul qui nous occupe ici, il faut attacher une haute importance à une observation, qu'un analyste perspicace des mœurs africaines, M. de Fréville, formule même comme une loi, à savoir que *nulle part le nègre ne s'établit sous le régime patriarcal de la famille*. Combien cette disposition générale ne le distingue-t-elle pas des peuples du nord de l'Afrique qui tous, pasteurs, cavaliers, vachers, chevriers, chameliers, vivant sous la tente ou dans des villes, nomades ou sédentaires, fils d'Abraham ou fils d'Hiram, restent soumis à l'organisation patriarcale qu'ils tiennent de leurs ancêtres asiates et sémites.

Irons-nous jusqu'à dire, comme l'auteur des *Sociétés africaines*, qu'il faut reconnaître, dans ce caractère des populations nigritiennes, comme une trace de la malédiction biblique, poursuivant, à travers les siècles, les fils de Cham, contempteur de l'autorité paternelle? Le rapprochement est tout au moins curieux, et on peut admettre que l'humanité, si loin que remontent ses souvenirs, a remarqué les tendances sociales distinctes, qui nous frappent encore aujourd'hui, et que les fils de Sem, vénérateurs du père, ont considéré comme frappés d'anathème les hommes errants et vagabonds, les émigrants hardis, qui, peu soucieux des ancêtres et dédaigneux du foyer, se levaient par bandes et partaient pour la lointaine aventure.

Il semble, en outre, que cette tendance soit bien puissante et invétérée, puisque, en fait, le nègre n'a jamais su constituer de ces sociétés puissantes, solidement organisées autour d'un système politique permanent, comme on en a vu dans les autres parties du monde ; puisque les populations nigritiennes sont restées, pour la plupart, à l'état de poussière d'hommes ; que l'indiscipline et l'anarchie ont été, en somme, leur seule loi et que la civilisation européenne n'a pas même trouvé parmi elles, une ébauche d'organisation sociale suffisante pour rattacher, à un progrès déjà réalisé, les progrès nouveaux qu'elle avait pour mission d'accomplir.

En cela, l'Afrique centrale et méridionale se distingue manifestement des Indes et même de l'Amérique. Quand les Espagnols mirent le pied sur le continent occidental, ils se trouvèrent, sur plusieurs points, en présence d'empires fondés depuis longtemps, avec une population sédentaire et hiérarchisée, une culture, un art, des villes, des capitales comman-

dant à des territoires considérables, en un mot une discipline sociale et politique. Ils bénéficièrent de cet état de choses qui leur était antérieur, et leur conquête fut facilitée, si je puis dire, par la puissance même des sociétés avec lesquelles ils entraient en lutte. Un coup de main heureux sur la capitale d'un empire centralisé jetait tout un peuple dans la servitude.

En Afrique, les hommes venus du dehors rencontrèrent, de la part des habitants, une double résistance, contre laquelle leurs efforts se brisèrent, et cette résistance se caractérise différemment, — active ou passive, — selon que l'on avait affaire aux populations semi-asiatiques du nord ou aux vrais Africains du centre et du midi.

La partie de l'Afrique occupée ou dominée par les Asiates est la plus voisine de l'Europe : c'est la côte méditerranéenne. Égyptiens, Abyssins, Berbères, Arabes, Kabyles, Tunisiens, Maugrabins, à quelque race qu'ils appartiennent et à quelque date que remonte leur établissement, ces peuples vivaient sous un régime social et politique très différent de celui des nègres, et plutôt semblable à celui de leurs frères ariens de l'autre rive de la Méditerranée.

Dans le grand duel qui se poursuivit entre les chrétiens de l'Europe et les musulmans de l'Afrique pendant le moyen âge, ce ne fut pas toujours les premiers qui furent les agresseurs. Les armes étaient au moins égales. Leurs adversaires, entraînés d'abord par l'enthousiasme religieux, puis par l'esprit de conquête, puis par l'esprit de rapine, infligèrent souvent aux armées chrétiennes de terribles échecs.

Il est à remarquer que les tentatives faites par l'Europe pour mettre, de ce côté, le pied sur le continent africain ont toujours échoué. Les croisades de saint Louis en Égypte et à Tunis, les expéditions de Charles-Quint et de Louis XIV sur les côtes barbaresques, les courses interminables des chevaliers de Malte, la campagne de Bonaparte en Égypte, toutes ces entreprises ont eu le même sort. L'Europe n'a pas pu, avant l'expédition d'Algérie, s'installer solidement sur les rivages africains placés le plus près d'elle.

Ces résultats n'avaient rien d'encourageant, et il n'est pas étonnant que, malgré l'urgente nécessité de détruire les nids de pirates qui infestaient la Méditerranée, les plus grandes

puissances de l'Europe y aient regardé à deux fois avant de renouveler des tentatives vouées, d'avance, à un sort si funeste : les guerres d'Afrique ont toujours été sanglantes, et, la plupart d'entre elles, sans issue et sans gloire.

Il est vrai que l'on n'eût pas rencontré d'aussi grandes difficultés dans les contrées plus reculées où l'élément asiatique et l'Islam n'avait pas pénétré. Mais, sans parler du climat, de l'éloignement et de la longueur de la navigation qui rendaient extrêmement onéreuse toute expédition un peu importante, on se trouvait là en présence d'un état de choses offrant aussi de sérieux inconvénients. La barbarie de ces régions immenses était vraiment trop profonde pour donner prise à une conquête facile et avantageuse.

Une organisation rudimentaire, des roitelets infimes, des tribus pressées parfois les unes contre les autres, parfois disséminées sur des espaces infranchissables, aucun centre sur lequel se diriger, aucun point où s'arrêter, des populations hagardes et stupides, n'ayant ni art, ni luxe et, par conséquent, inaptes au commerce et à l'industrie, des agglomérations mobiles, faites et défaites selon les hasards d'une chasse heureuse ou d'une conquête éphémère, des démons noirs allumant, en quelque clairière, le feu d'un festin de cannibales, des faces sinistres apparaissant ou disparaissant au coin d'un buisson, des tribus vagantes s'empiffrant de nourriture à l'aubaine de quelque bonne proie, puis, le lendemain, décimées, réduites à rien par la misère et la faim, errant le ventre creux ou plein de terre et d'insectes immondes, tel était l'aspect que présentait depuis des siècles cette terre maudite. Et c'était cela qu'il s'agissait de coloniser[1].

1. On pourrait objecter l'insistance avec laquelle les anciens géographes parlent de deux grands royaumes : celui du Congo et celui du Monomotapa. Mais il suffit de lire avec attention les ouvrages qui nous renseignent à leur sujet, par exemple Barros et les relations de Lopez, pour s'apercevoir qu'il n'y avait, dans ces formules, qu'une sorte de fiction provenant de l'état d'esprit des narrateurs. Quand ils parlent de « villes », de « palais », il faut lire des amas de huttes, avec quelques demeures plus élevées ou plus vastes. Ces prétendus royaumes se faisaient et se défaisaient constamment sous les yeux de ceux qui les entrevoyaient de la côte. Rien de plus amusant que le sérieux avec lequel l'écrivain portugais traite « de la mort du roi Don Alfonse (c'est un nègre nommé Mani Sango), et de la succession de Don Pedro ». On dirait qu'il s'agit de Francus ou de Pharamond, rois de France, comme chacun sait.

D'ailleurs, comment s'y prendre ? Par où commencer ? Quelles routes ? Quelles relations ? Marcher devant soi, dans ces plaines stériles; traverser, sans y laisser de traces, des pays qui résistent à peine, mais qui n'offrent aucun point, aucune base solide où s'appuyer ; courir devant soi, le fusil en main, à travers les sables, les marais, la forêt ténébreuse, les déserts, à la poursuite d'un mirage qui recule toujours : et pour quel profit ?

Tout compte fait, le spectacle de l'anarchie noire était encore plus décourageant que celui des blanches villes de l'Islam, hérissées de minarets, casquées de la coupole des mosquées et mirant leurs murailles vigilantes dans les eaux bleues de la Méditerranée.

Ainsi, tandis que le reste du monde se colonisait, l'Afrique se défendait pied à pied. Mer, sol, climat, population, tout s'armait pour elle. Au XVIIIe siècle, comme dans les temps les plus reculés de l'antiquité, le seul voyage africain était toujours le « périple ». L'Europe tournait autour d'elle, sans l'aborder de front.

D'ailleurs, l'Afrique valait-elle la lourde entreprise d'une conquête générale et d'une colonisation sérieuse ? C'est la question qui paraissait résolue en sens négatif et que nous examinerons maintenant à l'aide des éléments nouveaux que les explorations et les établissements modernes ont, depuis moins d'un siècle, introduits dans la discussion.

G. HANOTAUX

BIJOU

I

La marquise de Bracieux travaillait pour ses pauvres; elle piqua dans la pelote de laine bourrue son gros crochet d'écaille blonde et, posant la pelote sur ses genoux, leva la tête vers son petit-neveu Jean de Blaye :

— Jean?... qu'est-ce que tu regardes donc de si intéressant?... Tu es là à t'écraser le nez contre la vitre, absolument comme quand tu étais petit... et insupportable...

Jean de Blaye redressa brusquement le front, qu'il appuyait aux carreaux de la baie, et répondit avec un peu d'hésitation :

— Moi?... mais rien, ma tante!... rien du tout!...

— Rien du tout?... Eh bien, tu le regardes avec beaucoup d'attention!...

— Ne le croyez pas, grand'mère!... dit madame de Rueille de sa belle voix grave : il espère toujours voir paraître un fiacre au tournant de l'avenue...

La marquise demanda :

— Est-ce qu'il attend quelqu'un?...

M. de Rueille expliqua en riant :

— Non!... Mais un fiacre... même un fiacre de Pont-sur-Loire, lui rappellerait Paris!... C'est une taquinerie de Bertrade...

— « Même un fiacre de Pont-sur-Loire »? — fit la marquise. — On dirait que Pont-sur-Loire est une petite ville,

avec sa division de cavalerie, son théâtre et ses Facultés !... Ah bien ! si le recteur, si M. Dubuisson vous entendait !...

— Enfin ce n'est pas tout à fait Paris, mais ça peut le rappeler aux amateurs !...

Jean murmura, sans bouger :

— Oh !... je ne tiens pas tant que ça à me rappeler Paris !...

Madame de Rueille le considéra avec étonnement, et, se tournant vers sa grand'mère :

— On dirait presque qu'il est sincère?...

— Sincère, mais absorbé !... — fit la marquise.

Et, s'adressant à un jeune abbé qui jouait au loto avec les petits de Rueille, elle demanda :

— Monsieur l'abbé, dites-nous donc s'il se passe sur la terrasse quelque chose d'intéressant?...

L'abbé, assis le dos à la grande baie, regarda derrière lui par-dessus son épaule, et répondit aussitôt :

— Je ne vois pas la moindre chose intéressante, madame la marquise...

— Pas la moindre... — affirma Jean.

Et, quittant la fenêtre, il vint s'asseoir sur un divan. Un des petits de Rueille, négligeant ses cartons de loto, et laissant l'abbé répéter les numéros avec une inaltérable patience, s'était juché sur une chaise, et, grimaçant, semblait faire par la fenêtre, des signaux à quelqu'un.

La grand-mère intriguée, demanda :

— A qui donc, petit Marcel, fais-tu ces horribles grimaces?...

— A Bijou, — dit l'enfant; — elle est là... qui cueille des fleurs...

— Est-ce qu'il y a longtemps qu'elle est là?...

Ce fut l'abbé qui répondit :

— Il y a dix minutes ou un quart d'heure, madame la marquise...

— Et vous trouvez que Bijou n'est pas une chose intéressante à regarder? — s'écria la vieille femme en riant: — vous êtes difficile, monsieur l'abbé !...

L'abbé Courteil, très nouveau dans la maison, et incroyablement timide, rougit de son rabat à la racine de ses cheveux d'un blond très pâle, et balbutia, effaré :

— Mon Dieu, madame la marquise... je croyais qu'en demandant s'il se passait sur la terrasse quelque chose d'intéressant... vous vouliez dire quelque chose de... d'extraordinaire... et je ne pensais pas que la présence de mademoiselle Bij... de mademoiselle Denyse, veux-je dire... qui tous les jours, à cette heure, cueille à cette place des fleurs pour ses corbeilles... pût être considérée comme...

La phrase se termina de façon inintelligible, tandis que l'abbé, l'air éperdu, continuait à remuer les numéros dans un sac.

— Ce pauvre abbé !... — dit très bas Bertrade de Rueille, vous l'ahurissez, grand'mère !...

— Mais non !... mais non !... je ne l'ahuris pas !... tu exagères, ma petite !...

Et après une minute de réflexion, madame de Bracieux reprit :

— Il est donc aveugle, ce garçon !...

— Quel garçon ?...

— Ton abbé, parbleu !... il fait des réponses stupides !...

— Mais, grand'mère...

— Jamais, vois-tu, je ne croirai qu'un homme peut regarder Bijou trifouiller dans les fleurs et ne pas trouver ça « une chose intéressante » !... jamais !...

— Un homme... oui... mais monsieur l'abbé n'est pas précisément un homme...

— Ah !... qu'est-ce donc, s'il te plaît ?...

— Dame... un prêtre n'est pas...

— Ce n'est pas un homme pour faire des bêtises !... non !... du moins, j'aime à le croire !... Mais ça a des yeux, un prêtre, quand le diable y serait !... Tu m'accorderas bien que si ça n'a pas des yeux d'homme, ça a au moins des yeux de femme ?... Lui permets-tu, à ton abbé, d'avoir des yeux de femme ?...

— Mais, grand'mère, je lui permets d'avoir les yeux qu'il voudra...

— C'est heureux !... Eh bien, une femme qui regarde Bijou s'aperçoit qu'elle est délicieuse à regarder... pourquoi un abbé ne s'en apercevrait-il pas ?...

— Vous ne l'aimez pas, ce pauvre abbé !...

— Oh ! moi, tu sais... je trouve que les prêtres, c'est fait

pour les églises et pas pour les maisons!... Cette réserve faite, j'aime ton abbé autant que les autres abbés... je l'aime... négativement!... je le respecte...

Bertrade se mit à rire, et dit de sa voix caressante :

— Il n'y paraît guère!... vous le bousculez tout le temps!...

— Je le bouscule... comme je vous bouscule tous...

— Oui... mais nous... nous y sommes habitués... tandis que lui...

— Bon! je ne le bousculerai plus!... je me surveillerai!... mais tu ne t'imagines pas à quel point ça me gênera!... moi qui aime tant avoir mon franc parler!... une drôle d'idée que tu as eue là, de prendre un abbé pour tes enfants!...

— C'est Paul... il tenait beaucoup à ce que l'éducation des enfants fût faite par un prêtre... au moins au début... il est très religieux...

— Mais moi aussi, je suis très religieuse!... et c'est pour ça que je n'aurais jamais un prêtre comme précepteur... Oui!... Si c'est un homme intelligent, vous détournez au profit de un, ou de deux, ou de plusieurs enfants — mais enfin d'un petit nombre — une intelligence dont l'emploi indiqué et la destination véritable étaient de diriger un troupeau... d'instruire, de pardonner, de soulager des créatures, qui, pour la plupart, sont plus intéressantes que nous!... Si c'est un imbécile, il se livre à une consciencieuse déformation du petit être qui lui est confié... Et, dans l'un ou l'autre cas, vous êtes responsables du mal que vous faites, ou du bien que vous empêchez de faire... Tiens!... laisse-moi regarder Bijou!... ça m'amusera plus que de parler de ton abbé!...

Et la marquise désigna sa petite fille qui entrait, semblable à une vivante corbeille de fleurs.

Denyse de Courtaix, surnommée Bijou, était une merveilleuse petite créature, svelte et fine, et pourtant capitonnée de fossettes; avec de grands yeux violets profonds et limpides; un nez droit, à peine relevé du bout: une bouche toute petite, très rouge, aux coins gaiement retroussés, laissant paraître les dents courtes, d'un blanc laiteux. Les cheveux, souples et soyeux, étaient de ce blond cendré, aujourd'hui presque perdu. Les oreilles, toutes petites, avaient des reflets de nacre rose. Ces mêmes reflets se retrouvaient non seulement

sur les joues, mais sur le front, sur le cou, sur les mains. Ils éclairaient d'une grande lueur rose la peau tout entière. Les sourcils barraient d'une très fine ligne, presque noire et à peine interrompue, le front intelligent et pur. Seuls, ils indiquaient que ce frêle et joli petit être pouvait bien avoir une volonté. Bijou, qui paraissait quinze ou seize ans, était depuis huit jours majeure: mais de toute sa personne parfaite et menue, s'envolait un parfum d'enfance et de candeur. Sa grâce, cependant, très pénétrante, très subtile, était bien celle d'une femme, et ce contraste rendait Bijou troublante et rare. Telle quelle, elle affolait les hommes, plaisait aux femmes, et se faisait adorer de tous.

Dès qu'elle entra dans le hall, toute rose dans le nuage de mousseline rosée de sa robe, avec, suspendu à son cou par des rubans roses aussi, une sorte d'éventaire débordant de roses, tous l'entourèrent, heureux de la gaieté qui entrait avec elle dans la grande pièce, un peu vide avant sa venue.

Paul de Rueille, qui jouait au billard avec son beau-frère Henry de Bracieux, vint demander une rose de la corbeille, tandis qu'Henry, le suivant, en prenait une sans la demander. Les petits de Rueille, abandonnant l'abbé qui continuait à annoncer d'un ton monotone les numéros du loto, s'élancèrent d'une glissade vers la jeune fille, à laquelle ils s'accrochèrent tous deux. Leur mère les rappela :

— Mais laissez donc Bijou tranquille, mes enfants!... vous l'assommez!...

— Robert!... Marcel!... venez donc ici, — dit l'abbé qui se leva.

Bijou protesta :

— Mais non... laissez-les donc!... ils me font plaisir!..

Elle ôta de son cou la corbeille, et allait la poser sur le billard, lorsqu'elle s'arrêta soudain.

— Ah!... non... Il faut respecter les carambolages!...

Henry de Bracieux murmura, presque attendri :

— Est-elle gentille!... elle pense à tout!...

— Viens m'embrasser, Bijou! — demanda la marquise.

Denyse venait de placer sa corbeille sur un divan. Elle y choisit une rose largement épanouie, et courut vers sa grand'-mère, qu'elle embrassa plusieurs fois de suite, avec des câlineries d'enfant. Puis, offrant sa rose :

— C'est la plus belle!...

Elle parlait un peu haut, un peu « dans la tête », peut-être, mais la voix était jeune et claire, et l'articulation d'une admirable netteté.

— Tu n'as pas vu Pierrot? — demanda la marquise.

— Pierrot? — fit Bijou qui sembla chercher dans son souvenir, — mais si, je l'ai vu!... il est même venu un instant m'aider à cueillir mes fleurs... et puis, il est allé rejoindre son père, qui est à tirer des lapins dans le petit bois...

— J'aurais dû m'en douter... il ne fait rien de rien, cet enfant-là!...

— Mais, grand'mère, il est en vacances!...

— En vacances, tant que tu voudras... il n'en est pas moins vrai que si on lui a donné un répétiteur, c'est apparemment pour qu'il travaille...

— Mais il faut bien qu'il se repose de temps en temps, ce pauvre Pierrot!... et son répétiteur aussi!...

— Ils ne font que ça!... Enfin!... si mon frère le sait... et que ça lui convienne!...

— Ça lui convient aujourd'hui, toujours!... car c'est lui qui leur a dit d'aller le retrouver au bois...

— Qui « leur » a dit?...

Et la vieille femme demanda, narquoisement :

— Ah!... il cueillait aussi des roses, le répétiteur?...

— Oui... — fit Denyse, avec son beau sourire candide, sans remarquer l'intonation moqueuse de sa grand'mère, — il cueillait aussi des roses...

La marquise répliqua, en désignant un grand jeune homme qui entrait :

— Ça l'amusait probablement plus que de tirer des lapins... car s'il est allé rejoindre ton oncle au bois, il n'est pas resté longtemps avec lui!...

— Tiens!... non!... — fit Bijou étonnée.

Quittant sa grand'mère, elle alla au devant du jeune homme :

— Est-ce que vous n'avez pas retrouvé mon oncle, monsieur Giraud?...

Il devint très rouge.

— Si, mademoiselle... si!... nous avons très bien re-

trouvé M. de Jonzac... seulement, moi... j'ai dû rentrer... pour corriger les devoirs de Pierre...

Voulant expliquer, sans doute, son entrée dans le hall, il continua, avec un peu d'embarras :

— Et... je venais voir si je n'avais pas oublié ici mes livres... je croyais... mais je ne les vois pas...

Comme il sortait, sans cesser de regarder Bijou, la marquise, l'air indulgent et amusé, le rappela :

— Vous ne restez pas à fumer ici, monsieur Giraud?... la correction de ces devoirs est-elle donc si pressée?...

— Non, madame!... — dit vivement le répétiteur, qui revint sur ses pas : — elle n'est pas pressée du tout!...

La vieille femme se pencha vers madame de Rueille, qui, silencieuse, travaillait à une admirable tapisserie, et lui dit en souriant :

— Il n'est pas comme l'abbé, celui-là!...

Bertrade releva sa jolie tête et répondit, sérieuse :

— Non!...

— Tu as l'air de le plaindre?...

— Tant que je peux!...

— Et pourquoi?...

— Parce que ce gentil garçon, arrivé gai comme un pinson il y a quinze jours, et qui s'est fait aimer de nous tous, partira d'ici triste et malheureux... avec du chagrin ou de la rancune plein le cœur...

— Oh!... tu pousses toujours les choses au noir!... Il trouve Bijou un amour... il l'admire... il se plaît auprès d'elle... et puis voilà!...

— Vous savez bien, grand'mère, que Bijou est adorable... et si attirante que tous s'y prennent...

La marquise montra son petit-neveu de Blaye, qui, depuis qu'il avait quitté la fenêtre semblait étranger à tout ce qui se passait autour de lui ; elle dit, presque rageuse :

— Tous?... non pas tous!... regarde Jean!... il est aussi aveugle que l'abbé!...

La figure impassible, immobile dans son grand fauteuil, Jean de Blaye semblait rêver, les yeux au loin. La jeune femme le regarda et répondit :

— J'ai peur que lui ne soit un faux aveugle!...

— Ah bah! — fit madame de Bracieux, ravie — tu crois que Bijou pourrait intéresser Jean?... assez pour l'enlever, au moins pour un temps, à ses cocottes, à ses chevaux, à ses théâtres, à sa vie stupide?... tu le crois?...

— Je le crois!...

— Depuis quand?...

— Depuis tout à l'heure!... Il nous a dit avec tant de conviction qu'il ne « tenait pas tant que ça à se rappeler Paris» ! J'ai senti qu'il disait vrai... alors, je me suis demandé ce qui avait pu le lui faire oublier, j'ai cherché... et j'ai trouvé...

— Bijou ?...

— Justement!...

— Tant mieux si cela est!... mais à moi, ça ne m'en a pas l'air!... il ne s'occupe pas d'elle!...

— Quand on le voit !...

— Il paraît triste... préoccupé...

— On le serait à moins!... il ne fait pas à moitié les choses, Jean!... si il aime — j'entends pour tout de bon — il aimera violemment... et s'il aime violemment Bijou, ou s'il s'aperçoit qu'il va l'aimer, il n'y a rien là qui doive le réjouir... il ne peut pas — quelque envie qu'il en ait — épouser Bijou, n'est-ce pas?... non seulement il est son cousin, mais encore il n'a pas la fortune qu'il faudrait...

— Il a cinq cent mille francs environ... Bijou en a deux cents, auxquels j'en ajoute cent... ça fait trois cents... total, à eux deux, huit cent mille francs...

— Eh bien, voyez-vous Bijou avec vingt-quatre mille francs de rente?...

— Non!... Je sais bien que, elle, trouverait ça très suffisant... elle fait — on dit toujours ça, mais, cette fois, c'est vrai — ses robes elle-même... elle est industrieuse et adroite... elle s'entend à merveille à tenir une maison, puisque, depuis quatre ans, c'est elle qui dirige tout ici et à Paris... mais c'est moi qui ne pourrais pas me faire à l'idée de lui voir une existence médiocre... et elle l'aurait en plein!... Pourvu, mon Dieu! qu'elle n'aille pas se mettre à aimer Jean!...

— Oh!... je ne pense pas!..

— C'est qu'il est charmant, l'animal!... et, paraît-il, très aimé?...

— Très!... mais Bijou est si adulée, si entourée, si adorée, qu'elle n'a pas beaucoup le loisir d'aimer elle-même!...

— Et puis, elle est si enfant!...

Et la marquise regarda sa petite-fille avec une infinie tendresse.

Debout près du billard, Bijou observait la partie, et taquinait en riant les joueurs. A quelques pas d'elle, le jeune professeur immobile la contemplait, l'œil extasié. Tout à coup, Jean de Blaye se leva brusquement, l'air agacé, et se dirigea vers la porte qui ouvrait sur le perron.

— Attends!... — cria Denyse, — attends que je te donne une rose!...

Elle se pencha vers la corbeille, et y prit une rose jaune, à peine entr'ouverte, qu'elle vint passer à la boutonnière de son cousin :

— Là... — fit-elle en reculant, l'air heureux, — tu es très beau comme ça!...

Puis, allant au répétiteur, elle dit, délicieusement chatte et souple :

— Monsieur Giraud, voulez-vous aussi un bouton de rose?...

Et comme, interdit, tremblant presque, le jeune homme cherchait, sans y parvenir, à placer la fleur, elle la lui enleva d'un mouvement très doux :

— Vous ne savez pas!... laissez-moi arranger ça, voulez vous?...

Il était si grand qu'elle fut forcée, pour atteindre sa boutonnière, de se dresser sur la pointe des pieds. Elle glissa alors la fleur lentement, avec un soin extrême: et quand ce fut fait, elle affirma, aimable et souriante, en tapotant le revers luisant de la pauvre jaquette, qui n'avait plus ni forme ni couleur :

— A la bonne heure!... comme ça, c'est tout plein joli!...

Les yeux brillants de tendresse, la marquise la contemplait. Elle dit à Bertrade, qui, elle aussi, semblait admirer sa cousine :

— Hein?... est-elle assez gentille?...

Madame de Rueille regarda le jeune répétiteur, qui restait planté, tout pâle, au milieu du hall, et répondit avec tristesse :

— Pauvre garçon!...

— Encore!... Ah çà ! décidément, il t'intéresse beaucoup, monsieur Giraud !...

— Beaucoup!... j'aime les délicats et les tristes... moi qui suis une gaie!...

— Oh!... une gaie!... si on veut!... Tu disais tout à l'heure que Jean était un faux aveugle... eh bien, toi, tu es une fausse gaie... une gaie quand il y a quelqu'un qui te voit...

Sans répondre, la jeune femme montra Bijou.

— C'est une vraie gaie, celle-là!... regardez-la, grand'-mère?...

Bijou, après avoir distribué des fleurs aux enfants, disait à l'abbé Courteil :

— Vous aussi, monsieur l'abbé, je veux vous fleurir!... tenez!... dites un peu qu'elle n'est pas belle, cette rose?... ah!... pour une belle rose, c'est une belle rose!...

Et elle lui tendait une rose énorme, étalée et épaisse, qui ressemblait à un chou.

L'abbé s'était levé sans lâcher le sac qui contenait les numéros du loto, et il reculait effaré, balbutiant :

— Mademoiselle... cette fleur est superbe... seulement... je ne saurais où la mettre... les boutonnières de ma soutane sont toutes petites... jamais la queue n'y entrera... Je vous suis reconnaissant, mademoiselle... je suis très touché... je... mais il n'y a pas de place... il...

Elle répondit en riant :

— Il y en a dans votre ceinture, monsieur l'abbé!... là!... tenez!... on dirait que c'est fait pour ça!...

De très loin, elle planta la longue queue de la fleur entre la ceinture et la soutane de l'abbé, qui remercia, saluant gauchement :

— Je vous remercie, mademoiselle, de votre bonté... je suis touché... très touché...

La rose, à chaque mouvement, basculait dans la ceinture trop lâche. Elle remuait drôlement, avec des petits ressauts ridicules, se détachant sur la soutane qui s'enroulait en vis au corps maigre de l'abbé.

Quand elle eut fleuri tout le monde, Bijou déclara :

— A présent, je vais arranger mes corbeilles!...

— Où çà?... demanda M. de Rueille.

— Mais à la salle à manger, au salon, dans le vestibule, ici, partout...

Plusieurs voix dirent :

— Nous allons vous aider!...

— Ah! mais non!... au lieu de m'aider vous me dérangeriez beaucoup!...

Elle reprit sa corbeille et sortit, gaie et rose, dans l'envolement de ses jupes roses comme elle. Et quand elle eut disparu, un voile de tristesse s'étendit sur la grande pièce. Personne ne parlait plus. On n'entendait que le choc des billes et le bruissement des numéros que l'abbé agitait toujours régulièrement, apportant, en cela comme en tout, de la méthode. A la fin, Henry de Bracieux dit :

— Grand'mère, vous ne devriez jamais permettre à Bijou de nous lâcher comme ça!... à Bracieux surtout, parce que, à Paris ça va encore!... mais ici, quand elle nous lâche, nous sommes perdus!... c'est le rayon qui éclaire toute la maison!...

La marquise haussa les épaules :

— Tu dis des bêtises!... tu oublies que prochainement Bijou nous « lâchera » — comme tu le dis si élégamment — d'une façon définitive...

— Comment!... elle va se marier?...

— Dame... je l'espère!...

— Vous avez quelqu'un en vue?... — demanda M. de Rueille, mécontent.

— Non, pas du tout!... mais enfin, ce quelqu'un peut se présenter d'un jour à l'autre... non pas ici, bien entendu... il n'y a, dans le pays, rien qui puisse convenir à Bijou... mais il est probable qu'à Paris, cet hiver...

Henry de Bracieux, un beau garçon de vingt-cinq ans, qui ressemblait beaucoup à sa sœur Bertrade, écoutait, les sourcils rapprochés, le visage sérieux. Il manqua un carambolage facile, et, comme son beau-frère s'en étonnait :

— Ah zut!... il fait trop chaud pour jouer au billard!... je vais dormir dans le hamac!...

Sa sœur le regarda sortir et murmura à l'oreille de la marquise :

— Lui aussi !...

La vieille femme répliqua, avec un peu d'humeur :

— Bijou ne peut pourtant pas épouser toute la famille !... Et puis, taisons-nous... la voilà !...

En effet, la silhouette fine de la jeune fille apparaissait dans la porte qui ouvrait sur le perron. Sans entrer, elle demanda :

— Combien de personnes à dîner jeudi, grand'mère ?...

— Dame !... je n'ai pas fait le compte... Il y a les La Balue...

— Ça fait quatre...

— Les Juzencourt...

— Six...

— Le petit Bernès...

— Sept...

— Madame de Nézel...

— Huit...

— C'est tout !...

— Et dix que nous sommes de fondation, ça fait dix-huit... On peut être vingt... voulez-vous inviter les Dubuisson, grand'mère ?... ça me fera bien plaisir d'avoir Jeanne...

— Je ne demande pas mieux... je vais leur écrire...

— C'est pas la peine : il faut que j'aille à Pont-sur-Loire pour les commissions, je les inviterai...

— Comment, mon pauvre petit !... tu vas aller en ville par cette chaleur ?...

— Il faut bien s'occuper du dîner ! c'est aujourd'hui mardi... et puis, j'ai à parler à la mère Rafut pour lui demander des journées... je n'ai pas de robes... il va y avoir les courses... des bals...

— Oh !... — fit la marquise avec ennui — tu vas encore avoir ici cette affreuse vieille !...

— C'est une si brave femme !... et elle travaille si bien !...

— Possible !... mais elle marque terriblement mal !...

— Oh ! grand'mère... C'est vrai qu'elle n'est pas jolie, mais elle est vieille et pauvre, la mère Rafut... ça n'enrichit pas d'être habilleuse, le soir, au théâtre de Pont-sur-Loire et d'aller « en journée » dans quelques maisons de la ville... ça n'embellit pas, la vieillesse et la pauvreté !... Et elle m'est si commode !... et elle est si heureuse, elle, que ses actrices

paient très mal ou pas du tout, d'être ici bien payée, bien nourrie, et bien traitée...

Elle était debout derrière le fauteuil de madame de Bracieux. Elle ajouta, câline, en lui entourant le cou de ses jolis bras roses :

— C'est une charité, grand'mère !... et une charité que vous faites, non seulement à la mère Rafut, mais à moi...

La marquise répondit :

— Prends-la, ton affreuse bonne femme !... prends-la tant que tu voudras !..,

— Alors, au revoir... à tantôt !...

— Comment vas-tu là-bas ?... avec la victoria ?...

— Non... avec la charrette... j'irai plus vite... avec la charrette, je vais en vingt-cinq minutes...

— Et tu vas conduire ?...

— Mais oui, grand'mère...

— Par ce soleil ?... tu auras une insolation !...

M. de Rueille proposa :

— Voulez-vous que je vous conduise, moi, Bijou ?... j'ai du tabac à acheter... et de la poudre... et deux cannes à pêche, pour remplacer celles que Pierrot a cassées... je serai bien aise d'aller en ville...

— Et moi enchantée que vous m'y conduisiez...

— Quand partons-nous ?...

— Tout de suite, s'il vous plaît !...

Comme ils sortaient, la marquise leur cria :

— N'allez pas trop vite dans les côtes... prenez garde aux accidents !...

Et Bijou répondit en riant :

— Soyez tranquille, grand'mère, je ne m'emballe jamais !...

II

Le soir, comme ils traversaient en voiture Pont-sur-Loire pour rentrer à Bracieux, M. de Rueille dit à Denyse :

— Eh bien, vous savez, mon petit Bijou... avec vous, on ne passe pas inaperçu !... ah ! non !...

Elle regarda les passants, qui se retournaient vers elle avec une curiosité intense, et répondit :

— C'est ma robe rose qui...

— Non... ce n'est pas votre robe, c'est vous-même!...

Elle demanda, ses grands yeux violets encore élargis :

— Moi?... pourquoi, moi?...

— Oh!... petit Bijou!... ça n'est pas gentil de finasser avec le vieux cousin!...

L'air stupéfait de plus en plus, elle questionna :

— Je finasse?...

— Dame!... ça m'en a l'air!... il n'est pas possible que vous ne sachiez pas à quel point vous êtes jolie?... d'abord, vous avez des yeux... ensuite, on vous le dit assez pour que...

— On me le dit?... qui ça?...

— Mais tout le monde!... même moi, qui suis presque votre oncle... et presque un homme respectable...

— « Presque mon oncle », non!... attendu que Bertrade est ma cousine germaine... et quant à « presque respectable... »

Elle s'arrêta un instant, et conclut en riant :

— Vous vous flattez!...

— Hélas non!... Je vais avoir quarante-deux ans...

Elle le regarda, l'air surpris :

— Ah bah!... vous n'en avez pas l'air!...

— Merci!... Tenez!... voyez-vous tous ces indigènes qui vous dévisagent?... je vous affirme, Bijou, que quand je viens faire les commissions tout seul, ils ne me regardent pas avec cette avidité...

— Moi, je vous dis que c'est ce rose qui les étonne!...

— Pourquoi les étonnerait-il?... ils y sont habitués, puisque vous venez souvent à Pont-sur-Loire, et que vous êtes toujours en rose...

Depuis qu'elle avait quitté le deuil de ses parents, morts quatre ans auparavant, Denyse avait adopté le rose comme unique couleur de robe. C'était, disait-elle, parce que sa grand'mère l'aimait mieux ainsi habillée. Dans tous les cas, le rose, un rose très doux, très mourant, sorte de feuille de rose effeuillée et pâlie, qu'elle portait toujours et qui était presque exactement du ton délicat de sa peau, lui allait à ravir. Quand le temps était froid ou mauvais, elle mettait de

longs manteaux foncés qui la cachaient toute, et lorsqu'elle sortait, rose et fraîche comme une fleur, de cette enveloppe sombre, elle éclairait tout à l'entour d'elle. Ses robes étaient en batiste, en mousseline, en laine, en étoffes relativement peu chères. Tout au plus si elle se permettait un petit taffetas ou un foulard. Et quelle simplicité de forme!... toujours les mêmes petites blouses froncées, les mêmes jupes plates ; jamais le moindre ornement; à peine, l'hiver, un tout petit passe-poil de fourrure.

Elle dit, semblant réfléchir :

— C'est vrai!... je suis toujours en rose !... vous trouvez ça mal?...

— Mal?... moi!... Eh! grand Dieu!... je trouve ça ravissant!... je vous répète, Bijou, que si je n'étais pas un vieux monsieur... je vous ferais tout le temps la cour!...

— Vous n'êtes pas un vieux monsieur!...

— Remercî!... Si vous ne trouvez pas que je sois un tout à fait vieux monsieur... ce qui est, en effet, discutable... du moins, je suis un monsieur marié...

— C'est vrai!... et c'est tant mieux pour vous!... car rien n'est bête et ennuyeux comme les gens qui font la cour...

— Alors, vous devez trouver terriblement de gens bêtes et ennuyeux!...

— Pourquoi?...

— Parce que tout le monde vous courtise plus ou moins!...

— Mais non!... Songez donc!... j'ai été isolée comme une sauvage, moi!... quand papa et maman vivaient, toujours malades, j'étais enfermée comme eux... sans voir personne... et il y a à peine quatre ans que j'habite chez grand'mère où je vois du monde...

— Ah! oui!... à gogo!... c'est le cas de le dire!...

— On croirait que ça vous déplaît?...

Elle regarda Rueille de côté, les yeux luisants entre les paupières à demi closes, tandis qu'il répondait, devenant malgré lui un peu nerveux :

— Me déplaire?... et pourquoi?... est-ce que quelque chose me regarde dans votre vie?... ai-je donc voix au chapitre en ce qui vous concerne?...

— Ce qui veut dire que si vous aviez voix au chapitre?...

— Eh!... il est, certes, bien des changements, bien des réformes que je ferais!... que je conseillerais, veux-je dire!...

— Par exemple?...

— Par exemple, je ne vous permettrais pas, si j'étais grand'mère, d'être aussi gentille... aussi accueillante pour tous... je voudrais vous garder pour moi un peu plus... vous empêcher de donner à des étrangers une aussi grande part de vous-même...

Elle dit, l'air pensif, triste presque :

— Oui... vous avez peut-être raison...

— D'autant plus que nous vous avons à nous pour si peu de temps!...

Les grands yeux naïfs et bons se posèrent sur Paul de Rueille, qui reprit :

— Vous vous marierez bientôt... vous nous quitterez...

Bijou se mit à rire :

— Comme vous y allez!... il n'est pas question de mariage pour moi, que je sache?...

— En fait, non!... du moins, je ne le crois pas!... mais en principe, il n'est question que de ça!... et grand'mère ne pense pas à autre chose...

— Ah! bien!... je ne suis pas comme elle!... car je n'y pense guère, moi!...

Elle ajouta, devenue sérieuse tout à coup :

— Il est d'ailleurs problématique, mon mariage!...

— Problématique?...

— Mon Dieu, oui!... d'abord, je veux que celui qui m'épousera m'aime...

— Ben, soyez tranquille!... vous n'aurez pas de peine à trouver ça!...

Elle acheva, et sa voix claire se fit presque grave :

— Je veux aussi l'aimer...

— Vous l'aimerez... on aime toujours son mari... pour commencer! — fit étourdiment Rueille, qui s'arrêta court, trouvant que « pour commencer » était inutile.

Mais Bijou n'avait pas compris, ni même entendu, car elle demanda :

— Qu'est-ce que vous dites?...

— Je dis... qu'il sera heureux!...

— Qui ça?...

— Celui que vous aimerez!...

— Je l'espère!... je ferai tout ce qu'il faudra pour ça!...

M. de Rueille semblait agacé, irritable, grognon. Il dit, comme s'il eût voulu décourager Denyse de son rêve :

— Oui... mais si vous ne le rencontrez pas, celui-là?...

— Eh bien, je coifferai sainte Catherine, voilà tout!... mais je ne vois pas pourquoi je ne le rencontrerais pas?... je ne désire pas l'impossible, après tout!...

Blagueur, un peu agressif, Rueille répliqua :

— Est-il indiscret de vous demander ce que vous désirez?...

— Oh! pas indiscret le moins du monde!... car je ne puis vous répondre que ce que je vous ai répondu déjà : « Je veux l'aimer! » tout bonnement!... Je ne tiens pas à l'argent... je ne comprends pas, je n'admire pas l'argent!...

Elle se tourna vers son cousin, et conclut, le regardant bien en face :

— Ainsi, tenez!... je ferais très bien un mariage comme Bertrade!...

Il balbutia :

— Avec un autre mari?...

Gentille, simple, sans le moindre embarras, elle dit, toute rieuse :

— Mais non!... mais non!... je trouve le mari très bien!

M. de Rueille ne répondit pas. Il se sentait ému, malgré lui, à cette pensée que Bijou aurait pu l'aimer. Il trouvait l'air du soir délicieux, et jamais le soleil couchant, qui flambait, s'enfonçant lentement dans la Loire, ne lui avait semblé plus lumineux. La petite charrette était si étroite, qu'à chaque oscillation de la voiture il frôlait de son coude le bras de la jeune fille, tandis que les fins cheveux blonds envolés du grand chapeau de paille balayaient sa joue qu'il sentait devenir brûlante.

Bijou s'aperçut de sa préoccupation; elle dit en riant :

— Il me semble que vous n'écoutez pas beaucoup la description de mon « idéal »?...

— Mais si!...

— Mais non!... à propos!... avons-nous bien fait toutes les commissions?...

Elle prit dans sa poche une longue liste qu'elle se mit à relire :

« Glace.
» Petits fours.
» Fruits.
» Poisson.
» Les Dubuisson.
» Parler au boucher.
» Gaze rose.
» Mère Rafut.
» Chapeau.
» Livres de Pierrot.
» Cartouches d'Henry (16). »

M. de Rueille, qui regardait la liste, demanda :

— Comment?... Henry vous a chargée de rapporter des cartouches... au lieu de me le dire, à moi?...

— Oui!... l'avant-dernière fois, vous les avez oubliées!... la dernière, vous lui avez rapporté des cartouches calibre 12, et il a un 16!... alors, il a mieux aimé...

— Je comprends ça!... mais on abuse de vous!... et les enfants aussi ont abusé... « Ballon de Marcel... Crayons de Robert... » Il n'y a que Fred qui ne vous ait pas donné de commissions... mais il ne faut pas désespérer... il n'a que trois ans!... ce sera pour l'année prochaine!...

— Il ne m'a pas donné de commissions, mais je lui ai rapporté des images... « *le Chat botté* »... il adore les chats, ça l'amusera!...

— Que vous êtes délicieuse!...

— Délicieuse?... est-ce assez dire?... vous ne pourriez pas trouver quelque chose d'un peu plus élogieux?... voyons, en cherchant bien?...

Elle continuait à parcourir des yeux sa liste.

Paul de Rueille indiqua du manche de son fouet une ligne écrite au crayon et demanda :

— Qu'est-ce que c'est que ça?... « Dire à grand'mère pour la Norinière » ?

— C'est les Juzencourt que j'ai rencontrés... et qui m'ont

bien recommandé de dire à grand'mère que la Norinière va être habitée...

— Ah!... Clagny a vendu?...

— Non... c'est lui qui revient... il paraît qu'il viendra tous les étés!...

— Ah! tant mieux!... ça va faire bien plaisir à grand'mère!...

— Oui... elle l'aime beaucoup!... Je ne connais pas M. de Clagny, mais j'ai entendu bien souvent parler de lui...

— Vous ne vous rappelez pas l'avoir vu autrefois?...

— Mais non!...

— C'est lui pourtant qui a été votre parrain !...

— Vous rêvez... c'est l'oncle Alexis, mon parrain!...

— L'oncle Jonzac est le parrain de Denyse, mais c'est M. de Clagny qui est le parrain de « Bijou »... oui!... c'est lui qui, quand vous étiez petite, disait en parlant de vous : « le Bijou »... le nom vous allait si bien... qu'il vous est resté...

— Vous ne trouvez pas que c'est un peu ridicule de m'appeler Bijou, à présent que je suis vieille?...

— Vous avez l'air d'avoir quatorze ans!... et vous aurez toujours cet air-là... je vous le promets!...

— Vous vous aventurez peut-être un peu?...

Elle le regarda en riant. Lui aussi la regardait, sans pouvoir se détacher du joli visage frais tourné vers lui. Et, comme il ne faisait aucune attention au chemin de traverse qui était très mauvais, la roue droite se prit dans une ornière et la petite charrette pencha brusquement, jetant sur lui Denyse, qui se raccrocha de toutes ses forces à son bras. Ils restèrent un instant balancés, puis la roue sortit tant bien que mal du trou profond où elle était serrée, et le cheval reprit son train rapide.

— Ouf!... — dit Bijou, qui riait de tout son cœur — j'ai bien cru que nous versions!...

Il répondit, sérieux :

— Il ne s'en est guère fallu!...

Elle desserra ses petits doigts, qui s'incrustaient dans l'épaule de son cousin, et demanda :

— Est-ce bien fini?... vous n'allez pas recommencer, au moins?...

M. de Rueille la contemplait sans répondre, distrait, l'air troublé. Elle reprit :

— Mais au lieu de me regarder, regardez donc devant vous !... nous allons retomber encore dans une ornière... vous allez voir ça !...

Il murmura :

— Mais non !... mais non !...

Il parlait comme dans un rêve. Bijou dit :

— Je parie que nous allons être en retard pour le dîner... et vous savez que grand'mère n'aime pas bien ça !...

Rueille caressa de son fouet l'épaule du poney, qui bondit, secouant violemment la petite voiture, et partit à une allure folle.

Cette fois, Bijou parut stupéfaite :

— Ah çà ?... — questionna-t-elle — qu'est-ce que vous avez donc aujourd'hui ?... Tout à l'heure, vous manquez nous verser !... à présent vous touchez Colonel avec votre fouet, alors qu'il ne faudrait pas même lui laisser deviner que vous en avez un, et vous nous faites emballer ?...

Elle ajouta, voyant que le cheval se calmait :

— ..... ou à peu près !... Vous n'êtes pas dans votre assiette...

Il répondit machinalement :

— Non !... je ne suis pas dans mon assiette !...

Au premier bond du poney, Denyse avait repris le bras de M. de Rueille. Non qu'elle eût peur le moins du monde, mais parce que, assise sur la banquette trop haute pour elle, elle n'avait aucun aplomb et essayait de s'accrocher à quelque chose de solide. Sans quitter le bras où elle s'était suspendue, elle demanda avec intérêt, se penchant vers son cousin :

— Pas dans votre assiette ?... qu'est-ce que vous avez ?... Vous êtes malade ?...

— Malade... non !... c'est-à-dire.... pas précisément !...

— Comment, « pas précisément » ?... Ah ! il ne faut pas l'être, malade !... nous avons à travailler à la revue, ce soir !... si vous ne vous y mettez pas tous, et tout de bon... elle ne sera jamais finie pour le bal des courses !...

— Je m'en fiche un peu, de la revue... et... je... à votre place...

Il s'arrêta, embarrassé. Bijou demanda :

— Quoi?... qu'est-ce?... vous alliez dire quelque chose?...

Il balbutia, cherchant ses mots :

— Oui... en effet!... je voulais vous dire que le dessin qu'a fait Jean pour votre... pour le costume d'Hébé...

— Eh bien?...

— Eh bien!... il est infiniment trop déshabillé, ce costume!...

— Mais il n'est pas déshabillé du tout!...

— Allons donc!... est-ce qu'une femme comme vous, une jeune fille, doit se montrer ainsi presque nue?... mais c'est honteux!...

Bijou regarda d'un air ahuri Paul de Rueille, et, lui riant au nez :

— Oh!... que vous êtes drôle!... vous avez absolument l'air d'un mari jaloux!...

Il balbutia, vexé et mal à l'aise :

— Jaloux?... je n'ai pas à être jaloux... je...

— Sans doute!... mais sans être jaloux, vous ne voulez pas, vous, les hommes, qu'une femme semble jolie, ou gracieuse, ou amusante, à un autre que vous-même?...

— Mais... en admettant que ce soit... c'est assez naturel!...

— Vous trouvez ça?... Eh bien, une femme, au contraire, est heureuse du succès des hommes qu'elle aime bien!... il lui plaît de les voir plaire..

— Turlututu!... vous ne savez ce que vous dites, petit Bijou!... vous avez de ces choses une inexpérience... délicieuse... heureusement!...

Elle demanda, en ouvrant très grands ses doux yeux candides :

— Pourquoi « heureusement »?...

— Parce que...

Il s'arrêta court. Bijou reprit, en lui pinçant le bras :

— Mais dites?... dites donc?...

Il répondit, visiblement gêné, essayant de secouer l'étreinte de la solide petite main :

— Ce serait trop compliqué!...

Bijou rougit :

— Trop compliqué?... voilà encore une de ces défaites que

je déteste!... pourquoi ne pas vouloir expliquer votre pensée?...

Il dit, avec une sorte d'effroi :

— Expliquer ma pensée?... oh! non!...

— Non?... c'est pas gentil!...

Ils restèrent un instant sans parler. Elle, souriante et tranquille: lui, sérieux et troublé. Au moment où la voiture entrait dans l'avenue, Bijou se tourna vers M. de Rueille, et le touchant, très doucement cette fois, de sa main fine, elle lui dit d'une voix pénétrante, qui acheva de le remplir d'émoi :

— Puisque ça vous déplaît si fort, je ne mettrai pas ce costume!... nous en ferons dessiner un autre à Jean...

Il saisit la main qui s'appuyait à son bras et la serra contre ses lèvres avec une tendresse presque brutale.

Bijou ne parut pas remarquer cet emportement. Elle dit seulement, en retirant sa main, tandis qu'à travers ses cils glissait une étrange lueur :

— Prenez garde à la grille!... vous savez que le tournant est raide... vous n'êtes pas en veine aujourd'hui!...

Puis elle se mit à rassembler avec calme tous ses petits paquets, et, jusqu'au château, demeura silencieuse et affairée.

Le premier coup du dîner sonnait. Bijou monta en courant chez elle, et, dix minutes après, elle entrait au salon toute pomponnée, dans une fraîche robe de chiffon feuille de rose, avec, à l'épaule, un gros paquet de roses pompon.

— Comment!... te voilà déjà!... — fit madame de Rueille avec admiration — je parie que ce lambin de Paul n'est pas prêt?...

La marquise demanda :

— Tu as fait toutes tes commissions?...

— Oui, grand'mère... et j'en ai une pour vous, de commission!... les Juzencourt m'ont chargée de vous dire que M. de Clagny revient habiter la Norinière... et qu'il y reviendra tous les ans...

— Oh!... — fit madame de Bracieux, l'air vraiment heureux: — oh!... ça me fait une grande joie... je n'espérais pas le voir revenir jamais dans ce pays!...

Bijou demanda :

— Pourquoi?...

— Parce que... il a eu dans ce pays un très gros chagrin... à un âge où les impressions pénibles ne s'effacent plus...

— Quel âge, ma tante?... — dit Jean de Blaye, un peu narquois.

— Quarante-huit ans!... Tu seras, à cet âge, moins blagueur qu'aujourd'hui, mon garçon!.., et tu y arriveras plus vite que tu ne penses...

Il répondit en souriant :

— Tant mieux!... ça doit être l'âge idéal!... l'âge où le cœur s'endort...

La marquise dit, maligne, en regardant son neveu :

— Il s'endort quelquefois plus tôt!...

Jean haussa les épaules :

— Oui... mais il se réveille!... ou il peut se réveiller... on n'est pas tranquille!... tandis qu'à quarante-huit ans...

— Tu crois ça?... Il y a douze ans que mon vieil ami Clagny avait quarante-huit ans : il en a donc aujourd'hui soixante... eh bien, je parie que son cœur ne s'est jamais endormi!... jamais, tu m'entends?...

Et elle ajouta, plus bas, pour n'être pas entendue de Bijou qui causait avec Bertrade :

— Le cœur ni le reste!...

Jean se mit à rire.

— Bigre!... Mais c'est un phénomène, votre ami!... il gagnerait, à se montrer, beaucoup d'argent!...

— Il n'a pas besoin de ça!...

— Il est riche?...

— Dégoûtamment!...

— Mais encore?...

— Quatre cent mille livres de rentes... tu ne trouves pas ça gentil?...

Il dit, sans enthousiasme :

— Si... évidemment, c'est gentil!... pour quelqu'un qui n'a rien volé...

Puis il demanda :

— Qu'est-ce que ce gros chagrin qu'il a eu?...

— Je te dirai ça quand Bijou ne sera pas là...

Bijou, pourtant, ne devait rien entendre. Elle jouait avec Pierrot qui venait d'entrer. Elle lui refaisait sa raie. Pierrot,

un grand gamin de dix-sept ans, vigoureux, mais grandi trop vite, avec de longs pieds et de longues mains, et un front tourmenté d'invraisemblables bosses, se faisait tout petit, pour que la jeune fille pût atteindre ses cheveux embroussaillés et ternes. Il avait le cou tendu, le regard vague, l'air heureux sous l'effleurement des petites pattes adroites.

Madame de Bracieux vit que Bijou était à cent lieues, et, à demi-voix, elle raconta à son neveu la banale aventure d'amour qui avait, en quelque sorte, interrompu la vie de son vieil ami.

Tout à coup, Denyse revint vers la marquise :

— Grand'mère!... j'oubliais!... les Dubuisson ne peuvent pas venir dîner jeudi, mais M. Dubuisson amènera Jeanne vendredi et nous la laissera huit jours...

— Alors nous ne sommes plus que dix-huit à dîner?...

— Nous sommes toujours vingt!... parce que j'ai vu les Tourville, et je les ai invités de votre part... j'ai pensé que...

— Tu as très bien fait!...

— Oh! — dit Bertrade — les Tourville avec les Juzencourt! c'est pour le coup que nous les entendrons, les histoires de Guillaume le Conquérant et de Charles le Téméraire!...

Bijou s'écria en riant :

— Ça vaut mieux!... comme ça, nous les entendrons en une seule fois, au moins!...

Au moment où on annonçait le dîner, M. de Rueille entra, l'air préoccupé, les yeux brillants. Silencieux il s'assit à table, et y demeura sans parler.

III

Dans le hall, Bijou, aidée de Pierrot, servait le café. Tout à coup, elle s'élança à la poursuite de Paul de Rueille, qui venait de sortir du salon et descendait l'escalier de la terrasse.

— Eh bien?... Eh bien?... où allez-vous donc?...

Il répondit sans s'arrêter :

— Mais... me promener un peu... et respirer, si c'est possible par cette chaleur...

Déjà Bijou l'avait rejoint :

— Ah! mais non!... Et la revue? il faut venir travailler!...

— J'ai mal à la tête...

— Ça vous guérira!... Il faut venir absolument... nous n'avons plus que trois jours...

— Mais... fit Rueille agacé, je ne vous suis pas indispensable...

— Ah bah!... C'est vous qui écrivez!...

— Sous la dictée!... il n'est pas nécessaire d'être un malin pour faire ça...

— Si!... nous sommes habitués à vous!...

Elle était sur une marche au-dessus de lui. Elle s'inclina, et, lui passant ses bras autour du cou, elle supplia, câline.

— Mon petit Paul!... venez, pour me faire plaisir?... vous seriez si gentil... si gentil!...

M. de Rueille dénoua d'un mouvement sec les doux bras frais qui l'enveloppaient, frôlant son visage, et répondit, d'une voix qui s'enrouait :

— C'est bon!... c'est bon!... j'y vais!...

La jeune fille recula, et il vit dans la nuit claire briller ses grands yeux surpris. Timidement, elle dit :

— Comme vous êtes bourru!... qu'est-ce que vous avez?...

Il ne répondait pas; elle insista :

— Vous ne voulez pas me le dire?...

— Ah! non!... — fit-il sèchement.

Et, remontant, il entra dans le salon, où Bijou entra derrière lui, en disant à Bertrade :

— Je ne sais pas ce qu'il a, ton mari!... il est comme un crin!

Madame de Rueille regarda Paul. Le visage un peu tiré, l'air nerveux, il affectait de causer et de rire bruyamment avec le répétiteur qui, lui, restait fermé et silencieux. Et après avoir regardé, elle répondit, inquiète un peu de trouver son mari bizarre :

— Il a sûrement quelque chose, mais je ne sais pas quoi!

Déjà Bijou, reprise de son idée, expliquait :

— Figurez-vous!... Paul voulait aller se promener, au lieu de travailler!... Ah! ça n'a pas été tout seul pour le ramener!...

Résigné, M. de Rueille venait de s'asseoir devant une table

Empire à dessus de marbre. Il prit le manuscrit, l'ouvrit à la page commencée et dit, en trempant dans l'encre une longue plume d'oie :

— Quand vous voudrez!...

M. de Jonzac demanda :

— Mais d'abord, où en êtes-vous?...

— A la scène III du second acte...

— Encore?... — fit Bijou, étonnée.

— Toujours, hélas!...

La marquise conclut :

— Mes petits enfants, vous n'aurez jamais fini!...

— Mais si, mais si, grand'mère!... — dit gaiement Bijou. Vous allez voir comme nous allons faire du beau travail!... Voyons?... nous disons la troisième scène du deuxième acte... c'est quand le poète symboliste se défend des accusations... plutôt malveillantes... portées contre lui par Vénus...

Personne ne disant rien, M. de Rueille demanda :

— Et alors?...

Bijou expliqua :

— Alors, à mon idée, il faudrait là un petit couplet... qu'est-ce que tu en dis, Jean?...

L'air absorbé, la tête renversée contre le dossier d'une grande bergère, Jean de Blaye, qui rêvassait, n'entendit pas la question.

Bijou cria :

— Est-ce que tu dors?...

Il se tourna vers elle, demandant :

— C'est à moi que tu parles?...

— Mon Dieu, oui! j'ai cet honneur!... je te demande si un couplet ne ferait pas bien là?... un couplet sur un air connu?...

Il répondit, distrait :

— Si... très bien!...

— Ben, fais-le!...

Jean bondit :

— Que je le fasse, moi!... pourquoi moi?...

— Parce que c'est toujours toi qui les fais....

Jean protesta :

— En voilà, une raison!... c'est justement pour ça que c'est le tour des autres!... tu n'as qu'à faire travailler Henry, ou l'oncle Alexis... ou M. Giraud... ou même Pierrot!...

— Pourquoi « même »?... — demanda Pierrot vexé, je les ferais peut-être aussi bien que toi, tu sais, les couplets!...

— Fais-les donc!... moi, j'en ai assez!...

— Jean?... — dit Bijou suppliante, — ne nous laisse pas en plan... je t'en prie?...

Elle marchait vers lui, tendant son museau rose, les lèvres avancées dans une petite moue implorante et drôlette. M. de Rueille avait vu le mouvement. Il se leva brusquement, et, l'arrêtant au passage :

— Mais il les fera, vos couplets!... il ne demande que ça... allez donc vous asseoir!...

Denyse restait plantée au milieu du hall, surprise de cette sortie singulière. A la fin, elle répliqua :

— Mais c'est à vous d'aller vous asseoir!... pourquoi quittez-vous votre table?

— Ah!... je n'ai pas le droit de la quitter sans permission?..

— Jean?... — recommença Bijou, voyons, Jean?...

De nouveau, M. de Rueille s'interposa. Il dit, d'un ton coupant :

— Pourquoi ne pas vous mettre à genoux devant lui?...

— Oh!... mon Dieu!... je ne demande pas mieux, si ça peut le décider!...

Elle s'élançait vers son cousin, mais Rueille la saisit par le bras, disant rageusement :

— Allons donc!... c'est ridicule!...

Elle balbutia, le regardant d'un air stupéfait :

— C'est vous qui êtes ridicule!...

Il répondit, la voix dure :

— Oui... c'est convenu!... c'est moi qui dois aller m'asseoir!... c'est moi qui suis ridicule!... c'est moi qui suis tout ce que je ne devrais pas être et qui fais tout ce que je ne devrais pas faire...

Madame de Bracieux demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a donc, mes enfants?...

M. de Jonzac expliqua, en débourrant sa pipe qu'il tapota soigneusement contre un meuble pour en faire tomber la cendre :

— C'est, Dieu me pardonne! Paul qui se dispute avec Bijou!...

— Avec Bijou? — fit la vieille femme, au comble de l'étonnement.

Et madame de Rueille répéta, en abandonnant le journal qu'elle lisait :

— Paul qui se dispute avec Bijou!... pas possible!...

L'abbé Courteil affirma, scandalisé :

— Mais si!... M. le comte a grondé mademoiselle Denyse!...

— Arrive ici, Bijou!... — dit la marquise.

La jeune fille vint en courant se pelotonner sur un coussin aux pieds de sa grand'mère, tandis que M. de Rueille s'approchait de Jean, et lui disait à demi-voix :

— Tu devrais empêcher Bijou d'avoir avec toi ces façons!...

— Quelles façons?... ah çà! tu rêves?...

— Je ne rêve pas le moins du monde... Denyse a vingt ans, après tout!...

Le jeune homme rectifia :

— Vingt et un...

— C'est encore mieux!... Elle devrait avoir plus de tenue...

— Mais, la pauvre petite, elle a une tenue parfaite!...

Il ajouta en regardant son cousin :

— Je ne sais vraiment pas sur quelle herbe tu as marché?...

M. de Rueille murmura, un peu embarrassé :

— J'ai tort... naturellement, j'ai tort!...

— Absolument!... — dit sèchement Blaye, qui se leva.

En le voyant, Bijou quitta la marquise, et, s'élançant vers lui :

— Ah! mais!... tu ne vas pas t'en aller!... grand'mère!... défendez-lui de nous abandonner!...

— Voyons, Jean?... — fit la marquise à moitié aimable, à moitié grondeuse, — ne sois donc pas taquin comme ça!...

Le jeune homme se rassit et prit un air navré, en disant :

— La voilà, la campagne!... le repos!... les vacances!... on travaille comme des nègres!... on fait des revues!... des revues avec des couplets!... on se couche régulièrement à deux heures du matin... c'est ce qu'on appelle se mettre au vert!...

Pierrot semblait écouter avec recueillement. Il dit, narquois :

— Continue, vieillard, tu m'intéresses!...

Et comme Bijou riait, Jean, l'air vexé, se tourna vers Pierrot :

— Tu as bien de l'esprit, mon petit!...

La voix de madame de Bracieux s'éleva :

— Mes enfants, vous êtes insupportables!...

Elle les regardait, surprise, se demandant quel vent de bataille avait soufflé soudain, ne comprenant rien à ces grincheries, à ces attitudes hostiles qu'elle remarquait pour la première fois. Et, de nouveau, elle appela Bijou, qui semblait questionner tout le monde de ses doux yeux tout pleins d'étonnement :

— Sais-tu ce qu'ils ont, toi?...

Elle répondit, naïve et curieuse :

— Je ne m'en doute pas, grand'mère!...

La marquise continua :

— Tu ne vois pas ces têtes qu'ils font?...

— Je vois les têtes, mais je ne sais pas pourquoi ils les font... Si c'est à cause de la revue, laissons-la!... je ne voudrais pas, sous prétexte que cette revue m'amuse, m'amuse énormément..., ennuyer tout le monde...

M. de Rueille cria :

— Travaille-t-on, oui ou non?... j'en ai assez, moi, d'être là à attendre comme un imbécile!...

— Où en est-on?... — demanda Jean, d'un air qui signifiait : « Puisqu'il le faut, allons-y!... »

Rueille répondit :

— On te l'a déjà dit, où on en est!... on te l'a déjà dit deux fois!...

Bijou expliqua gentiment :

— C'est le poète symboliste qui doit répondre à Vénus...

— Ah!... parfaitement!... j'y suis!... elle l'accuse d'un tas de choses... et tu veux qu'il se défende...

— Dans un couplet...

— J'entends bien!... où vas-tu?...

— Je vais... — dit Bijou qui traversa le salon — m'asseoir à côté de M. Giraud... il ne me taquinera pas, lui!...

Le répétiteur rougit et se fit tout petit sur le divan où il était assis. Denyse se glissa près de lui, et déclara :

— Nous écoutons!...

Jean tortillait un crayon et un petit papier, il demanda :

— Quelle est la réplique de Vénus?...

Comme M. de Rueille, distrait, regardait un papillon de nuit qui volait autour de la lampe posée devant lui, plusieurs voix répétèrent à tue-tête :

— Quelle est la réplique de Vénus?...

Il lut, ahuri, en se bouchant les oreilles :

« — Tu sais que je n'en crois pas un mot!... »

— Efface!... dit Jean, et mets : « Je n'en crois rien de rien, tu sais!... » Et maintenant, le Symboliste répond :

L'âme d'un symboliste,
Madame, est un coffret mélancolique d'améthyste
A serrure de diamant :
Il suffit de savoir l'ouvrir et la comprendre,
Et le trésor éclos illumine la chambre,
Et sourit la tristesse aux lèvres des amants!

— C'est drôle, ça?...

— Mon Dieu!... dit Jean énervé, je ne dis pas que ce soit un pur chef-d'œuvre!... Bijou demande un couplet..., je lui fais son couplet comme je peux... je ne t'empêche pas d'en faire un autre!...

— Sur quel air... dit Bijou, va-t-on chanter ça?...

— Ah! oui... c'est vrai, il faut un air!... quel air?...

Rueille conseilla :

— Mettez : « Air : *J'en guette un petit de mon âge.* »

— Ça va?...

— Quoi, ça va?...

— Cet air-là?...

— J'en sais rien!... je ne le connais pas!...

— Alors pourquoi dis-tu de le prendre?...

— Parce que je vois souvent cet air indiqué... « *J'en guette un petit de mon âge!* »... j'ai ça dans l'œil... il y a un tas de couplets sur...

— Mais... fit observer Bijou, les vers du symboliste sont plus longs que ça... le second surtout!... on ne pourra jamais les chanter sur le même air!...

— Tiens oui!... je n'y pensais pas!...

— Heureusement!... — dit Pierrot tout fier, — Bijou pense à tout!...

Jean reprit :

— On cherchera l'air tout à l'heure!... Continuons, continuons... Autrement, nous n'en finirons jamais... Qui est-ce qui est en scène pour l'instant?...

Comme M. de Rueille mâchonnait son porte-plume en regardant Bijou, et ne semblait pas entendre, il cria :

— Paul... es-tu là, ou es-tu sorti?...

— Je suis là!...

— Ah!... bon!... alors, veux-tu me faire la grâce de me dire quels sont les personnages en scène?...

— Attends!... je cherche!...

— Comment? — dit Bijou, vous êtes obligé de chercher pour le savoir?...

— Vous ne pensez pas, je présume, que je sais par cœur toutes les petites insanités qu'il plaît à chacun de me dicter...

— Je les sais bien, moi!...

Et se tournant vers Jean de Blaye, elle expliqua :

— Il y a en scène : Vénus, le Symboliste, Thomas Vireloque et l'Opportuniste... nous avions dit hier qu'après la présentation du Symboliste à Vénus, nous ferions entrer madame de Staël...

— Eh bien, faisons-la entrer tout de suite...

Rueille demanda :

— Avez-vous trouvé quelqu'un pour madame de Staël?... jusqu'à présent, personne ne voulait la jouer...

— Non... — dit Bijou, — tantôt, j'ai encore demandé à madame de Juzencourt... elle refuse avec énergie... et, si Bertrade refuse aussi...

La jeune femme répondit, très douce :

— Bertrade refuse absolument...

— C'est pas gentil!...

L'oncle Jonzac demanda :

— Est-ce qu'elle est indispensable, madame de Staël?...

— Tout à fait indispensable!... — fit Bijou avec conviction — il faut absolument trouver un moyen de...

Et tout à coup, illuminée, elle s'écria, joyeuse :

— Mais Henry peut très bien la jouer, madame de Staël!... il n'a presque pas de moustaches...

— Moi?... — fit Bracieux saisi, — moi, jouer madame de Staël?...

— Elle était plutôt hommasse!... ça ira très bien!...

— Mais!... bon sang!... je ne veux pas me montrer aux gens que je connais avec une robe décolletée, un turban, et un gros ventre!... ce serait hideux!...

— Pas du tout!... Ah! voyons!... tu ne vas pas te faire prier, je pense?...

— Et faire tout rater par ta mauvaise volonté, ajouta Pierrot d'un air digne.

Henry se retourna vers lui :

— Ma mauvaise volonté?... on voit bien que tu n'es pas à ma place!... Mais, au fait... tu pourrais bien y être, à ma place?...

Comme Pierrot faisait un petit geste d'effroi, il continua :

— Pourquoi donc n'y serais-tu pas?... tu as encore moins de moustaches que moi!...

— Oui... mais je suis trop gringalet, — déclara sournoisement Pierrot. — Madame de Staël, c'était une femme plutôt puissante...

— Gringalet? toi, l'athlète?

Jean de Blaye frappa le parquet avec une queue de billard, pour réclamer le silence :

— Nous chercherons qui jouera madame de Staël quand nous aurons d'abord trouvé ce qu'elle a à dire... Donc elle entre... tu n'écris pas, Paul?...

— Qu'est-ce que tu veux que j'écrive?...

— Eh bien, écris : « *Madame de Staël. Elle entre par...* » ah! au fait, par où entre-t-elle?...

— J'ai mis « *par le fond* »... Quand on ne me dit rien, je mets toujours « *par le fond* »...

— Bon!... alors laissons « *par le fond* »...

MADAME DE STAEL, *à Thomas Vireloque.*

» — Je suis madame de Staël...

THOMAS VIRELOQUE.

» — S'y 'ous plaît?...

MADAME DE STAEL.

» — Je suis madame de Staël!...

VÉNUS.

» — Ta parole?...

L'OPPORTUNISTE.

» — C'est très curieux!... je vous prenais pour un Turc...

LE SYMBOLISTE.

» — Moi, je... »

— Attends un instant... — fit M. de Rueille, je me suis trompé...

— Comment ça?...

— Comment ça?... comme on se trompe, parbleu!... je suis distrait...

— C'est vrai!... — dit Bijou, je ne sais pas ce que vous avez, — mais vous êtes joliment distrait, ce soir!...

Sans répondre, Rueille écrasa sur le papier sa plume qui cria plaintivement. Jean demanda :

— Qu'est-ce que tu fais donc?...

— J'efface!...

— Quoi ?...

— J'ai répété quatre fois les mêmes répliques...

Bijou et Blaye se levèrent et vinrent regarder le « travail » de M de Rueille.

La jeune fille lut :

MADAME DE STAEL.

» — Je suis madame de Staël.

THOMAS VIRELOQUE.

» — S'y 'ous plaît?...

MADAME DE STAEL.

» — Je suis madame de Staël...

THOMAS VIRELOQUE.

» — S'y 'ous plaît?...

MADAME DE STAEL.

» — Je suis madame de Staël... »

— Oui, — dit-elle, — il faut effacer ça!...

Mais Jean protesta en riant :

— Laissez donc, au contraire!... on croira que Maeterlinck a collaboré... ça sera très chic!...

— Si on allait se reposer, — proposa M. de Jonzac; — Paul dort à moitié... c'est pour ça qu'il écrit trois fois de

suite la même chose sans s'en apercevoir... M. l'abbé dort tout à fait... et quant à moi... je grille d'en faire autant...

— Mais... — dit Bijou. — il est à peine une heure!...

— Eh bien, mais il me semble que. à la campagne... qu'en dites-vous, monsieur Giraud?...

Le jeune professeur répondit, sans quitter des yeux Bijou :

— Oh! moi, monsieur, je passerais ici toute la nuit sans avoir sommeil!...

La marquise se leva.

— Mes petits enfants, votre oncle a raison... il faut aller se coucher!... Bijou!... tu veilleras à ce que les livres que vous avez pris dans la bibliothèque y soient remis...

— Oui, grand'mère... je vais les remettre moi-même...

Tous sortaient du hall, sauf Bijou. M. de Rueille demanda :

— Voulez-vous que je reste avec vous, Bijou?... ça ira plus vite?...

— Non!... vous ne connaissez rien à la bibliothèque... vous embrouilleriez tout... il faut quelqu'un qui sache où logent les livres...

Et, s'adressant au répétiteur, qui sortait le dernier, elle lui dit, très gentille, cherchant, semblait-il, à se faire pardonner une indiscrétion grande :

— Monsieur Giraud?... est-ce que vous voudriez bien ranger les livres avec moi?...

Le jeune homme s'arrêta, heureux au point de ne pouvoir parler. Comme il restait planté à la même place, elle lui indiqua la porte restée ouverte :

— Fermez la porte, voulez-vous?... et maintenant, prenez Molière... moi je prends Aristophane... parfait!... nous reviendrons chercher le reste...

Tout en portant les livres elle babillait, semblant ne pas s'adresser à son compagnon, mais seulement penser tout haut.

— Pourquoi est-ce que Jean cherche dans Aristophane... alors qu'il s'agit de faire parler Thomas Vireloque et madame de Staël?...

Puis, brusquement, elle demanda :

— Croyez-vous qu'elle sera amusante, notre revue?...

— Mais oui, mademoiselle...

— Pourquoi ne dites-vous jamais rien?... Vous devriez y travailler aussi!...

— Mon Dieu, mademoiselle... je ne suis pas très au courant... la politique et les racontars mondains sont pour moi lettres closes... et je ne vois pas trop...

— Et puis, vous aimez probablement mieux être un simple spectateur?...

— J'aurai, hélas! le regret de n'être même pas cela...

Elle demanda, stupéfaite :

— Comment?... vous ne verrez pas notre revue?...

— Non, mademoiselle...

— Mais pourquoi?...

Il répondit, avec un embarras affreux :

— Oh!... pour un motif très ridicule...

— Lequel?...

— Mademoiselle... je...

— Je vous en prie... dites pourquoi?...

Elle se penchait vers lui, gracieuse et souple. Et le parfum envolé de ses cheveux montait au visage du jeune homme, l'énervant et le plongeant dans une sorte de torpeur très douce.

A la fin, elle dit, presque tristement :

— Pourquoi ne voulez-vous pas me parler?... est-ce que je ne suis pas un peu votre amie?...

Il balbutia :

— Oh!... mademoiselle!... je... je ne peux pas assister à cette soirée... parce que... oh!... vous allez voir que c'est très prosaïque... parce que je n'ai pas d'habit...

— Mais vous avez bien le temps de le faire venir, votre habit!... d'ailleurs, il vous le faut déjà pour jeudi... il y a un dîner, jeudi...

Giraud rougit violemment :

— Mais, mademoiselle, je ne peux faire venir d'habit ni pour jeudi ni pour plus tard... puisque je n'en ai pas...

— Pas du tout?...

— Pas du tout!...

— Voyons?... c'est une farce?...

— Hélas, non, mademoiselle!... je n'ai pas d'habit...

Il ajouta avec un sourire infiniment triste :

— Et il y a beaucoup de pauvres diables comme moi qui sont dans le même cas!...

— Oh!... — dit Bijou, qui saisit d'un mouvement brusque la main du professeur, — que je vous demande pardon!... comme je suis mauvaise et étourdie, n'est-ce pas?... vous allez me détester?...

Elle lui serrait la main d'une lente pression qui le pénétrait tout entier. Affolé, il balbutia :

— Vous détester?... mais je vous adore!... je vous adore!...

Bijou le regarda, l'air effaré, avec une tendre expression au fond de ses yeux voilés d'un brouillard de larmes, puis elle dit, la voix changée :

— Allez-vous-en!... et ne dites plus ça!... ne le dites plus jamais, jamais!...

Au seuil de la porte, le professeur se retourna et vit que Bijou, assise sur le divan, sanglotait, le visage enfoui dans les coussins. Il voulut revenir vers elle, mais il n'osa pas : et, sans plus rien dire, il sortit.

IV

Bijou, qui d'habitude trottait le matin dans le parc et dans la maison, ne parut qu'après le premier coup de cloche annonçant le déjeuner. Pierrot, inquiet, s'élança au-devant d'elle pour la questionner avant même qu'elle eût dit bonjour à la marquise et à l'oncle Alexis. Il voulait savoir pourquoi il ne l'avait pas vue comme à l'ordinaire à la vacherie, où, chaque jour, elle s'occupait des fromages. Pourquoi, puisqu'elle n'était pas montée à cheval, n'était-elle pas venue?...

— Comment sais-tu, — demanda Bijou, — que je ne suis pas montée à cheval?...

— Parce que Patatras était à l'écurie... j'y suis allé voir...

Elle dit en riant :

— Alors, tu me surveilles?...

Pierrot rougit.

— Ça n'est pas surveiller... et puis, il n'y a pas que moi!... nous étions nous deux M. Giraud...

— Quel français ! Seigneur !... quel français ! — fit M. de Jonzac, l'air navré.

— Bah !... s'il y avait du monde... je ferais attention à parler plus chiquement... mais comme il n'y a que nous !...

Il se tourna vers Bijou :

— C'est vrai, va !... il était aussi étonné que moi, M. Giraud !... il répétait tout le temps : « Chaque jour on voit mademoiselle Denyse courir partout... il faut qu'elle soit malade !... » Alors moi, je disais : « Oh ! pour ça non !... ça ne doit pas être ça !... le Bijou n'est jamais malade !... » Voyez-vous, monsieur Giraud, que j'avais raison ?...

— Non... tu avais tort !... j'étais... non pas tout à fait malade... mais fatiguée... mal en train... je viens de me lever...

Elle marcha vers le professeur, qui s'appuyait au chambranle d'une fenêtre, si fort qu'il semblait s'y vouloir creuser une niche avec son dos, et, lui tendant la main, elle continua :

— Et je remercie monsieur Giraud d'avoir si gentiment pensé à moi...

Tout pâle, visiblement troublé, le jeune homme osa toucher à peine la petite main douce qui se posait dans la sienne avec confiance et abandon ; mais il parut heureux d'un bon accueil qu'il n'espérait certainement plus retrouver jamais.

— Mademoiselle... — balbutia-t-il, pris d'une vague envie de s'enfuir ou de pleurer, — mademoiselle... je ne me suis pas permis, croyez-le, de... faire ces remarques.

— Eh bien, vous avez eu tort !... il faut tout se permettre avec « le Bijou »... comme dit Pierrot...

Et, tout de suite elle demanda, subitement préoccupée, l'air absorbé :

— Est-ce qu'on a travaillé à la revue, ce matin ?...

— Travaillé ?... — fit Pierrot convaincu, — travailler sans toi ?... ah ! fichtre non !... C'est assez de piocher quand tu es là, sans encore le faire en ton absence !... Ah ! non !... elle serait mauvaise, celle-là !... Nous en avons soupé, de la revue !... moi surtout !... qui suis obligé de travailler encore au reste...

Bijou se mit à rire :

— Tu ne crains pas de te fatiguer en travaillant tant que ça?...

— S'il continue, au train dont il va, — dit M. de Jonzac, — il ne passera pas son baccalauréat... N'est-ce pas, monsieur Giraud?...

— Je le crains, monsieur, je le crains!... — répondit doucement le professeur. Pierrot est très intelligent... mais si étourdi, si distrait!... depuis notre arrivée ici, surtout...

Pierrot se récria :

— Pas plus que vous toujours, que je suis distrait, monsieur Giraud!... c'est vrai!... je ne sais pas ce que vou avez... vous êtes en voyage tout le temps!... vous ne bouquinez pas comme avant... et même avec les *math*, on dirait que ça ne biche plus!... Vous ne faites plus rien... que vous occuper de moi... et des vers dans les coins...

— Vous faites des vers, monsieur Giraud?... — demanda madame de Rueille qui entrait, suivie de Jean et d'Henry.

— Mon Dieu!... madame!... — bredouilla le pauvre garçon, qui ne savait où se fourrer, ni que dire — j'en fais... sans en faire...

— Vous en faites de charmants!... — dit Jean.

Et comme le jeune homme, étonné, le regardait, il reprit :

— Oui... vous faites de très jolis vers... que vous perdez... C'est le petit Marcel qui a trouvé ceux-ci et me les a donnés...

Il offrait à Giraud, en souriant, un papier plié, où l'écriture était invisible.

— Voyons? — fit Bijou en allongeant la main.

— Mademoiselle! — cria le répétiteur, qui s'élança, effaré, mademoiselle!... je vous en prie!...

Puis il ajouta, voulant expliquer la violence de son intervention :

— Ce sont de très mauvais vers!... Souffrez que je les cache... je vous en montrerai d'autres... qui seront plus dignes d'être montrés...

Bijou restait la main tendue, la pose attentive, l'air ingénu. Elle supplia :

— Je t'en prie, Jean, montre ceux-là tout de même?... ça n'empêchera pas M. Giraud d'en refaire d'autres que nous verrons aussi...

Mais le jeune homme, inflexible, répondit, en remettant le papier au répétiteur éperdu :

— Je ne peux pas te montrer une lettre, — car c'est en quelque sorte une lettre — qui appartient à son auteur...

— Je vous remercie... — balbutia Giraud tout décontenancé — je vous remercie, monsieur...

Et il fit disparaître dans sa poche l'inquiétant petit papier.

— Pierrot!... — appela la marquise — donne-moi La Bruyère... tu sais où il est?...

— Qui ça?... — demanda le gamin en clignant de l'œil.

— La Bruyère?...

— Vous allez voir... — dit M. de Jonzac en regardant son fils d'un air désolé — qu'il ne sait pas ce que c'est que La Bruyère!...

Pierrot protesta avec énergie :

— Si, je sais ce que c'est!... la preuve... C'est un dos bleu!...

La vieille marquise demanda :

— Un quoi?...

— Un dos bleu, ma tante...

M. Giraud intervint :

— Expliquez à madame votre tante que vous avez la fâcheuse manie de désigner les livres par la couleur de leur reliure plutôt que par leur titre...

— Parbleu!... — fit M. de Jonzac indigné, il n'en ouvre jamais un seul!... il est d'une ignorance!... Quand je pense qu'il va avoir dix-sept ans!...

— Ce pauvre Pierrot!... — dit Bijou compatissante, — il n'est pas si ignorant que ça!...

Et, comme son oncle ne répondait rien, elle ajouta :

— Et puis, il est si gentil!... et il se porte si bien!...

M. de Jonzac répondit :

— Oh! quant à ça!... il craque de santé... et ça le rend encore plus insupportable... mais pas plus intelligent... On s'est plaint du surmenage intellectuel, on a dit qu'il abrutissait les enfants... et on lui a substitué le surmenage physique qui les abrutit bien davantage encore!...

— Voilà — dit Bertrade — mon oncle parti en guerre... je suis d'ailleurs de son avis... et ça ne me réjouit pas du tout de

penser que mes enfants augmenteront peut-être, à un moment donné, le nombre des jeunes brutes que nous voyons autour de nous...

— Mais... — dit Henry de Bracieux, — il y a, parmi les jeunes, et les très jeunes, beaucoup d'intellectuels... j'en connais...

Jean de Blaye répondit :

— Moi aussi, j'en connais... mais ce ne sont pas, à mon sens, des intellectuels... ce sont...

Une cloche sonna longuement, et la marquise se leva en disant :

— Allons déjeuner, mes enfants... Jean finira à table sa petite définition...

Jean répondit en riant :

— Je n'y tiens pas, ma tante!...

— J'y tiens, moi!... je ne suis plus dans le train, comme vous dites... et il ne me déplaît pas d'être renseignée sur certaines choses que j'ignore totalement...

S'asseyant à table, elle continua :

— Alors, ceux qui ne sont pas des intellectuels?...

— Oh!... — fit Jean — les explications, ce n'est pas mon affaire!... Ceux qui ne sont pas des intellectuels pour tout de bon, sont des maladifs... des faux maladifs pour commencer, qui finissent par devenir des vrais... ils sont insupportablement poseurs, et féminins, et détraqués, et tout ce qu'on peut être!... ils ont une originalité voulue et impersonnelle...

— Enfin, comment appelles-tu ça?...

— Je ne sais pas trop!... des compliqués... Tenez, le petit La Balue est un type très pur de compliqué... vous pouvez l'étudier...

— C'est une idée qui ne m'est jamais venue!... mais il y a, dans la petite génération, autre chose que les compliqués?...

— Oui... il y a les jeunes athlètes...

— Spécimen, Pierrot!... — dit Henry de Bracieux.

La marquise se tourna vers son petit-fils :

— Pas de personnalités... Continue ton petit discours, Jean...

— J'aimerais mieux manger tranquillement mon œuf, ma tante...

— Nous en étions aux jeunes athlètes ?...

— Eh bien, si les compliqués sont un peu écœurants, les athlètes sont embêtants à crier !... La boxe, et le *foot-ball*, et la bicyclette, et les matchs, et les records... tout cela prend dans leur conversation, et, ce qui est plus regrettable, dans leur vie, une importance gigantesque et unique... à leurs yeux, un homme de valeur est celui qui donne le plus fort coup de poing, ou fournit la plus grande somme de résistance ou de vigueur... Ils n'ont d'admiration que pour un seul être au monde : « le champion » ?...

— Et, entre les athlètes et les compliqués, qu'y a-t-il ?...

— Rien... ou des exceptions si rares, qu'elles sont là uniquement pour confirmer la règle... Il n'est, bien entendu, question ici que de la petite génération, de la dernière... de celle de Pierrot...

— Laisse-le donc tranquille, ce pauvre Pierrot... — dit Bijou — vous êtes là tous à le prendre à partie...

— Parce qu'il est encore temps de redresser son petit individu, qui, si on le laisse faire, tournera prochainement au plus déplorable gâtisme...

M. de Jonzac affirma :

— Jean a raison... il peut se permettre de donner des conseils à Pierrot... et même aux autres, lui qui est à la fois un intellectuel et un sportif...

Madame de Bracieux regarda son neveu avec bienveillance et conclut :

— Ton oncle a raison, mon garçon, tu es le plus réussi de la famille...

Elle vit que Bijou semblait examiner curieusement son cousin, et reprit :

— Je ne parle que des hommes, naturellement !...

Pierrot se pencha vers Denyse, assise à côté de lui, et lui dit tout bas, avec une reconnaissance passionnée :

— Tu es bonne de me défendre toujours... aussi, je t'aime, va, toi !... plus qu'eux tous...

Elle répondit, souriante, maternelle presque :

— C'est très mal !... tu dois aimer mon oncle... et aussi grand'mère beaucoup plus que moi...

— Ça, d'abord, c'est pas prouvé !... et puis c'est pas ça que

je voulais dire... je voulais dire que je t'aime, moi, plus qu'ils ne t'aiment eux tous... et pourtant, il y en a qui t'aiment bien, va!... ainsi, Paul, tiens!... Paul de Rueille... ben, je suis sûr qu'il t'aime plus que Bertrade... plus que ses mômes... plus que le bon Dieu, plus que tout!...

— Mais tais-toi donc!... — fit Bijou effarée, regardant si personne n'avait entendu.

— T'inquiète pas!... ils sont occupés à bêcher... ils ne s'occupent pas de nous... C'est vrai, ce que je te dis, tu sais... et Jean, donc!... et Henry!... et m'sieu Giraud!... Il n'y a guère que l'abbé Courteil qui ne te suit pas dans les coins... et encore...

— Mais tu rêves!... Comment peux-tu te figurer...?

— Je ne me figure pas... je vois!... et je vois, parce que ça m'embête!...

La voix de M. de Jonzac s'éleva :

— Mais non... je suis convaincu qu'il ne se doute même pas que Renan existe... il ne sait rien... rien de rien...

Toujours doux et conciliant, le professeur répondait :

— Mais si... pour Renan, précisément, je sais qu'il doit le connaître... il y a trois ou quatre jours, j'ai eu l'occasion de le lui citer comme l'auteur de *l'Origine du langage*...

— Eh bien, je parierais qu'il ne se souvient même pas de son nom...

Et M. de Jonzac appela :

— Pierrot!...

Le petit, absorbé par sa conversation avec Bijou, ne se doutait pas qu'il fût question de lui. En s'entendant appeler, il tourna la tête, vaguement inquiet.

— Pierrot... — demanda M. de Jonzac, — qu'est-ce que c'est que Renan?...

— Allons! bon! — dit Pierrot à Bijou. — V'là les interrogatoires qui recommencent!... Renan?... qu'est-ce que ça peut bien être que celui-là?...

Et, comme son père répétait : « Tu ne sais pas ce que c'est que Renan?... » il répondit :

— Non, papa!...

— Comment? — demanda Giraud surpris, — mais ces jours-ci encore, nous avons parlé de lui...

— De lui?... — fit Pierrot abasourdi; — moi, j'ai parlé de cet homme-là?...

— Mais oui... Voyons... rappelez vos souvenirs... je vous ai cité un de ses ouvrages...

Bijou, qui, tout à l'heure n'écoutait que d'une oreille ce que lui racontait Pierrot, et suivait de l'autre la conversation, se souvint, et, le nez dans son assiette, absorbée en apparence par les fraises qu'elle roulait dans du sucre, elle lui souffla, bas, très bas :

— *L'Origine du langage* »...

— Voyons, cherchez bien?... — répétait le professeur. — je vous ai cité un livre de M. Renan... lequel?...

A la consternation générale, Pierrot répondit résolument.

— *Le Langage des fleurs.*

— A la bonne heure! — dit Bertrade ravie, — avec Pierrot, on peut toujours s'attendre à quelque chose de joyeux!...

M. de Jonzac, malgré son envie de rire, déclara, l'air pincé :

— Moi, je ne trouve pas ça drôle!...

Très rouge, Pierrot se tourna vers Bijou :

— Toi, au moins, tu ne ris pas!... tu es bonne, toi!...

On sortait de table; il l'entraîna sur le perron et lui dit, suppliant :

— Laisse-moi aller avec toi donner le vert à Patatras?...

— Mais il faut avant ça, que je serve le café...

— Pour une fois, Bertrade le servira bien, voyons?... et moi, je ne veux pas rentrer au salon... on me demanderait encore le nom de quelque chose...

Denyse prit dans une remise la corbeille où était préparée la botte de trèfle qu'elle portait chaque jour à son cheval, et se dirigea vers l'écurie, suivie de Pierrot, qui répétait, faisant presque douce sa grosse voix :

— Tu es si gentille, Bijou!... et jolie, si tu savais!...

En traversant l'allée qui menait aux écuries, il montra M. de Rueille et Jean de Blaye qui s'avançaient en causant, et dit :

— Tiens!... comme tu n'y étais pas, ils n'ont pas fait long feu au salon, les cousins!...

Voyant que Denyse allait au-devant d'eux, il la retint brusquement :

— Non!... je t'en prie!... ils ne décolleront plus!... et je

ne t'aurai pas à moi tout seul !... C'est une telle veine que j'ai d'être avec toi, un instant, sans monsieur Giraud !... il est toujours à me marcher sur les talons... quand je vais de ton côté, surtout...

Bijou regardait attentivement les deux hommes, qui venaient à elle sans la voir, très absorbés. Et, entre ses paupières un peu lourdes, glissait cette petite lueur qui donnait parfois une si singulière acuité à son regard habituellement voilé. Elle répondit, en entrant dans l'écurie :

— Soit !... allons sans eux porter à Patatras son herbe...

M. de Rueille marchait les yeux fixés sur le sable de l'allée. Il leva la tête en entendant la porte qui s'ouvrait. Jean de Blaye indiqua l'écurie et dit :

— Tiens !... il est là le motif de la gêne que je sens à présent dans tes moindres paroles, de l'espèce de petite animosité que tu as contre moi ?...

Affectant de plaisanter, Rueille répondit :

— Vraiment ?... et c'est ?...

— Bijou, parbleu !... Ah !... ne me dis pas non !... Crois-tu que je n'ai pas suivi heure par heure ce qui se passait en toi ?...

— Ça devait être bien intéressant ?...

— Ne blague donc pas !... tu n'en as guère envie !... J'ai vu le moment où tu as commencé à admirer inconsciemment Bijou... plus qu'on n'admire une bonne petite cousine qu'on aime bien... C'était le soir du grand prix... chez l'oncle Alexis... quand elle a chanté... Tu ne dis rien ?...

— Je t'écoute... va toujours !...

— Quand nous nous sommes trouvés tous ensemble à Bracieux, ne nous quittant pas... quand tu as vécu toutes les minutes des longues journées à côté de Bijou, ton... disons ton admiration... a augmenté, naturellement... depuis hier, depuis votre voyage à Pont-sur-Loire, elle est à l'état aigu... est-ce vrai ?...

— Eh bien, c'est vrai...

— Ça ne m'étonne pas... mais explique-moi une chose ?... une chose qui m'étonne, celle-là...

— Quelle est cette chose ?...

— Pourquoi est-ce à moi que tu sembles en vouloir particulièrement ?... Pourquoi à moi plutôt qu'à ton beau-frère,

ou au petit La Balue, ou au répétiteur de Pierrot, ou à Pierrot lui-même?...

— Dame! Henry est presque de l'âge de Bijou : il a été élevé avec elle, et elle le considère comme un frère, exactement... Le petit La Balue est un grotesque... Le répétiteur, un pauvre diable qui ne compte pas... et Pierrot, un gosse... tandis que toi...

— Tandis que moi?...

— Toi, tu es de ceux qu'on aime... et tu le sais bien... et je vois... je sens, je devine que c'est toi que Bijou aimera...

— Moi?... allons donc!... elle ne daigne pas faire la plus légère attention à moi... je ne suis à ses yeux que le monsieur qui lui dresse un cheval, la promène en bateau, ou fait des couplets pour sa revue...

— Enfin, tu existes plus que les autres, toujours!...

— Et pourquoi donc ça?... Il te plaît de trouver le petit La Balue un grotesque, mais tout le monde n'est pas de ton avis!... Quant à Giraud, il est charmant...

— Oui, mais il est Giraud!...

— Et puis après?... qu'est-ce que ça fait, ça?...

— Beaucoup!... c'est-à-dire... rien du tout pour certaines femmes... tout pour d'autres... et Bijou est des autres...

— Eh!... qu'est-ce que tu en sais?...

— Je l'étudie depuis longtemps déjà, sans avoir l'air...

— Tu l'étudies... mais tu ne la connais pas!...

— Peut-être?..,

— Je sais bien qui, si j'étais à sa place, je choisirais parmi tant d'amoureux...

— Ça se chante!... dans les *Noces de Jeannette*...

— Tu ne m'empêcheras pas de suivre ma petite idée, va!... parmi tant d'amoureux, s'il me fallait choisir, c'est certainement Giraud que je prendrais...

— Une femme choisirait Giraud... parce qu'il est joli garçon... mais une jeune fille?... Une jeune fille, — qui ne connaît en fait de noce, que la vraie, celle qu'on fait à l'église, qui ne juge l'homme qu'au point de vue « mariage », — ne le choisira pas... jamais!...

— Alors tu n'en veux pas à Giraud, parce que, selon toi, il n'est pas épousable... partant, pas à redouter?...

— Précisément !...

— Eh bien?... et moi, mon pauv'vieux?... crois-tu donc que je sois épousable, moi?... Me vois-tu, avec mes malheureux quatre cent mille francs, m'essayant à faire le bonheur de Bijou?... non, mais vois-tu ça?... l'appartement de trois mille, les lampes à pétrole, et le feu au charbon?... Ce serait délicieux !...

— Et tu crois que tu l'aimes?...

— Permets... je ne t'ai pas dit que j'aimais Bijou !... je n'en sais rien !... tout ce que je sais, c'est que je la désire passionnément et que, ne pouvant pas l'épouser, je suis très malheureux.

— Et tu crois qu'elle ne t'aime pas?...

— Pas le moins du monde !... Elle n'a d'ailleurs jamais cherché à me donner le change... « Bonjour !... Bonsoir !... il fait beau !... » tel est le palpitant dialogue qui se renouvelle chaque jour entre nous... Alors, tu vois, tu as tort de m'en vouloir !...

— Je te demande pardon, mon pauvre Jean, mais je croyais tellement que tu étais grand favori !...

M. de Rueille s'interrompit, tendant l'oreille :

— Tiens !... — fit-il. — la voilà !...

Bijou sortait de l'écurie, toujours suivie de Pierrot. Elle vint gentiment aux deux hommes, les examinant de son même air calme et souriant, et demanda :

— Qu'est-ce que vous avez donc tous les deux?... vous avez l'air tout chose !...

GYP

(A suivre.)

LE

TRÉSOR DE GUERRE

Il y a deux ans, le chancelier de l'Échiquier disait à la Chambre des communes : « Le crédit en temps de guerre forme une réserve inappréciable, aussi puissante que canons, vaisseaux ou soldats ; c'est elle qui alimente tous les autres moyens de défense. Dans les conditions modernes, il est indispensable, au début d'une guerre, d'être à même de répandre les grosses sommes qui sont nécessaires pour une lutte soudaine et vitale... C'est là votre trésor ! N'y touchez pas, si vous voulez prouver aux autres pays votre ferme résolution de défendre votre empire ! » Ces paroles auraient dû provoquer un salutaire retour sur nous-mêmes. La France, en effet, se préoccupe-t-elle suffisamment du trésor de guerre que Sir William Harcourt conseille avec un soin jaloux à ses compatriotes de conserver intact? Sans doute, l'énormité de nos budgets de la guerre et de la marine témoigne de la puissance de nos engins d'attaque et de défense. A ce point de vue, évidemment, nous ne craignons pas d'envisager les terribles éventualités que Dieu nous épargnera peut-être. Mais suffit-il

de posséder des canons, des forteresses, des arsenaux, des hommes exercés au métier des armes, pour affronter en sécurité le jour fatal? A ce moment, un immense effort financier deviendra nécessaire, au début d'abord, puis un plus grand encore, si la lutte se prolonge. Alors, le premier vaincu risquera fort d'être celui qui sera le premier ruiné : la faillite sonnera le glas de la défaite. Étudions donc ce que vaut chez nous ce nerf de la guerre.

I

Le mot *trésor de guerre* n'a plus du tout aujourd'hui la signification d'autrefois. Dans l'antiquité, dans les siècles passés, au début même de ce siècle-ci, le trésor de guerre représentait simplement une masse d'espèces métalliques enfouies en lieu sûr. Les souvenirs des trésors accumulés par les rois de Perse à Suse, à Ecbatane, éblouissent encore nos imaginations d'écoliers; les Grecs, les Romains s'enrichirent des trésors conquis sur leurs ennemis : eux-mêmes en formèrent à leur tour, qui furent gaspillés ou pillés. L'économiste David Hume, auteur des *Discours politiques*, y a résumé tout ce qui peut être dit sur l'histoire archaïque des trésors de guerre : il montre la république d'Athènes amassant dans sa citadelle, entre les guerres de Médie et du Péloponnèse, plus de dix mille talents, que le peuple dissipa, d'ailleurs, en entreprises imprudentes : Paul-Émile rapportant à Rome le trésor de la Macédoine; les Ptolémées, dont les réserves atteignirent un chiffre tellement prodigieux que nous n'osons le citer : César enfonçant les portes des caves du temple de Saturne, où les Romains, depuis Publicola, conservaient l'*aurum vicesimarium*. « De la sorte, il pilla le patrimoine du peuple romain avant que d'avoir ravi son empire! » David Hume remonte jusqu'à Ezéchias, roi de Juda, détenteur aussi, d'après les Écritures, d'un trésor de guerre au moment de l'invasion de Sennachérib.

A beaucoup de siècles de là, Sully amasse vingt et un millions d'espèces dans les sous-sols de la Bastille. Enfin, le

domaine extraordinaire de Napoléon, formé du produit de ses conquêtes, auquel s'ajoutèrent les économies réalisées sur sa propre liste civile, constitua une réserve de près d'un milliard au moment de son apogée[1], laquelle servit à doter les généraux, à récompenser les soldats, à encourager l'industrie, à faciliter les services du Trésor, etc., jusqu'aux mauvais jours dont ce fut la ressource suprême.

Les trésors de guerre ainsi constitués en espèces sonnantes, peuvent évidemment rendre des services, dans les premiers moments surtout, alors qu'il importe de s'approvisionner d'argent comptant sans bruit ni délais. La preuve en est que, aujourd'hui encore, l'Allemagne détient enfermée dans les oubliettes de la forteresse de Spandau une partie de l'indemnité de guerre que la France lui a versée il y a plus de vingt ans. Le *Traité de la science des finances* de M. Paul Leroy-Beaulieu s'attache à réhabiliter ces sortes de réserves prévoyantes[2], mais à titre d'expédient de la première heure, et il a soin de déclarer que le véritable trésor de la guerre n'est pas là.

Aujourd'hui, en effet, le véritable trésor de guerre n'est plus là, chacun le reconnaît. Retirer de la circulation, à grands frais, pendant de longues années de paix, quelques centaines de millions de francs au maximum, c'est un procédé non seulement démodé, mais absolument insuffisant : les guerres modernes, pour peu qu'elles se prolongent, absorberont de telles masses de capitaux, qu'un réservoir bien autrement abondant doit pourvoir à leur alimentation.

Or, ce réservoir abondant, d'une abondance presque indéfinie, existe ; il est à la disposition de tous ceux qui voudront et sauront y puiser : c'est le réservoir même de la fortune publique, l'argent de tout le monde, le fonds des épargnes et des disponibilités individuelles. Voilà qui vaut mieux que les trésors cachés sous terre ! Ce fonds commun, tant que dure la paix, demeure fructueusement dans les mains de ses détenteurs ; mais, au premier appel, si la confiance le sollicite, il afflue et se renouvelle avec une merveilleuse fécondité.

1. Le compte du domaine extraordinaire n'a jamais été publié ; ce serait une étude curieuse que de le reconstituer.

2. Lire le *Traité de la science des finances*, par M. Paul Leroy-Beaulieu, 5e édition, 2e volume.

A l'antique conception du trésor de guerre enfoui sous le sol, se substitue donc la conception moderne du trésor de guerre à ciel ouvert, disponible et productif entre les mains de la nation, jusqu'au jour des besoins publics.

Seulement intervient ici la question essentielle et particulièrement délicate : ces capitaux que la nation détient ne s'offrent pas sans conditions. Celui-là seul qui les mérite réussit à les capter. Et quelle sorte de mérite possède ce précieux privilège d'attirer ainsi à lui les capitaux? Le crédit, c'est-à-dire la confiance inspirée par une solide situation financière.

Cette solide situation financière, d'où découle le crédit, ne résulte pas seulement de la fidélité passée aux engagements. Il ne suffit pas qu'un État ait toujours jusque-là correctement fait face à ses échéances. Les prêteurs, considérant surtout l'avenir, s'enquièrent si les budgets et les forces contributives du pays seront encore de force à supporter l'épreuve des charges nouvelles qui vont lui incomber.

Cherchons donc ce que pourra valoir dans l'avenir le crédit de la France.

II

Le public, auquel les indices élémentaires suffisent, se borne à mesurer le crédit de chaque État sur le cours de ses rentes. La cote de la Bourse, en effet, où tout pays qui se respecte fait inscrire ses dettes, classe quotidiennement chacune d'elles suivant le degré d'estime de leurs clients respectifs.

A ce point de vue, la France jouirait d'un excellent crédit : sa rente 3 p. 100 dépasse le pair de plusieurs points. La rente anglaise conserve toujours, sans doute, une avance assez marquée sur la rente française, puisque, constituée à 2 3/4, elle cote 105 ou 106, ce qui se traduit par dix ou douze points à son profit[1]. Mais, avant la guerre, il y a trente ans, l'écart était bien plus considérable encore, lorsque le 3 p. 100 français ne

1. Et encore ne tenons-nous pas compte de l'*income tax* qui frappe la rente anglaise, tandis que la nôtre est franche d'impôt. Cette considération ajouterait deux ou trois nouveaux points environ aux points d'écart déjà constatés.

valait que 69.91[1], tandis que le 3 p. 100 anglais valait déjà 93 : soit vingt-trois points à notre détriment, au lieu de douze seulement aujourd'hui. Le crédit de la France a donc progressé intrinsèquement et relativement : c'est, dès le début, une heureuse constatation.

N'oublions pas cependant que la rente française, en somme, n'a monté ni plus vite ni plus haut que les autres fonds d'État des pays à finances régulières. Depuis que le déclassement du taux de l'intérêt a élevé les cours de toutes les valeurs de premier ordre, les rentes belge, égyptienne, suisse, hollandaise, danoise, etc., et française, calculées en 3 p. 100, se nivellent à peu près autour du pair.

Il ne faut donc pas s'étonner outre mesure de la haute valeur de notre rente : il ne faut pas surtout vouloir l'attribuer, comme on le fait souvent, à des moyens artificiels. Ces moyens n'ont jamais qu'une action éphémère ; or, voilà quatre ans déjà que le pair est atteint et dépassé chez nous. Puis, les achats des caisses d'épargne, dont on tirait spécialement argument, ont complètement cessé depuis le milieu de l'année 1895, et néanmoins le pair n'a pas été perdu.

Une poussée persistante, provenant de l'abondance de l'épargne, de la raréfaction des placements industriels, et, en outre, de l'abaissement général du taux de l'intérêt déja signalé, a donc exercé sa très réelle action sur nos fonds publics.

Cependant, tout en admirant le cours honorable que la Bourse attribue au crédit de la France, comme nous voulons nous attacher plutôt à découvrir l'avenir qu'à décrire le présent, osons demander maintenant : qu'y a-t-il derrière ce crédit présent de la France ? Supposons, par exemple, que, sur de mauvaises nouvelles, vraies ou fausses, les fonds publics subissent une dépression violente de quinze ou vingt francs, sera-ce, pour la rente française, le signal de la débâcle ? Dans ce cas, puisqu'une panique suffirait à dessiller les yeux, la hausse actuelle ne serait donc faite que d'illusions ? Son fragile échafaudage, construit à la hâte, tout en apparence, serait incapable de tenir contre la bourrasque ? En un mot, le crédit de la France est-il à l'épreuve de la guerre ?

1. Nous avons pris les cours moyens de 1868.

Repose-t-il sur de durables assises? Gardera-t-il sa belle tenue quand surviendra le choc des événements? Questions multiples que nous allons nous efforcer d'éclaircir par l'examen des éléments mêmes de la situation actuelle.

III

Aucun document officiel n'évalue le *capital* de la dette publique française; lacune très suspecte dès l'abord. Car si le renseignement devait être favorable, bien certainement il serait publié.

L'Angleterre n'y manque pas[1]. Chaque année, ses *Finance accounts* résument les mouvements de sa dette en capital, de la manière la plus précise. Ils montrent, par exemple, qu'au 31 mars 1895, cette dette représentait 656 998 941 livres sterling, ou 16 425 millions de francs, en diminution de 228 884 000 francs sur l'époque correspondante de l'année précédente. L'évaluation officielle de la dette publique en capital est donc possible dès qu'on croit avoir intérêt à la faire.

La France y aurait aussi intérêt, mais à un autre point de vue que l'Angleterre. Il ne s'agirait plus de faire étalage des réductions annuellement obtenues: il s'agirait, au contraire, de frapper l'imagination en exposant franchement que la consommation de plusieurs milliards, en pleine paix, depuis quinze ans, a porté notre dette au chiffre colossal actuel de trente-deux milliards. Le pays trouverait là matière à de salutaires réflexions.

C'est ce qu'avait compris M. Léon Say, au cours de son ministère en 1876, lorsqu'il fit composer l'instructif fascicule intitulé *Engagements du Trésor*. Ce document, remis à jour en 1879[2], n'a point reparu depuis. De sorte que, aujourd'hui,

1. Du moment que la dette anglaise, subdivisée comme la nôtre en dette fondée, annuités terminables et dette non fondée, peut être chaque année évaluée en capital dans les comptes officiels, rien ne s'opposerait à ce qu'il en fût de même en France, si on le voulait.

2. Le fascicule des *Engagements du Trésor*, s'il avait été continué, aurait dû subir certains remaniements indispensables au point de vue de la clarté. L'idée était digne d'un économiste, mais la réalisation était trop administrative.

pour dresser le chiffre précité de trente-deux milliards, il faut recourir à des calculs personnels[1], ou à des calculs d'initiative parlementaire, comme ceux du rapport assez touffu du 7 mars 1893, ou aux indications éparses parmi les rapports des Commissions financières de la Chambre des députés et du Sénat : rien d'officiel, en un mot.

Quelle que soit, du reste, leur stricte exactitude, ces trente-deux milliards de dette constituent le chiffre de beaucoup le plus considérable qu'aucun pays connaisse. Chaque tête d'habitant doit 854 francs environ en France, 500 francs seulement en Angleterre, première après nous, 400 francs ensuite en Italie, 375 francs en Autriche-Hongrie, 350 francs en Belgique, etc. L'*Almanach illustré* qui reproduit ces données les accompagne de jolies vignettes où l'on voit l'ouvrier français, d'un air dégagé, porter à bras tendu son poids énorme de 854 francs, tandis que le voisin plie à deux genoux, sous un faix beaucoup moindre. Soyons fiers de notre force! Mais combien plus de raisons encore aurions-nous d'être fiers de la mieux employer? Que de choses utiles et productives pourraient se faire, s'il ne fallait précisément traîner après soi, d'un air soi-disant allègre, ce poids énorme de trente-deux milliards de dettes!

Cependant, l'image a raison : le pays supporte assez bien, et supporterait longtemps encore sans doute, à bras tendu, le poids de sa dette d'aujourd'hui. Mais ce poids n'augmentera-t-il pas? La fatale hypothèse qui domine ce travail, l'hypothèse de la guerre, ne permet guère de supposer que le maximum soit désormais atteint et consolidé. Or, qui oserait affirmer que le maximum de l'effort actuel puisse être dépassé? Sur de tels sommets, l'au delà devient l'inconnu.

L'inconnu recèle quelquefois d'heureuses surprises. Ainsi, en 1871, le syndic de la compagnie des agents de change, consulté sur le succès probable de l'emprunt de deux milliards, répondait : « Jamais le marché n'a vu pareille demande de fonds. » Les deux milliards n'en furent pas moins plusieurs fois souscrits et, l'année suivante, trois nouveaux milliards leur

1. En 1888, nous avons dû composer dans l'*Économiste français* (nº du 11 août) un article spécial pour évaluer, d'après nos propres supputations, *le capital de la dette publique en France*.

succédèrent plus brillamment encore. Mais ces prodiges se renouvelleront-ils ? Possibles avec une dette de treize à quatorze milliards, le seraient-ils encore avec une dette de trente-deux milliards ? Malgré sa foi dans l'étoile, il est toujours inquiétant de marcher vers l'inconnu.

Précisément, afin de se préserver des risques de cet inconnu, les gouvernements prudents amortissent pendant la paix. Amortir, en effet, c'est rendre libre le chemin déjà parcouru, c'est permettre, par conséquent, de le parcourir une seconde fois en sécurité : tout aléa n'est pas écarté, mais celui qui subsiste ne dépasse plus les limites de la prévision humaine.

Aussi l'absence à peu près complète d'amortissement en France est-elle pénible à constater. Après la guerre, Thiers, malgré le malheur des temps, crut nécessaire de consacrer annuellement deux cents millions à réduire la dette. Le budget de 1874, préparé par M. Léon Say, continuait à prélever effectivement deux cents millions sur les recettes courantes à titre d'amortissement. Bientôt le prélèvement tomba à cent cinquante millions : puis, une fois la Banque de France remboursée, à rien. D'ailleurs, dès 1878, le grand-livre, rouvert en pleine paix, vit la dette s'accroître et non plus se réduire.

Aujourd'hui aucun crédit budgétaire ne tend plus directement à éteindre la dette publique : survivent seuls les amortissements automatiques liés obligatoirement à divers emprunts constitués en annuités. Encore le chiffre s'en est-il successivement atténué, car, depuis quelques années, l'amortissable est incessamment converti en perpétuel. De 182 millions en 1883, l'amortissement automatique descend à 84 millions en 1889, à 66 800 000 francs en 1896[1], malgré le soin que mettent les rapports des Commissions législatives à ramasser dans tous les recoins de la loi de finances ce qui peut ressembler à un amortissement[2]. En dehors de là, aucune somme spontané-

1. Les 66 821 000 francs d'amortissement automatique existant au budget de 1896 proviennent, en grande partie, des remboursements afférents à la rente 3 p. 100 amortissable (24 914 000 francs); le surplus est fourni par les annuités de conversion de l'emprunt Morgan, par les annuités dues aux Compagnies de chemins de fer, par les annuités versées à la Caisse des dépôts et consignations, etc.

2. Les obligations à court terme arrivant à échéance en 1896 pour 77 064 000 francs n'ont pas pu être remboursées. Il a fallu les renouveler.

ment votée n'attaque les vingt-deux milliards de dette perpétuelle constitués en 3 p. 100 et 3 1/2 p. 100, lesquels demeureront alors littéralement perpétuels tant que l'ordre des choses ne sera pas changé [1].

Les réflexions pessimistes qu'inspire une telle situation, assez extraordinaire, en effet, n'ont pas besoin d'être cherchées bien loin : chaque ministre des finances, chaque rapporteur des Commissions législatives exhale sur le sujet des doléances non équivoques, qui deviennent banales à force d'être vainement répétées. Nous ne pouvons cependant éternellement subir l'énormité d'un tel fardeau ! Si le niveau de la dette ne devait jamais s'abaisser, si même de nouveaux milliards devaient continuer à se superposer aux trente-deux milliards actuels, et que les préparatifs d'une guerre, avec leur cortège de besoins supplémentaires, surprissent par surcroît le pays, l'horizon deviendrait certainement très sombre.

N'oublions pas toutefois que les 66 800 000 francs d'amortissement automatique feront lentement mais sûrement leur œuvre, comme on le verra. D'autres contre-parties de la dette éclaireront aussi singulièrement les perspectives financières, vers le milieu du siècle prochain. Mais de ces meilleurs jours lointains nous parlerons à la fin de ce travail. Poursuivons provisoirement l'étude de la situation présente en abordant les budgets.

IV

Les documents officiels, rendons-leur cette justice, ne cherchent pas à dissimuler l'existence des déficits ou, par euphémisme, des excédents de dépenses des budgets actuels. Ainsi le déficit auquel aboutissent les exercices 1893, 1894 et 1895 se trouve inscrit et commenté aux premières pages des derniers

1. Plusieurs ministres des finances ont intercalé dans les chiffres de leurs projets de budgets une dotation pour l'amortissement des rentes perpétuelles, laquelle jusqu'ici a toujours été dévorée en herbe par des dépenses imprévues, au sein même des Commissions du budget. Le ministre des finances vient de renouveler la tentative pour 1897 : sera-t-elle plus heureuse ?

exposés ministériels. Les rapports des Commissions de la Chambre des députés et du Sénat insistent sur le sujet, et s'efforcent d'en dégager une salutaire morale : sincérité qui atténue, dans une certaine mesure, la mauvaise impression laissée par les faits eux-mêmes.

L'insistance des Commissions du budget porte surtout aujourd'hui sur la désespérante progression des dépenses. C'est le point capital, en effet[1]. Au moment où s'ouvre l'exercice 1896, malgré la conversion du 4 1/2 en 3 1/2, laquelle se traduit par une économie annuelle de soixante-cinq millions, malgré la loi de janvier 1892 sur le tarif général des douanes, qui devait procurer cent millions environ d'augmentation de recettes, malgré diverses ressources extraordinaires s'élevant jusqu'à trente-sept millions pour un seul exercice, les budgets de 1893, 1894 et 1895 se soldent en déficit! Il n'a donc pas suffi de cent soixante-cinq millions de bonis annuels, sans parler des ressources exceptionnelles, pour balancer les augmentations de dépenses de ces dernières années : le déficit de 1893 notamment s'élève jusqu'à quatre-vingt-quatre millions! Et il ne s'agit toujours que du budget général ou ordinaire! En dehors de lui, se dissimulent encore d'autres dépenses sur fonds d'emprunt montant à cent millions environ, que les rapports des Commissions, d'ailleurs, ne manquent pas d'énumérer à leur tour, très consciencieusement.

Quel appétit insatiable engloutit de la sorte les millions de l'impôt et de l'emprunt? Où découvrir cette hydre dévorante? Ne le cherchons pas bien loin, et surtout ne lui attribuons pas une forme unique et saisissable. C'est l'éternel ennemi de toute économie, qui revêt, suivant les besoins, mille déguisements divers : on lui voit prendre successivement l'apparence de l'intérêt public, du progrès, du patriotisme, du décorum, de la générosité, de la charité même, de la nécessité. En réalité, il se nomme gaspillage, prodigalité, dissipation, entraînement, goût immodéré de la dépense, laisser-aller, etc. Aussitôt que la vigilance se relâche, aussitôt que, par faiblesse

1. En 1882, M. de Foville écrivait déjà, à propos de la progression des dépenses : « Voilà le mal qui mine nos finances! Et il est d'autant plus utile de livrer bataille à cette menaçante invasion que ce qu'elle prend, elle ne le rend jamais. » (*Journal des économistes*, avril 1882.)

ou par complicité, la porte s'entr'ouvre, l'ennemi dont il s'agit s'insinue au sein des budgets particuliers, comme au sein des budgets d'État : les plus solides fortunes deviennent sa proie ; la ruine seule ouvre les yeux de ses victimes.

« Nous dépensons trop », répète à plusieurs reprises, sous forme d'aphorisme, afin que l'idée demeure bien gravée dans les esprits, le dernier rapporteur. Tous les ans, soixante millions en moyenne de dépenses nouvelles s'ajoutent au total déjà exorbitant des dépenses de l'année précédente. « Aucun pays ne saurait résister longtemps à de pareilles augmentations de charges. Il faut nous arrêter si nous ne voulons pas compromettre gravement nos finances. »

Trois sources alimentent cette crue constante : 1° les lois votées en dehors du budget, dont celui-ci supporte forcément la répercussion financière ; 2° l'extension continue des services déjà compris dans le corps même des budgets : 3° les crédits supplémentaires survenant après coup, au delà des allocations primitives, malgré les protestations des Commissions législatives et les promesses de tribune des membres du gouvernement.

Ainsi s'élargit sans cesse l'immense débordement ; nous en sommes aujourd'hui à nos 3 400 millions de crédits budgétaires. Dès lors, non seulement l'équilibre est rompu, non seulement tout dégrèvement, toute réforme d'impôt sont rendus impossibles, mais encore tout amortissement, toute idée de réserve de guerre sont rejetés bien loin ; toute vue d'avenir est interceptée.

Il serait donc grand temps d'inaugurer la politique des économies.

Mais quel sens pratique ont exactement ces mots : politique des économies? Des économies radicales, exécutées en grand, sont-elles et deviendront-elles jamais possibles? Grave question qu'il semble utile d'élucider une fois pour toutes.

L'idée de l'incompressibilité du budget doit, dès l'abord, être écartée. Les dépenses, du moment qu'elles sont extensibles, — et Dieu sait si elles le sont! — peuvent inversement être comprimées; la logique l'indique expressément[1].

1. Aussi est-il désappointant de voir un ministre des finances reproduire ce vieux cliché dans son exposé des motifs.

Si donc les gouvernements le voulaient, le budget subirait de larges coupures. Mais est-il vraisemblable qu'une telle volonté se manifeste jamais? Pour s'en rendre compte, il suffit de considérer ce qu'est une dépense. Dans le milieu civilisé et relativement bien ordonné où nous vivons, la dépense ne représente nullement de l'argent jeté au hasard, un pur gaspillage. Nos administrations ne gaspillent pas ; elles opèrent, au contraire, très correctement : leurs crédits sont exclusivement employés aux usages déterminés par les budgets : leurs mandats de payement sont exactement distribués aux fonctionnaires, fournisseurs, rentiers, pensionnaires, désignés par le législateur. Dépenser, pour elles, c'est organiser un service. Supprimer une dépense, c'est donc inversement supprimer un service organisé, et détruire tout le bien obtenu déjà ou attendu de lui. Ajoutez à cela le nombre considérable d'intéressés très peu désireux de se voir dépossédés des crédits et des mandats de payement susindiqués, et vous comprendrez combien de regrets, de résistances, d'obstacles justifiés ou non, en tout cas presque unanimes et invincibles, suscite tout projet d'économies[1]? Aussi notre histoire financière ne renferme-t-elle que de rares exemples d'économies importantes accomplies, même aux époques de crise et de liquidation, en 1814 et 1815, ou après 1870-71 : ce furent alors les augmentations d'impôts et non pas les réductions de dépenses qui remirent les budgets à flot.

Au moins voudrions-nous espérer que le niveau actuel des dépenses ne sera pas dépassé. Est-ce trop encore? Les sceptiques le prétendent. D'après eux, jamais les dépenses ne demeurent stationnaires. Maintenant surtout que les budgets sont habitués à franchir chaque année d'énormes étapes, un temps d'arrêt définitif leur semblerait invraisemblable. Mais alors, quand s'arrêtera-t-on? N'est-il pas temps de se recueillir en présence du chiffre formidable de 3 400 millions annuels?

1. Puisqu'il est avéré que les dépenses une fois confortablement installées dans les budgets n'en veulent plus sortir, au moins devrait-on regarder à deux fois avant de les y laisser entrer : première moralité à l'usage des assemblées législatives qui se dégage des précédentes considérations. « Je ne demanderais pas mieux, disait M. Léon Say en 1882, que de faire 200 millions d'économies... Mais ce qui serait peut-être plus facile, ce serait de ne pas engager constamment le budget par des propositions nouvelles. »

L'énormité d'un tel chiffre se mesure, non pas à l'impression qu'en ressentent nos imaginations bourgeoises, mais par comparaison avec les chiffres des autres pays. Pour unifier les termes de cette comparaison, on met généralement en parallèle, de pays à pays, au lieu du bloc des dépenses totales, le taux par tête d'habitant, comme nous l'avons fait en ce qui concerne la dette. Mais ce mode de calcul par tête d'habitant, appliqué aux budgets, soulève d'assez délicats problèmes. Il vaudrait d'abord beaucoup mieux pouvoir comparer au montant des charges publiques la fortune même du pays, deux éléments tout à fait adéquats, qui, placés en regard, donneraient, d'un côté, le poids supporté, de l'autre, la force qui le supporte. Ce serait trop beau, la statistique s'étonnerait elle-même d'aboutir à de si irréfutables conclusions : l'incertitude des évaluations de la fortune publique l'en empêche[1].

C'est donc seulement à défaut d'une méthode théoriquement parfaite qu'on se rabat sur la méthode des évaluations par tête d'habitant, laquelle suppose *grosso modo* que, dans toute région, l'individu représente une richesse équivalente. En sus de ce vice théorique, les comparaisons se trouvent pratiquement faussées par le manque d'uniformité dans la construction des divers budgets : les uns sont dressés avec des chiffres bruts, les autres avec des chiffres nets ; les uns comprennent des opérations d'ordre, les autres des opérations effectives seulement ; les uns des produits de domaines et de chemins de fer, les autres uniquement des produits fiscaux ; les uns des opérations fédérales, les autres des opérations locales, etc. Ces difficultés, néanmoins, n'ont pas empêché quelques économistes de se dévouer, dans l'intérêt commun : ils s'en trouvent récompensés par l'empressement avec lequel chacun les consulte et les cite.

Eh bien ! c'est là que nous voulions en venir : si l'on groupe les statistiques des économistes dont nous venons de parler, d'une manière unanime, quels que soient les éléments de leurs combinaisons, tous aboutissent à placer la France en

1. Les plus éminents estimateurs des capitaux et des revenus de la nation, M. Paul Leroy-Beaulieu et M. de Foville, ne cessent de répéter que leurs calculs reposent sur de simples hypothèses : c'est précisément pour cela qu'on a confiance en eux.

tête de la liste. Partout, le budget français apparaît comme de beaucoup le plus lourd, de tous ceux qui pèsent sur les épaules des habitants d'Europe et d'Amérique.

Ainsi, le pays qui porte la plus grosse dette se trouve être aussi le moins économe des pays. Constatation assurément inquiétante, situation dangereuse, même si la dépense cessait de progresser, même si nous avions atteint et consolidé le maximum, ce que nous n'osons ni ne pouvons espérer ; car nous savons pertinemment quelles éventualités risqueront un jour d'accroître nos charges ! Voyons cependant si ces énormes dépenses actuelles ou futures, si énormes qu'elles soient, pourront être balancées par des recettes équivalentes. Tout se ramène, en somme, à cette simple question d'équilibre : le produit des impôts présents ou futurs atteindra-t-il le niveau des dépenses présentes ou futures? En regard des charges existantes ou prévues, quelles sont les forces contributives du pays?

V

Les forces contributives d'un pays ne se mesurent avec exactitude à aucun étalon. Même les tableaux périodiques de la situation des recouvrements, qui sembleraient spécialement faits pour permettre de pressentir le tempérament des contribuables, ne donnent sur ce point que de vagues renseignements : ce ne sont, en général, qu'oscillations alternatives, influencées par des événements passagers, avec tendance finale aux plus-values suivant une progression à longue échéance, sans mouvements caractéristiques. Les autres statistiques révélatrices de la fortune publique demeurent tout aussi indéchiffrables, faute d'indices saillants et continus et surtout unanimes.

A quels signes, par exemple, l'œil le plus exercé eût-il pu jamais reconnaître, en 1869, que la France possédait une réserve de plus de huit cents millions de forces contributives supplémentaires? Le malheur a voulu que cet immense trésor, latent dans son sein, se révélât au grand jour deux ans après,

pour servir à payer les frais de la guerre et les intérêts de la rançon[1]. Comment l'existence du filon pouvait-elle alors être diagnostiquée? Comment, même aujourd'hui, bien prévenus comme nous le sommes, pourrions-nous le découvrir rétrospectivement dans les statistiques du temps? Curieux travail auquel on se livre vainement. La progression du produit des impôts, jusqu'en 1869, suivit, sans doute, une marche très satisfaisante, mais assez modérée, en somme; elle se chiffrait seulement par vingt millions annuels environ. Or, en 1879, 1880 et 1881, les plus-values dépassèrent largement cent millions. Actuellement elles atteignent encore par intermittence, vingt ou trente millions aisément.

De même, les recettes des chemins de fer montèrent, de 1864 à 1869, de 532 millions à 693, soit vingt-cinq millions en moyenne par an, alors que l'année 1895, pour un réseau beaucoup moins jeune qu'il n'était en 1869, donne à elle seule vingt-six millions d'augmentation. Les dépôts aux caisses d'épargne, de 1847 à 1869, en vingt-deux ans, passèrent de 358 millions à 711 millions, soit seize millions d'accroissement par an en moyenne. Aujourd'hui quatre milliards presque se substituent, par un immense écart, aux 711 millions de 1869. Exceptionnellement, les capitaux de donations et successions soumis aux droits d'enregistrement témoignaient, en 1869, d'un élan progressif très remarquable: car de trois milliards et demi en 1860, ils avaient atteint, neuf ans après, quatre milliards et demi, soit cent millions d'augmentation moyenne par an; là réside peut-être le seul indice un peu concluant des tendances effectives de la fortune publique d'alors[2].

Tous ces chiffres, que plus d'espace permettrait de mieux décomposer, prouvent qu'en 1869 l'état des forces contributives du pays ne se laissait pas deviner; même étudié après coup, on ne le découvre pas. Aujourd'hui, dès lors, à plus

1. Non seulement la nation paya huit cent millions d'impôts annuels supplémentaires, mais elle le fit avec une si merveilleuse aisance que, dès 1879, se manifestèrent de considérables plus-values spontanées.

2. Aujourd'hui, malheureusement, l'indice cesse de fournir les mêmes perspectives encourageantes; en 1880, le capital des donations et successions soumis aux droits s'élevait à 6 383 millions; en 1890, à 6 748 millions; en 1892, à 7 417 millions, maximum d'où il retombe à 6 744 millions en 1895.

forte raison, il demeure impossible encore d'obtenir des statistiques la révélation de nos destinées futures. N'essayons donc pas d'arracher un oracle à la sibylle qui veut rester muette, et, faute de données probantes concernant l'avenir, bornons-nous à raisonner d'après les faits présents.

Une des plus pénibles conséquences de l'énormité du total des impôts actuels est le maintien forcé de ces taxes prohibitives et ruineuses, unanimement et vainement condamnées depuis de longues années, qui ne se laisseront pas extirper tant qu'elles feront partie nécessaire de la masse énorme de nos besoins fiscaux. Cette masse écrase notre agriculture et notre industrie, entrave nos opérations à l'intérieur et à l'étranger, alourdit le poids de la vie pour ceux qu'il faudrait épargner, attarde la nation dans son développement : tous les documents officiels et privés, rapports législatifs, comptes rendus, délibérations, s'en plaignent à l'envi.

Rien de surprenant, d'ailleurs, que trois milliards de charges fiscales répartis sur la surface d'un pays dont le revenu total n'excède pas, dit-on, vingt ou vingt-cinq milliards, y causent de cruelles souffrances, surtout quand cette répartition pèche trop souvent par défaut de proportionnalité.

Cependant si le salut et l'honneur de la nation exigeaient un nouvel effort, pour éviter des malheurs pires que les souffrances qui ont été décrites, c'est-à-dire l'impuissance au moment suprême, ce nouvel effort deviendrait-il possible? L'hypothèse, on le voit, n'est pas posée de gaieté de cœur. Sans doute, une sage prévision aurait dû, en temps opportun, ménager la place libre aux besoins inopinés de l'avenir. Mais cela n'a pas été fait: il ne sied plus de regretter le passé: la corde est tendue jusqu'au bout : pourra-t-on la tendre davantage?

Sans chauvinisme — car vraiment on ne saurait nous en accuser — cette chose invraisemblable, l'augmentation des impôts au delà de leur niveau actuel semble encore réalisable.

Remarquons, d'abord, que malgré le concert trop justifié de malédictions que suscitent nos trois milliards d'impôts, aucune trace de fléchissement quelconque ne se manifeste jusqu'ici dans le rendement. Les douzièmes des contributions directes

rentrent avec la plus imperturbable régularité, sans retards, sans frais de poursuite appréciables. Les taxes indirectes, sauf la douane qui demeure au-dessous d'évaluations notoirement trop optimistes, progressent toutes uniformément en 1895. Quant à leur recouvrement, une étonnante régularité y préside comme pour les contributions directes : l'empressement des redevables ne se lasse pas : presque pas de retards, ni de non-valeurs, ni de contraintes, ni de saisies. Les tableaux périodiques du *Journal officiel* et surtout le compte général des finances renseignent formellement à ce sujet; l'administration trop modeste devrait davantage encore attirer l'attention sur de tels résultats qui lui font grand honneur. Au point de vue des événements futurs, en tout cas, ce sont là de précieux signes à noter.

Puis, si le montant des impôts actuels effraye l'imagination, parce qu'il dépasse, en effet, tout ce que l'on a pu connaître, est-ce une raison de supposer que l'avenir ait dit son dernier mot? Depuis le début du siècle, les budgets de toutes les nations, même des plus sages, ont grossi : les charges qui semblaient aux générations d'autrefois atteindre des sommets hors de la portée humaine, n'apparaissent plus maintenant que comme de petites montagnes. Plusieurs milliards successifs ont été déjà salués au passage!

Vers la fin du XVIIIe siècle, les finances de l'Angleterre subirent l'assaut des plus pessimistes prédictions, propagées par une série de brochures, annonçant à date fixe la ruine certaine de nos rivaux. On citait les chiffres fantastiques de leur dette, de leurs dépenses et de leurs impôts : 1 300 ou 1 400 millions de dépenses, 850 millions d'impôts, 10 ou 11 milliards de dette, n'était-ce pas dépasser la limite du possible? Pitt allait assister à la chute inévitable de son système, entraîné par l'effondrement des finances. Cela s'écrivait en 1799. Cependant, durant les seize années qui suivirent, la dette, les taxes et les dépenses de l'Angleterre continuèrent impunément à s'aggraver. En 1816, la dette atteignait vingt milliards passés, les dépenses deux milliards, et les taxes 1 800 millions; et le pays n'avait pas succombé, grâce à l'intensité de l'effort accompli, au delà de toute prévision, sous le coup de la nécessité.

Les orateurs de l'opposition qui dénonçaient, de même, avec effroi, vers le milieu de la Restauration, les 916 millions d'impôts existants (Casimir Périer, 8 juin 1826) n'entrevoyaient pas davantage la possibilité des chiffres triples de nos budgets actuels.

Pendant la guerre de Sécession aux États-Unis, alors que la production du coton, le travail national et l'exportation se trouvaient en partie suspendus, au milieu d'une crise universelle, les recettes du Trésor progressèrent avec une telle abondance qu'à la paix il fallut s'empresser de dégrever. Le célèbre rapport de M. David Wells analyse le phénomène.

C'est que le patriotisme, ou, si l'on préfère, le sentiment de la nécessité sait transformer, quand il le faut, en versement fiscal une quantité de dépenses superflues, auxquelles se livrent les contribuables dans les temps prospères. Bien souvent les moralistes ont tenté d'évaluer ce que coûtent à la nation les consommations abusives en vins, bière, alcool et tabac, les jeux et paris, le goût immodéré de la parure, la vanité, le luxe, les plaisirs de toutes sortes: leur but, en dressant ce bilan, était de détourner l'argent employé à ces usages licites ou illicites vers l'épargne, la constitution de réserves, de retraites en faveur des vieillards, de la veuve, des enfants, etc. L'impôt, à son tour, lorsque la nécessité publique l'exigera, saura réclamer là sa large part.

De même encore les millions, le milliard même, de prélèvements occultes opérés annuellement au profit d'intérêts particuliers par la protection douanière, pourraient, si la politique commerciale venait à changer d'orientation, devenir disponibles au profit du Trésor.

En résumé, nous croyons beaucoup plus à la possibilité d'élever éventuellement le montant des impôts qu'à la possibilité de diminuer les dépenses. Le mot *possibilité* exprime strictement notre pensée. Il ne s'agit pas, en effet, de préférences personnelles : nous désirons ardemment voir les impôts diminués et de larges économies réalisées. Mais il faut s'attacher exclusivement au possible quand on veut asseoir ses prévisions sur des bases solides.

La prudence cependant conseillerait peut-être de ne pas tant prôner les vertus futures de l'impôt, dans un pays où le

gouvernement semble si porté à en abuser. Dès que nos gouvernants vont apprendre qu'on peut surtaxer, ne s'empresseront-ils pas de dépenser en proportion? Crainte trop réelle, peut-être! Ce serait alors à désespérer. Car cette faculté contributive qui doit permettre d'augmenter éventuellement les produits des impôts de guerre, il ne faudrait vraiment, à aucun prix, l'escompter dès à présent ; il ne faudrait, à aucun prix, entamer et détruire ce qui constitue notre unique réserve pour les solutions de l'avenir!

VI

Ces solutions de l'avenir, soit, en termes plus clairs, la *constitution d'un trésor de guerre*, devraient cependant préoccuper enfin les esprits et les volontés : tout au plus peut-on dire, après vingt ans de paix, qu'il n'est pas trop tard!

Pourquoi reculer davantage? Au lendemain même du jour où les armes sont tombées de nos mains, en 1871, le ministère de la guerre, sans désemparer, se mit ouvertement à organiser les préparatifs de la prochaine lutte, dressant programme sur programme pour l'attaque et pour la défense, demandant au pays les plus lourds sacrifices en hommes et en argent, sacrifices qui ne lui furent jamais marchandés. De même qu'un ministre de la guerre, en pleine paix, poursuit ainsi au grand jour son œuvre belliqueuse, de même les finances de guerre doivent être organisées préventivement au cours des années prospères. C'est ce que personne ne conteste. Pas un de ces « larrons du budget », signalés par M. Gladstone, ne manque de reconnaître que l'heure des résolutions sérieuses a depuis longtemps sonné. L'accord semble unanime sur l'idée ; reste seulement à la réaliser.

Pour cela, le programme indiqué précédemment, programme aussi atténué que possible, n'offre réellement pas de difficultés pratiques : maintenir les budgets de dépenses autour de leurs chiffres actuels sans les dépasser, compenser les nécessités nouvelles par des réductions correspondantes, introduire même, s'il était possible, par surcroît, une dotation en faveur

de l'amortissement de la dette perpétuelle, rien là d'impraticable ni d'exorbitant; beaucoup de bons esprits jugeront même ces prétentions insuffisantes.

Quant aux impôts, l'aggravation en deviendra possible, aisée même, quand le grand moment sera venu, à deux conditions : la première, c'est que, dès maintenant, pendant toute la durée de la paix, leur chiffre global reste stationnaire, comme celui des dépenses; la seconde, c'est que les cadres fiscaux existants soient scrupuleusement *ménagés* et *aménagés*.

De la contribution foncière, par exemple, et des autres contributions de répartition, particulièrement aptes à fournir des suppléments de guerre, on se souvient que la révolution de Février a su tirer quarante-cinq centimes additionnels, c'est-à-dire cent soixante millions de secours, du jour au lendemain. Mais ces contributions seraient incapables aujourd'hui de renouveler de tels prodiges à cause des inégalités criantes de leur assiette : une péréquation générale est donc urgente : il faut s'empresser d'y procéder pendant la période de paix. De même l'impôt sur l'alcool, s'il n'est pas dès à présent renforcé, notamment par la suppression du privilège des bouilleurs du cru, ne pourra supporter les augmentations de tarifs très productives qu'on attend justement de lui. Au contraire, le relèvement de ces tarifs, tenu soigneusement en réserve jusque-là, procurera en temps de guerre[1] des centaines de millions. Les cadres de beaucoup d'autres impôts réclament des perfectionnements immédiats en vue de leur rôle futur.

Mais, avant tout, qu'on s'abstienne, au moins, de détruire les cadres existants ! Chaque jour les auteurs de projets officiels tentent de jeter bas une partie de l'organisation séculaire de la France, pour lui substituer d'emblée les conceptions embryonnaires de leur propre cerveau : le mal qu'ils tentent de commettre serait irréparable. Comment jamais reconstituer, par exemple, le magistral appareil de l'impôt sur les boissons? L'ancien régime en a tracé le plan et ébauché la mise en train; les gouvernements successifs de ce siècle l'ont affiné et renforcé si merveilleusement qu'aujourd'hui des centaines

1. Le relèvement des tarifs actuels qui frappent l'alcool devrait être tenu en réserve comme une des plus précieuses ressources de guerre. Aussi voyons-nous avec peine tant de projets vouloir en faire emploi prématurément.

de millions d'hectolitres de liquides — matière des moins saisissables — sont saisis cependant avec méthode, et forcés de rendre aux budgets 450 à 460 millions chaque année, soit plus du huitième des recettes totales. Or, un seul jour d'interrègne de la régie des contributions indirectes amènerait la dislocation générale de l'organisme délicat et précis, où fonctionnent tant de contrôles divers: les services qu'il rend se trouveraient ainsi perdus pour la France au moment de ses plus grands besoins. Perfectionnons donc et surtout conservons intacts nos cadres d'impôt en vue de l'avenir.

Ce programme, facile à réaliser, puisqu'il ne consiste guère qu'en obligations négatives, c'est à l'opinion publique qu'il appartient de le propager. C'est au sentiment d'un patriotisme inquiet qu'il appartient de répandre l'alarme dans le pays, d'y soulever ces questions indiscrètes auxquelles personne ne semble songer : « L'argent est-il prêt aussi bien que l'armée? Où sont nos réserves de fonds? Que vaut notre crédit? Nos budgets, nos impôts ont-ils été aménagés en vue des événements? Qu'a-t-on fait pour cela? De quelle prévoyance financière pouvons-nous justifier? » Si la pensée du trésor de guerre s'empare ainsi des esprits, elle imposera bientôt aux gouvernants les précautions financières vainement réclamées d'eux jusqu'à présent.

VII

A présent que les nécessités et les obligations de l'heure présente ont été sincèrement exposées, que les graves responsabilités de l'avenir pénètrent les esprits, le moment est peut-être venu de développer certaines perspectives rassurantes que la prudence conseillait jusque-là de maintenir dans l'ombre, perspectives lointaines, sans doute. mais très belles.

Vers le milieu du siècle prochain, dans cinquante-sept ans, à jour fixe, la dette 3 p. 100 amortissable tout entière, soit une annuité de 143 millions, disparaîtra complètement du budget. Antérieurement déjà, diverses autres annuités de moindre importance auront aussi disparu, cinquante millions

environ. De 1950 à 1960, toutes les annuités dues aux compagnies de chemins de fer, ainsi que l'annuité due à la compagnie des chemins de l'Est pour le rachat de ses lignes cédées à l'Allemagne, se trouveront éteintes, soit en moins cent et quelques millions. Voilà déjà près de 300 millions, en chiffres ronds, devenus disponibles. En outre, les avances pour garanties d'intérêt payées aux compagnies de chemins de fer, montant actuellement en capital et intérêts à près de 900 millions pour les seules compagnies de la France continentale [1], seront remboursées à l'État à des dates indéterminées, qui n'excèderont pas le terme de 1950 à 1960.

Enfin, la même époque verra la pleine propriété des chemins de fer concédés, sol, bâtiments, voies, travaux d'art, etc., rentrer intégralement dans les mains de l'État pour une valeur de 13, 14 ou 15 milliards, selon le degré de développement des lignes, en tout cas, pour un revenu qui se chiffre dès à présent par plus de 500 millions *nets*. Tout cela, supputé très approximativement en capital, représente 20 milliards, près de 25 milliards peut-être, de fortune devant échoir à la nation vers le milieu du siècle qui va s'ouvrir [2].

Personne assurément ne voudrait plus dilapider imprudemment la précieuse réserve qui s'offre ainsi à nos yeux : salut du pays, après de bien justes alarmes ! contre-partie inespérée des 32 milliards de dette qui nous effrayaient tant ! correctif

1. Les compagnies algériennes demeurent, en outre, d'après leurs comptes actuels, débitrices de 375 millions environ dont le remboursement n'est pas assuré. Aussi ne faisons-nous entrer en ligne que les 890 millions environ dus par les compagnies françaises, au 31 décembre 1895, lesquels sont gagés sur le matériel roulant et les approvisionnements de ces compagnies, valeur d'un milliard et demi approximativement.

2. La Banque de France détient plus de trois milliards de numéraire dans ses caisses. Nous ne voulons pas même discuter ici l'idée, quelquefois émise, de considérer cette encaisse comme un trésor de guerre. Trois milliards, sans doute, sont tentants, mais il faut savoir résister à la tentation de s'emparer du bien d'autrui : on pourrait, au même titre, vouloir mettre la main sur les encaisses de toutes les sociétés de crédit, dont plusieurs sont fort riches aussi. Ces diverses encaisses, d'ailleurs, ne représentent nullement des sommes disponibles : il suffit de consulter les bilans pour voir qu'elles forment la contre-partie exacte et nécessaire des engagements figurant au passif. Mais surtout, nous le répétons, c'est le bien d'autrui.

Cependant, au moment des besoins urgents, on ne peut se dissimuler que des établissements si largement pourvus consentiront vraisemblablement à faire au Trésor public de très opportunes avances.

éventuel des charges énormes de dépenses, du poids écrasant d'impôts, dont nous redoutions l'entrave fatale au jour du danger! justification éclatante des cours élevés de notre crédit! Magnifique avenir sans doute, qui nous sera réservé sous l'expresse condition qu'une sage et patriotique administration ait gouverné nos finances d'ici à soixante ans.

La fortune de la France, au milieu des périls financiers qui la menacent, après tant de secousses subies depuis un siècle, possède donc toujours une réelle puissance. C'est un lourd vaisseau que surchargent trop de bagages superflus, battu autrefois par de terribles ouragans, dont les avaries n'ont pas été suffisamment réparées, qui n'a pas su profiter du retour des temps calmes pour se radouber comme il eût fallu, entraîné depuis des années, avec un équipage imprudent, dans les plus dangereuses passes, au milieu desquelles de nouvelles tempêtes risquent de le surprendre, mais qui, un jour, à condition d'avoir su fuir à temps les abîmes, touchera la terre propice, où les moyens de s'alléger et de se ravitailler lui seront largement fournis.

Nous pourrions, sur ceci, conclure, très fièrement, qu'après avoir considéré la France dans les détails de sa puissance financière présente et future, « il ne ferait pas bon de s'y frotter », expression triviale peut-être, mais sincère, d'une situation que l'étranger connaît bien.

N'oublions pas cependant que l'impartialité nous a sans cesse contraint jusqu'ici à souligner chaque mot d'espérance d'un trait restrictif, chaque jugement optimiste d'une correction dubitative. Les chances favorables, en somme, n'ont jamais pris dans ce bilan qu'une place *conditionnelle*. Car, encore faut-il arriver sans encombres à l'oasis entrevue! Encore faut-il traverser sain et sauf l'espace qui en sépare! Or, si la France continuait à suivre follement la voie où, depuis quelque vingt ans, elle a eu l'imprudence de s'engager : dépenses démesurées, impôts croissants, dette portée au delà d'un niveau déjà formidable, projets de désorganisation fiscale à l'étude, le but risquerait de ne pas être atteint. Le cours des années nous mènera, quand même, sans doute, jusqu'à ce milieu du XXe siècle si fécond en promesses ; mais les biens qu'il tient en perspective pourront fort bien alors avoir disparu,

s'être évanouis prématurément, sans événements extraordinaires, sans que le salut du pays l'ait justifié, rien que par la perpétuité des abus actuels. Voilà la conclusion, moins brillante que la précédente, sur laquelle nous tenions à terminer.

La pensée de la guerre, en définitive, peut réveiller, dès à présent, dans le sein de la nation l'esprit de sagesse qui n'a pas su y germer spontanément. Son stimulant peut susciter contre les faiblesses et les entraînements actuels une énergique réaction, capable de conjurer les périls dont nos finances sont menacées, capable de garantir la sécurité des belles espérances que l'avenir laisse entrevoir. Cependant, la guerre elle-même, malheureusement, n'est pas un vain épouvantail : elle peut, au premier jour, nous imposer cette épreuve décisive, où le pays devra montrer de quel métal il est fait, où le bien et le mal de sa vie passée lui seront comptés à leur juste valeur, où sa conduite au cours des années de paix décidera tout d'un coup de son sort. Commençons donc, enfin, à nous préoccuper patriotiquement de ce trésor de guerre, qui préparera notre triomphe contre les ennemis du dehors, et, du même coup, assurera immédiatement notre salut intérieur.

RENÉ STOURM

AMBROISE THOMAS

Vous ne le savez pas, mais je prends un mélancolique plaisir et je mets quelque amour-propre à vous l'apprendre : j'étais intime ami de Charles Gounod. Nous vivions ensemble comme deux frères, et il venait chaque année passer plusieurs semaines chez moi au bord de la mer.

Un jour que nous allions tous les deux ensemble de Villers à Houlgate, j'eus la folle pensée de lui parler de son génie musical. Il n'était pas en train de recevoir des compliments ce jour-là. Il accueillit le mien par le plus souverain mépris :

— Si les charretiers, qui gravissent la côte en même temps que nous, s'avisaient de me louer de mon génie, me dit-il, je ferais exactement le même cas de leur compliment que du vôtre.

Je pris la liberté de lui rire au nez :

— J'avoue, lui dis-je, que je ne suis qu'un âne ; mais si tous les ânes de ma sorte cessaient de courir partout où l'on joue de votre musique, avouez que vous seriez bien attrapé. Sans doute, le suffrage d'Ambroise Thomas, et celui de

Saint-Saëns, que vous invoquez, valent cent mille fois mieux que le nôtre ; mais il ne vous déplaît pas que vos œuvres soient sur tous les pianos. La popularité est un des ingrédients dont la gloire se compose ; et le jugement de l'humanité conserve quelque prix auprès du jugement des plus grands hommes.

J'ai lu ces jours-ci beaucoup d'articles sur Ambroise Thomas. Tous les journaux ont tenu à le juger, et ils se sont tous adressés à des musiciens. Si *la Revue de Paris* avait voulu, les plus grands artistes du monde auraient répondu à son appel. Elle aura peut-être recours à eux quelque jour. Pour aujourd'hui, elle donne la parole à un ignorant. C'est le jugement des ignorants que j'apporte. Il est, à coup sûr, moins bien établi que celui des savants et des compétents ; mais il est plus libre, plus désintéressé. Aujourd'hui, les musiciens ont tous une thèse à soutenir. On a découvert une nouvelle musique qui n'est pas l'art éternel. On s'y prend à deux fois pour avouer qu'on adore Mozart, et qu'on a un culte pour Gluck et Beethoven. Rossini et Meyerbeer se défendent difficilement contre les adeptes de la religion nouvelle. Berlioz a quelque génie. Wagner est le Dieu de la musique à la place des anciens Dieux détrônés. Ambroise Thomas, qui ne faisait pas partie des détracteurs de Wagner, il y a vingt ans, et qui, depuis, ne s'était pas enrôlé parmi ses adorateurs, ne peut être loué qu'avec une extrême réserve. On ne peut refuser à l'homme l'estime, l'admiration, le respect. Le musicien est un artiste de mérite : un remarquable « artisan en sons », l'un d'eux le dit, et c'est une amusante découverte. Il a été très fécond. Ses opéras, puisqu'il faut leur donner ce titre n'ont pas toujours rencontré la faveur du public ; mais les connaisseurs apprécient, chez l'auteur, de l'érudition, une orchestration assez riche, parfois de beaux effets de sonorité, une certaine grâce. On ne s'y prendrait pas autrement pour faire l'éloge d'un musicien médiocre.

Pourquoi Gounod n'est-il pas là ? Il dirait ce que je lui ai entendu dire maintes fois de *Mignon*, de *Hamlet*, de *Françoise de Rimini*, du *Caïd*, de *Psyché*, du *Songe d'une Nuit d'été*, de *la Double Échelle* et d'une foule de morceaux charmants.

gracieux, aimables, tendres ou mélancoliques, qu'Ambroise Thomas semait pour ainsi dire autour de lui, comme des gerbes de fleurs sans cesse renouvelées? La plupart de ses œuvres sont oubliées, dit un critique avec une douce et bienveillante pitié. *Hamlet* et *Mignon* ne seront pas oubliés de sitôt, et *Françoise de Rimini*, un peu trahie par ses interprètes, n'a pas encore eu l'occasion d'être pleinement appréciée. Les œuvres des maîtres ont leur temps, comme celles d'Ambroise Thomas. Ceux qui ont été les plus acclamés de leur vivant ne laissent quelquefois rien de durable après eux. Considérez les plus grands. Leurs œuvres sont étudiées par les musiciens savants, comme nous étudions les classiques; mais aucun de leurs opéras n'est resté dans le répertoire. Ils sont rares, ceux dont on joue encore deux ou trois pièces capitales. Il faut les compter parmi les heureux, parmi les privilégiés. Il y a des succès qui ont été foudroyants, et qu'à présent on ne s'explique plus.

Je suppose que les savants ont le secret de ces fluctuations. Elles ne sont nulle part plus marquées que dans la musique. J'en sais une raison; les savants en connaissent bien d'autres. Ma raison, c'est qu'aucun art ne dépend de ses interprètes autant que la musique. Quand les grands exécutants disparaissent, les compositeurs subissent une éclipse. Écoutez tous les vieillards: ils témoigneront qu'on ne peut pas connaître Rossini, quand on n'a pas vu l'illustre troupe des Rubini, Tambourini, Lablache, Grisi, Malibran. Il fallait entendre *Guillaume Tell* chanté par Duprez; *Orphée*, par madame Viardot. Ambroise Thomas a eu Nilsson, Fidès Devriès et Faure, l'incomparable Faure, pour *Hamlet*: il a eu Galli-Marié pour *Mignon*. Les autres arts suivent aussi, quoiqu'à un moindre degré, le sort de leurs interprètes. Je ne me consolerai jamais de n'avoir pas vu et entendu Talma. J'ai vu mademoiselle Rachel dans tous ses rôles; je sais ce que Corneille et Racine lui doivent, Racine surtout.

Il y a aussi la mode. Les critiques musicaux qui parlent d'Ambroise Thomas en ce moment constatent qu'il a imité le style italien dans ses premiers ouvrages, et que plus tard, dans *Hamlet*, par exemple, on sent l'influence allemande. Je suis tenté de croire que ce qui distingue surtout *Hamlet* de

ses autres ouvrages, c'est qu'il s'y montre plus maître de lui-même, plus semblable à lui-même. Il n'est pas seul, d'ailleurs, à être ainsi représenté par les critiques comme un élève qui passe d'une école à une autre. On nous a montré Meyerbeer débutant par le style italien, et cette découverte n'a pas diminué Meyerbeer. La mode n'est pas la même chose que l'imitation. Elle se manifeste très profondément dans l'appréciation des œuvres, et il est tout naturel qu'elle se manifeste aussi dans la production. Tel opéra est porté par la mode bien au delà de son mérite; tel autre, qui subsiste au bout d'un demi-siècle, après avoir perdu tous ses interprètes, quand le goût du public, les formes de la représentation et la composition même de l'orchestre ont changé, doit réellement appartenir au grand art, la durée étant une des preuves les plus éclatantes et les plus certaines de la grandeur.

*
* *

Nous avons eu en France deux témoignages frappants de la fragilité de nos admirations. Le premier, c'est notre Théâtre Italien. Ceux qui n'ont pas assisté aux séances du Théâtre Italien, avant l'incendie, ne savent pas ce que c'est que l'idolâtrie. Chaque auditeur était un fanatique. Chaque roulade était un chef-d'œuvre. Les chœurs, les duos, tout méritait l'admiration et même le respect. On rappelait les chanteurs trois ou quatre fois après chaque morceau : on se pâmait. On sortait de là avec recueillement, comme d'un sermon, emportant des souvenirs et des émotions pour toute une semaine. Je reconnais que la troupe était merveilleuse, que beaucoup des opéras représentés étaient de belles œuvres. Mais c'est à peine si on applaudissait moins les œuvres médiocres. Les fidèles étaient aussi hautains pour les étrangers qu'enthousiastes pour les dieux de la maison : *Di patriæ indigetes*...

Ils étaient quelquefois durs jusqu'à la sottise. Je me rappelle une querelle entre Scudo et Berlioz. Vous savez que Berlioz n'avait pas réussi à se faire accepter, même comme musicien médiocre. Il était regardé comme un critique distingué, un peu trop fantaisiste, d'un goût douteux,

mais avec des trouées brillantes et des vues élevées. Scudo rendait des oracles dans la *Revue des Deux Mondes*. Il était le roi de la critique et le maître absolu des réputations. Il était en réalité bon écrivain, bon juge, plein d'érudition, passionné pour la bonne musique, ennemi des vulgarités et des nouveautés extravagantes. Il avait le malheur de ne rien comprendre à la musique de Berlioz, à laquelle il préférait le *Fil de la Vierge*, une petite cantilène assez jolie, assez grêle, qu'il avait composée dans sa jeunesse, et qui, avec une douzaine de jolis airs formait son bagage de compositeur. L'écrivain, en lui, dominait de très haut le musicien. Il eut donc une querelle avec Berlioz. Ils n'étaient bons ni l'un ni l'autre. Berlioz, qui avait une idée nouvelle de la musique, et qui se sentait un maître, ne voyait en Scudo qu'un pédant ennuyeux et stérile. Scudo, appuyé sur l'autorité, alors irréfragable, de la *Revue des Deux Mondes*, regardait de bonne foi comme un insolent et un malappris l'audacieux qui se permettait de lui tenir tête. Il termina la querelle par la phrase suivante, insérée dans la chronique musicale de la *Revue* et qui fut très applaudie : « Au surplus, j'ai assez disputé avec M. Berlioz, je ne veux plus continuer. Je mets fin à cette polémique, et j'avertis M. Berlioz que s'il s'avise de la continuer, j'userai de mon autorité sur les directeurs de l'Opéra pour faire jouer *les Troyens*. »

L'autre exemple que je veux citer des variations de la mode en musique, c'est Wagner. On sait comment il fut accueilli. On le chassa pour ainsi dire à coups de fourche. Que nous voulait ce sauvage? Sa musique ne rappelait en aucune façon celle de Rossini, de Donizetti et de Mercadante. Il n'était pas plus de l'école de Rameau que de celle de Mozart. S'il ressemblait à quelqu'un, c'était à Berlioz. Il fut obligé d'obtenir la scène du Théâtre-Français pour faire jouer quelques morceaux d'un de ses opéras. On voulut bien remarquer un chœur de bergers qui avait de l'originalité et de la grâce. On dit dédaigneusement : « Il y a peut-être là quelque chose. Mais le reste ! » Le reste était bon à jeter aux cafés-concerts. Il eut le tort de s'irriter et de répondre par des pamphlets contre la France. Il revint plus tard, et par deux fois, pour tenter la fortune sans plus de succès. La dernière fois, on lui

reprocha d'être un Allemand, et de nous avoir injuriés : que pouvait valoir sa musique? La représentation fut une émeute. Après quoi, les temps étant accomplis, il est revenu à la charge de nouveau, et cette fois il s'est établi chez nous en triomphateur. C'en est fait des vieilles idoles, à commencer par Mozart lui-même. La musique de Wagner n'est pas seulement une nouvelle musique ; c'est la musique. Les autres ne savent ni orchestrer, ni penser, ni faire un opéra dont la représentation dure trois jours. Les jeunes se sont précipités sur cette riche aubaine, et ont déclaré qu'ils avaient découvert un monde dont ils seraient à l'avenir les seuls potentats. L'ancienne musique serait abandonnée aux douairières surannées et aux jeunes filles instruites dans les couvents de province par les vieux maîtres de chapelle.

Quelle fut devant cette révolution, car c'est toute une révolution, l'attitude de Gounod et d'Ambroise Thomas? Ils donnèrent l'exemple du bon sens. En vrais artistes, ils comprirent ce qu'il y avait de grand et de puissant dans Wagner. Ils laissèrent de côté ce qu'il y avait de chimérique et de ridiculement prétentieux. Ils se refusèrent énergiquement à faire à la politique et même au patriotisme une part quelconque dans l'appréciation des œuvres d'art. Ils repoussèrent avec le mépris qu'elle mérite la jeune école qui répudie les plus grands musiciens : Mozart, Mendelssohn, Beethoven, Rossini, Meyerbeer. Ils restèrent fidèles à leurs maîtres vénérés, tout en faisant au-dessous d'eux, et quelquefois même à côté d'eux, une place aux nouveaux venus. Ambroise Thomas n'était pas fait pour devenir un iconoclaste. C'était un classique, un conservateur convaincu, mais ouvert à tous les progrès, et respectueux de toutes les gloires.

Lorsque Verdi vint à Paris pour la représentation d'*Aïda*, ce fut Ambroise Thomas qui le reçut et lui fit les honneurs de la France. Notre jeune école reçut le grand maître italien avec un froid respect. Verdi est un mélodiste. Il ne s'est jamais converti à la musique ennuyeuse. Son imagination est restée féconde jusque dans l'extrême vieillesse. Les deux vétérans faisaient des trouvailles, et des trouvailles ravissantes, tandis que les jeunes gens s'efforçaient de bannir le chant de la musique.

*
* *

Quand on a donné la nomenclature des œuvres d'Ambroise Thomas, on s'est contenté de citer les noms, sans un mot d'éloge. Il a bien fallu cependant avouer que *Hamlet* avait eu de très nombreuses représentations, que *Mignon* en avait eu mille ; que le *Caïd* avait été acclamé à la reprise comme aux premiers jours : on a accordé en passant quelques paroles de courtoisie à cette musique deux fois triomphante dans l'espace d'un demi-siècle. Un critique a déclaré que la musique d'*Hamlet* manque de force. Ils sont d'accord presque tous pour louer la scène de l'esplanade, qui, suivant l'un d'eux, a une certaine grandeur. Nous autres profanes, nous la trouvons simplement magnifique. Nous admirons aussi sans réserve la scène où Hamlet présente à sa mère les portraits de ses deux époux. Nous sommes ravis, avec tout l'auditoire, en écoutant la déclaration d'Hamlet :

Doute de la lumière,
Doute du soleil et du jour...

Nous assistons avec une émotion passionnée à la poétique agonie d'Ophélie. Tout le caractère d'Hamlet nous paraît dessiné avec une force et une originalité qui expliquent et justifient l'immense succès de l'opéra. Nous trouvons, à côté de la partie d'Hamlet qui est de tous points supérieure, une marche, un ballet bien charmant et bien spirituel, des chœurs, entre autres le chœur des comédiens qui est d'une forme nouvelle et puissante. Nous n'hésitons pas à qualifier cet opéra de chef-d'œuvre, et nous appelons le maître qui l'a écrit un grand et très grand musicien.

Je ne me permets pas d'analyser *Mignon*, ni cette amusante bouffonnerie du *Caïd*. Je dirai seulement en passant que ce qu'il y a de plus rare au monde, c'est une plaisanterie qui dure. *Le Caïd* dure encore, nous en avons la preuve chaque fois qu'on le reprend. J'aurais voulu que les critiques musicaux eussent la bonté de glaner, dans les partitions oubliées du maître, les morceaux les plus puissants ou les plus délicats :

il en résulterait pour lui un accroissement de sa gloire, et pour nous un redoublement de notre plaisir. Tout le monde sait le chœur de *Psyché* qui, exécuté par de jeunes voix, charme tous les auditoires qui l'entendent, et spécialement le public du Conservatoire qui ne se lasse pas de l'admirer.

Les œuvres d'Ambroise Thomas sont extrêmement nombreuses, car il n'a jamais cessé de travailler. Presque tous les ans il donnait un opéra, quelquefois deux, sans compter tous les morceaux de piano, les nocturnes, en un mot, les menus ouvrages dont la plus grande partie mérite d'être conservée. Une seule fois, à la suite de quelques insuccès, il laissa passer jusqu'à six années sans rien produire. On le crut découragé; il ne l'était pas : il travaillait. Le résultat de son travail fut *Mignon*, et depuis, il ne s'arrêta plus. Il ne s'arrêta jamais. Il avait soixante et onze ans lorsqu'il donna *Françoise de Rimini*, qui est une de ses plus belles œuvres et des moins connues. Gounod et Ambroise Thomas ont chacun un opéra qui devait réussir et qui a eu la mauvaise chance : pour Gounod, c'est *Polyeucte;* pour Ambroise Thomas, c'est *Françoise de Rimini*. Cet opéra attend encore une Françoise et un Virgile qui soient dignes de lui.

*
* *

Si la biographie d'Ambroise Thomas a dû se faire dans tous les journaux par une simple énumération de ses œuvres, c'est qu'il n'y a pas, dans sa vie, autre chose que la musique. Il a donné le même exemple que Gounod : il a été dévoué à son art depuis son premier souffle jusqu'au dernier. Mais, s'il n'y a pas eu de révolution dans la vie de Gounod, il y en a eu dans ses passions : saint Paul et les femmes se sont partagé son cœur avec la musique. Il a connu toutes les joies et toutes les angoisses de l'amour. Il a songé longtemps à se faire prêtre. Il avait des prétentions de théologien. Il disait, à la fin de sa carrière, qu'il aurait pu être moine ou être peintre. Il se trompait. Je l'aurais bien défié d'être autre chose que ce qu'il était, c'est-à-dire un très grand musicien dans l'école des vrais musiciens, et tout à côté de Mozart. Le cœur d'Ambroise

Thomas n'a jamais été partagé : il n'a connu que les amours profondes et pacifiques, la vie calme, régulière, vouée à l'accomplissement de tous les devoirs, l'étude et le travail sous la direction des maîtres qui avaient gouverné sa jeunesse et des œuvres dont le commerce assidu avait fait le bonheur de sa vie.

Il était né à Metz, en 1811, à Metz! Les Allemands ont voulu le revendiquer. Ambroise Thomas est un musicien français, comme Grétry, qui est de Liège, et Hérold, qui est de Strasbourg. C'est tout au plus si nous n'avons pas le droit de compter parmi les musiciens français Rossini et Meyerbeer, qui ont vécu chez nous, et reçu de nos théâtres la consécration suprême de leur génie. Ambroise Thomas n'était pas seulement un musicien français : il était un Français dans toute l'acception du terme, un patriote. Nul n'a plus profondément souffert de nos malheurs. Il s'enrôla en 1870, malgré son âge et sa situation, et fit son service de vétéran avec une louable activité. Il a peut-être monté la garde à la porte du Conservatoire, comme Duruy à la porte du Ministère de l'instruction publique.

Son père était professeur de musique, et lui donna les premières leçons. Il fit de brillants progrès et vint à Paris très jeune pour suivre les cours du Conservatoire. Il eut pour maître de piano Zimmerman. Il poussa si loin l'étude du piano qu'il eut le premier prix en 1829. Il obtint l'année suivante le prix d'harmonie. Mais la composition devint sa principale étude sous la direction de Lesueur, et il obtint en 1832 le grand prix, qui lui ouvrait les portes de la Villa Médicis. Il débuta, en revenant de Rome, par *la Double Échelle*, qui n'eut pas moins de deux cents représentations.

J'aurais voulu, à défaut d'événements, raconter quelques anecdotes : les anecdotes peignent bien les hommes. Il faut presque y renoncer pour lui. Heureusement, il s'est peint dans ses œuvres, avec son cœur doux et calme, et son esprit rêveur et mélancolique. Pendant son séjour à l'école de Rome, il faisait le bonheur du directeur, M. Ingres, qui l'appelait « le bon Thomas » et se faisait jouer par lui les morceaux de son choix. On sait que M. Ingres était musicien, comme Gounod était peintre.

Voici pourtant une anecdote que je connais d'Ambroise Thomas : quand il put s'échapper de Paris après la Commune, il se hâta de se rendre à Argenteuil, où il avait une maison de campagne. Argenteuil avait été incendié, brûlé pendant l'insurrection. Il croyait aller visiter des décombres. Il trouva la grille fermée, le jardin en bon état, la maison intacte. Tout s'expliqua par une carte laissée sur un meuble au rez-de-chaussée. Elle portait le nom d'un officier allemand, avec cette seule mention écrite au crayon : « Neveu de Meyerbeer ».

Ce fut une des grandes joies et des grandes émotions de sa vie. Il avait, je crois, deux autres maisons : l'une en Bretagne, à quelque distance de Tréguier, la patrie de Renan ; celle-là en pleine mer. On y accédait à cheval quand la marée était basse ; elle devenait une île à la marée haute. Nous l'appelions à cause de cela « le Laird des Iles ». Le site est un peu sauvage, mais très beau comme tous nos rivages bretons. Il s'y plaisait. L'auteur du *Caïd*, doux et caressant dans les épanchements de l'intimité, était ordinairement, non pas triste, comme on l'a dit, mais pensif et mélancolique. Il aimait la solitude. Ses amis lui avaient donné un surnom significatif ; ils l'appelaient « M. de Sombre-Accueil ». Il fallait passer outre avec lui : « M. de Sombre-Accueil » redevenait bien vite « le bon Thomas » de M. Ingres.

*
* *

Je fus bien embarrassé à la mort d'Auber, qui était directeur du Conservatoire. Gounod et Reber se mirent sur les rangs. Ambroise Thomas ne m'écrivit pas ; il ne vint pas me voir. C'est le baron Taylor qui se chargea de défendre auprès de moi les intérêts de sa candidature. Je puis dire que je n'avais pas de conseiller. Charles Blanc, directeur des Beaux-Arts, était très autoritaire, même avec son ministre, quand il s'agissait de peinture, mais dès qu'il était question de musique, il disparaissait et me laissait toute la besogne sur les bras. Après une longue hésitation qui s'expliquait par mon amitié pour Gounod et pour Reber, je me décidai pour Ambroise Thomas, me souvenant qu'il s'agissait de donner aux jeunes

gens non seulement un chef et un modèle, mais un directeur digne de ce nom, et comprenant toutes les obligations qu'il impose. J'eus le malheur de dire qu'il fallait donner pour successeur à Auber un savant et un patriarche; Gounod comprit, et me dit avec sa cordialité ordinaire, que j'avais fait le meilleur choix possible. La mémoire d'Auber trouva immédiatement des défenseurs qui avaient jusque-là passé leur temps à le dénigrer. Ils assurèrent que je venais de faire une diatribe contre lui, moi qui l'avais toujours aimé, admiré et défendu en toutes choses, excepté dans son administration du Conservatoire.

Ambroise Thomas lui, se montra, un administrateur modèle. Il remit partout les règlements en vigueur, sans faiblesse et sans minutie. Il s'attacha à rétablir dans la maison le respect des maîtres, anciens et nouveaux. Il se garda bien de les sacrifier aux nouvelles idoles. Il sut aussi se garder de l'esprit d'exclusion. En un mot, son administration fut celle d'un sage; elle fut aussi, à l'égard des élèves, celle d'un père. Il était plutôt grave que souriant, plutôt sévère que débonnaire; mais quand on le connaissait, on savait ce qu'il y avait de bonté et de généreux dévouement sous cette sévérité. Il était surtout passionné pour la justice; et on le vit sur-le-champ, à la façon dont il régla et dirigea les concours. Je regarde comme un honneur particulier pour lui d'avoir su s'entourer d'auxiliaires tels que M. Réty et M. Wekerlin. Il donna une nouvelle importance à toutes les parties de cette administration compliquée, même à la Bibliothèque et au Musée — qui s'enrichirent sous son règne de donations et d'acquisitions importantes.

*
* *

Il était devenu le représentant officiel de la musique, par sa situation à l'Institut, par sa place au Conservatoire, par l'honorabilité incontestable et incontestée de sa vie entière, et par l'éclat de ses ouvrages. On lui avait donné le grand-cordon de la Légion d'honneur, distinction qui, avant lui, n'avait jamais été accordée à aucun musicien. Il fut l'année

dernière président de l'Institut pendant les fêtes du Centenaire.

On sait que l'Institut de France se compose de cinq académies égales entre elles, qui ont chacune leur règlement particulier. Par exemple, l'Académie française change de président et de vice-président tous les trois mois, et les appelle le premier « directeur » et le second « chancelier » de l'Académie. Les autres académies élisent un vice-président chaque année, et ce vice-président est de droit président l'année suivante. Tous ces titres pompeux ne représentent pas de très grandes dignités. L'Académie française laisse son secrétaire perpétuel désigner les candidats à la présidence. L'Académie des Sciences morales prend les siens en suivant l'ordre du tableau ; je pense qu'il en est ainsi des autres. Chaque académie tient séance une fois par semaine : les cinq académies se réunissent tous les trois mois pour tenir ensemble une séance générale, qui est une séance de l'Institut. L'Institut est présidé à tour de rôle, et pendant la durée d'un an, par le président d'une des Académies. C'était en 1895, le tour d'Ambroise Thomas de présider l'Académie des Beaux-Arts, et le tour de l'Académie des Beaux-Arts de présider l'Institut. Quand mon ami Francisque Bouillier eut l'idée de proposer la célébration du Centenaire, quelques personnes voulurent aussi nommer un président extraordinaire pour cette solennité extraordinaire ; mais lorsqu'on sut que le hasard amenait Ambroise Thomas à la présidence de l'Institut, on jugea unanimement que le hasard avait bien fait les choses, et la présidence lui fut conservée.

Il en fut très joyeux. Il accepta toutes les besognes que cette tâche lui imposait, et les remplit à la satisfaction générale, avec la dignité simple et grave qui lui appartenait, et avec l'activité d'un jeune homme.

Ce jeune homme avait quatre-vingt-quatre ans. L'Institut avait décidé qu'un seul discours serait prononcé pendant la durée des fêtes, et il eut le tort de désigner pour le représenter, et pour prendre la parole dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, en présence du président de la République, des ambassadeurs et des grands corps de l'État, un autre octogénaire, qui, par surcroît, se trouva attaqué d'une cataracte double au moment de la cérémonie, et trop tard pour se faire remplacer. C'était l'occasion de donner une grande importance

à la musique aux dépens du discours. Je représentai que l'orateur ne pourrait pas lire; que le discours, d'où la politique et la philosophie seraient exclues, n'aurait qu'une valeur très secondaire; que nous possédions, au contraire, d'admirables exécutants; que notre bonne chance nous donnait pour président Ambroise Thomas en personne. Qui mieux que lui pouvait donner un attrait souverain à la reproduction de nos chefs-d'œuvre?

Nous eûmes beau faire valoir les meilleures raisons du monde; nous échouâmes devant l'obstination d'Ambroise Thomas, dont les résolutions furent immuables: le chœur de *Joseph* pour commencer, et *Gallia* pour finir: le grand maître ancien, Méhul, et le grand maître nouveau, Gounod: nos deux musiciens; il ne sortit pas de là. Je m'étais fait indiquer par les hommes les plus compétents des morceaux superbes d'Ambroise Thomas, qui pouvaient s'ajouter aux fragments de *Gallia*. Je proposai à la commission de les introduire dans le programme sans se soucier de son président; mais le doux président, qu'on trouvait toujours prêt à déférer aux sages avis, se montra intraitable pour cette fois. « Ou l'on jouera exclusivement du Gounod, ou on ne jouera pas de musique contemporaine. » Il fallut se résigner.

Le succès du centenaire de l'Institut lui donna l'idée de célébrer aussi un centenaire du Conservatoire de musique. Je regrette bien amèrement que le temps lui ait manqué pour cela; c'était un beau couronnement d'une belle carrière. Paris ne lui aurait pas épargné les ovations. Nous aurions eu le plaisir d'assister à la glorification d'un grand artiste et d'un grand homme de bien. La jeunesse n'aurait pas manqué à cette fête, comme elle avait malheureusement manqué à l'autre. L'Institut récompense le talent; le Conservatoire le prépare.

On a recherché les causes de la mort d'Ambroise Thomas. Hélas! mes amis, ne cherchez pas: il est mort d'une maladie qui n'est pas commune, mais qui est mortelle: il est mort de ses quatre-vingt-cinq ans. On dira qu'une grande joie y a été pour quelque chose. L'Opéra, cet hiver, a consacré de belles séances à l'audition d'œuvres nouvelles et de chefs-

d'œuvre. Il a donné le prologue de *Françoise de Rimini*. L'exécution a été parfaite; le succès immense. Cet auditoire de deux mille personnes a été saisi par cette musique qui était une nouveauté en dépit de sa date. Les applaudissements ont éclaté comme un tonnerre, du haut en bas de la salle. Le maître était là, à sa place ordinaire, à gauche, vers le milieu des fauteuils d'orchestre. « Le voilà! » s'est écriée une voix. Aussitôt tous les spectateurs de se tourner vers lui, et les applaudissements de recommencer, de redoubler, de se prolonger. L'illustre vieillard en avait les yeux pleins de larmes. Honneur au peuple qui récompense ainsi le génie et le travail! Il rentra chez lui en proie à une émotion qui ne le quitta plus, et à laquelle sa santé ne put résister. C'est de cette joie qu'il est mort. Si c'est une légende, — et je crois plutôt que c'est une vérité, — la légende est belle. Elle est digne de la vie et des œuvres du cher maître qui vient de nous quitter. L'auteur d'*Hamlet*, de *Mignon*, du *Caïd*, de *Psyché*, du *Songe d'une nuit d'été*, de *la Double échelle* et de *Françoise de Rimini*, sera mort dans son triomphe.

JULES SIMON

LA FABIAN SOCIETY

ET

LE MOUVEMENT SOCIALISTE EN ANGLETERRE[1]

Quiconque a étudié avec soin l'opinion anglaise au cours des dernières années, doit avoir remarqué une transformation considérable dans l'attitude intellectuelle de tous les partis politiques. Bien des choses qui étaient, en 1860, en 1870, ou même encore en 1880, acceptées de tous comme des vérités au-dessus de toute discussion, sont à présent abandonnées tacitement, comme insoutenables, ou tournées en dérision, comme périmées. Les doctrines économiques et morales ont évolué de la même façon. Il y a vingt ans à peine, les professeurs d'économie politique de Paris se sentaient en accord habituel avec leurs confrères des universités anglaises. Aujourd'hui, les économistes orthodoxes de Paris en sont encore au point où ils

1. Il y a quelques mois, dans cette Revue (numéro du 1er juillet 1895, p. 48), M. Augustin Filon caractérisait en passant la profonde influence exercée sur l'opinion anglaise par la propagande socialiste de la *Fabian Society*, et en particulier par l'un de ses membres les plus actifs, M. Sidney Webb, « un des hommes les mieux doués et les plus remarquables de ce temps. » M. Sidney Webb a bien voulu écrire pour nous l'histoire de la *Société Fabienne*, définir son œuvre, et évaluer la portée de son action. Il était de notre devoir de lui laisser exposer en toute liberté, sans atténuation et sans réticence, la doctrine sociale et historique de son parti.

étaient alors, mais il n'est guère de professeur, en Angleterre, dont ils ne déplorent la chute dans ce qu'ils regardent comme l'hétérodoxie socialiste. Il est impossible, à l'heure présente, de faire un exposé complet de cette transformation des esprits en Angleterre. Ce que je me propose de faire, dans cet article, c'est de décrire, dans ses traits généraux, le changement qui s'est produit dans le milieu politique, en insistant d'une manière plus détaillée sur l'une de ses manifestations secondaires, sur la Fabian Society de Londres[1].

I

L'année 1880 marque un point tournant dans l'histoire de la pensée politique anglaise. On peut dire qu'il y a quinze ans un individualisme inconsistant et empirique dominait les esprits sans conteste. Une même conviction règne alors dans tous les partis politiques, dans toutes les classes de la société : c'est que la fonction du gouvernement doit être réduite à un minimum ; c'est que la propriété privée individuelle, livrée à la libre concurrence, qui doit, pense-t-on, assurer « la survivance des plus aptes », est l'unique fondement stable d'un État prospère ; c'est que la guerre incessante entre les individus, cette guerre « où chaque individu s'efforce de se hisser sur les épaules d'un autre, et de s'y maintenir[2] », est un don gracieux de la Providence, et fait partie des « lois de la nature » qu'il est interdit et impie de contrarier.

Le parti libéral, alors sous la domination exclusive des riches manufacturiers et des grandes familles whig, vivait sur les restes de la réputation politique de l'« École de Manchester ». Il s'en tenait à une foi vague dans la grâce salutaire de la non-

1. Les bureaux de la Fabian Society se trouvent 276, Strand, Londres ; le secrétaire, M. E. R. Pease, qui en fait partie depuis la fondation, est tout prêt à répondre à toutes les demandes de renseignements.

2. Sir Henry Maine, *Popular Government*.

intervention au dehors, et du laisser-faire au dedans : il n'avait d'autre programme pratique et vivant que l'extension aux districts ruraux du droit électoral procuré par l'occupation d'une maison[1]. Au désir croissant d'une réforme sociale, il n'avait à offrir de solution plus satisfaisante que les négations économiques de Nassau Senior et Fawcett. L'objet que poursuivaient à peu près tous les philanthropes, c'était de mettre l'ouvrier en état de devenir un petit capitaliste, et le travailleur rural en état de devenir un petit propriétaire. A l'ordre de choses existant, avec ses squires et ses grands chefs d'industrie, on nous offrait de substituer un *millenium* de paysans propriétaires et de petits patrons. Il est inutile de s'étendre sur la complaisance avec laquelle capitalistes libéraux et conservateurs se plaisaient à faire briller aux yeux de la classe ouvrière toutes les possibilités futures de progrès social et d'avantages le jour où la terre serait « libre[2] », les objets d'alimentation affranchis de taxes, et la concurrence industrielle affranchie de toutes restrictions. L'épopée de cette foi mystique a été écrite par ce corrupteur inconscient de la jeunesse, M. Samuel Smiles, dont les livres, distribués par dizaines de mille comme prix scolaires, ont insidieusement écrasé la réflexion de toute une génération de la classe moyenne d'Angleterre[3].

En 1880, M. Gladstone arriva au pouvoir, poussé par le flot de l'indignation populaire contre les atrocités bulgares, ce qui le dispensait d'avoir aucun programme de réformes sociales en Angleterre. Les radicaux, emportés par le même flot, furent trop occupés à dénoncer l'agression internationale pour trouver le temps d'avoir une action efficace en matière de réforme fiscale et de démocratie politique (leurs visées positives n'allaient pas plus loin). Les conservateurs, moins liés par tradition au « nihilisme administratif », venaient préci-

1. Le droit électoral a été étendu, en 1867, à toutes les personnes qui occupent une maison dans les villes; mais, dans les districts ruraux, il n'a été conféré qu'à ceux qui occupent une ferme ou une maison considérable. L'électorat a été uniformisé en 1884.

2. Non pas affranchie gratuitement, mais rendue aisément transférable du vendeur à l'acquéreur sous la forme de *rentes*.

3. Le plus populaire, et peut-être le plus caractéristique de ces livres, « *Self-help* », a été traduit en français et publié à Paris, en 1865, par M. Plon.

sément de consolider les *Factory Acts*[1], mais leurs chefs avaient été contaminés par le ton régnant de la pensée politique au point d'avoir laissé délibérément en dehors de la portée de la loi toute la catégorie des métiers dits *sweated*[2], et d'avoir renoncé à toute tentative de réduire les heures de travail. La classe ouvrière elle-même fut gagnée par cet esprit politique. Les chefs des Trade-Unions ne trouvèrent à imaginer que quatre amendements insignifiants au *Factory Bill* de 1878. Le Congrès des Trade-Unions de cette époque ne sut demander aucune mesure pratique, sauf une loi obligeant les patrons à indemniser les ouvriers victimes d'accidents *(Employers liability Bill)*. En 1879, année de crise industrielle très grave, il y eut plus d'« inemployés » que jamais, mais il n'y eut personne, parmi les autorités responsables, pour songer à autre chose qu'à l'assistance par la charité et par la loi des pauvres. L'éducation libre, l'extension des lois sur les manufactures, la journée de huit heures, le socialisme municipal, tous ces projets, depuis longtemps formulés, semblaient en 1880 ne venir à l'esprit de personne, parmi ceux qui menaient les forces conservatrices, ou libérales, ou radicales, ou trade-unionistes.

Mais ce qui était plus manifeste encore que cette inanité des programmes, c'était l'entière absence de toute vue systématique en matière de politique générale. C'est précisément à cette époque qu'Émile de Laveleye, après avoir longtemps discuté les affaires publiques avec un homme qui depuis devint premier ministre, déclarait que ce n'était pas là un homme d'État, puisqu'il ne se doutait même pas de l'existence de la question sociale. A ce point de vue, les politiciens les plus avancés d'il y a quinze ans contrastaient singulièrement avec les radicaux philosophes de la première moitié du siècle. Ce contraste fut expressément noté par l'un d'entre eux.

1. La législation anglaise sur les industries prit naissance en 1802, resta jusqu'en 1878 morcelée en un grand nombre d'*Actes* partiels du parlement, dont chacun était relatif à une industrie particulière, ou à un abus particulier. En 1878, le Home Secretary (M. Cross fait depuis vicomte Cross) proposa et fit voter un bill qui coordonnait la loi totale sur le sujet, et qui étendait maintes de ses dispositions à toutes les industries manufacturières, quelles qu'elles fussent.

2. Les métiers où règne le système dit « Sweating System » ont été depuis lors l'objet de l'attention publique. La question est traitée spécialement dans le *Fabian Tract* n° 50 : *Sweating, its cause and remedy*.

M. John Morley, rendant compte, en 1882, du livre de Bain, *Life of James Mill*, disait d'une manière significative : « James Mill et son école avaient deux caractères distinctifs qui ne se sont pas toujours retrouvés chez les types les plus marquants du libéralisme, et qui peut-être ne se rencontrent pas chez ceux de nos jours : les libéraux avancés de son époque étaient systématiques, et étaient constructifs. Ils considéraient la société et les institutions comme un tout; ils appuyaient leurs projets d'innovations dans la politique et dans les lois sur des théories générales de la nature humaine; ils établissaient une connexion entre le grand art du gouvernement et le caractère de l'homme, son éducation propre, ses facultés en puissance. Ils savaient expliquer, au moyen de larges conceptions théoriques, leurs visées et leurs buts... *Existe-t-il de nos jours un effort de ce genre pour constituer un corps de doctrine politique? Nous ne pouvons dire qu'il existe*[1]. »

Telle était la condition de l'esprit politique en Angleterre, lorsque le mouvement socialiste actuel y prit naissance. Bien que l'Angleterre puisse revendiquer, en Robert Owen, l'un des initiateurs et des plus grands prophètes du socialisme[2], et bien que les années 1829 à 1834 et 1839 à 1848 aient vu de profondes agitations à caractère socialiste, pendant toute la durée d'une génération il n'y a pas eu de parti socialiste organisé. Enfin en 1881, sous l'action de M. H.-M. Hyndman, fut fondée la *Fédération démocratique*. C'était, au début, une organisation politique à caractère radical, dirigée contre la faiblesse et l'attitude réactionnaire du gouvernement de M. Gladstone; mais, de 1881 à 1885, elle s'élargit, devint la Fédération sociale-démocratique, et prit en main la cause d'une révolution socialiste complète[3]. Cette organisation, qui depuis 1885 publie une petite feuille hebdomadaire intitulée *Justice*, a toujours été, de tous les groupements socialistes anglais, le plus nombreux et le plus agressif. Elle s'attache,

1. *Fortnightly Review*, avril 1882, tome XXXI, p. 503.

2. Voir, sur Robert Owen, *The Cooperative movement in Great Britain*, par Beatrice Potter (Londres, Swan Sonnenschein).

3. On trouvera des détails sur cette organisation socialiste et sur d'autres, et sur leur influence, dans mon livre intitulé *Socialism in England* (Londres, Swan Sonnenschein).

avec une rigueur doctrinaire, au système économique de Karl Marx, elle combat avec une égale intransigeance les politiciens libéraux et conservateurs, ou pour mieux dire tous ceux qui ne sont pas effectivement inscrits au nombre de ses membres.

La *Social-democratic Federation* représente fort bien toute une catégorie des organisations politiques actives qui eurent une influence déterminante sur l'histoire des quinze dernières années; et, si l'on voulait faire un exposé complet de l'esprit politique anglais, il y aurait beaucoup à dire sur l'action qu'elle exerça, sur ce qu'elle eut d'efficace, et sur ce qu'elle eut d'insuffisant[1]. Mais le présent article a pour objet principal une société socialiste d'un type différent.

II

La *Fabian Society* prit naissance à Londres en 1883. Elle eut pour initiateurs un petit groupe de jeunes hommes dévoués à l'étude de la réforme sociale, qui se trouvèrent amenés à discuter la possibilité d'une régénération morale de la société. Composée au début d'un très petit nombre d'hommes entièrement inconnus, la Société a acquis peu à peu une influence très étendue : c'est à sa propagande éducative, et au succès extraordinaire avec lequel ses idées ont pénétré toutes les fractions de la société anglaise, qu'est due, pour une grande part, l'inconsciente transformation de l'esprit général.

La *Fabian Society*, en ce qui concerne sa définition du socialisme, ne diffère pas de la *Social-democratic Federation*, ni des organisations collectivistes typiques de France ou d'Allemagne. Elle accepte, avec toute sa pleine conséquence, l'idéal

1. Dans l'*History of Trade Unionism* de Sidney et Beatrice Webb (Londres, Longmans), on a tâché d'exposer tous les mouvements politiques des classes ouvrières d'Angleterre, de 1700 à 1892.

collectiviste, alors même que, fidèle à la manière sobre et prudente des réformistes anglais, elle expose cet idéal sous une forme rigoureuse et pratique. La « base » fondamentale de la Société, à laquelle tout membre doit donner une adhésion expresse, ne laisse aucune équivoque :

BASE DE LA FABIAN SOCIETY

La *Fabian Society* se compose de socialistes.

Elle poursuit la réorganisation de la société par l'émancipation de la terre et du capital industriel, qui doivent être soustraits à l'appropriation individuelle et à l'appropriation par une classe, pour être remis aux mains de la collectivité, en vue du bien général...

Par conséquent, la Société travaille à l'extinction de la propriété individuelle du sol et de l'accaparement individuel qui en résulte...

En outre, la Société poursuit le transfert à la collectivité de l'administration des capitaux industriels qui peuvent être administrés socialement sans qu'il en résulte de dommages. En effet, grâce au monopole des moyens de production dont elle a joui dans le passé, la classe propriétaire a été le plus souvent seule à bénéficier des inventions industrielles et du capital engendré par le surplus des revenus, et la classe ouvrière en est réduite à attendre de la classe propriétaire la permission de gagner sa vie.

Une fois ces transformations réalisées, sans compensation (mais en laissant aux individus expropriés ce que la collectivité jugera bon de leur laisser) la rente et l'intérêt s'ajouteront au produit du travail. La classe inutile vivant actuellement du travail d'autrui sera condamnée à disparaître, et l'égalité pratique des jouissances sera assurée par le jeu naturel des forces économiques, où la liberté personnelle sera moins contrariée que dans le régime actuel.

En vue d'atteindre ces fins, la *Fabian Society* travaille à répandre les idées socialistes, et à appuyer les réformes sociales et politiques en harmonie avec ces idées...

La *Fabian Society* agit présentement par les procédés suivants :

1° Elle organise des réunions où sont discutées les questions qui ont rapport au socialisme ;

2° Elle étudie les problèmes économiques, et collige des faits en vue de les élucider ;

3° Elle publie des documents relatifs aux questions sociales, et des arguments en faveur de leur solution socialiste ;

4° Elle fait faire des conférences socialistes, et provoque des débats contradictoires dans d'autres Sociétés et d'autres réunions ;

5° Elle se fait représenter dans les conférences publiques et les discussions relatives aux questions sociales.

Les membres, répartis en groupes locaux, sont invités à participer à l'œuvre de la Société dans la mesure de leurs capacités et de leurs ressources, surtout dans les localités où ils résident, et, bien qu'il n'y ait pas de cotisation obligatoire, on attend d'eux qu'ils contribuent chaque année à alimenter les ressources financières de la Société. La somme souscrite par chaque membre n'est connue que du comité exécutif.

La Société cherche des adhérents dans toutes les classes; elle pense que non seulement ceux qui souffrent du régime actuel, mais aussi beaucoup d'entre ceux qui en bénéficient, en connaissent les vices, et sont disposés à bien accueillir les remèdes.

Bien que la *Fabian Society*, par son idéal et ses principes théoriques, ait sa place marquée parmi les organisations socialistes, et participe à ce titre aux Congrès socialistes internationaux, elle a un tempérament et une méthode d'action qui diffèrent fort des procédés habituels de la propagande socialiste. Le nom même qu'elle porte — une réminiscence de Fabius Cunctator — et qu'elle adopta en janvier 1884, dénote que dès l'origine on se doutait bien que le démon de l'individualisme ne serait pas exorcisé du premier coup, dans une première rencontre soudaine et décisive, mais que tous les croyants sincères avaient le devoir d'être sur leurs gardes, de veiller et de s'armer pour une croisade sans aucun doute longue et pénible. Pourtant, il fallut à la Société deux ou trois années pour qu'elle en vînt à prendre une claire conscience de son but véritable. En 1884, elle comptait parmi ses membres, comme les autres organisations socialistes, de jeunes enthousiastes — de vieux aussi, hélas! — qui mettaient tout leur espoir dans un soulèvement soudain des forces unies du prolétariat, devant lesquelles rois, landlords et capitalistes tomberaient comme quilles et laisseraient la société s'organiser tranquillement en Utopie. On allait jusqu'à assigner positivement comme date à la Révolution sociale l'année 1889, le centenaire du début de la Révolution française. Je me souviens d'un enthousiaste qui, effrayé à l'idée que les districts ruraux pussent être oubliés, fit imprimer et circuler une motion portant qu'un certain nombre de missionnaires socialistes s'ins-

talleraient dans une voiture roulante de bohémiens, et y vivraient « jusqu'à la Révolution », laquelle évidemment devait avoir lieu avant la venue de l'hiver[1].

Si la Société en est venue peu à peu à se déclarer hostile à toute rêverie dramatique de ce genre, ce n'est pas, je crois, parce que ses membres sont devenus plus indifférents aux maux existants, ou moins résolus quant aux remèdes possibles, mais bien parce qu'à leur grande tristesse ils se virent impérieusement amenés à comprendre qu'une transformation instantanée et radicale d'une société individualiste en une société collectiviste est chose impossible, ou, plus exactement, impensable[2].

A l'heure présente, la Fabian Society comprend environ six cents membres, pour la plupart de la classe moyenne. Elle ne cherche point à augmenter le nombre de ses membres, et elle décourage systématiquement tout candidat impropre à faire œuvre utile. Les candidats doivent déclarer qu'ils sont socialistes convaincus, et doivent trouver deux patrons qui répondent d'eux. Une fois admis, tout adhérent reçoit de la Société l'assistance qui lui permettra de se développer lui-même, et de prendre dans la vie politique et sociale la place qu'il est apte à remplir. La Société publie annuellement des brochures en centaines de mille exemplaires ; elle fournit gratuitement des renseignements sur les réformes sociales de tout ordre ; elle envoie sur demande des conférenciers choisis parmi ses membres, qui sont tous tenus de faire œuvre utile sur réquisition.

Les membres appartiennent en majeure partie à la classe moyenne cultivée. On y compte un ou deux squires, quelques douzaines de petits rentiers, quelques clergymen ou ministres non conformistes, et un certain nombre d'entre les hommes les plus instruits des Trade-Unions. Mais le plus grand nombre est composé d'hommes et de femmes au-dessous de.

1. La propagande rurale par le moyen de voitures circulant partout a été fort bien organisée depuis par diverses Sociétés et a été très efficace. Voir les comptes rendus annuels des campagnes du *Red Van* de *l'English Land Restoration League*, pour 1892 et 1893.

2. Le progrès qui amena la Fabian Society à cette conclusion, est retracé dans l'opuscule de M. G. Bernard Shaw : *The Fabian Society : What it has done and how it has done it.* (*Fabian Tract*, n° 41.)

quarante ans, engagés dans la carrière littéraire, scientifique, artistique ou professionnelle : c'est le prolétariat intellectuel d'Angleterre. Ce sont des hommes comme George-Bernard Shaw, bon critique musical, bon romancier, excellent économiste et brillant orateur ; Graham Wallas, un diplômé d'Oxford, aussi réputé comme spécialiste en matière pédagogique que comme connaisseur en histoire politique ; Grant Allen, l'ancien disciple d'Herbert Spencer, biologiste connu et romancier célèbre ; May Morris (madame Sparling), la fille de William Morris, elle-même une artiste de talent ; puis d'autres encore, poètes et journalistes, économistes et historiens. Il s'y trouve des membres du School Board de Londres, du County Council de Londres, de divers conseils de districts. Presque tous sont des politiciens actifs, remuants, influents.

Les revenus annuels de la Société proviennent des souscriptions — facultatives et volontaires, — et de la vente de ses publications. Ils se sont élevés en 1894 à 1100 livres (27 500 fr.). Ils sont consacrés presque en entier à l'impression d'ouvrages de propagande.

La principale publication de la Société est le volume intitulé *Fabian Essays in socialism* : depuis 1889, plus de trente-cinq mille exemplaires en ont été vendus. C'est un exposé complet de la doctrine socialiste anglaise ; c'est à la fois l'exposé théorique du système collectiviste, et le programme pratique de son application aux problèmes de l'heure présente. Les rapports entre le socialisme et la science économique et morale y sont étudiés par G. Bernard Shaw et Sydney Olivier ; l'évolution politique et industrielle du socialisme, par William Clarke et l'auteur du présent article ; son application politique dans un avenir prochain, par Herbert Bland ; ses conséquences relativement à la propriété et à l'industrie sont esquissées par Graham Wallas et madame Annie Besant.

Les autres publications de la Société n'ont pas eu une moindre action. Ce sont les *Fabian tracts*, brochures de propagande, de quatre à cinquante-six pages, où sont exposés et discutés des points spéciaux de la réforme sociale, de la théorie et de la pratique politique. Les brochures publiées jusqu'à ce jour éclairent à peu près, par fragments, le champ entier de la politique anglaise. Les unes mettent à la disposi-

tion du grand public les meilleures statistiques anglaises en matière de richesse, de pauvreté, d'industrie et de finances. D'autres traitent en langage clair certains points de la théorie économique ou de l'histoire industrielle. L'une, intitulée : « Ce qu'il faut lire », donne au débutant une bibliographie attentive de ce qui concerne la science sociale. Sur certains points, la doctrine de la Société est formulée en projets de loi mis en état d'être introduits au Parlement, et justifiés par une critique approfondie de la réalité et de la législation. Quelques brochures donnent la série des questions qui peuvent être posées à tout candidat aux assemblées législatives, ou de canton, ou de comté, ou à toute autre fonction du gouvernement local ; la réponse que les candidats feront à ces questions permet aux électeurs de savoir exactement s'ils seront une aide ou un obstacle à la réalisation des principes collectivistes. D'autres enfin traitent de divers points de la politique de partis anglaise, ou de la part croissante des classes laborieuses dans la représentation politique, ou encore « de l'impossibilité de l'anarchisme », ou « du socialisme chrétien ». Mais les plus caractéristiques et peut-être les plus efficaces de ces brochures sont celles qui fournissent des données exactes et des projets de loi précis relativement aux vices sociaux essentiels et aux réformes urgentes. Elles fournissent à l'ouvrier électeur et au théoricien débutant l'exemple d'une application des principes socialistes aux problèmes pratiques. La journée de huit heures, le *Sweating System*, la réforme de l'assistance publique et de la législation des pauvres, le système de l'impôt, les fonctions de l'administration municipale telles que le service de l'eau, le gaz, les docks et les ports, les tramways et les marchés, l'accroissement de la rente foncière urbaine, les devoirs du gouvernement national ou local à l'endroit des travailleurs qu'il emploie, et à l'endroit des ouvriers sans emploi, — tous ces difficiles problèmes, d'autres encore, sont élucidés dans les *Fabian Tracts*. Le succès a répondu à ce grand effort : au cours des cinq dernières années, il s'en est vendu un chiffre total de près d'un million d'exemplaires.

Ce qui distingue ces brochures de la plupart des écrits socialistes de propagande, c'est le soin et la conscience

apportés aux chiffres et aux données statistiques. Tous ces documents sont empruntés aux autorités les plus sûres ; autant que possible, ils sont puisés aux sources officielles, et, à défaut, aux écrivains les plus universellement considérés. Il est résulté de cette absolue rigueur scientifique que les *Fabian Tracts* sont devenus le bréviaire non pas des socialistes seulement, mais encore des Trade-Unionistes, des membres de coopératives, de tout l'ensemble de la classe ouvrière d'Angleterre. Leur influence est montée plus haut encore. L'esprit dans lequel le Conseil du comté de Londres a administré les affaires de la ville durant les six dernières années, et la plupart des réformes qu'il a introduites ou proposées, rappellent à s'y méprendre les *Fabian Tracts* relatifs aux affaires de Londres publiés par la Société en 1888. Plusieurs des projets de réformes du dernier cabinet libéral en matière de finances et de législation ouvrière, et le programme social des radicaux du présent Parlement, se retrouvent textuellement dans les brochures de la Société.

III

Il paraîtra étrange à plus d'un lecteur qu'une Société à opinions si nettement socialistes ait pu exercer une influence aussi considérable sur l'esprit politique d'une nation réputée strictement positive et pratique, et chez qui les socialistes militants sont encore infiniment peu nombreux. Mais le socialisme de la *Fabian Society* n'est point théorie pure, rêverie abstraite, bien moins encore utopie imaginaire : c'est, tout au contraire, un principe bien défini d'organisation sociale, appuyé sur l'économie politique et sur l'histoire, avec la constante préoccupation d'une application immédiate aux problèmes de nos jours. Peu importe qu'ils aient sagement agi ou non, mais il est de fait que les hommes qui gouvernent l'Angleterre se sont laissés envahir de plus en plus par ce principe, tout en continuant d'ignorer leur propre socialisme.

A vrai dire, il est si peu exact que le socialisme soit une conception purement théorique et irréalisable, qu'en fait, sur plus d'un point, la pratique a, à l'heure qu'il est, dépassé la théorie. La *Fabian Society* ne se lasse point de répéter que, si l'on prenait la peine de relever et de coordonner tout ce qu'il y a de socialisme dès à présent réalisé par le monde, il y aurait de quoi stupéfier les socialistes eux-mêmes. Nos économistes sont si imparfaitement instruits de la réalité des faits, aussi bien dans le domaine du commerce que dans celui de l'administration publique, qu'ils commencent à peine à s'apercevoir que notre administration industrielle est en passe de subir une transformation radicale. A vrai dire, nous avons tous quelque peine à triompher de la mauvaise discipline de pensée que nous avons subie avant que nous eussions appris à comprendre que les institutions sociales et les réalités économiques sont soumises à des transformations et à des évolutions aussi constantes que les organismes biologiques. Cette évolution incessante de l'organisation sociale est la leçon essentielle sur laquelle la *Fabian Society* insiste en toutes circonstances. Il est étrange qu'à la fin du XIXe siècle une leçon aussi élémentaire ait besoin d'être aussi souvent répétée. A entendre les assertions courantes de la plupart des politiciens, et à lire les dissertations économiques qui s'écrivent encore partout, et surtout en France, on dirait que les traits généraux de l'organisation industrielle constituée et définie comme elle l'est de nos jours, sont fixés de toute éternité et à tout jamais. Bien que le dernier siècle ait vu se produire un bouleversement complet de toutes les conditions économiques et industrielles, on paraît croire que cet ordre social de fraîche date est nécessairement destiné à durer toujours, identique à lui-même. On suppose implicitement que l'histoire s'est arrêtée à la dernière grande convulsion de la révolution industrielle, et qu'à dater de cette heure, le temps a subitement cessé son rôle de grand réformateur et de grand initiateur. Pour des esprits ainsi faits, le socialisme est tout simplement un système tout fait, qui cherche à se substituer *uno ictu* au lieu et place du système stable actuellement réalisé. Et par suite, nous voyons toujours les « réfutations » courantes du socialisme dirigées contre ce que la *Fabian Society* tourne en déri-

sion et qualifie de « catastrophisme », contre l'intention prêtée aux socialistes de transformer la société d'un coup et d'un bloc, et de substituer en un moment l'organisation collectiviste à l'organisation individualiste.

En même temps que la *Fabian Society* se déclare hostile aux révolutions « catastrophiques », elle répudie les rêveries à caractère utopique. Ainsi, elle ne professe aucune sympathie pour les rêves de régénération de l'humanité par le moyen de sociétés communistes créées soit en Europe, soit en Amérique. Il lui semble que c'est mal s'y prendre pour conquérir la rente et le machinisme, que de leur tourner le dos. Le Londonien ne croit pas aux vertus réparatrices de la petite exploitation, ni aux recettes qui permettent d'esquiver la loi de la Rente. Il ne se passe pas une année qu'on ne voie surgir quelque nouveau projet d'une société idéale à fonder au Paraguay ou au Pérou, au Mexique ou au Matabele, où tous les vices du landlordisme et du machinisme industriel doivent se trouver évités. On reproche fréquemment aux auteurs de pareils projets leur foi illimitée dans la nature humaine. Il semble, tout au contraire, aux esprits positifs de la *Fabian Society* que ces hommes jettent trop tôt le manche après la cognée. Leur dégoût du monde, de la concurrence et de l'individualisme, leur impatience à l'égard des méthodes lentes et graduelles du progrès démocratique, proviennent en réalité non d'un excès de foi, mais d'un manque de confiance dans l'humanité. « Je ne vois pas, écrit l'un d'eux, qu'il y ait grand espoir pour l'ensemble de la classe ouvrière, même si elle venait à obtenir tout ce qu'elle souhaite ; nous n'avons rien de mieux à faire, à l'heure présente, que de nous creuser pour nous-mêmes un petit refuge, hors de la portée du courant principal, de manière que nous ne nous y trouvions pas noyés, et que de nous créer une retraite à l'abri des miasmes de la concurrence ; de cette manière, il nous sera du moins possible, à nous, de respirer l'air pur de la liberté et de la fraternité. »

L'ambition du mouvement socialiste moderne, tel que l'entend la *Fabian Society*, n'est pas de mettre à la portée de tel ou tel individu relativement libre les moyens de mener une vie idéale, mais bien de dénouer les entraves des millions

d'hommes qui peinent dans nos usines et nos mines, et qui ne peuvent pas être transportés en Freiland ou au Topolobampo. Nous avons connu, au cours des deux dernières générations, de ces prophètes sociaux qui, voyant qu'il était impossible de transformer d'un coup le pays tout entier, sont allés fonder ici et là de petites sociétés de fidèles, lesquels entreprirent résolument de mettre en pratique l'idéal social qu'ils professaient. On comptait, pour faire adopter cet idéal du peuple tout entier, sur la force attractive et l'accroissement à venir de ces communautés isolées. Or, il n'est pas d'exemple qu'en aucun cas cet espoir n'ait pas été déçu. La plupart de ces colonies installées à l'écart du monde ont péri. Quelques-unes, en petit nombre, grâce à des circonstances plus favorables, sont devenues prospères. Mais, qu'elles soient devenues riches ou restées pauvres, elles me paraissent, dans l'un et l'autre cas, nuire au même titre au progrès du socialisme dans le monde où nous vivons.

Aujourd'hui les prophètes un peu sages ne songent plus à aller fonder une colonie d'un petit nombre d'hommes décidés à accepter la foi tout entière; ils préfèrent amener la société tout entière à adopter une partie de leur foi. Aujourd'hui, ce sont des réformes incomplètes qui sont réalisées dans le monde par des citoyens ordinaires; il ne s'agit plus de réaliser la réforme complète en dehors du monde. Le vrai socialisme croît par expansion ascensionnelle, et non plus, comme ils rêvaient, par extension superficielle; nous devons rendre plus socialistes les institutions parmi lesquelles nous vivons, au lieu d'attendre que celles-ci soient soudainement remplacées par d'autres importées d'ailleurs. Le progrès réalisé par le moyen de cette méthode peut être lent et faible : il est infaillible et l'échec est impossible. Jamais on n'a vu une nation revenir sur ses pas et défaire son œuvre après avoir nationalisé ou municipalisé une industrie.

La Fabian Society a tout aussi peu de sympathie pour l'anarchisme. L'une des plus tranchantes et des plus agressives, parmi ses brochures, est celle qui est intitulée : *les Impossibilités de l'anarchisme*, et qui réfute, au double point de vue économique et politique, les principes fondamentaux du mouvement anarchiste. La société ne cesse de s'inscrire en

faux contre les tendances anarchistes qui se font jour chez les marxistes et dans d'autres sections du socialisme collectiviste. Par exemple, elle combat violemment le sens abusif qu'on donne communément au shiboleth socialiste, à « l'abolition du salaire ».

A en croire certains théoriciens, cette formule signifierait qu'aucun homme ne doit plus travailler sous la direction d'un autre homme. Or cette interprétation, prise au pied de la lettre, donnerait à penser que les socialistes rêvent un retour à l'époque mythique où chaque homme travaillait comme producteur indépendant, et jouissait du produit intégral de son travail personnel. Je n'hésite pas à affirmer que la Fabian Society ne songe ni à renoncer aux chemins de fer, ni à laisser aux mécaniciens et aux employés le soin de régler la marche des trains au gré de leur fantaisie, et de tirer ce qu'ils pourront des voyageurs éventuels. Le désir qu'a tout homme de devenir son propre et unique maître est une survivance du « vieil homme » de l'individualisme. La machine à vapeur, la grande industrie et la mine sont un fait acquis : reste à savoir s'ils seront administrés par des propriétaires individuels ou par la collectivité. Mineur, mécanicien ou manufacturier, l'ouvrier est et doit être le serviteur de la collectivité. La Fabian Society ne lui promet pas le moyen d'échapper à cette obligation. L'unique promesse qu'elle puisse lui faire, c'est de faire de lui, en sa qualité de citoyen, un copropriétaire de l'industrie nationale, et de le faire participer à l'élection des employés supérieurs qui seront chargés de l'administrer. Citoyens et électeurs, les ouvriers, nous pouvons en avoir l'assurance, veilleront à ce que la durée du travail soit aussi courte, les conditions de travail aussi favorables, la rétribution du travail aussi large que pourra le permettre la productivité totale de l'industrie nationale. Organisés en trade-unions, les ouvriers, dans chaque département du service d'État, sauront parler assez haut pour se faire entendre, et surtout mettre bon ordre à toute tentative partielle d'exploitation.

Ce qu'on doit entendre par l'abolition du salariat, c'est l'abolition du système actuellement régnant dans l'industrie capitaliste, suivant lequel il n'est tenu compte, dans la fixation du salaire, ni de la quote-part pour laquelle chaque ouvrier contri-

bue à la production nationale, ni du chiffre des besoins de l'ouvrier et des siens, et où le taux du salaire est uniquement réglé par la concurrence. A ce salaire de concurrence, la Fabian Society prétend substituer un salaire fixé d'un commun accord, en tenant compte des besoins du travailleur et des ressources de la nation. Nous voyons dès à présent des salaires d'ouvriers d'État évalués non d'après le cours du jour au marché du travail, mais suivant le coût de la vie. C'est ce principe que nous prétendons étendre à tout l'ensemble du monde industriel. Bien loin de vouloir faire de chaque homme un producteur indépendant, travaillant comme il lui plaît et quand il lui plaît, nous voulons enrôler tout homme apte au travail au service immédiat de la collectivité, et lui désigner la tâche que ses capacités lui permettent de remplir. En fait, nous sommes si éloignés de songer à abolir le salariat *ainsi entendu*, que nous voulons appliquer ce système à ceux qui y échappent dans l'organisation présente, aux employeurs, aux hommes qui vivent de leurs revenus. L'homme qui prétend réserver intacte sa liberté de travailler ou ne point travailler, a le choix entre deux moyens : qu'il émigre dans l'île de Robinson Crusoë, ou, ce qui vaut encore mieux, qu'il devienne millionnaire. S'imaginer que les affaires industrielles d'un État industriel aussi compliqué que le nôtre peuvent être exécutées sans subordination et sans discipline, sans obéissance à des ordres, et sans une rétribution définie, fixée suivant les nécessités de la vie, c'est un rêve d'anarchiste qui n'a aucun rapport avec le socialisme.

IV

La propagande socialiste de la Fabian Society et les propagandes analogues ont incontestablement exercé une action vigoureuse sur la pensée anglaise. Les progrès du collectivisme au cours des quinze dernières années ne peuvent en aucune manière se mesurer au nombre des membres inscrits

aux organisations socialistes (leur nombre est encore très faible), ni au succès de projets de réformes nettement et résolument socialistes. Il serait aisé de soutenir que la multiplication des entreprises industrielles municipales (éclairage ou autres) témoigne de l'envahissement inconscient des esprits par le principe socialiste, tout comme le développement des écoles gratuites et des bibliothèques gratuites atteste le progrès d'une tendance communiste. Mais l'objet des efforts de la Fabian Society est moins de faire aboutir telle ou telle réforme, moins encore de faire parvenir au pouvoir tel ou tel parti politique, que de convertir à ses vues la grande masse du peuple anglais. Nous voulons persuader à l'homme du peuple, non pas simplement que les conditions de l'existence sociale sont aujourd'hui, pour la plupart, radicalement défectueuses — car sur ce point il a sa conviction faite, qui lui vient de son expérience personnelle — mais aussi que le principe essentiel de toute réforme doit être la substitution de la propriété collective et du contrôle collectif à la propriété privée individuelle, en ce qui concerne les moyens de production. En un mot, l'effort des socialistes tend à fournir à notre génération le « corps de doctrine politique » dont, en 1882, M. John Morley déplorait l'absence. Bien que nous ne puissions pas nous vanter d'avoir des hommes qui vaillent Bentham ou James Mill, bien que nous n'ayons à notre disposition ni les ressources ni les conditions favorables qui faisaient la tâche plus aisée aux radicaux philosophes des premières années du siècle, j'estime néanmoins que l'œuvre à laquelle nous nous sommes consacrés est analogue à la leur. Ce que les Benthamistes ont été pour leur génération, les socialistes le sont pour la nôtre. Et si j'avais à évaluer l'effet total sur l'esprit public de la propagande socialiste, au cours des quinze dernières années, et en particulier les résultats acquis par la Fabian Society, je ne pourrais mieux faire que de me servir des termes mêmes dans lesquels un juge très compétent a résumé l'œuvre des Benthamistes : « Ils ont eu sur l'opinion publique, dit J.-A. Roebuck, une action beaucoup plus profonde que ne pourraient croire des esprits peu attentifs, ou que ne voudraient en convenir des esprits peu impartiaux. Le résultat le plus efficace de leur agitation ne se mesure pas au nombre

des hommes qu'ils convainquirent, qu'ils firent passer d'une bannière politique sous une autre, d'un parti dans un autre; ce qui révèle la profondeur de leur action, c'est qu'ils influencèrent la pensée politique de tous les partis sans exception, et qu'ils les amenèrent tous, tout en conservant leurs vieux noms, à raisonner d'une manière nouvelle, suivant des principes entièrement différents de ceux auquels ils étaient précédemment accoutumés. »

C'est surtout dans le domaine économique et industriel que nous nous trouvons en présence d'une nouvelle manière de raisonner et de nouveaux principes. Il est devenu de plus en plus manifeste que les faits de la vie industrielle moderne rendent absolument impossible la réalisation de l'idéal individualiste, l'accession de chaque individu à l'indépendance économique. La révolution industrielle, qui est essentiellement la concentration de la production en de grandes entreprises, n'a laissé aux cinq sixièmes de la population anglaise d'autre solution pratique que d'être des serviteurs à gages, dépendant des possesseurs du sol et du capital dont ils attendent leurs moyens de subsister. En même temps, le progrès des connaissances économiques démontrait de la manière la plus irrécusable que l'ouvrier même le plus habile ne peut parvenir à esquiver la loi de la rente : il se trouve donc face à face avec le fait intolérable d'un tribut colossal levé par le patronat et la propriété sur le travail industriel, sans que rien oblige ces privilégiés à rendre en échange aucun service social. C'est en particulier le sentiment chaque jour plus exact de cette inévitable servitude industrielle, et l'intelligence croissante, parmi le peuple, de la loi de Ricardo, qui opèrent à l'heure qu'il est une révolution dans la politique anglaise.

Le mouvement socialiste actuel, au sens où l'entend la *Fabian Society*, tend, en fait, à l'introduction de la démocratie dans l'industrie. Le gouvernement personnel autocratique, qui a été banni du trône et de l'autel, domine encore, non ébranlé, dans la mine et dans l'usine. Or les institutions représentatives ont enseigné au peuple comment l'on obtient par un effort collectif un pouvoir qu'un individu ne saurait s'approprier. Par suite, notre siècle a vu grandir la demande d'une réglementation légale des conditions de l'industrie, et

cette revendication marque incontestablement un progrès sur l'idée de l'État que se formaient Mirabeau ou Danton. Il a vu d'autre part s'accomplir un progrès de l'intervention de l'État dans les entreprises industrielles que n'eussent point rêvé Colbert ni Turgot. Ce développement considérable de l'action collective est, on peut l'affirmer hardiment, le résultat inévitable de la démocratie politique.

Lorsque les communes d'Angleterre conquirent le droit de voter des suppliques, il dut sembler qu'elles outrepasseraient leurs droits d'une manière intolérable le jour où elles voudraient se mêler de redresser des torts. Quand elles passèrent du droit de légiférer à l'exercice du contrôle sur l'exécutif, les juristes constitutionnels furent épouvantés. La mainmise sur le commandement des forces militaires tentée par le Parlement suscita une guerre civile. Son contrôle sur la politique étrangère n'a pas plus de deux cents ans de date. Chacun de ces progrès qui élevèrent l'autorité collective de la nation au-dessus de son niveau antérieur fut dénoncé comme une usurpation condamnée à l'avortement. Chacun de ces progrès est encore loin de sa réalisation dans des pays politiquement moins avancés que le nôtre. En Russie, c'est le droit de voter des suppliques qui est refusé à la nation ; en Mecklenbourg, c'est le droit de légiférer librement ; en Danemark, c'est le droit de contrôle sur l'exécutif ; en Allemagne, c'est le droit de commander les armées ; en Autriche, c'est le droit d'intervenir dans la conduite des affaires extérieures. En Angleterre et en France, où sont reconnus au peuple tous ces droits, dont aucun n'est compatible avec la liberté individuelle complète que revendique M. Herbert Spencer, les individualistes de nos jours dénient aux citoyens le droit de régler, par l'intermédiaire de leurs comités représentatifs, nationaux ou locaux, les conditions sous lesquelles ils travaillent et vivent. Mais, bien que la force qui tient le mineur sous le sol douze heures par jour ne soit point la tyrannie d'un roi, d'un prêtre ou d'un noble, le mineur a néanmoins le sentiment très exact que c'est encore là une tyrannie, et il cherche à la secouer comme ses pères ont fait des autres. Les « capitaines de guerre » de jadis sont devenus aujourd'hui des officiers salariés opérant en vue de fins publiques sous le contrôle

public ; et pourtant l'art de la guerre n'a point déchu. C'est par le même procédé que, dans une industrie après l'autre, les « capitaines de l'industrie » ont été destitués de leur commandement autonome pour devenir des serviteurs salariés du public. L'industrie de l'éducation presque tout entière s'est partout transformée en ce sens. La majeure partie des chemins de fer du globe, sauf l'Amérique, la France et le Royaume-Uni, sont dès à présent exploités de cette manière. Le gouvernement belge, qui ne se doute pas à coup sûr de son socialisme, exploite lui-même des bateaux qui font le service du Canal, de même que le Conseil du Comté de Londres exploite le chemin de fer de la Tamise. Le Town Council de Glasgow administre ses propres maisons de rapport, le Town Council de Huddersfield, ses propres tramways, le Town Council de Bristol, ses propres docks, tandis que les opérations industrielles du Conseil municipal de Paris ne paraissent pas être appréciées en France comme elles le mériteraient. Partout le service de l'eau, du gaz, les habitations ouvrières, les fournitures manufacturées pour les usages municipaux passent sous le contrôle de la collectivité. Le capital employé par les municipalités anglaises en entreprises industrielles de tout genre dépasse dès à présent le chiffre total du capital industriel de l'Irlande et probablement de la Norvège. Et il ne se produit pas de mouvement contraire.

Les effets politiques de cette transformation de l'opinion se manifestent dans les transformations graduelles des programmes politiques des grands partis anglais, spécialement en ce qui concerne la question du sol. Dans le parti libéral, la nouvelle fraction collectiviste est en antagonisme direct avec la « vieille manière », l'*old gang*. Ce qu'elle poursuit, ce n'est pas la subdivision de la propriété, capital ou sol, mais bien le contrôle et l'administration de la propriété par les représentants de la collectivité. Elle ne rêve pas de voir le duc de Bedford remplacé par cinq cents petits ducs de Bedford, fermiers affranchis ; elle aime mieux appuyer la revendication élevée par la collectivité tout entière sur le sol, et surtout sur l'accroissement de la valeur du sol, qu'elle contribue tout entière à créer. Elle ne poursuit pas le rêve inutile de faire de l'ouvrier agricole un franc-tenancier, cultivant sa propre

terre ; elle a pour programme de donner aux conseils de paroisse le pouvoir d'acquérir des terrains et d'y construire des habitations pour les ouvriers. Son programme municipal est le vieux programme de M. Chamberlain : municipalisation illimitée des services publics locaux, et large extension de l'action des syndicats. Londres surtout a repris à son compte le vieux cri de guerre de Birmingham : « Salaires élevés et ville saine », mais avec une nuance significative. Nos économistes modernes nous enseignent que la principale source de revenus, pour une cité grandissante, est la valeur croissante de la rente du sol, qui, à l'heure présente, tombe aux mains de particuliers. On en a déduit logiquement le nouvel article du programme : municipalisation graduelle du sol par le moyen de taxes frappant la valeur des terrains urbains.

Il est à propos de rappeler brièvement que Bentham lui-même, le père du radicalisme politique anglais, insista sur ce point que l'impôt ne doit pas se borner à fournir aux dépenses administratives inévitables de l'État, mais que, sagement entendu, il doit suffire en outre à acheminer les citoyens vers le but idéal d'une jouissance égale des commodités de la vie.

Le jeune politicien anglais typique qui, il y a vingt ans, était un individualiste convaincu et citait M. Herbert Spencer, est aujourd'hui un collectiviste empirique du genre pratique. Il tourne le dos à l'idéal individualiste de ses pères, et regarde franchement vers une période d'action collective croissante. Bien entendu, il n'est pas un utopiste, et il professe qu'il est impossible d'étendre d'un seul coup l'administration publique au sol et au capital de la nation tout entière. Partout où une administration publique est encore irréalisable, l'intérêt public ne peut être garanti que par un règlement collectif des conditions du travail, destiné à défendre l'ouvrier contre l'âpreté des intérêts privés. Et c'est ainsi que la double tradition de Robert Owen et de lord Shaftesbury, méprisée des libéraux de la vieille école, est devenu l'héritage commun du Parti du travail et des radicaux collectivistes : les bills des huit heures, applicables ou non, sont à l'ordre du jour, et des propositions très efficaces, ayant pour objet de mettre fin au sweating, sont introduites au grand scandale des membres âgés des deux partis, libéral et conservateur. Et plus toute cette régle-

mentation et ce contrôle des entreprises privées sont onéreux et difficiles, plus les jeunes politiciens voient d'un mauvais œil qu'on laisse à l'entreprise privée les industries où il est possible de s'en affranchir. Le meilleur gouvernement n'est plus conçu comme « celui qui gouverne le moins », mais comme « celui qui sans risques et au profit de tous administre le plus ».

V

Le programme pratique auquel la propagande de la Fabian Society a rapidement conduit tout le jeune personnel politique, peut être résumé sous les chefs suivants. C'est, en premier lieu, la mainmise de la collectivité sur les entreprises qu'elle se croit capable d'exploiter elle-même. Cette tendance, qui a déterminé déjà l'organisation du service national des postes et la substitution des écoles publiques aux écoles privées, conduira sûrement à la reprise sur la propriété privée du service de l'eau, de l'éclairage au gaz, des docks, des ports, des tramways, de l'éclairage électrique, des habitations ouvrières, et de divers autres services publics qui sont, à l'heure qu'il est, une source de profits privés. Cette municipalisation pourra fort aisément s'étendre, sans longs délais, au dixième de la fortune totale du pays. Supposons les chemins de fer, les canaux et les mines repris par l'État, et le quart du capital industriel du pays (y compris le sol) se trouvera aux mains de la collectivité. Le progrès en ce sens est régulier et ininterrompu. Quant au reste du capital, quant à la portion que la collectivité se juge encore inapte à reprendre et à exploiter par elle-même, elle est d'année en année réglementée, contrôlée et inspectée plus étroitement dans l'intérêt de la communauté. Les dix dernières années ont vu se développer puissamment la législation industrielle et sanitaire qui, fatalement, ira encore se perfectionnant.

Tandis que la part du capital industriel, laissée provisoirement aux mains de l'exploitation privée, diminue d'année

en année, et se trouve d'année en année enserrée par une réglementation plus étroite, les profits industriels qu'elle fournit, et en particulier ce que les économistes appellent la rente et l'intérêt, sont frappés d'impositions dont le taux va sans cesse s'élevant. Alléger les impôts qui pèsent sur l'ouvrier, et en reporter le poids sur le landlord et le rentier, c'est là un programme universellement accepté, et qui chaque année se rapproche davantage de sa réalisation. Le budget est l'un des leviers les plus énergiques du socialisme anglais.

Enfin, le produit de ces impôts doit être employé à des œuvres de « philanthropie collective »; il doit être consacré à tenter systématiquement à élever le niveau d'existence des classes nécessiteuses. Éducation populaire, maisons salubres, pensions de retraite, ce sont là quelques-uns des procédés à l'aide desquels l'action publique peut opérer de véritables miracles en faveur des pauvres.

On reproche souvent à ce programme d'extension vigoureuse et graduelle des services publics, — que défend la Fabian Society, et qu'adoptent aujourd'hui la plupart des politiciens anglais, — de n'être pas, à proprement parler, un programme socialiste: on affirme que la qualification de socialiste ne peut être reconnue à une méthode qui n'implique pas un système social complet à base communiste. Beaucoup d'hommes, en Angleterre aussi bien qu'en France ou en Allemagne, s'imaginent de bonne foi faire échec au socialisme qu'ils abhorrent en appuyant des mesures de réforme sociales manifestement inspirées d'un esprit collectiviste, et manifestement contraires aux principes individualistes de Cobden et de Bright. Ces hommes, en réalité, font le jeu de la Fabian Society. Quel que soit le sens qu'eut jadis le socialisme pour Fourier ou pour Saint-Simon, quelque sens que le mot ait encore aujourd'hui pour des enthousiastes et des fanatiques, ce qui est de fait, c'est que l'évolution sociale de notre siècle signifie essentiellement progrès et pénétration graduelle du système représentatif dans la sphère industrielle. C'est à cette démocratie industrielle, et non pas à quelque ingénieuse utopie, qu'il faut que les individualistes fassent pièce, s'ils prétendent résister efficacement au remplacement de la volonté individuelle par la volonté collective. A l'heure présente, ce

sont les individualistes qui nous offrent, comme la solution des difficultés sociales, une utopie nébuleuse et confuse, tandis que les socialistes se bornent à prêcher l'adoption consciente et volontaire des principes d'organisation sociale que la logique des faits a d'elle-même et fatalement imposés à la réalité ambiante. L'histoire et l'expérience ont marché, entraînant dans leur marche — partout, sauf à Paris, — les théoriciens de l'économie politique. L'histoire et l'expérience sont aujourd'hui les plus efficaces alliés du socialisme conçu sur le type de la Fabian Society. Nous savons par elles ce que c'est que la législation ouvrière et que l'entreprise municipale d'éclairage ; tandis que la voix de M. Auberon Herbert, réclamant « l'impôt volontaire », et la voix de M. Yves Guyot exigeant l'absolue liberté de la concurrence, sont des voix qui crient dans le désert.

La plupart des jeunes hommes qui aujourd'hui, en Angleterre, s'adonnent à la politique, sont disposés à professer avec la Fabian Society que nos lois restrictives et nos administrations municipales, au point où elles en sont, nous assurent dès à présent en fait plus de bien-être et de liberté que le système de la liberté individuelle absolue dont le collectivisme inconscient de l'histoire sociale moderne nous a privés. La Fabian Society soutient que la véritable liberté individuelle peut être conquise par la grande masse du peuple, en substituant, dans le monde industriel, le self-government démocratique au pouvoir autocratique que la révolution individuelle a mis aux mains de la classe possédante. « Il est hors de doute, affirme le plus savant des économistes anglais de notre époque, M. Ingram, que la société industrielle ne restera pas indéfiniment privée d'une organisation systématique. Le pur et simple conflit des intérêts privés n'engendrera jamais un ordre convenable dans le monde du travail. » A toutes les objections, à toutes les craintes, à tous les scrupules relatifs à la possibilité de réaliser dans le monde de l'industrie ce qui a été fait dans l'ordre politique, la Fabian Society répond : *Solvitur ambulando;* on ne peut réaliser à une époque donnée que ce qui a été démontré possible pour cette époque; on ne peut faire progresser le collectivisme qu'autant que l'opinion publique et l'intérêt public le permettent. Ainsi la démocratie

industrielle, tout aussi bien que la démocratie politique, ne peut se réaliser que par étapes successives, et de longues années s'écouleront avant qu'elle ait pu tout entière passer dans les faits. Un camarade mathématicien comparait un jour le progrès du socialisme à l'hyperbole qui se rapproche indéfiniment de son asymptote : il se peut que l'époque n'arrive jamais où la propriété individuelle se trouvera entièrement et définitivement noyée dans l'administration collective ; mais il est hors de doute, et il est d'expérience vulgaire, en Angleterre, que tout effort loyal fait pour prendre corps à corps les problèmes sociaux nous fait avancer d'un pas vers ce terme idéal.

SIDNEY WEBB

UNE

IDYLLE TRAGIQUE[1]

— MŒURS COSMOPOLITES —

XI

ENTRE DEUX DRAMES

Ely attendait la réponse de Pierre à sa lettre sans aucune appréhension. Elle lui avait écrit, aussitôt le départ d'Olivier, par un instinctif, un irrésistible besoin de se réchauffer, de se purifier à cette tendresse dévouée, simple, et après la cruelle scène dont elle sortait si brisée, si humiliée, si souillée. Pas une seule minute elle ne fit à Olivier l'injure de soupçonner qu'il pût, même possédé par la fureur du plus haïssable amour, toucher à l'image que Pierre se faisait d'elle, — cette image si peu semblable à son passé, mais si vraie aujourd'hui, si pareille au fond même de son être présent. Elle n'avait rien dit à son ami dans cette lettre qu'elle ne lui eût répété dans vingt autres : d'abord qu'elle l'aimait, ensuite qu'elle l'aimait, enfin qu'elle l'aimait. Elle était sûre qu'il allait lui répondre, lui aussi, des phrases d'amour, lues et relues vingt fois déjà, mais dont chaque mot lui serait pourtant aussi neuf, aussi délicieux qu'un bonheur inéprouvé. Quand elle eut en mains l'enveloppe sur laquelle Pierre avait écrit son adresse, elle la soupesa enfantinement. Elle se dit : « Il m'envoie une longue

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1895, 1er, 15 janvier, 1er et 15 février 1896.

lettre : comme il est bon !... » et elle la déchira avec un ravissement aussitôt changé en une épouvante. Elle regarda sa propre lettre non décachetée, puis, de nouveau, l'enveloppe à son nom. Était-il possible qu'un tel outrage lui vînt réellement de « son doux », comme elle appelait son amant, avec la mignardise commune à toutes les tendresses, — de ce Pierre qui, cette nuit encore, la serrait dans ses bras avec tant de respect dans l'idolâtrie, presque une piété dans la passion ! Le doute, hélas ! ne lui était pas permis. L'adresse était bien écrite par le jeune homme. C'était bien lui qui renvoyait ce billet à sa maîtresse, sans avoir voulu même l'ouvrir. Survenant après la terrible explication de tout à l'heure, ce refus et ce renvoi signifiaient une rupture, et le motif apparaissait aux yeux consternés d'Ely avec une affreuse évidence. Elle ne pouvait pas connaître l'exacte vérité : la jalousie de Berthe Du Prat éveillée par tant d'indices, et ce long drame intérieur qui avait comme contraint la jeune femme à pousser vers le confident le plus intime de son mari l'appel le plus désespéré, le plus révélateur. C'était là une succession de hasards impossible à deviner, au lieu qu'une volontaire indiscrétion d'Olivier à son ami apparaissait comme si probable, si conforme à l'habituelle bassesse de l'orgueil masculin trop blessé ! Ely n'imagina pas, elle ne chercha pas d'autre cause à la foudroyante révolution d'âme accomplie chez Pierre et dont elle avait là, devant elle, une muette preuve plus indiscutable, plus affirmative que toutes les phrases. Le détail de la catastrophe se reconstituait tout simplement, tout logiquement : Olivier l'avait quittée, fou de rancune et de désir, de jalousie et d'humiliation ; et, dans un accès de demi-folie, il avait manqué à l'honneur. Il avait parlé. Qu'avait-il dit ? Tout...

A cette seule idée, le sang se glaçait dans les veines de la malheureuse femme. Depuis la minute où, sur le quai du vieux port à Gênes, Hautefeuille lui avait tendu la dépêche annonçant le retour d'Olivier, elle avait traversé de si pénibles heures qu'il semblait que sa pensée dût s'être adaptée à ce danger, avoir admis la possibilité au moins de cet événement. Mais le cœur conserve en lui, quand il aime, de telles énergies de confiance, un si vivace pouvoir d'illusion, qu'elle

arrivait à cette épreuve aussi peu préparée, aussi nouvelle, aussi peu résignée que nous arrivons tous à la mort... Ah! si elle avait pu voir Pierre tout de suite, seule à seul, lui parler à son tour, plaider sa cause, se défendre, lui expliquer ce qu'elle avait été jadis et pourquoi, ce qu'elle était devenue, et pourquoi encore, et ses luttes et son besoin de tout lui confesser la première, et qu'elle s'était tue par crainte de le perdre, par tremblement de lui faire mal, — par amour, uniquement par amour!... Le voir? Mais où? Quand? Comment?... A l'hôtel? Il ne la recevrait pas. Olivier était là, qui veillait, qui le gardait... Chez elle? Il n'y reviendrait plus... A un rendez-vous? Elle ne pouvait même pas lui en demander un. Il n'ouvrirait pas sa lettre... Cette nature demeurée si primitive dans son fond intime sentit frémir en elle, contre les entraves qui la liaient, tout le sauvage esprit de ses ancêtres de la Montagne Noire. Elle eut, à travers son chagrin, un mouvement d'effrénée violence. Cette impuissante révolte se traduisit, — comme elle pouvait se traduire, — par une lettre, écrite à Olivier, au lâche dénonciateur. Elle le méprisait, en ce moment, de toute la foi qu'elle avait eue dans sa loyauté, de tout l'amour aussi qu'elle portait à Pierre. Cette nouvelle lettre était bien inefficace, bien indigne aussi de ce qu'elle se devait à elle-même. Mais donner libre cours à sa fureur contre Olivier, c'était agir dans le sens de sa passion pour l'autre... Et puis, — car en remuant notre âme dans ses couches les plus intimes, la douleur fait se lever cet arrière-fonds d'espérance qui persiste en nous par-dessous tous les désespoirs, — et puis, qui sait si Olivier, mis en face de sa propre infamie, ne se repentirait pas, s'il n'irait pas à son ami lui dire : « Ce n'est pas vrai. J'ai menti. Je n'ai pas été l'amant de cette femme?... » Tout cet ouragan d'idées folles, de vaines colères et de plus vaines hypothèses allait se briser contre un nouveau fait aussi brutal que l'autre. Ely avait envoyé cette lettre à Olivier par un de ses domestiques, vers les sept heures. Une demi-heure après et pendant qu'elle achevait, toute fiévreuse d'attente, sa toilette du soir, cet homme avait rapporté la réponse : une large enveloppe fermée, dont l'adresse était écrite de la main d'Olivier, et dans cette enveloppe sa lettre à elle, non décachetée!

Ainsi les deux amis s'entendaient pour lui infliger la même insulte sous la même forme! C'était comme si elle les avait vus se prendre les mains et se jurer l'un à l'autre un pacte d'alliance contre elle, au nom de leur amitié. Pour la première fois cette âme, habituellement étrangère à toutes les mesquineries de son sexe, éprouva contre cette amitié la sorte de haine irraisonnée que les maîtresses vulgaires portent même aux simples camaraderies de leur amant, cette instinctive poussée d'antipathie du féminin contre les sentiments d'un ordre exclusivement mâle, et dont il se devine à jamais banni. Durant les heures qui suivirent ce double outrage, Ely ne fut pas seulement la femme amoureuse et repoussée qui perd avec celui qu'elle aime toute sa joie de vivre, et qui en meurt. Elle subit aussi toutes les fureurs de la plus étrange jalousie. Elle fut jalouse d'Olivier, jalouse de l'affection qu'il inspirait et qu'il portait à Pierre. Dans le désespoir que lui causait la certitude du plus cruel abandon, elle éprouvait une peine de plus à l'idée que ces deux hommes étaient heureux dans le triomphe de leur fraternelle tendresse, qu'ils habitaient sous le même toit, qu'ils se parlaient, qu'ils s'estimaient, qu'ils s'aimaient. Certes, des impressions de cet ordre ressemblaient peu à sa magnanimité innée. Mais les souffrances extrêmes ont toutes ce trait commun qu'elles nous dénaturent le cœur. L'être le plus délicat s'y fait brutal, le plus confiant y perd ce noble pouvoir de se livrer, le plus cordial y devient misanthrope. Il n'y a pas de plus complet préjugé que celui dont un vers célèbre s'est fait l'écho :

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître.

Un maître, soit. Mais d'égoïsme, mais de dépravation.. Il faut, pour ne pas se corrompre en souffrant, accepter l'épreuve, comme un châtiment et comme un rachat. Ce n'est plus alors la douleur qui nous améliore, c'est la foi. Sans doute, si la pauvre Ely n'avait pas été la nihiliste désabusée qui croyait, comme elle l'avait dit énergiquement, « qu'il n'y a que ce monde », toutes les obscures fatalités qui l'accablaient se fussent éclairées d'une lumière. Elle eût reconnu une mystérieuse justice, plus forte que nos intentions, plus infaillible

que nos calculs, dans la rencontre qui voulait que son double adultère fût puni par cette amitié de ceux qui en avaient été les complices, et ces complices eux-mêmes l'un par l'autre. Mais elle ne voyait dans le coup qui la frappait que la basse vengeance d'un ancien amant, et une telle souffrance ne pouvait que la dégrader. Toutes les vertus de généreuse indulgence, de bonté attendrie, de scrupule sentimental que son amour, magnifique de spontanéité enthousiaste, avait éveillées dans son cœur, elle les sentait s'en aller, et toutes les hideurs de ses pires instincts les remplaçaient, avec l'idée que ces deux hommes, à qui elle avait appartenu, et dont elle aimait l'un à la folie, la méprisaient ensemble. Et elle revoyait en pensée le Pierre qu'elle avait là, auprès d'elle, vingt-quatre heures auparavant, si dévoué, si exalté, si heureux, son Pierre !... Et toute cette âcreté se fondait en des crises de larmes où elle criait ce nom adoré. A quoi bon? Celui à qui elle adressait tant de passionnés soupirs n'aurait même pas voulu les écouter !

Quelle soirée et quelle nuit l'infortunée passa de la sorte, enfermée seule dans sa chambre ! Et qu'il lui fallut de courage pour ne pas demeurer ainsi tout le jour d'après, les fenêtres closes, les rideaux baissés, à fuir le jour, la vie, à se fuir, plongée, abîmée dans le noir et dans le silence, dans ce qui ressemblait le plus à la mort !... Mais, fille d'un officier et femme d'un prince, elle avait en elle ce trait d'une éducation deux fois militaire, l'absolue exactitude à tenir ses promesses, qui fait qu'à travers tous les événements la volonté dressée à cette discipline exécute à heure fixe les consignes acceptées. Ely s'était engagée la veille à intercéder auprès de Dickie Marsh en faveur du mari d'Yvonne, et elle devait donner la réponse dans l'après-midi. Sa lassitude était si grande, au matin, qu'elle faillit écrire à madame de Chésy pour reculer cette réponse, et, du même coup, la visite nécessaire au yacht de l'Américain. Puis elle se dit : « Non. Ce n'est pas courageux... » Et à onze heures du matin, le visage caché par un voile de gaze blanche qui ne laissait pas deviner ses yeux rougis, ses traits altérés, elle descendait de sa voiture sur le petit quai contre lequel était amarrée la *Jenny*. Quand elle vit, sous le ciel pâle de chaleur se dessiner le gréement du

yacht et sa coque blanche, elle se rappela son arrivée sur les mêmes pierres ensoleillées du petit quai, dans la même voiture, presque à la même heure, quinze jours auparavant, et sa joie profonde à reconnaître la silhouette de Pierre qui la guettait, du bateau, anxieusement. Ces deux semaines avaient suffi pour que sa romanesque et tendre idylle se transformât en une sinistre tragédie. Où était son amoureux du départ pour Gênes? Où cachait-il l'affreuse peine, subie à cause d'elle, et qu'elle ne pouvait pas même consoler? N'avait-il pas déjà quitté Cannes? Depuis la veille au soir, cette idée que Pierre l'avait peut-être fuie pour toujours lui poignait sans cesse le cœur. Et cependant elle dévorait des yeux ce yacht où elle avait été si heureuse. Elle était assez près maintenant pour compter les hublots, dont la ligne dépassait tout juste le bastingage d'un cotre amarré à côté de la *Jenny*. Le septième était celui qui éclairait la cabine, *leur* cabine, l'asile nuptial où ils avaient goûté l'enivrement de leur première nuit d'amour. Un matelot était assis à côté, sur un siège mobile suspendu au bastingage, et cet homme badigeonnait la paroi extérieure du bateau avec un balai qu'il trempait à même un grand baquet. La trivialité de cette humble besogne exécutée, à cette minute et à cette place, achevait de donner à cette visite un caractère de contraste qui fit mal à la jeune femme. Aussi étouffait-elle d'émotion contenue en s'engageant sur la passerelle qui menait du quai au bateau, et son trouble était si visible que Dickie Marsh lui-même ne put s'empêcher de l'interroger, manquant pour une fois au grand principe anglo-saxon d'éviter les *personal remarks*.

— Mais je n'ai rien, répondit-elle, ou, du moins, rien qui me concerne.

Et, faisant de cette question même un prétexte à entamer aussitôt l'entretien :

— Vous me voyez bouleversée de ce que je viens d'apprendre par Yvonne...

— Voulez-vous que nous allions dans le fumoir?... — dit l'Américain, que le nom de madame de Chésy avait soudain fait tressaillir. — Nous y serons mieux pour causer...

On avait, en effet, introduit Ely dans l'*office* où Marsh se tenait comme toujours. Le tapotement saccadé de la machine

à écrire maniée par un des secrétaires ne s'était ni arrêté ni ralenti une seconde à l'entrée de la jeune femme, tandis que le second avait continué de télégraphier par téléphone et le troisième de classer des fiches. Cette intensité d'application prouvait l'importance et la hâte du travail. Mais l'homme d'affaires avait laissé là ses dictées et ses calculs, comme un enfant jette son cerceau ou sa balle, pour questionner la messagère d'Yvonne avec une véritable fièvre :

— Ainsi le malheur est arrivé? Ils sont ruinés? — demanda-t-il quand ils furent seuls; puis, sur la réponse affirmative d'Ely : — Avais-je raison? Je n'ai pas vu la vicomtesse ces temps-ci, et je n'ai pas cherché à la voir. J'ai bien pensé qu'il y avait du Brion là-dessous. J'étais sûr que vous me feriez signe au moment voulu, à moins que... Mais non, il n'y a pas d'à moins que... Je savais que cette brave enfant jugerait cet homme pour ce qu'il est, un abominable *cad*, et qu'elle le mettrait à la porte, au premier mot qu'il se permettrait...

— Elle est arrivée chez moi, fit Ely, toute frémissante, toute révoltée des ignobles propositions de ce drôle...

— Ah! qu'il mériterait un sérieux *punishment*, — interrompit Marsh, en esquissant un geste qui commentait cette énergique expression de boxeur. — Et vous lui avez dit qu'elle pouvait s'adresser à moi? Son mari veut-il enfin travailler?...

— Elle en était à me demander pour Gontran une place d'intendant chez l'archiduc, répondit Ely.

— Mais j'ai son affaire! — reprit Dickie Marsh vivement. — Une très bonne affaire, encore meilleure pour moi que pour lui... Car j'ai un principe : tout service rendu doit d'abord être utile à celui qui le rend. Comme cela, si l'on oblige un ingrat, on est payé d'avance... Voici. Depuis Gênes, nous avons travaillé. Nous avons fondé à Marionville, entre quatre — « les quatre gros », comme on nous appelle — une société pour l'exploitation d'une vingtaine de *ranches* ruinés que nous avons rachetés dans le North-Dakota. Nous avons là des milles et des milles de prairie, sur lesquels nous voulons élever non pas des bœufs, mais des chevaux... Pourquoi des chevaux? Voici encore. Aux États, ces bêtes ne valent plus rien. Mes compatriotes ont supprimé cette bêtise et cette vanité : la voiture. Les chemins de fer, les tramways élec-

triques et les *cars* à câble leur suffisent. Vous, en Europe, avec vos armées permanentes, c'est autre chose. Dans cinq ans, vous ne saurez pas comment monter votre cavalerie. Suivez l'affaire. Nous ramassons les chevaux là-bas par milliers, au rabais. Nous les refaisons sur la prairie. Nous les croisons avec des étalons syriens : je viens d'en acheter, par le télégraphe, cinq cents au sultan...

Il quitta le *nous* pour passer au *je*, exalté par les perspectives grandioses de son entreprise :

— Je crée une race nouvelle, admirable pour le service de la cavalerie légère. Je monterai tous les hussards, tous les uhlans et tous les chasseurs d'Europe. J'ai calculé. Je puis livrer mes bêtes à Paris, à Berlin, à Rome, à Vienne, un quart en moins du prix que l'État paie en France, en Allemagne, en Italie et chez vous... Mais il me faut quelqu'un de compétent et de sûr pour veiller à mes haras. J'ai réservé cette place à Chésy. Je lui donne quinze mille dollars par an, ses voyages payés, plus un tant pour cent sur les bénéfices. Vous me direz : « Quand on veut s'enrichir par la charrue, il faut y mettre la main. » C'est vrai. Mais avec le câble, je suis là, pourvu que mon homme ne me vole pas... Chésy est probe. Il s'y connaît en chevaux comme un maquignon. Il m'économise tout ce qu'un filou m'aurait chipé, tout ce qu'un incapable m'aurait gâché. Dans dix ans, il revient en Europe, plus riche qu'avant les conseils de Brion, et sans me rien devoir... Mais acceptera-t-il?...

— C'est tout accepté, répondit Ely. J'ai rendez-vous avec Yvonne cette après-midi. Elle vous écrira...

— Alors, continua Marsh, je vais câbler pour qu'on presse leur installation à Marionville et à Silver-City. Ils auront deux maisons, aux frais de la société. J'irai aux États les établir moi-même. En juin, ils peuvent y être... Et s'ils acceptent, voulez-vous dire à la vicomtesse que nous partons après-demain pour Beyrouth avec la *Jenny*? Je les y mène. Chésy commencera son métier tout de suite : il empêchera que les Bédouins ne nous vendent quelques rosses dans le tas. Je vais lui écrire, d'ailleurs, pour causer à fond...

Puis, après un silence :

— Il y a quelqu'un que je voudrais bien emmener avec eux...

— Et qui donc? demanda Ely.

Le contraste était trop fort entre le sentiment de misère intime, de prostration désespérée, d'inutilité de toutes choses qui l'accablait, et l'énergie presque déréglée de l'homme d'affaires Yankee. Elle en éprouvait, par-dessus son chagrin, une espèce d'ahurissement et elle en oubliait ce qu'elle savait des intentions de Marsh sur le mariage de sa nièce Florence.

— Mais Verdier, naturellement! — reprit l'Américain. J'ai ma police, moi aussi, — continua-t-il, et cette fois avec plus de vivacité encore: l'admiration et la convoitise étaient visibles dans tout son être, tandis qu'il entonnait l'éloge du préparateur du prince et de ses inventions. — Je sais qu'il a fini de résoudre son problème... Ils ne vous en ont pas parlé? Eh bien! c'est merveilleux! Vous allez comprendre... Vous savez que l'aluminium est un métal unique de légèreté. Il n'a qu'un défaut : il coûte trop cher. Verdier a d'abord trouvé un procédé pour le fabriquer par électrolyse directe, sans traitements chimiques, à vil prix, et avec cet aluminium il a créé un nouveau type d'accumulateur électrique : quinze fois plus d'énergie à poids égal que les accumulateurs actuels... Il est trouvé, le chemin de fer électrique!... Il est trouvé! J'emmène Verdier aux États. Nous jetons à bas, du coup, avec son invention, toutes les compagnies de tramways de Marionville, de Cleveland et de Buffalo. Hé! hé! mais c'est la mort de Jim Davis, sa fin, son écrasement, sa faillite!... Mais vous ne connaissez pas Davis. C'est *mon ennemi*... Vous avez bien un ennemi, de par le monde, quelqu'un avec qui vous vous battez en duel depuis dix ans, quinze ans, enfin depuis que vous vous sentez vivre... Ce quelqu'un, pour moi, c'est Jim... Toutes ses affaires vont mal en ce moment. Avec l'invention de Verdier, je l'égorge, et, du même coup, c'en est fait du parti républicain dans l'Ohio...

— Je ne peux pourtant pas aller au laboratoire me faire donner ses appareils! interrompit madame de Carlsberg.

Malgré sa peine, elle n'avait pu s'empêcher de sourire en subissant ce flot de confidences mi-politiques, mi-industrielles, qui échappaient à Marsh pêle-mêle. Lui, avec son mélange habituel de froideur et d'excitabilité, il ne perdait pas de vue

son objet. Il venait de rendre un service à la baronne Ely : donnant, donnant ; il lui en demandait un.

— Non. Mais vous pouvez savoir ce que ce garçon a contre Flossie, répondit-il. Vous savez que j'ai arrangé ce mariage dans ma tête. L'enfant ne vous l'a pas dit? Moi, je vous le dis. Ce mariage, mais c'est admirable : la fortune pour lui ; pour elle, le bonheur ; pour moi, un outil!... Ah! quel outil que cet homme de génie entre ces mains-là!... — Et il eut un geste d'ouvrier saisissant les poignées d'une machine qu'il va manœuvrer. — Tout semblait marcher : tout craque... Il y a cinq ou six jours, je vois la petite sérieuse, presque triste. Je lui demande : « Êtes-vous engagée, Florence? — Non, mon oncle, et je ne le serai jamais... » Je l'ai fait causer. Pas beaucoup : assez pour comprendre qu'il y a là-dessous une querelle d'amoureux... Si vous l'interrogez, baronne, vous en saurez plus long que moi et vous pourrez parler à Verdier... Je vous demande un peu s'ils ont le sens commun, de traîner comme cela quand ils s'aiment! Car ils s'aiment... Moi, j'ai rencontré mistress Marsh, je veux dire miss Poth, un jeudi, à un *Bazaar* ; le samedi nous étions fiancés... Le temps, voyez-vous, le temps! Il ne faut pas en perdre un jour, une heure, une minute. Nous n'en perdrons que trop dans notre bière...

— Alors vous voulez que je sache de Florence la raison de sa tristesse et de cette rupture? Je vais la savoir... Et que je rarrange tout? J'essaierai...

— C'est cela, baronne, dit Marsh, qui ajouta naïvement : Ah! si ma nièce était comme vous!... Je vous prendrais comme *partner* dans toutes mes affaires... Vous êtes si intelligente, si vive, si *matter of fact*, quand il faut l'être!... Vous la trouverez dans sa chambre. Quant aux Chésy, c'est convenu... Si vous permettez, je vais câbler pour eux...

— Faites! — dit Ely, qui se dirigea toute seule vers la cabine de miss Marsh.

Elle dut, pour y arriver, passer devant la porte de celle qui avait été la sienne durant l'inoubliable nuit. Elle entr'ouvrit cette porte avec une horrible mélancolie. La petite pièce, inoccupée en ce moment, était si impersonnelle, si prête à recevoir une autre hôtesse de passage, à protéger d'autres bonheurs ou d'autres chagrins, d'autres rêves ou

d'autres regrets! Était-il possible cependant que de l'émotion éprouvée à cette place tout eût ainsi disparu à jamais? Soit que les discours de Marsh eussent communiqué à la jeune femme, par suggestion, un peu de leur vitalité, soit qu'arrivée à un certain degré de découragement l'âme ait un instinct de réagir, — comme le corps qui se noie a un instinct de se débattre, — Ely se répondit : « Non ». Sur le seuil de l'étroite cellule qui avait été son paradis d'une heure, elle se fit à elle-même le serment de ne pas se rendre, de lutter pour son bonheur, de le reconquérir... Ce ne fut qu'un passage : il suffit pour qu'elle n'offrît pas à la curiosité de Florence, plus perspicace que celle de Marsh, un visage trop profondément marqué d'un sceau de tristesse. La jeune Américaine était occupée à peindre. Elle copiait une magnifique gerbe d'œillets et de roses, d'œillets safranés, teintés de soufre, presque dorés, de roses sanglantes, pourpres, presque noires. Cette harmonie en jaune et en rouge avait séduit son œil épris de couleurs vives. Son pinceau encore inhabile plaquait sur la toile des touches crues, et elle s'obstinait, elle s'appliquait avec une énergie dans la patience égale à celle de son oncle dans l'entreprise. Pourtant, malgré ses allures si fermes, si décidées, elle était bien femme, et son émotion visible à l'entrée d'Ely le racontait trop : elle avait deviné que la baronne, dont elle évitait la maison depuis ces quelques jours, allait lui parler de Verdier. D'ailleurs, elle ne rusa pas avec son amie, et à la première allusion elle répondit :

— C'est mon oncle qui vous a dépêchée comme messagère? Il a eu raison. Ce que je n'ai pas voulu, ce que je n'ai pas pu lui dire à lui, je vous le dirai, à vous. C'est vrai. Je suis brouillée avec M. Verdier, parce qu'on m'a indignement calomniée auprès de lui et qu'il m'a crue coupable. Voilà tout...

— « On », c'est l'archiduc, n'est-ce pas? — demanda madame de Carlsberg après un silence.

— Toutes les apparences étaient contre moi, — reprit Florence, sans relever la phrase de la baronne ; — mais quand on a foi dans quelqu'un, les apparences ne sont rien... Ne pensez-vous pas comme moi?

— Je pense que Verdier vous aime, répondit Ely, et que

dans tout amoureux il y a un jaloux... Mais que s'est-il passé?...

— On ne peut pas aimer ce qu'on n'estime pas, — dit vivement la jeune fille, — et on n'estime pas une femme que l'on croit capable de certaines complicités... Vous savez — continua-t-elle avec une colère de plus en plus grandissante et qui prouvait combien elle avait senti l'outrage, — qu'Andriana et son mari ont loué une villa au Golfe-Jouan. J'y ai accompagné Andriana, M. Verdier l'a su. Comment? Je ne m'en étonne pas trop. Car une ou deux fois, comme nous y allions à l'heure du thé, il m'a semblé reconnaître dans les environs le profil de M. de Laubach. Et savez-vous ce que M. Verdier a osé penser de moi, une Américaine, ce qu'il m'a reproché?... Que je chaperonnais une intrigue entre Andriana et Corancez, une de ces vilaines choses que vous appelez une liaison...

— Mais c'était si simple de vous justifier! interrompit Ely.

— Je ne pouvais pas trahir Andriana, répondit Florence : je lui avais promis le secret absolu, et je n'ai pas voulu lui demander de m'autoriser à parler : d'abord, parce que je ne m'en suis pas reconnu le droit; et puis... — Sa physionomie traduisit toute la fierté de l'honneur froissé : — Et puis, l'on ne se défend pas contre le soupçon. J'ai dit à M. Verdier qu'il se trompait; il ne m'a pas crue... tout est fini entre nous...

— Comme cela, dit Ely, vous acceptez l'idée de ne pas l'épouser, par orgueil, par rancune, pour ne pas lui donner une aussi simple explication!... Mais s'il vient ici lui-même, sur le bateau de votre oncle, vous supplier de lui pardonner ce qu'il a pensé, plutôt ce qu'il a cru penser!... S'il fait mieux, s'il vous demande votre main, d'être votre mari et que vous soyez sa femme, lui répondrez-vous non, et que tout est fini entre vous?

— Il ne viendra pas, dit Florence : depuis huit jours, il m'aurait écrit, il aurait fait une démarche. Pourquoi me parlez-vous ainsi? Vous allez m'ôter mon courage; et, croyez-moi, j'en ai besoin...

— Vous êtes encore une enfant, Flossie! — reprit Ely en l'embrassant; — vous saurez un jour que l'on n'a pas de

courage contre celui qu'on aime et de qui l'on est aimée... Laissez-moi faire. Vous serez fiancés avant ce soir....

Elle dit ces paroles d'exhortation et d'espérance avec un accent amer que Florence ne lui connaissait pas. En écoutant la jeune fille raconter le malentendu si léger qui la séparait de Verdier, elle avait eu la sensation plus vive de sa propre misère. Cette querelle des deux amoureux était la brouille d'une enfant, — comme elle avait appelé miss Marsh, — avec un autre enfant, et par comparaison, elle avait pensé à sa rupture à elle, avec Pierre, à ce qu'il y avait entre eux, maintenant, d'amer, de souillé, d'inexpiable. Devant cette jolie fierté de l'Américaine, innocente et calomniée, elle avait senti comme il est dur d'être accusée justement et de devoir ou bien mentir, ou bien avouer sa honte en implorant pitié! En même temps, elle était saisie d'une véritable indignation contre les procédés d'espionnage employés par l'archiduc pour garder Verdier. Elle retrouvait là ce qui la soulevait de haine contre Olivier depuis la veille : cet attachement de l'homme pour l'homme, cette amitié jalouse de l'amour, hostile à la femme, et la poursuivant, la traquant, par tous les moyens, afin d'en préserver l'ami. Certes le sentiment du prince pour son collaborateur n'était pas tout à fait pareil à celui d'Olivier pour Pierre et de Pierre pour Olivier. C'était l'affection d'un savant pour un compagnon de laboratoire, d'un maître pour son disciple, presque d'un père pour son fils. Mais cette amitié, tout intellectuelle, n'en était pas moins une amitié passionnée à sa manière; et de se mettre en campagne pour la briser, comme elle fit, aussitôt la *Jenny* quittée, madame de Carlsberg éprouvait le soulagement d'une sorte de revanche personnelle. Pauvre revanche et qui ne l'empêcha pas, à travers ces démarches entreprises pour le bonheur d'une autre, d'avoir le cœur ravagé par le désespoir de son propre bonheur perdu!... Son premier soin, après sa conversation avec Florence, fut de courir à la villa qu'Andriana occupait sur la route de Fréjus, à l'autre extrémité de Cannes. Elle n'eut besoin de rien demander à la généreuse Italienne. Celle-ci n'eut pas plutôt appris le malentendu qui séparait Verdier et miss Marsh :

— Mais pourquoi n'a-t-elle pas parlé? s'écria-t-elle.

Pauvre chère créature! Je voyais bien qu'elle avait quelque chose, les derniers jours. Et c'était cela!... Mais je veux tout de suite aller chez vous, voir ce Verdier, voir le prince, leur dire la vérité. Il faudra bien qu'ils reconnaissent que Florence ne s'est prêtée à rien de mal... D'ailleurs, j'en ai assez de toujours me cacher, de toujours mentir. Je veux déclarer mon mariage et, dès aujourd'hui. Je n'attendais qu'une occasion pour décider Corancez. La voici...

— Et votre frère? demanda Ely.

— Eh?... Mon frère?... Mon frère?... répéta la Vénitienne.

Sur son beau visage où le sang coulait en si fraîches ondées, une rougeur courut à cette évocation, puis une pâleur. Il était visible qu'un dernier combat se livrait dans cette nature longtemps asservie : un reste de terreur y luttait contre la force morale enfin reconquise. Elle avait deux motifs tout puissants pour être courageuse : son amour, encore exalté par le bonheur et la volupté, puis sa toute récente espérance d'être mère. Elle allait elle-même la dire à Ely, avec la magnifique impudeur, presque l'orgueil des épouses vraiment éprises.

— D'ailleurs, ajouta-t-elle, je n'aurai plus le choix longtemps : je crois que je suis enceinte... Mais envoyons chercher Corancez tout de suite. Ce que vous lui conseillerez, vous, il le fera. Insistez... Je ne comprends pas ce qui le fait hésiter; si je n'avais pas tant de confiance en lui, je croirais qu'il regrette déjà de s'être lié...

Contrairement aux craintes exprimées par la sentimentale Andriana, le Provençal ne formula aucune objection lorsque madame de Carlsberg lui demanda de révéler à l'archiduc et au préparateur tout le mystère — ou toute la comédie — du *matrimonio segreto*. Son vieux père aurait une fois de plus prononcé la phrase topique : « Marius est un fin merle... », s'il avait pu voir la cordiale condescendance avec laquelle fut accordée cette permission qui marquait pour l'aimable intrigant le terme suprême de ses vœux. Il y a du Grec et du Toscan chez ces Méridionaux du voisinage de Marseille, et ils semblent tous porter écrit dans le fond de leur cœur le dicton où se résume toute la philosophie italienne ou levantine : *Chi ha pacienza, ha gloria*... Celui-ci avait bien compté rendre le mariage public, aussitôt qu'il aurait une espérance

d'être père. Mais consentir à cette publicité sur la prière de la baronne Ely et par dévouement pour une jeune fille calomniée, quelle occasion de se montrer magnanime et pratique! Et toutes ses complexités de personnage imaginatif et retors se retrouvaient dans le discours qu'il débita aux deux femmes, sincèrement ou presque :

— Il faut suivre sa chance, Andriana. C'est ma grande maxime, vous savez. Cette histoire de miss Marsh et de Verdier, c'est pour nous l'indication... Nous devons annoncer notre mariage, quoi qu'il en doive arriver... J'aurais tant voulu prolonger ce mystère!... C'est si délicieux, notre aventure!... Moi, je suis un romanesque avant tout, un homme de la vieille école, un troubadour. La voir, l'adorer, — il montrait Andriana qui rougissait de plaisir à ces protestations, — et sans autres complices de notre bonheur que des amis comme vous, — il se tournait vers Ely, — comme Pierre, comme miss Marsh, c'était l'idéal réalisé... Ce sera un autre idéal, mais tout de même un idéal, que de dire fièrement à tous : « C'est moi qu'elle a choisi... » Mais, — et il prit un temps pour souligner l'importance de son conseil, — si Corancez est un troubadour, c'est un troubadour qui se pique d'avoir du doigté. Sauf avis contraire, je ne crois pas très sage qu'Andriana et moi allions annoncer notre mariage au prince... Vous me permettez de vous parler franchement, baronne? D'ailleurs, je n'ai jamais su flatter... Le prince... comment exprimer cela?... Enfin le prince, est très prince : il n'aime pas beaucoup être contrarié, et le sentiment de Verdier pour miss Marsh ne lui plaît guère... Il n'est pas sans connaître leur brouille. Peut-être même a-t-il jugé sévèrement la jeune fille devant son préparateur. Il voudrait le garder au laboratoire, ce garçon. C'est bien naturel : Verdier a tant de talent! Bref, tout cela ne peut pas lui rendre bien agréable que de braves gens viennent lui dire : « Vous savez, on a calomnié miss Marsh. Elle a été la confidente de la plus honnête, de la plus loyale des femmes, dans la plus honnête, la plus légitime des unions!... » Et puis, reconnaître une erreur de ce genre devant des témoins étrangers!... Bref, il me paraît plus simple et plus utile, pour la réconciliation finale, que le prince apprenne tout par vous, chère baronne, et par

vous seule... Andriana va vous écrire une lettre ici même, je la lui dicterai, pour vous prier d'être son interprète, notre interprète auprès de Son Altesse, de lui annoncer notre mariage; tout le reste ira de soi, pendant que nous nous arrangerons, nous, comme nous pourrons, avec ce brave Alvise...

Ainsi les influences les plus diverses aboutissaient à mettre madame de Carlsberg dans un conflit nouveau avec son mari, au moment où elle traversait une crise si douloureuse qu'elle était incapable de prévoyance et de défense ou, simplement, d'observation. Elle devait souvent, plus tard, se rappeler cette matinée et quel tourbillon de circonstances, où il semblait que ni Pierre, ni Olivier, ni elle-même ne dussent jamais être mêlés, l'avait emportée, elle d'abord, pour atteindre ensuite les deux jeunes gens. Que Chésy se fût sottement ruiné à la Bourse et que Brion voulût profiter de cette ruine pour séduire la pauvre Yvonne, — que celle-ci ressemblât trait pour trait à la fille morte de Marsh et que cette identité de physionomie intéressât le nabab de Marionville au point de le déterminer à la plus romanesque et à la plus pratique des charités, — que Verdier eût fait une découverte d'une immense valeur industrielle, et que le même Marsh essayât de se procurer le bénéfice de cette invention par le plus sûr moyen, en donnant sa nièce pour femme au jeune physicien, — qu'Andriana et Corancez fussent à l'aguet d'une occasion pour rendre public leur invraisemblable mariage secret, — c'étaient là autant d'histoires différentes de la sienne et qui paraissaient ne devoir jamais lui importer qu'indirectement. Chacune de ces histoires entrait cependant pour quelque chose, comme par un concours prémédité, dans la démarche qu'elle se préparait à faire sur le conseil de Corancez; et cette démarche elle-même allait préparer un dénouement inattendu et terrible à la tragédie morale où elle était engagée sans y voir d'issue. Ce jeu des événements les plus disparates les uns sur les autres, qui donne au croyant la pacifiante évidence d'une justice supérieure, nous inflige, au contraire, une impression de vertige lorsque, ne croyant pas, nous constatons seulement le stupéfiant imprévu de ces rencontres. Que de fois Ely s'est demandé quel eût été l'avenir de sa passion, même

après l'entretien d'Olivier avec Pierre, si elle n'était pas allée sur la *Jenny*, ce jour-là, pour rendre service à Yvonne, si Marsh ne lui avait pas demandé de réconcilier Verdier et Florence, enfin si le mariage d'Andriana et de Corancez n'avait pas été annoncé à l'archiduc dans des conditions de bravade qui achevèrent d'exaspérer sa rancune! Vaines hypothèses et qui font sentir plus durement, à ceux qui se livrent à cet enfantin travail de recommencer leur vie en pensée, la marche irrésistible du sort!

En se dirigeant vers la villa Helmholtz, avec la lettre d'Andriana roulée dans son gant, Ely ne soupçonnait guère ce redoutable et tout proche avenir. Elle n'était certes pas joyeuse, — il n'y avait plus de joie pour elle, séparée de Pierre et si cruellement, — mais elle éprouvait une amère satisfaction de vengeance, qu'elle devait payer trop cher. A peine rentrée, elle fit demander au prince, qui ne déjeunait plus jamais avec elle, s'il pouvait lui accorder un entretien, et elle fut introduite dans le laboratoire où elle n'était pas entrée trois fois. Là, dans ce décor d'usine scientifique, le corps enveloppé du grand tablier, la petite calotte sur le haut de la tête, l'héritier des Habsbourg se tenait debout devant un fourneau de forge, au feu duquel il chauffait lui-même, de ses mains corrodées, une tige de fer. Un peu plus loin, Verdier disposait des piles électriques, vêtu comme son patron; et ce n'étaient partout dans la vaste pièce, éclairée d'en haut, que machines compliquées, instruments mystérieux, appareils d'aspect inintelligible pour un ignorant. Les deux physiciens, surpris ainsi dans l'exercice de leur profession, avaient cette physionomie attentive et lente que la science expérimentale finit par donner à tous ses fervents. On y reconnaît la soumission à l'objet, la patience qu'impose la durée nécessaire des phénomènes, la certitude dans l'attente, ces hautes vertus intellectuelles que produit la vision constante de *la loi*. Cependant, même à travers la sérénité du travail, il était visible qu'un souci tourmentait le préparateur. Le prince, lui, semblait rajeuni à force de gaieté, — mais une gaieté mauvaise et méchante, que la présence de sa femme sembla rendre plus cruelle encore. Il l'accueillit par cette phrase, chargée de haineux sous-entendus :

— Qui nous vaut l'honneur de votre visite, ma chère amie, dans notre pandémonium?... Ce n'est pas très réjouissant au premier coup d'œil. Pourtant on y est plus heureux qu'ailleurs... Les sciences naturelles vous procurent une sensation que la vie ne donne guère, celle de la vérité... Il ne peut y avoir ni mensonge ni déception dans une expérience bien faite? N'est-ce pas, Verdier?

— Je suis heureuse d'entendre Votre Altesse me parler ainsi, — répliqua la jeune femme, et, rendant à son époux ironie pour ironie : — Puisque vous aimez tant la vérité, vous m'aiderez, j'espère, à faire rendre justice à une personne que l'on a calomniée cruellement ici, peut-être auprès de vous, monseigneur, et certainement auprès de M. Verdier.

— Je ne vous comprends pas, — dit l'archiduc, dont le visage s'était soudain rembruni. — Nous ne sommes pas des gens du monde, nous, et nous ne laissons, M. Verdier et moi, calomnier qui que ce soit devant nous. Lorsque nous croyons quelque chose de quelqu'un, c'est que nous avons des preuves; n'est-ce pas, Verdier?

Il s'était retourné vers le préparateur, qui ne répondit pas. La phrase de la baronne Ely avait été aussi claire pour les deux hommes que si elle eût nommé miss Marsh, et le regard de Verdier révéla combien il aimait la jeune Américaine, combien il avait souffert de ne plus l'estimer. Cette constatation nouvelle d'un sentiment détesté fut pénible à l'archiduc, et sa voix devint tout à fait autoritaire, presque brutale, pour conclure :

— D'ailleurs, madame, nos instants sont comptés. Les expériences n'attendent pas, et vous m'obligeriez beaucoup de parler autrement que par énigmes.

— J'obéis, monseigneur, répondit madame de Carlsberg, et je serai brève ; j'ai su par mon amie, mademoiselle Marsh...

— Si c'est pour nous parler de cette intrigante que vous êtes venue ici, fit brusquement le prince, la conversation est inutile...

— Monseigneur...

C'était Verdier qui se rapprochait. L'insulte lancée par l'archiduc à Florence venait de le faire tressaillir jusque dans le plus intime de son être.

— Eh bien? reprit le maître, en se retournant vers son préparateur : oui ou non, avons-nous la preuve que madame Bonaccorsi a des rendez-vous dans une petite maison du Golfe-Jouan? Oui ou non, l'y avons-nous vue entrer? Oui ou non, savons-nous par qui la maison est louée, et l'amant avec qui elle s'y retrouve? Oui ou non, miss Marsh l'accompagne-t-elle? Oui ou non, si vous aviez un frère, un ami, lui laisseriez-vous épouser une fille dont vous sauriez qu'elle est la complice d'une aventure de cette espèce?

— Elle n'est la complice d'aucune aventure, — interrompit Ely avec une indignation qu'elle ne dissimulait pas : — madame Bonaccorsi n'a pas d'amant. — Elle répéta : — Non, madame Bonaccorsi n'a pas d'amant... Puisque vous m'y avez autorisée, laissez-moi mettre les points sur les *i*, monseigneur... Le 14 de ce mois, vous entendez? à Gênes, moi qui vous parle, j'ai assisté à son mariage avec M. de Corancez dans la chapelle du palais Fregoso, et miss Marsh y assistait comme moi... A tort ou à raison, ils ont voulu que la cérémonie fût secrète. Ils avaient leurs motifs. Ils ne les ont plus, et voici la lettre par laquelle Andriana me prie d'annoncer officiellement son mariage à Votre Altesse... Vous voyez bien, — elle s'adressait à Verdier, — que Florence n'a jamais cessé d'être la plus honnête, la plus droite, la plus pure des jeunes filles, et combien j'avais raison de dire qu'elle a été calomniée, cruellement, indignement...

L'archiduc avait pris le billet d'Andriana. Il le lut, puis il le rendit à sa femme, sans commentaires. Il la regarda bien en face, du regard aigu et altier qu'ont si aisément les princes et dont l'impérieuse inquisition lit jusqu'au fond d'une conscience. Il vit qu'elle ne mentait pas. Il regarda Verdier ensuite, mais avec des yeux où la colère se fondait en une profonde tristesse : et, sans prêter plus d'attention à Ely que si elle n'était pas là, il interpella le jeune homme, avec le tutoiement qu'avaient autorisé la différence de leurs âges et de leurs positions, mais que le prince épargnait d'ordinaire à son aide, devant témoins :

— Ami, — lui dit-il, et sa voix si âpre, si métallique d'ordinaire s'attendrissait; — avoue-moi la vérité : tu regrettes ta résolution?

— Je regrette d'avoir été injuste, — répondit Verdier avec un accent aussi ému que celui de son maître, — c'est vrai,

monseigneur; et je voudrais pouvoir demander pardon à la personne que j'ai méconnue...

— Tu auras tout le temps de te faire pardonner, reprit l'archiduc. Sois-en bien sûr. C'est de sa part que l'on est venu... Est-ce exact, madame? demanda-t-il à Ely.

— C'est exact, dit la jeune femme.

— Tu vois, — fit le prince... — Allons, — continua-t-il, avec un singulier mélange de pitié et de brusquerie, — descends dans ton cœur; tu as eu huit jours pour y voir clair: tu l'aimes toujours?...

— Je l'aime, — répondit Verdier, après un silence.

— Encore un homme au rancard, — dit le prince en haussant les épaules, mais il accompagna la trivialité brutale de son expression d'un profond soupir qui en sauvait le cynisme. — Ainsi, malheureux, — continua-t-il, — cette vie que nous menions ensemble, si pleine, si haute, si libre, ne te suffit plus; cette joie virile, cette fière exaltation de la découverte, que nous avons goûtée ensemble ici, pleinement, longuement, royalement, tu en as assez? Tu veux rentrer dans cette infâme société que je t'avais appris à juger pour ce qu'elle vaut, te marier, quitter cet asile, quitter la science, quitter ton maître, ton ami!...

— Mais, monseigneur, interrompit Verdier, ne puis-je pas être marié et continuer à travailler avec vous?

— Avec cette femme-là? jamais, — répondit l'archiduc, sur un ton d'énergie passionnée: et, la colère le gagnant: — jamais! — insista-t-il. — Séparons-nous, puisqu'il le faut, mais sans hypocrisie, sans mensonges, d'une manière vraiment digne de ce que nous avons été l'un pour l'autre... Tu le sais bien, que la première condition à ton mariage avec cette fille, c'est que tu livres à son brigand d'oncle ce secret-ci, — et il frappa de la main un des accumulateurs rangés sur la table. — Ne me dis pas que tu refuseras, parce que l'invention est à nous deux: je t'en donne ma part, entends-tu, je te la donne! Tu arriverais à me trahir par faiblesse, par ce lâche amour que je te vois au cœur... Tu n'auras pas ce remords-là. Épouse cette femme. Vends notre invention à ce brasseur d'affaires... Vends-lui la science. Je t'y autorise. Mais je ne te verrai plus... Car c'est cela que tu vas lui vendre, entends-tu: *la Science*! Fais-le, mais sache que tu le fais, et sache

aussi qu'en le faisant tu participes à toute l'ignominie de l'époque, à ce vaste crime collectif que les niais appellent la civilisation. De ta découverte, de tes découvertes, car tu continueras de travailler et d'avoir du génie, ton nouveau maître fera des millions et encore des millions, ce qui signifie un luxe abject et des vices immondes en haut, en bas un fumier de misère et d'esclavage humain... Ah! cette fille, que je l'avais bien jugée au premier jour! Voilà son œuvre. Elle est apparue et tu n'as pu tenir, contre quoi? Contre des sourires et des regards qui auraient été à d'autres si tu ne t'étais pas trouvé là, au premier imbécile venu avec du torse et des moustaches!... Contre des toilettes surtout et contre du luxe!... Laisse-moi continuer! Dans une heure tu seras près d'elle et tu riras de ton vieux maître, de ton ami, tant que tu voudras, avec elle... Un ami comme moi, et qui t'aime comme je t'aimais, tu ne sais pas ce que c'est! Tu le comprendras un jour, quand tu auras mesuré la différence entre ce que tu quittes, cette mâle communion d'idées, cette héroïque intimité de pensées, et ce que tu préfères : cette vie où tu vas entrer, étiolante, dégradante, empoisonnée... Adieu, Verdier, — et l'étrange personnage eut pour dire ce mot : « Adieu », un accent d'une amertume et d'une tristesse infinies. — Tu épouseras cette fille, je le lis dans tes yeux. Puisqu'il en est ainsi, va-t'en, je préfère ne plus jamais te revoir. Fais ta fortune avec ce que tu as appris chez moi. Tu l'aurais appris ailleurs, et nous sommes quittes : je t'ai dû les meilleures heures de ma vie depuis des années. A cause de cela je te pardonne. Mais je te répète, que je ne te revoie plus. Tout est fini, de toi à moi... Et vous, madame, — continua-t-il en enveloppant Ely d'un véritable jet de haine, — vous, je vous promets que je vous retrouverai...

VII

LE DÉNOUEMENT

Cette menace, prononcée pourtant d'une voix qui révélait une résolution bien déterminée, n'avait pas fait baisser les

yeux à la jeune femme. De cette scène, si redoutable pour elle, puisqu'elle s'y était attiré définitivement la haine du plus vindicatif des hommes et du plus injuste, elle ne retenait, en rentrant dans sa chambre, qu'une impression, et bien étrangère à sa sécurité personnelle. En écoutant l'archiduc jeter ce cri passionné d'amitié blessée, elle s'était représenté trop nettement ce qu'avait dû être l'entretien des deux autres amis, d'Olivier et de Pierre. Elle venait de saisir sur le vif le sentiment qui les unissait contre elle : cette révolte de l'Homme malheureux, contre la Femme et contre l'Amour, et cet élan pour se réfugier dans la fraternité virile, comme dans la seule forteresse où la funeste compagne ne puisse plus l'atteindre. Elle avait vu l'amour en conflit avec l'amitié. Dans le cœur de Verdier, l'amour l'avait emporté : il n'avait pour le prince qu'une affection de disciple à maître, d'obligé à protecteur, toute en déférence et en reconnaissance ; et puis, Verdier estimait la femme qu'il aimait. Que son attitude eût été différente s'il eût rendu à son patron amitié pour amitié, comme Pierre à Olivier, et surtout s'il eût jugé Florence Marsh comme Pierre jugeait sa maîtresse ! Cette analogie et ce contraste s'imposèrent à Ely, au sortir du laboratoire, avec une intensité qui finit d'user ce qui lui restait d'énergie physique. La nécessité d'agir pour les autres ne la soutenait plus. Elle était seule en face d'elle-même, et, comme il arrive après des émotions trop violentes suivies d'efforts trop énergiques, l'organisme en elle défaillit. Elle fut, à peine revenue chez elle, terrassée par une migraine pareille à une agonie : et de telles crises sont une agonie, en effet, celle du système nerveux, auquel la volonté a emprunté trop de forces, et qui crie grâce. Ely n'essaya pas de lutter ; elle se coucha comme une malade, à une heure, après avoir envoyé une dépêche à la seule personne dont elle pût supporter la présence, la seule dont elle attendît un appui : la dévouée Louise Brion, la confidente bien négligée pendant ces dernières semaines.

— C'est mon amie à moi, se disait-elle, et cette amitié dévouée vaut mieux que la leur, qui n'est faite que de haine...

Dans cette extrémité de détresse, elle s'adressait donc, elle aussi, à l'amitié. Elle avait tort de croire que Louise lui fût

plus dévouée, à elle, que ne l'était Olivier à Pierre, ou l'archiduc à Verdier. Mais elle ne se trompait pas en pensant que ce dévouement était autre. En effet, l'amitié féminine et l'amitié masculine diffèrent d'abord en ceci, que la seconde est presque toujours la mortelle ennemie de l'amour, et que l'autre en est le plus souvent la complaisante alliée. Il est rare qu'un ami voie d'un œil indulgent la maîtresse de son ami, au lieu que l'amie, même la plus honnête, garde une naturelle sympathie à l'amant de son amie, pourvu que cet amant rende cette amie heureuse. C'est que la plupart des femmes sont amoureuses de l'amour, de tout amour, de celui des autres comme du leur propre. L'homme, au contraire, par un instinct où se retrouve le farouche despotisme du mâle primitif, ne s'attendrit guère que sur une seule sorte d'amour, celui qu'il ressent ou celui qu'il inspire. On l'a vu, Louise Brion était déjà toute bienveillance, toute pitié pour Hautefeuille, au moment même où, recevant la confession d'Ely dans le jardin de sa villa, elle la suppliait de renoncer à ce dangereux amour. Dès cette soirée elle s'intéressait au jeune homme, à ses émotions, à ses délicatesses, alors qu'elle employait toute l'éloquence d'une tendresse inquiète à demander que son amie ne le revît jamais ! Plus tard, quand Ely s'était abandonnée tout entière à son amour, Louise s'était retirée, effacée, — par scrupule et pour ne pas assister à une aventure où sa conscience lui montrait une grande faute. — par discrétion et pour ne pas imposer aux amoureux une importune intimité, — par pudeur aussi, par cet effarouchement un peu troublé de l'honnête femme devant des ivresses interdites. — Mais pas une minute, dans cette retraite et dans cet effacement, elle n'avait éprouvé la moindre hostilité contre Pierre. Sa tendre imagination de femme n'avait pas cessé de l'associer malgré elle au roman passionné de son amie, Le singulier déplacement de personnalité qui l'avait toujours fait vivre en pensée la vie d'Ely plus que la sienne propre avait continué de s'accomplir en elle. Mais surtout depuis le retour d'Olivier, cette identification de son cœur avec le cœur de sa chère amie était devenue complète. Ce dîner à Monte-Carlo, avec les Du Prat tout à côté, l'avait bouleversée à lui donner la fièvre ; et depuis lors,

elle attendait cet appel de sœur, cette invitation à partager les épouvantes, les combats, toutes les souffrances d'un amour dont elle avait vainement voulu ignorer les bonheurs. Aussi ne fut-elle ni surprise ni trompée par la dépêche d'Ely qui parlait seulement d'un peu de malaise. Du coup, elle devina toute la catastrophe, et avant la fin de l'après-midi, elle était au chevet de la malheureuse, recevant, acceptant, provoquant toutes ses confidences, n'ayant plus en elle de quoi juger cette douleur. Et pour sécher les larmes qui mouillaient ce cher visage, pour calmer l'ardeur de cette petite main qui brûlait la sienne, elle était prête à toutes les faiblesses, à toutes les indulgences, à toutes les complicités!

De ces complicités, la première, la plus innocente lui fut demandée par Ely le surlendemain : — car pendant trente-six heures la migraine fut la plus forte. Comme tous les êtres d'une physiologie vigoureuse, Ely n'était jamais ni souffrante ni bien portante à demi. Quand elle eut enfin pu dormir du sommeil accablé qui suit de pareilles secousses, elle se retrouva tout entière, aussi énergique, aussi volontaire qu'à la veille du coup qui l'avait foudroyée en plein bonheur, mais sans savoir comment employer cette énergie reconquise : et de nouveau, elle se posa cette question dont la réponse dicterait toute sa conduite; « Pierre est-il encore à Cannes? » Elle espéra que, dans l'après-midi, elle recevrait quelque visite qui la renseignerait. Mais aucune des personnes qui vinrent la voir ne prononça même le nom d'Hautefeuille, et elle-même ne se sentit pas le courage de nommer le jeune homme. Il lui semblait que sa voix ne pourrait pas en articuler les syllabes sans que son visage s'empourprât de sang et que son émotion éclatât immédiatement à tous les yeux. Pourtant elle n'eut chez elle, cette après-midi, que des amies sincères. Ce fut d'abord Florence Marsh, les yeux rayonnant d'une joie profonde et calme, son clair sourire sur sa bouche aux belles dents blanches :

— Je viens vous remercier, chère baronne : je suis engagée avec M. Verdier. Je sais tout ce que nous vous devons et je ne l'oublierai pas... Mon oncle m'a priée de l'excuser. Il a

tant à faire pour que nous puissions partir demain sur la *Jenny*!... Mon fiancé vient avec nous...

Ely pouvait-elle mêler à cette joie, dont l'innocence lui faisait mal, un seul des soupirs qui gonflaient son pauvre cœur? Pouvait-elle davantage laisser soupçonner sa peine à la bonne Andriana, qui arrivait toute souriante de ce que le valet de pied l'eût introduite en annonçant : « Madame la vicomtesse de Corancez »?...

— Eh bien! avait dit la Vénitienne, Alvise a été très gentil. Comme on est enfant d'avoir peur! Nous nous serions épargné tant de tracas, si je lui avais parlé dès le premier jour!... Mais, — ajouta-t-elle, — je ne regrette pas cette folie! Ce sera un si doux souvenir!... Et j'avais tant monté la tête à Marius qu'il n'est pas rassuré... Qu'est-ce qu'on peut nous faire, à présent, je vous le demande?

Et ce fut ensuite le tour des Chésy, elle toute frémissante de gaieté retrouvée, lui déjà étonnant d'impertinence aristocratique dans son rôle de futur éleveur de l'Ouest :

— Quand il s'agit de chevaux, ce pauvre Marsh a des idées d'enfant, disait-il; mais il a tant de veine! Au moment où il entreprend cette spéculation d'élevage, il me trouve...

— Enfin, je vais voir les Américaines chez elles! disait Yvonne. Je ne suis pas fâchée de leur donner quelques leçons de vrai *chic*...

Comment Ely n'eût-elle pas laissé ce ménage de gentils oiselets parisiens continuer ce désarmant babillage, en se félicitant qu'il n'effleurât même pas le sujet qui lui tenait tant à cœur?... Elle les écoutait raconter leur future expédition d'Amérique avec une légèreté qui donnait l'impression une fois de plus qu'ils *jouaient à la vie;* et ils venaient de traverser tous deux, sans y rien apprendre, une si redoutable épreuve!... Ely leur enviait ces facultés d'oubli, de recommencement, d'illusion. Mais toutes ces destinées, celle de Marsh, de Verdier, de Corancez n'étaient-elles pas ainsi? N'avaient-elles pas toutes, devant elles, de l'air, de l'étendue, l'indéfini de l'avenir, — telles des barques lancées sur un grand fleuve qui va les porter là-bas, vers un libre océan? Sa destinée, à elle, au contraire, c'était le bateau engagé dans un bras étroit de rivière et qui s'arrête, emprisonné contre un barrage au delà duquel l'atten-

dent les tourbillons, la cataracte, le précipice. Un mot prononcé par Yvonne — sur sa joie d'aller voir le Niagara — avait fait naître dans l'esprit d'Ely cette image. Elle s'y complut, comme à une image trop vraie de son isolement sentimental; et, sans cesse, durant ces visites, ses regards se tournaient vers Louise, comme si elle avait voulu se bien convaincre qu'elle avait pourtant un témoin de ses émotions, un cœur capable de la comprendre, de la plaindre, de la servir. De la servir surtout! A travers les phrases qu'elle écoutait et auxquelles elle répondait, sa pensée continuait de suivre son idée: savoir si Pierre était parti. Et ce fut la question qui lui vint naturellement aux lèvres aussitôt en tête à tête avec madame Brion :

— Tu as entendu, lui dit-elle, tout ce qu'ils ont raconté?... Je n'en sais pas plus qu'avant... Pierre est-il encore ici? Et s'il y est, quand part-il?... Ah! Louise!...

Elle n'acheva pas. Le service qu'elle voulait demander à son amie était d'un ordre si délicat! Elle avait honte elle-même de formuler son propre désir. Mais la tendre créature à qui elle s'adressait la comprit et lui fut reconnaissante de cette hésitation :

— Pourquoi ne me confies-tu pas toute ta pensée? dit-elle. Tu voudrais que j'essaie de le savoir pour toi.

— Mais comment feras-tu? — reprit Ely, sans s'étonner de la facilité avec laquelle sa faible amie semblait prête à exécuter une mission si opposée à son caractère, à ses principes, à sa raison aussi.

Quel résultat pouvait donner cette enquête sur la présence de Pierre et son plus ou moins de durée probable? Était-ce pas l'occasion pour Louise de reprendre, avec plus de force encore, ses conseils de la première confidence? Entre madame de Carlsberg et Hautefeuille, désormais, il ne pouvait plus y avoir que le silence et l'oubli : se revoir, c'était pour tous deux se condamner à la plus vaine des explications et la plus douloureuse; se reprendre, c'était l'enfer. Tout cela, Louise Brion le savait bien; mais elle savait en même temps que si elle obéissait au désir d'Ely, ces chères prunelles tristes s'éclaireraient d'un peu de joie, et, pour toute réponse à la question que l'autre lui posait, elle se leva en disant;

— Comment je ferai? Mais c'est bien simple. Dans une demi-heure, je te saurai ce que tu veux savoir... As-tu la liste des étrangers ici?

— Elle doit être à la quatrième page d'un de ces journaux, fit Ely. Pourquoi veux-tu la voir?

— Pour y chercher le nom d'une personne que je connaisse et qui habite à l'hôtel des Palmes... Bon! j'ai trouvé... Madame Nieul... Attends-moi sans trop d'impatience.

— Eh bien! — disait-elle en rentrant dans le salon une demi-heure plus tard, comme elle l'avait annoncé, — ils sont ici tous les deux, et ils ne partiront pas de quelques jours. Madame Du Prat est malade... Ça m'a coûté un peu, — ajouta-t-elle avec un sourire encore ému. — Je suis arrivée là-bas. J'ai demandé si madame Nieul était là, et je lui ai mis une carte. Puis, j'ai regardé le tableau des voyageurs et j'ai interrogé le secrétaire d'un air indifférent. Je lui ai dit : « Je croyais monsieur et madame Du Prat déjà partis?... Est-ce qu'ils sont ici pour longtemps encore? » Avec cette petite phrase j'ai tout su...

— Et tu as fait cela pour moi! — lui répondit Ely en lui prenant la main et la lui caressant : — Comme je t'aime!... Regarde. Je me sens revivre... Je le reverrai. Tu m'aideras à le revoir... Tu me le promets... Ah! il faut que je lui parle, une fois encore, une seule fois! Je veux lui avoir dit la vérité, qu'il apprenne du moins que je l'ai aimé, sincèrement, passionnément, profondément aimé. C'est si dur de ne même pas savoir ce qu'il pense de moi!

Oui. Que pensait Pierre Hautefeuille de la maîtresse idolâtrée quelques jours auparavant, si haut placée dans son estime, et soudain convaincue à ses yeux d'une telle honte?... Hélas! le malheureux le savait-il lui-même? Était-il capable de s'y reconnaître parmi tant d'idées et d'impressions contradictoires qui se pressaient, se heurtaient, se succédaient dans son âme? Peut-être, s'il avait pu quitter Cannes aussitôt, ce tumulte intérieur aurait-il été moins fort. C'était le seul plan de conduite à suivre après le serment qu'Olivier et lui avaient échangé : s'en aller, mettre de l'espace, du temps, des

événements entre eux et cette femme qu'ils aimaient tous les deux et qu'ils s'étaient juré d'immoler à leur amitié. La volonté a beau être forte : que peut-elle sur l'imagination, sur le cœur, sur l'abîme trouble des sens? Nous ne sommes les maîtres que de nos actes. Nous ne le sommes pas de nos rêves, de nos regrets, de nos désirs. Ils s'éveillent, ils frémissent, ils grandissent en nous. Ils nous rendent présents, jusqu'à l'obsession, des regards, des sourires, un visage, l'éclat d'une épaule, le contour d'un sein, et voici que l'ancienne fièvre court dans nos veines... La maîtresse abandonnée est là qui nous appelle, qui nous veut, qui va nous reprendre. Et si nous sommes dans la même ville qu'elle, si, pour la revoir, il nous suffit d'un quart d'heure de marche, qu'il faut de courage pour ne pas succomber!... Ce départ sauveur, Pierre et Olivier en avaient bien senti la nécessité, ils en avaient pris la résolution. Puis, un contre-temps imprévu les avait immobilisés dans cet hôtel. Comme le secrétaire l'avait dit à Louise Brion, madame Du Prat était vraiment malade. Elle avait subi une commotion trop violente dont elle ne parvenait pas à se remettre. Il lui en restait une nervosité du cœur telle qu'aussitôt sortie de son lit et debout, au moindre mouvement, des palpitations la reprenaient, à croire qu'elle allait mourir là, étouffée. Le médecin l'avait mise en observation, et il défendait qu'elle voyageât d'ici à quelques jours. Dans ces circonstances, la sagesse eût voulu que Hautefeuille, du moins, partît. Il ne l'avait point fait. Il lui avait été impossible de laisser Du Prat rester seul à Cannes. Il s'était donné comme prétexte le devoir de ne pas abandonner son ami dans un moment difficile. S'il fût descendu tout au fond dans sa conscience, jusqu'à cette place où se dissimulent les pensées dont nous avons honte, les calculs inavoués, les égoïsmes obscurs, il eût découvert d'autres motifs et de moins nobles à cette prolongation de séjour. Bien qu'il eût dans la parole d'Olivier la confiance la plus entière, il détestait cette idée qu'il demeurât seul dans la même ville qu'Ely de Carlsberg. Malgré leur effort héroïque pour préserver une amitié si chère, malgré l'estime, la tendresse, la pitié qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, malgré tant de souvenirs sacrés, malgré l'honneur, *la femme* était entre eux, et, avec la femme, tout ce

que sa fatale influence insinue si vite en nous : les instinctives jalousies, les susceptibilités frémissantes, les taciturnes malaises. Ils n'allaient pas tarder à le sentir tous les deux, et combien profondément le funeste poison était entré dans leur chair. Ils allaient constater aussi cette chose étrange, monstrueuse en apparence, en réalité si naturelle, que cet amour, dont ils avaient juré la mort au nom de leur amitié, était maintenant lié à cette amitié du plus étroit lien. Ni l'un ni l'autre ne pouvait penser à son ami, le regarder, l'écouter, sans revoir aussitôt l'image d'Ely, de cette maîtresse qui leur avait appartenu à l'un et à l'autre. Ils lui appartenaient maintenant par une solidarité d'obsession qui fit de ces quelques jours de tête-à-tête une véritable crise de « folie à deux », d'autant plus torturante que, fidèles à leur promesse, ils évitaient également de prononcer ce nom de femme. Mais qu'avaient-ils besoin de s'en parler pour savoir qu'ils y pensaient?

Qu'elles furent pénibles, ces journées, et quoiqu'elles n'aient pas été nombreuses, comme elles leur semblèrent durer longtemps, durer toujours !... Ils se retrouvaient, le matin, vers les dix heures, dans le salon d'Olivier. Qui les eût entendus se dire bonjour, Pierre demander des nouvelles de Berthe, Olivier en donner, puis tous les deux parler du journal qu'ils venaient de lire, du temps qu'il faisait, de l'emploi possible de leurs heures, ne se fût jamais douté que cette première rencontre leur était un saisissement. Pierre sentait que son ami l'étudiait, tandis que lui-même étudiait son ami. Chacun avait comme faim et comme soif de savoir tout de suite si l'autre avait eu les mêmes pensées que lui-même, la même pensée plutôt, durant les heures de séparation. Cette pensée, ils la lisaient dans les yeux l'un de l'autre, aussi distinctement que si elle eût été écrite avec des mots sur du papier, comme l'affreuse phrase qui avait à jamais éclairé Pierre. L'invisible fantôme passait entre eux, et ils se taisaient... Cependant ils pouvaient voir par la fenêtre ouverte que le radieux printemps méridional continuait à remplir le ciel d'azur, les chemins de fleurs, l'air de parfums. L'un d'eux proposait une promenade à l'autre, dans la vaine espérance qu'un peu de la sérénité lumineuse de cette admirable nature passerait dans leur âme. Ils avaient tant

aimé à marcher ensemble autrefois, pensant tout haut, mettant leurs esprits, comme leurs corps, au même pas ! Ils sortaient, et, après dix minutes, la conversation entre eux tombait. D'instinct, et sans s'être concertés, ils fuyaient les quartiers de Cannes où ils risquaient de rencontrer, soit Ely, soit quelqu'un de sa société : la rue d'Antibes, la Croisette, le quai des Yachts. Ils évitaient de même le bois de pins près de Vallauris, où ils avaient parlé d'elle le jour de l'arrivée d'Olivier. Ils n'allaient pas du côté d'Urie, pour ne pas voir la silhouette de la villa Helmholtz blanchir parmi les touffes de ses palmiers. Ils avaient trouvé, derrière une des collines qui servent de contreforts à la Californie, un ravin calme, abandonné à cause de son exposition au nord, et, dans ce ravin, une espèce de parc sauvage, à vendre par lots depuis des années. C'était là, dans ce fourré sans horizon, qu'ils avaient fini par venir, presque uniquement, comme deux bêtes blessées qui se terrent au même gîte. L'étroitesse des sentiers ne leur permettant plus de passer de front, ils avaient un prétexte pour interrompre toute causerie. Les branches leur fouettaient le visage; leurs mains se déchiraient aux buissons, et ils arrivaient à un ruisselet encaissé au fond de la gorge. Là, ils s'asseyaient sur quelque roche, parmi les hautes fougères. Et la sauvagerie de ce coin du monde, si solitaire aux portes de la ville élégante, apaisait leur mal commun pour quelques minutes. L'humide fraîcheur de cette végétation poussée à l'ombre leur rappelait des ravines pareilles, dans les bois de Chaméane, et ils pouvaient de nouveau parler, évoquer leur enfance et leurs plus lointains souvenirs d'intimité. On eût dit que, sentant leur amitié tarir, ils fouillaient désespérément la place d'où elle avait jailli pour en raviver la source. De leur enfance, ils passaient à leur première jeunesse, à leurs années de collège, à leurs impressions de guerre. Mais il y avait, dans ces retours vers autrefois, quelque chose de forcé, de convenu, de voulu, qui arrêtait en eux l'effusion. Ils se rendaient trop compte, par comparaison avec leurs anciennes causeries du même genre, que la plénitude leur manquait maintenant, et cet abandon sans arrière-pensée, cette spontanéité, qui avaient fait le charme de leurs moindres entretiens, jadis. S'aimaient-ils moins qu'alors?

et leur affection ne serait-elle plus jamais heureuse, jamais délivrée de cet horrible relent d'amertume?...

Encore, dans ces promenades du matin, comme dans celles de l'après-midi, n'avaient-ils qu'eux-mêmes comme témoins de leur émotion. S'ils ne se communiquaient pas toujours leurs pensées, du moins ils n'avaient pas à se tromper, à jouer la comédie l'un pour l'autre. Il en allait autrement à l'heure des repas. Ils les prenaient dans le salon pour que Berthe pût y assister. Ces immédiats recommencements de la familiarité quotidienne, après des scènes comme celles qui s'étaient déroulées entre les deux amis et la jeune femme, semblent d'abord impossibles. Dans la réalité ils sont tout simples, tout aisés. La vie de famille n'est faite que de cela. Par délicatesse envers leur compagne, Olivier et Pierre s'efforçaient de causer gaiement et beaucoup. Cet effort déjà leur était bien pénible. Et puis, les conversations, même les plus surveillées, ont leurs hasards. Une phrase, un mot suffisait, et voici que chacun d'eux se reprenait à penser à la liaison de l'autre avec Ely. Olivier faisait-il quelque allusion à une chose d'Italie? l'imagination de Pierre s'en allait vers Rome. Il voyait Ely, son Ely de la terrasse fleurie de camélias blancs et rouges, son Ely du jardin Ellen Rock, son Ely de la nuit en mer. Mais au lieu de venir à lui, elle allait vers Olivier. Au lieu de le prendre sur son cœur, elle y prenait Olivier. Elle embrassait Olivier. Elle se donnait à lui, et cette vision de jalousie rétrospective le suppliciait! Lui-même faisait-il, en causant, l'allusion la plus inoffensive à la beauté des promenades autour de Cannes? Il pouvait voir les prunelles de son ami se ternir d'une souffrance où il reconnaissait sa propre souffrance. Olivier le voyait en pensée marchant vers Ely, la prenant entre ses bras, lui baisant la bouche. Cette espèce de communion dans la même sorte de douleur, en même temps qu'elle leur faisait horriblement mal, les attirait d'un attrait morbide. Qu'ils eussent voulu, dans ces moments-là, s'interroger l'un l'autre sur les plus intimes secrets de leur roman réciproque, tout en savoir, tout en comprendre, se martyriser à tous les épisodes! En tête à tête, un dernier reste de dignité les empêchait de s'abandonner à ces honteuses confidences, et, à table, quand

Berthe était là, ils détournaient la conversation tout de suite, pour ne pas donner une émotion de plus à la jeune femme. Ils l'entendaient respirer de ce souffle inégal, trop bref tour à tour et trop profond, trop prolongé, qui révèle un désordre au cœur; et cette sensation d'une souffrance physique, tout près d'eux, achevait de les remuer. Olivier d'un remords, Pierre d'une pitié, qui diminuaient encore leur pouvoir de réagir.

Ainsi passaient les matins, ainsi les après-midi, ainsi les soirées, et l'un comme l'autre ils attendaient avec crainte et avec impatience à la fois le moment de se retirer: — avec impatience, car la solitude, c'était la liberté de s'abandonner tout entiers à leur sentiment, — avec crainte, car ils éprouvaient aussitôt que le serment échangé n'avait pas résolu le conflit de leur amour et de leur amitié. « Tu ne commettras pas l'adultère », est-il écrit, et le Livre ajoute: « *Celui qui a regardé la femme d'un autre pour la désirer a déjà commis cet adultère...* » Parole admirable de profondeur et qui définit d'un mot l'identité morale de la pensée et de l'acte, de la concupiscence et de la possession! Les deux amis avaient la conscience trop délicate pour ne pas le constater avec honte: toute leur pensée, une fois seuls, n'était qu'une longue, une passionnée infidélité à ce serment!... A peine Pierre l'avait-il quitté, Olivier commençait d'aller et venir de sa chambre à celle de sa femme, causant avec elle, essayant de lui dire des phrases affectueuses, luttant déjà contre la hantise dont il savait qu'il serait tout à l'heure la victime. Puis, rentré dans sa chambre, ce qu'il appelait lui-même « sa tentation » le saisissait, l'enlaçait, le dominait. Tous ses souvenirs romains réapparaissaient. Il revoyait Ely, non pas l'Ely orgueilleuse et coquette d'alors, celle qu'il avait brutalisée en la désirant, haïe en l'aimant, par désespoir de la posséder jamais jusqu'au cœur, — mais l'Ely d'à présent, celle qu'il avait vue si tendre, si passionnée, si sincère, avec une âme à la ressemblance de sa beauté; et tout son être s'en allait vers cette femme, dans un élan de délire et d'amour. Il lui parlait tout haut, en l'implorant comme un insensé. Le son de sa propre voix le réveillait de cette espèce de songe. Il sentait avec horreur la folie de cet enfantillage et ce qu'il y avait de criminel dans ce lâche désir. Il se représentait son ami, et il se disait :

« S'il savait cela !... » Il aurait voulu lui demander pardon de ne pouvoir cesser d'aimer Ely, et pardon aussi d'avoir accepté cette parole d'honneur qu'il n'aurait jamais dû accepter. Il le savait : à la même minute Pierre souffrait du même mal que lui : et cela, c'était trop injuste ! Toujours, à ce moment de son martyre, une idée assaillait l'esprit et le cœur d'Olivier : s'il allait pourtant trouver Pierre, s'il lui disait : « Tu l'aimes, elle t'aime... Reste auprès d'elle et oublie-moi... » Hélas ! devant ce projet d'une magnanimité suprême, il sentait avec une égale force et que Pierre lui répondrait non, et que lui-même ne serait pas sincère : et il le comprenait avec un mélange d'épouvante et de honte : c'était, malgré tout, une joie pour lui, une sauvage, une hideuse joie, mais une joie, de penser que si Ely n'était plus sa maîtresse, elle ne serait plus jamais celle de son ami !

Cruelles heures ! Celles que Pierre traversait de son côté n'étaient pas moins misérables. Lui aussi, à peine seul, il se défendait de penser à Ely, et, en se le défendant, il y pensait déjà. Il opposait à cette image, afin de la chasser, l'image de son ami, et c'était là le principe même de sa crise : il se prenait à se dire qu'Olivier avait été l'amant de cette femme, et ce fait, qu'il savait vrai, de la plus entière, de la plus indiscutable vérité, s'emparait de son cerveau, comme une main qui lui aurait saisi la tête pour ne la plus lâcher. Tandis qu'Olivier revoyait sa maîtresse de Rome, attendrie, ennoblie, transformée par l'amour que lui avait inspiré Pierre, celui-ci apercevait, par delà cette douce et tendre Ely de cet hiver, la femme qu'Olivier lui avait décrite sans la nommer. Il se la figurait coquette et perverse, avec le même beau visage auquel il avait tant cru ! Il se disait qu'elle avait eu deux autres amants : un à l'époque où elle était la maîtresse d'Olivier, et un auparavant ; Olivier, Pierre, ces deux hommes, cela faisait quatre, et il y en avait eu d'autres, sans doute, qu'il ne connaissait pas ! L'idée que cette femme, dont il avait cru posséder la virginité d'âme, avait ainsi passé d'un adultère à un autre adultère, qu'elle lui était arrivée souillée par tant d'aventures, l'affolait réellement de douleur. Tous les épisodes de son délicieux roman, de son amoureuse et fraîche idylle, se flétrissaient, s'avilissaient à ses yeux. Il n'y reconnaissait plus que l'impur calcul d'une grande dame

blessée qui l'avait attiré de piège en piège. Il ouvrait alors le tiroir où il conservait les reliques de ce qui avait été son cher bonheur, il y prenait l'étui à cigarettes acheté à Monte-Carlo avec tant d'émotion. La vue de ce bijou slave lui déchirait l'âme en lui rappelant la phrase prononcée par son ami, dans le bois de Vallauris : « Elle avait eu des amants avant moi, un au moins, un Russe tué sous Plewna... » Cet amant sans doute avait donné à Ely cet objet autour duquel lui, le pauvre Pierre, avait eu des attendrissements, des scrupules de piété! Cette ironie était si humiliante que le jeune homme en frémissait d'indignation. Puis il voyait dans un autre coin du tiroir le paquet de lettres de sa maîtresse, qu'il n'avait pas eu la force de détruire. D'autres phrases d'Olivier revenaient à sa mémoire, affirmant, jurant que pour lui, Pierre, elle avait été vraie, qu'elle l'aimait sincèrement; et tout le détail de leur délicieuse intimité ne démontrait-il pas qu'Olivier avait raison. Était-ce possible qu'elle eût tout à fait menti sur le yacht, à Gènes, à tant d'autres adorables heures?... Un besoin passionné de la revoir s'emparait de Pierre. Il lui semblait que s'il pouvait lui parler, l'interroger, la comprendre, un apaisement se ferait en lui : il imaginait les questions qu'il lui poserait et ses réponses, il entendait sa voix... Toute son énergie se résolvait dans la mortelle défaillance du désir, — un désir dégradé dont la sensualité s'aiguisait de mépris!... Alors le jeune homme se révoltait contre lui-même. Il se rappelait son serment, ce qu'il devait à sa propre estime, ce qu'il devait à son ami. Ce qu'il avait dit au moment du sacrifice était si vrai! — Il le sentait si vrai! — S'il revoyait sa maîtresse, il ne pourrait plus revoir Olivier. Déjà il avait l'impression confuse qu'il les haïssait tous les deux. Il souffrait tant de lui, à cause d'elle, et d'elle à cause de lui!... L'honneur enfin l'emportait, et il se tendait, il se raidissait dans sa résolution de renoncement, et il se disait : « C'est une grande épreuve. Elle n'aura qu'un temps... Loin d'ici, je guérirai... »

Il y avait cinq jours que duraient ces rapports singuliers, lorsque deux incidents survinrent coup sur coup, provoqués l'un par l'autre, et qui devaient avoir une influence déci-

sive sur le tragique dénouement de cette tragique situation. Le premier fut la visite, à laquelle Pierre aurait dû s'attendre, du jovial et fin Corancez. Pour couper court à une tentative quelconque de rapprochement, le jeune homme avait condamné sa porte une fois pour toutes. Mais Corancez était de ces personnages qui ont le don de déjouer les plus sévères consignes, et, dans la matinée du sixième jour, — une matinée aussi radieuse que celle où ils avaient visité ensemble la *Jenny*, — Hautefeuille le vit de nouveau entrer dans sa chambre, son éternel bouquet d'œillets à la boutonnière, le sourire aux lèvres, la santé aux joues, la gaieté aux yeux. Une plaque de collodion séché sur sa tempe témoignait qu'il avait, la veille ou l'avant-veille, subi une forte contusion. L'enflure violette en était encore visible. Mais ce signe d'un fâcheux accident ne diminuait en rien la belle humeur de sa physionomie.

— Ce petit bobo? dit-il à Hautefeuille, après s'être allègrement excusé de son insistance, tu voudrais savoir ce que c'est que ce petit bobo?... Eh bien! c'est une preuve, après mille autres, de la chance de Corancez. Voilà!... Et aussi qu'en dépit des homélies de monseigneur Lagumina, le Français a roulé l'Italien... Voilà encore!... C'est un petit assassinat essayé sur ma modeste personne par monsieur mon beau-frère, tout simplement, ajouta-t-il avec son rire gouailleur.

— Tu n'es pas sérieux? dit Hautefeuille.

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux! répondit Corancez; mais il était écrit que j'aurais l'assassinat gai. Je suis réfractaire au drame, paraît-il... Et d'abord, tu sauras que mon mariage est déclaré depuis cinq jours. C'est même ce qui t'explique pourquoi tu ne m'as pas vu. J'ai dû faire mes visites de noces à tout ce que Cannes renferme d'altesses et de lords... Sympathie partout et succès d'étonnement : « Un mariage secret!... Mais pourquoi?... » Sur mon conseil, Andriana a prétexté un ancien vœu... « Mais c'est original! mais c'est charmant!... » Trop de succès même, surtout auprès d'Alvise. Il ne nous faisait qu'un reproche, celui de nous être cachés de lui et d'avoir pu croire qu'il eût jamais empêché le bonheur de sa sœur! « Mon frère », par ci; « mon frère », par là:

on n'entendait que ce mot dans la maison. Mais nous autres Provençaux, nous nous y connaissons en vengeance, quand il s'agit des Corses, des Sardes ou des Italiens, et je me disais : « A quelle heure le coup de couteau?... »

— C'était bien imprudent à lui d'aller si vite en besogne! interrompit Pierre.

— Tu ne connais donc pas, reprit Corancez, le mot célèbre... de je ne sais plus qui, d'ailleurs, voyant passer un pauvre diable qu'on menait pendre : « Voilà un homme qui a mal calculé... » Tous les meurtriers en sont là, et, après tout, ce n'était pas si mal calculé ! Qui aurait jamais soupçonné le comte Alvise Navagero d'avoir supprimé le mari de sa sœur, son ami intime?... Je t'ai déjà raconté que c'était un homme du temps de Machiavel, très modernisé... Oh ! tu vas en juger. — Donc, j'ouvrais l'œil, le bon, sans en avoir l'air... Il y a deux jours, vers cette heure-ci, mon homme me propose une promenade en bicyclette... Tu ne vois pas Borgia pédalant de compagnie avec sa future victime, n'est-ce pas, sur une grande route? Il m'était réservé d'avoir ce spectacle... Nous allions donc, vites comme un coup de vent, le long de la crête de Vallauris, sur une espèce de falaise, carrément coupée à pic, quand tout d'un coup, je sens ma machine manquer sous moi, et me voici lancé à vingt mètres, du bon côté heureusement, pas celui de l'abîme... D'où ce bobo... Je n'étais pas mort. Je l'étais même si peu que j'aperçus distinctement sur le visage de mon compagnon quelque chose qui me donna à penser que mon accident pouvait bien être un peu trop XVIe siècle, malgré le prosaïsme du procédé... Navagero va chercher une voiture pour me rapporter. Resté seul, moi, je me traîne jusqu'aux morceaux de la bicyclette, qui gisaient sur la route, et je constate qu'une lime savante avait soigneusement aminci deux des pièces, — je te montrerai lesquelles, c'est très bien compris, — de façon qu'après une demi-heure de violent exercice, le tout sautât et moi avec...

— Et tu n'as pas fait arrêter ce brigand? demanda Hautefeuille.

— Je ne suis pas pour les scandales dans les familles, — reprit Corancez, qui « filait » son effet : — Et puis, mon homme m'aurait soutenu qu'il n'y était pour rien... Et la

preuve?... Seulement, j'ouvris l'autre œil, le meilleur, pensant bien qu'il n'attendrait pas longtemps pour recommencer. Or, hier au soir, avant dîner, j'entre chez ma femme. J'y trouve mon gaillard avec des yeux si brillants, un tel air de contentement!... Je me dis : « C'est pour ce soir... » Comment me suis-je mis à penser au pape Alexandre VI et au vin empoisonné dont il mourut? Je ne t'explique pas cela : c'est le nez, comme pour les chiens à la chasse... Tu sais ou tu ne sais pas qu'Andriana ne boit que de l'eau, mon anglomane de beau-frère que du soda et du whisky... « Ma foi, lui dis-je, une fois à table et lorsqu'on m'offrit du vin, je ferai comme vous, Alvise... Donnez-moi donc de votre whisky. » — « *All right!* » me répond-il. Être empoisonné en anglais, par un Vénitien, ce n'est pas banal, non plus! Je crois en le voyant si calme, devant mon refus de boire du vin, m'être trompé... Mais l'éloge d'un certain porto qu'il avait reçu de lord Herbert me donne l'idée que c'était là justement le liquide auquel il ne fallait pas toucher... Il insiste. Je m'en laisse verser un verre : je le respire. « Quelle singulière odeur, dis-je tranquillement, je suis sûr que ce vin a quelque chose... — Ce sera une mauvaise bouteille, fait Navagero : il faut la jeter. » Sa voix, sa mine, son regard... J'y étais!... Je ne dis rien. Mais, au moment où le maître d'hôtel allait enlever mon verre, je pose la main dessus et je lui demande une petite bouteille. « Je veux soumettre ce vin au pharmacien, dis-je tout naturellement. On prétend que le porto fait pour les Anglais ne contient pas un atome de raisin. Je suis curieux de le savoir. » On m'apporte la petite bouteille et, avec le plus beau sang-froid, j'y verse mon vin. Je bouche le tout. Je mets le flacon dans ma poche. J'aurais voulu que tu visses la tête du cher beau-frère... Nous avons eu une petite explication dans la soirée, à la suite de laquelle il a été décidé entre nous, à l'amiable, que je ne le dénoncerais pas, mais qu'il partait pour Venise aujourd'hui même. Il aura la jouissance du palais, une pension décente, et je te garantis qu'il ne recommencera plus... Je l'ai averti, à tout hasard, que je ferais analyser le vin, — entre parenthèses, il y avait versé une forte dose de strychnine, — et que le résultat de cette analyse, serait consigné en lieu sûr. J'en ai deux exemplaires. Je confie

l'un à madame de Carlsberg, et voici l'autre : veux-tu le garder ?

— Je le veux bien, — répondit Pierre en prenant le papier que le Méridional lui tendait.

Tel est l'égoïsme de la passion que dans la prodigieuse aventure dont il recevait la confidence, le nom d'Ely prononcé en passant l'avait plus ému que tout le reste du récit. Il lui avait semblé qu'en parlant de madame de Carlsberg l'autre l'avait regardé d'un regard inquisiteur. Il s'était dit : « Aurait-il un message pour moi?... » Un message? Non. Ely n'était pas femme à choisir un Corancez pour ambassadeur. Mais Corancez était fort bien homme à se charger lui-même d'une mission conciliatrice. Il était allé chez Ely la veille au soir, lui servir toute chaude la même confidence, et lui demander le même service. Là, il avait naturellement parlé d'Hautefeuille, et flairé la brouille. L'étrange personnage avait une vraie affection, qui tenait du culte, pour Pierre ; il gardait à la baronne Ely une reconnaissance attendrie : oubliant sa propre histoire, dont il était pourtant très fier, il s'était mis en tête aussitôt de raccommoder les amoureux. Avec toute sa finesse, il ne pouvait pas deviner la vérité du drame qui se jouait entre ces deux êtres. Il les avait vus si épris, si heureux ! Il pensait que de savoir Ely attristée suffirait pour ramener Pierre.

— Y a-t-il longtemps que tu n'as vu madame de Carlsberg? — lui demanda-t-il donc, après avoir commenté son récit de tout à l'heure, mais modestement : il avait le triomphe aimable.

— Quelques jours, — répondit Hautefeuille, à qui cette question avait fait trembler le cœur.

Pour tenir sa parole scrupuleusement, il aurait dû ne pas permettre à son insinuant camarade d'aller plus loin. Au contraire, il ne put se retenir d'ajouter :

— Pourquoi?...

— Pour rien, fit Corancez. J'aurais voulu avoir ton avis sur elle : je ne suis pas content de sa santé. Je l'ai trouvée charmante, comme toujours, mais nerveuse, triste. J'ai peur que son ménage n'aille de mal en pis et que cette brute d'archiduc ne la martyrise d'autant plus qu'elle a décidé Verdier à épou-

ser miss Marsh... Tu ne sais donc rien? Dickie, notre ami de la *Jenny*, est parti pour l'Orient avec les Chésy à son bord, sa nièce et le Verdier déjà nommé. Juge un peu de la fureur du prince!

— Alors tu penses qu'il est de nouveau dur pour elle? interrogea Pierre.

— Je ne le pense pas, j'en suis sûr. Va la voir: tu lui feras du bien. Elle a une réelle affection pour toi, je te le garantis, et elle pensait à toi, j'en suis certain, en me disant que ses amis l'abandonnaient...

Ainsi elle était malheureuse! A travers les phrases de Corancez, Pierre avait entendu l'écho du soupir poussé vers lui par cette bouche qu'il avait tant aimée; il avait aperçu le nostalgique et triste regard de la maîtresse condamnée... Et ce contact avec elle, même indirect, même si passager, l'avait remué plus profondément encore, si profondément qu'Olivier remarqua cette recrudescence de trouble: et, soupçonnant quelque chose :

— J'ai rencontré Corancez, dit-il, qui sortait de l'hôtel. Est-ce que tu l'as vu?

— Il m'a fait une assez longue visite, répondit Pierre.

Et il raconta en détail les deux tentatives de meurtre dont le mari d'Andriana venait d'être la victime.

— Il n'a eu que ce qu'il méritait, fit Olivier: tu sais mon opinion sur lui et sur son mariage... Et il ne t'a rien dit d'autre?

Puis, après un silence :

— Il ne t'a pas parlé de qui tu sais?

— Il m'en a parlé, répondit Pierre.

— Et cela t'a fait du mal? demanda Olivier.

— Et cela m'a fait du mal.

Les deux amis se regardèrent. Pour la première fois depuis six jours, ils faisaient une allusion précise à l'objet constant de leurs pensées. Olivier parut hésiter, comme si les paroles qu'il allait dire dépassaient ses forces. Puis, d'une voix sourde :

— Écoute, mon Pierre, commença-t-il, tu es trop malheureux. Cela ne peut pas durer... Je pars après-demain. Berthe

est presque bien; le docteur autorise, il conseille même le retour à Paris... Supporte encore cela quarante-huit heures... Quand je ne serai plus là, retourne la voir. Je te rends ta parole... Je ne le verrai pas, je ne le saurai pas... Le passé est le passé... Tu l'aimes plus que tu ne m'aimes... Va jusqu'au bout de ce sentiment...

— Tu te trompes, Olivier, répondit Pierre. Je souffre, c'est vrai. Je ne le nie pas. Ce n'est pas de ma résolution : je ne l'ai pas regrettée une seconde. Non... Je souffre de ce que je sais. Mais je le sais, et pour toujours... Retourner auprès d'elle dans ces conditions, ce serait l'enfer. Non. Je t'ai donné ma parole : je la tiendrai. Et quant à dire que je l'aime plus que je ne t'aime... mais regarde-moi !...

Il avait des larmes dans les yeux en parlant, de grosses et lourdes larmes qui roulaient sur ses joues. Des larmes pareilles jaillirent du cœur et des yeux d'Olivier à ce spectacle. Ils demeurèrent quelques minutes ainsi, et cette communion de douleur après tant de silence faisait de nouveau se toucher, se pénétrer leurs âmes. Un même élan de pitié venait de les pousser, Olivier à rendre sa parole à Pierre, et Pierre à refuser de la reprendre, et c'était encore la pitié qui leur tirait ces larmes. Chacun d'eux plaignait l'autre et il sentait qu'il en était plaint. Ils s'étaient retrouvés tout entiers, et l'amitié les remplissait d'une telle émotion qu'une fois encore l'amour était vaincu. Pierre fut le premier à essuyer ses pleurs, et du même accent résolu dont il avait prononcé le serment :

— Je pars avec toi après-demain, dit-il, et je n'aurai pas besoin d'un effort. Rester me serait impossible. Je ne te ferai pas, je ne nous ferai pas cela...

— Ah! mon ami, répondit Olivier, tu me rends la vie! ... Je t'aurais laissé ici sans un reproche, sans une plainte. J'étais bien sincère dans ce que je t'ai proposé. Mais c'était trop dur... Je crois que j'en serais mort...

A la suite de cette nouvelle conversation, ils passèrent une après-midi et une soirée étrangement douces, presque heureuses. Les maladies de l'âme ont de ces heures de convalescence comme les maladies du corps, — heures de détente alanguie, où il semble que nous renaissions à la vie, tout faibles encore, tout froissés de meurtrissures. — Cette sensa-

tion d'un renouveau, fragile, endolori, — mais d'un renouveau, — était encore accrue pour les deux amis par une autre convalescence, toute physique, celle de Berthe. Grâce à quels mensonges charitables Olivier l'avait-il abusée et guérie? Toujours est-il que la jeune femme allait et venait, vaquant aux menus préparatifs de ce tout prochain départ, si visiblement heureuse de s'en aller que son rien de raideur disparaissait dans ce plaisir. Et puis, elle avait souffert, elle aussi, et ces quelques jours avaient suffi pour que son génie féminin, endormi si longtemps, commençât de s'éveiller. Elle avait pris une résolution : se faire aimer de son mari, mériter d'en être aimée. — De tels efforts sont si touchants pour l'homme qui sait les comprendre : ils supposent tant d'humilité, tant de dévouement!... C'est si dur pour une jeune femme, si contraire à ses instincts de fierté sentimentale, de mendier un sentiment, de le provoquer, de le conquérir, si dur d'être aimée parce qu'elle aime et non parce qu'elle est aimée! Olivier avait trop de délicatesse pour ne pas sentir cette nuance. Il s'abandonnait à l'impression si particulière qu'éprouve un homme, quand il souffre d'une femme, à recevoir d'une autre ces caresses de l'âme dont l'amour malheureux lui enseigne tout le prix. Il souriait à Berthe comme il ne lui avait jamais souri, et Pierre se laissait gagner lui-même à cette demi-gaieté de son ami. N'était-elle pas son œuvre, la rançon du sacrifice dont il avait renouvelé le vœu? Enfin, c'était un de ces moments, comme il s'en rencontre à la veille des crises suprêmes, dont la sérénité mensongère nous revient plus tard à l'esprit, pour nous étonner et nous faire frémir. Rien n'atteste davantage que toute vie humaine est un songe, le jeu à travers nous d'un pouvoir supérieur, qui nous pousse où nous devons aller, sans que jamais notre aujourd'hui puisse prévoir notre demain. Le danger approche, il est là. Les ouvriers de notre destinée sont à côté de nous, qui vivent, eux aussi, qui respirent, qui ne se doutent pas de la besogne à laquelle ils sont réservés. Hasard, Fatalité, Providence? Quel est ton mot, inévitable énigme du sort?

La visite de Corancez avait eu lieu un vendredi. Le départ de Cannes était fixé au dimanche. Le samedi matin, vers les

onze heures, comme Hautefeuille était seul dans sa chambre à ranger quelques vêtements, un coup frappé à la porte le fit tressaillir. Quoique profondément ancré dans sa résolution de tenir sa parole, il ne pouvait s'empêcher d'attendre. Attendre? quoi? Il n'aurait pu le dire lui-même. Mais une intuition, inconsciente et irrésistible, l'avertissait qu'Ely ne le laisserait pas s'en aller sans avoir essayé de le revoir. Elle ne lui avait pourtant, depuis la lettre refusée, donné aucun signe de vie. Elle ne lui avait envoyé personne, et Corancez était venu de lui-même. Cependant le jeune homme était dans cette anxiété nerveuse qui pressent, qui devine l'événement en marche vers nous, et quand il répondit : « Entrez » au visiteur inconnu qui frappait à sa porte, sa voix tremblait. Il *savait* que ce visiteur, quel qu'il fût, venait de la part d'Ely. C'était simplement un domestique de l'hôtel qui tenait une lettre sans timbre, apportée elle-même par un commissionnaire ; on n'attendait pas de réponse. Hautefeuille regarda l'enveloppe sans l'ouvrir. Allait-il lire cette lettre dont il savait aussi qu'elle lui était envoyée par madame de Carlsberg?... L'adresse, pourtant, n'était pas de sa main... Pierre cherchait : où donc avait-il vu cette écriture nerveuse, inégale, comme effarouchée ?... Il se rappela soudain le billet anonyme reçu après la soirée de Monte-Carlo. Il l'avait montré à Ely, qui lui avait dit : « C'est de Louise!... » La lettre qu'il avait là était de madame Brion. Cette découverte ne lui permettait plus le doute : ouvrir cette enveloppe, c'était rentrer en rapport avec Ely, chercher de ses nouvelles, manquer à la parole donnée, trahir son ami. Pierre sentit tout cela, et, repoussant la lettre tentatrice, il demeura de longues minutes le front dans ses mains. Il faut, du moins, lui rendre cette justice qu'il n'essaya pas de s'excuser à ses propres yeux par des sophismes. Il se dit : « Je ne dois pas lire cette lettre, *je ne le dois pas!...* » et puis, à un moment, après avoir fermé la porte au verrou comme un voleur qui se prépare à une louche besogne, les joues pourpres de honte, les mains tremblantes, il déchira brusquement le papier de l'enveloppe. Il s'en échappa une lettre d'abord, puis une seconde enveloppe, fermée et toute blanche... Si Pierre avait eu le moindre doute sur le contenu de cette seconde enveloppe, le billet de

madame Brion l'aurait éclairé aussitôt. Il était conçu en ces termes :

« Monsieur,

» Il y a quelques semaines, vous receviez une lettre où l'on vous suppliait de quitter Cannes, et d'épargner un malheur certain à une personne bien éprouvée et qui méritait d'être ménagée. Vous n'avez pas écouté le conseil que cette lettre d'une amie inconnue vous apportait. Aujourd'hui que ce malheur est arrivé, la même amie vient vous supplier de ne pas repousser ce second appel comme vous avez repoussé le premier. La personne dans la vie de laquelle vous êtes entré pour y prendre une telle place n'espère pas retrouver le bonheur qui lui a été enlevé. Elle vous demande seulement, et si vous descendez dans votre conscience, vous reconnaîtrez qu'elle en a le droit, de ne pas la condamner sans l'avoir entendue. Elle vous a écrit une lettre que vous trouverez jointe à celle-ci. Ne la lui renvoyez pas, comme vous avez fait de l'autre, avec une dureté qui n'est pas de vous. Si vous ne devez pas lire cette lettre, détruisez-la. Mais dites-vous que vous aurez été cruel, bien cruel, pour un cœur qui vous a donné tout ce qu'il a gardé de plus sincère, de plus noble, de plus délicat, de plus vrai. »

Pierre lut et relut ces phrases toutes naïves, toutes gauches, pour lui si éloquentes. Il devinait par derrière elles la tendresse passionnée de Louise Brion pour Ely, et il en était touché, comme tous les amants malheureux sont touchés par les preuves de dévouement prodiguées à leur maîtresse. Ils ont tant besoin de la savoir aimée, gâtée, protégée, au moment même où ils la maudissent avec la plus implacable colère, où ils se préparent à la brutaliser avec toute la folie de leur rancune!... Et quel dévouement, en effet, que celui de cette honnête, de cette pieuse Louise en arrivant, de faiblesse en faiblesse, à se charger d'une lettre d'Ely à Hautefeuille! Elle avait voulu venir elle-même à l'hôtel des Palmes, demander Pierre, lui parler, lui remettre l'enveloppe en mains propres : elle n'avait pas osé. Peut-être elle-même eût-elle échoué, au lieu que ce moyen détourné eut raison des scrupules du

jeune homme. L'émotion que lui avait causé ce simple billet le laissait trop désarmé contre de trop tendres souvenirs : il ouvrit la seconde enveloppe, et il lut :

« Pierre,

» Je ne sais même pas si vous lirez jamais ces mots, et s'ils ne seront pas écrits en vain, — comme tant de larmes que j'ai versées en pensant à vous depuis l'affreux jour ont été versées en vain. Je ne sais pas si vous consentirez à me laisser vous dire encore une fois que je vous aime, que je n'ai jamais aimé au monde que vous, et, je le sens, que je n'aimerai jamais que vous. Mais il *faut* que je vous le dise, avec l'espérance que ma plainte arrivera pourtant jusqu'à vous, une humble plainte, d'un cœur qui souffre moins de son mal que de celui qu'il vous a causé. Quand j'ai reçu l'autre lettre, celle que vous n'avez pas voulu ouvrir, ce cœur s'est déchiré à cette pensée : comme il doit souffrir, pour m'être si dur! Et je n'ai plus senti que votre peine...

» Non, mon aimé, je ne peux pas te parler autrement que je ne t'ai parlé depuis cette heure où je t'avais fait venir pour te demander de t'en aller et où je t'ai pris dans mes bras. Je viens d'essayer de me dominer. Cela me fait trop mal de ne pas te montrer tout mon cœur. Si tu ne dois pas lire ces lignes, tu ne m'en voudras pas des mots d'amour que je t'aurai dits : tu ne les auras pas entendus. Et si tu les lis!... Ah! si tu les lis, tu te rappelleras *nos* heures, ces heures qui ont passé si vite au bord de la mer, sous les beaux pins paisibles du cap d'Antibes, puis sur le pont du bateau, puis à Gênes, quand tu n'avais pas été frappé du coup terrible, quand je pouvais te voir heureux, te rendre heureux!... Mon doux, tu ne te connais pas, tu ne peux pas savoir ce que c'est pour une femme que de te donner le bonheur!... Si je ne t'ai pas dit aussitôt ce que tu sais aujourd'hui, toute ma faute est venue de là, de cette certitude où j'étais que plus jamais je ne verrais tes yeux comme je les ai tant vus, tant adorés, avec cette claire lumière qui rayonnait de ta belle âme ravie.

» Comprends-moi, mon aimé, et ne pense pas que je veuille excuser mon crime envers toi. C'est vrai, je ne te méritais pas. Tu étais la beauté, la jeunesse, la pureté, tout ce qu'il y

a de bon, de tendre, d'adorable en ce monde. J'avais perdu le droit d'être aimée d'un être tel que toi. J'aurais dû te le dire dès le premier jour; et puis, si tu avais voulu de moi, tu m'aurais prise et quittée comme un être à toi, un pauvre être, fait pour te plaire un moment, te distraire et t'en dire merci... J'y ai pensé, sache-le bien, mon pauvre aimé, et j'ai payé très cher ce mouvement non pas d'orgueil, mais d'amour : j'ai eu l'horreur d'être méprisée par toi !... Et puis, la femme que tu avais créée en moi ressemblait si peu à ce que j'avais été avant de te connaître ! Je me disais : « Je ne lui mens pas. » Et je ne te mentais pas, en t'aimant avec un cœur si changé... Ah ! que je t'ai aimé ! que je t'ai aimé ! Cela, tu ne le sauras jamais, ni toi, ni je crois, moi-même : c'était quelque chose en moi de plus profond que mon cœur, et de si triste quand je pensais à ce qui aurait pu être, si je t'avais attendu !...

» Pierre, tu vois que je parle de moi-même au passé, comme on parle d'une morte. N'aie pas peur, cependant. Je n'ai pas l'idée d'en finir avec la vie. Je t'ai causé un chagrin trop grand pour y joindre un remords. Je vis et je vivrai, si c'est vivre que de t'avoir connu, de t'avoir aimé, d'avoir été aimée de toi et de t'avoir perdu !... Je sais que tu t'en vas de Cannes, que tu pars demain. Il me semble que tu ne voudras pas me quitter pour toujours sans que j'aie pu te parler. Ma main tremble en t'écrivant. Je ne trouve pas les mots pour te dire mes pensées. Il y a pourtant quelque chose de bien cruel à m'abandonner sans que je t'aie fait comprendre quelles excuses je peux avoir pour avoir été autrefois ce que j'ai été. Si je t'avais auprès de moi, une heure, une seule heure encore, tu t'en irais ensuite, mais tu me jugerais autrement. Ce qui a été ne peut plus être. Mais je voudrais, dans le veuvage où je vais m'ensevelir, emporter avec moi cette consolation que tu me voies telle que je suis, que tu ne me croies pas capable de ce que je n'ai pas commis. Mon aimé, les heures me sont comptées. Tu pars demain. Quand tu liras cette lettre, si tu la lis, nous n'aurons plus même un jour entier à être dans la même ville. Si tu la lis pourtant, ma pauvre lettre, et si elle t'a touché, si tu as trouvé que je t'adressais une juste demande, viens à l'heure où tu venais chez moi. Après onze heures je t'attendrai dans la serre. Si tu m'as condamnée sans appel, et si tu refuses de

m'accorder cette dernière entrevue, adieu, alors, adieu, adieu, et pas un reproche contre toi ne s'échappera de mes lèvres ni de mon cœur et je ne t'en dirai pas moins toujours et toujours : merci, mon aimé, pour m'avoir fait t'aimer. »

« Je n'irai pas », se dit le jeune homme, quand il eut achevé la lecture de ces pages d'où émanait une si passionnée suggestion d'amour. Il se répéta : « Je n'irai pas ». Mais il savait qu'il n'était plus de bonne foi avec lui-même et qu'il ne résisterait pas, qu'il se rendrait à ce douloureux appel, qu'il obéirait à cette voix de femme dont la musique avait passé dans tous les mots de cette lettre, l'implorant, l'adorant, lui caressant le cœur d'une caresse triste, douce à en mourir. La conscience de la lâcheté probable, certaine, était si nette en lui que le regard de son ami, quand ils se retrouvèrent à déjeuner lui sembla insoutenable, — insoutenable de causer avec lui, d'entendre sa voix, d'être dans la même chambre que lui. — Vers la fin de l'après-midi, déjà il n'osait plus se dire ce mensonge : « Je n'irai pas ». L'espèce de frénésie que la certitude du rendez-vous donne aux amoureux l'enveloppait, l'envahissait, l'entraînait tout entier, et, à onze heures du soir, le chapeau baissé sur les yeux, rasant les murs comme un criminel, la gorge séchée d'émotion, fou de honte et de désir, il sortait, il s'engageait sur la route qui menait à la villa Helmholtz. La femme avait été la plus forte. La trahison était consommée...

Il faisait une de ces nuits du printemps provençal, où toute la nature n'est qu'ivresse et volupté. Des aromes de fleurs arrivaient à Pierre par-dessus les haies des jardins. Une brise alanguie remuait les feuillages obscurs des arbres, juste assez pour donner au paysage une sorte de vie extatique et sommeillante, et le firmament était palpitant d'étoiles. Le frêle croissant de la lune montrait les ténèbres sans avoir la force de les éclairer et un immense mystère flottait dans le silencieux paysage. Quelle nuit à marcher vers sa maîtresse avec toutes les extases dans le cœur, tous les baisers au bord des lèvres, et dans les veines toutes les fièvres de la volupté pressentie! Pierre, cependant, à mesure qu'il approchait du rendez-

vous, éprouvait une inexprimable tristesse. En se réalisant, son action lui apparaissait comme si coupable qu'il en était accablé. Il l'accomplissait pourtant. Il allait. Le philtre insinué dans ses veines par les phrases de la lettre continuait à dominer sa volonté défaillante. Il allait, mais le contraste entre cette course clandestine et scélérate vers une femme qu'il méprisait, qu'il se méprisait de désirer, ressemblait si peu à ses arrivées d'autrefois à cette même villa, par ce même chemin, ferventes comme un pèlerinage!

« Et Olivier?... Dieu! si Olivier l'apercevait à présent, cet Olivier qu'il trahissait si cruellement!... » Telle était la tension de tout son être, secoué par le double frisson de l'amour et du remords, que les moindres bruits le bouleversaient maintenant : autour de lui, les formes des choses prenaient des aspects menaçants et fantastiques. Son cœur battait, ses nerfs tressaillaient, il avait peur. Il lui semblait qu'un pas le suivait dans la nuit, et il s'arrêtait pour écouter. A un moment, et comme il se préparait à franchir le talus par lequel il avait l'habitude d'entrer dans le jardin d'Ely, cette sensation qu'il était suivi fut si forte qu'il revint en arrière, explorant la route, les buissons, les tas de pierres, et, comme un voleur, il évitait la grande traînée lumineuse que projetait une lampe électrique placée sur un des montants de la grille. Son enquête ne lui révéla rien de suspect. Mais le saisissement avait été si violent qu'il appréhenda de se glisser par ce même endroit trop facile d'accès, trop découvert. Il se prit à courir, comme s'il était réellement poursuivi, autour du petit parc qui prolongeait le jardin de la villa vers la hauteur. Un mur assez élevé en fermait toute une partie. Il l'escalada, en s'aidant des branches d'un chêne-vert poussé tout au pied. Un instant, couché sur le revêtement de briques qui terminait la crête, il écouta de nouveau. Il n'entendit que le bruit de la faible brise, le frisson des feuillages tout proches, le vaste silence de la nuit, et au loin, très au loin, les aboiements d'un chien dans quelque maison isolée. Il se dit : « J'ai rêvé »; et il se laissa glisser en se retenant par les mains, puis tomber.

La profondeur était de plus de trois mètres. Il eut la chance que la terre, meuble à cet endroit, amortît sa chute, et il se dirigea vers la maison. Quelques minutes encore et il était à

la porte de la serre, qu'il poussait doucement, et la main d'Ely prenait sa main... Que fût-il devenu s'il avait pu savoir que sa panique ne l'avait point trompé, que réellement des pas avaient suivi ses pas depuis qu'il avait quitté l'hôtel, et que le témoin dont il avait senti la présence dans l'ombre, si près de lui, jusqu'au moment où il avait commencé de courir, n'était autre qu'Olivier?

La maison continuait de se dresser toute close, toute silencieuse avec le mystère de sa masse, toute noire par endroits, toute blanche à d'autres où frappait la lumière électrique. Ce même vaste silence de la nuit que Pierre avait écouté du haut de la muraille, coupé d'aboiements lointains, continuait d'envelopper la campagne, et les arbres de frémir, et les fleurs d'exhaler leur parfum, et les étoiles de palpiter, et Olivier restait immobile sur le bord du jardin à la place où il s'était rejeté pour n'être pas vu de son ami. Sa douleur, en ce moment n'était plus de celles qui agissent et qui se débattent. — Dès qu'il s'était retrouvé en face de Pierre, à la table du déjeuner, ce visage bouleversé, ces yeux brillants, cette bouche frémissante, tout lui avait révélé qu'il se passait de nouveau quelque chose. Il était si las de tant de luttes, si las de toujours se heurter dans son propre cœur ou dans le cœur de son ami contre d'autres misères et encore d'autres misères! Et puis, après leur conversation de la veille, que lui demander? Et il s'était tu... A quoi bon se faire encore du mal l'un à l'autre?... Puis, devant l'agitation croissante d'Hautefeuille, sa défiance s'était éveillée : il s'était dit : « Elle lui a écrit pour lui donner un rendez-vous... » Mais non! Au point où ils en étaient vis-à-vis l'un de l'autre, recevoir une lettre d'Ely, la lire et n'en point parler, c'était de la part de Pierre un crime d'amitié qu'il ne commettrait jamais. Olivier s'était raidi à se démontrer la folie de ce soupçon. Puis la visible fièvre de son ami l'avait gagné lui-même. Il avait senti, à sa poignée de main, quand ils s'étaient séparés pour la nuit, la trahison toute voisine, toute certaine, accomplie déjà. Pourquoi ne lui avait-il rien dit à cette minute suprême? Les grandes déceptions du cœur ont de ces renoncements : devant certains coups trop inattendus, on ne lutte

pas, on ne se plaint pas. Si Pierre avait vraiment conçu et accepté cette idée de manquer au pacte conclu entre eux, quel reproche lui en faire et à quoi bon? A quoi bon?... Et, accoudé à la fenêtre ouverte, faisant appel à toute sa dignité pour ne pas aller frapper chez son ami, Olivier était demeuré longtemps à se répéter : « C'est impossible », jusqu'à une seconde où il avait cru voir la silhouette de Pierre qui traversait le jardin de l'hôtel. Cette fois, il ne s'était plus dominé. Il lui avait fallu descendre, interroger le concierge. Il avait su que Pierre venait en effet de sortir. Quelques instants plus tard, il s'élançait lui-même dans la direction de la villa Helmholtz. Il avait reconnu son ami. Il l'avait suivi. Il l'avait vu se retourner, écouter, reprendre sa route... Quand Pierre avait été sur le point d'entrer dans le jardin, Olivier n'avait pu se retenir de faire un pas en avant : c'était le moment où Pierre l'avait entendu. Olivier s'était rejeté dans l'ombre : l'autre avait passé tout près de lui, l'avait presque frôlé et s'était mis à courir sans doute vers une autre entrée qu'il connaissait. Olivier avait cessé de le suivre.

Il s'était assis sur le talus, et là, il s'abandonnait à un désespoir où se résumaient, où se ramassaient toutes les tristesses éprouvées durant ces deux semaines. Il savait qu'à cette même minute, dans cette maison muette, si près de lui, Ely et Pierre étaient ensemble ! Il savait qu'ils se pardonnaient, qu'ils s'aimaient, et cette idée lui causait une peine si aiguë qu'elle le paralysait à cette place. Un amour passionné pour cette femme, le sentiment que son ami, cet ami si cher, avait marché sur lui pour aller vers elle, le mortel frisson de la jalousie et l'amertume de la trahison, tant d'inexprimables émotions le faisaient défaillir. Il finit par se coucher tout de son long sur la terre froide, cette terre qui nous recouvrira tous un jour et dont le poids, en nous écrasant, écrasera aussi l'insupportable révolte du cœur ! Et il gisait, les bras étendus, le visage dans l'herbe, comme un cadavre, et souhaitant de mourir en effet, de s'en aller, de ne plus aimer cette femme, de ne plus revoir son ami, de ne plus se sentir exister, de dormir enfin du sommeil sans rêves, sans souvenirs, un sommeil où Ely et Pierre et lui-même seraient comme s'ils n'avaient jamais été !

Combien de temps demeura-t-il ainsi, la face contre terre, en proie à ce chagrin total, irrémédiable, qui finit par nous pacifier l'âme à force de l'épuiser. Un bruit de voix entendu derrière la haie qui le séparait du jardin le réveilla brusquement de cette extase de douleur où il était tombé. Des hommes marchaient sans lumière, mesurant leurs pas, étouffant leurs paroles. Ils arrivèrent si près d'Olivier que celui-ci les aurait touchés s'il se fût mis debout.

— C'est par là qu'il est entré et sorti les autres nuits, monseigneur, — disait une des voix, chuchotante, insinuante, presque imperceptible : — nous sommes sûrs de ne pas le manquer...

— Et vous êtes certain que pas un de vos hommes ne soupçonne la vérité? — répondit une autre voix, celle-ci à peine dissimulée.

— Pas un, monseigneur ; ils croiront tous tirer sur un voleur.

— Monsieur de Laubach, — reprit une troisième voix, celle d'un inférieur évidemment, — le jardinier vient de dire que la porte de la serre est ouverte...

— Je vais y voir, — répondit la première voix, tandis que la voix impérieuse lançait un « *Verfluchter Esel* ! »

Ce juron disait assez combien ce détail de surveillance mécontentait l'ordonnateur de ce guet-apens... Dirigé contre qui?... Sachant ce qu'il savait, Olivier n'eut pas une minute de doute : l'archiduc avait appris qu'un homme était chez sa femme, et il préparait sa vengeance. La question qu'il avait posée à son aide de camp, puis sa colère contre le « maudit âne » qui avait mentionné la porte de la serre, attestaient que le prince voulait une vengeance anonyme. Il fallait que l'amant fût tué comme un vulgaire bandit, « afin d'épargner l'honneur d'Ely », songea Olivier, qui se redressa maintenant, et, la tête penchée, il écoutait les voix s'éloigner. L'archiduc et son lieutenant achevaient, sans doute, de faire cerner le jardin : Pierre était perdu !...

Pierre était perdu !... Olivier se releva tout à fait. La possibilité de sauver cet ami qu'il avait tant aimé venait de lui apparaître. S'il entrait dans le jardin lui-même, s'il se glissait jusqu'à cette porte de la serre dont un des guetteurs avait

parlé et par où devait évidemment sortir celui qu'on voulait tuer!... S'il se précipitait ensuite de façon à faire croire qu'il s'échappait de la villa... L'idée de cette substitution et de ce dévouement s'empara avec une force irrésistible de cet homme malheureux qui venait de tant désirer la mort. Il se mit à marcher à l'ombre d'abord du talus, puis du mur, qu'il franchit à son tour presque à la même place par où l'autre avait passé, et il commença d'aller droit devant lui, vers la villa... Elle se dressait, toujours muette, toujours endormie, sans qu'un rais de lumière apparût dans l'interstice des fenêtres fermées. Olivier la regardait de ses yeux fixes avec une étrange ardeur. Qu'il aurait voulu pouvoir en percer les murs, y entrer lui-même en esprit, y apparaître à celui pour lequel il risquait sa vie!... Hélas! Aurait-il conservé le courage de son martyre s'il avait réellement vu la chambre d'Ely telle qu'elle était à ce moment même, et, à la lueur voilée d'un globe rose, sa tête auprès de la tête de Pierre, sur le même oreiller. Le beau bras nu de la jeune femme s'enroulait au cou du jeune homme, et elle lui disait :

— Si tu n'étais pas venu, vois-tu, je crois que je serais morte, cette nuit, de douleur et d'amour... Mais je t'ai senti venir, et j'ai senti que tu me pardonnerais... Quand j'ai touché ta main, sans te voir, toute ma peine a été oubliée: et pourtant comme ta voix était dure, d'abord! Quelles cruelles paroles tu as pu prononcer! Que tu m'as fait mal!... Mais tout est oublié! dis-le que tout est oublié, puisque tu m'as reprise dans tes bras, puisque tu sais que je t'aime, et que tu me laisses t'aimer... Dis-moi que tu m'aimes... Ah! redis-le, que tu m'aimes comme sur le bateau, quand nous entendions soupirer la mer? Te le rappelles-tu?...

Et ses yeux cherchaient les yeux de son amant pour y retrouver ce dont elle avait parlé dans sa lettre, cette clarté de l'absolu bonheur, qui n'y brillait pas. Une pensée fixe de tristesse et de remords était au fond. Elle allait se changer en une pensée d'épouvante. Au moment même où, plus tendre, plus caressante, plus amoureuse, la bouche d'Ely pressait les paupières du jeune homme pour en chasser la mélancolie, une détonation éclata dans le jardin, puis deux, puis trois, coup sur coup, et un cri déchira l'air...

Puis rien. Un silence effrayant avait succédé. Les deux amants se regardèrent. Une même idée venait de traverser leur esprit :

— Cache-toi dans les rideaux, dit Ely, je vais savoir...

Elle jeta un peignoir sur ses épaules et rabattit sur le jeune homme un des rideaux de l'alcôve; puis, la lampe à la main, elle marcha vers la croisée, elle l'ouvrit, et d'une voix forte elle cria :

— Qui est là? Que se passe-t-il?

— Ne vous inquiétez pas, ma chère amie, — répondit une voix dont l'affreuse ironie la fit frissonner; — c'est un voleur qui voulait s'introduire dans la villa... Il doit avoir deux ou trois balles dans le corps. Nous sommes en train de le chercher. Soyez tranquille, *il ne reviendra pas :* Laubach a tiré à bout portant...

Ely referma la fenêtre. Quand elle se retourna elle vit que Pierre s'était déjà plus qu'à moitié vêtu. Il était très pâle et ses mains tremblaient :

— Tu ne vas pas t'en aller! lui dit-elle. Le jardin est plein de monde.

— Il faut que je parte, répondit-il. C'est sur Olivier qu'ils ont tiré...

— Sur lui? dit-elle, mais tu es fou!...

— C'est sur lui, — répéta-t-il avec une énergie singulière, — sur lui qu'ils ont pris pour moi... Il m'a vu sortir. Il m'a suivi. C'est lui dont j'ai entendu le pas...

— Non, je ne veux pas que tu partes, — dit-elle. Elle se mit en travers de la porte. — Je t'en conjure, attends. Ce n'est pas lui qui était là, ce ne peut pas être lui... Ils te tueront. Je t'en supplie, mon amour, ne sors pas, ne me quitte pas...

Il avait achevé de s'habiller. Il l'écarta presque brutalement, et répéta :

— Laissez-moi aller, laissez-moi aller, sans un regard, sans un mot d'adieu.

Il était déjà au bas de l'escalier, dans la serre, dans le jardin, qu'elle n'avait pas trouvé la force de bouger. Elle restait appuyée au mur contre lequel il l'avait poussée, la tête penchée, écoutant avec une angoisse qui touchait à la folie... Mais aucune détonation nouvelle ne retentit. Pierre n'avait

rencontré ni le prince ni ses hommes, occupés à chercher la trace du premier fugitif.

« Ah ! gémit-elle, il est sauvé !... Pourvu que l'autre le soit aussi !... »

Comme on voit, la terreur de Pierre l'avait gagnée... Oui, l'inconnu sur lequel on avait tiré pouvait bien être Olivier. Elle n'avait pu se méprendre à l'accent du prince. Il ne s'agissait pas d'un voleur. Son mari avait su qu'elle recevait un amant. Il avait tendu un piège ; qui donc s'y était pris au lieu de Pierre ?... Pour la première fois depuis des années, cette femme si libre d'esprit, si pénétrée de fatalisme et de nihilisme, eut un élan vers un secours d'en haut. Son épouvante de ce qu'elle entrevoyait, si réellement elle et Pierre avaient causé l'assassinat de cet homme dont elle avait été la maîtresse, dont il était, lui, l'unique ami, — la bouleversait d'une telle façon, qu'elle tomba sur les genoux et qu'elle pria pour que ce châtiment leur fût épargné à tous les trois... Vaine prière, aussi vaine que la course folle de son complice qui se précipitait le long de la route, s'arrêtant par places pour crier : « Olivier !... » Rien ne répondait à son cri. Enfin il arriva devant l'hôtel. Il allait savoir s'il n'était pas le jouet d'un mauvais rêve. Que devint-il quand le portier de nuit répondit à sa demande :

— M. Du Prat ? mais il est sorti presque aussitôt après monsieur.

— Et il a demandé si j'étais sorti ?

— Oui, monsieur. Je m'étonne que monsieur ne l'ait pas rencontré... il est parti exactement derrière monsieur dans la même direction...

Ainsi aucun de ses pressentiments ne l'avait trompé. C'était bien Olivier qui l'avait suivi, c'était Olivier qui avait été surpris dans le jardin. Était-il mort ? Avait-il été blessé ? Où gisait-il ? Toute la nuit, Hautefeuille erra le long de la route, interrogeant les fossés, les haies, les pierres, tâtant de ses mains les arbres, le sol. Au matin, et comme il revenait littéralement fou de cette inutile recherche, il rencontra, se dirigeant vers l'hôtel par une autre route, deux jardiniers qui conduisaient une charrette ; et dans cette charrette, une forme humaine était couchée. Il s'approcha et il reconnut son ami.

Deux balles avaient traversé la poitrine d'Olivier : sur son visage souillé de sable se lisait une infinie tristesse. A en juger d'après l'endroit où les jardiniers l'avaient trouvé, il avait marché un quart d'heure encore après sa blessure. Puis les forces lui avaient manqué, il s'était évanoui, et il avait dû mourir sans reprendre connaissance, d'une hémorragie provoquée par cette blessure et par cet effort.

. . . . . .

Où vont les morts, nos morts? Ceux qui nous ont aimés et que nous avons aimés, ceux envers qui nous avons été tendres, secourables, bons, — et ceux envers qui nous avons commis d'inexpiables fautes, ceux qui sont partis sans que nous sachions s'ils nous ont pardonné ? Sont-ils à jamais séparés de nous? Ou bien revivent-ils autour de nous, d'une vie qui échappe à nos sens mortels, de cette vie confuse, mystérieuse et redoutable que la piété antique attribuait aux Mânes? Y a-t-il des morts indulgents et protecteurs auprès de notre faiblesse? Des morts irrités et vengeurs qui ne nous permettent plus jamais d'être heureux? Entre ce monde-ci et l'autre, nous ne pouvons ni comprendre qu'il y ait un lien, ni admettre une définitive rupture. Que cette vie des morts invisibles autour de notre vie terrestre soit un rêve ou une réalité, il est certain que jamais, depuis cette nuit terrible, Ely n'a pu revoir Pierre, ni lui écrire. Toujours, quand elle a voulu prendre la plume pour se rapprocher de lui encore une fois, *quelque chose* l'en a empêchée ; et *quelque chose* a toujours arrêté Pierre, quand il a voulu lui donner seulement un signe de son existence. Un mort est entre ces deux vivants, qui, jamais, jamais, ne s'en ira.

PAUL BOURGET

de l'Académie française.

BABEUF ET BARRAS

Dans l'épisode de la conspiration de Gracchus Babeuf, un point est resté obscur : les relations du conspirateur avec un des directeurs, Barras. Nous espérons l'avoir éclairci à l'aide de documents demeurés inconnus jusqu'ici[1]. Et peut-être le résultat de nos recherches ne manque-t-il pas d'intérêt : il ajoute à notre connaissance de la personnalité étrange de Barras, sur lequel la publication de ses Mémoires et celle des Mémoires de La Révellière-Lepeaux a ramené l'attention publique. Il fera mieux comprendre les rapports des membres du Directoire entre eux, et la lutte entre Carnot et Barras, dont la conclusion fut le 18 fructidor. C'est l'objet principal de cette étude, à laquelle nous donnerons pour introduction une esquisse sommaire de la vie du conspirateur Babeuf.

1. Ces documents sont extraits surtout des cartons de la section administrative des Archives nationales, qui portent les numéros F 7 4276, 4277, 4278. Nous les avons complétés par les ouvrages imprimés qui se rapportaient à notre sujet, notamment par les deux volumes de M. Advielle sur Babeuf (*Histoire de Babeuf et du Babouvisme*. Paris, 1884), les *Mémoires* de Barras, de La Révellière-Lépeaux, et les *Mémoires sur Carnot*, par son fils.

I

Babeuf est né le 24 novembre 1760, à Saint-Quentin. Son père, Claude Babu (en picard *bu* équivant à *bœuf*) était un petit employé des fermes du roi, ancien déserteur du régiment Dauphin-étranger, amnistié en 1755, et qui eut beaucoup d'enfants de sa femme Marie-Catherine Anceret. Babeuf eut une enfance des plus misérables : il couchait dans une malle vermoulue, replié sur lui-même ; il apprit l'alphabet « dans quelques feuilles qu'il ramassait dans la rue », et finit par fuir la maison paternelle où l'on ne mangeait pas tous les jours. Il fut tour à tour petit clerc, puis domestique chez M. de Bracquemont, près de Roye, dont il épousa une servante, Marie-Anne-Victoire Langlet, en 1782. Trois ans plus tard, on le retrouve « commissaire à terrier », c'est-à-dire gardien des titres domaniaux, féodaux et censuels. Mal payé par ses nobles clients, il conçoit contre eux une haine féroce. A ce moment-là, il échange une correspondance insipide avec le secrétaire de l'Académie d'Arras, un excellent prud'homme. Le seul côté intéressant de ces lettres, c'est l'orthographe de Babeuf. Il écrit, comme M. L. Havet, « fisique, conservacion, molesse, home, etc. », mais Babeuf devait plus tard se permettre de plus grandes audaces.

Quand la Révolution éclate, il fait brûler les archives seigneuriales sur la place de Roye, et publie des articles virulents pour réclamer la suppression du droit d'aînesse, la substitution à tous les impôts d'un impôt unique, une éducation nationale pour tous les Français. Puis il court à la capitale chercher fortune. Au 14 juillet, il est au premier rang des *vainqueurs* de la Bastille, et ne se croit pas pour cela un héros. Il écrit même à sa femme pour déplorer les meurtres de Foullon et de Bertier ; mais quoi ! « c'est la faute des maîtres qui nous ont rendus barbares parce qu'ils le sont eux-mêmes. Ils récoltent et récolteront ce qu'ils ont semé. » Il se lie avec Marat en 1790, et retourne en province, où il commande la garde nationale de Roye. Mais, quand il réclame l'abolition de l'impôt des aides, on lance contre lui un décret

de prise de corps, et le directoire départemental le tire avec peine de ce mauvais pas. C'est seulement après le 10 août qu'il parvient à entrer dans les fonctions publiques (septembre 1792) comme administrateur du département de la Somme; mais le représentant Dumont, qui le connaissait de longue date, le fait destituer « à cause de la violence désordonnée de sa conduite ». Il parvient à se faire nommer cependant administrateur du district de Montdidier; mais la falsification de l'acte de vente d'un bien national le fait condamner (par contumace, car il avait pris la fuite) à vingt ans de fers.

Caché à Paris, il végète dans une atroce misère. Le mobilier de sa femme a été saisi, et « ses enfants pleurent parce qu'ils n'ont pas de pain ». Fournier, l'Américain, lui procure un peu de travail, mais Babeuf est arrêté de nouveau, en brumaire an II, pour purger sa contumace. Il inonde de mémoires justificatifs les Comités de Salut public et de Sûreté générale, ainsi que le ministère de la justice. Il voudrait voler à la frontières, mais « sa femme, ses enfants, qui les nourrirait[1]? » Enfin, à force de démarches, il arrive à faire annuler par le Tribunal de cassation, le 21 prairial an II, le jugement du tribunal de Montdidier, et les juges de Laon, devant lesquels il est renvoyé, l'acquittent. Babeuf se terre dans un petit emploi du service des subsistances jusqu'à la mort de Robespierre. Il fonde alors le *Journal de la liberté de la presse*, qui deviendra un peu plus tard le *Tribun du peuple*. Il insulte le dictateur défunt, mais en même temps la Convention et le parti vainqueur : Tallien, Barère, Barras, Merlin de Thionville, la jeunesse dorée et les contre-révolutionnaires, tout le monde. Tallien l'accuse d'outrage à la représentation nationale et, le 22 vendémiaire an III (13 octobre 1794), un ordre d'arrestation est lancé contre Babeuf par le Comité de Sûreté générale. Prévenu à temps, il put encore s'échapper et resta caché à Paris. Mais son journal, qui avait pris le titre de *Tribun du peuple*, redoubla de violence, à la faveur de la liberté rendue

1. C'était, au contraire, la malheureuse femme qui le nourrissait dans sa prison. Voici une lettre d'elle : « *Bonjour, mon cher amie, je t'envoi une chemise, une paire de bas, une cravatte, des chosons, un mouchoir. Je t'envoi des radits, du fromage. Ta femme :* Babeuf. 19 floréal. »

à la presse. Le Comité de Sûreté générale dénonça Babeuf comme conspirateur et, cette fois, réussit à le faire arrêter.

C'est le 19 pluviôse an III que l'ordre d'arrestation fut exécuté.

Le révolutionnaire ne fit aucune résistance; mais il essaya de corrompre le gendarme Labre qui l'emmenait; il lui proposa une somme de trente mille livres et un lieu de sûreté s'il voulait se prêter à l'évasion de son prisonnier[1]. Amené devant les membres de la Commission administrative de Paris (toujours le 19 pluviôse), Babeuf, après avoir déclaré son âge (*trente-quatre ans*), sa profession (*journaliste, auteur du* Tribun du peuple *et défenseur des droits de l'Homme*), reconnut qu'il avait quitté son domicile (*faubourg Saint-Honoré, n° 29*), afin « de se soustraire à l'oppression », après qu'il avait eu connaissance du mandat d'arrêt lancé contre lui. Écroué à la prison de la rue des Orties, près du Louvre, le *Tribun du peuple* refusa de répondre au sieur Jean Almain, chef du bureau des interrogatoires, sous prétexte qu'il ne voulait être interrogé que par un représentant du peuple; il scandalisa le citoyen Besse, concierge de la maison de détention, en le traitant de « vil suppôt, de bas valet, etc. », et il maltraita l'ouvrier chargé de condamner les croisées sur la rue. Comme on lui avait permis de lire les journaux et d'écrire, il profita de la permission pour adresser, le 21 pluviôse an III, une longue lettre de vingt et un feuillets au Comité de Sûreté générale[2]. Il s'y défend d'avoir conspiré, et prétend que tout son crime a été de réfuter Fréron, « ce provocateur qui a écrit que la *Déclaration des droits de l'Homme* était une pancarte barbouillée ». Il plaisante, à propos du prénom de *Gracchus* qu'on lui a reproché de prendre sans y avoir le moindre droit : « La liberté des cultes n'est-elle pas décrétée? Qui peut m'obliger de prendre pour mon patron, pour mon modèle, un héros chrétien? Quel mal peut-il résulter (*sic*) que je prenne pour parrain un grand homme plutôt qu'un petit? » A la déposition du gendarme qui l'accusait de lui avoir offert

1. *Archives nat.*, F⁷, 4276. Déclaration du gendarme Labre devant le Comité de Sûreté générale, 19 pluviôse an III.

2. *Archives nat.*, ibid.

trente mille livres pour prix de la liberté, il répond : « Pourquoi pas trente millions ? On a trouvé sur moi six francs lorsque je suis entré dans la maison d'arrêt... Je demande qu'on aille chez moi : on ne trouvera point quatre chemises à chacun de nous, moi, ma femme et mes trois enfants. »

Le détenu correspond librement avec ses amis. Il engage, le 28 pluviôse, Bentabole, « mandataire du peuple », à « se ranger de son côté », parce qu'il y trouvera « plus d'honneur et de profit ». Il réussit même à faire imprimer et distribuer partout une brochure intitulée : *Gracchus Babeuf, tribun du peuple, à ses concitoyens* [1], et qui débute ainsi : « Du fond de mon cachot, qu'il me soit permis de dissiper tous les mensonges qu'on verse sur moi pour avoir le prétexte de me charger de fers. » Il y raconte à sa manière l'histoire de sa vie, se vante d'avoir « découvert dans la poussière des archives seigneuriales les affreux mystères des usurpations de la caste noble.... d'avoir *insurrectionné* en 1789 contre les aides et gabelles »; il se décerne la gloire d'avoir sauvé Paris de la famine en 1793, en qualité de secrétaire de l'administration des subsistances de la Commune; traite de « cabale diabolique » l'accusation de faux qui lui a valu une condamnation à vingt ans de fers, et s'attendrit sur sa femme, « une femme de la nature », et sur ses enfants « qui n'ont pas soupé tous les jours », sur son fils de neuf ans, qui « réunit toutes les vertus morales et patriotiques que le grand Rousseau n'attribuait que systématiquement à son Émile fictif ».

Le gouvernement trouva sans doute que Babeuf devenait gênant et qu'il usait de sa prison parisienne comme d'un cabinet de rédaction. Aussi, le 25 ventôse an III, le fit-il transférer à la maison d'arrêt d'Arras, dite des *Baudets*, avec Lebois, rédacteur du *Journal de l'Égalité*.

Dans une autre prison, dite prison de la *Providence*, se trouvaient Taffoureau et Cochet, terroristes déterminés, et l'officier de hussards Charles Germain, un méridional fort intelligent et doué d'une grande faconde. Babeuf réussit à échanger avec ces détenus, notamment avec Germain, une correspondance très active. Ces deux hommes étaient faits

1. *Archives nat.*, F7, 4276.

pour s'entendre. Germain voulait tirer parti du mécontentement des soldats « réduits à un liard de paye par le discrédit des assignats et la cherté exorbitante des denrées ». Il déblatérait contre le gouvernement, « qui ne songeait qu'à assurer une existence paisible aux honnêtes gens, c'est-à-dire aux mirliflores, à la caste dévorante des riches propriétaires qui spéculent sur la richesse publique ». Opposant le luxe et l'abondance aux haillons et à la misère, il songeait à inaugurer le règne « de la vraie liberté, à faire jouir le peuple de la vraie Égalité, » et, comptant sur la victoire des sans-culottes « qui ne s'abandonneront pas », s'écriait : « Malgré tout, nous serons sauvés. Patience! Patience! Ça viendra! » Quant à Babeuf, il s'épanchait en déclamations haineuses contre l'ordre social. A ses yeux, « le commerce n'a formé jusqu'ici que des lacs d'or au profit du petit nombre ». Il voit « sans chemises et sans souliers presque tous ceux qui font pousser le lin et le chanvre... Il voit également manquer à peu près de tout ceux qui travaillent manuellement aux meubles, aux ustensiles de métier ou de ménage, aux bâtiments, etc. », tandis que de criminels spéculateurs se concertent avec « les marchands, leurs *co-voleurs*, pour fixer le taux de toutes choses, de telle sorte que ce taux ne soit à la portée que de l'opulence des membres de leur ligue. Ainsi, les premiers *agents du commerce*, ceux qui font le travail créateur, le travail essentiel, se trouvent en face de cet ultimatum terrible : « Travaille beaucoup et mange peu ; ou tu n'auras plus de travail et tu ne mangeras pas du tout. » Babeuf avoue qu'il n'a pas « la baguette merveilleuse pour faire, de la poussière du passé, surgir de terre l'établissement d'une société d'égaux », mais il compte sur l'énergie des frères et amis, sur Germain, « son cher général », et termine par « un salut en l'Égalité sainte ».

De leurs cachots, Babeuf et Germain, reliés entre eux par un petit gavroche très intelligent et très dévoué, multipliaient les appels aux terroristes.

Contre les assassins royalistes, Babeuf excite les forgerons de l'armée infernale : « Il ne faut vous reposer en si beau chemin, braves cyclopes! Que vos figures enfumées, emblèmes de la force et du travail, continuent de porter la sainte terreur dans l'âme de vos adversaires et des nôtres. Montrez cons-

tamment que ceux qui fourbissent l'outil de la mort pourraient également la donner à toutes les espèces d'ennemis de la patrie. » Dans un autre manifeste, adressé aux *patriotes d'Arras*, il critique âprement la Constitution de 1795, d'après laquelle les Français n'ont pas un roi unique, mais cinq, et qui ne permet qu'aux *grands seigneurs* l'accès du Corps législatif, et dépouille le peuple du droit de sanctionner les lois.

Le 24 fructidor (12 septembre 1795), Babeuf et Germain sont transférés à Paris, et bientôt l'amnistie de brumaire an IV, proclamée par la Convention, les rend à la liberté. Aussitôt Babeuf reprend la publication de son *Tribun du peuple*, et commence la plus violente des campagnes de presse contre « le gouvernement qui a eu la maladresse de le lâcher ». Il soutient cette thèse que « la Révolution française est une guerre déclarée entre les patriciens et les plébéiens, entre les riches et les pauvres ». Il proteste contre cet *imbécile* axiome : « Respect aux propriétés », et lui substitue ce mot d'ordre : « Respect aux propriétés respectables. » La Convention avait peur des pauvres, dit-il, puisqu'en mars 1793 elle avait voté la peine de mort contre quiconque proposerait des lois agraires ou autres, subversives des propriétés territoriales, commerciales et industrielles. Quant à lui, ce qu'il rêve, c'est le retour à la législation de Lycurgue, à l'égalité de fait. Il résume ses idées dans la formule suivante : « Oter à celui qui a trop, donner à celui qui n'a rien. Le but de la société est le bonheur commun. »

Le gouvernement ne pouvait tolérer la propagande communiste de Babeuf. A la suite de la publication du numéro 35 de son journal, le ministre de la justice le dénonça à l'accusateur public comme « prévenu d'avoir provoqué à la violation des propriétés », et Lamaignère, juge de paix de la section des Champs-Élysées, lança deux mandats d'amener contre lui et son employé-caissier, un sieur Roche. On reconnut d'ailleurs que les deux personnes n'en faisaient qu'une. L'inspecteur de police Pernet, chargé d'arrêter le tribun, mit la main sur lui le 15 frimaire an IV, mais Babeuf s'enfuit en criant : *A la garde! à l'assassin!* La foule prit parti pour lui et l'arracha deux fois aux mains du policier, qui le poursuivait toujours: à l'Assomption-Saint-Honoré, les *forts*, occupés

au chargement des farines, prirent une attitude si menaçante pour l'agent, que Babeuf eut tout le temps de s'échapper et de disparaître dans une maison où il avait des amis. Le juge de paix en fut réduit à envoyer un rapport au ministre de l'intérieur sur cette arrestation manquée [1]. Mais, dès lors, le tribun fut sérieusement entravé dans la distribution de son journal, qui devint clandestine, et cessa au quarante-troisième numéro. Enfin, le 17 pluviôse, Babeuf, arrêté avec sa femme et ses enfants, fut écroué à la Petite-Force.

II

L'emprisonnement de Babeuf n'arrêta pas le mouvement révolutionnaire dont il était un des plus redoutables agents. Il y avait alors un club, la Société du Panthéon, où il avait joué un rôle prépondérant. Cette Société, rendez-vous de jacobins et d'ex-conventionnels violents, se réunissait dans l'ancien réfectoire des Génovéfins. Les rapports de police de ce même mois de pluviôse attestent qu'elle faisait trembler le Directoire, qui essaya d'abord de l'absorber en nommant des affiliés de cette société membres des douze municipalités nouvelles de Paris, car la loi du 4 pluviôse autorisait le gouvernement à s'en attribuer le choix provisoire. On citait notamment Baudin, ex-vicaire de l'évêque Gobel, et qui devint plus tard commissaire du Directoire près le bureau central de police. Mais le club du Panthéon ne désarma pas, et Darthé y lisait les furieuses diatribes de Babeuf contre le pouvoir exécutif. Elles produisaient d'autant plus d'effet que la population parisienne souffrait cruellement de la cherté des denrées, et qu'on annonçait l'arrêt prochain des distributions de pain et de viande, sauf pour les indigents et les infirmes. Le 29, quatre mille jacobins s'étaient introduits dans Paris, et les révolutionnaires prenaient une attitude si menaçante que le Directoire parlait de quitter le Luxembourg et de se réfugier au Palais National, sous la protection du Corps législatif. Pour

1. *Archives nat.* F7, 3056.

calmer le mécontentement public, il fallut annoncer la reprise des distributions de pain; le pain se vendait jusqu'à cinquante francs la livre, tandis que la viande coûtait de cent quinze à cent trente francs.

En même temps, le Directoire se résolut à sévir plus vigoureusement contre les clubs. Le 8 ventôse an IV, il ordonna la fermeture de ces clubs et des sociétés populaires et, dès le lendemain, Bonaparte, alors commandant de l'armée de l'intérieur, vint lui-même dissoudre la Société du Panthéon et emporta les clefs de la salle où elle tenait ses séances. Barras affirme, dans ses Mémoires[1], que Bonaparte avait d'abord fermé volontairement les yeux sur la propagande babouviste, car « à la différence près du costume et de la profession militaires, il n'était pas moins que Babeuf dans la position d'un Catilina »; que, de plus, il était « lié de circonstances et de principes avec les chefs et les subalternes de la démagogie ». Barras se vante d'avoir forcé la main au général de l'armée de l'intérieur et de l'avoir contraint « à prendre parti en faisant la clôture du Panthéon », mais le témoignage de Barras est ici fort suspect, et nous verrons bientôt qu'il a mauvaise grâce à reprocher à Bonaparte une connivence avec les babouvistes.

Cependant, la nomination d'un ami de Carnot, Cochon de Lapparent, au ministère de la police générale, le 14 germinal an IV (3 avril 1796), allait donner enfin de l'énergie au gouvernement. Il n'était que temps.

La fermeture du club du Panthéon avait exaspéré les terroristes. C'est en germinal an IV que parurent coup sur coup le *Manifeste des Égaux*, rédigé par l'athée Sylvain Maréchal, et l'*Analyse de la doctrine de Babeuf*, qui contenaient toute la théorie du parti. Le Manifeste demandait la suppression de la propriété individuelle des terres, en vertu de ce principe que la terre n'est à personne et que les fruits sont à tout le monde; il préconisait la fondation de la *République des Égaux*, « ce grand hospice ouvert à tous les hommes », où chacun recevrait la même éducation et la même nourriture. L'*Analyse* réclamait la suppression de l'inégalité, l'établissement du *Bonheur commun*, la guerre contre les riches et la mise en

1. Tome II, p. 118.

vigueur de la Constitution de 1793, « véritable loi des Français parce que le peuple l'a solennellement acceptée ».

Le peuple s'attroupait autour du placard de Babeuf que déchirait la police, et criait : *Vive la Constitution de 93! la liberté ou la mort!* On chantait les chansons de Sylvain Maréchal :

Mourant de faim, mourant de froid,
Peuple, dépouillé de tout droit,
Tout bas, tu te désoles....

ou bien :

Soyez-en sûrs, le peuple est las :
La faim l'agite et le réveille :
Il veut du pain, non des débats...
Ventre affamé n'a pas d'oreille.

Le Directoire, effrayé, adressa, le 26 germinal, un message au Corps législatif dénonçant les rassemblements et les provocations par voie d'affiches ou par les journaux. De là les lois des 27 et 28 germinal contre les attroupements et les écrits révolutionnaires. Les rapports de police constatent que, le 28, la cavalerie dut charger, sabre nu, les groupes du pont au Change. Quant à Babeuf, furieux de voir sa plume brisée, il écrivit, dans le dernier numéro de son *Tribun du peuple* (5 floréal an IV) : « Tout est consommé! La Terreur contre le peuple est à l'ordre du jour. Il n'est plus permis de parler : il n'est plus permis de lire; il n'est plus permis de penser; il n'est plus permis de dire que l'on souffre.... »

Forcés de substituer la propagande clandestine à la propagande par la voie de la presse, les babouvistes se décidèrent à recourir aux moyens violents, et jetèrent les bases d'une vaste organisation révolutionnaire. Un directoire secret de quatre personnes avait la haute main sur le mouvement. Au-dessous de lui, se trouvait un comité de cinq agents militaires et douze agents civils, un par arrondissement. Des agents intermédiaires assuraient les communications entre les chefs d'arrondissement et le directoire secret dont ils ne connaissaient pas les membres. Des émissaires très nombreux devaient révolutionner les départements et travailler les différentes armées de la République. A Paris, des afficheurs avaient mission de placarder les manifestes du Comité insurrecteur

ou de les distribuer de la main à la main. Des *grompeurs* étaient chargés de circuler dans la foule qui stationnait chaque jour aux Tuileries, sur les ponts et les places publiques, et d'y entretenir la fermentation. Nous avons parcouru toute la correspondance du directoire secret avec les agents d'arrondissement. On y recommande de transmettre aux chefs anonymes de la conspiration les listes des réactionnaires connus et des patriotes, de prendre note des points où se trouvent des vivres et des armes, de préparer des guidons avec ces mots : *Constitution de 1793, Égalité, Liberté, Bonheur commun.*

Dès le début de germinal an IV (21 mars au 19 avril 1796,) les conspirateurs sont prêts pour l'action et les agents d'arrondissement reçoivent des instructions détaillées. Mais, parallèlement au directoire secret babouviste, s'était formé un comité où figuraient les montagnards Amar, Vadier, Laignelot, Javogues, Choudieu, Ricord. Le directoire secret n'accepte pas cette concurrence. Dans une circulaire aux agents d'arrondissement, datée du 26 germinal[1], il les prémunit contre « les émissaires des Tallien, Legendre, Barras qui font croire aux patriotes que ces trois réagisseurs, que ces hommes qui ont toujours trahi le peuple sont maintenant prêts à le servir, et à se mettre à sa tête pour l'aider à reconquérir les droits dont ils ont été les plus actifs destructeurs ». Les babouvistes sont persuadés « que le peuple ne fera jamais rien de grand que quand il ne se mêlera dans son mouvement aucun *gouvernant* quelconque ; il faut, dans cette grande entreprise, avoir soin d'écarter tout ce qui n'est pas du peuple ». Or, les conventionnels « ont déjà *tâté du pouvoir*, ils ont bu dans sa coupe... Il faut des hommes neufs, purement sans-culottes, de véritables hommes du peuple ». Mais, un peu plus tard, Babeuf et ses amis se rendirent mieux compte de la nécessité de ne pas agir en dehors des anciens conventionnels. Le 17 germinal an IV, Babeuf chercha d'abord à se concilier Drouet, l'homme de Varennes, dont la popularité était encore grande. Il lui écrivit une longue lettre pour lui annoncer l'envoi d'un émissaire et lui donner rendez-vous. Dans cette lettre[2] il l'engage

1. *Archives nat.*, F⁷, 4277.

2. *Ibid.*.

« à se rapprocher des plus braves » : il le somme d'aider les « tyrannicides à détruire les Tarquins », faute de quoi, on le compterait parmi les traîtres. « Si tu t'en tenais au coup de main de Varennes et à tes trois ans de cachot en Allemagne, écrit Babeuf à Drouet, ta gloire serait bien bornée, ta place serait bien petite dans l'histoire de la République, de la Liberté. » Il l'invite à profiter de la grande discussion sur les sociétés patriotiques pour répéter *aux oppresseurs de la France* le langage du numéro 40 du *Tribun du peuple :* « Qu'ai-je vu et que vois-je? Qu'était la patrie quand je l'ai quittée, et qu'est-elle lorsque je la retrouve? » Babeuf avait donc trouvé la formule dont se servira Bonaparte en brumaire.

Drouet déféra aux sommations de Babeuf et se tint en relations étroites avec les conspirateurs, qui finirent par admettre dans leurs rangs les ex-conventionnels jacobins, auxquels ils promirent de les adjoindre à la nouvelle Convention dont la liste était déjà dressée. Cette fusion de tous les éléments terroristes donnait au mouvement une vitalité redoutable. Les babouvistes pouvaient compter sur le concours actif de l'ex-général Rossignol, qui jurait, dans la réunion du 12 floréal, « de faire tomber les têtes comme la grêle » ; sur celui des généraux Fion, Lami, Merle, Parreau, Louis, Chevalier, Doppet; des adjudants généraux Massard, Jorry, Fabre, etc., sans compter nombre d'officiers subalternes. Enfin, la légion de police, composée en majorité d'ex-gendarmes jacobins, faisait cause commune avec les babouvistes.

III

Le gouvernement allait-il pouvoir résister à l'assaut terrible qui se préparait? La Constitution de l'an III avait créé un pouvoir exécutif hybride, composé d'éléments disparates. Si l'on met à part les médiocrités : Letourneur, honnête capitaine du génie ; Reubell, un des négociateurs du traité de paix avec la Hollande, et La Révellière-Lépeaux, estimable débris du parti girondin, rêveur naïf qui a donné sa mesure dans ses *Mémoires*, deux hommes se trouvaient face à face dans le

Directoire, Carnot et Barras. Le premier, éliminé d'abord par les girondins et les thermidoriens à cause de sa participation aux actes du Comité de Salut public, avait été nommé péniblement par les deux Conseils pour remplacer Sieyès, non acceptant; le second, désigné par son rôle au 13 vendémiaire, élu en haine des royalistes par les thermidoriens, était un jouisseur, intrigant et peu embarrassé de scrupules. L'honnête La Révellière avait été si dégoûté par l'élection de Barras qu'il voulait d'abord refuser de siéger au Directoire à côté d'un collègue si décrié, et qu'il jugeait capable de toutes les trahisons. Il n'avait cédé qu'aux instances de ses amis Daunou et André Thouin, qui se trouvaient, au reste, d'accord pour penser que la nomination de Barras était « un grand malheur ». Aussi, les dissentiments ne tardèrent-ils pas à éclater entre les cinq directeurs.

C'est ce faible gouvernement qui avait à défendre la légalité et l'ordre social contre la conspiration babouviste.

Hippolyte Carnot, dans ses *Mémoires* sur son père[1], déclare que le Directoire, gêné par la loi d'amnistie, menacé à la fois par les émigrés et par les jacobins, « *eût infailliblement succombé*, sans l'arrestation de Babeuf et de ses complices; que la chose publique courut alors un danger que peu de personnes ont apprécié ». Or, le danger venait surtout de la complicité probable de Barras avec les conspirateurs. « Buonarotti, dit Carnot[2], affirme que Barras offrit ses services à la conspiration. » Cette affirmation est confirmée par des preuves nombreuses, d'abord par les rapports de police. Le policier qui signe *Armand* écrit au ministre de la police générale : « Je suis persuadé que Barras trahit, qu'il a des entrevues avec Rossignol », et, dans un autre rapport[3] : « Le directeur Barras m'est plus que jamais suspect. Il a fait réitérer à Rossignol qu'il priait le Comité d'insurrection de lui envoyer un homme de confiance, parce que, dit-il, au moment de l'insurrection, il veut passer au faubourg Saint-Antoine, avec une partie de l'état-major, prévenant au surplus qu'au cas

1. Tome II, p. 35 et suivantes.

2. *Ibid.*, p. 42.

3. *Archives nat.*, F⁷. 4276.

qu'on ne lui envoye pas l'homme qu'il demande, il n'en irait pas moins se jeter dans les bras du peuple. »

Mais voici, sur le rôle de Barras, un autre document, d'une bien autre importance, une lettre adressée à Babeuf lui-même par son ami Charles Germain, à la suite de l'entrevue que ce dernier eut avec Barras le 30 germinal an IV [1] : « Tu as dû savoir par Darthé ou autres, écrit Charles Germain à Babeuf, que *j'étais appelé* chez Barras ce matin 30 germinal. J'ai eu une audience du directeur; je l'ai laissé venir. » Et Germain, qui était fort intelligent, donne une analyse de sa conversation avec Barras, en reproduisant « autant que possible ses propres termes ». Après des considérations assez vagues sur les dangers que courait la patrie, par le fait des royalistes, le directeur voulut savoir de son interlocuteur ce que pensaient « les patriotes prononcés et les patriotes... Nous savons, dit-il, qu'ils préparent un mouvement. Les bonnes gens! le zèle les abasourdit. Ils vont se faire *prairialiser*, tandis que, pour sauver la patrie, il ne faut que *vendémiairiser*. » Barras ajouta — et ici on sent que Germain donne les paroles et jusqu'au ton même : — « Comme vous autres, je sais, moi, que l'ordre actuel des choses n'est pas le but que s'étaient proposé les hommes qui renversèrent la Bastille, le trône et Robespierre. Comme vous, je sais, moi, qu'il faut opérer un changement, que ce changement n'est pas aussi éloigné qu'on pourrait le croire, et lorsqu'on va le plus avoir besoin des patriotes pour l'opérer, ce changement, ils méditent notre ruine, notre mort; ils se font, sans y songer peut-être, les instruments des émigrés, des fanatiques, des royalistes qui jamais ne se sont vus plus près de la monarchie. » Et Barras appuie sur cette prétendue complicité des babouvistes avec Pitt et Cobourg et les émigrés. Puis, s'adressant à Germain, pour savoir l'effet produit par son éloquence : « Mais, voyons, que penses-tu de cela, mon camarade? »

Germain répondit, en substance, « qu'il n'avait aucune connaissance des instigations de Pitt, de Cobourg, d'Isnard, de Rovère, etc., » mais qu'assurément le peuple était las de ses oppresseurs ; qu'il n'y avait aucun mouvement en prépara-

1. *Arch. nat.*, F⁷, 4277.

tion : qu'enfin, les démocrates ne voulaient pas plus d'un prairial que d'un vendémiaire, car « l'un a brisé les lois du peuple et l'autre a établi et assis celles des aristocrates ». Sur quoi, Barras, interrompant, exprima le regret de n'avoir pas, au 1er vendémiaire, « *travaillé la marchandise* pendant trois jours seulement de manière à satisfaire les patriotes », et se répandit en menaces contre les royalistes. « Oui, s'écria-t-il, que le mouvement soit général et dirigé contre le royalisme! J'ai du courage, j'ai des moyens et l'on me jugera. » Barras ajouta qu'il avait dernièrement parcouru le faubourg, mais que le peuple lui avait paru calme et paisible. « Si je l'eusse vu remuer, c'en était fait... Je marchais avec lui, car c'est de lui, c'est par lui que je pense que se manifeste la volonté nationale... » Mais le peuple n'est pas représenté par « quelques agitateurs ou quelques maladroits ». Et il renouvelle ses avances aux babouvistes, les pressant de s'unir au Directoire, c'est-à-dire à lui, Barras : « Vous criez contre nous : *Crucifige!* et à qui donc se rallierait-on? A la cour de Vérone! Oui, mes amis, c'est là qu'on veut vous conduire, tandis que c'est cela qu'il faut tuer et anéantir. » Puis, le directeur conclut ainsi : « Vous devez maintenant, mon camarade, connaître mon esprit, mon sentiment, mes principes. Plus d'un patriote le sait aussi : mon existence est liée à celle du peuple, à celle de la République. Croyez-le, ainsi que tous les vrais patriotes, je ne négligerai rien pour leur succès, et ce n'est que pour les servir que je résiste au désir qui me presse de démissionner et de me retirer paisiblement dans une obscurité qui m'est bien chère. » Barras congédia Germain en l'invitant à revenir le voir de temps en temps : il lui donna même une carte de circulation.

Notons que cette entrevue avait été préparée par Barras : une note adressée le 7 thermidor au *Courrier républicain* [1] nous apprend que Germain avait été amené au Luxembourg dans une voiture hermétiquement close, par un nommé Lombard, ami du directeur. Du reste, Barras avoue dans ses Mémoires [2] que, s'il n'a pas eu de relations directes avec

1. *Archives nat.*, F7, 4278.

2. T. II, p. 123.

Babeuf, « qui lui était absolument inconnu » et qu'il traite de *grand fou*, il a *reçu quelquefois* Germain, dont il fait le plus grand éloge, et le chef d'escadron Lefranc. Il se dit d'accord avec Benjamin Constant et madame de Staël « qui avaient posé le principe qu'il fallait au moins conserver la précieuse réserve du *bataillon sacré* ». Mais les justifications données par Barras sont formellement contredites par deux hommes qui ne se sont pas entendus pour laisser leurs témoignages à l'histoire, et par deux hommes qui ne s'aimaient pas : Carnot et La Réveillère-Lépeaux.

On a lu plus haut l'opinion de Buonarotti, auquel Carnot reconnaît « un cœur généreux » et dont il faisait le plus grand cas, bien qu'il eût trempé dans la conjuration babouviste ; or Carnot ajoutait foi aux affirmations de Buonarotti, qui avait déclaré que Barras « avait offert ses services à la conspiration ». D'autre part, La Révellière-Lépeaux [1] estime que les rapports de Grisel, en ce qui touche la complicité de Barras, « portaient un tel caractère de vraisemblance qu'il était impossible de douter de ce qu'il avançait ». La Révellière ajoute : « La conduite de Barras, ses liaisons, son aspect sinistre, ses opinions, tous les rapports de la police suffiraient pour nous en convaincre. » Les quatre collègues de Barras le croyaient si bien résolu à se servir des babouvistes, qu'ils choisirent, pour discuter les mesures à prendre contre eux, le moment où Barras n'était pas présent au Conseil. Ces moments-là étaient d'ailleurs fréquents, car Barras donnait, comme on sait, beaucoup de temps à ses maîtresses et à la chasse.

Sans doute, Barras ne s'est pas engagé à fond avec les babouvistes, mais La Révellière explique pourquoi plusieurs de ces révolutionnaires « ne pouvaient supporter dans Barras l'un des principaux auteurs du 9 thermidor, dont le luxe et la prodigalité les offusquaient ». D'autre part, Barras apprit que le Directoire était informé de tous les détails de la conspiration par les agents de la police secrète, et notamment par Grisel, qu'il appelle dans ses Mémoires l'*infâme Grisel*. Aussi, dès qu'il vit que les babouvistes allaient être arrêtés, qu'ils étaient perdus, il se hâta de sortir du jeu. Soutenu

1. T. Ier, chap. xx.

énergiquement par Reubell, qui l'avait averti, il fit une scène violente aux autres directeurs. Il leur arracha une déclaration portant qu'ils n'avaient pas « donné créance aux bruits que la malveillance avait fait courir » et il annonça qu'il allait demander sa comparution devant les Cinq-Cents « pour obtenir une satisfaction publique ». Ne se souciant pas de se diviser au moment du péril, les autres directeurs apaisèrent Barras, et lui promirent qu'aucune accusation ne serait portée contre lui.

L'arrestation de Babeuf eut donc lieu sans difficulté le 21 floréal an IV, par les soins de d'Ossonville, inspecteur général près le ministère de la police générale [1]. Le même jour, les principaux conjurés, notamment Germain, Darthé, Didier, Ricord, Laignelot furent mis sous la main de la justice et renvoyés, deux jours après, devant le directeur du jury d'accusation du département de la Seine.

C'est aussi le 21 floréal que fut arrêté Drouet, qui était membre des Cinq-Cents; mais la présence d'un représentant du peuple aussi connu parmi les prisonniers était une complication grave. L'ex-maître de poste de Varennes jouissait encore d'un grand prestige, et Carnot lui-même avait prescrit au général Hatry, commandant de l'armée de l'intérieur, d'avoir pour lui les plus grands égards.

Drouet ne manqua pas de se prévaloir de son titre de représentant pour réclamer un traitement de faveur et pour se plaindre de l'ingratitude du gouvernement : « Ils sont bien soupçonneux, ces hommes, écrit-il le 28 floréal au ministre de la police, pour ne pouvoir croire en la vertu d'un représentant du peuple; et quel encore? Celui que toute la France a comblé d'éloges en 1791, 92, 93! Quoi! le peuple français serait-il donc devenu assez vil pour qu'un représentant de ce même peuple ne puisse pas être cru sur sa parole d'honneur? » Il demande qu'on lui envoie un secrétaire pour l'aider à classer ses papiers, et ne veut pas être entouré « de l'appareil insultant de la force armée » quand on l'extrait de sa prison. Au surplus, le Directoire crut devoir demander au Conseil des

1. Voir notre communication à la *Société de l'Histoire de la Révolution*, dans la Revue de cette Société, numéro du 24 avril 1895.

Cinq-Cents, par un message spécial, l'autorisation de mettre les scellés sur les papiers de Drouet, et, en attendant la réponse du Corps législatif, Carnot pria le ministre de la police de vouloir bien garder chez lui le représentant inculpé[1].

Cependant Barras était directement et indirectement sommé par les jacobins de tirer d'affaire les conspirateurs arrêtés. Une lettre, adressée aux rédacteurs du *Courrier républicain*[2], cite un interrogatoire de Babeuf en date du 28 prairial, qu'on ne rendit pas public: Barras est clairement dénoncé comme complice de l'insurrection : « Il faudra que ceux-là qui ont voulu partager les chances et la gloire de la *guerre de la vertu* soutiennent leur caractère et ne puissent pas continuer de paraître parmi les persécuteurs de leurs compagnons d'armes. » Barras se conduisit en cette circonstance de manière à justifier le jugement de La Réveillère qui a dit de lui : « Il était brave, le sabre à la main, mais, en toute autre circonstance, il avait la lâcheté des hommes sans âme. » En attendant l'occasion de prendre sa revanche, il laissa lancer un mandat d'arrêt contre son propre secrétaire, Louis, dit *Brutus*. Il essaya une timide justification des ex-conventionnels Laignelot et Ricord, de l'adjudant général Jorry, et enfin de Félix Lepelletier que La Réveillère voulait faire inscrire sur la liste des émigrés. Il ne s'opposa pas à ce qu'on donnât suite au procès des babouvistes qui fut porté, par suite de la complicité du représentant Drouet, devant une Haute-Cour, constituée à Vendôme: mais, avant la translation des accusés en cette ville (10 fructidor an IV—27 août 1796), Drouet s'échappa de sa prison de l'Abbaye dans des circonstances qui valent la peine d'être précisées.

Il existe[3] un curieux rapport de Georges-Rémy Petit, commissaire de police de la division de la Fontaine de Grenelle (X^e arrondissement du canton de Paris), qui avait été requis par le citoyen Noël, officier de paix, pour constater à la prison

1. La levée des scellés eut lieu, le 14 floréal, en présence du citoyen Mangin, mandataire de Drouet, et ce en vertu d'une procuration qui est aux Archives nationales, F^7, 4276. Elle porte la signature lourde et tremblée de l'ex-maître de poste.

2. *Ibid.*, F^7, 4278.

3. *Archives nat.*, F^7, 4278.

de la rue Marguerite l'évasion du célèbre détenu. Du procès-verbal de constat, il résulte, en substance, que la corde trouvée dans le préau n'avait pu servir à l'évasion du prisonnier, attendu que, si elle avait supporté le poids d'un corps, les nœuds auraient été plus serrés par la tension naturelle, que l'appui en pierre de taille de la fenêtre aurait dû aussi faire une coche à ladite corde: qu'enfin le mur de plâtre ne portait pas la moindre trace de frôlement; que le trou par lequel Drouet était présumé avoir passé n'avait qu'une hauteur de deux décimètres sur une largeur de deux centimètres; qu'en outre, arrivé dans le préau, il aurait eu à escalader un mur de quarante-cinq pieds. Le gardien Louis Carion déclara qu'à six heures du soir il avait pénétré dans la chambre de Drouet pour faire son lit, et l'avait trouvé présent. A sept heures et demie, il était remonté pour *fermer* le prisonnier; la porte était ouverte et Drouet s'était évadé. Il était donc matériellement démontré qu'en moins d'une heure et demie, le prisonnier n'avait pu scier un barreau, le forcer, descendre dans le préau et escalader ensuite un mur de quarante-cinq pieds de hauteur. Cette évasion de Drouet ne fut donc qu'une comédie. Qui favorisa l'évasion de cet encombrant personnage? La Révellière, dans ses Mémoires, dit nettement que ce fut Barras, et que ce dernier ne se gêna pas pour prendre devant ses collègues la responsabilité de l'évasion. Les directeurs furent plutôt soulagés par la disparition du plus populaire des conspirateurs, et le citoyen Rimbault, dans sa lettre au *Courrier républicain*, tire bien la moralité de l'incident en disant: « On a cru qu'en sauvant le plus considérable des personnages impliqués dans le détestable complot babouviste, on atténuerait tout l'intérêt que cette affaire inspire, et qu'on préviendrait des relations funestes à la tranquillité de plusieurs autres hommes, non moins élevés en puissance que le fameux maître de poste. »

Barras ne pardonna jamais à Carnot et à Cochon, le ministre de la police qui avait fait arrêter les babouvistes, d'avoir réuni les preuves de ses intrigues. Lorsque, dans la nuit du 23 au 24 fructidor (9 au 10 septembre 1796), quelques centaines de jacobins, conduits par plusieurs ex-conventionnels, marchèrent sur le palais directorial, puis essayèrent

de soulever le camp de Grenelle, Barras, qui avait alors la police dans ses attributions, était à la campagne, ainsi que Reubell qui passa la nuit à Arcueil. La Révellière-Lépeaux déclare dans ses Mémoires qu'il envoya un messager à Barras, mais qu'on frappa longtemps et inutilement à la porte du directeur, qui, le lendemain, affirma n'avoir rien entendu parce qu'il « dormait profondément ». L'opinion de La Révellière, partagée par Carnot, est que Barras trempait dans ce détestable complot. Ses amis Tallien et Fréron avaient été reconnus dans les groupes factieux et ils s'enfuirent en grande hâte après l'échec de la tentative terroriste.

Le long procès des babouvistes, qui dura du 4 brumaire an V au 7 prairial (27 mai 1797), se termina, comme on sait, par la condamnation à mort de Babeuf et de Darthé. Les élections de germinal, qui donnèrent la majorité aux royalistes dans les deux Conseils, n'étaient pas faites pour sauver la tête des deux amis; mais, quelques mois après, au 18 fructidor an V (4 septembre 1797), Barras put assouvir sa haine contre Carnot et Cochon, l'ex-ministre de la police, qui avaient réprimé le complot babouviste. Il les fit condamner à la déportation, avec d'Ossonville, l'inspecteur général de police auquel on devait l'arrestation de Babeuf. Il est vrai que La Réveillère affirme dans ses Mémoires que les directeurs qui avaient fait le coup d'État furent *bien aises de l'évasion de Carnot*, mais il n'en est pas moins établi par le rapport du policier Limodin, en date du 21 fructidor an V, que des mandats d'amener furent lancés contre Carnot ainsi que contre Barthélemy, et que le bureau central pria les agents du ministre de la police de lui envoyer directement *ces individus*, si l'on venait à les découvrir.

Tel est l'épilogue du procès de Babeuf et de la longue rivalité de Barras et Carnot.

PAUL ROBIQUET

EN PAYS SCANDINAVE

— NOTES DE ROUTE —

21 juin.

Dans la brume du soir, la côte anglaise s'estompe en ligne violette, à peine distincte, puis disparaît. Le calme de la mer libre, de l'immense espace qui nous entoure, s'accroît encore avec l'apaisement de la lumière. Le ciel s'idéalise en teintes nacrées d'un gris vaporeux, semblable à des gazes superposées recouvrant un bleu profond. Insensiblement, le crépuscule bleuit, confond le ciel et l'eau dans une même teinte d'azur foncé.

Au loin, sur la mer, toute une constellation de lumières nous apparaît. Des barques de pêcheurs, innombrables, pareilles toutes, un mât debout, l'autre incliné, soutenant un filet qui sèche. Et, sur les mâts, de petites lanternes scintillent, reflétées en longs fils d'or sur l'eau à peine ridée de brise.

Nous passons au milieu des bateaux, notre marche ralentie pour ne pas déchirer les filets que marquent de gros lièges et des bouées. Nous entendons des chants et, de très loin, arrive un son de flûte hâtant une gigue. Puis, les bateaux dispa-

raissent, s'effacent dans l'ombre; et, seules, longtemps encore les lumières restent visibles sur le bleu limpide de la nuit.

23 juin, Göteborg.

Depuis ce matin, on voit la Suède et, vers midi, notre vapeur s'engage entre des îles de roches nues. Inhabitées, presque toutes, ces îles; sur quelques-unes, pourtant, des sémaphores ou des maisonnettes de bois, postes télégraphiques; autour, on a essayé de faire pousser, à l'abri du vent de mer, des verdures qui s'étiolent.

L'espèce de chenal dans lequel nous naviguons s'élargit; on distingue au loin des forêts de sapins, puis des maisons, espacées d'abord, points rouges perdus au bord de la mer, groupées ensuite; et enfin, à un dernier tournant, apparaît Göteborg.

Autour du port, tout un faubourg de maisonnettes en bois, rouges avec des toits blancs, grimpe sur des escarpements de roches, se dissimule dans de petites forêts de sapins que séparent des prairies d'une extraordinaire intensité de vert.

Et sur les maisonnettes rouges, partout, on a mis des branches vertes et encore des branches vertes. Sur les grandes maisons en pierre de taille du milieu de la ville, sur les embarcadères, les entrepôts, les petits bateaux à vapeur qui font le service du port, même sur les harnais des chevaux, sur les voitures, des petites branches vertes, qui, dans ce pays de long hiver, disent la grande fête de demain, la Saint-Jean, la « mi-été ».

Dans les rues endimanchées de Göteborg, une population étonnante de calme blond. Des enfants sérieux, marchant, l'air d'aller à leurs affaires; des femmes silencieuses. Quelques artilleurs dégingandés, cependant, traînent leurs bottes trop lourdes et font sonner leur sabre sur les pavés.

Et le silence d'église des rues n'est rompu que par la corne des tramways et, de quart d'heure en quart d'heure, par la sonnerie compliquée d'une horloge.

24 juin.

Stockholm, toute pavoisée, toute décorée de branches vertes. Les échafaudages d'une grande bâtisse, près de la

gare, sont transformés en véritable forêt, et des chapelets d'oriflammes agitent leurs couleurs sur tous les bateaux rangés dans le port.

Il y a foule par les rues : pour la plupart, des gens de la campagne en costume national ; et tout ce monde va lentement, se promène sans but, s'arrête devant les monuments, l'air heureux du très relatif été que l'on fête aujourd'hui.

De grandes bâtisses carrées sans ornements, des églises sans style, des rues égales se coupant à angle droit, voilà Stockholm ; et, je ne sais comment, de tout cela se dégage un charme qui m'enveloppe et me fait aimer cette ville presque malgré moi.

En bateau, par une suite de lacs enchevêtrés les uns dans les autres, et dont les réseaux forment comme une série d'avant-ports de Stockholm jusqu'à la mer, nous allons à Saltsjöbaden ; tout autour de nous, des villas de bois, parfois bien jolies et coquettes, sont cachées parmi les sapins, entourées de grandes pelouses qui viennent border l'eau : une heure et demie de route, et c'est Saltsjöbaden, — sorte de Trouville poussé de terre comme par enchantement. Il y a trois ans à peine, il n'y avait qu'un rocher nu, entouré de forêts, là où s'élève aujourd'hui le Grand Hôtel flanqué de villas disséminées à perte de vue. Et à côté, un casino, une jetée, la gare ; et le monde élégant de Stockholm vient ici passer quelques semaines de la saison chaude et prendre les bains de mer.

Après souper, on danse sur une pelouse autour du mai couronné de branches de sapin. Danses sans caractère, mazurkas, valses et polkas ; mais sur l'herbe très verte, aux sons d'une musique discrète, un peu éloignée, cela prend une sorte de joliesse simple, très bon enfant. Tout se mélange autour du mai, robes en soie ou mousseline, waterproofs, jupes de paysannes, uniformes à bottes ultra-vernies et gros souliers de campagne. Et ceux qui dansent, et ceux qui regardent, tous ont un air bon, profondément honnête et heureux.

De Saltsjöbaden nous allons à Skutudden, petit groupe de villas cachées sous des sapins, mirées dans le lac, grimpées sur des monticules, où un ami nous offre l'hospitalité.

Nous marchons sous bois, à l'exquise lumière de perle de

ce crépuscule clair qui est la nuit d'ici. Tout flotte avec une sorte d'inconsistance dans cette clarté laiteuse, enveloppante, sans ombres, faite de chatoiements subtils, dégradée doucement vers le blanc pâle aux heures de minuit, pour reprendre la couleur, l'éclat aux approches du matin. D'argent bleu, d'argent vert, des papillons volètent, phalènes très légères, très pâles, faisant penser à la neige qui ensevelira bientôt cette forêt, glacera le lac, — papillons de la nuit claire, de la lueur d'irréel qui éteint les couleurs, évoque le passé, appelle le rêve.

Holland-Undersoker, 2 juillet.

Du vert de toutes les teintes : d'immenses prairies bleutées d'herbes sombres, jaunies de pousses fraîches et embaumées de fleurs qui harmonisent des mauves, des roses, quelques jaunes et des blancs légers, qui fondent leurs couleurs dans des lointains encore verts azurés d'éther.

Sur les montagnes qui nous entourent, les tons roux et violets des sapins; et plus haut, le gris froid des roches nues, coupées de larges traînées de neige sur lesquelles les nuages alternent toutes les nuances, depuis l'éclat du blanc jusqu'au bleu sombre. Dans l'air extraordinairement pur, le regard se perd à des distances incalculables, et jusqu'à l'horizon tout reste net, clair, prend seulement une légère teinte bleue transparente.

Un calme d'infini plane sur la campagne : et le moindre bruit, clochette de vache, oiseau chantant, s'épanouit en poésie de sons. Très au loin, immuablement, murmure une cascade au-dessus de ce calme vert ; le ciel sans cesse charrie des nuages de toutes les couleurs, gris sombre, bleuâtres, roses, orangés, blancs, montant les uns sur les autres, semblant avoir une vie propre, lutter de vitesse vers un même but, au-dessus des vastes prairies tranquilles, au-dessus des arbres espacés, à peine de temps en temps balancés par le vent chasseur de nuages.

De ma fenêtre je regardais, voilà trois jours, des ouvriers

autour d'une sorte de terrasse en maçonnerie. Là-dessus, ils se sont mis à entrecroiser des poutres, et cela a monté, monté. Puis, à mesure que cela s'élevait, ils ont scié des ouvertures pour les fenêtres; hier au soir, ils ont échafaudé l'armature du toit, et aujourd'hui ils l'ont recouvert de planchettes; et la maison est finie, toute claire, toute dorée, brillante d'une fraîcheur de joujou neuf; et les ouvriers, dessus, autour, dedans, clouent, rabotent, l'air de fourmis, si amusants à regarder faire que j'ai le regret de la chose déjà finie.

Coucher de soleil, d'une délicatesse de teintes plus près du rêve que de la réalité. Un soleil d'or rose pâle, qui se couche dans des nuances fondues entre l'or et le rubis, tons très éteints, laissant après le soleil couché, à la place où il a disparu, une bande d'opale orangée d'or, puis, peu à peu dégradée en jaune clair, muée par des reflets et des glacis verts en gris d'acier sans couleur, qui peu à peu gagne, s'étend sur tout le ciel dans une même uniformité de teinte froide, — miroir d'acier qui reflète du blanc.

Les fleurs, qui ont si peu de temps à vivre en ce pays de neige, semblent faites pour être mises aux doigts de vierges de missel. Les mêmes qu'en France ont ici une élégance, une noblesse particulière : le tissu est plus fin, de velours ou de satin plus délicat, et les couleurs surtout sont exquises, rares, de chatoiements multiples, adoucies en pâleur ou exaspérées en éclat. Et innombrables sont les fleurs inconnues, aux tons, aux formes étranges, des muguets crispés en orchidées, des violettes-ancolies, de minuscules roses trémières à parfum d'amande et de miel.

Et puis une fleurette charmante entre toutes, la *linnea*, délicate fleur du Nord, aux pétales d'un blanc de givre à peine rosés vers la corolle. Entr'ouverte sur sa frêle tige vert pâle, elle se tapit dans les mousses, loin du soleil, dont un seul rayon friperait sa blancheur tendre, à parfum si doux, mélange de rose et de verveine. L'air, au-dessus des prairies, est imprégné de l'odeur des trèfles, qui sentent l'acacia et le citron, et vers les heures de midi ce parfum grise.

Dans les endroits humides, sur des tiges de joncs, poussent

des sortes de soies floches d'une blancheur éclatante : et, près des lacs, ces soies forment bordure, couvrent de grands espaces de leur neige moirée par le vent, brillante au soleil.

Et pareilles aussi à des fleurs, des maisonnettes de bois peint en rouge sont écloses partout sur l'émail frais des prairies, à l'ombre des sapins, et jusque tout là-haut près des rochers nus ; petites maisons rouges, pourpres dans leur nouveauté, pâlies par le temps, dégradées en corail, délicieusement jolies, — l'air de petites boîtes dans la gentillesse de leur rouge éclairci de l'encadrement blanc des minuscules fenêtres.

A l'hôtel d'ici, les plats sont posés sur une grande table au milieu d'une salle. Et, une assiette à la main, on va chercher le plat duquel on veut. On se met à la file ; et les plus polis, à force de révérences et de saluts, dont on est si prodigue en Suède, arrivent derniers et ne rapportent que des os ou des arêtes à leur place : mais toujours tout se passe en bonne humeur, grâce à la cordialité de ce doux et charmant pays. Parmi les pensionnaires de l'hôtel, il y a d'extraordinaires types de femmes. Des vieilles, d'autres sans âge, arborent des chapeaux d'hommes ou des casquettes de marins. Sur ses cheveux blancs, l'une d'elles pose tout simplement un bonnet de coton gris. Quelque temps qu'il fasse, toutes, toujours, ont des caoutchoucs par-dessus leurs bottines ; et dès qu'il fait un peu frais, elles arrivent à table avec, sur les épaules, des couvertures de lit bariolées, rayées, parfois toutes blanches, d'un pauvre blanc malade de lit d'hôpital.

A la gare, — une simple cabane de halte, — on va chercher ses lettres après le passage du train. Sur la barrière, une boîte à couvercle de bois, sans serrure. On ouvre et on cherche. D'un côté, sont les lettres qui doivent partir : de l'autre, celles qui viennent d'arriver. Et on fait son petit tri, en toute confiance ; on constate que tel monsieur, qui a une lettre là depuis deux ou trois jours, n'est pas pressé ; que telle demoiselle en reçoit vraiment beaucoup. Parfois les gens de qui on parle sont derrière vous ; et quand on les voit prendre leurs lettres, on rit... ils saluent, et c'est tout.

Sur la route, trois petites filles coiffées d'argent blond, des jupons rouges, des chemisettes blanches, pieds nus toutes les trois. Elles se tiennent par la main et chantent une chanson très balancée, très douce. Et quand je les croise, sans interrompre leur chanson ni leur marche, elles font, les trois en même temps, une brève révérence qui les rend encore plus drôles, plus gentilles dans leur allure de poupées articulées, pareilles de cheveux, de robes, de voix; puis elles continuent leur chemin, et au premier tournant disparaissent.

Aujourd'hui on fauche : on coupe, partout sur ces prairies que nous dominons, les belles, les admirables fleurs qui ont tant parfumé, tant embelli la campagne. Et coupées, elles disparaissent, les pauvres fleurs, ne font même plus parmi l'herbe leur tache de couleur, confondues dans ce vert fatigué, un peu sali, du foin qui commence à sécher.

Au lieu d'étaler le foin, puis de le retourner comme chez nous, ici, dès qu'il est fauché, on le met sur des bâtons horizontaux soutenus par des piquets fichés en terre. Là-dessus on l'entasse; et il reste je ne sais combien de jours avant d'être sec. Et les fleurs, si jolies hier, pendent là dedans, toutes fripées : les grandes, accrochées la tête en bas, lamentables; les autres, les petites, éparpillées, anéanties, disparues, dans le désastre de la faux.

Et au loin, d'autres fleurs, les jupes, les tabliers clairs des faneuses, animent les prairies, maintenant pareilles à des velours roux variés de moirures vert pâle.

Une grande montagne domine la chaîne qui nous entoure; elle s'élève à une vingtaine de kilomètres de Holland, au-dessus d'une prairie coupée d'une rivière large et lente. D'abord, à sa base, des sapins la couvrent; puis, des prairies vertes; enfin, tout au sommet, des roches d'un indéfinissable gris rosâtre la terminent nettement sur le ciel.

Et la montagne, sous la course des nuages, change de teinte sans cesse et tantôt revêt de lumineux tons clairs d'émeraude transparente, rose vers le faîte, avec un couronnement d'améthyste, tantôt semble enveloppée d'une mousseline diaprée qui la draperait par-dessus une armature d'acier brillant. Puis elle devient rigide, toute bleue, violette au sommet, paraît

d'une matière infiniment dure, se colore uniformément d'un seul ton d'outremer chaud. Et comme elle ne prend ces teintes qu'au moment des orages, elle s'enveloppe par-dessus sa robe bleue de nuées blanches, qui montent de sa base en vapeurs de dentelles, l'entourent complètement, puis la laissent toute voilée de gris terne strié de pluie.

Un éclair d'acier, un brillant de métal et de pierres précieuses, surgit du fond de l'eau, saute à la surface et happe la mouche qui traîne au bout de la ligne; et prise, la truite se débat, fait des bonds, pique sous les pierres, se défend durant des minutes et des minutes; et ce n'est que fatiguée, noyée, qu'on peut la mener à terre, enfin l'attraper.

L'eau bleue, d'une intense couleur de saphir sur les rochers presque noirs qui forment le lit du torrent, tourbillonne, se hâte vers la cascade, au-dessus de laquelle flotte une buée légère, irisée de tous les tons du prisme. Et sous la cascade la masse d'eau limpide se brise en éclats vert pâle, mauves, roses, tout dentelés d'écume nacrée. Et là, dans le remous, dans le courant le plus fort, la truite attend la proie qui passe, puis lutte contre l'hameçon, essaie de casser le fil qui la tient, parfois l'emporte. De toutes ces couleurs réunies, du virement rapide des remous, du bruit lourd de la cascade, une griserie vient, passionne le pêcheur, le rend enragé de patience ou de lutte avec le poisson qui saute, se débat, fait au-dessus de l'eau sombre luire l'or de ses écailles piquées de rubis humides.

Soirée de dimanche. — Les foins sèchent, et dans l'air passe le parfum de fleurs qui meurent, d'herbes qui finissent de sentir bon. Des petites filles endimanchées de rose et de bleu chantent à deux voix de monotones airs du pays, des airs à phrases tombantes, toujours reprises. On dirait des berceuses, souvenirs de vieilles danses surannées que l'on ne danse plus que dans les rêves du passé; et la guitare qui accompagne les chanteuses met dans l'air embaumé de foin, sous le ciel pâle, une infinie harmonie évocatrice... Le ciel tendrement gris, d'un gris moiré fait de tous les reflets, de tous les demi-tons, le ciel s'éclaire de réminiscences de roses et de jaunes,

laisse apparaître, parmi la ouate des nuages mauves, des coins bleu pâle ou vert d'aigue-marine, des coins comme émaillés, d'une limpidité de pierre précieuse, surnaturellement teintés de couleurs alanguies. Puis tout se fond en gris uni, pâlit, pâlit encore ; et la nuit se fait d'argent bleu, avec au nord une légère bande d'or éteint, très mat, qui reste là immuable, jusqu'à ce qu'elle se mue en rose aux approches de l'aurore. Et par les champs, le long des collines, partout les séchoirs à foin s'alignent pareils à des régiments en rang de bataille ; et, dans la lumière effacée de cette demi-nuit, cela prend des aspects fantastiques de grandes armées foudroyées en marche, immobilisées à toujours... mortes debout...

Handöl.

Depuis Enafors, où nous quittons le train, une plaine immense étend au loin sa verdure fraîche d'herbes claires, poussant sur des marécages. Par places, de larges zones de ces floches blanches qui s'ouvrent près de l'eau.

D'Enafors une barque nous mène par une série de petits lacs tranquilles, de rivières peuplées de poules d'eau et de bécasses, vers le grand lac d'Onn. Nous abordons à Handöl, — cinq ou six maisons de bois, tassées sous des sapins, au pied d'une haute montagne de granit clair, d'un gris mauve presque rosé, avec, vers le haut, l'éclat de la neige miroitant au soleil. Presque pas de végétation sur la montagne ; seulement à sa base un peu d'herbe courte au-dessus de la vapeur irisée d'une cascade cachée par des sapins. Dans un enclos où des croix penchent sur quelques pauvres tombes recouvertes d'herbe haute, s'élève la chapelle des Lapons, bâtie au XVIIe siècle, restaurée l'année dernière, le vieux bois des colonnes ne pouvant plus supporter le toit.

Elle a un air bien modeste, la petite chapelle, où le jour entre à peine par quatre minuscules fenêtres. Toute en bois à peine raboté, avec un mince clocheton recouvert d'ardoises. A l'intérieur, on a gardé de l'ancienne église la chaire de bois sculpté ornée d'inscriptions gravées, peintes en rouge, et de peintures représentant des paysages verts et bleus où se promènent des animaux de l'Apocalypse.

Au-dessus de l'autel, un Christ en bois sculpté, et, aux côtés du Sauveur, les statues très frustes de Luther et de Mélanchton.

Rangés dans la chapelle, des bancs de bois non dégrossis ; luxe unique, sur l'autel, une fine nappe blanche, toute fraîche lavée, pour le cérémonie de demain.

Dans cette chapelle se dit une fois l'an un service divin pour les Lapons de la contrée ; là se célèbrent, ce même jour, leurs baptêmes, leurs mariages, se disent les prières pour ceux qui sont morts dans l'année. Et de partout, des hautes montagnes bleues qui encerclent l'horizon, de bien loin là-bas, les Lapons arrivent autour de la petite chapelle.

Ils campent au bon plein air de juillet et s'agitent, très affairés, mais silencieux, même les enfants, excessivement sauvages, qui jouent avec leurs chiens et se sauvent dès qu'un étranger approche.

Très petits, très bruns, les Lapons, même les tout jeunes, ont un aspect vieillot, clignotant à cause de la fumée qui pendant les huit mois d'hiver emplit leurs tentes. Ils ont apporté avec eux, dans leurs traîneaux attelés de chiens-loups, des bouilloires en cuivre battu et de grandes bassines où ils font cuire des viandes de renne fumées, noires et dures, découpées à coups de hache.

Les femmes ont une bien drôle de démarche glissée, l'air de patiner, les jambes écartées, le corps penché en avant ; et, préoccupées de tout, elles vont, viennent, courent sans but, s'y prennent à trois fois pour faire la moindre des choses.

Un groupe entoure une jeune fille en jupons nombreux, mis les uns par-dessus les autres, tout raides dans la nouveauté du drap bleu. Le corsage est sombre, un peu brodé de rouge : et autour du cou elle a épinglé l'une à côté de l'autre, en collier, des broches à pendeloques d'argent qui tintinnabulent à chacun de ses gestes. Sur la tête elle a un énorme bonnet de drap brun liseré de rouge, qui a la forme d'un casque de pompier très exagéré en hauteur : et du bonnet sortent deux nattes châtain clair épaisses comme le bras. C'est une mariée de demain : près du traîneau où elle reste assise, se tient un jeune homme en costume de drap gris, blouse et large pantalon serré au genou par des lanières qui descendent

jusqu'à la sandale de cuir, très pointue, recourbée. A la main il tient son bonnet en pointe, et le tortille d'un air bête, en disant quelques mots, de loin en loin, à sa fiancée.

Dans un autre groupe, une maman laponne porte en bandoulière un berceau d'osier recouvert de cuir. Un capuchon pointu du haut abrite la tête du bébé qui là dedans gigotte et crie : et il est si blanc, si blond, ce gosse lapon, si clair, que je ne peux pas me faire à l'idée que dans quatre ou cinq ans il aura la peau huileuse et toute sale de suie, l'air clignotant de ses petits frères qui tournent autour de lui.

Pour la nuit, tous ces gens se couchent sur des peaux de renne apportées dans leurs traîneaux et s'endorment veillés par leurs chiens, pendant que s'allume la magie du soleil couchant.

Le ciel, d'or rose au-dessus des montagnes violettes, se refroidit vers le haut en vert pâle ; et sur ce fond passe une course de nuages mauves, d'un indicible mauve fait de mousselines roses enveloppant des pierreries bleues. Puis le fond du ciel devient de braise éclatante, et les nuages prennent des tons « rose rose » toujours plus délicats, se font plus légers, plus diaphanes, à mesure que leur couleur pâlit en tons indécis de soie ancienne ; et bientôt ils se déchirent, se dissipent en vapeur à peine rosée encore, sur la violence du ciel qui peu à peu s'atténue, devient d'or, s'éteint en gris bleu insensiblement mué en blanc nacré... Sur une peau de renne, étendue à même la terre, la fiancée de tout à l'heure dort dans sa robe bleue, et autour de sa tête s'auréole l'or sombre de ses cheveux magnifiques.

Dès le matin, la petite cloche de la chapelle tinte, et les Lapons se pressent sur les rustiques bancs de bois. Un pasteur dit les prières et adresse aux fidèles un long sermon qu'ils écoutent de leur même air clignotant, abruti... A les regarder si petits, si rabougris, tout jaunes et grimaçants, je comprends la misère de leur vie, la longue nuit d'hiver, l'éternelle nuit enfumée de leurs huttes à peine éclairées de quelque lumignon, et dont ils ne sortent que pour chasser dans la nuit pâlie de neige les loups voraces qui rôdent trop près des parcs où sont les rennes domestiques.

On tire de son berceau le petit Lapon blond, que le pasteur

baptise, puis la jeune Laponne s'avance avec son fiancé. Il a gardé son costume d'hier ; seulement, au lieu d'un bonnet rouge, il tient à la main le bonnet bleu des hommes mariés : elle a sa même robe bleue, et sur sa tête elle a mis une couronne d'argent découpé, faite de trois couronnes superposées, ornées de pendeloques d'argent.

Le pasteur les bénit. Elle est presque jolie, la jeune Laponne, avec tout cet argent qui brille à son cou, scintille sur sa tête, lui donne l'air d'une idole.

Après l'office, tous les Lapons s'installent à un long repas. Ils s'assoient sur l'herbe. Les mariés, l'un à côté de l'autre, se regardent, et de temps en temps, se prennent les mains... Et seulement lorsque ces gens ont mangé et bu ils se dérident un peu et, au moment où nous partons, se mettent à causer et à rire.

Throndhjem.

Terriblement ville du nord : doubles fenêtres, doubles portes aux maisons de bois qui ont l'air de forteresses. Par la ville, seulement deux ou trois hautes bâtisses en pierres : une banque, la poste, et la grande admirable église gothique en granit gris. Bien ruinée, la pauvre église, des colonnes tombées, des sculptures parties, emportées par les amoncellements de neige qui, depuis des siècles, pèsent de longs mois sur elles. Autour, un cimetière tout fleuri, planté d'arbres et d'arbustes, et, entre les tombes, des parterres de fleurs, des carrés de gazon, et presque auprès de chaque sépulture un petit banc de jardin.

Rien qu'un port, ce Throndhjem : des entrepôts, d'immenses cours remplies de barils et de morues salées : aux devantures des boutiques, des articles de pêche, des cirés de matelots, des ustensiles de cuisines pour bateaux, des cordages, des bottes... Et l'on se sent à une dernière étape pour le grand voyage, là-bas, vers les régions arctiques, à un dernier refuge avant les vastes solitudes de la mer et des pays glacés...

Par mer nous quittons Throndhjem. Le bateau suit d'abord

la côte, il pénètre en ces admirables fjords dont les hautes montagnes reflètent leurs sommets couverts de neiges éternelles dans l'eau limpide ; puis nous gagnons le large, vers l'Écosse.

Et ce soir, pour la première fois depuis deux mois, je revois la nuit, la tendre nuit mystérieuse enveloppant tout de son ombre. J'ai eu beau me moquer de moi d'avance, appeler romance et baliverne l'émotion que j'aurais aux premières étoiles réapparues : tout l'éblouissement des lointains clairs, des nuits de nacre, la magie des soleils roses et mauves, tout s'évanouit dans le charme intime de la nuit revenue, des douces étoiles, de la lune d'or qui lentement sort de l'eau...

PRINCE BOJIDAR KARAGEORGEVITCH.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

LES PRÉLIMINAIRES

DU

18 BRUMAIRE[1]

Bonaparte arrivé à Paris, la plupart des généraux s'empressent de lui rendre visite. Ils prennent la raison de leur conduite dans le prétexte de ce qu'ils appellent la « religion militaire » envers leur supérieur, quoique celui-ci ne le fût réellement que comme général en chef, seulement à l'égard des militaires placés dans le cadre de son armée. On propose de lui donner un dîner public ; une liste de souscription circule à cet effet : ce sont deux membres du Conseil des Cinq-Cents qui la présentent à Bernadotte. Celui-ci, franchement conséquent avec ce qu'il pensait et avec ce qu'il avait déjà exprimé précédemment au Directoire même contre le Corse, leur dit :

— Je crois que ce dîner doit être différé jusqu'à ce que Bonaparte ait expliqué d'une manière satisfaisante les raisons qui lui ont fait abandonner son armée. Un homme d'ailleurs qui a violé la quarantaine peut très bien avoir rapporté la peste, et je ne me soucie point de dîner avec un pestiféré.

1. Extrait du tome IV et dernier des *Mémoires de Barras* (Consulat, Empire, Restauration), qui paraîtra prochainement, avec le tome III (Directoire, du 18 fructidor au 18 brumaire), à la librairie Hachette.

La position de Bonaparte, comme accusé d'avoir déserté son armée, avait cela de précieux pour ceux qui, comme Sieyès, voulaient se servir de lui, qu'elle le mettait à leur discrétion, en lui interdisant la faculté de pouvoir reculer. Pour se soustraire au jugement qu'on n'avait pas prononcé mais bien énoncé contre lui, il fallait qu'il fît une révolution.

Pour détourner la question de sa position personnelle et de l'investigation qu'on aurait pu faire de sa conduite sur le fait du départ d'Égypte sans autorisation, sur celui d'avoir violé la quarantaine, au sujet de laquelle on faisait des réflexions de tous côtés. Bonaparte parut d'abord et uniquement s'intéresser à notre situation militaire, et ses premières paroles furent qu' « il allait être heureux de concourir à nos efforts, à la tête d'une armée si on voulait bien la lui confier, ou même comme simple artilleur, ainsi qu'aux premiers jours de sa vie militaire, qu'il n'avait nullement oubliée : il saurait bien encore charger et pointer son canon, comme à Toulon ». Voilà où il voulait faire accroire que se bornait toute son ambition, pour le moment du moins.

Recevant souvent les Rœderer, les Regnaud d'Angély, les Maret, les Volney, qui faisaient auprès de lui l'office de courtiers politiques, et venaient lui rendre compte de tout ce qui se passait, Bonaparte avait l'air de ne parler de la politique et de la France, ostensiblement, que comme d'un accessoire. Monge et Berthollet étaient les deux savants qu'il avait pris pour plastrons, et avec lesquels les sciences étaient toujours textes et prétextes de conversation, qu'il jetait ainsi à la tête du vulgaire, afin de donner le change sur la réalité de ses méditations. Dans le jeu de cette comédie, on le surprit plus d'une fois à sourire des tromperies qu'il répandait comme un nuage autour de lui.

Jaloux de tout ce qui n'était pas lui, suivant son caractère, Bonaparte l'était doublement de la victoire de Bergen, remportée par Brune sur les Russes et les Anglais, et de celle que Masséna avait obtenue à Zurich ; mais, réfléchissant que ces deux généraux pouvaient être utiles à l'usurpation qu'il méditait, il violenta son orgueil, et leur écrivit des lettres de félicitations. Il ne doutait pas de Masséna. Dans ses lettres à Brune, il le caressait en l'appelant familièrement le « valeu-

reux Patagon ». C'était le nom que Danton avait donné à ce général haut de six pieds. Ses amis lui répétaient quelquefois en riant ce sobriquet, que Bonaparte avait retenu; mais pour qu'il se laissât aller à de pareilles coquetteries, il fallait que la passion conspiratrice de l'ambition de Bonaparte le talonnât, car il n'était jamais aimable ni affectueux sans une raison d'intérêt.

Si cependant ses adulations se trouvaient consenties par ses calculs, et si, agissant en conséquence, Bonaparte croyait ne devoir être ménager ni avare d'aucunes prévenances pour les militaires dont il pensait avoir le plus immédiatement besoin, il aurait encore voulu rester au moins sur la réserve envers les hommes civils, vulgairement appelés *pékins* par ceux qui n'exceptaient pas même les membres du Directoire de cette grossière qualification.

La raideur du caractère de Sieyès, des propos de ce Directeur qu'on avait rapportés et brodés sur Bonaparte, avaient tenu les deux personnages séparés jusqu'aux premiers jours de Brumaire. Bonaparte fut enfin celui qui fit les avances et qui rendit visite à Sieyès. La visite fut la flatterie la plus complète. Ne mettait-il pas son retard sur le compte de sa timidité? Bonaparte timide! La plaisanterie était par trop forte : Sieyès l'accepta néanmoins comme elle était donnée. L'amour de la patrie ne pouvait manquer de réunir les hommes qui, comme eux, n'avaient pas d'autres pensées ni d'autres sentiments.

Du moment qu'on eut parlé de l'amour de la patrie, il fut bien convenu entre les deux personnages que cela voulait dire le renversement de l'ordre de choses établi. Restait à prendre les moyens, et chacun de donner les siens. Bonaparte était déjà pénétré de l'idée que Sieyès était, au dernier degré, saisissable par la vanité : il l'avait éprouvé dans cette première bouderie où il avait mis bas les armes, en allant au-devant de tout, et en faisant les avances. Il dit à Monge et à Berthollet :

— J'ai vu Sieyès, et c'est moi qui ai fait les avances : dans la politique, il ne faut pas être trop difficile : il faut rallier à soi ce qu'on aime et ce qu'on estime le moins. Il faut se servir de tout en ménage, accueillir les aveugles et les boiteux, comme dit l'Évangile.

Pendant que Bonaparte préparait ainsi ses affaires pour

l'intérieur, il ne négligeait point ce qui pouvait n'être pas moins intéressant à la frontière : il l'était beaucoup pour lui d'être bien avec les généraux en chef des armées actives, surtout de celles qui venaient de remporter d'aussi grandes victoires. On vient de voir comme il s'était déjà mis en mesure du côté de Brune et de Masséna. Ce qui lui importait essentiellement, c'est que les membres du Directoire fussent divisés entre eux : il n'avait donc eu rien de plus pressé, en se rencontrant avec Sieyès, que de lui inspirer des défiances contre moi. Elles n'étaient point difficiles à germer dans l'esprit de l'homme que sa nature rendait accessible à tous les soupçons comme à toutes les irritations : aussi, du moment que Bonaparte et Sieyès se furent entendus et continuaient de s'entendre, quoiqu'ils eussent arrêté leur plan de dissimulation profonde, et qu'ils fussent très bien secondés par la composition de leurs visages sans doute très exercés à l'imposture, il me fut impossible de méconnaître qu'ils méditaient quelque chose sur quoi l'on ne pouvait être tranquille.

L'histoire de Sieyès, qui se compose en très grande partie de ses ouvrages publiés, n'est pas autant connue sous le rapport de son caractère. Le caractère, qui suit l'homme partout, fournit chez Sieyès des traits qu'il n'est pas indifférent de rappeler, pour éclairer davantage sa conduite politique. A l'Assemblée constituante, où il avait présenté ses idées, Sieyès avait eu le regret de ne les faire comprendre qu'à demi, et de ne pouvoir les faire prévaloir en dominateur. Même regret à la Convention où, lors de la discussion de l'an III, il n'avait pas daigné s'unir à la commission des hommes distingués qui avaient rédigé la Constitution, et il avait présenté ses idées solitaires. C'était cette mauvaise humeur qui lui avait fait refuser la place de Directeur à la première nomination : en acceptant la dernière, qui le rappelait de Berlin, Sieyès passait pour ne s'être résigné à être membre du Directoire créé par la Constitution de l'an III, que dans l'espoir de substituer à cette Constitution celle qu'il croyait avoir méditée, et que sa vanité mettait au-dessus de tout. Cette statistique de vanité était parfaitement connue de Bonaparte. Aussi ses premières paroles, du moment où il se fut décidé à aborder Sieyès, furent-elles :

— Nous n'avons point de gouvernement, parce que nous n'avons point de constitution, du moins celle qu'il nous faut. C'est à votre génie qu'il appartient de nous en donner une. Cette opération faite, il n'y aura rien de plus simple que de gouverner.

C'était dire en un mot : « Citoyen Sieyès, vous allez être le législateur de la France, et moi, Bonaparte, j'en serai le gouvernement. » Il le lui dit même avec plus de précision encore : « Vous êtes la tête, je suis tout au plus votre bras. »

Jusqu'au moment de la fusion politique qui venait de s'opérer, on n'avait connu d'eux, l'un sur l'autre, que des manifestations hostiles : dans l'humeur de Bonaparte, qui ne s'exprimait sur Sieyès que par des injures, sans autre explication ; dans celle de Sieyès, qui n'avait pas un mode différent : il était clair que les deux personnages étaient réciproquement jaloux de leur célébrité réciproque, et que chacun en voulait à l'autre de la chance que lui donnait cette célébrité, pour, en cas d'événement, prendre la première position. Au reste, ces deux hommes, dont l'un, depuis le retour d'Égypte, appelait l'autre « soldat rebelle et qu'on aurait dû fusiller », l'autre appelait Sieyès « prêtre vendu à la Prusse », ces deux hommes, dis-je, avaient toujours à leur service des injures grossières contre les personnes à qui ils en voulaient. J'étais fondé à penser que leur réconciliation n'avait pu se faire qu'aux dépens des autres, aussitôt qu'ils se furent entendus. Je sus que, quant à moi et à ceux de mes amis qu'ils croyaient leurs adversaires, Sieyès et Bonaparte nous traitaient d'« hommes corrompus » et même de « pourris ». Il faut convenir que Sieyès, Bonaparte, avec Talleyrand, Rœderer, Regnaud d'Angély, etc., avaient bien le droit d'être difficiles en morale, et d'accuser les autres d'en manquer !

Si, dans le calcul déterminé de sa politique, Bonaparte savait très bien ne négliger aucune des démarches qui le conduisaient à ses fins ; s'il ne croyait point au-dessous de lui d'écrire de sa main à Masséna, à Brune, généraux en chef en activité et victorieux ; s'il savait se réconcilier avec Sieyès, enfin se soumettre à tout ce que doit, en cas de besoin, faire un bon courtisan de tout pouvoir existant, il aurait bien voulu trouver, chemin faisant, quelques dédommagements à

son humeur hautaine, et des revanches de sa souplesse forcée. Ce sont ces consolations qu'on a appelées les ricochets des gens de cour. Ainsi Bernadotte, ministre disgracié, général hors d'activité, presque réformé après sa discussion avec le Directoire, Bernadotte, moins sa popularité, ne paraissait pas, aux yeux de Bonaparte, un personnage bien important et qu'il eût à prendre la peine de ménager. Mais la popularité de Bernadotte, qui n'avait été que militaire jusqu'à son ministère, s'était, à cette époque si brillante pour lui, étendue à toutes les classes de citoyens. Bernadotte n'était pas moins adoré du peuple que des soldats, et c'est ce qui se représentait sous toutes les formes à Bonaparte, et il en était extrêmement jaloux. Aussi se répandait-il en mots détracteurs contre ce général, qu'il affectait de classer dans un rang très secondaire, et sur lequel il ne cessait cependant de faire des questions à ceux qui le venaient visiter.

Bernadotte, informé de cette malveillance dont tous les jours on lui racontait quelques circonstances, n'était nullement pressé de rencontrer Bonaparte : il l'avait bien eu pour général en chef à l'armée d'Italie, et sans doute cette relation, suivant la hiérarchie militaire, impose bien quelque déférence envers le supérieur à celui qui a servi sous ses ordres. Mais cette subordination du devoir ne va pas au delà du commandement actif. Bonaparte n'était plus le général en chef de Bernadotte. Celui-ci, d'ailleurs, avait été lui-même depuis général en chef et ministre. Ainsi, n'étant plus obligé à voir en Bonaparte un supérieur, il avait le droit de traiter avec lui d'égal à égal. Les avances, s'il y en avait à faire, devaient venir du côté de l'arrivant : ce sont ceux qui arrivent qui rendent visite. Dans cette alternative, plus de douze jours s'écoulèrent sans que Bonaparte et Bernadotte se fussent rencontrés, Bonaparte espérant toujours la visite de Bernadotte, et celui-ci s'obstinant à ne vouloir pas en rendre. Dans cette incertitude qui gênait tous les jours Bonaparte, et le laissait comme en l'air au milieu de tous les partis qu'il voulait rallier pour les entraîner à lui, Joseph vient trouver Bernadotte au nom de son frère, et lui reproche de « n'être pas encore venu voir celui que tous les militaires et les meilleurs patriotes, ceux qu'il estimait le plus, avaient déjà visité depuis

son arrivée ». Ce reproche, fait avec amitié par Joseph, semblait peu ébranler Bernadotte, lorsque la sœur de Bonaparte, devenue depuis la princesse Borghèse, alors simple citoyenne Leclerc, que Bonaparte et les siens appelaient Pauline et Paulette, vint s'unir à la femme de Bernadotte pour le déterminer à visiter Bonaparte. Les deux femmes, réunies pour le succès de l'intrigue, tourmentèrent tellement Bernadotte, que, surpris dans sa délicatesse même, il consentit à aller voir Bonaparte.

La conversation du visiteur ne pouvait guère s'ouvrir avec politesse que sur le pays d'où Bonaparte arrivait. Bernadotte, qui avait, non moins militairement qu'administrativement, suivi l'expédition d'Égypte dans toute sa marche, en parla « presque comme s'il y avait été », c'est le compliment que lui fit Bonaparte : quoiqu'il exprimât d'un air de grande sensibilité « son souvenir » sur l'Égypte et sur les braves compagnons d'armes qu'il y avait laissés, il aurait bien voulu qu'il lui fût possible d'en être aussi bien séparé par le silence et l'oubli publics, qu'il avait le bonheur de l'être en ce moment par l'espace des mers ; c'est ce qui fut parfaitement senti par Bernadotte : il ne tarda même pas à voir qu'il y aurait un manque de tact à insister sur l'Égypte, quand Bonaparte était si pressé d'en sortir. Il vint aussitôt sur la question de la France, et, s'y jetant comme le tigre sur sa proie, il força Bernadotte à y suivre ses idées. Bonaparte, franchissant bien des intermédiaires sur l'état de la République, se porta tout de suite à parler « de la nécessité d'un changement de gouvernement ». Pour arriver aussi brusquement à une pareille idée, il fallait bien exagérer les circonstances difficiles de la France, il fallait chercher des torts, multiplier des dangers ; dans la prétention de vouloir tout sauver, il fallait bien dire que tout était perdu, et même feindre de le croire. Quand on est dans une fausse position, il est nécessaire d'y placer les autres.

Bernadotte, avec sa prompte sagacité, reconnut bientôt que le moyen d'échapper à cette tactique accusatrice de Bonaparte, c'était d'établir aussitôt les faits :

— Mais, général, lui dit-il à l'instant, quoique vous ayez quitté l'Égypte, vous me feriez croire que vous y êtes encore

par la manière dont vous ignorez la France. Sachez donc, j'aime à vous l'apprendre, que les Russes ont été battus, exterminés en Suisse; que ce qui a échappé s'est retiré en Bohême; une ligne de défense est établie entre les Alpes et les Apennins liguriens; nous sommes en possession de Genève. La Hollande est sauvée; l'armée russe qui s'y trouvait est détruite; l'armée anglaise a été heureuse de regagner ses vaisseaux et de retourner en Angleterre. Les insurgents de la Haute-Garonne sont dispersés et ont été forcés de se réfugier en Espagne. Dans ce moment s'opère régulièrement une levée de deux cent mille hommes qui, sous le nom de *bataillons auxiliaires*, forment une véritable armée de réserve: ajoutez quarante mille hommes de cavalerie. Dans trois mois au plus, nous serons embarrassés de cette multitude d'hommes, à moins que nous ne les jetions par torrents sur l'Allemagne et sur l'Italie. Sans doute, général, si nous avions pu voir revenir l'armée d'Égypte avec vous, les vieux soldats qui la composent auraient été fort utiles pour former nos nouveaux corps: en regardant cette armée comme perdue pour nous, à moins qu'elle ne revienne en vertu d'un traité, je suis bien loin de désespérer du salut de la République, et je la crois assez forte pour faire raison de ses ennemis, tant intérieurs qu'extérieurs. »

En prononçant ces mots d' « ennemis intérieurs », Bernadotte croit avoir regardé en face Bonaparte, et lui avoir même imposé une telle confusion, que celui-ci garda le silence, et que madame Bonaparte, présente, se hâta de détourner la conversation pour écarter la mauvaise humeur de Bonaparte, qui paraissait devoir être toute sa réponse. Bernadotte, ne voulant pas abuser des avantages que la discussion lui avait livrés, se retira chez lui, non sans grande préoccupation de tout ce que donnait à penser la partie du discours échappée à Bonaparte. Madame Bernadotte attendait avec impatience le retour de son mari: « Eh bien, que s'est-il passé? »

Pour la plus grande intelligence de la scène et des acteurs, il n'est pas inutile de faire connaître ici que la femme de Bernadotte, qui avait été promise au général Duphot tué à Rome, avait été précédemment demandée en mariage, à Marseille, par le général de brigade Bonaparte, à qui une dot

de près de cent mille francs aurait été alors une fortune immense. Les parents de mademoiselle Désirée X..., alors mineure, avaient refusé, en disant, comme quelques-uns l'ont raconté depuis, que « c'était bien assez d'un Corse dans la famille ». Déjà Joseph avait épousé l'aînée. De cette demande et de ce refus, il était resté pour mademoiselle Désirée X..., devenue femme Bernadotte, un souvenir flatteur, surtout depuis que Bonaparte était devenu général en chef et avait tant occupé la renommée du bruit de ses exploits.

Ce souvenir avait laissé dans le cœur de la jeune femme une espèce d'intérêt, soigneusement entretenu par Joseph, et d'où il résultait que, dans toutes les relations auxquelles donnait lieu la position différente des personnes, madame Bernadotte, tout en aimant alors passionnément son mari, cependant trompée et fascinée par Joseph, était toute disposée à envisager comme intérêt de famille le point de vue sous lequel les choses lui étaient présentées par lui, d'après les suggestions de Bonaparte, son frère. L'inclination de madame Bernadotte pour les Corses était une véritable dépendance qui l'entraînait à un abandon dangereux de tous les détails personnels des intimités politiques de son mari. « Qu'est-ce qu'a fait Bernadotte hier? Qui a-t-il vu? Où va-t-il aujourd'hui? Qu'est-ce qu'il dit, qu'est-ce qu'il pense de tout cela? » lui demandaient ordinairement Joseph et Lucien. Madame Bernadotte répondait à toutes ces questions, qu'elle prenait pour de l'intérêt fraternel, avec toute la facilité que donne ce sentiment, et voilà comme Bonaparte, par le moyen de Joseph, et Joseph par le moyen de la femme de Bernadotte, faisaient la police jusque dans le lit de Bernadotte.

Bernadotte, qui est la finesse même, mais à qui une âme expansive a pu faire faire plus d'une école dans le cours de sa vie politique, après avoir cru à l'amitié de son beau-frère, finit par en juger le but et en apprécier les démonstrations. S'étant aperçu plus d'une fois des inconvénients que lui suscitait cette alliance dans son intérieur, il prit le parti de veiller sur lui-même avec soin, pour se livrer le moins possible à sa femme par son caractère expansif. Lorsqu'il parlait avec abandon à son secrétaire intime, et que madame Bernadotte entrait dans le cabinet de son mari, il se

taisait ou changeait la conversation, faisant même signe à son secrétaire de garder le silence devant l'indiscrète, que même il appelait quelquefois, en riant, la « petite espionne ».

Continuant à exercer ou à étendre ses droits de femme envers un homme bon et facile, madame Bernadotte ne harcelait pas moins de questions son mari. Étant entrée dans la combinaison de l'entrevue qui venait d'avoir lieu avec Bonaparte, elle croyait avoir le droit d'en savoir l'issue, et, Bernadotte ne répondant pas de suite à son impatiente question, elle se laissa aller à dire vivement : « Je le saurai bien par lui, si je ne le sais pas par toi ». Bernadotte capitula pour avoir la paix, répondit que « tout s'était passé le mieux du monde ; qu'on s'était quitté avec la promesse de se revoir ».

Tout ce que Bernadotte n'avait pas cru devoir livrer à sa femme en cette circonstance, il le confia à son secrétaire. Bernadotte chargea celui-ci de m'en transmettre les détails dans notre intérêt commun et pour ma direction personnelle. Il m'informait en même temps que « les périls devenaient tous les jours plus imminents ; que le Directoire se tînt sur ses gardes ; qu'on n'en voulait pas seulement aux personnes, mais à l'institution même ; et qu'il ne s'agissait pas seulement de la modifier, mais de la renverser ».

Pendant que toutes ces négociations se passaient avec moi, Bernadotte était toujours un sujet de prévenances et d'attentions pour Bonaparte ; il était invité et réinvité par Joseph à retourner voir « le général » : c'était le nom par lequel on le désignait toujours en famille. « Le général » ne voulait pas seulement dire le militaire de la famille, cela voulait dire le général des généraux, l'Agamemnon de la République, et les plus distingués des généraux se résignaient à donner eux-mêmes cette appellation. Bernadotte avait un intérêt ou une circonspection qu'on pouvait appeler de la timidité à l'égard de Bonaparte, et qui lui donnait l'appréhension de s'exposer à de nouvelles crises. Témoin de cette perplexité, son secrétaire, à qui Bernadotte reconnaissait une véritable supériorité de caractère, lui proposa de l'accompagner chez Bonaparte. Connaissant d'ailleurs personnellement et très intimement madame Bonaparte, il serait naturellement présenté par elle à son mari. Celui dont je parle était le jeune historien de

Hoche[1], qui, à la mort de ce général, ayant été dépositaire de ses papiers, avait fait le plus noble usage de tout ce qu'il tenait de sa confiance, et avait délicatement remis à madame Bonaparte sa propre correspondance, que les frères Bonaparte, de leur côté, avaient inutilement tenté d'obtenir, afin de perdre la femme auprès de son mari.

Après les plus brefs compliments d'usage, on se mit à parler de la situation de la France. Bonaparte, comme interpellant aussitôt et personnellement le compagnon de Bernadotte, entra dans une déclamation virulente contre les auteurs de ce qu'il appelait l'effervescence qui troublait alors la France, et dont il faisait remonter le principe au club du Manège.

Bernadotte crut alors et a raconté avoir répliqué à Bonaparte que « lorsque l'impulsion était donnée, il n'était pas facile de l'arrêter ; qu'il avait lui-même, tout le premier, comme général en chef de l'armée d'Italie, dû reconnaître cette difficulté d'arrêt lorsqu'il avait eu lancé cette armée dans les voies du patriotisme ardent. Lui avait-il alors été possible de la contenir ? Quant au club du Manège, sa naissance, sa formation, son effervescence étaient dues aux frères Bonaparte, à leurs amis les députés, tels que Saliceti et compagnie ; que le ministre de la guerre avait alors trop de devoirs à remplir pour avoir eu le temps d'être clubiste ; qu'aucun des siens n'avait contribué au Manège, et n'y avait mis les pieds ; que tout ce qui s'était passé dans ce club était regardé comme ayant reçu l'inspiration des frères Bonaparte ; qu'on avait même regardé ces inspirations comme se rattachant aux instructions qu'ils avaient reçues ».

Ces réponses directes et énergiques me furent rendues par madame Bonaparte, que je vis le lendemain ; mais elle les attribuait, non à Bernadotte, qui gardait le silence à l'égard de Bonaparte, mais au secrétaire, qui paraissait avoir beaucoup moins de timidité que Bernadotte en présence du général. Le débat fut tel entre le secrétaire et Bonaparte, que Bonaparte, le prenant à partie, lui dit :

— Citoyen, vous avez fait une histoire de Hoche où vous

1. Alexandre Rousselin de Saint-Albin. Voir Introduction générale aux *Mémoires de Barras*, t. I, p. XVIII.

avez mis beaucoup d'esprit et d'enthousiasme, mais vous avez fait de Hoche un Jacobin.

— C'est qu'il l'était.

— Comment l'entendez-vous ?

— Comme nos ennemis l'entendent, d'un sincère ami de la liberté de son pays.

— Hoche avait sans doute de la capacité, et aurait fait quelque chose, mais les dix-huit mille hommes qu'on lui avait donnés pour faire son expédition d'Irlande, auraient été mieux employés si on me les eût envoyés en Italie.

— Il me semble, général, que vous n'y manquiez de rien.

— Il a fallu que je fournisse à tout.

— C'était l'honneur laissé à votre génie.

Tout cela n'était nullement la question que voulait traiter Bonaparte : il ne savait cependant comment revenir à celle de ses Jacobins et de son Manège.

— Quant à moi, s'écria-t-il, j'aimerais mieux vivre au milieu des forêts que de rentrer dans une société qui ne me donnerait pas de sécurité.

L'interlocuteur répondait encore, et Bernadotte le soutenait peu ou point. Bonaparte s'essayait à devenir insolent, lorsque sa femme, adressant directement la parole au secrétaire de Bernadotte, lui demanda de mes nouvelles, de celles de mes cousines, qu'elle avait eu l'honneur de rencontrer souvent chez moi. A ce nom de Barras, Bonaparte ne put se retenir de dire :

— En voilà encore un qui ne pense qu'à sa République ; nous irions bien loin avec de pareilles reliques.

— Mais, lui dit en souriant le jeune secrétaire de Bernadotte, est-il nécessaire d'aller encore bien loin ? Ne vaut-il pas mieux être près de la liberté sage qui commence à être organisée ? n'est-ce pas là le premier moyen de la tranquillité ?

Il lui ajouta qu' « au surplus, en prononçant le nom d'un ancien ami, il était persuadé que si on attaquait Barras, il n'aurait pas de meilleur défenseur que Bonaparte ». Bonaparte perdait patience. Madame Bonaparte se jeta vivement à la traverse. Bernadotte finit la conversation politique en parlant de la pluie et du beau temps. Il désirait beaucoup de beau temps

pour le lendemain, « car, général, ne dînez-vous pas avec nous à Morfontaine ?

— Non seulement j'y dîne, répondit Bonaparte, mais même je déjeunerai avec vous, si, en passant, vous me permettez d'entrer chez vous et de vous y demander une tasse de café.

Bernadotte crut alors que le but de Bonaparte, en venant ainsi au-devant de lui, dans sa maison, était de le rendre suspect au Directoire et de l'empêcher de se réunir à moi contre les tentatives méditées. Bonaparte n'y manqua pas : il fut suivi, quelques instants après, de Lucien et de Joseph, qui se réunirent pour faire à Bernadotte toutes sortes d'amabilités. Rendu à Morfontaine, Bernadotte, après le dîner, vit Rœderer, Talleyrand, Regnaud Saint-Jean-d'Angély, Joseph et Lucien dans des pourparlers très ardents, qu'on cessait quand il s'approchait : il lui fut démontré qu'il y avait sur le tapis grande préméditation et grande dissimulation.

Le lendemain, Bernadotte rencontrant le général Moreau dans une maison tierce, celui-ci lui demanda « s'il avait été de la partie de Morfontaine et s'il avait parlé avec Bonaparte ». Bernadotte ayant répondu affirmativement, Moreau lui dit :

— Voilà l'homme qui a fait déjà plus de mal à la République que les Autrichiens, les Russes et les Anglais.

Bernadotte répliqua :

— Il se prépare à faire plus de mal qu'il n'en a fait encore.

— Nous sommes là et nous pourrons l'en empêcher.

Les deux généraux se prirent la main et jurèrent, en se la serrant, de « résister au déserteur de l'armée d'Égypte ». Tel est le nom qu'ils lui donnèrent en présence d'un grand nombre de témoins, parmi lesquels se trouvait l'ex-ministre Pétiet. On verra dans la suite lequel ou lesquels de ces hommes qui ont fait alors les serments les plus sincères contre l'envahissement de Bonaparte, resteront fidèles à leur serment !

Deux jours après cette scène, j'avais eu à dîner Bonaparte, et j'y avais invité Moreau. Les deux généraux ne s'étaient jamais vus. Gohier croit qu'ils avaient déjà fait connaissance chez lui la veille. Je savais tout le mal qu'ils pensaient ou disaient au moins l'un de l'autre. Je me

divertis, si tant est qu'on pût se divertir au bord de l'abîme, à voir le rôle de fausseté qu'ils jouaient tous les deux à l'égard l'un de l'autre. Pour qui ne les aurait pas connus, et même en les connaissant, il y avait déjà lieu de croire qu'entre ces deux hommes, égaux de position, il y en avait un très inférieur à l'autre, et l'on ne doute pas que ce ne fût Moreau.

Environné depuis quelque temps de beaucoup de suggestions, et cherchant à démêler quelles raisons rendaient plus assidus auprès de moi certains personnages, je m'étais bien aperçu que ceux qui me serraient de plus près étaient Talleyrand, Réal et Fouché. Ils avaient l'air de venir chez moi comme à un rendez-vous, où ils croyaient mieux assurer les intelligences qu'ils avaient déjà formées. Celui qui prenait le plus rarement la parole, et ne la prenait qu'après s'y être longuement préparé, Talleyrand, ne savait comment s'y prendre : il commença par me dire, du ton le plus simple et le plus naturel, comme si nous en étions déjà convenus, que l' « arrivée de Bonaparte devait favoriser une amélioration dans le système représentatif; il fallait pourtant conserver ce système; qu'il avait, à cet égard, conféré avec Bonaparte, qui était de cet avis; mais il se plaignait de ma persévérance à penser que l'opinion seule du peuple devait amener sans danger quelques changements : il en fallait, disait-il, d'abord de très importants à la Trésorerie. Quant au Directoire lui-même, au lieu de cinq membres, il fallait un président unique qui serait investi du droit de dissoudre les chambres législatives, et de celui de communiquer avec elles par ses ministres, qui auraient la faculté d'y siéger. Bonaparte, continuait Talleyrand, agira de concert avec vous, et ne veut pas agir autrement. »

Réal vint chez moi le 13 au matin; il me dit :

— Nous avons hier causé, Fouché et moi, avec Bonaparte ; il ne pense pas qu'il faille attendre que l'opinion du peuple soit plus prononcée.

Je lui répondis :

— Je ne me prononcerai qu'autant que la République sera conservée intacte, en déclarant mon irrévocable résolution de me retirer entièrement des affaires. Je ne veux conserver que

la qualité de membre du Corps législatif, où j'ai été, à la dernière élection encore, nommé par plusieurs départements.

Réal m'ajouta :

— J'ai ensuite particulièrement causé avec Bonaparte : il vous aime sincèrement; votre cause est la sienne; il faut sur-le-champ faire des changements; on ne pouvait rien espérer d'un Moulins, d'un Roger-Ducos, d'un Gohier; qu'il convenait d'un président, sous la condition que Barras le serait.

Je répétai à Réal qu'aucune considération ne changerait rien à la détermination que je venais de lui exprimer. Réal me répondit :

— Il est fâcheux que vous soyez aussi entêté. Je vous connais mieux que je ne connais Bonaparte : je vous ai des obligations que je n'oublierai jamais; il faut voir Bonaparte. Vous l'avez éloigné; il croit que vous n'êtes plus le même pour lui : il faut vous rapprocher; il désire recouvrer votre amitié; il vous est tendrement attaché.

— Eh bien! dis-je à Réal, d'après ces explications, vous pouvez lui rapporter que je le recevrai.

Quelques instants après m'avoir quitté, Réal m'écrivit que « Bonaparte viendrait à neuf heures du soir chez moi ». Bonaparte savait déjà ma conversation avec Réal : il n'attendit pas à me renouveler la partie sentimentale, « combien il m'était attaché, dévoué, à la vie, à la mort. On lui avait rapporté que je voulais, sans rémission, le faire partir pour l'armée. On cherchait à nous diviser : il me suppliait de n'écouter ni les envieux, ni les médisants qui voulaient nous désunir ».

— C'est ainsi que j'agis, me dit-il, de mon côté. Mon intérêt est le tien : nos causes sont liées de manière à nous perdre si nous nous divisons. Tu vois comme tout va mal : il est impossible que le gouvernement marche avec les gens qui le composent et qui sont en majorité. Qu'est-ce que ce goujat de Moulins, ce cul-de-jatte de Roger-Ducos, homme nul et inconnu?

Il me parla avec moins de ménagements encore de mon estimable collègue Gohier, pour arriver à me dire, en me séparant de tout le monde :

— Il n'y a que toi et Sieyès : or celui-ci a joué tous les rôles. Qu'est-ce que ses contrepoids auxquels je n'ai jamais

rien compris durant mon séjour à Paris avant l'expédition d'Égypte? Peut-on accepter le commandement des armées avec de tels hommes, et quelle est ma garantie? Tu es peut-être maintenant moins assidu aux séances du Directoire qu'autrefois : heureusement que tu tiens la marche des affaires depuis cinq ou six ans. Je ne vois d'autre moyen que de régénérer le gouvernement représentatif. Il faut au Directoire un président, et ce sera toi si tu le veux, si tu prends l'engagement de ne t'occuper que de l'administration qui te serait confiée. Je t'ai vu à l'œuvre, je sais que tu es exact et religieux à remplir tes devoirs. Ne t'y trompe pas, continua Bonaparte, les citoyens et les armées connaissent comme nous-mêmes la position difficile; tout le monde est instruit que le gouvernement est entravé, déconsidéré, qu'un changement est indispensable.

— Il est possible, répondis-je à Bonaparte, que le Directoire gouverne mal depuis quelque temps; il est malheureusement vrai que cinq volontés sont rarement d'accord, et que la division a amené depuis plusieurs années des coups d'État qui ébranlent la République ; mais, pour apporter un véritable remède aux maux qui affligent la patrie, il ne faut nullement laisser encore intervenir le militaire dans nos affaires : cette intervention prétorienne est le signe de la ruine d'un empire. C'est au Corps législatif qu'il faut s'adresser franchement : avec lui qu'il faut s'entendre pour les mesures que tous les grands corps réunis pourraient prendre ensemble pour les proposer ensuite à la nation. Quant à moi, je regarderais comme mon premier devoir de prendre sur moi cette démarche : je me chargerais d'aller moi-même au Corps législatif, et de l'éclairer sur les dangers de la liberté publique ; je lui expliquerai les moyens de la garantir par quelques changements dans les institutions ; j'aurai soin de m'entendre avec les patriotes les plus sages ; je demanderai d'urgence la nomination provisoire d'un président qui sera choisi parmi les plus distingués des plébéiens. Ma démarche sera précédée, comme de raison, de ma démission de Directeur, déposée sur le bureau. J'assisterai, comme député, à l'installation du président nommé par la nation ; ensuite je me retirerai à la campagne pour m'y reposer de toutes mes tribulations et soigner ma santé

fort altérée. Toi, Bonaparte, tu t'en iras de ton côté reprendre le commandement d'une des armées qui t'attendent, et tu as la certitude, et tu auras le bonheur d'ajouter à ta gloire les derniers triomphes qui consolideront la République.

S'il y avait eu quelque chose de sincère dans le début que paraissait montrer la conversation de Bonaparte avec moi, on croirait que nous serions restés d'accord sur les moyens ; mais il aurait fallu l'être sur la fin. Or, la différence était bien grande entre deux hommes dont l'un aurait voulu, aux dépens de son pouvoir et de sa fortune, réorganiser la République, tandis que l'autre voulait au contraire la renverser et l'anéantir. Or, depuis l'entrevue que je viens de raconter, je ne revis plus Bonaparte. Il se hâta, d'après ce qui avait été dit, de rassembler le comité des conjurés. C'étaient notamment Talleyrand, Rœderer, Sieyès, Maret, Réal, Fouché. Je tiens de celui-ci les paroles suivantes de Bonaparte :

— Si nous n'agissons pas de suite, Barras nous préviendra; ce n'est autre chose qu'un dangereux démocrate, un vrai démagogue qui révolutionnerait la France pour établir l'indivisibilité, la liberté et l'égalité de la République, et nous serions ses premières victimes.

La résolution d'agir le lendemain fut arrêtée; il fut convenu cependant que pour ne point soulever les partisans de Barras on leur dirait : « Barras est avec nous ; mais il ne doit se montrer qu'après l'affaire ». Cette tromperie fut employée avec le général Lefebvre ainsi qu'avec tous ceux qui demandaient : « Où est donc Barras? »

Tandis que Sieyès, de son côté, était bercé de l'idée du premier rôle et de l'établissement de sa Constitution, il fut de suite convenu entre les âmes damnées que la personne et l'œuvre du grand prêtre constituant seraient également mises de côté ; que Bonaparte serait appelé, en qualité de premier consul, à la tête du gouvernement ; qu'on lui adjoindrait deux autres consuls pour le suppléer au besoin ; qu'il serait fait des changements considérables, surtout dans les droits du Corps législatif; qu'on modifierait ce qu'il y avait de trop populaire dans les institutions de la précédente Constitution, car c'était déjà comme d'une institution qui n'existait plus qu'on parlait de celle de l'an III.

La plupart des militaires que Bonaparte avait placés à Paris, tant au Directoire que dans la 17e division, après le 13 Vendémiaire, s'y trouvaient après son retour d'Italie. Il leur avait fait beaucoup d'amitiés et de prévenances avant son départ pour l'Égypte. A son retour d'Égypte, ceux-ci venaient lui rendre leurs hommages avec cette déférence que les militaires croient toujours devoir accorder au pouvoir dont ils attendent quelque chose. Bonaparte, les recevant avec plus de démonstrations qu'à lui n'appartenait, leur demandait à chacun « où ils en étaient de leur avancement » ; il les plaignait « de n'en avoir pas obtenu davantage, et d'être restés aux mêmes places où ils avaient cependant rendu de grands services, puisque la ville de Paris avait été maintenue dans l'ordre jusqu'à ce jour. Mais aujourd'hui les choses ne paraissaient pas bien aller : il fallait encore sauver la République, et il comptait sur eux ». Tous les militaires de la 17e division se trouvaient, par ces sortes de discours, comme attendant des ordres tous les jours, reconnaissant Bonaparte comme première autorité, et prêts à lui obéir au premier signe.

Tandis que Bonaparte, sa femme et ses publicistes se portaient sur tous les points pour assurer l'exécution du complot médité, les subalternes, prenant le mot d'ordre de la rue Chantereine, entraient aussi en campagne. Eugène Beauharnais, dès lors formé par madame sa mère à cette duplicité dont il devait par suite donner de plus grands exemples, venait sans cesse au Directoire pour savoir ce qui s'y passait, ayant toujours le prétexte de demander des nouvelles de ma santé au nom de madame sa mère. Bonaparte, ne trouvant pas ses relations assez intéressantes, lui adjoignit Murat et Lavalette qui, dans la familiarité où ils étaient avec mes aides de camp, trouvaient toujours d'excellentes raisons pour entrer à toute heure au Luxembourg. Eugène et Murat, le 13 brumaire, demandèrent même à déjeuner à mes aides de camp, pour le lendemain 14. Suivant ma facilité ordinaire, je dis qu'on les reçût avec nos manières habituelles, celles de l'aisance et de l'amitié. Étant appelé à la séance du Directoire, je ne parus point au déjeuner. Eugène, le premier, Murat ensuite, proposèrent et portèrent à ma santé des toasts

qu'on aurait crus l'expression du sentiment le plus sincère et de la reconnaissance la plus assurée pour leur bienfaiteur.

Bonaparte, qui tâtait tout ce qui devait servir à ses desseins, ne pouvait omettre de sonder le général de la 17e division. Il essaya donc de parler à Lefebvre : « S'il devait y avoir un changement prochain dans la forme du gouvernement, que ferait-il ? » Et Lefebvre, homme simple et naturel dans ses mouvements, n'avait pu retenir celui d'un grand étonnement, et il avait seulement répondu à Bonaparte : « Que pense Barras de cela ? » Le fidèle militaire, placé dans une position incertaine, cherchait sa conscience dans la pensée de celui qui l'avait nommé à la place qu'il remplissait ; ne pouvant en ce moment rencontrer mon regard, il croyait encore et d'avance devoir s'en référer à ma pensée. Bonaparte répondit à Lefebvre : « Barras est des nôtres. »

Le 15 brumaire, j'eus encore chez moi une entrevue avec Joseph Bonaparte, Talleyrand, Fouché et Réal ; ils me dirent que « Bonaparte les aurait accompagnés s'il n'était indisposé et forcé de garder le lit ». Ils voulaient connaître mon ultimatum sur les changements que nécessitait la position du Directoire : toujours même assurance de leur part qu'il fallait un président. Les États-Unis en donnaient l'exemple et nous démontraient l'avantage que les hommes à grande réputation offraient seuls une garantie ; que si je persistais à ne pas me charger d'un gouvernement républicain, aucun plus environné de gloire bien acquise n'était mieux que Bonaparte appelé à me remplacer dans cette haute dignité. Je répétai aux négociateurs que pour obtenir la confiance et l'assentiment des républicains, il fallait revêtir de cette charge éminente d'abord un plébéien, et peut-être moins un homme éclatant et rayonnant de gloire qu'un estimable citoyen qui, dans une sphère moins élevée et avec la capacité nécessaire, donnât surtout la garantie de la probité et de la vertu.

— Puisque vous me citez les États-Unis, leur dis-je, voyez leurs premiers présidents et ceux qui ont suivi, Washington, Jefferson : ce ne sont pas des hommes transcendants, des génies éblouissants, mais bien des hommes vertueux, c'est de la vertu et du caractère. Ces hommes de bien, en Amérique, étaient, il est vrai, soutenus par des mœurs réelles, par l'atmosphère

républicaine de leur pays. Dans notre France, placée au milieu de la vieille Europe, la vertu d'un président aura plus d'obstacles à rencontrer, pour ne pas être exposée à succomber.

Tout en applaudissant de signes de tête à mes réflexions, Joseph, Talleyrand, Fouché, Réal ne me paraissaient nullement contents : ils me dirent que, « la santé de Bonaparte allant probablement mieux le lendemain, il se rendrait chez moi, sans aucun doute ». Il n'y vint point : je sus qu'il avait, ce jour même, à dîner des généraux, notamment Jourdan, Bernadotte, et des députés qu'il voulait encore sonder ; il me fit faire des excuses, me priant de le recevoir le lendemain : je m'y préparais réellement, dans le désir et la confiance d'une explication qui éclaircirait tout ce que chacun pouvait vouloir sincèrement. Bonaparte m'avait fait dire qu'il « viendrait tard, et désirait que nous fussions seuls ». Onze heures sonnées, je fus fort étonné d'entendre annoncer, au lieu de Bonaparte, son secrétaire Bourrienne. Celui-ci, continuant la comédie de l'indisposition de son maître, me dit qu' « une grande douleur de tête avait forcé le général de se mettre au lit ; qu'il espérait bien être guéri, et accourir le lendemain à mes ordres ». Je ne pus, je l'avoue, rester assez maître de moi pour avoir la finesse qu'on dit la plus habile de toutes, celle qui consiste à paraître dupe de la finesse des autres. Je dis à Bourrienne, avec une humeur sur laquelle il était difficile de se méprendre, « que je ne croyais point à la maladie de son maître ; qu'au surplus je saurais et donnerais moi-même de ses nouvelles avant deux jours ». Tous les renseignements que j'avais portaient que tout ce qui pourrait se passer était pour le 22. Le mot que je laissai échapper put faire devancer le jour de l'exécution du complot.

BARRAS

BARRAS

ET

LE 18 BRUMAIRE[1]

I

LE COUP D'ÉTAT DU 18 BRUMAIRE

Si jamais événement a porté clairement la marque de la nécessité, c'est sans doute le 18 Brumaire. Qu'un changement de régime fût, en 1799, inévitable; que ce changement dût s'opérer d'une façon violente et par l'intervention de l'armée : c'est ce que démontre avec la plus complète évidence toute étude un peu philosophique du régime directorial[2].

Les contemporains ne s'y sont pas trompés. « *La dictature, ne trouvant de résistance ni dans la nation ni dans ses députés, s'avançait audacieusement sur les débris de la Constitution...* Bonaparte arrivait à la fin d'une révolution aussi sanglante qu'instructive, instruit à son école et presque pur de ses crimes[3]. Il pouvait se présenter à tous les partis, les concilier ou les braver à volonté, mais leur dire à tous :

1. Extrait de la préface du tome IV des *Mémoires de Barras*.

2. Je prends la liberté de renvoyer ici le lecteur à la préface du tome III.

3. La réserve ici formulée vise le 13 Vendémiaire, que l'écrivain royaliste ne pardonne pas à Bonaparte.

Je n'épouse aucune de vos querelles, mais j'ai le moyen de les faire cesser... »

Ainsi parle l'auteur anonyme d'un curieux ouvrage, de tendance royaliste, publié en 1799 à Hambourg[1]. Son témoignage est confirmé par celui du républicain Carnot : « *Le Directoire était arrivé à un tel point de déconsidération, qu'à défaut de Bonaparte, quelque autre chef d'armée aurait fait un 18 Brumaire comme lui : Hoche peut-être, s'il eût vécu*[2]... »

En d'autres termes, ce n'est pas la République qui a succombé le 18 Brumaire. Une forme vide, qui portait encore un grand nom, mais d'où s'étaient retirées toute la noblesse et toute la vertu de la République, une vaine apparence s'est ce jour-là évanouie. Qu'on suppose Bonaparte accomplissant en 92 ou 93, au lieu de 96 et 97, les prodiges de sa campagne d'Italie, ajoutant à ces prodiges l'éblouissement, la féerie de son expédition d'Égypte, faite, elle aussi, quelques années plus tôt : qui oserait prétendre que, de retour à Paris, trouvant en face lui la Convention, les Comités, le peuple en pleine fièvre d'enthousiasme républicain, Bonaparte eût seulement pu songer à tenter quelque chose d'analogue à ce qu'il exécuta si aisément en l'an VIII? Quelqu'un a donc travaillé pour lui, a — mieux que ses victoires mêmes — frayé la voie à son ambition. Et ce préparateur du coup d'État militaire de l'an VIII, c'est précisément l'indigne gouvernement qui en fut la victime. Tombée depuis 1795 aux mains des Thermidoriens corrompus et cyniques, la République en 1799 était morte. Mais son acte de décès n'avait pas encore été enregistré : le 18 Brumaire y pourvut.

Ces considérations, qui sont l'expression vraisemblable du jugement que porta sur l'événement la conscience même de la nation lorsqu'il se produisit, ne sauraient satisfaire qu'un petit nombre d'esprits naturellement indépendants, et résolus à ne plier l'histoire à aucune des complaisances que les passions politiques ont successivement requises — et souvent obtenues d'elle — dans le cours de ce siècle.

1. *Le 18 Fructidor*, ouvrage anonyme en deux volumes, Hambourg, 1799, voir t. I, p. 95 à 98, 115 et 117.

2. *Mémoires sur Carnot*, par son fils, t. II, p. 29.

Ce n'est donc pas comme un événement nécessaire qu'on expose aujourd'hui et qu'on juge le 18 Brumaire. On le détache de la série des coups de force qui, de 1789 à 1799, constituent l'histoire intérieure du pays: on ne se contente même pas de l'extraire de cette série, à laquelle il appartient indissolublement: on isole le fait des causes qui l'expliquent, on l'étale dans la laideur de sa brutalité, entouré de toutes les circonstances aggravantes de fourberie et de violence propres à le rendre plus odieux: on se garde bien de montrer la formation de l'idée qui lui a donné naissance, le milieu où elle a grandi, la décomposition sociale qui, comme le fumier à la plante, a donné à cette idée toute sa force; après quoi, on déclare que le 18 Brumaire est le crime politique par excellence, et l'on s'indigne, et l'on pleure sur la République, traîtreusement égorgée en pleine force par un soldat félon. Les passions politiques trouvent leur compte à la sentimentale hypocrisie de cette version. L'histoire et la simple équité sont d'accord pour protester contre elle.

Voici maintenant une autre manière de présenter ce fameux événement. On le restitue à son milieu; on le rattache aux précédents qui l'annoncent, aux causes multiples qui le préparent, aux faits ambiants qui l'excusent. On énumère soigneusement les avantages que la France a tirés de cet acte purificateur. Rien de plus légitime. Ce qui l'est moins, c'est de laisser dans l'ombre les moyens mis en œuvre pour l'accomplissement de l'acte lui-même. Cette seconde version a donc sur la première l'avantage de tenir un compte plus exact des circonstances *historiques* de l'événement; mais il faut bien reconnaître qu'elle a tort d'en supprimer arbitrairement les circonstances *morales*, qui sont un élément essentiel du jugement à prononcer, — si c'est, comme je le crois fermement, la fonction même de l'histoire d'en prononcer, et son honneur de vouloir que la justice et la vérité seules les lui dictent.

Or il est malheureusement trop certain qu'au 18 Brumaire l'institution républicaine — ou le fantôme qui en subsistait encore — fut victime d'une entreprise dans laquelle la ruse et la force tinrent les deux principaux rôles. Il n'y a pas à mes yeux de considérations historiques, tirées soit de l'impuissance ou de l'immoralité du régime directorial, soit de

l'œuvre féconde et réparatrice à laquelle Bonaparte allait consacrer désormais son génie affranchi, qui puissent prévaloir sur la réprobation que méritent les procédés employés pour assurer le succès de ce nouveau coup d'État. Si, parmi tant de ruines de nos croyances, le respect de la loi ne se dresse pas à côté de l'amour de la patrie comme une autre colonne d'airain, sur quoi donc pourrons-nous fonder notre vie morale, à laquelle les solides assises d'autrefois font si cruellement défaut aujourd'hui? Toute doctrine, donc, historique aussi bien que philosophique, qui tendra de quelque manière à l'affaiblissement de cette foi, est malsaine. Et c'est pourquoi, s'il me paraît injuste de condamner le 18 Brumaire sans montrer le caractère de nécessité clairement imprimé sur cet acte, et les raisons profondes qui l'excusent dans une très large mesure, tant elles en expliquent logiquement la genèse — j'estime d'autre part qu'il n'est pas permis de l'absoudre. Les maux auxquels il a porté remède, si grands qu'ils fussent, étaient peut-être passagers; le respect de la loi, auquel il a porté atteinte, est une règle éternelle.

Or il ne faut pas toucher aux choses éternelles, même si c'est une simple convention humaine qui les a sacrées telles. Cette convention est auguste, puisqu'elle sort de la conscience même de l'humanité; le consentement universel des plus nobles esprits de tous les pays et de tous les temps lui confère quelque chose de saint. Œuvre des hommes, la loi n'en doit pas moins être divine à nos yeux : il me suffit que Socrate ait parlé d'elle comme il fit, avant de mourir plutôt que de l'enfreindre.

L'exemple coupable que Bonaparte a donné en violant une règle inflexible et permanente a duré et durera, comme la règle elle-même. La vertu corruptrice de cet exemple — illustre entre tous, puisqu'il s'abrite sous le plus grand nom de l'histoire — n'est pas épuisée : il a suscité, il suscitera peut-être encore des imitations. Rien ne prouve qu'il ne s'en produira pas quelque jour de la qualité la plus basse. Un élément moral de malfaisance se mêle donc à l'incontestable bienfait que fut, dans l'ordre matériel, le coup d'État du 18 Brumaire. Et tout jugement qui ne tiendra pas compte de ce dualisme essentiel sera, par cela même, insuffisant et partial.

II

BARRAS ET LES PRÉLIMINAIRES DU 18 BRUMAIRE

On n'attendait pas de Barras que, dans sa longue relation du 18 Brumaire, il ménageât Bonaparte : et en effet il ne manque pas d'y flétrir, avec toute la chaleur d'une vertueuse indignation, l'entreprise « prétorienne » dirigée contre la Constitution de l'an III. Mais on avait le droit d'espérer en outre quelques explications, claires et probantes, sur le rôle assez louche que depuis longtemps il passe pour avoir joué lui-même dans l'événement. Le soin qu'il met, au contraire, à éviter de satisfaire sur ce point notre curiosité, donne un intérêt d'autant plus vif au problème que pose, sans le résoudre, ce chapitre des Mémoires.

Lorsque Bonaparte revenant d'Égypte rentra, le 24 vendémiaire an VIII (16 octobre 1799), à Paris, Barras faisait partie d'un gouvernement composé de cinq membres, dont deux, Sieyès et Roger-Ducos, étaient prêts à renverser la Constitution de l'an III, et deux autres, Moulins et Gohier, déterminés sans doute à la défendre — si un étrange aveuglement ne leur avait caché jusqu'au dernier moment le péril qui la menaçait. Le salut ou la ruine de cette Constitution étaient donc intéressés de la façon la plus essentielle à la conduite que tiendrait le cinquième Directeur : soit que, plus clairvoyant que Gohier et Moulins, Barras leur dénonçât le coup d'État imminent et prît aussitôt, de concert avec eux, des mesures pour le conjurer, — soit, au contraire, qu'adhérant à la conjuration spontanément formée autour de Bonaparte par tous les mécontents, tous les adversaires du régime directorial, il aidât au succès de l'entreprise, en lui apportant le précieux appoint de sa complicité déclarée ou secrète.

Il n'est donc pas excessif de dire que Barras, à cette heure critique, a tenu entre ses mains, bien plus qu'au 9 Thermidor ou au 13 Vendémaire, le sort de la République : car, s'il avait donné l'éveil et s'était rallié à ses deux collègues restés fidèles

à la Constitution, la réussite du complot ourdi contre elle devenait incertaine; tandis que, s'il trahissait comme les deux autres, cette défection — assurant aux conjurés l'appui de la majorité des représentants du pouvoir exécutif — déconcertait et paralysait nécessairement toute résistance. Or Barras n'a rien fait pour prévenir le 18 Brumaire. Il n'a pas plus cherché à le combattre qu'à le prévenir. L'événement accompli, il s'est démis de sa fonction de Directeur par une lettre conçue en des termes d'une inconcevable platitude. Tels sont les faits : essayons de les interpréter.

Quelque envie qu'il en eût sans doute, Barras n'a pas pu se dispenser tout à fait de répondre dans ses Mémoires à la véhémente sommation de justifier sa conduite au 18 Brumaire, que l'honnête Gohier lui adressait dès 1824 dans les siens[1]. Il consent donc à avouer que les menées de Bonaparte et de ses partisans ne lui étaient pas inconnues. Mais il s'est trompé sur le but de ces menées, il a cru jusqu'à la fin que les conjurés voulaient un changement dans le personnel gouvernemental, non dans la Constitution elle-même[2]. S'il n'a pas « prévenu la conspiration qui s'avance », si le sauveur de la liberté en Thermidor ne s'est pas en Brumaire « souvenu de lui-même », la raison en est simple : le Directoire avait d'autres sujets de préoccupation, les Chouans, par exemple. La chouannerie donnait de tels soucis à Barras, qu'elle a « distrait son attention des machinations les plus rapprochées[3] ». Persuadé que la « loi fondamentale » n'était pas menacée, il pensait de plus que « le changement quelconque qui pouvait être médité ne serait pas tenté avant le 22 brumaire[4] ». Il a donc été surpris par les événements du 18. Sa première pensée a été de soulever le peuple. Mais Bruix et Talleyrand sont venus lui dire, au Luxembourg, que « ce changement était de très peu d'importance ». Ils ont affirmé que Sieyès et Roger-Ducos avaient déjà donné leur démission, que Gohier et Moulins étaient allés se joindre à leurs collègues

1. *Mémoires de Gohier*, t. II, p. 332.

2. *Mémoires de Barras*, t. IV, p. 57.

3. *Ibid.*, t. IV, p. 63, 64.

4. *Ibid.*, t. IV, p. 75.

au Conseil des Anciens[1]. Alors, comme il se sentait « déconsidéré, dépopularisé », sachant d'ailleurs que « toute la population militaire, civile et même faubourienne *se précipitait vers Bonaparte comme vers une existence nouvelle*[2] », Barras a compris que tout était fini : il a signé la lettre de démission que les traîtres Bruix et Talleyrand étaient chargés de lui extorquer, puis il s'est noblement retiré à Grosbois. Et sa narration s'achève dans un gémissement : « Ce que le 18 Brumaire présente de plus triste, c'est qu'il est le triomphe de la force aveugle sur la raison, du militaire sur le civil. Ici viennent de périr la représentation nationale, la liberté de la presse[3]... », etc.

Ne nous demandons pas où l'auteur du 18 Fructidor prend le droit de juger ainsi le 18 Brumaire. Contentons-nous de peser les arguments de ce plaidoyer. Essayons de dégager la vérité des explications embarrassées, confuses et contradictoires, sous le voile desquelles il cherche à dissimuler l'ambiguïté de sa conduite.

Barras savait non seulement qu'il se tramait quelque chose, comme il veut bien en convenir, mais que la Constitution même était menacée. Après une entrevue avec Bonaparte, dans laquelle celui-ci a parlé de la « nécessité d'un changement[4] », Bernadotte, par l'entremise de son secrétaire Rousselin de Saint-Albin, a aussitôt prévenu Barras qu'« on n'en voulait pas seulement aux personnes, mais à l'institution elle-même, et qu'il ne s'agissait pas seulement de la modifier, mais de la renverser[5] ». Cet avis a été confirmé par Talleyrand, par Réal, qui lui ont tranquillement exposé les idées de Bonaparte sur les « améliorations » à introduire dans le système représentatif, et sur la nécessité, l'urgence de ces « changements[6] ». Comment ces deux adroits personnages

1. *Mémoires de Barras*, t. IV, p. 76 à 80.

2. *Ibid.*, t. IV, p. 105.

3. *Ibid.*, t. IV, p. 94.

4. *Ibid.*, t. IV, p. 42.

5. *Ibid.*, t. IV, p. 45. — Voir plus haut, p. 234.

6. *Ibid.*, t. IV, p. 49 et 50. — Voir plus haut, pp. 238 et 239.

auraient-ils eu la naïveté d'aller faire à Barras de pareilles confidences, s'ils n'avaient su pertinemment que Barras était, aussi bien qu'eux-mêmes, acquis à l'idée d'opérer ces « changements? »

Le 8 brumaire, Barras recevait à dîner Bonaparte et Moreau, — Moreau qui dix jours plus tard devait commander les trois cents hommes chargés de surveiller le Luxembourg et de s'opposer à toute tentative de résistance de la part des Directeurs Gohier et Moulins. La présence de Bonaparte et de Moreau chez Barras, quelques jours à peine avant le coup d'État, est donc chose passablement suspecte en soi. Mais voici qui est plus grave encore. Gourgaud, Napoléon lui-même, affirment qu'il fut question au cours de ce dîner de la réforme de la Constitution, de la nécessité d'une dictature, et Gohier, après avoir rapporté ces assertions accusatrices, conclut : « C'est à Barras à s'expliquer sur les faits qu'on lui impute[1]. » Barras répond qu'il s'est simplement diverti « à voir le rôle de fausseté qu'ils (Bonaparte et Moreau) jouaient tous les deux à l'égard l'un de l'autre[2] ». Explication misérable, qui ne vaut même pas la peine qu'on la discute.

Cinq jours après ce dîner, le 13 brumaire, il a une entrevue avec Bonaparte. La relation qu'il en donne dans ses Mémoires nous apprend :

1° Que Barras connaissait l'existence d'un projet formé en vue de modifier dans leur essence même les institutions, puisqu'il s'agissait, sous le nom de Présidence, de l'établissement du pouvoir d'un seul, de la dictature, pour l'appeler de son vrai nom;

2° Que Barras n'était pas en principe hostile à ce projet, puisqu'il a offert à Bonaparte de demander lui-même au Corps législatif l'élection d'un « président nommé par la nation »;

3° Mais qu'il n'a rien voulu faire que de légal, rien qui n'eût obtenu au préalable l'assentiment de la représentation nationale, rien enfin qui lui fût inspiré par une arrière-pensée d'intérêt personnel, puisqu'il devait donner, après l'élection de ce président, sa démission;

1. *Mémoires de Gohier*, t. I, p. 223.

2. *Mémoires de Barras*, t. IV, p. 49. — Voir plus haut, p. 238.

4° Qu'enfin, tous ses rapports avec Bonaparte en sont restés à cette entrevue du 13 brumaire, où il se montre à nous dans l'attitude mélancolique d'un sage désabusé de l'ambition, d'un Washington — en face d'un autre Catilina[1].

On remarquera que, dans ce nouveau système de justification de sa conduite, Barras n'ose plus invoquer la prétendue ignorance où il serait demeuré jusqu'à la fin sur les projets anti-constitutionnels des auteurs du 18 Brumaire. Le voici donc, et de son propre aveu, en contradiction avec lui-même sur un point essentiel de sa défense. D'autres contradictions, non moins fâcheuses, s'ajoutent à celle-là dans la suite de son récit. Le 14 brumaire, Eugène et Murat déjeunent chez lui avec ses aides de camp, portent des toasts à sa santé[2]. Le 15, il a une entrevue avec Joseph, Talleyrand, Fouché et Réal : on lui offre encore la « présidence », qu'il refuse de nouveau en accompagnant son refus de belles paroles sur la nécessité de « revêtir de cette charge éminente un plébéien... un estimable citoyen qui donnât surtout la garantie de la probité et de la vertu[3] ». Barras aurait-il donc jugé qu'il n'était pas ce citoyen-là ? Le 16, il accepte un rendez-vous à onze heures du soir avec Bonaparte, qui lui a demandé une entrevue *sans témoins* à cette heure avancée[4]. Apparemment, l'entrevue du 13 n'a pas coupé court, ainsi qu'il eût été bien aise de le faire croire[5], à ses relations avec les partisans de la dictature et le dictateur lui-même.

Le fait est d'autant plus significatif que tout le monde, à cette date, sait qu'une nouvelle « journée » se prépare, et qu'elle est imminente. Le député Talot lui a écrit[6] : « Depuis quelques jours le commerce est entièrement éteint... On se dit mutuellement : je n'ose rien entreprendre, ne sachant pas comment les choses iront ; *on dit qu'il se prépare un nouveau coup.* » Une lettre anonyme lui a été adressée : « Un complot

1. *Mémoires de Barras*, t. IV, p. 51 et 52. — Voir plus haut, p. 240.

2. *Ibid.*, t. IV, p. 54. — Voir plus haut, p. 242.

3. *Ibid.*, t. IV, p. 55. — Voir plus haut, p. 243.

4. *Ibid.*, t. IV, p. 56. — Voir plus haut, p. 244.

5. « Depuis l'entrevue que je viens de raconter, *je ne revis plus Bonaparte.* » t. IV, p. 52.

6. *Mémoires de Barras*, t. IV, p. 57.

terrible est formé contre Barras : Bonaparte, Sieyès, Merlin et compagnie le dirigent... *Væ dormientibus in margine gurgitis*[1] ! » Le 15, Saliceti est venu lui dénoncer les machinations de l'« échappé d'Égypte », et a conclu : « Si nous ne le tuons pas, il nous tuera[2]. » Félicitons Barras de n'avoir pas cédé aux suggestions de cette logique de maquis ; mais permettons-nous de sourire quand il essaie de nous faire croire qu'il a été « surpris » par le 18 Brumaire. La vérité qui se dégage de ce chapitre de ses Mémoires avec une force irrésistible, avec la clarté de l'évidence même, c'est que Barras savait tout.

Pourquoi donc, s'il n'est pas avec les conjurés, ne dénonce-t-il pas la conspiration, n'arrache-t-il pas l'honnête et simple Gohier à sa quiétude, ne prend-il pas, de concert avec Gohier et Moulins, les mesures propres à sauver, à défendre, tout au moins, cette Constitution dont il est le gardien naturel ? N'a-t-il pas, à Paris même, sous sa main, un homme à lui, le brave Lefebvre ? Lefebvre ne lui est-il pas dévoué au point de demander, lorsque Bonaparte tente auprès du chef de la 17e division les premières ouvertures : « Que pense Barras de tout cela ? » Et si Bonaparte a répondu : « *Barras est des nôtres*[3] », cette grave parole n'est-elle, comme le prétend celui qui la rappelle imprudemment, qu'une nouvelle fourberie de l'astucieux général, — ou ne serait-elle pas, par hasard, la pure et simple révélation du rôle équivoque joué dans l'événement par celui-là même qui aura l'impudence d'attaquer plus tard et de flétrir, au nom de l'immuable solidité de ses principes républicains, ce 18 Brumaire, dont la relation même qu'il en donne prouve qu'il fut moralement le complice ?

Ce premier point établi, un autre problème plus compliqué, plus ardu que celui-là, reste à résoudre. Pourquoi l'homme de main du 9 Thermidor, du 13 Vendemiaire, du 18 Fructidor, s'est-il résigné à cette attitude passive, si peu conforme aux ins-

1. *Mémoires de Barras*, t. IV, p. 59.

2. *Ibid.*, t. IV, p. 62.

3. *Ibid.*, t. IV, p. 55. — Voir plus haut, p. 243.

tincts de sa nature, aux pratiques de toute sa carrière, aux traditions de son passé? Pourquoi Barras s'est-il si peu « souvenu de lui-même » en Brumaire? S'il n'a pas combattu le coup d'État, pourquoi ne le trouvons-nous pas non plus dans les rangs de ceux qui l'ont exécuté? Quels sont, en un mot, les secrets mobiles de cette conduite expectante, irrésolue, de cette piteuse retraite, de cette éclipse soudaine d'un homme, hier encore au premier rang, et qui s'évade tout à coup du pouvoir, qui ne tente rien pour le retenir, rien non plus — à ce qu'il semble du moins — pour partager avec le vainqueur les bénéfices d'une entreprise dont il a si puissamment favorisé le succès?

Une intéressante explication est fournie par Gohier. Deux conspirations parallèles, si l'on peut dire, auraient menacé, en novembre 1799, la Constitution de l'an III : celle de Bonaparte et de Sieyès, qui tendait à l'établissement de la dictature sans abolition de la forme républicaine : une autre, préparée dans l'ombre par Barras en vue de la restauration des Bourbons. La seconde aurait été devancée et neutralisée par l'explosion de la première. Et le coup d'État de Brumaire ordinairement dénoncé comme un attentat contre la République, aurait ainsi préservé la Révolution elle-même d'une machination beaucoup plus grave dressée contre elle.

Le témoignage de Gohier est trop important pour ne pas mériter d'être intégralement reproduit : « Est-il vrai qu'il y ait eu parmi les cinq membres du Directoire exécutif deux traîtres : que le gouvernement directorial se soit trouvé placé *entre deux conspirations également redoutables* ; que, tandis que Sieyès mettait la République à l'encan, *Barras, décidé à se vendre, acceptait des propositions préparées de longue main*? Si l'on écoute les hommes aussi ennemis du pouvoir qu'il a exercé que de sa personne.... *l'époque où ce Directeur devait arborer l'étendard royal était fixée ; le jour où la conspiration devait éclater était convenu ; et si elle a échoué, c'est parce que celle de Sieyès l'a prévenue*[1]... »

Cette explication de Gohier, terriblement accusatrice, en dépit de sa forme dubitative, est confirmée par les Mémoires

1. *Mémoires de Gohier*, t. II, p. 326.

d'Alexandre Dumas. Dans le récit intéressant qu'il nous donne d'une visite faite à Barras en 1829[1], le célèbre écrivain rapporte, comme un bruit généralement répandu en ce temps-là, l'opinion que Barras, au moment où éclata le 18 Brumaire, s'apprêtait précisément à opérer une restauration monarchique, et avait même promesse de douze millions pour prix de sa coopération.

L'intimité, signalée par Alexandre Dumas, de Barras avec l'ancien agent royaliste Fauche-Borel donne, il faut bien le reconnaître, de la consistance aux soupçons exprimés par Gohier. Si Fauche-Borel, en prétendant que les Bourbons lui avaient confié la mission d'acheter Barras et en affirmant qu'il a réussi dans sa mission, n'est, comme l'affirme à plusieurs reprises Barras dans ses Mémoires, qu'un vil calomniateur[2], pourquoi donc figure-t-il en 1829 parmi les commensaux ordinaires, les amis de l'opulent[3] et toujours magnifique « ermite de Chaillot »? C'était chose assez suspecte déjà que cette bienveillance extraordinaire du gouvernement de la Restauration à l'égard de Barras, que les cordiales relations de l'ancien Directeur avec les ministres, les conseillers de Louis XVIII et de Charles X[4]. On était fondé à se demander, en lisant ces derniers chapitres des Mémoires, quelle cause autre que le souvenir de quelque pacte secret, de quelque service essentiel — rendu, ou promis tout au moins — pouvait expliquer cette étrange faveur dont le vicomte jacobin et régicide, le proscripteur impitoyable des royalistes au 18 Fructidor, a reçu jusqu'à son dernier jour de discrets, mais assurés et nombreux témoignages de la part des Bourbons. Cette intimité entre l'ex-Directeur et l'agent chargé en 1798 de le cor-

1. *Mes Mémoires*, par Alexandre Dumas, t. V, chap. CXXXIV, p. 297 à 305.

2. *Mémoires de Barras*, t. III, pp. 496 à 509, et t. IV, pp. 384 à 398 et 433.

3. « En 1816, il revint en France et se fixa à Chaillot... où il tenait, grâce à deux cent mille livres de rente viagère qu'il avait sauvées des différents naufrages de sa vie politique, une charmante maison fort luxueuse, en domestiques surtout... Le grand luxe de table de Barras était d'avoir autant de domestiques que de convives, et j'ai dîné deux ou trois fois chez Barras, moi vingt ou vingt-cinquième. » (*Mes Mémoires*, par Alexandre Dumas, t. V, p. 298.)

4. Barras en donne pour explication ce fait : qu'il avait refusé de signer l'Acte additionnel et n'avait exercé aucune fonction pendant les Cent-Jours. Voir t. IV, p. 386.

rompre, — cette contradiction entre le mépris que Barras affecte dans ses Mémoires à l'égard de Fauche-Borel et la parfaite intelligence dans laquelle il vivait réellement avec lui[1], tout cela ne laisse guère de doute sur la gravité de l'accusation formulée par Gohier. Et l'on comprend mieux ce mot terrible de Bonaparte, que Barras a l'imprudence de rapporter, et qui, manifestement, est authentique : « Si, le 18, j'avais su l'affaire des lettres patentes de Barras, *je les lui aurais fait placer sur la poitrine, et je l'aurais fait fusiller*[2]. »

Cette hypothèse d'une conspiration royaliste, à laquelle Bonaparte — ainsi que le prouve ce mot significatif — a cru comme Gohier lui-même, explique l'attitude ambiguë de Barras avant le 18 Brumaire. Certes il est au courant des projets de Bonaparte et de Sieyès : mais, conspirant lui-même, il se garde bien de les dénoncer : eux et lui ne travaillent-ils pas également à la ruine de la Constitution ? Il les laisse donc pousser tranquillement leur intrigue, sans abandonner la sienne pour cela. Sa vanité le rassure sans doute sur les chances de succès de l'entreprise rivale ; elle le persuade qu'il reste maître de la situation, libre de précipiter ou de retarder à son gré les événements, à l'heure même où la crise va se dénouer sans lui et le laisser à terre, en piteuse posture, entre la Révolution qu'il a trahie et ces Bourbons auxquels il s'est vendu.

Il est possible même que cette duplicité naturelle, unie à l'irrésolution du caractère, que signalait en lui son collègue La Révellière[3], ait trouvé dans la complication de cette double intrigue une occasion de s'exercer. Toutes ces entrevues avec Bonaparte, avec ses partisans, paraissent bien indiquer que si tout d'abord il n'a pas voulu s'engager ouvertement,

1. Fauche-Borel « *avait de grandes familiarités chez Barras* ». Barras l'appelait : « *Mon cher Fauche-Borel* ». (*Mes Mémoires*, par Alexandre Dumas, t. V, p. 301 et 302.

2. *Mémoires de Barras*, t. IV, p. 125. — Voir le texte de ces lettres patentes, remises par Fauche-Borel à Barras, et que Barras prétend n'avoir acceptées que pour en donner aussitôt connaissance à ses collègues du Directoire, t. III, p. 501 à 506.

3. Voir préface du tome III des *Mémoires de Barras*, p. IX, le portrait de Barras par La Révellière.

comme Sieyès et Talleyrand, dans les projets du jeune général, — par la raison fort simple qu'il avait les siens, — Barras n'en eut pas moins, dès les premiers jours qui suivirent le retour de Bonaparte à Paris, des accointances avec lui, et songea secrètement à utiliser d'une manière quelconque cette force dont il ne mesurait pas encore exactement la puissance. Au milieu des hésitations, des tâtonnements de sa perfidie, des velléités sournoises qu'il eut peut-être de laisser tirer, comme on dit, les marrons du feu par Bonaparte, — non sans l'arrière-pensée de partager, soit avec lui, soit avec les Bourbons, les bénéfices de l'opération, — l'« échappé d'Égypte » grandissait chaque jour en importance, en prestige, dans l'opinion publique. Et il se peut, en effet, que Barras ait été, dans la mesure qui vient d'être indiquée, « surpris » — ainsi qu'il le déclare — par le 18 Brumaire. Entendez par là tout simplement qu'un beau jour il s'aperçut, non sans quelque stupeur, apparemment, que la France « *se précipitait* », pour employer ses propres expressions, « *vers Bonaparte comme vers une existence nouvelle* ». Un autre, celui-là même qu'il appelait naguère encore « son petit protégé », dominait donc désormais, de toute la hauteur de sa popularité, la situation dont le présomptueux Directeur avait cru pouvoir demeurer le maître, jusqu'au jour où il lui plairait de choisir entre les deux intrigues concurrentes auxquelles il était mêlé, et de faire, par son adhésion définitive à l'une d'elles, pencher décidément la balance, soit du côté de la dictature, soit du côté de la monarchie, selon qu'il trouverait plus d'avantages personnels dans l'une ou dans l'autre solution. « Déconsidéré et dépopularisé » — c'est lui-même qui l'avoue, — Barras n'avait donc plus qu'à renoncer au double jeu qu'il avait essayé de jouer avec Bonaparte et les Bourbons. Il était obligé de reconnaître la vanité de la prétention qu'il avait eue de dénouer la crise quand et comme il lui plairait. Une seule chance lui restait de sortir avec profit — sinon avec honneur — de l'impasse où sa duplicité et son irrésolution l'avaient mis : c'était de se rallier par une prompte, totale et, s'il se pouvait, fructueuse abdication, à celui qui demain serait le maître de la France. C'est ce qu'il fit.

On peut fixer avec certitude la date de cette détermination.

Le 8 brumaire, Barras, comme on l'a vu, recevait à dîner Bonaparte et Moreau. Après le repas, la conversation tomba sur le sujet qui fournissait alors la matière de tous les entretiens : la dictature, dont Barras reconnut la nécessité. Poussé par ses interlocuteurs à s'expliquer plus clairement, à préciser, il protesta qu'il n'y songeait pas pour lui-même, avouant qu'il se savait « totalement usé dans l'opinion[1] ». Mais, à défaut de lui-même, le général Hédouville lui paraissait propre à cet office. Évidemment Barras ne mettait pas sérieusement en avant le nom de cet inconnu. Il n'y avait là, sans doute, qu'une de ces malices auxquelles se plaisait la causticité de son esprit, — un moyen d'irriter, peut-être aussi de sonder Bonaparte. L'effet produit fut terrible. Bonaparte « ne voit dans cette indication, qui lui paraît singulière, que le désir hypocrite de Barras d'appeler l'attention sur lui-même, et, sans lui répondre, le foudroie d'un regard qui lui fait baisser les yeux[2] ». Après quoi, il se retire, décidé, paraît-il, à s'entendre désormais non plus avec Barras, mais avec Sieyès.

Ce coup d'œil, ce brusque départ, donnent fort à penser au Directeur. Quelques jours auparavant, Bonaparte, informé qu'on glose au Directoire sur la fortune qu'il passe pour avoir rapportée d'Italie, et que c'est Barras qui sème ces méchants bruits, a déjà fait à ce sujet une sortie des plus vives.

— On a avancé ici, nous dit-il d'un ton brusque, que j'avais assez bien fait mes affaires en Italie pour n'avoir pas besoin d'y retourner. C'est un propos indigne, auquel certes ma conduite militaire n'a jamais donné lieu. Au reste, s'il était vrai que j'eusse fait de si bonnes affaires en Italie, ce ne serait pas, *ajouta-t-il en fixant les yeux sur Barras, aux dépens de la République que j'aurais fait ma fortune*[3]. »

Barras se sent donc compromis, irrémédiablement peut-être, aux yeux de Bonaparte, par le malencontreux propos qu'il vient encore de laisser échapper. Le moment est-il bien choisi pour se brouiller avec un pareil homme? Réal et Fou-

1. *Mémoires de Gohier*, t. I, p. 221.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 217.

ché, instruits de l'incident, accourent auprès de lui, s'évertuent à lui démontrer l'énormité de la maladresse qu'il vient de commettre. Barras prend peur : le lendemain matin, il se rend rue de la Victoire auprès de Bonaparte, lui présente ses excuses et, « pour se réconcilier avec l'ambitieux, reconnaît que lui seul peut sauver la République, *lui déclare qu'il vient se mettre à sa disposition, faire tout ce qu'il voudra, prendre le rôle qu'il lui donnera*, et finit par le prier de lui donner l'assurance que, s'il méditait quelque projet, il compterait sur Barras[1] ».

Si donc on accepte ce récit, dont la vraisemblance est grande et dont rien, d'ailleurs, ne nous autorise à suspecter l'authenticité, c'est précisément dix jours avant le 18 Brumaire que Barras — renonçant à ses projets de restauration monarchique ou en ajournant la reprise à un temps favorable — se serait décidé à lier étroitement partie avec Bonaparte, non plus sur un pied d'égalité, mais dans les conditions humbles et subalternes qui convenaient aux rapports du premier de ces deux hommes avec l'autre.

III

LA DÉMISSION DE BARRAS

Cette explication admise, ses actes et démarches le jour même de l'événement, son attitude, sa démission, toutes choses qui plongent le candide Gohier dans une sorte de stupeur indignée, — deviennent facilement compréhensibles.

Le matin du 18 Brumaire, Barras est tranquille. Si tranquille qu'à sept heures, a-t-on dit, il prenait paisiblement un bain. Mais il convient de lui donner acte de sa protestation contre ce bain[2]. Admettons, comme il l'affirme, qu'il était seulement « occupé à faire sa barbe ». Cela encore indique

1. Ce passage, comme tout ce qui a trait à cet incident, est emprunté aux *Mémoires de Gohier*, t. I, p. 221 à 223, qui lui-même reproduit ici ceux de Gourgaud, ou s'en inspire, quand il ne les cite pas textuellement.

2. *Mémoires de Barras*, t. IV, p. 76.

une belle quiétude. Car, à cette même heure où l'un des chefs de l'État, l'un des cinq gardiens attitrés de la Constitution, procède sans émoi à sa toilette matinale, ailleurs, quelqu'un dont la main ne tremble pas non plus, prépare à cette constitution une toilette aussi — celle des condamnés. Et cette tranquillité de Barras, il faut bien le dire, ressemble fort à celle d'un homme connaissant d'avance le programme de la pièce qui précisément à cet instant commence — et le rôle que lui-même y doit jouer.

Son ancien aide de camp, Victor Grand, arrive, lui apprend qu'à l'exception d'un seul vétéran, toute la garde directoriale a quitté le Luxembourg, que le palais s'est mystérieusement vidé. Barras répond qu'il va monter à cheval, se rendre au faubourg Saint-Antoine. Le geste dut être beau, d'une ampleur tribunitienne; la voix, celle des grands jours de Thermidor ou de Vendémiaire... Mais Barras ne monta pas à cheval, n'ameuta pas les faubourgs, resta au palais : sa toilette peut-être, — bain ou barbe — n'était pas terminée.

Le second acte commence, après ce court prologue qui nous donne déjà le ton de la comédie. Une lettre des inspecteurs du palais des Anciens annonce à Barras le décret de translation du Corps législatif à Saint-Cloud. Cet avis l'ayant rendu « perplexe », il envoie aux nouvelles son secrétaire Botot, avec mission de « bien s'assurer du rôle que Bonaparte prétendait jouer en cette affaire [1]. » On jugera peut-être que ce rôle était dès lors assez facile à déterminer, et qu'il y avait autre chose à faire que d'envoyer demander à Bonaparte lui-même des renseignements sur la nature et l'objet de l'entreprise.

Cependant que Botot s'acquitte de sa mission, les deux Directeurs demeurés fidèles à la Constitution, Gohier et Moulins, se rendent chez Barras. Voici donc trois membres du gouvernement, et parmi eux le président en fonction, Gohier, réunis. Peu importe que Roger-Ducos et Sieyès pactisent avec Bonaparte. Ces trois Directeurs, rassemblés à ce moment au Luxembourg, libres encore, — deux d'entre eux ne le seront plus tout à l'heure, — ces trois Directeurs sont la

1. *Mémoires de Barras*, t. IV, p. 77.

majorité dans le pouvoir exécutif, ils ont qualité pour agir, pour donner des ordres, pour organiser la résistance au coup d'État. Mais si Barras a gardé tout son sang-froid, ses deux collègues, brusquement arrachés à la quiétude — vraiment un peu simple — où ils sommeillaient, sont en proie à un trouble profond. C'est donc au Directeur lucide et calme, s'il est fidèle à son devoir autant qu'il est maître de soi, d'aider ces deux hommes éperdus à se ressaisir, de leur indiquer les mesures à prendre, de les garder, surtout, auprès de lui, puisque, réunis et agissant d'un commun accord, ils peuvent encore espérer que la légalité prévaudra sur la rébellion. Barras leur adresse de très belles paroles, les exhorte à ne pas « s'abandonner eux-mêmes ». Mais il ne leur propose ni un message aux Conseils, ni une proclamation au peuple ou à l'armée, ni un acte quelconque de défense. Et il les laisse partir en leur donnant rendez-vous une heure plus tard. Une heure plus tard, Gohier et Moulins étaient gardés à vue par Moreau, réduits par conséquent à l'impuissance. On ne poussa pas la comédie jusqu'à feindre d'avoir besoin de s'assurer du troisième Directeur (Barras resta libre). Je laisse au lecteur le soin de tirer lui-même les conclusions de ce fait.

Botot revient. Il raconte la fameuse apostrophe, d'une éloquence passablement sophistique, dont Bonaparte l'a gratifié[1]. Il a constaté qu'il y avait parmi les assistants « stupeur et adhésion », lorsqu'ils ont entendu les paroles enflammées que le grand artiste jetait à la population de Paris, à la France, par-dessus l'humble tête de son interlocuteur effaré. Et Barras, à ces nouvelles, « se laisse aller à une profonde mélancolie sur l'état des choses[2] ». Robespierre vivrait encore, si Barras s'était montré, en Thermidor, d'humeur aussi encline à la résignation !

Mais le dénouement approche. Bruix et Talleyrand se font introduire auprès de ce philosophe qui médite tristement sur la bassesse humaine et qui n'agit toujours pas. Ils l'enlacent

1. Voir *la Révolution de Brumaire* par Lucien Bonaparte : « Qu'avez-vous fait de cette France que je vous avais laissée si brillante ?... Je vous ai laissé la paix : j'ai retrouvé la guerre ! Je vous ai laissé des victoires : j'ai retrouvé des revers !... » etc. Bonaparte oublie, évidemment, Bergen et Zurich.

2. *Mémoires de Barras*, t. IV, p. 78.

dans un réseau de mensonges : les Cinq-Cents sont d'accord avec les Anciens, Gohier et Moulins pactisent avec Roger-Ducos et Sieyès, etc. Naïf, ce jour-là, pour la première fois de sa vie, ce vétéran de la politique, expert en coups d'État, accepte ingénument, sans contrôle, les affirmations de ces trompeurs ; et, comme on lui déclare qu'il est « convenable » de donner sa démission, Barras, « avec cette résolution qu'il a eue souvent dans les moments difficiles », se démet de sa charge ainsi qu'on l'y convie, — ce qui revient à dire qu'il assène le coup de grâce à la Constitution, à la République, toutes deux blessées grièvement, mais qui pourtant se débattent encore à deux lieues de là, à Saint-Cloud. « Il est reconnu aujourd'hui, déclare Gohier dans ses Mémoires, que l'audacieuse entreprise de Bonaparte n'a tenu qu'à un fil, — *à un fil qu'a noué par sa défection le Directeur démissionnaire, lorsqu'il devait se réunir à nous pour le rompre*[1]... » « Cette retraite de Barras, ajoute Lucien Bonaparte, détruisant la majorité directoriale restée à Paris, *enlevait à nos adversaires leur point d'appui, au moment où ils commençaient à manœuvrer de ce côté*[2]... »

Voici le texte de cette lettre de démission :

Citoyens représentants,

Engagé dans les affaires publiques uniquement par ma passion pour la liberté, je n'ai consenti à accepter la première magistrature de l'État que pour le soutenir dans les périls par mon dévouement, pour préserver des atteintes de ses ennemis les patriotes compromis dans sa cause, et pour assurer aux défenseurs de la patrie ces soins particuliers qui ne pouvaient leur être plus constamment donnés que par un citoyen anciennement témoin de leurs vertus héroïques, et toujours touché de leurs besoins.

La gloire qui accompagne le retour du guerrier illustre à qui j'ai eu le bonheur d'ouvrir le chemin de la gloire, les marques éclatantes de confiance que lui donne le Corps législatif, le décret de la représentation nationale, m'ont convaincu que, *quel que soit le poste où l'appelle désormais l'intérêt public, les périls de la liberté sont surmontés* et les intérêts des armées sont garantis. Je rentre avec

1. *Mémoires de Gohier*, t. II, p. 333.

2. *La Révolution de Brumaire*, par Lucien Bonaparte. Voir de Lescure, *Mémoires sur les Journées révolutionnaires*, t. II, p. 145.

joie dans les rangs de simple citoyen, heureux, après tant d'orages, de remettre *entiers et plus respectables que jamais* les destins de la République, dont j'ai partagé le dépôt [1].

Salut et respect.

BARRAS.

Cette lettre appelle quelques observations. Qu'elle soit d'une lamentable platitude, il suffit de la lire pour s'en convaincre. Cet hommage rendu au « guerrier illustre », qui précisément en cet instant viole la Constitution dont le signataire de cette lettre avait la garde; l'affirmation que « les périls de la liberté sont surmontés », alors que la liberté succombe: l'annonce à mots couverts, mais significatifs, et l'approbation de la dictature : — « *quel que soit le poste* où l'appelle désormais *l'intérêt public* »; — tout cela constitue bien un document qu'on ne saurait « qualifier d'expressions trop accablantes ». Et la sévérité de ce jugement porté par le loyal Gohier [2] sur la « défection » de Barras ne peut qu'être approuvée.

Mais que dire, que penser, si cette honteuse capitulation n'est point un de ces actes irraisonnés que l'on commet dans une heure d'égarement, de détresse morale, sans presque avoir conscience de la défaillance à laquelle on succombe, et sans voir qu'ils en portent la marque? Or relisez cette lettre. Rien n'y trahit le tumulte de sentiments et de pensées qui pourrait servir de circonstance atténuante à cette démission, — laquelle n'était en somme autre chose que la lâche désertion non seulement d'un devoir, mais du devoir par excellence pour ce chef d'État. Tous les mots semblent choisis, pesés avec soin. La phrase est non pas brève, saccadée, exprimant par quelque chose de heurté l'émotion intérieure, la douleur, le cri de souffrance de la conscience, — mais ample, périodique, cadencée. La main qui a écrit ces lignes-là était une main qui ne tremblait pas, qui a pris son temps pour les tracer... Était-ce même la main de Barras? Ce document me semble d'une facture trop littéraire pour que je sois tout à fait sûr qu'il en est

1. Le texte ici reproduit est celui qui a trouvé place dans les *Mémoires de Barras* (t. IV, p. 80). Cette lettre est reproduite par Gohier (t. I, p. 294) et par Lucien Bonaparte (de Lescure, *Journées révolutionnaires*, t. II, p. 144). Le texte donné par Lucien diffère légèrement de celui de Barras et de Gohier.

2. *Mémoires de Gohier*, t. II, p. 332.

l'auteur. Je n'y retrouve pas l'ordinaire gaucherie, l'incorrection de sa forme. Ou Barras s'est beaucoup appliqué, ou un autre, plus lettré qu'il ne l'était lui-même, Talleyrand peut-être, a composé pour lui ce petit morceau d'une élégante bassesse. Mais que cette lettre de démission soit son œuvre ou celle d'un autre, Barras a fort bien su ce qu'il faisait en la signant. Et le caractère de réflexion mûrie, de préméditation, qui apparaît clairement dans le document, ajoute à l'indignité de l'acte.

Je voudrais pouvoir m'en tenir à cette fâcheuse constatation, et laisser le Directeur démissionnaire partir en paix, le jour même, pour sa superbe résidence de Grosbois, accompagné d'une escorte de cavaliers que Bonaparte a mise à sa disposition. Mais la matière n'est pas épuisée, malheureusement: et il me reste à étudier un dernier élément du problème historique que Barras lui-même a posé sans le vouloir dans sa relation du 18 Brumaire, en s'appliquant avec persévérance à nous dissimuler le rôle véritable qu'il y a joué. Nous savons maintenant qu'après certaines hésitations, dans lesquelles le respect de la Constitution n'avait aucune part, il est entré dans la conspiration et en a favorisé le succès, d'abord en ne la dénonçant et en ne la combattant pas, puis en laissant, par sa démission, le champ libre au coup d'État. Peut-être n'est-il pas sans intérêt de chercher à savoir en considération de quels avantages personnels Barras a tenu cette conduite. Personne ne fera, je pense, à Barras l'injure de supposer qu'il ait trahi gratis. S'il en avait été ainsi, sa vie publique manquerait de cette belle unité dans la corruption qui en est le caractère propre, et qui fait de cet homme le plus complet, le plus harmonieux exemplaire du politicien vénal.

Or le coup d'État n'a valu à ce Directeur si opportunément démissionnaire, ni grand commandement, — et en qualité d'ancien général nommé par la Convention, il pouvait en obtenir un à l'armée, — ni grande charge publique, ni hautes fonctions diplomatiques[1]. Et c'est précisément parce qu'il

1. Le surlendemain du coup d'État, Bonaparte lui aurait fait offrir par Fouché le titre de *connétable*, que Barras aurait refusé dans une lettre pleine de dignité. (Voir *Mémoires de Barras*, t. IV, p. 111.) Ou Barras ment, comme je le crois, en

n'a pas reçu, sous une forme visible aux yeux de tous, le prix de sa défection, que Barras par la suite put se targuer si fièrement d'être resté fidèle à la République et à la Révolution qu'il avait trahies. Qu'est-ce donc que le 18 Brumaire lui a procuré? — De l'argent.

Aucune trace matérielle d'un marché passé entre Bonaparte et Barras, à vrai dire, ne subsiste, et il n'est pas possible de prouver par des documents que ce dernier a, comme je le crois fermement, — vendu la complicité d'abord de son silence, puis de sa démission. Mais un certain nombre d'arguments, terriblement accusateurs, peuvent être invoqués à l'appui de cette opinion.

Une raison d'ordre psychologique doit être placée en première ligne : la conduite de ce vénal personnage avant l'événement et le jour même où le coup d'État s'accomplit est absolument incompréhensible, si l'explication n'en est fournie par l'existence d'un contrat secret qui le lie aux auteurs de l'entreprise et l'intéresse personnellement au succès de cette entreprise.

Les contemporains ont soupçonné qu'un accord de ce genre avait été conclu. Il est difficile d'interpréter autrement ces graves paroles de Gohier : « Que Barras s'empresse de nous faire connaître par *quels moyens on est parvenu*... à lui faire oublier la parole qu'il m'avait donnée, et qui, j'ose le dire, était d'accord avec le plus sacré de ses devoirs... [1]. »

Ce soupçon était si généralement répandu et trouvait dans la louche attitude, dans la démission surtout de Barras, de tels aliments, que l'ex-Directeur a cru devoir se défendre aussi bien contre la réprobation qu'il sentait sans doute de ce chef peser sur lui, que contre l'accusation de s'être vendu, par l'intermédiaire de Fauche-Borel, aux Bourbons. Mais sa défense, on va le voir, bien loin de dissiper la prévention, l'aggrave, lui fournit des charges nouvelles.

Ennemi juré de Talleyrand, il n'a pas pu résister à la tentation d'insérer dans ses Mémoires une copieuse citation empruntée à un écrit intitulé : *Pourboires diplomatiques de Tal-*

prétendant que le Premier Consul lui fit une pareille offre; ou, si vraiment elle a été faite, il me paraît difficile d'y voir autre chose qu'une preuve indirecte de la complicité de Barras dans le 18 Brumaire.

1. *Mémoires de Gohier*, t. II, p. 332.

leyrand. Au nombre des insinuations dirigées dans ce factum contre le prince de Bénévent, se trouve celle de n'avoir remis à Barras que trois millions sur les dix destinés à payer la démission du Directeur. Pourquoi donc Barras, au lieu de négliger cette articulation d'un pamphlet sans autorité, a-t-il pris la peine d'y répondre? Et comment se fait-il qu'en essayant de la réfuter, il lui donne précisément la valeur qu'elle n'avait pas? C'est que, pour se défendre, il recourt au même système qu'on l'avait vu employer déjà contre deux accusations de corruption analogues. Il est possible que — comme l'agent vénitien Quirini, comme l'agent royaliste Fauche-Borel, — Bonaparte ou ses amis aient voulu l'acheter, possible même qu'une somme ait été *remise par Bonaparte dans cette intention.* Mais il n'a rien touché! Ses mains sont nettes! Les fonds destinés à le suborner ont été détournés par les intermédiaires. Bonaparte a été volé par Talleyrand, de même que la Sérénissime République par Quirini, et le Prétendant par Fauche-Borel[1]. Est-ce la faute de Barras, si c'est toujours à lui qu'on pense dans toute affaire dont la réussite exige une conscience prête à se vendre? Point n'est besoin, il me semble, d'être un magistrat rompu aux roueries des accusés, pour sentir que la pauvreté de ce plaidoyer équivaut presque à l'aveu de la mauvaise action — sur la très vraisemblable réalité de laquelle celui qui l'a commise cherche maladroitement à nous donner le change.

Barras a donc coopéré — et de la façon la plus efficace — au 18 Brumaire. En trahissant la constitution qu'il devait défendre, la République et la Révolution dont il prétendait et dont il a osé prétendre, même après une aussi coupable défection, n'avoir jamais été que le serviteur fidèle, ce n'est pas

1. « Ma démission, dont j'ai, sans aucune réserve, raconté l'historique, n'a été le sujet d'aucune proposition d'argent... Je déclare que s'il y a eu quelque somme remise par Bonaparte dans cette intention, *elle est restée tout entière dans la possession de Talleyrand...* » *(Note de Barras*, t. IV, p. 263.) Comparez, t. III, p. 94 : « Quirini demandait pour le Directoire des sommes considérables *qu'il prétendait lui remettre*, puis il se les appropriait... » Même tome, p. 497 : « Voilà comment les Fauche-Borel et compagnie, recevant du prince de Condé et de Louis XVIII des sommes considérables, *prétendaient les avoir remises* .. » Sur les relations de Barras avec Quirini et Fauche-Borel, voir préface du tome III des *Mémoires de Barras*, p. xvi.

à une conviction politique, à la croyance en la nécessité absolue d'un changement de régime, qu'il obéissait. Prêt à la monarchie comme à la dictature, ce chef d'État acquis d'avance au plus offrant n'était pas même poussé par l'ambition. L'ambition était chose trop haute pour ce jouisseur, exigeait des efforts, des actes de volonté, auxquels répugnait sa voluptueuse indolence. Investi du pouvoir par le caprice des événements, il n'avait pas trouvé en lui-même ce qu'il faut pour l'aimer : une âme virile, assez forte pour ne pas fléchir sous le poids du labeur, des responsabilités, des énergiques résolutions qu'il impose. Il en était las, il n'aspirait qu'à s'en défaire, en le troquant platement contre un suffisant équivalent de millions. C'est donc mû par le plus vil, le plus bas des mobiles de crime, qu'il a commis sa trahison. De l'or et des filles, une table somptueuse, un train de prince opulent l'attendent à Grosbois. Il y court.

Et c'est ainsi que le « vainqueur de Thermidor » s'évanouit de l'histoire — comme un pitre de foire plonge et disparaît dans une trappe.

GEORGE DURUY

BIJOU[1]

V

Bijou arrangeait dans la salle à manger les corbeilles de fleurs du dîner, tandis que, dans l'office, les domestiques frottaient les grands plats d'argent qui reluisaient violemment. Le maître d'hôtel dit à un valet de pied :

— Enfile ton habit!... v'là une voiture qui monte l'avenue au pas... Oh! t'as le temps!... elle est loin!...

Regardant à la fenêtre, le valet de pied demanda :

— Qui est-ce, cette voiture-là?... on ne connaît pas ça... c'est rudement attelé, toujours!...

— Ça pourrait bien être le monsieur de la Norinière... M. le comte de Clagny?...

— Mâtin!... c'est chiquement tenu!..

— Oh!... il a de quoi!...

— Hein! il a des rentes?...

— Que c'en est une horreur!... dans les quatre cent mille...

— Tu le connais donc?...

1. Voir *la Revue* du 1er mars.

— Ma femme a été fille de cuisine chez lui, avant qu'elle soit ma femme... un bon maître... toujours aimable et pas pour deux sous regardant... C'est égal !... tu feras bien de te mettre en route... si tu veux arriver au perron avant lui !...

Depuis un instant Bijou, qui manquait de fleurs, était sortie en courant et, traversant d'un bond l'allée, avait sauté au milieu d'une grande corbeille de roses, où elle coupait impitoyablement. Elle était si absorbée qu'elle n'entendit pas une voiture entrer dans l'allée qui contournait la pelouse, ni même s'arrêter devant le perron.

Lorsqu'enfin elle releva la tête, elle vit, debout à deux pas d'elle, un grand monsieur qui la regardait extasié. C'est que Bijou, avec sa robe de toile à larges rayures roses et son petit tablier à bavette, garni de valenciennes, était vraiment jolie à voir, fourrageant à pleins bras dans les fleurs.

Quand elle se vit ainsi regardée, sa peau de rose-thé se teinta d'une nuance plus vive, tandis qu'elle restait interdite et troublée, en face du monsieur qui continuait à la contempler sans rien dire.

C'était un homme de cinquante-cinq à soixante ans, grand, mince, distingué, élégant, et de tournure très jeune. Sa figure, intelligente et fine, était jeune aussi d'expression, bien qu'un peu triste. Comme Bijou, toujours immobile, semblait hésitante et inquiète, il s'approcha, et, saluant, dit d'une voix très douce :

— Mademoiselle !... pardon !... n'êtes-vous pas Denyse de Courtaix ?...

Bijou planta bien droit son candide regard dans les yeux curieusement fixés sur elle, et répondit, toute souriante :

— Oui !... Et vous ?... vous êtes monsieur de Clagny, n'est-ce pas ?...

— Comment le savez-vous ?...

Denyse venait de sauter de la corbeille dans l'allée. Elle dit, heureuse et abandonnée, sans répondre directement à la question :

— Oh !... que grand'mère va être contente de vous voir, monsieur !... et l'oncle Alexis, donc !... depuis qu'on sait que vous revenez habiter le pays, on ne parle que de vous !... Allons bien vite voir grand'mère !...

Elle fila devant lui, souple, onduleuse, traversant les larges pièces de cette allure glissante qui était un de ses grands charmes. La marquise n'était pas dans le salon où elle se tenait habituellement ; Bijou sonna et donna l'ordre de l'avertir. Puis elle vint se camper en face de M. de Clagny, et, l'examinant avec attention :

— Paul de Rueille avait tout de même raison, quand il disait que je vous avais vu... dans le temps !... je vous reconnais !...

Elle enfonça plus avant son regard clair dans les yeux du comte, et répéta, pensive :

— Je vous reconnais très bien !...

Il dit :

— Moi, j'avoue en toute sincérité que si je vous avais rencontrée ailleurs qu'à Bracieux, je ne vous aurais pas reconnue... vous êtes tellement grandie, et surtout tellement embellie... que, sauf les beaux yeux de pervenche qui n'ont pas changé, il ne reste rien du bébé d'autrefois...

— Il reste le nom que vous lui avez donné...

Il demanda, surpris :

— Le nom ?... quel nom ?...

— Bijou !... vous ne vous souvenez plus ?... il paraît que c'est vous qui m'appeliez comme ça !...

— C'est vrai !... vous étiez pour moi une petite chose fragile, adorable et rare... un bijou enfin !... un bijou exquis... Alors, on a continué à vous appeler ainsi ?... ça vous va, d'ailleurs, à merveille !...

— Je ne trouve pas !... j'ai peur que ça ne soit un peu ridicule d'être encore « Bijou » à vingt et un ans... car j'ai vingt et un ans, monsieur...

— Est-ce possible ?...

— Très possible !... dans quatre ans, je coifferai sainte Catherine !...

Le comte regarda Bijou avec une admiration qu'il ne cherchait pas à dissimuler, et répondit, convaincu :

— Vous ?... ah ! jamais de la vie, par exemple !...

Madame de Bracieux entrait, les mains tendues, l'air ravi :

— Que je suis contente de vous voir !...

Comme Denyse faisait un mouvement pour sortir, elle la retint, demandant à Clagny toujours émerveillé :

— Je vois que Bijou s'est présentée toute seule!... Comment la trouvez-vous, dites, ma petite-fille?...

Et, sans lui laisser le temps de répondre, elle reprit vivement :

— C'est bien le bijou que vous aviez admiré autrefois, allez!... le vrai bijou!... pas celui en « toc »... comme disent mes petits-fils...

— Mademoiselle Denyse est ravissante...

— Denyse — que vous me ferez le plaisir de ne pas appeler « mademoiselle » — est une bonne petite fille, obéissante et dévouée, qui éclaire de sa gaieté ma vieille maison, triste avant sa venue...

— Comment se fait-il que je n'aie jamais vu mademoiselle Denyse?...

— Mademoiselle?... encore!...

— Que je n'aie jamais vu « Bijou » à Paris?... je vais si régulièrement à votre jour...

— Oui, mais vous venez de bonne heure, à l'heure où elle n'y est pas... et comme vous n'avez jamais, depuis seize ans, voulu dîner avec nous...

— Je ne dîne nulle part, vous le savez bien!... mais vous ne m'avez jamais parlé de Bijou... jamais donné de ses nouvelles...

— Parce que vous ne m'en avez jamais demandé...

— Je l'avais oublié, moi, ce petit être à peine entrevu... et pourtant, tout à l'heure, en voyant émerger d'un parterre de roses une délicieuse jeune fille, je n'ai pas eu la moindre hésitation... n'est-ce pas, mademoiselle?...

Se reprenant, il dit en riant :

— N'est-ce pas, Bijou? ..

— C'est vrai!... M. de Clagny m'a demandé tout de suite si je n'étais pas Denyse de Courtaix... moi... j'avais su tout de suite aussi qui il était... j'ai tant entendu parler de lui que je le connaissais en rêve... et... c'est très drôle...

Elle s'arrêta, regardant longuement le comte, et ajouta :

— Je le connaissais en rêve tel qu'il est en réalité...

Clagny dit avec une sorte de tristesse enjouée :

— Un très vieux monsieur...

Bijou répondit, sincère :

— Non !... un monsieur très joli !...

Puis, brusquement :

— Et l'oncle Alexis, qui n'est pas encore là !... on a beau sonner à tour de bras la cloche, il n'arrive pas !... je vais le chercher !...

Elle sortait en courant, la marquise la retint.

— Attends un instant !... tu feras mettre un couvert de plus... vous dînez avec nous, Clagny ?...

— Oui, si vous n'avez personne...

— Si... j'ai précisément du monde... des amis à vous...

— Je suis un vieil ours qui ne dîne pas même avec ses amis... et puis, dans ce costume...

— Il est très bien, votre costume !... d'ailleurs, on a le temps d'aller à la Norinière chercher votre habit, si vous y tenez...

— J'y tiens !... si je reste ?...

Bijou s'approcha, câline :

— Vous restez... et savez-vous ce qui serait très, très gentil ?... ce serait de rester comme ça... sans habit...

— Pourquoi, si ça l'ennuie de dîner sans s'habiller, insistes-tu, Bijou ?... — demanda la marquise.

— Parce que, grand'mère, si M. de Clagny dîne sans s'habiller, M. Giraud pourra dîner aussi... tandis que, autrement, il dînera tout seul dans sa chambre...

— Qu'est-ce que tu nous chantes ?...

— C'est bien simple... M. Giraud n'a pas d'habit... pas du tout !... je l'ai su... par hasard... il a dit tout à l'heure à Baptiste qu'il était souffrant et qu'il ne quitterait pas sa chambre ce soir... alors... si M. de Clagny voulait rester comme il est... vous comprenez... il pourrait, lui aussi...

— Tu es un bon Bijou, va !... — dit madame de Bracieux émue. — tu penses à tout le monde... tu n'es occupée qu'à faire plaisir à chacun...

Denyse ne l'écoutait pas. Elle attendait le consentement du comte. A la fin, il demanda :

— Ça vous ferait bien, bien plaisir, qu'il dîne à table, monsieur Giraud ?...

— Oui...

— Eh bien, il sera fait comme vous le voulez... A présent, dites-moi?... qu'est-ce que ce monsieur que je ne connais pas et pour l'amour de qui j'accepte de paraître un homme mal élevé?...

— C'est le répétiteur de Pierrot!...

— Ah!... et qu'est-ce que Pierrot?...

— Le fils d'Alexis... — dit en riant madame de Bracieux.

— Alors, le dieu auquel on me sacrifie est M. Giraud, répétiteur de Pierrot de Jonzac... et honoré de la protection de mademoiselle Bijou?... Je vous remercie, j'aime à être fixé!...

— Mais... — fit Denyse qui était devenue très rouge — je ne protège pas du tout M. Giraud... je...

— Ne vous défendez pas!... je sais quel peut être le rôle joué par un pauvre répétiteur... qui n'a pas d'habit... dans la vie d'une belle petite demoiselle telle que vous... C'est un rôle sacrifié... il représente assez exactement ce qu'on appelle « un seigneur sans importance »...

— Vous ne savez pas — dit la marquise, dès que Denyse fut sortie — à quel point cette enfant est délicieusement bonne!... Ce garçon auquel elle s'intéresse... et qui est d'ailleurs charmant... est traité par elle exactement sur le même pied que les hommes les plus élégants, les plus « cotés »... c'est une perle, Bijou... vous verrez ça!...

— Je le verrai peut-être trop!...

— Comment, trop?...

— Eh oui!... je suis un emballé, moi, vous savez?... j'ai un vieux imbécile de cœur qui bat aux champs à la moindre alerte... et que je ne peux plus faire taire ensuite...

— Mais Bijou est ma petite-fille, mon pauvre ami!...

— Eh bien, qu'est-ce que ça fait?...

— Ça fait qu'elle pourrait être la vôtre!...

— Je le sais parbleu bien!... mais tout ça, c'est du raisonnement!... et les cœurs jeunes raisonnent peu ou mal...

— Et alors?...

— Alors, — dit M. de Clagny s'efforçant de rire, — je plaisantais, naturellement!...

Bijou avait traversé la cour d'honneur. La chaleur était très grande. Les paons, posés sur un tronc d'arbre abattu,

semblaient stupides et ridicules; les chiens étendus sur le flanc, les pattes allongées, haletaient sous les rayons ardents sans pour cela chercher l'ombre. Personne n'était dehors à cette heure torride, sauf Pierrot qui, en costume de coutil blanc, et coiffé d'un grand chapeau de paille, se promenait dans le quinconce de marronniers.

Denyse monta en courant l'escalier et entra en coup de vent dans la salle d'études; mais sur le seuil elle s'arrêta court, l'air troublé : M. Giraud, assis à une table, s'était levé brusquement en la voyant paraître. Elle balbutia :

— Oh!... pardon!... je cherchais Pierrot!... je croyais qu'il était ici... et que vous faisiez votre promenade...

Très décontenancé, le jeune professeur répondit, cherchant les mots qui ne venaient pas :

— Non... mademoiselle... non!.., moi je suis là!... c'est au contraire Pierrot qui est sorti... mais... si vous vouliez... si je pouvais lui dire ce que... car... vous aviez probablement quelque chose à lui dire?...

Il perdait complètement la tête en la voyant si jolie, avec son teint si doucement rosé malgré l'horrible chaleur, et ses grands yeux changeants posés sur lui très doucement. Elle dit, avec un peu d'embarras :

— Oui... certainement, j'avais à parler à Pierrot... mais à lui-même... bien que j'aie à lui parler d'une chose qui vous concerne... il vaut mieux...

Giraud interrompit, l'air inquiet :

— Qui me concerne?... moi?... mais je ne sais en vérité... je me demande ce...

L'idée lui venait que peut-être elle allait lui dire qu'après ce qui s'était passé l'avant-veille, il ne pouvait pas demeurer à Bracieux plus longtemps. Et il s'affolait en pensant que non seulement il lui faudrait quitter Bijou, mais encore être sans place pendant ces deux mois où il croyait sa vie assurée et facile.

La jeune fille le regardait, souriante et bonne. A la fin, elle répondit :

— C'est que c'est assez difficile à dire... à l'intéressé...

— Mais alors... Pierrot...

— Oh!... Pierrot, qui n'est pas, je le reconnais, un habile

diplomate, aurait su, tout de même, s'y prendre mieux que moi pour vous annoncer...

— Pour m'annoncer?...

— Que vous dînez avec nous ce soir!... la migraine, voyez-vous, c'est une excuse bonne pour les femmes... tout au plus!...

— Mais, mademoiselle... sans penser même à l'ennui... très grand pourtant... que j'aurais de n'être pas ce soir dans la même tenue que les autres... il ne serait pas convenable... pour vos invités...

— Oui... vous avez peut-être raison... ce ne serait pas convenable... si vous étiez le seul pas habillé... mais il y aura M. de Clagny, dans le costume où il est venu faire une visite... alors, vous comprenez...

— Mademoiselle... M. de Clagny, que j'ai aperçu tout à l'heure à son arrivée, est un vieillard... comme tel, il peut se permettre bien des choses que moi... dans ma situation surtout... je ne...

— Vous?... vous allez obéir à grand'mère, comme un petit enfant bien sage... car c'est grand'mère qui m'envoie, vous savez?...

— Ah!... — murmura le jeune homme désappointé — c'est madame votre grand'mère!... j'espérais que c'était vous qui... mais vous devez m'en vouloir, c'est vrai!...

Elle demanda, surprise :

— Vous en vouloir?... pourquoi?...

— Mais... parce que... vous savez bien... l'autre soir, quand, malgré moi, je...

Le gai visage de Bijou s'assombrit, et elle dit, devenue grave :

— Je croyais qu'il ne serait plus question de ça jamais?... je veux que vous oubliez ce que vous m'avez dit...

Elle resta une seconde immobile, pensive, et ajouta d'une voie assourdie :

— Je veux surtout l'oublier, moi!...

Ses paupières s'étaient abaissées, ses cils battaient très vite, mettant sur les joues roses, toutes pétries de lumière, une ombre bizarre.

Giraud alla vers elle, ému, anxieux, et, dans un balbutiement tendre comme une caresse, il demanda :

— Est-ce que c'est vrai, ce que vous venez de dire?... est-ce

que vous vous souvenez encore de cet instant où j'ai été fou?... est-ce que vous y pensez... sans colère?...

Elle répondit, en appuyant sur lui son beau regard bleu :

— J'y pense sans colère...

Et, si bas qu'il l'entendit à peine, elle murmura :

— Mais j'y pense toujours...

Puis, changeant brusquement de visage :

— Mais c'est vous qui allez oublier, maintenant?... oublier tout de suite ce que je n'aurais jamais dû vous dire?... je vous en prie?... faites ça pour moi?...

— Oublier?... comment voulez-vous que moi, j'oublie?... vous savez bien que c'est impossible!...

Elle affirma :

— Il le faut, pourtant!... oui... vous vous direz que vous avez... que nous avons fait un rêve... un rêve très lumineux et très doux... de ceux dont on s'éveille heureux, troublé... avec, en quelque sorte, une vision de choses jolies et disparues... impossibles à définir... est-ce que vous n'en avez jamais fait de ces rêves-là?... on ne peut, quel que soit l'effort de la pensée, se les rappeler... mais on les aime...

Sa voix faite de caresses bouleversait le jeune homme. Il s'était machinalement rassis à la place qu'il venait de quitter, et, sans répondre, le visage levé vers Bijou, il pleurait.

Elle s'approcha et dit, suppliante :

— Vous pleurez?... si vous saviez quel chagrin j'ai de vous voir pleurer!...

Presque brusque, elle conclut :

— Et, si ça peut vous consoler, dites-vous que j'en ai aussi, du chagrin...

Il demanda, ébloui de bonheur :

— Est-ce possible?...

Denyse ne répondit pas. Elle venait d'apercevoir sur la table, une lettre que Giraud achevait au moment où elle entrait.

Il dit, suivant son regard :

— J'écrivais à mon frère... et, au lieu de lui raconter mon élève, mes occupations et tout ce à quoi doit se borner ma vie... je ne lui parlais que de vous...

Elle répondit, posant son doigt rosé sur la signature :

— Je regardais votre nom... Fred !... c'est un nom que j'aime !... je l'ai donné à mon filleul... le dernier des enfants de Bertrade...

Elle sembla regarder au loin par la fenêtre ouverte, et répéta doucement :

— Fred !...

Puis, brusquement, elle passa sur son front sa main fine, et dit, marchant vers la porte :

— Et le dîner !... et mes corbeilles !... et les menus qui ne sont pas écrits !... et il est cinq heures !...

Comme le pauvre garçon restait stupide, sans bouger, elle demanda :

— C'est convenu pour ce soir, n'est-ce pas ?... je fais mettre votre couvert...

Il répondit, vaguement rappelé à lui-même :

— Au milieu de tous les habits... je ferai un effet déplorable...

— Mais non... mais non !... d'ailleurs... il n'y aura pas que des habits !... il y a d'abord M. de Clagny... en redingote... et puis, M. de Bernès, qui a peur de rencontrer le général de Barfleur, est toujours en uniforme... M. l'abbé a sa soutane...

Elle conclut en riant :

— Ça en fait déjà trois qui ne seront pas en habit !...

Comme elle sortait de la salle d'études, elle se jeta contre Henry de Bracieux qui venait à elle dans le corridor. Il demanda, surpris :

— Tiens !... qu'est-ce que tu fais là ?...

— Et toi ?...

— Moi, je rentre dans ma chambre...

— Moi, je sors de chez Pierrot...

— Il est dans le jardin, Pierrot !...

— Je ne le savais pas... et j'avais quelque chose à lui dire...

Il demanda, soupçonneux, agressif presque :

— A lui... ou à M. Giraud ?...

Sans paraître remarquer l'attitude singulière de son cousin, elle répondit, docile :

— A lui... pour le redire à M. Giraud... et comme il n'était pas là...

— C'est à Giraud que tu as...

— Fait la commission de grand'mère... oui...

L'air candide, elle ajouta :

— Pourquoi donc ça t'intéresse-t-il tant que j'aie fait cette commission à l'un plutôt qu'à l'autre?...

Il répondit, plaisantant, avec un peu d'embarras :

— Parce que je suis curieux, probablement?... et la preuve que je suis curieux, c'est que j'ai envie de savoir quelle était cette commission?...

— Grand'mère m'avait chargée de dire à M. Giraud... qui n'a pas d'habit...

— Pas d'habit, Giraud?...

— Non!...

— Pas d'habit du tout?...

— Tiens!... tu dis absolument comme moi!... non... pas d'habit du tout!... il avait prévenu qu'il ne dînerait pas... alors, comme M. de Clagny reste à dîner, et qu'il est en redingote, j'allais en avertir Pierrot, afin qu'il le dise à M. Giraud... as-tu compris?...

— Oui... — fit Henry, — très bien!... Mais Jean, qui est un homme chic, ne voyage jamais sans un jeu d'habits... il en a au moins trois ici... il lui en prêtera bien un... ils sont exactement de la même taille...

— Ça serait gentil...

— Oh!... il ne demandera pas mieux!... Giraud est un charmant garçon... que nous aimerions tous, si...

Il s'arrêta court et Bijou demanda :

— Si quoi?...

— Rien!... je vais arranger cette affaire-là... A l'âge du père Clagny, il est indifférent d'être bien ou mal... à l'âge de Giraud, c'est différent... je suis sûr qu'il souffrirait beaucoup de se croire ridicule... surtout...

— Surtout?...

— Surtout devant toi!...

Bijou haussa les épaules, et s'éloigna en courant dans le long corridor.

VI

Quoiqu'elle se fût occupée du couvert, des fleurs, du service et des menus, Bijou fut prête la première.

Portant dans ses bras une énorme corbeille de roses, elle entra au salon à l'instant précis où la marquise venait de monter chez elle pour s'habiller.

Très occupée d'arranger ses fleurs sur une console, elle ne vit pas M. de Clagny qui la regardait de tous ses yeux, tandis qu'elle allait et venait, avec de jolis mouvements d'oiseau qui volète avant de se poser.

A la fin, il demanda, et sa voix fit tressaillir Denyse :

— Bien sûr, elle arrive de Paris tout droit, cette jolie robe?...

— Ah!..., — fit Bijou effarée, — vous m'avez fait presque peur!...

Puis, venant au comte, elle dit, en tapotant gentiment sa légère robe de gaze à peine rosée :

— Cette jolie toilette n'arrive pas de Paris... elle a été fabriquée à Bracieux, près Pont-sur-Loire...

Vraiment étonné, le comte demanda :

— Ah bah!... par qui?...

— Par Denyse ici présente... et par une vieille ouvrière, quelque peu habilleuse de théâtre....

Il s'était levé, et, maintenant, tournait autour de la jeune fille avec une admiration presque craintive. Elle était si jolie, émergeant de cette vapeur rosée, qui semblait toucher à peine son petit corps merveilleux, et d'où sortaient ses épaules teintées, elles aussi, de la singulière lueur rose qui faisait unique sa peau si fine, si délicatement veloutée. Et M. de Clagny trouvait que Bijou était, non seulement jolie à ravir, mais étonnamment troublante avec sa bouche très gourmande et ses yeux très candides.

De toute sa personne s'exhalait un parfum de sensualité extrême, mais dans son regard si pur se lisait une déconcertante naïveté.

Et, tandis qu'il l'examinait curieusement, Bijou se disait

que « le vieil ami de grand'mère » était beaucoup plus jeune qu'elle ne se le figurait.

Ce grand homme, resté svelte, avait vraiment tout à fait bon air, avec ses cheveux très blancs aux tempes et ses moustaches blondes, grisonnant à peine. Ses yeux bruns regardaient avec douceur, et sa bouche moqueuse, un peu méchante par instants, montrait dans le sourire des dents blanches et pointues, de vraies dents de jeune chien qui éclairaient singulièrement le visage.

Le silence devenait embarrassant; à la fin, Bijou dit :

— Grand'mère n'est pas encore descendue?... je pensais la trouver ici?...

— Elle sortait pour aller s'habiller au moment même où vous êtes entrée...

— Elle ne sera jamais prête!...

M. de Clagny regarda sa montre :

— Mais le dîner est à huit heures... elle a tout le temps de l'être!... il n'est pas sept heures et demie...

— Oh!... — fit Denyse avec regret — si j'avais su, je ne me serais pas dépêchée tant!... j'avais une peur d'être en retard!...

— C'est moi qui suis content que vous vous soyez pressée!... je vais pouvoir causer avec vous un petit instant!...

Elle dit en riant :

— Une bonne demi-heure... au moins!... car ici personne n'est en avance, jamais... pas plus les invités que les gens de la maison...

— A propos d'invités... racontez-moi donc avec qui je vais dîner?... votre grand'mère m'a dit : « Vous dînerez avec des amis à vous »... Or, des amis, je ne dois plus en avoir beaucoup... depuis douze ans que je ne suis venu dans le pays!... les habitants se sont probablement renouvelés?...

— Pas tant que ça!... voyons?... Vous dînerez avec les Tourville...

— Les Tourville?... ils ne sont pas encore morts!...

— Ceux avec qui vous allez dîner sont vivants... ils avaient des parents qui sont morts...

— Ah!... à la bonne heure!... Alors, le petit Tourville est marié?...

— Depuis deux ans!...

— Il était vilain !... est-ce qu'il a fait un beau mariage?...

— Ça dépend !... il a épousé mademoiselle Chaillot, une demoiselle de la Bourse...

— Comment?... une demoiselle de la Bourse !...

— Oui... le père travaille à la Bourse, je crois... Il est très, très riche...

— Est-ce que c'est Chaillot, le banquier?...

— Peut-être bien!... je ne m'en suis jamais informée!... Ils ont restauré Tourville... c'est superbe !... et ils reçoivent tout le temps...

— Est-ce que madame de Tourville est jolie?...

— Vous allez la voir... elle est très aimable... et très intelligente, dit-on... moi, je ne m'en suis pas aperçue...

Et, comme M. de Clagny souriait, elle ajouta vivement :

— Parce que je la connais très peu...

Il demanda :

— Et, avec les Tourville, qu'y a-t-il ?...

— M. de Bernès...

— Le petit Hubert?... le dragon?...

— Lui-même...

— C'est le fils de bons amis à moi... et gentil comme un cœur... Vous ne trouvez pas?...

— Quoi ?...

— Que Hubert de Bernès est gentil ?...

— Oh !... je le connais si peu !... il m'a semblé... comment dirai-je?... incolore... oui, incolore...

— Parce que vous l'intimidez, probablement?... je comprends ça, d'ailleurs !...

Elle dit en riant :

— Je vous intimide, peut-être ?...

Très sérieux, il répondit :

— Beaucoup !...

— Oh ! — fit-elle stupéfaite, — est-ce possible?...

— C'est très possible... et cela est !... Rien d'étonnant, puisque vous intimidez un vieux comme moi, à ce que vous intimidiez le petit Hubert...

— Le petit Hubert? mais il a six pieds !...

— Oui, mais il a vingt-six ans... et pour moi il est toujours

le petit Hubert... Enfin ! convenez au moins qu'il est joli garçon?...

— Je ne sais pas !...

— Allez-vous me dire que vous ne l'avez pas regardé?...

— Je l'ai regardé... mais, en ce qui concerne M. de Bernès, je suis très mauvais juge...

— Pourquoi ça?...

— Parce que je déteste les petits jeunes gens !...

— A vingt-six ans on n'est plus un petit jeune homme?...

— C'est possible !... mais à cet âge-là on n'existe pas pour moi...

— Ah bah !... et à quel âge commence-t-on à exister pour vous?...

Elle se mit à rire.

— Très tard !...

Puis, changeant de ton :

— Je suis contente que vous connaissiez M. de Bernès, parce que, au moins, vous ne vous assommerez pas trop ce soir...

— Ah!... il paraît que je ne dois pas compter sur les autres invités pour m'amuser?...

— Oh! non!... les autres, c'est d'abord les La Balue...

— Cristi!... ils sont terrifiants!... et leurs enfants?... ils doivent commencer à grandir?...

— Ils ont même fini!... Louis a vingt-trois ans, et Gisèle vingt-deux...

— Comment sont-ils?...

— Lui pose pour l'écœurement général... il n'a plus ni faim, ni soif, ni sommeil... il n'aime rien, tout l'ennuie... et c'est pas vrai, vous savez!... il ne manque pas un bal, et sa sœur raconte qu'il se relève la nuit pour manger en cachette... et puis il fait des vers ridicules... de la peinture comme les vers... et de la musique!... quelle musique!...

— Et la jeune fille?...

— Elle est aussi masculine que son frère est féminin... chasse beaucoup à tir et à courre... rêve d'avoir un équipage pour pouvoir servir le cerf elle-même... et d'épouser un officier...

— Elle doit s'occuper d'Hubert?...

— Qui ça, Hubert?...

— Le petit Bernès...

— Oh!... non!... je ne crois pas!... Dans tous les cas, il ne s'occupe pas du tout d'elle!...

— Parce qu'il s'occupe de vous... comme tous les autres, n'est-ce pas?...

— Pas le moins du monde!...

M. de Clagny haussa les épaules :

— Allons donc!... je vois ça d'ici!...

— Il ne me reste plus à vous présenter que trois convives, — reprit Bijou, cherchant évidemment à changer la conversation : — les Juzencourt... un ménage dans le train qui a acheté les Pins... et une de leurs amies, qui est venue passer un mois chez eux... une petite veuve délicieuse... la vicomtesse de Nézel...

— Tiens!... — dit le comte, qui fit un mouvement brusque, — madame de Nézel?... Jean de Blaye est donc ici?...

Denyse ouvrit largement ses beaux yeux clairs et répondit, surprise :

— Oui... Jean est ici... mais... quel rapport?...

— Aucun.... aucun... — affirma vivement M. de Clagny.

Et, après un silence, il demanda :

— Toujours jolie, madame de Nézel?. .

— Très jolie...

— Autant que vous?...

Bijou sourit :

— Pourquoi vous moquez-vous de moi?... je sais très bien que je ne suis pas jolie...

— A mon tour, mon cher petit Bijou, je vous demande pourquoi vous vous moquez d'un vieil ami... qui vous admire de toutes ses forces... et qui n'est pas le seul, hélas!...

— Pourquoi, hélas!...

— Mais parce que... quand on admire ou quand on aime... on voudrait être seul à admirer ou à aimer... l'amitié est égoïste et jalouse...

Elle demanda, l'air joyeux :

— Et depuis... voyons?... combien?... trois heures... depuis trois heures que nous nous connaissons... vous avez déjà de l'amitié pour moi?...

M. de Clagny répondit, sérieux, ému presque :

— Beaucoup !...

— Tant mieux !... parce que, voyez-vous, moi aussi je vous aime beaucoup !... oh ! mais beaucoup, beaucoup !...

Et, comme si elle se parlait à elle-même, elle ajouta :

— Je m'étais fait de vous une idée très différente... je m'attendais à vous trouver tout autre...

Il dit, tristement :

— Plus jeune?...

— Au contraire!... on vous représentait comme un ami de mon grand-père... grand'mère disait toujours « mon vieil ami Clagny »... alors, vous comprenez... quand je vous ai vu, j'ai été saisie...

— Pourquoi?...

— Parce que vous m'avez fait l'effet d'avoir... je ne sais pas trop... quarante-cinq ans, peut-être?... enfin... quelque chose comme Paul de Rueille... et puis... vous êtes très beau... et moi, j'aime beaucoup qu'on soit beau...

— C'est votre cousin de Blaye qui est beau!...

Elle sembla chercher dans sa mémoire :

— Jean?... est-il si beau que ça?... ça ne me fait pas cet effet-là... après ça, vous savez... quand on vit ensemble, on finit par ne plus se voir!...

— Je suis bien sûr qu'il vous voit, lui !...

— Que non!... on ne me voit pas tant que vous croyez !... on m'aime bien parce que je me suis trouvée toute seule à dix-sept ans... alors, quand grand'mère m'a prise, comme un pauvre petit chien perdu, pour me rapporter chez elle, tous se sont intéressés à moi et m'ont fait bon accueil... je suis devenue le Bijou qu'on élève et qu'on gâte... auquel on passe tout... et qui ne fait que sa volonté...

— Et ce qu'il a raison, le Bijou!... il n'y a que ça de bon dans la vie... faire sa volonté!... quand on le peut...

Elle dit, parlant sans même paraître s'apercevoir qu'elle parlait :

— On le peut toujours!...

Puis, courant à la baie, elle cria :

— Allons, bon!... les Tourville!... et grand'mère qui n'est pas encore descendue!...

Elle s'élança au-devant d'une dame qui s'avançait, vêtue d'une toilette abominablement cossue. Elle était suivie d'un monsieur, de physique vulgaire, de maintien gourmé, à l'air infiniment snob.

Bijou présenta : « Le comte de Clagny... le comte de Tourville... »

Puis, comme la marquise entrait, encore belle dans le nuage de dentelle qui l'enveloppait, elle retourna causer avec M. de Clagny.

— Eh bien, — demanda-t-elle, — comment les trouvez-vous, les Tourville?...

— Je les trouve mal!... mais c'est Henry de Bracieux que j'ai trouvé embelli... il n'est pas encore aussi bien que son cousin, mais ça viendra peut-être...

— Aussi bien que quel cousin?...

— Que Blaye...

— Encore!... Ah çà! vous y tenez, à la beauté de Jean!...

— Mon Dieu, beauté n'est peut-être pas le mot... mais il est charmant... si vous le permettez?...

— Je le permets...

— A propos... dites-moi donc qui est un très gentil garçon que j'ai rencontré tantôt au bas de l'avenue?...

— Dame!... je ne sais pas!... à moins que ce ne soit le répétiteur de Pierrot... mais... il n'est pas si gentil que vous dites...

M. de Clagny étendit la main et dit :

— Le voilà!...

— Ah!.... — fit Bijou étonnée, — c'est bien ça!...

Elle était stupéfaite, et de l'admiration exprimée par le comte, et de la transformation opérée par l'habit de Jean.

Dans ce vêtement bien coupé, qui lui allait à merveille, le jeune professeur semblait à l'aise, presque élégant.

Et Henry s'approchant de Denyse, demanda, en indiquant Giraud :

— Hein?... ai-je eu une riche idée?... vois-tu la différence?... non... mais, la vois-tu?...

Et comme elle ne répondait pas assez vite à son gré, il ajouta :

— Je parie que non?... les femmes ne savent pas voir ces choses-là, quand il s'agit des hommes!...

Les invités arrivaient tous. D'abord les La Balue, imperturbables, ridicules à crier, chacun dans son genre, mais si heureux, si pleinement admiratifs et satisfaits de leurs personnes, qu'on eût regretté vraiment de les détromper.

Puis Hubert de Bernès, qui vint comme Bijou le prévoyait, en tenue, promenant autour du salon un regard plongeant, inquiet de rencontrer ce qu'il avait coutume d'appeler : « une bobine de grosse légume »...

Les Juzencourt entrèrent les derniers, amenant madame de Nézel, une très jolie femme, délicieusement habillée, toute fine et souple, d'une souplesse de créole, avec un teint de jasmin et des cheveux soyeux et lourds, d'un noir intense.

Bijou, qui la regardait curieusement, comme si elle ne l'eût jamais vue auparavant, dit à M. de Clagny :

— Elle est vraiment bien jolie, madame de Nézel!...

Il répondit, distrait, dévorant des yeux Bijou :

— Elle a surtout de la race... et puis, c'est une vraie femme qui doit vibrer à souhait...

La jeune fille demanda, clignant de l'œil et contractant un peu ses sourcils, comme si elle faisait un effort pour comprendre :

— Qui doit quoi faire?...

— Rien!... — dit le comte, ennuyé, — je ne sais plus du tout ce que je disais!...

— Bijou!... — appela tout à coup la marquise, — madame de Juzencourt demande à voir les enfants... va les chercher!... tu permets, Bertrade?... et vous aussi, monsieur l'abbé?...

M. de Clagny eut un mouvement de contrariété en se voyant séparé de Denyse. Il ne pouvait déjà plus, lui semblait-il, se passer d'elle.

Elle revint très vite, suivie de Marcel et de Robert, et tenant par la main un superbe bébé de quatre ans, qui souriait aimable et confiant.

— Voilà mon filleul! — dit-elle fièrement, — il est délicieux, n'est-ce pas?... et beau!... et bon!... un amour!...

— Elle est tellement gentille pour cet enfant, — dit madame de Rueille, — elle s'en occupe sans cesse... c'est elle qui lui apprend à lire...

— Déjà!... — fit M. de Clagny, d'un ton de reproche, — on lui apprend déjà à lire?...

— Bijou lui apprend bien d'autres choses !... n'est-ce pas, Bijou? — demanda la marquise, — tu lui apprends aussi l'histoire sainte, à ton élève?... il y a deux jours, il m'a raconté Moïse... il le savait très bien...

— Ah! par exemple, — fit le comte, narquois, — je voudrais voir ça... malheureux mioche, va!...

Gracieuse et tendre, Bijou s'agenouilla devant le bébé. En entendant parler de raconter « son histoire », le pauvre moutard tourna vers elle un visage suppliant. Elle dit :

— Raconte, Fred!...

Docile, l'air grognon, le petit leva les yeux sur sa marraine.

— Raconte Moïse... tu le sais très bien!...

— Eh bien — dit Fred d'une voix résolue, — on l'a mis dans un petit panier, l'petit Moïse... et on a mis l'panier sur le Nil...

Il s'arrêta, le front mouillé de sueur. Bijou dit :

— Et puis, qu'est-ce qui est arrivé?...

— J'sais pas! — fit brièvement le petit... — j'sais plus!... j'sais plus, je te dis... dis-le, toi, ce qui est arrivé?...

— Allons!.... voyons?... c'est un parti pris de ne plus rien répondre?...

Il dit, câlin :

— J't'en prie?... ne m'force pas?...

Mais Denyse s'entêta :

— Si!... Il est arrivé quelque chose, quand Moïse descendait le Nil... quoi?... qu'est-ce qui est arrivé?...

Il chercha un instant, la figure contractée, les yeux fermés, et, au moment où l'on n'espérait plus rien, il cria, heureux de sa trouvaille :

— L'Chat botté, qui est venu!... et qui a crié : « Au secours!... C'est monsieur le marquis de Carabas qui se noie!... »

— Voilà, — fit en riant Bertrade, — l'inconvénient de lui apprendre tant de belles choses à la fois!...

Et M. de Rueille ajouta :

— Denyse lui a donné, il y a deux jours, un mirobolant *Chat botté* que nous avons rapporté de Pont-sur-Loire... et qui a dû faire à Moïse un tort considérable...

Bijou se tourna vers son cousin et demanda, l'air étonné :

— Denyse!... depuis quand m'appelez-vous Denyse!...

— Mais... — répondit Rueille. — je ne sais pas... ça m'arrive quelquefois...

— Jamais!... alors je croyais que vous étiez fâché!...

Puis, s'inclinant vers son filleul, elle le prit dans ses bras, et dit en riant :

— Mon pauvre petit Fred!... nous n'avons pas eu de succès, à nous deux!...

Giraud, en ce moment debout derrière elle, la regardait avec admiration. Elle serra davantage contre elle l'enfant qui lui souriait, et murmura d'une voix devenue caressante :

— Fred!... mon Fred chéri!... je t'aime tant, si tu savais!...

En entendant prononcer son nom avec cette tendresse, le jeune professeur avait frissonné et retenu à grand'peine le mouvement qui le jetait vers Denyse. Et il était devenu si pâle, son visage se tirait si singulièrement, que Pierrot, peu observateur pourtant et peu perspicace quand il ne s'agissait pas de Bijou, demanda :

— Qu'est-ce que vous avez donc, monsieur Giraud?... vous êtes tout drôle!... est-ce que vous êtes malade?...

Denyse se retourna brusquement, et questionna, avec intérêt :

— Vous êtes malade... monsieur Giraud?...

— Moi... mais pas du tout, mademoiselle!... je ne sais pas où Pierrot prend ça...

— Dame!... — fit le gamin, convaincu — regardez-vous... vous avez une de ces têtes!... Du reste, depuis trois ou quatre jours, ça ne va pas!... vous devez avoir quelque chose que vous ne savez pas?...

— Je vous assure, — balbutia le pauvre garçon au supplice, — je vous assure que je n'ai rien du tout...

M. de Clagny s'était approché. Il regarda avec envie le petit Fred, blotti contre la fraîche épaule de Bijou, et dit :

— Il est superbe, votre filleul!...

— Oui, n'est-ce pas?... et il m'adore!...

On annonçait le dîner. Elle donna à l'Anglaise, qui était entrée, le bébé qui s'endormait déjà. Debout devant elle, l'air maussade, le petit La Balue lui présentait l'angle aigu de son bras. Elle y passa difficilement sa main et, résignée, s'assit entre lui et M. Giraud. Giraud, fou de bonheur de se

trouver près d'elle, se sentait plus que jamais décontenancé et maladroit.

Sa timidité déjà grande s'augmentait de toute la violence de son admiration. Il n'osait littéralement plus dire un mot, et se désespérait de se sentir ridicule. Il n'était plus seulement amoureux de Denyse, de sa beauté, de sa grâce, de son charme si grand, il la vénérait à présent pour sa bonté qu'il jugeait infinie.

Il avait un jour murmuré d'évasifs mots d'amour à la fille du proviseur d'un lycée où il était maître d'études, et il se souvenait, non sans effroi, du méprisant courroux avec lequel la jeune bourgeoise lui avait reproché d'oser lever sur elle ses yeux de simple pion ! A cette fille riche, belle, de grande maison, il avait dit franchement, crument, qu'il l'adorait, et pour lui répondre elle n'avait eu que d'affectueuses et douces paroles, qui décourageaient sans blesser. Et puis, il s'attristait sur lui-même, croyant bien que sa vie traversée par cet amour impossible, était troublée pour toujours.

Comment espérer, après avoir connu et aimé une femme comme mademoiselle de Courtaix, pouvoir aimer jamais la femme qu'il serait à même d'épouser? Et le pauvre garçon qui, trois semaines plus tôt, rêvait parfois d'un petit intérieur propret, tenu par une petite femme fraîche, insignifiante et modeste, se voyait à présent condamné à perpétuité au garni écœurant dans lequel il crèverait quelque jour entouré des photographies de Bijou, arrachées à grand'peine à Pierrot.

Au début du dîner, Denyse parla peu. Elle regardait d'un air distrait la table, et découvrait ces mille riens si amusants pour qui sait voir. Madame de Bracieux avait à sa droite M. de La Balue, qu'elle négligeait un peu pour son vieil ami Clagny placé à sa gauche, avec qui elle ne cessait guère de causer. M. de Jonzac, assis en face de sa sœur, entre madame de La Balue et madame de Tourville, semblait modérément s'amuser, non plus que madame de Nézel qui, l'air un peu triste, ne s'occupait pas de ses voisins Henry de Bracieux et M. de Rueille, et regardait souvent dans la direction de Jean de Blaye placé à l'autre bout de la table, entre madame de Juzencourt et mademoiselle de La Balue. Lui, paraissait ne pas s'occuper du tout de madame de Nézel, et plusieurs

fois les yeux de Bijou rencontrèrent les siens. Comme si cette rencontre l'eût gênée, elle se tourna vers le petit La Balue, et, devenue soudain aimable se mit à causer avec animation. Alors, le regard un peu inquiet de Jean se posa tout à fait sur elle et ne la quitta plus.

VII

Il faisait, au salon, après le dîner, une chaleur accablante. Madame de Bracieux dit :

— Vous savez... ceux qui ne craignent pas l'humidité du soir peuvent aller sur la terrasse ou dans le jardin...

Gisèle de La Balue, une grande et grosse fille, bâtie sur le modèle des statues de la place de la Concorde et affectant volontiers des allures libres et garçonnières, s'élança lourdement dehors en criant :

— Qui m'aime me suive !...

Poliment, Hubert de Bernès la suivit.

Rueille, Henry de Bracieux, Pierrot et M. Giraud se tournèrent comme un seul homme vers Denyse, et Pierrot demanda :

— Viens-tu, Bijou?...

Elle vit Jean de Blaye, qui sortait en causant avec madame de Nézel, et répondit :

— Tout à l'heure... je vous rejoindrai... je vais voir si les enfants sont couchés...

— Mais, mademoiselle, — proposa l'abbé, — je puis vous éviter cette peine?...

— Non... merci, monsieur l'abbé... mais vous savez, quand je n'ai pas embrassé Fred, je ne suis pas contente...

Elle sortit par la porte opposée à la terrasse, et M. de Clagny dit à la marquise :

— Votre petite-fille est décidément la plus charmante enfant qu'on puisse voir.

Et il ajouta, l'air chagrin :

— C'est quand on rencontre des femmes comme ça qu'on regrette d'être vieux !...

— J'avoue — fit madame de Bracieux en riant — que, même jeune, vous ne seriez pas le mari que je rêve pour Bijou!...

— Et pourquoi donc ça, s'il vous plaît?...

— Mais parce que vous êtes... vous étiez, du moins, un peu... comment dire?... un peu large de cœur...

— Large de cœur!... Eh, oui, parbleu!... je l'étais!... mais c'est la faute de celles qui ne savaient pas me garder!... Je vous assure qu'avec une femme comme Bijou, je n'aurais pas été ce que vous appelez « large de cœur »...

— Bah! — fit madame de Bracieux incrédule, — est-ce qu'on sait jamais?...

En sortant du salon, Bijou traversa le vestibule, et, au lieu de monter le grand escalier qui conduisait chez les enfants, elle souleva la vieille tapisserie à verdures qui masquait la porte de l'office. Au moment d'ouvrir cette porte, elle revint décrocher dans le vestibule une longue mante sombre, une mante de pêcheuse de Berck, qu'elle avait coutume de mettre quand il pleuvait. Elle s'en enveloppa rapidement et entra dans l'office où il faisait absolument nuit. Des cuisines arrivaient, criardes, les voix des domestiques qui dînaient bruyamment. Denyse s'approcha de la fenêtre ouverte, puis, ramassant ses jupes, elle monta sur une chaise, enjamba la fenêtre, et, légère, s'élança dans le jardin. Là, elle hésita un instant. La terrasse se détachait, éclairée par les salons; sous le quinconce, elle distinguait dans l'ombre la lueur rouge des cigares. Tout à coup, elle releva le capuchon de sa mante et, prenant un parti, s'engagea en courant dans l'allée sombre qui menait à l'avenue.

Pendant ce temps, ses amoureux attendaient sur la terrasse qu'elle vînt les rejoindre comme elle l'avait promis, et la grosse Gisèle s'efforçait en vain d'organiser une partie de cachette. Les hommes manquaient d'entrain; madame de Tourville craignait d'abîmer sa robe; et madame de Juzencourt se promenait avec Jean de Blaye et madame de Nézel. Bientôt elle revint seule: et comme, tenace, mademoiselle de La Balue voulait l'entraîner à jouer, elle refusa avec énergie. Elle n'allait certes pas courir, quand elle avait déjà beaucoup trop chaud en marchant : elle avait dû quitter Thérèse et M. de Blaye... elle n'en pouvait plus!...

Restés seuls, Jean et madame de Nézel avaient continué leur promenade; elle, simple, achevant la conversation commencée; lui, préoccupé et inquiet. A la fin, n'y tenant plus, il demanda :

— Pourquoi ne me faites-vous pas de reproches?... pourquoi ne me dites-vous pas toutes les choses mauvaises que vous pensez de moi?...

Elle répondit, très douce :

— Parce que je n'ai pas de reproches à vous faire... parce que je ne pense pas de vous des choses mauvaises...

— Alors, c'est que vous ne m'aimez plus?...

Elle dit, d'un accent tellement douloureux qu'il en fut bouleversé :

— Je ne vous aime plus?... moi!...

Il se sentait si profondément aimé qu'il recula à l'idée de l'affreuse peine qu'il allait causer s'il était sincère. Et, affectueusement, il s'efforça de mentir :

— Oui, — dit-il, improvisant difficilement une excuse à laquelle il n'avait pas songé, — vous avez dû croire que je ne pensais pas à vous?... depuis quinze jours que vous êtes aux Pins, je ne vous ai pas encore fait signe... C'est que... trouver un gîte à Pont-sur-Loire est très difficile pour moi qui suis très connu... et j'ai craint que... et puis... pour vous aussi... pour venir en ville...

Comme elle restait silencieuse, il demanda :

— Pourquoi ne me répondez-vous pas ?...

— Pourquoi ?... parce que vous me dites précisément le contraire de ce que vous m'avez dit en me demandant d'accepter l'invitation des Juzencourt...

Il questionna, embarrassé :

— Qu'est-ce que je vous ai dit ?...

— Que nous voir à Pont-sur-Loire était chose facile... que vous aviez une petite maison, tout près de la gare, laissée à votre disposition par un ami absent... un officier en congé... que, moi, j'irais en ville comme je voudrais, qu'il y avait deux trains montants et deux trains descendants, entre midi et sept heures, des Pins à Pont-sur-Loire... et que je serais très libre, attendu que jamais Juzencourt ni sa femme ne sortaient autrement que pour faire des visites dans les châteaux, ou

suivre les *rally-papers*... et j'ai vu dès le lendemain de mon arrivée que vos renseignements étaient exacts...

— Oui... mais c'est mon ami qui est revenu plus tôt...

— Ah! mon pauvre Jean!... au lieu de me faire tous ces vilains mensonges, vous feriez bien mieux de me dire la vérité...

— Et la vérité, selon vous, c'est que je ne vous aime plus?...

— Oui... c'est une partie de la vérité...

Il demanda, inquiet :

— Et... le reste?...

— C'est que vous aimez mademoiselle de Courtaix... ah!... ne me dites pas non!... c'est si clair!...

Elle ajouta, après un instant de silence :

— Et si naturel!...

— Est-ce que vous me pardonnez?...

— Je n'ai pas à vous pardonner... je ne vous ai rien demandé, jamais... jamais vous ne m'avez rien promis... Quand je vous ai connu, je n'étais pas encore veuve... et vous avez dû avoir de moi l'opinion... sévère... qu'a presque toujours un homme de la femme qui se donne à lui...

— Mais je vous jure...

— Ne jurez pas... vous avez d'autant mieux dû l'avoir, cette opinion, que je n'ai pas jugé devoir vous raconter ce qu'avait été jusque-là ma vie... vous avez pu croire que je trompais, sans le moindre remords, un mari peut-être affectueux et bon...

— Je ne me suis rien dit du tout... sinon que je vous adorais...

Anxieux, il bégaya :

— Et... et vous n'allez plus vouloir m'aimer?...

Elle dit, stupéfaite de tant d'égoïsme ingénu :

— Ainsi... vous souhaitez que je continue à vous aimer?...

— Si je le souhaite?... mais qu'est-ce que je deviendrais sans vous!... vous qui êtes toute ma vie!...

Et comme elle reculait, effarée :

— Ah çà!... qu'est-ce que vous avez donc cru?... que j'allais épouser Bijou, peut-être?...

— Mais oui...

Il allait lui expliquer pourquoi il ne pouvait pas épouser sa cousine, mais il pensa que l'impossibilité matérielle rendrait blessant son retour à madame de Nézel qu'il aimait tendrement, et il dit :

— Je n'ai pour Bijou qu'un entraînement passager et violent... Que voulez-vous!... il est impossible de vivre auprès d'elle sans être grisé de sa beauté, affolé par sa coquetterie inconsciente et naïve... pendant ces quinze jours j'ai été fou... je le suis encore!... mais en vous revoyant ce soir, j'ai bien senti que c'est vous seule que j'aime, vous seule à qui j'appartiens...

Il attira contre son épaule le visage pâle de madame de Nézel, et, s'inclinant, posa ses lèvres sur la jolie bouche fraîche qui se donnait.

Et comme la jeune femme se blottissait éperdument dans ses bras, il lui dit d'une voix caressante et chaude :

— Est-ce que je peux aimer... comme je t'aime... cette enfant que je n'ai jamais touchée du bout des doigts?...

Et, serrant contre lui le corps souple qu'il sentait frémir, il reprit :

— Pardonnez, vous qui êtes bonne!... car si j'ai péché, c'est en pensée seulement...

Elle répondit :

— Je vous aime... rentrons vite!... on va trouver que notre promenade se prolonge beaucoup!...

En les apercevant, madame de Juzencourt, assise sur la terrasse, leur cria :

— Comment!... vous avez marché tout ce temps?...

Au même moment, M. de Rueille disait à Bijou, qui venait d'apparaître dans l'encadrement d'une fenêtre :

— C'est comme ça que vous êtes venue nous rejoindre?... c'est gentil!...

Elle répondit, se décidant à sortir sur le perron :

— Je n'ai pas pu revenir plus tôt!...

Et plus bas, elle ajouta, s'approchant de son cousin :

— J'avais à m'occuper du thé... des glaces... etc... etc... il ne faut pas m'en vouloir...

Pierrot dit, en extase :

— T'en vouloir?... est-ce qu'on peut t'en vouloir, à toi?...

Bijou ne répondit pas. Distraite, elle regardait Hubert de Bernès qui causait avec Bertrade, et elle s'étonnait de le trouver pour elle si froid. Certes, il était poli, aimable même, mais aimable et poli seulement, et elle n'était pas accoutumée à tant de modération.

M. de Clagny se montra à une fenêtre et appela :

— Mademoiselle Bijou!... votre grand'mère vous demande...

Denyse s'envola, dans un froufrou de jupes, sans même répondre au petit La Balue qui lui disait, en lui montrant Henry de Bracieux, dont la silhouette se détachait en pleine lumière :

— Il est bien beau, Henry, n'est-ce pas?...

— Bijou, dit la marquise, tu vas chanter quelque chose...

Très ennuyée, elle supplia :

— Oh!... grand'mère, je vous en prie!...

Mais madame de Bracieux insista :

— C'est M. de Clagny qui désire t'entendre...

— Oh!... alors, je veux bien! — fit gentiment Bijou, sans prendre garde que cette façon de consentir n'était pas très gracieuse pour les autres invités de sa grand'mère.

Elle alla prendre sur le piano une guitare, passa par-dessus sa tête le ruban rose qui servait à la fixer et dit, en revenant se planter au milieu du demi-cercle formé par les fauteuils :

— Je vais m'accompagner à la guitare... j'aime mieux ça, c'est plus bon enfant...

Puis, se tournant vers M. de Clagny :

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous chante?... aimez-vous les vieilles chansons?...

Et tout de suite elle commença la chanson du *Petit Soldat :*

Je me suis engagé
Pour l'amour d'une blonde...

Elle avait une jolie voix juste, dont elle se servait adroitement. Et elle chanta avec une plaintive douceur le récit touchant du petit soldat qui veut qu'on mette son cœur « dans une serviette blanche... »

Le salon s'était rempli dès que Bijou avait commencé à chanter. Et les physionomies étaient vraiment amusantes à

voir. Jean écoutait, nerveux, tirant sa moustache blonde qui criait entre ses doigts. M. de Rueille, énervé par cet air dolent, agacé de voir tous ces gens qui admiraient Denyse, faisait les cent pas à l'autre bout du salon, affectant de ne pas entendre.

Pierrot, la bouche ouverte, regardait de toutes ses forces. Le petit Le Balue, accoudé à une console, dans une pose contractée et ridicule, fixait sur la jeune fille ses yeux ternes, qu'il s'efforçait de rendre magnétiques, avec une insistance tellement effrontée qu'Henry de Bracieux se sentait une étonnante envie de l'aller gifler. Et l'abbé Courteil lui-même, empoigné, ému, écarquillait les yeux et respirait bruyamment. Seul, Hubert de Bernès écoutait avec une attention polie, mais relativement indifférente.

Les femmes, sauf peut-être Gisèle de La Balue, admiraient sincèrement Bijou. Madame de Nézel écoutait, les yeux tristes et le sourire plein de bonté. Quant à M. de Glagny, tout ce qu'il y avait en lui de sensibilité et de tendresse semblait s'élancer vers cet être délicat et joli. Ses yeux, tout chargés de caresses, enveloppaient à la fois le délicieux visage, les petits doigts roses qui couraient sur les cordes, et la taille souple de Bijou. Et lorsque, ayant fini de chanter, elle vint à lui, sans se soucier des compliments qui pleuvaient sur elle, demandant, gentiment câline : « Ça ne vous a pas trop ennuyé?... » il fut un instant sans répondre. Une émotion l'étranglait. A la fin, il dit :

— Je vous la redemanderai souvent, cette chanson!... oui... je viendrai vous voir... et vous me chanterez le *Petit Soldat*... Vous voudrez bien?...

Un désir le prenait d'entendre chanter Bijou pour lui, pour lui tout seul, sans partager sa voix et son charme avec tous ces gens qu'il avait en horreur.

Elle répondit, l'air heureux :

— Vous viendrez tant que vous voudrez, et je vous chanterai tout ce que vous voudrez...

Puis, d'une glissade, elle fila vers Jean de Blaye, isolé à un bout du salon :

— Ça t'ennuie, toi, quand je chante, n'est-ce pas?...

Il dit, surpris de la question, surpris aussi que Bijou s'occupât de lui.

— Mais non!... pourquoi?...

— Parce que je te voyais tout à l'heure.. tu tirais tes moustaches d'un air furieux... et tu avais l'air de t'ennuyer... ah!... ce que tu en avais l'air!...

— Une idée que tu te fais!...

— Que non!... je ne me fais jamais d'idées, comme tu dis, quand il s'agit de ceux que j'aime!... je suis très clairvoyante, au contraire... Pourquoi fronces-tu les sourcils?...

— Mais je ne fronce pas les sourcils...

— Si!... et on dirait que ça t'ennuie aussi, ce que je viens de te dire?...

— Qu'est-ce que tu viens de me dire?...

— Que je suis clairvoyante?... et ça t'ennuie parce que tu as peur que je ne voie qu'il y a quelque chose?...

Très troublé, il demanda :

— Quelque chose?... quoi?...

— Quoi?... je n'en sais rien!... mais sûrement tu as quelque chose... tu n'es plus du tout le même depuis... tiens, depuis que nous sommes à Bracieux, à peu près...

Il dit, cherchant à plaisanter :

— Vraiment?... je suis si changé?... et le plus curieux, c'est que je ne me doute pas de ce changement...

Bijou haussa ses jolies épaules.

— Ne cherche donc pas à me rouler, mon pauvre Jean!... je te connais trop bien, vois-tu?... Oui... tu es si changé!... tu es devenu peu à peu brusque, inquiet, préoccupé... Tiens!.. veux-tu que je te dise?...

Assise, assez loin d'eux, madame de Nézel les regardait de son même air doucement résigné et triste. L'œil violet de Bijou coula de son côté, luisant entre les cils touffus, et elle acheva :

— Tu aimes quelqu'un qui ne t'aime pas!...

Jean de Blaye rougit violemment :

— Tu ne sais ce que tu dis!...

— Alors pourquoi rougis-tu?... Oh!... que tu es orgueilleux!... ça te vexe que j'aie deviné ça!...

Après un silence, elle ajouta :

— Est-ce que tu le lui as dit?...

— Si j'ai dit quoi?... à qui?... mais tu es folle, mon pauvre Bijou!...

— A mad...

Elle s'arrêta, le visage tourné vers madame de Nézel, et acheva :

— A celle que tu aimes... lui as-tu dit que tu l'aimais?...

Il murmura d'une voix assourdie :

— Non!...

— Tu n'oses pas?... pourquoi?... j'entends tout le temps grand'mère, Bertrade et Paul... et l'oncle Alexis... répéter que tu es de ceux qu'on aime... elle aussi t'aimerait... et elle t'épouserait bien...

Elle s'inclina vers lui, lui effleurant presque l'oreille de son souffle, sans se soucier de l'effet produit par cette familiarité, et proposa :

— Dis donc?... si tu voulais?... je lui parlerais bien, moi!... et je suis sûre de sa réponse...

Jean se leva d'un mouvement brusque, et, saisissant la main de Bijou :

— Qu'est-ce que tu dis?...

— Je dis qu'elle t'aimera... si elle ne t'aime pas déjà...

Il balbutia, effaré :

— Mais de qui parles-tu?... de qui?...

L'air hésitant et ingénu, elle répondit, si bas qu'il entendit à peine le commencement de la phrase :

— Je parle de...

— Bijou!... — cria Pierrot qui les sépara brusquement, — grand'mère te fait dire qu'on oublie le thé!...

Et, regardant leurs figures animées, il demanda :

— Tiens!... vous êtes rouges comme des guignes!... C'est vrai qu'on cuit ici!...

Bijou s'éloignait en courant, il dit encore :

— On croyait, de là-bas, que vous vous disputiez?...

Jean répondit, pour répondre quelque chose :

— Ah!... on croyait ça!...

— Oui... surtout grand'mère qui le croyait!... c'est même pour ça qu'elle m'a envoyé chercher Bijou pour le thé!... tu me promets qu'elle n'a pas de chagrin, Bijou?...

— Et quel chagrin veux-tu qu'elle ait, mon bonhomme?...

Souriant, il ajouta :

— Qui donc crois-tu qui se chargerait de lui en faire, du

chagrin? la situation, dans la maison, ne serait pas drôle pour celui-là!...

Le petit répondit avec une animation extrême:

— C'est qu'elle est si gentille!... et si bonne!... je l'adore, moi!... et Paul aussi!... et Henry!... et M. Giraud!... et les mômes de Bertrade!... et l'abbé!... et tout le monde!... jusqu'au petit La Balue qui la gobe!... lui qui ne gobe personne... Oui... il lui a raconté je ne sais quoi dans un coin après le dîner... et pendant qu'elle chantait, donc!... as-tu vu ses yeux cuits qu'il faisait?... non, mais les as-tu vus?...

— Mais tais-toi donc!... — fit Jean agacé, — tu es fatigant, si tu savais, mon petit Pierrot!...

Bijou rentrait dans le salon, Henry de Bracieux la saisit au passage.

— Dis-moi donc, demanda-t-il avec humeur, ce que La Balue te racontait de si intéressant tantôt?...

— Où ça?...

— Ici... après le dîner?...

— Ici? — répéta Bijou qui sembla chercher, — après le dîner? tiens, justement, il me parlait de toi!...

— De moi?...

— Oui... de toi!... il te trouve beau, beau!... mais il trouve aussi que tu ne sais pas mettre en valeur ta beauté...

— As-tu fini de te moquer de moi?...

— Mais je t'assure que je ne me moque pas le moins du monde... il m'a même recommandé de te dire de mettre, au lieu de tes affreux cols cassés — c'est lui qui parle, tu sais? — des cols... ah! comment donc déjà?... des cols Van Dyck... qui ne cacheront pas ton cou... oui... il paraît que tu as un cou superbe... et des attaches!... et des dents!... je voudrais que tu puisses l'entendre faire les honneurs de ton physique...

— De mon physique... à moi?...

— Oui... tu croyais peut-être que c'était du mien qu'il me parlait?... pas du tout!... il m'a dit, d'ailleurs, qu'il allait te dire tout ça dans des vers!... pas les cols Van Dyck, mais le reste...

— Il est idiot, cet être-là!...

— Oh!... mon Dieu... il est insignifiant!...

— Tu es tellement bonne, toi!... tu ne bêches jamais per-

sonne... attention, le voilà qui emballe, le clan La Balue!...

Et, joyeux, Henry cria à demi-voix :

— Hip!... Hip!... Hurrah!!!

M. de La Balue, qui revenait du vestibule portant un lot de manteaux, le regarda avec étonnement. Et, dans le hall, une petite scène de famille eut lieu.

Le bonhomme voulait absolument forcer sa femme et sa fille à s'envelopper la tête dans des tricots sordides pour éviter un refroidissement; elles s'obstinaient à ne pas les mettre; à la fin, il céda.

Bijou, en disant au revoir à madame de Nézel, lui tendit sa petite main et lui planta si droit dans les yeux son beau regard ingénument curieux, que la jeune femme se détourna, gênée par la persistance de ce regard singulier. Il lui semblait que cette enfant avait découvert le cher secret de sa vie, et de cela elle souffrait atrocement. Mais la grâce de Bijou était si grande, sa puissance attractive si forte, qu'elle ne sentait au fond de son cœur que de l'affection pour la délicieuse petite créature qui lui volait inconsciemment son bonheur.

— Ouf!... — fit joyeusement Denyse en rentrant dans le salon où il ne restait plus que M. de Clagny et la famille, — il est minuit et demi, vous savez!... ils étaient vissés tous... j'ai cru qu'ils voulaient ne plus nous quitter jamais!...

— La famille de La Balue n'est pas belle! — dit l'abbé.

La jeune fille protesta :

— Mais ils ne sont pas si laids!... il faut s'y habituer... tout est là!...

— Le petit La Balue est horrible! — fit madame de Bracieux, — et puis il a quelque chose de visqueux... quand on lui donne la main, c'est comme si on touchait une anguille...

— Et la jeune fille donc! — dit Pierrot — fi!... elle a des petits yeux de cochon!... et Louis aussi a des petits yeux...

— Ils sont très gentils tout de même, — fit Bijou conciliante.

Madame de Bracieux ajouta :

— Et ils sont d'excellente maison!... ils descendent de La Balue... du cardinal... du vrai...

— Mon Dieu! — fit doucement Bijou, il vaudrait mieux pour Gisèle ne pas descendre de la cage de fer... et avoir les yeux plus grands... mais enfin, puisque c'est comme ça!...

M. de Clagny se mit à rire et dit, cherchant son chapeau, égaré dans un coin :

— Il faut un certain aplomb pour sortir d'un salon comme celui-ci... on sent à quel point on sera épluché!...

— N'ayez pas peur! — affirma Bijou, — on ne vous épluchera pas, vous!... Vous pourriez cependant supporter « l'épluchage », mais je vous promets que vous ne serez pas épluché!... me croyez-vous?...

Le comte répondit, en serrant affectueusement les petites mains tendues vers lui :

— Je vous crois!...

VIII

Se penchant par la fenêtre, Pierrot cria :

— Tu montes à cheval, Bijou?...

Denyse, qui traversait la cour, indiqua de la main sa jupe d'amazone :

— Tu penses que, par cette chaleur, je ne m'amuserais pas à me promener avec une robe de drap, si je ne montais pas à cheval...

— Où vas-tu?...

— Pourquoi?...

— Pour que nous allions au-devant de toi, nous deux M. Giraud, à onze heures!...

Derrière Pierrot se montrait la tête du professeur. Bijou répondit :

— Je vais aux Borderettes faire une commission à Lavenue...

Puis, apercevant Giraud, elle dit gentiment :

— Bonjour!... à tout à l'heure, alors?...

Patatras attendait à l'ombre. Le vieux cocher, qui accompagnait toujours Bijou, la mit à cheval, puis monta à son tour, se disposant à suivre. En le voyant, Pierrot cria encore :

— Comment se fait-il que pas un des cousins ne monte avec toi?...

— Je ne leur ai pas dit que je sortais...

— Ah! — fit-il avec regret, — si j'étais libre, moi!... comme j'irais avec toi!...

Elle se retourna sur sa selle, d'un mouvement souple qui indiquait que rien ne la serrait ni ne gênait ses mouvements, et répondit en riant :

— Je ne te le dirais pas non plus!...

Dès que Bijou eut passé la grille, elle mit au galop Patatras, que les mouches ennuyaient. Elle allait dans l'air chaud, au-devant du soleil qui lui arrivait en face, couvrant de rayons brûlants son joli visage qui ne rougissait pas. Elle ne s'arrêta qu'à l'entrée du sentier qui menait aux Borderettes, descendant presque à pic et semé de pierres roulantes. Au fond de la petite vallée, très verte, en dépit de la sécheresse, la ferme se dressait, toute blanche, couronnée de briques, avec l'aspect d'un joujou très neuf.

Quand elle fut au bas du raidillon, Bijou tira de sa poche une petite glace, et arrangea son voile et les mèches folles qui voltigeaient autour de ses oreilles et de son cou. Elle cueillit dans la haie une touffe de fleurs de mûrier qu'elle mit à son corsage, arrangea le mouchoir garni de valenciennes qui sortait de la petite poche de côté, et, reprenant le galop, vint s'arrêter devant l'entrée de la ferme.

Une voix enrouée appela :

— C'est-y qu'vous êtes là, maît'Lavenue?...

Et un petit valet sortit de la maison en disant :

— Y n'm'entend point que j'crès... j'vas l'querri...

Un instant après, un grand homme de trente-cinq ans, maigre, blond, un peu voûté, très pur type de paysan normand, apparut soufflant, suant, et si rouge qu'il tournait positivement au violet.

— Oh!... — fit-il, cherchant à reprendre sa respiration, — c'est vous, mad'moiselle Denyse!... c'est donc vous!...

Elle dit en souriant :

— Mais oui, monsieur Lavenue, c'est moi!...

Il demanda, s'avançant, la main tendue :

— C'est-y point qu'vous voulez descendre?...

— Non... merci!... je viens seulement vous faire une commission de la part de grand'mère... c'est pour le déjeuner de

la Confirmation... c'est lundi prochain... mais vous devez savoir ça, vous qui êtes maire?...

— Oui... j'le sais!...

— Eh bien oui, grand'mère voudrait avoir ce jour-là de très belles pêches... de très belles poires... enfin, beaucoup de belles choses qui poussent dans le potager des Borderettes...

— On vous portera tout ça, mad'moiselle Denyse!... Madame la marquise peut ét' tranquille... ça sera bié choisi...

Puis, voyant que la jeune fille tournait son cheval, il dit, la regardant avec une admiration en quelque sorte hébétée :

— C'est-y qu'vous r'partez déjà?... vous n'voulez-t'y point vous rafraîchir un brin?... un bol d' lait?... qu'c'est qu'vous aimez tant l'bon lait!...

Il ajouta, persuasif, en prenant la bride de Patatras :

— Ça fera r'poser un brin aussi le ch'va... qu'c'est qu'il a bié chaud...

Le langage de « maît' Lavenue » amusait toujours Bijou. Ce grand diable de Normand, émigré en Touraine depuis plus de dix ans, n'avait rien perdu de son accent primitif.

C'était madame de Bracieux qui, mécontente des fermiers tourangeaux, avait eu l'idée de cette greffe. Jamais Charlemagne Lavenue n'avait fraternisé avec les gens du pays. Il était craint et admiré de ces hommes simples et maladroits, qui le voyaient s'enrichir à la place même où d'autres s'étaient ruinés. Il avait peu à peu, en faisant « venir du monde de chez lui », transformé les Borderettes en petite Normandie, et telle était sa force qu'il était arrivé, lui, intrus, à se faire élire maire de Bracieux, sautant à pieds joints par-dessus les anciens notables.

Voyant que Denyse ne répondait pas, il la prit par la taille et la posa à terre en disant :

— Vous voulez bié... s'pas?...

Puis, donnant le cheval à tenir au cocher, il indiqua la porte en s'effaçant pour faire passer Bijou. Tout de suite, elle dit, l'air aimable :

— C'est gentil, chez vous, monsieur Lavenue... Est-ce que je connaissais déjà cette pièce-ci?... Non?... je ne crois pas?...

— Vous la connaissiez, mademoiselle... seulement... c'est qu'on a r'blanchi... alors, comprenez, ça change!...

Elle reprit, en souriant :

— Quand vous serez marié, ça sera tout à fait bien...

« Maît'Lavenue », qui regardait goulument Bijou, releva sa tête hérissée, la secoua, et dit avec un peu d'hésitation :

— Je n'peux point m'décider à donner un'maîtresse à la ferme... pa'ce que j'en trouve point eun' qui m'aille...

Et après un instant de silence, il acheva :

— ... Dans celles que j'pourrais avoir...

— Pourquoi donc ça?... toutes les jeunes filles de Bracieux, et de Combes, et de tous les villages autour des Borderettes, vous épouseraient, monsieur Lavenue!... et il y en a de très jolies...

Il répondit, tout rouge, en tortillonnant l'énorme casquette qu'il ne quittait jamais quelle que fût la saison :

— J'les trouve point comme ça!...

— Vous êtes difficile!... vous ne trouvez pas Catherine Lebour jolie?...

— Non, mad'moiselle Denyse...

— Et Joséphine Lacaille?...

— Non, mad'moiselle Denyse...

— Et Louise Pature?...

— Non, mad'moiselle...

Elle se mit à rire :

— Alors, aucune femme ne vous plaît?...

— Si... tout d'même... y en a eune...

Elle demanda, attachant sur le paysan son beau regard ingénu :

— Laquelle?...

Lavenue devint plus rouge encore, et, se baissant d'un mouvement gauche pour ramasser sa casquette qu'il venait de laisser tomber, il balbutia :

— J'peux point l'dire... c'est point eun' femme pour moi!...

Bijou n'entendit pas sa réponse. La taille cambrée, la tête renversée, elle buvait lentement un second bol de lait. Et le fermier qui se relevait resta un instant immobile, les yeux élargis, contemplant cette créature fragile avec une admiration craintive et ahurie, tandis qu'à son visage montaient des bouffées chaudes qui l'étouffaient.

Et comme Bijou, qui avait fini de boire, l'examinait en

souriant, il dit, essuyant du dos de sa main son front où perlaient d'énormes gouttes de sueur :

— Nom de nom, qu'y fait chaud!...

— Je vous remercie, monsieur Lavenue, — fit Denyse qui se leva, — votre lait était exquis...

Il demanda, d'un air malheureux :

— Et comme ça, c'est-y qu'c'est qu'vous partez déjà?...

— Comment « déjà?... » mais il y a au moins un quart d'heure que je suis chez vous!...

Il balbutia :

— Y n'm'a point paru long, c'quart d'heure-là!...

Et, d'une voix très basse :

— J'vous r'mercie bien, mad'moiselle Denyse, d'l'honneur qu'c'est qu'vous m'avez fait... j'l'oublierai point... bién sûr!...

Bijou avait, en se levant, fait tomber le petit bouquet de son corsage; comme elle regardait vers la porte pour voir si les chevaux étaient là, le paysan, d'un mouvement rampant, allongea vers le sol son grand corps noueux, et s'empara des fleurs qu'il fit rapidement disparaître dans l'ouverture de sa blouse.

Le domestique allait mettre pied à terre pour aider Denyse à remonter à cheval; elle lui fit signe de ne pas bouger :

— Monsieur Lavenue me remettra bien à cheval... il est très fort...

Elle allait avancer son pied, prête à le poser dans la main du fermier, mais il ne lui en laissa pas le temps. La saisissant des deux mains par la taille, il l'appuya un instant contre lui, et la posa bien au milieu de la selle. Elle dit, stupéfaite :

— Ah bien !... quand je disais que vous étiez fort!... comment avez-vous pu me poser comme ça à bout de bras sur mon cheval qui est si grand?...

Puis, comme il restait sans parler, les yeux voilés, respirant avec effort, elle conclut :

— Là!... vous voyez!... c'était trop lourd!... vous êtes tout essoufflé...

Sans lui laisser le temps de répondre, elle partit en disant :

— Au revoir!... et encore merci!...

Au moment de sortir de la cour, elle se retourna pour

crier au fermier resté piqué à la même place, immobile, les bras ballants :

— N'oubliez pas les pêches et les poires de grand'mère, monsieur Lavenue!...

Bijou regarda sa montre. Il était onze heures cinq. Elle avait le temps de rentrer sans se presser. Il fallait laisser à M. Giraud et à Pierrot le temps de venir au-devant d'elle, et la récréation ne commençait qu'à onze heures. En traversant un village, elle cueillit à une grosse touffe de clématite qui retombait par-dessus le mur du cimetière un bouquet pour remplacer celui qu'elle avait perdu. Puis, quand elle se retrouva seule dans la campagne, elle prit de nouveau la petite glace et ébouriffa gentiment ses cheveux qui, à présent, ne frisaient plus assez, aplatis, par la chaleur. A onze heures et demie, ne voyant pas arriver ceux qu'elle attendait, un peu d'impatience lui vint et elle mit au galop Patatras qui, très veule, s'arrêtait, voulant à toute force brouter les haies. Soudain son joli visage joyeux prit une expression sérieuse, presque triste. A ce moment, elle était dans un petit pré qui longeait le bois. Une voix cria :

— Hé !... Bijou!... c'est comme ça que tu nous brûles!...

Elle s'arrêta court, l'air surpris, et revint sur ses pas. Pierrot et M. Giraud, étendus à l'ombre, se levaient, laissant dans l'herbe foulée la marque de leurs corps.

— Comment... c'est déjà vous!..., — dit-elle, — je ne croyais pas vous rencontrer si loin!... à quelle heure êtes-vous donc partis?...

Pierrot répondit :

— Un peu avant l'heure...

Et, malicieux, il ajouta, en louchant sur son professeur.

— M'sieu Giraud a été un amour!... il a lâché un peu plus tôt... sans que je sois obligé de beaucoup le prier... Et à présent, si nous voulons être à Bracieux à midi, nous pouvons nous tirer les pattes!...

Ils marchaient à côté de Bijou. Elle demanda, s'adressant à Giraud :

— Êtes-vous remis de votre soirée d'hier?...

— Remis?... mademoiselle.... — fit le jeune professeur, — pourquoi « remis »?...

— Parce que vous n'avez pas dû vous amuser!... M. de Tourville et M. de Juzencourt vous ont successivement bloqué dans les coins pour vous raconter, l'un que Charles de Tourville s'était embarqué avec Guillaume le Conquérant en 1066, l'autre qu'un Juzencourt avait, en 1477, combattu Charles le Téméraire sous les murs de Nancy... est-ce vrai?...

— Très vrai!... Et M. de Juzencourt a ajouté qu'il n'y avait dans sa famille que du sang bleu!... Je n'ai pas bien compris pourquoi il me racontait ça!...

— Pour vous montrer que, tracés nettement depuis 1477 seulement, mais sans la moindre mésalliance, les Juzencourt sont plus respectables que les Tourville...

— Ah!...

— Oui... M. de Tourville a épousé « une demoiselle très bien », mais dont le père est à la Bourse et qui s'appelle Chaillot... vous voyez que — côté Tourville — si c'est plus ancien, c'est moins pur!... vous faisiez une si bonne figure, en écoutant tout ça!... j'aurais bien ri si vous n'aviez pas eu l'air si malheureux...

— Ça n'était pas l'embêtement causé par les racontars Tourville et Juzencourt qui lui donnait cet air là, — fit observer Pierrot : — depuis quelque temps, il est toujours comme ça, même avec moi... et je te promets que pourtant je ne l'accable pas de racontars sur Charles le Téméraire ni sur Guillaume le Conquérant!...

Bijou dit en riant :

— J'en suis convaincue!...

Pierrot protesta :

— Mon Dieu!... c'est pas l'embarras, j'pourrais bien... mais zut!...

— Zut!... encore?... — fit d'un ton de reproche le jeune répétiteur ennuyé, — vous savez que M. de Jonzac déteste cette façon de parler... il voudrait vous voir plus châtié... plus correct de langage...

— Bah!... s'il causait avec mes camarades, il en entendrait bien d'autres, papa!... et il s'y ferait tout de suite!... c'est toujours comme ça!... affaire d'entraînement!...

— Je ne vois pas très bien, — dit Bijou, — l'oncle Alexis s'entraînant à causer avec tes camarades!...

Tout en parlant elle s'arrêta, indiquant quelque chose sous bois :

— Oh!... le beau sorbier!... est-il rouge!... comme c'est joli, ces grappes!...

— En veux-tu, du sorbier? — proposa Pierrot.

— Je veux bien!... il est si beau!...

Pierrot entra dans le taillis. On entendit craquer les branches qu'il brisait sur son passage, et, bientôt la tête rouge de l'arbre oscilla, balancée, s'abaissant et se relevant en de brusques secousses.

Bijou, la tête inclinée, le regard perdu, semblait rêver, oublieuse de ce qui se passait autour d'elle. La voix de Pierrot criant : « Faut-il en cueillir beaucoup?... » la fit tressaillir.

Timidement, Giraud, qui caressait avec douceur l'épaule de Patatras, demanda :

— Vous n'avez aucun ennui, mademoiselle?...

— Moi?... mais non!... pourquoi?...

— Parce que vous paraissez un peu différente de vous-même... un peu triste...

Elle dit, avec un sourire forcé :

— Triste?... moi?...

— Oui... tout à l'heure, quand vous avez passé devant nous sans nous voir, vous paraissiez triste, très triste... et maintenant encore...

— Tout à l'heure... c'est possible... oui... je n'étais pas gaie... mais à présent, je n'ai aucune raison de ne pas l'être... au contraire!... je me sens si bien ici... dans cette prairie de velours... sous ce beau soleil que j'aime tant!...

Elle acheva, sans s'occuper du jeune homme, parlant comme dans un rêve :

— Oui, je suis bien!... je voudrais rester ainsi toujours... toujours...

Elle posa contre ses lèvres fraîches le petit bouquet de clématite avec lequel elle jouait depuis une minute, puis elle le remit à son corsage, sans voir la main que Giraud tendait passionnément vers les pauvres petites fleurs fanées déjà.

Pierrot sortait du fourré, portant une énorme botte de sorbier. Bijou, qui avait repris sa mine souriante, le remercia :

— Tu es gentil, mon Pierrot!... d'autant plus que tu vas avoir la peine de porter ça pendant encore un kilomètre...

— Bah!... pour te faire plaisir, je ferais des choses bien plus embêtantes que ça!...

— Tu es un bon Pierrot!...

— C'est pas que je suis bon...

Il s'approcha plus encore, frôlant le cheval, et acheva très bas :

— C'est que je t'aime!...

Bijou ne répondit pas.

Au bout d'un instant, Pierrot reprit :

— Ce que tu as bien chanté, hier soir!... s'pas m'sieu Giraud?...

— Merveilleusement! — dit le professeur — et quelle jolie voix!... si pure!... si fraîche!... Ah! je comprends maintenant ce que je ne comprenais pas hier...

— Quoi donc?...

— La puissance infinie de la voix!... Oui, avant de vous avoir entendue, j'ignorais... ce que je connais bien à présent... Vous chanterez encore, n'est-ce pas, mademoiselle?... quand je pense que, depuis trois semaines que je suis au château je n'avais pas encore eu le bonheur de...

— Je vous donnerai ce « bonheur » là tant que vous voudrez!...

Elle plaisantait, maintenant. La petite créature de rêve de tout à l'heure était redevenue Bijou.

En approchant du château, elle mit sa main au-dessus de ses yeux et dit :

— Qu'est-ce qu'il y a donc?... le perron a l'air noir de monde...

Pierrot répondit avec humeur :

— Parbleu!... c'est eux tous qui te guettent!... voilà Paul... voilà Henry... et m'sieu l'Abbé... et l'oncle Alexis... et Bertrade... Tiens! qu'est-ce que c'est que ça?... tu as raison... il y a d'autres gens... Ah!... c'est le père Dubuisson... et Jeanne... et puis il y a encore un monsieur... que je ne connais pas!... un monsieur tout en noir... ben! faut qu'il soit frileux pour venir à la campagne en noir par une chaleur pareille!...

Bijou dit :

— C'est peut-être M. Spiegel... le fiancé de Jeanne?... on devait nous l'amener...

— Oui,,.. ça doit être ça!,.. dis donc?... il n'a pas l'air folichon, le fiancé de ta Jeanne!... elle non plus, d'ailleurs!...

Bijou s'était retournée pour voir ce que devenait Giraud qui ne disait plus rien. Il suivait la jeune fille, l'adorant comme une idole. A ce moment, tandis que Pierrot très occupé regardait dans la direction du château, le petit bouquet de clématites se détacha du corsage et vint rouler aux pieds du professeur. Vivement il le ramassa et le glissa dans son portefeuille, après l'avoir baisé avec une sorte de dévotion passionnée.

Derrière lui, silencieux et correct, le vieux cocher se mit à rire.

GYP

(A suivre.)

LA PUISSANCE NAVALE

DE L'ANGLETERRE

I

Avec qui aurons-nous notre première guerre européenne? — Avec l'Allemagne, répondait-on jusqu'ici sans hésiter. Il y a doute aujourd'hui. Il y a doute, malgré la réserve méfiante avec laquelle le gros de la nation accueille les avances de l'habile souverain allemand. Il y a doute, même pour ceux qui savent qu'en 1897 Guillaume II disposera du plus admirable instrument d'offensive qu'ait jamais manié le chef d'un peuple armé.

C'est qu'en vérité les enjeux seraient formidables dans cette partie décisive. Pour eux, de l'autre côté des Vosges, l'enjeu, c'est l'unité germanique, c'est l'hégémonie prussienne et la grandeur de la maison de Hohenzollern; c'est pour l'Allemagne entière un prodigieux essor industriel et commercial.

Pour nous, c'est plus encore peut-être : « C'est de l'existence même de la France qu'il s'agit », gémissent les trembleurs. N'en croyons rien; mais, c'est au moins du salut de la République et de l'étonnante fortune d'une génération politique. La France! La République! Ces choses sont de conséquence, quoique de conséquence inégale.

Il y a encore, n'est-ce pas? le sang répandu, les ruines accumulées, les progrès de la civilisation arrêtés pour longtemps. Il y a surtout, diraient quelques-uns, s'ils étaient sincères, l'interruption des « affaires » et les millions perdus. Car enfin tout le monde ne pourra pas être fournisseur aux armées. Voilà donc de grandes catastrophes qu'il faut conjurer autant que ce sera possible.

En revanche, d'une guerre contre la Grande-Bretagne, les périls apparaissent bien moindres. Par elle-même, d'abord, l'Angleterre est impuissante contre la France : ruiner un commerce maritime si appauvri déjà, ravager quelques lieues de côtes, mettre la main sur des colonies dont nous n'attendons, certes, ni vivres, ni subsides, au fond c'est peu de chose. Sans doute l'interruption des transactions causerait des souffrances, mais la circulation de la vie ne serait pas sensiblement ralentie dans notre organisme national, les plaisirs de la capitale ne seraient pas compromis, la stabilité des pouvoirs publics ne serait pas menacée. Il y a là de fortes tentations pour qui chercherait un dérivatif au malaise intérieur que l'on sent s'aggraver tous les jours.

D'autre part, le temps est passé où l'intrigue anglaise pouvait, sous prétexte de raffermir les trônes, nouer des coalitions contre une nation turbulente. Où en trouver une, maintenant, qui soit plus paisible que la nôtre, plus conservatrice, en dépit d'une vaine étiquette? D'ailleurs, s'ils arrivaient à payer les petites armées, les armées de métier d'autrefois, Pitt et Castlereagh eux-mêmes seraient fort empêchés de solder, d'équiper, de nourrir les millions de soldats d'aujourd'hui.

Et quel revirement dans l'opinion du monde! Qui donc, des deux grandes rivales d'il y a cent ans, paraît en ce moment la plus envahissante, la plus dédaigneuse de la justice, la plus dangereuse pour la paix générale? L'Angleterre assurément, qui s'attribue un droit exclusif sur ce qui n'appartient à personne et une présomption de droit sur ce qui appartient à autrui. Dans les affaires coloniales, dans le partage de l'Afrique et de l'Asie, quelle est la puissance que l'Angleterre n'ait trompé ou qu'elle ne se prépare à tromper après l'avoir fait servir à ses desseins?

Non, l'Angleterre ne soulèvera plus l'Europe contre nous.

Mais sa vieille jalousie ne profiterait-elle pas, pour nous donner le dernier coup, des succès d'une coalition continentale formée en dehors d'elle, basée sur d'autres intérêts que les siens? Ceci est possible, évidemment. Supposons nos frontières violées à l'est et au sud. Supposons que cette foudroyante offensive des huit cent mille Allemands dont on nous menace nous pousse jusqu'à la mer avant que la Russie ait pu intervenir efficacement. Voilà les débris de nos armées adossés au Havre, pelotonnés dans le Cotentin, en Bretagne, en Vendée, comme autrefois les Espagnols à Cadix, les Portugais dans les Algarves, les Anglais eux-mêmes à Torrès-Védras. Mais ces débris d'armées, notre flotte les appuie, les flanque, les ravitaille, et l'envahisseur s'arrête devant une résistance désespérée. Derrière lui les garnisons des forteresses coupent les lignes d'étapes. Paris, qu'on ne peut plus bloquer qu'à grande distance, fait des sorties heureuses et menace toutes les communications. Les Russes sont prêts enfin. Ils vont accabler les Allemands sur la Wartha et les obliger ainsi à lâcher prise dans l'ouest, lorsque, brusquement, l'Anglais se déclare. Ses escadres, concentrées dans la Manche, détruisent nos forces navales et débarquent sur nos derrières les soixante mille bons soldats dont lord Wolseley prépare en ce moment la mobilisation. C'en est fait! Nous sommes vaincus!...

Trouvera-t-on le tableau trop chargé? Il l'est, sans doute. Les forces en présence dans la Lorraine et la Champagne s'useront *sur place* et plus lentement que je ne l'ai admis. Mais après tout, c'est la phase finale du célèbre plan de Clausewitz que je viens d'exposer, et sir Charles Dilke a pris soin de nous dire, en 1887, que l'exécution n'en était pas impossible.

Laissons pourtant cette fâcheuse hypothèse, puisqu'elle rentre dans le cas général de la grande guerre continentale que tant d'efforts conspirent à écarter. Tout au plus pourrions-nous demander ce que signifie cette entente si cordiale, nouée par-dessus nos têtes entre Rome et Londres. Y attacher grande importance est assez difficile à ceux qui savent quelle opinion les Anglais se sont faite de la marine italienne, opinion qui se rapproche de celle que l'empereur Guillaume exprimait, il y a deux ou trois ans, sur l'armée de son fidèle

allié. En tout cas, s'il ne s'agit que d'une garantie de sécurité pour l'Italie et pour les possessions africaines qui lui coûtent si cher, nous n'avons rien à dire là contre. Quand nos voisins du Sud-Est seront-ils enfin convaincus que nous leur voulons beaucoup moins de mal qu'ils ne s'en font à eux-mêmes ?

Recherchons donc quelles formes, plus probables que celle dont nous venons de parler, pourrait prendre un conflit avec l'Angleterre. Il en reste deux : la coalition maritime : le duel pur et simple.

Les coalitions contre l'Angleterre sont fréquentes dans l'histoire, depuis que la guerre de la succession d'Espagne lui a donné la suprématie parmi les puissances maritimes, depuis surtout que nos défaites dans la guerre de Sept Ans et l'abaissement progressif de la Hollande et de l'Espagne lui ont permis de prétendre à la domination exclusive de l'Océan : coalition franco-espagnole pendant la guerre de la succession d'Autriche ; même coalition encore, fortifiée de l'appui de la Hollande, pendant la guerre de l'Indépendance américaine et dans les dernières années de la Révolution ; ligue des puissances du Nord, que dénouent à la fois le coup de force de Copenhague (2 avril 1801) et le meurtre de Paul Ier.

Pourquoi ne pouvons-nous pas ajouter à cette liste une coalition franco-américaine en 1812 ? Celle-là aurait sauvé la France ! La campagne de Russie était commencée lorsque les États-Unis, lésés dans les intérêts de leur négoce par la tyrannie maritime de la Grande-Bretagne, entreprirent contre elle une guerre acharnée, dont l'histoire n'est pas assez connue, et pendant laquelle leurs belles frégates infligèrent à la marine anglaise d'humiliants échecs. Que serait-il arrivé si, libre du côté du continent à ce moment propice, Napoléon avait pu employer toutes les forces de l'Empire et toutes les ressources de son génie à une grande lutte sur l'Océan ?

La coalition maritime, en tout cas, entre toujours en ligne de compte dans les spéculations des hommes d'État anglais. Les commentaires qui ont accompagné l'adoption du *Naval defence Act* et du *Programme Spencer*, ceux que provoquent aujourd'hui les affaires du Venezuela, de Turquie et du Transvaal nous apprennent que l'on veut avoir une flotte

capable de tenir tête à toutes les autres flottes réunies. Cette prétention, qui flatte l'orgueil du *Jingo*, n'est pas soutenable. L'Amirauté le sait bien. Mais elle sait aussi que l'Angleterre n'aura jamais contre elle toutes les nations maritimes sans exception, si pesant que soit le joug qu'elle impose au monde. Sa diplomatie saura toujours diviser pour régner.

Arrivons au cas du duel anglo-français. Remarque intéressante, ce duel peut n'être pas exclusivement maritime. La situation respective des deux pays, au point de vue géographique, et la supériorité de nos forces de terre feront toujours naître l'idée d'une descente, idée très justifiée à mon avis, mais qui est sujette à contestation.

Ce point réservé, une lutte directe des deux marines pourrait-elle se terminer, en dépit de la disproportion numérique, sans trop de désavantages pour nous? Pourquoi pas?... Si nous savons le vouloir, des facteurs nouveaux, des facteurs importants interviendront pour rétablir la balance, et dès lors rien ne nous oblige à désespérer du succès.

C'est ce qui résultera sans doute de cette étude sur la puissance navale anglaise. Je n'ai d'ailleurs, pour l'entreprendre, aucun parti pris d'hostilité contre l'Angleterre, et je suis convaincu que la sagesse des deux gouvernements saura conjurer les périls que peut faire naître la prolongation de certains malentendus. Mais j'estime que la France d'aujourd'hui, assez forte pour courir toutes les chances, doit s'habituer à les envisager de sang-froid. Il faut seulement pour cela que l'élite de la nation, en se rendant un compte exact de l'étendue des ressources de nos adversaires éventuels, soit instruite en même temps de leurs points faibles et des défauts de leur armure, afin que nous puissions, s'il le fallait, frapper juste et fort avec des armes bien choisies.

II

Quelles sont les conditions nécessaires de la constitution d'une grande marine militaire? — Ce sont le développement industriel et commercial, le bon ordre des finances publiques,

le nombre des citoyens, leur énergie individuelle, leur intelligence des intérêts nationaux, la stabilité des institutions politiques.

Nécessaires, ces conditions? — La preuve en est facile. Il n'y a qu'à regarder autour de nous. Les Norvégiens, qui ont la quatrième flotte commerciale du monde, ne sont ni assez nombreux, ni assez riches. La bonne terre, la terre à labour leur manque. Les Grecs, admirables marins cependant, n'auront pas de longtemps la flotte qu'il leur faudrait. Ils sont trop pauvres, eux aussi, et leur industrie est dans l'enfance. Des Espagnols, je dirais de même si, dans ces derniers temps, ils n'avaient fait de persévérants efforts pour reconstituer leur belle marine d'autrefois. Puisse cette noble tentative être couronnée de succès! — La Turquie n'a pas de finances, et les Ottomans, patriotes ardents et énergiques, n'ont jamais pu s'élever à la conception nette de ce qu'exige leur situation, à la fois si dangereuse et si favorable. La Chine, elle non plus, *n'avait pas compris*. Instruite par la mauvaise fortune, elle se ressaisit, elle va faire front au dehors, tout en développant au dedans ses immenses ressources naturelles. Tout à l'heure elle aura la richesse mobilière, que nous lui fournissons, imprudents que nous sommes; l'industrie suivra de près, et il y aura bientôt une grande marine chinoise, comme il y a déjà une grande marine japonaise.

Les Allemands eux-mêmes et les Italiens ne possèdent un solide établissement maritime que depuis qu'ils ont des institutions unitaires bien assises; et si les seconds furent battus à Lissa, cinq ans après la formation du royaume d'Italie, c'est qu'ils n'étaient pas encore assez unis, assez fondus ensemble. Il y parut bien lorsque, dans l'action décisive, la mésintelligence éclata entre le Sarde Albini et le Napolitain Persano.

Et nous-mêmes, avons-nous eu une puissante marine pendant notre révolution? Non, pas plus que l'Angleterre pendant la sienne. Niera-t-on que la crise que subit en ce moment notre établissement maritime ne soit due pour une grande part à l'instabilité des organes dirigeants? Ce serait nier l'évidence.

Mais ces conditions, certainement nécessaires, sont-elles suffisantes? L'organisme maritime naît-il spontanément quand

elles se trouvent réalisées? — Cela n'est point obligé. Après la guerre de Sécession, les États-Unis sont restés un quart de siècle sans marine militaire. La renaissance de leurs flottes ne date que de l'époque toute récente où ils ont voulu poursuivre de grands desseins politiques sur le continent américain, dans l'Océanie, en Extrême-Orient. Il faut un stimulant spécial, en effet, pour engager les États dans les dépenses qu'exigent la fondation et l'entretien d'une puissante flotte. Il faut des raisons sérieuses et durables, *des motifs déterminants*.

Quels ont été, quels sont aujourd'hui, pour l'Angleterre, ces motifs déterminants? A la fin du XVIe siècle et au cours du XVIIe, à l'époque du premier essor de l'industrie chez les peuples européens, il n'est encore question pour l'Anglais que de trafiquer dans le nouveau monde et aux Indes orientales. Mais comme les premiers occupants, Espagnols et Hollandais, s'obstinent à garder le monopole des échanges, il faut le leur enlever de vive force. C'est alors un conflit permanent, mal défini, une sorte d'état de représailles; quelquefois une guerre ouverte, le plus souvent des ruses cruelles, des guet-apens, des coups de commerce à main armée qui sentent la piraterie. Drake est-il négociant, corsaire ou amiral? On ne sait. Il est un peu de tout cela. Ses vaisseaux, en tout cas, ont canons, grenades, mousquets, et savent s'en servir. A leur poupe se déploie l'étendard de la reine Élisabeth. Voilà une marine de guerre qui naît, qui grandit, dont le désastre de l'*Armada* rehausse le prestige, et que consacreront bientôt les grandes luttes contre les flottes de Tromp et de Ruyter.

Au XVIIIe siècle, il ne s'agit plus seulement de commerce. Des colonies se sont fondées, qui prospèrent et que l'on veut étendre. En gagnant ainsi au large, on se heurte aux Français, nouveau venus dans la colonisation, pleins d'audace et de vigueur. Des luttes s'engagent, longues, acharnées, où la marine joue un rôle prépondérant. On se bat sur toutes les mers. Mais l'Angleterre, comprenant bien vite que pour s'assurer le succès là-bas, il faut donner ici de l'occupation à ses adversaires, imagine ce jeu redoutable des coalitions européennes, qui lui réussira si bien. C'est là toute sa politique — compliquée à la vérité par les intérêts de la maison de Hanovre — en 1740, en 1756, en 1793. Cette politique

triomphe en 1815, mais au prix de quels efforts!... de 1792 à 1816, la dette est passée de six milliards à vingt et un. L'armée, sans parler des mercenaires, a été quadruplée. La flotte compte 130 vaisseaux, 150 frégates, 700 navires légers!

Quoi qu'il en soit, le but est atteint. L'Angleterre peut chanter son *Rule, Britannia...* Elle règne sur la mer; elle est bien près de régner sur la terre. La Hollande ne garde qu'un coin de l'Asie. L'Espagne achève de se ruiner pour reconquérir des colonies révoltées que le cabinet anglais soutient par dessous main. La France ne compte plus : quelques îles éparses, quelques pauvres comptoirs, une marine ruinée.

En revanche, un antagoniste nouveau, d'autant plus dangereux qu'il est inattaquable par mer, se dessine, se montre, s'étend sur l'horizon de l'Empire indien. C'est la Russie. Dès lors les craintes de l'Angleterre renaissent, et avec ses craintes ses intrigues. Nous commettons au milieu du siècle la faute de nous y associer et l'expansion russe est arrêtée un moment. Mais voilà que la France, à son tour, reprend ses anciennes traditions coloniales : les expéditions de Chine, de Cochinchine, du Mexique réveillent toutes les jalousies. Et puis sa marine, objet des soins du souverain, dirigée par des chefs avisés, servie par un grand ingénieur, va bientôt balancer la marine anglaise, comme en 1690, comme en 1780. C'en est trop!... La Prusse est là, toujours haineuse, toujours dévorée d'ambition. On attise ses ressentiments, on allume ses convoitises, et la France, une fois de plus, est mise hors de cause.

— Pourquoi nous avez-vous laissé écraser en 1870? disait, quinze ans plus tard, un marin que je connais à un *commander* anglais.

— Vous étiez devenus trop puissants pour notre sécurité, répondit celui-ci.

— Soit! Mais vous voilà seuls, maintenant, contre la Russie; et vous voyez ce qu'il en coûte...

C'était au moment où l'Angleterre reculait devant la menace de quelques croiseurs russes, comme elle avait reculé, vingt ans avant, en face des croiseurs américains. Mon interlocuteur le savait bien. Il hocha la tête un peu tristement et l'entretien s'arrêta.

Tranquilles du côté de la France, les Anglais ne le sont pas restés longtemps. Ils n'avaient pas prévu un relèvement

si rapide: ni que l'intérêt de l'Allemagne, aux pieds de laquelle ils nous jetaient, serait d'incliner notre politique aux entreprises extérieures; ni que cet intérêt se trouverait d'accord avec celui du parti dominant après nos désastres. Ils n'avaient pas prévu davantage la brusque poussée des peuples de la vieille Europe vers les continents neufs, conséquence obligée de l'accumulation des forces combattives depuis la grande spoliation de 1871, autant que de la surproduction industrielle... car il faut bien que, dans la chaudière surchauffée, une soupape se soulève et que cette formidable tension se modère en s'écoulant.

Voici donc qu'on dispute l'Afrique à l'Angleterre étonnée et qu'on va lui disputer la Chine, au moment même où l'Afrique et la Chine lui seraient si nécessaires, car l'Australie, le Canada, le Cap lui échappent, et l'Inde, qui devient manufacturière, se fermera bientôt à ses importations. Ce n'est rien encore. Des marines de guerre, nées d'hier, grandissent avec une effrayante rapidité en Allemagne, en Italie, en Espagne, et plus loin, en Russie, aux États-Unis, au Japon. Il faut bien suivre le mouvement; le précéder même, car il est prudent de prévoir la jonction de ces flottes nouvelles avec l'adversaire traditionnel, la flotte française.

Voilà des motifs déterminants assez graves, n'est-ce pas? On se tromperait pourtant si l'on n'attribuait qu'à l'intérêt de leur empire colonial le développement extraordinaire que donne à l'établissement maritime de nos voisins l'exécution des programmes de 1889 et de 1894. Le motif *le plus déterminant*, aujourd'hui, est tout autre et plus grave encore. Une nécessité s'est révélée déjà au commencement de ce siècle, s'est accentuée peu à peu et s'impose, de plus en plus impérieuse, aux hommes d'État anglais, celle d'assurer, au moyen des arrivages par la voie de mer, la subsistance de l'organisme central qui soutient, qui vivifie le corps énorme de la « plus grande Bretagne ». Il s'agit, en temps de guerre, de donner du pain à 40 millions d'hommes, et d'alimenter de matières premières les milliers de manufactures dont le fonctionnement est indispensable à la circulation de la vie économique. C'est là le grand problème de l'Empire britannique et la pierre d'achoppement de sa politique contemporaine.

III

Le sol anglais ne nourrit plus les Anglais. La production du blé atteint à peine le quart de ce qu'exige la consommation. En 1894, on n'a récolté que 57 millions de boisseaux et il a fallu, en 1895, en faire venir 173 millions des États-Unis, de l'Argentine, de la Russie, du Canada, de l'Inde, de l'Australie.

Et ce n'est pas là un fait exceptionnel, le résultat accidentel d'une mauvaise récolte. Non; le phénomène est permanent, systématique. Depuis vingt ans, la superficie des terres ensemencées diminue d'une manière régulière. En 1874, les pâturages d'une part, les céréales de l'autre, se partageaient également, en Angleterre et en Écosse, un peu plus de 26 millions d'acres. En 1895, il n'y a plus que 11 millions d'acres attribués aux céréales, tandis que les herbages s'étendent sur plus de 16 millions.

Du moins, l'élevage du bétail s'est-il accru dans des proportions correspondantes? Il n'en est rien. En 1874, on comptait 38 900 000 têtes, et en 1894 il n'y en a plus que 34 600 000. A la vérité, le nombre des chevaux est passé de 1 312 000 à 1 529 000. Il en résulte que l'on importe chaque année plus de 900 000 animaux de boucherie vivants, d'une valeur de 175 millions de francs, et 2 600 000 quintaux métriques d'animaux abattus ou de viandes conservées, que l'on paie 570 millions.

Ce n'est pas tout que le pain et la viande. L'Angleterre demande tous les ans à nos provinces du Nord et de l'Ouest, à la Hollande, aux pays scandinaves, pour 400 millions de francs de beurre et de margarine, pour 140 millions de fromages, pour 95 millions d'œufs. A la France du Centre et du Midi, à l'Espagne, à l'Italie, pour 200 millions de fruits et 125 millions de vins. Aux contrées exotiques, pour 85 millions de café et 250 millions de thé. Quant au sucre, l'importation atteint le chiffre énorme de 500 millions de francs; mais il est juste de dire que cette denrée se présente, pour

une bonne part, sous la forme de matière première qui figure plus tard, après raffinage, dans les tableaux de l'exportation. Il n'en est pas moins vrai qu'on évalue à 4 milliards de francs environ le tribut annuel que la Grande-Bretagne paie à l'étranger pour nourrir sa population.

Un tel chiffre donne à penser. Mais, dira-t-on, comment cela s'est-il fait? Si fertile autrefois et si féconde, l'Angleterre est-elle donc devenue stérile depuis le commencement du siècle, ou bien ses laboureurs ne savent-ils plus faire rendre au sol ce que leurs pères en obtenaient? — Nullement. Au contraire, le rendement de certaines terres est en progrès très sensible. Ce sont celles de la propriété moyenne, où l'on applique avec discernement et persévérance les méthodes scientifiques. La petite culture, en revanche, est dans la situation la plus précaire. Ruiné par la concurrence des produits étrangers, pressuré par le *landlord*, qui consent rarement à se rendre compte par lui-même de la situation de ses tenanciers, le simple fermier se décourage et abandonne tout pour aller à la ville, à l'usine, à la manufacture. A son tour, le petit propriétaire, faute de capitaux suffisants, renonce à la lutte contre les blés exotiques, auxquels le libre échange et les progrès de l'industrie des transports maritimes a livré le marché anglais. Il fait alors de l'élevage et réussit à se maintenir, la vente du bétail étant assurée. Mais comme, pour augmenter ses bénéfices, il s'attache à produire de la *viande de luxe* et que, d'ailleurs, il affecte beaucoup de pâturages à l'élève du cheval, la production générale reste, nous l'avons vu, fort inférieure à la consommation.

Enfin, l'aristocratie terrienne sacrifie de plus en plus, dans l'aménagement de ses immenses domaines, à la satisfaction de sa vanité. Les grandes chasses, les landes artificielles, les parcs, jardins et prairies d'agrément, les bois improductifs envahissent les meilleures terres. Riche du revenu de ses mines, de ses actions industrielles, de ses prêts à l'étranger, de ses propriétés bâties dans les grandes villes, où il possède des quartiers entiers, le lord anglais, comme autrefois le patricien romain, ne veut plus accepter de la terre que les jouissances immédiates qu'elle peut lui donner.

La production du sol reste donc stationnaire; elle tend

même à décroître et, en tout cas, ne dépasse guère le point qu'elle avait atteint au commencement du siècle. *Or, la consommation a triplé ou quadruplé.* Il y a d'abord beaucoup plus de consommateurs : le recensement de 1801 accusait, pour les trois royaumes, 16 millions d'habitants; en 1894, on en compte plus de 39 millions. D'autre part, le goût du bien-être, du « confort », s'est répandu, et la tempérance n'a fait, semble-t-il, que de faibles progrès. Je reconnais aussi que le besoin d'une alimentation plus riche, plus complète, devait très légitimement se faire sentir, l'énorme augmentation du peuple britannique (150 p. 100 en moins d'un siècle!) portant surtout sur la classe ouvrière, qui est obligée de lutter sans relâche contre les causes débilitantes. L'ouvrier anglais est celui qui produit le plus, mais c'est peut-être qu'il se nourrit le mieux.

Résumons ce qui touche à l'alimentation directe. L'Angleterre tire du dehors la majeure partie de ses denrées alimentaires. Ces denrées valent plus de quatre milliards de francs, et on calcule que le stock emmagasiné serait épuisé au bout de quatre ou cinq mois. La vie de la nation dépend donc de la mer. Celle-ci fermée, c'est la famine à bref délai.

Examinons maintenant ce que j'appellerai *l'alimentation indirecte*, c'est-à-dire l'approvisionnement en matières premières des usines et manufactures.

L'industrieuse Angleterre verse sur le monde des charbons, des tissus, des alcools, des métaux à demi ouvrés et des objets fabriqués de toute espèce, depuis les plus grandes machines — navires compris — jusqu'à la menue quincaillerie. Or, elle ne tire de son propre sol que le charbon, quelques plantes ou graines fournissant de mauvais alcool, une faible partie de la laine, du lin et du chanvre qu'utilisent ses métiers et un peu plus des deux tiers du fer mis en œuvre. C'est peu de chose, on va le voir, en comparaison des matières premières importées.

En 1893, le poids du coton brut introduit s'élevait à 700 000 tonnes, 580 000 tonnes restaient dans le pays, et 120 000 étaient exportées sous forme de tissus représentant *à la sortie* une valeur, très inférieure à la réelle valeur marchande, de 1 500 millions de francs. — Pour la laine,

l'importation de la matière brute, que l'on tire surtout de l'Australie, atteint 370 000 tonnes, tandis que la production annuelle des moutons anglais n'est que de 70 000 tonnes. Sur ces 440 000 tonnes, les draps ou lainages que demande l'étranger en absorbent 170 000 environ et la valeur de cette exportation arrive à près de 600 millions de francs. — Pour les textiles végétaux autres que le coton (lin, chanvre, jute, etc.), la production nationale représente à peine la sixième partie de l'importation. La valeur des tissus exportés n'en atteint pas moins 150 millions.

Passons aux métaux. En 1893, la Grande-Bretagne a fait venir de l'extérieur, de l'Espagne principalement, plus de 4 millions de tonnes de minerais de fer et de fers en barre. Elle a reçu en outre 200 000 tonnes de cuivre et 220 000 tonnes de plomb ou d'étain. Tout cela lui coûtait 500 millions à peu près. Il est vrai qu'elle en a retiré plus de 1500 à l'exportation, après que ces matières premières eurent été transformées par l'application de sa main-d'œuvre et de son puissant outillage.

Pour compléter cette esquisse de la circulation de la vie industrielle anglaise, constatons rapidement que les ports du Royaume-Uni reçoivent pour 200 millions d'huile, 160 millions de substances chimiques, 1 700 millions de produits déjà manufacturés à divers degrés d'achèvement, 360 millions d'*articles variés* et 80 millions de tabacs de toute espèce. Ajoutons enfin au tableau des exportations 215 millions de produits chimiques ou pharmaceutiques et 700 millions d'objets manufacturés, autres que les objets en métal.

Tout compte fait, l'Angleterre importe chaque année pour 10 milliards de francs et exporte à peu près pour 6 milliards. Qu'on ne s'étonne pas de cette différence. Qu'on n'en conclue pas surtout que nos voisins s'appauvrissent. En réalité, la valeur des produits exportés est beaucoup plus forte, parce que les statistiques officielles n'enregistrent, à la sortie, que la *valeur déclarée*, qui est fort inférieure à la *valeur marchande*. Encore la déclaration n'est-elle garantie que par les connaissements. Il faut prendre garde, en outre, que les produits anglais naviguent ordinairement sous pavillon anglais et que leur prix de vente se trouve majoré d'un prix de fret qui fait retour à l'Angleterre. De même, le mécanisme de l'importa-

tion, le plus souvent entre des mains anglaises, contribue à accroître les bénéfices de la nation. On peut donc affirmer que la Grande-Bretagne a, bon an, mal an, 18 ou 20 milliards sur la mer, soit en denrées alimentaires et matières premières qu'on lui envoie, soit en produits manufacturés qu'elle expédie, qu'elle apporte elle-même à ses clients, c'est-à-dire au monde entier.

Ce n'est pas tout encore! — En établissant la valeur de ces immenses convois de marchandises qui s'engouffrent sans interruption dans les ports anglais et que ceux-ci dégorgent sans relâche, j'ai négligé un facteur très important, *le prix des véhicules*, le prix des instruments de transport, paquebots, cargo-boats ou voiliers. Or, sur les 120 000 navires qui forment ces convois, près de 80 000 sont anglais, et ces derniers représentent 46 millions de tonnes sur 62 millions.

Nous ne pouvons cependant pas adopter ces derniers chiffres comme bases d'évaluation, car il est clair que la plupart de ces bâtiments font dans la même année plusieurs voyages. Prenons simplement le nombre des navires anglais enregistrés par les divers *Annual reports* officiels. On en compte 36 000 environ avec 1 050 000 tonnes pour l'empire entier (métropole et colonies) et 22 000 avec 9 millions de tonnes pour la Grande-Bretagne seule. Encore n'est-il pas question de ses 28 000 bateaux de pêche. Sur les 22 000 navires anglais, on estime que 17 000 à peu près (8 400 000 tonnes) naviguent réellement. Voilà donc une base sérieuse. En évaluant la tonne à 1000 francs, prix de revient moyen, et en tenant compte de la dépréciation résultant de l'usure, on peut fixer entre 5 et 6 milliards de francs la valeur de la flotte que les marchands anglais font circuler sur le globe pour le commerce de la métropole.

Donc, si l'Angleterre était bloquée pendant un an et que tous ses bâtiments de commerce fussent devenus la proie d'adversaires heureux, le dommage qu'elle subirait — directement par l'impossibilité d'expédier ses produits, ou indirectement par l'impossibilité de recevoir ce qui lui est nécessaire — atteindrait 22 ou 23 milliards.

Hypothèses inadmissibles! dira-t-on sans doute. Eh bien! rentrons dans le possible : admettons seulement que l'on

puisse intercepter la moitié des navires anglais (les cargo-boats, les voiliers, qui sont les moins rapides) et interdire l'accès des ports du Royaume-Uni à la moitié des navires étrangers, par un blocus intermittent, n'est-ce pas chose énorme encore qu'une perte de 12 à 15 milliards, et, pour être retardée de quelques semaines, la famine n'en éclaterait-elle pas aussi sûrement?...

Cela n'est pas douteux. Ce l'est d'autant moins que la première conséquence d'un conflit avec une puissance maritime bien outillée serait de faire monter les primes d'assurances à de tels taux que la navigation commerciale s'arrêterait immédiatement. Plus tard, peut-être, l'appât des bénéfices résultant de l'énorme renchérissement des denrées inciterait les plus hardis marins à passer outre et à braver toutes les croisières. Ce ne seraient jamais cependant que les paquebots les plus rapides — les moins nombreux aussi — qui se risqueraient de la sorte, et l'appoint de leurs cargaisons resterait très insuffisant. L'Amirauté anglaise essaierait alors de former à l'étranger et de faire naviguer sous la protection de ses escadres des convois de cargo-boats remorquant de grands voiliers. C'est ainsi qu'elle faisait autrefois... quand il n'y avait pas de torpilleurs.

Mais laissons cela, sauf à y revenir dans une autre étude. Aussi bien, ce n'est pas des méthodes de guerre contre l'empire britannique, c'est de sa puissance navale que je veux m'occuper aujourd'hui. Et il est temps d'y venir, maintenant que nous savons de bonne source combien cette puissance est essentielle à l'existence même de l'Angleterre.

IV

Les vaisseaux et les hommes, voilà la marine. Pas toute la marine, pourtant; au moins pas toute la marine de guerre. A celle-là il faut encore des bases d'opérations protégées, refuges inviolables contenant, réunis ou séparés, les organismes d'armement, de ravitaillement, de réparations. Je ne dis rien de la construction. Il n'est pas nécessaire, en principe, qu'une

marine de guerre construise elle-même ses vaisseaux et l'Angleterre, plus que toute autre puissance maritime, pourra, quand elle le voudra, se passer de chantiers militaires, elle dont les chantiers privés fournissent de cuirassés et de croiseurs toutes les nations exotiques.

Pour assurer les trois services essentiels, pour avoir vaisseaux, marins et bases d'opérations, mais surtout pour avoir des vaisseaux, ses remparts de fer, la Grande-Bretagne a dépensé, dans les quatre exercices financiers de 1889-90 à 1893-94, une moyenne de 350 millions de francs au budget ordinaire et de 141 millions au budget extraordinaire. Ce budget extraordinaire résultait du vote du *Naval defence Act* de 1889, qui avait accordé pour la construction de soixante-dix bâtiments une « provision » de 537 500 000 francs. Le comte Spencer, premier lord de l'Amirauté en 1894, fit porter ce fonds spécial à 545 millions et l'on dut, peu après, le majorer encore d'une vingtaine de millions, par suite du renchérissement des matières et des salaires. Ne perdons pas de vue que les budgets ordinaires de cette période ne laissaient pas de prévoir une moyenne de 70 millions pour les constructions neuves, de sorte que le total des dépenses annuelles pour ce service s'élevait à 200 ou 210 millions.

En 1894-95, la provision du *Naval défence Act* étant épuisée, le budget ordinaire a été fixé à 435 millions, 78 de plus qu'en 1893-94. L'augmentation porte sur l'entretien du personnel, sur la réserve navale, sur les travaux des ports, mais avant tout sur les constructions neuves et les refontes (174 millions au lieu de 118). Le budget de 1895-96 s'élève à 478 millions, dont 180 pour les constructions. Il apparaît donc nettement qu'après avoir profité du mouvement d'inquiétude causé vers 1888-89 par l'essor des marines allemande, italienne, russe, américaine, le gouvernement anglais considère le pays comme habitué à de grands sacrifices financiers pour sa flotte, et ne craint pas de consolider la plus grande partie des dépenses jusqu'ici qualifiées d'extraordinaires, en les incorporant au budget normal.

On ne s'en tient pas là. Il est question aujourd'hui d'affecter à l'exécution d'un nouveau programme les 220 ou 240 millions d'excédents de recettes — heureuse Angleterre! — qu'a

donnés l'exercice 1895-96.[1] Si cette proposition est adoptée, ce qui ne saurait manquer, on pourra dire que nos voisins ont dépensé, ou comptent dépenser, en dix ans, de 1890 à 1900, tout près de 2 milliards pour leurs constructions navales. A 2 800 francs en moyenne pour le prix de la tonne de navire de guerre, c'est une énorme flotte de 700 000 tonnes qui vient se superposer à la flotte de 1889, dont le déplacement dépassait 900 000 tonnes, et dont plus de la moitié sera parfaitement en état de rendre des services en 1900.

Jetons un coup d'œil sur cette flotte, telle qu'elle se présente en ce moment. Et d'abord, sa caractéristique est facile à trouver, ressortant tout de suite des chiffres que voici :

1re catégorie :	cuirassés de haute mer. . . .	54
2e —	garde-côtes.	17
3e —	croiseurs.	292
4e —	torpilleurs	156
	TOTAL.	519

L'infériorité relative de la deuxième et de la quatrième catégorie dénonce aussitôt l'organisme d'offensive, l'instrument de domination : et ce caractère s'accuse encore davantage quand on remarque, en premier lieu, que la plupart des garde-côtes ne sont que d'anciens cuirassés de haute mer, en second lieu, que sur les 156 torpilleurs, il faut compter 42 *torpedo-destroyers* (destructeurs de torpilleurs), uniquement créés pour donner la chasse aux nôtres, pour les empêcher de troubler le blocus rigoureux que les escadres anglaises établiront devant nos ports, aussitôt qu'elles seront complètement mobilisées.

Examinons maintenant chaque catégorie :

Le cuirassé de haute mer anglais est aujourd'hui un énorme navire de 14 000 à 15 000 tonnes, donnant 17 ou 18 nœuds aux essais, armé de quatre grosses pièces de 30 à 34 centimètres de calibre, appuyées d'une douzaine de canons de

1. Au moment où je corrige mes épreuves, j'apprends que M. Goschen, le premier lord de l'Amirauté, demande aux Communes 75 millions de plus que l'an dernier. Il veut engager des crédits considérables pour les constructions navales, l'artillerie, les bassins de radoub de Gibraltar. Le personnel sera porté à 93 000 hommes. On mettra en chantier quatre cuirassés, treize croiseurs et vingt-huit *torpedo-destroyers ;* coût total : 250 millions en trois ans.

15 centimètres à tir rapide et de vingt ou trente petites pièces de modèles variés. Six tubes lance-torpilles sous-marins complètent cet armement offensif. Quant à l'armement défensif, c'est toujours la ceinture de flottaison métallique (35 à 46 centimètres d'acier), le pont blindé à $7^{cm},5$ ou 10 centimètres, les tourelles cuirassées avec des plaques de 32 à 43 centimètres : bref, le cuirassé classique, traditionnel, tel, à fort peu près, que l'ont conçu les Italiens il y a quinze ans, au plus fort de leur mégalomanie; tel que le reproduisent servilement depuis lors les constructeurs de tous les pays. Ce bâtiment-là coûte de vingt-cinq à trente millions en général. L'Angleterre l'a pour moins de vingt-cinq millions, et l'*établit* en quatre ans au plus. C'est évidemment la meilleure usine à cuirassés connue. — Je passe sur quelques types plus anciens et un peu différents. Je laisse aussi de côté la deuxième catégorie, celle des garde-côtes, qui n'offre qu'un médiocre intérêt, en l'absence de types nouveaux.

La classe des croiseurs, au contraire, nous en montre beaucoup et d'assez variés, ce qu'explique la diversité des services qu'on attend de ces bâtiments. L'Angleterre, réalisant une idée née en France, a eu le mérite de comprendre tout de suite quel parti l'on pouvait tirer dans la guerre d'escadre des *croiseurs cuirassés*, qui ne sont au fond que des cuirassés légèrement armés et défendus, mais qui sont doués d'une grande vitesse, capables d'éclairer au loin l'armée navale, de contenir quelque temps un ennemi supérieur, et d'achever le combat après que la mêlée aura désorganisé le gros du corps de bataille. Elle en a 19, des types *Imperieuse*, *Orlando*, *Edgar*, *Royal Arthur*. D'anciens cuirassés de station lointaine, sans valeur sérieuse, viennent s'ajouter, par un artifice de nomenclature, à ces excellents navires. Je n'en parlerai pas.

Aussitôt qu'il a été question chez les Américains, chez les Russes, et chez nous-mêmes, qui aurions dû y penser les premiers, de créer des *commerce-destroyers*, des *croiseurs-corsaires*, l'Amirauté anglaise a fait mettre en chantiers (1889-90) et rapidement achever deux grands navires répondant à l'objectif visé, le *Blake* et le *Blenheim*. Un peu plus tard sont venus deux autres croiseurs, plus grands encore et plus rapides, le *Powerful* et le *Terrible*, — 14 000 tonnes et 22 nœuds! —

avec lesquels on ripostait à la *Columbia* et au *Rurick*. Enfin, en voici quatre sur cales depuis l'an dernier, le type *Andromeda*, qui doit balancer notre *Château-Renault*, notre *Guichen*, les Russes *Peresviet* et *Ossliabia*.

Au-dessous de ces croiseurs mastodontes — il leur faut tant de charbon, de vivres, de munitions pour rester longtemps à la mer, des chaudières et des machines si lourdes, si encombrantes! — je compte 64 croiseurs de deuxième classe, d'une belle vitesse (20 nœuds), relativement bien protégés et armés. 64!... quand nous en avons à peine 21! — Dans la multiplication si rapide d'un type qui ne laisse pas de coûter 11 ou 12 millions éclate la puissance de la richesse et de l'industrie anglaises. Je n'ai compté d'ailleurs que les 64 plus forts et plus nouveaux; il y en a bien d'autres, de plus faible échantillon sans doute, mais très bons cependant, et j'estime que, sur les 292 croiseurs dont nous parlions plus haut, il y en aurait 150 de redoutables dans une guerre prochaine. Ajoutons-y une vingtaine de grands paquebots rapides dont on ferait des croiseurs auxiliaires — tels la *Compania*, le *Teutonic*, l'*Empress of China*, la *City of New-York* et laissons de côté la *poussière navale*, corvettes, avisos, canonnières, pour arriver aux torpilleurs.

J'ai dit déjà que les Anglais font figurer dans cette dernière catégorie les avisos contre-torpilleurs qu'ils nomment *torpedo-destroyers*. Ils ont beaucoup tâtonné avant d'obtenir un type convenable. Il fallait, en effet, une heureuse combinaison de la vitesse et de la faiblesse du tirant d'eau avec un échantillon qui permît l'emploi d'une pièce relativement puissante, mais sans dépasser pourtant 300 ou 400 tonnes de déplacement. En 1893-94, on créa le type *Havock*, qui réalise les très belles vitesses de 26 à 28 nœuds, dont le tirant d'eau n'atteint pas deux mètres, ni le déplacement 300 tonnes, et auquel on a pu donner un canon de 75 millimètres à tir rapide, quatre à cinq de 57 millimètres, et deux ou trois tubes lance-torpilles. Évidemment, c'est une remarquable solution du problème, si toutefois ces petits navires font preuve, à l'user, d'endurance et de sérieuses qualités nautiques. Qu'un conflit éclate aujourd'hui, et les 43 *destroyers* — il y en aura 62 en 1897-98 — seraient de rudes adversaires pour les torpilleurs en service jusqu'ici. Mais voici que notre *Forban* vient de donner

31 nœuds et que M. Normand, son habile constructeur, indique le moyen d'en obtenir 35 des coureurs qui lui succéderont. Tout n'est pas dit, par conséquent, et il y aurait encore de beaux coups de surprise à faire pour nos torpilleurs.

Quant à ceux des Anglais (j'entends les vrais torpilleurs qui ne dépassent pas 100 ou 120 tonnes en moyenne), ils sont peu nombreux. Je n'en compte qu'une centaine, alors que nous en avons le double au moins. Il est vrai que nous sommes toujours préoccupés de la défensive.

Des sous-marins, point de nouvelles. L'Angleterre ne se risquera dans une voie si hardie que lorsque nous l'aurons bien explorée. Et puis, il semble qu'elle y répugne, qu'elle ait de ces engins une profonde méfiance. Juste instinct, peut-être... N'en a-t-elle pas tout à craindre?

Un mot encore, pour épuiser le sujet, des *transports de torpilleurs*. C'est une idée française, dédaignée chez nous, que les Anglais accueillirent avec faveur et que nous reprenons après eux. Leur *Vulcan* est un bon modèle du genre. Il doit accompagner les cuirassés pour leur fournir à point nommé une escadrille de petits torpilleurs. Notre *Foudre* répond au même objectif, mais sans progrès sensible sur son rival, bien qu'elle soit plus récente.

Telle est la flotte anglaise. Résumons les impressions qu'elle nous laisse. Sa raison d'être, c'est la nécessité absolue, vitale, de dominer la mer. Sa constitution révèle nettement des plans offensifs : il faut à tout prix bloquer les ports de l'adversaire. Son brusque développement, admirable effort, mais effort déjà, d'une puissance économique sans précédent, trahit les inquiétudes des hommes d'État de l'Empire. D'ailleurs, nul trait saillant, original. Une idée naît en France, en Amérique. Elle est féconde : on l'adopte. Un type paraît en Italie : on le copie et on le multiplie. L'Anglais n'invente pas; il exploite.

V

Voyons maintenant le personnel, les forces navales armées en permanence, la mobilisation.

Nous croyons volontiers, en France, que nos voisins ont autant qu'ils veulent de matelots pour leur flotte de guerre. C'est une erreur. Le marin anglais a pour le service des vaisseaux de Sa Majesté tout juste le même goût que le nôtre pour ceux de la République. Mais, obligé d'y venir, ce dernier s'y résigne fort bien et, quand il les quitte, les regrette le plus souvent. En Angleterre, point d'inscription maritime, bien entendu. Aussi, pour recruter ses équipages, l'Amirauté a-t-elle pris le biais d'attirer au service de tout jeunes gens (quinze à seize ans) de l'intérieur plutôt que du littoral, à qui elle fait contracter un engagement de *douze années*, à partir de dix-huit ans, âge auquel on les verse dans la flotte. Bon an mal an, on se procure ainsi quelque 4000 novices ou *boys*, et ces *boys*, fort bien instruits, deviendront d'excellents *seamen*. Des promesses séduisantes, d'ailleurs scrupuleusement tenues, amènent directement sur les navires de l'État moins d'un millier de jeunes marins de commerce. Remarquons, en passant, qu'il y a 240 000 hommes sur les 17 000 navires dont je parlais plus haut.

Mais les avantages que l'on fait aux marins (gabiers, hommes de pont, timoniers ou autres) ne sont rien auprès de ceux qui sont assurés aux mécaniciens. A ceux-ci il n'est de sollicitude qu'on ne témoigne et de privilège qu'on n'accorde, ce qui ne rend pourtant pas leur recrutement plus facile. Il n'est pas rare, et c'est un des gros soucis de l'Amirauté, que l'armement d'un navire soit interrompu, faute de mécaniciens. On trouve plus aisément peut-être des chauffeurs, jusqu'ici du moins; mais cela changera. Plus nous irons, et plus les chaudières marines, délicates, compliquées, difficiles à conduire, exigeront un personnel choisi.

Douze ans de service — sans compter les deux ans au moins d'apprentissage — c'est beaucoup. L'Amirauté voudrait bien cependant garder ces excellents marins de trente ans, et elle leur propose de nouveaux avantages, des primes, de hautes paies, une pension de retraite à vingt-deux ans de services. Être pensionné à quarante ans! voilà de quoi séduire beaucoup de Français. L'Anglo-Saxon ne voit pas les choses du même œil, et à part les gradés, les officiers mariniers, pour qui le service de Sa Majesté est une véritable

carrière, les *blue-jackets* vont s'engager au commerce, où on les reçoit avec la considération due à leur instruction et à leur discipline. « Si l'on excepte, affirme l'ancien lord de l'Amirauté, sir Brassey, les hommes qui viennent de la marine royale, les équipages des navires marchands anglais ne sont que des ramassis de vauriens. » Le jugement est sévère. Il y a lieu de croire qu'il est mérité, et nous en prenons acte. En tout cas, à partir du moment où, son engagement terminé, le marin anglais quitte le service de Sa Majesté, tous les liens sont rompus entre la marine de guerre et lui. Il n'est pas et ne saurait être astreint à figurer dans la réserve.

Il en faut une cependant. Quelques efforts qu'ait pu faire l'Amirauté dans ces dernières années, elle n'a pas réalisé et ne réalisera pas de longtemps l'idéal de *l'armement permanent de toutes les unités de combat*. L'effectif du personnel entretenu est passé de 76 300 en 1893-94 à 83 400 en 1894-95, et enfin à 88 000 en 1895-96. C'est un chiffre considérable, mais qui se réduit à moins de 65 000 hommes si l'on ne considère que le personnel réellement embarqué, les *marines* compris[1]. Or, la flotte de 1896 exigerait plus de 100 000 hommes, en cas de mobilisation générale, et celle de 1900 en exigera bien près de 120 000. Où trouver les 40 ou 50 000 marins qui manquent?

Examinons donc l'organisation du *Naval Reserve*. J'y vois trois échelons bien distincts. Le premier, et le seul qui semble avoir une valeur sérieuse, est le corps des *coast-guards*. Ces *coast-guards* sont d'anciens marins de la flotte qui ont été autorisés à se retirer du service actif après neuf ans au lieu de douze, à la condition de rester jusqu'à cinquante ans dans le corps en question, où ils sont, du reste, convenablement rétribués, et de ne toucher leur pension de retraite qu'après trente-deux ans de service, au lieu de vingt-deux. Il ne faut pas que cette dénomination de garde-côtes nous abuse, et il ne s'agit pas ici de tenir garnison dans les ouvrages du litto-

1. Les anglais disent *marines* pour *troupes de la marine*. Ces troupes, infanterie et artillerie, embarquent sur les vaisseaux, tandis que les nôtres sont exclusivement réservées au service des colonies.

ral. Les *coast-guards* embarquent, à tour de rôle, sur les petits bâtiments chargés de la surveillance des ports et rades, du service de la douane et de la police des pêches côtières. En temps de guerre, chacun d'eux a son poste marqué sur un cuirassé ou sur un croiseur d'escadre tenu en armement réduit au chef-lieu du district côtier auquel il est rattaché. Ces bâtiments sont au nombre de quatorze, et le corps des *coast-guards* compte un peu plus de 4000 marins.

Le second échelon se compose de marins du commerce. Tout marin apportant un certificat de bonne conduite peut y être admis, jusqu'à trente ans seulement s'il n'est jamais passé par la marine royale, jusqu'à trente-cinq ans s'il a fait partie des *blue-jackets*. Il y a, d'ailleurs, deux classes : l'une formée des hommes ayant cinq ans de mer, l'autre de ceux qui n'en ont que trois. Ces derniers sont généralement des pêcheurs côtiers.

L'appât d'une solde de quatre guinées pour les vingt-huit jours d'exercices annuels et d'une petite retraite de trois cents francs environ au bout de vingt ans de service dans la réserve maintient le deuxième échelon à l'effectif de 19 000 à 20 000 hommes également répartis dans les deux classes. Remarquons que l'on ne peut astreindre ces marins à demeurer en Angleterre, ni même à n'entreprendre que la navigation côtière. On n'est donc jamais assuré de les avoir.

La « réserve des pensionnés » forme le troisième échelon. Ce sont les anciens marins de l'État qui, après avoir pris leur retraite à quarante ans, consentent à répondre, jusqu'à quarante-cinq ans, à des appels annuels pour exercices. Ils sont 2000 au plus.

26 000 hommes, tel est, sur le papier, l'effectif total du *Naval Reserve*. Sur ces 26 000 inscrits, 8 ou 9 000 à peine ont une véritable instruction militaire. Les autres, ou bien ne sont que des pêcheurs ignorants, ou bien ne diffèrent guère de ce ramassis pour lequel lord Brassey professe l'estime que l'on sait. Quant aux bons matelots, les plus demandés naturellement, ils seront peut-être aux antipodes quand on aura besoin d'eux dans la Manche.

Je conclus : réserves insuffisantes en nombre et en instruction militaire.

Passons aux cadres d'officiers.

Il n'y a guère qu'en France où l'on augmente le nombre des unités de combat sans augmenter celui des officiers destinés à les monter. L'Amirauté anglaise fait preuve d'une juste prévoyance, et chaque année nous la voyons renforcer l'état-major de sa flotte. Aujourd'hui, je compte sur le *Navy list* 2 088 officiers (élèves non compris), tandis qu'il y a six ans, on n'en trouvait que 1880. Encore devrais-je ajouter 85 lieutenants et sub-lieutenants « supplémentaires » que l'on vient de tirer de la marine du commerce au grand scandale de la *Royal Navy*. En tout cas, c'est un puissant état-major permanent, il n'en faut pas douter.

Et cependant cela suffirait-il pour armer tous les navires disponibles? — Calcul fait, le service à bord de la flotte anglaise actuelle exigerait 1900 lieutenants et sub-lieutenants. Il en faudrait même une centaine de plus pour les états-majors d'amiraux et certains services à terre, absolument essentiels. Or, on n'en a que 1205, et comme on ne saurait puiser dans la flotte du commerce que d'une manière tout à fait exceptionnelle, ce chiffre ne peut grossir que lentement, par l'afflux des contingents successifs de l'École navale.

Reste la ressource des officiers de réserve. L'Amirauté compte sans doute en user largement, car depuis quelques années elle procède par promotions, par fournées, allais-je dire, de 75 à 80, embauchant tout ce qui se présente, tout ce qui peut répondre à un simulacre d'examen. Malgré cela, je ne vois encore que 275 lieutenants et 398 sub-lieutenants sur la liste officielle, 673 en tout, quand il en faut 800 au moins.

Doit-on faire état de ce qu'on appelle les *warrant officers*, des *chief gunners*, des *chief boatswains* (maîtres canonniers, maîtres d'équipage entretenus), au nombre de 43, et enfin de quelques lieutenants et sub-lieutenants spécialisés dans la marine des Indes? — Soit, je le veux bien; et alors on arrive à compléter l'effectif nécessaire, mais à quel prix et avec quels éléments!...

Le corps des mécaniciens *paraît* suffisant comme effectif. Je ne jurerais pas qu'il le fût en réalité. Sur les 800 officiers qui le composent, il y a en a 126, les plus haut gradés, qui

ne servent que dans les arsenaux ou dans les états-majors d'escadre; et, d'autre part, j'en vois 200, les *assistant-engineers*, tous jeunes gens sortis de Keyham, à qui l'on confierait difficilement un quart dans une machine moderne.

Cela dit, je conviens qu'il sera toujours facile, avec une puissante marine marchande, de se procurer de bons officiers mécaniciens auxiliaires.

Et maintenant, quelle doit être notre impression d'ensemble sur le personnel de la marine de guerre anglaise? Ou plutôt, quelles conséquences tirerons-nous de ces deux caractères essentiels que nous avons fait ressortir : la puissance de l'effectif entretenu, la faiblesse des réserves? — C'est évidemment que l'Angleterre compte écraser son adversaire du premier coup avec les forces navales immédiatement disponibles, ou au moins le resserrer, l'enfermer dans ses ports, estimant qu'elle aura, cela fait, le loisir de constituer solidement ses réserves, si besoin en était.

VI

La répartition actuelle des forces navales entretenues répond, en effet, à ce concept général.

Il va de soi, d'abord, que les 200 navires que l'Amirauté tient armés sont ce qu'elle a de mieux et de plus récent. Je néglige les torpilleurs, les pontons-écoles, les stationnaires des arsenaux, les petits voiliers chargés d'un service de surveillance. Quant aux 150 navires en réserve, ou bien ils appartiennent à des types anciens, encore en état de combattre, ou bien ce sont des unités nouvelles que des réparations, des modifications rendent momentanément indisponibles.

Les 200 bâtiments armés sont répartis de la manière suivante :

Dans les eaux d'Europe, trois escadres : 1° l'escadre de la Méditerranée, forte de 34 navires, dont 12 cuirassés, 1 garde-côtes (Gibraltar), 4 grands croiseurs, 12 avisos ou croiseurs-torpilleurs, 3 *torpedo-destroyers*, 1 vaisseau-dépôt (Malte), 1 transport.

Comparons cette force navale à notre escadre active de la Méditerranée, qui ne compte que 9 cuirassés, 9 croiseurs et 9 avisos-torpilleurs ou torpilleurs de haute mer. L'avantage reste à la flotte anglaise.

2° L'escadre de la Manche (*Channel squadron*), qui comprend 6 cuirassés, 2 grands croiseurs de 9000 tonneaux, 3 croiseurs légers. En face de celle-ci, notre escadre du Nord se compose de 4 cuirassés, 2 croiseurs cuirassés, 4 croiseurs ordinaires, 6 avisos ou torpilleurs de haute mer. De là une apparence d'égalité qui choquait le ministère tory. On n'osait pourtant pas invoquer la composition de l'escadre française pour justifier une augmentation de forces du *Channel squadron*. Les whigs n'eussent pas manqué d'observer que les *coast-guards ships* et les *port guards* rétablissaient la balance, et de beaucoup au delà, comme nous le verrons tout à l'heure. Fort à propos, les affaires du Transvaal, du Venezuela, de Chine, d'Arménie même, sont venues fournir le prétexte cherché, et aussitôt l'Amirauté a fait armer :

3° L'escadre volante (*Flying squadron*), qui présente 2 grands cuirassés neufs, 2 grands croiseurs, 2 croiseurs moyens et 6 *torpedo-destroyers* du plus récent modèle. Il devait y avoir 12 de ces derniers bâtiments, mais 6 d'entre eux ont éprouvé à l'armement de graves avaries. Remarquons qu'aucun de ces navires n'a une vitesse inférieure à $17^{n},5$, vitesse du *Revenge*, l'un des cuirassés, et que tous les croiseurs filent au moins 20 nœuds. C'est donc bien une *escadre volante*, en tout cas une escadre très rapide, et par conséquent très puissante.

On s'était demandé quelle destination allait être assignée à cette force navale. Belle question, et où l'on retrouve notre ordinaire naïveté! Le *Flying squadron* n'a pas quitté et ne quittera probablement jamais les eaux anglaises. Pour le Foreign-Office, il n'y a d'adversaires possibles et d'ennemis sérieux que certaines puissances européennes. A celles-ci maintenant de parer à la menace.

Dans les eaux étrangères, l'Amirauté entretient sept escadres ou divisions navales, abstraction faite des navires détachés aux colonies. Les deux plus fortes de ces escadres sont naturellement celle de Chine (24 navires), et celle de l'Amérique du Nord et des Indes occidentales (12 navires) en ce moment

concentrée au Venezuela. Viennent ensuite les divisions de la côte occidentale d'Afrique (13 navires), des Indes orientales, d'Australie, et enfin le *Training squadron*, escadre volante d'instruction, composée de 4 croiseurs de force moyenne.

J'ai fait pressentir tout à l'heure que, le *Flying squadron* mis à part, l'escadre anglaise de la Manche trouverait facilement, en cas de brusque conflit, des renforts immédiats. Ceci nous amène à parler de la mobilisation.

On peut diviser en trois classes les navires anglais qui seraient soumis aux opérations de la mobilisation. La première comprend les *coast-guards* et *port-guards ships*, ainsi que les *training ships*, c'est-à-dire les annexes des pontons-écoles qui naviguent dans les eaux anglaises, pour l'instruction du personnel. Sur ces bâtiments, tout l'état-major est embarqué et l'équipage compte plus de la moitié de son effectif complet. Ils font d'ailleurs de fréquentes sorties, et l'on peut considérer le matériel comme étant prêt pour le combat.

Il y a 14 *coast-guards ships* (dont 6 cuirassés, 2 croiseurs et 6 avisos ou croiseurs-torpilleurs), disséminés sur le littoral : Greenock, Hull, Harwich, Holyhead, Portland, Southampton-water, Queensferry, Kingstown, Bantry, etc. Les 6 cuirassés *port-guards* se distribuent dans les divers arsenaux ou grands établissements maritimes : Sheerness-Chatham, Portsmouth, Devonport-Plymouth et Pembroke. Il en est de même des 5 *training ships* : seulement ceux-ci sont des cuirassés de types anciens.

D'après l'estimation officielle, vingt-quatre heures suffisent pour compléter les équipages des *coats-guards* et *port-guards ships*. Aussi l'Amirauté les considère-t-elle comme des navires armés, qui comptent dans les deux cents dont je parlais plus haut. Nous verrons ce qu'il faut en penser. Mais il n'en reste pas moins acquis au procès que, sans le secours de la nouvelle escadre volante, les Anglais pouvaient concentrer dans la Manche 18 cuirassés, 7 croiseurs, 6 avisos ou croiseurs-torpilleurs ; et je ne compte ni les 5 *training ships*, ni les torpilleurs répartis sur la côte.

Enfin, si j'ajoute à cette force navale, déjà considérable, le *Flying squadron*, j'arrive au total de 20 cuirassés, 11 croiseurs, 12 (et bientôt 18) avisos, croiseurs-torpilleurs, et *torpedo-*

destroyers, 43 ou 49 bâtiments! Comment se fait-il que la constitution, à quelques milles de notre littoral, d'une armée aussi puissante n'excite chez nous ni inquiétude, ni attention?

La deuxième classe — pour revenir à la mobilisation — comprend environ 80 bâtiments en ce moment amarrés aux quais des arsenaux, mais ayant à bord un noyau d'état-major et d'équipage. Du reste, matériel au complet et machines prêtes à marcher. *Théoriquement*, quarante-huit heures après réception de l'ordre de mobilisation, les navires de la « première réserve » doivent être en état d'appareiller et de combattre.

La troisième classe comprend des navires momentanément indisponibles, soit parce que l'on change leurs chaudières ou leur artillerie, soit parce que, revenant de campagne, ils ont besoin d'un radoub complet. Ces bâtiments n'ont pas d'équipage et l'on ne peut compter sur eux avant un mois au moins. Il y en a une quarantaine.

Viennent ensuite, et non classés, les unités nouvelles en achèvement à flot ainsi que les navires anciens auxquels on juge avantageux de faire subir une refonte. Leur nombre varie de 60 à 70, torpilleurs en chantiers compris. Les bâtiments de cette catégorie ne peuvent entrer en ligne de compte pour la mobilisation qu'autant que les travaux tirent à leur fin.

Si nous ajoutons aux 390 navires que nous venons de passer en revue les 130 torpilleurs armés, ou en réserve, ou en réparations, nous retrouvons le total de 520 unités établi précédemment.

Cela posé, quel est le mécanisme de la mobilisation?

Le littoral anglais, partagé en trois grands arrondissements dont les chefs-lieux sont Sheerness, Portsmouth et Devonport, est subdivisé en un grand nombre de districts. Au chef-lieu de chacun de ces districts est mouillé un ponton stationnaire dont le commandant dirige un véritable « bureau des réservistes ». Cet officier tient en effet les listes des *coast-guards* de la circonscription, des *pensioners*, des hommes du *Naval Reserve*, ainsi que des marins du service actif en congé régulier. C'est lui qui est chargé de suivre leurs mouvements, de les convoquer pour les appels annuels, et de les aviser de la destination qu'ils ont à suivre, la mobilisation déclarée, en

s'inspirant des indications fournies par le commandant en chef de l'arrondissement.

Très générales, ces indications, et le système ne permet pas qu'il en soit autrement, puisque l'on n'est jamais assuré de la présence sur le sol britannique de tel homme de telle catégorie, ayant telle ou telle spécialité. Le réserviste anglais ne sait par conséquent jamais d'avance où il ira, ce qu'il fera, sur quel navire il embarquera, et la répartition exacte des contingents ne se fait qu'au chef-lieu de l'arrondissement ou au point de stationnement des *coast-guards ships*.

Dans de telles conditions, c'est se leurrer que de croire que l'on sera prêt en vingt-quatre et quarante-huit heures.

Au reste, l'Amirauté n'en croit rien elle-même, mais il lui convient d'en imposer au public. Un mois avant les manœuvres d'été, elle s'efforce déjà de trouver le personnel nécessaire à l'armement des unités mobilisées, et les choses vont à peu près, grâce à cette précaution. En revanche, il se produit toujours de graves mécomptes dans le fonctionnement des machines modernes, si délicates; car, d'un côté, le noyau d'équipage de la « première réserve » est insuffisant pour en assurer l'entretien, et de l'autre, le personnel rappelé n'a pas la compétence ou n'a plus le doigté convenable pour les desservir. Il en résulte que tout navire de combat récent, placé en réserve, risque d'être perdu pour les premières opérations.

Je n'en veux de meilleure preuve que ce qui est arrivé pour le *Flying squadron* même, *armement réellement imprévu*. Tous les navires choisis faisaient partie de la « première réserve ». Ils auraient dû être prêts en quarante-huit heures. Il leur a fallu une bonne semaine, marquée d'une foule d'incidents. On sait d'ailleurs que six *destroyers* sur douze sont encore en réparations ou en essais supplémentaires.

Que penser de tout ceci?... Que conclure de cette étude où, je l'affirme, je me suis montré moins sévère pour la marine anglaise que beaucoup d'Anglais bien informés?... Que conclure, sinon que dans cet organisme militaire, l'équilibre est nettement rompu entre le matériel et le personnel, au détriment du personnel. Très puissante et très belle flotte, sans doute, encore qu'aucun de ses types ne s'élève au-dessus

de ce qu'on voit ailleurs : très nombreuse surtout, mais précisément trop nombreuse, puisqu'on ne peut l'armer tout entière ou que, si on l'arme, on ne saurait se reposer sur l'expérience de ses équipages. Il semble qu'on ait eu dessein d'intimider le monde en déployant les immenses ressources de l'industrie anglaise et qu'on ait voulu tout avoir de ce qui s'acquiert avec de l'argent. Mais, outre que l'opulente Angleterre elle-même ne peut se permettre de dépenser sans calculer, l'argent n'est pas tout! Il y a aussi les mœurs de la nation, ses préjugés, sa manière toute spéciale de comprendre le patriotisme, avec quoi il faut compter. Le gouvernement anglais le sait bien, et il n'ose proposer ce service obligatoire qui pourrait seul renouveler l'esprit militaire, rajeunir, féconder les vieilles institutions de la marine et de l'armée britanniques.

On y viendra pourtant si l'on veut sauver l'Empire, si Londres, l'orgueilleuse *Metropolis*, ne veut pas voir, quelque jour, les fumées d'un camp ennemi, où se mêleraient les tentes russes, françaises et allemandes. Et ce sera pour l'observateur philosophe une singulière jouissance... L'Angleterre militarisée, elle aussi! L'Angleterre subissant à son tour les charges écrasantes qu'elle laissait jusqu'ici aux États du continent, dédaigneuse, peut-être satisfaite des difficultés où se débattent ses rivaux. Et alors, quand elle aura recueilli le fruit de son égoïsme, de cet *isolement volontaire* que vantait hier M. Goschen et qui n'est au fond que l'éloignement où la tiennent tous les peuples, l'Angleterre fera peut-être un retour sur le passé. Elle se demandera si, décidément, elle a eu raison de laisser écraser la France, il y a vingt-cinq ans; si, décidément, elle s'est montrée habile et prévoyante en applaudissant aux débuts du système politique où la force prime le droit, où les nations n'ont plus de sécurité qu'à l'ombre des baïonnettes.

★★★

GEORGE SAND

AVANT GEORGE SAND

(1822-1831)

Une aquarelle de Blaize, dont j'ai la photographie sous les yeux, représente la future George Sand aux environs de 1822. Elle est en buste, vêtue négligemment, coiffée de même. Tel en est l'attrait que l'œil, comme fasciné, ne s'en détache pas aisément. Une rêverie intérieure, une muette interrogation, se dégagent de cette physionomie et vous saisissent d'abord. Ce corps d'enfant, ce col menu, cet ovale des joues atténué et comme spiritualisé, cette bouche mignonne hermétiquement close, font ressortir l'expression étrange des yeux noirs, de ces yeux immenses qui regardent et ne voient point, de ces yeux qui pensent, mais dont la pensée est tournée au dedans. Une chevelure luxuriante et mal disciplinée, partagée à peu près en trois grosses touffes suivant la mode, — deux sur les tempes, une sur le front, — encadre ce front pur de ses boucles rebelles.

Est-ce encore la petite Aurore Dupin, à la veille du mariage? Est-ce déjà la jeune madame Dudevant, au lendemain des premières surprises? Un mystère plane sur cette

attrayante et énigmatique figure. Un autre mystère, que George Sand s'est complu à entretenir, plane sur toute la période qui suit le mariage. Dans la partie de l'*Histoire de ma vie* qui s'intitule : « Du mysticisme à l'indépendance », si l'auteur a soulevé le voile assez pour nous faire entrevoir ce qu'elle trouva dans le mariage et comment elle en sortit, elle ne nous dit qu'à peine sa vie intérieure. La formation de son caractère y est peu expliquée; celle de son talent d'écrivain, pas du tout.

Et pourtant, quoi de plus intéressant à connaître? Quoi de plus attachant que de démêler les origines intellectuelles et morales de cet hybride de génie, sorte de phénomène spontané du romantisme naissant, qui garde jusqu'à notre postérité commençante je ne sais quelle allure de sphinx? En réalité, un abîme sépare la jeune fille ou la timide mariée de 1822, de la femme agissante, résolue, de 1831, qui fait pacte avec son mari et vient s'installer à Paris dix mois sur douze, pour y vivre de ses pinceaux ou de sa plume. Non seulement son caractère s'est transformé au point d'être méconnaissable, mais la sourde conscience de son génie intérieur s'est éclairée, a grandi; la vocation est près d'éclater en chefs-d'œuvre.

Les fils conducteurs qui permettraient de la suivre dans cette marche étonnante sont aujourd'hui presque tous rompus. La correspondance générale, sauf quelques épaves, est introuvable; les cahiers d'après lesquels elle écrivit l'*Histoire de ma vie*, anéantis; le premier roman de son cœur, pur et chaste comme elle entre 1825 et 1830, et qui se déroulait en deux séries de lettres parallèles, a péri (ou semble avoir péri) dans la partie qu'elle a écrite elle-même : des essais de sa plume, la *Marraine* seule a survécu[1], et peut-être n'était-ce pas le plus intéressant. Après tant de pertes, le biographe ne peut plus moissonner. Mais il peut glaner. Et il se trouve, tout compte fait, que soit hasard, soit piété, le temps lui a néanmoins réservé quelques reliques. En les rapprochant des demi-confessions imprimées, en les interprétant, peut-être est-il possible de noter la marche de ce caractère et de cet esprit vers l'affranchissement. L'étude nous tente. Essayons.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mai 1895.

*
* *

« Tu perds ta meilleure amie. » C'est sur ces mots que la grand'mère d'Aurore, madame Dupin de Francueil, mourut à Nohant, dans les derniers jours de décembre 1821. Regret touchant et prédiction trop fondée. Ce qui poignait la vieille grande dame, aux heures troubles de l'agonie, ce n'était point de quitter ce monde, auquel elle ne tenait point, pour un autre auquel elle ne croyait point : c'était d'abandonner à des mains grossières cette fleur en bouton qui commençait d'éclore à la tiédeur savante de son aristocratique tendresse.

Elle avait reçu ce jeune cœur, au sortir du couvent, encore tout palpitant d'une crise mystique[1], et elle lui avait ouvert, avec le grand livre de la nature champêtre, l'inépuisable trésor de ses fines causeries, dans son élégante chambre de valétudinaire. Au retour d'une course folle en forêt, d'où la bonne jument Colette rentrait fumante, et Aurore à peine excitée, grand'mère et petite-fille reprenaient quelque entretien sur Bacon, Leibnitz, Montaigne, ou sur Milton, Virgile, Shakespeare : ensemble elles lisaient Chateaubriand, que son confesseur avait permis à Aurore (l'imprudent!) et *le Génie du Christianisme* faisait tort, grand tort à *l'Imitation*. Entre la jeune recluse qui revenait de Gerson et la mondaine d'ancien régime qui revenait de Voltaire, se préparait, à la faveur d'une affection tendre, un doux et libéral accord que la mort vint bientôt briser.

La mourante voyait juste. Avec elle disparaissait la meilleure amie, et même la seule amie d'Aurore. Qui la comprendrait désormais? Qui organiserait doucement, sans rien forcer, les facultés vives de cette nature hier encore endormie, et où toutes sortes d'hérédités se croisaient en un mystérieux et poétique assemblage? En était-il capable, le pédagogue savant et sot qui tenait qu'il faut s'instruire seulement « pour savoir », le

1. Sur le séjour de George Sand au couvent des Anglaises, sur sa crise mystique et le rôle que joua le « bon abbé de Prémord » à cette heure décisive, nous ne pouvons que renvoyer le lecteur au tome III de l'*Histoire de ma Vie*.

rogue Deschartres qui se hâta dès lors d'habiller la jeune fille en garçon pour mettre sa cuistrerie plus à l'aise avec elle durant ces longues chasses où l'on abattait plus de leçons que de gibier? Le pouvait-elle davantage, cette mère au passé louche, aux propos criards et malsonnants, et dont l'amour pour sa fille n'était guère que l'envers de sa haine pour une belle-mère « ci-devant »? Madame Dupin avait, par testament, formellement investi de la tutelle René de Villeneuve, cousin d'Aurore, petit-fils de la première femme de M. Dupin. Mais cette prévoyance tourna contre elle-même : placé entre la loi et le devoir filial, sommé de choisir entre le tuteur noble et la mère femme du peuple, le cœur d'Aurore se révolta; la fierté suffisait à la rejeter dans les bras de Sophie-Victoire. La mère et la fille mêlèrent leurs larmes, et une vie nouvelle commença. Mais quelle vie!

Les premiers mois de l'année 1822 furent intolérables. George Sand en a retracé le souvenir dans le troisième volume de son *Histoire*. Scènes de jalousie délirante, soupçons odieux, fureur contre les livres qui entretenaient la *perversité* de sa fille, confidences scabreuses, sarcasmes amers contre « les comtesses » et la « belle éducation », suivis parfois d'effusions naïves et de larmes attendrissantes, rien ne manqua à ce cauchemar. Tantôt la jeune fille de dix-sept ans prenait la malade dans ses bras après une crise, et, déjà maternelle, l'endormait avec une vague parole d'Évangile, montée spontanément de son cœur à ses lèvres; tantôt, terrifiée d'une telle folie, elle écoutait avec hébétement les ragots orduriers que La Châtre avait déjà vomis contre la pureté de ses quinze ans, et auxquels sa mère croyait, croyait toujours, quand sa fille n'en comprenait pas même le sens. Ainsi l'innocente curiosité de son esprit, les premiers mouvements généreux de son cœur recevaient comme un baptême de souillure, et de quelle main! C'est une mère qui l'éclaboussait[1].

Un petit calepin de poche, à moitié déchiré, montre, à la date de 1822, ses menues distractions de jeune fille. De l'italien, des vers, du Béranger. Plus loin, des notes sur les églises

1. *Histoire de ma vie*, t. III, p. 395.

de Paris, leurs dates, leur style. Des citations, des extraits variés. Un passage, de couleur romantique, emprunté à la *Dame du Lac* de Walter Scott. Une description de sa cellule au couvent des Anglaises, écrite en 1819 (elle avait quinze ans), et transcrite ici comme un cher souvenir, ou comme un regret. C'est le plus ancien *morceau* que nous ayons de sa plume. Le voici dans toute sa fraîcheur d'inédit :

« Si vous voulez avoir une idée de ma cellule, relisez la *Chartreuse* de Gresset. Au premier, en descendant du ciel, une chambre qui n'est ni ronde ni quarrée, mais dans laquelle on peut faire six pas, pourvu qu'ils soient très petits. Le voisinage de la gouttière, et des concerts de chats toutes les nuits. Mon lit sans rideaux est dans l'endroit le plus large, c'est-à-dire auprès de la muraille d'un côté, et de l'autre à deux pieds de la fenêtre. Quand je dis sans rideaux, j'ai tort de me plaindre, car je n'en ai pas besoin. La charpente et le toit de biais est précisément au-dessus de ma tête, de sorte qu'en sortant de mon lit je me casse le front tous les matins, et je fais trembler toute cette charpente pourrie. Ma fenêtre, composée de quatre petits carreaux, donne sur une étendue de toits couverts de tuile, et sur des chapiteaux de cheminée où rôdent incessamment des volées de moineaux qui m'aident à manger mon pain sec. Le papier de ma cellule a été jaune, à ce qu'on prétend. Mais, quelle que soit sa couleur, il est fort intéressant, car il a été barbouillé dans tous les séns de noms, de maximes, de vers, de niaiseries, de réflexions, de dates, que toutes celles qui ont habité cette chambre y ont laissées. Celle qui l'habitera après moi aura de quoi s'amuser, car *je lui laisserai des romans et des poèmes entiers* à déchiffrer sur la muraille, et des dessins fort intéressants, gravés au couteau sur les pierres de ma fenêtre à l'extérieur. Une harpe, une chaise de paille et une commode, par-dessus laquelle je suis obligée de sauter pour arriver à la porte, composent, avec mon lit et une figure de la mort encadrée de bois noir, tout mon mobilier, sur lequel je défie l'huissier le plus facétieux de verbaliser longtemps. Quand il fait chaud, j'ouvre la fenêtre la nuit pour respirer dans ce taudis. Mais s'il arrive quelque orage, comme je dors profondément, je me trouve le matin dans un bain, vu que je ne suis pas loin de la fenêtre,

et que je ne perds pas une goutte de pluie. Je rêve quelquefois que je suis tombée dans la rivière, et à mon réveil je crois encore y être. A mon chevet sont suspendus un bénitier qui m'a coûté trois sols, deux couronnes de chêne qui me furent décernées après une victoire à coups de poings, et un drapeau arraché aux Anglaises [1], trophée glorieux que je contemple toujours avec plaisir [2]. »

Le couvent était loin, et Nohant aussi. Aurore était maintenant confinée dans le petit appartement de sa mère, à Paris, rue Grange-Batelière. Plus de lectures, plus de promenades à cheval, plus de harpe ni de dessin, ni de chant. La mère s'aigrissait, la fille tomba dans une mélancolie profonde. Troublée, inquiète (elle n'avait pas mauvais cœur, au fond), Sophie-Victoire songea au grand expédient des mères dans l'embarras : le mariage. Elle se mit en quête. Plusieurs offres furent faites par des parents. Aurore n'était en principe ni pour ni contre. Mais tant qu'on eut l'air « d'arranger une affaire » pour elle, la jeune fille résista. Du jour où elle se sentit libre de repousser une demande que le hasard seul lui avait attirée, elle accepta. Naturellement rebelle à toute volonté imposée, elle était volontiers passive quand elle ne se sentait pas contrainte.

D'ailleurs, pour écarter M. Dudevant, il fallait des raisons. Si Casimir était fils naturel, Aurore aussi était un enfant de l'amour. M. Dudevant père était fort respectable; sa longue amitié avec les Du Plessis [3], que la jeune fille aimait comme des parents d'adoption, parlait en sa faveur. Casimir, son fils, était jeune, de tournure très passable ; il avait été militaire ; il devait, disait-on, être riche. Aurore l'était en réalité beaucoup plus que lui, et sa fortune n'était pas en espérance. Mais par ses origines elle était à la fois patricienne et peuple; le choix lui devenait malaisé. Après tout, une certaine parité de situation, un accord relatif et superficiel de « convenan-

1. Il y avait au couvent de fréquentes batailles entre « Anglaises » et « Françaises ».

2. On peut comparer cette description enfantine avec celle qu'elle donna plus tard sur le même sujet, *Histoire de ma vie*, t. III, pp. 175-176.

3. La famille Réthier Du Plessis habitait au Plessis-Picard, près de Melun, une maison de campagne où Aurore fit de longs séjours.

ces », l'occasion et la nécessité enfin, firent que ce mariage lui parut, comme à son entourage, sinon avantageux, du moins très sortable.

Le vendredi 19 avril 1822, elle rencontra son futur mari chez Tortoni[1]. Casimir allait la rejoindre quelques jours après au Plessis, chez leurs amis communs. Bientôt il devenait pressant, faisait une première demande. Mais la mère d'Aurore, vaguement méfiante, résistait. Le mois de mai se passa en contrariétés et tristesses. Le petit calepin dont j'ai parlé plus haut en a consigné le souvenir. Enfin la demande fut agréée, probablement le 2 juin : « 2 juin. Dimanche de la Trinité, 7 ou 8 heures du soir... Bonheur inouï... plusieurs jours heureux. » Un dernier orage survint encore, suivi d'accalmie définitive : « 18 [juin], à Paris. — Chagrins, contradictions... triomphe, bonheur, peines... » Enfin, le 22 septembre 1822, l'arrière-petite-fille de Maurice de Saxe devenait madame Casimir Dudevant. Elle avait dix-huit ans à peine.

Rien, dans ses notules confidentielles, ne décèle une inquiétude à l'approche du grand événement. Fiancée d'abord sans enthousiasme, elle cède peu à peu à un entraînement bien naturel. Son bref journal a des « douleurs amères », et des « joies inexprimables », suivant que sa mère a fait bon ou mauvais accueil à Casimir. Ce petit air de roman honnête, chez les Du Plessis, sourit à son imagination de jeune fille. Elle a, elle aussi, un « jour mémorable. Une petite table dans le parc. Adieux. Saut de loup. Diligence... » C'est l'effusion candide de la vierge, qui ignore l'amour, et qui espère enfin le connaître.

Elle ignore l'amour, en effet, autant qu'on peut l'ignorer. Non qu'elle soit inapte au sentiment. Loin de là, une expérience précoce de la « vie intérieure » avait créé en elle ce besoin tout féminin de mettre son âme dans des idées. Tout ce qui ne touchait pas son cœur n'arrivait pas jusqu'à son esprit. Et comme elle avait l'esprit aussi cultivé que l'âme ardente, on juge quel redoutable dépôt de richesses morales elle apportait en dot à son mari. Elle connaissait l'éblouissement de Damas, puisqu'elle avait eu au couvent son « *tolle*,

1. *Histoire de ma vie*, t. III, p. 421, etc.

lege[1] ». Elle connaissait la ferveur mystique, les torturantes délices de la confession, et aussi la joie en Dieu, claire et sereine. Elle connaissait le trouble de la pensée en face des grands problèmes; dans son besoin de fiction, elle s'était créé, avec le personnage imaginaire de « Corambé », une divinité selon son cœur; une fois sur cette voie, elle avait réinventé, tout enfant, l'idée du sacrifice à son usage, quand elle apportait sur l'autel de Corambé ses chères colombes, et leur rendait la liberté en versant un torrent de larmes. Elle s'était éprise pour une nonne phtisique d'une de ces passions de charité qui font les saintes. Bref, elle savait tout de l'âme, — sans savoir qu'elle le savait, — tout, sauf l'amour humain. De celui-là elle avait entendu parler; elle le trouvait partout dans ses lectures; mais elle ne se le figurait pas : *elle attendait*. Dans un petit roman qu'elle avait composé au couvent, le héros et l'héroïne se rencontrent au pied d'une madone, s'édifient, puis s'aiment. Là, elle fut arrêtée : comment dépeindre les premières émotions de l'amour? « *Cela n'était point en moi, il ne me vint rien.* J'y renonçai. » Même tentative plus tard, sur les conseils de René de Villeneuve : nouveau roman, même insuccès, et arrêt au même point.

Ainsi, quand elle se maria, elle attendait cet inconnu : l'amour. Un peu plus tard, elle le *cherchera*. Plus tard, enfin, désespérant de le trouver, elle se détournera de lui et placera ailleurs son espérance. Et voilà, je crois bien, son histoire en trois mots.

Si encore, à défaut de l'amour, elle eût au début rencontré la tendresse, la suite de sa vie prouve abondamment qu'elle s'en fût contentée. Mais qui dit tendresse, dit pénétration mutuelle de deux âmes qui se comprennent et qui se complètent. En pouvait-il aller ainsi? Aurore ne connaissait pas la vraie nature de son mari : elle ne l'éprouva qu'à l'usage. Elle était encore plus loin de se connaître elle-même ; et, à dire vrai, personne autour d'elle, sinon peut-être sa grand'-mère, ne l'avait démêlée. Quant au mari, incapable plus que personne de deviner la valeur de sa femme, il fut médiocre

1. *Histoire de ma vie*, t. III, p. 183.

tant qu'il n'en sut rien, mauvais quand il s'en douta, odieux quand il en fut sûr. Ne l'accablons pas. Il fut assez puni d'avoir épousé, sans le soupçonner, une femme de génie; et d'ailleurs, c'est à ses mauvais traitements que nous devons George Sand. Il fallait qu'Aurore souffrît pour que Lélia pût naître.

*
* *

Ce fut d'abord une camaraderie amicale[1]. Puis, presque aussitôt, la maternité. L'hiver de 1822 à 1823 fut rigoureux à Nohant. Condamnée à garder la chambre, entourée d'oiseaux familiers qui voletaient autour d'elle, Aurore, plutôt dolente que souffrante, et du reste absorbée par les soins de la layette, ne pouvait se sentir encore malheureuse. Il semblait naturel qu'elle fît ses couches à Nohant. Mais point. Vers le dernier mois, le couple part pour Paris, fait un crochet à Melun, chez les Du Plessis, revient à Paris, et c'est dans un petit appartement garni, rue Neuve-des-Mathurins, au fond d'une seconde cour plantée en jardin, que Maurice vient au monde (30 juin). Le réveil après la souffrance fut délicieux pour la jeune mère. Elle voulut nourrir son enfant, et l'on sait comme elle l'aima.

Cependant le malaise moral régnait au foyer. Les jeunes époux ne peuvent tenir plus de quelques mois à la même place. A chaque intant, c'est un changement de domicile. Un vague ennui travaille l'âme d'Aurore. A Nohant, dans le cadre aimé qui entoura son enfance, elle ne se sent plus chez elle, Est-ce parce que Casimir, plus fermier qu'artiste, a élagué les enclos, brûlé les vieux arbres morts, tué les vieux chiens et les vieux paons, et mis de l'ordre où il y avait de la vie et de la poésie? Sans doute, il y a de cela. Mais il y a déjà autre chose. Cette femme active et adroite qui ne sait plus s'occuper, cette mère que des accès de larmes inexpliqués étouffent à côté de son nourrisson, que regrette-t-elle, que pleure-

1. Nous résumons très rapidement les années 1822-1825. Elles sont assez connues par l'*Histoire de ma vie* et les *Lettres* d'Aurore aux Saint-Aignan. (*Revue Encyclopédique*, 1er et 15 septembre 1893.)

t-elle? Le mari, visiblement désorienté, prononce que l'air de Nohant ne vaut rien. Et l'on repart.

Les voilà en pension chez leurs amis, au Plessis. Aussitôt le contact repris avec des êtres bons et vraiment affectueux, avec « papa James », et « maman Angèle », et « tante Saint-Aignan », changement brusque chez Aurore : elle rit, court, gambade, s'étourdit, se livre, avec de toutes jeunes filles, à des jeux d'enfants, et parfois de gamine. Le mari est surpris, irrité, et la traite avec mépris devant témoins. Il l' « écrase » et l' « hébète » de sa supériorité d'homme posé. Aurore commence à souffrir. L'épanchement qu'un mari délicat, étonné de ces contrastes, aurait cherché à attirer à l'extérieur, de son côté, cet épanchement va être intérieur : il s'extravasera dans ce cœur qui se gonfle à mesure qu'il se ferme.

Un acte de brutalité acheva de tout gâter. Mécontent des « folies » de sa femme, humilié d'autre part et furieux d'entendre vanter son intelligence et ses talents quand il la juge, lui, « idiote », il ira jusqu'à la gourmer à l'occasion. Un jour, — jour fatal au ménage, — comme elle persiste avec ses compagnes dans un jeu fort peu agréable, à vrai dire, pour les assistants (on se jetait du sable à la tête), M. Dudevant menace brutalement, et s'emporte jusqu'à souffleter sa femme. (Juillet 1824.)

Vivacité d'un moment, a-t-on dit et qui d'abord ne laissa pas de trace dans l'esprit de la victime; c'est plus tard seulement qu'elle s'en souvint, quand elle en eut besoin et qu'elle put donner à cet acte une portée judiciaire. — Il y a là une grave erreur. L'outrage fut profondément ressenti et la honte dévorée en silence. Ce serait mal connaître le sang de Maurice de Saxe que d'en juger autrement. A tout âge, Aurore fut d'une indomptable fierté : ce jour-là, si elle n'obéit pas à son mari, c'est justement parce qu'il la menaçait. Si elle se tait après l'affront, si elle se contente de cacher ses larmes avec Clarisse et Félicie de Saint-Aignan au plus épais du parc, c'est qu'elle a vingt ans, qu'elle se sent désarmée contre un maître brutal, et que son jeune désespoir n'entrevoit encore ni une révolte ni une libération possibles.

Mais elle se soulage en écrivant pour elle-même ses tris-

tesses. Le calepin (quoique mutilé par elle, à une date sans doute postérieure) est là pour en témoigner. Et maintenant, plus elle souffrira, plus elle écrira. La progression est constante, et logique. Pourquoi faut-il que ces pages toutes vives aient disparu ? Nous la verrions se former tout entière, talent et caractère, sous l'aiguillon de la douleur. Une page cependant, intacte parmi tant d'autres arrachées, exprime l'état de son âme avec ce tour de déclamation dans la sincérité qu'elle gardera jusqu'en ses premiers romans.

« Si l'on savait ce que c'est que le chagrin ! *Si l'on pouvait prévoir quelles longues angoisses payeront l'erreur d'un jour !...* Il semble que le hasard soit le Dieu qui nous gouverne. Si c'est un lot, si c'est une rencontre fortuite que le bonheur, pourquoi tant de soins pour le fixer ?... Ce n'est pas de préparer l'avenir qui doit occuper une grande âme. Elle sait trop bien qu'il déjouera ses plans ; c'est de le recevoir qui est difficile...

» Si vous voulez savoir ce que c'est que la douleur, déchirez votre chair avec les ongles, percez-la avec un instrument tranchant, et versez sur vos blessures du plomb fondu et de l'huile bouillante. Ou supportez l'ardeur d'un brasier, ou frappez votre tête aux murs d'une prison. Mais vous ne saurez pas encore ce que c'est que de souffrir. Il n'y a peut-être pas deux créatures humaines qui le sachent. La coupe de fiel n'est pas également amère pour tous ; la plupart de ceux qui l'ont goûtée la repoussent et n'ont pas le courage de la savourer jusqu'à la lie. Il y a des êtres « privilégiés », *des esclaves de la fatalité qui semblent s'y plaire et n'en vouloir pas perdre une seule goutte...* »

Voilà ce qu'écrit, dans le silence de la nuit, la jeune femme aux jeux d'enfant.

La fin de cette année 1824 fut très ballottée. Il fallait quitter le Plessis. Mais où aller ? Paris leur déplaisait à tous deux ; une première expérience de l'hôtel garni leur suffisait. A Nohant ? « Nous aimions la campagne ; mais nous avions peur de Nohant : peur probablement de nous retrouver vis-à-vis l'un de l'autre, avec des instincts différents à tous égards et des caractères qui ne se pénétraient pas mutuellement[1]. » De là la nécessité de se

1. *Histoire de ma vie*, t. III, p. 441.

dépayser constamment, pour secouer une torpeur grandissante, ou pour échapper à une observation prolongée l'un de l'autre. Le couple s'installe d'abord près de Paris, à Ormesson. C'est l'automne. Le mari, sous prétexte d'affaires, s'absente et découche le plus qu'il peut : la femme, seule avec son petit enfant et une servante, heureuse au surplus de sa solitude, promène sa rêverie parmi les feuilles mortes d'un mélancolique parc anglais, surveille les ébats de Maurice, se plonge dans la méditation des *Essais*. Elle a repris le livre : elle revient à la vie intellectuelle, au travail de la pensée depuis deux ans suspendu. Le premier effet de ce repliement sur elle-même est un retour timide vers la religion. Quand son mari, à la suite d'une dispute violente avec le jardinier, est obligé de quitter tout à coup Ormesson et de prendre, en attendant, un nouveau pied-à-terre au faubourg Saint-Honoré, elle se met à la recherche de son vieux confesseur, l'abbé de Prémord ; elle fait mieux, elle sollicite la faveur de rentrer, avec son enfant, auprès de ses anciennes compagnes. La supérieure y consent, Casimir n'y met pas obstacle : elle fait une retraite au couvent des Anglaises, dans l'espoir d'y retrouver le bonheur ou la foi qu'elle a perdus.

Vain espoir ! Là encore elle se sent étrangère parmi les siens. Son enfant languit entre quatre murs. Il tousse. La mère s'effraye, elle sort de sa retraite. La voilà rejetée dans Paris. Elle voit quelques amies de couvent mariées, visite sa mère. Deschartres, achève l'hiver comme elle peut, et rentre à Nohant au printemps de 1825, après un an d'absence.

A peine arrivée, elle sent enfin combien elle est changée et combien tout a changé autour d'elle. Nohant ne lui rappelle plus que la félicité disparue. La mort subite, mystérieuse, de Deschartres, frappe son esprit : la voilà un peu plus orpheline. Son mari, qui se borne de plus en plus à être l'intendant du domaine et l'administrateur maladroit de leur fortune, commence à boire ; Hippolyte, le demi-frère d'Aurore, lui a donné l'exemple, et désormais c'est entre ces deux pères de famille une fraternité de bouteille. Aurore se sent mourir et dans son âme et dans son corps. Une toux opiniâtre, des battements de cœur, parfois des crachements de sang, lui persuadent qu'elle est phtisique. L'idée fixe de la mort l'envahit,

l'engourdit, — la console peut-être. Et pourtant elle est mère, et elle n'a pas vingt et un ans!

Sur ces entrefaites s'accomplit ce voyage aux Pyrénées qui devait lui découvrir la nature, lui révéler l'amour, et qui opéra dans sa vie une révolution complète.

*
* *

Le 5 juillet 1825, jour anniversaire de sa naissance, Aurore se met en route avec sa famille, agitée des plus sombres pressentiments. Cette fois, elle s'écoute souffrir. Elle va tenir registre de ses émotions, et sa double vie, psychologique et littéraire, s'éveille au moment précis où elle croit qu'elle en a fini avec l'existence. George Sand, au début du dernier volume de son *Histoire*[1], a transcrit quelques trop courts fragments d'un long journal aujourd'hui anéanti. Voici, en abrégé, l'état de son âme :

Au départ : « Allons, adieu, Nohant! je ne te reverrai peut-être plus. » A Chalus : « Nos domestiques pleuraient. Je n'ai pas pu y tenir : j'ai fait comme eux. J'ai lu en voiture quelques pages d'Ossian. » A Périgueux : « J'ai beaucoup pleuré en marchant ; mais à quoi sert de pleurer? il faut s'habituer à avoir la mort dans l'âme et le visage riant. » A Tarbes : « C'est très joli, Tarbes ; mais mon mari est toujours de bien mauvaise humeur. Il s'ennuie en voyage... »

Cependant l'on arrive aux Pyrénées. C'est un coup de théâtre. Le grand voile qui recouvrait jusqu'ici la nature, se déchire ; une émotion nouvelle, incoercible, dilate le cœur d'Aurore jusqu'à le faire éclater : c'est la première possession du Dieu inconnu. « La surprise et l'admiration m'ont saisie jusqu'à l'étouffement. J'ai toujours rêvé les hautes montagnes. J'avais gardé de celles-ci un souvenir confus[2] qui se réveille et se complète à présent ; mais ni le souvenir ni l'imagination ne m'avaient préparée à l'émotion que j'éprouve. » Elle ressent un vertige horrible et délicieux ; elle est « ivre et elle a envie

1. Tome IV.

2. Elle avait passé les Pyrénées avec son père, en 1809, lors de la guerre d'Espagne.

de crier ». Et, du premier coup, elle trouve le style abondant et jailli de source, comme le gave lui-même, qui convient à décrire ces merveilles, son style enfin. « Le précipice se creuse, le gave s'enfonce et gronde, tantôt complètement disparu sous une masse de sauvage et splendide végétation, tantôt écumeux, blanc comme la neige dans les murailles qui le pressent, ou parmi les rochers qui l'encombrent. Ailleurs il se rapproche, il s'apaise, il devient limpide et bleu comme le ciel. Des tilleuls à petites feuilles, couverts de fleurs, croissent sur ses rives et apportent aux voyageurs leurs têtes parfumées au niveau du chemin[1]. »

A Cauterets, Aurore retrouve une aimable compagnie féminine : d'abord d'anciennes amies, les trois sœurs Bazouin, dont l'aînée, Aimée, lui fut toujours très chère ; puis une amie récente, Zoé Leroy, tête romanesque et cœur passionné, caractère d'ailleurs solide, et qui ébauchait déjà ou allait ébaucher une longue et douloureuse aventure. Aurore, quoique sérieusement malade, n'eut garde de faire la cure, quand elle vit qu'il fallait boire de l'eau, se laisser emmailloter, se coucher, bâiller. Elle sangla un cheval, le plus vite qu'elle put trouver, et se traita par les courses violentes, par les émotions, c'est-à-dire par tout ce qui aurait pu la tuer. Zoé l'accompagnait dans ces folles bravades. Elles se grisent, elles s'exaltent toutes deux : « Ce gouffre du Pont-d'Enfer donne envie de se jeter dedans... De Luz à Gavarnie, c'est le chaos primitif, c'est l'enfer. Le torrent, c'est le *rauco suon della tartarea tromba...* » Trempées par les averses ou noyées de sueur, les deux amies reviennent claquant des dents, et cependant plus excitées que lasses, ardentes à recommencer. Un jour, Aurore rentre après avoir fait trente-six lieues d'une traite. C'est seulement au cours de ces fougueuses échappées qu'elle se sent vivre. Le vent la fouette, le galop l'emporte enivrée, et comme enragée de mouvement ; des sensations aiguës la pénètrent ; elle sort d'elle-même, elle se jette d'un âpre élan dans le monde nouveau qui l'appelle : à elle montagnes, forêts et précipices ! La fille de Rousseau est née, et les Pyrénées ont répercuté ses premiers cris.

1. *Histoire de ma Vie*, t. IV, p. 9-11.

Durant les heures de repos forcé, elle retombe dans une méditation farouche. C'est l'amour, c'est le mariage qui occupent ses pensées : « Le mariage est beau pour les amants, et utile pour les saints. » — « Le mariage est le but suprême de l'amour. Quand l'amour n'y est pas ou n'y est plus, reste le sacrifice. » — « Il n'y a peut-être pas de milieu entre la puissance des grandes âmes, qui fait la sainteté, et le commode hébétement des petits esprits qui fait l'insensibilité. Si fait, il y a un milieu, c'est le désespoir... Mais il y a aussi l'enfantillage, bonne et douce chose à conserver, quoi qu'on en dise ! courir, monter à cheval, rire d'un rien, ne pas se soucier de la santé et de la vie ! Aimée me gronde beaucoup. Elle ne comprend pas qu'on s'étourdisse et qu'on ait besoin d'oublier. *Oublier quoi?* me dit-elle. Que sais-je ? oublier tout, oublier surtout qu'on existe[1] ! »

Crises brûlantes de sensibilité, suivies de prostration profonde, accès de désespoir, qui se résolvent en « enfantillage ». besoin de s'échapper, divertissement par le jeu physique ; trop-plein de forces intérieures qui minent ce corps malade : appétit du danger, de l'aventure, de la mort : surmenage de tout l'être physique pour étourdir la souffrance de l'âme endolorie : à tous ces indices on reconnaît le mal d'Aurore. C'est celui du siècle, c'est celui de René à Combourg, se rongeant en face de la mer. « Levez-vous, orages désirés !... »

L'orage cependant approchait.

En descendant de Nohant à Cauterets, la petite caravane s'était arrêtée à Bordeaux, où Casimir avait quelques relations. Là on lia connaissance avec un jeune magistrat, issu d'une famille où la noblesse du cœur allait de pair avec celle du sang, et dont le nom, synonyme de fidélité, demeure attaché à celui d'une royale victime. Ce magistrat avait alors entre vingt-cinq et vingt-six ans. Très cultivé d'esprit, très poli de manières, — une politesse d'ancien régime, — cachant un fond extrêmement sérieux, solide, et une remarquable délicatesse d'honnêteté sous les dehors aisés et enjoués de l'homme du monde, il ne pouvait manquer d'être remarqué par Aurore. Il le fut. Il se trouva qu'il devait, lui aussi, faire une saison

1. *Histoire de ma vie*, t. IV, p. 13-14.

dans les Pyrénées. Il connaissait Zoé Leroy, Bordelaise comme lui. On se dit au revoir.

Peu après, le jeune homme rejoignait à Cauterets les deux amies : bientôt il s'attachait particulièrement à Aurore, subissant l'attrait de cette âme désemparée, et sans doute désireux d'en déchiffrer le mystère. Parfait galant homme, il évita tout ce qui pouvait donner prise aux commérages. Le mari ne le voyait pas avec moins de plaisir que la femme ; quant à lui, il les traitait également sur un pied d'amicale et courtoise familiarité. Cependant, à la faveur de ces apparences correctes, il s'établissait entre la jeune femme et son nouvel ami un de ces liens intimes, secrets, d'autant plus solides qu'ils sont plus honnêtes, d'autant plus chers qu'ils sont condamnés à rester plus cachés. Beaucoup de choses les rapprochaient : éducation aristocratique, goûts littéraires, élévation pareille de pensées, bonté et même tendresse de sentiments. Toutefois, par un contraste piquant, toute la fougue et l'inquiétude étaient du côté de la femme, toute la réserve et la tenue du côté de son ami. La sympathie de leurs deux natures se doublait d'une opposition de tempéraments : l'une était le trouble, et l'autre la règle. Un haut sentiment du devoir tenait en bride chez le jeune magistrat le cœur et l'esprit, et les gouvernait l'un par l'autre. Aurore sentit cette supériorité, et l'admira. En femme qu'elle était, elle crut que celui qui possédait la sagesse pourrait la lui communiquer. Timidement d'abord, puis éperdument, elle demanda conseil, soutien, appui. C'est un maître qu'il lui fallait, un maître qui sentît comme elle mais qui fût plus fort qu'elle. Que n'avait-elle connu celui-ci plus tôt ?... Et son cœur devançait sa pensée dans cette voie.

Ainsi songeait-elle lorsque, en compagnie de l'ami, elle allait à la découverte dans la grandiose nature, ou lorsqu'elle explorait cette grotte de Lourdes, dont elle nous a laissé une merveilleuse description. Quelques-uns ont insinué que la grotte de Lourdes fut leur antre de Didon. D'autres ne parlent qu'à mots couverts de cette liaison, suspecte à leurs yeux parce qu'elle est demeurée mystérieuse ; ils n'y voient qu'une « première illusion », analogue à celles qui suivirent. Calomnie d'une part, erreur de l'autre, nous sommes en mesure de le démontrer. Précautions de langage et plaidoyers sont égale-

ment injurieux, également superflus. Les feuillets jaunis que nous avons tenus entre les mains, et dont nous allons citer les principaux passages, prouvent à l'évidence que cette liaison fut la pureté même ; bien plus, c'est la conscience de cette pureté dans l'amour, c'est la joie vertueuse qu'elle excita chez Aurore, qui lui donnèrent la force de surmonter son dégoût, et de vivre, plusieurs années encore, d'une vie en apparence ordinaire et normale.

Cependant la saison se faisait froide et brumeuse. Il fallut partir, gagner la chaude Gascogne. Casimir, Aurore, Maurice et Fanchon, la servante, prirent le chemin de Guillery, près Nérac, où habitaient les parents de M. Dudevant. Enfoncée dans son rêve, de Bagnères à Nérac, Aurore ne vit rien. Le mirage des Pyrénées la poursuivait ; et ce n'est presque pas trop de dire, avec un écrivain russe distingué, que « les Pyrénées furent pour elle ce qu'a été le Caucase pour Lermontoff et la mer Noire pour Pouchkine[1] ». A Guillery, elle put promener sa méditation parmi les bois de pins et les chênes-lièges. Puis, en octobre sans doute, les deux époux firent un court voyage à Bordeaux, et poussèrent jusqu'à La Brède, où la famille de Zoé avait une maison de campagne. « J'eus là, dit plus tard George Sand, un très violent chagrin dont cette inappréciable amie me sauva par l'éloquence du courage et de l'amitié. L'influence que son intelligence vive et sa parole nette eurent sur moi en ce moment de désespérance absolue disposa de plusieurs années de ma vie, et fit rentrer ma conscience dans un équilibre vainement cherché jusqu'alors[2].

Il est probable que cette déclaration peut être prise au pied de la lettre, à condition de transformer cette scène à deux en une scène à trois personnages. C'est bien durant une excursion à La Brède, à laquelle Zoé, Casimir et plusieurs autres personnes prirent part, sans compter l'ami, que la crise éclata. Que se passa-t-il alors? Est-ce la passion d'Aurore qui fit explosion soudain? Est-ce la chaîne du mariage, est-ce le sentiment de l'irréparable qui provoqua cet accès de déses-

1. Wladimir Karénine ; *Rousskoïé Bogatstwo* (*Trésor littéraire russe*), de janvier 1895.

2. *Histoire de ma vie*, t. IV, p. 30.

poir ? L'idée d'une évasion traversa-t-elle sa pensée? Se heurta-t-elle à une volonté plus clairvoyante que la sienne? Quoi qu'il en soit, elle rentre à Guillery « brisée, mais calme ». Quelque chose est fixé dans sa vie, du moins pour quelques années, et la résolution fait place à l'incertitude.

Mais la sensibilité, en attendant, demande sa revanche. Décidée à vivre en femme vertueuse, elle n'en a pas moins aimé hors du mariage, elle a vu la faute de près. C'est alors que dans un invincible accès d'épanchement, ne pouvant crier sa douleur à un autre, elle adresse à son mari, le 8 novembre 1825, une lettre pathétique, toute trempée de tendresse et magnifique de générosité, où elle lui dévoile l'état de son âme, dépeint son ennui d'autrefois, le trouble et l'entraînement d'hier, et proteste pourtant de son attachement inaltérable à ses devoirs et de sa constante fidélité : confession si haute et si pure que, plus tard, quand l'avocat de M. Dudevant voulut en tirer parti contre son adversaire, au cours du procès de séparation, Michel de Bourges, pour toute réponse, se contenta de la lire d'un bout à l'autre et retourna du coup l'auditoire qui éclata en larmes et en applaudissements[1].

Quelle réponse le mari fit-il à cette déclaration imprévue? Nous l'ignorons. Mais il crut à l'innocence de sa femme, il crut à cette amitié platonique dont Aurore faisait maintenant le fondement de sa vie morale. La preuve, c'est qu'il est en tiers dans la correspondance qui s'engage dès lors entre Nohant et Bordeaux. Les lettres de l'ami sont pour lui comme pour elle. Il y est traité non seulement avec politesse, mais avec amitié, sans ombre d'affectation. En parlant surtout de ce qui intéresse Aurore, son correspondant n'oublie pas qu'il écrit « aux époux Dudevant », et jamais il ne s'écarte de la note cordiale et correcte. C'est donc bien un rôle d'ami et presque de « directeur » qu'il exerce sans y paraître, ou peut-être en y paraissant un peu, si peu que rien. M. Dudevant était-il assez homme d'esprit pour s'en apercevoir, et y aider? On n'oserait l'affirmer. En tout cas, indifférence ou confiance, il laissa aller les choses, et ne s'en trouva que mieux.

1. Cette lettre, de vingt et une pages petit in-4°, appartient à M. le vicomte de Spœlberch de Lovenjoul. Les très courts fragments qui en ont été publiés au cours des procès de 1836 et 1838 font vivement regretter que le reste en soit inconnu.

Et maintenant, nous pouvons suivre Aurore à travers les propos de son ami, comme on peut suivre sur le « rôle » d'un acteur le dialogue dont on n'a qu'une partie sous les yeux[1].

*
* *

Rentrée à Guillery, Aurore s'applique à remplir son nouveau programme de vie ; elle a fait des promesses à son ami elle veut les tenir. Cultiver son esprit et ses talents, assurer à la pensée sa place, débattre en commun les sujets qui la préoccupent, surveiller ce caractère rebelle non seulement à toute contrainte, mais à toute prudence, prendre même quelque soin de ce corps fragile, qu'elle traitait trop à la cavalière, voilà, semble-t-il, ce qu'elle avait promis. Ce dernier point fut toujours le moins observé. On l'en chapitrait doucement : « Ma sœur ne s'est point révoltée, comme une dame de ma connaissance qui ne sait ce que c'est que la douceur, la patience et la soumission, et qui se croit autorisée à faire ses conditions, à *capituler* devant la médecine... C'est que, comme dit le bon Ladoux, vous avez une tête. » Oui, elle a une tête; dès le premier jour, l'ami ne s'y est pas trompé. Il aurait fort étonné M. Dudevant s'il lui avait dit que celle qu'il traitait en enfant fantasque avait la plus volontaire et la plus indomptable des natures. « Je n'ai jamais été prudente en quoi que ce soit », dit quelque part George Sand. Ailleurs : « Il m'a toujours fallu, pour vivre, une résolution arrêtée de vivre pour quelqu'un ou pour quelque chose, pour des personnes ou pour des idées... Je n'ai jamais eu de volonté *pour moi-même.* » Ainsi s'explique cette superbe indifférence pour tout ce qu'on appelle précaution vulgaire, indifférence qu'elle porta depuis du domaine physique dans le domaine moral, quitte à savoir ce qu'il en cuit. En attendant, elle reprend à Guillery la série de ses imprudences : courses folles dans les landes, torrents d'eau reçus sur le corps, soins insuffisants dans un donjon où les portes claquent et dont les loups assiègent les avenues. Que s'ensuit-il? Des esquinancies, des vomissements de sang. « En me parlant du vent qui faisait

1. Tous les fragments qui vont suivre sont inédits.

battre les portes et éteindre les bougies dans les salles, vous me faisiez supposer qu'elles ne sont pas bien closes. Ainsi *l'anachorète de la lande* sort de sa cellule plus souvent qu'elle ne le dit et va promener ses méditations sur les bords glacés de la Garonne, au lieu de se recueillir tout tranquillement chez elle et de lire l'*Émile* en forme de pénitence, ou de dessiner comme elle l'a fait déjà si joliment le pittoresque manoir qu'elle appelle son couvent... Mais je suis fou de m'exposer à vous voir fièrement relever la tête et me dire d'un ton digne : Monsieur, je n'aime pas à être grondée[1].»

Ce n'était pas fortuitement que le nom de l'*Émile* se plaçait sous cette aimable plume. Dès la première lettre, l'entretien s'était engagé sur Rousseau. Aurore lisait et relisait avidement le *Contrat social*. — déjà ! — et témoignait quelque embarras d'en parler. N'avait-elle pas à craindre la moquerie ? N'en avait-elle pas assez souffert auparavant ? Le premier mot fut pour la rassurer : « Au fait, ma chère Aurore, il me faudrait renier mon pays, mon titre même de magistrat et mon nom pour me permettre de n'avoir pas le sens commun, et il faudrait ne pas l'avoir pour m'étonner qu'une femme comme vous se livrât au plaisir entraînant de lire les pages de Rousseau qui portent le cachet de cette éloquence brillante, de cette âme de feu qui vient enflammer celle du lecteur. » Il lui rappelle une conversation où l'un de ses amis disait à Aurore que « les femmes étaient créées et mises au monde pour faire des enfants, s'occuper du ménage et tricoter ». « Je ne suis pas tout à fait de l'avis de notre ami : et, quoique je ne m'oppose pas à ce que les femmes fassent des enfants, que je le trouve même assez naturel.... je trouve aussi fort convenable que la compagne de l'homme, qui a les mêmes affections, les mêmes intérêts, s'occupe aussi des mêmes choses... » Qu'Aurore lise donc le *Contrat*, mais en se défiant du « système ». « Laissez-moi croire que cette *clarté* de pensées ne vous paraîtra pas toujours de la *justesse*[2]. » Voilà comment la jeune femme était maintenant comprise et soutenue.

Le carnaval de 1826 vit leur réunion à Bordeaux. Le métier

1. Janvier 1826.

2. 9 novembre 1825.

de *penseuse* n'absorbait pas Aurore au point de lui faire mépriser sitôt les plaisirs mondains. Elle aimait la danse, et le laissait voir. Son ami, en rappelant une invitation acceptée en principe, le lui fait remarquer : « Si vous avez conservé pour la danse ce goût vif que je vous ai vu à Cauterets et qui vous donnait au bal un air si animé, vous vous déciderez difficilement à laisser passer les derniers jours du carnaval sans en profiter, et sans vous empresser de venir goûter un plaisir qui a pour vous des charmes si particuliers. » Le couple part, et descend à l'Hôtel de France. Casimir prend sa bonne part de distractions : courses, bals, visites, emplettes, etc. Des deux côtés, règne la plus franche, la plus solide amitié. Aurore est joyeuse sans arrière-pensée. Si elle connut jamais le bonheur ou ce qui lui ressemble le plus, ce fut à coup sûr en ces trop courts moments.

Il fallut cependant regagner Nohant. La lettre du 10 avril exprime l'extrême chagrin que l'on a ressenti à Bordeaux de leur absence. « Nous nous étions tout à fait habitués à passer nos soirées à l'Hôtel de France. » Après tout, Aurore a dû se retrouver non sans plaisir chez elle, au bout de « neuf ou dix mois de courses continuelles » ! Qu'elle n'oublie pas, au moins, d'observer « l'ordonnance » ! On lui permet les promenades à cheval le matin, quand il ne fait pas très chaud, « mais avec modération et prudence » ; on lui enjoint d'exécuter les prescriptions susdites « très ponctuellement, sous peine de mort, maladies et autres incommodités ». Quant au tabac, dont la jeune femme réclame une petite provision, fi donc ! « je ne puis croire qu'après les serments les plus solennels et les plus volontaires, vous et Casimir. Casimir et vous, ayez pu vous décider à vous parjurer si promptement ».

Un certain laisser-aller dans les habitudes, quelque chose de trop masculin dans les goûts s'est révélé chez Aurore, qui contrarie le correct magistrat. Il sait bien qu'avec elle il faut toujours s'attendre à de l'étrange. Tout est chez elle matière à imprévu : « Vous êtes née, ma chère amie, pour les aventures extraordinaires. » Ne voilà-t-il pas que pendant le retour « un cheval s'est évanoui dans ses bras » ! Enfin, « vous en avez été quitte pour la peur, si tant est que vous me permettiez de vous supposer un sentiment aussi fémi-

nin ». Pas féminine non plus, la chasse à courre qu'elle lui a complaisamment décrite, avec l'égorgement final. Il la plaisante avec douceur et sérieux sur ce divertissement d'une brutalité masculine. Passe pour une visite à des forges qu'elle lui a décrites merveilleusement : d'autres ne décrivent « que pour les yeux, elle pour l'esprit ». Et, insensiblement, une pointe de littérature se glisse dans cette « direction » spirituelle. Si Aurore se complaît dans de copieuses descriptions (bientôt elle composera des espèces de scènes), c'est qu'elle trouve à cet exercice déjà plus littéraire qu'épistolaire une satisfaction de son instinct secret. L'ami est loin de prévoir où cela la mènera ; elle ne s'en doute pas davantage. Mais le moment est intéressant : c'est pour mieux pénétrer dans la vie l'un de l'autre qu'elle veut traduire, outre ses émotions morales, ses impressions pittoresques. Insensiblement, le terrain de la correspondance, sans précisément changer, s'élargit, se diversifie. Il faudra que son correspondant suive Aurore dans ce nouveau développement de sa nature, qu'il s'habitue à la considérer sous plusieurs aspects. Lui-même se laissera bientôt gagner à l'innocente manie d'écrire des « morceaux », pour se mettre à l'unisson de son amie ; et les corrections style Charles X qu'il va proposer à sa romantique correspondante ne manqueront pas d'un rococo plein de saveur.

Mais la littérature, en 1826, n'est encore entre eux que la fanfreluche : le fond des lettres reste très sérieux. Retombée à Nohant, Aurore songe à remplir de son mieux ses devoirs de maîtresse de maison, et de mère ; de mère surtout. Maurice a près de trois ans. Auprès de lui joue sa petite cousine. Léontine Chatiron, la fille d'Hippolyte : et Aurore, qui ne fait jamais rien à moitié, entreprend d'élever cette enfant un peu négligée d'un père plus que négligent, en commun avec son petit garçon. Elle va se faire leur institutrice, cette tâche lui sourit.

Elle croyait avoir la vocation de l'enseignement : elle l'avait bien. Mais quel plan d'éducation suivre ? Est-ce pour eux, ou pour nous, qu'il faut élever les enfants ? pour le monde, ou pour l'école, ou pour la famille ? Faut-il les former pour la société telle qu'elle est, ou pour la société telle qu'elle devrait être ? Aurore, comme sans le savoir, s'attaque d'instinct aux

plus redoutables questions : à l'exemple de son maître Rousseau, elle est révolutionnaire *a priori*, parce qu'en tout elle veut suivre des principes, et que sa conception de l'humanité est tout idéale. C'est une erreur de croire qu'elle est *devenue* telle : elle était ainsi d'emblée ; il n'était pas dans sa nature d'être autrement. Aussi les premières questions qu'elle se pose sont-elles significatives. La sagesse de son ami l'en raille d'abord : « Je trouve vos plans d'éducation parfaits, quoique je reconnaisse qu'ils sont un peu vagues... Faites-vous aimer de vos enfants, c'est à quoi je suis bien certain que vous réussirez sans effort ; et pour cela vous n'avez pas besoin de système nouveau : suivez celui que vous avez adopté avec vos amis. » Donc pas de projets précipités, pas d'illusions dangereuses ; surtout, que l'esprit reste froid : « Usez largement de cette patience et de ce calme dont vous vous trouvez pourvue, et que jusqu'à présent vous n'avez pas dépensés avec profusion [1]. »

Aurore est piquée. Elle répond un peu vivement, et attaque « l'humeur caustique » de son ami. Celui-ci revient sur son propos, et s'explique longuement, galamment, avec beaucoup de bonne grâce. Mais cela ne suffit pas à la jeune femme. Comme le cheval de sang qui a senti le mors, elle se cabre. On lui reproche de mettre la politique dans l'éducation : eh bien ! oui ! elle l'y met. Voilà le grand mot lâché : c'est à la mère de former le petit citoyen, et le devoir est là, et quiconque ne pense pas ainsi est un « jésuite ». « Arrivons à votre lettre, répond l'ami. Vous voulez donc un sermon ! vous m'injuriez, vous m'accusez d'*intolérance*, vous m'appelez *jésuite*, et vous voulez un sermon sur la politique ! Vous me dites que vous vous méfierez de moi et que vous croirez mes adversaires, et vous voulez que je tâche de vous convertir ! Vous me proclamez *hypocrite*, et vous me chargez de vous convaincre ! Voilà bien de l'imprudence, et je devrais vous en punir en vous ennuyant pendant une heure. Mais vous vous faites ensuite si humble, si souple, si attentive, que ce serait conscience de vous châtier [2]... » Et le galant homme tend la main, atténue,

1. 17 mai 1826.

2. 4 août 1826.

plaide les droits de la tradition, montre l'incertitude de l'avenir. Surtout, il s'élève contre ce qu'on appelle en politique les *partis :* c'est faire œuvre dangereuse que d'élever un enfant « en vue d'un parti ». Il n'y a pas, en éducation, d'erreur plus capitale. Il conclut en prêchant ce qui fit toujours horreur à son amie, l'entre-deux, le juste-milieu : « Dans une discussion politique, quand j'en avais (car je n'en parle jamais plus, c'est folie), j'étais toujours royaliste avec le libéral, libéral avec le royaliste, parce qu'en effet je ne suis ni l'un ni l'autre, et que je les crains tous les deux, car tous les deux veulent autre chose que ce qu'il faut. »

L'incident paraît clos. Mais quel grave dissentiment et sur quelle matière ! On demeure saisi de voir tout le chemin parcouru en quelques mois, et comment, dès sa première manœuvre, l'esprit d'Aurore court à l'assaut de la question politique. Elles paraissent désormais bien frêles, les barrières que l'amitié élève sur sa route. Encore quelques vigoureuses poussées, et l'on sentira ce que peut cette force en liberté.

*
* *

C'est la littérature qui fait les frais des lettres suivantes. Aurore, qui a déjà découvert le paysan, et qui l'aime profondément, — sans d'ailleurs en être dupe, — a parlé à son correspondant de ces humbles amis avec son habituelle effusion de cœur. « Vous me jetez, dès l'abord, dans un pays inconnu, au milieu de vos paysans; vous me faites entrer précipitamment dans toutes les chaumières : vous voulez que je visite également celles où l'on rit et celles où l'on souffre, que je m'assoie à la table de leurs cabarets et au chevet de leur lit de mort : j'entends, en même temps, les élans de l'ivresse et les plaintes de la douleur; je respire à peine, et vous vous excusez presque de ne pas m'entraîner à une noce[1]... »

Une autre fois, c'est l'Auvergne qu'elle dépeint, durant un court séjour au Mont-Dore ; l'Auvergne, inférieure aux Pyrénées pour la majesté et la grandeur de ses montagnes,

1. 28 octobre 1826.

plus originale peut-être par la nature et la couleur de ses rochers. Mais l'Auvergne ne rappelle rien au cœur du magistrat, — tandis que les Pyrénées!... « J'ai parcouru avec vous les montagnes d'Auvergne: j'ai admiré ces débris volcaniques, j'ai ramassé les fleurs que vous jetiez aux vents, et j'ai regretté avec vous nos beaux sites de Cauterets. Oh! que la nature y est plus belle et plus grande! Qui peut produire au Mont-Dore les émotions du Pont d'Espagne? Qui y remplacera ce lac de Gaube sur les bords duquel on passerait sa vie? Qu'offrent-ils seulement de comparable aux cascades de Leytoure? Quels *Auvergnats* offriront jamais le coup d'œil si gracieux et si pittoresque en même temps de toutes les chaises de Cauterets grimpant par groupes, épars sur la montagne, jusqu'à la Vallée aux Brouillards, escortées par une jeunesse folâtre, avide de légers périls et des sensations nouvelles et délicieuses que lui faisait éprouver sa course sur les rochers?... Et, s'il faut changer de ton, où avez-vous trouvé un second Pâris qui, au retour de cette promenade, s'agenouillait devant vous, et lavait, dans les eaux chaudes de la Raillère, vos pieds trempés d'une humidité pénétrante?

» Plus on se rappelle les Pyrénées, plus on les aime. Le temps s'écoule en vain : les distances s'augmentent entre vous et elles, et les souvenirs qu'elles vous ont laissés deviennent plus frais, plus distincts; les années passent, et vous vous y attachez davantage: il en est d'eux comme des amis[1]. » Et là-dessus notre voyageur, dans son exaltation, parle d'aller « mesurer les Alpes » avec sa sœur, une jeune et charmante veuve dont le nom, Indiana, fournira à George Sand le titre de son premier roman.

On voit combien George Sand, parlant plus tard de l'absent mystérieux qui complétait alors sa trinité morale (« Dieu, moi et *lui* »), avait raison de l'appeler: « romanesque autant que moi-même ». Romanesque, il l'était d'esprit et de cœur, en toute chasteté. Romantique aussi, mais d'une façon très superficielle: le romantisme lui allait comme les modes de Paris vont aux provinciaux distingués. Il y a dans ses lettres, copiée de son écriture la plus soignée, une ballade en prose ultra-

1. 29 septembre 1827.

romantique, d'un poncif à faire pleurer, la *Ballade du châtelain de Crozan :* « Écoute, Arthur... », etc. Toute la lyre y passe, et le varlet anglais, et l'orfraie, et Valtrude la nourrice, et la princesse Odette, et « le fils de Théobald », et « le courage d'une mère », et l'esquif, et l'écluse du moulin de Châteaubrun ; enfin, le « merci, mon Dieu ! » Le crime est déjoué : « L'enfant de Théobald sera châtelain de Crozan ! »

Voilà un romantisme d'une puérilité rassurante. Et, en effet, ni l'âcre mal du siècle, ni la désespérance corrosive de la jeune littérature n'ont entamé l'âme croyante, et ferme sous sa douceur, de l'ami d'Aurore. Solide sur son ancre spiritualiste, il peut avoir des tristesses, des mélancolies passagères : il ne connaît pas le doute, la colère, le désespoir. Les grands élans comme les grands abattements qui, chez Aurore, dessinent déjà leur rythme alternatif, lui sont inconnus, lui seront toujours inconnus. C'est cette constance qui a d'abord attiré la jeune femme auprès de lui : cette inquiétude s'est réfugiée auprès de sa sécurité. Mais la sécurité est-elle communicable ? N'a-t-elle même pas, à la longue, quelque chose d'irritant ? Ceux qui ont trouvé sans chercher, sont-ils longtemps bien venus à conseiller ceux qui cherchent sans trouver ? Nous touchons à l'année 1828, où la crise morale commence à revêtir chez Aurore un caractère de profonde gravité. Est-ce la prédication d'un esprit tranquille qui la sauvera du mauvais pas ? Dès lors qu'il faut prêcher, n'est-ce pas mauvais signe ?

Il y paraît bien, dans ce passage où l'allusion semble directe. Il s'agit d'un *Traité sur l'âme*, écrit par une femme athée. « Ce qui domine surtout dans son ouvrage, c'est l'absence totale de conviction. L'auteur nie, et chaque ligne de son livre est une protestation formelle contre ce qu'il dit, un démenti de la doctrine funeste à laquelle sans doute des malheurs réels ou imaginaires l'ont poussé. Vous devinez peut-être à ces mots, ma chère amie, que c'est une femme qui l'a écrit, et vous ne vous trompez pas. Les femmes généralisent toujours leurs impressions personnelles. L'univers n'a pas de verdure si les arbres de leur jardin sont dépouillés ; qu'elles voient repousser les feuilles, l'hiver n'existe plus dans la nature. L'auteur de mon livre sera, je l'espère, dans ce cas. Sa lecture m'a inspiré pour elle un vif intérêt,

et je souhaite ardemment qu'elle revienne de son erreur. Je prie Dieu qu'il lui envoie les plus belles fleurs, et quand elle les verra brillant d'un nouvel éclat, elle comprendra que bien des choses paraissent mortes et sont seulement cachées, et que, de même que le véritable amour dont elle parle, l'âme ne s'éteint jamais[1]. »

Les réponses ne se font pas attendre, pressantes, éloquentes, ou plutôt ces réponses sont des questions. Que croire? Où est la vérité? Quels sont les garants de la foi? C'est la note douloureuse qui commence à résonner, c'est une âme en peine qui crie du fond de son désert. L'ami voudrait d'abord s'y méprendre : il essaie de badiner : « Écrire une lettre dans un jardin à demi fleuri, aux rayons du soleil renaissant, en voyant folâtrer Maurice et caressée par les doux zéphyrs est une trop agréable occupation pour que vous en ayez pu souffrir. Voilà ce que je me dis pour étouffer mes remords[2]... » Mais de nouveaux cris, de nouvelles sommations le mettent en demeure. Il sent alors toute l'étendue du mal, il s'en effraie. Et il se hâte, s'il en est temps encore, d'arracher son amie au danger de philosopher. De là une très belle et très noble lettre, dont le seul défaut fut de ne plus arriver à son heure. Qui, d'ailleurs, avec une telle femme, eût pu se flatter d'arriver à temps?

« Il me semble, ma chère Aurore, que c'est pour moi comme un devoir de ne pas laisser passer quelques articles de votre lettre sans en causer un instant avec vous. Vous m'apprenez qu'au milieu de vos longues insomnies votre esprit travaille et dissèque vos sensations, ne laisse pas même pures et intactes celles de bonheur ou de plaisir qui peuvent vous être échues dans la journée, et vient ainsi en empoisonner la source. Je voudrais sincèrement, ma bonne amie, non pas discuter avec vous les résultats de vos *soucieuses* recherches, comme vous dites si bien, mais vous prémunir contre le danger qu'elles peuvent offrir. Quant aux haillons de lumière que vous en retirez quelquefois, je vous l'avoue, la nuit la plus obscure me paraît pour vous préférable, pourvu que vous

1. 19 février 1828.

2. 28 mars 1828.

consentiez à ne pas fixer vos regards sur cette obscurité jusqu'à ce que vous aperceviez ces millions d'étincelles trompeuses que l'œil finit par découvrir quand on en est là...

» Pour se lancer dans la philosophie (et c'est bien véritablement de la philosophie que vous faites), il faut partir de bases fixes et invariables, acquises soit par une force d'esprit analytique et réfléchi que ni vous ni moi ne possédons probablement, soit par l'étude approfondie des maîtres en cet art. Ce serait déjà un long travail que d'arriver à ces bases ; peu les ont posées, et les veilles de toute une vie ne suffiraient pas pour y construire. Voltaire, qu'on range, je ne sais pourquoi, au nombre des philosophes, n'a jamais véritablement et de bonne foi creusé une idée, et ne sut que plaisanter sur tout. Mais ses plaisanteries n'étaient qu'impuissance, et, si au lieu d'être caustique et méchant (car son style seulement est gai, le fond de ses plaisanteries ne l'est jamais), si, dis-je, au lieu d'être caustique il eût eu votre esprit bon et rêveur, le même vague, la même incertitude l'eût entouré ; je doute même qu'il eût obtenu vos bribes, vos flammèches volantes... Ne faites donc pas comme lui : ne vous laissez pas aller à cet esprit de frivole recherche qui ne peut offrir de but utile, parce qu'il ne part pas de données positives, de résultats acquis, pour arriver à d'autres résultats, parce qu'il voltige sur divers objets qui ne peuvent se traiter et s'approfondir chacun à part. Tout se lie, tout s'enchaîne dans la nature morale comme dans la nature physique. Et que diriez-vous d'un homme qui, sans connaître les mathématiques, ni l'histoire naturelle, voudrait creuser tous les phénomènes de l'électricité par exemple ?...

» Vous allez rire, ma chère Aurore, mais je vous compare à toute une époque : et ce n'est pas à vous seulement que j'applique ma comparaison, mais à tous les hommes. Il y a dans la vie de tout homme un moment qui arrive plus tôt ou plus tard, suivant que sa vie a été plus ou moins agitée, plus ou moins heureuse ; moment où, fatigué de son propre mouvement, l'esprit s'arrête : une révolution s'opère. C'est l'écroulement de l'ancien monde. Après ce moment de repos, ou plutôt de léthargie, occasionné par la lassitude, arrivent les sophistes remuants et chicaneurs, je veux dire ce désir de tout creuser, de tout approfondir qui fatigue le cœur (qui a l'air

de n'y être pour rien), plus encore que la tête qui semble seule occupée. Cette époque de la vie que je désigne est encore trop agitée, a trop de sentiments pour permettre la réflexion, du moins telle que celle-ci doit être pour amener de grands résultats. Tout au plus pourrait-on alors, — mais il faudrait pouvoir se dégager, — avoir assez de force pour mettre son être hors de ses études; tout au plus pourrait-on les commencer avec méthode et lenteur sur des sujets loin de soi. Que si, au contraire, c'est soi-même qu'on prend pour sujet, si vos réflexions, vos sentiments sont soumis à un scalpel si peu exercé et conduit par une main si peu sûre encore, on risque de s'estropier mille fois avant d'avoir appris à s'en servir.

» Je vous le répète, ma chère amie, ce sont des sujets de dissertation trop élevée pour que puisse les traiter dignement; mais voilà quelques idées dont je voudrais que vous fissiez votre profit. Abandonnez ces pensers qui deviennent frivoles quand on ne peut les traiter avec la profondeur qu'ils méritent. Laissons aux sages des siècles le soin de nous expliquer notre nature, de creuser l'homme, d'étudier et de comprendre, s'ils le peuvent, ce mystérieux mélange qui nous fait vivre, penser et sentir; et pour nous, n'étudions que nos devoirs, sans nous demander qui les imposa, sans chercher surtout à savoir pourquoi telle chose est le devoir, pourquoi telle autre est l'opposé.

»... Vous me demandez, ma chère amie, si j'ai des idées arrêtées sur tout. Je croirais presque inutile de répondre à cette question maintenant, si je ne tenais à renverser ce piédestal sur lequel vous paraissez vouloir me placer. Vous avez en vous un type de la raison, de la sagesse; vous façonnez dans votre imagination un être selon ce type, et, quand vous l'avez fait, *quand vous l'avez fait vous-même*, vous dites : « C'est un tel! » — Non, non, je n'ai pas d'idées arrêtées et raisonnées sur tout. Et oserai-je l'avouer? faut-il briser l'idole d'un seul coup? je n'ai, je le dis à ma honte, d'idées arrêtées sur rien : personne n'a moins réfléchi que moi; c'est à peine si je sais ce que c'est[1]. »

1. 10 mai 1828.

Quel jour ne jette pas une pareille lettre sur l'état moral de la future George Sand, cinq ans avant *Lélia* ! Quelle révélation aussi sur la force irrésistible du génie qui l'agite ! Elle vit encore au foyer, mais son âme est déjà travaillée de tempêtes intérieures. Elle est « en puissance », dès 1828, tout ce qu'elle sera plus tard. Ces insomnies fiévreuses, cet appétit des problèmes insondables, cette dissection de l'idée du devoir, cette incurable maladie de l'esprit qui a son siège dans le cœur ; enfin, cette impossibilité de vivre autrement que de sa souffrance et cette nécessité de se repaître de ce qui vous torture, tout, jusqu'à ce besoin de se forger parmi les hommes des idoles en qui l'on veut réaliser, bon gré mal gré, l'idéal rêvé de sagesse, de justice ou de bonté, tout cela, c'est déjà Lélia : c'est George Sand telle qu'elle sera, jusque vers la trente-cinquième année, mais George Sand avant l'éclat, avant les actes, avant le défi jeté à l'opinion. Nous assistons à l'éclosion spontanée de cette âme nouvelle : et, loin que ce pessimisme lyrique de sa première période apparaisse comme quelque chose de voulu, d'appris ou d'imité, nous surprenons ici le premier bouillonnement du fleuve souterrain, nous en découvrons la source intime et profonde.

Faut-il un dernier trait ? Il sera fourni par la haine, — c'est le mot, — la haine qu'Aurore se portait alors à elle-même : « Car c'est plus que de l'indifférence que vous avez pour vous-même, écrit le perspicace ami : vous n'en parlez qu'avec répugnance et brièveté, comme on fait de tout sujet qui déplaît ou ennuie. Si on est contraint de le traiter, on l'effleure, on le touche à peine, et l'amertume perce dans le peu de mots qu'on en dit. C'est donc presque une violence que vous vous faites en ma faveur quand *vous vous abordez* : devrais-je n'en pas être reconnaissant ? peux-je me plaindre si le sacrifice n'est pas complet ? Puisque je vous connais cette disposition, il y a de l'égoïsme dans mes exigences, quoiqu'elles se voilent sous les apparences du plus tendre et du plus vif intérêt pour vous. C'est donc cette disposition même, c'est ce cœur de vos souffrances que je devrais attaquer ; le reste irait de source, si je pouvais adoucir cette amertume de pensées et corriger cette malveillance que vous avez d'abord eue pour vous seule, qui s'étend comme les ronces et l'ivraie

sur le champ que le maître ne cultive pas, et qui, comme elles, cache et flétrit le germe des plantes les plus saines, du froment le plus pur. Mais comment y parviendrais-je, comment mes travaux ne seraient-ils pas stériles[1] ? »

Ces alarmes n'étaient pas vaines, et l'inutilité de ces efforts était déjà chose démontrée. Ce qui prouvait combien le fossé s'élargissait entre eux chaque jour, c'est qu'Aurore, sinon lasse de discuter (car elle ne se lassait pas facilement), en tout cas renonçait à se faire comprendre, et cherchait à se dérober. Elle répondait peu ou point aux questions précises qu'on lui adressait sur son compte. L'ami s'en plaint, avec une netteté qui fait le plus grand honneur à son caractère. Il veut lutter pied à pied ; il n'entend pas profiter d'une négligence affectée pour renoncer à ses droits, à ses devoirs d'ami. « Je tiendrais d'autant plus à recevoir des nouvelles de Nohant que vous m'en donnez moins. Quant à moi, vous savez toujours comment je suis. Près de mourir, je vous écrirais encore avec franchise ; vous, au contraire, vous semblez croire, vous *feignez* de croire, devrais-je dire (car il n'y a pas de bonne foi dans votre fait), que ces relations m'ennuient ou me fatiguent si elles sont longues : ces tromperies simulées, ces phrases banales de lettres écrites à « ses amis » et non pas à *un ami*, ne vous vont pas avec moi. Mettriez-vous du rouge, ou vous pareriez-vous seulement, si j'arrivais à Nohant ? Et des lettres entre nous ne sont-elles pas destinées à suppléer à cette horrible impossibilité de se voir[2] ? »

Cet accent ferme, ce ton exceptionnel d'autorité durent faire impression sur Aurore, et bonne impression : car elle aimait à sentir l'énergie d'autrui, et elle a toujours eu ce secret désir d'en éprouver une assez forte pour qu'elle domptât la sienne. Mais sa propre nature était déjà si robuste qu'elle échappait à la prise ; et dans tout le reste de sa vie ce fut peut-être son plus grand malheur d'avoir trop d'énergie pour une femme, ou d'avoir trop facilement dominé ceux dont elle aurait voulu pouvoir se faire l'esclave.

Ainsi, soit sous la poussée invincible de sa nature, soit par

1. 6 août 1828.

2. Même lettre.

l'extension croissante de sa curiosité et l'indépendance de ses pensées, elle échappait au directeur qu'elle s'était donné. Et elle n'était pas femme qu'on pût intimider avec ce mot : « Prenez garde, tout se tient dans la morale comme dans la nature! » Menace imprudente, plutôt faite pour l'aiguillonner. Elle ne demandait, elle aussi, qu'un levier pour soulever le monde moral, ce levier fût-il la révolte. Elle s'évadait donc en tous les sens. Jusqu'en ses délassements littéraires, une préoccupation nouvelle apparaissait. Dans son style, résonnent dès lors deux notes, l'une purement narrative et descriptive, qu'elle a trouvée du premier coup par enchantement; l'autre mélancolique, où gronde une philosophie de désespéré. Vers le mois de juillet 1828, deux paquets de manuscrits sont venus s'abattre à la fois sur la table de son ami. Le premier se composait presque uniquement de récits. A défaut des textes eux-mêmes, voici le jugement du destinataire : « Les récits du premier mériteraient d'être imprimés et feraient pâlir l'auteur du *Voyage autour de ma chambre* et l'aimable ermite de la Chaussée-d'Antin. Et cependant ils faisaient des livres, et vous, vous m'écriviez. Au reste, c'est probablement pour cela que c'est *si mieux*... Songez, chère amie, en lisant ces mots, que je ne vous ai jamais adressé un compliment de ma vie, que je ne suis rien moins que flatteur, et que je ne vous ai même jamais dit ce que je pensais de vous en ce genre : votre cœur est tellement au-dessus de votre esprit que je ne vous ai jamais parlé que du premier. Cette fois-ci, mon opinion sur l'*autre* m'a échappé, et ce sera la dernière comme la première fois. Seulement, passez-moi la satisfaction de vous le répéter, vos récits sont des chefs-d'œuvre d'élégance, de simplicité, d'esprit, et votre cœur donne la vie à tout cela, ce qui manque aux compositions d'un auteur[1]. »

Rien de plus explicite que cet éloge en quelque sorte involontaire d'un homme de goût et d'un ami tendre. L'homme de goût, émerveillé, sait que cette femme a le *don*, et il salue cette disposition géniale une fois pour toutes, afin de n'y pas revenir, car il a des craintes. L'ami tendre insiste avec complaisance sur la supériorité de ce cœur, de ce cœur grand et

1. 18 juillet 1828.

généreux, qui pourra mettre la femme en garde contre les tentations de l'auteur. Une noble inquiétude se lit entre ces lignes si franches. Elle s'exprime clairement dans une autre lettre relative au second envoi : « Je vous disais dans ma dernière lettre que votre deuxième paquet méritait de longues et sérieuses réflexions. Mais en y songeant je reconnais l'impossibilité. Raisonnerais-je? Oh! que les raisonnements sont froids, quand ils répondent aux plaintes du cœur! qu'ils touchent peu! j'aime mieux essayer de votre manière, et vous adresser un *chapitre*[1]. »

Là-dessus, l'aimable sauveteur se jette, lui aussi, en pleine allégorie morale, en pleine prédication détournée. « Le malheureux a dit dans son cœur, comme l'impie : Il n'y a pas de Dieu! Il l'a dit, mais il ne l'a pas cru! » Il multiplie les appels. Il essaie de combattre la désespérée par ses propres armes, il relève ses propos, plaide le sentiment : « Oh! dites-moi, vous qui dites : *Je ne suis que boue et poussière!* vous qui demandez ce qu'est une créature de moins : avez-vous vécu dans les champs? êtes-vous entrée dans la chaumière du pauvre? l'avez-vous vu près de périr? vos soins l'ont-ils ranimé? etc. » L'allusion est aussi directe que possible dans tous ces passages, ainsi que dans ce dernier sur Zamora et Félicie (lisez Aurore et son fils Maurice) : « En jetant un regard sur cette jeune Félicie si pure, si simple, si attachante, dont l'aspect semble fait pour ramener la sérénité dans une âme, vos funestes pensées ne se sont pas enfuies! Et c'est dans ce cœur naïf et ouvert que vous jetez ces funestes semences! Vous ne craignez pas de flétrir la fleur avant que l'air du matin l'ait épanouie!... O Zamora, Zamora, réveille-toi! reviens à nous! »

Mais Zamora ne voulait pas se réveiller, Zamora ne devait pas revenir. Elle ne répondit que par le silence. Frayeur de son correspondant. Le 14 août, il constate qu'il est depuis un mois sans nouvelles. Il en sollicite. Rien. Alors, prenant un parti brusque, il écrit le 29 août pour annoncer qu'il arrive. Quelques jours après, au début de septembre, il débarque à Nohant. Ils ne s'étaient pas vus depuis deux ans et demi.

1. 7 août 1828.

*
* *

Sa surprise ne fut pas médiocre de trouver une femme dans le huitième mois de sa grossesse. Peu après son arrivée, un cri perçant, poussé par la petite Léontine, bouleversa Aurore qui crut à un malheur : ses couches en furent hâtées. Solange vint ainsi au monde plus tôt qu'on ne l'attendait. Quarante-huit heures après, sa mère vaquait aux affaires du ménage. Malgré cette promptitude, le moment était peu propre à la causerie. Aussi l'hôte ne s'attarda-t-il pas. Le 25 septembre, il était déjà de retour « à son chai », et demandait des nouvelles de Nohant, dans une lettre cordiale, mais non sans quelque froideur. Dès lors, nous perdons sa trace. Nous savons qu'en 1829 Casimir et sa femme renouvelèrent leur visite à Bordeaux, qu'au commencement de 1830 il y avait encore échange de commissions et de petits présents. Mais les lettres sont introuvables ; et, passé cette date de 1830, le silence se fait, subit, complet. Que s'est-il donc passé ? Comment s'est dénoué ce roman vertueux ?

Sans doute de la façon la plus simple du monde. L'ami (nous ne raisonnons maintenant que par hypothèses) ne dut pas retrouver en 1828 la femme qu'il avait connue en 1825, et revue déjà légèrement changée en 1826. L'auteur des lettres pessimistes qui l'avaient si fort alarmé était une seconde femme, développée soudain ; l'épouse de Nohant en était une troisième, transformée de ton et d'allure par les nécessités du milieu, et, qui dut le dérouter. Des deux côtés on dut comprendre que quelque chose entre eux avait pris fin. Le poétique malentendu de leurs âmes s'évanouit à ce brusque rapprochement. Ils étaient désormais l'un et l'autre trop maîtres de leurs pensées et de leurs vouloirs, ils avaient trop conscience de leur contraste foncier pour persister dans une collaboration morale qui se serait tournée dorénavant en hostilité. La vie ayant opéré son œuvre, ils se cherchaient encore et ne se trouvaient plus.

Les rapports durèrent-ils au delà de 1830 ? Il est peu probable ; en tout cas, nous n'en savons rien. L'explication que George Sand donna plus tard de cette sorte de rupture[1]

1. *Histoire de ma vie*, t. IV, p. 58.

est-elle exacte? Se retira-t-elle par délicatesse? Voulut-elle simplement prévenir ce qui était inévitable? Entra-t-il dans son détachement moins d'abnégation que de fierté? Nous n'avons aucun moyen de décider la question. Mais il est un fait désormais acquis : je veux dire la sincérité et la profondeur d'un sentiment, conçu par deux cœurs purs, et entretenu avec dévotion par deux volontés qui tendent à agir l'une sur l'autre pour le bien et pour la noblesse morale. C'est cette recherche, c'est cet effort qui dégagent chez Aurore le talent encore indécis et provoquent l'aspiration toujours ascendante de la pensée. C'est ce désir de sauver une âme en peine qui développe chez son ami des ressources analogues; et, malgré le malentendu final de leurs esprits, on ne peut dire que leur œuvre ait été illusoire, puisqu'ils firent de la vertu avec de l'amour. Ils apprirent l'un de l'autre et l'un pour l'autre à penser, à sentir, à souffrir — et à renoncer.

Veut-on maintenant un autre aspect de cet être multiple qu'est madame Dudevant? Quand on parcourt la Correspondance imprimée, les lettres aux Saint-Aignan, — et surtout les lettres inédites, — on éprouve une certaine surprise. L'humeur folâtre de la petite mariée s'est changée en verve masculine : les jeux de mots vont leur train ; une bouffonnerie déployée à tout propos dénonce la ferme intention de s'étourdir et de rire. On ne hait pas le travestissement, la mystification, voire l'élucubration d'un goût douteux, le pique-nique littéraire à propos des olibrius qui décorent La Châtre. La petite ville se vengera cruellement ; qu'importe? Une nasarde bien appliquée est drôle un instant. L'essentiel est d'oublier la vie, d'éviter le spleen ténébreux qui nous guette, de donner le change à des pensées naturellement funèbres. De temps en temps, un accès de toux, un crachement de sang vient couper cette gaieté voulue ; c'est matière nouvelle à plaisanteries. On voit à plein le parti pris d'abuser l'observateur et de ne pas se laisser pénétrer. Si sa mère s'inquiète sérieusement, Aurore répond sérieusement : « Ne croyez pas, ma chère maman, que ces dérangements de santé aient aucune cause morale. Je ne vous en ferais pas un mystère, car je serais bien sûre de trouver en vous plus d'indulgence et d'intérêt que partout ailleurs. » En réalité, elle

fait mystère de sa situation à tous, et surtout à sa mère. Où tout cela la conduira-t-il? Elle n'en sait rien encore. Mais, d'ores et déjà, elle veut sauvegarder l'indépendance de ses résolutions; et cet étourdissement qui s'affiche est une politique et un calcul.

Comment d'ailleurs s'étonner de ce ton mal élevé, de ces propos de garçon? Elle n'est entourée que d'hommes; elle n'a eu affaire, sauf courte exception, qu'à des hommes depuis l'âge de l'éducation. Après Deschartres, c'est Hippolyte Chatiron; après Chatiron, Casimir. Depuis le retour à Nohant, des Berrichons originaux et amusants, mais peu féminins, sont venus peu à peu combler le vide insupportable du tête-à-tête conjugal et fraient avec Aurore familièrement, comme des camarades. C'est le fidèle Papet, le caustique Duteil, l'intelligent Duvernet, le grave Rollinat, le « Gaulois » Fleury, le « Malgache » Néraud, l'homme à l'*ajoupa*: tous initiateurs ou excitateurs en leur genre, tous utiles à cet esprit un peu amorphe et incolore qui prenait forme et teinte au rayonnement capricieux de ces diverses facettes dirigées vers lui comme vers un centre: mais tous ou presque tous frustes, incomplets, volontiers sans-gêne comme on l'est à la campagne, et « entre hommes ». Cette grande liberté de langage, qu'Aurore avait toujours connue d'ailleurs autour d'elle, l'accommodait au lieu de la gêner. Elle a eu ainsi, toute sa vie, comme deux langues et comme deux natures: celle du commun, la factice, qui la mettait en rapport avec tous; et la sienne propre, la vraie, qui ne comportait de commerce qu'avec une élite.

Mais de tous les hommes qui entouraient madame Dudevant, le plus « homme », au sens fâcheux du mot, était certainement son mari. Dépaysé à Nohant, alourdi, alenti par l'atmosphère berrichonne, l'ancien sous-lieutenant avait promptement glissé au gros maître de ferme. Du fermier il avait déjà le goût des bourrades, le commandement brutal; Hippolyte lui donna celui de la boisson: de lui-même il prit celui des servantes. Aurore, dès ses relevailles, constatait l'adultère sous le toit conjugal. Toute la vengeance qu'elle en tira fut d'affranchir sa chambre, et par là son travail: car elle commençait à écrire la nuit.

C'était un commencement d'indépendance, et peut-être, et

sûrement, l'article que sa fierté mettait à plus haut prix. Elle continua à fermer les yeux sur l'étrange administration de Casimir, qui acheta un jour vingt-cinq mille francs une part de frégate « dont on lui avait montré l'image », et qui n'existait qu'en image. De plus graves soucis la préoccupaient, l'éducation de Maurice par exemple, et aussi cette vie en partie double qui devenait de plus en plus fatigante, les soins de la maison absorbant ses heures de jour, et ses études entamant ses heures de nuit.

Pour être du moins secondée, dès 1829, elle faisait venir de Nîmes un précepteur. Par une chance, il se trouva que ce Méridional était de la variété taciturne. Esprit sérieux, caractère froid, — « stoïque », disait-elle, — Boucoiran fut bientôt son ami le plus solide et son aide le plus indispensable. Dès lors elle respire. Puis, ayant à gouverner ce gouverneur et à s'observer un peu, c'est tout à coup comme un ton d'autorité tranquille qui lui vient, et il se manifeste en elle un ascendant de maturité subite. En quelques mois, son esprit gagne des années. Au lendemain de quelques divertissements puérils auxquels elle se mêle encore, elle prend tout à coup la parole de très haut, voyant les choses de très loin, tranquillement, posément, dans une attitude fixe d'immuable et hautaine indulgence.

C'est comme un impalpable dédain qui plane, à moins que ce ne soit une pensée sereine. Mais non, la sérénité a quelque chose de moins volontaire; ici la supériorité est consciente, quoique modeste. Voyez quelle distance elle met entre elle et sa mère par certaine réponse : « Quant aux anciens chagrins dont vous me parlez, je ne veux pas non plus me les rappeler. Si j'y songe quelquefois malgré moi, c'est pour m'affliger des préventions que quelqu'un sans doute vous avait suggérées à mon égard. Qui ce fut? il n'importe. Je n'ai besoin ni envie de le savoir, non plus que de m'en venger. Ce n'est pas à ma mère que je m'en prendrai et à qui j'adresserai jamais un reproche. Je fus innocente en dépit des calomnies; si quelque autre sujet de chagrin s'éleva entre nous, c'est moi sans doute qui eus tous les torts, et je m'efforcerai toute ma vie de les réparer[1] ».

1. 12 avril 1829 (*Lettre inédite*).

Oubli, pardon, indulgence, voilà pour les injures passées : pour les injures présentes, indifférence, à l'ordinaire; sinon, quand elles passent la mesure, ce mépris chrétien qui s'appelle pitié. Telle se dégage nettement, avant le coup d'éclat final, la physionomie de ce saisissant caractère. Quand des pécores de La Châtre entreprirent de plaisanter devant elle Boucoiran sur son « innocence », pour faire entendre qu'elle l'avait « déniaisé », elle ne comprit pas d'abord, puis haussa les épaules. L'honnête jeune homme l'ayant pris sur un autre ton, elle lui répondit par une lettre superbe de dédain et de fierté. S'abaisser à répondre? A quoi bon? « Il y a des choses si grossièrement choquantes qu'il n'y a plus de colère et d'indignation capables de les repousser. On ne s'amuse pas à siffler les ordurières platitudes d'un bateleur, on hausse les épaules et l'on rit. Moi, je ne sais pas me venger autrement. La haine et le dépit sont étrangers à ma nature. Je ne trouve contre les vices d'autrui qu'un sentiment de dérision et d'indifférence moqueuse. Quand on est livré à la société des méchants (et quelle autre société y a-t-il en ce monde? Les bons sont si rares qu'il n'en faut point parler), quand on est, dis-je, livré au commerce des pervers, il faut en subir toutes les conséquences. Une âpre censure ne les corrigerait point. Elle les blesserait. Et qu'est-ce que la vie de l'homme pour qu'il la passe à guerroyer pour la défense de son amour-propre? Je n'ai pas tant de valeur[1]. »

Et ce n'était pas là un propos de circonstance. Elle ne se défendait pas alors : *elle ne se défendit jamais*[2]. Ce fut le principe de toute sa vie. On sait comment il tourna contre elle. Nulle affection sainte chez elle qui n'ait été odieusement salie; la calomnie, livrée à elle-même, a fait un monstre d'une femme. Mais la première image de ce monstre, c'est La Châtre qui l'a composée, et La Châtre porte aujourd'hui sa statue. Le 13 octobre 1830, elle écrit à Boucoiran : « Les cancans vont leur train à La Châtre plus que jamais. Ceux qui ne m'aiment guère disent que *j'aime* « Sandot » (vous

1. 13 septembre 1830 (*Lettre inédite*).

2. Sauf, bien entendu, dans *Elle et Lui*. Mais il y eut là des raisons tout à fait exceptionnelles.

comprenez la portée du mot), ceux qui ne m'aiment pas du tout disent que *j'aime* Sandot et Fleury à la fois; ceux qui me détestent disent que Duvernet et vous par-dessus le marché ne me font pas peur. Ainsi, j'ai quatre amants à la fois. Ce n'est pas trop quand on a comme moi les passions vives! Les méchants et les imbéciles! que je les plains d'être au monde[1]! »

Si cuirassée qu'elle fût d'indifférence, la nausée devait lui monter aux lèvres : et cela d'autant plus que la perfidie allait atteindre, à côté de ses vieux amis, le jeune homme encore timide qui devint bientôt, non pas comme on l'a dit la première « victime » de George Sand (car la victime ne fut pas Sandeau, cela se prouvera quelque jour), mais sa première déception. Ajoutez aux cancans d'alcôve les commérages politiques, les potins de petits journaux, les haines de sous-préfecture. Lassée, écœurée, Aurore concentrait son existence aux objets de son affection. Elle s'en entourait « comme d'un bataillon sacré qui faisait peur aux idées noires et décourageantes... »

La révolution de Juillet éclate sur ces entrefaites. Aurore tressaille de tout son être. Le mot de liberté retentit en elle comme au cœur du prisonnier. L'ivresse du patriotisme l'envahit. Agir, combattre, *être victime* d'une grande cause, quel rêve! « Je me sens une énergie que je ne croyais pas avoir. L'âme se développe avec les événements. On me prédirait que j'aurais demain la tête cassée, je dormirais quand même cette nuit; mais on saigne pour les autres. Ah! que j'envie votre sort! Vous n'avez pas d'enfant, vous êtes seul! Moi, je veille comme une louve veille sur ses petits... S'il ne fallait que mon sang et mon bien pour servir la liberté! Vous êtes heureux d'être homme; chez vous la colère fait diversion à la douleur[2]. » L'exaltation amène la fièvre: elle prend le lit, se met à délirer. On craint un transport au cerveau. Son âme « galopait dans je ne sais quelle planète ». Le danger est enfin conjuré, la voilà heureusement ramenée sur terre.

Après tant de souffrances muettes et de secousses imprévues, il ne fallait qu'une occasion, — on le devine sans peine,

1. *Lettre inédite.*

2. *Correspondance*, t. I, p. 102; lettre à Boucoiran.

— pour pousser à quelque acte de résolution une volonté jusque-là formée dans l'ombre et maintenant arrivée à son maximum d'intensité. Cette occasion, ce fut la maladresse de M. Dudevant qui se chargea de l'offrir. Un jour, en cherchant quelque chose dans le secrétaire de son mari, Aurore tomba sur un paquet mystérieux dont la suscription annonçait un testament. C'était un testament, en effet, une litanie d'injures, d'outrages, inspirée par la croyance absolue en sa « perversité[1] ». L'effet sur elle fut foudroyant. Voilà donc comment la traitait l'homme envers lequel elle avait tant de griefs, et quels griefs!

Ainsi elle ne trouvait autour d'elle qu'inintelligence, mépris, ordure et calomnie, soupçon partout. Jadis sa mère, hier La Châtre, aujourd'hui son mari! Son parti fut pris, irrévocablement : fuir. Mais quoi! abandonner ses enfants? impossible. D'autre part, il lui fallait de l'air, de la liberté. Elle étouffait dans son atmosphère irrespirable. Et puis... l'amour l'attendait peut-être au détour du chemin.

Tout froidement examiné, elle signifia ses volontés à son mari : elle voulait une petite pension, et le droit de passer alternativement un trimestre à Paris et un trimestre à Nohant, là pour être libre et vivre à sa guise, ici pour s'occuper de ses enfants. Durant les périodes d'absence, Boucoiran la tiendrait au courant par une correspondance active, et, en cas d'accident, elle accourrait au premier signe. Le mari, pétrifié, éleva quelques timides objections, fit des propositions qu'on écarta d'un geste. Tout était prévu, arrêté, définitif. Le « mouton du Berry » faisait tête. M. Dudevant s'inclina, reconnut même le bien fondé des réclamations de sa femme ; — ici comme plus tard, il ne faut pas oublier que sa femme ne fit rien qu'avec son consentement ou sa tolérance implicite. — Cela se passait en décembre 1830. Le 4 janvier 1831, Aurore partait pour Paris.

Qu'allait-elle y chercher? La gloire? elle était loin d'y songer. L'amour? Peut-être. Mais si l'amour fut l'attrait, il ne fut pas la cause déterminante. Non : elle voulait simplement *vivre*, mais vivre de la vie qui lui était nécessaire, vivre

1. *Correspondance*, t. I, p. 131, lettre à Boucoiran.

d'idées, d'émotions, de passions, d'art, vivre *pour elle* enfin, et pour satisfaire à ce qu'elle portait en elle de douloureusement inassouvi. Après huit années de compression et de meurtrissures morales, quelle délivrance ! « Vous me connaissez fort peu, j'ose le dire, ma chère maman. Vous me supposez surtout un amour du plaisir, un besoin d'amusement et de distraction que je suis loin d'avoir. Ce n'est pas du monde, du bruit, des spectacles, de la parure qu'il me faut ; vous êtes seule dans l'erreur sur mon compte : *c'est de la liberté*[1]. »

La liberté, elle allait l'avoir, du moins six mois sur douze, ce qui suffisait largement à son ambition. Elle aurait aussi un commerce intellectuel, elle ne souffrirait plus de cette solitude qui la dévorait naguère : « l'isolement tue les âmes actives[2] ». En attendant, il fallait vivre. Et cette nécessité d'une occupation, d'une lutte pour gagner le pain du jour, n'était peut-être pas ce qui souriait le moins à sa fierté. Les mille écus par an de M. Dudevant ne pouvaient fournir, en effet, qu'un appoint. « Gagner sa vie », comme un homme, comme un ouvrier consciencieux, et payer chaque jour son indépendance d'un travail, tel fut d'abord le but.

Quelle occupation pouvait lui procurer un salaire immédiat? Ce n'est pas à la littérature qu'elle songe d'abord, c'est à un de ses talents manuels, — et elle les possédait à peu près tous : peindre des boîtes de Spa, décorer des étuis, des porte-cigares, etc., ce furent là ses débuts. Mais le moyen était lent, hasardeux. La littérature ne se présente à elle qu'après, de biais d'abord, par le journal, où elle réussit mal ; de front ensuite, par le roman.

Son cœur palpite un jour d'une joie inconnue : la voilà, la vocation cherchée en vain ! comment a-t-elle pu s'y tromper un instant? Écrire pour épancher ses émotions, écrire pour se peindre et peindre l'humanité dans un cadre embelli, quelle joie, quel allégement de toute cette âme en gestation ! « Faire des romans ! » Mais a-t-elle fait autre chose depuis qu'elle est au monde? Roman rêvé que son Corambé, romans écrits que les longues descriptions envoyées naguère à « l'ami ».

1. 31 mai 1831. — *Correspondance*, t. I, p. 181.

2. *Correspondance*, t. IV, p. 193 ; lettre du 19 juillet 1831, à Ch. Duvernet.

Romans vécus, romans pensés, se détachent à présent de sa vie intérieure comme les fruits mûrs d'un arbre de forêt vierge. C'est par un lyrisme débordant qu'elle accueille cette découverte : « Cette faculté de la sentir (la vie) vive, joyeuse ou brûlante, comme elle circule dans mon sang, comme elle bouillonne dans mon sein ! Vivre ! que c'est doux, que c'est bon ! malgré les chagrins, les maris, l'ennui, les dettes, les parents, les cancans, malgré les poignantes douleurs et les fastidieuses tracasseries ! Vivre, c'est enivrant... C'est le bonheur, c'est le ciel. » (19 juillet 1831.)[1]

Vivre, c'est pour elle *créer* désormais. Dire ce que fut cette création, n'est point de notre sujet. Mais peut-être comprendra-t-on mieux, maintenant, comment l'écrivain qui se révéla par le coup d'éclat d'*Indiana* était un génie adulte, en pleine possession de ses forces, et auquel huit à dix années de souffrances, de pensée, de méditation et d'« écriture » devaient épargner tous les tâtonnements. On cria au miracle. C'en était un, en effet, pareil à ces fleuves des régions brûlantes qui étalent à la surface du sol leur cours dans sa glorieuse plénitude et qui en dérobent au-dessous, jalousement, la source souterraine, dans un abîme où jamais n'atteignit la sonde.

S. ROCHEBLAVE

1. Fragment *inédit* de la lettre à Duvernet citée à la page précédente.

LE COMMERCE

ET

L'IMPÔT SUR LE REVENU

Tout a été dit, et pour et contre l'impôt sur le revenu, par les théoriciens de toutes écoles, de toutes nuances et de tous tempéraments : financiers, économistes et politiciens n'ont plus rien à nous apprendre. Mais il serait vraiment intéressant de savoir ce que pensent du projet Doumer et de ses effets, s'il est voté, les hommes pratiques, industriels et commerçants, qu'il atteint.

Qui de nous n'a un ami dans les affaires et ne s'est empressé de le consulter? Comme beaucoup d'autres, j'ai fait mon enquête, interrogeant des hommes non prévenus, — et j'en connais plus d'un que le mot n'effraie ni la chose : républicains éprouvés et sincères démocrates, ils ne voient aucun inconvénient à ce que l'on acclimate l'impôt sur le revenu dans notre pays, à condition, toutefois, que l'on trouve une forme acceptable, et que le respect des intérêts particuliers se concilie avec les exigences de l'État. Ce que ces commerçants pensent du projet Doumer, je vais essayer de le dire, après avoir rappelé les dispositions principales de ce projet.

Supposons-le voté, promulgué, appliqué. Le taux de l'impôt est fixé à 5 p. 100; mais le droit plein n'est dû que pour la portion des revenus qui dépasse le niveau de 50 000 francs. Au-dessous, le tarif est réduit à :

1 p. 100	pour la	fraction	comprise	entre	2 500 et	5 001
2 —	—	—	—	—	5 001 et	10 001
3 —	—	—	—	—	10 001 et	20 001
4 —	—	—	—	—	20 001 et	50 001

Tout revenu inférieur à 2 500 francs est exempt ; et, dans le revenu de tout contribuable, une somme de deux mille cinq cents francs est déduite, qui est indemne de tous droits. La masse imposable comprend la totalité des revenus provenant des propriétés mobilières et immobilières, du commerce et de l'industrie, des charges et offices, des emplois publics et privés, des pensions de retraites, des professions libérales, scientifiques, littéraires ou artistiques, et en général de toutes occupations lucratives.

Dans chaque commune siège une commission d'évaluation formée pour une partie de représentants du Conseil municipal, pour l'autre partie de fonctionnaires de l'État, et présidée par le maire ; elle reçoit et contrôle les déclarations de tous les contribuables ayant plus de dix mille francs de revenu, et elle évalue, d'après les moyens d'information dont elle dispose, les revenus inférieurs à dix mille francs, non soumis à déclaration.

La loi établit des règles précises pour le calcul du revenu imposable ; elle détermine limitativement la nature des recettes ou profits qui pourront être déduits des recettes brutes pour obtenir le revenu net imposable.

*
* *

« Les bénéfices commerciaux et industriels sont — dit l'article 16 — déterminés *suivant les usages du commerce* »... L'expression est vague, et n'est pas du tout éclaircie par la suite

de l'article, où on lit une énumération sans rapport aucun avec les usages du commerce : elle est commentée dans l'exposé des motifs : « Les bénéfices commerciaux et industriels, y est-il dit, sont représentés par la différence constatée en fin d'année entre le montant des recettes brutes réalisées et le montant des dépenses dont la loi autorise la déduction. » Voilà une règle nouvelle et très simple, mais très étonnante aussi, mise à la disposition des commerçants qui chaque année prenaient la peine de faire un inventaire, d'évaluer le stock, en fixant le taux de dépréciation, et d'amortir le matériel pour une part toujours difficile à déterminer. Aux yeux du rédacteur de la loi, le commerce tient tout entier dans un mouvement de caisse : on échange une marchandise contre de l'argent ; une partie de la somme reçue sert à payer des frais dont la loi dresse la liste ; le reste, c'est du bénéfice.

Il faut considérer, d'ailleurs, ajoute M. Doumer, que « la détermination du revenu imposable par la méthode de la comparaison des recettes et des dépenses ne sera susceptible d'être employée qu'à l'égard des industries et des commerces les plus importants et que, dans un grand nombre de cas, on se trouvera en face de sociétés astreintes à faire connaître leurs bénéfices par l'application de la loi du 29 juin 1872 relative à l'impôt sur les valeurs mobilières ». Pour M. Doumer les maisons de commerce de France se divisent en deux classes : 1° les plus importantes ; 2° les moins importantes. Les plus importantes, on les connaît grâce à la loi de 1872, puisque ce sont des sociétés anonymes presque toutes ; mais le reste est-il donc quantité négligeable ! — Non, ils ne sont pas quantité négligeable, tous ces commerçants établis pour leur compte et travaillant non pas pour des actionnaires, mais pour eux et leurs enfants. Et pourquoi donc, dès qu'il s'agit de patentes et de commerce, le fisc et certains politiciens ne voient-ils partout que grands magasins et sociétés anonymes ?

Pour les industriels et commerçants qui ne sont pas tenus actuellement de publier leurs bilans, « les bénéfices réalisés sont, dit l'exposé des motifs, suffisamment dénoncés par des signes extérieurs, tels que le nombre des employés ou ouvriers, le nombre ou la nature des machines... pour qu'il

soit possible de les apprécier directement avec une suffisante exactitude ».

Ainsi, un usinier, malgré la crise traversée par son industrie, garde au complet son personnel, qui se compose d'anciens ouvriers qu'il ne veut pas renvoyer, et parce qu'il espère toujours une reprise des affaires ; cet industriel s'estime heureux, cette année, s'il joint les deux bouts, et il sera considéré comme réalisant plus de bénéfices que son voisin qui, fabriquant deux articles dont l'un a cessé d'être rémunérateur, a mis sans remords sur le pavé la moitié de son personnel pour fabriquer exclusivement l'article sur lequel il gagne 60 à 70 p. 100. Singulière façon d'encourager les patrons qui sauvent leurs ouvriers de la misère en morte-saison !

Le bénéfice réalisé est encore indiqué « par la nature des machines ». Mais alors tel industriel qui a des machines neuves sera plus haut taxé que tel autre qui emploie un outillage plus ancien et déjà amorti ? Et non seulement la dépense pour le renouvellement du matériel ne sera pas déduite dans le calcul du revenu imposable, puisqu'elle a pour but « l'accroissement de l'usine » (art. 7), mais encore elle entraînera une surtaxe, parce qu'elle « dénonce un bénéfice ».

Qui ne sait que tout industriel qui renouvelle son matériel fait un gros sacrifice et réduit pour un temps souvent assez long, le chiffre de ses gains annuels ?

Ainsi éclairé par « ces signes extérieurs qui dénoncent les bénéfices », M. Doumer affirme que « l'inquisition ne sera donc qu'accidentelle ». Et il ajoute : « Nous ne croyons pas qu'elle puisse, du reste, avoir pour conséquence de nuire à la prospérité du commerce et de l'industrie ; il serait même permis d'affirmer que les établissements commerciaux et industriels pourront trouver dans cette obligation (de rendre publics tous leurs secrets) une cause d'augmentation de crédit particulièrement favorable à l'extension de leurs opérations. » Un exemple : tel industriel vient d'acheter une grosse quantité d'un textile indien, inconnu en France, pour en faire des passementeries à très bon marché et devancer ses concurrents : il achète un stock de laiton parce qu'il prévoit un renchérissement dans quelques mois ; il fabrique pour l'exportation des articles dont il s'est procuré les modèles au prix d'une

mission coûteuse au Chili et au Pérou. Si, ayant fait ces calculs, entrepris ces recherches et risqué ces dépenses, il se refuse à en faire bénéficier ses concurrents moins prévoyants et moins entreprenants, il a le plus grand tort. M. Doumer affirme que, en étalant au grand jour tous ses secrets de fabrication et tout le résultat de ses études, il y gagnera encore : je voudrais bien savoir quoi ! Et si tel commerçant tient à ne point répandre la nouvelle que, cette année, il a dû épuiser ses réserves et même emprunter pour renouveler son matériel, il a tort, mille fois tort. Le ministre est convaincu que de publier qu'il est momentanément à court de disponibilités, cela ne pourra qu'« augmenter son crédit » !

*
* *

Tout commerçant, qui gagne plus de dix mille francs par an, est tenu de faire sa déclaration à la commission communale, et l'article 7 indique quelles dépenses, dans le calcul du revenu net imposable, pourront être déduites des recettes brutes, et quelles autres ne pourront pas l'être.

On déduit « les dépenses nécessaires pour la production et la conservation du revenu ». J'avoue que dans bien des cas je serais fort embarrassé de démêler où finit la dépense nécessaire à la production et à la conservation du revenu, — dépense qui est déduite, — et où commence la dépense qui « a pour objet l'extension de l'établissement industriel ou commercial », — dépense qui n'est pas déduite.

Tel maître de forges s'est vu obligé, sous peine de mort, de renouveler deux fois son outillage en quinze ans, ayant à peine le temps d'amortir ; il a fait, en achetant de nouvelles machines, non pas un placement de bénéfices, mais une dépense strictement conservatoire. Et si le contrôleur des contributions directes, qui n'est pas tenu de connaître l'histoire de l'industrie métallurgique, ni même de l'apprendre, ne veut pas entendre raison, cet industriel paiera très cher au fisc le droit de ne pas fermer son usine. Et le droguiste qui tient deux ou trois spécialités pharmaceutiques déposées, dont le succès est entièrement dû à une incessante publicité dans

les journaux des deux mondes, sera-t-il autorisé à compter ces dépenses de publicité dans les frais généraux à déduire? Cela devrait aller de soi, puisque, s'il suspendait un seul instant ou réduisait cette large publicité, ses affaires aussitôt se réduiraient ou tomberaient à rien. S'il lance un nouveau produit ou s'il étend sa publicité pour les produits déjà lancés, comment fera-t-on le départ de la dépense afférente à la production ou à la conservation de son revenu, et des frais ayant pour objet l'extension de son commerce?

Seront déduites, dit encore l'article 7, « les sommes que les contribuables payent à l'État, à des compagnies d'assurances ou à des institutions de prévoyance, en vue de s'assurer, soit contre les accidents, la maladie ou la vieillesse, soit contre l'incendie, la mortalité des bestiaux, la grêle et autres intempéries ».

Par contre, ne seront pas déduites « les dépenses faites pour l'augmentation du capital mobilier ou immobilier, pour l'amélioration d'un terrain (que signifie cette formule vague?), l'accroissement d'une usine, l'amortissement de dettes (?), *la constitution d'un fonds de réserve* ».

Il est fort bon d'encourager le citoyen qui assure sa famille contre les risques d'accident, de maladie ou de vieillesse, et son bien contre l'incendie, la grêle, etc. ; et l'on a raison de ne pas frapper d'impôt ces dépenses de prévoyance. Mais pourquoi refuser la même bienveillance au commerçant ou à l'industriel qui constitue un fonds de réserve? N'assure-t-il pas, lui aussi, sa maison, son bien, le gage de ses créanciers contre les mauvaises années? Les versements au fonds de réserve sont distraits du bénéfice en vue d'assurer l'avenir, au même titre que les sommes versées par l'agriculteur à la compagnie d'assurances pour parer aux pertes en cas de grêle ou d'épizootie. Pourquoi cette inégalité de traitement? Gageons que le rédacteur de la loi a eu dans l'esprit, une fois de plus, les sociétés anonymes — qu'il voit partout — et dont plusieurs, en effet, masquent une partie de leurs bénéfices en grossissant arbitrairement le fonds de réserve. Mais, encore une fois, l'industrie et le commerce français ne sont pas entre les mains des seules sociétés anonymes. Ouvrez le Bottin.

En résumé, la loi fait porter l'impôt, non pas sur le bénéfice

vrai des commerçants, mais sur un excédent de recettes, au premier janvier de chaque année. En effet, je le répète, les bénéfices d'une maison de commerce, constitués par l'excédent de l'actif sur le passif, sont une quantité A, et l'excédent de ses recettes sur ses dépenses, une quantité B; et il n'est pas vrai que A égale B. Dans le calcul du bénéfice, beaucoup d'autres éléments que les recettes et les dépenses entrent en jeu : la dépréciation du stock en magasin, la diminution de valeur du matériel, déterminées à l'inventaire, etc. Et si l'on n'enregistre que les recettes réellement effectuées et les dépenses réellement faites, comment tiendra-t-on compte des dettes du commerçant ou de ses créances? L'excédent de recettes, considéré comme un revenu net, pourra être un revenu fictif. Par exemple, un industriel, pour lancer une nouvelle fabrication et alléger une opération assez lourde, demande à plusieurs de ses clients de signer un contrat de trois ans; ceux-ci s'engagent à prendre chacun, pendant cette période, une quantité donnée du nouveau produit et, pour aider le fabricant, ils ont versé d'avance la valeur des fournitures d'une année. Deux mois après, l'industriel doit faire sa déclaration annuelle au fisc; il a fourni alors à ses clients les deux douzièmes de ce qu'il leur doit; il reste encore débiteur des dix douzièmes de la somme reçue, qui est donc une recette fictive. L'impôt, portant sur la recette totale, le frappera à tort. Au contraire, échappe à l'impôt la maison qui, ayant employé ses bénéfices en fabrication, accuse un excédent de dépenses par un découvert chez le banquier, alors que l'inventaire donnerait un bénéfice incorporé dans les marchandises.

Et comment traitera-t-on les opérations chez le banquier, dont nos législateurs ont oublié de parler, se figurant toujours que le commerce se réduit à l'opération que fait un citoyen qui entre chez un boulanger et échange un pain contre une pièce de deux sous? Si, par exemple, le commerçant a un découvert chez son banquier, déduira-t-on ce découvert des recettes réalisées? Et s'il fait un versement à son banquier pour diminuer ce découvert, sera-ce là l'une de ces dépenses qui, ayant pour objet l'extinction d'une dette, ne se déduiront pas du revenu?

La loi accorde la déduction des intérêts des créances chirographaires, mais à la condition que les intérêts soient l'objet, de la part du créancier, d'une déclaration d'une valeur égale. Exemple : vous prêtez cent mille francs, à 5 p. 100, à un ami contre reçu; votre ami pourra réclamer, pour le calcul de son revenu imposable, la déduction des cinq mille francs d'intérêt qu'il vous paye, mais à la condition expresse que vous-même déclarerez ces cinq mille francs de rente, avec indication de leur origine, et que vous paierez l'impôt sur ce revenu. Je ne parle pas du cas où deux compères s'entendront pour simuler une dette fictive. Paul a vingt-cinq mille francs de revenu, dont il voudrait soustraire la plus grande partie au fisc : il s'entend avec Pierre, résidant à Londres, où il a toute sa fortune, et échappe au fisc français; Pierre affirmera avoir prêté à Paul quatre cent mille francs à 5 p. 100. Le fisc ne pourra plus frapper Paul que sur cinq mille francs de revenu, Pierre lui échappera, et le tour sera joué. Mais cet article de la loi n'a pas d'inconvénients que pour le fisc : il froisse des scrupules fort respectables. Il m'oblige à déclarer que j'ai prêté une forte somme à un ami qui est dans une situation critique que je suis seul à connaître : et, après avoir rendu un grand service à mon ami, j'en suis réduit à le déconsidérer.

*
* *

Essayons à présent de nous représenter la loi appliquée dans un bourg d'un millier d'âmes administré par une municipalité radicale. Je ne fais pas ici de fantaisie; je pense, en écrivant, à tel industriel, qui a une usine dans une localité de cette sorte.

La commission d'évaluation se compose du maire, radical et pharmacien, de deux conseillers municipaux, l'un vigneron l'autre petit industriel, dont les affaires vont mal et qui cherche une issue du côté de la politique; enfin du percepteur et du contrôleur des contributions directes.

La commission est réunie : elle constate qu'elle a pour mission de s'assurer de la sincérité des déclarations effectuées (il n'y en a qu'une, celle de l'industriel dont je parle : personne

autre ne s'étant reconnu plus de dix mille francs de revenu); puis, de rechercher quels sont, parmi les habitants de la commune, ceux dont le revenu imposable dépasse *notoirement* (?) le chiffre de deux mille cinq cents francs ; de déterminer le chiffre du revenu de chacun d'eux en le basant sur le loyer, l'importance du personnel, le train de maison. Elle a le pouvoir de faire comparaître les intéressés et de leur demander toutes explications et justifications qu'elle juge nécessaires.

M. le maire tenant la liste des électeurs, appelle : un tel, deux mille francs, passons; un tel, huit cents, exempt; un tel, douteux, réservé: un tel, deux mille quatre cents francs, exempt. Et ainsi de suite jusqu'au bout. Je le demande à tous ceux qui connaissent les petites localités, la politique ne se mêlera-t-elle pas à cette affaire? Et les intérêts particuliers, et toutes les petites passions? Et n'aura-t-on pas les plus grandes chances de voir son revenu évalué au-dessous de cinq mille francs ou au-dessus, selon qu'on sera personne agréable ou non à la coterie dominante? Et ces messieurs de la commission ne se feront-ils pas un malin plaisir d'appeler comme douteux, afin de leur poser des questions indiscrètes, tels et tels qui ne sont pas leurs amis?

Le grand usinier sera certainement cité : car, la commission, où le petit industriel radical dont la maison périclite représente l'expérience des affaires, doutera naturellement de la sincérité de la déclaration écrite, et l'usinier sera invité à se justifier. Quand l'interrogatoire sera terminé, le conseiller radical saura les noms des créanciers et des débiteurs de l'usinier, à combien s'élève et comment se décompose son chiffre d'affaires, le montant de son fonds de réserve, en un mot, tous les secrets de sa maison. Il aura des notes, car tous les renseignements seront consignés au procès-verbal. Et, dame, un papier peut se perdre : cela s'est vu, même dans les administrations les mieux gardées, ou supposées telles, au ministère de la guerre ou de l'intérieur, par exemple, et pour des secrets d'État, et pour des rapports compromettants. Les concurrents de l'usinier seront bientôt renseignés, s'ils veulent y mettre le prix.

A Roubaix, le comité d'évaluation, présidé par l'ex-mar-

chand des quatre-saisons devenu citoyen-maire, sera, n'en doutez pas, d'une curiosité sans égale : on aura le spectacle à la fois comique et lamentable des chefs d'usine exposés pendant des heures aux questions saugrenues, à l'indiscrétion effrontée de ce maire, flanqué de deux cabaretiers.

A Paris, les représentants du Conseil municipal ne tomberont certainement pas d'accord avec M. de Rothschild sur le chiffre de son revenu; l'affaire ira devant la commission supérieure siégeant à la préfecture. Mais, la commission ne se sentant pas assez sûre d'elle-même en présence de ce cas embarrassant, le préfet, en vertu du droit que la loi lui confère, sera appelé à trancher la difficulté : ce qu'il fera en faveur de l'État, naturellement. Mais l'article 36 accorde recours devant le ministre des finances, si bien que, en fin de compte, c'est M. Doumer qui taxera M. de Rothschild... Et M. de Rothschild fera bien de surveiller ses additions, car s'il se trompe seulement d'un 5 dans la colonne des mille, la taxe sera doublée.

C'est pour aller vite — et par mesure provisoire — que le préfet ou le ministre a le droit de taxer à son idée quiconque ne s'incline pas devant les décisions de la commission municipale. Il vous reste, en vertu de l'article 45, le droit de réclamer dans les formes ordinaires : vous adresserez au sous-préfet ou au préfet une demande en décharge ou en réduction, sous forme de pétition. On prendra avis du maire et de la commission d'évaluation de votre commune : puis le conseil de préfecture, — formé de fonctionnaires politiques révocables, — statuera sur votre sort; en appel, le conseil d'État. Les préfets, sous-préfets, conseillers de préfecture, toute la bureaucratie politique et électorale joue un rôle prépondérant dans toute cette procédure : mince garantie d'impartialité dans les jugements. Si vous étiez Anglais, en cas de débat avec l'administration sur le chiffre de votre revenu imposable, vous iriez devant les tribunaux ordinaires, devant un magistrat inamovible, entouré à juste titre d'un respect universel; mais dans ce libre pays de France, pour décider entre l'État qui exige plus qu'il ne lui est dû et vous, simple citoyen, qui défendez vos intérêts, la loi érige en arbitres des fonctionnaires tout dévoués au parti régnant.

*
* *

Une étude, publiée en 1894 par l'administration des contributions directes de France sur l'*income-tax* anglais, me revient à la mémoire. « On conserve l'*income-tax*, disait l'enquêteur officiel, parce que, malgré ses imperfections et ses inégalités reconnues, il n'a jamais entravé le développement commercial et industriel de la Grande-Bretagne et qu'il semble moins dangereux pour l'extension de la richesse nationale que les douanes et l'*excise* qu'il a partiellement remplacées. On le conserve comme compensateur des taxes indirectes qui pèsent sur les pauvres. »

Rappelons brièvement l'origine et les grandes lignes du système.

En 1798, Pitt, réduit aux expédients, établit la taxe de guerre (*war-tax*) pour faire face aux dépenses colossales de la lutte contre Bonaparte. Quand la guerre fut finie, l'impôt qu'elle avait fait naître subsista sous le nom d'*income-tax*, et devint peu à peu, avec le temps et l'habitude, la principale ressource du budget normal.

L'*income-tax* est un impôt sur *les* revenus : les divers revenus sont, suivant leur origine (terres et immeubles, cultures, valeurs mobilières, industrie ou commerce, salaires, pensions ou traitements), répartis dans six cases (cédules) étiquetées A, B, C, D, E, F. Les revenus au-dessous de quatre mille francs sont exempts. Bénéficient d'une déduction de quatre mille francs les contribuables qui ont un revenu supérieur à quatre mille francs et inférieur à dix mille francs. De dix mille à douze mille cinq cents francs, la déduction est de deux mille cinq cents francs seulement. Les règles et formalités d'évaluation varient suivant la nature de la matière imposable. En pratique, aucune immixtion tracassière dans les affaires privées.

Voyez comment le système fonctionne en ce qui concerne les assujettis inscrits sous la cédule D : industriels et commerçants. « Chaque année, m'écrit un commerçant établi en Angleterre, l'*income-tax collector* m'envoie une formule de déclaration à remplir dans les vingt et un jours qui suivent ; je

dois déclarer les bénéfices produits par mon commerce, frais généraux déduits, en prenant la moyenne des trois dernières années. Ma déclaration a toujours été acceptée, comme toutes celles qui ne sont pas manifestement fausses. Mais si le *collector* a des doutes sur la sincérité de la déclaration, il peut en référer au commissaire du district : celui-ci a le droit de fixer le chiffre de l'impôt en majorant les chiffres qui lui semblent trop faibles; le contribuable surtaxé reste libre de produire son livre d'inventaires pour faire la preuve qu'on exige trop de lui. En général, la déclaration est du tiers ou du quart au-dessous du chiffre réel; mais la machine, montée depuis longtemps, fonctionne bien et donne un bon rendement. Une seule fois en quinze ans, le commissaire du district est venu visiter mes bureaux et magasins, pour se rendre compte de leur importance apparente : je ne l'ai jamais revu. Les rapports directs avec les agents du fisc sont donc réduits à fort peu de chose : réception par le contribuable d'une formule qu'il remplit et retourne; quelques mois après, réception de l'avis portant le montant de la taxe à payer; envoi d'un chèque par le contribuable pour se libérer. Et c'est tout pour un an. Il est vrai que, en droit strict, les commissaires pourraient employer des procédés vexatoires; mais, en fait, tout se passe facilement, grâce à cet esprit pratique, prompt aux compromis, qui est naturel au peuple anglais. »

J'ajouterai que, depuis 1842, les assujettis de la cédule D — commerçants et industriels — qui désirent cacher le montant de leurs bénéfices aux fonctionnaires locaux, à des voisins, à des concurrents, peuvent se faire taxer directement par les commissaires de district, fonctionnaires ambulants, tout à fait étrangers à la localité. Dans ce cas, le montant de la taxe n'est pas inscrit sur les rôles sous le nom des contribuables, mais sous une lettre ou un numéro.

Enfin, suprême garantie, en cas de contestation entre le contribuable et le fisc, les tribunaux ordinaires, dans leur parfaite indépendance, statuent en dernier ressort, et le contribuable peut réclamer l'instruction secrète.

Ce système a donc donné de bons résultats. Les affaires privées n'en ont pas souffert. Quant à l'État, il a atteint son but, qui était d'assurer le plus gros revenu possible.

Qu'on n'objecte pas qu'en Angleterre la fortune est atteinte non seulement par l'*income-tax*, mais encore par des droits progressifs, et très élevés, sur les successions : je répondrais que les Anglais ont mis quatre-vingt-seize ans à s'habituer à l'*income-tax* avant de frapper de nouveau la fortune ; ils ne tentèrent la seconde expérience que lorsqu'il fut bien démontré que l'impôt sur le revenu rentrait sans souffrances et sans tracasseries, sans inquisition administrative et sans dam pour les affaires privées. Alors seulement, en 1894, sir William Harcourt, ayant à créer des ressources nouvelles pour la reconstitution de la flotte de guerre, a réuni en faveur des droits progressifs sur les successions cent quatre voix de majorité, dont quatre-vingts au moins recrutées dans l'opposition conservatrice.

Comparez ce qui se passe ici : nos hommes d'État n'hésitent pas à accumuler des charges nouvelles et écrasantes dans l'espace de quelques mois. D'après les prévisions de M. Doumer, 460 000 personnes auront à payer *en plus* 90 millions se répartissant ainsi : 33 millions entre 50 000 personnes : 19 millions et demi entre 9 700 contribuables, et 23 millions entre 3 321 privilégiés. — Et ce n'est là qu'un commencement : l'on compte demander au nouvel impôt, non plus seulement 125 millions par an, mais 600 à 700 millions. — Quiconque payait l'an dernier 2 600 francs aura à verser au fisc, cette année, 9 600 francs, sans préjudice des autres taxes foncière, mobilière, etc. Tel industriel, qui verse actuellement 5 500 francs au fisc, aura 28 000 francs à payer d'après le nouveau tarif. N'y a-t-il pas là de quoi renverser tous les calculs de prévision, et paralyser les plus entreprenants ? Ajoutez à présent les patentes majorées, les droits de succession aggravés, l'assurance obligatoire. Les projets d'assurance contre la vieillesse qui paraissent sur le point d'aboutir, prévoient un versement annuel égal à 4 ou 6 p. 100 du salaire de l'ouvrier, dont 2 ou 3 p. 100 à la charge du patron. Tel industriel qui occupe sept cents ouvriers et qui paie un salaire de mille francs par tête et par an en moyenne, aura donc à supporter une charge annuelle de vingt à trente francs par ouvrier, soit au total de quatorze mille à vingt et un mille francs par an.

Mais nos législateurs croient-ils donc que nos commerçants et nos industriels ont la clef d'un trésor inépuisable? Ils ne savent donc pas que, dans l'état actuel des relations économiques, la concurrence est tellement vive que beaucoup d'industriels ont dû réduire la marge de leurs bénéfices à un minimum au-dessous duquel on ne saurait descendre sans risquer la ruine à bref délai. Dans toute industrie, dont l'outillage doit être fréquemment renouvelé et rajeuni, — et c'est le cas du plus grand nombre, — si la marge de bénéfices n'est pas suffisamment large dans les bonnes années, les transformations nécessaires pour faire face aux crises deviendront impossibles. Alors il faudra, pour compenser ces surcharges fiscales, ou bien réduire les salaires, au risque de provoquer des grèves; ou bien s'entendre entre chefs d'industries similaires pour élever les prix de vente: et finalement c'est l'ouvrier et le consommateur qui paieront les frais.

Admettons que nos législateurs aient l'excuse d'avoir eu en vue l'intérêt général et qu'ils se soient préoccupés surtout de remplir les caisses publiques. Mais justement le soin de l'intérêt général n'aurait-il pas dû les faire réfléchir sur notre situation économique dans le monde? Quelle figure notre commerce fera-t-il au dehors, n'ayant plus à mettre en concurrence avec les articles à bon marché de nos concurrents que des produits trop chers? Et que s'ensuivra-t-il sinon un resserrement des affaires, un ralentissement de la production et, pour l'État lui-même, des mécomptes financiers?

*
* *

Quel commerçant ne s'est pas écrié au moins une fois dans sa vie : « Si je menais mes affaires comme nos hommes d'État mènent les affaires publiques, j'irais tout droit à la faillite? » Aujourd'hui, ce commerçant peut dire: « Si l'État veut se mêler de mes affaires, ce ne seront pas seulement les affaires publiques qui iront mal en France. » Et j'ajouterai: si nous avons survécu aux plus terribles crises politiques, à la mauvaise administration chronique, c'est parce que notre peuple a travaillé, pendant que les politiciens raison-

naient. Mais du jour où les politiciens réussiront à empêcher le peuple de travailler, le mal sera incurable et mortel : il nous deviendra impossible de vivre avec notre mal, parce que nous n'aurons plus de quoi vivre.

Vraiment, il faut que ceux qui ont rédigé, ceux qui approuvent la loi Doumer soient prodigieusement ignorants des conditions nécessaires au bon fonctionnement du commerce et de l'industrie, en un mot qu'ils ne connaissent pas le premier mot des affaires. Nos députés ont bien prouvé leur ignorance, quand ils ont voté le 25 novembre 1895 le projet qui remanie les droits sur les successions, aggravant le tarif et le rendant progressif. L'article 11 de ce projet dispose que nul dépositaire de titres, sommes ou valeurs (banquiers, établissement de crédit, etc.) ne pourra s'en dessaisir que sur la présentation d'un certificat constatant soit l'acquittement soit la non-exigibilité de l'impôt. — Supposez que le Sénat vote aujourd'hui la loi telle quelle, et que vous, commerçant, veniez à mourir demain ; comme vous laisserez des enfants mineurs, la liquidation de votre succession durera des mois. L'embargo sera mis sur les fonds déposés chez votre banquier, vos capitaux seront immobilisés, mais vos échéances commerciales n'en seront pas pour cela suspendues. Vos héritiers ne pourront pas y faire face, et votre maison sautera. — Il ne s'est pas trouvé un député, un seul, pour démontrer en deux phrases que cette disposition est absurde et désastreuse.

Ah ! on l'a bien réalisé, le divorce entre la politique et les affaires ! Les affaires publiques sont aux mains d'une caste qui vit en dehors de la vie active et productive, d'une caste de politiciens et de bureaucrates, tout à fait étrangers aux réalités pratiques. On a réussi à rendre les fonctions publiques impossibles aux gens qui ont un métier et en vivent : quel commerçant, quel industriel pourrait mener de front ses affaires et les interminables sessions du Parlement ? Il s'ensuit que les lois qui touchent au commerce et à l'industrie, préparées par les bureaux, revues par les ministres, sont rapportées, discutées, votées, sans qu'un seul homme vraiment compétent, muni d'expérience pratique, ait pu donner son avis.

Et puis, quelle sanction morale, ou, si vous voulez, poli-

tique y a-t-il pour le cas d'un prétendu homme d'État, qui prépare et fait voter une loi qu'à l'usage on reconnaît être une calamité publique? Sera-t-il disqualifié pour avoir inventé cette disposition absurde en vertu de laquelle le fisc met l'embargo sur la fortune des commerçants décédés, au risque de ruiner leur maison dans les vingt-quatre heures? Sera-t-il mis dans l'impossibilité de nuire celui qui, sans avoir saisi l'opinion, sans consultation publique, introduit dans le budget une réforme qui est une révolution fiscale et qui bouleversera toutes les affaires privées?

Aucun d'eux ne s'en porte plus mal; et ces grands hommes resteront désignés pour les plus hautes destinées. Pour leur demander compte de pareils actes qui, dans tout pays de liberté, perdraient de réputation un homme public, je ne vois ni un parti constitué dans le Parlement, ni un tribunal d'opinion dans le pays. Il n'y a pas plus de responsabilité politique devant le pays pour les fautes de gouvernement, qu'il n'y a de sanction civile ou pénale à la responsabilité ministérielle pour les abus de pouvoir et les bévues administratives.

Un ministre des finances improvisé, qui sait qu'il durera à peine quelques mois, se soucie peu de ce qui se passera après lui : il tient surtout à faire tout de suite impression sur une certaine clientèle électorale. Accablé d'une besogne qui lui est étrangère, il doit gérer les fonds du Trésor, surveiller le cours de la rente, placer les immenses dépôts des caisses d'épargne, contrôler les ordonnancements, diriger des manufactures, surveiller les frontières douanières, régler le recrutement et l'avancement d'un innombrable personnel. Perdant pied, il tend les bras au sauveur tout prêt, au bureaucrate immuable qui tient en mains l'administration, les dossiers, la routine technique. Or, le bureaucrate français, mal payé, est jaloux de tout homme qui est « dans les affaires » et gagne plus que lui. Tout revenu qui dépasse le traitement d'un chef de bureau a une source impure : les commerçants sont des flibustiers ; les affaires, c'est l'argent des autres. La loi Doumer est un parfait spécimen de ce que peut amener la collaboration de cette bureaucratie avec le politicien de passage.

Non, il n'y a pas, en ce pays, à proprement parler, d'opinion publique sur les lois d'affaires et les réformes pratiques. Dans les journaux, dans les clubs, dans les comités électoraux, on agite éperdument les questions de politique pure, mais on ne daigne pas étudier à fond la réforme de l'impôt. Pendant dix ans, tout candidat radical, ou soi-disant tel, a inséré dans son programme ces mots magiques : impôt sur le revenu, sans que jamais personne lui ait demandé de s'expliquer d'une manière positive. Les politiciens et les bureaucrates ont beau jeu dans l'état actuel de nos mœurs publiques : ils savent, les uns et les autres, qu'ils gouvernent, suivant leur bon plaisir, à la faveur de l'ignorance et de l'inertie, quasi générales. Les mesures les plus graves peuvent être prises administrativement ou votées en articles de loi, sans que l'attention publique ait été attirée sur la portée de ce qui se fait ou se prépare. Tout ce qui n'est pas questions de parti ou de secte, pour ou contre l'Église, pour ou contre la République, pour ou contre la société établie, laisse le journaliste indifférent.

Les principaux intéressés, ceux qui, en fin de compte, paieront les frais de la guerre, devraient se rencontrer, s'unir, s'entendre pour la défense contre les dangers présents ou futurs ; mais ils restent isolés, dispersés, sans force commune. Au lieu de faire tête virilement et d'accord, ils grogneront chacun dans son coin, s'alarmant, cherchant sournoisement les moyens de tourner la loi qui menace, et appelant le bon tyran qui ramènera la prospérité des affaires, les gros bénéfices, la discipline dans les usines et la tranquillité à l'abri du silence.

*
* *

Il y a pourtant quelque chose à faire : très certainement, les petits paient trop, les gros pas assez. Je veux bien payer davantage, mais non point être taxé arbitrairement et molesté dans mes affaires. Il faut donc chercher un moyen d'établir un juste équilibre, sans paralyser les forces vives de la nation. Pour cela, il faut commencer par une campagne d'opi-

nion. Il faut faire l'éducation du public et plaider devant lui la cause de la justice et de la vérité. Si les hommes paisibles, sincèrement démocrates, mais ennemis de tout bouleversement, veulent reconquérir sur les masses l'influence qu'ils ont perdue, qu'ils abandonnent la politique négative: qu'ils cessent d'opposer une hostilité systématique à toute réforme qui trouble leurs habitudes ; qu'ils prouvent enfin leur sincère désir de compenser les inégalités sociales ; qu'ils préparent, eux aussi, un projet de réforme, qu'ils l'exposent, le défendent, et je gage que leur activité et leur bonne foi, servies par la connaissance des affaires, triompheront de l'agitation brouillonne des politiciens radicaux. Que nos conservateurs se rappellent qu'en Angleterre toutes les réformes démocratiques, proposées par les libéraux, ont été accomplies par le parti conservateur. C'est pourquoi l'Angleterre, naguère encore aux mains d'une aristocratie à privilèges, est devenue, sans secousse violente, sans crise aiguë, l'un des pays les plus démocratiques qui soient. Sachons donc, nous aussi, agir à temps.

MAX LECLERC

L'ÂME VOLÉE

I

3 avril.

Je viens d'avoir avec ma femme un pénible entretien. Je voulais l'avertir doucement, et je l'ai blessée. Je voulais la ramener à moi, ressaisir son affection qui m'échappe, et la voilà plus loin de moi que jamais. Elle est changée et je suis changé : nous nous sommes renvoyé ce reproche avec d'offensantes paroles. Il y a des mois que j'ai vu poindre, que je vois s'accumuler et grossir des dissentiments qui éclateront comme un orage longuement amassé, et qui, de l'humeur dont je suis, du caractère dont je la connais, nous sépareront pour toute la vie.

Je suis malade, j'ai l'esprit sali! Moi, le plus confiant des hommes, je descends à d'odieux soupçons. Je sais qu'elle ne m'aime plus, et alors!... Et je cherche parmi ceux qui m'entourent celui qu'elle va aimer. Je suis jaloux! Ma jalousie s'accroche à tous les clous, s'envenime aux plus légers incidents, s'exaspère de ses propres souffrances. Je suis navré; je l'aime encore! Et c'est une avilissante torture que d'épier les pas et les entretiens, d'interroger avec angoisse les regards furtifs, le silence et les paroles, de découvrir dans le pli de sa

lèvre l'amère rancune qui la travaille et où je lis déjà des vengeances, sur ses traits une tristesse qui m'irrite ou une animation qui me fait peur, de me consumer dans ma méfiance et de vivre ainsi, malheureux!

Si nous étions seuls, loin du monde, je sens que mon mal serait guéri. J'aurais le bonheur de la toucher, la joie de la voir émue. Je me sentirais fort de courage, fort d'espoir, fort d'amour, et je trouverais des mots, je ne sais lesquels, une éloquence attirante, une vertu de tendresse qui la porterait contre mon cœur. Le monde absurde où nous vivons nous arme fatalement l'un contre l'autre. Cette atmosphère de plaisir est mortelle au bonheur. Il y avait, et il y a peut-être encore en elle un être bon et charmant qui est le vrai; mais il règne ici une incurable futilité dont la contagion gagne les meilleurs, qui attaque, ronge et tue à la longue toute pensée juste dans le cerveau, tout profond sentiment dans l'âme.

Ma vie se passe à tourner en une agitation monotone, à paraître dans vingt salons où je retrouve les mêmes visages et où j'entends, à quelques variantes près, les mêmes conversations qui m'excèdent, à piétiner dans un cercle de fêtes d'où je ne puis m'échapper, car elle ne conçoit pas qu'on vive ailleurs. Elle a l'esprit de ce monde. Elle en partage, pour les scandales qui l'amusent, l'indulgence perverse et naïve... Elle-même a l'attrait irritant qui prend les hommes par les sens et par la vanité tout ensemble. Il lui faut les regards qui suivent, les murmures flatteurs qui accueillent, l'encens respiré des désirs hypocrites ou cyniques qu'une jolie femme traîne après elle. Je ne puis pas cacher mes révoltes, et je n'ai point la force de l'arracher à ce milieu qui la dénature. Peu à peu, nous devenons deux ennemis qui ne se pardonneront plus bientôt d'être liés misérablement l'un à l'autre, et je me sens avec terreur approcher d'un irréparable éclat.

5 avril.

Je ne me trompais point, j'y touche! Mon honneur est en danger. Me voici à une heure décisive, et demain il me faudra prendre un parti. Et quel parti prendre? comment la défendre?

comment la sauver? me sauver moi-même, moi qui toujours, malgré tout, l'adore!

Hier, nous dînions chez ma cousine, madame Arblé. Le dîner fut suivi d'une réception. J'étais fatigué, préoccupé, et je me réfugiai dans un petit salon à côté de la grande pièce où était ma femme. Je la regardais : elle était là, en face de moi, dans l'attitude nonchalante et hautaine qui lui est habituelle. La lumière, réfléchie par les glaces, glissant sur ses bras et ses épaules, l'enveloppait d'un éclat tranquille. Souriante, elle se détournait à demi pour répondre à son voisin, M. d'Ervey, qui lui parlait de près, de trop près!

Je le connais depuis quelque temps. C'est un de ces êtres superbes, universellement admirés, qui, avec la science accomplie du monde et le bavardage le plus élégant, des semblants d'intelligence, des semblants d'esprit, avec l'imperturbable conviction qu'ils ont d'appartenir à une race d'hommes supérieure, au fond, sont nuls. Capable, peut-être, à l'origine, d'une existence meilleure, galant homme en somme, mais ainsi que tant d'autres, ainsi que moi-même, prisonnier d'un milieu vicié, ce n'est plus qu'un bellâtre ennuyé qui s'en va dans la vie, sans idées ni but, sans autre fonction que de prendre les femmes des autres.

Je les regardai, puis j'observai. Il y a un sens particulier, je ne sais quoi, qui devine en nous lorsque l'âme est inquiète et la pensée triste, comme une prescience magnétique pour augurer des malheurs prochains, pour flairer et surprendre au vol des indices pourtant impalpables, pour les saisir, les rassembler et les interpréter l'un par l'autre, pour ouvrir les yeux, éclairer, convaincre. Et je me souvins de mille choses : d'abord, de mon antipathie pour cet homme, violente, prompte, insurmontable, infaillible comme un instinct! combien il souhaitait de la connaître et combien il est assidu chez elle, ses attentions marquées qui la flattent, leurs rencontres presque quotidiennes! Il me parut que leur entretien se prolongeait plus que de raison, était plus intime qu'il n'en avait l'air. Et il me sembla voir errer des sourires sur les visages, se tourner vers eux des yeux moqueurs.

Certes, ils ont au plus haut degré l'habitude de se conte-

nir! Ils peuvent tout se dire à demi-mot, tout entendre avec l'enjouement qui déçoit, l'indifférence affectée qui nie! Des preuves? Si j'en avais seulement! — Hélas! je suis fou! Si j'en croyais ce qu'elle m'a dit de lui, je devrais rire de ma peur. Il n'y a rien encore!... Est-ce donc sûr? Et ce cliquetis de paroles, ces assauts d'ironie hautaine dont elle décevait ses fadeurs, n'était-ce pas une feinte pour cacher leur intelligence? N'ai-je pas tout à redouter de cet homme sans scrupules, sans cœur peut-être? d'elle, que ma jalousie irrite, qui est fatiguée, excédée de moi, je le sais. Et soudain j'ai été mordu par la plus âpre, la plus humiliante des souffrances. Pourquoi ce tête-à-tête, ces confidences? sur ses traits à elle, cette exaltation sournoise et radieuse? sur son visage à lui, cette joie mal cachée, cet air de triomphe orgueilleux qui éclate? J'ai lu en eux comme je lis en moi. Et ils ont croisé tout à coup un double regard étrange et profond, un de ces coups d'œil chargés de passion, qui illuminent les soupçons vagues et qui transpercent le cœur d'un jaloux.

Voilà donc l'homme, le niais vaniteux, le bellâtre dont elle ne pouvait souffrir, disait-elle, les encombrantes allures et la prétentieuse suffisance! Elle le juge à sa juste valeur, je le sais bien! Il ne l'aime pas et elle le sait, car qui peut-il aimer que lui-même? Il est creux comme le néant et elle le sait! Mais la femme la plus intelligente a-t-elle jamais hésité entre ces prestigieux imbéciles et l'homme vraiment digne d'elle? Est-ce que les femmes ne regardent pas les hommes comme nous les regardons elles-mêmes, avec le même désir sournois, la même arrière-pensée sensuelle? J'ai failli faire cet acte fou d'aller à lui et de le provoquer. Mais quelle raison prendre, quel prétexte trouver? J'ai tout deviné, et je ne sais rien!

Je ne doute plus... Je l'aimais tant! Ses yeux, ses yeux de complice dont j'ai surpris la flamme outrageante, je les ai vus tant de fois, jadis, m'envelopper de leur rayonnement et me caresser de leur douceur! Comme un message invisible à tous, le secret de notre amour s'échangeait ainsi d'elle à moi... Je n'y ai plus tenu. J'ai été à elle, pâle et la voix altérée. J'ai demandé ma voiture et je l'ai emmenée.

Rentrés à l'hôtel, je l'ai suivie dans son appartement. J'ai

voulu chercher mes mots, préparer ce que j'avais à dire, et j'ai dit brutalement :

— Gabrielle, je tiens votre secret.

Elle a tressailli :

— Quel secret ?

— Osez-vous le demander ?

— Sans aucun doute !... Quel est ce secret ? Parlez !... Celui de vos billevesées jalouses, car je n'ai rien à cacher. Vous avez trouvé le mot d'une énigme imaginaire, et vous m'outragez !

— Soit ! Mais je ne vous calomnie pas.

Nous nous sommes dévisagés ; sous sa colère, j'ai vu son trouble.

— Vous me blessez au cœur ! Pourquoi ces éternels soupçons ? Je vous les pardonne, mais toute autre que moi, traitée comme moi, serait tentée de les justifier !

— Gabrielle ! Prenez garde !

— Sentez-vous combien vous me blessez ?

— Je sens combien je souffre.

— A la bonne heure ! Voilà qui vous excuse un peu ! Seulement, c'est fou !... Qu'avez-vous découvert ?

— Je sais que vous ne m'aimez plus.

De nouveau, nous nous sommes regardés, au travers des yeux, jusqu'au fond de l'âme ! Il y a eu un long silence, puis j'ai repris :

— Vous voyez ! Cela est si vrai que vous ne pensez pas à me démentir !

— Oui, il y a des malentendus entre nous depuis quelque temps, m'a-t-elle dit avec embarras.

— Moi, je vous aime toujours !

— Vous m'aimez mal ! Je vous le répète, vos soupçons m'outragent !

— Et votre coquetterie me torture !

— Nous y voilà ! toujours la même chose ! la même vague et futile accusation !

— Non !

Elle a pâli, mais s'est redressée...

— Quoi, alors ?

— Cette fois, j'ai vu !

— Vous avez...

— Je vous ai vue toute la soirée à côté de M. d'Ervey, et j'ai vu qu'on souriait autour de vous. Avais-je besoin de vous entendre? J'ai trop compris ce qu'il vous disait. Vous avez souffert ses insolences, vous les acceptez, vous y répondez! Je vous dis que je vois clair en vous. Vous l'aimez, si étrange que ce soit à dire, et je ne puis pas m'y tromper.

Ses yeux ont jeté un éclair. Une rougeur, de confusion ou de colère, a passé sur ses joues comme une flamme.

— C'est bien, vous m'éclairez. Merci!

Et de nouveau il y a eu un long silence. Elle a souri d'un bizarre et ironique sourire, et elle a repris :

— Et voilà tout?

— C'est mille fois trop!

— Vous avez la certitude facile!

— J'ai donc mal vu?

— Qu'avez-vous pu voir? l'attention polie qu'une femme doit à un homme bien élevé et intelligent dont l'entretien lui est agréable.

— Vous avez changé d'opinion sur lui, car vous ne teniez pas ce langage. Par quoi vous séduisent-ils toujours toutes, ces êtres d'apparat et de vanité dont vous êtes les éternelles complices?... J'ai mal vu? Vos regards, votre sourire, vos paroles, tout en vous m'a percé le cœur!

— Et c'est sur de pareils signes...

— Ils ne me trompent pas!

— Quelle pitié! J'ai honte pour vous de ceci. Au moins, vous me faites encore l'honneur de croire qu'il... n'est pas mon amant?

— Si je le croyais, je ne parlerais pas, j'agirais!

— Merci encore! Je ne l'oublierai pas.

— Gabrielle, lui ai-je dit effrayé, nous nous tenons un étrange langage : il est mauvais de nous parler ainsi. Je vous offense, mais je souffre. Mais paroles sont dures. Avouez qu'elles avaient leur raison d'être, et pardonnons-nous.

— Suis-je coupable?

— C'est le monde où nous vivons qui est coupable. C'est lui qui multiplie mes méfiances et qui a presque tué notre tendresse. Quittons-le.

— Comment?

— Allons vivre dans nos terres.

— Là-bas, seuls tous les deux?

— Je vous le demande.

— Charmant tête-à-tête! Vous voulez que je renonce à nos relations, à mes amis, aux habitudes de toute ma vie? Il vous faut cela pour vous guérir?

— Il faut cela.

— Allons! votre mal est incurable.

— Comme le vôtre.

— Je suis lasse d'être accusée.

— Et moi je suis navré. Nous sommes sur une mauvaise voie.

— A qui la faute?

— Descendez dans votre propre cœur.

— Vous y frappez trop sûrement, trop souvent surtout; vous me poursuivez de soupçons odieux!

— Est-ce sans raison?

— Vous avez toujours raison!

— Nierez-vous que ce soir... ?

— Je ne veux rien nier!

— Vous osez avouer!

— Je ne veux pas vous démentir. Et puisque vous êtes si sûr de votre fait que vous osiez me parler ainsi, eh bien! cet homme que vous redoutez, que vous exécrez, que vous méprisez du haut de votre esprit, de votre sagesse à courte vue, eh bien! moi! vous m'avez éclairée, je l'aime!

Et, les yeux pleins d'éclairs, elle a passé devant moi, stupéfié de douleur et d'irritation, et s'est enfermée dans sa chambre.

Je suis rentré dans la mienne, où j'ai passé la nuit à marcher de long en large. Je me répétais toutes les répliques, tous les mots, jusqu'aux intonations de notre querelle; et, ma colère tombée, j'ai vu combien elle était grave. J'ai trop cédé en l'accusant au plaisir de me plaindre, je ne sentais pas qu'il s'agitait entre nous quelque chose de décisif, et que des paroles telles que les nôtres élèvent entre deux êtres comme une muraille, un irrévocable ressentiment.

Je lui ai parlé comme à une coupable, et elle n'est point coupable de fait, pas même de volonté précise, seulement de

consentement inavoué, de cette complaisance glissante qui provoque et fait succomber. Ainsi je l'ai calomniée ; misère ! j'ai dépassé mon droit, et c'est elle qui a le droit de m'accuser. à présent ! Mais lorsque l'âme est infidèle, et, pis que cela, ennemie, l'infidélité de la chair inflige-t-elle à l'homme trahi autre chose qu'une morsure à son orgueil, âpre, corrosive et honteuse qui le fait crier de souffrance, qui envenime, et rend incurable, mais n'a pas creusé la plaie profonde?... Elle l'aime et n'oubliera pas. Et moi je ne l'en crois point précisément sur son insolent aveu, arraché par l'irritation : hélas ! elle ne s'est pas défendue avec la douleur, l'indignation, la compassion de l'honnête femme accusée d'une trahison, mais avec une sécheresse vindicative dont mon cœur est resté glacé.

8 avril.

Elle est souffrante. d'un mal sans gravité. J'ai fait prendre de ses nouvelles, mais je ne l'ai pas vue. J'essaie de me recueillir, et je profite avec un soulagement égoïste de ce répit de quelques jours pendant lesquels je n'ai rien à craindre. personne à soupçonner et rien à tenter.

Mais plus j'y réfléchis, plus je me persuade que cette scène est irréparable. Nous ne vivrons pas comme nous avons vécu, nous ne reviendrons pas l'un à l'autre, aucun de nous ne pardonnera ! Toujours elle gardera contre moi un levain de haine dans son cœur. Je cacherai toujours dans le mien une inguérissable défiance !

C'est à cela que nous aboutissons ! Et je l'aimais d'une affection que je croyais avec orgueil supérieure à toutes les faiblesses, invincible à toutes les épreuves. Elle y répondait elle-même avec une confiance joyeuse, car il est vrai qu'elle m'a aimé ! Et peu à peu, misérablement, en notre existence dissolvante, nous sommes descendus à l'indifférence. à l'inquiétude. l'animosité. la colère. Elle s'est jetée dans les vanités, les complaisances mondaines, les coquetteries pervertissantes. Je suis tombé à cette jalousie qui m'affole en m'avilissant.

Infidèle ! Je ne puis pas le croire ! Il faudrait donc me sé-

parer d'elle, arracher de ma chair et de mon âme un amour qui — je me l'avoue avec honte ! — survivrait à la trahison !... Je ne le crois pas, même à présent ! Il n'entre pas dans ma pensée qu'elle soit dégradée et déchue, mais l'abîme qui s'est creusé entre nous n'est pas moins impossible à combler que si elle m'avait en effet trahi : car je l'ai, je me le dis avec stupeur, outragée avec cruauté. Son ressentiment est maintenant juste, sa colère ne peut pas s'apaiser : elle est irrévocablement perdue pour moi ! Deux passagers de bateau qui s'assoient à la même table échangent quelques paroles amicales en se retrouvant tous les soirs. Nous, ennemis l'un à l'autre, plus séparés dans la vie commune que des compagnons de traversée, sans nous partager joies ni misères, sans nous communiquer rien de nos cœurs, nous vivrons côte à côte, l'âme figée dans une éternelle rancune !

Or je l'aime, je l'aime ardemment, de toutes les forces de mon être et de toutes mes faiblesses cachées. Qui me réconcilierait avec elle ne m'apporterait pas moins que la vie. Comment la désarmer et la reprendre ? Ne puis-je encore effacer ce qui s'est passé, la regagner à force d'amour et la fixer dans une inébranlable tendresse ?

9 avril.

Hélas ! la plus haute raison n'a point prise sur ces âmes légères. Les paroles tendres ou graves, tout de l'homme qu'elles n'aiment plus, quoi qu'il puisse tenter, quoi qu'il souffre, est tenu en mépris et dérision ! mais celui qui a surpris leur cœur est le modèle admiré servilement, le héros dont la noblesse les ennoblit ou le corrupteur qui les dégrade, l'idole parfois inconsciente et souvent blasée dont l'indifférence, le mépris même, ne les rebutent jamais ! Il rend la timide audacieuse, et lâche devant lui la hautaine. Il peut fixer leur esprit mobile, repétrir leur volonté et changer à son gré pour elles les pôles du bien et du mal. Il est le magnétiseur impérieux qui les gouverne souverainement.

Car l'amour n'est rien de plus qu'un magnétisme inexpliqué où le choix est illusoire, où notre volonté apparente s'anéantit en réalité. C'est une harmonie éphémère, un accord toujours

incomplet, un bonheur que la destinée menace ou une ivresse que la vie dissipe, un plaisir qui a la satiété pour terme, un bref abandon de notre être qui se réveille dans la défiance et se tient dupe en se reprenant! C'est ainsi qu'elle était venue à moi et c'est ainsi qu'elle s'en est allée. — Mais si je voulais... J'y ai pensé! Puisque par la persuasion et la prière, par ma colère, par ma douleur, je n'ai pas réussi à l'émouvoir, si je voulais, par un autre moyen, je désarmerais comme en me jouant sa volonté irritée! Il y a une force souveraine qui peut à mon gré transformer son âme! un pouvoir irrésistible et sûr que j'ai exercé quelquefois par curiosité d'esprit vaine! il y a l'étrange sommeil que j'ai provoqué comme j'ai voulu, dont je sais varier, à ma fantaisie, les plus surprenants effets. Il y a l'obscur hypnotisme qui suspend la vie et délie l'esprit, le rappelle et l'asservit tour à tour, lui impose le vrai et l'absurde, abolit la sensibilité, rature la mémoire et tue la conscience. Le magnétiseur qui a enfoncé sa volonté redoutable dans le cerveau de sa victime est plus maître d'elle que de lui-même!

Ainsi, d'un arrêt inéluctable, je pourrais chasser de son cœur la haine et la défiance du mien, ressusciter notre bonheur, accomplir l'accord inachevé et réaliser superbement ce que la nature n'a su qu'ébaucher, rendre aussi durable que nous-mêmes l'harmonie revivifiée de nos âmes!

J'y ai pensé souvent! J'ai été tenté! Dans nos différends éternels, j'ai écarté comme impossible et coupable, comme folle, l'étrange idée qui depuis deux jours me poursuit jusqu'à l'obsession. — Impossible? Qui doute aujourd'hui de cette puissance inconnue? Pourquoi n'en pas essayer la force dans ce débat où ma vie s'agite?

Et coupable? — Par quelle raison? Si l'amour, comme il est prouvé, tombe au cœur, sans raison palpable, sans motifs précis, sans consentement raisonné, si la tendresse la plus pure ainsi que la passion effrénée n'ont pour cause qu'une suggestion fatale plus mystérieuse et non moins irrésistible que l'autre, si parfois les plus vils l'exercent aux dépens des plus nobles âmes, — moi, au profit de notre amour et pour la dignité de notre vie, pour rappeler celle qui s'égare à sa noblesse originelle et à la vérité de son être, j'ai le droit de l'employer, l'*autre*, la

suggestion voulue, réfléchie, l'arme puissante, l'arme légitime qui brisera son orgueil rebelle, qui détruira avec nos querelles toutes les pensées de rancune et tous les vestiges de ressentiment, et en effacera le souvenir plus sûrement que celui d'un rêve.

J'en ai le droit ! j'en ai le devoir ! Elle va tomber si je ne l'arrête ! elle est perdue si je ne la sauve ! Hier, je pouvais espérer encore. Si j'avais eu assez de force pour contenir ma juste colère, pour laisser mes soupçons mûrir, pour dévorer mon humiliation et imposer silence à ma souffrance, peut-être serais-je invervenu avec l'autorité imposante que donnent l'empire sur soi-même et une affection haute et grave, clémente en ses plus durs reproches, contenue jusqu'en ses pires douleurs, à ce moment bref et décisif où les plus dépravées sentent la terreur de la faute et s'arrêtent au bord de la honte. Mais à présent elle me hait ! J'ai détruit ses propres scrupules. J'ai exaspéré sa rancune, j'ai légitimé ses vengeances. Ah ! plutôt que de supporter cet outrage, de subir la risée du monde et de la voir rouler dans le mépris !... Puisque nous en sommes venus là, puisqu'il nous faut vivre l'un près de l'autre en irréconciliables ennemis ou nous séparer pour jamais, et que je n'en ai pas le courage, puisque le salut est là, allons ! Si j'échoue !... Je ne puis pas échouer ! Aussi bien, je m'emporterais peut-être à quelque irréparable folie. Violent et faible comme je le suis, il faut que je me défie de moi-même.

10 avril.

Je savais que je réussirais ! En vérité, c'est peu de chose. Je ne comprends plus comment j'hésitais. Ce matin, je suis entré dans sa chambre, et la surprise qu'elle a témoignée en me voyant montrait que son ressentiment restait entier. Je l'ai trouvée, comme il le fallait, abattue et les nerfs vibrants.

— Vous êtes toujours aussi souffrante ? lui ai-je demandé.

— Toujours.

— Je suis fâché de vous voir dans cet état.

— Vous avez fait tout ce qu'il fallait pour m'y mettre.

— J'avoue être allé trop loin, pardonnez-moi ! — Elle a

détourné la tête avec dédain. — Nous causerons avec plus de calme, je l'espère, quand vous serez mieux. En attendant, votre état m'afflige. Me permettez-vous de m'en assurer?

Je l'ai prise doucement par le poignet. J'étais ému, honteux presque de ce que j'allais faire, et, je l'avoue, j'ai eu peur. Je me trouvais — explique qui pourra cette invasion de sentiments contradictoires et simultanés — agité d'espoir et de frayeur, odieux et ridicule tout ensemble, plein du désir mauvais de me venger à mon tour, de la punir, de lui retirer, comme on prend à un enfant un jouet, sa volonté pervertie, plein de chagrin, de pitié pourtant, et, au total, fasciné par l'acte!... J'ai été près d'y renoncer. Son air froid, dur, ironique, m'a décidé. Alors, concentrant toute ma volonté, je l'ai regardée fixement.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi?

— Parce que je veux que vous me regardiez!

Je lui ai posé mon autre main sur le front. Déjà je la sentais en ma puissance. Deux ou trois soubresauts nerveux, vains essais de résistance, ont agité son corps et ses membres. Sa poitrine haletait. Ses yeux rivés à mes yeux ne pouvaient pas s'en détacher. Peu de minutes après, elle les a fermés. Elle dormait.

— Répondez-moi! M'entendez-vous?

— Oui!

— Obéissez-moi!

— J'obéirai.

— Vous m'aimerez et vous oublierez jusqu'à la cause de notre querelle. Vous aurez pour M. d'Ervey tout le mépris que j'ai pour lui. Il est sot, il est sans cœur. Vous le traiterez en ennemi. Vous penserez comme je pense, vous vivrez comme je voudrai. Vous aimerez ce que j'aime, vous dédaignerez ceux que je dédaigne et vous haïrez ce que je hais. Maintenant réveillez-vous, puis dormez du sommeil naturel. A votre réveil, vous serez guérie.

Elle a rouvert lourdement ses yeux et m'a regardé avec stupeur, puis s'est endormie paisiblement. Et je suis rentré chez moi pour attendre, bouleversé au delà de toute idée, anxieux, bien que le résultat me parût sûr, de l'anxiété la plus poignante que j'aie éprouvée en ma vie. Deux heures

après, elle m'a fait prier de passer chez elle. J'y suis allé, le cœur battant, les jambes vacillantes, la gorge serrée. Dès qu'elle m'a vu, elle m'a souri tendrement.

— Me voilà guérie ! m'a-t-elle dit. J'ai voulu vous l'apprendre tout de suite, parce que — et elle a souri encore, d'un air de radieuse malice — parce que vous m'aimez et...

— Et?...

— Et que je vous aime !

J'ai dû, pour ne pas tomber, m'appuyer contre un meuble. Mais de mon vertige, de ma terreur, montait déjà une triomphante ivresse. J'ai été près de la serrer dans mes bras, de la prendre follement contre ma poitrine, et je n'ai pas osé.

— Eh bien? il est naturel que nous nous aimions, m'a-t-elle dit, surprise de mon émotion.

— Oh oui ! je vous aime bien profondément !

Les larmes me venaient aux yeux. J'ai pris ses mains en tremblant, je les ai portées à mes lèvres et je me suis enfui chez moi.

12 avril.

Ce que j'éprouve maintenant, par quels mots l'exprimerai-je? Un malade, subitement guéri d'un mal lancinant et désespéré, ne sent pas avec un attendrissement plus profond, ni d'une joie plus radieuse, la confiance, le sommeil, la vie, le bonheur lui revenir. C'est la délivrance ! c'est mon être qui se redresse et se renouvelle, ma poitrine qui se dilate et respire enfin en liberté ! c'est le fardeau qui m'oppressait abandonné sur ma route, le cauchemar qui hantait mes nuits évanoui dans la splendeur matinale et l'éclat doré du plein jour ! c'est la peur dégradante et le soupçon exécré, l'humiliation qui torture, tous les spectres de colère et de vengeance exorcisés par ce coup hardi ! c'est l'orgueil de l'avoir reconquise et la gratitude infinie, l'ivresse de baiser la vie sur ses lèvres, la douceur suprême de nous aimer rentrée en nous par torrents !

... J'ai voulu qu'elle allât hier au bal, elle y est allée. J'ai souhaité qu'elle fût belle, et elle s'est parée avec une obéis-

sance à me plaire, et à prévenir mes moindres désirs, qui m'affole, me remue jusqu'aux moelles, redouble en moi à chaque instant, et, par répercussion magnétique, en elle, notre amour ressuscité.

Et j'ai eu un tressaillement de fierté, un sentiment de domination sur toute cette foule banale, en la voyant si fière au milieu de ces femmes jalouses, invulnérable parmi ces hommes dont l'admiration était un hommage qu'elle me renvoyait d'un radieux sourire.

J'ai bien fait ce que j'ai fait ! S'il m'était resté le plus léger doute, il s'évanouirait devant le bonheur de cette pauvre créature, enfin rendue à son naturel. Qui peut me blâmer? J'ai détruit la haine et j'ai mis la sérénité, la foi pure, la grave tendresse conjugale et l'inaltérable dévouement dans nos deux cœurs, hier gros d'orages, maintenant à jamais apaisés. Elle m'appartenait et je l'ai sauvée. Je l'ai arrêtée près du précipice, emportée dans mon amour fort. Je serais forcé de m'absoudre, si je m'accusais par impossible. Nous partons, nous nous en allons loin de ce monde futile, impuissant à nous désunir et qu'à présent je dédaigne sans le redouter, mais où je me sens avec elle plus étranger que jamais. Il sied de cacher le bonheur. Le nôtre n'a plus rien à craindre de nous! Il ne nous faut plus redouter que la destinée, souvent jalouse, parfois pourtant inattentive aux heureux.

II

15 juin.

L'homme est son propre bourreau ! Le plus cruel ennemi ne saurait souhaiter de pires disgrâces que celles qu'on se prépare à soi-même, ni de plus amères désillusions que celles qu'on trouve dans ses désirs accomplis.

Il y a deux mois que je suis ici. J'étais rentré pour n'en plus sortir dans mon pays natal et dans ma maison paternelle, pleine de souvenirs, de pensées muettes et pourtant éloquentes, d'ombres familières et vénérées. J'avais senti, en passant le

seuil, mon cœur battre d'une émotion puissante et mes yeux se remplir de larmes, car tous les miens sont morts entre ces murailles. J'y ai vécu mes années limpides, et j'appartiens à une famille qu'attache au sol une tradition séculaire.

Je voulais, en me fixant au foyer, commencer une vie nouvelle, aussi pleine que l'autre fut vide, aussi simple qu'elle fut agitée, aussi bienfaisante qu'elle fut inutile, aussi remplie d'harmonie sereine qu'elle avait été troublée par la peur, par les querelles et la jalousie.

Ma jalousie est morte, mais mon amour est mort avec elle, et notre bonheur, après une courte ivresse, a fui comme de l'eau entre mes mains. Je suis coupable d'un crime impie! J'ai, autant qu'il était en moi, altéré l'œuvre divine! J'ai volé une âme!

Et je l'ai prise perfidement, comme le voleur domestique qu'on ne soupçonne pas et qu'on n'épie pas, sans résistance à vaincre et sans risque à courir, sûr d'accomplir l'attentat étrange, car j'y étais porté d'un âpre désir et d'une inflexible résolution, sûr du secret, accusable uniquement devant ma conscience complice qui m'épouvante en se réveillant.

J'ai dit que j'en avais le droit, et j'ai cru que j'en étais persuadé. Qu'est-ce donc que cette conscience, muette quand elle devrait nous parler, vacillante quand notre volonté vacille, obscure et décevante à souhait quand notre pensée obscurcie se déçoit en ses sophismes? Pourquoi n'arrête-t-il jamais, cet inutile témoin de l'âme, accusateur implacable qui condamne et ne sauve point?

Hélas! c'est moi qui l'accuse à tort, et je cherche en vain à me justifier. Ce que je sais maintenant, je le savais. Ce que je me dis, je me l'étais dit! Les reproches dont je m'accable, au moment où l'idée funeste travaillait mon intelligence, s'y formulaient simultanément, mais je les ai étouffés! J'ai cru les avoir détruits à jamais, dissous en une lumineuse évidence, ou plutôt je m'en suis vanté. Car, en les réfutant à mon gré par des arguments irrésistibles, j'éprouvais encore, comme on l'éprouve devant tout ce qui n'est pas droit et simple, le trouble qui juge les actes, le doute qui en révèle la nature, l'insurmontable besoin de les justifier à tout prix, et l'impuissance à y parvenir qui confond en nous nos subter-

fuges. Mais le mal fascine ; et j'ai ramassé tous mes griefs et tous mes chagrins, mes regrets profonds, ma soif de bonheur, ma fatigue, mes désirs de calme, de sécurité, de confiant amour, mes bonnes et mes mauvaises pensées. J'ai senti s'exaspérer ma colère et l'humiliation me ronger le cœur. En défaillant devant l'avenir, je me suis raidi d'une énergie fausse, enivré d'un aveugle orgueil. Je me suis parlé d'honneur et de tendresse conjugale, d'une joie infinie et sûre à réaliser superbement. J'ai fait arme de toutes ces idées, et à présent il ne reste plus de cet édifice de raisons, proclamé en moi indestructible, que de lamentables décombres.

J'ai réussi cependant au delà de mes espérances. En vérité, j'ai trop réussi! J'ai joué comme un enfant avec cette arme épouvantable, et je ne comptais pas sur tant de succès. Je n'avais pas prévu en l'imposant une domination aussi souveraine, un asservissement de son âme tel que celui où je l'ai réduite. L'harmonie est bien réalisée ; notre mariage est une fusion d'elle en moi à laquelle il ne manque plus que moi seul. Et si l'amour est cette fusion sacrée où tous les amants ont tendu, un éternel et divin dialogue où les paroles inutiles n'expriment qu'une seule et divine chose, où la pensée infaillible répond à toutes les pensées inexprimées, si c'est le sacrifice de soi, l'élan éperdu d'un être en un autre, une volonté et une vie jetées comme dans un gouffre en une volonté étrangère, une âme identifiée à une âme, il n'y a jamais eu et il n'y aura pas un amour comparable au sien, parce qu'il n'y eut jamais identification plus complète, — et voilà pourquoi je ne puis l'aimer.

Car l'homme ne s'aime pas en réalité, quelques faiblesses qu'il ait pour lui-même. Il aime ses aises, et leur sacrifie la justice et la pitié ; il flatte ses goûts, choie ses vanités et subit ses vices : il est gouverné misérablement par la peur et par l'égoïsme. Mais, en dépit de ses apparences, l'égoïsme n'est point l'amour vrai de soi et ne s'accompagne d'aucune joie pure. L'homme ne palpite qu'en s'épanchant. Il ne sent frémir dans sa poitrine la noble fierté de son être, la force mâle et l'énergie féconde qu'en les répandant en rudes tra-

vaux. Il ne goûte un peu de bonheur que s'il a su donner le bonheur, et la douceur infinie d'aimer est la gratitude infinie de la tendresse dont il embrasse, réchauffe et abrite une femme, souvent dédaigneuse, et un enfant, toujours ingrat! Il n'est lui qu'en s'oubliant toujours: et moi, je ne puis plus m'oublier en elle. Il ne se trouve qu'en sortant de lui, et je me retrouve sans cesse en elle. Je me fuis hors d'elle que j'adorais! Quand elle m'adore, je ne l'aime pas, parce qu'elle. — c'est moi!

Comment l'aimer, lorsque son amour n'est pas le don clairvoyant d'elle-même fait d'une volonté généreuse? Comment en avoir la gratitude? Comment en éprouver l'orgueil, quand j'ai fait d'elle la victime de mon orgueil irrité, l'inconsciente esclave de mes caprices, la chose dégradée de mes désirs? Comment ne pas mourir de honte et se détourner avec tremblement devant cette dégradation innocente et irrémédiable? Les perversions du sens moral et les dépravations de la chair ne tachent l'âme, si nous voulons en guérir, que de souillures passagères, mais celle-ci est indélébile, si je ne lui rends pas sa liberté!

Tout, les goûts et les habitudes, le caractère et l'intelligence, tout en elle s'est transformé par magie. Autrefois, même en notre meilleur temps, nous restions séparés par la distance qu'il y a entre deux époux unis d'une affection très étroite et qu'ils croient devoir durer autant qu'eux-mêmes, mais dissemblables d'esprit et d'humeur. Elle était mondaine et je suis ami d'un isolement méditatif. Elle fut riche dès le berceau, choyée d'une aveugle tendresse, et plus tard éblouie d'hommages, enivrée par les adulations, J'ai été frappé dans mon enfance par des malheurs de famille qui ont enfoncé leur empreinte en moi. De là, jusqu'en mes ravissements, l'étonnement d'être uni à cette femme frivole et brillante; jusqu'en ma fierté d'époux aimé, un vague, mais réel dédain et de vagues peurs, des pressentiments de défiance, germes de ma vénéneuse jalousie; de là le désir, légitime en soi, mais vicié par mon égoïsme, de gagner son intelligence après avoir gagné son cœur, de substituer mes goûts à ses goûts, mes jugements à ses jugements, et mes habitudes à ses habitudes, de former enfin, par une patiente conquête, la simple et riche

harmonie qui fait la vie sereine et féconde, et où je n'ai point su l'appeler.

Elle avait un esprit léger, qui se posait sans peser jamais, effleurait et fuyait ensuite, une grâce de bon sens moqueur qui piquait d'un mot juste et sûr, et qui donnait à sa conversation, d'ailleurs superficielle et trop mobile, un indéniable attrait. Maintenant, c'est mon esprit à moi que je découvre avec stupeur dans cet esprit métamorphosé, devenu plus viril que féminin, moins chatoyant et plus fort, alourdi par la réflexion, imprégné comme le mien, quoique à un moindre degré, d'une ironie et d'une amertume qui sont, hélas! plus que jamais, celles de ma morose pensée.

Tout était différent, tout est semblable! Nos opinions sur les hommes, les faits et les livres, reflétaient isolément et dans leur ensemble les divergences de nos deux natures. A présent, j'entends avec effroi les muettes idées de mon cerveau se formuler par sa bouche. C'est moi qui dicte et elle répète, moi qui ai pensé et moi que j'écoute avec une insurmontable aversion. Nous nous parlons peu : que lui dirais-je? Qu'ai-je à faire de songer tout haut, de me frapper fastidieusement d'un éternel écho de moi-même? Si elle venait à me contredire, la contradiction la plus opiniâtre ne saurait ni m'intéresser ni m'émouvoir, car elle me paraîtrait soumise aussi à l'ordre obscur émané de moi. Les paroles les plus éloquentes passant par ses lèvres dociles seraient pour moi seul figées et mortes. Les cris les plus déchirants de son cœur me laisseraient insensible : car ses pensées et ses actes, ses émotions légères ou fortes, ses instincts et ses mouvements sont avilis pour jamais, étant devenus automatiques comme un effrayant mécanisme dont chaque rouage m'obéit et dont le mouvement m'est inconnu!

Son cœur, elle ne me l'a pas donné! Elle me fera, si je le veux, le sacrifice joyeux de sa vie, mais son dévouement et sa tendresse sont mon crime, et ne me seront jamais qu'un cruel et inguérissable remords. Ainsi comblé dans mes vœux, je devais être et je suis puni dans chacune de mes pensées. J'ai son amour, mais ce n'est pas de l'amour, son intelligence descendue au-dessous de l'instinct aveugle; j'ai les battements de son sein, les frémissements de ses nerfs et les prières ar-

dentes de ses yeux. J'ai son corps, et il dépend de moi de le plier aux pires raffinements des courtisanes sans même la souiller de ces vices, car je n'ai rien en ayant tout d'elle. Je tiens son âme sans la posséder. J'ai asservi et n'ai point à moi le noble principe de notre être, la force agissante et inquiète qui aime et qui hait, faiblit, se relève, travaille, peine, déchoit ou grandit, qui se révèle dans l'épreuve et s'épure dans la souffrance, se contient et se maintient libre, se donne et se refuse à son gré, assure un prix au bienfait et une valeur au bien et au mal, toute sa beauté au dévouement, son sens à la vie.

Et moi, qui ai détruit sa volonté et substitué mon âme à son âme, je suis demeuré ce que j'étais : un homme capable de préventions, d'injustice et de ressentiment, sujet comme tous à la colère, à l'aveuglement, à l'obstination, à des fautes que je ne voudrais point commettre et que je ne saurais éviter, peut-être à de lamentables lâchetés qui me guettent et que je ne prévois point. En sorte que chacune de mes fautes est répercutée en son nouvel être. Mes emportements et mes faiblesses, mes engouements et mes injustices provoquent des injustices concordantes et chacun de mes torts se multiplie. Chacun des griefs que je soulève, toutes les blessures que j'inflige, tous les coups qu'il faut porter ou rendre sont repris et portés par elle, car il faut qu'elle aime ce que j'aime, qu'elle méprise ceux que je méprise et qu'elle haïsse ceux que je hais !

Je l'ai rendue mère, et je me demande avec terreur ce que sera l'enfant à venir qui remue déjà dans ses entrailles. La nature l'avait voulu fait à notre double ressemblance. Pour transmettre et épurer la vie, dans ses obscures métamorphoses, elle attire et unit parfois des êtres profondément opposés; elle corrige par ce qui manque en l'un ce qu'il y a d'excessif en l'autre; elle atténue, adoucit, efface, ébauche sur les plans éternels les existences futures, et crée par les contraires l'équilibre nécessaire à la liberté. Ainsi dans l'enfant conçu de moi j'ai encore altéré l'harmonie divine. J'ai détruit, aboli d'avance toute une moitié de son être. Il sera moi que je méprise ! dans ma défiance native, dans mon esprit ombrageux et mes nerfs malades, dans ma folie !

Quel mot!... Il me semble par moments qu'en effet je suis devenu fou. Mais je me flatte pour m'excuser, et en réalité je suis criminel. Cependant une aussi étrange idée ne pouvait germer que dans une tête dérangée, imbue des morbides pensées et des malfaisantes doctrines dont notre atmosphère est viciée. J'étais un honnête homme, après tout. Un ami m'aurait pu confier sa femme, sa fortune, tous ses secrets.

On me jugeait et je me croyais incapable d'une trahison; et quand je considère ce que j'ai fait, je me dis en vérité que je n'en serais jamais venu là, sans l'incroyable perversion d'esprit dont nous souffrons tous à l'heure qu'il est. Sans cela, n'aurais-je pas tremblé devant cette sacrilège tentative? Aurais-je assisté comme je l'ai fait, autrement qu'avec une révolte d'indignation, à ces expériences non moins sacrilèges où j'ai vu cent fois une créature pareille à nous, faite de notre chair et de notre sang, palpiter comme entre les mains du bourreau, sous le regard glacé d'un savant qui gouvernait son supplice, passer sur un mot de lui, sur un geste, du plaisir à la douleur et de l'angoisse à l'épouvante, se raidir en vain contre l'absurde, exécuter le simulacre du meurtre, rire après, puis, réveillée, s'affaisser, — comme ma femme s'est affaissée après mon guet-apens réussi, — dans un anéantissement de fatigue, tandis que le Maître s'éloignait fier de lui-même — comme moi! — avec un sourire d'orgueil et suivi d'applaudissements, sans se dire qu'il venait de se dégrader, lui et tous les spectateurs avec lui, au niveau de sa triste victime, sans se demander si celle-ci ne roulait point, poussée par lui, vers la folie et la mort!

Ils devraient cependant comprendre que nos investigations hardies ont pour limite le droit divin réservé en chacun de nous. Qu'espèrent-ils donc? Le mot de l'énigme? la lumière portée sur nos destinées? Pour légitimer ces essais, il ne faut rien moins que la certitude. Encore est-ce une seule certitude qu'il faudrait avoir et établir, celle que nous sommes matière aveugle et jouet inerte d'aveugles forces: car, s'il est simplement possible que nous soyons autre et plus noble chose, rien, ni l'espérance, ni le succès, ni la vérité conquise, ni l'évidence démontrée, rien ne justifie et n'excuse ces attentats,

fussent-ils commis sur le dernier de nos semblables, ces violations inutiles de ce qui doit rester inviolable. Car je ne sais pas si le meurtrier acharné de ses mains rouges et raidies sur sa victime pantelante est plus coupable que je ne le suis, et je l'ai été parce qu'il l'est.

Une ivresse de pédantisme mille fois plus lourd et plus dogmatique, plus intolérant que celui des cuistres, obstrue l'intelligence des savants, en particulier celle des médecins physiologistes. Dans leur orgueil de parvenus, ils inclinent à croire que la nature n'a plus de mystère et qu'ils ont résolu notre destinée. Ils disent qu'ils ont mis à nu nos organes, suivi en ses fils microscopiques le réseau des veines et des artères, surpris la télégraphie des nerfs et tracé dans ses lignes précises la carte du cerveau. On a localisé la mémoire, la volonté, l'imagination, assigné à chaque pouce carré du crâne la faculté qui y réside, et cela est beau et glorieux sans doute, mais ils ajoutent : « Voilà tout l'homme ! L'hérédité et l'évolution, qui ont constitué les organismes, gouvernent aussi l'intelligence. L'esprit naît, croît avec le corps, accompagne sa décadence, et, conséquemment, doit s'anéantir. La pensée est une vibration. Une lésion imperceptible du cerveau abolit le souvenir ou la réflexion, fait sombrer dans la folie cette âme qu'on dit le principe souverain et la raison d'être de notre être, entité vaine, mot vide de sens, à moins qu'il ne signifie modestement la somme de nos sensations et de nos pensées. Le bien et le mal sont relatifs et la liberté est une illusion. L'homme ne doit suivre que l'utile : croire qu'en ce qu'il peut voir et palper ; il doit observer, non imaginer, classer et interpréter des faits au lieu d'édifier des systèmes ; et la plus obscure des hypothèses, — Dieu, étant, par essence même, hors du champ de notre expérience, doit être, qu'il soit ou qu'il ne soit point, ce qui est infiniment plus probable, — résolument bannie de la science, de nos études et de l'esprit. »

Ainsi ils ont découvert un mécanisme, et ce mécanisme ne leur cache que le moteur et le mouvement ! Ils entrevoient bien obscurément quelques-unes des lois immenses sur lesquelles roule la vie du monde, et ils ont dit : « Il n'y a personne derrière ces lois ! » Ils épellent, comme des enfants à l'école, quelques lettres du livre inconnu, et ils proclament :

« Ceci est la Science ! » Ils confondent la nature des choses avec les rapports qui les lient entre elles, et ils ne font point cette réflexion aisée, mais fâcheuse pour leur vanité, combien ce qu'ils savent est peu de chose à côté de ce qu'ils ignorent, et combien cela est misérable au prix des simples et claires notions de justice et de charité départies à chacun de nous comme l'air et comme la lumière, pour marcher en sa route ardue.

Certes, il y a d'illustres exceptions ! Je le sais. Je sais aussi que l'homme, dans son éternelle incertitude, oscillera éternellement de l'un à l'autre des trois grands systèmes qui depuis qu'il pense et qu'il s'étudie se partagent l'empire des esprits. Ainsi le matérialisme, dont la plupart des savants se targuent, n'est point leur, en effet. Il réside en un abri plus profond que les augustes sanctuaires des hypothèses et des théories. Il vit en une réalité vivante, dans le cœur malheureux de l'homme. Il tombe des grandes énigmes qui pendent en notre atmosphère nocturne. Il sort du bonheur qui nous échappe et de la vérité qui nous fuit, des apparences contradictoires et des invisibles harmonies, de notre misère, de notre orgueil, de tout ce qui remue dans nos âmes de déçu, d'anxieux et de chagrin, de l'inquiétude de nos rêves, et du repos morne qu'on trouve à nier.

En sorte que l'homme doute de Dieu, si étrange que ce soit à dire, par des arguments métaphysiques et pour des raisons tirées de son cœur ; et les formules chimiques, les dissections du cerveau, les expériences d'hypnotisme n'ajoutent vraiment que du dogmatisme à ses doutes. Mais voilà qu'à de vieux systèmes, toujours réfutés, toujours renaissants dans les discussions des philosophes, et enfouis en d'obscurs traités, les savants ont apporté tout à coup l'autorité de leurs découvertes, leur redoutable méthode, la décevante expérience et l'appui apparent des faits, et par là ils ont troublé très profondément nos consciences. L'idée divine, en nos âmes inquiètes, s'est affaiblie, et avec elle l'énergie morale s'est affaissée. La vie a perdu sa clarté. L'homme a perdu sa foi en lui-même. Il n'a plus marché, agi, vécu dans la simplicité de sa nature et la fermeté de ses forces. Il s'est accoutumé à penser que ses actes n'avaient point de valeur, que son exis-

tence n'avait pas de but, que ses habitudes, ses vertus, ses vices, tout ce qu'il conçoit et tout ce qu'il fait n'étaient que des phénomènes fortuits, quoique déterminés fatalement, et lancés à travers l'espace par les forces indifférentes qui nous portent, selon une courbe mathématique comme la trajectoire d'un projectile. La contagion a gagné tous les étages des intelligences et toutes les provinces de la vie. Et l'art qui a reflété ces doctrines, les a traduites en livres abjects, les gens d'esprit les ont aiguisées en plaisanteries dissolvantes, les rhéteurs et les gens du monde les ont émoussées en dilettantisme, les niais en aphorismes béats; les vicieux les ont tournées en vice, les voleurs en vol, les pauvres en haine.

Et tous, nous les avons acceptées, ou sanctionnées par notre silence, ou complaisamment admirées. Nous avons laissé s'infecter nos âmes, par légèreté indulgente beaucoup plus que par assentiment. Nous n'en sommes pas moins coupables ; car cette complaisance épidémique à des hardiesses que nous avons crues neuves rend toute une nation complice autant que victime d'un mal dangereux. Mais ceux qui les ont prônées parlaient haut de vérité, de faits positifs; et ceux qui écoutaient étaient aussi des gens positifs, enchantés de se prouver une flatteuse vigueur d'esprit, en prônant à leur tour de vieux systèmes étayés de découvertes récentes comme de réalités décisives. Nous avons ainsi mis d'accord notre vanité et notre intérêt, car nous savions, sans nous l'avouer, que ces dogmes nous apportaient des sophismes pour toutes nos erreurs, des excuses pour toutes nos fautes.

Et c'est bien ainsi ! C'est parce que tout autour de moi, dans les livres, les conversations et les paradoxes, dans l'impossibilité où nous sommes d'être étonnés d'aucune aventure, scandalisés par quoi que ce soit, je sentais un encouragement à cet attentat bizarre et subtil, que j'en ai pu concevoir l'idée ! parce que j'avais l'assurance d'une complicité universelle que j'en suis venu à le commettre ! Il faut pour penser de certaines choses la perversion de l'esprit, aussi redoutable que celle du cœur ; et il faut pour les accomplir, la lâcheté des rhéteurs, la plus répugnante de toutes, car elle unit ces deux corruptions.

... Parce que je l'aimais et que je souffrais ! — Ainsi il est nouveau de souffrir ! Mais, comme il est admis maintenant que l'amour lave toutes les fautes, excuse les trahisons, justifie les crimes, il l'est également que la vie est une aventure inutile où nous avons été jetés malgré nous par une aveugle fatalité ou une fantaisie incompréhensible. Conséquemment, lorsque l'homme souffre, qu'il y pourvoie comme il le pourra ! qu'il s'évade, s'il veut, de la vie : les moyens en sont nombreux et faciles autant que légitimes. Qu'il évite si faire se peut la violence contre les autres. Un reste de vieux préjugés et le soin de notre sûreté nous font encore condamner le meurtre comme une brutalité dangereuse. Qu'il se tire d'affaire habilement, par le plaisir, par l'oubli du mal, l'insensibilité, l'ingratitude, — par un coup d'adresse, comme moi.

Si ceci est connu, je sais que le monde en rira et ne comprendra point ces remords. Je sais que si mon secret m'échappe, je serai un de ces ridicules dont l'aventure reste célèbre. Et, en effet, à mes propres yeux, je suis ridicule autant qu'odieux. Mais je sais également que parmi ceux qui riraient le plus haut, pas un seul ne me blâmerait : que beaucoup diraient : « Cela est bien ! » comme moi-même je me le suis dit ; que tous jugeraient l'expédient d'un tour original, décisif, ingénieux et avant tout, *moderne* !

Ils pensent avoir des sensations et des vices qui appartiennent à eux seuls, et que nos aïeux ne connaissaient point. D'ailleurs ils ne s'en plaignent pas, ils s'en vantent, par une aberration de vanité si outrée qu'elle en est naïve. Il est douteux qu'un peuple ait vécu dans une agitation aussi compliquée, un mépris souriant tel que le nôtre de tout ce qui n'est pas le plaisir, une élégante anarchie intellectuelle comparable à celle où nous vivons.

Aussi la souffrance est insupportable et le devoir n'est qu'un mot rébarbatif. Mon devoir était de combattre avec des armes loyales pour la dignité de ma vie, et je n'ai point su. Mon devoir était de secourir ma femme dans sa faiblesse, de la garder par ma tendresse et de l'éclairer par ma raison, de lui pardonner en ses révoltes et de la respecter jusqu'en ses fautes, de lui faire l'honneur qui lui était bien dû de croire jusqu'au bout

en son honneur, de la ramener avec douceur ou de l'arrêter avec fermeté. Je n'ai pas su, parce que ma raison était faussée au même degré que ma volonté. Je ne pouvais pas avoir confiance, parce que je savais combien le monde rend, par sa légèreté indulgente, par la commodité des rendez-vous, par son incurable goût du plaisir, les trahisons faciles et gaies. Et je ne pouvais pas ne pas m'affoler, parce que je l'aimais avec passion ! Et il me fallait bien être lâche, car, n'admettant point que la vie fût une épreuve nécessaire et grave, j'étais incapable de souffrir avec une dignité silencieuse. Quand l'homme garde le sens vrai des choses, quand la lumière de toute existence ne vacille point dans sa pensée, ses actes sont aisément droits, simples et sûrs; et ses défaillances mêmes sont simples et réparables. Il porte dans ses pires douleurs l'énergie mâle qui les surmonte, ou la résignation qui les calme, la clémence, l'esprit de justice, la haute vertu du pardon. Mais le désarroi intellectuel désarme nécessairement la volonté, et crée une lâcheté endémique et universelle qui rend accessoire et presque indifférent le hasard des lâchetés particulières dans les rudes assauts de la vie.

Je lui ai donc fait ce mortel outrage et cette violence sans nom. Je l'aimais bien mal !... Il me semblait qu'elle m'était plus chère que la vie, et peut-être devant tout autre qu'elle-même, devant un malheur qui l'eût atteinte, une douleur ou une menace qui ne fût pas venue d'elle seule, peut-être que j'aurais été courageux, résolu, habile, et qu'elle eût trouvé en moi son abri sûr. Je l'aimais d'un amour sensuel, plus âpre que profond, plus violent que fort, plus ardent que durable et vrai. L'amour, dans nos cœurs insatiables, s'est dénaturé comme le reste. C'est le grand bienfait de la vie, la loi des êtres, mais soumise à la loi plus haute, règle et juge des actions humaines. Nous en avons fait la vertu qui dispense de toutes les vertus, la loi des lois, une idole de déclamation et de folie qui fascine, pervertit et tue. Et j'ai subi, comme beaucoup d'autres, les conséquences de cette erreur. Nous nous étions unis, elle et moi, dans cette croyance orgueilleuse. Mais de la joie superbe et triomphante qui éclate dans les yeux des amants et chasse toute autre pensée de leur cœur, il faut que l'un ou l'autre descende, et elle en est descendue bien vite, car elle

m'aimait ainsi que je l'aimais. Alors j'ai été jaloux à la rage, désolé jusqu'au désespoir. Alors je me suis souvenu que parce que l'amour est posé comme la fin suprême de la vie, n'ayant pu le garder en moi il fallait qu'elle le cherchât hors de moi; que, puisqu'il en est le dieu mobile, j'avais tout perdu en le perdant; la force irrésistible et souveraine qui bouleverse les sens et les âmes, brise les obstacles, se joue des serments, — tout ce qui le touche est ainsi que lui irrésistible, fatal, légitime! Et j'ai saisi l'arme terrible! Et éperdu, désespéré, fou, j'ai tout étouffé dans ma conscience. J'ai fait taire mes remords naissants et surmonté ma peur instinctive. J'ai appelé à moi mes sophismes, transformé en droit la violence, le faux en vrai et le mal en bien.

A présent, je regarde ma victime avec une pitié impuissante et une sorte de terreur sacrée. Quel est le pouvoir qui la tient? Un fluide, disent les savants, une force que nous ne connaissons pas, un invisible élément que l'homme saura captiver, ménager, conduire, comme il gouverne, conduit, utilise l'électricité et la vapeur. Mais moi je sais qu'il y a *autre chose!* Et quand elle marche à côté de moi, quand elle a frotté par hasard mes mains ou mes vêtements, qu'elle me parle, qu'elle me regarde, je me sens frôlé, regardé, hanté, fasciné par une puissance surnaturelle qui agit en elle et me terrifie. D'où vient cette transformation si rapide, si profonde, de son caractère et de son esprit? cette divination de mes pensées? ce miracle d'un cœur ennemi subitement fondu dans le mien par quelques paroles qu'elle ne connaît pas? Je la regarde avec stupeur, je l'écoute avec tremblement. Je voudrais la fuir et pleurer sur elle. Je ne puis la fuir, — et j'assiste à ses souffrances muettes avec une indicible douleur. »

Car elle m'aime, moi qui ne peux plus l'aimer! Elle souffre, et j'en suis venu à me demander si cette souffrance est autre chose que le reflet de la mienne. Il se remue en moi tant de doutes, tant de misères et de remords, que je reste glacé devant elle comme devant un spectre fait chair, un être qui n'est plus de ma race, avec une superstitieuse frayeur. La reprendre comme je l'ai prise dans le délire des sens qui a suivi ma triste victoire, dormir de nouveau dans ses bras, me paraît un monstrueux sacrilège devant lequel je me sens de

marbre. Et m'épancher en elle, je ne le puis pas davantage, car j'ai tué les doux épanchements, comme Macbeth a tué le sommeil! J'ai tué la confiance et les entretiens, la tendresse, l'échange des larmes et des peines, souvent meilleur que celui des joies!

Cependant ses yeux sont remplis d'ardentes et vaines supplications. Elle se souvient que je l'ai aimée. Elle se souvient et ne comprend pas! Et un impuissant amour, un amour navré qui me torture, gonfle son sein, s'accumule en sanglots refoulés, s'exhale en silencieux soupirs. De colère, de ressentiment contre mon ingratitude et ma dureté, ni trace, ni ombre! Rien qu'un étonnement désolé, des questions muettes et, chose désespérante entre toutes, de la compassion, oui, une compassion sans bornes pour moi, son bourreau, pour ma souffrance, mon accablement, mon morne dégoût de moi-même. Alors je me détourne avec angoisse, car il me semble qu'elle me devine. Mais non! je suis bien sûr du secret. Et je ne puis tomber à ses pieds, ni me laver dans mon repentir comme je le ferais si elle était *elle*, puisque ses pensées sont les miennes et qu'elle n'a à elle que sa douleur!

Que faire alors? La délivrer? lever l'ordre que j'ai imposé? renouveler l'acte coupable? détruire mon crime par une autre faute? la rendre à ses coquetteries, à ses rancunes, à ses colères, à ses dangers? à toutes ses misères, aux fautes futures et inévitables? Est-ce mon devoir? en ai-je le droit? Je suis incapable de la défendre, je ne la sauverais pas d'elle-même : et la délivrer, hélas! je ne le puis pas davantage. Je ne réussirais plus dans cet effort, que j'essaierais en tremblant. Ma volonté vacillante me trahirait, j'en suis trop certain! Car je ne suis pas moins débile, moins atteint dans mon énergie, mieux éclairé dans mes pensées, plus assuré dans mes actes, plus maître de mon être misérable qu'elle, ma victime désolée... Et si je ne la délivre pas, j'usurpe encore sur les droits de Dieu : je rends irréparables des faiblesses qu'elle aurait pu racheter. J'appose le sceau de la mort sur une moitié de sa vie.

III

21 juin.

Je lui ai tout dit. Il y a des moments où les aveux s'échappent du cœur parce qu'il est trop plein, plein d'une eau lourde, noire et mauvaise, d'une eau d'amertume, et de nausées qui le ronge en y croupissant.

Hier donc, j'étais plus triste encore et plus abattu, plus dégoûté de moi et de tout que de coutume. C'était le soir, au déclin grandiose d'une de ces longues journées qui inaugurent en ce moment l'été en une splendide effusion de joie et de lumière méridionale. Mais la nature, que j'aimais jadis religieusement, n'a plus pour moi ni joie ni attrait. Sa beauté m'est devenue étrangère. Et sa paix, son calme puissant en qui tant de force réside, où tant de jeunesse bouillonne, où pullulent tant de créatures, où s'épanchent de si profondes rumeurs, et où frémit la vie murmurante des eaux, des arbres, des champs, des villages, ce calme des choses divines m'est devenu aussi insupportable que l'était et le serait encore la stérile agitation du monde. Je ne vis plus en intelligence avec ces sereines harmonies.

Et je me sens plus coupable ici, où j'aurais été si heureux, dans la douceur du pays natal et dans cette maison vivante à jamais des miens, pleine de leur âme bienveillante et simple. Cependant je marchais sur la terrasse de long en large, à pas lents et lourds, et je regardais vaguement, comme on regarde, à travers un obsédant souci, les groupes connus des objets dans l'horizon familier : les fermes, les masures, l'église, les fumées des toits, les gorges bleuâtres, les champs d'épis mûrs et la terre verte, les lignes imposantes des collines, et les majestueuses montagnes encore couronnées à leur faîte d'une neige légèrement rosée. J'entendais tinter au loin des cloches et rouler des chars qui revenaient ; s'élever, tomber et reprendre des chants lointains inintelligibles, dont la mélancolie puissante m'emplissait d'une tristesse sauvage. J'enviais cette vie paysanne, en sa tranquille activité, si libre,

si insoucieuse, si heureuse, en apparence du moins. Et je formais le rêve de trouver une cabane perdue dans les bois, une hutte de charbonnier ou de chasseur, une tanière où me blottir, un trou où m'oublier, moi et mon chagrin. Au crépuscule, à l'heure où la tristesse pèse de tout son poids sur le cœur, je me suis vu si dénué de force, de courage, de toute espérance, tellement morne, tellement navré, ployé si bas sous ma détresse, que je n'ai pu retenir un gémissement.

Je n'avais pas entendu un bruit de pas sur les dalles de l'escalier, ni le frôlement léger d'une robe sur le gravier de la terrasse. Une main s'est posée sur mon épaule. Je me suis retourné. C'était elle !

— Qu'avez-vous ? m'a-t-elle dit.

Et je l'ai regardée avec effarement. Je l'ai regardée de mes yeux hagards, comme pour percer, à travers son âme étrangère, jusqu'à l'autre âme, jusqu'à la vraie, et j'ai vu qu'il fallait parler. J'étais faible à crier vers elle. Et tout à coup un pâle rayon d'espoir, l'espoir du condamné dans sa cellule, a lui sur moi. Comme pour répondre à mon muet appel :

— Venez ! m'a-t-elle dit.

Et, rentrés au salon, elle m'a demandé de nouveau :

— Qu'avez-vous donc ?

J'ai secoué la tête sans répondre. Elle a vu mes yeux remplis de larmes.

— Vous ne voulez pas me le dire ?

— Je ne pourrai jamais vous le dire.

— Pourquoi donc ?

— Je suis trop coupable envers vous.

— D'un tort bien grave ?

— Irréparable !

— Vraiment ? il est si grave que ça ? Pourtant je ne soupçonne pas ce que c'est. Et... vous vous croyez... impardonnable ! m'a-t-elle dit avec émotion.

— Hélas ! c'est votre pardon que je redoute ! me suis-je écrié malgré moi. Plût à Dieu que vous pussiez vous irriter !

— Comment ? Je ne vous comprends pas.

— Je vais tout vous dire... ce secret m'étouffe. Je vais vous avouer la trahison, ou plutôt le crime étrange que j'ai commis contre vous. Il y a des fautes qu'on ne rachète jamais et qu'on

atténue à peine, par le remords et l'aveu. Celle que je traîne est du nombre. Écoutez-moi ! Vous me direz après s'il est possible que vous me pardonniez et, surtout, que je me pardonne... Vous rappelez-vous nos dissentiments passés ?

— Pourquoi rappeler ce qui était oublié ? Occupons-nous plutôt du mal présent. Vous n'êtes plus le même pour moi.

— Et je ne puis plus être ce que j'étais ! Je ne puis plus vous aimer, jamais !

— Comment ? m'a-t-elle dit avec une inexprimable douleur. Je vous aime pourtant. Que vous ai-je fait ?

— Que pouvez-vous me faire qui me blesse à présent ? lui ai-je répondu avec un sombre chagrin. Nous parlions du passé. Je ne vous le rappelle pas pour vous adresser des reproches. J'ai perdu le droit de vous en faire. D'ailleurs, j'avais moi-même des torts graves. J'étais odieusement soupçonneux.

— Mais vous m'aimiez !

— Bien misérablement ! Du moins d'un amour vrai, quoique jaloux. C'est ma seule et triste excuse. Mais vous vous rappelez cela ? Oui, vous pouvez. Je ne vous ai pas ordonné de l'oublier. — Elle m'a regardé avec stupeur. — Ceci, vous ne vous en souviendrez pas. Peu de jours avant notre départ, il y a trois mois, nous eûmes une violente querelle.

— Mais vous rêvez !

— Je ne rêve point, quoiqu'il me semble par moments être enlisé dans un cauchemar ! Vous étiez coquette, irritée contre moi. Je vous ai vue un soir engagée en un long et trop familier entretien, presque un tête-à-tête, avec un homme pour qui vous aviez alors une dangereuse complaisance, M. d'Ervey...

— M. d'Ervey ! Vous voyez bien que vous rêvez, mon ami. J'ai toujours eu et j'ai plus que jamais pour lui une antipathie, un dédain parfaits !

— Je le sais, car je vous l'ai commandé ! — Elle a tressailli. — Mais alors vous étiez près de l'aimer. Je l'ai cru, du moins. Pardonnez-moi ! J'ai cru que vous alliez me trahir, et, brutalement, je vous ai jeté cette accusation à la face.

— Allons, vous êtes malade, mon ami !

— Je ne suis pas fou. Mon pouls est calme et mes idées

sont lucides, quoique j'aie le cœur rongé de remords. Je sais où je vais et ce que j'ai fait, et je suis décidé à arriver au bout de mon aveu. Vous vous êtes révoltée, vous m'avez rendu colère pour colère, outrage pour outrage, et j'ai vu que vous ne me pardonneriez pas. Alors j'ai perdu la tête. Et le lendemain, exaspéré, effrayé, honteux, j'ai pénétré dans votre chambre, où vous étiez malade, alitée. J'ai surpris votre faiblesse, votre abattement, vos nerfs irrités. Je vous ai magnétisée, endormie, réduite à ma merci, et je vous ai commandé de m'aimer. Écoutez ceci et comprenez ma terreur devant vous par l'étendue de mon crime ! Je vous ai ordonné d'aimer ce que j'aimais, de mépriser ceux que je méprisais, de haïr ceux que je haïssais, de sentir comme je sentais et de penser ce que je pensais, en sorte que vous êtes moi maintenant ! Je pouvais, par une infamie dernière, vous faire révéler vos secrets et crocheter votre conscience, comme j'ai violé votre cœur. Du moins je n'en ai pas eu l'idée. Je puis me regarder comme un criminel maniaque, non comme le plus abject des coquins.

Il y a eu un long silence, un tragique silence entre nous. Douter, elle n'y songeait pas. Douter d'une seule de mes paroles lui est devenu impossible, et, d'ailleurs, pour être convaincue, il lui suffisait de me regarder. Quant à l'acte, elle en mesurait, par ma douleur et par la sienne, la redoutable portée, et elle était foudroyée de stupeur. Elle s'est couvert le visage de ses mains, puis elle m'a dit :

— Mon Dieu ! comment avez-vous pu faire cela ?

— Je ne le sais pas. Je ne comprends plus comment j'ai osé.

— Ainsi je ne vous aimais pas en croyant vous aimer ! C'est horrible.

— Oui, j'ai volé votre affection et votre âme.

— J'aurais mieux aimé tout entendre, tout supporter plutôt que ceci.

— Vous le voyez, le mal est irréparable !

— Vous le croyez donc ! — Son accent m'a fait tressaillir. De nouveau a remué en moi une impossible et pâle espérance. — Vous n'espérez pas pouvoir m'aimer ?

— Ce n'est plus possible. Vous êtes trop *moi* !

— Ne serait-ce que par pitié ! Après une pareille action, après votre aveu, vous y êtes obligé plus que moi-même.

— Hélas ! je suis trop coupable.

— Pourtant je ne vous en veux pas et je vous pardonne.

— Voilà ce que je redoutais ! me suis-je écrié avec un sauvage désespoir. Vous le voyez ! vous souffrez tout de moi. Je vous tiens asservie, brisée sous un abominable pouvoir. Eh bien ! j'ai horreur de moi et je ne me pardonnerai jamais.

— Je ne suis donc pas tout à fait vous, m'a-t-elle dit avec un grave sourire.

Et je suis resté muet, effaré à ces mots simples et inattendus : sous la violente émotion qui oppressait mon cœur, je sentais je ne sais quoi, un obscur travail de délivrance, un effort énorme, presque instinctif de tout mon être pour secouer, pour briser le cauchemar qui pèse sur moi à me rendre fou ! Effort impuissant !

— Nous nous abusons ! lui ai-je dit tristement. Vous aimer comme je vous aimais, au risque d'être hanté par la même jalousie, torturé des mêmes souffrances, vous revoir *vous !* retrouver en vous mon amie, c'est un bonheur dont je me suis rendu indigne, et je ne puis plus l'espérer, tant je me sens malade et débile. Si je pouvais le gagner au prix de ma vie, je n'hésiterais pas, mais c'est impossible ! Oui, peut-être, si je parvenais à vous délivrer, serais-je guéri de mes remords.

— Me délivrer, comment ?

— En défaisant ce que j'ai fait.

— Par le même moyen, sans doute ?

— Y en a-t-il d'autres ? Mais celui-là serait-il maintenant efficace ? Je n'y crois plus, j'en ai trop peur, je ne pourrais plus réussir. J'ai abusé de ma volonté, et voilà qu'elle m'échappe maintenant. Je suis abattu par ma honte, anéanti par le chagrin. Je n'ai eu de force que pour vous perdre, et je suis impuissant à vous sauver. Ah ! comme je la déteste, cette puissance maudite qui me domine au même degré que vous-même, qui m'asservit à mon crime comme vous à ma volonté détruite. Hélas !... quand le mal nous a saisis, il inflige à l'âme une douleur et une incurable infirmité. Pouvez-vous

me pardonner?... Aidez-moi! Descendez, je vous en supplie, en vous, au plus profond de vous-même! Peut-être que je n'ai pas pu y atteindre! Y remue-t-il, interrogez-vous, une espérance, une étincelle, une illusion de vouloir? C'est moi qui vous implore maintenant, car ma raison m'échappe!... Oh! pouvez-vous ou me pardonner, ou vous révolter contre moi?... Je bénirais à genoux, — tenez! accablez-moi sous votre mépris! — un cri d'indignation ou de haine! Mais vous ne pouvez pas. Je vous tiens malgré moi, et cela me tue. Il faut à tout prix que je vous délivre, et je vais l'essayer.

— Eh bien! je ne veux pas! s'est-elle écriée. De quel droit renouvelleriez-vous votre faute? Je ne le veux pas, et cette fois je vous défie bien d'y réussir!

Je ne puis dire le fulgurant bonheur qui m'a traversé comme un éclair, le tremblement de joie, la profonde émotion dont j'ai été bouleversé à ces paroles, à ce réveil, à cette résurrection de sa volonté et de son être délivré de moi, rendu à lui-même par un phénomène aussi inexplicable que la force qui me l'avait asservi.

C'est vous, reprit-elle, qui vous abusez maintenant sur votre puissance : j'aime mon esclavage, je vous aime encore malgré cette révélation, vous qui dites ne plus pouvoir m'aimer, avoir peur de moi et horreur de vous, vous dont je dois, à votre dire et selon que vous me l'aviez ordonné, refléter les sentiments, adopter les goûts et subir les pensées. Mais vous m'avez aussi commandé de vous aimer, et ordre pour ordre! l'un détruit l'autre, et je suis libre. C'est bien à *moi* que vous avez affaire!

Je n'ai pas trouvé un mot de réponse. Dans son exaltation, sa véhémence, dans le torrent d'idées qui entraînait ses rapides paroles, dans je ne sais quoi d'altier qui se redressait en elle, je retrouvais la femme d'autrefois, mais aimante, et attachée à moi d'un lien fort, qu'elle pourrait rompre si elle le voulait, je le sens, mais qu'elle ne veut pas rompre. De là ma joie douloureuse, mon espoir encore combattu, ma confiance et mon incertitude effrayée. De là, par un étrange et légitime retour, mon étonnement, mon silence passif, l'acquiescement faible, sans résistance, de mon esprit à sa volonté! Elle a poursuivi victorieusement :

— Vous voyez bien! Vous vous mépreniez sur vous et sur moi. Je ne puis pas douter de ce que vous me dites. Tout s'est bien passé comme vous le dites. Je le crois, je le vois, j'en suis sûre! Le changement qui s'est accompli en moi a été trop profond, trop subit pour n'être pas inexplicable, je vous l'accorde volontiers. Mais je vous répète tout de même: « Vous êtes un peu malade, mon ami! » Car il y a autre chose que vous n'avez point vu. Je ne me rappelle pas du tout notre violente dispute, pas plus que l'étrange engouement qui l'avait provoquée, selon vous, et que je renie en tout cas, s'il est bien vrai que je l'aie subi. Car vous étiez jaloux, mon pauvre ami, trop jaloux pour y voir bien clair. Et moi, que vous irritiez à plaisir, je me plaisais aussi, en représailles, à irriter votre méfiance. Je me souvenais néanmoins que nous nous étions aimés loyalement: vous m'auriez reprise sans trop de peine, et, en somme, vous ne m'avez pas beaucoup changée. Cependant, depuis que nous sommes ici, il s'est fait en moi une transformation silencieuse, et voilà ce que vous n'avez point compris. Vous n'en avez vu que le résultat, et vous n'avez pas assisté aux réflexions, au retour sur moi-même, aux souvenirs de notre bonheur compromis et aux regrets de l'avoir mis en péril qui accompagnaient ce changement. Vous vous êtes enfermé dans vos remords, comme autrefois dans votre jalousie, et vous n'avez plus regardé en moi. J'étais plus moi que vous ne le pensiez! A votre tour, vous pouvez m'en croire! Je voudrais bien pouvoir effacer de ma vie et de la vôtre ce que vous avez fait. Mais vous me l'avez avoué, et, par conséquent, vous l'avez réparé autant qu'il était en vous. Nous en avons souffert tous les deux: vous, par vos regrets, qui ne sont pas, connaissez-vous mieux! d'un cœur égoïste, ni d'une conscience vulgaire: moi, parce que je pensais que vous me dédaigniez, pour mes torts passés, que je me rappelais et que je regrettais. Nous allons l'oublier maintenant, n'est-ce pas?... Et si... par mes coquetteries d'autrefois je vous ai fait peur, si j'étais, — les femmes sont parfois étranges, — plus en danger que je ne le croyais moi-même, s'il fallait m'arrêter, s'il fallait cela pour me sauver, eh bien! tenez, vous avez bien fait!

Et, les yeux humides, d'un mouvement soudain, elle est ve-

nue à moi. Elle a passé son bras à mon cou, posé ses lèvres sur mon front et s'est éloignée d'un pas rapide.

22 juin.

Maintenant je suis plus tranquille, plus confiant, quoique tourmenté par mes doutes, très abattu, quoique soulagé, après mon aveu, d'un poids écrasant, d'une obsession sans merci ni trêve.

Nous nous parlons toujours assez peu, mais avec une gravité affectueuse, dont la douceur renaissante me pénètre peu à peu et me ranime comme l'espoir de la guérison. Nous nous recueillons l'un et l'autre, et je l'observe à la dérobée. Son exaltation tombée a fait place à un étonnement silencieux et méditatif. Elle s'interroge comme je m'interroge. Les idées qui traversent mon cerveau s'agitent évidemment dans le sien. Elle se demande, comme je me demande, jusqu'à quel point l'ordre magnétique avait pénétré dans son âme et jusqu'à quel point elle est délivrée, si chaque jour écoulé depuis n'en avait pas affaibli la force, et si ma révélation ne l'a point détruite... Insolubles questions, de la solution desquelles dépend le peu de bonheur que je puis attendre.

Je ne m'abuse pas, en effet. Je ne sais encore que penser et croire, ce que nous avons à espérer, si jamais je reverrai en elle ce qu'elle fut autrefois, si, redevenue elle-même, elle pourra me pardonner. Et voilà que ma défiance maladive renaît déjà sous une autre forme.

Mais je sais que le bonheur, s'il m'est un jour redonné d'y croire, me paraîtra toujours quelque chose de si fragile, de si fugitif, de si précaire, que mon cœur, dénué d'illusions et cependant avide de tendresse, gros de frayeurs et gros de remords, en restera atteint d'une mélancolie incurable. Et je sais que l'amour, l'intelligence, les épanchements passés ou futurs, la confiance, le dévouement, le pardon même en doivent rester aussi pour moi attaqués d'une funeste et incurable dépréciation. Que vaut en réalité tout cela, si par des gestes de charlatan et par quelques paroles impérieuses, j'ai pu l'abolir

à mon profit ? — Hélas ! ce n'est pas impunément que certaines pensées traversent l'esprit, ni que certains actes sont commis. Et je ne puis compter pour revivre ni sur ma fermeté ni sur ma raison. Il faut que je me confie au temps qui usera peut-être ce souvenir comme il use les plus grands deuils, à la vie fertile en chagrins qui cicatrise nos anciennes plaies par de nouvelles blessures.

Si j'avais la foi, je me souviendrais qu'il n'y a point de faute irréparable, que le repentir lave et délie, qu'on guérit quand on veut guérir. Mais, en ce siècle de doute, le doute subsiste jusque dans la foi, et par conséquent elle apaise peu. Même pour beaucoup d'âmes religieuses, c'est matière qu'on n'approfondit point parce qu'il n'est pas prudent d'y toucher. Elle répond aux besoins du cœur, mais elle n'est plus pour aucun de nous ce qu'elle était pour nos pères, la pure lumière de la conscience, la souveraine de toute la vie.

CHARLES DE BORDEI

A PROPOS

DE

« MANETTE SALOMON »

— L'ŒUVRE DES GONCOURT —

Les acclamations qui saluèrent le nom de l'auteur à la première de *Manette Salomon* ont semblé dépasser la pièce elle-même qu'on venait de représenter et entourer, pour ainsi dire, d'un halo de bruit, un nom et une œuvre entrés enfin dans la gloire indiscutable. On aurait dit un élargissement, une extension jusqu'à la foule unanime, d'une admiration confessée d'abord, et seulement, par une élite. C'est ainsi que se forment les renommées durables. Celles-ci ne s'établissent pas sans peine. Les apporteurs de neuf, en art comme en religion, n'ont autour d'eux, à l'origine, que les douze disciples, qui conquerront le monde ! Jules de Goncourt connut, lui, le Jardin des Oliviers, la sueur de sang, la mort crucifiée... La difficulté du triomphe s'en augmenta. Comment admettre un culte en deux Personnes ? C'était le mystère de la Sainte Dualité. Pourtant on reconnut que le mort était un dieu. Quant au survivant, qu'allait-il advenir ? Certes, sa vie était dépareillée ; mais il avait gardé *leur âme une*. L'œuvre continua.

M. Edmond de Goncourt se remit au travail, seul, menant

plus haut une des tours jumelles de cette cathédrale, tandis que l'autre demeurait inachevée dans l'air. Il produisit alors une série d'ouvrages personnels. Ce fut le récit même de la mort de Jules, dans le *Journal*, d'un pathétique qui tire les larmes, d'une évocation qui va jusqu'aux nuances de l'agonie sur le visage, jusqu'aux reflets des cierges et des roses mortuaires dans les miroirs. Ce fut encore ce livre exquis : *la Maison d'un Artiste*, écrit en un style qui se pique au jeu, s'exaspère, lutte contre les modèles, se colore en estampes japonaises, s'affine ou se trame en bijoux et en tapisseries du XVIIIe siècle. Enfin ce furent quatre admirables romans nouveaux : *La Faustin*, *Chérie*, *la Fille Élisa*, et surtout *les Frères Zemganno*, où se raconte allégoriquement la vie des deux écrivains. On peut démêler ainsi le mystère de leur collaboration. Ces deux clowns, dont l'un rêve « un nouveau tour », que le plus jeune exécute jusqu'à ce qu'il s'en tue, c'est eux-mêmes. Pour Nello il n'y avait rien de bien que ce que faisait Gianni. Car Nello, l'aîné, avait la plus grande part dans la réflexion et l'action intellectuelle. Le second se distinguait par un « balancement plus grand de la pensée dans le bleu, plus bohémien de la lande et de la clairière et, par cela, plus poète, mais plus paresseux d'esprit ».

Précieux renseignement. Nous avions le secret désormais de cette association de deux hommes, l'un plus réfléchi, plus cérébral ; l'autre plus primesautier, dont la mère, à son lit de mort, avait joint les mains pour la vie sans se douter qu'elle les joignait pour l'œuvre et en faisait des jumeaux de la gloire.

Tout s'élucide maintenant : ils assemblaient de concert les matériaux, les documents : puis écrivaient tour à tour ou ensemble, gardant le meilleur de la version de chacun, fondant les deux textes souvent qui étaient déjà presque pareils. Cette similitude est toute naturelle quand on s'aime. — et qui s'aima mieux que ces deux frères ? La ressemblance est le signe même et le miracle quotidien de l'amour. On en vient à penser ensemble, à penser la même chose. Est-ce que, au surplus, il n'arrive pas que, même physiquement, les amants finissent par se ressembler ? C'est tout le secret de cette intime collaboration des Goncourt. Eux-mêmes le constataient dans leur *Journal* : « Jamais âme pareille n'a été mise en deux

corps. » Ce n'étaient même plus deux âmes ressemblantes, mais une seule âme en un double être. Et les objets entraient et vivaient dans chacun et dans tous les deux à la fois, comme les objets qui sont entre deux miroirs face à face.

Néanmoins dans la vie des *Frères Zemganno* il apparaissait que Gianni, l'aîné, avait surtout des « dispositions réflectives ». C'est lui qui sans cesse se trouva hanté par l'invention d'un « nouveau tour ». Et il n'est pas hardi d'affirmer que, dans la collaboration des Goncourt, Edmond aussi fut principalement le novateur, celui qui toujours se préoccupa de trouver, de créer. N'en avons-nous pas une preuve catégorique dans la préface qu'il signe seul en 1879, où il annonce le projet d'un roman qui se passerait dans le grand monde et qui aborderait enfin « la réalité élégante »? Là est le succès pour les jeunes, déclare-t-il, et non plus dans le *canaille littéraire*. N'est-ce pas une nouvelle voie ouverte, celle du roman mondain, qu'il inaugure lui-même ensuite, avec *Chérie*, et où devaient entrer, à son signe, M. Paul Bourget et ses continuateurs.

Cette préoccupation d'un « nouveau tour », d'un genre inédit, que M. Edmond de Goncourt réalisait ainsi par son dernier livre, les deux frères l'avaient eue dès le début et dès les premières œuvres qu'ils signèrent ensemble.

Ils furent des inventeurs, et dans des domaines multiples. Nous ne parlons même pas de leur résurrection du XVIIIe siècle; ni de leur goût d'art, subtil et sûr, qui introduisit le japonisme en France. Nous parlons surtout du roman dont ils apportèrent une formule neuve et où ils infusèrent un élément nouveau : le *Moderne*. Déjà dans *Manette Salomon* qui paraît en 1867, Chassagnol s'écrie : « Oui! oui! le moderne, tout est là!... Tous les grands artistes, est-ce que ce n'est pas de leur temps qu'ils ont dégagé le Beau? »

Or, les Goncourt avaient commencé par aimer le XVIIIe siècle.

Est-ce par aristocratie, amour d'une civilisation joliette, eurubannée et poudrée, pitié pour celles dont le sang tacha les falbalas?

Est-ce par atavisme, affinité avec ce grand-père de l'Assemblée nationale et les autres ascendants qui furent des gentilshommes de l'ancien régime?

Oui ; mais ce fut aussi pour une autre raison, plus péremptoire et qui décida de tout. Par elle s'explique leur œuvre et la capitale innovation qu'ils apportèrent dans le roman : les Goncourt *étaient nés collectionneurs*. Or, on n'est pas collectionneur par un penchant de l'esprit, une aptitude mentale. Cette disposition est un phénomène nerveux. Tous les collectionneurs sont ce que les physiologistes appellent des « tactiles », ayant l'esthétique du toucher, et réceptifs d'impressions d'art par le bout des doigts. Les Goncourt, de plus, avaient la vue aussi sensibilisée que le toucher. Même ils commencèrent par dessiner, faire de l'aquarelle, s'orienter vers une carrière de peintres. Aujourd'hui encore ne comprend-on pas, à voir l'œil extraordinaire du survivant, cet œil rond, vaste, comme taillé à facettes par la lumière changeante, qu'il est un œil merveilleusement impressionnable, un œil qui subit comme un attouchement le reflet des objets, un œil contre lequel est blotti un écheveau de nerfs, transmettant vite, en une télégraphie magique, l'impression de couleur au cerveau, en même temps que les nerfs du tactile transmettent l'impression de la forme ?

Donc ils étaient nés collectionneurs. Et ils recherchèrent avec volupté les bibelots, les dessins, les chiffons, les tapisseries, toute la babiole, toute la gloriole du siècle défunt que leur aristocratie aimait.

Après le décor, ce fut le tour d'autres objets plus décisifs : livres, manuscrits, papiers. Ainsi toute la vie du XVIIIe siècle renaissait entre leurs doigts fureteurs... On se penche sur l'eau pour ne cueillir que des fleurs, puis on s'intéresse aux crues, à la navigation, aux herbes sous-marines. On entrevoit au fond, des barques sombrées, des Ophélies dont on reconstituera la vie sentimentale avec leurs cheveux et ce que disent leurs bijoux.

Ainsi les collectionneurs furent amenés à écrire leurs *Portraits intimes du XVIIIe siècle*, à en faire revivre toute l'histoire : l'amour, la femme, l'art, non seulement Watteau, Latour, Chardin et les autres, mais aussi les grandes dames, les actrices. Et tout cela, non pas imaginé, deviné ou évoqué par soubresauts lyriques, à la façon des autres historiens souvent visionnaires, comme Michelet ou Lamartine ; tout cela

prouvé, documenté, établi, au moyen de mille petits papiers, notes, correspondances, actes, pièces officielles, c'est-à-dire un travail minutieux et colossal de deux peintres prodiges qui auraient classé et tué des millions de papillons pour faire avec la poussière des ailes leurs vastes pastels.

Par un procédé de collectionneurs, ils avaient été les historiens du XVIIIe siècle.

Par le même procédé de collectionneurs, ils furent les grands romanciers de la seconde moitié du XIXe siècle.

Et c'est en cela que consiste leur innovation décisive, leur originalité foncière. Ils sont les historiens de nos mœurs. Le roman, grâce à eux, n'est plus une fable, un agencement ingénieux d'aventures : c'est le tableau même du temps. C'est ce que les historiens du siècle prochain auraient fait, si eux-mêmes ne l'avaient pas tout de suite accompli.

Les collectionneurs qu'étaient les Goncourt collectionnèrent des documents sur leur propre temps. Et il ne s'agit pas seulement du décor, de ce qui n'est qu'un cadre : Paris, les boulevards, les ateliers, les théâtres, etc. ; il s'agit surtout de la façon de sentir, d'aimer, d'aller, de penser, de mourir, en un siècle de chemins de fer, de Bourse, d'inventions, d'art quintessencié, de détraquements, d'électricité nerveuse. Voilà le moment important de l'Éternité qu'il fallait fixer et qu'ils fixèrent. Ils firent, dans la forme du roman, l'histoire contemporaine des mœurs, des êtres, des choses. C'est ce qu'ils appelèrent peindre le Moderne. Pour y réussir, ils eurent la chance de posséder une éducation classique assez incolore. Homère et Virgile ne les obsèdent pas. Leur antiquité, c'est le XVIIIe siècle tout au plus. Ils ne vivent pas avec les morts. Ils sont attentifs seulement à ce qui les entoure.

Ils collectionnent des frissons, des gestes, des bruits, des ciels, des nuances de l'eau, des plis de vêtements, des cris de passion, des expressions de douleur, des maladies, tout ce qui est la vie et la mort de leur temps. Est-il étonnant, dès lors, qu'une seule page d'eux, au hasard, donne la sensation et pour ainsi l'odeur de l'air du siècle ?

Un jour, ce curieux artiste qu'est M. Félicien Rops nous

disait que sa grande ambition avait été d'exprimer le « nu moderne », le nu travaillé d'hérédité anémiée, si différent des calmes torses d'un Corrège ou des grasses chairs fleuries d'un Rubens, ce nu décadent qui doit se percevoir, pour ainsi dire, sur un centimètre carré, comme un bout de l'étoffe humaine éraillée par les siècles, non plus sensuel, ni sexuel, mais plutôt raviné de vices héréditaires, marbré de péchés anciens, un nu douloureux et mystique, où se devinent l'éternel regret de l'Eden et surtout les détraquements de la névrose, l'épuisement du sang en de trop chères délices...

De même, sur un centimètre carré de la littérature des Goncourt, on pourrait reconnaître le nu du siècle. Or, cela était inconnu dans le roman, qu'on n'imaginait pas capable de ces résultats où s'accroît son propre domaine. C'est-à-dire qu'il est devenu, grâce à eux, une sorte d'œuvre scientifique. L'affabulation consiste à arranger la réalité. L'artiste dispose les acquêts du collectionneur. Le roman est aussi de l'histoire. C'est une clinique tenue par un poète. Est-ce que Charles Demailly, Germinie Lacerteux, madame Gervaisais, Chérie, Renée Mauperin, ne sont pas des passants et des passantes de notre époque, malades de la maladie qui nous tourmente tous plus ou moins? Êtres impressionnables, sensitifs, que la musique fait pleurer, qui aiment les fleurs et les baisers tristes! Tous ces personnages sont des nerveux : ils sentent s'étirer en eux le terrible écheveau, et sont frères en Notre Mère la Névrose qui est la Madone de ce siècle. Des malades, dira-t-on! Mais ils sont les malades d'un trop subtil idéal, d'une délicatesse trop docile aux raffinements de l'art, de la musique, de l'amour, du clair de lune, des fards et des piments. Les nerveux? Ils sont malades d'être trop exquis. Ils souffrent de s'être sensibilisés jusqu'aux nuances. Ils expient pour avoir voulu se hausser aussi loin de l'homme primaire que celui-ci est loin des animaux.

Ce sont ces créatures rares qui vivent et souffrent dans les romans des Goncourt. En elles se résume — puisqu'elles sont l'élite — l'histoire du temps, ce temps fiévreux, orageux, nostalgique, que les Goncourt ont enclos dans leurs livres. Ceux-ci sont des monographies sur les milieux parisiens (puisque c'est là que le moderne atteint sa plus significative

intensité), comme il y a les monographies de Le Play sur les ouvriers européens. Ce sont des travaux documentés qui évoquent le monde des peintres, celui des hommes de lettres, le peuple, les hôpitaux, les lupanars, les cirques, les salons. Sur chacun de ces milieux, les écrivains ont « collectionné » un à un des documents, comme s'ils n'étaient que les historiens des mœurs : voilà pourquoi l'anecdote a toujours été réduite au plus strict, puisqu'il s'agissait moins de raconter des aventures que de peindre des créatures contemporaines et de fixer la Vie Moderne.

Mais les Goncourt n'avaient pas seulement un tempérament de collectionneurs et d'historiens. Ils avaient avant tout une nature de poètes. Et c'est ainsi qu'ils n'ont jamais choisi que le *document artiste*. Ceci est très important et ne s'applique pas seulement aux détails mais à la conception même de leurs romans. C'étaient des imaginatifs aussi, féconds et puissants, qui prirent soin d'agrandir le sujet de chaque livre par des inventions personnelles. Le point de départ en est toujours minime : une simple anecdote d'hôpital racontée par Bouilhet est le germe d'où sortira l'admirable *Sœur Philomène ;* la vie d'une domestique, libertine et hystérique, leur fera imaginer le type compliqué, la figure inoubliable de Germinie Lacerteux. Et ils ne s'en tiennent pas au simple sujet ; ils prirent soin également de l'ennoblir par quelque idée générale qui le grandît au delà de lui-même, non pas une idée sociale, ou religieuse, ou morale, laquelle n'est d'ordinaire qu'un lieu-commun et ne convient qu'aux romanciers vulgaires, mais une *idée artiste* couronnant l'œuvre d'un nimbe de pensée souveraine, la surmontant d'une tour qui au-dessus des documents, des matériaux, des pierres touchant le sol, règne dans l'au-delà du ciel et y sonne des heures d'éternité à un cadran comme un clair de lune qui chante !

En veut-on des exemples ? Dans *Manette Salomon*, il ne s'agit pas seulement d'une étude du monde des peintres, ni même de la thèse que la femme nuit à l'art, détourne à son profit les sources vives de l'inspiration, les tarit contre son sein incertain comme le sable. Les Goncourt dressent bien au-dessus du sujet le thème du Nu, extasiement des yeux de peintres,

caresse et lumières, brûlure aussi, idole de chair qui demande des cœurs saignants en ex-votos et des colliers de larmes.

Dans *Madame Gervaisais*, il y aussi agrandissement au delà de l'histoire d'une vie. D'abord, l'influence d'une ville sur une âme. Les pierres *parlent*, les pierres de Rome où il y a de la poussière de siècles, de l'encens invétéré. Et puis, une autre idée dominante, qui est admirable et d'un symbolisme latent : l'héroïne meurt de trop de beautés, de trop d'émotions délicieuses, du rêve touché, d'avoir presque levé le voile d'Isis.

Enfin, dans les *Frères Zemganno*, ne s'agit-il pas moins de la destinée de deux clowns, du curieux milieu des forains et gens de cirque, que des deux écrivains unis pour l'œuvre de gloire et que la mort sépare derrière ce texte emblématique ?

*
* *

Mais ce n'est pas uniquement leur conception neuve du roman qui assure la grandeur des Goncourt. C'est en même temps leur style, neuf aussi. L'un et l'autre importent pour réaliser un « nouveau tour », à l'instar du Gianni des *Frères Zemganno*. Il faut encore « l'effort d'écrire personnellement », comme a très bien dit M. Edmond de Goncourt lui-même. Oui ! une « écriture artiste », et de plus une écriture qu'on fasse sienne, tout de suite reconnaissable et qui donne à notre art comme une identité. C'est ce que Joubert, dans une lettre à Chateaubriand, appelait « avoir son propre ramage ».

Or, qui s'est créé un style plus personnel, unique, que les Goncourt ? C'est là-dessus qu'on les chicane. Déjà Gautier disait en parlant de maints critiques et de la foule : « Le style *les* gêne ». Et il ne faut pas chercher d'autre raison à certaines résistances vis-à-vis des Goncourt et à l'expansion lente de leur œuvre, trop écrite pour être jamais tout à fait populaire.

Dans leur style encore, se reconnaît bien la marque du moderne. Est-ce qu'il ne fallait pas, pour une humanité nouvelle, une nouvelle langue ? La leur est adéquate ; elle est bariolée, capiteuse, aiguë, retorse, une langue avec des chif-

fons, du nu, des bijoux; une langue comme une foule; une langue truffée d'argot, de termes d'ateliers et de coulisses, de termes techniques (leur nature de collectionneurs devait les mener à collectionner aussi des mots). Littérature de luxe, fardée et maquillée, pourrait-on dire, dont le style est bien le visage de la vie moderne, ajoutant du rouge, du noir, du bleu, des poudres et toute une chimie de couleurs pour exaspérer son charme de décadence, sa pâleur de nerveuse qui exigea trop de la vie et d'elle-même.

Ah! qu'il y a loin de la santé rose et calme des littératures classiques! Mais est-ce que la littérature d'une civilisation avancée ne doit pas avoir, comme celle-ci, sa beauté de nuances et d'artifices, ce qu'on pourrait appeler son charme de maladie, avec un rose fiévreux aux pommettes, qui a le ton du rose des couchants?

Qui prétendra la forêt plus belle au printemps, quand toutes les feuilles sont d'un vert unifié et, partant, monotone? Or, la langue est une forêt, disait déjà Horace. Notre littérature, aujourd'hui, touche à son automne; et n'en est-elle pas autrement somptueuse, avec ses millions de feuilles multicolores, qui sont du bronze, du sang, de la chair d'enfant, de la lie, de l'or, du fard, — palette prodigieuse avec laquelle il nous faut exprimer la fin de siècle où nous vivons.

C'est ce qu'ont fait les Goncourt. Ils ont écrit — comme on peint: — à petites touches menues, accumulées: les mots se superposent, les épithètes se surajoutent, pour produire le ton, évoquer l'objet, camper le personnage, créer l'atmosphère.

Combien différente, l'ancienne manière d'écrire! « Ils ont rompu, déclarait Banville, avec les pompeuses fadeurs de ce style soutenu qui, ainsi que le disait Michelet, étouffe, écrase lourdement, depuis deux siècles, la France de Rabelais, d'Agrippa d'Aubigné, de Régnier, de La Fontaine. » Et il ajoutait pittoresquement qu'ils pourraient s'installer avec cette enseigne : *Au Magasin des Images neuves.*

Car ce sont surtout des écrivains d'images, comme tous les grands écrivains, principalement dans notre siècle, qui aura produit avant tout une littérature de sensations. Or, une littérature de sensations est naturellement une littérature d'images.

Celle du XVIIIe siècle, et même de la première moitié du nôtre, avec Stendhal, Mérimée, Benjamin Constant, n'est qu'une littérature d'idées, une prose abstraite appliquant ses plis raides et incolores sur des pensées, des arguments de raison ou de sentiment.

Tout à coup, Chateaubriand inaugure la littérature de sensation. Et tous les grands écrivains vont le suivre. Chateaubriand ici est précurseur, avec quelques phrases topiques, comme lorsqu'il dit, à propos de bestioles vues en Amérique, dépérissant parmi le soir tombant, dans une mare tarie, « qu'elles dégageaient une fine odeur d'ambre gris ». Curieuse sensation d'un odorat enfin aiguisé et qui établit des analogies imprévues. Les sens désormais sont ouverts. Précieux élément de nouveauté. Chaque sens sera une fenêtre qui laisse apercevoir un nouvel Univers. Non seulement les sens sont ouverts, mais on découvre qu'ils communiquent ; et c'est Baudelaire, qui, par ses « correspondances », dont l'ivresse du haschich lui fut la révélation, nous initie à toute une série nouvelle de sensations, et par conséquent d'images :

> Il est des parfums frais comme des chairs d'enfant,
> Doux comme les hautbois, verts comme les prairies...

Les Goncourt apportent leur contribution dans ce grand renouveau. Ils ont écrit : *Idées et Sensations*. Ce pourrait être le titre de toute leur œuvre. Eux aussi possèdent enfin *l'éducation esthétique des sens*. Mais, chez eux, c'est l'œil qui prédomine : littérairement, ils apparaissent surtout un œil, une rétine merveilleusement sensitive, un perspicace œil de peintre, qu'ils furent à l'origine, et ils vont rendre avec des mots tout le plus ténu et le plus fugitif des nuances d'êtres, de ciels, de décors, de passions. N'est-ce point comme un tableau de Claude Monet, cette « grande église ténébreusement violacée sur l'argent blafard du couchant » ? Ils furent des écrivains impressionnistes, avant même qu'il y eût des peintres impressionnistes.

Et cette sensibilité de la vue ne leur atténuait point celle de l'ouïe. La peinture de la phrase, chez eux, n'empêchait point le sens de sa musique. « La soirée frissonnante du friselis des feuilles », n'est-ce point une subtile allitération, comme celles

où se complurent de récents poètes, préoccupés d'instrumentation, et que les Goncourt réalisaient bien auparavant avec le goût infaillible et l'instinct des grands écrivains?

Que de combats avec la phrase et le mot pour ces accomplissements magnifiques! Ah! ils les ont connues, ces affres dont gémissait le grand Flaubert! Et, de cette lutte, Jules de Goncourt tomba énervé, brisé à trente-neuf ans, tué, *mort à la peine du style*, comme l'a écrit le survivant.

Mais que de joies aussi! Il les ont racontées, ces solitaires ivresses, « ce doux et trouble transport cérébral », cette joie nerveuse de l'œuvre en train qui leur coupait l'appétit comme un chagrin et leur donnait, sur les pavés, l'impression de marcher sur un tapis. Admirables et émouvants aveux! Qui aima plus la littérature? Ce fut vraiment pour eux un amour. L'enivrement d'écrire, pour les artistes de race, est comme l'enivrement d'aimer.

O bonheur d'une telle passion pour les Lettres sur qui les années ne peuvent rien! Et c'est ainsi que M. Edmond de Goncourt nous apparaît toujours au travail, militant, inspiré, fécond, faisant jouer *Manette Salomon* hier, *la Faustin* demain, poursuivant son *Journal*, entreprenant une vaste histoire de l'Art japonais commencée par *Outamaro*, *Hokousaï*, et qui se poursuivra par l'étude d'autres peintres, de laqueurs, de sculpteurs, de brodeurs, de potiers. Ne dirait-on pas qu'il est dans le cas de cet Hokousaï lui-même, dont il vient de publier la vie et qui, à un âge pareil, faisait encore de nouvelles conquêtes d'art, pénétrait dans le monde magique des oiseaux, des planètes, signant ses dessins : « Hokousaï, *vieillard fou de dessin* »? M. Edmond de Goncourt serait, lui, le *vieillard fou de littérature*, s'il n'était pas anormal de parler de vieillesse à propos d'un automne qui a encore toutes les flammes et toutes les glorieuses moissons de l'été.

GEORGES RODENBACH.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

LE PACTE

I

— Non ! monsieur Jayr, ne prenez pas cette peine !

Elle ne parvient pas à faire jouer le store : je monte sur une chaise, et en redescendant je la frôle. Elle est bien en chair, sous le corsage de deuil et la robe à plis amples. Le chagrin l'a peu changée. La voilà qui se baisse pour ramasser une liasse de manuscrits et de brochures : j'en reconnais une : ce papier vert in-4°, c'est le fameux discours de Framer, son discours de réception à l'Académie française. Le tas est lourd. Madame Framer le serre à deux bras sur sa poitrine. La courbe de son dos, le raccourci de sa nuque, sous le casque des cheveux roux, la révèlent puissante, et je devine en elle, comme chez certaines veuves de la campagne, une force de santé contenue et un besoin d'action.

Que ce soit absurde, ou non, c'est presque de l'antipathie que j'éprouve aujourd'hui pour madame Framer.

Peut-être ce vêtement noir, pris dans un magasin de confections — elle est si pratique !... mais ça l'engonce, — peut-être ce noir tout neuf m'agace-t-il. C'est si banal, si commode pour la douleur qui, ainsi affichée, semble dispensée d'autres manifestations, est mise, du coup, à l'aise ! Il y a quinze jours, c'était le noir pas neuf des tentures de deuil, et le noir des faire-

part, huileux et frais, qui sous le doigt fait tache. La robe de madame Framer, seconde qualité, était alors du noir éclatant de la houille : maintenant elle passe aux reflets ternes du coke. Hier, comme elle transpire aisément, il lui avait déteint une petite ligne noire dans le cou.

C'est inepte ! mais je pense aux peuples qui laissent, dans l'affliction, pousser leurs cheveux et leurs ongles, négligent leur corps : et malgré moi, une veuve, dans les premiers jours de son deuil, me fait l'effet d'une femme qui ne se débarbouille pas et dont les joues restent salées par les larmes.

Je me suis remis à vider les cartons et à mettre de l'ordre — ce n'est pas facile — dans les papiers d'Henri.

Elle a reculé le fauteuil, libre maintenant des dossiers que j'y avais entassés pour lui ôter l'envie de s'asseoir, et elle s'installe, un crochet aux doigts, un de ces petits crochets d'acier pointus qui semblent fiers de leur besogne inutile, et avec la dent duquel elle trame un affreux dessus de chaise en fausse guipure, comme on n'en voit plus que dans les provinces reculées. Ses gros doigts blancs, — l'annulaire droit cerclé par l'alliance d'or énorme que portait Henri, vrai carcan de mariage, — accrochent et décrochent le fil d'une façon volontaire. Ainsi tassée, on dirait qu'elle couve. Mais son regard m'épie dans le dos. Tout d'abord, je me demandais pourquoi ?

Parbleu ! elle me surveille !

A-t-elle peur que je vole des manuscrits pour les vendre ? Si elle croit que cette besogne m'amuse !...

Sans ses instances ni ses larmes, je ne serais pas là, me crevant le cœur à toucher ces reliques où Framer a laissé de son âme, scénarios de drames, plans de romans, brouillons illisibles, notes cursives, çà et là une phrase elliptique n'ayant de sens que pour lui seul, quelque réflexion sobre et nette, une maxime taillée à facettes comme un diamant... Ah ! il connaissait l'âme humaine ! Pauvre Framer ! Je l'ai envié souvent, je l'avoue à ma honte, mais je l'ai sincèrement aimé et passionnément admiré. C'est pour lui seul que j'ai accepté ce rôle ingrat, par respect de sa mémoire et afin de rendre un dernier service à la femme qu'il aimait, oui, qu'il aimait ! L'idée de cette affection m'étrangle toujours un peu... — Enfin !

Elle était moins rassérénée qu'aujourd'hui lorsque, me pous-

sant dans son petit boudoir chocolat, elle me disait sans lâcher ma main qu'elle pétrissait de sa main chaude :

— Monsieur Jayr! (Le mouchoir aux yeux!) Ayez pitié d'une pauvre abandonnée!... J'en perds la tête! Monsieur Jayr, vous qui étiez l'ami préféré de mon mari!... Oh! il me le disait encore, tenez, huit jours avant le fatal événement (le mouchoir)! Il me répétait : « Jayr est le seul qui me soit resté vraiment fidèle. » Soyez-le jusqu'au bout, monsieur Jayr. Vous le savez, je ne suis pas *littéraire*, moi (un triste sourire qui s'excuse et voudrait qu'on la plaigne): Henri (nuance d'acrimonie) ne me tenait pas au courant de ses traités avec les éditeurs. Il a peut-être laissé des choses qu'on pourrait publier. Il faut trier les lettres qu'il a reçues pendant des années. Il gardait tout! Je respectais son désordre. Je n'y comprenais goutte, d'ailleurs; sans compter son écriture illisible!... Ah! (le mouchoir!) puis-je compter sur vous, monsieur Jayr?

Naturellement, j'ai dit oui.

Mais elle ne m'avait pas prévenu qu'elle serait là, muette et méfiante, comme elle faisait du vivant d'Henri s'il recevait un ami, avec le reproche du petit crochet allant et venant, qui semblait dire : « Vous bavardez; moi, je travaille! » Oh! que cela m'agaçait! Framer avait de si belles envolées, de si nobles enthousiasmes! Rien dans les lettres ni dans l'art ne lui était étranger; servi par une mémoire prodigieuse, il abondait en aperçus neufs, ingénieux, variés, et quand il était au plus fort de cette fièvre d'éloquence, crac! s'il rencontrait les yeux de sa femme, ses yeux gris et durs, en fer de bêche, il s'arrêtait court et, gêné, roulait une cigarette.

Que de fois j'ai cru lire une ironie inquiète dans ces yeux de servante-maîtresse — tant pis! ce vilain mot rend ma pensée! — elle paraissait supputer ce qu'eussent rapporté, transcrites et publiées, ces paroles superflues qu'emportait le vent ou que volatilisait la fumée bleue.

On aura beau me dire que c'était un excellent ménage, et que madame Framer adorait son mari, on ne m'ôtera pas de l'idée qu'il était malheureux. Voyons, j'ai connu Henri au lycée, j'ai assisté à ses débuts dans les lettres, je l'ai suivi de succès en succès : je sais bien, peut-être, quelles étaient les facultés rares de son cerveau, les qualités exquises de son

cœur? Framer était foncièrement bon. Il se serait laissé opprimer plutôt que de causer la moindre peine à qui que ce fût. Sa sensibilité était si vive qu'il entrait dans la peau des autres, et souffrait à leur place, beaucoup plus réellement qu'ils n'eussent souffert eux-mêmes. On dit que Mahomet, pour ne pas réveiller sa chienne favorite qui dormait sur sa manche, coupa cette manche avec son kandgiar et apparut, le bras nu, aux cheiks tout-puissants qui venaient lui rendre hommage. Framer, pour ne pas réveiller sa femme appuyée sur son bras, — diable! quel poids! — se serait laissé couper le bras.

Il l'a fait, Dieu me pardonne!... A la fin de sa vie, il était amputé moralement.

Assez illustre pour qu'il ne fût plus nécessaire de le traîner dans le monde, aux dîners officiels, en soirée, — l'a-t-elle assez persécuté, jadis! — elle le séquestrait, sous prétexte de préserver son travail, dressait, entre lui et ses amis, la barrière lente à céder d'un sourire aigre et d'une condition mise : « Vous ne le dérangerez pas longtemps, au moins? »

Pour les jeunes, les inconnus, elle le déclarait toujours sorti. Est-ce que moi-même, rebuté, je ne suis pas resté trois mois sans venir? C'est Framer qui est venu me chercher. Sans doute, il avait dû exprimer une volonté formelle, car elle n'eut pas, quand elle me vit, assez de grâce et de miel :

— Monsieur Jayr, vous ne voulez pas rester à dîner avec nous? Sans façon : le pot-au-feu du jeudi?...

Oui, oui, je le connais, son pot-au-feu du jeudi. Mon Dieu, il est excellent, velouté, c'est un baume sur l'estomac. Mais on n'invite pas les gens pour leur faire manger du bouilli. Quand elle reçoit les directeurs de journaux et de théâtres, ou de grands confrères, elle ne leur donne pas du bouilli. Mais, ces fois-là, elle ne m'invite pas.

Je m'arrête, je deviens injuste. Entre la femme et les amis d'un homme célèbre, c'est un duel inévitable. Elle est jalouse d'eux; ils sont jaloux d'elle. Puis, elle voit en eux les témoins gênants de la fortune partie de bas et arrivée haut; ils savent quand on acheta le service nouveau d'argenterie, les grandes tapisseries du salon. Grâce à Dieu, je n'ai jamais emprunté d'argent à Framer, mais sa femme a toujours eu

l'air de craindre que je voulusse lui emprunter en cachette. Cela m'a blessé. Je veux croire qu'elle obéissait à un sentiment très naturel, très légitime : il y a des gens peu délicats; peut-être était-elle autorisée à se tenir sur la défensive. C'est égal, cet instinct de propriété soupçonneuse, cette main-mise avec griffes sur tout ce qui l'entourait, m'irritaient comme si elle se fût montrée malintentionnée à plaisir. Je ne lui ai pas encore pardonné l'empressement avec lequel elle me glissait sous la main un cendrier, pour que la cendre de ma cigarette ne tombât pas sur les tables.

Elle avait raison, j'en conviens! N'importe, c'est mesquin!

Un coup de sonnette a tinté. Je tourne la tête. Madame Framer dit :

— Je suis sûre que les bonnes sont absentes... Sophie est allée chez le tondeur avec Murzouf.

Encore un que je n'aime guère. Il est hargneux, ce chien! Il savait bien que j'étais l'ami de son maître. Depuis cinq ans il me boude et grogne sans que je lui parle. Vantez-moi encore l'intelligence des caniches!

Elle répète, comme s'il était bien à plaindre :

— Le pauvre Murzouf!

Attend-elle que j'offre d'aller ouvrir la porte? Non. A défaut de Sophie, qui ressemble à un citron acide confit dans du sucre, Bertine entre. Elle parle à l'oreille de madame Framer qui s'écrie :

— Mon Dieu, mais j'ai complètement oublié! Je ne suis pas du tout prête... Bertine, vite, dans ma chambre, mon chapeau, ma mante! Monsieur Jayr, vous qui êtes si aimable, voudriez-vous avoir l'obligeance de tenir compagnie quelques minutes, dans le salon, à madame Le Vigant?... Je sais que cela ne vous déplaira pas! — ajoute-t-elle avec le sourire à peine ébauché de ces femmes curieuses, potinières, qui aiment à voir le mal partout, et semblent, avec leur expression sagace, leur air d'en savoir plus qu'on ne croit, de véritables « confesseuses de consciences ».

Je m'incline. Pourquoi m'en cacherais-je? Madame Le Vigant ne m'est nullement indifférente. Je ne connais pas beaucoup de femmes plus intelligentes et plus distinguées. Bien que ma position officielle (sous-bibliothécaire au

Luxembourg) me permette souvent de la rencontrer dans le monde et que je connaisse son mari, frère du grand économiste — mais lui est un serin — je l'ai à peine entrevue ces derniers mois. C'est ma faute; j'ai des accès de sauvagerie où le vieux garçon l'emporte en moi, — à quarante-cinq ans! — et me fait prendre en haine les visites et les cérémonies.

Je soulève la portière, et je la vois assise dans un fauteuil Henri II. Droite et cambrée, elle serre ses coudes au corps, enfonce les mains dans son petit manchon. Un boa, enroulé autour de son cou, retombe, en deux longues queues de fourrure, sur sa poitrine ronde et ferme. Une capote de jais noir tranche sur ses cheveux cendrés et ondés. Son teint paraît plus mat que d'habitude, et, sous la voilette fine, ses yeux ont un éclat de langueur souligné par le cerne des paupières. Mais le grain blanc de sa chair brille toujours de cette pureté savoureuse qui la rend pareille à un beau fruit, un de ces fruits parfumés où se recueille la splendeur de septembre. En sa présence, le philtre de sa grâce me pénètre impérieusement, et, par un attendrissement mystique, les beaux vers de Baudelaire chantent dans mon souvenir leur longue imploration :

> Ah ! laissez-moi, le front posé sur vos genoux,
> Goûter, en regrettant l'été blanc et torride,
> De l'arrière-saison le rayon jaune et doux...

Surprise de me voir, elle me tend sa main qu'elle a toute petite, gantée de Suède. Et ce simple geste écarte de son corps un parfum léger, subtil, sans nom, qui est sien, et où se perçoivent son élégance discrète et sa beauté recueillie, une beauté dont le sourire émeut, parce qu'il est plein d'âme.

— Mon Dieu, oui, madame, c'est moi! Ne le dites pas. Je devrais être perché comme un cacatoès sur mon échelle, au milieu des bouquins de l'État, mais j'ai obtenu congé tout cet après-midi. Peut-être savez-vous que madame Framer m'a prié de faire un inventaire des papiers laissés par son mari ? C'est un honneur bien douloureux, car il ravive en moi de cruels souvenirs et de cuisants regrets. Vous n'en serez pas étonnée, vous qui aviez une si grande sympathie pour notre cher Framer ?

Qu'ai-je dit là? Rien de très indiscret, j'imagine. Elle était fort liée avec le ménage : c'est notoire. Cependant elle a rougi et pâli. Son regard évite le mien, puis le cherche et le soutient avec loyauté; abaissant la tête en signe d'aveu navré, elle soupire :

— Oh ! oui...

C'est un souffle, qui meurt dans le salon froid et provincial. Et j'éprouve un malaise obscur ; ma vieille timidité en présence des femmes me paralyse et me glace. Je cherche à parler d'une façon dégagée : sans doute je rêve, en m'imaginant qu'elle a été saisie au dépourvu et troublée par ma question, pourtant bien ordinaire. Je déclare :

— Madame Framer va venir. Elle s'excuse d'être en retard. Elle m'a chargé de vous demander cinq minutes.

Elle répond :

— C'est moi qui suis en avance. D'ailleurs, M. Véryès nous attendra toute la journée.

C'est de son cousin qu'elle parle, Véryès, le statuaire bien connu, — joli talent, un peu mièvre, un peu convenu : dame ! on est l'enfant gâté des belles dames de la colonie étrangère, on a chevaux de prix et petit hôtel au parc Monceau ! — Madame Framer voudrait ériger un buste sur la tombe de son mari, au cimetière de Glavise, petit village de Touraine où l'on a transporté les restes du pauvre grand homme, parce que, né dans ce pays, il gardait une prédilection profonde à ce coin de verdure et d'eau. Ce buste, madame Framer compte que, pour faire plaisir à sa cousine, Véryès le céderait, une fois terminé, à prix d'ami. J'ai insinué que Rodin ferait une œuvre autrement belle, mais madame Framer n'a pas paru comprendre. Tout ce qui est puissant, extrême, la scandalise. En peinture, elle aime les tableaux à sentiment bête. Son idéal de lecture est un style « coulant » : dès que ça coule, c'est bien écrit !

Un silence pèse entre madame Le Vigant et moi. Je n'ai pourtant qu'à parler au hasard : on jette trois mots sur la première du Vaudeville, l'exposition des Mirlitons... Je n'ai jamais su. Quand il faut trouver un lieu commun bien plat, une niaiserie rebattue, me voici à la torture. Madame Le Vigant a pris cet air froid, un peu déconcertant, que je lui ai

souvent vu avec moi, une façon de tenir à distance, comme pour préserver son intimité d'un gêneur. Peut-être aussi pressent-elle que je suis un tendre; et les tendres, à moins qu'on ne les décourage, sont expansifs. Au fond, elle doit bien sentir qu'elle me touche de plus près au cœur que je ne l'avoue. Sans cette horrible peur du ridicule qui m'a si souvent empêché d'être moi, de briller et de plaire, dès le début je me serais montré avec elle plus hardi et plus confiant. Les femmes ont cela d'abominable que la banalité les rassure; dès qu'on leur dit quelque chose de sincère et de senti, elles s'inquiètent comme d'une agression insolite, qui rompt l'atmosphère factice en laquelle elles se complaisent, Ce qui m'a toujours invité à m'abstenir, de plus, c'est que, si j'en crois les racontars mondains, depuis très longtemps, elle a une de ces liaisons aux convenances gardées que l'opinion tolère, avec le grand Jacques de la Morelle, que je déteste pour son outrecuidance d'homme de sport, sa barbe annelée, sa fausse tête assyrienne.

La pendule, sur la cheminée, bat à petits coups. Madame Le Vigant retire de son manchon un bouquet de violettes et les respire en disant :

— Comme il fait chaud, ici !

Tiens ! moi qui trouvais qu'il faisait froid ! C'est peut-être le parquet, luisant comme un lac de patinage, qui me produit cet effet : j'ai toujours peur de l'érafler d'une glissade malencontreuse qui irait — ô catastrophe ! — fracasser le guéridon chargé de bibelots de Saxe. Je remarque sur mes doigts la poussière du papier et je dis, cédant au besoin de me donner quelque importance :

— Vous ne sauriez croire, madame, avec quel intérêt poignant je classe les lettres que Framer a reçues des plus grands écrivains de ce temps. Il y a là, et elles sont provisoirement perdues, d'admirables pages. J'ai retrouvé aussi des hommages bien touchants, des lettres d'inconnus et d'inconnues, les unes élevées, les autres banales, certaines où l'admiration semble un masque de l'amour.

— Ah ! fait madame Le Vigant.

Et elle se lève, s'approche de la fenêtre. Son altière silhouette se dessine en sombre sur le jour ; quelques cheveux très fins, échappés de la nuque, frisent comme de la soie d'or. Elle

dégrafe son boa de fourrure. Son cou, d'une rondeur lisse, en jaillit, singulièrement nu, délicat et nacré. A demi tournée, elle examine un tableau pendu à la muraille ; cette pose accuse le contour de sa taille et la noble courbe de ses hanches. Son petit pied, impatient, palpite. Aurait-elle une contrariété ? On dirait qu'elle souffre... Elle se retourne, et, essayant de rire, — du moins j'ai cette impression :

— J'imaginais que M. Framer n'eût pas gardé d'aveux compromettants.

Je réponds, — et il se trouve que nos yeux se rencontrent :

— Il gardait tout.

Elle renverse un peu le buste, avec un battement rapide des paupières. Le reflet de la fenêtre, sans doute, la rend pâle.

— Ah ! fait-elle plus sèchement que tout à l'heure.

C'est tout ; ce n'est rien, et cela me laisse une sensation disparate, énervante, maladresse de ma part, souffrance de la sienne, avec quelque chose d'inexprimé, d'incomplet, l'embarras de n'avoir pas su se mettre au même ton. Madame Framer se précipite.

— Ma bonne petite, je vous fais attendre.

Elle n'a guère que dix ans de plus que madame Le Vigant ; pourtant elle tient à ces airs maternels et en fait une coquetterie. Rien qu'à l'onction protectrice de ces mots, je reconnais madame Framer, donneuse de conseils, — depuis la recette des cornichons jusqu'à l'art de se conduire, — casuiste matrimoniale experte et redoutée des maris.

— Comment va Clarisse ? demande madame Le Vigant.

— Elle est retournée à la pension, elle va bien. (Clarisse est sa fille, une brunette laide de neuf ans). Mais Murzouf a été malade !

Elle se retourne vers moi :

— Monsieur Jayr, je ne voudrais pas abuser... Je vous rends votre liberté.

Elle a peur que je ne reste seul avec les papiers d'Henri. Force m'est de prendre mon chapeau. J'aurais cependant voulu me laver les mains. A la porte, ces dames montent en voiture. Et me voilà tout sot dans la rue.

II

Je n'avais pas pénétré dans la chambre d'Henri depuis l'enterrement.

Mais il y a un cartonnier à vider dans cette pièce. Les livres, qui débordent des rayons, s'y sont accumulés partout en tas, avec les gaies couleurs de leurs couvertures jaunes, rouges, bleues : aux murs ressortent des photographies de Michel-Ange, et l'étonnante Simonetta Vespucci du Polajuolo, que pour son sourire d'enfant, son nez spirituel, sa jolie gorge entourée d'un serpent, Framer aimait par-dessus tout.

Madame Framer, en entrant, s'est signée. Puis elle est allée au lit, en a écarté doucement les rideaux, et deux grosses larmes ont coulé de ses yeux. Cela m'a remué très profondément. Une parole aurait gâté cette douleur simple et vraie : elle a eu le tact de se taire. Un peu de poussière grise couvrait la cheminée. Elle l'a essuyée de son mouchoir.

Un relent, à peine perceptible, de phénol persiste. Et je revois Framer étendu, de façon si tragique, dans ce lit, une mentonnière aux joues, les cheveux en touffe, écrasé sous le drap qui semblait peser sur lui d'un poids de mille kilos, plus rigide qu'un marbre. Entre les fleurs, ses mains enflées prenaient une lividité de cire où mouraient des teintes bleues et roses. Un christ d'ivoire s'allongeait entre ses doigts, qui, malgré leur simulacre d'étreinte, ne le serraient pas. Et ce spectacle avait quelque chose de terriblement absent, on sentait que l'âme en était tout à fait partie.

Je débarrasse le cartonnier. Pour cela, j'emporte les cartons les uns après les autres ; madame Framer m'aide : en deux voyages, c'est fait. Elle tire alors les rideaux du lit, fait un nouveau signe de croix et, sortant sur la pointe des pieds, donne un tour de clef très doux qui enferme le souvenir du mort. Pas un mot n'a été prononcé. J'en sais gré à madame Framer. Elle se hausse dans mon respect. Je la plains mieux et davantage. Il me semble que je la comprends un peu. Elle m'est presque sympathique, aujourd'hui.

Je me réinstalle au grand bureau d'Henri ; Murzouf est

couché à mes pieds, hideux avec sa peau de truie rose, constellée de taches de café, ridicule avec ses pattes en manches de gigot et ses côtelettes de poil sur les reins. Il gronde sourdement dès que je remue. Cela m'est égal. Madame Framer, rassurée, sans doute, par la façon scrupuleuse, dont j'annote et classe les manuscrits — on sait son métier ! — entre et sort, est moins sur mon dos. Je dis :

— Voilà une enveloppe cachetée. Voulez-vous l'ouvrir, madame ?

Et je lui présente un coupe-papier.

Elle a un geste prévenant :

— Non, je vous en prie, ouvrez vous-même. Cela m'est trop pénible. Et toutes ces écritures sont pour moi du grimoire.

J'ouvre l'enveloppe. Elle contient des coupures d'articles, consacrés au dernier roman de Framer. Que tout cela paraît déjà loin ! Six mois à peine se sont écoulés depuis l'apparition de *Ténèbres*, ce livre amer et noir, la plus prodigieuse étude qu'on ait faite sur une agonie d'âme, le cas, trop cruellement vrai (l'histoire de Nietzsche en témoigne) d'un génie consumé par lui-même, tombé à l'aveuglement de la nuit pour avoir contemplé face à face le soleil, sombré dans la folie morne,— cette œuvre d'un si puissant retentissement, qui a prouvé aux jeunes gens que, malgré sa gloire officielle, la rosette rouge, l'Académie à laquelle il venait d'être élu, Framer n'avait rien perdu de l'indépendance et de la fougue de son talent. *Ténèbres !* Et je me revois, dévorant pendant toute une nuit le livre admirable, et, halluciné, malade, courant dès l'aube chez Framer, lui pressant les mains, et ne trouvant rien à lui dire dans un sanglot que ces mots stupides :

— Ah ! mon ami ! mon ami !...

J'ai le cœur horriblement serré. C'est un calvaire que cette besogne ! A chaque moment, je retrouve quelque chose qui me rappelle une date, une émotion. Tout à l'heure, c'était la première pièce de Framer à la Comédie-Française, — il était bien jeune alors ! — un acte de prose alerte, nerveuse, cinglante. Je me revois dans un coin de baignoire, tremblant, puis rassuré, puis fou de joie, à mesure que les bravos roulaient avec fracas. Ah ! cela me sera compté d'avoir tant aimé Framer, moi qui ai rêvé comme lui la gloire et

qui, resté à mi-côte, pour beaucoup de gens suis un raté. Mon Dieu ! c'est encore quelque chose que d'avoir tenté une noble entreprise ! Les succès de Framer ont pu me faire souffrir parfois : — on est vil ! — ils m'ont cependant guéri et consolé de n'avoir pas été moi-même quelqu'un de mieux.

Encore une enveloppe !

Madame Framer vient de sortir sans que je l'aie entendue. Elle a un art surprenant pour circuler sur la pointe des pieds. Dois-je l'attendre ? A quoi bon, puisqu'elle m'a autorisé une fois pour toutes à ouvrir.

Ce sont des lettres ! De qui ? Elles exhalent un parfum tendre et suave, le papier a la douceur satinée d'une main de femme. Cette fière, grande et mince écriture ne m'est pas inconnue ; mais toutes les femmes écrivent comme cela, aujourd'hui. La signature ? *Votre Jinny*. Lisons un peu... Oh ! oh ! C'est très intime. L'amitié la plus confidentielle ne s'exprimerait pas ainsi. Non ?... Oui !... Allons, est-ce que je rêve !... Ce sont des lettres d'amour, et c'est l'amour le plus exalté qu'elles prosternent devant Framer ! On sent entre les lignes une passion partagée, périlleuse, pleine d'angoisse, traversée de remords, les délices de la faute commune, les rendez-vous, les attentes vaines, les contre-temps, les inquiétudes, les jalousies, Ah ! Framer a été aimé ainsi, aimé à ce point !... Qui l'aurait cru ? J'en ai le cœur saisi, j'en reste éperdu, et cette stupeur brusque est douloureuse. Je ne démêle pas bien ce que j'éprouve.

Je n'ai que le temps d'éparpiller sur les lettres ardentes les larges pages d'un manuscrit. Madame Framer paraît :

Si elle soupçonnait !...— Il me semble qu'elle va s'apercevoir de mon trouble, lire sur ma figure. Je ne fais pas mine de savoir qu'elle est là, je transcris sur une feuille de papier quelques notes au hasard. J'ai en moi un sentiment de vie décuplée, une intensité de nerfs, comme si je respirais de l'oxygène pur. Mon cœur bat plus fort, et en même temps que la curiosité âpre, une singulière angoisse m'étreint. Puis, j'ai chaud dans le dos, il me perle une petite sueur, à l'idée que j'aurais pu, quelques secondes auparavant, tendre cette enveloppe à madame Framer. Quand bien même elle n'eût pas elle-même retiré ces lettres, mon effarement n'aurait pu passer inaperçu. Elle aurait tout

appris du coup. C'eût été atroce! Vraiment, je viens de l'échapper belle. Est-ce qu'elle ne va pas s'en aller? Il est impossible que ces lettres demeurent là, risquant d'être découvertes. Il me tarde, il me semble que je n'ai que ce parti à prendre, de les engouffrer dans une poche et de me sauver comme un voleur.

Cela d'abord, je verrai ensuite.

C'est pourtant grave!...

Il y a des évidences auxquelles on ne peut se faire. Si j'avais mal lu, mal compris? Est-ce que Framer aurait été assez fou, il n'y a pas d'autre mot, pour conserver des lettres pareilles? Est-ce qu'il n'a pas songé qu'un accident, qu'une surprise le vouait au pire scandale, livrait au déshonneur la femme qui lui écrivait si imprudemment? Mais pouvait-il prévoir cette mort sans maladie, ce foudroiement après une journée de labeur, par rupture d'anévrisme?

Ah! madame Framer ressort. Vite, ces lettres!... Non! pas trop vite! Qui sait si elle ne me guette pas au trou de la serrure? Elle en est capable : je ne dis pas cela par méchanceté : — je le dis à bon escient, l'ayant surprise, un jour, la main sur le loquet, comme prête à entrer, mais écoutant, à la porte, son mari enfermé avec un ami. Tant pis, le besoin de savoir me dévore! Je retire les pages du manuscrit, en les gardant par prudence sous la main. Une lettre, plusieurs, me sautent aux yeux, et l'amour dont elles sont ivres me fait monter des bouffées de chaleur aux tempes. A l'idée que je tiens un secret pareil, je ressens l'infernale sensation de l'homme qui a mis involontairement la main sur un paquet de dynamite. Un choc; qu'il laisse tomber l'explosif: tout éclate! Ah! comme Framer fut aimé! Tout le crie en ces pages de fièvre!

Serais-je envieux? Cela me fait mal de savoir qu'Henri, sous de si calmes dehors, a connu la tourmente d'une passion, s'est ravagé de désir et d'amour. Je suis irrité, je suis furieux tout à coup. Pourquoi? Et je découvre que c'est parce que jamais cette idée ne m'était venue, parce qu'elle me révèle un Framer que je ne soupçonnais pas, moi qui croyais lire en lui à livre ouvert. Je lui en veux, de cette déception convaincante qu'il me donne, qu'on ne connaît jamais personne,

pas plus qu'on ne se connaît soi-même ! Il me semble qu'il y a là, dans son silence si bien gardé, comme une trahison d'amitié. Et en même temps, moi qui le plaçais si haut, cela me soulage de savoir qu'il a eu ses erreurs, ses faiblesses, qu'il n'a été qu'un homme ! Étranges sentiments, complexes, contradictoires, au milieu desquels je me débats, et où perce une jalousie féroce, à la pensée de cette inconnue qui s'est livrée à lui corps et âme.

Je me mords les lèvres ; le cœur crispé, je cherche, je fouille le passé, le présent. Quelle était cette femme ? Comment se fait-il que je n'aie rien deviné ?

Plus je vais, moins je m'explique une imprudence pareille, ces lettres conservées sous l'illusoire protection d'une enveloppe, parmi tous ces papiers qu'à cause de leur nombre, un triage, sûrement révélateur, menaçait en cas de mort,

Sot que je suis ! Mais ai-je si peu lu mes classiques ? N'ai-je pas admiré la *Lettre volée* d'Egard Poë ? l'histoire de cette lettre compromettante qu'un préfet de police veut reprendre à celui qui la détient ? On a cherché partout, ouvert les tiroirs les plus secrets, sondé l'intérieur des meubles, on a tout exploré, on n'a rien trouvé. Cependant la lettre est là, en évidence, dans un vide-poches au mur, retournée en d'autres plis, sous un cachet d'autre couleur. Si Framer a conservé ces lettres, que sans doute il relisait souvent, c'est qu'il *savait* que sa femme, capable de fouiller dans ses poches, d'espionner ses sorties, n'irait jamais flairer une correspondance d'amour dans l'amas redoutable de ces « paperasses », de ces « écritures » indéchiffrables, qui lui inspiraient un respect à distance, lui rappelaient l'indicible ennui ressenti, certains soirs où elle avait écouté la lecture à haute voix de ces manuscrits.

Rassembler le paquet de lettres en jeu de cartes, l'escamoter dans ma poitrine — c'est fait ! Madame Framer peut rentrer, maintenant. C'est égal, le trou de la serrure m'inquiète. Diable ! et s'il y avait d'autres lettres, cachées ailleurs ? Après un tel excès d'audace, de quoi Framer n'était-il pas capable ? Je songe qu'il faut qu'il eût le cœur bien plein de son bonheur, pour avoir ainsi risqué son va-tout. Car enfin, il connaissait sa femme. Il n'ignorait pas qu'elle aurait été inexorable. Même à présent, si elle savait ce que je sais,

elle n'hésiterait pas à flétrir le mort de ses cris, à déshonorer publiquement sa complice. Sa complice!... Et des phrases tendres, chaudes, exquises, me poursuivent, que je viens de lire, des phrases qui évoquent, par l'harmonie indispensable des êtres et des choses, une femme rare, une femme de séduction fine et haute, une femme qui a souffert et qui sait aimer. *Votre Jinny!* ou simplement : *Jinny!* ou : *ta Jinny!* Ce mot tinte à mon oreille, voluptueux.

Mais madame Le Vigant s'appelle *Jeanne!*

Et je reste confondu, pétrifié devant l'évidence. Un éclair! Toute la scène de l'autre jour me revient : l'air souffrant, le douloureux malaise de la jeune femme dans cette maison de Framer, l'angoisse de mentir par son amitié à madame Framer, alors que lui n'était plus là pour la fortifier de son exemple dans cette duplicité coupable, mais nécessaire. J'entends son rire sonnant faux, quand elle eut dit : « J'imaginais que M. Framer ne gardait pas d'aveux compromettants »; son : « Ah! » sec, d'une réserve hostile, quand j'ai répondu : « Framer gardait tout ».

Elle était pâle. A-t-elle cru que j'avais pénétré leur secret, que mes paroles, singulièrement expressives, — le hasard a de ces rencontres, — signifiaient plus qu'elles ne voulaient réellement dire?

Vraiment, notre cœur est inexplicable. Je voudrais que ce fût elle. Ce me serait une douceur étrange, pourtant cruelle, de savoir que c'est elle qui a aimé Framer. Je suis si persuadé qu'il a dû trouver en elle une parfaite analogie de sentiments dans la douleur et dans la joie! Il me semble qu'elle est le seul être — ah! cela me mord et me déchire un peu! — le seul être qui pouvait lui dispenser une immense volupté, et que dans l'abîme de cette pire volupté, aux défaillances de sa nudité, elle n'a pu quand même déchoir, est demeurée celle qu'on adore avant, pendant, après, pour et malgré la faute!

Ah! c'est elle que Framer a aimée!...

Mais quand? Depuis combien de temps s'aimaient-ils lorsque la mort l'a foudroyé? Savoir!... Combien je donnerais pour savoir... La curiosité me lancine par tous les pores. Je me représente leurs rendez-vous, bien rares sans doute, leurs joies brèves. Ils s'écrivaient : comment? Où se glissaient-ils, furti-

vement, ces pages brisées à petits plis, tenues au creux d'un gant ou d'une paume tiède?

J'ai envie de rire quand je louche sur ce paquet qui, à hauteur du cœur, gonfle ma redingote. Pourvu que madame Framer ne remarque rien! Elle a des yeux!...

La voici! Justement son regard se fixe sur ma poitrine. C'est qu'elle serait femme, si elle tenait ces lettres, à les remettre à M. Le Vigant. Je la redoute; je la plains aussi. La trahison d'un vivant est chose affreuse; mais on lutte, on rend coup pour coup et blessure pour blessure. Que faire contre la trahison d'un mort, sinon pleurer amèrement? Combien même la vengeance doit paraître incomplète! Je pense à cela pendant qu'elle me dit:

— Monsieur Jayr, vous devez être fatigué. Venez prendre une tasse de thé. Vous êtes vraiment aimable de m'avoir consacré votre dimanche.

Je balbutie quelque chose, et l'accompagne, un peu honteux. Je suis ainsi fait que la moindre prévenance me désarme. Elle me sert le thé, pour me faire honneur, dans son beau service de tasses de Chine frêles comme des coquilles d'œufs. Le pur arome du pékao à pointes blanches répand son âme fine. Elle me dit, avec un triste sourire:

— Tenez, monsieur Jayr, j'ai fait prendre de ces petits gâteaux salés que vous aimez.

Elle ajoute:

— Henri aussi les aimait.

Est-ce l'affreuse mélancolie des dimanches, le silence du quartier, l'appartement qui paraît plus vide encore, est-ce parce que madame Framer se tient moins sur le qui-vive, que son amabilité crée un semblant d'intimité; est-ce l'inexplicable séduction dégagée par toute femme qui veut plaire, fût-elle laide, et madame Framer ne l'est pas, — commune, tout au plus, — mais ses yeux cernés, son teint moins coloré, lui donnent presque un charme dolent, voilà que je ne me la représente plus comme l'ennemie. Je ne vois plus la créature menaçante et vengeresse qui se dresserait devant moi, si elle savait. Je pense au désespoir qu'elle aurait, je l'imagine sanglotante, abattue sur le canapé du salon, le dos secoué de frissons convulsifs. Cette douleur me fait mal.

Elle aimait son mari, elle l'aimait jalousement, égoïstement, mais enfin elle l'aimait; et au fond de ses défiances, quelle sécurité intime ne devait-elle pas conserver, pour qu'elle n'ait pas éventé l'adultère, senti, par une simple prescience animale, le mensonge?

Il faut avouer que Framer a été bien fort. Cela le grandit-il ou l'abaisse-t-il? Je me le demande et n'en sais rien. Elle me regarde, il me semble toujours qu'elle en veut à ma redingote, où les lettres font bosse.

— Vous rappelez-vous, monsieur Jayr, avec quel plaisir d'enfant Henri prenait son thé? A l'en croire, il n'y avait que moi pour le faire. Tenez, sans vous en douter, vous venez de remuer votre cuiller dans la tasse comme il faisait: j'ai cru le revoir. Vous ne ressemblez pas du tout à Henri, n'est-ce pas? et néanmoins quand vous êtes assis à son bureau, vos façons d'écrire, penché sur le côté, me le rappellent au point que le cœur me bat. C'est singulier, n'est-ce pas, monsieur Jayr?

Oui, singulier. Se l'imagine-t-elle? Est-ce vrai? C'est possible, après tout! Nous ne savons pas à quel point nous nous empruntons des inflexions de voix, des ports de tête, l'infiniment petit d'une ressemblance instantanée, fugace. Je murmure, pensant qu'il convient de parler de sa fille, qu'elle a envoyé passer l'après-midi chez une voisine :

— Clarisse ressemble étonnamment à son père.

— Oui... les yeux et le front. Cette enfant n'a rien de moi.

Elle dit cela froidement. Réprime-t-elle son affection maternelle, ou n'aime-t-elle que médiocrement sa petite fille? Je crois qu'elle l'aime sans la comprendre, avec l'idée qu'il faut toujours la gronder, exercer sur elle une surveillance tatillonne, étouffer toute spontanéité. Elle la câline peu. Elle n'a jamais ces adorables tendresses des mères. L'enfant le sent; à neuf ans, elle a un maintien réservé, le visage fermé. Est-elle heureuse? Le sera-t-elle? A sa place, j'envierais Murzouf. A lui, tout est permis. Et il croque le sucre que madame Framer lui offre, et me regarde d'un œil ironique et provocant. C'est un témoin, il m'a vu voler les lettres. S'il pouvait parler! Il rit, et ferme à demi les yeux de volupté.

Enfin, me voici dehors! J'ai pu prendre congé. Sitôt dans

la rue, j'éprouve une envie irrésistible de lire ces lettres d'un bout à l'autre, de me repaître des détails de cet amour. Je ne vois même pas d'indélicatesse à cela, tout à mon rôle de sauveur : — car enfin je les sauve, en ce moment, le mort et la vivante, mon meilleur ami et cette mystérieuse et charmante madame Le Vigant, que j'ai peut-être toujours aimée, sans m'en douter, que maintenant j'aime encore plus, tout en la détestant un peu. Et avec cette intensité de détails que l'imagination suscite, lorsqu'une grande émotion nous bouleverse, j'invente la scène où, simple, loyal, plein de générosité discrète, je lui rends ses lettres. Elle pleure, elle est partagée entre la honte et le repentir. Sa noblesse native l'emporte. Elle me tend les mains. Nous voici amis. Nous voici complices. Entre nous est un pacte ineffaçable. Qui sait? le temps, les circonstances, le souvenir... peut-être un jour comprendra-t-elle que je l'aime... Parler d'un amour ancien est souvent, sur la route mélancolique des confidences et des regrets, s'acheminer à un amour nouveau. Un soir, par un crépuscule d'automne savoureux comme elle, elle me laisserait lui prendre les mains. Elle ne repousserait pas mes aveux attendris et fervents. Nous scellerions le pacte.

Quelle folie ! Que de romans j'ai bâtis de la sorte, en cinq minutes, châteaux écroulés au moindre souffle du réel !... Moi, je ne suis que moi ! Un brave garçon sans prestige, sans fortune, fonctionnaire correct, talent moyen, caractère un peu maniaque, sans héritage futur ni bel avenir. Les mères ne tournent pas autour de moi, songeant au mariage de leurs filles ; les femmes mariées ne me considèrent pas comme bien dangereux. On m'invite à dîner pour faire le quatorzième. Je ne suis pas Framer !... Et cependant, un scélérat, s'il ne parvenait pas à se faire aimer à ma place, prendrait plaisir à se faire craindre. Des réminiscences — toujours la littérature ! — me montrent le parti qu'un Iago tirerait du secret que je détiens. Cette femme, je pourrais empoisonner sa vie par un chantage moral ou pécuniaire !... A qui demanderait-elle du secours? A son mari, ou au grand Jacques de la Morelle?

Mais alors, tout ce qu'on disait de ce bel homme est donc faux? Ce n'était qu'une figure de paravent ; alors qu'il frisait sa moustache d'un air conquérant, occupait le devant

de la scène, les deux amants, à la cantonade, s'abandonnaient à leur bonheur ignoré. Ce ne serait pas au grand Jacques qu'elle se confierait. A son mari? Un autre serait assez chevaleresque pour venir me prendre au collet, me forcer à restituer les lettres. Ma foi. Le Vigant le ferait peut-être... Mais il divorcerait le lendemain... Sans doute, nous nous battrions. Je vois l'endroit, au coin d'un bois frais, sur un terrain uni, et je me demande s'il aurait encore son air qui ne le quitte jamais, d'indicible et vaniteuse satisfaction... Ah! il a été trompé!...

Me voici devant la maison de madame Le Vigant.

Dois-je monter? Si elle me reçoit, que lui dirai-je? Ne vais-je pas jouer, pour délicat que je veuille paraître, un rôle difficile et brutal? Elle me vouera peut-être une de ces reconnaissances qui ne pardonnent pas. Que faire? Rentrer chez moi et, sans relire ces lettres, les brûler? Qu'elle ne sache jamais rien? Qu'elle ne me doive ni humiliation ni gratitude? Faire le bien en tout désintéressement, sans espoir de récompense?

Ce serait d'un galant homme!

III

Eh bien! non, je n'ai pas eu ce courage.

Elles sont en sûreté chez moi, ces lettres. Je ne me mêle pas de politique, je ne fais pas d' « affaires », je ne connais pas de députés compromis dans les derniers ou avant-derniers scandales. Je ne crains pas de perquisition judiciaire. On ne mettra pas les scellés sur mes tiroirs. Je puis donc, en toute sécurité, conserver ce dangereux dépôt et y puiser, chaque jour, un peu de poison pour me l'inoculer sous la peau. Car c'est un poison pour moi que l'amour de ces deux êtres, dont l'un fut pendant si longtemps et dont l'autre restera désormais mêlé à ma vie!

Une chose me manque : les lettres de Framer!

Quand je songe qu'elle les a — certainement! d'un autre, elle aurait pu les détruire, mais de *lui*, c'est impossible : elle

y tient trop ! — quand je songe qu'elle les conserve au recoin le plus secret d'un meuble, j'ai aux doigts des démangeaisons, je me sens les ongles d'un crocheteur de serrures. J'éprouve l'angoisse, irritante au possible, d'un homme qui flairerait un trésor et qui ne pourrait mettre la main sur ce trésor. Ce qu'est madame Le Vigant, quelle âme exquise et haute malgré la faute, ce qu'elle a souffert, par quel irrésistible élan elle s'est donnée à Henri, je le sais maintenant ; et de ce que j'ai pénétré, par un viol d'âme qu'elle ignore, l'intimité de cette créature d'élite, elle m'est, s'il se peut, devenue plus attirante et plus chère.

Mais Framer !

Depuis qu'il a dérouté à ce point l'idée que je me faisais de lui, moi qui croyais si bien le connaître, j'ai un âpre besoin de le comprendre, de savoir ce qu'il a éprouvé, de rentrer dans les méandres de ce cœur qui m'appartenait bien un peu, à moi aussi. C'est mon droit. Oh ! que je voudrais lire ses lettres !

Reprenons par ordre ; en vérité, tout cela danse en ma cervelle.

D'abord, pendant trois semaines, j'ai fui madame Le Vigant. Si nos yeux s'étaient alors rencontrés, la tentation eût été trop forte : j'aurais parlé, ou mon regard, mes phrases à double entente auraient, en l'alarmant, rendu quelque explication inévitable. Pourtant il ne s'est pas écoulé un jour de ces trois semaines que je ne l'aie appelée et repoussée, cette explication, avec autant de crainte que de désir !

Je l'ai appelée parce que, en supposant qu'avec l'héroïsme d'un dévouement perdu, je brûle ces lettres « seul avec moi-même », je resterais inquiet, tourmenté, malheureux, poursuivi d'acerbes et captieux scrupules : la légitimité de cet acte ne m'est pas assez démontrée ! Je commence par m'approprier ce qui ne m'appartient pas, je finis en supprimant ce qui m'appartient encore moins. Ces lettres sont, de fait, la propriété de madame Framer. Elles retournent, de droit, à madame Le Vigant. C'est clair !

Mais cette explication, comment l'affronter sans effroi ? Tournera-t-elle à mon profit ou à ma perte ? Allons, avoue-le, voilà ton misérable égoïsme d'homme pris en flagrant délit ! Quand il s'agit d'une douleur et d'une humiliation pareilles,

peux-tu songer à poursuivre ton bien personnel? Précise donc ce que tu n'oses espérer : qu'en échange, madame Jeanne Le Vigant t'aimera, que toi aussi tu pourras lui murmurer à l'oreille : « *Jinny*! chère *Jinny*!... » Tu hésites, dis-tu, entre deux routes : prends celle qui te coûtera le plus, c'est la bonne. Pourquoi n'as-tu pas brûlé ces lettres? Pourquoi les conserves-tu? Pourquoi te repais-tu de leurs phrases passionnées qui te font mal? C'est répugnant! tu vis sur leur pauvre amour déterré comme le vampire des contes macabres!

Eh bien, je voudrais voir tout autre à ma place! Je ne pose pas pour la vertu, je ne suis qu'un homme; il y en a de meilleurs et de pires que moi. La preuve que j'ai une conscience, c'est que, malade et torturée, elle vire et revire comme l'aiguille d'une boussole désaimantée! Ne pouvoir me confier à personne rend ma responsabilité plus accablante. Croyant, j'irais consulter un prêtre. Mais il voudrait sans doute s'entremettre en personne. Et je suis trop peu désintéressé pour y consentir.

Heureusement, dans toute situation tendue, je l'ai constaté cent fois, une fatalité concourt, de gré ou de force, au dénouement. Après cette période, pendant laquelle madame Le Vigant a pu me croire disparu de sa vie, les événements, par gradations menues, sans intervention positive de ma part, ont marché! C'est le hasard qui, prenant les devants, m'a mis nez à nez avec elle dans une maison où j'ignorais qu'elle fréquentât. Mon trouble ne lui a pas échappé. On ne soupçonne guère les retentissements mystérieux prolongés dans l'être de qui le happe au vol, par un regard ou moins encore, par l'énigme d'une expression de visage concentrée ou feinte, le timbre de la voix, le silence même, la gaucherie comme le faux aplomb. Toute femme, dont la passion est en jeu, est devineresse; un instinct sûr l'avertit du péril qui flotte autour d'elle, du mystère qu'on lui cache.

Cette anxiété s'est-elle développée chez madame Le Vigant après notre conversation dans le salon provincial et froid des Framer? Est-ce mon silence, depuis, qui l'a effrayée?

C'est bien certain, depuis que je la rencontre fréquemment, que je la recherche même et que j'ai l'air de la poursuivre, témoin muet mais non aveugle, l'autre dimanche au concert Lamon-

reux, mercredi dernier au Théâtre-Français, j'ai vu le mal du doute croître en elle jusqu'à la quasi certitude. Elle a lu sur mon visage *quelque chose*, précisément parce que je tâchais de ne pas le lui laisser voir, et l'angoisse, désormais, ne la quitte plus. Elle a beau s'affirmer que Framer ne gardait pas ses lettres, les détruisait à mesure, a-t-elle pu le croire vraiment? Ne doit-elle pas être harcelée par des soupçons d'autant plus affreux qu'ils sont plus probables?

Comme les choses les plus simples échappent à notre attention! Mais, triple niais, cela seulement, que je lui ai dit sans savoir à quel point je frappais juste : « *Framer gardait tout!* » Ces trois petits mots, aggravés de mes regards qui maintenant malgré moi la harcèlent, de mes silences persécuteurs, comment est-il possible qu'ils ne luisent pas, dans le cauchemar de ses nuits, comme le *Thécel! Mané! Pharès!* de la muraille! Elle doit être sûre maintenant que je sais *quelque chose*, que j'ai découvert *quelque chose!*

Elle a beau se posséder, elle a peur, elle ne serait pas femme si elle ne craignait pas le scandale. N'est-il pas atroce, même sans courir ce risque, de songer qu'un secret qui a été le cœur de son cœur, est aux mains d'un homme qui, rien qu'en la regardant d'une certaine manière, pourra la faire rougir comme s'il la voyait nue?... Comment la rassurer? Suis-je moi-même sur un lit de roses? livré à des contradictions qui me tirent en tous sens : la pitié, la jalousie, parfois la tendresse, parfois une irritation voisine de la haine, et cette curiosité vorace comme une lèpre, dont la morsure m'est une perverse et ignoble jouissance! Il faut en finir, cependant! Après, ce sera chose tranchée, le fer dans le vif, le feu dans la plaie. Lâche! Ose donc!

Est-ce qu'elle le peut, la malheureuse? Femme, et retenue par des pudeurs — conventionnelles, soit, mais pourtant sincères — paralysée par la plus excusable fierté, son dernier soutien?

Mais une voiture s'arrête sous mes fenêtres. Je lève le rideau. J'ai mal vu? Non! c'est elle, s'aventurant dans ma maison où elle n'a jamais mis les pieds, grimpant mon escalier à dix heures du matin! Faut-il qu'elle ait souffert depuis trois semaines!

Ma femme de ménage est déjà partie. Je vais à pas de loup me poster derrière la porte. J'entends un bruissement léger qui effleure vite, vite, les marches de mon troisième, s'arrête sur le palier. Elle ne peut se tromper. Sur la porte, est clouée ma carte de visite. Pourquoi ne sonne-t-elle pas, ne frappe-t-elle pas ?

Elle est là cependant, tout contre moi, visage contre visage, le dur bois entre nous. Mon cœur se serre horriblement. Elle se consulte, elle n'ose. Si elle allait repartir ? Que je voudrais lui crier courage ! Si j'ouvrais ? L'attente me rend la bouche sèche, j'ai des palpitations. Ah ! le timbre vient de me vibrer dans l'oreille et parcourt mes nerfs d'une trépidation aiguë,

J'ouvre, et ne trouvant pas ce qu'il faut dire, je me reproche de ne pas avoir l'air assez surpris.

Elle demande, après un peu d'indécision :

— Vous êtes seul ? Puis-je entrer ?

Et elle passe devant moi, tandis que je pousse la porte vitrée de mon petit cabinet de travail algérien, dont je suis fier parce qu'il est coquet, avec ses tapis d'Orient et ses étagères sculptées. Je balbutie :

— Prenez la peine de vous asseoir !

J'attire un grand fauteuil, je glisse, m'agenouillant presque, un coussin sous ses pieds, tandis qu'elle conserve la noblesse de son maintien, prend seulement un charme douloureux d'amertume. Elle a une robe havane qui bride à plis caressants autour de ses hanches et tombe droit depuis le genou sur des petits souliers vernis. Une jaquette de même ton que la robe s'ajuste à sa poitrine souple. Sous la voilette, qui lui pointille le visage et se tend sur un chapeau de feutre élégant, ses yeux sont admirables de fierté désespérée.

Restant femme jusque dans l'effondrement de cette heure, elle prend, d'un regard circulaire, possession des tentures et des meubles de la petite pièce, ramène ses yeux sur moi et prononce tout bas :

— Vous m'attendiez, n'est-ce pas ?

Elle a lu dans mon cœur : je l'espérais, en effet. Le silence va retomber, oppressant. Elle soulève sa voilette et répondant à mon regard, me contemple fixement. Jamais femme ne m'a dévisagé ainsi. Je discerne l'iris de ses yeux, leur eau verte

sablée d'or, une eau mystérieuse et tragique; la prunelle dilatée est un puits d'ombre qui parle, qui requiert, qui ordonne. Quelques secondes inoubliables se figent. Ce regard me magnétise de plus en plus, me roule en son eau profonde; j'essaie de me cramponner, de résister : impossible ! je m'y noie ! Elle chuchote, d'une voix persuasive qui me fond au cœur :

— N'avez-vous rien à me dire ?

Nous voilà complices ! A quoi bon parler ? Que j'aie au moins le mérite de ma loyauté, de mon dévouement sans phrases. Je vais à mon secrétaire, je l'ouvre, j'y prends le paquet de lettres et le lui présente : elle le reçoit dans la main, en laisse tomber sur ses genoux; je devine là une défaillance, une agonie de sa pudeur, un désespoir immense. Pour ce qui est, ou pour ce qui n'est plus ?... Non ! elle ne pense qu'à celui qu'elle a aimé ! Pauvre femme, qui n'a pu le pleurer, qui, après quelques marques de regret banal, a dû sourire, continuer sa vie mondaine, n'a pu porter — triste consolation — le deuil chéri. Elle s'est déjà reprise, le sang revient à ses joues livides, une fièvre brûle en ses yeux.

Je voudrais lui dire tout ce qui me gonfle le cœur, lui certifier mon silence, la supplier de croire à mon estime et à mon respect, l'assurer qu'elle ne doit ni douter ni craindre, que toutes ses lettres sont bien là, qu'il n'en reste aucune — j'en suis sûr — dans les papiers d'Henri, et que je ne suis pas assez lâche pour en avoir gardé une seule, arme possible, contre elle. Je voudrais me mettre à ses genoux, tant mon émotion est violente. Je voudrais lui crier que moi aussi, j'aimais Henri, qu'un destin providentiel m'a mis sur sa route pour la sauver; je voudrais, ah ! je voudrais lui dire que je l'aime !...

Mais il m'est impossible de prononcer un mot; je ne puis pas même disculper mon silence ou en tirer mérite. Je viens, pour ne pas l'humilier d'un regard, de me tourner vers la fenêtre. Je contemple assidument la maison d'en face. De longues, longues minutes s'écoulent. J'entends un petit froissement de papier, de robe. Sans doute, elle serre les lettres dans sa poche. Elle ne peut pas les brûler sur place, chez moi, je le comprends. Et cependant la prudence, la sagesse !... Ah ! elle

pleure. Elle pleure sans bruit, à longs sanglots doux et silencieux. J'ai peur de sembler ridicule. Je quitte la fenêtre et passe dans ma chambre. Au bout d'un instant, je reviens. Elle ne pleure plus. Elle s'essuie les yeux. Elle rajuste sa voilette. Elle sent que je vais parler : — car elle m'échappe, et je ne veux pas, je ne puis pas la laisser partir ainsi. Mais elle me fait un signe qui supplie, et je comprends sa prière muette : « Ne me dites rien, laissez-moi aller !... »

Lentement, elle gagne la porte, avec l'air égaré d'une somnambule, et là, oh Dieu ! là, elle se retourne et, d'un élan généreux, me tend les mains. Je les saisis, ces chères mains, je veux les baiser, mais elle se jette dans mes bras, me touche la joue de ses lèvres chaudes et vivantes. Puis elle se sauve, m'ayant payé, oui, payé, de ce baiser qui scelle le pacte de notre silence, à jamais...

PAUL MARGUERITTE

MADAGASCAR

ET

LE RÉGIME DU PROTECTORAT[1]

Il y a maintenant six mois que le général Duchesne est entré à Tananarive, et nous ne savons pas encore sous quel régime politique et administratif sera placée notre nouvelle possession. Un débat s'est ouvert récemment, à ce sujet, devant la Chambre des députés. Il s'est terminé sur une équivoque. On prolonge indéfiniment un régime mal défini. On s'en remet au temps, aux circonstances. Seront-elles jamais plus favorables pour régler, en pleine liberté d'esprit, des matières si complexes et si délicates ? En attendant, le commerce hésite, les capitaux se détournent, les bonnes volontés se découragent.

Nous avions rêvé autre chose.

Ce que nous avions rêvé, ou plutôt le programme que nous nous étions tracé, nous voudrions le rendre clair aux

1. L'étude que nous publions doit servir d'introduction au livre que M. Hanotaux va faire paraître prochainement chez l'éditeur Calmann Lévy, sous le titre : *l'Affaire de Madagascar*.

yeux du public. Il nous a paru que, pour cela, le plus simple était de rassembler, dans un recueil unique, les documents, épars en divers endroits, où il se trouve exposé.

Ces documents prouveront que le Gouvernement qui a demandé aux Chambres les crédits nécessaires pour procéder à la prise de possession de l'île, avait arrêté d'avance un système politique et administratif complet, se tenant dans toutes ses parties, que ce système avait été mûrement élaboré par les hommes les plus compétents, qu'il a été accepté et appliqué — provisoirement, du moins, — par le général Duchesne et par M. Ranchot: s'il ne l'est plus aujourd'hui, c'est qu'une résolution prise à Paris a modifié de fond en comble, en même temps que les formules du traité, les conditions de notre établissement dans la grande île africaine.

Voilà, simplement, ce que nous voulons établir, une fois pour toutes, et les lignes qui vont suivre n'ont d'autre objet que de bien préciser notre pensée, au moment où des idées différentes paraissent en faveur auprès du Parlement et du public.

On sait que ce système, soumis, au moment de la discussion des crédits, à la Chambre des députés et au Sénat, accepté alors par les deux Chambres, se formulait en ces trois mots, empruntés aux actes diplomatiques : « Le protectorat avec toutes ses conséquences. » Le caractère général de l'entreprise, dans la paix comme dans la guerre, devait être tout de mesure et de modération. Il était exprimé dans ce passage des instructions données au général Duchesne : « Nous n'avons d'autre intention que d'assurer, d'une manière incontestée, la situation d'État protecteur qui appartient à la France. Il nous a paru que ce résultat ne pouvait être obtenu que par une action militaire décisive, dirigée au siège de la puissance malgache... Je n'ai pas besoin de vous recommander de traiter les populations indigènes avec un grand esprit de justice, et de leur témoigner toute la bienveillance conciliable avec le souci de votre sécurité et les exigences des opérations militaires. Il serait impolitique de froisser, sans nécessité, leurs mœurs, leurs intérêts et leurs préjugés. »

Ces instructions, le général Duchesne les a appliquées scrupuleusement. C'est son honneur, et c'est l'honneur de l'armée qui servait sous ses ordres, que cette campagne si pénible ait été non seulement un modèle d'abnégation et d'endurance de la part des troupes, mais un modèle de tenue et de discipline à l'égard du peuple vaincu. Alors qu'on opérait dans un pays à demi barbare, loin de toutes ressources et de tout plaisir, que le soldat, voyant, autour de lui, tant de compagnons d'armes frappés par la maladie, n'aspirait qu'à la marche en avant, à l'action, à l'occupation des régions plus saines, plus prospères et plus populeuses du centre de l'île, alors que les Malgaches se sont défendus jusqu'au bout et qu'il s'en est fallu de peu que Tananarive n'ait été pris d'assaut, on a vu, non sans quelque surprise, l'armée arrêtée, pour ainsi dire, dans le feu de la bataille, entrer à Tananarive, en défilant comme à la parade, et le soldat français, refoulant toutes ses impatiences, ne rien réclamer des brutalités et des surprises de la victoire.

En exigeant et en obtenant de nos troupes une discipline si rigoureuse, le général Duchesne travaillait, avec le grand bon sens qui le caractérise, à l'œuvre de paix qui incombait désormais à la puissance victorieuse. Il avait partagé rapidement la conviction commune à la plupart de ceux qui avaient vu Madagascar avant lui, à savoir qu'il eût été imprudent d'exposer à une ruine funeste le gouvernement qui venait de donner une si grande preuve de vitalité en résistant jusqu'à la dernière heure. La guerre terminée, il appréhendait les suites des hostilités mal closes ou des haines survivantes : les révoltes, le désordre, l'anarchie.

Ajoutant la force de sa conviction et l'autorité de son adhésion aux directions qu'il avait reçues, il inaugurait spontanément et par la nécessité même des choses, le régime défini dans le projet de convention qui lui avait été remis ; et, tandis qu'on délibérait à Paris sur la question de savoir si l'on ratifierait ou non sa signature, le « protectorat avec toutes ses conséquences » se mettait à fonctionner à Madagascar. Sous les ordres du général Duchesne, M. Ranchot, déployant une activité que deux campagnes, aller et retour, de Tananarive à la côte et de la côte à Tananarive,

n'avaient pas abattue, se mettait à organiser un système d'administration locale dont sa connaissance des choses et des hommes lui indiquait naturellement l'idée maîtresse et les détails. Le premier ministre était remplacé par un personnage à notre discrétion : la reine, soumise aux conseils affectueux et graves du général Duchesne, ne faisait d'autres réserves que celles qui tenaient à ses convenances personnelles.

Des archives étaient constituées, une caisse était ouverte, un contrôle sur les actes du gouvernement malgache était organisé. Tout, désormais, passait sous nos yeux ; tous les ordres émanaient de nous. Seulement, la reine et ses ministres transmettaient aux populations ces ordres, qui eussent été mal compris ou mal interprétés s'ils étaient parvenus par une autre voie et dans une autre forme. Les gouverneurs de l'Émyrne se rendaient tous les mercredis à l'audience, pour apprendre comment nous entendions que le pays fût administré, que la police fût faite, que les abus disparussent ou fussent réprimés.

Tout le monde a rendu hommage au zèle éclairé qui a présidé à cette première installation d'une organisation tout embryonnaire, mais suffisante, dans les circonstances où l'on se trouvait. Nous lui avons dû certainement la prompte soumission du centre de l'île et des Betsiléos, et la solution rapide de la crise, pourtant si délicate, qui a suivi immédiatement la guerre.

A l'heure présente, le général Duchesne et M. Ranchot sont rentrés en France. M. Laroche les remplace. La période du « protectorat avec ses conséquences » est close.

Il nous reste à dire pourquoi nous aurions désiré la voir se prolonger plus longtemps.

*
* *

Le régime du protectorat nous avait paru préférable à tout autre système dans l'intérêt de l'île elle-même et dans l'intérêt de la France. Ce sont ces deux points de vue que nous envisagerons successivement.

Quel est l'avenir de Madagascar? C'est la question que tout le monde se pose en ce moment. La réponse est bien simple. Cette possession sera ce que nous la ferons : tant vaut l'homme, tant vaut la terre. Que l'île, avec sa situation exceptionnelle, sa construction proportionnée et logique, ses hauts plateaux salubres et déjà en pleine production, ses grands fleuves allant du centre à la mer, ses forêts immenses, ses pâturages, la variété de ses zones cultivables, la richesse de ses mines, que l'île puisse offrir au colon un travail rémunérateur, cela ne fait doute pour personne.

Mais on sent bien que, si l'on veut tirer quelque parti d'un pays encore à demi barbare, si surtout on veut ménager à l'avenir des satisfactions toujours croissantes, il est important de tenir compte des conditions de l'existence particulières à Madagascar, de ménager les germes précieux qui existent déjà, et de combiner étroitement les mesures politiques et administratives avec les dispositions générales du pays et les aptitudes de ses habitants.

Précisons par quelques exemples : dans quel sens va se diriger la colonisation? La première attention s'est portée naturellement vers les mines. La présence de l'or et de certains métaux est depuis longtemps signalée à Madagascar. La proximité et l'essor du Transvaal excitent naturellement les convoitises et les espérances ; des sociétés se sont fondées, des concessions ont été sollicitées, des colons sont déjà partis et installés, veillant à tel ou tel coin de terre que l'on considère comme particulièrement précieux. D'autres, résistant à la séduction de l'or, envisagent un autre ordre de travaux plus réellement intéressant, peut-être, pour la colonisation : l'élevage, les plantations. Ils sont déjà sur les lieux, eux aussi, attendant le moment de se mettre à l'œuvre.

Or, avant même de pouvoir commencer, leur bonne volonté est tenue en suspens par l'incertitude qui règne sur les questions les plus graves de l'ordre politique et administratif : le régime minier, le régime de la propriété, et, par-dessus tout, l'organisation du travail indigène.

Qui ne se rend compte que l'avenir de Madagascar dépendra de la rapidité et du soin avec lesquels seront résolues ces questions et une foule d'autres analogues?

D'ores et déjà, elles se posent, elles réclament des solutions urgentes et qui, pourtant, ne doivent être ni précipitées, ni improvisées.

Ces solutions et ces décisions devront être à la fois ingénieuses, nouvelles, variées et surtout économiques ; elles devront s'adapter aux conditions d'existence d'une population ignorante et pauvre ; et pourtant elles devront profiter de toutes les expériences acquises, et se placer, en quelque sorte, à l'avant-garde du progrès de demain.

Qui ne voit que cette terre de Madagascar ne demande qu'à vivre d'une vie jeune, hardie, souple et libre, entrant de plain-pied, après des hostilités si courtes et une pacification si facile et si prompte, dans la civilisation moderne ? Mais qui ne sent aussi qu'il serait véritablement désastreux d'alourdir ce frêle avenir plein d'espérance, du bagage pesant de législation et de réglementation dont vingt siècles d'histoire ont surchargé notre vieille France romaine et centralisée ? Et ne faut-il pas conclure que le régime du protectorat étant, par son essence même, plus autonome, plus *local*, si j'ose dire, et plus débarrassé d'entraves, est, par là même, plus propre à s'adapter à cette vie nouvelle qu'un système quelconque d'annexion plus ou moins mitigé ?

*
* *

Je n'ai parlé que des *choses*. Combien cette observation devient plus pressante encore s'il s'agit des *hommes* ?

Nous ne nous trouvons pas, à Madagascar, en présence d'une race unique et d'une nation constituée. Un fond de population, d'origine probablement africaine, et, par conséquent, peu apte à l'organisation sociale telle que nous la comprenons, est répartie dans l'île tout entière, et occupe particulièrement les régions du sud qui sont restées dans une indépendance semi-anarchique. Par une sorte de superposition, d'autres races, d'origine certainement asiatique, et manifestant, par suite, des dispositions toutes différentes et certaines facultés d'assimilation, se sont établies dans l'île et réclament

une domination, acceptée ici, discutée en d'autres points. En somme, cette dernière race ne s'est guère établie solidement que sur le plateau de l'Émyrne, chez les Betsiléos, et dans un certain nombre de ports de la côte.

L'intervention d'une puissance européenne va certainement porter atteinte aux relations, assez précaires déjà, existant entre les Hovas et les populations indigènes ; il semble avéré que les révoltes qui se sont produites, en décembre dernier, sur quelques points de l'île, étaient dirigées bien moins contre nous que contre certains fonctionnaires hovas. On discerne aisément toute l'importance du problème ainsi posé ; on voit de quelles mains délicates et expérimentées il doit être traité.

Ce n'est pas tout ; voici maintenant l'afflux des colons extérieurs qui se dirige sur l'île : les uns, les plus proches, aventuriers du Cap, Hindous, Arabes, Comoréens, Zanzibarites, mélange confus de toutes races et de toutes religions, gens de maigre avoir, de longues dents et de mains promptes, bien faits pour jeter le désordre et le trouble dans le pays; puis les fils de la mère patrie, ceux qui viennent de l'île de la Réunion, ceux qui étaient dans l'île avant la campagne et qui rentrent, enfin les colons nouveaux que l'avenir de la grande île a séduits et qui, travailleurs de bras, cultivateurs, artisans ou chefs d'entreprise, arrivent pour s'établir et pour tenter la fortune.

Tous ces gens sont appelés à vivre désormais côte à côte, chacun avec leurs mœurs, leurs lois, leurs intérêts, leurs espérances, leurs appétits, leurs préjugés. Ceux du dehors, pour la plupart, prétendent ne recueillir du pays que des bénéfices prompts et un rapide enrichissement. Les autres ne vont pas tarder à s'étonner du nombre et des prétentions de ces nouveaux venus, et, si vaste que soit l'île, il n'est pas sûr qu'ils se serrent de bon gré pour leur faire place. Quelle prudence, quelle sagacité, quel tact, quel doigté sont nécessaires à ceux qui devront présider à ce premier contact, adoucir les angles, apaiser les inévitables conflits !

Le gouvernement local et l'administration chargés de surveiller et de faire vivre en paix ce ménage compliqué, ne seront jamais ni assez flexibles, ni assez subtils, ni assez libres ; jamais ils ne seront en relation trop étroite avec le

pays, avec la société nouvelle qui va s'organiser en fondant et amalgamant tous ces éléments disparates. Que de tâtonnements et d'essais! et comme il importe que ceux qui auront à débrouiller cet écheveau soient libres de s'y reprendre à plusieurs fois, sans faux amour-propre, d'aller au but sans complications savantes, sans entraves inutiles, et surtout qu'ils soient débarrassés des lisières dont une bureaucratie méticuleuse emmaillote, chez nous, l'activité du fonctionnaire et du citoyen.

Deux questions ont déjà été posées devant l'opinion, celles de l'esclavage et de la corvée. Rien qu'à les voir surgir, on a été surpris de leur gravité et de leur complexité. On s'est hâté de les endormir dans le tranquille sommeil d'une commission parlementaire. A Paris, donc, on attendra. Mais à Madagascar peut-on attendre? Va-t-on maintenant soumettre, de gaieté de cœur, aux lenteurs de tous les bureaux de la mère patrie, — y compris les bureaux parlementaires, — les questions urgentes, dont la solution ne peut, sans le plus grave préjudice, supporter le moindre retard?

Ah Dieu! a-t-on assez réfléchi à ce que serait pour la grande île un régime qui, sous quelque forme qu'il se présentât, serait comme une sorte de « rattachement » aux administrations de la métropole? Vous cherchez, pour Madagascar, une organisation souple, ductile, experte à se plier aux difficultés, à les résoudre d'un mot ou d'un geste, peu encombrante, peu gourmée, prompte, vive et bon enfant. Pensez-vous, véritablement, que vous ayez rencontré cet idéal dans l'administration installée quai du Louvre? Le doux rond-de-cuir, qui arrive sur les dix heures à son bureau et qui file, à cinq heures tapant, pour aller muser sur les quais, c'est lui qui va désormais régner en maître à Madagascar. Par lui, l'île sera gouvernée, administrée et colonisée. Chaque matin, son imagination ailée franchira le grand espace des mers et se donnera carrière. C'est lui qui réglera la façon de vendre, d'acheter, de cultiver, d'exploiter, d'importer et d'exporter là-bas. Les règlements qu'il forgera, dans le silence de son cabinet, présideront à la naissance, à l'instruction, au mariage, au travail, à la vie, à la mort de tous les habitants de Madagascar; c'est lui qui tirera les lignes et plantera les jalons

entre les propriétés ; c'est lui qui cadastrera, expropriera, affermera, louera : c'est lui qui récompensera, punira, encouragera, caressera, frappera, — frappera surtout, car il est inflexible ; il sera l'ingénieur qui décide de la direction des routes et de l'emplacement des ponts, l'architecte qui élève des édifices appropriés au climat et aux besoins de l'habitant, le policier et l'administrateur qui assure la viabilité des rues, qui maintient les convenances sociales, qui connaît les usages locaux, qui tranche des mœurs publiques et des mœurs particulières. Et tout cela, il le fera à des centaines de lieues de distance, à deux mois pour la correspondance aller et retour, en se servant, en cas de besoin, d'un fil télégraphique qui ne reçoit les dépêches que moyennant dix francs le mot. Du fond de l'étroit bureau où tant de compétence et de puissance sont accumulées, il tiendra dans sa main l'avenir d'un pays grand comme la France, et, par-dessus le marché, cette besogne l'ennuiera horriblement.

Nous aurions voulu écarter de lui cet ennui, et surtout l'écarter lui-même de Madagascar.

Nous avions pensé, qu'en raison de l'état de civilisation rudimentaire qui est celui de l'île, ce qui lui convenait c'était un régime politique et administratif également rudimentaire, pesant très légèrement, presque imperceptiblement, mais ayant toute latitude pour évoluer sur lui-même et pour se développer, au fur et à mesure des nécessités nouvelles.

Une fois la domination de la France établie par une occupation effective de la capitale, et par un acte formel dûment ratifié, notre intention n'était nullement de demander aux Chambres de légiférer hâtivement sur les besoins de notre nouvelle possession. Cette marche est justement l'inverse de celle que nous aurions suivie. N'ayant pas la prétention de transformer l'île d'un coup de baguette, ni par la vertu de certaines paroles prononcées de loin, sans aucune connaissance profonde des faits actuels et des conséquences éventuelles, nous entrevoyions l'avenir de Madagascar comme un développement graduel de l'état de choses actuel; et ce développement devait être préparé et décidé à Madagascar, par des gens con-

naissant Madagascar. Cette méthode nous paraissait rationnelle.

Dans l'île, nous ne prenions parti pour personne. Nous nous servions de tout le monde. L'unité politique et diplomatique, établie dans le traité, n'impliquait nullement l'unité administrative, ni une soumission générale à la domination hova. Chaque région trouvait, en elle-même, l'élément et le type de sa propre administration, sous la haute direction et sous la surveillance prudente de la résidence générale et de quelques résidences particulières réparties sur les principaux points.

En ce qui concerne la colonisation, nous en remettant surtout à l'initiative individuelle, nous pensions qu'il convenait de lui laisser la plus grande latitude, et de ne pas l'embarrasser dans le dédale de la paperasserie et des formalités administratives. Il lui appartenait de choisir, elle-même, ses lieux d'installation, ses procédés de travail et ses moyens d'expansion. Mais aussi, elle devait puiser, dans ses propres facultés, les instruments de son établissement et de ses progrès. Un article de la convention le disait expressément : l'île doit se suffire avec ses propres ressources.

*
* *

Que ce système de large autonomie, de développement graduel et étroitement subordonné aux faits, s'adaptât aux besoins d'une colonie naissante, cela nous paraissait indéniable. Mais surtout, ce régime nous paraissait plus conforme que nul autre aux intérêts de la mère patrie.

Des considérations de politique générale avaient déterminé le gouvernement, les Chambres et le pays à faire les sacrifices nécessaires pour en finir avec l'affaire de Madagascar. Il s'agissait de briser les résistances du gouvernement hova avant qu'elles fussent assez fortes pour s'opposer invinciblement aux droits séculaires de la France ; il s'agissait d'écarter définitivement, de la grande île, toute compétition étrangère.

Les charges, que des circonstances indépendantes de notre

volonté avaient imposées au pays, convenait-il de les accroître indéfiniment en inscrivant à nos budgets annuels des sommes élevées pour la conquête absolue et la mise en valeur soudaine de notre nouvelle possession? Nous ne le pensions pas.

L'île est ce qu'elle est : c'est dans ces termes que nous entendions la prendre et la garder ; il appartient à l'avenir d'en faire ce qu'elle doit être. Le système du protectorat correspondait exactement à cet ordre d'idées : il n'engage que le pays soumis, dégage la mère patrie, et, en assurant nos droits, limite nos devoirs et nos responsabilités.

Qu'on le veuille ou non, on s'apercevra très vite que la première sanction d'une domination pleine, c'est une occupation effective. Le fonctionnaire qui voudra agir aura besoin d'un appareil militaire pour inspirer le respect et au besoin pour faire exécuter ses ordres. Les postes d'occupation, petits ou grands, se multiplieront indéfiniment dans l'île. Je n'insiste pas sur les inconvénients du contact et sur le péril journalier. Qu'on réfléchisse seulement à la dépense : l'île est grande.

Une terre devenue française doit, *hic et nunc*, faire figure de pays civilisé. Il était impossible de ne pas porter remède immédiatement aux abus criants et aux procédés par trop primitifs avec lesquels on avait accoutumé de vivre. Comme l'a dit, éloquemment, M. Le Myre de Vilers : « La question est de savoir si le gouvernement de la République veut tolérer ces pratiques abominables. » M. d'Estournelles fera, en vain, le décompte des dépenses. En vain, il criera au casse-cou financier. La question n'est pas là, pour les partisans de l'annexion. Ils déclarent, en somme avec raison, que la France ne peut tolérer, que dis-je? couvrir de son égide, couvrir de la protection de ses tribunaux et de ses lois, les abus qu'on lui signale comme existant sur un sol devenu français.

Dans l'échange de propos auquel je fais allusion, il s'agit, on le sait, de la suppression de l'esclavage et de la corvée. On trouvera bien d'autres sujets d'indignation, bien d'autres réformes à accomplir dans l'île de Madagascar. Pour l'élever jusqu'à l'idéal que chaque citoyen français peut rêver, si peu qu'il ait les idées nobles et le cœur bien placé, il reste

beaucoup à faire, mais aussi il en coûtera beaucoup. L'île est grande.

Il saute aux yeux que, pour une œuvre aussi haute et aussi vaste, il ne suffit pas de recourir aux services du personnel indigène. Seuls, des fonctionnaires français peuvent la mener à bien.

Ils sont partis, déjà, en grand nombre. D'autres suivront. La résidence générale doit en imposer par la multiplicité de ses dignitaires, leurs fonctions, leurs appointements, leurs titres, leurs uniformes, la belle ordonnance des « services » et des « bureaux ». Nous aurons donc des ministres, des directeurs, des sous-directeurs et le reste. Ces emplois sont déjà remplis. Ils se multiplieront encore.

Dans chaque résidence particulière, outre le chef du poste, il faut, autour de lui, un ou plusieurs adjoints, des commis, des agents d'exécution, une garde, et tout ce qui accompagne naturellement ce déploiement d'autorité et de force. Un tribunal bien organisé se compose d'un président, de trois ou quatre juges, de juges suppléants, du procureur de la République, d'un substitut, d'un greffier, d'un commis-greffier, d'huissiers, sans parler des hommes de loi ; car la France s'honore avec raison de l'appareil avec lequel la justice est rendue dans ses prétoires. Les ingénieurs ne peuvent marcher sans une escorte de conducteurs, de dessinateurs, de contremaîtres, de comptables. L'administration des finances se divise naturellement en plusieurs branches : les receveurs et les percepteurs ne peuvent se confondre avec les trésoriers et les contrôleurs. Il convient qu'une catégorie spéciale d'agents s'occupe des hypothèques, du timbre et de l'enregistrement. Les douaniers seront innombrables : l'île est grande.

Eh bien ! non ; ce n'est pas là ce que nous avions rêvé, et nous continuons à penser que cette importante immigration de fonctionnaires, indispensable s'il s'agit de donner immédiatement à Madagascar l'aspect d'une « colonie française », n'est nullement en conformité avec les intérêts de la mère patrie. L'île ne pouvant, dans l'état actuel des choses, faire face à des dépenses si lourdes, c'est à la France qu'elles devront incomber.

Cependant, pour expliquer l'abandon du système si différent qui avait été préparé, qui était déjà mis en pratique, on n'a donné qu'une seule raison : « C'est l'intérêt de la France, a-t-on dit ; car le protectorat a le grave inconvénient de laisser subsister les engagements souscrits par la reine de Madagascar à l'égard des puissances étrangères. » Nous avons eu beau soutenir que ce n'était là qu'une thèse juridique, thèse qui pouvait être présentée par les puissances rivales de la France, mais que nous étions en mesure de combattre avec succès. En vain, nous avons allégué que si, à la suite du traité du Bardo, les conventions antérieures passées avec les puissances ont été maintenues, c'est qu'une clause spéciale de ce traité en avait garanti l'exécution. En vain, nous sommes-nous efforcés d'indiquer le parti que l'on pouvait tirer de la clause du premier traité de Tananarive stipulant expressément que la France ne se porte en quoi que ce soit garante des engagements antérieurs. En vain, nous avons indiqué que les puissances s'inclineraient, surtout si on se hâtait de les mettre en présence du fait accompli. On s'en est tenu à cette formule obstinée, à savoir que l'annexion seule pouvait faire tomber les conventions antérieures.

On a cru améliorer ainsi la situation au point de vue diplomatique. Qui pourrait affirmer maintenant qu'on ne l'ait pas embrouillée ? Les puissances avaient souscrit aux arrangements comportant « le protectorat avec toutes ses conséquences ». Cette clause, reprise dans la convention, les liait. Elles ne pouvaient que l'accepter et nous n'aurions eu, nous, qu'à dégager les « conséquences » du protectorat.

Or, six mois écoulés, où en sommes-nous ? Où en sommes-nous en ce qui concerne la notification de la prise de possession ? Où en sommes-nous en ce qui concerne le régime douanier ? Où en sommes-nous sur une question non moins importante et qui devrait être réglée depuis longtemps, celle de la juridiction ? Les nationaux des puissances étrangères plaident-ils devant les magistrats que nous avons envoyés en si grand nombre et à si grands frais ? Les consuls étrangers ont-ils fermé leurs prétoires ? C'était pourtant là une des « conséquences » indiscutées du protectorat. Est-ce que la thèse de l'annexion imparfaite serait moins efficace ?

Enfin, ce qui est fait est fait. Comme l'a dit, fort justement, M. Francis Charmes, puisque la reine a signé un second traité, il ne s'agit pas de lui en faire signer un troisième. Le régime du protectorat est écarté : le système de l'annexion l'a emporté. On jugera celui-ci à ses résultats. Ce que nous avons voulu marquer seulement, c'est que le système que nous avons soutenu et pour la défense duquel nous avons tenu ferme jusqu'au bout, présentait des avantages sur lesquels on a eu tort de fermer les yeux. Maintenant que le sort en est jeté, nous ne pouvons plus que souhaiter ardemment la réussite de la combinaison qui a été préférée, puisque c'est de son application que va dépendre maintenant l'avenir de notre nouvelle possession de l'Océan Indien.

G. HANOTAUX

LE LENDEMAIN

DU DIX-HUIT BRUMAIRE

On croit, en général, que le coup d'État des 18 et 19 brumaire an VIII mit brusquement fin à toute libre manifestation de l'opinion publique dans notre pays, et que, le 20 brumaire, la France se réveilla esclave et bâillonnée. Les historiens de gauche la voient alors terrorisée par la dictature militaire, les historiens de droite la voient heureuse et ravie de ce brusque passage de la liberté à la servitude : tous la montrent muette. Dans ce silence, une seule voix se serait fait entendre, celle de Bonaparte, et c'est un lieu commun de dire que, dès que ses grenadiers (qui en réalité étaient ceux du Corps législatif) eurent expulsé les Cinq-Cents, le vainqueur s'installa en maître et commanda plutôt qu'il ne gouverna. Cette erreur vient sans doute de ce que l'histoire du Consulat a surtout été faite d'après des Mémoires composés sous la Restauration par des témoins qui ne voyaient plus en Bonaparte que le despote final, haïssable ou glorieux : ils avaient oublié, volontairement peut-être, le véritable caractère de la période qui s'écoula entre le 18 brumaire et la mise en activité de la con-

stitution de l'an VIII. Ce fut une période de tâtonnements, d'incertitude, où Bonaparte, tenu en bride par Sieyès et par l'opinion, plaida longuement et ingénieusement sa cause devant la France, présida à un mouvement de concorde nationale, employa des moyens libéraux pour se faire pardonner son attentat contre la liberté, s'appliqua et réussit à ne plus froisser personne, et à ramener presque tout le monde, non seulement par des paroles, mais par des actes et des lois. Il laissa au public une certaine latitude pour parler, écrire, discuter. La presse fut peut-être plus libre qu'elle ne l'avait été sous le Directoire. Les clubs jacobins, dans les départements, ne furent point tous fermés d'abord. On entendit des voix d'opposition, et peu à peu les violences du 19 brumaire, qui avaient d'abord étonné et choqué, parurent oubliées et pardonnées, même par des républicains rigides et désintéressés. Je ne plaide point la cause de Bonaparte, et je ne suis certes pas en désaccord avec ceux qui disent que le coup d'État du 18 brumaire fut un crime et un malheur. Mais la France de 1799 en jugea tout autrement, et il semble bien qu'au bout de quelques jours, elle en vint à croire que le nouvel ordre des choses consolidait la République, fortifiait la Révolution et préparait la paix avec l'Europe. C'est ce mouvement d'opinion que je voudrais retracer et caractériser d'après des faits et des textes peu connus.

I

Ce n'est pas le lieu de développer les causes générales et lointaines qui avaient rendu, non pas nécessaire, mais possible, le coup d'État du 18 brumaire. Il suffira de rappeler que la Révolution, contrariée par la guerre étrangère, était devenue violente, hasardeuse, et surtout que les vicissitudes de la défense nationale, en amenant une suite de coups d'État populaires, puis gouvernementaux, 31 mai, 9 thermidor, 18 fructidor, etc., avaient tué dans la nation l'esprit de légalité. La République, d'autre part, avait été proclamée moins comme le résultat des aspirations nationales que comme un

expédient de défense militaire, et parce que le roi s'était dérobé à sa fonction en pactisant avec l'ennemi; mais l'exercice de la souveraineté nationale était devenu peu à peu illusoire, parce qu'à la France envahie il fallait une dictature de quelques hommes contre l'étranger. Et cependant la nation, à force de haïr les Bourbons complices de l'étranger, à force de verser son sang pour la République, avait fini par se sentir républicaine; mais, fatiguée de tant d'orages, elle en était venue à moins apprécier la liberté, dont, depuis la guerre, elle ne sentait que les convulsions, et à éprouver un immense besoin d'ordre, de paix, de concorde dans l'égalité, dans la possession des biens nationaux, dans la certitude que l'ancien régime ne renaîtrait pas.

L'opinion publique était donc favorable à l'idée de fortifier le gouvernement; mais en 1799, elle ne demandait ni n'eût souffert l'établissement brusque de la dictature d'un seul homme. Certes, si Bonaparte fût revenu d'Égypte au lendemain de nos désastres militaires de 1798, c'est alors que la légende eût été vraie, c'est alors qu'après avoir chassé les députés il eût été aussitôt le maître de la France. A la veille de brumaire, au contraire, les victoires de Brune et de Masséna avaient sauvé l'indépendance nationale, l'ordre reparaissait, le Directoire, dont on a exagéré la « pourriture », avait repris du prestige et de la force, et il fallut à Bonaparte la complicité de deux membres du gouvernement, Sieyès et Roger Ducos, pour donner le change à l'opinion et faire réussir un coup d'État qui, après tout, fut presque autant le leur que le sien, et dont il ne put s'approprier tous les fruits que plus tard.

Machiné comme une des *journées* classiques de la Révolution, comme un 31 mai ou un 9 thermidor, ce coup d'État, dans la pensée de ses auteurs, ne devait pas être un mouvement militaire. C'est d'abord l'annonce d'une conspiration imaginaire : les Jacobins doivent égorger les deux Conseils. Puis le Conseil des Anciens, violant la constitution en ce qu'il se passe de l'assentiment du Conseil des Cinq-Cents, confère le commandement de l'armée de Paris à Bonaparte : c'est la journée du 18 brumaire. Il s'agit, à Saint-Cloud, où les deux Conseils sont transférés, d'obtenir d'eux, par une pression morale, qu'ils nomment un nouveau pouvoir exécutif, dont Bonaparte et Sieyès seront membres. Les Cinq-Cents regimbent :

Bonaparte les fait disperser par des soldats, quoique cette violence ne soit pas dans le programme : c'est la journée du 19 brumaire, qui faillit manquer, qui eût manqué, sans l'habile fable des *poignards* dont les Cinq-Cents auraient voulu frapper Bonaparte[1]. Puis on réunit une partie des Anciens, une faible minorité des Cinq-Cents, on leur fait élire trois consuls provisoires, Bonaparte, Sieyès et Roger Ducos, des Commissions législatives intermédiaires, on élimine soixante et un députés du Corps législatif, et l'on annonce le projet de reviser la constitution. Le lendemain, on dresse une liste de proscription, parce que c'est l'usage à la suite des *journées* ; mais cette fois c'est une liste pour rire, ou plutôt pour notifier qu'on est vainqueur. Quinze jours plus tard, on la révoque, il n'y a plus de proscrits, il n'y a pas de guillotine, pas même de guillotine sèche, pas une goutte de sang, pas une larme.

Toutefois, les vainqueurs furent assez embarrassés pour expliquer leur victoire au pays. Ils entendaient bien que personne ne fût vaincu, puisqu'ils voulaient concilier tous les Français. Sans doute c'est pour déjouer une prétendue conspiration jacobine qu'ils s'étaient mis en campagne ; mais il faut, si l'on veut durer, concilier les Jacobins comme les autres, et il n'est plus question de la conspiration jacobine. Officiellement, s'il y a un vaincu au 18 brumaire, c'est le socialisme de Babeuf, et les récriminations de ce vaincu-là ne troubleront guère la concorde préparée, car le babouvisme est mort depuis des années. Heureusement qu'hier encore on a entendu quelques échos de ses prédications au club du Manège. Cela suffira pour que le 18 brumaire soit présenté comme une victoire de l'ordre ou même de la liberté, quand il n'est en effet que la victoire de la ruse et de la force.

La difficulté de cette thèse explique le nombre et la variété des explications officielles qui furent données à la France. Jamais gouvernement issu d'une insurrection, ni le régime de Juillet, ni la République de 1848, ni celle de 1870, ne s'excusa ni ne se justifia par tant de plaidoyers multiformes.

C'est d'abord la proclamation des deux Conseils, ou plutôt

1. Nous avons réfuté cette légende et raconté l'expulsion des Cinq-Cents dans nos *Études et Leçons sur la Révolution*, p. 282 et suivantes.

des deux simulacres de Conseils, rédigée par Cabanis : « Il est temps de donner des garanties solides à la liberté des citoyens, à la souveraineté du peuple, à l'indépendance des pouvoirs constitutionnels, à la République enfin, dont le nom n'a servi que trop souvent à consacrer la violation ; il est temps que la grande nation ait un gouvernement digne d'elle, un gouvernement ferme et sage, qui puisse nous donner une prompte et solide paix et nous faire jouir d'un bonheur véritable. »

C'est ensuite le discours du président Lucien à ses collègues : il compare les événements de Saint-Cloud au serment du Jeu-de-Paume, et déclare que la liberté « vient aujourd'hui de prendre la robe virile ».

Puis c'est la célèbre affiche de Bonaparte, du 19 brumaire, onze heures du soir : « Les idées conservatrices, tutélaires, libérales, sont rentrées dans leurs droits par la dispersion des factieux qui opprimaient les Conseils. »

Enfin, c'est une proclamation du ministre de la police, Fouché, à ses concitoyens (20 brumaire) : « Le gouvernement était trop faible pour soutenir la gloire de la République contre les ennemis extérieurs et garantir les droits des citoyens contre les factions domestiques : il fallait songer à lui donner de la force et de la grandeur. »

Si l'on compare ce langage incohérent des vainqueurs de brumaire à celui des vainqueurs du 31 mai, du 9 thermidor et du 18 fructidor, on est frappé de la modestie relative des nouveaux sauveurs de la République. Ce ne sont plus des affirmations hautaines, dogmatiques, menaçantes ; ce n'est plus la vérité qui triomphe de l'erreur et qui va la foudroyer ; ce n'est plus la vertu qui va faire rentrer les traîtres dans le néant : ce sont d'habiles gens qui se sont glissés au pouvoir tant bien que mal, plus brutalement qu'ils ne l'avaient souhaité, et qui veulent se faire pardonner leur incartade en étant plus sages et plus heureux que leurs devanciers ; c'est l'association d'un général populaire et d'un philosophe dégoûté, qui s'offrent, non à changer la société, mais à guérir ses plaies par d'opportuns expédients. Personne ne parle de dictature militaire : Bonaparte a troqué son uniforme de général contre un frac civil (les journaux l'annoncent), et

c'est un gouvernement civil qu'on veut établir. On ne se pique pas de faire grand ni de faire neuf, mais de faire pour le mieux en froissant le moins de gens possible.

II

Si Bonaparte s'attendait à une surprise, à une révolte d'une partie de l'opinion, à l'enthousiasme délirant de l'autre partie, son attente fut trompée, à Paris et dans les départements.

A Paris, il craignait un mouvement du faubourg Saint-Antoine, et, dès le 18, il avait dit au directeur Moulins que, si Santerre bougeait, il le ferait fusiller. Mais personne ne bougea. Et cependant le 19, c'était un dimanche ; le 20, c'était un décadi ; il faisait assez beau temps, et les rues étaient pleines de curieux. On regardait la troupe, qu'on avait laissée sans mot dire occuper tous les points stratégiques. On lisait les affiches officielles, les proclamations du général, un placard anonyme intitulé : *Ils ont tant fait qu'il n'y a plus de constitution.* L'opinion des badauds était contre les Cinq-Cents, à cause de leurs prétendus poignards : on se félicitait que le héros d'Italie et d'Égypte eût échappé à leurs coups. Le 19 au soir, la proclamation de cette fable par Fouché dans les cafés et les théâtres avait excité des applaudissements et des vivats. La lecture des gazettes édifia bien vite les gens avisés, non qu'elles osassent démentir formellement la fable, mais les comptes rendus détaillés de la séance des Cinq-Cents montraient à plein la loi violée, la représentation nationale brutalisée. On n'en fut pas autrement scandalisé : n'avait-on pas vu, au 2 juin 1793, Hanriot et ses canons ? Et cet Augereau, qui était aujourd'hui parmi les vaincus, n'avait-il pas lui-même violenté les Conseils en fructidor ? Il n'y avait pas eu de sang versé : cela permettait de sourire de la farce si supérieurement jouée par Sieyès et son compère, et le Parisien sceptique et naïf dut s'amuser à l'idée de la piteuse défenestration des Cinq-Cents costumés en Romains[1].

1. Tous les documents authentiques montrent au contraire que l'attitude des Cinq-Cents fut très ferme et très digne.

Quant aux républicains, ils ne dirent mot à Paris ; le plus grand effort de leurs journaux fut d'offrir au public des comptes rendus assez fidèles de la séance des Cinq-Cents. De clubs jacobins, il n'y en avait plus dans la ville : le Directoire les avait fermés. Fouché avait cassé les douze municipalités, plus ou moins républicaines. Les ouvriers des faubourgs avaient renoncé à l'exercice, jadis constitutionnel, du droit d'insurrection, depuis que la Convention les avait si durement comprimés en prairial, et d'ailleurs ils n'avaient point à se lever pour défendre le régime censitaire de l'an III.

Prise en masse, l'opinion de Paris était plutôt tiède. Les journaux s'extasient sur la tranquillité de la capitale, mais ne parlent point de son enthousiasme. Voici comment le *Propagateur* relate la cérémonie de la proclamation du coup d'État dans les rues : « *Paris, 20 brumaire.* — Ce soir, à neuf heures, on a proclamé aux flambeaux, dans tout Paris, le dernier acte du Corps législatif, l'adresse aux Français, les noms des trois consuls, ceux des cinquante membres des Commissions législatives et ceux des soixante et un membres exclus de la représentation nationale. Jamais une plus profonde tranquillité n'a régné dans cette vaste commune, où se trouvent actuellement tous les dépositaires de l'autorité. L'étonnante révolution qui vient de s'opérer a été consommée en moins de vingt-quatre heures : elle a commencé le 19 à neuf heures du matin, et a reçu son complément le 20 avant le lever du soleil. » Le *Journal des Hommes* dit sèchement : « Il est onze heures de nuit. On proclame aux flambeaux, au bruit des instruments de guerre, la liste d'expulsion des soixante-deux *(sic)* et toute la suite du décret révolutionnaire du 19. » Le *Moniteur* remarque que les édifices publics furent illuminés, ainsi que *beaucoup* de maisons particulières, donnant ainsi à entendre que l'illumination ne fut que partielle. Il dit aussi : « Les nouveaux changements qui viennent d'avoir lieu contentent tout le monde, excepté les Jacobins. Les négociants surtout y applaudissent. »

La satisfaction des « négociants » ne se marqua pas seulement par des applaudissements. La Bourse monta. Le tiers consolidé était, le 17 brumaire, à 11 fr. 38. Le 18, à la nouvelle du transfert à Saint-Cloud, il monte à 12 fr. 88 ; le 19,

à 14 fr. 38. Le 20, jour de décadi, la Bourse est fermée. Le 21, le même fonds est à 15 fr. 63 ; le 22, à 17 fr. 75 ; le 23, à 19 fr. 25 ; le 24, à 20 francs. Les « intérêts », comme on dit, se sentaient rassurés, et quand plus tard Bonaparte demanda à Talleyrand l'origine de la fortune scandaleuse qu'on lui attribuait, l'effronté courtisan n'eut qu'à répondre : « J'ai acheté de la rente la veille du coup d'État de brumaire, et je l'ai revendue le lendemain. »

C'est surtout dans les rapports inédits du bureau central du canton de Paris que l'on trouve des détails sur l'état de l'opinion dans la capitale. Je citerai en entier celui du 22 brumaire[1], parce qu'il dément presque tous les récits des historiens :

Il n'est pas un rapport qui ne donne l'idée la plus avantageuse du développement de l'esprit public. Tous annoncent que, sur les physionomies comme dans les entretiens, on aperçoit les signes d'une véritable satisfaction. On entend les expressions de l'espoir le mieux prononcé pour un retour complet au bonheur. « Pourvu, entend-on dire quelquefois, que les réactionnaires n'aillent pas s'abuser sur des circonstances aussi importantes, et qui ne sont nullement faites pour servir leurs vues ! » Cette crainte est le seul sentiment qui modère en ce moment la joie très vive des amis de la liberté.

Ce qui doit donner l'idée la plus satisfaisante de la situation des esprits, c'est que le contentement qu'inspire la révolution du 18 brumaire n'a ni l'exaltation ni l'enthousiasme qui naissent et meurent presque en même temps. C'est au fond du cœur que ce contentement réside. C'est dans l'intérieur des familles qu'il se déploie avec le plus de liberté.

Les journaux ont paru se plaire à entrer dans les plus grands détails sur les derniers événements, et, au style de la plupart des rédacteurs, il est facile de s'apercevoir qu'ils partagent la satisfaction générale. On lit dans le *Messager des relations extérieures* que l'on craint du mouvement dans les faubourgs et que les troupes sont consignées dans les casernes.

Mais c'est dans les théâtres, lieux où l'opinion peut le moins se dissimuler, que l'on a vu éclater dans toute sa force le contentement du public sur les derniers changements.

1. Archives nationales, AF IV, 1329. Les rapports des 18, 19, 20 et 21 brumaire manquent. Les administrateurs du bureau central étaient Piis, Buchot et du Bois.

Des couplets patrioliques ont été chantés, vivement applaudis et répétés aux acclamations des spectateurs. Le 18, au Théâtre-Français, où depuis très longtemps les airs civiques sont à peine écoutés, le *Chant du départ* a été extraordinairement applaudi. Le 19, la lecture d'une lettre du ministre de la police a excité dans toute la salle un mouvement d'indignation contre les assassins du général Bonaparte. Les airs civiques furent encore très applaudis. Ces sentiments se sont également manifestés aux théâtres de la République et de la rue Feydeau, de Montansier, des Troubadours, etc.. Le 20, on a fait répéter au théâtre de la République et des Arts et on a couvert d'applaudissements ces vers, dont l'application était sensible :

La victoire est à nous ;
Saint-Phâr, par son courage.
De la mort, du pillage
Nous a préservés tous.

(La Caravane.)

Mais on a surtout remarqué les applaudissements dont a été couvert ce passage d'*Triodant* (Favart), lorsqu'il dit à Lurcain : « Va, mon frère, sois tranquille comme je le suis : le courage et la loyauté doivent toujours triompher de l'intrigue et du crime. » Le public a fait répéter cette phrase, et les applaudissements ont recommencé avec une nouvelle vivacité.

En général, la journée du 18 brumaire cause autant de satisfaction qu'elle donne d'espérance pour l'amélioration du régime républicain.

Notez que les administrateurs de ce bureau, qui tient la place de l'ancienne commune de Paris, sont des créatures du coup d'État, des agents de Bonaparte et de Sieyès, et qu'ils ont tout intérêt à exagérer l'adhésion de Paris. Ce contentement dont ils parlent, qui « réside au fond des cœurs » et qui ne s'exprime que « dans l'intérieur des familles », ne ressemble-t-il pas fort à de l'apathie ?

III

Il y eut cependant à Paris quelques personnes qui exultèrent bruyamment : ce furent les royalistes militants, les

amis des Vendéens et des Chouans. C'est à leur profit que les chanteurs des rues glorifièrent le coup d'État et insultèrent les députés, dont on vendit publiquement des caricatures outrageantes[1]. Ce sont les royalistes qui inspirèrent, écrivirent des comédies aristophanesques sur les événements de Saint-Cloud : on y raillait grossièrement, non seulement les Cinq-Cents, mais la République, toute la Révolution[2]. L'espérance d'une prochaine restauration de Louis XVIII s'afficha ouvertement.

Les consuls provisoires laissèrent d'abord les royalistes insulter les républicains. Mais ni Bonaparte ni Sieyès ne voulaient jouer le rôle de Monk. Les naïves propositions d'Hyde de Neuville furent nettement écartées ; on s'occupa de rassurer les républicains, de réprimer l'audace du théâtre. Fouché adressa de paternelles réprimandes aux directeurs de spectacles. Ils n'en tinrent compte. Alors le bureau central du canton fut invité à ne plus rien tolérer dans les spectacles qui pût « dévier les esprits, alimenter les haines, prolonger des souvenirs douloureux », et le ministre de la police lui recommanda de « flétrir » ceux qui oseraient donner le signal d'une réaction.

C'est ainsi que ce bureau fut chargé de la censure des théâtres. Le rapport inédit qu'il fit sur sa mission donne d'assez piquants détails sur cet épisode peu connu de notre histoire littéraire et politique :

On n'a pu donner d'approbation à la plupart des pièces qui ont été soumises à la lecture.

Dans l'une, intitulée la *Maison de Saint-Cloud*, les autorités législatives et exécutives étaient tournées en ridicule sous les noms de *M. Direct, le Jeune* et *l'Ancien*.

Dans l'autre, ayant le titre inconcevable de *Représentant postiche*, on introduit une espèce d'imbécile du dernier ordre, qui, se revêtant d'un costume de législateur, provoque l'avilissement absolu du premier de tous les caractères et n'excuse la méchanceté que par la sottise.

Ici, sous le titre des *Deux 18*, on personnifie le 18 fructidor, le

1. Rapports généraux du bureau central en frimaire et en nivôse an VIII.

2. On trouvera des analyses de ces pièces dans Th. Muret, *l'Histoire par le théâtre*, t. I, p. 184 et suivantes.

18 brumaire et le peuple ; on les fait converser ensemble en vers, en couplets, et le peuple n'est point que comme un homme de peine, qui gémit sous le poids de l'enregistrement, du droit de passe, du timbre, et dont le dos est chargé d'une porte et d'une fenêtre.

Là, sous le titre de *Jacobins à Montmartre*, on introduit des Jacobins : c'est *Brigand*, c'est *Stylet*, c'est *Brisetout*, et autres noms semblables de personnages qui n'eussent même pas figuré dans *l'Intérieur des Comités révolutionnaires*[1].

Dans la pièce des *Mariniers de Saint-Cloud*, jouée au théâtre Favart, dans une autre intitulée *la Journée de Saint-Cloud ou les Projets à vau-l'eau*, présentée pour le théâtre des Victoires-Nationales, il a fallu prescrire des changements et des suppressions, sans lesquels ces ouvrages eussent favorisé l'esprit de réaction, de vengeance et de mépris pour le gouvernement républicain. Une seule pièce, insignifiante, aussi intitulée *la Journée de Saint-Cloud* et jouée à l'Ambigu-Comique, a été rendue sans autre changement que ceux d'une phrase ou deux.

Il est bien à observer que tous les auteurs de ces pièces nouvelles mettent bien sur la scène un ou plusieurs anarchistes, mais pas un royaliste.

L'expérience de ces derniers jours donne lieu de craindre que les ennemis de toute espèce de gouvernement libre ne fassent bientôt du théâtre l'arène des passions les plus haineuses et les plus vindicatives.

L'horreur de toute réaction porte l'administration à émettre le vœu de ne voir la scène envahie par aucun ouvrage de circonstance, quel qu'il soit. Les théâtres doivent tout faire pour les mœurs, pour les arts et les lettres, rien pour l'esprit de parti.

Pour rapport, les administrateurs.
PIIS, BUCHOT, DU BOIS.

Le vœu final des administrateurs du bureau central fut appuyé par une démarche de la commission législative du Conseil des Cinq-Cents : l'arrêté consulaire du 4 frimaire an VIII interdit toutes les pièces relatives aux événements actuels.

Ainsi protégés contre les sarcasmes des royalistes, les hommes de la Révolution le furent aussi contre les agressions des catholiques militants, même contre celles de l'ex-clergé constitutionnel. Le 26 brumaire, l'évêque Royer, une des

1. C'est une pièce contre les terroristes, par Ducancel, qui avait été représentée après thermidor au théâtre de la Cité.

lumières de la nouvelle Église gallicane, avait fait à Notre-Dame un sermon en l'honneur du coup d'État, où, paraît-il, il apostrophait durement les vaincus. « Le bureau central, écrivent les administrateurs, a adressé au ministre de la police copie d'un rapport sur le discours prononcé le 26 de ce mois par le citoyen Royer, chef du culte catholique, dans la ci-devant église Notre-Dame, en lui observant que, si le fanatisme religieux s'unit aux sarcasmes réactionnaires des pièces dramatiques, les journées mémorables des 18 et 19 brumaire tourneront bientôt au profit des ennemis de la République. Le bureau central pense qu'il serait utile de déclarer aux prêtres catholiques que l'intention formelle des consuls est de ne pas permettre que les ministres du culte abusent de leur influence pour arrêter la marche du gouvernement et le triomphe des principes républicains. Il a fait part de son opinion au ministre, lui ajoutant que cette déclaration paraît d'autant plus nécessaire que déjà les catholiques des divers quartiers de cette commune demandent la réouverture de plusieurs églises fermées par ordre des autorités ».

C'est surtout au calendrier républicain que les catholiques s'attaquèrent au lendemain du 18 brumaire. Ils répandirent le bruit « que le système décadaire serait bientôt aboli, que l'on n'observerait plus l'annuaire républicain, que les décadis et les jours de fêtes nationales cesseraient d'être célébrés, et que le culte catholique redeviendrait la religion dominante. » Le bureau central fit imprimer et afficher un avis par lequel il déclarait à ses concitoyens « qu'il ferait rechercher et poursuivre les auteurs et instigateurs de ces assertions mal intentionnées, parce que le gouvernement avait la ferme résolution de maintenir toutes les institutions républicaines, et de protéger également tous les cultes, sans permettre l'exercice d'aucune religion qui se prétendrait exclusive et dominante. Il les a invités à se prémunir contre les insinuations perfides de la malveillance, contre l'énoncé astucieux des pamphlets, et à ne croire qu'aux lois publiées dans les formes ordinaires et aux actes de l'autorité publique[1]. »

On représente le gouvernement de brumaire comme acharné

1. Archives nationales, AF IV, 1329.

contre les formes et l'esprit de la Révolution. Or, voici ce que le ministre de l'intérieur, Laplace, écrivait aux départements, le 30 brumaire an VIII : « Ne négligez aucune occasion de prouver à vos concitoyens que la superstition n'aura pas plus à s'applaudir que le royalisme des changements opérés le 18 brumaire. C'est en continuant à faire observer avec la plus scrupuleuse exactitude les lois qui instituent des fêtes nationales et décadaires, un calendrier républicain, un nouveau système de poids et de mesures, etc., que vous justifierez la confiance du Gouvernement. Salut et fraternité. — LAPLACE. » Et on lit, dans une circulaire de Fouché du 6 frimaire suivant, qu'aucune faction ne trouvera son compte dans la politique gouvernementale : « Que ceux qui croient encore aux chimères du rétablissement de la royauté en France apprennent que la République est aujourd'hui affermie. Que les fanatiques n'espèrent plus faire dominer un culte intolérant : le Gouvernement les favorise tous également, sans en favoriser aucun. Que les émigrés trouvent, s'ils le peuvent, le repos et la paix loin de la patrie qu'ils voudraient asservir et détruire ; mais cette patrie les rejette éternellement de son sein. L'espérance d'y rentrer ne sera pour eux qu'une trompeuse illusion. » C'est l'esprit, le langage de la Convention et du Comité de salut public. C'est aussi le jeu de bascule du Directoire qui recommence, mais sans violence : après avoir cherché d'abord à intimider l'opposition de gauche par un simulacre de proscription, on frappe l'opposition de droite, et c'est elle que l'on combattra jusqu'au vote de la constitution.

Les républicains de Paris se laissèrent vite rassurer par cette politique, et amnistièrent une violation de la loi qui, loin de se glorifier insolemment, s'excusait en invoquant, en restaurant les principes de la Révolution. Il n'y a pas moyen de signaler à Paris d'autre acte authentique d'opposition républicaine, au lendemain du coup d'État, que celui d'un certain Dubreuil qui, compris sur l'inoffensive liste de proscription du 20 brumaire, imprima un factum très vif contre Bonaparte, où il prévoyait son despotisme[1]. « L'engouement d'une admi-

1. *Dubreuil à Bonaparte*, 1er frimaire an VIII, in-8°. — Bibl. nat., Lb 43/31. — Faut-il considérer comme un opposant l'individu qui, le 3 frimaire, se brûla la cervelle au pied de la statue de la Liberté ? Le *Moniteur* le présenta comme un fou.

ration factice, disait-il en terminant, ne peut avoir qu'un terme; les yeux de la multitude ne tarderont pas à se dessiller. Le silence morne et la stupeur des départements sont le présage de l'avenir sinistre qui t'attend. Si le flambeau de la vérité doit éclairer encore une fois notre indépendance, puisses-tu être la dernière idole du peuple français! »

IV

La prédiction de Dubreuil ne se réalisa pas, et les départements acceptèrent eux aussi le nouvel ordre de choses; mais il y eut en province bien plus d'opposition qu'à Paris; on y fut autrement ému par la nouvelle de l'expulsion des Cinq-Cents. A en croire Buchez, Thiers, Lanfrey et la plupart des historiens, il n'y aurait eu, hors de Paris, qu'un seul acte de protestation, celui de Barnabé, président du tribunal criminel de l'Yonne, qui se refusa, malgré l'avis de ses quatre collègues, à enregistrer le numéro du *Bulletin des Lois* où se trouvaient les décrets de Saint-Cloud : les Consuls le révoquèrent par arrêté du 26 brumaire et l'internèrent à Orléans.

Il est certain que Barnabé fut loin d'être le seul protestataire.

L'administration centrale du Pas-de-Calais, séant à Arras, afficha sans observation la loi du 18 brumaire, qui transférait les Conseils à Saint-Cloud; mais, quand arrivèrent les décrets du 19, le commissaire de l'ex-Gouvernement s'opposa à ce qu'ils fussent enregistrés et promulgués, et l'un des administrateurs, Goulliard, donna sa démission[1].

L'administration centrale des Pyrénées-Orientales refusa d'abord de recevoir les décrets; mais l'opinion ne la soutint pas, et elle se soumit.

Celle du Jura prit un arrêté pour dénoncer les décrets de Saint-Cloud comme « attentatoires à la souveraineté du peuple », et les nouveaux magistrats, Bonaparte compris, comme des « tyrans usurpateurs ». Elle décréta, comme au lendemain

1. *Gazette de France* du 29 brumaire.

du 31 mai, la formation d'une force départementale, qu'un de ses membres, Lémare[1], devait commander. Mais personne ne voulut obéir à cet arrêté[2].

On pourrait citer beaucoup d'autres fonctionnaires, commissaires du Directoire ou administrateurs élus des départements et des cantons, qui protestèrent également : il suffit, pour en relever les noms, de feuilleter le *Moniteur*, la *Gazette de France*, le *Journal des Hommes libres*.

Les clubs de Jacobins protestèrent également.

Celui de Versailles donna le signal de la protestation; Macdonald le ferma[3].

Ceux de Metz, de Lyon, de Clermont-Ferrand firent de même, et eurent le même sort.

C'est à Toulouse que les Jacobins montrèrent le plus d'énergie à s'opposer au 18 brumaire. Le bruit courut à Paris que les Cinq-Cents songeaient à se réunir dans cette ville et qu'on y avait égorgé les otages[4]. L'affaire fut réduite à d'autres proportions par une lettre du général Frégeville, commandant à Toulouse, qui écrivit, le 27 brumaire, que, le décret du 18 ayant été « imprudemment communiqué » à la Société populaire par le président du tribunal criminel, avant que les autorités eussent pu prendre des mesures, la Société s'était constituée en permanence, en criant plusieurs fois : *Aux armes !* « Enfin, des conseils plus sages vinrent à bout de faire révoquer la permanence, de calmer les esprits turbulents. Le général Frégeville fit une proclamation, qui fut adressée aussi à toutes les communes et départements de son commandement. Les mesures de sagesse et de prévoyance furent prises. Les soldats, dont on ne peut trop louer l'obéis-

1. Lémare était un ex-serf du Jura, curé constitutionnel, grammairien distingué. Condamné par contumace à dix ans de fer, il émigra, revint purger sa contumace, fut acquitté, devint professeur de latin au collège des Colonies à Paris et, sous l'Empire, trempa dans la conspiration de Mallet. — Voir A. Sommier, *Histoire de la Révolution dans le Jura*, Paris, 1846, in-8°.

2. Il faut dire que les administrateurs du Jura avaient été nommés d'office, en fructidor an VII, à la place des administrateurs élus, que le Directoire avait révoqués.

3. *Gazette de France* du 25 brumaire.

4. *Gazette de France* du 4 frimaire.

sance et les bons principes, furent tenus prêts, ainsi que le 24e chasseurs. La loi du 19 arriva. Alors il n'y eut de réclamations que dans quelques comités secrets. Mais elle fut publiée sans appareil, affectation d'autant plus marquée que celle des otages et autres l'avaient été avec plus de pompe. Le général la fit publier dans les quartiers respectifs de ses troupes, et ensuite sur les places, par un commissaire des guerres, avec un détachement de chaque corps. » Il ne semble pas s'être produit d'autre incident à Toulouse[1].

Il y eut donc des paroles et des actes d'opposition républicaine dans les départements, mais ce fut l'opposition d'une minorité de clubistes et de fonctionnaires. Nulle part elle n'eut d'écho dans les masses populaires, nulle part on n'eut à réprimer même un commencement d'insurrection pour la défense de la loi. La nation, un peu étonnée de cet inutile et inattendu coup d'État, attendait sans grande émotion les actes du nouveau gouvernement pour se prononcer sur cette nouvelle *journée*.

Quant aux royalistes, en province comme à Paris, ils firent parade d'un enthousiasme crédule. A Bordeaux surtout, ils s'agitèrent, et, le 25 brumaire, environ deux cents jeunes gens se portèrent aux spectacles, aux cafés, aux promenades, en vociférant contre les républicains. « On a fait chanter le *Réveil du peuple*, écrivirent les autorités bordelaises, et, dans la salle de la Comédie, on a crié : *A bas les terroristes, les buveurs de sang!* On a demandé et chanté des hymnes en l'honneur de Bonaparte. Le 26, de grands rassemblements s'étaient formés dès six heures du matin au Champ-de-Mars, où l'on concertait les projets de la journée. Alors l'admi-

1. On voit que les Consuls provisoires n'abolirent point tous les clubs au lendemain du coup d'État. Ceux-là seuls qui protestèrent furent fermés, et seulement par ordre provisoire. D'autres interrompirent d'eux-mêmes leurs séances. A Nancy les amis du nouveau gouvernement ayant attaché un drap mortuaire à la porte des Jacobins avec cette inscription : *Requiescat in pace*, les clubistes ne se réunirent plus (*Gazette de France* du 25 brumaire). Beaucoup de clubs subsistèrent longtemps encore, notamment celui de Marseille, et plusieurs étaient encore en pleine activité après la mise en vigueur de la Constitution de l'an VIII : c'est peu à peu que, de gré ou de force, ils disparurent. Ainsi il n'y eut point contre eux de mesures générales, et cette forme de la vie révolutionnaire fut, comme toutes les autres, maintenue après le 18 brumaire.

nistration s'est mise en permanence, et, par son ordre, le bureau central, la garnison, la troupe mobile et la garde nationale ont été mis sur pied, afin de prévenir toute espèce de mouvement. Déjà les malveillants ont publié la suspension des droits des marchés, et la fermentation a été si grande qu'on a cru devoir provisoirement en suspendre la perception[1]. » En Normandie, à Caen, à Évreux, il y eut des scènes analogues. Mais les circulaires républicaines de Laplace et de Fouché ôtèrent brutalement leurs illusions aux royalistes, en même temps qu'elles ajoutaient de la force aux négociations du général de Hédouville avec les insurgés vendéens et chouans.

Désillusionnés et mécontents, les royalistes cherchèrent à créer une sorte d'anarchie dans les campagnes. On vit dans plusieurs départements, comme la Sarthe, la Haute-Saône, et même la banlieue de Paris, les paysans refuser de payer les contributions pour l'entretien des routes, menacer les préposés, se refuser à la conscription, ou, incorporés, déserter. Une quantité de rapports officiels signalent cette désorganisation pendant tout le Consulat provisoire[2], et le gouvernement n'y oppose que des expédients, des paroles de concorde, de douces exhortations. Nulle part en France on n'a la sensation de l'avènement d'un gouvernement fort et obéi : on n'en a que l'espérance.

V

Cette espérance se marque dans les adresses de félicitations que les Consuls reçurent à propos du 18 brumaire. Ces adresses sont instructives, d'abord par leur petit nombre : elles tiennent toutes dans un carton des Archives[3], au lieu qu'après

1. *Gazette de France* du 3 frimaire an VIII.

2. Voir, par exemple, le rapport des commissaires du gouvernement près le canton de Pierrefitte, dans Schmidt, *Tableaux de la Révolution française*, t. III, p. 474.

3. (Archiv. nat.) AF IV, 1443.

le 9 thermidor, par exemple, elles avaient été innombrables. Il en est de naïves et de sottes, comme toujours en pareil cas. Ainsi les administrateurs du département de la Charente « savourent d'avance les fruits délicieux dont va se couvrir l'arbre de la liberté au sein d'une république fondée sur l'égalité, l'unité, l'indivisibilité du corps social, la souveraineté du peuple, le système représentatif, la sûreté des personnes et des propriétés. » Le commissaire près le canton de Bénévent (Creuse) écrit que « le 19 brumaire est l'astre éclatant qui doit présider au XVIIIe siècle ; c'est le phosphore lumineux qui doit guider l'historien dans la nuit des temps. » Mais cette niaiserie d'enthousiasme est assez rare ; rares aussi sont les protestations de fidélité servile à la personne de Bonaparte : Robespierre avait été autrement encensé par les badauds en 1794. Sans doute on loue les vainqueurs, puisqu'on leur écrit pour les féliciter, selon l'usage déjà traditionnel. Mais ces félicitations sont assez froides. Les divers administrateurs se bornent souvent à constater que la tranquillité a été maintenue : c'est ce qu'écrivent ceux de la Nièvre. Les autorités de Bourges laissent entrevoir que la première impression a été contraire aux vainqueurs : « Les événements du 19 de ce mois, mandent-ils le 26, ont d'abord frappé d'étonnement tous nos concitoyens, mais ils n'ont pas altéré leur dévouement à la cause de la liberté et de l'égalité. » Ailleurs, ce sont, avec des louanges, des conseils indirects, le vœu presque impérieux que la Révolution soit maintenue et fortifiée. Si ces adresses étaient plus nombreuses, on y pourrait trouver, sous la phraséologie de commande, les vœux de la France en 1799, des sortes de cahiers, l'expression d'une bonne volonté générale, comme en 1789, et d'une défiance attristée, amenée par tant de désillusions, mais qui va se changer, grâce à la politique des Consuls provisoires, en un élan presque unanime d'espérance, comme le montrera l'étonnant succès du plébiscite sur la constitution de l'an VIII.

Cette défiance passagère n'est pas seulement le résultat d'une amère expérience : elle est excitée par la publicité donnée aux comptes rendus de la laide et brutale expédition de Saint-Cloud, et surtout par les explications publiques que les députés complices de Bonaparte et de Sieyès donnèrent à

leurs commettants dans des lettres que les journaux reproduisirent. Harmand (de la Meuse) écrit que Bonaparte ne sera pas un usurpateur, mais il n'en est pas bien sûr : « Si je m'étais trompé, dit-il, si telles étaient les destinées malheureuses de la République qu'elle dût devenir la proie sanglante de l'anarchie ou celle d'un ambitieux, comptez que le nombre de vos députés restés fidèles à la cause sacrée de vos droits est encore assez puissant pour abattre les tyrans, quels qu'ils soient, ou assez dévoué pour ne pas survivre à l'usurpateur[1].» Laussat (des Basses-Pyrénées) déclare que la République est sauvée, mais il ajoute : « Si les événements trompaient mes intentions et mes efforts, je dépose ici d'avance en vos mains, mes concitoyens, mon acte d'accusation et l'arrêt de ma honte et de ma mort[2]. » Tout présage à Lapotaire (du Morbihan) que la Constitution annoncée sera « vraiment républicaine ». Mais il ajoute : « Tels sont mes vœux bien sincères. Ah ! si je m'étais trompé, ne jugez que mes intentions[3]. »

Ces craintes exprimées ainsi par les complices mêmes du coup d'État de brumaire, craintes fort semblables à des remords, n'étaient point propres à faire cesser l'incertitude. Les consuls recoururent au moyen classique, à l'envoi de représentants en mission pour éclairer la province sur le sens et la portée d'un acte aussi surprenant et inintelligible que l'avaient été, en 1793, l'arrestation des Girondins et, en 1794, l'exécution de Robespierre. La loi du 19 brumaire les autorisait à envoyer des délégués dans les départements, et c'est ainsi qu'après le coup d'État se reproduisit, avec tant d'autres, cette forme du gouvernement révolutionnaire, une mission de représentants. Vingt-quatre députés, parmi lesquels d'anciens conventionnels, Jard-Panvillier, Mallarmé, Pénières, furent envoyés dans les vingt-quatre divisions militaires de la France continentale. Mais ce n'étaient plus ces autocrates ambulants, ces intendants tout-puissants du Comité de salut public, dont les *chevauchées* avaient assuré l'obéissance du pays

1. *J.-B. Harmand à ses concitoyens.* — Bibl. nat., Lb 42/807.

2. *Laussat à ses commettants.* — Bibl. nat. Lb 42/805.

3 *Lapotaire à ses concitoyens.* — Bibl. nat., Lb 42/806.

au gouvernement central et unifié décidément la France. Ce n'est point la terreur qu'ils portaient avec eux, et leurs pouvoirs étaient modestes : ils n'avaient qu'un mandat pour persuader et concilier. C'étaient les avocats du nouveau gouvernement, avocats pacifiques, et à qui la prudence était pardessus tout recommandée, comme on en peut juger par leurs instructions secrètes, qui sont aux Archives [1] :

NOTE POUR LES DÉLÉGUÉS DES CONSULS

1° Recommander partout l'union, la concorde, la proscription de toutes les dénominations et qualifications odieuses, le sacrifice des haines et des ressentiments particuliers, la réunion de tous les vœux, de toutes les opinions pour la consolidation de la République.

2° Mettre beaucoup de douceur et de modération dans tous les actes et les discours publics et particuliers.

3° N'user qu'avec la plus grande circonspection de la faculté accordée de suspendre et de remplacer provisoirement les fonctionnaires publics, à moins que cette mesure ne soit reconnue indispensable. Se borner à donner des renseignements.

4° Les renseignements devront être très circonstanciés et motivés ; ils comprendront principalement ce qui peut éclairer le gouvernement sur les changements à faire dans les administrations centrales.

5° Éviter de se trouver en conflit avec les administrations et autorités militaires.

6° Laisser intacte la composition des tribunaux, mais donner cependant des renseignements sur ce qui les concerne.

7° Recommander avec la plus vive instance aux administrations centrales de s'occuper de la réparation des routes et de faire exécuter rigoureusement les clauses des adjudications passées avec les fermiers du droit de passe.

8° Se dispenser d'aller dans les départements où tout est tranquille et va bien, — et revenir le plus tôt possible.

Le rôle de ces représentants en mission fut assez facile. Quand ils arrivèrent en province, le petit mouvement de protestation que nous avons signalé était déjà tombé. Ils n'eurent

1. F 1c, 552.

point d'insurrection à vaincre. Mais ils trouvèrent les administrations locales plus hostiles qu'on ne l'avait cru, et ils prononcèrent plus de destitutions que ne le faisait prévoir l'esprit de leurs instructions. Ce qui nous reste de leurs actes et de leurs proclamations nous montre que, fidèles interprètes de la politique de Bonaparte et de Sieyès, ils s'efforcèrent surtout de décider les hésitants et de ramener les malveillants. Il semble probable qu'ils ne firent point de difficulté à reconnaître que l'expulsion violente des Cinq-Cents avait été fâcheuse, mais que les noms des honnêtes gens qui présidaient au nouvel ordre de choses, leurs paroles, leurs actes étaient des garanties sérieuses pour les républicains, pour les libéraux, pour les hommes d'ordre, pour tous les Français. Miot de Melito a expliqué comment il fut affecté, à La Haye, où il était alors, par les premières nouvelles du coup d'État : « La première impression, dit-il, qu'elles firent sur moi fut, je l'avoue, très pénible. Je voyais le Corps législatif honteusement chassé, la constitution de l'an III complètement renversée, et la liberté gravement menacée. Cependant les noms des hommes qui avaient été les agents ou les confidents de cette révolution, et dont je connaissais les principes, me rassuraient; je ne pouvais me figurer qu'ils eussent prêté leur appui à l'homme qui s'en serait déclaré l'ennemi[1]. » On peut dire que toute la France éprouva successivement ces deux sentiments divers, et qu'elle fut d'abord surprise, puis rassurée. Les délégués des consuls n'eurent pas de peine à la rallier, et, dès le 4 nivôse, un arrêté les rappela tous à Paris : à cette date, les méfiances avaient disparu, l'œuvre de pacification était accomplie.

VI

Nul doute que les royalistes n'aient reçu, à cette époque, l'assurance que, s'ils renonçaient à la chimère de ramener Louis XVIII, les égards, les honneurs et les places ne leur

1. Miot de Melito, *Mémoires*, t. I, 242.

seraient point refusés. C'est surtout comme « conservateurs » que Bonaparte les rassura ; on a vu que, dans sa proclamation du 19 brumaire, il glorifia « les idées conservatrices », et ce langage était nouveau à cette époque. Mais il n'eut pas besoin d'en dire davantage[1] : la dispersion violente des députés républicains à Saint-Cloud était pour les ennemis de la Révolution une garantie, une espérance. Ils furent à cet égard plus perspicaces que la plupart des républicains, qui considérèrent bientôt le coup d'État comme un accident réparable, réparé. D'autres gages furent donnés à la cause de l'ordre : on rapporta la rigoureuse loi sur les otages, rendue au moment où nos défaites avaient réveillé la Vendée ; on rapporta aussi la loi à demi babouviste sur l'emprunt forcé et progressif. Les deux Conseils discutaient précisément la motion de révoquer ces lois, et allaient les révoquer, quand les grenadiers de Bonaparte renversèrent la tribune. L'urgence d'ôter au Directoire le prestige de cette réaction désirée fut même peut-être une des causes qui hâtèrent l'accomplissement du coup d'État.

Mais c'est surtout les républicains que Bonaparte s'applique à désarmer, à ramener, à force de bons procédés. Ils furent très sensibles à l'arrêté du 4 frimaire qui révoquait la liste de proscription du 20 brumaire. Sur cette liste, les journaux avaient inscrit le nom du général Jourdan, qui, dans la journée du 19, avait adjuré les soldats d'obéir à la loi. C'était une erreur : le nom de Jourdan ne figure pas sur le registre des délibérations consulaires. Au lieu de démentir cette erreur, les consuls laissèrent dire qu'ils avaient, après coup, effacé le nom du vainqueur de Fleurus, et on leur en sut gré. D'ailleurs, Jourdan ne se posa pas en irréconciliable. Il écrivit, le 29 brumaire, à Bonaparte une lettre que nous n'avons pas, mais où il est certain que, tout en protestant contre l'outrage fait à la représentation nationale, il n'employa pas de formes

1. Cependant il faut lire aussi le très curieux procès-verbal de la réunion des négociants et banquiers, tenue chez Bonaparte le 3 frimaire an VIII, et où ils consentirent une avance de douze millions, dont, en réalité, ils ne versèrent que trois (il fallut faire une loterie pour avoir le reste); il y a là des discours de Bonaparte et du banquier Perregaux, où un programme « conservateur » est esquissé. — Bibl. nat., Lb 43/388, in-4°.

acerbes, comme le prouve la réponse suivante de Bonaparte :

3 frimaire an VIII.

J'ai reçu, citoyen général, votre lettre du 29 brumaire. Vous avez été froissé dans la journée du 19. Enfin, voilà les premiers moments passés, et je désire bien vivement voir constamment le vainqueur de Fleurus sur le chemin qui conduit à l'organisation, à la véritable liberté et au bonheur.

Mais, dans quelque position que les événements vous placent, ne doutez pas, je vous prie, de l'amitié que j'ai pour vous[1].

BONAPARTE.

On sait que Jourdan ne bouda pas davantage contre le nouveau régime et qu'il n'hésita pas à se rallier : on a une lettre particulière de lui, fort peu postérieure à cette date, où il indique avec franchise les raisons qui l'engagent à ne point faire d'opposition, et ces raisons lui semblent patriotiques[2].

Beyts, député de la Lys, était un des soixante et un députés républicains exclus le 19 brumaire. Il fit sans doute la même démarche que Jourdan, car Bonaparte lui répondit, à la même date qu'à Jourdan :

Je reçois, citoyen, votre lettre du 27 brumaire. Pourquoi vous êtes-vous trouvé froissé dans une journée dont les résultats sont tous à l'avantage de l'ordre, de la liberté et des lumières?

Mais enfin les premiers moments sont passés, et je ne doute pas que vous ne vous empressiez de reprendre le rôle qui convient à un savant distingué, qui doit être étranger à tout esprit de coterie, car la raison publique n'en admet aucun.....

Ralliez-vous tous à la masse du peuple. Le simple titre de citoyen français vaut bien, sans doute, celui de royaliste, de clichyen, de jacobin, de feuillant, et ces mille et une dénominations qu'enfante l'esprit de faction et qui, depuis dix ans, tendent à précipiter la nation dans un abîme d'où il est temps enfin qu'elle soit tirée pour toujours[3].

Beyts écouta ces conseils, et bien lui en prit : il devint préfet

1. *Correspondance*, n° 4397.

2. On trouvera cette lettre dans A. Ernouf, *Nouvelles études sur la Révolution française*, t. II, p. 356.

3. *Correspondance*, n° 4398.

de Loir-et-Cher, premier président à la cour impériale de Bruxelles, baron de l'Empire.

Beaucoup des députés qui avaient été exclus ou même avaient figuré sur la liste de proscription furent ainsi ramenés.

Doche-Delisle, député de la Charente, n'avait pas seulement été exclu, mais emprisonné. Le 25 brumaire, il écrivit à la commission des Cinq-Cents pour adhérer « aux sages mesures qui ont été prises dans les journées des 18 et 19 brumaire ». Il écrivit en même temps aux consuls qu'il n'assistait pas à la séance du 19, et que tout son regret est aujourd'hui de n'avoir pas pu contempler et entendre Bonaparte, « ce héros qu'il porte dans son cœur, dont chaque jour il se plaît à faire répéter le nom à son jeune enfant âgé de quatre ans[1]. » Quelques jours après, il fut, en récompense, nommé directeur des contributions dans la Charente.

On peut dire que leur intérêt personnel décida Beyts et Doche-Delisle ; mais l'adhésion d'autres députés fut tout à fait spontanée et désintéressée. Porte (de la Haute-Garonne) engagea publiquement les administrateurs de son département à faire adhésion : il se plaignit seulement que les préparatifs du coup d'État eussent été « tenus secrets ». Bergasse-Larizoule (de l'Ariège), ex-constituant, écrivit aux consuls pour se féliciter d'être sauvé « de l'anarchie ». Louis Joubert (de l'Hérault), ex-conventionnel, se rallia hautement à un gouvernement « en dehors duquel il ne voyait que l'anarchie ou la plus déplorable confusion[2] ». Ni Porte, ni Bergasse ne reçurent aucune place, et Joubert garda seulement celle de commissaire-ordonnateur qu'il avait déjà.

Une adhésion qui eut une grande importance, ce fut celle de Barère. Condamné à la déportation par la réaction thermidorienne, il avait réussi à se cacher. Sa réputation était encore grande. Il pouvait passer pour exprimer l'opinion des républicains de l'an II, au moins celle des républicains « assagis ». Le 7 frimaire, il écrivit à Bonaparte une longue lettre d'approbation, qui fut insérée dans le *Moniteur* du 19 : « C'est une grande et courageuse pensée, disait-il, de s'élancer au

1. *Moniteur*, t. XXI, p. 226, et Bibl. nat., Lb 43/373.

2. *Moniteur*, t. XXI, p. 239.

milieu des tempêtes publiques, de mettre la main sur la Révolution, pour la terminer à l'avantage de la souveraineté du peuple, de la liberté et de l'égalité. Vous avez eu le dévouement de Curtius : vous aurez la sagesse de Solon. » Et il traçait tout un plan de constitution, fort démocratique, fort libéral. On ne tint nul compte de ses conseils, on mit fin à sa proscription, on évita de l'appeler jamais aux affaires, on le déshonora en l'employant à une besogne secrète de renseignements; mais on se para de son adhésion qui, à coup sûr, en détermina bien d'autres.

Toutefois il y eut des républicains qui n'amnistièrent pas l'attentat de brumaire : Delbrel, Talot, Destrem, Briot et quelques autres. Ces citoyens clairvoyants sentaient que ce bonheur sans vraie liberté tournerait en servitude. Ils avaient raison. Je ne suis pas bien sûr qu'ils n'aient pas néanmoins consacré de leur vote (comme le fit Bouchotte) la constitution de l'an VIII ; ils ne crurent pas, j'imagine, légitimer ainsi le coup de force, mais rétablir le règne de la loi et rendre plus difficile le renouvellement de pareils attentats. En tout cas, leur opposition fut tout intérieure, sans expression et sans influence. C'est en vérité une quantité négligeable dans la statistique des adhésions au 18 brumaire.

VII

La naïveté de la masse adhérente est aussi incontestable qu'elle fut, par des conséquences lointaines, désastreuse pour la France. Est-elle sans excuse ? Je ne parle pas de ceux qui vendirent leur conscience : ce fut une minorité. Les autres crurent sincèrement servir la patrie en se joignant à la concorde générale. Ils pensèrent que, si tous les bons citoyens entraient dans le nouvel ordre des choses, cet ordre serait plus libéral, plus juste, plus pacifique. Ils se trompèrent, mais ils se trompèrent avec la France, non seulement avec la France des paysans et des artisans, des humbles et des ignorants, mais avec la France pensante. Il ne faut pas oublier que Sieyès ne fut pas seul à entrer dans le complot : toutes les

classes de l'Institut, qui à cette date représentait absolument l'élite entière du pays, firent cortège à Bonaparte : Daunou, Ginguené, Cabanis, Volney, Marie-Joseph Chénier, la majorité des ex-constituants, les meilleurs des survivants de 1789, les penseurs les plus libres, les plus glorieux artistes et savants, voilà les conjurés ou les adhérents du 18 brumaire. Au lendemain du coup d'État, Bonaparte se rendit lui-même à l'Institut, alla trouver Laplace et, devant ses confrères, lui annonça qu'il était nommé ministre de l'intérieur, et Laplace fut laissé par lui libre de conformer sa politique à ses sentiments, et d'envoyer, avec Fouché, des circulaires qu'eussent signées Condorcet et Danton. Voilà des faits qu'il ne faut pas oublier quand on est tenté d'être trop sévère pour ces naïfs ralliés : c'était presque toute la France, âme et corps.

On s'indigne à la pensée que les encyclopédistes, les jureurs du Jeu-de-Paume, aient abdiqué aux mains d'un dictateur. Mais Bonaparte n'était pas alors un dictateur. Vous lirez partout, jusque dans les manuels, que, le 20 brumaire, à la première séance du Consulat provisoire, il s'assit hardiment au fauteuil de la présidence pour y rester à jamais et que Sieyès dit : « Nous avons un maître ». J'ouvre, aux Archives, le registre des consuls provisoires, et j'y vois au contraire qu'à la première séance les collègues de Bonaparte eurent le soin de l'écarter de la présidence, au cas où il songerait à l'usurper : ils proposèrent et l'on vota qu'il n'y aurait pas de président, mais un *Consul de jour*. Chacun serait consul de jour pendant vingt-quatre heures, suivant l'ordre alphabétique : Bonaparte s'assit au fauteuil le 20 brumaire ; le 21, ce fut le tour de Roger Ducos ; le 22, ce fut le tour de Sieyès, et ainsi de suite jusqu'au 3 nivôse an VIII, jour de la dernière séance du Consulat provisoire. Si on objecte que Bonaparte put être maître absolu sans avoir ce titre de président, je demande qu'on me cite un seul fait authentique où ait paru la suprématie de son autorité pendant cette période. Ses collègues lui abandonnèrent, je le sais, la direction des choses militaires, comme le Comité de salut public l'avait abandonnée à Carnot. Il en profita, je le sais aussi, pour essayer de s'attacher l'armée, mais cela ne fut point visible alors. L'exercice général du pouvoir exécutif resta, en droit et en fait, divisé entre

plusieurs personnes. C'est une politique anonyme qui fut le plus souvent suivie pendant ces premières semaines, et le Consulat n'est alors qu'un directoire réduit à trois membres, parmi lesquels Bonaparte n'apparut au public qu'entre ses deux collègues, non pas certes amoindri et effacé, mais au même rang d'honneur légal et de puissance réelle. Sa dictature en brumaire et frimaire n'a existé que dans la légende, et il n'est pas même vrai de dire qu'en revenant de Saint-Cloud, il ait pris d'une main ferme, comme on le répète, les rênes du gouvernement que le Directoire avait laissé flotter : car la politique du Consulat provisoire fut presque aussi « temporisatrice » que l'avait été celle de Barras, mais plus douce, plus cordiale et plus française.

Ce n'est pas au lendemain du 18 brumaire ni dans les semaines qui suivirent que Bonaparte s'empara de la toute puissance et devint ce dictateur demandé jadis et prédit par Marat. C'est quand la constitution de l'an VIII l'eut fait premier Consul, en lui donnant plus de pouvoir que la constitution de 1791 n'en avait laissé à Louis XVI; c'est quand cette constitution, en supprimant les élections populaires, lui eut conféré toute l'autorité de droit divin, c'est alors qu'en effet il se sentit maître absolu et que, non pas brusquement, mais peu à peu, jour à jour, il se transforma en despote. Il nous est facile, à nous qui connaissons les déportations de nivôse an X, le meurtre du duc d'Enghien, la conquête tyrannique de l'Europe, Waterloo et aussi Sedan, de juger le premier acte de la tragédie d'après le dénouement, et de démêler dans l'homme de brumaire le « monstre naissant ». Bien rares furent les contemporains qui prévirent ce qui arriverait, ou même qui comprirent que la liberté avait été frappée à mort par les grenadiers de Saint-Cloud. Comme ces grenadiers, les Français chantèrent le *Ça ira*. Ils se crurent revenus aux beaux jours de 1789, à la belle concorde fraternelle du serment du Jeu-de-Paume. Ils espérèrent, et il y eut des paroles sages, des actes généreux qui autorisèrent cette espérance. Cette politique conciliatrice et libérale de brumaire et de frimaire, faisons-en hommage, si l'on veut, à Sieyès, à Daunou, à Cabanis, aux sages qui entouraient Bonaparte et semblaient le patronner. Mais pourquoi n'en ferions-nous pas

hommage aussi à Bonaparte lui-même? Pourquoi aurait-il été insensible à la gloire civique qui lui était alors offerte par l'unanime concert de ses concitoyens? Pourquoi, au moment où Washington mourait, n'aurait-il pas eu un instant le désir d'être le Washington de la France? Qu'y a-t-il de paradoxal ou d'indécent à admettre que, dans cette velléité éphémère, il ait été sincère? Qu'il ait ensuite changé, ou, comme nous disons, évolué? Cette explication ou, si l'on veut, cette hypothèse nous semble confirmée par les faits, par les dates; elle est honorable pour la France, qui ne crut pas se ruer dans la servitude après le 18 brumaire ; elle est honorable pour Bonaparte qui, entouré alors d'hommes d'esprit et de bons patriotes, eut peut-être l'idée d'une gloire pacifique et pure. Pourquoi ne point l'admettre, cette très simple et très plausible hypothèse? Elle a le tort, j'en conviens, de n'être suggérée par aucune des grandes théories historico-philosophiques à la mode, ni même par une « psychologie » de Bonaparte selon la formule classique, mais par le simple examen des documents authentiques et de la chronologie : est-ce une raison pour la rejeter?

F.-A. AULARD

LA CRISE ITALIENNE

Pour faire l'histoire de la crise qui vient de finir par l'avènement du ministère Rudini-Ricotti, il faut remonter à quinze mois en arrière. Cette crise a vraiment commencé le 15 décembre 1894, jour où M. Giolitti déposa sur le bureau de la Chambre le « pli » — *il plico* — qui était gros de tempêtes. M. Crispi, il est vrai, déclara hautement ce jour-là que « la peur n'était pas dans son vocabulaire », mais le député Prampolini lui répliqua en termes tels que je n'ose les reproduire; et le ministre resta, selon l'expression de M. Cavallotti, «livide, cloué à son banc, sans pouvoir proférer une syllabe»[1]. Sur la proposition Cavallotti-Coppino, une commission de cinq membres fut nommée pour examiner le dossier Giolitti. Le fait que M. Cavallotti fut un des cinq élus et qu'il réunit le plus grand nombre de voix prouva que la Chambre, dont la majorité était pourtant fort éloignée de la ligne politique de l'illustre tribun, avait compris qu'elle était obligée de faire

1. Voir *La Questione morale*, par Felice Cavallotti, pages 62 et suivantes.

la pleine lumière. Il s'agissait, on s'en souvient, d'actes indélicats reprochés à un certain nombre de membres de la majorité, parmi lesquels d'anciens ministres, et plus particulièrement encore au président du Conseil, à M. Crispi lui-même.

Vint enfin le jour où fut déposé le rapport, fiévreusement attendu, de la commission des cinq. L'impression et la distribution en furent votées séance tenante. Le surlendemain, 15 décembre, le rapport imprimé était entre les mains de tous les députés. La Chambre entière en ressentit une impression profonde. Aussitôt une discussion s'engage sur la procédure à suivre. M. Imbriani propose la discussion immédiate. M. di Rudini appuie la proposition. On vote au scrutin secret. La proposition obtient la majorité des voix exprimées, mais ne réunit pas le nombre de votants que le règlement exige; elle se trouve donc écartée. Alors, nouveaux débats: la discussion sera-t-elle remise au lendemain dimanche, ou au surlendemain lundi? M. Crispi intervient par une fière déclaration inattendue: « Le gouvernement n'a pas d'objection à faire et laisse la Chambre libre de mettre à l'ordre du jour de demain ou de lundi la discussion sur le rapport des cinq. » On vote, et la Chambre, à une grande majorité, décide qu'elle discutera le rapport le lendemain, dimanche 16; mais, trois heures après la clôture de la séance, un décret royal prorogeait indéfiniment la Chambre.

A partir de ce moment, il y a eu crise.

Je n'ai pas à raconter ici la grande réunion tenue le lendemain dans la salle rouge du palais de Montecitorio par les divers groupes d'opposition, sur l'initiative de leurs chefs respectifs, MM. di Rudini, Brin, Zanardelli et Cavallotti. Encore moins entre-t-il dans le plan de ce travail d'apprécier ce qu'il peut y avoir de fondé ou non dans les accusations portées par M. Cavallotti contre M. Crispi, devant l'opinion d'abord, puis devant la justice, qui les a résolues par une déclaration d'incompétence. Ce que j'ai voulu seulement démontrer, c'est que la séance du 15 décembre 1894 fut le prologue d'un drame — et le drame, malheureusement, devait être sanglant!

*
* *

Dès ce jour, 15 décembre 1894, il devint évident que le président du Conseil ne laisserait pas discuter ses actes personnels devant le Parlement. Il ne voulait pas que « la question morale », dans laquelle il était gravement impliqué, fût reprise. Cependant la Chambre, dont le sentiment venait de se manifester d'une manière si peu douteuse, ne pouvait rester indéfiniment fermée. Le conflit était ouvert entre le ministre et la représentation nationale. Il appartenait à la couronne de le résoudre. La couronne se décida par une solution hardie et même périlleuse : le décret qui avait prorogé la Chambre fut suivi d'un autre, qui prononçait la dissolution.

Par cet acte, le souverain se faisait solidaire, plus qu'il n'eût été désirable, du premier ministre. Comment le roi avait-il été amené à un tel degré de condescendance? Pour le comprendre, il faut remonter aux événements qui avaient, à la fin de l'année 1893, ramené M. Crispi au pouvoir. Le cabinet Giolitti s'était effondré dans la double tourmente des troubles socialistes et des scandales des banques. En Sicile et en Lunigiane, des masses populaires, poussées par la misère, s'étaient livrées à des manifestations où l'on vit, à tort, une menace de révolution. La Banque romaine, — une banque d'émission battant monnaie sous la responsabilité de l'État, — avait, entre autres actes délictueux, émis jusqu'à soixante-cinq millions de faux billets de banque. Les troubles de Sicile et le scandale des banques semblaient menacer d'une ruine très prochaine le crédit de l'État, et l'État lui-même. Dans ces circonstances, le roi fit appel à M. Crispi. Le nouveau ministre rétablit l'ordre dans les provinces soulevées, — par des moyens singulièrement violents [1], il est vrai; il restaura, dans une

1. Des tribunaux d'état de siège prononcèrent des peines d'une excessive sévérité; ils condamnèrent jusqu'à vingt-trois ans de réclusion cellulaire des gens qui n'avaient nullement été pris les armes à la main, et dont le seul crime consistait dans des écrits ou des discours à tendances socialistes. Des commissions instituées en vertu d'une loi de sûreté exceptionnelle soumirent, sur de simples soupçons d'idées sub-

mesure satisfaisante, le crédit public. La couronne vit donc dans ce ministère une garantie contre la révolution et contre la faillite. Et dès lors, il y eut, pour ainsi dire, solidarité entre elle et M. Crispi.

*
* *

Les élections générales se firent à la fin du mois de mai 1895. Dans les cinq mois de quasi dictature qu'il avait exercée depuis l'ajournement des Chambres, le gouvernement, grâce aux moyens dont il dispose, avait acquis le concours de la presque totalité de la presse. Un très petit nombre de journaux avaient conservé leur indépendance; les autres répandaient l'éloge du ministre providentiel, sauveur de l'ordre, restaurateur du crédit et, par-dessus le marché, organisateur de la victoire en Afrique. En effet, l'armée d'Afrique, commandée par le général Baratieri, conquérait Kassala sur les Derviches, à l'ouest, après la victoire d'Agordat remportée par le général Arimondi; du côté du sòd, elle battait à Koatit et à Senafé le ras Mangascha, souverain du Tigré, et faisait la conquête de tout son royaume; Enda-Jesus, la ville où le négus a son palais bâti à l'européenne, devenait le fort italien de Makallé; Adoua, la ville sainte, accueillait, disait-on, le soldat italien comme un libérateur, et Axum, le sanctuaire traditionnel où doit se faire le couronnement des empereurs d'Éthiopie, n'était plus qu'une ville du domaine de S. M. le roi d'Italie.

Une campagne électorale ouverte sous d'aussi brillants auspices devait s'achever par la victoire. Mais il n'est pas de victoire qui ne laisse de regrets au vainqueur. Le gouvernement ne put empêcher l'élection des trois plus redoutables orateurs de l'opposition, MM. Colajanni, Imbriani et Cavallotti. Le succès de ce dernier fut cruel au président du Conseil, qu'il accablait depuis plusieurs mois sous le poids

versives, une grande quantité de personnes à la condition du *domicilio coatto;* — or, ce « domicile forcé », c'est la transportation dans un lieu de dépôt, où le transporté a beaucoup à souffrir, souffre même de la faim.

d'accusations impitoyables. On l'a dit, et c'était on ne peut plus vrai, l'intérêt de cette lutte électorale, c'est qu'elle était un duel entre M. Crispi et M. Cavallotti. Aussi l'effort pour mettre en échec à Corteolona le chef de l'extrême-gauche fut-il énorme. Néanmoins M. Cavallotti l'emporta sur le candidat ministériel de plus de cinq cents voix sur trois mille votants, et son succès ne se borna pas là : porté spontanément par des groupes d'électeurs dans la ville de Plaisance, il y était élu à une grande majorité; dans d'autres collèges, où il n'avait même pas pris la peine de se présenter, les électeurs lui donnaient un nombre de voix presque égal à celui du candidat ministériel. Mais il y a plus encore : M. Marescalchi, sur un mémoire de qui M. Cavallotti avait appuyé sa dernière publication contre M. Crispi, était élu à Bologne, dans une ville qui passait pour inféodée au premier ministre, et M. Marescalchi, petit fonctionnaire presque inconnu, complètement étranger jusqu'alors à la politique, ne devait son succès qu'au mémoire fourni au grand adversaire du ministre. La victoire personnelle de M. Cavallotti sur M. Crispi fut donc certaine, éclatante.

M. Crispi ne fut pas plus heureux dans un autre duel où il s'était imprudemment laissé engager contre les principaux condamnés des troubles de Sicile. Ses partisans avaient voulu lui donner le prestige d'une sorte de plébiscite : il fut en effet élu dans la plupart des collèges où on le présentait; mais, en décomposant les chiffres de cette prétendue victoire plébiscitaire, on pouvait y voir presque une défaite : la somme des votes obtenus sur son nom n'allait guère au delà de huit mille, tandis que deux malheureux galériens, De Felice et Barbato, portés dans divers collèges, réunissaient plus de seize mille suffrages.

Malgré tout, le gouvernement l'emporta dans la plus grande partie du pays, et — chose à remarquer — parmi les candidats ministériels élus, un certain nombre avaient eu, comme M. Crispi, affaire à la Banque romaine; ils étaient, à ce titre, aussi intéressés que lui à ce qu'il ne succombât point sous les attaques de ses adversaires.

Ces « déplorés », comme on qualifie les hommes politiques compromis dans les affaires des banques, formaient, avec le

groupe des amis personnels de M. Crispi, le noyau solide de sa majorité parlementaire. Autour d'eux se groupèrent quelques adhérents des anciens partis de gauche, en haine de M. di Rudini et de la droite dont il est le chef: les députés « affairistes » qui ont toujours besoin que le ministre du moment reste au pouvoir; les timorés et les prudents qui, au point de vue des intérêts généraux du pays, redoutent l'effet moral de la chute d'un gouvernement succombant sous un scandale; enfin des gens d'opposition modérée, de droite comme de gauche, se rallièrent à M. Crispi, pour le défendre contre M. Cavallotti, et empêcher le parti radical de pénétrer avec celui-ci dans les conseils de la couronne.

Tout cela faisait une majorité si considérable que tous les efforts de l'opposition devaient fatalement se briser contre elle. Aussi, après trois séances orageuses, dans lesquelles la violence alla jusqu'aux voies de fait, la « question morale » fut enterrée par un vote qui en ajournait la discussion à six mois; le gouvernement réunit, dans la séance du 26 juin 1895, deux cent quatre-vingt-trois voix contre cent quinze. Après ce triomphe parlementaire, M. Crispi, définitivement maître de la situation, pouvait faire voter son budget et proroger à nouveau la Chambre, en l'absence de laquelle, après tout, il lui était plus facile de gouverner.

***

A ce triomphe avait concouru un facteur dont je n'ai pas encore parlé. Le général Baratieri, appelé en Italie par le gouvernement, avait paru à la Chambre, dont il est membre, et où il fut l'objet d'une réception triomphale qui rappelle celles qui furent faites jadis au vainqueur de Lodi et des Pyramides. C'était excessif, mais naturel dans un pays où l'on est démonstratif par tempérament, et qui, puissance militaire fraîchement née, aime à fêter ses premières victoires. Le général se montrait plein d'assurance dans le succès de ses campagnes futures; il allait jusqu'à dire dans un groupe de députés :

— Votez-moi dix mille hommes et dix millions, et je me fais fort de vous amener Ménélik prisonnier à Rome.

Ces perspectives de gloire militaire accroissaient la force du gouvernement.

La lutte implacable de M. Cavallotti contre M. Crispi, et la politique africaine, deux points en apparence éloignés l'un de l'autre, étaient en parfaite conjonction; la politique africaine devenait un bon expédient pour échapper aux étreintes de la question morale; c'était la diversion nécessaire.

L'attitude du général Baratieri, pendant son voyage en Italie, ne se comprend pas bien. Il est incontestable que le général s'attendait à quelque grand assaut en Érythrée à brève échéance. J'ai eu sous les yeux une lettre particulière écrite de Massaouah, le jour même où il partait pour l'Italie; il venait de causer avec l'auteur de cette lettre et lui avait dit:

— La guerre est inévitable avec Ménélik et avec les Derviches, et je vais en Italie pour prendre les mesures nécessaires.

Comment, ayant cette conviction, le général Baratieri s'est-il contenté de recueillir en Italie des ovations, et s'en est-il retourné en Afrique sans avoir exigé que ses forces fussent augmentées? L'explication la plus plausible est que vers ce temps-là des informations trompeuses modifièrent son opinion. En effet, peu de semaines après, c'est-à-dire le 25 août, la même personne, qui vivait dans le milieu du quartier général et y puisait naturellement ses inspirations, écrivait: « Je ne crois pas à la guerre. Ménélik, en pleine anarchie, ne peut, du moins pour l'instant, faire marcher ses cent mille guerriers. Il y aura peut-être des combats de frontières avec les ras: mais la marche du Choa au Tigré est trop longue; donc point de guerre, à moins que Crispi et Baratieri ne la veuillent. On prend ici de sages mesures de précaution; mais d'indices vraiment belliqueux, comme ceux que voient les journaux d'Italie, il n'y en a aucun. » Et l'auteur de la lettre, un publiciste, que l'intérêt d'assister aux péripéties d'une guerre aurait seul retenu, ajoutait que, sa tournée étant à peu près terminée, il ne tarderait pas à reprendre le chemin de l'Italie.

On vivait donc en Érythrée dans cet état de pleine sécurité;

d'autre part, en Italie, tout concourait à démontrer que la conquête du Tigré était incontestée, définitive. L'*Almanach de Gotha* donnait à cette opinion la sanction de son autorité internationale : il enregistrait la déchéance de ras Mangascha, et classait son ancien royaume parmi les possessions du roi d'Italie.

*
* *

L'été s'était passé en préparatifs de fêtes : une fête de famille d'abord, le mariage d'un prince de la maison de Savoie avec une princesse de sang français ; puis une fête populaire, le vingt-cinquième anniversaire de l'entrée des Italiens dans Rome. A l'occasion de chacune de ces solennités, on avait espéré que le roi décréterait une amnistie au profit des condamnés des tribunaux d'exception ; la promesse en avait été donnée dans le discours royal prononcé à l'ouverture de la dernière session parlementaire. Cet espoir déçu provoquait de sourds mécontentements, dont la rumeur parvenait à se faire entendre, malgré l'épaisse couche de journaux officieux que le chef du gouvernement avait interposée entre lui et l'opinion publique. Il ne faut jamais laisser croire qu'une parole royale puisse être protestée.

Une faute non moins grave doit être reprochée au ministère à l'occasion des fêtes du vingt-cinquième anniversaire : il a fait ou laissé s'engager le souverain plus peut-être qu'il ne convenait dans une circonstance aussi délicate. Depuis le 20 septembre 1870, l'Italie et la Papauté avaient vécu dans une sorte d'état de paix armée ; les deux gouvernements du Vatican et du Quirinal étaient bien obligés parfois de se heurter ; mais le Pape et le Roi se gardaient de donner de leur personne dans ces escarmouches. Ils se tenaient, l'un vis-à-vis de l'autre, dans une attitude d'égards réciproques dont l'utilité fut souvent constatée. Que de fois des difficultés ont été écartées, notamment dans les questions d'investiture d'évêques, par l'effet d'une parole portée, au moyen d'intermédiaires discrets, du Vatican au Quirinal, et *vice versa !* La

permission, si longtemps sollicitée, de célébrer la messe dans le palais du Quirinal, qui est frappé d'interdiction, fut un des résultats de ces négociations suivies dans la pénombre de la politique par les deux augustes personnages. Depuis le 20 septembre 1895, ces courtoises et discrètes relations sont rompues. Le ministère, en faisant intervenir le roi avec ostentation aux fêtes de la brèche de Porta Pia, lui a en quelque sorte fait déclarer la guerre au Pape; c'est du moins ainsi qu'on l'a entendu au Vatican. Or, le parti catholique n'est pas si complètement vaincu en Italie que l'on puisse, sans danger, lui adresser des provocations. Mais le ministère sacrifiait tout à la nécessité qu'il s'était créée de solidariser la couronne avec lui. Après l'avoir engagée dans son conflit avec le Parlement, il la découvrait dans sa lutte avec la curie romaine et, ce qui était plus grave encore, la mettait en avant dans sa guerre de conquêtes en Afrique.

*
* *

La guerre, cependant, paraissait encore lointaine. Les préoccupations de la politique intérieure étaient seules dominantes. Pour ne pas laisser dire plus longtemps que M. Crispi voulait gouverner par la dictature, il fallut bien rouvrir le Parlement, qui fut convoqué pour le 21 novembre. Le gouvernement attendait cette reprise de la session parlementaire avec tranquillité; les réunions et les banquets dans lesquels les députés d'opposition avaient prononcé des discours l'inquiétaient peu; sa majorité était nombreuse et solide, et elle avait de bonnes raisons pour être ainsi. A l'extérieur, situation honorable, marquée par une manifestation de puissance navale à l'occasion des affaires d'Orient; à l'intérieur, apaisement parfait, affirmaient les nombreux journaux ministériels, et finances équilibrées, comme le ministre du Trésor, M. Sonnino, s'apprêtait à le démontrer dans son exposé financier. Quant à l'Afrique, aucune préoccupation: la veille de l'ouverture, le journal gouvernemental le plus autorisé et le plus répandu disait, en rendant compte du Conseil des ministres tenu dans

la journée : « A propos de l'Afrique, les communications faites aujourd'hui par le ministre des affaires étrangères à ses collègues sont de nature à confirmer le gouvernement dans la conviction qu'il n'y a à craindre aucune attaque de la part de Ménélik. »

Le lendemain, le même journal donnait, dans un télégramme daté de Massaouah, des informations sur la situation au Choa : la cour du négus y était représentée comme étant « en pleine anarchie » ; des chefs considérables, entre autres le puissant Deggiac Ganzul Zagaya, faisaient rébellion ; des vols importants avaient été commis dans la résidence royale de Ménélik, etc. ; conclusion : « La mauvaise humeur et le désordre sont très grands dans la suite du négus, et l'on ne croit pas improbable que, *loin de méditer une action offensive, il se retire de Voro-Jelo vers le sud du Choa.* » Pour compléter ces impressions rassurantes, l'armée d'Érythée n'était inscrite que pour trois millions dans le budget général de la guerre.

L'opposition, bien naturellement, ne partageait pas cet optimisme qui, des régions ministérielles, se répandait dans tout le pays. Elle rentrait à la Chambre avec le parti pris de combattre la politique du ministère et de le forcer à s'expliquer tant sur les affaires intérieures que sur la question d'Afrique. Le jeudi 28 fut le jour fixé pour répondre aux nombreuses interpellations adressées aux ministres. M. Crispi, pour éviter d'avoir beaucoup à s'étendre sur chaque matière en discussions, adopta l'habile moyen de faire sa réponse en bloc à tous les interpellants. Sur la question africaine, il put se borner à dire peu de mots terminés par cette conclusion :

— En Afrique, nous nous défendons. Est-ce notre faute si, en nous défendant, nous vainquons ? Que voulez-vous que nous fassions ? Que, attaqués, nous nous retirions ? Que, vainqueurs, nous cédions la place à l'ennemi ? Agir ainsi ne serait pas italien...

Ces fières paroles provoquent un élan d'enthousiasme. Les centres, comme un seul homme, se lèvent pour aller complimenter à son banc l'heureux ministre qui les avait prononcées.

Vint ensuite le tour du ministre des affaires étrangères. M. le baron Blanc, moins familiarisé avec la tactique parlementaire que le président du Conseil, moins maître de sa parole, se lance volontiers dans les développements et ne répugne pas aux périodes sonores. Déjà, dans la séance du 28 juillet, après avoir bien affirmé le caractère définitif de la conquête du Tigré, il avait jeté cette espèce d'ultimatum à l'adresse des souverains vaincus sur les bords de la mer Rouge : « Notre avertissement aux barbares de l'Afrique est celui-ci : Avant que du Choa vous étendiez sur le Tigré vos razzias d'esclaves et de bétail, ou vos agressions contre la colonie italienne, nos rapides navires et nos agiles bataillons auront plus que le temps d'arriver en aide au général Baratieri et de vous infliger un nouveau châtiment. » A quatre mois d'intervalle, la confiance de l'honorable ministre paraissait plus ferme encore; aussi fit-il une allusion directe au droit de protectorat sur les autres parties de l'empire éthiopien, et il termina son discours en ces termes : « Nous saurons décevoir toute espérance de faiblesse ou d'irrésolution; nous saurons nous assurer en temps opportun l'inévitable suzeraineté, constatée aujourd'hui en Asie comme autrefois dans l'Europe médiévale, d'un pouvoir organisateur sur l'anarchie des limitrophes féodalités barbares... »

La question africaine était à ce moment-là une des moins aiguës parmi celles qui agitaient les esprits. Les répliques qui furent faites aux discours des ministres, pendant cette séance du 28 novembre et celle du lendemain, portèrent de préférence sur la question morale et sur la politique ecclésiastique, sur les libertés intérieures et sur l'abus des lois d'exception. Le morceau capital de la séance du 29 fut un discours de M. Imbriani. L'honorable député de Corato s'étendit beaucoup sur la politique du ministère à l'intérieur, sur les relations du gouvernement avec le Vatican, et ne toucha que peu à la question africaine; assez cependant pour provoquer l'hilarité de la Chambre par cette saillie :

— Le président du Conseil a dit qu'en Afrique nous vainquons en nous défendant. Je ne comprends pas. Est-ce nous qui sommes en Afrique en assaillants ou les Abyssins en Italie ?

Puis se tournant vers l'hémicycle, et, d'un geste de la main, désignant le chef du gouvernement, il s'écria :

— Messieurs les députés, s'il vous reste quelque chose dans l'âme de ce que l'on a souffert et accompli pendant un siècle pour l'indépendance nationale, ôtez le pouvoir de ces mains-là.

Aux séances du 30 et des jours suivants, il ne fut plus question qu'incidemment des affaires d'Afrique; les rassurantes déclarations des ministres avaient pour ainsi dire clos la discussion. Les journaux publiaient bientôt ce communiqué, non moins propre à tranquilliser les esprits :

« Tout est tranquille sur l'Atbara. La mauvaise récolte achève de déprimer les Derviches.

» Dans le Tembien, l'Amba-Ambara, dernier refuge des rebelles, s'est rendue sans combattre. Le major Ameglio est retourné d'Adoua en y laissant une petite garde. Les brigands, attaqués par une de nos compagnies près d'Azbili, ont subi de graves pertes. (Par les rebelles et les brigands, il faut entendre les sujets restés fidèles au ras Mangascha.) Les marchés de Makallé et d'Adigrat sont très fréquentés.

» Mangascha, ayant perdu tout espoir de rentrer en possession du Tigré, a écrit à Ménélik, implorant de lui la concession d'un autre pays pour y vivre désormais.

» Du Choa aussi on signale une grande impression produite par les victoires italiennes. Ménélik est toujours au sud de Boromeda. »

La situation en Afrique ne donnant donc d'inquiétude à personne, les journaux emplissaient leurs colonnes des affaires d'Orient, à propos desquelles la presse officieuse italienne épousait les passions anglo-arméniennes contre la Turquie. Toute la semaine se passa dans cette quiétude. Le dimanche soir, 8 décembre, la *Tribuna* éveillait bien quelques appréhensions par un télégramme de son correspondant, daté d'Adigrat le 7, et annonçant la présence de quinze à vingt mille Choans campés, sous la conduite du ras Makonnen, « à proximité du confin méridional italien » ; mais le télégramme disait que le ras s'approchait ainsi pour négocier. Il ajoutait que « l'etchéguié Théophilos continuait à déclarer que le ras Mangascha

préférerait se soumettre au gouverneur italien plutôt que de subir la prépotence choane ».

Le matin du 9 décembre, un autre journal officieux, le *Popolo Romano*, après avoir reproduit le télégramme de la *Tribuna*, complétait ses communications par ce très rassurant entrefilet :

« Au ministère, on a la nouvelle de l'approche de Makonnen avec ses gens, mais jusqu'ici on croit qu'il vient réellement pour négocier la paix.

» Du général Baratieri, il n'est arrivé jusqu'à hier soir aucune dépêche laissant prévoir une attaque du gouverneur de l'Harrar », c'est-à-dire de Makonnen.

Ce qu'on vient de lire — et ces dépêches, soumises avant l'expédition au commandement militaire, étaient en quelque sorte officielles — était publié à sept heures du matin. Peu d'heures après, le général Mocenni, ministre de la guerre, venait, en l'absence du président du Conseil, tombé subitement malade, avouer à la Chambre que, la veille, trente mille Choans, sous la conduite du ras Makonnen, avaient attaqué et détruit la colonne du major Toselli à Amba-Alagi ; que le général Arimondi, qui avait marché au secours de la colonne attaquée, avait lui-même soutenu un vif combat, et avait dû se replier sur Adah-Aghamus, en laissant le major Galliano, avec un millier d'hommes, à la garde du fort de Makallé.

C'était un désastre, dont les détails donnés sur l'héroïque défense du major Toselli et de ses vaillants compagnons, ne parvenaient qu'incomplètement à atténuer l'effet accablant. Mais la surprise était encore plus forte que la douleur. Comment ! Makonnen se révélait comme un ennemi redoutable, lui dont le général Baratieri, d'après les nouvelles officieuses, repoussait dédaigneusement les propositions de paix ! Et Ménélik ! On le disait suivant de près Makonnen avec cinquante mille hommes ; il n'était donc pas vrai, comme l'avaient affirmé les journaux ministériels, qu'un coup de foudre l'avait tué, ou tout au moins privé de l'usage de la parole !

*
* *

On peut facilement se figurer l'état d'agitation où ces révélations plongeaient la Chambre; mais, le président du Conseil continuant d'être absent, les députés refrénaient leur colère. Cet état de choses se prolongea pendant plusieurs jours. Les nouvelles d'Afrique étaient pleines de contradictions, les députés de l'opposition, M. Cavallotti entre autres, risquaient des demandes d'explications qui restaient invariablement sans réponse. Pendant ce temps, M. Crispi réunissait chez lui les membres de la majorité pour les empêcher de céder au courant d'opposition qui agitait la Chambre. Enfin, il reparut au Parlement, à la séance du 16 décembre. « Je demande, dit-il, indulgence à mes collègues et calme à mes adversaires, ne fût-ce qu'à cause des conditions de ma santé. » Après ce début apaisant, il rappelait que la Chambre avait approuvé par deux fois la politique africaine du gouvernement. « L'incident glorieux d'Amba-Alagi » n'était, d'après lui, qu'un de ces événements qui sont inévitables dans toutes les guerres coloniales. Il repoussait le reproche d'imprévoyance; il disait que le mouvement vers le Tigré n'était qu'une « succession logique, nécessaire, d'événements survenus dans une guerre non offensive, mais défensive ». Il terminait en se disant prêt à discuter toute motion qui pourrait être proposée. Bien entendu, ce calme discours provoqua une tempête de protestations.

Les propositions du gouvernement vinrent le lendemain. Elles consistaient principalement dans la demande d'un crédit de vingt millions. Les vingt millions furent accordés, dans la séance du 19, par un vote auquel la plupart des membres de l'opposition participèrent, mais en déclarant qu'ils refusaient leur confiance aux ministres. Après cette délibération, la Chambre, dont la majorité sentait le besoin de rendre au ministère sa liberté d'action, s'ajourna au 20 janvier, en raison des vacances de Noël.

Le 20 janvier venu, la Chambre ne se réunit pas. Un

décret la prorogeait, dès le 12, jusqu'à une date indéterminée. On raconte qu'à ce moment-là M. Crispi avait demandé au roi un décret de clôture de la session; pour la première fois il rencontra, dit-on, une résistance. Le décret de clôture est chose grave; il a, entre autres conséquences, celle de faire cesser l'immunité parlementaire. Dans l'état de lutte où l'on se trouvait depuis plusieurs semaines, le ministère pouvait être soupçonné de vouloir user de rigueur contre les députés, dont l'implacable opposition l'avait réduit à ne plus pouvoir gouverner qu'au moyen d'une dictature déguisée. On dit que le roi répondit résolument : « Cela non — *questo no!* » Sa Majesté consentit seulement à signer, par un reste de condescendance envers le vieux ministre qui avait fait luire à ses yeux l'éclat d'une couronne impériale d'Éthiopie, le simple décret de prorogation.

Le roi fut bien inspiré en s'arrêtant sur la pente des complaisances auxquelles il se laissait entraîner depuis longtemps déjà. La situation, en Afrique, s'aggravait chaque jour, et il pouvait arriver un moment où l'opinion voudrait établir le bilan des responsabilités. Il était bon que la couronne fût mise hors de compte. En effet, le siège de Makallé se poursuivait de manière à faire craindre, d'un moment à l'autre, une nouvelle catastrophe. Les journaux officieux avaient beau tenter des diversions, en s'efforçant d'attribuer à la complicité de la France et de la Russie avec les barbares la responsabilité de la valeur militaire, qui s'était tout d'un coup révélée chez les Choans. Le public se laissait bien un peu empoisonner par ce venin qu'on lui distillait sous forme d'articles, de nouvelles, de lettres, de télégrammes, mais la vérité apparaissait. La vérité, c'était que cette guerre avait été mal préparée, mal dirigée. Beaucoup pensaient que, si elle avait été poussée à outrance, c'était pour faire oublier que le ministre qui l'avait voulue était sous le poids d'accusations dont il refusait de se justifier. Et l'on commençait à comprendre que l'héroïsme et le sang de tant de nobles enfants de l'Italie était follement dépensé pour la conquête, devenue très problématique, de contrées « inhabitables, incultivables », qui, d'après le dire des correspondants de journaux impartiaux, ne compenseraient jamais les sacrifices qu'elles coûteraient.

*
* *

Survint la capitulation de Makallé. On chercha à en atténuer l'effet par un subterfuge. Avant d'en faire part au public, le ministère envoya, le 24 janvier, à tous les préfets un télégramme leur recommandant de rendre compte de l'effet que produirait, dans leur résidence, la nouvelle de la « libération » de Makallé. Ces télégrammes, communiqués au public dans les diverses villes de province, lus même au théâtre dans quelques-unes, produisirent des manifestations de joie et des acclamations, comme s'il s'agissait d'une victoire.

Le stratagème fut vite éventé, mais le premier mouvement de colère n'avait pas moins été évité. D'ailleurs, ce mot de « libération » n'était pas tout à fait inexact: le public italien fut libéré du cauchemar qui l'oppressait depuis quarante jours, à la pensée de cette héroïque poignée d'hommes, condamnés à mourir de soif et de faim dans leur fort attaqué par d'innombrables assaillants.

Mais la mesure commençait à être comble. De toutes parts s'élevait l'indignation populaire contre cette guerre désastreuse, et contre les ministres qui en tenaient les péripéties rigoureusement cachées. En effet, le gouvernement expulsait impitoyablement de l'Érythrée les correspondants de journaux qui se risquaient à dire une parole de vérité sur la situation de l'armée d'Afrique.

Le premier frappé fut le correspondant du *Secolo*, Bizzoni, qui avait été commandant d'état-major de Garibaldi, dans la campagne des Vosges, après avoir vaillamment servi dans l'armée régulière italienne, au temps de la guerre de l'indépendance. Bizzoni s'était repris d'une véritable tendresse pour ses camarades d'autrefois. Ses correspondances au *Secolo* n'exprimaient pour eux que sympathie et admiration; une seule fois la critique perce sous sa plume : les mesures étaient si mal prises que les pauvres soldats en route de Massaouah à Adigrat souffraient la faim; ils en avaient été

réduits à se nourrir du cadavre d'un mulet mort en chemin. Pour avoir raconté ce détail, simplement, il fut expulsé, mis à bord d'un navire anglais en partance, et déposé sur la plage d'Aden, où il attend encore ses bagages et ses papiers, qu'on ne lui donna pas le temps de prendre à son départ. D'autres correspondants subirent le même sort. Ces exécutions faites, le silence se trouva assuré. Alors on n'eut plus en Italie d'autres nouvelles de la guerre que celles des dépêches officieuses soigneusement manipulées dans les bureaux des ministères. Sobres d'informations sur l'armée italienne, ces dépêches multipliaient les détails minutieux sur le camp choan. Tandis qu'on avait trop bien démontré l'ignorance où l'on était des mouvements de l'ennemi, on se donnait les airs de connaître les moindres particularités de ce qui se passait chez lui. Et ces dépêches voulaient faire accroire que sa situation était mauvaise : épidémies, épizooties, discorde, disette, tous les maux qui peuvent affliger une armée lui étaient complaisamment attribués.

Mais la vérité perçait malgré tout. Les populations indigènes qu'on avait toujours présentées comme hostiles aux Choans devenaient, au contraire, rebelles aux Italiens. Deux chefs de bandes indigènes, préposés à la garde de positions défensives importantes, faisaient tout à coup défection et, se tournant contre les soldats italiens, leurs camarades de la veille, les massacraient. Quatre-vingt-dix soldats blancs et trois officiers périrent du fait de cette trahison inattendue. A partir de ce moment, l'armée italienne se sentit menacée par toute une population en armes.

Ces désolantes nouvelles parvenaient en Italie et, bien que distribuées habilement et à petites doses, y produisaient une profonde sensation. Le Sénat lui-même, sortant de ses habitudes de prudente et calme longanimité, commençait à donner des signes d'impatience. Mais M. Crispi était résolu à résister. Pour le ramener aux pratiques du régime parlementaire, il fallut la révolte d'un ministre, effrayé des responsabilités qui s'accumulaient sur le cabinet. M. Saracco, en Conseil des ministres, menaça de donner sa démission, si la convocation du Parlement n'était décidée dans les vingt-quatre heures, et, n'ayant point reçu de satisfaction, il se démit en effet. Devant

cette manifestation. M. Crispi dut céder. Les Chambres furent convoquées pour le 5 mars.

*
* *

Les députés commençaient à affluer à Rome, lorsque, le matin du 3, se répandit la foudroyante nouvelle de la défaite complète du général Baratieri à Adoua : trois généraux tués[1], ainsi que des centaines d'officiers; sur dix mille soldats italiens, huit mille environ, dispersés, tués ou prisonniers, et soixante-douze canons perdus !

A ces nouvelles, une émotion furieuse s'empare de la capitale, et se communique aussitôt à la province. De toutes les villes du royaume arrivent des télégrammes annonçant de grandes démonstrations contre la guerre. Les femmes parcouraient les rues, demandant qu'on cessât de sacrifier ainsi leurs enfants. A Milan, le sang coula; à Pavie, le peuple s'opposait au départ des troupes à destination d'Afrique, et, pour l'empêcher, enlevait les rails de la voie ferrée. Un vent de révolte soufflait décidément d'un bout à l'autre du royaume. Le Parlement, à la veille de s'assembler, était en proie à une profonde irritation, que l'opposition n'était pas seule à manifester; les députés de l'ancienne majorité se taisaient, atterrés; beaucoup d'entre eux osaient même se déclarer mécontents. Une centaine de sénateurs, convoqués en réunion extraparlementaire, décidèrent de porter leurs doléances à la couronne. Il y avait là tous ceux d'entre les membres de la haute Chambre qui ont illustré leur vie par un passé d'honneur, les Alfieri di Sostegno, les Visconti-Venosta, les Vitelleschi, les Ferraris et tant d'autres. Une délégation fut désignée avec mission d'aller dire la vérité en haut lieu, de demander résolument un changement de politique et de ministres.

1. Quelques jours après on a pu savoir que le général Albertone, d'abord cru tué, est prisonnier chez les Abyssins; sur la mort du général Dabormida, il n'y a malheureusement plus de doute, et, quant au général Arimondi, aucune nouvelle n'est encore parvenue qui permette de savoir s'il est mort ou prisonnier. Il y a, en outre, parmi les blessés le général Ellena.

Le roi revint précipitamment de Naples, où il était allé assister au départ de nouvelles troupes, tandis que celles de Baratieri allaient à la mort. Le ministère, sans attendre l'inévitable vote du Parlement qui devait le renverser, remit à Sa Majesté sa démission, qui fut acceptée sans retard, sinon sans regret. Mais l'hésitation fut longue sur le choix du successeur de M. Crispi. Logiquement, deux hommes politiques seulement pouvaient être appelés : le marquis di Rudini, chef de l'opposition dynastique, et M. Cavallotti, le véritable auteur, par ses discours et par ses écrits, de la crise qui, depuis quinze mois, pesait sur le ministère Crispi. On assure que M. Crispi, en se démettant, avait adjuré Sa Majesté de lui épargner l'offense personnelle d'appeler l'un ou l'autre de ces deux personnages. Évidemment le roi pouvait ne pas appeler M. Cavallotti ; mais l'exclusion donnée à M. le marquis di Rudini ne pouvait être maintenue. M. di Rudini fut donc invité à donner son avis sur la solution de la crise. Cependant le roi hésitait toujours. Bientôt on parla sérieusement de la constitution d'un ministère Saracco-Sonnino. Un tel ministère, c'était la résurrection déguisée du ministère Crispi. Des signes manifestes d'opposition contre cet expédient éclatèrent de toutes parts. La couronne comprit que sa popularité était intéressée à rompre enfin tout lien avec les hommes qui avaient fait partie d'un ministère, sous lequel de si graves calamités avaient accablé le pays. Le roi passa des heures anxieuses ; on a même été jusqu'à dire que le mot d'abdication avait été prononcé par lui. Il fallut en venir enfin à un ministère Rudini. Cependant — fut-ce par un dernier égard envers le ministre tombé? — le mandat de former le nouveau cabinet ne fut pas donné à celui qui devait en être le président. C'est au général Ricotti qu'il fut dévolu.

Dans l'intervalle, le ministère Crispi s'était présenté aux Chambres ; il avait annoncé qu'il était démissionnaire et qu'il resterait provisoirement à son poste pour l'expédition des affaires et « pour maintenir l'ordre public », ajouta M. Crispi, en se tournant vers l'extrême-gauche, qui répondit à cette menace par un flot d'injures. La séance allait devenir tumultueuse : le président, M. Villa, la leva brusquement, sans même donner la parole au marquis di Rudini, qui était inscrit et demandait avec insistance à parler.

*
* *

Pendant ce temps, le public, inquiet, guettait avidement les nouvelles du théâtre de la guerre. Un doute troublait les esprits. Pourquoi le général Baratieri, qui, dans la journée du 29 février, télégraphiait l'impossibilité où il était d'attaquer l'ennemi trop fortement établi dans ses positions, s'était-il décidé, le lendemain matin 1er mars, à livrer l'attaque dont le résultat devait être la destruction de son armée? Savait-il que le général Baldissera était en route pour le remplacer, et avait-il voulu tenter un coup d'audace suprême, avant d'être dépossédé de son commandement? Avait-il été poussé à cet acte désespéré par des ordres du ministère, désireux de se présenter devant les Chambres avec le prestige d'une victoire? Il semble heureusement très probable qu'aucune de ces deux hypothèses ne doive être admise. L'explication la plus plausible de la témérité de l'attaque d'Adoua paraît être la nécessité, où le général se serait trouvé, de rompre le cercle de fer dans lequel l'ennemi l'avait enfermé.

D'autres doutes plus poignants encore tenaient les esprits en alarme : des journaux mal inspirés avaient donné à entendre qu'à Adoua les troupes blanches s'étaient débandées sans combattre. Cette odieuse assertion ne tarda pas à être démentie. Les soldats d'Albertone, d'Arimondi, de Dabormida s'étaient fait tuer glorieusement comme leurs chefs. L'honneur était sauf.

*
* *

M. di Rudini, rompant avec la tradition du transformisme, composa son ministère presque tout entier de membres de la droite. C'est une tentative hardie, car, depuis 1876, la droite n'avait plus accès au pouvoir qu'à titre de transaction, par l'introduction de quelques-uns des siens dans des ministères de

gauche. La tentative a pourtant sa raison d'être dans l'histoire contemporaine de ce pays. De l'avènement des gauches au pouvoir date la fausse direction politique à laquelle on a dû l'expansion coloniale, la rupture politique et commerciale avec la France, et, comme conséquence, le déficit du budget, l'aggravation de la crise économique qui désole le royaume. Mais la logique de l'histoire ne prévaut point contre la logique des partis et de leurs intérêts égoïstes, et l'étiquette « ministère de droite » n'est peut-être pas très facile à porter.

Assurément, c'est une grande force pour le cabinet, en un temps où la probité des ministres et des hommes politiques a été si souvent suspectée à tort ou à raison, que d'être composé intégralement d'hommes sur lesquels le soupçon n'a pas de prise. Mais les adversaires du ministère sont nombreux et encore puissants. Ils ont à leur dévotion un grand nombre de journaux auxquels le cabinet tombé a donné le ton; ils ont pour eux la ligue des intérêts dont la crise ministérielle a dérangé les convenances; ils comptent enfin sur les préjugés populaires produits par dix-huit années de politique « mégalomanique », et qui réclament les grandes alliances, les grands déploiements de forces militaires et les grandes vues politiques. Or, les nouveaux ministres sont des gens sages, incapables de céder à ces sortes d'entraînements. M. di Rudini s'est toujours déclaré fidèle aux alliances contractées, mais sans se montrer disposé en aucune façon à donner à ces alliances ou à leur laisser prendre un caractère agressif à l'égard des autres puissances. Le duc de Sermoneta, au département des affaires étrangères, s'inspirera certainement des mêmes sentiments; il l'a déclaré à qui a voulu l'entendre. Le général Ricotti et M. Brin, ministres de la guerre et de la marine, hommes d'esprit modéré, ne feront rien pour troubler la politique de recueillement que le chef du cabinet s'apprête à inaugurer. Le ministère entier s'accordera pour faciliter à M. Colombo la tâche ardue qu'il doit accomplir au ministère du Trésor : restauration des finances par la paix au dehors et par l'économie au dedans.

On connaît les déclarations faites par M. di Rudini dans la séance du 17 mars, à savoir que, si on lui offrait le Tigré, il

s'empresserait de le refuser ; qu'il répondrait par un refus aussi catégorique, que si le roi Ménélik venait lui proposer d'accepter le protectorat de l'Italie. Ces paroles honnêtes et courageuses ont provoqué une violente campagne de protestation dans la presse ci-devant ministérielle. Cette campagne reste, quant à présent, sans effet sur l'opinion : le public, trop impressionné par les épouvantables maux de la guerre, ne s'y laisse pas prendre encore. Les journaux belliqueux en sont réduits à simuler l'agitation par la mutuelle reproduction de leurs articles enflammés; nulle part ils n'obtiennent que les populations manifestent dans les rues contre la paix, comme ces jours passés elles manifestaient contre la guerre. Pourtant ces prédications pourraient n'être pas toujours sans action sur l'esprit du public.

D'autre part, il se fait au Parlement un travail obstiné contre le nouveau cabinet. Les cent quarante millions qu'il demande, pour faire face aux frais d'une guerre dont il n'a pas la responsabilité, seront, assurément, votés ; ils seront même souscrits avec empressement par les caisses d'épargne postales, qui trouveront, dans le nouveau titre, un revenu plus rémunérateur que celui de la rente consolidée, qui est le placement ordinaire de leurs capitaux. La difficulté du moment actuel n'est donc pas d'ordre financier ; elle est tout entière d'ordre politique. Si elle doit se révéler, ce sera à l'occasion des votes de confiance que le ministère ne pourra s'abstenir de demander. Il a contre lui, avec les partisans de la guerre d'Afrique, les enthousiastes de la Triple-Alliance, peu satisfaits, ceux-ci, du ton assez froid dont il a été parlé de la *Triplice* dans la déclaration ministérielle.

Le ministère aura-t-il toujours l'appui de la couronne? C'est la grande question dans un Parlement où, pour beaucoup de sénateurs et de députés, un désir royal est un ordre. Le prestige de la couronne a été amoindri par les derniers événements, mais la visite attendue de l'empereur d'Allemagne, démonstration de solidarité morale dont on ne peut méconnaître la portée, et l'expédition anglaise au Soudan, sont faites pour donner du réconfort au roi Humbert après ces tristes

épreuves. Le Roi sera-t-il amené par là à ne pas se contenter longtemps d'un ministère qui met les préoccupations sérieuses au-dessus des fumées de la gloire? Renouera-t-il les liens de solidarité dont je parlais tout à l'heure, avec les adversaires du cabinet di Rudinì? Encore une fois, c'est la grande question. Il est permis d'espérer mieux de l'esprit de sagesse dont Sa Majesté a donné plus d'une preuve au cours de son règne, et qui est plus que jamais nécessaire, puisqu'on a pu dire, pour la première fois, ces jours-ci, — à tort, croyons-nous, il est vrai — que la crise ministérielle pouvait devenir une crise pour la couronne.

G. GIACOMETTI

Rome, 20 mars.

UN PÈLERIN DE PALESTINE

AU XVIIE SIÈCLE

L'année 1895 aura vu célébrer l'anniversaire de la première croisade et paraître un des plus beaux livres qui aient été écrits sur Jérusalem. Il en est résulté comme un nouveau départ des imaginations vers la Ville sainte. Les yeux des croyants se sont élevés, par delà l'horizon de Rome, jusqu'au berceau de leur foi; les sceptiques eux-mêmes ont regardé du côté de l'Orient, avec quelque curiosité. Peut-être, en ces circonstances, ne trouvera-t-on pas sans intérêt les pages qui vont suivre. Elles sont le résumé fidèle, quoique fort abrégé, d'un pèlerinage entrepris, au commencement du XVIIe siècle, par un humble moine français, le R. P. Boucher, mineur observantin de l'ordre de saint François. Il se dégage de tout son récit une impression très pénétrante de franchise et de sincérité. L'auteur affirme qu'il ne dit rien qu'il n'ait vu, ne décrit aucun lieu qu'il n'ait personnellement visité. Et, de fait, il raconte naïvement, en toute ingénuité de cœur. Que s'il insiste quelque peu sur ce qu'il appelle ses « mauvaises adventures », avouons que cette complaisance lui est commune avec la plupart des voyageurs; et d'ailleurs, les traverses qu'il a eu à subir, ce n'est point aux yeux du monde qu'il

s'en fait gloire, mais aux yeux de Christ à qui son livre est bravement dédié. Il s'intitule, ce livre : LE BOUQUET SACRÉ, *composé des roses du Calvaire, des lys de Bethléem, des jacinthes d'Olivet et de plusieurs autres rares et belles pensées de la Terre Sainte.* C'est dire que la note mystique y domine, assaisonnée toutefois d'un grain de pédantisme profane, comme il convenait au lendemain de la Renaissance. Notre franciscain est un humaniste et mêle volontiers les réminiscences païennes aux dithyrambes religieux, la mythologie de la Grèce et de Rome aux souvenirs bibliques et à la poésie des évangiles. Il arrive fréquemment que cette surabondance de « rares et belles pensées », que cet entrelacement de végétations diverses obstrue le courant de la narration. Mais il suffit de les écarter, en quelque sorte, de la main, pour avoir, dans toute sa fraîcheur et sa limpidité, la relation la plus vivante peut-être où se soit mirée la Palestine d'il y a trois cents ans.

*
* *

Tout jeune, le P. Boucher rêvait déjà de ce pèlerinage lointain. Il avait dans l'âme les goûts et la force d'endurance d'un aventurier. Lorsqu'il se mit en route pour la Terre Sainte, c'est sans doute qu'il était « embrasé d'une affection de visiter les lieux de notre rédemption », mais un autre désir encore le poussait, « le désir extrême d'acquérir quelque connaissance des langues, coutumes et façons de vivre » des peuples étrangers.

Pour se rendre à Jérusalem, il prend le chemin des écoliers. Dès qu'il a obtenu, en l'année 1610, l'autorisation du supérieur de son ordre, il s'achemine d'abord vers l'Italie, en parcourt les provinces, séjourne longuement à Venise, retenu par le charme de cette « merveilleuse, magnifique et opulente cité ». Ce n'est qu'au bout de plusieurs mois, dans l'été de 1611, qu'il se décide enfin à s'embarquer pour la Terre Sainte. Un navire est en partance, qui doit transporter en Égypte l'illustrissime seigneur Marco Paruta, consul de Venise au grand Caire. Accord pris avec le patron, un certain Simonetta, le P. Boucher est admis au nombre des passagers jusqu'à Alexandrie.

Le départ est laborieux, et donne au bon moine un avant-goût des péripéties qui l'attendent au cours de sa pérégrination. Le navire étant d'un fort tonnage a dû rester mouillé à huit milles au large. On le gagne, au crépuscule, dans une embarcation légère, chargée à couler bas. On n'avance que péniblement. La nuit tombe, « emmantelée » d'épaisses ténèbres, noyée d'une de ces brumes denses, si fréquentes dans l'Adriatique. La silhouette du vaisseau qu'il s'agit d'atteindre s'efface peu à peu, disparaît. On vogue dans le noir, sans point de repère. Pour surcroît de malheur, parmi les hommes de la manœuvre, les uns sont ivres, les autres inexpérimentés. Toute la nuit, on erre de la sorte, à la dérive, ballottés par les vagues, glacés jusqu'aux moelles par les « influences » malignes de l'embrun, et, quand le petit jour se lève enfin, l'on se trouve avoir viré sur place, n'être éloignés de Venise que d'une demi-lieue seulement, alors que l'on croyait en avoir fait une dizaine pour le moins. Le transbordement cependant s'opère : chacun s'installe avec ses coffres, caisses et bagages dans le coin qui lui est assigné. Va-t-on mettre à la voile? Patience. Il y a des rites maritimes auxquels un chef d'équipage de sa seigneurie la République de Venise ne se voudrait point soustraire. Le soir venu, le patron Simonetta fait assembler autour de lui ses gens : savoir, le pilote, le nocher, et autres officiers du bord, puis les soldats, bombardiers, maragons, mariniers, et, lorsqu'ils sont tous réunis sur le pont, il leur adresse une admonestation suprême sur « l'état périlleux du navigage », les exhorte à aimer et à craindre Dieu, leur interdit avant tout trois choses, sous peine de la bastonnade : le blasphème, les paroles déshonnêtes et le vol. Ce petit discours terminé, il divise son monde en trois « gardes » chargées de se relever à tour de rôle, puis d'un geste superbe, il lance à la mer la *fuste*, le bâton de commandement qu'il tenait à la main. « Regardez, dit-il en substance à ses hommes : voilà ce que je fais de l'instrument de la justice, persuadé qu'aucun de vous ne me mettra dans la nécessité de m'en servir. »

Le lendemain, 7 août, il souffle de terre un « ventelet assez frais et gaillard ». Mais le nommé Simonetta ne paraît pas disposé à en profiter. Des amis sont accourus pour prendre

congé de lui, et la séparation se prolonge, bruyante, gesticulante, en des adieux aussi intempestifs qu'attendrissants. Le P. Boucher, dans un moment d'accalmie, se décide à intervenir; il interpelle le patron dans la langue de Virgile : *Flecte viam velis...* Le rude homme de mer n'a probablement rien compris à l'injonction, mais l'illustrissime seigneur Paruta assiste à la scène et il a l'âme sensible à la séduction des beaux vers. Il les traduit au patron sur un ton qui n'admet pas de réplique. Les ancres sont immédiatement levées, les voiles, au nombre de neuf, se déploient.

C'est l'instant de jeter un coup d'œil sur les physionomies diverses des passagers. Les espèces en sont aussi variées que celles des animaux dans l'Arche. Il y a d'abord le sénateur consul, puis des gentilshommes, des soldats, des marchands, des artisans, « des fainéans de l'un et de l'autre sexe », des Juifs, des Turcs, des Grecs de tous âges. L'ensemble est pittoresque et animé. C'est un bariolage, un grouillement de types et de races. Le P. Boucher va de groupe en groupe. Tantôt il se divertit d'un vieux juif qui cherche à l'embarrasser avec toutes sortes de propositions extravagantes, tirées du Talmud; tantôt il s'extasie sur la pieuse austérité des Grecs qui se préparent à la fête de l'Assomption par un jeûne de quinze jours, d'où sont exclus même les œufs et le poisson. Un pèlerin russe excite surtout son admiration par sa ferveur. Il est, du reste, prompt aux étonnements et commet parfois de naïves bévues dont il est le premier à se gausser. Durant une escale que l'on fit à Zante, il vit s'avancer sur la marine un personnage dont l'aspect étrange le frappa. Il avait le teint grisâtre et plombé, « couleur de fine ardoise d'Anjou », les yeux d'un noir ardent, profondément enfoncés dans les orbites, le front sillonné « comme un champ ensemencé depuis peu », les sourcils touffus, « inséparablement liés l'un à l'autre », le nez camus, les joues creuses, les lèvres épaisses et retroussées. Une barbe rude hérissait son menton. Il était vêtu d'un mauvais sayon d'étoffe blanche et noire qui laissait à nu son maigre cou, sa poitrine velue, ses jambes crasseuses. Autour de sa tête s'enroulait un turban noir, souillé de poussière. Et toutefois, en dépit de ce sauvage accoutrement, il avait l'apparence si vénérable, quelque chose de si noble et

de si majestueux dans la démarche, que le P. Boucher ne douta point que ce fût quelque ermite des montagnes albanaises, de ces hautes cimes farouches, si propices à la pénitence, dont on venait de côtoyer les flancs de pierre, d'autant qu'il égrenait entre ses doigts, avec force oraisons, un volumineux chapelet à cent grains. Il n'eut pas plus tôt mis le pied à bord, que l'enthousiaste franciscain était auprès de lui le saluant, le « chérissant », lui exprimant toute l'aise qu'il avait de voir le vaisseau honoré de la présence d'un tel homme de bien. Mais son empressement tomba vite. Le nouvel arrivant, pour répondre à ses politesses, ne se mêlait-il pas d'appeler sur sa tête, marquée du sceau du baptême et du signe sacerdotal, les bénédictions d'un prophète « qui n'est point dans la Bible! » Celui qu'il avait pris pour un ascète chrétien n'était autre qu'un dervis more. Grandes furent sa confusion et sa colère. Volontiers il eût cherché querelle à l'homme de l'islam. Un des passagers le tira fort à propos par la manche et lui glissa dans l'oreille les conseils de la prudence :

— Vous risquez de vous perdre et de nous perdre tous, si vous proférez quoi que ce soit contre la loi de Mahomet. Souvenez-vous que nous allons en Égypte, qui est terre musulmane. Pour peu que celui-ci ait à se plaindre au pacha, sachez que les pires extrémités nous attendent.

Ces paroles calmèrent subitement l'ardeur belliqueuse du bon Père, qui remercia, se tint tranquille, et n'essaya plus d'entreprendre « l'ermite sur aucun saint de son bréviaire ».

Déjà, d'ailleurs, le profil lumineux des îles et du littoral grecs accaparait ses regards, enchantait son imagination de lettré. C'est plaisir de l'entendre évoquer, à mesure que se déroulent les horizons helléniques, tout le cortège des grands souvenirs. Il est vrai que son érudition est plus abondante que sûre ; elle a même de singulières défaillances, comme, par exemple, quand il identifie Cythère avec Pathmos et fait composer l'Apocalypse par saint Jean sur les ruines du temple de Vénus...

Le navire, cependant, vient d'entrer dans les eaux moins clémentes de l'Archipelago. Les hauts promontoires classiques du Péloponèse se sont évanouis vers le septentrion.

On vogue à travers un « labyrinthe de rochers et d'écueils ». Et voici que fond la Tramontane; les vents et les flots s'entre-battent; la pâleur de la mort est sur tous les visages; le pont se jonche de gens prosternés, suppliant dans toutes les langues Celui qui commande aux éléments de changer la tempête en bonace. On échappe à ce péril, mais pour tomber aussitôt dans un autre. Car, à peine l'orage conjuré, surgit « un grand cheval de mer », entendez un vaisseau de Flandre, une *hourque* solide et trapue, plus faite pour les abordages sanglants que pour les pacifiques traversées. Pas de doute : ce sont les corsaires, les sinistres oiseaux de proie qui hantent les mers levantines. Ils piquent droit sur le transport vénitien. Nul moyen de les éviter, nul espoir non plus de lutter victorieusement contre eux : on n'est pas en force. Le patron, toutefois, ne perd pas la tête ; il feint une crânerie qu'il n'a point, fait hisser les pavillons flamboyants, les rouges courtines de guerre. Cette manœuvre hardie déconcerte les pirates. Là où ils comptaient prendre, ils craignent d'être pris, et, prudemment, ils gagnent le large.

Trois jours après, le P. Boucher était en vue d'Alexandrie. Il faillit échouer au port. Quoique, le soir précédent, un oisillon se fût venu percher sur les antennes, avertissant du voisinage de la terre, le *nocher*, au lieu de modérer l'allure du navire, le laissa courir, la nuit durant, toutes voiles dehors, si bien qu'à l'aube on était sur le point de faire côte. Encore un quart d'heure de ténèbres, et le P. Boucher gisait, cadavre inconnu, sur les sables de Mizraïm, sans avoir respiré les fleurs du Calvaire, d'Olivet et de Bethléem.

*
* *

C'est un hymne véritable qu'il entonne en l'honneur de l'Égypte. Il salut en elle la mère des arts, l'école des savants, la merveille de la terre, le second grenier du monde. Il célèbre son fleuve « pavé de crocodiles », couvert de cygnes, bordé de cannes à sucre et de rizières, et qui « prend sa source dans le Paradis terrestre »; ses campagnes « formenteuses », blondissantes d'épis ; ses vergers, « pompeusement enrichis » d'arbres fruitiers de toutes essences, de citronniers, de pal-

miers, de figuiers de Pharaon, de cassiers aux fleurs jaunes, de bananiers, sveltes comme des lances, que les Orientaux appellent pommiers d'Adam. Il nous décrit l'*alkané*, ou henné, dont les feuilles, couleur de safran, servent aux Égyptiennes à teindre leurs cheveux et leurs ongles. Il assiste à la préparation d'un breuvage, réservé aux gens du peuple et désigné sous le nom d'*el kavé* : « Il est composé d'un petit légume séché sur le feu, lequel, étant détrempé dedans l'eau, la rend noire et épaisse comme de l'encre, laquelle sent fort la fumée » : on le boit « par gorgées entrecoupées, tout ainsi que nous autres le bouillon de marmite ; je confesse y avoir goûté, mais n'en avoir jamais humé plus d'une cuillerée, car la couleur et l'odeur m'en faisaient perdre l'appétit : vrai est que ce breuvage a une telle propriété, que trois ou quatre gorgées d'icelui désaltèrent plus que ne sauraient faire trois ou quatre pintes d'eau ou de vin ». Il ne se doutait guère, lorsqu'il écrivait ces lignes, de l'étonnante fortune qui, quelques années plus tard, attendait en Europe le café.

Il passe à Alexandrie toute une semaine, tant pour donner un peu de relâche à ses membres endoloris des fatigues de la traversée que pour contempler à son aise les singularités de la ville. Il visite l'église de Saint-Marc et sa chaire illustrée par l'éloquence de saint Athanase, celle de Sainte-Catherine où se voit encore le pilier de marbre, haut d'une coudée et demie, sur lequel l'empereur Maximin fit trancher la tête de cette vierge : il se récite à lui-même des vers du Tasse devant le palais d'Armide ; se livre, dans les ruines de la maison de Cléopâtre, à de classiques jeux de mots sur l'*amarus amor* ; s'arrête de longues heures au pied des « aiguilles », des obélisques, — particulièrement de l'obélisque de Virgile, — à interroger les mystérieuses écritures qui les couvrent et dont personne ne peut lui révéler le sens, pas même le docte patriarche Kyriou Kyrillou. Entre temps, sur l'invitation du consul de France, homme courtois et discret, il prêche devant la colonie française. Mais, le plus curieux, c'est qu'il trouve moyen de s'insinuer dans les bonnes grâces du médecin du pacha, qui lui fait sur son maître des récits ingénieux, dans le goût des *Mille et une Nuits*. Le pacha, du nom de Méhémet Ali, avait commencé par être simple iman de cadi,

« c'est-à-dire assesseur de juge », à Constantinople. Comment, de ces fonctions obscures, fut-il soudainement promu à la dignité, quasi souveraine, de gouverneur de l'Égypte? Voici le fait.

Deux soudards, deux bandits forcenés, profitant de l'absence du mari, s'introduisent de nuit dans la maison d'une jeune femme grecque, abusent de cette malheureuse, et, leur bestialité assouvie, l'éventrent. Le lendemain, au retour du mari, le crime est découvert. Grand émoi dans la ville. Le juge ouvre une enquête, mais qui n'aboutit pas. Les auteurs du meurtre se sentent si bien à l'abri qu'ils poussent l'impudence jusqu'à coller sur sa porte un placard écrit par l'un d'eux et contenant ce défi : *Tu perds ta peine et tes pas; tu ne sauras jamais rien.* On conçoit la colère du cadi, de se voir ainsi moqué. Son assesseur, qui l'écoute, le laisse exhaler son indignation; puis, avec un sourire :

— Seigneur, dit-il, donne-moi ce billet. N'y pense plus, ne dis mot, repose-toi et laisse-moi faire.

Il ramasse soigneusement le placard, et, pendant un mois, il n'est plus question ni de cet incident, ni du crime. Tout semble oublié. Les éventreurs eux-mêmes n'ont plus aucune méfiance. Méhémet Ali, l'assesseur, n'est pourtant pas resté inactif. De concert avec le mari de la victime, il a pris en secret des informations sur les personnes qui ont coutume de fréquenter le quartier et qui passent pour savoir écrire. Sur une cinquantaine on ne lui en désigne que six qui remplissent cette dernière condition. Encore en est-il trois, parmi les six, qui sont au-dessus de tout soupçon. Reste à démêler les vrais coupables d'entre les trois autres. Il les décide à entrer à son service, alléguant qu'il a besoin d'eux pour une affaire importante, mais qu'auparavant il les veut éprouver. Deux nouveaux mois se passent. Quand il estime le temps venu, Méhémet Ali s'arrange pour envoyer en courses tous ceux de ses gens qui savent écrire, à l'exception des trois compagnons. On devine la suite. Un affidé se présente pour avoir la copie d'un jugement. Méhémet appelle successivement tous ses secrétaires; aucun d'eux ne répond, et pour cause. Alors, se tournant vers les trois hommes :

— Si l'un de vous sait tenir la plume, qu'il la prenne et veuille bien écrire sous ma dictée.

Le premier s'empresse. Mais il n'a pas fini de tracer une ligne que Méhémet l'interrompt :

— Vous écrivez trop mal.

Le second se fait quelque peu tirer l'oreille, affirme qu'il a la main encore moins assurée ; force lui est cependant de s'exécuter. Son écriture est identique à celle du placard. Il est immédiatement saisi, garrotté, confesse son forfait et dénonce son complice. Tous deux expirent sur le pal, et le grand seigneur, touché de l'habile sagesse du jeune iman, lui donne sa plus riche province à gouverner, non pour trois ans, comme il est d'usage, mais pour un double triennat... Ne croirait-on pas lire un des contes que faisaient au bon Hérodote les prêtres d'Egypte sur le règne du roi Rhamsinit?

*
* *

L'esprit « saoulé » de toutes les merveilles qu'il vient d'ouïr ou de voir, le P. Boucher sort d'Alexandrie, le huitième soir, en compagnie d'un marchand anglais et d'un Grec candiote, pour s'acheminer vers le grand Caire. Dès leur entrée dans le désert, ils sont assaillis par deux Bédouins à cheval, la lance en arrêt, qui se disent *natourin* ou gardiens, chargés de veiller à la sécurité des caravanes, en ces parages infestés de pillards. Singuliers gardiens, observe le moine, qui n'ont de sollicitude que pour la bourse du passant et qui, pour l'empêcher d'être volé par d'autres, commencent par le voler eux-mêmes ! Fort heureusement, l'Anglais et le Candiote sont armés chacun d'une bonne arquebuse, « instrument guerrier que les Arabes craignent aussi fort que les limaçons la froide saison de l'hiver ». Les Bédouins, radoucis, se confondent en politesses, et la petite troupe peut atteindre, sans encombre, l'oasis d'*Amédia*, à cinq lieues d'Alexandrie. On y prend un repos de deux heures, sur la terre nue, « à l'enseigne de l'Étoile, qui est l'hôtellerie commune de tout l'Orient, où l'on ne paye jamais rien pour le gîte ». Le lendemain, les voyageurs sont à Rosette. Ils y trouvent, le soir même, à s'embarquer sur un de ces bateaux, affectés à la navigation du Nil, que les Levantins appellent des *germes*. Le raïs ou patron est un More lippu, « un peu plus velu qu'un ours, un peu plus larron qu'une

chouette ravissante »; au reste, le plus honnête et le plus habile homme de la création. Il ne tarde pas à leur donner des preuves de son savoir-faire, en dérobant à un Turc, passager comme eux, un turban de la valeur de dix écus. Le Turc, fâché de cette perte, pour découvrir l'auteur du larcin, prend un pain blanc et y inscrit quelques mots empruntés au *Phourkan*, un des livres sacrés de l'islam, que par respect et dévotion il portait dans son sein. Puis, ayant fait de ce pain huit parts — autant qu'il y avait de Mahométans dans la *germe* — il en distribue à chacun de ses coreligionnaires un morceau, avec une ferme foi que, si le voleur est l'un d'eux, il n'aura pas sitôt le pain magique dans la bouche qu'il en demeurera comme suffoqué. Tous se prêtent complaisamment à l'expérience; le raïs, seul, laisse tomber son morceau dans le Nil, et, sur l'observation du Turc qu'il n'a donc pas la conscience pure, il lui répond, les yeux étincelants de fureur :

— N'insiste pas, ou je t'envoie rejoindre ton pain dans le fleuve.

Le volé se le tint pour dit et se donna garde d'insister. Les incidents de ce genre se renouvelèrent plus d'une fois. Il n'y avait pas de larrons que dans l'équipage, les rives aussi en étaient peuplées. On n'osait naviguer de nuit, crainte de naufrage. Or, dès que la cange était mouillée dans les eaux calmes, entre le courant et la berge, « ces canailles d'Arabes » venaient rôder sans bruit autour d'elle, à la nage, avec des ondulations souples et furtives de poissons, happaient d'un geste silencieux tout ce qui se trouvait à leur portée et disparaissaient sans qu'on sût comme. Le marchand anglais se vit ainsi subtiliser son arquebuse. Couché sur le pont, il ne dormait pas, il avait même les yeux grands ouverts.

— C'est incroyable, racontait-il le lendemain au P. Boucher; j'ai bien remarqué les mouvements des mains de l'Arabe, mais j'ai pensé que c'étaient des souris se jouant sur le bordage du bateau, et je ne m'en suis pas autrement inquiété.

De jour, des scènes plus inoffensives animaient le voyage. Des bandes de jeunes Égyptiens, garçons et filles « tous aussi nus que le doigt », s'attroupaient le long du fleuve et criaient aux passagers :

— *Frangi, korkan* (Français, du pain!)

On leur en jetait aussi près que possible du rivage. Et c'était alors un spectacle des plus divertissants. Tout ce monde se ruait, tête baissée, dans le Nil, s'élançait après chaque morceau de pain, « comme un essaim d'abeilles sur un rameau fleuri ou comme un vol d'étourneaux sur une cire fermenteuse ». L'Anglais surtout s'amusait à ces jeux. Quant au P. Boucher, il se délectait de préférence dans la conversation d'un Abyssin, se faisait expliquer par lui la vie, les habitudes, les vertus incomparables du fleuve sacré, père et nourricier de l'Égypte, « grand comme la Loire quand il dort en son lit, large comme une petite mer quand en débordant il s'éveille ». Cet Abyssin, serviteur ordinaire du Prégent (Prêtre Jean), roi d'Éthiopie, lui décrit les « palus du Nil » qui sont en son pays, dans une vaste plaine où se déversent, à la fonte des neiges, les torrents des hautes montagnes environnantes; il lui dit les merveilleuses propriétés de leur eau limoneuse, comment elle fertilise non seulement la terre, « mais aussi les femmes et les bêtes qui s'en abreuvent ».

Le sixième jour après le départ de Rosette, on débarque à Boulak, distant du Caire d'une lieue française. Le trajet se fait à dos d'âne. Le P. Boucher s'est laissé conter que cette surprenante cité du grand Caire n'a pas moins de trente-quatre mille rues : la plupart sont couvertes et voûtées, « autrement on ne pourrait cheminer par la ville à cause des ardeurs extrêmes du soleil ». Chaque rue se termine par une porte que l'on ferme, à la nuit tombante, pour plus de sécurité. Au seuil des maisons, dès que le soleil se couche, sont allumées de petites lampes, afin de permettre aux gens de vaquer à leurs achats; car, pour éviter les incommodités de la chaleur, on a dû convertir la nuit en jour, et la vie affairée ne commence guère qu'avec le soir. Ces maisons, le plus souvent, sont mal plaisantes par dehors; mais, à l'intérieur, « ce n'est qu'or et azur, satin et velours ». La ville est populeuse, fréquentée de toutes sortes de nations qui s'y rendent « à centaines et à milliers », les unes par la mer Océane, les autres par la mer Rouge. Les bazars y foisonnent. Le marché des esclaves, où les hommes sont parqués d'un côté, les femmes de l'autre, nus, brûlés, liés entre eux par des chaînes, provoque chez le moine un sentiment d'horreur et de pitié. On

palpe et visite le corps de ces misérables créatures « tout ainsi qu'on en fait aux chevaux en notre pays ». Les denrées sont à des prix abordables, sauf le vin, le Grand Turc ayant fait arracher toutes les vignes, de regret, à la mort d'un de ses pachas assassiné dans une orgie. Le bois est encore plus rare que le vin; aussi les habitants s'arrangent-ils, par quartiers, pour cuisiner en commun. Des bouchers ambulants parcourent les rues, avec des moutons écorchés en travers sur les épaules, criant : « *Laham lehabouy !* » (Chair à vendre!) A leurs clameurs se mêlent celles des porteurs d'eau, au nombre, dit-on, de plus de cinquante mille.

Les Pyramides, « que les Égyptiens appellent les montagnes de Pharaon », il semble bien que le P. Boucher ne les a contemplées que de loin et qu'il n'en parle que par ouï-dire. En revanche, il fit au Puits de saint Joseph, enclos dans les murs de la citadelle, un pèlerinage qui faillit lui être fatal. Une loi rigoureuse interdisait aux chrétiens l'approche de ce puits dont les eaux, quelque cinquante ans auparavant, avaient été empoisonnées par des malfaiteurs, restés inconnus, mais qui, dans la pensée des Musulmans, ne pouvaient être que des *roumis*. Tenter d'enfreindre la loi, c'était s'exposer à la mort, sous la forme de cinq cents coups de bâton. Néanmoins, quand un matin le More qui remplissait auprès du P. Boucher les fonctions de *cicerone* lui offrit de profiter d'une absence du gouverneur pour pénétrer dans le château, le bouillant franciscain fut le premier à crier : « En route ! » Le voilà grimpant le raidillon qui mène à la forteresse. Là-haut, il traverse trois ou quatre cours, longe des édifices aux revêtements de marbre, de jaspe, de porphyre, diaprés d'azur et d'or, et arrive enfin à la citerne, taillée dans le roc et munie d'un large escalier tournant par où descendent et remontent sans difficulté les bœufs qui font mouvoir la machine élévatoire, à cent brasses de profondeur. Il n'est pas encore revenu de la magnificence de cet ouvrage et de l'extraordinaire mérite du patriarche qui passe pour l'avoir creusé, que cinq janissaires le cueillent à l'orifice du puits et le traînent vers l'aga, lieutenant du pacha, son remplaçant par intérim. L'interrogatoire est sommaire, et brève la sentence.

— Qui t'a conduit en ce lieu?

— C'est Mustapha, répond piteusement le moine, en désignant le guide.

— Donnez cinq cents coups de bâton à Mustapha, dit l'aga aux janissaires... Après, ajoute-t-il, vous en donnerez autant à l'étranger.

Le More a subi le supplice. Le P. Boucher va le subir à son tour. Déjà les bourreaux l'ont couché à plat ventre, les nerfs de bœuf, levés en l'air, n'attendent pour s'abattre que le signal de l'aga... Mais qui Dieu protégerait-il, sinon ses pieux serviteurs? Un ami de l'aga survient providentiellement, baise les bords de sa robe frangée, tombe à ses genoux et le supplie d'épargner l'Européen, qui a péché par ignorance plutôt que par malice.

— *Koulrouch!* prononce le terrible magistrat. Traduisez : Va-t'en au diable!

Il est à croire que le P. Boucher ne se le fit pas répéter deux fois.

***

Après cette aventure désagréable, le séjour du Caire ne dut plus avoir pour lui grand attrait. Il s'y prélassait, d'ailleurs, depuis deux mois, et en avait probablement épuisé toutes les séductions permises à un mineur observantin. Avant de s'en éloigner pour jamais, il fit une dernière excursion à l'Amateria. C'est une exquise petite bourgade située à un peu plus d'une lieue de la ville. La Sainte Famille y habita, lors de la fuite en Égypte. Elle y a laissé, dans les choses, comme une grâce souriante et comme un divin parfum. L'air qu'on respire est plus léger, et les arbres d'Orient versent une ombre plus fraîche sur une terre plus fleurie, embaumée d'odeurs plus suaves. Les infidèles mêmes entourent d'une vénération attendrie ce lieu de délices, « fortuné secrétaire des mystères de l'amour éternel ». Tandis que le P. Boucher célébrait la messe dans la chapelle qui fut jadis la « chambre du Rédempteur », il lui fut donné de voir plusieurs Musulmans entrer d'un pas cérémonieux, se dépouiller lentement de leurs burnous, et dévotement se plonger dans les claires eaux de la fontaine où la Vierge, dit-on, lavait les langes de son fils. La vertu de ces eaux est tellement réputée que le pacha du

Caire « en envoie quérir tous les matins pour sa bouche ». Mais la merveille du sanctuaire, c'est une pierre « demi-verte, demi-grise », qui forme le rétable de l'autel, et sur laquelle Marie couchait l'Enfant-Dieu, « quand elle était contrainte par les soins du ménage de l'ôter de son sein virginal »; il s'en exhale un arome si pénétrant qu'il n'y a ni baume ni benjoin qui lui soit comparable.

Pour aller du Caire à Jérusalem, le procédé le plus rapide et le moins périlleux était, au XVIIe siècle comme aujourd'hui, de prendre la voie de mer. C'est à quoi l'illustrissime seigneur, Francisco Paruta, consul de Venise, engageait fort notre franciscain, lui représentant sous les couleurs les plus vives tous les risques d'une équipée à travers les solitudes des sables, fécondes seulement en une infinité de fléaux. Ses objurgations furent vaines. Comme, de notre temps, M. Pierre Loti, quoique pour des raisons moins esthétiques, le P. Boucher s'était d'avance tracé son itinéraire par le désert. Il tenait à connaître l'Arabie et n'en voulut point démordre. Le consul eut du moins à cœur de le recommander spécialement au chef de la caravane.

— Seigneur, répondit cet homme, qui se nommait Osman Ali, tout ce que je puis te promettre, c'est de conserver à ton protégé la vie sauve. Les coups de bâtons et les coups de pierres, il faut qu'il s'y attende. Il ne dépend pas de moi de les lui épargner. Je ne l'aurai peut-être pas toujours sous les yeux, car je dois marcher au milieu de ma troupe, et lui sera forcé de cheminer à l'arrière-garde. Pas un More, pas même un Juif n'accepterait de céder le pas à un chrétien. Qu'il se résigne donc dès à présent à l'inévitable. Je veillerai, quant à moi, à ce qu'aucun horion ne lui soit mortel.

Le moine, qui assistait à l'entretien, repartit, non sans quelque ironie :

— Je suis prêt à tout endurer, selon qu'il plaira à Dieu et à messieurs les Mores.

La caravane se compose de cinq à six cents voyageurs. Il faut compter dix-huit journées de route. Pour la somme de vingt écus, un moukre loue au P. Boucher un chameau qui le portera, lui, ses hardes et sa provision d'eau et de biscuit. Il entonne, au lever du camp, le psaume de l'Exode : *In exitu*

Israël de Egypto; mais à cet hymne de joie succéda bientôt le cantique d'angoisse : *Heu mihi! habitavi in tabernaculis Arabum...* Ses tortures commencèrent par la soif. On cheminait surtout de nuit, et, aux premières chaleurs du jour, on dressait les tentes. Or, pendant que le Père se livrait au repos, le moukre ne se gênait pas pour festiner à ses dépens avec quelques compagnons. En peu de temps la provision de biscuit fut considérablement réduite, et les deux outres de peau de chèvre se trouvèrent, un soir, à sec. Doléances du moine.

— Bah! répondait le moukre, ne vous mettez en peine de rien. Il y a de l'eau dans les puits.

En attendant, il fallait avaler désespérément sa salive. Et, lorsqu'on arrivait à ces puits — de Birous Melhassan, ou de Birdoudar, ou de Birlah, — les eaux en étaient si saumâtres qu'elles vous « causaient plutôt un vomissement importun qu'un rafraîchissement agréable ». Le Père, écœuré, éclatait en justes reproches. Mais le More, alors, levait sur lui son bâton de chamelier, menaçait de l'égarer, la nuit suivante, loin de la caravane, sans qu'Osman Ali s'en aperçût, et de le faire voler, massacrer même par les rôdeurs du désert. De sorte que le pauvre frocard avait par-dessus le marché à demander pardon à son bourreau, en baisant sa « vilaine barbe, plus sale et plus rude que celle d'un vieux bouc », et en lui disant, avec son plus aimable sourire :

— *Antimelia* (Tu es le meilleur des hommes).

Ce moukre n'était du reste pas seul à le traiter avec ce manque absolu d'égards. Les lousties étaient nombreux à l'arrière-garde. L'un, par manière de plaisanterie, abattait le bonnet du moine; un autre s'amusait à lui donner des soufflets; un troisième lui crachait dans les yeux; tous lui prodiguaient les épithètes les plus flatteuses, l'appelaient traître, pourceau, meurtrier, ennemi de Dieu, paillard, bâtard, chien de chrétien. Il put se convaincre *de auditu* de toutes les richesses de la langue arabe. « O sainte patience, s'écrie-t-il, que je te suis obligé de m'avoir tenu fidèle compagnie en ces durs moments! Si tu m'eusses délaissé, j'étais perdu. »

Il est aisé de concevoir, après cela, qu'il ait médiocrement goûté les harmonies du désert, qu'il n'ait rien vu de ce poème de l'espace et de la lumière dont M. Loti nous a conté, en des

pages éblouissantes, le charme étrange et prestigieux. Une seule particularité lui a paru digne de remarque : les grands épars qui, toutes les nuits, labouraient incessamment l'horizon, si aveuglants qu'on en avait les yeux blessés. Pour le reste, il ne se souvient d'avoir contemplé que « du ciel et du sable », çà et là quelques palmes, des tamarins, des buissons « d'épine sèche », de rares troupeaux errants, des campements farouches de nomades, des routes poudreuses et mouvantes où s'efface à mesure la trace du voyageur. Il se contente d'énumérer les lieux d'étape avec la même hâte qu'il eut de les parcourir. La caravane mit onze jours à traverser ces « vastes et effroyables solitudes ». Le 4 novembre, elle entrait à Gaza. C'est une « ville délicieuse », assise sur le penchant d'une colline, au centre d'une région fertile en toute espèce de fruits. Naturellement, la légende de Samson plane sur tout le paysage. Voici la plaine où il lâcha les trois cents renards à travers les vignes et les moissons, la cime sur laquelle il emporta les portes d'airain de la ville, les ruines du palais dont il fit crouler les murs sur les Philistins. Le pèlerin va marcher désormais dans une sorte de rêve biblique. Le désert de Bersabée lui rappelle les souffrances d'Ismaël, père des Arabes; il y cherche également le genévrier à l'ombre duquel le prophète Élie, « non moins pressé de tristesse qu'oppressé de fatigue », s'endormit en implorant la mort.

On touche presque aux montagnes de Judée. Soudain, des cris d'alarme viennent arracher le franciscain à ses pieuses songeries. Une troupe de Bédouins à cheval, armés jusqu'aux dents, attaque en flanc la caravane. Le P. Boucher, à cause de la place qu'il occupe dans le défilé, est plus exposé que personne. Mais « ces messieurs » dédaignent la menue proie. Ils ont appris qu'au nombre des principaux voyageurs figurait le cadi de Jérusalem, avec son harem d'épouses pompeusement harnachées, selon la coutume des riches Orientales. C'est sur ces malheureuses qu'ils se précipitent et, dès qu'ils les ont dévalisées de leurs « mitres diamantées », de leurs boucles d'oreilles, de leurs carcans, anneaux et bracelets, ils décampent, chargés de toute cette « friperie », sans occasionner d'autre dommage.

De hauts plateaux, un pays sévère, d'aspect grisâtre, aux

contours simples et grands. C'est la Terre Sainte ! Le P. Boucher descend de son chameau, se prosterne contre le sol, l'étreint, le baise, le « caresse ». Son émotion est telle qu'il fond en larmes. Un frisson l'agite ; se cheveux se hérissent ; son cœur se serre ; il ne peut que balbutier d'une voix qui tremble : *Terram tuam benedixisti, Domine !*

*
* *

Une vision réconfortante l'avait accompagné tout le long de son dolent voyage : celle de la Jérusalem terrestre profilant, à l'extrême limite du désert, ses remparts sacrés. Elle se dressait au-dessus des misères présentes dans une sérénité d'apothéose. Il la parait en imagination de toutes les grâces qu'autrefois le prophète Isaïe célébrait en elle. Elle lui apparaissait telle qu'aux plus beaux jours de son histoire, « environnée de lumière, pleine d'allégresse, parfumée des odeurs d'Arabie ». Quand la réalité surgit devant ses yeux, toutes ses illusions, hélas ! s'effeuillèrent. Il ne trouvait qu'une ville attristée, solitaire, « veuve de tous plaisirs, méprisée des passants, déshonorée par les étrangers, opprimée par des Barbares inhumains, profanée par des sacrilèges, abandonnée des princes et des monarques de la chrétienté ». J'allège la tirade, geignante et monotone comme une litanie de deuil. Déjà il se demandait si le mieux n'était point de revenir sur ses pas. Le soleil descendait dans la mer lointaine. Il se coucha en dehors des murs, harassé de fatigue, l'esprit vide, l'âme désemparée. A peine s'était-il endormi, qu'à la mystérieuse clarté d'un songe, il vit se pencher sur son visage le spectre éploré de Jérusalem. Et la cité sainte lui disait : « O toi qui chemines par la route, arrête-toi, je t'en prie, et parle : connais-tu douleur comparable à la mienne ? » Entre elle et lui s'engage un long colloque mystique. Elle l'apitoie, l'ensorcelle de son charme souffrant, le conquiert ; un je sais quel charme émane de sa détresse même ; en ses longs vêtements funèbres, elle semble plus désirable. Le pèlerin s'agenouille à ses pieds, lui promet une revanche prochaine. Là-bas, en Occident, grandit un jeune roi. Que la Palestine tende les bras vers lui : il lui rendra son ancien lustre.

C'est en rêvant d'une neuvième croisade, qui aurait eu Louis XIII pour chef, que le P. Boucher fit son entrée dans Jérusalem, le 9 novembre 1611. Il dut attendre deux heures à la porte l'autorisation du *sangiago*, gouverneur de la ville. Sa licence obtenue, deux janissaires vinrent fouiller dans ses hardes, soi-disant pour s'assurer si elles ne contenaient rien de suspect, en réalité, pour s'en approprier les plus belles. Il était un peu plus de midi quand, guidé par des religieux de son ordre, il vit enfin s'ouvrir devant lui le seuil du couvent de Saint-Sauveur, situé sur le mont Gyon et occupé par des franciscains. Le R. P. gardien, F. Gaudent Saybant, « noble vénitien, homme très pieux, docte et prudent, non moins versé aux affaires du monde que de la religion », lui donna l'accolade, lui souhaita la bienvenue et, après une station à l'église pour rendre grâces à Dieu, le conduisit au réfectoire, où il s'attabla d'autant plus volontiers qu'il n'avait ni bu ni mangé depuis la veille. Au repas, qui fut copieux, succéda la cérémonie du lavement des pieds. Une troupe de pèlerins slaves était arrivée le matin. Le P. Boucher prit place, avec eux, devant le portail de l'église, sur un banc recouvert d'un tapis. Des moines apportèrent l'eau tiède, parfumée de senteurs d'Orient, et le R. P. gardien, revêtu d'une aube de fin lin et d'une étole blanche, lava les pieds de chacun, avec une dévotion si humble, une si douce majesté, que toute l'assemblée en avait les larmes aux yeux. Une procession suivit, à laquelle prirent part les religieux et les pèlerins : on fit le tour des cloîtres, cierges en mains, en chantant le *Te Deum*. Après quoi, l'un des Pères prononça un sermon « d'une bonne demi-heure, en langue italienne », sur ce thème : *Beati oculi qui vident quæ vos videtis*. « De grands prélats, dit-il, de grands seigneurs, de grands personnages de la chrétienté voudraient bien pouvoir jouir du spectacle qu'il va vous être donné de contempler. Mais cela ne leur est point permis. Il est plus facile à un *faquin*, pourvu qu'il ait quelque argent, de visiter Jérusalem qu'à un homme de rang illustre ou de haute naissance. La canaille turque ne se défie pas d'un gueux, tandis qu'il n'y a noise qu'elle ne cherche aux gens d'importance, précédés d'un grand renom ou escortés d'un grand train. » C'est un discours presque identique qu'à deux cents ans de là devait tenir au

somptueux auteur de l'*Itinéraire*, pour le dissuader de tout faste, le P. Juan de la Conception, curé de Jaffa.

Le P. Boucher n'avait pas manqué de se munir, avant de quitter Venise, de pressantes lettres de recommandation pour le R. P. gardien. Il n'eut pour ainsi dire pas à s'en servir. Ses seules qualités personnelles suffirent à lui gagner tout de suite les bonnes grâces de Dom Saybant. Et d'abord il s'exprimait aussi élégamment en italien qu'en sa langue maternelle; puis, c'était un docteur subtil, une intelligence déliée, farcie de choses, habile à se mouvoir aisément au milieu des problèmes théologiques les plus complexes; de plus, un exquis conteur. Le soir venu, quand sur la cour surchauffée l'ombre des bâtiments s'allongeait en une atmosphère de fraîcheur, le patriarche oriental s'attardait à causer avec le moine d'Europe, ou plutôt à l'écouter causer. Pour les reclus, qui sont en même temps des exilés, il n'est que d'entendre évoquer l'air, les horizons du dehors, l'image de la patrie lointaine. Dom Saybant se délectait aux récits du pèlerin, le faisant « revoguer sur la mer, revoguer dans l'Égypte, traverser derechef l'Arabie » par la pensée, riait aux scènes plaisantes, frissonnait, avec un secret délice, aux pathétiques aventures. Il s'intéressait à tout, aux coutumes, aux mœurs, aux façons d'être des nations diverses que le P. Boucher avait fréquentées en ses voyages. Joignez qu'il était Français, ce P. Boucher. Et déjà le prestige de la France existait, déjà il exerçait — et particulièrement en ces contrées du Levant — son extraordinaire fascination sur les âmes. Il me souvient de ce mot d'un négociant des Échelles, à un dîner chez M. Renan : « Qu'on prie Allah, qu'on prie Jésus, là-bas, au fond de toutes les prières, il y a la France. » C'était déjà vrai au XVIIe siècle. Le Père gardien se réjouissait certes de converser avec un religieux qui arrivait de Venise, sa ville natale; mais plus encore se réjouissait-il de ce que ce moine fût Français. Il ne cessait de s'enquérir auprès de lui des caractères de sa race, « des différences et conformités, des antipathies et sympathies qui se rencontrent entre les humeurs italiennes et françaises ». Questions encore passionnantes, et qui ont même plus que jamais leur actualité.

Des réponses qu'y fit le P. Boucher, nous ne savons rien.

sinon qu'elles donnèrent de lui l'idée la plus haute au chef spirituel des franciscains d'Orient. Non seulement il lui offrit sa maison pour tout le temps que durerait son séjour, mais il lui imposa de prêcher l'Avent et le Carême, violentant sa modestie effarée d'un tel honneur. Comme le P. Boucher lui représentait que cet office revenait de droit « aux enfants de la famille de Jérusalem, non à un pèlerin étranger », il lui repartit avec sa finesse d'Italien et son élégance d'homme du monde :

— *Figliole mio, sapiate che la cortesia e una specie d'ingiustitia.*

Le P. Boucher prêcha donc, tantôt à l'église conventuelle de Saint-Sauveur, tantôt à l'église de la Nativité de Bethléem, tantôt au Saint-Sépulcre, où il prononça le sermon de la Passion sur la montagne du Calvaire, faveur « qu'il constituait au rang des plus chères prérogatives qui lui pussent être accordées ici-bas ».

La préparation de ses homélies ne le détourna, du reste, ni de ses curiosités de voyageur, ni de ses dévotions de pèlerin. A peine reposé des fatigues et des émotions du désert, il se mettait à parcourir la ville sainte, avec Baptiste, un Maronite au service des Pères, pour compagnon et pour truchement. *Venite, ascendamus ad montem Domini.* Il commence par escalader la colline de Sion. Un bois de cyprès la couronne et les pentes sont couvertes d'oliviers, de jardins en fleurs qu'anime un perpétuel gazouillis d'oiseaux. Du sommet, on embrasse Jérusalem tout entière et l'horizon de la Palestine et la ligne bleue des montagnes du pays de Moab. Le P. Boucher suit l'une après l'autre les dix stations recommandées à la piété des pèlerins. Voici d'abord la « grande salle à banquet » où eut lieu la Cène; quatre tapisseries historiées en ornent les parois, dont les sujets ne laissent pas d'avoir un caractère plus mythologique que chrétien. C'est ainsi qu'en l'une d'elles est figuré, « au naturel, un Amour, armé d'un carquois azuré et de flèches d'or », avec des yeux de flamme, un visage de soleil, des lèvres de feu; « emmantelé d'un grand voile blanc, il joûte avec une noble dame, nommée Puissance infinie, laquelle porte une robe chamarrée d'étoiles, d'oiseaux, de poissons et de fleurs ». Tandis qu'ils luttent ensemble, une

autre dame survient, qui les apaise et les réconcilie : et c'est la Sapience ineffable, aux cheveux faits de rayons, qui préside à l'harmonie des sphères et des âmes. Ailleurs, il est vrai, c'est le Christ qui occupe la toile : ici, il lave les pieds à ses apôtres; plus loin, il s'élève au ciel, « sur un char triomphal attelé de quatre coursiers »... — A cinquante pas environ du lieu de la Cène se trouve la maison de la Vierge. Il n'en reste debout que deux pans de mur, encore sont-ils fendus de tristes lézardes. Les Turcs, quelques années auparavant, avaient tenté de la rebâtir, d'en faire une demeure privée. Mais les pierres se refusèrent à subir cette profanation. Les parties édifiées pendant le jour s'écroulaient d'elles-mêmes pendant la nuit. — La troisième station est au palais d'Anne, converti en une chapelle du culte arménien. On y montre « un olivier chenu, languissant de vieillesse », au pied duquel la tradition orientale enseigne que le Sauveur fut lié. — Vient ensuite la maison de Caïphe. Un oranger svelte et feuillu marque la place où Pierre renia son maître; et, tout auprès, se voit le tronçon de colonne d'où le coq chanta. A l'intérieur du sanctuaire, la pierre qui sert de table d'autel est celle-là même qui fermait l'ouverture du tombeau du Christ. *Erat quippe magnus valde*, dit saint Marc. Elle est, en effet, fort grande, observe le P. Boucher qui en a soigneusement noté les dimensions, et ce n'est pas sans raison que « la sainte amante Madeleine » demandait avec inquiétude : Hélas! qui est-ce qui nous roulera la pierre qui est à la porte du monument?... — La cinquième station est au lieu où Jésus salua les trois Marie; la sixième, au lieu où fut puni de son sacrilège le Juif qui osa toucher de la main le cadavre de la Vierge, au moment que les apôtres la conduisaient à la sépulture de ses pères, dans la vallée de Josaphat; la septième, à l'église de Saint-Marc; la huitième, à l'église de saint Thomas dont le Turc s'écarte « comme le serpent de la branche du frêne », car, pour peu qu'il se risque à y entrer, il est, paraît-il, assuré de mourir dans les vingt-quatre heures. Deux visites encore, l'une à la maison des enfants de Zébédée, possédée par les Coptes; l'autre à l'église de Saint-Jacques-le-Majeur, siège du patriarcat d'Arménie, et l'on en a fini avec la montagne de Sion.

Le P. Boucher ne la quitte que pour s'engager dans le tracé de la voie douloureuse qui commence au Prétoire de Pilate et aboutit au Calvaire. Elle comporte également dix stations. On se souvient d'en avoir lu l'énumération rapide dans l'*Itinéraire*. Le P. Boucher, lui, y insiste avec force détails. Il a suivi pas à pas « cette montée lugubre et solitaire » dont parle M. Loti ; il y a baisé, dans la poussière, les empreintes, toujours visibles pour ses yeux de croyant, des pieds divins de Jésus. Près de l'arc de l'*Ecce homo*, il déchiffre sur une pierre la parole de Pilate qui s'y est gravée. « Il n'y a que quatre lettres qui paraissent (au moins n'en ai-je pas vu davantage), savoir : un E, un H, un M et un O. » Il se pâme lui-même de douleur, « l'effigie de la mort sur la face », dans l'église dite de la Pâmoison de la Vierge, *Spasimo della Madona*. Chateaubriand ne mit que deux heures à parcourir le chemin sacré : le P. Boucher s'y traîne longuement, avec des larmes, des lamentations que traverse parfois une citation profane, un vers inattendu de Virgile.

Et c'est encore par un couplet emprunté à l'*Enéide* qu'il prélude à la description du Saint Sépulcre. Gagnons avec lui le « temple ». On y accède, du côté du midi, par une « grande place pavée de pierres bien polies ». A gauche du portail s'élève « une belle tour qui jadis servait de clocher, aux amples fenestrages enrichis de colonnes de marbre et de porphyre ». Avant de pénétrer dans l'église, il faut en demander la permission au *sangiago*, qui non seulement détient les clefs, mais encore fait sceller la porte de son grand sceau. La topographie intérieure, telle que la donne le P. Boucher, est des plus exactes et des plus complètes. Il a mesuré la longueur et la largeur de l'édifice, compté les trois cent trente-six lampes qui y brûlent nuit et jour, et dont la fumée s'évapore par la rotonde à ciel ouvert, escaladé les deux galeries superposées que soutiennent quinze gros piliers aux riches revêtements, frôlé, sur tout le pourtour, les étincelantes mosaïques qui ornent les murs, dressé la liste des huit sectes qui se partagent l'immense basilique, et celle des douze stations qu'elle offre à la vénération des pèlerins. De ces stations, la première est à la chapelle des Latins, devant la colonne de la Flagellation, dont il ne reste qu'un fragment,

l'autre moitié ayant été transportée à Rome en l'église de Saint-Praxède. A soixante pas plus loin se creuse l'étroite et obscure prison où le Christ attendit qu'on eût terminé les préparatifs de son supplice. Quand on a passé le lieu où les soldats jouèrent aux dés la robe de la victime, on descend par trente degrés à la chapelle de Sainte-Hélène. Cette pieuse impératrice pleura d'une âme si fervente le trépas du Sauveur que les quatre piliers trapus qui supportent la voûte de son oratoire en ont gardé le don des larmes : on voit sur leur marbre ruisseler un pleur éternel. Onze autres marches conduisent plus avant dans la terre ; nous sommes dans le ravin désigné par Jérémie du sinistre nom de *vallis cadaverum*. C'est ici que les Juifs, espérant dérober à l'humanité le symbole de la foi nouvelle, enfouirent le bois de la sainte croix « parmi les immondices et vidanges de la ville » que l'on avait coutume d'y entasser. Remontons le double escalier : dans la chapelle des Ethiopiens se dresse une colonne de marbre gris, haute de trois coudées, la colonne dite d'*Impropere*, où Jésus fut attaché pendant qu'on le couronnait d'épines. Et maintenant, voici le Calvaire. Le P. Boucher, à mesure qu'il y gravit, se sent « un épouvantement dans l'âme », une horreur glacée, un « pâle tremblement ». Soixante-quatorze lampes éclairent le monticule sacré. Un autel, érigé à la place même du crucifiement, laisse apercevoir le trou qui reçut le pied de la croix, encerclé d'un anneau d'argent « large d'une palme », où sont sculptées en relief les principales scènes de la Passion. Notre franciscain ne tarit pas de détails enthousiastes et minutieux sur ce lieu incomparable, ce centre magnétique de l'univers chrétien. Il y revit moment par moment tout le grand drame. Sa dévotion s'épanche en versets exaltés... Du Calvaire on passe à la Pierre d'Onction où Nicodème et Joseph de Rama embaumèrent de myrrhe le cadavre de Jésus, puis à la chapelle de l'Ange qui sert de vestibule au sépulcre. Laissons le P. Boucher célébrer sa messe dans cette crypte, au risque, nous dit-il, d'être asphyxié, tant la chaleur y est suffocante, même au cœur de l'hiver et à l'heure la plus matinale. La onzième et la douzième stations marquent les points où le Christ apparut une dernière fois à la Madeleine, sous le déguisement d'un

jardinier, et à la Vierge, dans la splendeur de sa résurrection.

Le P. Boucher eut tout loisir de se familiariser avec les détours les plus secrets de la multiple église et d'en explorer les moindres recoins, car il y demeura tout d'abord quinze jours entiers, sans sortir, et y revint plus tard, à diverses reprises, principalement durant les cérémonies de la semaine sainte. Lors de son premier séjour, sitôt chanté matines, sa joie la plus délicate était de s'en aller méditer et prier sur le mont du Calvaire, « au pied duquel est le chœur des Grecs ». Un de ces Grecs, un religieux de l'ordre de saint Basile, avait la voix « la plus belle, la plus douce, la plus claire » qui se pût entendre. Le P. Boucher ne se lassait point d'écouter le « soupirant accent de cette voix,... ses roulements et ses gorgeades tout angéliques »; elle le ravissait « en je ne sais quelles divines considérations », et lui arrachait de délicieuses larmes. Les fêtes de Pâques, qu'il nous décrit par le menu, lui laissèrent une grande impression, mêlée néanmoins de quelque indignation contre la supercherie, en usage chez les chrétiens orientaux, de la « descente du feu sacré ». On sait qu'elle se pratique encore. M. Gabriel Charmes en a fait mention dans son *Voyage en Syrie*. Les patriarches des six nations schismatiques, nous dit le P. Boucher, donnent à croire à leurs ouailles abusées que le samedi, veille de Pâques, un feu céleste, qu'ils appellent en arabe *Ech koudech* (feu saint), leur est apporté par un ange pour être communiqué aux fidèles de proche en proche. Le *sangiago* de Jérusalem accepte de se faire leur complice, moyennant la forte somme. Il arrive vers midi et, en présence de tout le peuple prosterné dans l'attente du miracle, éteint les soixante et une lampes qui éclairent le Saint Sépulcre, après avoir enfermé les six patriarches à l'intérieur du monument. Une heure se passe : les prêtres sont censés en oraison ; la foule se presse, anxieuse, autour du tombeau. Tout à coup une tête se montre à l'une des lucarnes : « Redoublez d'ardeur dans vos prières, crie-t-elle; le feu va descendre! » Et, en effet, les lampes se ravivent comme par enchantement; un bras brandit une torche, par la lucarne; les patriarches clament, en langue chaldéenne : *Choubbo Alloho!* (Gloire à notre Dieu!) C'est alors, parmi les pèlerins, un inénarrable tumulte : chacun se rue pour allumer son cierge à

cette torche. « En moins de temps qu'il ne faut pour dire un *pater* ». l'église s'emplit de feu, de fumée, de hurlements. Les vociférations délirantes des croyants roulent avec un fracas de tonnerre. Il semble, selon la forte expression du P. Boucher, que l'on entende crever les cieux. Des cinq ou six mille chrétiens qui sont là, pas un qui n'agite en sa main « trois ou quatre bougies enflammées », et qui ne s'épuise à crier, jusqu'à ce que le souffle lui manque. On assiste aux scènes les plus étranges. Il y en a qui promènent la flamme sur leur visage, qui la respirent, qui s'y baignent, en quelque sorte, « tout ainsi que ceux qui se lavent la face avec de l'eau fraîche au matin ». Le P. Boucher, de la galerie où il était, vit un Candiote essayer vainement d'éteindre sa barbe en feu. Il est convenu que cet *Ech koudech* ne brûle point, qu'il guérit, au contraire, des maladies que l'on a et préserve de celles que l'on pourrait avoir.

Après le Saint-Sépulcre, le monument le plus important de Jérusalem est l'ancien temple de Salomon, devenu la mosquée d'Omar. « L'esplanade qui l'entoure, écrit M. Loti, toute cette enceinte grandiose et déserte du Haram-ech-Chérif, dont les sentinelles turques gardent les portes, est considérée par les Arabes comme le lieu le plus saint de la terre, après la Mecque et Médine ; jusqu'au milieu de notre siècle, elle était si farouchement défendue, qu'un chrétien aurait joué sa vie en essayant d'y pénétrer, et c'est depuis quelques années seulement que l'accès en est ouvert aux hommes de toutes les religions, — en dehors de certains jours consacrés, et à la condition d'être accompagné d'un janissaire porteur d'un permis du pacha de Jérusalem. » Chateaubriand, qui n'y put entrer, déplore que l'ambassadeur Deshayes, « par un vain scrupule diplomatique, ait refusé de voir cette mosquée où les Turcs lui proposaient de l'introduire ». Le P. Boucher, en sa qualité de simple moine, avait le droit de se montrer moins scrupuleux qu'un ambassadeur, et, un hasard heureux s'étant offert de franchir la redoutable enceinte, il ne se fit pas faute d'en profiter. Il raconte ainsi l'aventure.

Le *muphti*, « patriarche des Mahométans de toute la Palestine », tomba malade au mois de janvier 1612, à un moment où le médecin turc Kakaya Haly et le médecin juif Rabbi

Isaac se trouvaient tous deux absents de Jérusalem. Le mal faisant de rapides progrès, force fut de recourir à frère Jean de Pergame, le médecin du couvent de Saint-Sauveur. Deux envoyés du muphti vinrent en hâte exposer au R. P. custode la gravité de la situation.

— Je ne demanderais pas mieux que de faire plaisir au muphti, répondit le Père; mais, pour arriver jusqu'au lieu où il habite, il faut traverser la cour du temple de Salomon, ce qui est interdit sous peine de mort aux gens de notre religion. Nos moines ne peuvent risquer de perdre la vie pour sauver celle du muphti.

Les envoyés durent s'en retourner avec cette réponse dont la circonspection n'allait pas sans quelque malice. Mais, le soir même, le muphti réitérait sa requête, et cette fois, par la bouche de son premier santon :

— Que le médecin se fasse accompagner d'une autre personne; je jure par mon turban qu'ils vous seront ramenés sains et saufs.

Lorsqu'un Turc jure par son turban, il n'y a plus à douter de sa parole : c'est un serment qu'il ne viole jamais. Le R. P. gardien donna ordre au frère Jean de Pergame de se rendre où on l'appelait et, par faveur spéciale, désigna notre franciscain pour l'accompagner.

— Allez allègrement, mon fils, lui dit-il, car vous verrez aujourd'hui choses rares et non vues.

Ils entrèrent dans la mosquée par une belle et large porte, « élevée au-dessus de la rue de huit degrés de marbre » ; au bout d'une soixantaine de pas, ils atteignirent les appartements réservés au muphti, dans la partie septentrionale du temple, et, après s'être déchaussés, selon la coutume musulmane, ils furent admis à pénétrer dans sa chambre dont les parois étaient peintes d'azur et d'or et dont le parquet était couvert des tapis les plus somptueux. Dans le fond de la pièce, la tête appuyée sur des coussins, gisait un vieillard aux cheveux blancs, à la barbe blanche, la face amaigrie, exténuée par la maladie, mais qui gardait jusqu'en son accablement une « grave, sénile et pastorale majesté ». C'était le muphti. Les deux moines, invités par lui à s'approcher, le saluèrent à la façon turque, le corps ployé en avant, la main droite posée sur le cœur, et prononcèrent le plus dévotement qu'ils purent la formule d'usage, le

salamalik suit ani (La paix soit avec toi, seigneur). Les premiers mots qu'il proféra furent un reproche à l'adresse du médecin.

— Plusieurs rois, princes et seigneurs, professeurs de ta loi, voudraient avoir donné une partie de leurs trésors et richesses pour entrer au lieu où tu es, et voir ce que tu vois sans qu'il te coûte rien, et néanmoins tu t'es laissé prier jusques à trois fois.

Et, comme frère Jean arguait du danger qu'une telle visite faisait courir à un chrétien, il l'assura de nouveau qu'il n'avait rien à craindre; puis, il se mit à le renseigner sur les caractères de son mal. Interrogé sur le régime qu'il suivait d'ordinaire, il répondit :

— Il y a trente ans que je suis muphti... Or, depuis ce temps-là, je n'ai mangé chair ni poisson, ni aucune chose qui ait eu vie, non pas même des œufs, ni bu une seule goutte de vin qui m'est défendu par ma loi; me contentant pour mon manger de légumes, de riz, de salades, d'olives, de figues, et d'autres sortes de fruitages, et, pour mon breuvage, d'eau sucrée, dont je te ferai boire et à ta compagnie, s'il te plaît...

Admirable sobriété, murmurait à part soi le P. Boucher, qui se sentait presque humilié par l'esprit de mortification de cet infidèle. Il n'entendit, d'ailleurs, que les préliminaires de la consultation. Toute son attention était tournée vers l'intérieur du temple où son regard pouvait plonger par la fenêtre. Il s'enhardit à solliciter du muphti la permission d'y jeter un coup d'œil, et le muphti poussa l'amabilité jusqu'à le faire conduire par un derviche dans une petite galerie en surplomb, dans un moucharabieh, d'où il eut toute facilité de contempler, une demi-heure durant, la décoration de l'édifice. Vingt-quatre piliers de marbre en supportent le faîte, « chacun desquels est orné de quatre lampes qui brûlent nuit et jour »; les verrières sont de cristal; les murs sont revêtus de mosaïques où s'entrelacent des figures variées d'animaux et de fleurs. Au reste, ni autel, ni chaire, excepté une espèce d'estrade sur laquelle se place le muphti pour réciter la *Zalu*, l'oraison. Au moment où le P. Boucher se repaissait les yeux de cette vue, le soleil, filtrant à travers les vitraux, allumait mille flammes multicolores dans les pierres transparentes des mosaïques et dans le marbre

poli des colonnes, en sorte que le mystérieux sanctuaire lui apparut comme « un ciel tout parsemé d'étoiles ».

Cependant le bruit s'était répandu aux alentours de la mosquée que deux misérables chrétiens avaient eu l'audace sacrilège d'en franchir le seuil. Quand frère Jean et le P. Boucher sortirent, ils trouvèrent à la porte un attroupement de forcenés, brandissant des poignards et des pierres. N'eût été la présence des janissaires et des santons qui les protégeaient de leur mieux, ils eussent été infailliblement mis en pièces. Encore furent-ils poursuivis jusqu'au couvent des appellations les plus injurieuses, telles que « maudits, excommuniés, porcs », pour ne mentionner que les plus douces.

*
* *

Nous nous acheminons maintenant, avec l'auteur, vers les « saints lieux, circonvoisins de Jérusalem ». Ses premières dévotions, il va sans dire, sont pour le Gethsémani. Dans le flanc de la montagne, du côté de l'occident, est le jardin d'Olivet, « large en carré d'environ soixante pas ». Il est ainsi nommé, « à cause qu'il a toujours été et est encore à présent ombragé d'onze grands et puissants oliviers, qui témoignent par la grosseur et la vieillesse de leurs troncs d'une grande antiquité sur tous les arbres de la Palestine ». De ce jardin, l'on descend par neuf degrés de pierre dans la grotte sombre qui marque l'emplacement où le Christ souffrit les suprêmes angoisses. Elle est entaillée dans le roc : le jour n'y pénètre que par une ouverture pratiquée dans la voûte. « Lieu triste étrangement » et encore tout dolent des affres de la divine agonie. A chaque pas, le pèlerin évoque une des péripéties de la nuit tragique. Ici dormaient, les yeux lourds, les trois disciples favoris. Là, Judas parut, entouré d'hommes d'armes portant des flambeaux, et baisa sur la bouche le maître qu'il avait vendu. Plus bas, voici le « mystérieux torrent de Cédron » et, sur le bord, la roche où Jésus laissa miraculeusement imprimée la trace de ses pieds nus. Sur le penchant du mont, l'ancien village de Gethsémani étale le désolant spectacle de ses masures effondrées; au creux du ravin s'ouvre le tombeau de la Vierge dans lequel on s'en-

fonce par un escalier de quarante-huit marches. Douze lampes en éclairent l'intérieur : une d'elles est pieusement entretenue par les Musulmans qui professent envers cette crypte autant de vénération que les chrétiens. D'autres tombes suivent, antiques sépultures des rois de Juda. La vallée de Josaphat déroule devant nous son paysage funèbre et ses particularités saintes. Nous passons de la fontaine de Siloé, dont les eaux, dit le prophète, coulent en silence, à la fontaine du Dragon où il est de tradition que la Vierge venait laver les langes de son Fils. Non loin est le champ d'Hakeldama, stérile morceau de terre, remarque le P. Boucher, qui a suffi à payer le sang d'un Dieu ; le bon moine en a mesuré la contenance et ne lui a trouvé que seize pas de large sur vingt et un pas de long... Mais poussons avec lui jusqu'à Béthanie, qui n'est guère qu'à trois quarts de lieue de Jérusalem. C'est un « petit bourg situé en un délicieux terroir, jadis le séjour de Lazare, ami de Jésus, aujourd'hui un sauvage repaire d'Arabes, une hideuse caverne de voleurs ». On y montre les ruines d'un édifice d'importance qu'on estime avoir été le « château » de Lazare. En ruines aussi est la maison de la Madeleine, mais il y fleurit, en plein mois de janvier, des anémones d'une senteur unique, si suave, qu'elle fait songer aux précieux aromates que la pécheresse répandait autrefois sur les pieds du Galiléen. Le P. Boucher en rapporta à Saint-Sauveur une gerbe dont sa cellulle demeura parfumée pendant plusieurs semaines.

A Béthanie se terminèrent ses excursions dans le voisinage immédiat de Jérusalem. Mais c'était surtout Bethléem qu'il brûlait de visiter. « De tous les voyages que font les pèlerins dans la terre sainte, il n'y en a aucun qui leur donne autant de contentement et d'allégresse intérieure que celui de Bethléem. » Le jour où il put se mettre en route, sous la garde de quatre Turcs, armés les uns d'arquebuses, les autres d'arcs et de flèches, il exulta. La troupe sortit de Jérusalem par la porte de Jaffa, descendit la pente de la montagne de Sion, passa devant la Piscine Supérieure et s'engagea dans les sentiers des vignes que de hautes tours gardent, au temps des vendanges, contre les pillards. Au pied du térébinthe de la Vierge, on fait halte pour y cueillir quelques rameaux. On longe ensuite le monastère de Saint-Hélie, occupé par des

caloyers grecs et ceint de bastions comme une forteresse; puis la citerne des Trois-Rois, où l'étoile de Noël apparut aux mages: puis les décombres de l'antique guérite de pierre du haut de laquelle Jacob veillait sur ses troupeaux: enfin, le sépulcre de Rachel, édifié en forme de dôme soutenu par quatre piliers, et que les Turcs ont converti en mosquée. Là commence la plaine d'Ephrata, une « champagne forestière », aux jours de David, maintenant un désert de pierres, hérissé de broussailles. Un cirque de montagnes ferme l'horizon; sur le sommet de l'une d'elles, Bethléem groupe ses maisons, peu gracieuses à voir, de petite bourgade mal bâtie. On y accède par une série de terrasses plantées d'oliviers et de figuiers. Et tout de suite le P. Boucher de courir à l'église de la Nativité. Un escalier de vingt-cinq marches et une étroite galerie souterraine conduisent à la grotte sainte. Une dalle de marbre blanc, incrustée en son milieu d'un superbe fragment de jaspe vert, désigne aux croyants l'endroit précis où Jésus vint au monde. Elle est protégée par une toile d'or que l'on soulève pour permettre aux visiteurs d'y appliquer leurs lèvres. Sitôt qu'on s'en approche, « on ressent un je ne sais quel attendrissement de cœur, si doux et si agréable, qu'on fond tout en larmes et en pleurs ». Trois autres marches mènent au Saint-Praesepe, « qui fut le berceau du Roi des rois ». Le P. Boucher eut l'honneur, à ses yeux inestimable, d'y célébrer la messe par vingt fois et d'y prêcher aux fêtes de Noël.

A deux cents pas de l'église est une seconde grotte, placée sous le vocable de Notre-Dame et dont la terre est réputée jouir d'une propriété miraculeuse. Broyée, elle se réduit en une poudre blanche comme de la farine. Quand une nourrice sent tarir son lait, elle n'a qu'à en répandre quelques pincées dans son breuvage pour que ses mamelles redeviennent incontinent fécondes. Aussi appelle-t-on cette terre *latte della Madona* (le lait de la Madone); et les chrétiens orientaux ne sont pas seuls à y avoir recours : les Turcs eux-mêmes en font usage.

Non loin, se trouve le petit village de Beth-About, habité par une tribu de Bédouins. Il offre cette particularité qu'en aucun temps on n'y compte plus de trente « chefs de ménage ». Tous ceux qui excèdent ce nombre meurent mysté-

rieusement dans un délai de deux ou trois jours. Par suite de quelle fatalité? On ne sait. Le P. Boucher ne manqua pas de s'en informer, mais la raison qui lui fut donnée ne le satisfit point, et il la passe sous silence. Il n'y a que deux cents pas de Beth-About au lieu qu'on appelle *I Pastori* (Les Pasteurs). C'est là que les bergers de l'Évangile faisaient paître leurs troupeaux, lorsque l'ange leur vint annoncer la naissance du Sauveur.

Le Jardin Clos et la Fontaine Scellée (*Hortus Conclusus*, *Fons Signatus*) sont distants de Bethléem d'environ deux milles. Celle-ci se compose de trois sources qui remplissent de leurs eaux trois piscines creusées l'une en contre-bas de l'autre et dont le trop-plein s'épand à travers le Jardin Clos, ainsi nommé à cause des sourcilleuses montagnes qui le ferment vers l'est, le sud et le septentrion. Salomon se plaisait en ce séjour et prit soin de l'embellir. Entre autres travaux, on lui attribue la construction d'une série d'aqueducs destinés à amener jusqu'à Jérusalem l'eau de la Fontaine Scellée, de la Fontaine Vierge, comme parle le P. Boucher, qui voit dans ses trois sources le mystique symbole de la Trinité, source des grâces éternelles.

Le retour de la caravane se fit par les montagnes de Judée. On traverse d'abord la bourgade de Bethicella, funeste aux Musulmans, qui ne s'y installent que pour être aussitôt frappés de mort surnaturelle, s'ils n'ont la précaution de se convertir à la foi chrétienne. On entre ensuite dans la vigne *sorek*, la vigne « élue », renommée entre toutes pour la délicatesse de son fruit et qui donne le *korsravium*, le vin dont la douceur enivre. Au milieu de la vigne se voient les ruines de la maison de Dalila, perfide épouse de Samson; et, sur ses confins, on peut se désaltérer à la fontaine où l'apôtre Philippe baptisa l'eunuque de Candace, reine d'Éthiopie, comme il descendait vers Gaza pour s'en retourner en son pays. « L'eau est bonne, belle, claire à merveille et coule avec un murmure si mélodieux » qu'on ne saurait rien ouïr « de plus agréable, en matière de fontaines ». On arrive peu après à Joram, dans un admirable décor « de montagnettes fertiles, de fécondes vallées, de coteaux vineux ». Quant à la ville elle-même, elle offre le spectacle le plus lamentable. Ses murs n'ont plus pour hôtes que les corbeaux et les chats-huants, et les aspics,

les serpents y peuplent les caves. En l'espace de vingt années, elle n'a pas été pillée moins de sept fois, un jour par les Bédouins et le lendemain par les Turcs. Elle est bien le triste seuil qui convient à ce farouche désert de Judée où se retira Jean-Baptiste. Il vécut là, n'ayant pour abri qu'une grotte percée dans le flanc des monts, où l'on visite encore, après une pénible escalade, la pierre, longue de six pieds et large de trois, qui lui servait de couche. A une lieue du désert, s'élève la cité de Juda, sur une colline en forme de croissant à laquelle on accède par des terrasses ornées de jardins et plantées des plus gracieux ombrages. C'est la ville consacrée par l'épisode de la Visitation. Les pèlerins ont coutume de la saluer du chant du *Magnificat* dont la vierge y composa les paroles. Le P. Boucher faillit y être victime d'une assez drôle de mésaventure. Il s'était attardé à prier dans l'église et avait laissé s'éloigner sa compagnie. Quand il voulut sortir à son tour, il se trouva, à la porte, nez à nez avec une Bédouine qui obstruait tout le passage :

— Chien, lui dit-elle aimablement, en le saisissant par le bras, donne-moi de l'argent.

— Madame, je n'ai pas d'argent, répondit le moine avec douceur.

Mais elle, menaçante :

— Hâte-toi de m'en bailler.

Pensant la contenter, il tire de sa poche un demi-pain blanc qui lui restait de son déjeuner. La mégère prend le pain, mais continue à barrer la porte. Impatienté, le P. Boucher la bouscule. Elle alors de lui sauter au visage et de l'empoigner par la barbe :

— Si tu passes plus avant, je m'en vais crier si haut que je ferai accourir à moi tous les habitants de la ville, auxquels je dirai que tu m'as voulu forcer, et je te ferai brûler tout vif.

Le moine se mit à courir, en appelant ses coreligionnaires à son secours, poursuivi par la Bédouine qui, de son côté, « hurlait comme une louve et beuglait comme une vache ». Le tumulte fut grand dans la ville. Les autres pèlerins arrivèrent heureusement à temps pour arracher leur compagnon aux mains des Mores, mais encore leur en coûta-t-il force sequins. En ce pays, observe le P. Boucher, tout finit par de l'argent.

C'est aux approches de Noël qu'il convient de visiter Bethléem : pour se rendre au Jourdain et à la mer Morte, il est bon d'attendre Pâques. A ce moment, Jérusalem regorge de pèlerins. On peut ainsi s'organiser en nombreuse caravane capable d'en imposer aux bandes d'Arabes pillards qui hantent ces lieux, capable aussi de fournir une contribution suffisante pour décider le *sangiago* à être du voyage. Car on lui demande généralement d'en être, avec son escorte de deux cents arquebusiers, et, selon la pittoresque expression du P. Boucher, ces gens-là ne se dérangent pas « pour des coquilles ». En l'année 1612, le chiffre des pèlerins ne s'éleva pas à moins de quatre mille, dont chacun, avant de se mettre en route, versa entre les mains du *sangiago* la somme de trois écus, de sorte que ce personnage, en une semaine, « gagna douze mille écus pour se promener ». C'étaient les beaux jours du gouverneur de Jérusalem. On quitta la ville, un mardi matin, par la porte d'Ephraïm; et, vers le soir, on campait sur les bords de la mer Morte, dans une grande plaine, « à l'enseigne de la lune ». Qui pourrait croire que ce séjour a été jadis semblable au paradis du Seigneur, *sicut paradisus Domini* ? C'est, aujourd'hui, « le lieu le plus sauvage qui soit en toute la nature » : une mer « noirâtre », « puante », « ayant plutôt la forme de fange que d'eau ». On l'appelle, non sans raison, « mer de solitude »; les poissons même n'y sauraient vivre. Non seulement elle « est pleine de corruption, mais elle corrompt tout ce qui l'avoisine ». A deux lieues à la ronde, tout est stérile ; pas un brin d'herbe ; une terre brûlée, calcinée, couleur de cendre ; les eaux des citernes ont goût de soufre et, au lieu d'apaiser la soif, ne font que l'irriter. Les pierres elles-mêmes « brûlent comme un bois sec ». Le P. Boucher s'étant plaint du froid de la nuit, les serviteurs firent un bûcher avec un amas de cailloux et y mirent le feu : une flamme tortueuse monta, jaune, rouge, bleue, mais d'une odeur insupportable.

Le mercredi, dans la matinée, la caravane touchait à la rive du Jourdain. Le fleuve n'est pas plus large que « le Loir ou la Sarthe », mais que de grands souvenirs il évoque, depuis les temps où les Hébreux le franchirent, pour entrer dans la terre de promission, jusqu'au jour où le Christ le

sanctifia « par l'attouchement de son corps précieux, en l'institution du baptême » ! On marcha le long de ses bords, durant trois lieues, à travers la plaine de Jéricho, qui aboutit à la mer Morte et à l'extrémité de laquelle se trouve la « solitude de saint Jérôme ». Les haltes consacrées sont Galgala, où cessa de tomber la manne — Jéricho, l'antique cité des Palmes devenue, à cause de sa tristesse présente, la cité des Cyprès, — la fontaine d'Élisée, qui coule au pied de la montagne de la Quarantaine, de la haute et farouche cime où Jésus jeûna quarante jours et quarante nuits. La plupart des pèlerins se souciaient peu d'escalader cet âpre sommet, surtout ayant appris que deux Bédouins, postés aux abords de la grotte où se retira le Christ, n'en permettaient l'accès que moyennant un sequin par tête. Le *sangiago* commença par débusquer les deux drôles, puis força les pèlerins à faire l'ascension.

— Je jure par mon prophète, dit-il, que, puisque j'ai pris la peine d'y aller, vous y grimperez à votre tour.

Tant pis pour ceux dont la dévotion reculait devant le vertige. La peur de la bastonnade vint s'ajouter à la crainte de Dieu. Ils durent accomplir le périlleux exercice, cramponnés au flanc du mont, « tout ainsi que des patelles » aux rochers des plages. Il va sans dire que l'ardeur infatigable du P. Boucher n'eut pas besoin d'être stimulée de la sorte. Il s'était hissé des premiers vers la grotte, heureux d'y baiser dans la pierre la trace de la nuque, des épaules, du dos et des cuisses du Sauveur.

Rentré le jeudi saint à Jérusalem, il en repartit le lundi de Pâques, « pour aller en Emaüs, à présent tout ruiné ». Ce fut sa dernière excursion en Palestine. L'heure était venue de rebrousser chemin vers la chrétienté. Il prit congé du R. P. gardien, « je ne sais pas avec quelles paroles, mais je sais bien de quel cœur », reçut de lui des attestations fort flatteuses où étaient mentionnés, en latin, les endroits qu'il avait visités et les offices qu'il avait remplis, vaqua, non sans regret, à ses préparatifs de retour, et s'éloigna en pleurant « de la sainte cité de Jérusalem, le trentième d'avril, qui était le lendemain de Quasimodo, en la compagnie de vingt-huit pèlerins de divers royaumes », dont la plupart devaient suc-

comber en route. Lui-même faillit laisser ses os sur la route de Jaffa : un Bédouin nomade allait le percer de sa lance, s'il n'avait eu à lui offrir une outre de vin en guise de rançon. A Jaffa, les voyageurs traitèrent avec un Grec schismatique, qui leur prit tout ce qu'il voulut, pour se faire transporter à Tripoli de Syrie. On les embarqua dans une « *yerme* toute rapetassée », avec, pour équipage, trois matelots qui n'entendaient rien à la navigation. Ils passèrent à Césarée, relâchèrent à Caïphas, pour éviter d'être assaillis par un corsaire, firent escale à Tyr, à Sidon et séjournèrent quinze jours à Tripoli. Le P. Boucher mit à profit ces quinze jours en allant visiter le Liban. Il y distingue quatre zones de montagnes superposées. La première est « délectable, émaillée de jardins, ornée de fontaines, copieuse en blés, en vins savoureux ». La seconde, au contraire, est « âpre, pierreuse », traversée de précipices, hérissée « d'arbres stériles ne produisant que des épines dures et pointues ». On ne l'accoste qu'à grand'peine et à grand péril. Mais on est largement dédommagé, sur le plateau, par la région qui porte à juste titre le nom d'*Eden*, patrie des délices les plus aimables et des plus exquises voluptés. Ce ne sont de toutes parts que gazouillements de sources, chansons d'eaux courantes, mélodieux ramages d'oiseaux. La troisième zone est celle des pâturages : là s'engraissent les aumailles et les veaux du Liban, dont il se fait un commerce si considérable. Plus haut, enfin, c'est l'inaccessible domaine des neiges éternelles. Les fameuses forêts de cèdres occupaient autrefois le pied de ce quatrième versant. Le P. Boucher a compté les arbres qui restaient, et il en a trouvé vingt-trois, pas un de moins, pas un de plus. De ces hauteurs solitaires et glacées, descendent une infinité de torrents, célèbres dans l'Écriture pour leur impétuosité. Le plus sauvage, le plus assourdissant est le Nahar Cadicha ou « fleuve saint », ainsi appelé à cause des pieux anachorètes qui vinrent en grand nombre s'installer sur ses bords, dans d'étroites cellules, taillées comme des sépulcres au flanc du roc et dont la plupart ont subsisté jusqu'à nos jours. C'est aussi sur une de ses rives que s'élève le monastère de Canubi, qui est habité par des religieux de l'ordre de Saint-Antoine et qui a le patriarche du Liban pour abbé. Le P. Boucher ne manqua pas de s'y rendre, malgré

l'effroyable précipice par lequel on y descend, et reçut du patriarche maronite, Iohanna Mignedan, l'accueil le plus empressé. Il y goûta, en particulier, d'un vin du cru dont le suave et généreux bouquet lui fit oublier en un instant toutes ses fatigues. — A Bechuraï, il vit le prince du Liban, à peine âgé de cinq ou six ans, et qu'un serviteur portait dans ses bras. La princesse-mère, informée du passage des *Frangis*, leur fit servir une délicate collation à laquelle assista le jeune prince et qu'il égaya de ses grâces enfantines.

Sur la fin de mai, le P. Boucher était de retour à Tripoli et ne tardait pas à voguer vers la Sicile. Outre qu'il était à bout de forces, une forme singulière de nostalgie le travaillait : il brûlait d'envie d'ouïr le son des cloches, depuis un an qu'il en était privé. Le voyage fut des plus pénibles. On mettait quinze jours à faire six lieues. La chaleur était torride et l'on manquait d'eau potable ; quant à la nourriture, elle était telle qu'elle vous donnait des nausées : la viande était « entrelardée de gros vers » et le biscuit « avait de la barbe ». Joignez les alarmes continuelles, la peur du pirate barbaresque, dès que surgissait à l'horizon quelque voile. Le P. Boucher restait la plupart du temps étendu sur le pont, sans pouvoir se lever, tant il se sentait affaibli, exténué. Dans les parages de la Sicile, il rencontra les galères maltaises qui croisaient dans ces eaux, sous le commandement de monseigneur le chevalier de Vendôme. Ce gentilhomme eut la courtoisie de le prendre à son bord, de sorte que sa traversée s'acheva dans des conditions plus favorables. De Syracuse il gagna Naples, puis se rendit par terre à Rome, où il se fit un devoir d'aller saluer le cardinal de La Rochefoucauld et le seigneur de Brèves, ambassadeur du Roi très chrétien, poussa jusqu'à la sainte Assise, « lieu natal du bienheureux Père de son ordre », s'embarqua derechef à Gênes, rentra en France par Antibes, visita la Sainte-Baume et le désert de la Madeleine, et se dirigea vers la Touraine par Lyon, pour y attendre que son supérieur provincial lui désignât une retraite où se reposer des fatigues de son pèlerinage et vivre pieusement des merveilleuses visions qu'il en avait rapportées.

Son livre se termine par des considérations sur les divers peuples avec lesquels il s'était trouvé en contact, suivies de

quelques conseils pratiques à l'usage de ceux de ses lecteurs qui tenteraient de refaire après lui le voyage de Palestine. On sait maintenant ce qu'il faut penser de sa relation et si elle présente quelque intérêt. Écrite avec un art naïf et sincère, elle eut la fortune qu'elle méritait. De nombreux exemplaires s'en répandirent dans les provinces. Celui que j'ai eu entre les les mains a, pendant plus de deux siècles, fourni le texte des méditations du soir dans une famille de paysans bretons. Un de ses possesseurs, un tisserand, s'appliqua même à le traduire en vers, dans l'idiome local. C'est une preuve de l'estime en laquelle on tint longtemps cet ouvrage et des précieuses voluptés d'âme que beaucoup surent y trouver. Les récits du P. Boucher ont enchanté nos pères. On nous a donné, depuis lors, de la Terre Sainte, des images plus grandioses ou plus pénétrantes, mais non de plus véridiques ni de plus ingénues.

A. LE BRAZ

UNE

PATRICIENNE DE LA RENAISSANCE

JEANNE D'ARAGON

Qui ne la connaît pour s'être attardé longtemps au Louvre devant le portrait que Raphaël a laissé d'elle !

Svelte, noble et quelque peu altière, le visage tourné de trois quarts, Jeanne d'Aragon est assise en un décor somptueux qu'une loggia prolonge au fond vers des jardins. Sous un baldaquin, dans l'ombre, un trône porté par deux chimères rappelle qu'un sang royal coulait dans les veines de cette patricienne.

La tête, du contour le plus pur, est coiffée d'une large toque de velours nacarat constellée de pierreries. Sous le front lumineux et dégagé, deux grands yeux bleus, d'une flamme un peu voilée, regardent vers la droite. Exquis est le dessin du nez et de la bouche ; superbe est la chevelure blonde qui se répand sur le col en boucles soyeuses.

La robe, du même velours que le chapeau, et rehaussée d'agrafes émaillées, déroule jusqu'au bas du cadre la pourpre chatoyante de ses plis, tandis que le corsage, hardiment décolleté, laisse deviner, sous une guimpe de tulle d'or, le modelé des seins.

Rien de plus gracieux que cette tête, de plus fin que les attaches de ces membres, de plus souple que ce corps de jeune fille, à la gorge mûre, aux hanches déjà fières, fleur ouverte mais intacte, la plus noble et la plus délicate fleur de chair qu'on puisse imaginer.

Mais l'impression morale qui se dégage du portrait séduit plus encore. C'est la jeunesse elle-même, respirant avec sérénité les senteurs printanières de la vie et les épandant autour d'elle dans le rayonnement de sa beauté. Sur ces traits si purs, la souffrance ni la réflexion n'ont marqué leur empreinte. La passion non plus n'a pas effleuré cet être charmant, chez qui la pudeur de la vierge tempère encore les sensations de la femme.

Et c'est pourquoi cette figure a pu sembler à certains critiques inexpressive et froide. C'est une âme qui n'a pas encore parlé. C'est une destinée à son aurore. C'est l'aube d'une belle vie, le matin d'un beau jour.

Un mystère plane sur les circonstances dans lesquelles, en 1518, Raphaël exécuta ce tableau. Il en avait été chargé par un des Médicis, probablement Laurent II, duc d'Urbin, qui, désirant gagner la faveur de François Ier, ne crut pas y pouvoir plus sûrement parvenir qu'en lui offrant le portrait d'une jeune fille qualifiée déjà « la plus belle princesse de son temps ».

Une phrase de Vasari, dont il semble qu'on ait exagéré l'importance, donne lieu de croire que Jules Romain aida Raphaël dans son travail. Quelles furent la part du maître et celle du disciple? Les critiques ont maintes fois tenté de l'établir, et toujours sans succès. Les uns ont prétendu que Raphaël aurait peint sur un carton de son élève et sans avoir jamais vu le modèle ; d'autres ont soutenu que l'exécution entière serait de Jules Romain, d'après une simple esquisse du Sanzio. Vaines discussions. Un chef-d'œuvre est là, dans lequel la main et la pensée du maître se révèlent en toute évidence[1].

Quand Raphaël le conçut, il était à l'apogée de la gloire et

1. Voir sur ce tableau la belle étude de M. Gruyer, au tome I de *Raphaël, peintre de portraits*, p. 170 et suivantes.

du génie. Il venait d'achever ses plus glorieuses madones, ses *Stanze*, ses *Loges*, sa *Galatée* et sa *Psyché* de la Farnésine. Deux ans à peine le séparaient de la mort, l'excès du travail créateur, les plaisirs, une extraordinaire ardeur de vivre ayant épuisé prématurément ses forces. Et pourtant il gardait dans les yeux et dans l'âme la fraîcheur d'impression, la divine fleur de jeunesse de ses premières œuvres florentines.

De tant de qualités, la jeune patricienne qui posait devant lui n'était pas indigne. Quelques années encore et, déployant son harmonieuse nature, elle allait personnifier aux yeux de ses contemporains la beauté féminine accomplie, réaliser par un mélange unique de perfections corporelles et d'élégances morales l'image idéale que la Renaissance s'était faite de la femme.

Telle, en effet, nous apparaît Jeanne d'Aragon, dans des documents peu connus jusqu'à ce jour, et qui, illustrés pour ainsi dire par le portrait de Raphaël, nous permettent d'étudier la société italienne du XVIe siècle, à son heure la plus radieuse, sous l'une de ses formes les plus originales et les plus raffinées.

*
* *

Jeanne d'Aragon avait pour père le duc de Montalto, fils naturel de Ferdinand Ier, roi de Naples.

On ne sait rien de sa jeunesse qui s'écoula, sans doute, pareille à celle des jeunes filles nobles d'alors. Élevées au couvent ou dans un appartement réservé de la demeure paternelle, elles attendaient le jour du mariage pour paraître dans le monde. On leur enseignait les lettres classiques, les belles manières, la musique et la danse. On voulait que les Saintes Écritures leur fussent familières; mais on n'attachait pas moins de prix à leur faire connaître Virgile, Horace, Platon (traduit en latin) et Sénèque. Les maîtres de la poésie italienne achevaient d'orner leur esprit. « La lecture de Dante et de Pétrarque, écrit Lodovico Dolce dans son *Instituto delle donne*, est indispensable aux jeunes filles: car l'un enseigne la philosophie et les vertus chrétiennes, l'autre professe

le plus pur et le plus honorable amour. » Enfin, la science paraissait alors un bien si précieux qu'on n'hésitait pas à leur en donner les notions premières.

Par une exception heureuse, l'extrême licence qui régnait dans les mœurs n'atteignait pas les jeunes filles. En général, elles vivaient chastes et respectées, se préparant dans la retraite et dans l'étude aux grandes destinées que la vie réservait alors aux femmes.

En 1518, Jeanne d'Aragon, âgée de dix-sept ans, reçut pour fiancé Ascanio Colonna, prince de Tagliacozzo.

Né vers 1495, il appartenait à cette puissante maison romaine dont les querelles avec les Orsini se mêlaient depuis plus de trois siècles à l'histoire de la Ville Éternelle. Il était le frère de la marquise de Pescaire, Vittoria Colonna, que sa passion pour son mari et l'austère amour de Michel-Ange ont immortalisée.

Le mariage de Jeanne et d'Ascanio fut célébré à Rome, le 5 juin 1521.

A cette époque, si fertile en vicissitudes et en catastrophes, peu d'existences furent plus agitées que celle dont Jeanne d'Aragon allait partager les destinées.

C'est en vrai Colonna qu'Ascanio fait son entrée dans l'histoire. Depuis qu'un ancêtre avait osé porter la main sur Boniface VIII, l'orgueilleuse famille gibeline ne s'était jamais inclinée qu'à demi devant la majesté pontificale et gardait le souvenir de l'attentat d'Anagni comme un titre de gloire. En 1526, un conflit s'étant élevé entre le pape Clément VII et le cardinal Pompée Colonna, celui-ci réunit, près d'Albano, une armée de trois mille hommes de pied et huit cents chevaux, et la lance sur Rome. Ascanio la commande. De nuit, il franchit les remparts de la ville, s'avance jusqu'au Vatican, et, tandis que Clément VII effrayé s'enfuit au château Saint-Ange, il laisse, trois heures durant, ses troupes dévaster l'Église métropolitaine du monde et la résidence du Saint-Père.

L'année suivante, lorsque les Impériaux, conduits par Bourbon, s'emparent de la Ville Éternelle, il est encore là, avec tous les siens, accourus en hâte pour jouir de l'humiliation de Clément VII terrassé.

Quelques mois plus tard, il est à Naples, qu'il défend contre l'armée de Lautrec et l'escadre de Filippo Doria. Le 8 juin 1528, il est pris dans la déroute de la flotte impériale à Capo d'Orco, près de Salerne. Mené captif à Gênes, il intrigue si habilement qu'il détache de l'alliance française le grand *condottiere* de la mer, André Doria, et qu'il le gagne au parti de l'Empereur. Libre alors, il revient à Naples qu'il enlève aux Français ; puis il pacifie les Abruzzes.

La crise politique que l'Italie traversait depuis quarante ans avait si profondément altéré les caractères et troublé les consciences que toutes les notions morales étaient renversées. L'idée de la patrie italienne était morte : seule peut-être, la grande âme de Michel-Ange la concevait encore. L'intervention étrangère apparaissait à tous comme une nécessité, à quelques-uns comme un bienfait ; quand on luttait ce n'était plus pour le principe de l'indépendance, mais pour la forme de la servitude.

Ainsi s'explique, sans doute, le zèle avec lequel Ascanio Colonna servit la cause impériale lors du mémorable siège de Florence, en 1529. Les actions d'éclat qu'il accomplit dans cette circonstance poussèrent si haut son illustration militaire que Charles-Quint, faisant peu après son entrée solennelle à Rome, lui conféra l'honneur de porter à ses côtés le globe à croix d'or, symbole du monde.

Dès lors, Ascanio est le chef puissant, heureux et respecté des Colonna. A la gloire qu'il s'est acquise par les armes, Jeanne d'Aragon ajoute le prestige de son esprit et de sa beauté.

Tout lui sourit donc, et la fortune semble acquiescer à ses moindres désirs, quand soudain il reçoit, en la personne de sa sœur cadette, Livia, confiée à sa garde, une injure mortelle.

Un sien cousin, Marzio Colonna, ayant vainement sollicité la main de la jeune fille, se concerte avec Pierluigi Farnese, bâtard de Paul III, enlève de vive force celle qu'on lui refuse, la conduit au Palais Sulmona et l'épouse sur l'heure. Ascanio, furieux, bondit au Vatican et demande réparation immédiate de ce rapt. On l'éconduit. Alors il se révolte et prend les armes.

Dès le début, la chance des combats tourne contre lui.

Toutes les forteresses des Colonna, Pagliano, Rocca di Papa, Ceciliano, Roviano, tombent l'une après l'autre aux mains des Farnèse.

Mais en 1549 Paul III meurt. Pendant la vacance du Saint-Siège, Ascanio reprend les villes qui lui ont été arrachées ; et Jules III n'ose l'inquiéter.

Six ans plus tard, nouvel orage. Paul IV a ceint la tiare, et l'un de ses premiers actes est de citer le chef des Colonna devant la Chambre apostolique pour rendre compte de sa conduite. Édifié sur l'impartialité de ses juges, Ascanio refuse de comparaître. Il est jugé par défaut, déclaré anathème, excommunié lui et les siens, privé pour jamais « de ses titres, dignités, privilèges, fiefs, domaines, possessions, châteaux, forteresses, de tous ses biens et honneurs, quelle qu'en soit la nature ». Pour justifier la rigueur de ces peines, la bulle qui les édicte rappelle avec horreur les antiques méfaits des Colonna, leur orgueil indomptable, leurs attentats répétés contre la puissance du Saint-Siège et la majesté des papes. Il est évident qu'Ascanio paie pour toute sa race : ce n'est pas un coupable qu'on punit en lui, c'est un adversaire qu'on écrase. Et Paul IV trahit les sentiments qui l'inspirent, quand il s'attribue les paroles du Psalmiste : « Tu marcheras sur l'aspic et sur le basilic ; tu fouleras aux pieds le lion et le dragon[1] ».

Tandis que les foudres spirituelles et temporelles éclatent sur sa tête, Ascanio cherche asile à Naples. Traité en prisonnier plutôt qu'en réfugié, il meurt mystérieusement le 24 mars 1557.

Jeanne d'Aragon survécut vingt ans à son époux, entourée d'hommages, gardant jusqu'à la fin le prestige d'une beauté que l'âge transformait sans l'altérer.

Avant de mourir, il lui fut donné de voir son fils, Marc-Antoine, duc de Pagliano, lieutenant de Don Juan d'Autriche, ramener de Lépante ses galères triomphales et jeter sur le nom qu'elle portait un dernier rayon de gloire.

Elle cessa de vivre en 1577.

1. Voir, sur cet épisode, *le Cardinal Carlo Carafa*, par George Duruy.

*
* *

Aux jours radieux de son épanouissement, elle avait reçu de ses contemporains un hommage unique. Trois cents poètes, artistes, philosophes, prélats, gentilshommes, princes de l'Église et de l'État s'étaient réunis à Venise, en un concile, pour élever un temple symbolique à sa beauté. La poésie fournit les matériaux : odes et sonnets, madrigaux et *canzoni*, octaves et quatrains, toutes les formes, tous les rythmes et tous les mètres furent employés à la construction du sanctuaire.

On fit plus. Pour suppléer aux insuffisances de la langue italienne, — si savante et si riche cependant, — on recourut aux idiomes étrangers. Et des morceaux lyriques, composés en latin, en grec, en français, en espagnol, en hébreu même et en slavon, furent insérés dans les parois du monument, comme on rehausse l'éclat d'un édifice en y incrustant des marbres, des jaspes, des porphyres et autres matériaux précieux des pays lointains.

Au frontispice, on grava l'inscription suivante :

« Cette grande dame, ayant été, de corps et d'âme, la plus irréprochable des créatures et devant être regardée comme l'ouvrage de la prédilection du Dieu tout-puissant, mérite d'être adorée en l'honneur de son créateur. — *Questa gran donna, come perfettissima di corpo e d'animo, e come particolarissima fattura del sommo Iddio, meriti d'essere adorata al honore del fattor suo.* »

Le recueil de toutes les poésies dédiées à l'idole parut à Venise, sous le titre de *Tempio alla divina signora donna Giovanna d'Aragona, fabricato da tutti i più gentili spiriti, e in tutte le lingue principali del mundo.*

D'un vif intérêt littéraire, le *Tempio* constitue la flatterie la plus délicate qui puisse caresser une femme. Car, sous les formes un peu conventionnelles du lyrisme, sous l'artifice des métaphores et des hyperboles, se décèle à chaque page la sincérité de l'inspiration première, l'émotion confuse, secrète et profonde que l'être féminin, dans ses types accomplis, suscite au cœur de l'homme.

Mais une fortune plus précieuse était réservée à Jeanne d'Aragon. Elle n'a pas trouvé seulement des poètes pour célébrer ses charmes; elle a rencontré un philosophe éminent, un subtil théoricien pour analyser sa beauté et composer, sous son influence, le premier traité d'esthétique qu'ait produit la pensée moderne.

C'est chose curieuse, en effet, que la Renaissance n'eût pas encore énoncé sa théorie du beau. Depuis trois quarts de siècle que le culte de la forme avait ressuscité l'art italien, nul écrivain n'avait essayé de définir les éléments de la beauté et d'en établir les lois. Il fallait sans doute aux âmes une longue expérience des belles œuvres pour substituer à l'ardeur instinctive des premiers enthousiasmes une admiration consciente, instruite et réfléchie.

L'honneur de Jeanne d'Aragon est d'avoir inspiré le premier témoignage écrit de ce sentiment nouveau.

L'ouvrage avait pour titre : *De l'Amour et de la Beauté.* L'auteur s'appelait Agostino Nifo : il était à la fois théologien, philosophe, jurisconsulte, astronome, naturaliste et médecin.

Né vers 1473 à Iopoli, en Calabre, il était célèbre dès l'âge de dix-huit ans par l'étendue de son savoir, par l'éloquence de sa parole et la hardiesse de sa pensée. Tour à tour, les grandes universités de la péninsule, Salerne, Pise, Naples, Padoue, se l'étaient disputé. Padoue longtemps le retint. Les élèves se pressaient au pied de sa chaire et ne se lassaient pas de l'entendre. Avec Marsile Ficin, Pomponace, Bembo, il présidait au grand mouvement d'idées qui passionnait les esprits.

Léon X, estimant qu'un homme si rare eût manqué à sa cour, n'avait eu de cesse qu'il l'eût enlevé à Padoue et fait venir à Rome. Pour se l'attacher sans retour, il l'avait comblé d'honneurs, lui permettant de joindre à ses armes celles des Médicis, lui conférant, par privilège unique, « le pouvoir de créer des maîtres ès arts, des bacheliers, des licenciés et des docteurs en théologie, en droit civil et canon, de légitimer des bâtards et d'anoblir trois personnes ».

Par un contraste assez fréquent à cette époque, Nifo alliait au sérieux de la pensée une ardeur extraordinaire des sens et

de l'imagination. Ce grave philosophe était le plus voluptueux des hommes. Il s'en est confessé dans un de ses ouvrages : « Toujours, dit-il, et dès l'âge le plus tendre, je fus sensible aux femmes. Pour celles en qui je reconnaissais quelque reflet de la pudeur antique, je n'éprouvais qu'un attrait chaste et pur. Quant à celles que je devinais de tempérament amoureux, je les poursuivais du plus fol désir. »

Le mariage ne l'avait pas calmé. Sa femme, Angelella, qui l'aimait de tendresse profonde, lui donna un jour une preuve singulière de son dévouement. Au temps où il élaborait son *Thesserologium astronomicum*, il s'était, nous dit-il, tellement absorbé dans la méditation qu'il refusait toute nourriture, ne répondait plus à personne et semblait frappé du mal de mélancolie. Angelella, s'étant vainement efforcée de le distraire, s'imagina que les plaisirs de l'amour auraient peut-être pour effet de le guérir. Elle introduisit donc en son cabinet une superbe créature dont elle était fort jalouse, en la suppliant de ne refuser au pauvre homme quoi que ce fût de sa personne et de ses charmes. Mais, tout à sa pensée, le philosophe n'eut pas plus d'yeux pour voir que d'oreilles pour entendre, et la belle fille, dépitée, se retira comme elle était venue. A bout de ressources, Angelella ne mit plus son espoir qu'en Dieu. Elle était encore dans les prières et dans les dévotions, lorsque Nifo, son livre achevé, se retrouva soudain alerte, dispos, plus sensible que jamais aux séductions du monde extérieur.

Mais, chez ce curieux personnage, la volupté de l'esprit ne l'emportait pas toujours sur celle des sens. La pensée de la femme devint bientôt en lui une continuelle obsession. Le prestige de son nom, la faveur avec laquelle on l'accueillait dans la brillante société de Jeanne d'Aragon et des Colonna, facilitait ses entreprises amoureuses.

Ce n'était pas qu'il fût d'extérieur séduisant. Loin de là : il était pesant et gauche, un peu rustre, *subagrestis*, dit Paul Jove. Mais il avait l'esprit aimable et délicat, la parole légère et fleurie. Nul n'était plus ingénieux à décrire la beauté féminine, plus éloquent à la célébrer; nul ne contait avec plus d'atticisme et de grâce les anecdotes galantes et les aventures d'amour. Les femmes ne pouvaient manquer d'apprécier un

homme si sensible à leur charme et qui, en les préférant à l'objet sérieux de sa vie, en leur sacrifiant des heures réclamées par les plus hauts emplois de la pensée, leur rendait l'hommage qu'elles goûtent par-dessus tout.

Mais si l'on acceptait l'encens de ses louanges, on ne le remerciait guère qu'en paroles. Il se rejetait alors sur les beautés de second rang, sur les filles d'honneur, parfois même sur les chambrières des belles patriciennes qu'il fréquentait.

C'est ainsi qu'il s'éprit un jour de la jeune Phœbé, demoiselle de compagnie de la comtesse de Venafre. Nifo lui-même nous conte l'aventure : « Le cardinal Pompée Colonna prenait un si vif plaisir à me voir courtiser les femmes que, dans le dessein de l'amuser, je simulai la plus grande passion pour cette ravissante créature. Mais je fus bientôt pris à ce jeu, et mon amour s'accrut de telle sorte que je pensai perdre la raison et la vie. » Ce prince de l'Église, qui se divertissait si ingénument au spectacle d'un vieux philosophe amoureux, était lui-même fort expert aux choses d'amour, ainsi qu'en témoigne une *Apologie des Femmes* qui nous reste de lui. — Bientôt Nifo en vint aux dernières extravagances. Septuagénaire, podagre, le chef branlant, le corps tout déformé par l'âge, il exécutait, au son de la flûte, des pas de danse, « afin d'amuser les femmes ». L'historien Paul Jove nous le montre ainsi, profanant ses cheveux blancs, son caractère de penseur et de savant, la dignité de toute sa vie intellectuelle, pour obtenir encore un regard de celles que poursuivait son impuissant désir.

*
* *

Une personne aussi accomplie que Jeanne d'Aragon ne pouvait laisser indifférent le voluptueux philosophe.

Dès qu'il la connut, il lui voua un culte enthousiaste, découvrant chaque jour des raisons nouvelles de la servir et de l'admirer, consacrant tout son savoir à prouver que, depuis les siècles antiques, jamais femme plus belle n'avait charmé le regard des hommes.

Mais ce culte, si élevé fût-il, n'était nullement abstrait.

Les sens y avaient leur part. Nifo avait dû, en effet, à son titre de médecin (car il était gradué dans l'art médical) le privilège de pénétrer jusqu'à l'alcôve de la princesse. Et la vue de ce corps parfait, contemplé sans voiles, avait enflammé son imagination. « Je cuide, dit Louis Guyon dans ses *Diverses leçons*, qu'il fut amoureux de la princesse Jeanne d'Aragon pour l'avoir vue, touchée, palpée nuement en plusieurs parties de son corps malade, comme les médecins font coutumièrement par le privilège que leur donne leur art, et que, passionné pour acquérir ses bonnes grâces, il a mis en lumière le Livre qu'il lui a dédié. »

Ce livre est le *Traité de l'Amour et de la Beauté*, qui parut à Rome en 1531.

Une grande idée domine l'ouvrage. C'est la réfutation des théories platoniciennes qui avaient trouvé chez les humanistes de la Renaissance une faveur si extraordinaire.

On sait que, pour Platon, la beauté n'existe pas dans la nature. Immatérielle et impalpable, invisible et immuable, perceptible seulement à notre intelligence et à notre âme, elle est une pure essence, un concept idéal, peut-être l'Idée suprême. Reprenant cette doctrine séduisante, les idéalistes italiens l'avaient portée à ses conséquences extrêmes, comme en témoigne le discours que Balthazar Castiglione prête à Pietro Bembo dans la troisième soirée du *Cortigiano*, et qui attire à celui-ci l'ironique répartie de la belle Emilia Pia : « Prenez garde, Seigneur Pietro, que votre âme, emportée par de telles pensées, ne quitte votre corps ! »

Aux aphorismes platoniciens, Nifo répond : Non, la beauté n'est pas chose immatérielle et intangible; elle existe d'une existence objective et absolue; elle est une qualité de la matière qui, selon des règles déterminées, apparaît dans les êtres doués de vie. Il est faux également que notre âme et notre intelligence puissent seules la percevoir et la connaître : elle se révèle à chacun de nos sens, et même elle n'existe pleinement que lorsqu'elle les satisfait tous. Enfin, parmi les êtres capables d'incarner la beauté, c'est le privilège de la femme d'en réaliser la plus haute expression; car nulle combinaison d'atomes et d'organes ne le cède au corps féminin pour manifester, ce qui est l'objet propre du beau, la sensibilité et la vie.

Et c'est précisément parce que Jeanne d'Aragon donne à notre intelligence, à notre âme et à chacun de nos sens une complète satisfaction, parce qu'elle nous offre le spectacle d'un être en qui la puissance vitale se déploie par les formes les plus expressives et les plus harmonieuses, qu'il est permis de la considérer comme un exemplaire parfait, comme le type absolu de la beauté.

*
* *

C'est par l'analyse des éléments esthétiques directement perceptibles aux sens, que Nifo nous convie d'abord à contrôler la vérité de sa doctrine.

En quelques traits larges et sobres, il évoque à nos yeux les contours généraux, l'allure et la prestance de son modèle.

Le caractère primordial de beauté qu'il y distingue est l'exquise proportion des membres. On sait la valeur que les artistes de la Renaissance italienne attribuaient aux prescriptions des *canons* antiques. C'était un principe, entre autres, que la distance qui sépare deux parties du corps eût pour mesure la dimension précise d'une troisième partie. Ainsi, l'intervalle des yeux devait être égal à la grandeur de l'œil lui-même ; il fallait que la longueur du nez se trouvât trois fois dans la hauteur du visage, que la tête fût la huitième fraction du corps, etc...

L'exactitude avec laquelle Jeanne d'Aragon se conforme à ces règles saintes est, pour Nifo, la marque authentique de sa perfection corporelle. Elle réunit toutes les proportions requises, même les plus rares, et il les énumère avec ravissement. « Ses mains, dit-il, ont pour juste dimension la hauteur de la face. La largeur des épaules est dans le rapport le plus parfait avec la grandeur des autres membres. La cuisse, la jambe et le bras sont pour le diamètre dans la juste proportion sesquialtère » (c'est-à-dire que la cuisse est une fois et demie plus forte que la jambe, la jambe une fois et demie plus forte que le bras).

Ce qui séduit ici le regard et l'esprit de Nifo, c'est l'heureux équilibre des membres, cette solidarité, cette coordination secrète des divers éléments anatomiques qui se traduit

par l'élégance des attitudes quand le corps est au repos, par la grâce des gestes et de l'allure quand il se meut. Avec une grande délicatesse de vue, l'exégète de Jeanne d'Aragon apercevait cette vérité, qui n'a été bien sentie que de nos jours, à savoir que les formes corporelles n'ont de valeur esthétique que comme expression de la vie, et que leur harmonie n'est que l'action mesurée, égale, régulièrement répandue, de la puissance vitale qui anime les créatures.

La même considération explique le rang prééminent que, dans la hiérarchie des beautés de son modèle, Nifo attribue à la complexion générale du corps, « complexion qui, dit-il, n'est ni grasse ni maigre, mais pleine de suc et de sève, *succulenta* ». Avec l'émotion d'un amant et d'un artiste, il nous décrit la chair pulpeuse et rosée de la princesse, ses tissus fermes et modelés, son buste large « dont les plans unis ne laissent apparaître aucun os », sa gorge en fleur, ses membres souples, lisses et rebondis. Chacun de ces caractères éveille, en effet, pour l'esprit le sentiment de la vie intense, facile et ordonnée, imprégnant l'organisme entier, jaillissant partout des profondeurs de l'être pour animer sa substance et la renouveler sans cesse.

Sous la plume de Nifo se formule ainsi l'idéal que la Renaissance se faisait de la beauté corporelle et qui n'est, à certains égards, que l'idéal antique. Pendant tout le moyen âge, l'art, uniquement soucieux de l'expression morale, avait atténué les formes jusqu'à la maigreur et appauvri les types : la tête était petite, le visage pâle et maladif, le regard mélancolique et voilé, les bras trop longs, la poitrine étroite, la gorge menue, les hanches minces, les jambes grêles. Maintenant, les modelés s'accentuent, les contours s'arrondissent, les carnations se colorient. Tout l'organisme se développe et s'épanouit. La beauté n'est plus quelque chose d'extérieur à l'être, un don superficiel, une vaine et dangereuse parure; c'est l'efflorescence de l'être même, le symbole de l'activité des forces vitales, la pleine conscience de la vie.

Ainsi se justifie encore la complaisance avec laquelle Nifo détaille tous les charmes de Jeanne d'Aragon, ceux même que la pudeur voile aux regards profanes, mais dont, en sa qualité de médecin, l'auteur du *Traité de l'Amour* a pu sur-

prendre le mystère. Le beau n'étant que l'expression adéquate de la vie, rien de ce qui est nécessaire à celle-ci n'est frappé d'indignité : dans un corps sain et florissant, tout organe est noble, puisqu'il participe à la beauté.

Mais le mérite original de Nifo n'a pas été seulement de dégager et d'énoncer l'idéal dont s'inspiraient les artistes de son temps. Sur quelques-uns des problèmes les plus importants de l'esthétique, il a devancé son époque et présenté des solutions qui paraissent encore neuves aujourd'hui. Telle est, par exemple, sa théorie sur le rôle de nos sens dans la perception de la beauté. On sait que la philosophie platonicienne, qui fut le guide de la Renaissance, prétendait réserver à la vue seule le privilège de communiquer à l'âme la connaissance du beau. Nifo s'élève de toutes ses forces contre une pareille doctrine, qui, établissant une échelle de dignité entre les organes de la perception extérieure, ne tendait à rien moins qu'à mutiler et atrophier la nature humaine. Pourquoi le tact, l'ouïe, l'odorat, le goût même ne seraient-ils pas capables de recueillir les émanations de la beauté et de les transmettre à l'âme? Pourquoi dédaigner les impressions subtiles et délicates que ces sens, réputés inférieurs, peuvent seuls nous procurer? Et, reprenant le portrait de Jeanne d'Aragon, il fait résonner à notre oreille sa voix mélodieuse et cadencée : il nous invite à palper du doigt « sa peau douce, sa chair tendre, moëlleuse et tiède », il excite notre goût — « qui n'est autre chose que le toucher des lèvres » — par la pensée des baisers qu'une telle bouche pouvait recevoir et donner; il nous sollicite enfin à respirer la fraîche haleine de la jeune femme et « l'exquise odeur de pêche qu'exhalent ses seins ».

Nifo posait ainsi le principe de cette vérité que toute sensation peut acquérir le caractère esthétique, si, du milieu organique où elle est née, elle se propage dans le domaine du sentiment et de la pensée. Ce n'est pas l'origine de l'ébranlement nerveux qui importe, c'est le terme final, c'est le degré de résonnance dans l'être intellectuel et moral, c'est la profondeur de la diffusion dans la conscience intime.

*
* *

En ce corps parfait, quelle âme réside? — Une âme parfaite, répond Nifo. Et c'est pourquoi Jeanne d'Aragon peut être, à juste titre, proclamée souverainement belle; car l'être moral est le couronnement nécessaire de l'être physique et c'est par l'âme seule que le corps s'achève en beauté.

Mais quelle est cette perfection? Quelles vertus, quels mérites implique-t-elle?

Rien peut-être ne marque mieux le caractère original de la Renaissance et l'éternelle variabilité des notions morales que les principes sur lesquels le XVIe siècle fondait la perfection de l'âme féminine.

Tout d'abord, un fait domine : c'est que la femme est considérée à l'égal de l'homme. La sensibilité frémissante et maladive du moyen âge l'avait tour à tour exaltée ou rabaissée sans mesure, tantôt la méprisant comme un être de faiblesse et d'impureté, *vas infirmitatis et perditionis*, tantôt l'adorant comme une créature de rêve et d'élection, comme le symbole ici-bas des vertus mystiques et surnaturelles. La Renaissance, affranchie de toute préoccupation métaphysique ou religieuse, place la femme juste à hauteur de l'homme, la déclare capable du même effort intellectuel et moral, et lui confère, par suite, mêmes privilèges et dignités.

Aussi lui impose-t-elle comme vertu première la qualité masculine par excellence : le courage personnel, la bravoure militaire. « *Esser valente donna nell'armi*... Être vaillante sous les armes », c'est le devoir essentiel de toute femme bien née. Et l'on sait à quelle hauteur d'héroïsme guerrier, l'âme de quelque patriciennes, de Catherine Sforza, par exemple, a pu s'élever. D'autre part, le danger terrible et continu que les haines sociales et le défaut de police créent alors à la vie humaine, fait aux femmes, non moins qu'aux hommes un devoir presque journalier des résolutions soudaines, des actes décisifs et des partis extrêmes.

A cet égard, Jeanne d'Aragon est digne de son temps et de sa race. Elle est brave, énergique, toujours prête à payer de sa personne, aussi judicieuse dans le conseil que hardie dans

l'action. Les historiens, qui tous lui reconnaissent ces qualités, se taisent, par malheur, sur les occasions qu'elle eut de les déployer dans les premières années de son mariage, au temps de la grande lutte des Colonna contre Clément VII et Paul III. Mais ce que nous savons de la fin de sa vie nous permet de présumer ce dont elle était capable en sa jeunesse. En 1555, Ascanio Colonna, son mari, s'étant échappé de Rome pour se soustraire aux menaces de Paul IV, elle avait été emprisonnée dans son palais et retenue comme otage. Trompant la négligence de ses gardiens, elle prend avec elle ses deux filles, franchit les remparts de la ville, se jette à cheval dans la campagne romaine, et, traversant mille dangers, parvient au camp du duc d'Albe, qui la reçoit avec les plus grands honneurs. « Comme l'âge de cette princesse ne laissait aucun soupçon, écrit le biographe du duc, il l'embrassa et se contenta de saluer ses deux filles, qui se découvrirent par respect. — Il me semble, dit-il en l'abordant, que je vois cette fameuse Clélie, qui fuit non du camp des ennemis dans sa ville, poussée à cela pour le seul amour de la patrie, mais de la ville dans le camp, portée à cette fuite par la force de l'amour maternel... »

Après le caractère, après le courage et l'énergie, ce que les hommes de la Renaissance apprécient au plus haut degré chez la femme, c'est le savoir, la culture de l'esprit, le goût éclairé des arts et des lettres. A leurs yeux, les qualités de l'ordre intellectuel ne sont pas seulement une parure, une grâce extérieure et accessoire : elles ont l'importance et la dignité d'une vertu morale.

De là le ton enthousiaste et grave avec lequel Nifo et les poètes du *Tempio* célèbrent en Jeanne d'Aragon la variété des connaissances, la finesse du goût, le vif et délicat sentiment que lui inspirent les belles choses, l'heureuse façon qu'elle a d'en parler.

Et, de fait, rarement esprit de femme fut plus orné, plus fin et plus élégant. D'instruction assez solide pour disserter sur l'art, la science et la philosophie, pour composer des vers, chanter en s'accompagnant sur la viole et dessiner, elle savait être éloquente sans emphase et sérieuse sans pédantisme. Dans tous les sujets, dans les plus élevés et les plus

ardus, elle montrait ce naturel parfait, cette aisance de ton, cette légèreté d'allure que le XVIe siècle considérait comme l'art suprême du discours, entre personnes des deux sexes et qu'elle résumait par ce mot intraduisible : la *sprezzatura*.

C'est pour mémoire, que l'auteur du *Traité de l'Amour* mentionne les véritables qualités morales de son modèle, la droiture de ses instincts et la chasteté de ses mœurs.

Il est remarquable, en effet, que Jeanne d'Aragon aima son époux, et que nul soupçon ne l'effleura jamais. Les manuscrits inédits de Corona, témoins si perfides pour la réputation des Napolitaines du XVIe siècle, ne la désignent même pas. Force nous est donc d'admettre qu'elle fut sage et pure, et que, selon l'expression d'un de ses panégyristes, «jamais âme plus chaste n'eut pour enveloppe un si noble corps ».

A vrai dire, l'immoralité générale de la Renaissance comportait plus d'exceptions qu'on ne le croit communément. A côté des adultères triomphants, il y avait des unions parfaites, comme celles de François de Gonzague et d'Isabelle d'Este, de Balthazar Castiglione et d'Ippolita Torelli, où le dévouement, le sacrifice, l'amour, la passion même avaient place et que la mort seule parvenait à dissoudre. Pour beaucoup d'âmes féminines, le souvenir de la foi promise constituait un lien très fort, une garantie suffisante contre les tentations qui, de toutes parts, assaillaient alors les sens et le cœur des femmes.

Le mérite n'en est pas moindre à l'épouse d'Ascanio Colonna de n'avoir failli jamais, si l'on songe à tous les désirs que dut éveiller son incomparable beauté.

Il est cependant une vertu que Nifo se plaît à glorifier avec une insistance particulière chez Jeanne d'Aragon, la pudeur. Au premier abord, la louange paraît singulière : on ne félicite pas une femme de n'être pas dépourvue de l'instinct élémentaire de son sexe. Ce n'est pas, en effet, de la pudeur au sens habituel du mot, c'est-à-dire de la pudeur physique qu'il s'agit ici, mais de la pudeur morale, de celle qui voile les parties nobles et sensibles de l'être intime.

Or, cette pudeur-là, le XVIe siècle ne la connaissait guère. Les exemples publics de corruption et de luxure, la crudité expressive du langage familier, la hardiesse des spectacles

offerts aux sens par l'art et des images évoquées à l'esprit par la littérature, tout contribuait à détruire cette délicatesse d'impression qui est comme la fleur de la sensibilité féminine.

Dans les réunions de gentilshommes, de poètes et d'artistes, auxquelles les palais de Bramante et de Palladio prêtaient un si noble cadre, les épouses les plus honnêtes entendaient couramment lire et commenter devant elles les contes licencieux ou obscènes d'un Pogge et d'un Bandello.

La pudeur, telle que l'entend Nifo, consistait alors, pour une femme, à savoir écouter avec décence et réserve, quoique sans embarras ni pruderie, les propos les plus lestes et les théories les plus audacieuses. C'était un art, tant il y fallait de tact, de finesse et d'enjouement; et le fait que Jeanne d'Aragon, de l'aveu de tous ses contemporains, y ait excellé, n'est pas le témoignage le moins décisif que nous ayons de la délicatesse de son goût.

Mais si l'on pénètre plus à fond la pensée de Nifo et des panégyristes du *Tempio*, on aperçoit bientôt que, pour eux, la véritable originalité de Jeanne d'Aragon, ce qui lui confère sa grâce suprême et le privilège d'être proposée en exemple aux femmes de son temps, c'est moins le nombre et la valeur absolue de ses vertus que l'harmonie qui règne entre sa personne morale et son être physique, entre ses facultés intellectuelles et ses dons extérieurs, entre la pureté de ses formes corporelles et l'élégance de ses sentiments intimes. On reconnaît ici la conception ingénieuse et forte de la Renaissance. Jusqu'alors, ce qui constituait la perfection pour l'âme chrétienne, c'était la lutte intérieure, le renoncement, la violence faite à soi-même, le perpétuel combat de l'esprit contre la chair. Le XVIe siècle italien, substituant aux idées de contrainte et de sacrifice les notions d'ordre et de rythme, rétablit l'équilibre entre les deux parties de la nature humaine, et de l'antique conflit fait une conciliation.

Là fut le secret du culte enthousiaste qu'inspira Jeanne d'Aragon à tous ceux qui vécurent dans le rayonnement de sa beauté. Elle leur offrait le spectacle d'un être dont tous les mouvements, ceux de l'âme comme ceux du corps, s'ordonneraient selon une secrète eurythmie. Elle exaltait à la fois toutes leurs facultés d'amour, de désir et d'admiration.

Cette noble figure de femme présente un titre encore à notre intérêt.

En un siècle où toute foi profonde avait disparu, où nulle distinction ne subsistait entre le bien et le mal, entre la force et le droit, entre la scélératesse et la vertu, où tel était le désarroi des croyances et des principes que l'idée morale elle-même semblait sur le point de périr, Jeanne d'Aragon a prouvé que la culture de l'esprit, le sentiment éclairé de l'art, la politesse des mœurs, l'élégance des manières, c'est-à-dire le sens esthétique et le goût appliqués à la conduite de la vie, peuvent suppléer, dans une âme bien née, aux commandements du devoir positif.

Sous plus d'un rapport, la crise morale où s'engage la société moderne ressemble à celle que traversa l'Italie des XVe et XVIe siècles. Le progrès de l'esprit scientifique, la diffusion des théories déterministes, la faveur croissante de l'épicurisme intellectuel, le désabusement propre aux civilisations vieillies, ont ébranlé les plus solides fondements de l'obligation, et jeté dans les âmes de ce siècle finissant un trouble analogue à celui qui saisit les consciences italiennes aux premiers jours de la Renaissance.

De l'avenir qui se prépare beaucoup s'inquiètent, quelques-uns même désespèrent. Qu'ils se rassurent : il est démontré qu'une âme ouverte et tendre à la beauté n'a pas besoin d'être contrainte pour rester haute et pure, et qu'à défaut du sentiment moral le sens esthétique suffit à ennoblir la vie intérieure en la rendant harmonieuse et mesurée, en la préservant de tout ce qui est vulgaire et vil, en ne la laissant accessible qu'aux émotions généreuses, délicates et raffinées.

MAURICE PALÉOLOGUE

LES NOUVEAUX MUSÉES

DE

LA VILLE DE PARIS

Je crois bien être un des rares Parisiens qui aient visité l'ancien musée des œuvres d'art appartenant à la Ville de Paris. A vrai dire, pour le visiter, il fallait le découvrir et, quand on l'avait découvert, y entrer. Rien de tout cela n'allait sans difficulté. Le musée se trouvait à l'extrémité d'un grand terrain vague, dans ce quartier encore solitaire, qui va d'Auteuil à la Seine, le bout du monde pour un Parisien. On sonnait à une petite porte, rien ; on carillonnait, rien davantage. Je réussis à rencontrer beaucoup plus loin le concierge des bâtiments. « Le musée est donc fermé? — Oh ! non, monsieur, me répondit-il; mais, comme il ne vient jamais personne, le gardien a fini par ne plus ouvrir la porte. » Et, de fait, je passai deux heures dans les salles sans y apercevoir âme qui vive.

Qu'était-ce donc que ce musée existant ainsi côte à côte avec ceux de l'État? Quelques mots le feront comprendre. Comme toutes les villes, la Ville de Paris est propriétaire. Elle possède des immeubles ou en fait construire : églises,

mairies, écoles; pour les orner, elle achète des œuvres d'art ou elle en commande. Le bilan de ce fonds, devenu considérable, a été dressé dans un ouvrage que sans doute peu de personnes connaissent : l'*Inventaire général des Œuvres d'art appartenant à la Ville de Paris*, publié en neuf volumes in-4°, de 1878 à 1889, sorte de Guide Joanne officiel et volumineux. Mais, dans ces richesses accumulées, il devait nécessairement se former comme un actif flottant : esquisses ou maquettes pour les commandes ou les concours en vue de la décoration des édifices municipaux, statues ou tableaux retirés des églises ou bien encore acquis aux Salons annuels, et pour lesquels on n'avait pas d'emplacement. On ne trouve pas à caser du premier coup le *14 Juillet* de Roll, long de dix mètres, haut de six. Or, il vint un moment où l'on ne sut plus que faire de ces œuvres un peu disparates : magasins, greniers même étaient encombrés, et puis, sans doute, l'administration se résignait avec quelque peine à ne pas livrer à la publicité les preuves de son activité artistique. Elle fit donc construire en 1886 le musée d'Auteuil. Il avait bien des mérites : n'avoir pas coûté cher, être commodément distribué; mais il avait un grave défaut : le Parisien n'y venait pas.

Aujourd'hui, au lieu d'un musée, il y en a deux et un peu plus rapprochés du centre. Attireront-ils beaucoup de visiteurs? Souhaitons-le, mais jusqu'à présent la foule n'en paraît guère savoir le chemin. En plein dimanche d'hiver on y circule à l'aise, ou, pour parler franc, dans une demi-solitude.

*
* *

Le premier occupe l'édifice élevé par la libéralité de la duchesse de Galliera. Construction bien typique : dans l'espace considérable qu'elle couvre, elle contient tout juste une salle d'exposition, flanquée d'un vestibule, de deux salons et d'une galerie, tout cela de médiocre étendue et assez mal éclairé. Seulement, si l'architecture doit se définir l'art du superflu, on avouera que le palais a grand air, qu'il se développe harmonieusement, qu'il offre une ornementation à la fois somp-

tueuse et délicate, œuvre d'un goût très fin. Beau morceau de Prix de Rome! Il existe toute une architecture publique de ce genre. On affirme que c'est la bonne. Je le veux bien, à condition que l'on n'en abuse pas : car, à ce compte, un quartier de Paris ne suffirait pas à loger les ministères.

Le musée ne contient donc pas beaucoup d'œuvres : quelques statues, quelques pièces d'art industriel, grès flammés, faïences de Carriès, émaux, etc. Il y a à choisir là dedans, malgré les entraînements de la mode, et, par exemple, je ne saurais accepter certaine grande vitrine qui ne me paraît pas bien conçue, même au point de vue pratique. Mais le palais Galliera est surtout réservé aux tapisseries que possède la Ville, encore n'a-t-il pas pu les recevoir toutes. Celles que nous y voyons présentent de l'intérêt, même quand on n'y trouve pas un art supérieur, et l'aspect de la grande salle séduit singulièrement le visiteur dès le premier regard. Je note au passage deux pièces des célèbres *Noces de Gombault et Macée*, que l'*Avare* a popularisées; deux mois, *Mars* et *Avril*, des non moins célèbres *Chasses de Maximilien;* une jolie suite de Casanova : la *Levée du Camp*, le *Départ des Bohémiens*, etc. Elles plairont sans conteste. L'*Été* et l'*Automne*, exécutés entre 1736 et 1751, d'après les peintures que Mignard avait faites en 1678 au château de Saint-Cloud, ont un prix particulier, depuis que l'incendie a détruit les œuvres originales en 1870. Perte secondaire pourtant, s'il est permis d'en juger par cette traduction. Les tons crus, secs, sans vibration, proviennent peut-être du fait du tapissier, mais la banalité de l'inspiration, la fadeur du dessin appartiennent bien au maître trop vanté par Molière.

Puis voici le XVIIIe siècle : *Thétis consolant Achille*, *Achille armé par Thétis*, *l'Enlèvement d'Hélène*, d'après Antoine Coypel, *Pan et Amymone*, d'après Boucher. En voyant ces paysages fleuris, cette mer et ce ciel où se mêlent le rose et le bleu le plus tendre, ces nuages lamés d'argent, ces dauphins et ces navires, aussi décoratifs que des accessoires d'opéra, ces amours potelés flottant dans un air où l'on sent des parfums, ces héroïnes mièvres et ces héros galants, je ne pouvais m'empêcher de songer au *Télémaque*. Écoutez ce passage : « Pendant qu'Hasraël et Mentor parlaient, nous aperçûmes des

dauphins couverts d'une écaille qui paraissait d'or et d'argent. En se jouant, ils soulevaient les flots avec beaucoup d'écume. Après eux venaient des tritons, qui sonnaient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnaient le char d'Amphitrite, traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige... Le char de la déesse était une conque d'une merveilleuse figure: elle était d'une blancheur plus éclatante que l'ivoire et les roues étaient d'or... Une grande voile de pourpre flottait dans l'air au-dessus du char; elle était à demi enflée par le souffle d'une multitude de petits zéphyrs, qui s'efforçaient de la pousser par leurs haleines. » Et après cela, regardez toutes les mythologies des Coypel, des Boucher, des Van Loo, et dites si Fénelon n'a pas inspiré une bonne partie de l'art du XVIIIe siècle et ne lui a pas transmis quelque chose de son génie fluide, amolli, brillant et, au fond, un peu sensuel. Comment a-t-on pu prétendre qu'il descend d'Homère ou même de Virgile, lui qui dérive si directement de Tasse?

Retournons d'un siècle en arrière et nous voici en face d'un art tout différent, moins charmant sans doute, pas plus *vrai* peut-être, mais plus viril. Il s'agit des tapisseries des *Saints Gervais et Protais*, exécutées vers 1650 d'après les cartons de Sébastien Bourdon, de Lesueur et de Philippe de Champaigne. Si elles paraissent en certains endroits flétries ou fatiguées, si elles se présentent sans l'appareil ordinaire des belles bordures de rinceaux ou d'arabesques, ne vous en étonnez pas, leur histoire l'explique. Elles appartinrent jusqu'en 1874 à la fabrique de l'église Saint-Gervais : on les avait reléguées dans les galetas du clocher, où elles servaient aux maçons pour gâcher du plâtre! L'architecte de la Ville, M. Davioud, les y aperçut, fit des observations. Elles eurent le résultat singulier de décider le conseil de fabrique à les vendre moyennant 8 000 francs (on les cote aujourd'hui 750 000) à un marchand de curiosités. Comment celui-ci céda les bordures à un amateur comment la Ville fut avertie, comment elle intenta un procès en revendication et le gagna, sauf pour les bordures, c'est ce qu'on peut lire tout au long dans l'*Inventaire des Œuvres d'art*. Décidément, il y a des vandales ailleurs que chez les laïques.

Le premier sujet, la *Flagellation des saints Gervais et Protais*, d'après Lesueur, n'a rien que d'ordinaire: le second, la *Décollation*, dépassait la portée d'esprit de Sébastien Bourdon. Ce méridional improvisateur et superficiel, qui avait à la fois regardé trop et contemplé trop peu les antiques et les Italiens, n'avait guère qu'un certain sens du pittoresque: il a dessiné un joli paysage, il s'est amusé à introduire un nègre parmi les spectateurs. C'est un peintre de genre, que son temps obligeait à se croire ou à se faire peintre d'histoire. Mais avec Philippe de Champaigne, nous ne pouvons passer aussi vite: qu'on l'aime ou ne l'aime pas, ce maître force l'estime ou tout au moins l'attention. Le *Transfert des restes des saints Gervais et Protais* a de belles parties: une superbe procession de clergé, suivant les deux corps largement et puissamment étendus sur la civière. Dans l'*Invention des reliques*, on remarquera la curiosité avec laquelle l'artiste a étudié le mécanisme du treuil qui ramène au jour le cercueil des deux saints: l'effort pour figurer une vraie foule — où presque on dirait qu'il y a trop de monde, — quelques gestes éloquents et nobles. Cela, bien entendu, ne va pas à prétendre qu'on ne rencontre point dans ces œuvres une part de convention, mais quels artistes, même les plus originaux, peuvent se vanter d'en être tout à fait exempts?

Quant au dernier morceau, l'*Apparition des saints Gervais et Protais à saint Ambroise dans la cathédrale de Milan*, il permet, suivant moi, de prononcer le mot de chef-d'œuvre. La scène a pour cadre la nef de la basilique, remplie de fidèles qu'on aperçoit dans l'éloignement; au premier plan, saint Paul et l'évêque saint Ambroise, ce dernier dans son splendide costume sacerdotal; sur la gauche, les deux saints Gervais et Protais, portés sur un nuage et — voici la trouvaille d'artiste — entièrement vêtus de blanc. C'est d'un effet décoratif et d'une suavité qu'on ne peut rendre avec des mots. Pour s'en donner tout à fait la sensation, il faut se placer un peu à gauche au fond de la salle. On saisit alors dans son ensemble l'opposition vibrante et harmonieuse entre les tons vigoureux fournis par la foule, le décor, l'évêque, et la blancheur presque immaculée des deux robes. Je serais presque tenté de chercher dans un art voisin l'expression du sentiment qu'on éprouve et

de songer à certaines pages de *Parsifal*, si grandes par le sens de la plastique comme par la pensée musicale. Et de fait, les deux saints ont presque l'air de chanter un duo surnaturel. D'aucuns verront là un défaut; trouvons-y plutôt une de ces hardiesses devant lesquelles ne doivent pas reculer les artistes. Vraiment peu de peintres ont eu l'inspiration aussi pure, aussi haute que ce Philippe de Champaigne, inégal cependant, et qui semble ne pouvoir être que banal ou supérieur.

*
* *

Le second musée, situé près du Palais de l'Industrie, se présente avec des apparences bien plus modestes. Le bâtiment — ici on ne parle plus d'édifice — vient du Champ de Mars. Construction de fer, de brique et d'émail : économique. Rien du Prix de Rome. Mais à l'intérieur, l'impression générale est bonne et bien d'un musée. La vaste salle, largement éclairée par en haut, est divisée en salons par des montants, qui laissent dans les parties supérieures libre circulation à la lumière et à l'air. A l'entrée, le visiteur a devant lui le *Porte-falot* de Frémiet, accompagné à droite des *Premières funérailles* de Barrias, à gauche du *Paradis perdu* de Gautherin; tout au fond, l'*Étienne Marcel* d'Idrac et Marqueste. Ce sont les modèles en plâtre des bronzes ou des marbres placés à l'Hôtel de Ville. On embrasse d'un coup d'œil l'ensemble du musée, on en saisit tout de suite la physionomie. Un certain nombre de tableaux en constituent le corps, autour duquel se distribuent les esquisses et maquettes des œuvres exécutées pour la ville. Cela fait un équilibre où se pondèrent fort heureusement les masses et les détails.

Le musée contient quelques toiles des XVIIe et XVIIIe siècles. Certaines valent qu'on s'y arrête. Non pas cependant le *Saint Jacques*, attribué aux Le Nain; formule singulière, aujourd'hui qu'on sait combien les trois frères se ressemblaient peu et que ce qui serait de l'un ne saurait, par cela même, appartenir à aucun des deux autres. D'ailleurs, l'attribution même soulève les plus grands doutes. Il n'importe, l'œuvre étant

d'ordre secondaire. Même jugement sur un Philippe de Champaigne (plus rien des tapisseries, cette fois), un Jouvenet, etc.

Mais le XVIIIe siècle est fort agréablement représenté. Dans le *Jésus chassant les vendeurs du temple* (daté de 1777), Natoire garde les traditions de l'école antérieure à Vien. Sur un motif d'architecture classique se détache le Seigneur, brandissant les verges que l'artiste, par une singulière fantaisie, a représentées en trompe-l'œil : tout à fait au premier plan, des animaux se mêlent et s'enfuient, des colombes blanches s'envolent et fournissent de jolis motifs, des marchands ou marchandes se bousculent. Rien de vigoureux, mais du mouvement, du pittoresque, on dirait volontiers du brio. Un bien joli Restout de 1744, la *Naissance de la Vierge*, montre comment les artistes de ce temps avaient parfois des velléités de naturalisme. Sainte Anne est étendue sur un lit fort simple, dans une chambre modeste. En avant, attirant toute la lumière, un groupe charmant, chatoyant, de trois femmes empressées auprès du nourrisson, nous remet en plein XVIIIe siècle, pendant que le nourrisson lui-même, jetant son premier cri dans une grimace, nous fait songer au réalisme. Ce mélange de convention et de vérité, c'est toute l'école contemporaine de Boucher, hésitante, on dirait presque vacillante, entre des doctrines et des instincts qui se combattent. Mais quelle singulière peinture religieuse que celle dont il faut dire, usant de ce mot cher aux artistes, qu'elle est *amusante* !

A côté de ces toiles, libres, gaies, vibrantes, la peinture académique de 1820 à 1850 se trouve en assez mauvaise posture. Il faut voir la *Crucifixion* de Guillemot (1819), le *Martyre de saint Hippolyte* de Heim (1823), la *Sainte Geneviève* de Grenier (1827), pour se rendre compte de ce que nos pères pouvaient supporter — quelquefois goûter — en fait de convention. Et le *Saint Thomas d'Aquin apaisant une tempête*, d'Ary Scheffer (1823) ! Un ciel et une mer de bitume, un saint colossal, contourné, mélodramatique. Changez le costume, et ce sera la barque de Guillaume Tell.

De pareils tableaux font valoir singulièrement les esquisses d'Eugène Delacroix pour la décoration du salon de la Paix

à l'ancien Hôtel de Ville. Non pas que tout y soit de premier ordre. Delacroix n'avait le sens ni de la mythologie, ni de la beauté antique, malgré une culture intellectuelle très large et un instinct très vif du beau. La *Naissance d'Hercule*, un Hercule énorme et pourtant avachi, l'*Hercule entre le vice et la vertu*, ne laissent pas de troubler un peu les admirateurs du peintre. Il y a aussi une *Minerve*, une *Vénus*, d'une épaisseur et d'une lourdeur que ne relève aucune originalité de conception ou d'exécution. En revanche, on retrouve toute la puissance, l'énergie, l'emportement d'un maître dans le *Bacchus couché* ou dans l'*Hercule enlevant le sanglier d'Erymanthe*. Le héros, d'un seul effort, on le devine, et d'un geste que l'on voit encore près qu'il est déjà accompli, a jeté sur ses épaules l'énorme bête et il la porte, pliant sous le poids, mais non accablé. Rien ne montre mieux à quel point la justesse du mouvement est peut-être, avec la couleur, qu'on ne saurait ici trop louer, la qualité maîtresse dans les arts du dessin.

Nous nous rapprochons de l'art immédiatement contemporain avec le *Saint Vincent de Paul délivrant un galérien*, de Bonnat, dont la date de 1865 ne va pas sans inspirer de mélancoliques réflexions sur la rapidité des années ; avec le *Saint Bruno refusant les présents du comte Roger*, de Laurens, qui fait penser au *Saint Bruno recevant un messager du comte Roger* d'Eustache Lesueur, sans que je veuille dire ici de quel côté vont mes préférences ; avec le *Départ des Pompiers* de Courbet, où le peintre d'Ornans a voulu refaire la *Ronde de nuit* de Rembrandt ! Rien de plus noir que cette ébauche où même les torches ne répandent pas de lumière. On l'a du reste placée haut, très haut. Quel retour des choses d'ici-bas ! Puis voici Puvis de Chavannes et ses croquis pour les fresques de l'*Été* et de l'*Hiver*; Roll et son *14 Juillet;* Brouillet et son *Hôpital des enfants*, Damoye, Dumoulin, Montenard, etc. ; même des indépendants comme Osbert, avec quelques paysages d'un ton très fin et très juste. Ce n'est plus hier, c'est aujourd'hui, presque demain; on comprendra que je ne cède pas à la tentation de reprendre ou de devancer la critique des Salons annuels.

Jusqu'à présent, nous n'avons affaire qu'à une sorte de

musée local, annexe du Louvre ou du Luxembourg. Voici où commence la vraie originalité : l'exposition des esquisses, maquettes, exécutées pour les édifices municipaux. Elles occupent les parois des grands murs latéraux, réparties suivant un double groupement où s'applique ingénieusement la doctrine de la séparation entre l'Église et l'État : commandes religieuses à droite, laïques à gauche. Il s'agit ici d'un art particulier, l'art décoratif; ne l'oublions pas. Les œuvres que nous allons rencontrer ne se voient pas dans le milieu pour lequel elles ont été conçues. Il importe peu qu'on les étudie à l'état d'ébauche, la plupart y gagnant plus qu'elles n'y perdent : car elles se présentent avec toute la vivacité du premier jet, avec toute la fraîcheur de la première touche, avec tout le laisser-aller presque toujours séduisant de l'inachevé; mais, que les statues et les tableaux soient isolés du cadre qui doit les recevoir, les entourer, les accompagner, ornementation architecturale, marbres, bronzes dorés, etc., qui leur donneront leur valeur, cela embarrasse davantage le jugement et risque parfois de le fausser. Si l'on ajoute que l'art décoratif a des lois — le mot est trop dogmatique — des nécessités particulières; que la peinture ornementale, même réaliste, ne peut guère se soustraire à l'obligation d'exprimer une idée ou un sentiment, obligation à laquelle échappe le tableau, on comprendra que nous avons ici plutôt à examiner des tendances qu'à juger des œuvres.

Le public ira-t-il beaucoup aux maquettes des sculpteurs? Je crains que non. Cet art exige plus qu'un autre l'exécution plastique définitive; et, comme les sujets y sont peu variés, les mouvements plus limités, le drame extérieur moins vivant, il ne parle guère à l'imagination. Puis, avouons-le, religieuse ou laïque, la statuaire monumentale n'est pas toujours représentée ici par ses œuvres les plus remarquables.

Quand il s'agit de dresser à tous les étages du nouvel Hôtel de Ville, soixante ou quatre-vingts statues de personnages historiques, on conçoit que les artistes chargés de les figurer n'aient pas tous la même valeur. Mais, en outre, quel désintéressement ne faudrait-il pas aux statuaires pour mettre une grande part de leur originalité dans des œuvres qui ont pour avenir de ne pas être regardées ou, regardées, de ne pas être

vues? Sans compter que le sujet n'est pas fait pour inspirer : il s'agit de représenter, dans une attitude forcément monotone, un Français alternativement en culotte courte ou en redingote.

C'est la même chose pour les portails ou les frontons des églises. Exécutées par des hommes dont les moindres savent bien leur métier, ces figures valent ce que valent un bon nombre de statues anciennes, qu'on exhume et qu'on expose dans des musées où elles se tiennent honorablement. — Et à ce propos, puisqu'on parle souvent de la statuomanie de nos jours, il ne faudrait pas oublier que l'antiquité romaine a été au moins aussi statuomane et qu'on l'en félicite. Que de magistrats urbains, d'édiles provinciaux, de duumvirs municipaux ont reçu les honneurs de la statue et du piédestal qui n'auraient pas même aujourd'hui un modeste buste! A cet égard, la découverte de Pompéi est bien instructive.

Mais, tout pesé, la statuaire n'est que la partie secondaire de ce musée. Si l'on y retrouve avec plaisir des noms connus et célèbres parmi les maîtres de l'École contemporaine, leurs œuvres n'apprendront pas grand'chose que nous ne sachions déjà, la sculpture étant maintenue, par des conditions à la fois techniques et esthétiques, dans une sphère plus restreinte de hardiesses et d'innovations. J'indique, à titre de curiosité, les maquettes présentées aux concours pour les monuments d'Étienne Marcel, de Rousseau, de Beaumarchais, de Dolet, de Ledru-Rollin, etc. Le public prendra sans doute quelque intérêt à contrôler après coup les décisions des jurys; il constatera, je crois, qu'elles étaient équitables. Peu de chose à dire sur la décoration sculpturale de la Sorbonne ou sur l'ornementation intérieure de l'Hôtel de Ville, sinon que les œuvres, même quand elles offrent quelque mérite — ce n'est pas toujours le cas — rentrent plus ou moins dans le cadre conventionnel. Et pour la statuaire religieuse, j'avoue n'y avoir pas trouvé grand chose qui appelle l'attention.

C'est donc surtout à la peinture qu'il faut s'adresser pour chercher quelques enseignements ou, si on le préfère, quelques renseignements sur les tendances de l'art au XIXe siècle. Encore fera-t-on assez vite une distinction : la peinture

religieuse se maintient en général dans les mêmes voies, et plus d'un visiteur, je n'en doute pas, l'accusera de banalité. Je n'y contredis guère; la série des artistes présenterait une singulière collection d'inconnus ou d'oubliés, depuis Delorme qui composait en 1817 un *Jésus ressuscitant la fille de Jaïre*, Pallière qui peignait en 1819 un *Saint Pierre guérissant les boiteux* (où il y a, ma foi, de jolies parties de paysage), jusqu'à Signol dont *la Trahison de Judas* date de 1868. Artistes honorables pourtant, consciencieux, presque tous amoureux de leur art, mais qui se trouvaient enfermés dans un genre devenu factice. Les meilleurs durent se borner à déployer des qualités de sérieux, de dignité professionnelle, dirais-je presque. Tout au moins ne passera-t-on pas trop vite partout : on aura quelque curiosité en face des peintures de Chassériau, ce maître venu peut-être trop tôt ou trop tard. On observera comment certains peintres cherchent à renouveler l'art d'église et à y introduire ou le pittoresque (H. Lévy, à Saint-Merry), ou la grâce un peu mondaine (Machard, à Notre-Dame-de-la-Croix). Mais, à détailler davantage, nous nous ferions ce que nous ne voulons pas faire : de la critique.

Au contraire, dans la peinture laïque, on rencontre des essais qui valent la peine d'une étude, et surtout on constate une fois de plus comment notre art hésite, depuis un quart de siècle au moins, entre le chemin du classicisme, si longtemps suivi, et les routes moins tracés que le réalisme paraît ouvrir.

Faut-il décorer la mairie du XIXe arrondissement, MM. Gervex et Blanchon y représentent le mariage civil, tel qu'il se célèbre sous nos yeux : le futur et la future, les parents en robes, redingotes, tout prêts à se rasseoir sur les fauteuils verts foncièrement administratifs. Plus loin, c'est l'abattoir de la Villette, avec son public de bêtes et de gens, ses *boxes*, son architecture, aussi administrative que les fauteuils verts.

Pour la mairie du XXe, pour celle de Bagnolet, le parti adopté consiste à peindre des vues du quartier ou des environs et à y introduire des scènes familières : couples qui se promènent endimanchés, enfants cueillant des fleurs sur les fossés des fortifications. — Pour une autre, on figure l'horti-

culture, l'industrie; mais l'horticulture ne sera plus une Pomone effeuillant des roses aussi symboliques qu'elle-même; ce sera un vrai jardin, avec de vraies plantes et un vrai jardinier, portant, au lieu de corne d'abondance, un arrosoir.

Même tendance, avec une pointe de sentimentalité qui ne messied pas, dans les esquisses de Bramtot pour la mairie d'Arcueil: les fiancés au milieu de la fenaison, le repas de midi, les grands-parents à la ferme. C'est une note rurale moderne à la façon de Theuriet.

A la mairie de Nogent-sur-Marne, on a davantage le sens pratique et l'on n'a pas craint de mettre sous nos yeux les canotiers et les régates, ou encore une scène de mobilisation sur la ligne, toute voisine, du chemin de fer de l'Est.

Ajoutons le paysage, je veux dire le paysage tout français: Les esquisses de Harpignies, Pelouse, Damoye, Billotte, Pointelin, etc., pour les salons de l'Hôtel de Ville, ont le double avantage d'être toutes des œuvres de valeur et de nous montrer, dans leur réalité poétique, nos quais, des coins de nos squares, les bois de notre banlieue.

Très juste, tout cela, très intéressant comme tendance. Après tout, c'est la reprise des habitudes chères aux statuaires du moyen âge, qui sculptaient aux portails de nos églises les métiers et les artisans, ou bien aux miniaturistes, qui figuraient les travaux des mois, le marchand dans sa boutique, le paysan jetant au sillon la semence. Et cela ne les empêchait pas, bien au contraire, de traduire avec simplicité, avec force, les grandes conceptions du dogme chrétien ou les grandes scènes de l'histoire religieuse, qui répondaient aux sentiments de leur temps. Dans les monuments, construits pour le peuple, c'est-à-dire pour tous, il est temps aujourd'hui de parler à tous la langue qu'ils comprennent et de leur dire en peinture *France* et non plus *Gallia*, *Travail* et non plus *Labor*.

Il reste, pour parler franchement, à réaliser ces idées. Dans l'art comme dans la littérature, les intentions ne comptent pas ou comptent peu: il faut les œuvres maîtresses; jusqu'ici on ne les voit guère ou elles sont trop peu nombreuses pour guider l'opinion. Elles se multiplieront à mesure qu'il y aura plus d'artistes épris à la fois de la nature et de

la vie moderne, et qui reviendront, dans l'exécution comme dans le sentiment, à la sincérité.

Mais la peinture dite classique figure aussi au musée de la Ville sous ses différentes formes : idéaliste, historique, allégorique. Il faut avouer qu'elle nous touche moins, soit que nous devenions blasés, soit que nos artistes se montrent peu capables de renouveler notre curiosité ou notre attention par d'heureuses trouvailles de plastique ou d'idées, dans un art qui en exige tant. Vraiment, lorsqu'on voit les provinces de France représentées par des femmes qui ont surtout pour caractéristique d'être à demi vêtues ; quand la Bourgogne se distingue de la Champagne, par ce que la première exprime dans un vase le jus d'une grappe de raisins noirs, tandis que la seconde tient à la main une coupe de vin blanc, nous avons le droit de trouver là une symbolique bien approximative. Et si, pour retracer le tableau de nos industries, l'artiste met devant nos yeux des jeunes hommes, tous costumés en chanteurs florentins, les uns frappant sur l'enclume, — forgerons, — les autres assis devant un établi, — menuisiers, — est-ce un tort de penser que des conceptions de ce genre ne paraissent faites ni pour parler à l'esprit des lettrés, ni pour avoir la moindre éloquence auprès de la foule ?

Quelques peintres essaient des compromis : par exemple, MM. Humbert et Lagarde mettent dans des paysages réels des personnages à demi contemporains, à demi imaginaires, en allant de la fantaisie de Boucher au symbolisme de Puvis de Chavannes (voir la *Sieste de Midi* et les *Grands-parents*). D'autres se lancent hardiment en plein rêve ; c'est l'effet que m'a produit le vaisseau peint par Danger, dans un décor de glaces polaires, une lumière blafarde en façon d'aurore boréale, où se jouent étrangement des nymphes de la mer (salon du nord à l'Hôtel de Ville). Quelque chose comme l'Adamastor du Camoëns ou le Vaisseau Fantôme de Wagner, transporté dans l'Océan arctique.

Le fond des choses (on l'a dit souvent, mais pourquoi ne pas le répéter ?), c'est qu'il n'y a ni genres fermés ni théories absolues. Banalité ou invention, convention ou sincérité, faculté de pénétrer jusqu'au sens le plus intime des choses, ou inaptitude à dépasser la surface, vérité dans le dessin et la couleur

ou pauvreté et charlatanisme dans l'exécution, tout cela se rencontre ou ne se rencontre pas dans l'art réaliste aussi bien que dans l'art classique. A peine dira-t-on que le premier s'attache plus directement à la nature ou à la vie contemporaine, qu'il cherche l'idéal à travers l'expression vigoureuse et immédiate de la vérité extérieure et matérielle ; que le second, au contraire, s'inspire d'abord d'une conception idéale et abstraite des choses, et la traduit ensuite à nos yeux par la plastique. Tout cela est vrai, mais tout cela est précisément conforme à l'esprit humain, qui possède la faculté de saisir ce qui existe et d'imaginer ce qui n'existe pas, qu'il s'agisse de littérature ou d'art. On ne fera jamais que le symbolisme disparaisse complètement devant le réalisme: la preuve en est qu'on le réinvente sous des apparences nouvelles, dès qu'on a cru le proscrire à jamais sous son costume classique. L'effort doit consister à le rendre personnel, original, vibrant. Et, par exemple, le *Gloria victis* de Mercié ou les fantassins de la *Défense nationale* de Barrias ont la même puissance pour faire revivre en nous des souvenirs douloureux.

***

Tel est ce musée, vrai musée d'étude, on le voit, et qui suggère bien des réflexions. Les visiteurs — cela est certain — y seront attirés tout d'abord par les tableaux proprement dits, et beaucoup n'iront guère au delà. Ceux qui examineront les esquisses trouveront peut-être que le nombre des projets médiocres l'emporte, et que celui des œuvres de premier ordre est singulièrement restreint. La faute en retombe beaucoup sur le système des concours qui écarte trop souvent les artistes de mérite; sur certaines tendances fâcheuses à favoriser parfois des coreligionnaires, etc. Toutes ces réserves faites, on devra reconnaître que l'ensemble a une signification, que certains talents s'y révèlent, ou plutôt s'y confirment, que l'œuvre de la municipalité, quoique mélangée, très mélangée, ne manque ni de valeur, ni d'intérêt.

Elle présente bien quelques rapports avec ses tendances

politiques. En art comme en politique, la Ville de Paris se met assez volontiers à l'avant-garde du mouvement; elle va volontiers aux réputations jeunes — ce qui ne veut pas toujours dire aux artistes jeunes; — elle aime ceux qui sortent des voies traditionnelles; il ne lui déplaît pas que leur renommée soit un peu bruyante. Enfin, elle semble avoir la prétention de représenter quelque chose par elle-même et de constituer un petit État artistique dans l'État. Sur tous ces points, l'administration et le conseil municipal paraissent s'entendre assez facilement: l'art offre le terrain de conciliation que l'on ne trouve pas ailleurs. Et l'on pourrait presque dire que l'ouverture récente de ces musées est comme un acte d'autonomie municipale.

On a quelquefois reproché à la Ville de ne pas avoir de doctrines; il faudrait peut-être plutôt la blâmer d'en avoir parfois d'exclusives. J'aime mieux la féliciter de conserver encore un certain éclectisme, que cela tienne au régime parlementaire, qui amène nécessairement aux transactions, ou procède d'un système arrêté. Les gouvernements n'ont qu'un devoir, et j'ajouterai qu'un droit : encourager les arts en donnant aux artistes l'occasion d'exercer leur talent ou de manifester leur génie, s'ils en ont. Il leur appartient de savoir choisir, deviner, employer les hommes; leur responsabilité ne va pas plus loin. Quant à diriger l'art, ils ne sauraient y prétendre, parce qu'ils n'en sont point capables. L'éclectisme est donc la loi des personnages qui occupent le pouvoir, rois et princes aussi bien qu'administrateurs. Jules II appelait à lui Michel-Ange et Raphaël : François Ier, des Italiens et des Français : et c'est pourquoi l'art de leur temps a conservé cette liberté d'allure et cette vie dans la variété. Louis XIV, au contraire, a perdu à ne connaître, à n'écouter que Le Brun; et Colbert remplissait son rôle en pensionnant des peintres, des sculpteurs ou des architectes, mais non pas en leur dictant une esthétique.

C'est à l'École qu'il appartient de former et de préparer les artistes : à l'École, c'est-à-dire à l'ensemble des enseignements, des traditions, des théories ou des exemples, au milieu desquels se forment les générations futures. Or, l'École, au

sens le plus large du mot, se trouve-t-elle bien en harmonie avec les nécessités de notre temps et les conditions normales du progrès régulier? Ne s'abstient-elle pas trop rigoureusement de toutes les préoccupations modernes, ne s'enferme-t-elle pas trop exclusivement dans l'antiquité, ou, d'autre part, dans l'étude matérielle et aride du modèle? Fournit-elle aux artistes l'éducation nécessaire pour comprendre leur époque et, par conséquent, satisfaire à ses besoins intellectuels et moraux? Ou même les prépare-t-elle fortement, amplement, à la réalisation originale des conceptions classiques, qui exige des esprits délicats, éclairés, inventifs? Ne les entraîne-t-elle pas, ou bien à se risquer sans guide dans les essais inconsidérés, les tâtonnements, les aventures, ou bien à se contenter des formules reçues et à les reproduire sans les renouveler? Grave problème, que soulève toute visite dans un musée comtemporain; le musée de la Ville a peut-être le mérite d'en préciser assez bien les termes.

HENRY LEMONNIER

BIJOU[1]

IX

M. Dubuisson, que les étudiants appelaient « le père Dubuisson », était le recteur de l'académie. Il avait amené sa fille à Bracieux, où elle devait passer une semaine avec Bijou; le fiancé de Jeanne, un jeune professeur, nouvellement nommé à la faculté de Pont-sur-Loire, les avait accompagnés.

— Comme tu dois avoir chaud, mon Bijou! — cria la marquise apparaissant à une fenêtre.

Denyse répondit, en s'appuyant sur la main de M. de Rueille pour descendre de cheval:

— Mais non, grand'mère!... C'est M. Giraud et Pierrot qui ont chaud!... moi, je suis très bien...

Elle embrassa Jeanne de tout son cœur, dit bonjour à M. Dubuisson, et, l'air indécis, se tourna vers le professeur, qui la contemplait bouche bée.

— Bijou... c'est M. Spiegel! — fit mademoiselle Dubuisson.

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 mars.

D'un joli geste, très gracieux, très prenant, Bijou tendit au jeune homme sa patte fine en disant :

— Nous sommes déjà de vieux amis!...

Puis, se penchant, elle murmura à l'oreille de Jeanne :

— Il est charmant, tu sais, tout à fait charmant!...

M. Spiegel entendit-il cette appréciation aimable, ou est-ce par hasard qu'il devint, au même instant, d'une rougeur intense?

— Va vite te changer, Bijou ! — commanda la marquise.

— Mais, grand'mère, je n'ai pas chaud !... vrai de vrai !...

— Viens ici !... que je voie ça ?...

Docile, Bijou vint se camper devant madame de Bracieux ; et, se baissant, elle tendit son dos, très habituée à ces vérifications hygiéniques.

— Eh bien, grand'mère ? — demanda-t-elle quand la marquise retira sa main, qu'elle avait introduite entre le col de la chemise et la peau, — eh bien !... quand je vous le disais ?...

— C'est, ma foi, vrai ! — grommela madame de Bracieux, — elle n'a pas chaud !... c'est incompréhensible !... alors, reste comme ça, si tu veux !...

Elle fit pirouetter devant elle sa petite-fille et affirma, satisfaite :

— Tu es, d'ailleurs, très bien !... ça va joliment, ces petits habits de piqué blanc !...

— Ça va à Bijou ! — dit Bertrade, — parce que... avec sa peau, tout va... mais à la plupart des femmes, ces petits habits anglais vont au contraire bien mal !...

L'abbé Courteil regarda la jupe noire, la veste blanche, et Bijou elle-même, et conclut :

— Dans tous les cas, c'est ravissant, ce blanc et ce noir!... mademoiselle Denyse a l'air d'une grande hirondelle...

— Eh ! eh ! — fit la marquise, en toisant l'abbé avec bienveillance, — c'est gentil, cette comparaison !...

Pendant que tout le monde s'occupait de Bijou, très aimable elle causait, sans plus entendre ce qu'on disait d'elle, avec M. Spiegel, un peu isolé au milieu de tous.

C'était un jeune homme à l'air grave et doux, gourmé presque, si la gaîté de ses yeux n'eût corrigé la sévérité de la bouche et l'austérité du maintien. Assez grand et très svelte,

il s'habillait de vêtements sombres, bien coupés. D'ensemble, M. Spiegel donnait un peu l'impression d'un jeune clergyman élégant. Fasciné, ébloui par la beauté et la grâce de Bijou, il fixait sur elle des yeux pleins d'une extase étonnée, tandis qu'elle l'examinait à la dérobée, surprise de voir que le fiancé de Jeanne était aussi « réussi ».

Le déjeuner parut long. Tous les hôtes de la marquise s'observaient mutuellement, les uns préoccupés et silencieux, les autres plus loquaces, mais singulièrement préoccupés aussi.

Madame de Bracieux assistait, sans y rien comprendre, à ce changement d'attitudes, à cette sorte de transformation qui s'accomplissait depuis quelques jours. Elle ne reconnaissait plus le petit monde qu'auparavant elle dirigeait si facilement à son gré.

Seuls, M. Spiegel et Bijou, placés l'un près de l'autre, causaient avec l'animation de ceux qui parlent non pas seulement pour dire quelque chose, mais parce qu'ils ont quelque chose à dire.

Plusieurs fois Jeanne Dubuisson, assise à la droite de M. Spiegel, se tourna vers lui avec une petite flamme dans son regard bleu si bon. Elle songeait, chagrine, que bien certainement son fiancé prenait, à regarder Bijou, plus de plaisir qu'à la regarder elle-même. Et une tristesse lui vint à l'idée que jamais il n'avait posé sur elle des yeux aussi expressifs que ceux qu'il attachait en ce moment sur Bijou.

Jeanne, qui avait dix-neuf ans, paraissait beaucoup plus âgée que Denyse, bien qu'elle fût un peu « du même modèle ». Les cheveux, blonds comme ceux de Bijou, étaient moins cendrés, moins brillants, mais plus épais; les yeux d'un bleu moins rare; les dents aussi blanches, mais moins bien rangées; la peau moins éclatante; les attaches moins fines. Bijou, toute petite, mettait pour se grandir des talons trop hauts; Jeanne, assez grande, ne portait que des talons anglais très bas. Tandis que l'une était en quelque sorte un éblouissement, l'autre passait presque inaperçue, jolie surtout du très grand charme qui venait de son exquise bonté.

Après le déjeuner, Bijou emmena tout de suite Jeanne dans le parc. Elle l'avait à peine revue depuis que son mariage était décidé.

— Pourquoi — demanda-t-elle — m'avais-tu dit d'un air tranquille que M. Spiegel était « bien »?...

— Mais — fit mademoiselle Dubuisson — parce que je le trouve tel... est-ce que toi, tu ne...

— Ne fais donc pas la bête!... tu sais parfaitement qu'il est mieux que « bien »...

— Mais...

— Oui... d'après la description que tu m'avais faite de lui, je m'attendais à trouver un bon petit jeune homme, l'air bien sage, même un peu pion... et au lieu de ça, tu nous amènes un monsieur charmant!... On prévient... on ne fait pas de ces surprises-là!...

Et, sans laisser à Jeanne le temps de répondre :

— Où l'as-tu connu?...

— Ce printemps... à Pâques... quand nous sommes allés à Bordeaux chez ma tante...

— Et ça s'est décidé tout de suite!...

— Non... Moi, je l'ai aimé tout de suite...

— Oui... tu es une tendre, toi!...

— Et j'ai bien vu que lui aimait beaucoup, beaucoup, à se trouver avec moi...

— Et puis?...

— Et puis... nous sommes partis... moi, le cœur très gros, naturellement!... je croyais que je m'étais trompée... qu'il ne pensait pas du tout à moi...

— Tu ne m'as rien dit de tout ça!...

— Non... d'abord je me figurais que c'était fini... ensuite, à personne, pas même à toi, je n'aurais voulu parler de ces choses... il me semble que, quand on aime tant, il ne faut parler de son amour qu'à soi-même... c'est la seule chance que l'on ait d'être vraiment compris...

— Alors — demanda Bijou en riant — tu supposes que je n'entends rien à l'amour?...

— A l'amour tel que je le comprends?... Non!... tu es trop jolie, toi, vois-tu, trop fêtée, trop adorée, pour pouvoir, comme moi, isoler ton cœur dans une affection immense... et unique...

Bijou soupira et dit avec tristesse :

— Ça doit être si bon, pourtant, d'aimer comme ça!...

— Dame!... ça te serait facile!... ton cousin de Blaye t'adore!... oh!... ne proteste pas!... ça saute aux yeux!.. je l'ai vu à l'instant...

— Tu rêves!... — fit Bijou, l'air abasourdi.

— Que non!... il t'aime, il t'aime à la folie... et il me semble très digne d'être aimé, celui-là !...

— Au lieu de dire des bêtises, achève-moi plutôt l'histoire de ton mariage... Nous disions que tu avais quitté Bordeaux... que tu croyais que c'était fini?... Après?...

— Après, il y a quinze jours, la chaire de philosophie s'est trouvée vacante... et papa a appris avec étonnement que M. Spiegel y était nommé... il m'a dit : « C'est une disgrâce... Pont-sur-Loire ne vaut pas Bordeaux!... » Et puis, pas du tout... ce n'était pas une disgrâce...

— C'est lui-même qui avait sollicité son changement ?...

— Juste!... et lundi dernier, il arrivait à la maison avec sa mère, qui me demandait à papa...

— Comment est-elle, sa mère?...

— Très bien... encore belle... mais l'air très sévère... un peu dur...

— Ne fais pas attention... toutes les protestantes ont cet air-là!...

— Comment sais-tu qu'elle est protestante?...

— Parce que je suppose qu'elle a la même religion que son fils...

— Mais qui est-ce qui t'a dit que M. Spiegel est protestant?...

— Personne... je m'en suis bien aperçue toute seule... ça n'a pas été long, va!...

— Mais comment peux-tu savoir...

— Je n'en sais rien... mais je sais tout de même!... C'est très heureux d'épouser un protestant... ils sont plus sérieux, plus réfléchis, plus fidèles...

— Oui... peut-être... mais sa mère paraît, je te l'ai dit, très sévère, très... et elle habitera avec nous !...

— Eh bien, tant mieux!... n'est-ce pas une sécurité d'avoir avec soi une mère un peu austère?... c'est, d'abord, un porte-respect...

— Je crois que je n'ai besoin de personne pour me faire

respecter... et, dans tous les cas, il me semble que, comme porte-respect, le mari est...

— Rien du tout!... rien! rien!... les parents c'est tout autre chose... et moi, j'ai été élevée dans le culte des parents... dans cette croyance que leur présence porte non seulement respect, mais bonheur au foyer...

— Eh! moi aussi, je crois ça... pour papa!... mais madame Spiegel est une étrangère, en somme... et je lui en veux un peu de venir troubler l'intimité dont j'aurais été si heureuse...

— Tu te diras qu'elle est la mère de ton mari, qu'il l'aime, et que tu dois l'aimer pour l'amour de lui...

— Tu as raison!... Que je voudrais te ressembler, mon Bijou!... tu es tellement meilleure que moi!...

— Je suis un ange, c'est convenu!...

— Tu plaisantes... mais, c'est joliment vrai, va!...

— Dis-moi?... ça ne va pas t'attrister de quitter ton fiancé pendant cette semaine que tu veux bien me donner?...

— Non... d'ailleurs, il viendra me voir avec papa... si ta grand'mère le permet... et puis, il va passer quelques jours à Paris...

— Et moi qui te promène comme une étourdie que je suis... sans penser que ce malheureux garçon se désole certainement de ton absence!... Rentrons, veux-tu?...

— Je veux bien!...

Bijou laissa couler entre ses cils frisés un regard luisant, et demanda, l'air indifférent :

— Explique-moi donc quel... incident peut t'avoir donné cette idée bizarre que Jean de Blaye m'aime?...

— La façon dont il te regardait pendant le déjeuner... et aussi son agacement quand, ce matin, nous t'attendions sur le perron, et qu'il t'a vue arriver avec le petit Jonzac et son répétiteur...

— Tu as trop d'imagination!...

— Non... je suis sûre qu'il t'aime... et beaucoup!... Et toi?...

— Moi?...

— Oui... tu ne l'aimes pas, toi?...

— Non... pas comme tu l'entends, du moins!... C'est mon

cousin... je l'aime comme on aime un cousin très gentil... mais qu'on connaît trop pour l'aimer autrement...

— C'est dommage!...

— Pourquoi?...

— Parce qu'il me semble que tu serais heureuse avec lui...

Bijou secoua la tête :

— Je ne crois pas!... il me faut un mari plus sérieux que Jean...

— Plus sérieux?... mais il a trente-quatre ou trente-cinq ans, M. de Blaye!...

— Qu'est-ce que ça fait?... il n'est pas sérieux, tu sais?... pas du tout...

— Ah!... je ne savais pas!...

— Moi, je veux un mari qui n'aime que moi...

— Jolie et séduisante comme tu l'es, tu peux être bien tranquille!...

Bijou s'arrêta au milieu de l'allée, et, mettant sa main au-dessus de ses yeux :

— Est-ce que ce n'est pas une voiture, là, dans l'avenue?...

— Oui, parfaitement...

— Une voiture comment?... moi je ne vois rien... je suis tellement myope!...

— Un phaéton à deux chevaux... et un monsieur que je ne connais pas qui conduit...

— C'est bien ça!...

Et, comme Jeanne faisait un mouvement :

— C'est M. de Clagny... un ami de grand'mère... le propriétaire de la Norinière...

— Ah!... ce monsieur si riche!...

— Si riche?... crois-tu qu'il soit si riche?... je n'ai pas entendu dire un mot de ça!...

— Mais si!... une fortune énorme... toute en terres...

Bijou n'écoutait plus. Elle avait cueilli une pâquerette qui s'épanouissait dans l'herbe, courbant au-dessus de l'allée sa petite tête craintive, et, distraite, elle l'effeuillait.

— Eh bien? — demanda Jeanne en souriant, — combien t'aime-t-il?...

Bijou releva sa jolie tête et dit, surprise :

— Qui ça?...

— Celui pour qui tu interrogeais cette marguerite...

— Je ne sais pas!... je ne l'interrogeais pour personne...

— Et qu'est-ce qu'elle t'a répondu?...

— Passionnément...

— Eh bien! elle a répondu pour tout le monde...

Et en montant derrière sa petite amie les marches du perron, Jeanne ajouta :

— C'est vrai!... tout le monde t'aime!... et tu le mérites bien, va!...

Quand les deux jeunes filles entrèrent dans le hall, les visages un peu endormis se réveillèrent subitement. Henry de Bracieux murmura un : « Enfin!... c'est pas malheureux!... » qui le fit regarder de travers par sa grand'mère, tandis que M. de Clagny venait, en courant presque, au-devant de Bijou.

Elle dit, gentille :

— A la bonne heure!... c'est aimable d'être revenu comme ça, tout de suite, nous voir!...

— Trop aimable!... vous allez en avoir de moi par-dessus la tête?...

Elle répondit, toute souriante :

— Jamais!...

Puis, prenant Jeanne par la main, elle la présenta :

— Jeanne Dubuisson... ma meilleure amie... que je vais perdre, car elle se marie!...

— Mais — fit la jeune fille toute chagrine — pourquoi dis-tu ça, Bijou?... tu sais très bien que, mariée ou pas, je serai toujours ton amie...

— Oui... on dit ça... mais ça n'est plus la même chose... Quand on est mariée, on n'est plus ni aux parents, ni aux amis... on est à son mari... à lui tout seul...

M. de Clagny dit, à demi-voix :

— Que c'est beau, les illusions!...

Brusquement, Bijou se tourna vers lui, demandant :

— Qu'est-ce que vous dites?...

— Une bêtise!...

— Non... J'ai compris que vous vous moquiez de moi... parfaitement!... Vous avez beau secouer la tête, je le sais bien tout de même que vous vous moquez de moi... et c'est parce que j'ai dit que, quand on est mariée, on n'est

plus qu'au mari!... Eh bien, ça peut être très ridicule, mais c'est mon avis... et je parie bien que c'est aussi celui de M. Spiegel?...

Le jeune homme s'inclina en souriant sans répondre. Bijou dit, s'adressant toujours au comte :

— Vous l'a-t-on présenté, M. Spiegel?... Non?... alors, je répare cet oubli : M. Spiegel, le fiancé de Jeanne... qui n'ose pas soutenir que j'ai raison... parce qu'il n'est pas en force... C'est vrai... il n'y a ici que lui de marié... ou presque...

— Eh bien, et Paul? — fit la marquise en riant.

— Paul!... Ah! oui!... c'est vrai!... je ne pensais plus à lui!... Enfin, les gens pas mariés dominent... Henry, Pierrot, M. l'abbé, M. Giraud, Jean... Tiens!... qu'est-ce qu'il a donc, Jean?... il a une drôle de figure!...

Jean de Blaye, assis dans un fauteuil de bambou, les yeux à demi fermés, la tête appuyée sur sa main, paraissait sommeiller. Il répondit :

— J'ai mal à la tête!...

Et comme elle insistait, le questionnant pour savoir comment cela était venu, il s'écria, bourru :

— Eh bien! quoi? c'est la migraine!... est-ce qu'on sait comment ça vient?... ça vient comme ça peut, mais ça vient!...

Bijou était passée derrière le fauteuil où se reposait son cousin. Elle reprit, sans se laisser décourager par sa brusquerie, en regardant son visage pâli, ses traits tirés, ses yeux largement cernés :

— Il faut que tu aies très, très mal pour avoir une mine pareille!... et pour avouer surtout que tu as quelque chose, toi qui poses toujours pour l'homme fort... Mon pauvre Jean!... je voudrais tant te savoir mieux!...

Elle s'inclina, et posant doucement ses lèvres sur les paupières meurtries du jeune homme, les y tint appuyées assez longtemps.

Jean de Blaye devint très pâle, puis très rouge, et, se levant d'un mouvement violent :

— Tu m'as fait peur! — dit-il l'air gêné, le regard incertain. — C'est stupide!... mais je ne te voyais pas... et alors... ça m'a surpris...

M. de Clagny s'était levé, lui aussi, avec une sorte de colère, en voyant Bijou embrasser son cousin. Comprenant à quel point était ridicule son émotion jalouse, il se rassit et dit, goguenard :

— Si ce remède-là n'agit pas... c'est que la maladie de Blaye est incurable !...

M. de Rueille regarda avec envie Jean qui sortait du salon, et, s'adressant à Bijou d'une voix qui s'enrouait :

— Quand j'ai la migraine... et ça m'arrive souvent, hélas !... vous êtes moins compatissante...

M. Giraud restait pétrifié sur la petite chaise basse où il était assis. Les yeux fixés à terre, les lèvres serrées, il semblait n'avoir rien vu.

Pierrot, lui, s'écria franchement :

— En a-t-il une veine... cet animal de Jean !...

— Sans doute... sans doute — répondit l'abbé Courteil avec conviction ; — mais il a tout de même bien mal à la tête, le pauvre monsieur !... je connais ça, moi... la migraine !...

La marquise se pencha à l'oreille de Bertrade, et lui dit en examinant Bijou de côté :

— Est-elle assez délicieuse, cette petite !... et bonne, et enfant surtout !... A-t-elle assez simplement embrassé ce nigaud de Jean !... à qui ça a fait peur !...

— Oh ! peur !... il était troublé, le pauvre garçon !... et il a voulu expliquer son trouble, voilà tout !...

— Crois-tu ?... avec lui on ne sait jamais !...

— Vous n'avez pas vu qu'il est parti tout de suite... sans même dire adieu à M. Dubuisson et à M. Spiegel qui s'en vont ?...

La marquise se tourna vers les deux hommes, qui s'approchaient pour la saluer :

— Puisque nous gardons votre Jeanne, j'espère que vous viendrez la voir souvent ?...

Bijou demanda, s'adressant à son amie :

— Bien vrai, ça ne t'ennuie pas de rester à Bracieux ?... je ne t'en voudrais pas de préférer à moi ton fiancé, tu sais ?...

— Spiegel est obligé d'aller passer quelques jours à Paris, dit M. Dubuisson ; — à son retour, je viendrai avec lui chercher Jeanne...

En quittant le salon quelques instants plus tôt, Jean de Blaye éprouvait un douloureux malaise. L'innocent baiser de Bijou, ce baiser donné si franchement devant tout le monde, l'avait bouleversé, réveillant brusquement l'amour qu'il voulait endormir sous les tendres caresses de madame de Nézel. La veille, il disait à la jeune femme qui se serrait toute frémissante contre lui : « Est-ce que je peux aimer... comme je t'aime, cette enfant que je n'ai jamais touchée du bout des doigts? »...

Et en effet, à ce moment-là, il se sentait repris peu à peu par les sensations passionnées et profondes que son amour pour Bijou ne pouvait pas lui donner. Et voilà que, tout à coup, au lendemain même du jour où il espérait l'oubli, où il s'expliquait — à peu près calme — la cause de cet oubli, cette cause disparaissait, faisant place à un trouble très grand, qui le laissait sans force pour la lutte. Ses désirs, en se transformant, s'augmentaient, tandis que la tendre et pâle image de la maîtresse tant aimée s'éloignait, pour ne plus revenir, croyait-il. Il comprenait qu'il ne devait pas essayer plus longtemps de conserver l'amour de madame de Nézel, alors qu'il ne pouvait plus lui donner le sien. Et en pensant à cette affection si forte, où venait aux jours mauvais s'abriter son cœur, il pleura. Depuis quatre ans la jeune femme lui abandonnait toute sa vie, toute son âme, tout ce qu'il y avait en elle de délicat et de charmant. Et pendant que la tante de Bracieux, l'oncle Alexis, et les Rueille, et toute sa famille, le croyaient occupé à faire la noce, il vivait d'une vie très ignorée et très douce, organisée dans l'ombre, à côté de la vie extérieure que chacun connaissait et critiquait. C'était à ce bonheur paisible et chaud qu'il fallait renoncer! Et pourquoi?... Allait-il se décider à dire à Bijou son amour?... et, même en admettant qu'elle ne repoussât pas cet amour, était-il donc en situation d'épouser ce merveilleux bibelot créé pour un cadre luxueux? Bien des fois déjà il y avait songé, et toujours il s'était dit que ce serait une absurde folie. Et puis, jamais Bijou ne l'aimerait assez pour accepter cette médiocrité tranquille.

Comme il avait promis à madame de Nézel d'aller le lendemain à Pont-sur-Loire, il lui écrivit un mot pour s'excuser. En cachetant sa lettre, il pensa : « Elle ne croira pas au

prétexte que je lui donne... mais elle comprendra... et c'est fini!... »

Et, soudain, il se sentit seul, très seul. Il eut la perception singulièrement nette de la vie qui allait dès lors être la sienne, et il frissonna douloureusement.

Pendant qu'il ressassait dans sa pauvre tête brisée toutes ces tristesses, Bijou, en installant Jeanne Dubuisson, affirmait :

— Tu rêves, je te dis... tu rêves!... il m'aime bien... comme on aime sa cousine... ou même sa sœur...

— Non!... il n'y avait qu'à regarder sa tête quand il est sorti du salon!... il était bouleversé!... je suis sûre qu'il l'est encore...

— Veux-tu pas que j'aille le lui demander?... mais au fait, il est sept heures?... nous n'avons que le temps de nous habiller... je reviendrai te prendre après le premier coup du dîner!...

Quand Bijou, très simple toujours, mais mise à ravir, sortit de sa chambre, le grand corridor du premier était obscur et silencieux. Chacun chez soi s'habillait pour le soir. Les domestiques, qui avaient fermé les persiennes, n'avaient pas encore allumé les lampes.

Jean, qui sortait de chez lui, distingua à quelques pas dans l'ombre une silhouette blanche qu'il se hâta de rejoindre.

Bijou demanda :

— C'est toi, Jean?...

— Oui... c'est moi!... et... j'aurais un mot à te dire...

— Quelque chose de pas trop long?... le premier coup est sonné!...

— Quelque chose de très court... mais que je préfère n'être entendu que de toi...

— Veux-tu que nous entrions chez toi ou chez moi?...

— Chez toi, puisque nous sommes à ta porte...

Bijou ouvrit et, quand Blaye fut entré, elle dit :

— Attends... ne remue pas... pour pas que tu te cognes... j'allume.

Il l'arrêta par le bras :

— Pas la peine d'avoir de la lumière... je sais parler sans y voir!... d'ailleurs ça ne sera pas long... Je veux te dire, mon Bijou... que ce que tu as fait... tu sais bien tantôt...

Elle parut chercher :

— Tantôt?... qu'est-ce que j'ai donc fait?...

— Tu m'as gentiment, oh! bien gentiment embrassé... mais tu es trop grande pour faire ça... quand il y a du monde...

Elle demanda en riant :

— Et quand il n'y a personne... est-ce que je peux, dis?...

Et avant qu'il eût le temps de répondre, elle le saisit par les épaules et tendit vers lui ses lèvres. Il abaissait au même instant sa tête, et le baiser lui effleura la bouche. Il poussa un cri faible comme un souffle, Bijou fit entendre une sorte de plainte caressante et craintive qui l'émut profondément. Décidé à parler, cette fois, il voulut attirer à lui la jeune fille, mais elle repoussa les mains qui cherchaient à la retenir, s'élança hors de la chambre, et, au frôlement rapide de sa robe contre la muraille, il comprit qu'elle s'enfuyait.

X

Le lendemain, la mère Rafut arriva. Bijou comptait la conserver une semaine. Elle fut très désappointée quand la vieille ouvrière lui annonça qu'elle ne pouvait donner que six journées. Le 1er septembre, le théâtre rouvrait, et elle devait reprendre ses fonctions d'habilleuse. Alors Jeanne proposa de travailler un peu aux robes, et Bijou accepta.

— C'est une excellente idée !... A deux, nous ne nous ennuierons pas !... nous causerons sans nous occuper de la mère Rafut...

Et, le jour même, pendant que la marquise et madame de Rueille étaient à faire ce que Jean de Blaye appelait « une tournée de visites », elles s'installèrent dans l'atelier de Bijou transformé en salle de couture, et se mirent à tailler et à coudre en bavardant à côté de la vieille ouvrière. A un moment, Bijou demanda :

— Iras-tu au bal des courses?...

— Oui, — dit Jeanne : — il paraît que, comme je suis

fiancée, ça n'est pas très correct... mais j'irai tout de même parce que Franz désire me voir en toilette du soir... et aussi valser avec moi... il valse très bien, tu sais?...

— Lui qui a l'air si austère!... Alors, décidément, ça ne te fait rien d'épouser un protestant?...

— Rien du tout!... Je suis, sans être dévote, une catholique très convaincue... il est, sans être dévot, un fervent protestant... chacun de nous tient à sa religion et n'en voudrait pas changer, mais l'un n'a nullement l'idée de convertir l'autre...

Comme Bijou ne répondait rien, elle ajouta :

— Il ne me déplaît pas d'avoir un mari protestant... je l'avoue même que... à certains points de vue... ça me tranquillise... oui... c'est vrai, ce que tu me disais hier... les protestants ont... sur la famille... et aussi sur la fidélité, des idées... des principes plus arrêtés que les catholiques...

— Oui!... Dis-moi?... quelle robe mettras-tu au bal des courses?...

— Je ne sais pas encore!... je n'en ai pas...

— Comment?... et la blanche à petits bouquets?...

— Papa ne la trouve pas assez bien!... C'est chez les Tourville, le bal des courses, cette année!... ce sera très élégant!...

— Oh! ça, oui!...

— Nous ne les connaissons pas du tout; c'est la première fois que nous allons à Tourville... Si j'étais fagotée, ça ne serait pas aimable pour ta grand'mère qui nous a fait inviter... Alors, papa m'a dit de faire faire une robe... et il m'a donné cinquante francs...

— Qu'est-ce que tu vas faire faire?...

— Je n'en sais rien... conseille-moi, veux-tu?...

Depuis un instant, Bijou semblait profondément réfléchir. Elle dit :

— Si tu voulais, nous pourrions être pareilles toutes les deux?... ça serait tout plein gentil!...

— Comment est ta robe?...

— Elle n'est pas encore, elle sera!... rose, bien entendu... en crêpe... toute simple, des jupes droites... coupées comme les jupes des danseuses... pour ne pas alourdir par un

ourlet... trois jupes superposées, de la même longueur, bien entendu... trois, ça fait suffisamment vaporeux... plus, ça engonce!... et faisant de gros godets ronds... un petit corsage froncé, tout simple... des petits ballons avec des flots de rubans et une ceinture de ruban nouée derrière avec des longues coques et de longs pans... du ruban large comme la main, pas plus...

— Ça sera joli...

— Et ça t'ira à merveille...

— Mais — demanda Jeanne un peu craintivement — ça ne t'ennuiera pas que je sois pareille à toi?...

— Ça me fera plaisir au contraire... Veux-tu que nous fassions ta robe ici?... je te l'essaierai... comme ça, nous serons sûres qu'elle ira...

— Que tu es gentille!... tant d'autres, à ta place, ne se soucieraient que d'elles-mêmes!...

— Dis donc?... si tu écrivais pour qu'on envoie demain du crêpe?...

Elle ajouta en riant :

— M. de Bernès, qui me demandait hier soir si je n'avais pas de commissions... pour Pont-sur-Loire... j'aurais dû lui donner celle-là!...

— Il aurait été un peu empêtré!...

— Pourquoi?... ça n'est pas difficile d'acheter du crêpe rose... avec un échantillon!...

La mère Rafut, qui jusque-là avait cousu activement, sans dire un mot, tirant sans relâche son aiguille d'un petit mouvement court et précipité, releva son visage plissoté comme une vieille pomme, et dit :

— Et même sans!...

— Sans quoi?... — demanda Bijou.

— Sans échantillon... Ah! que non, qu'y n'serait pas empêtré... C'est toujours lui qui choisit les robes à mademoiselle Lisette Renaud...

— Lisette Renaud, la chanteuse? — questionna Jeanne avec vivacité, tandis que Denyse, très absorbée par son travail, ne parut pas avoir entendu.

La mère Rafut répondit :

— Non, mademoiselle, la dugazon...

— C'est bien ce que je voulais dire!... Ah!... M. de Bernès la connaît?...

La vieille ouvrière sourit :

— J'vous crois, qu'y la connaît!... y a plus de dix-huit mois qu'ça dure!... et on peut dire qu'y a pas un plus gentil p'tit ménage qu'eux deux!...

— Ah! — fit Jeanne intéressée — elle est si jolie, Lisette Renaud!... je l'ai vue dans *Mignon*... et aussi dans les *Dragons de Villars*...

La mère Rafut appuya :

— Oh! que oui!... qu'elle est jolie!... et sage donc!... faut voir!...

— Sage? — dit mademoiselle Dubuisson, — mais...

— Ah! oui!... pour sûr que c'est pas une demoiselle comme vous!... mais elle était sage, sage tout à fait quand elle a connu M. de Bernès... et depuis, elle n'a jamais seulement regardé quelqu'un!... lui non plus, d'ailleurs!... qu'il est d'une fidélité qu'c'en est touchant!... Pourtant, gentil comme il est, c'est pas les agaceries qui lui manquent, vous pensez bien!... même les dames de la première société qui lui courent après... et les dames d'officiers!... et la préfète donc, qui n'demanderait pas mieux!... Ah! ouiche!... y leur fiche pas un coup d'œil... y n'regarde qu'sa p'tite Lise... Mais faut voir comment qu'c'est qu'y la r'garde!... bien sûr que s'il était seulement officier supérieur, y l'épouserait tout d'suite... et qu'il aurait bien raison!...

— Jeanne!... — appela Bijou — voilà le premier coup du déjeuner!...

Et, quand elles furent sorties, elle dit, d'un ton très doux où se devinait à peine le reproche :

— Pourquoi laisses-tu la mère Rafut te raconter des histoires que tu ne dois pas entendre?...

La jeune fille rougit, et répondit, troublée :

— Mon Dieu!... elle n'était pas bien méchante, son histoire!... et puis... même en admettant qu'elle le soit... comment veux-tu que je l'empêche de la raconter?...

— Oh!... c'est bien simple!... il n'y a qu'à ne pas répondre ni écouter... tu verras si elle ne se taira pas?...

— Oui... tu as raison!...

Et, passant son bras autour des épaules de Bijou, Jeanne l'embrassa en disant :

— Tu as toujours raison!... moi, vois-tu, avec mon air sérieux, je suis bien plus étourdie que toi!... et plus faible aussi!... je ne sais pas résister à ce qui m'amuse...

— Et ça t'amusait?...

— Beaucoup!...

— Grand Dieu!... qu'est-ce qui peut t'amuser là dedans?...

— Dame!... je ne sais pas trop!... je suis curieuse, d'abord!... et observatrice aussi... alors, cette histoire m'expliquait précisément des remarques que j'avais faites...

— Quand ça?...

— Mais... depuis quatre ou cinq mois... depuis que je sors un peu...

— Quelles remarques as-tu faites?...

— J'ai remarqué que M. de Bernès ne faisait la cour à aucune femme... qu'il n'en regardait aucune... qu'il était à peine aimable... même avec les plus jolies... et la preuve, c'est que, même avec toi, il n'a pas essayé de flirter, je parie?...

Bijou répondit en riant :

— Oh!... pas du tout!... mais, de ce qu'il n'a pas essayé de flirter avec moi, il n'en faut pas conclure que, avec d'autres...

— Non!... la mère Rafut doit avoir raison!... et, au fond, ça ne m'étonne pas, cette histoire!... Tu n'as pas idée à quel point elle est délicieuse, Lise Renaud!... quelque chose dans ton genre... elle est cependant beaucoup plus grande que toi... et moins blonde... mais elle a des yeux merveilleux!... et une charmante taille souple... presque aussi souple que toi!... Enfin, je comprends que, quand on l'aime, on doit l'aimer beaucoup... avec ça, du talent et une jolie voix... un *contralto*... je suis sûre qu'elle te plairait...

— Je ne crois pas!...

— Pourquoi?...

— Je n'aime pas les femmes qui jouent la comédie... qui la jouent bien, du moins... ça indique une sorte de duplicité!...

— Je ne crois pas... ça indique une facilité d'assimilation... une sensibilité grande... mais pas de la duplicité...

— Que veux-tu?... je ne vois pas ça de la même façon!... ce qui n'empêche que, exceptionnellement, mademoiselle... comment s'appelle-t-elle?...

— Lise Renaud...

— Mademoiselle Lise Renaud est peut-être une charmante personne... quant à moi, je ne demande qu'à le croire... pour M. de Bernès...

— Tu ne l'aimes pas beaucoup, n'est-ce pas, M. de Bernès?...

— Pourquoi?... il m'est indifférent... et il me paraît quelconque...

— Oh! non!... je le vois assez souvent à Pont-sur-Loire... il est très intelligent, très gentil... et puis, très bien physiquement... tu ne trouves pas?...

— Je te dirai que je n'ai jamais fait grande attention au physique de M. de Bernès...

Et Bijou ajouta en riant :

— La première fois que je le verrai, je le regarderai de tous mes yeux... et je tâcherai de découvrir toutes ses perfections... pour faire plaisir à M. de Clagny...

— Tu l'aimes bien, celui-là!...

— Oh! ça! oui, par exemple!...

— Je m'en suis aperçue tout de suite... depuis que je suis arrivée, tu ne m'as parlé que de lui... et hier, quand il est venu, tu étais ravie...

— Oui!.. il est si bon!... si aimable pour moi!...

— Mais tout le monde est aimable pour toi... tout le monde t'adore...

— Tout le monde est beaucoup trop bon et trop bienveillant pour moi... je le sais bien!... mais M. de Clagny est encore meilleur que les autres... je ne le connais que depuis trois jours et je ne peux plus me passer de lui!... Quand je le vois, je suis gaie, heureuse... et je voudrais qu'il fût toujours là!... tiens!... je voudrais avoir un père ou un oncle comme lui!... Est-ce que tu ne trouves pas qu'il produit cette impression-là?...

— Oh!... moi, il me serait impossible de me supposer un autre père que papa!... tel qu'il est, je l'adore!... il paraît peut-être très ordinaire aux autres gens, papa, mais c'est

papa... Je trouve tout de même M. de Clagny très bien... et il a dû être charmant !...

— Moi, je trouve qu'il l'est encore !...

Les deux jeunes filles arrivaient dans le vestibule. Jeanne s'approcha du perron.

— Quelle chaleur !... — dit-elle.

Puis, mettant sa main au-dessus de ses yeux, elle regarda dans l'avenue, et reprit :

— Tiens !... un mail !... qui est-ce qui peut venir en mail ?...

— M. de Clagny, naturellement ! — cria joyeusement Bijou qui s'élança dehors ; — il avait dit à grand'mère que s'il pouvait, il viendrait lui demander à déjeuner...

— Et il a pu ! — fit aigrement M. de Rueille, qui sortait du hall : — on le voit beaucoup depuis trois jours, M. de Clagny !...

Et, plus aigrement encore, il ajouta :

— Il faut croire que nous lui plaisons !...

La vue des chevaux qui s'arrêtaient devant le perron le désarma, et il dit, avec admiration :

— Mâtin !... quels chevaux !... et joliment menés !... il n'y a pas à dire, il a la ligne, le bonhomme !...

Après le déjeuner, Pierrot déclara qu'il avait mal au pied. C'est au bout des doigts que ça lui faisait mal... il ne savait pas ce que c'était...

— Je le sais bien, moi, — dit Jean de Blaye : — c'est qu'il a des chaussures trop courtes...

— Trop courtes ? — fit M. de Jonzac, — mais c'est impossible !...

Après un instant de réflexion, il ajouta avec effroi :

— A moins que ses pieds n'aient encore grandi !...

Jean se mit à rire.

— C'est probablement ce qu'ils ont fait !... Dans tous les cas, ses doigts sont retroussés du bout et regrimpés les uns sur les autres, j'en suis sûr... il n'y a qu'à regarder ses pieds pour s'en rendre compte... il y a partout des bosses... ça ressemble à des sacs de noix !...

M. de Jonzac répondit :

— Je vais lui faire acheter aujourd'hui des chaussures...

— Je crois, mon oncle, qu'il vaudrait mieux l'envoyer prendre mesure à Pont-sur-Loire... il doit y avoir un cordonnier possible...

Madame de Bracieux dit :

— M. l'abbé y va justement tantôt pour porter une lettre à l'évêché, et savoir la réponse... il pourrait l'emmener?

— Alors, — fit Bijou, — on pourrait prendre l'omnibus, et Jeanne et moi nous irions aussi... nous avons des courses à faire...

— Lesquelles? — demanda la marquise.

— Mais du crêpe, d'abord!... du crêpe pour Jeanne... et puis, des crayons et des couleurs qui me manquent... enfin, un tas de choses...

M. de Clagny proposa :

— Voulez-vous que je vous emmène tous?... j'ai affaire à trois heures à Pont-sur-Loire chez un notaire... vous ferez vos courses et je vous ramènerai... c'est mon chemin pour rentrer à la Norinière...

— Oh!... quel bonheur! — fit Bijou ravie; — moi qui n'ai jamais été en mail!... Vous voulez bien, grand'mère?...

Madame de Bracieux semblait hésiter, elle dit :

— C'est que, à Pont-sur-Loire, mon Bijou, vous allez faire là-dessus un effet fabuleux... et, pour des jeunes filles... enfin, j'ai peur qu'on ne trouve pas ça correct...

Bijou se récria :

— Oh! grand'mère!... pas correct!... avec M. de Clagny?...

— Oui, avec moi! — appuya le comte, dont le visage s'était brusquement attristé, — il n'y a pas de danger... je ne suis pas compromettant, moi!...

Madame de Bracieux répondit, sincère :

— Évidemment, non!... mais on est si méchant à Pont-sur-Loire...

— Oh! grand'mère! — supplia Bijou, — ne nous privez pas d'un plaisir auquel vous ne voyez, vous, aucun mal, à cause des gens de Pont-sur-Loire dont vous vous souciez si peu!...

— Tu as raison!... allez donc, mes enfants, puisque ça vous amuse, et qu'il n'y a, comme tu le dis très bien aucun mal à se distraire ainsi...

— Est-ce qu'il y a une toute petite place pour moi ?... — demanda Rueille.

— Pour vous, et pour d'autres encore — répondit M. de Clagny : — nous ne sommes que six, jusqu'à présent...

La marquise se tourna vers Bertrade :

— Dis donc, si tu y allais, toi... pour surveiller les petites?...

Madame de Rueille dit, en regardant son mari, qui baissa les yeux et sembla contempler attentivement le parquet :

— Paul les surveillera très bien...

Bijou s'avança :

— Je demande qu'on ne parte pas avant trois heures... parce que voici M. Sylvestre qui vient me donner ma leçon d'accompagnement... il monte l'avenue...

La marquise regarda par la fenêtre et dit :

— Le malheureux!... il arrive à pied, par cette horrible chaleur?...

— Il arrive toujours à pied, grand'mère!...

— Cinq kilomètres... ce n'est pas énorme! — fit Henry de Bracieux.

Bijou se retourna vers lui :

— Pour toi, qui les fais en voiture, non!...

— Bah!... à la chasse, on en fait bien d'autres!...

— Mais on s'amuse, à la chasse!... c'est tout différent!... je sais bien que moi, si j'osais, je le ferais chaque fois reconduire en voiture, M. Sylvestre...

— Si vous le voulez, nous le reconduirons aujourd'hui? — dit M. de Clagny.

— Je crois bien que je le veux!... vous êtes très bon de m'offrir ça!... parce que, vous savez, il n'est pas joli, joli, mon professeur d'accompagnement!... et il n'ornera pas votre mail!...

— Croyez-vous que je me soucie de ça?... je ne suis pas snob, Bijou!... pas snob du tout!...

— Mais, — dit Jean de Blaye, — il n'est pas si mal, ce garçon!... il a des yeux délicieux!... des yeux d'une limpidité et d'une douceur extraordinaires...

Bijou répondit en riant :

— Je n'ai pas remarqué ça... mais quand même ce serait.

ça ne se voit pas beaucoup sur le haut d'un mail, des yeux!... et il est drôlement habillé... avec des vêtements trop étroits et qui plaquent... et des grands cheveux qui plaquent aussi... il a un faux air de noyé!...

Un domestique annonça :

— M. Sylvestre est là...

Madame de Bracieux demanda :

— A-t-on prévenu Joséphine?...

— Oui, madame la marquise... Joséphine est chez mademoiselle...

Jeanne Dubuisson se levait, mais Bijou dit :

— Non... ne viens pas!... quand je sens quelqu'un là, quelqu'un d'autre que Joséphine, je ne fais rien de bon...

Au moment de sortir, elle ajouta :

— A trois heures, j'arrive avec mon chapeau... et M. Sylvestre...

Quand Bijou entra dans sa chambre, Joséphine, la vieille gouvernante qui avait élevé deux générations de Bracieux, travaillait près de la fenêtre, tandis que, dans le petit salon voisin, le musicien installait le pupitre et tirait le violon de sa boîte.

A la vue de la jeune fille, ses yeux très bleus s'éclairèrent encore, devenant infiniment pâles dans son visage coloré. C'était un garçon de vingt-huit ans, très maigre, très gauche et assez misérablement vêtu, mais dont la physionomie intéressait par on ne savait quoi de tourmenté et de sympathique.

— Comme vous avez chaud, monsieur Sylvestre! — dit Bijou qui lui tendit la main — et on ne vous a pas encore apporté à boire!...

Et, allant vers la porte de sa chambre, elle appela :

— Joséphine!... veux-tu dire qu'on apporte...? Qu'est-ce que vous prendrez, monsieur Sylvestre?... de la bière, de la limonade, du vin, quoi?... je ne me souviens jamais...

— Si vous le voulez bien, de la limonade... Mais vous êtes trop bonne, mademoiselle, de vous occuper ainsi de...

Denyse l'interrompit :

— J'ai oublié de rapporter de Pont-sur-Loire la musique que vous m'aviez dit de prendre... Vous allez me gronder...

Il répondit, d'un ton effaré :

— Oh!... mademoiselle, vous gronder!... moi!...

— Oui... vous!... si vous ne me grondez pas, vous avez tort... voyons... qu'est-ce que nous jouons?... Ah!... j'oubliais... je vais vous demander de vous mettre d'abord au piano... et de m'accompagner une bête de romance que j'apprends...

— Quelle romance?...

— *Ay Chiquita*!... c'est grotesque, n'est-ce pas?... mais nous avons un vieil ami qui adore ça... et qui m'a demandé de le lui chanter...

— Mon Dieu!... *Ay Chiquita*... ça n'est pas autrement grotesque... ça est devenu rengaine, voilà tout!...

Il ajouta, en regardant la musique :

— Ah!... vous le chantez dans un ton élevé... je me disais aussi...

— Oui!... je le chante en haut... c'est encore plus vilain!... Dieu!... que je voudrais avoir une voix grave!... c'est si beau, les voix graves!... seulement il n'y en a pas!...

— Elles sont rares, mais il y en a...

Bijou secoua la tête...

— Je n'en ai jamais entendu...

— Eh bien, vous pourriez en entendre une...

— Où donc?...

— Au théâtre de Pont-sur-Loire, tout simplement... oui... mademoiselle Lise Renaud... une jeune chanteuse de beaucoup de talent... et très jolie, ce qui ne gâte rien...

— Elle a une belle voix?...

— Très belle!... je l'entends, en moyenne, trois fois par semaine, sans compter les répétitions avec l'orchestre... eh bien! je ne m'en lasse jamais...

— Ah!... est-ce qu'elle chanterait dans une soirée, savez-vous?...

— Mais certainement... elle chante quelquefois à Pont-sur-Loire...

— Je demanderai à grand'mère de la faire venir... où demeure-t-elle?...

— Rue Rabelais... je ne sais plus le numéro... mais elle est connue...

Après un silence, le musicien demanda :

— Pourquoi ne viendriez-vous pas l'entendre au théâtre?... cela vous intéresserait bien plus!...

— Grand'mère ne voudrait jamais!...

— Je sais bien qu'à Pont-sur-Loire la société ne va pas au théâtre... c'est mal vu... mais il y a pourtant des circonstances... ainsi tenez... dans quinze jours, il y a une représentation pour les blessés... organisée par les Dames de France... tout le monde ira...

— Et on jouera des choses convenables?...

— Oh!... un opéra-comique quelconque et des morceaux quelconques aussi... seulement je suis sûr que Lise Renaud sera au programme... et souvent... C'est ce que nous avons de mieux au théâtre...

— Vous ne buvez pas, monsieur Sylvestre? — dit Bijou.

Elle s'approcha du plateau qu'on venait d'apporter, et, servant le jeune homme, lui tendit gentiment un verre qui s'embuait au contact de la boisson glacée, en disant :

— Vous n'avez plus trop chaud pour boire, au moins?... C'est si froid, cette limonade!...

Il prit le verre d'une main qui tremblait un peu et resta, le bras allongé, la bouche entr'ouverte, regardant Bijou avec une admiration passionnée.

Alors elle dit en souriant :

— Monsieur Sylvestre, voilà que vous êtes encore sorti!...

Le teint déjà rose du jeune homme se colora plus violemment encore; il avala son verre d'un trait et, se précipitant au piano :

— Commençons, mademoiselle!... commençons!...

Et il joua la ritournelle très courte de la romance, en hésitant un peu, comme si ses doigts refusaient d'agir. C'était si visible que Denyse lui demanda :

— Qu'est-ce que vous avez?... Vous n'êtes pas en forme, aujourd'hui?...

— Mon Dieu, mademoiselle, je... il fait si chaud!...

Un peu myope et ne se servant jamais de lorgnon, elle se penchait au-dessus de lui pour lire, et parfois effleurait de son buste la joue et les cheveux du musicien dont le trouble

augmentait. Ses yeux se voilaient, ses doigts mous glissaient à côté des touches, et Bijou répéta, surprise :

— Positivement, vous n'êtes pas en forme!...

— Je vous demande infiniment pardon, mademoiselle... je... je ne sais pas ce que j'ai...

Elle dit en riant :

— Moi non plus, je ne le sais pas!...

Et, comme il quittait le piano, elle le fit se rasseoir.

— Non!... si vous le voulez bien, j'étudierai encore deux ou trois vieilles chansons?...

Et elle recommença à déchiffrer, s'inclinant pour mieux voir, tandis que, pâle à présent, les mains moites et les oreilles bourdonnantes, le pauvre garçon la suivait tant bien que mal.

Quand l'heure fut passée, Bijou alla prendre son chapeau dans sa chambre, et revint le mettre devant la glace du petit salon.

Et comme, au lieu de rentrer son violon dans sa boîte, M. Sylvestre la regardait lever les bras et cambrer sa taille onduleuse en un gracieux mouvement, elle lui dit :

— Dépêchez-vous... nous vous emmenons à Pont-sur-Loire... ou plutôt M. de Clagny, un de nos amis, vous emmène sur son mail...

Voyant qu'il ne comprenait pas, elle reprit :

— Une grande voiture... où l'on peut tenir beaucoup de monde...

Il demanda, éperdu :

— Et vous y serez?...

— Et j'y serai... oui, monsieur Sylvestre...

De sa boîte, il avait tiré un bouquet de myosotis et de roses de haie qui inclinaient leurs petites têtes déjà fanées. Il le tendit timidement à Bijou...

— En venant, mademoiselle... je... je me suis permis de cueillir ces fleurs pour vous...

Elle les prit, et après les avoir respirées longuement, les passa dans sa ceinture en disant :

— Je vous remercie d'avoir pensé à moi!...

Il descendit, suivant pas à pas Bijou, heureux, oubliant sa misère. Et lorsqu'il apparut sautillant derrière elle, sa

boîte à violon à la main, M. de Clagny dit à Jean de Blaye :

— C'est vrai qu'il a une bonne tête, le musicien !...

Le mail venait d'arriver au perron ; la marquise appela :

— Bijou !... j'ai une commission à te donner !... tu iras chez Pellerin, le libraire et tu lui demanderas... tiens, non, au fait !... envoie-moi Pierrot...

— Pierrot ! — dit Denyse, qui revint dans le vestibule, — grand'mère te demande...

Le petit fit la grimace :

— Je parie que c'est pour une commission ?... et les commissions, c'est pas mon fort !...

Et tandis que Bijou et les autres grimpaient sur le mail, il alla trouver madame de Bracieux :

— Vous m'appelez, ma tante ?...

— Oui... tu iras chez Pellerin... sais-tu ce que c'est que Pellerin ?...

— Le libraire ?...

— Oui... tu lui demanderas de ma part un roman de Dumas qui s'appelle *le Bâtard de Mauléon*... Pourquoi me regardes-tu avec cet air ahuri ?...

— Parce que je ne vous ai jamais vu lire de romans... et que...

— Tu ne me verras pas non plus lire celui-là !... C'est pour le curé... auquel je l'ai promis... il adore Dumas et il ne connaît pas *le Bâtard de Mauléon*... Tu retiendras bien le titre ?...

— Oui, ma tante...

— Tu es sûr... tu ne veux pas que je te l'écrive ?...

— Pas la peine...

— Tu l'oublieras !...

— Pas de danger !...

Il s'élança tête baissée sur le mail, écrasa plusieurs pieds, manqua de défoncer la boîte à violon de M. Sylvestre, et s'excusa en disant :

— Ah ! mon Dieu !... j'ai chahuté le petit cercueil !...

XI

Levée toujours la première, Bijou descendait vers sept heures et faisait à l'office et à la laiterie son tour de maîtresse de maison.

Sauf Pierrot, qui circulait quelquefois, les yeux bouffis de sommeil, dans les corridors, elle ne rencontrait jamais personne : et elle fut très étonnée ce matin-là de se heurter dans M. de Rueille, qui sortait de la bibliothèque un livre à la main. De tous les habitants de Bracieux, il était le plus paresseux ; aussi demanda-t-elle en riant :

— Comment !... vous avez déjà fini de dormir ?...

— C'est-à-dire que je n'ai pas commencé !...

— Ah bah !...

— Non... et comme j'avais lu tous mes bouquins de là haut, je suis venu en prendre un autre pour achever ma nuit...

Bijou montra le soleil qui entrait à flots par la fenêtre ouverte :

— Votre nuit ?...

— Oh !... pour moi, sauf en cas de chasse ou de départ quelconque, il fait nuit jusqu'à dix heures... au moins !...

— Et vous allez vous recoucher ?...

— A l'instant même...

— Mais c'est fou !...

— C'est au contraire très sage... d'autant plus que, quand on n'est pas de bonne humeur, ce qu'on a de mieux à faire, c'est de se terrer...

— Vous n'êtes pas de bonne humeur ?...

— Non !...

— Et pourquoi ça ?...

Paul de Rueille hésita un instant et répondit :

— Je n'en sais rien...

— Le fait est — dit en riant Bijou — qu'hier, pendant notre course à Pont-sur-Loire, vous n'avez pas été très aimable...

— C'est votre faute !...

— Ma faute !... à moi ?...

— A vous...

— Mais comment ça?...

— Je vous le dirai si ça vous plaît?...

— Ça me plaît... mais pas maintenant... parce qu'on m'attend à la laiterie...

Il demanda, l'air inquiet :

— Qui ça?...

Sans remarquer cette inquiétude, Bijou répondit :

— La femme des vaches...

M. de Rueille répliqua, un peu pointu :

— Allez vite, en ce cas!... je ne voudrais pas que la femme des vaches attendît à cause de moi...

Denyse proposa :

— Vous devriez venir voir les fromages?...

— C'est ça qui doit être gai!... Non!... vrai!... vous n'avez pas peur que je m'amuse trop, dites, mon petit Bijou?...

— Vous vous amuserez toujours autant que dans votre lit!... à relire quelque vieux bouquin que vous devez savoir par cœur?... oh!... vous le savez par cœur, j'en suis sûre!... il n'y a dans la bibliothèque que des classiques ou des vieux rossignols... Depuis que je suis là, il n'entre plus un livre, ni rue de l'Université, ni à Paris, tellement grand'mère a peur que je ne fourre dedans mon nez... et elle a bien tort, grand'mère, d'avoir peur de ça!... jamais je n'ouvrirais un livre qu'on m'aurait défendu d'ouvrir, jamais!...

— Grand'mère craint toujours que vous ne fassiez ce que ferait une autre jeune fille!... vous êtes une si surprenante exception, Bijou!...

— Oui, je suis une exception, un ange, tout ce que vous voudrez... mais venez avec moi, ou laissez-moi m'en aller, voulez-vous?... je n'aime pas à me faire attendre...

M. de Rueille posa son livre sur une console et dit :

— Mon Dieu!... je veux bien aller avec vous!...

Il suivit, sans parler, Bijou qui trottinait devant lui. Elle était si gentille, allant et venant à travers les grands seaux pleins de lait, son chapeau de paille enroulé de dentelle planté à la diable sur ses cheveux blonds ; son petit peignoir de batiste rose relevé très haut, par une grande épingle de nourrice en argent.

Quand elle eut vérifié, ordonné, disposé toutes choses, sans plus s'occuper de son cousin que s'il n'existait pas, alors seulement elle se tourna vers lui, souriante :

— Et maintenant... s'il vous plaît que nous allions nous promener, je suis à vos ordres...

Elle tourna dans une des allées qui menaient aux avenues, et ajouta :

— Je vous écoute...

— Vous m'écoutez?... qu'est-ce que vous voulez que je vous dise?...

— Je croyais que vous deviez me raconter pourquoi vous étiez hier de si mauvaise humeur... vous disiez que c'était par ma faute...

Il répondit, embarrassé :

— C'est que... vous aviez eu... enfin, vos façons, votre manière d'être... n'étaient pas du tout ce qu'elles sont habituellement... ni ce qu'elles devaient être!...

— Ah!... qu'est-ce que j'ai donc fait?...

— Mais, d'abord, vous avez mis une insistance... singulière à faire monter avec nous Bernès sur le mail, lorsque nous l'avons rencontré... Pourquoi cette insistance?...

— Dame!... il me semble qu'il est assez naturel, quand on rencontre quelqu'un à pied... à un kilomètre de l'endroit où l'on va soi-même en voiture, de lui offrir de le ramener... c'est le contraire, il me semble, qui serait singulier !...

— Soit!... mais alors, c'était M. de Clagny qui devait offrir une place dans sa voiture...

— Il n'y pensait pas!...

— Ou bien il ne se souciait pas de le faire?... vous lui avez forcé la main...

— Allonc donc!... il adore M. de Bernès !... l'autre jour, il a passé une demi-heure à me chanter sur tous les tons ses louanges...

— Ah!... c'est probablement ce qui vous a rendu si aimable pour lui?...

— Ai-je été si aimable ?...

— Certes!... d'habitude, vous ne lui accordez pas la plus légère attention, au petit Bernès .. et hier, vous n'aviez d'yeux que pour lui...

— Je ne m'en suis pas aperçue...

— En vérité?... Alors, vous êtes la seule!... c'était à ce point que je me suis demandé si ce n'était pas tout bonnement avec l'idée de me tourmenter que vous faisiez ça!...

Bijou leva sur M. de Rueille son beau regard lumineux et demanda :

— Pour vous tourmenter?... et en quoi cela peut-il vous tourmenter que je sois aimable pour M. de Bernès?...

— En quoi? — balbutia M. de Rueille très gêné, — mais je viens de vous le dire... je ne suis pas... nous ne sommes pas habitués à vous voir faire ainsi des frais... pour un jeune homme, surtout!... Non... c'est vrai... j'étais stupéfait... je le suis encore....

Elle dit, gentiment :

— Et moi je suis désolée de vous avoir contrarié... oui... je vous assure... vous comprenez, je n'avais jamais regardé beaucoup M. de Bernès... je voulais voir si toutes les jolies choses que M. de Clagny m'avait dites de lui étaient exactes... alors, je m'occupais de lui... Vous me pardonnez?...

Sans répondre, M. de Rueille reprit :

— Avec Clagny, vous avez aussi une façon d'être choquante... il est vieux, c'est convenu... mais enfin, il n'est pas encore assez croulant pour autoriser de telles libertés...

— Qu'est-ce que vous appelez des libertés?...

— Tantôt vous avez l'air de l'admirer, d'être en extase devant lui... tantôt vous le câlinez ridiculement comme hier...

— Hier?... j'ai câliné M. de Clagny?... moi?...

— Vous!..

— Mais à quel propos?...

— Quand vous vouliez à toute force passer en mail dans la rue Rabelais... et du diable si je sais pourquoi, par exemple!... c'est bien la plus sale rue qui soit!... sans compter que vous pouviez nous faire casser le cou... oui... parfaitement!... C'était dangereux comme tout, cette fantaisie!... le petit Bernès lui-même, qui est pourtant un des plus jolis imprudents que je connaisse, a essayé de vous dissuader de passer par là...

Entre les cils de Bijou courut la petite lueur bizarre qui éclairait parfois ses yeux, et elle dit en souriant :

— C'est vrai!... il était enragé pour empêcher de passer par la rue Rabelais, M. de Bernès!... on aurait cru qu'il avait peur de quelque chose?...

— Il avait peur de se démolir, parbleu!... comme moi... comme l'abbé... comme Pierrot lui-même... et je ne comprends pas comment ce vieux fou de père Clagny a cédé à votre caprice... car il était responsable de la petite Dubuisson, de Pierrot, et de vous... pour ne pas parler de nous autres...

— Avez-vous fini de me gronder?...

— Je ne vous gronde pas...

— Ah! par exemple!... faisons la paix, voulez-vous?...

Se dressant sur la pointe des pieds, et, tendant vers lui son petit bec frais, elle demanda :

— Embrassez-moi!...

Il recula brusquement.

— Oh! — fit Bijou stupéfaite et attristée, — oh!... vous ne voulez pas?...

Il dit, mal à l'aise, cherchant les mots qui ne venaient pas :

— Je ne veux pas... je ne veux pas?... pas ici... c'est ridicule!... je ne comprends pas que vous ne trouviez pas ça ridicule!...

Secouant sa tête ébouriffée, elle fit voler les bouclettes de son front et répondit, très douce :

— Non... je ne trouve pas ça ridicule du tout...

Puis, au lieu de continuer sa promenade, elle rebroussa chemin et rentra sans plus parler.

En arrivant dans sa chambre, M. de Rueille y trouva sa femme qui l'attendait en lisant une lettre qu'elle lui tendit :

— Voici la lettre que je viens de recevoir du docteur Brice... je trouvais que Marcel n'était pas très bien depuis quelque temps...

— Pas très bien, Marcel?... cet enfant qui mange et boit plus que moi, dort comme un sabot, et pousse comme un champignon?... Ah! elle est forte celle-là!... et quelle maladie lui découvre-t-il, cet excellent Brice?...

— Aucune...

— C'est encore heureux!...

— Mais il lui ordonne la mer...

— La mer?... à ce gosse qui crève de santé, au point d'en être insupportable ?...

— Voyez ce qu'il dit.

M. de Rueil murmura :

— Voyons ce qu'il dit?...

Et, résigné, il commença la lecture de la lettre, très longue, dans laquelle le docteur indiquait la mer comme le meilleur remède aux petits troubles nerveux que ressentait l'enfant.

Et il répéta, narquois :

— Alors... il ressent des troubles nerveux, Marcel?... et pour ces troubles, dont personne, sauf vous, ne s'aperçoit, nous quitterions Bracieux, où cet enfant s'épanouit dans un air exquis, — son air natal, en somme, — et nous irions camper sur quelque plage stupide!... Ah!... non!... vous avez parfois des idées malheureuses!...

Encore crispé de son explication avec Bijou, ému à la pensée de ne plus la voir, il parlait sec et essayait de rire, d'un rire qui sonnait faux.

Bertrade le regarda :

— Je n'ai pas voulu — fit-elle doucement — vous dire tout de suite la vérité... j'espérais que vous la devineriez... Non?... vous ne la devinez pas un peu?...

Il répondit, vaguement inquiet :

— Non... pas du tout...

— Eh bien... vous aviez raison tout à l'heure... Non seulement Marcel, ainsi que ses frères, est mieux à Bracieux que partout ailleurs, mais il n'est pas malade...

Comme M. de Rueille faisait un mouvement, elle continua paisiblement :

— C'est son père qui est malade... qui a besoin de changer d'air... et qui en changera...

Il balbutia :

— En vérité, je ne sais ce que vous voulez dire?...

Nettement, elle répondit :

— Je dis qu'il faut que vous quittiez Bracieux pour

quelque temps... Tenez-vous à ce que je vous dise aussi pourquoi?...

— J'y tiens!...

— Vous avez tort!... Vous savez que jamais je ne me suis occupée de ce que vous faites ou ne faites pas... le jour où il vous a plu de vous distraire, j'ai accepté, sans protester, toutes vos... distractions...

Il dit, convaincu :

— Je sais que vous avez toujours été une femme indulgente et bonne... et je vous en suis très reconnaissant...

— Il n'y a pas de quoi... je n'ai eu, à être ce que j'ai été, aucun mérite... Ce qu'on appelle « la trahison d'un mari » me semble une très petite chose pour un bien grand mot... A moins d'être un saint... ou un infirme... et je n'eusse souhaité épouser ni l'un ni l'autre... un mari est toujours exposé à ces accidents-là... peut-être vous sont-ils arrivés plus souvent qu'il n'eût fallu... je n'en sais rien...

— Mais je vous assure...

Il s'arrêta, ne sachant que dire, et Bertrade reprit en souriant :

— Qu'est-ce que vous m'assurez?... je vous assure, moi, que je vous parle sans aigreur et sans rancune de toutes ces choses... et que je ne vous en aurais jamais parlé si je ne vous voyais pas aujourd'hui très imprudent... Je sais bien que vous êtes un brave garçon... et que Bijou ne court aucun danger... mais je sais aussi à quel point elle est... affolante... et je vois que, après ce pauvre petit Giraud, vous êtes le plus sérieusement affolé...

— Eh bien! c'est vrai... je suis affolé... mais, comme vous le dites vous-même, il n'y a aucun danger... et, que je parte ou que je reste, ça ne changera rien...

— Si... En restant vous deviendrez sûrement ridicule et probablement malheureux... je vous parle en amie... allons-nous-en, croyez-moi!...

— Mais quand nous reviendrions... dans deux mois... car nous reviendrions, n'est-ce pas, dans deux mois, au plus tard?... les choses en seraient exactement au même point...

Elle répondit étourdiment :

— Non... ça sera tout différent!... dans deux mois elle sera mariée... ou presque...

— Mariée! — fit M. de Rueille abasourdi. — mariée!... Jean l'épouse?...

— Mais non... Jean ne l'épouse pas!... encore un, celui-là, qui ferait bien de filer!...

— Alors... si ce n'est pas Jean... je ne vois pas... ce n'est pas Henry, je présume?...

— Non plus... Henry comprend bien qu'il ne peut pas, avec ce qu'il a, épouser Bijou...

— Alors qui est-ce?... qui?...

— Mais ce n'est personne... de précis...

— Vous avez parlé, au contraire, comme si vous affirmiez une chose précise... vous avez dit : « Dans deux mois, elle sera mariée... ou presque... » Qu'entendiez-vous par là?... pourquoi ne voulez-vous pas le dire?... on vous l'a défendu?... c'est une confidence?...

— Non... c'est... une supposition... je vous promets que ce n'est que ça...

— Et cette supposition, vous ne voulez pas me la dire?...

— Non...

Après un silence, elle reprit :

— J'ai montré à grand'mère la lettre du docteur... Notre départ lui fait beaucoup de peine... elle adore les enfants!... et puis, elle aime que Bracieux soit très meublé...

— Et elle a coupé dans les troubles nerveux de Marcel, grand'mère?... ça m'étonne d'elle, qui est si fine!...

— Si elle n'y a pas « coupé », comme vous dites, du moins elle me l'a laissé croire... A tout à l'heure... je vais m'habiller pour le déjeuner...

M. de Rueille s'approcha de sa femme et demanda timidement :

— Vous m'en voulez?...

— Moi?... et pourquoi vous en voudrais-je de ce que vous ne pouvez pas empêcher?... Vous êtes dans la même situation que Jean... que M. Giraud... qu'Henry... que le professeur d'accompagnement... que Pierrot... et que tous ceux que nous ignorons... sans parler de l'abbé, qui, à présent, apparaît toujours dans le voisinage de Bijou...

— Oh!...

— Parfaitement... seulement, lui, il est inconscient... il subit, sans savoir ni pourquoi ni comment, le charme que subissent tous ceux qui s'approchent de Bijou... Je suis bien sûre que lui aussi va être chagrin du départ... sans parvenir à s'expliquer précisément la cause de son chagrin... Tenez... on sonne... je ne vais pas être prête!... Allez-vous-en!...

— Pierrot! — demanda la marquise après le déjeuner, quand tout le monde fut réuni dans le hall, — tu ne m'as pas donné mon livre, hier?...

Pierrot, qui causait avec Bijou, se retourna effaré :

— Quel livre, ma tante?...

— Le roman de Dumas... pour le curé...

— Ah!... bon!... je n'y pensais déjà plus!...

— Tu as oublié la commission?...

— Pas du tout?... seulement Pellerin ne l'avait pas!...

— Oh!... lui qui a toujours tout ce qu'on veut!...

— Ben, pas ça!... et, bien mieux... il n'a pas l'air de connaître ce livre-là!...

— Allons donc!...

— Mais non!... et il est têtu, le mâtin!... il ne voulait absolument pas que ça fût du père... Machin... Comment donc déjà?...

— Dumas!...

— Dumas... c'est bien ça!... et il répétait tout le temps : « Je connais mon Dumas, peut-être bien... et jamais ce livre-là n'a été de lui!... » Enfin, il m'a promis de le chercher tout de même et de l'envoyer s'il le trouve...

— Voici, — dit M. de Rueille qui triait le courrier arrivé pendant le déjeuner, — une lettre qui vient de votre libraire, grand'mère... sans doute il n'a rien trouvé...

— Ouvrez-la, Paul, voulez-vous?...

Il déplia la lettre et lut :

« Madame la marquise,

» Il est impossible de trouver le livre que monsieur votre neveu demandait.

» Désireux de vous satisfaire, nous avons fait chercher chez nos principaux confrères et même envoyé une dépêche à Paris ; mais on nous répond que *le Bâton de M. Molard* n'existe pas et n'a jamais existé en librairie. »

— *Le Bâton de M. Molard?* — interrogea la marquise qui ne comprenait pas, — qu'est-ce que c'est que ça?...

Et, tout à coup, elle s'écria, abasourdie :

— Ah!... *Le Bâton de M. Molard*, c'est *le Bâtard de Mauléon*... en langage de Pierrot!... J'avais raison de vouloir lui écrire le titre... il n'a pas voulu!...

M. de Jonzac leva vers le ciel un regard éploré et dit, à moitié riant, à moitié pointu :

— Il est indécrottable, cet animal!...

Très rouge, Pierrot répondit, vexé :

— On est comme on peut!... et d'abord, j'étais abruti hier!... nous avions manqué verser en entrant à Pont-sur-Loire...

— Verser? — demanda madame de Bracieux — verser?... et comment ça?...

— Parce que Bijou a eu l'idée saugrenue de passer, en mail, dans la rue Rabelais... et que M. de Clagny y a passé, le vieux fou!...

— Eh! là! — fit la marquise — veux-tu, s'il te plaît, parler plus respectueusement de mon vieil ami Clagny!...

— Il n'a guère de plomb dans la tête, pour son âge, votre vieil ami!... il pouvait nous tuer!... sans compter que nous en avons fait, du potin, dans la rue Rabelais! Le mail raclait les trottoirs... les gosses couraient sous le ventre des chevaux... la trompette faisait arriver des petites femmes à toutes les fenêtres, qui poussaient des petits cris... c'était pas embêtant, d'ailleurs... il y en avait des très jolies... S'pas, Paul?...

Comme M. de Rueille, l'air préoccupé, ne répondait pas, il se tourna vers l'abbé :

— S'pas, m'sieu l'abbé?...

L'abbé Courteil répondit, sincère :

— Je ne sais pas... je n'ai pas remarqué...

Pierrot ne se tint pas pour battu :

— Ben! Bijou les a remarquées, elle, pour sûr!... car ce

qu'elle les dévisageait!... et avec des petits pistolets d'yeux brillants...

— Moi? — fit Bijou dont le fin visage se colora brusquement, — moi?... mais tu rêves!... je n'ai rien vu!... j'avais bien trop peur!...

La marquise demanda:

— Peur de quoi?...

— Mais de verser, grand'mère!... Pierrot a raison... nous avons manqué verser...

— Il a raison aussi quand il dit que tu avais une idée saugrenue d'aller en voiture à quatre chevaux dans cette malheureuse petite rue... Comment t'a-t-elle poussé, cette idée-là?...

Bijou regarda Jeanne Dubuisson, qui, très rouge aussi, les yeux fixés à terre, écoutait la discussion sans y prendre part, et répondit:

— Mon Dieu... je ne sais vraiment plus!... je crois que M. de Clagny racontait que ses chevaux étaient mis au bouton... qu'il les ferait tourner dans une assiette... alors, comme la rue Rabelais est un peu étroite et tortueuse, j'ai dit: « Je parie que vous ne passez pas rue Rabelais... »

Pierrot protesta:

— C'est pas ça du tout!... tu as dit: « Passons donc par la rue Rabelais, ça m'amusera de voir ça!... » et comme il hésitait... car faut lui rendre cette justice qu'il a hésité... tu as insisté tant que tu as pu...

— Mais — fit M. de Jonzac, voyant que Denyse paraissait agacée, — quel intérêt veux-tu que ta cousine ait eu à passer là plutôt qu'ailleurs?...

Pierrot répondit, perplexe:

— Je me l'demande!...

Puis, sautant sur une autre idée:

— Par exemple, un qui n'avait pas l'air content de passer là, c'est M. de Bernès!... je ne sais pas pourquoi... mais il faisait une tête!... Seigneur!... quelle tête!...

Henry de Bracieux se mit à rire et dit:

— Je le sais bien, moi, pourquoi il faisait une tête, ce pauvre Bernès!... il avait peur d'être grondé...

— Grondé? — demanda naïvement Bijou, qui ouvrait tout

grands ses yeux clairs, tandis que le joli visage, habituellement si tranquille, de la petite Dubuisson s'empourprait de nouveau, — grondé pourquoi?...

Et, comme le silence se faisait profond et embarrassant, elle proposa :

— Veux-tu venir faire un tour, Jeanne?...

— Je vais avec vous ! — déclara Pierrot.

Mais Bijou l'écarta de la main :

— Non... nous sommes très bien comme ça... tu nous gènerais...

Et, descendant les marches du perron, elle dit à Jeanne, qui la suivait un peu effarée :

— Je sais bien pourquoi tu as eu l'air déconcerté comme ça... c'est que tu t'es souvenue de cette histoire d'une actrice... dont j'ai oublié le nom... et que M. de Bernès connaît... Moi, je ne me rappelais rien... alors, j'étais bien tranquille!... Vois-tu que j'avais raison, quand je te disais que tu avais tort d'écouter les histoires de la mère Rafut?...

Jeanne répondit, pensive :

— Je te l'ai dit déjà... tu as toujours raison!...

Après le départ de Bijou, les hommes avaient peu à peu quitté le salon.

Dès qu'elle fut seule avec madame de Rueille, la marquise demanda :

— Dis-moi, Bertrade?... Paul faisait une drôle de tête, à déjeuner...

Ne voulant ni approuver ni mentir, la jeune femme répondit :

— Trouvez-vous?...

— Je trouve!... et toi aussi... et, en vous regardant tous les deux... une idée m'est venue...

— Voyons cette idée?...

— C'est que mon petit Marcel n'est pas plus malade que moi... et que la lettre que tu m'as montrée ce matin n'est qu'un prétexte pour emmener d'ici ton mari... est-ce vrai?...

Trop franche pour nier, elle dit :

— C'est vrai...

— Alors... tu es jalouse?... et jalouse de Bijou?...

— Pas jalouse... oh! pas du tout!... mais inquiète...

— De Bijou?...

Elle secoua sa belle tête sérieuse :

— Non... de Paul...

— Vraiment!... tu ne crains pas pour sa vertu, j'imagine?...

— Vous devez savoir que je ne me suis jamais occupée de ce que vous appelez « sa vertu »...

— Eh bien, alors?...

— Alors, je crains pour son repos... et il ne me plaît pas non plus qu'il devienne complètement ridicule...

— Tu penses bien, ma pauvre Bertrade, que je me suis aperçue depuis pas mal de temps déjà que ton mari est féru de Bijou... comme les autres... car ils le sont tous, les autres!... et j'ai remarqué ces jours-ci que ton abbé lui-même avait perdu un peu de sa belle indifférence... tu ne crois pas?...

— C'est bien possible!...

— N'est-ce pas?... je suis sûre qu'il vit un peu moins béatement dans la paix du Seigneur, l'abbé?...

— Et ça ne vous déplaît pas, grand'mère, avouez-le?...

— Mon Dieu... à l'état de trouble bénin, ça m'est égal... mais je ne voudrais pas que cela fût aigu, tu comprends?...

— Non... parce que je plains toujours ceux qui éprouvent vainement ces troubles-là!... même bénins, je les trouve inquiétants et douloureux...

— Tu vois les choses plus en noir que moi!... Dans tous les cas, je trouve que c'est un remède bien excessif et bien maladroit d'emmener Paul... il est parfaitement correct... personne ne soupçonne la vérité... excepté toi et moi...

— Et tous les autres!...

— Crois-tu?...

— J'en suis sûre...

— Soit!... c'est sans importance... et, pourvu que Bijou ne se doute de rien...

— .....

— Pourquoi ne réponds-tu pas?...

— Parce que je ne suis pas de votre avis, grand'mère... et que vous n'aimez pas beaucoup ça... surtout quand il s'agit de Bijou...

— Qu'est-ce que tu veux dire?...

— Ce que j'ai dit, pas autre chose...

— Alors, selon toi, Bijou s'est aperçue...?

— Dès le premier jour...

— Et quand cela serait... elle n'y peut rien!... D'ailleurs, quel danger court-elle?...

— Aucun...

— Paul est un honnête garçon...

— Sans doute... et quand même il ne serait pas ce qu'il est, Bijou serait encore protégée par bien d'autres raisons...

— Lesquelles?...

— Mais d'abord, son indifférence!... Paul lui fait, je crois, autant d'impression qu'un meuble...

— Ensuite?...

— Ensuite?... mais... mais c'est tout!...

— Tu as dit : « bien d'autres raisons... » tu m'en donnes une, voyons les autres?...

Madame de Rueille reprit, embarrassée :

— Mais non... c'était une façon de parler...

— Allons donc!... tu mens mal, ma pauvre Bertrade... Je parie que je sais ce que tu penses?...

— Je ne le crois pas...

— Tu vas voir!... Tu penses qu'une des raisons pour lesquelles Bijou ne fera jamais attention à Paul...

— C'est qu'il est marié...

— Oui, bien entendu... mais tu penses aussi, j'en suis sûre, que Bijou est occupée de quelqu'un...

— .....

— Ah!... tu vois!... tu ne réponds rien!... Oui... tu crois, comme ton mari, qui me l'a dit il y a deux jours, qu'elle est folle du petit Giraud?...

— Oh!... grand'mère!... en voilà une supposition invraisemblable!... D'abord, Bijou n'est et ne sera jamais folle de personne...

— Qu'est-ce que tu veux dire?...

— Mais... qu'elle se mariera raisonnablement, paisiblement, comme elle fait toutes choses...

— Mais quand ça?...

— Quand ça?... dame!... je ne sais pas au juste... bientôt, je pense...

— Alors, tu dis ça en l'air?... tu parles d'un avenir... encore vague?...

Madame de Rueille répondit en souriant :

— L'avenir est toujours vague, grand'mère !...

XII

Pendant une semaine, on ne s'occupa guère que des répétitions de la petite revue qui devait être jouée le lendemain des courses. Les La Balue, les Juzencourt et madame de Nézel vinrent à Bracieux presque chaque jour, et aussi M. de Clagny, qui s'intéressait énormément aux répétitions : il servait de souffleur quand Giraud, qui avait accepté ce poste, était occupé ; il semblait ravi, pourvu qu'il vît jouer Bijou.

« Le père Dubuisson » et M. Spiegel étaient venus dîner plusieurs fois, et Denyse, sous le prétexte de l'amener plus souvent près de sa fiancée, avait décidé le jeune professeur à apprendre un tout petit rôle, dans lequel il était d'ailleurs exécrable. Jeanne s'en apercevait-elle ?... Elle s'attristait visiblement depuis quelques jours ; son humeur toujours égale semblait varier, et son père, stupéfait de lui voir à chaque instant, sans motif apparent, des larmes plein les yeux, prétendait qu'elle « couvait sûrement une maladie ».

Les Rueille n'avaient pas quitté Bracieux. Bertrade — qui sentait tout le monde contre elle — s'était résignée, abandonnant la partie et suivant docilement le mouvement mondain où on l'entraînait.

Le petit Bernès vint un soir pour inviter la marquise et ses hôtes à suivre un *rally-paper* organisé par le régiment. Lui, devait faire la bête, on construisait de superbes obstacles ; jamais, dans la forêt, on n'aurait couru un si beau *rally-paper*.

Tout de suite, Bijou décida sa grand'mère à la laisser suivre à cheval. M. de Rueille et Jean de Blaye répondaient qu'il ne lui arriverait rien. Elle était, d'ailleurs, comme presque tous ceux qui montent bien à cheval, très prudente, ne s'exposant pas inutilement et sachant éviter les accidents.

Madame de Bracieux avait retenu Hubert de Bernès à dîner. Le soir, elle dit à Bertrade, en lui montrant Denyse qui causait avec lui :

— C'est singulier!... il me semble que Bijou n'est plus du tout la même avec ce petit bonhomme... Autrefois, elle lui accordait, à peine, un salut distrait ; à présent, on croirait presque qu'elle « le gobe », pour parler votre langage élégant?...

Et la marquise répéta, intriguée :

— Elle a tout à fait changé sa façon d'être avec lui...

Madame de Rueille répondit :

— Lui aussi, il a changé sa façon d'être avec elle!...

— N'est-ce pas?... les premières fois qu'il est venu à Bracieux, j'ai été frappée de sa froideur pour cet amour d'enfant que tout le monde adore... il était, avec elle, simplement poli...

— Aujourd'hui il n'est pas encore très emballé, mais il y a un progrès considérable... il se prépare à suivre le sentier battu par les autres...

La marquise demanda, en regardant madame de Rueille :

— Est-ce que, dernièrement, quand tu me parlais du mariage de Bijou... tu avais une idée de derrière la tête?...

Sans répondre, elle répéta la question :

— Une idée de derrière la tête?...

— Oui... est-ce que, par exemple, tu pensais que Bijou aime ce petit Bernès?...

— Je vous ai dit ce jour-là, grand'mère, que je crois que Bijou n'aime, n'a aimé, et n'aimera jamais personne...

— Si tu m'avais dit ça... comme tu me le dis en ce moment, j'aurais certainement protesté... il est impossible, à mon sens, de se tromper d'une façon plus complète que tu ne le fais... n'aimer personne?... Bijou!... alors que nul n'a besoin autant qu'elle de caresses et d'affection...

— Elle a besoin de caresses et d'affection... oui... c'est entendu!... c'est-à-dire qu'elle a besoin qu'on la caresse et qu'on l'aime... mais non pas de caresser et d'aimer...

— Autrement dit, c'est une nature, sèche, égoïste? — demanda la marquise dont la voix se durcit tout à coup; — en vérité, Bertrade, tu en veux à Bijou de son charme... tu

lui en veux de ce que personne ne peut résister à ce charme infini... et, au lieu de t'en prendre à Paul, qui est le vrai coupable, tu accuses cette petite méchamment...

Très doucement, madame de Rueille répondit :

— Je n'accuse pas Bijou plus que Paul, grand'mère... je les accuse d'autant moins que je ne crois pas beaucoup au libre arbitre, moi!... Oui... je vous indigne en vous avouant ça, je le vois bien... vous trouvez que je blasphème, n'est-ce pas?... et pourtant, Dieu sait si ça rend indulgent, ce genre de réflexions auxquelles je me livre parfois!...

M. de Clagny s'approchait, il demanda :

— Qu'est-ce que vous complotez donc toutes les deux dans ce petit coin?...

— Rien! — fit madame de Bracieux, — nous regardions Bijou qui me paraît en train d'apprivoiser votre petit ami Bernès...

Le comte se retourna, inquiet :

— Apprivoiser?... qu'entendez-vous par là?...

— Dame! ce que tout le monde entend... Il y a huit jours, quand ce garçon a dîné ici avec nous, il avait l'air gelé!... eh bien, je crois que le dégel approche...

— Bah! — s'écria M. de Clagny dont le visage se rasséréna subitement, — j'oubliais qu'il a une liaison... une liaison qui l'enchante... à tel point qu'il veut épouser, ce qui enchante moins son père, comme bien vous pensez...

Il ajouta, distrait :

— Oh!... de ce côté-là, je suis bien tranquille!...

— Tranquille? — interrogea madame de Bracieux étonnée ; — pourquoi tranquille?... vous ne voudriez pas que Bijou épousât M. de Bernès?... pourquoi?...

Il balbutia, embarrassé :

— Mais parce que... elle est si jeune...

— Comment, si jeune!... mais elle a plus que l'âge de se marier... elle aura vingt-deux ans au mois de novembre, Bijou!...

— Alors, c'est Hubert qui est trop jeune pour elle!... c'est un gamin!...

— J'aimerais certainement mieux lui voir épouser un homme un peu plus sérieux, mais enfin, si celui-là lui plai-

sait?... il a un beau nom, une belle fortune... pourquoi pas lui autant qu'un autre?...

M. de Clagny demanda, anxieux :

— Est-ce que, vraiment, vous croyez qu'il plaît à Bijou?...

— Je n'en sais rien, — dit la marquise en riant, — mais qu'est-ce que ça peut bien vous faire, à vous?... je comprends encore que Jean ou Henry s'inquiète, mais vous?...

Comme il ne disait rien, elle reprit :

— C'est l'histoire du chien du jardinier... il ne mange pas la soupe, mais il ne veut pas non plus que les autres la mangent... tel est votre cas, mon pauvre ami... car enfin vous n'avez pas l'idée d'épouser Bijou, je présume?...

Il répondit, en plaisantant, — mais son visage devint soucieux :

— Oh! moi, vous savez, j'aurais très bien cette idée-là!... mais c'est Bijou qui ne l'aurait pas... alors, ça revient au même!...

Bijou arrivait, glissant de son pas souple, suivie du petit Bernès qui affirmait, l'air contrarié :

— Je ne peux pas, mademoiselle... je vous assure que je ne peux pas quitter mes camarades ce jour-là...

— Mais si!... n'est-ce pas, grand'mère, — demanda gaîment Denyse, — il faut que M. de Bernès vienne dîner à Bracieux le jour du *rally-paper*?... C'est lui qui fait la bête, et l'hallali sera, paraît-il, aux Cinq-Tranchées... c'est à un kilomètre d'ici, tout au plus...

Madame de Bracieux examina avec une bienveillance attentive le petit officier et répondit :

— Mais certainement, il faut qu'il vienne dîner à Bracieux... il nous fera plaisir à tous...

— Vous êtes mille fois bonne, madame, de vouloir bien de moi... mais j'expliquais à mademoiselle de Courtaix que ce jour-là... après le *rally-paper* que le régiment offre aux habitants du pays, j'ai pris l'engagement de dîner avec plusieurs de mes camarades...

Il ajouta, en regardant malgré lui Bijou :

— Et je le regrette... plus que je ne puis le dire!...

Pirouettant sur ses hauts talons, Bijou s'envolait déjà à

l'autre bout du hall. Elle fut mal reçue par Pierrot, qui lui dit, avec amertume :

— Tu nous as salement lâchés, tu sais!...

Et comme M. de Jonzac, qui, tout en jouant au billard avec l'abbé, écoutait d'une oreille les conversations, voulait protester contre cette façon de formuler un reproche, d'ailleurs juste en soi, Pierrot répondit, convaincu :

— C'est vrai!... j'suis pas pour deux sous puriste!... n'empêche que ce que je dis est vrai... et que les autres le disaient aussi, tout à l'heure!... y avait pas que moi!...

— Mademoiselle, — fit Giraud qui regardait dehors par la grande baie, — vous disiez hier que vous aimiez les étoiles filantes?... Eh bien, jamais je n'en ai vu autant que ce soir...

— Vraiment? — dit Denyse qui alla s'accouder près du répétiteur, — il y en a tant que ça?...

Elle se pencha :

— Qu'est-ce donc, là, à gauche?... je vois quelque chose de blanc sur la terrasse...

— C'est mademoiselle Dubuisson qui se promène avec son père et M. Spiegel...

— Ah!... si nous allions les rejoindre, voulez-vous?...

Giraud s'élança, heureux de se promener avec Bijou par cette belle nuit étoilée, et ils sortirent ensemble.

Dès qu'ils furent sur la terrasse, elle demanda :

— Ne croyez-vous pas que c'est indiscret... et que nous allons les gêner en troublant un entretien de famille?... Promenons-nous sous les marronniers... ils nous rejoindront s'ils le veulent...

Elle descendit l'escalier de marbre et entra dans la nuit profonde sous le quinconce de marronniers. Le jeune homme la suivait pas à pas, le cœur bondissant, fou de bonheur, mais inquiet de lui-même. Ils marchèrent quelque temps sans parler. A la fin Bijou dit, levant la tête pour apercevoir entre les arbres un coin de ciel :

— Ce n'est pas d'ici que nous les verrons beaucoup filer, les étoiles!...

Giraud répondit, désireux de ne pas quitter ce coin sombre où il se sentait si près d'elle :

— Mais si... tout de même... on peut les voir... tenez... en voici une... l'avez-vous vue?...

— Mal!... et pas assez longtemps pour souhaiter quelque chose...

— Souhaiter quelque chose?... quoi?...

— Mais n'importe quoi... Comment?... vous ne savez pas que quand on voit filer une étoile, il faut former un vœu...

— Non... je ne savais pas!... et... il se réalise, ce vœu?...

— On le dit...

— Avez-vous, mademoiselle, un vœu tout prêt, pour ne pas être, cette fois, prise au dépourvu?...

— Oui, certes, j'en ai un... mais il est irréalisable...

— Ah!... je n'ose pas vous demander...

Elle dit, doucement :

— Je voudrais être tout autre que je ne suis!... oui... une jeune fille très jolie... de condition très simple... qui pourrait vivre loin du monde... épouser qui elle voudrait... être, en un mot, heureuse à sa façon, sans souci des préjugés et des conventions sociales...

Il demanda, d'une voix qui tremblait :

— Pourquoi voudriez-vous cela?...

— Pour avoir le droit d'aimer qui m'aime... c'est-à-dire de l'aimer hautement... sans me cacher...

Elle ajouta, très bas :

— Sans me blâmer en moi-même...

Elle marchait près de lui, si près que leurs épaules se frôlaient à chaque pas. Giraud, bouleversé, balbutia :

— Vous dites ça... comme si... comme si vous aimiez quelqu'un?...

Il devina qu'elle tournait vers lui son visage, mais elle ne répondit pas.

A ce moment, une chouette perchée tout près d'eux, dans la profondeur noire des arbres, poussa un cri douloureux et inquiet qui effraya Bijou. Elle se jeta de côté, bousculant Giraud, qui la reçut dans ses bras.

Et quand les doux cheveux parfumés lui effleurèrent les lèvres, il devint fou, oublia tout ce qui le séparait de la jeune fille, et, la serrant éperdument contre lui, il murmura :

— Denyse!...

Elle le laissa faire sans se défendre, mais lorsqu'il dénoua ses bras, elle dit, d'une voix plaintive et tendre :

— Oh !... que c'est mal, ce que vous avez fait !... que c'est mal !...

Elle cacha dans ses mains son visage, et il entendit qu'elle pleurait.

Il essaya de lui parler et voulut s'agenouiller devant elle, mais elle le repoussa :

— Non !... allez-vous-en !... il faut que l'on vous voie là-bas... moi je rentrerai tout à l'heure... quand je serai un peu remise...

Comme il allait rentrer directement par la terrasse, elle le rappela :

— Pas par là !... faites le tour par l'étang... n'ayez pas l'air de revenir d'ici...

— Laissez-moi vous demander encore pardon !... permettez-moi de baiser vos petites mains que j'adore ?...

Elle répondit, comme si elle avait peur d'elle-même :

— Allez-vous-en !... allez-vous-en !...

Avant de tourner dans l'allée qui conduisait à l'étang, Giraud s'arrêta, cherchant à apercevoir une dernière fois la tache claire que faisait dans la nuit la robe de Bijou. Et il entendit qu'elle pleurait toujours.

— Est-ce toi, Bijou ?... demanda Jean de Blaye, s'avançant dans l'obscurité profonde.

La jeune fille se redressa :

— Qui est-ce qui est là ?...

— Moi... Jean... Comment ?... tu ne me fais pas l'honneur de connaître ma voix !... Qu'est-ce que tu fais donc là... dans ce noir ?...

— Je me promène...

— Toute seule ?...

— J'étais sortie pour me promener avec les Dubuisson, mais j'ai pensé qu'il valait mieux ne pas les troubler... et je suis venue ici... toute seule, comme tu dis...

— Ça doit te changer un peu, hein ?... Qu'est-ce que tu peux bien faire quand tu es toute seule ?...

— Je réfléchis...

— Oh!... quel gros mot!...

— Je rêve... si tu veux...

— Ah bah!... en voilà une chose que je n'aurais pas cru!... ils ne doivent pas ressembler à des rêves ordinaires, tes rêves?...

— Parce que?...

— Parce que les rêves sont habituellement incohérents, cahotés, baroques et invraisemblables...

— Eh bien?...

— Eh bien, tes rêves, à toi, doivent être admirablement équilibrés, pondérés... ils doivent te ressembler...

— Je te remercie...

— De quoi?...

— Dame!... des aimables choses que tu me dis...

— Oh!... elles ne sont pas aimables... elles sont vraies... Je ne suis pas ici, d'ailleurs, pour te dire d'aimables choses, mais des choses graves...

— Graves?...

— Oui... je suis chargé de remplir près de toi une mission... de parler, de mon mieux, au nom de quelqu'un qui n'a pas osé parler lui-même...

— Qui est ce quelqu'un?...

— Henry... il m'a prié de savoir si tu l'autorises à demander à grand'mère ta main!...

Elle dit, et son accent exprimait la stupeur :

— Ma main?... Henry?...

— Mon Dieu, oui... est-ce donc si prodigieux?...

— Dame, oui!... Henry... c'est comme si c'était mon frère, Henry!...

— Enfin, ça ne l'est pas!... par conséquent ne nous occupons pas de lui comme frère... mais comme prétendant... Qu'est-ce que tu réponds?...

— Je réponds : Pourquoi Henry s'adresse-t-il à moi d'abord?... au lieu de me demander la permission de parler à grand'mère?... c'est à grand'mère qu'il devait demander la permission de me parler...

— Hein?... quand je le disais, que tu étais un petit être admirablement pondéré et correct... et tout ce qui s'ensuit...

— C'est mal?...

— Eh! non! ce n'est pas mal!... au contraire... seulement c'est... déconcertant... Dis-moi, maintenant que j'ai commis cette faute de te parler d'abord à toi, vas-tu me répondre?... ou faut-il que je remette les choses en état, en m'adressant à grand'mère, qui s'adressera à toi... etc... etc...

— Non... je te répondrai...

— Alors, laisse-moi terminer mon petit boniment... Le comte Henry de Bracieux, né le 22 janvier 1870, a, pour toute fortune, jusqu'à la mort de grand'mère, six cent mille francs, qui rapportent environ...

— Oh!... pas la peine de me raconter les choses d'argent, va!... d'abord, elles n'existent pas pour moi... ensuite, comme je ne veux pas épouser Henry, il est inutile de me raconter tout ça!...

— Ah! tu ne veux pas l'épouser!... pourquoi?...

— Pour plusieurs raisons... la meilleure, c'est que je le connais trop...

— Elle n'est pas très flatteuse, cette raison-là!...

— Je veux dire... ce que je te disais tout à l'heure... c'est que... vivant comme j'ai vécu auprès d'Henry depuis plus de quatre ans, je le considère comme mon frère...

Jean de Blaye demanda, d'un ton qu'il s'efforçait de rendre indifférent :

— Alors, moi, tu me considères aussi comme ton frère?...

— Toi!... oh! pas du tout! tu as trente-cinq ans au moins, toi!...

— Non... trente-trois...

— Ah!... seulement!... ben, c'est égal!... tu ne me fais pas l'effet d'un frère, toi!...

Elle réfléchit un instant et acheva, tandis qu'il attendait avec une sorte de vague espoir :

— Tu me fais plutôt l'effet d'un oncle...

— Ah! — fit Jean vexé. — c'est délicieux!...

Elle reprit, gentille :

— Ça te contrarie que je te dise ça?...

— Oh!... pas du tout!... ça me fait plaisir, au contraire!... A la bonne heure!... au moins, avec toi, on est tout de suite fixé... et puis... si on a des illusions, elles ne font pas long feu...

— Tu avais des illusions?... quelles illusions?...

— Aucune...

— Si... j'entends ça à ta voix... elle est aigre, coupante, irritée...

Elle se serra contre lui et demanda, câline :

— Dis-moi pourquoi tu es devenu tout à coup méchant?...

Il se recula et répondit :

— Parce que, quand on n'est pas très bon, et qu'on a du chagrin, alors on devient méchant, c'est fatal!...

— Et tu as du chagrin?...

— Oui...

— Beaucoup?...

— Mais... assez comme ça, je te remercie!...

— Mon pauvre Jean!... ça ne va donc pas comme tu veux?...

— Quoi?... de quoi parles-tu?...

— De... tu sais bien?... je te l'ai dit, l'autre soir!...

Il répondit, s'énervant peu à peu :

— Encore!... ah çà! tu es folle!...

— Comment?... — fit Bijou — tu n'aimes pas madame de Nézel?...

Il balbutia, embarrassé :

— Madame de Nézel est une charmante femme... une excellente amie que j'aime beaucoup.... beaucoup... mais pas comme tu crois...

— Ah!... tant pis!... elle est veuve, elle est riche... c'était bien ton affaire!... Alors, tu en aimes une autre?...

— Oui...

— Une autre que tu ne peux pas épouser?...

— Précisément!...

— Pourquoi?... elle n'est pas assez riche?...

— Oh! si!... elle n'aurait rien du tout que ça me serait bien égal... c'est moi qui ne suis pas assez riche pour elle... et puis, elle ne voudrait pas de moi!...

— Tu n'en sais rien?... tu devrais lui dire que tu l'aimes...

— Crois-tu?...

— Évidemment... essaie toujours!...

— Eh bien, Bijou, je t'aime comme un imbécile, comme un malheureux qui n'espère rien... et qui n'ose même rien demander...

Elle s'arrêta court, et dit, l'air navré :

— Tu m'aimes!... toi?... toi?...

— Oui... et toi?... tu me détestes, n'est-ce pas?...

— Oh! Jean!... peux-tu dire de pareilles choses?... tu sais bien que je t'aime, au contraire... pas comme tu le voudrais... pas comme je le voudrais moi-même... mais bien, tout de même, bien...

Elle s'appuya à son épaule, le forçant à s'arrêter, et, rapidement, lui passa la main sur les yeux.

— Oh! — fit-elle désolée. — tu pleures!... et c'est à cause de moi?... Jean!... Jean!... je ne veux pas que tu pleures, entends-tu?...

Il prit la petite main qui courait sur son visage et y posa un long et chaud baiser.

Puis, repoussant doucement Bijou, qui s'attachait à lui, il s'éloigna très vite.

GYP

(La fin au prochain numéro.)

LA COMÉDIE-FRANÇAISE CONTRE TALMA

(1792)

La Révolution française a émancipé les comédiens. Elle leur a donné l'état civil et la sépulture ; elle leur a aussi donné le droit de plaider. Sous l'ancien régime, une lettre de cachet et le For-l'Évêque avaient raison des entêtements de Lekain et des caprices de la Clairon. Depuis 1789, il y a des juges pour les acteurs. La curiosité publique y a gagné le piquant ragoût des procès de théâtre.

Le premier d'entre eux, et qui n'est pas le moins intéressant, date de 1792. Intenté par la Comédie-Française à Talma et à trois de ses camarades, il rappelle par plus d'un trait le procès que la même société, après l'avoir gagné en première instance, soutient devant la Cour de Paris contre M. Coquelin. Ce sont les mêmes intérêts et les mêmes prétentions. Mais le milieu et les causes de la querelle sont bien différents.

Au moment où éclata la Révolution, les Comédiens français, constitués en troupe unique par la fameuse ordonnance de 1680, formaient une société en vertu d'un acte authentique

du 9 juin 1758, sanctionné par les arrêts du Conseil d'État. Ils avaient, comme aujourd'hui, des parts, des fractions de parts. Au bout de vingt ans, un sociétaire pouvait demander sa retraite et reprendre sa mise sociale de 8 735 livres 15 sols 7 deniers. Il touchait alors une retraite proportionnelle à la durée de ses services. Mais il subissait une interdiction perpétuelle de paraître sur aucun théâtre de la capitale.

La liberté accordée par la Révolution aux entreprises théâtrales, en suscitant à la troupe privilégiée de nombreuses concurrences, mit beaucoup de désordre dans ses affaires. Dès le mois d'août 1789, les Comédiens français avaient dû emprunter une somme de 110 000 livres. La Comédie avait pris le nom de Théâtre de la Nation ; mais les sentiments des sociétaires étaient fort peu civiques. Les comédiens et surtout les comédiennes regrettaient les applaudissements de qualité et les amitiés flatteuses que leur enlevait l'émigration. « Les ci-devant ducs, les ci-devant comtes n'offrent plus aux actrices de ce théâtre des chars et des trésors immenses », dit un peu brutalement une brochure de l'époque.

Cependant une minorité parmi les acteurs tenait pour la Révolution. A sa tête se trouvait Talma, âgé alors de moins de trente ans, sociétaire depuis le 1er avril 1789. Membre du district des Cordeliers, il faisait comme chasseur volontaire son service dans la garde nationale. Il était l'ami de Marie-Joseph Chénier, l'auteur de *Charles IX* ou *l'École des Rois*, ouvrage patriotique, l'ami de Camille Desmoulins, l'ami de Danton, alors président de la section du Théâtre-Français. Mirabeau l'honorait de sa bienveillance. Ce n'est pas seulement de nos jours que les premiers sujets de la politique ont admis dans leur intimité les sociétaires de la Comédie-Française.

Ces dissentiments aboutirent à un conflit prolongé entre Talma et ses camarades. Trois incartades publiques en pleine représentation, un duel où Talma et Naudet échangèrent des balles sans résultat, des lettres aux journaux, des brochures remplies de récriminations, les votes du Comité qui suspendent Talma de ses fonctions de comédien, l'intervention pacificatrice de la municipalité parisienne marquent les étapes de cette tapageuse querelle.

Deux des anciens sociétaires de la maison, enfants de la balle, — aux noms desquels le beau-frère de l'une et la femme de l'autre ont donné une grande illustration sur la scène française, — madame Vestris et son frère Dugazon s'étaient rangés dans le parti de Talma, ainsi que la jeune et charmante mademoiselle Desgarcins, déjà sociétaire, quoique âgée à peine de vingt ans.

A la fin de 1790, la paix semblait faite entre les deux camps. Mais la réconciliation n'était qu'apparente et les hostilités ne tardèrent pas à reprendre.

On sait que la Comédie-Française occupait alors une salle voisine du Luxembourg, celle-là même qui, depuis 1796, — deux fois brûlée, entre temps, et deux fois restaurée, — s'appelle l'Odéon.

Girard et Dorfeuille, directeurs d'un petit théâtre appelé les Variétés-Amusantes, venaient de faire élever au Palais-Royal une salle très belle et très riche, celle précisément que la Comédie-Française occupe aujourd'hui. Ces gens hardis conçurent le projet de rivaliser avec les comédiens ordinaires du roi et « de dépayser un peu Brutus et le Misanthrope en les transportant sur la scène destinée à Baroco et à Jérôme Pointu ». Ils avaient compris, avec beaucoup d'à-propos, que Paris se déplaçait. Le faubourg Saint-Germain dépeuplé par l'émigration cessait d'être le centre intellectuel de la capitale : et, sans doute, la place était bonne, sur la rive droite, à proximité de la salle du Manège, où siégeait l'Assemblée constituante.

Ils n'eurent pas de peine à obtenir le concours de Chénier, à peu près brouillé avec la Comédie-Française. Plusieurs auteurs en vogue, Ducis, Lemercier, Fabre d'Églantine, Palissot, l'acteur Monvel, — père de mademoiselle Mars, et qui, tout comme Molière, jouait ses propres ouvrages, — Arnauld, Legouvé leur promirent des pièces. Restait à se procurer des acteurs capables de lutter avec ceux de la rive gauche. On fit des ouvertures à Talma, qui les accueillit favorablement. Dugazon, madame Vestris, mademoiselle Desgarcins le suivirent dans sa défection. Ils entraînèrent Grandmesnil, jadis avocat au Parlement de Paris, — où il avait plaidé, un jour de mardi-gras, le

procès du cabaretier Ramponneau contre un entrepreneur de spectacles forains, — et qui, après avoir débuté à Bruxelles et joué en province, venait de paraître sur la scène de la Comédie-Française. Mademoiselle Lange et mademoiselle Simon, une jeune débutante, passaient également au théâtre de la rue Richelieu.

Les transfuges notifièrent leur décision aux sociétaires le 1er avril 1791, au moment précis où Dugazon accomplissait les vingt ans de service qui lui donnaient droit à la pension de retraite. Le 27 du même mois, le théâtre du Palais-Royal prenait le nom de Théâtre-Français de la rue de Richelieu et commençait par donner *Henri VIII*, de Marie-Joseph Chénier, que l'auteur avait retiré du Théâtre de la Nation un an auparavant, à la veille de la première représentation.

Par un souci d'égalité qui ne fut pas du goût de tout le monde, les femmes étaient admises au parterre du nouveau théâtre. L'*Almanach des spectacles* de 1792 discute cette mesure : « Il en résulte que le parquet sera plus tranquille et moins tumultueux quant aux cabales, parce que les hommes ont de la peine à se défaire d'un reste d'égards pour le beau sexe; mais les bonnets et les plumes masquent la vue pour ceux qui sont derrière, et une femme avec ses pompons, son c... postiche et l'étalage du linon tient la place de deux hommes. »

Déjà le papier timbré avait marché. Le 11 avril, les créanciers de la Comédie-Française, d'accord avec les sociétaires, s'étaient opposés à ce que les démissionnaires retirassent leurs fonds sociaux. Avant de porter leur différend devant les tribunaux, les acteurs demeurés fidèles firent un énergique effort pour l'emporter sur le terrain artistique. Au mois de mai 1790, Larive était rentré au théâtre de la Nation, prêtant à ses camarades dans l'embarras un concours désintéressé; de même, vers la fin de 1791, l'illustre Préville, retiré en pleine gloire depuis plus de cinq années, reparut sur la scène. Il avait alors soixante-dix ans. La troupe adressait, le 24 novembre, une lettre aux journaux pour publier cette nouvelle :

« Nous apprenons qu'il court un bruit, dont par honneur, sans doute plus que par notre intérêt, nous devons nous empresser d'arrêter le cours. On répète dans le public

qu'avant peu notre théâtre n'existera plus parce que la plupart des artistes qui le composent sont résolus de l'abandonner. Sans doute, si l'amour de notre art, si le noble orgueil de soutenir la gloire du Théâtre-Français, si le souvenir de nos engagements ne nous attachaient à ce théâtre bien plus que notre intérêt pécuniaire, nous aurions pu suivre l'exemple de ceux qui aiment mieux être payés pour détruire un théâtre qui les a formés qu'applaudis pour l'avoir défendu contre tous les revers... Pour que nous abandonnions un établissement fondé par Molière, il faudrait que le public lui-même l'abandonnât et nous espérons qu'au contraire, il voudra bien s'unir pour le soutenir. Nous avons la satisfaction de lui annoncer une jouissance sur laquelle il ne devait plus compter. Cet acteur inimitable qui fit si longtemps nos délices et nos succès, ce comédien de la nature, notre modèle et notre maître à tous, M. Préville, a consenti de reparaître et de nous accorder quelques représentations. Il avait fait au besoin du repos le sacrifice de ses triomphes. Son attachement pour nous, sa sensibilité pour l'affection que nous lui portions et l'espoir que le mérite de ce nouvel effort rejaillirait sur nous ont vaincu les motifs qu'il avait à nous opposer.

» Signé : *Molé*, *Lachassaigne*, *Desessarts*, *Suin*, *Raucourt*, *Contat*, *Dazincourt*, *Fleury*, *Bellemont*, *Venhore*, *Florence*, *Thénard*, *Joly*, *Saint-Prix*, *Saint-Phal*, *Devienne*, *Émilie Contat*, *Petit*, *Naudet*, *Dumont*, *Larochelle*.

» Absentes par congé : *Mesdames Saint-Val cadette* et *Fleury*. »

Malgré tant de bonne volonté, les recettes baissaient toujours. Talma, dans toute la force d'un talent placé au premier plan sur une scène nouvelle, attirait à lui la faveur publique. La Comédie résolut de demander compte du préjudice aux camarades ; elle intenta un procès à quatre des transfuges : Talma, Dugazon, madame Vestris et mademoiselle Desgarcins. — Grandmesnil, mademoiselle Lange et mademoiselle Simon, que nul contrat ne liait à la Comédie, demeurèrent hors de cause.

Un des premiers jours d'avril 1792, cinq personnages pre-

naient séance sur les sièges disposés dans la salle d'audience de l'abbaye Saint-Germain. Ils portaient l'habit noir, avec un grand chapeau à bords relevés à la Henri IV, surmonté d'un panache de plumes noires qui leur retombait sur le front. Un huissier à chaîne dorée, avec une canne en ivoire, les précédait. A leur droite, s'assit le commissaire du roi, vêtu comme eux, mais ayant en plus une ganse d'or à son chapeau. Le greffier portait aussi le chapeau noir, mais sans plumes. C'étaient les juges du tribunal du sixième arrondissement, qui venaient entendre plaider le procès de la Comédie-Française. Pour rompre avec les traditions du passé, la Constituante avait supprimé la robe et donné aux magistrats le costume que l'on retrouve dans les estampes du tribunal révolutionnaire. On le voit quelquefois encore au théâtre, porté par le juge Daubanton, dans *le Courrier de Lyon*.

Paris faisait à cette époque l'essai d'une organisation judiciaire toute spéciale. La Révolution avait aboli les grandes compagnies de magistrature, causes de tant de difficultés pour l'ancienne monarchie. Elle avait divisé la France en 543 districts. Dans chacun d'eux, fonctionnait un petit tribunal, juge ordinaire des litiges civils, et en même temps juge d'appel des tribunaux voisins, à charge de réciprocité. Le territoire de la capitale et du département de Paris (département actuel de la Seine) était réparti entre six tribunaux d'arrondissement. Le procès de la Comédie-Française ressortissait au sixième, dont la compétence s'étendait sur toute la moitié occidentale de la rive gauche.

Une assemblée, composée de délégués des sections parisiennes et des cantons ruraux, avait procédé au choix des juges dans les derniers mois de l'année 1790. Larive, l'acteur du Théâtre-Français, était un des électeurs : ses collègues le chargèrent de prononcer une harangue à la Constituante et il s'en acquitta, dit le procès-verbal officiel « avec tout le talent qui le caractérise ».

L'influence des hommes de 1789 dominait encore dans les sections. Le corps électoral choisit les plus éminents des jurisconsultes qui avaient participé à l'œuvre préparatoire des États Généraux et aux travaux de la Constituante. Il donna comme présidents aux six tribunaux de Paris les six consti-

tuants qui s'appelaient Fréteau, — ancien conseiller au Parlement, le rédacteur du procès-verbal de la nuit du 4 Août, — l'encyclopédiste Merlin de Douai, — futur premier président de la Cour de cassation, — Thouret, — qui avait rapporté la loi sur l'organisation judiciaire, — Duport, — l'auteur du projet sur la réforme du droit criminel, — Treilhard, — auquel nous devons le code pénal de 1810, — Target (de l'Académie française), — ancien bâtonnier du barreau de Paris.

La Comédie-Française avait confié le soin de ses intérêts à Bonnet, avocat très en vue dans les dernières années du Parlement. Défenseur de madame Kornmann, il avait gagné, malgré les mémoires ampoulés de son confrère Bergasse, le retentissant procès d'adultère où étaient impliqués Beaumarchais, le prince de Nassau et le lieutenant de police Lenoir. — La Comédie a des traditions : l'avoué qui a occupé en 1895 contre M. Coquelin est l'arrière-petit-fils de Bonnet.

Quand il plaida la cause de la Comédie, Bonnet ne portait plus le titre d'avocat. La Constituante avait supprimé l'ordre des avocats. Tout citoyen était autorisé à plaider devant les tribunaux en qualité de défenseur officieux : « Les hommes de loi ci-devant appelés avocats, ne devant plus former ni ordre ni corporation, ne porteront aucun costume dans l'exercice de leurs fonctions », dit le décret du 2 septembre 1790. Les défenseurs se présentèrent donc en habit de ville dans la salle de l'abbaye Saint-Germain, devant leurs juges empanachés.

L'ancien conseiller d'État Lefèvre d'Ormesson présidait le tribunal ; il remplaçait Merlin de Douai, appelé par ses concitoyens à la présidence du tribunal criminel du Nord.

Le procès s'engageait exactement comme celui qui fut soumis l'an dernier au tribunal de la Seine. La Comédie-Française demandait des dommages intérêts aux transfuges. Madame Vestris et Dugazon réclamaient le paiement de la pension de retraite à laquelle l'ancienneté de leurs services leur donnait droit. Le litige se compliquait de l'intervention des créanciers de la Comédie, qui avaient mis l'embargo sur la part sociale des quatre artistes.

Bonnet plaida le premier.

Talma et ses camarades soutenaient que la baisse des recettes de la Comédie ne tenait pas à leur désertion.

— J'admire, dit finement Bonnet, le rôle que je joue aujourd'hui. Il semblerait que je suis destiné à révéler à mes adversaires le secret de leurs talents, que c'est à moi à leur apprendre combien ils sont précieux et qu'eux-mêmes ne s'en doutent pas. Peut-être ne serez-vous pas dupes de cette modestie subite suggérée par l'intérêt.

» Il est vrai que depuis quelques mois, par des efforts sans exemple des principaux sujets qui se dévouent avec zèle et même aux dépens de leur force et de leur santé, par le hasard heureux de quelques nouveautés qui ont été accueillies du public, et surtout par la complaisance extrême de leurs anciens camarades qui, dégagés depuis longtemps, ont bien voulu accourir au secours d'un établissement dont ils ont toujours suivi de cœur les succès ou les revers, la Comédie-Française s'est relevée de l'échec qu'elle a éprouvé.

» Ah ! sans doute, l'attachement de M. Larive à ses anciens camarades, sa passion pour l'art dramatique, sans doute la bienfaisante apparition d'un talent sublime qui est ressuscité tout à coup pour le public qui le pleurait depuis longtemps, ont dû consoler les comédiens de l'abandon honteux de ceux qui leur étaient liés par honneur et par écrit. Mais les premières pertes n'en ont pas moins été subies. Il n'en est pas moins vrai que cette retraite subite et combinée a démonté pour six mois plusieurs des chefs-d'œuvre de la scène française. Il n'en est pas moins vrai que, par nos adversaires, s'est élevé un théâtre rival, et, malheureusement encore, tous ces moyens de succès de la Comédie-Française ne sont que passagers. Ce sont quelques beaux jours accordés par le sentiment et l'amitié à la scène française; mais ce qui peut seul assurer un succès durable, c'est la fidélité des associés à leurs engagements, ce sont leurs efforts combinés, c'est le goût de l'art dramatique qui ne doit pas permettre aux comédiens d'aller associer leur talent au jeu routinier de comédiens sans passion pour leur art. »

Les documents du temps ne nous donnent pas le nom du défenseur que les transfuges avaient chargé de riposter à cette ingénieuse et vigoureuse attaque. Fut-ce Bellart ou Chauveau-

Lagarde, ou de Sèze, les trois avocats du moment que la nature de leur talent et de leur emploi désignait le mieux pour cette cause ? ou peut-être Thilorier, auteur dramatique lui-même ? Nous l'ignorons. Cette indication se fût sûrement retrouvée sur la feuille d'audience ; mais elle a été détruite en 1871, lors des incendies de la Commune, avec toutes les archives conservées au Palais de Justice. La *Gazette des nouveaux Tribunaux* nous donne seulement le résumé de l'argumentation présentée au nom des transfuges.

Talma et ses camarades firent valoir les amertumes dont les Comédiens français les avaient, disaient-ils, abreuvés, à cause de leurs sentiments révolutionnaires. Ils ont quitté la Comédie-Française à regret ; mais leur patriotisme les exposait trop. Puis, prenant à partie le contrat lui-même, ils soutenaient qu'une convention qui les liait pour la vie entière était contraire aux principes nouveaux sur la liberté du travail.

La thèse était séduisante pour un tribunal imbu des idées de 1789. Mais les juges du sixième arrondissement s'étaient à plusieurs reprises signalés par leur fermeté. A l'occasion du sang versé au Champ-de-Mars, le 17 juillet 1791, ils avaient inculpé Danton et Camille Desmoulins, les amis de Talma, et s'étaient ainsi attiré la haine des fractions avancées de l'opinion révolutionnaire. Ils ne se laissèrent pas convaincre par les prétextes civiques dont Talma couvrait sa désertion : ils appliquèrent aux deux parties la loi du contrat. Le parallèle entre cette décision et celle qu'a rendue récemment le Tribunal de la Seine, peut être poussé jusqu'au bout : les deux jugements ont tranché de la même façon les questions du procès.

« En ce qui touche la demande formée par la dame Vestris et le sieur Dugazon seuls contre les Comédiens français, — dit le jugement du 15 avril 1792 :

» Attendu que la dame Vestris, qui a débuté au théâtre de la Nation le 19 décembre 1768 et le sieur Dugazon, qui a débuté au même théâtre en avril 1771, y ont fait l'un et l'autre un service continuel, savoir la dame Vestris de vingt-deux ans, et le sieur Dugazon de vingt ans, et qu'en conséquence ils ont acquis tous deux sans condition le droit aux pensions assurées aux acteurs par les articles 10 et 11 de l'acte de

société du 9 juin 1758, par les délibérations de la Société des Comédiens français, par les arrêts du ci-devant Conseil du Roi, du 2 mars 1782 et 8 septembre 1787;

» Dit que les Comédiens français seront tenus de payer annuellement de quartier en quartier auxdits dame Vestris et sieur Dugazon à compter du 1er avril 1791 et jusqu'à leur décès une pension viagère, savoir à la dame Vestris de 2150 livres et au sieur Dugazon de 2000 livres.

» En ce qui touche la demande des Comédiens français, contre la dame Vestris, le sieur Dugazon, la demoiselle Desgarcins et le sieur Talma ;

» Attendu que l'acte de société passé entre les Comédiens français le 9 juin 1758 et auquel se sont soumis tous ceux qui se sont engagés depuis dans la même association subsiste et est obligatoire pour tous ceux qui composent ladite société ;

» Que par conséquent aucun d'eux ne peut se retirer ni cesser de remplir son engagement avant l'expiration du terme prescrit sans indemniser la société des torts et préjudices que cette retraite peut lui occasionner et que lesdits dame Vestris, sieur Dugazon, Talma et la demoiselle Desgarcins n'ont point fini le temps de leurs engagements,

Les condamne aux dommages-intérêts envers les Comédiens français à donner par déclaration [1], dépens compensés. »

Les archives de la Comédie-Française ont conservé une lettre du 10 juin 1792 par laquelle Bonnet est prié d'assister à l'assemblée du Conseil judiciaire du mardi 12 juin. On y discuta sans doute la question de savoir si la société devait interjeter appel du jugement du 15 avril ou poursuivre la liquidation des dommages-intérêts. Il est probable que l'incident n'a pas eu d'autres suites judiciaires.

Deux mois plus tard, la monarchie sombrait sous le canon du 10 Août. Un nouveau recrutement des juges était institué: bientôt le tribunal du sixième arrondissement comptait parmi ses membres un ciseleur, un lapidaire et un marchand de bois jacobins. Les Comédiens français, décrétés d'incivisme et em-

1. C'est-à-dire à fixer ultérieurement, sur justification de l'importance du préjudice.

prisonnés à la suite des représentations de *Paméla*, de François de Neufchâteau et de *l'Ami des Lois*, de Laya, n'eurent même pas l'idée de poursuivre leurs revendications devant la magistrature terroriste.

Toujours hantés par leur rancune contre Talma, ils l'accusèrent même de n'avoir pas été étranger à leur arrestation. L'accusation était injuste et n'avait pas d'autre fondement que les relations de Talma avec les membres du Comité du Salut public. Talma s'était montré mauvais camarade, plus préoccupé de ses intérêts personnels que soucieux de ses engagements ; rien ne permettait de soupçonner qu'il se fût rendu coupable d'une délation. Larive, Trouvé et mademoiselle Contat le justifièrent publiquement de ce reproche.

La concurrence des deux théâtres dura jusqu'en 1799. A cette époque les deux troupes se réunirent dans la salle du Palais-Royal ; et Talma, dont l'astre brillait alors du plus vif éclat, se réconcilia définitivement avec ses camarades.

Ainsi finissent d'ordinaire ces querelles intestines. L'amour-propre et l'intérêt séparent les comédiens. Mais le souci de l'art et les conseils de l'opinion apaisent la méchante humeur et rétablissent la concorde.

EDMOND SELIGMAN

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

LETTRES DE 1848[1]

I

Paris, 21 mars 1848.

J'ai reçu hier ta lettre du 12 mars, chère amie, et ç'a été une grande joie pour moi de voir que nos communications ne sont point encore interrompues. J'admire ton calme et ton courage, excellente sœur; mais je pense que depuis le départ de cette lettre, tes dispositions auront changé relativement à ton retour et à la nécessité d'en hâter l'époque. Je ne puis que te répéter aujourd'hui, avec des motifs plus pressants

1. Les lettres d'Ernest Renan qui suivent sont extraites de la correspondance qu'il entretint avec sa sœur jusqu'en 1850, et dont les *Lettres intimes* (1842-1845), parues récemment, sont la première partie. En mars 1848, Henriette Renan est toujours institutrice en Pologne; ses lettres de cette époque sont rares, inégalement espacées, empreintes de tristesse. Ernest Renan, dont la vie intellectuelle est toute dessinée, se prépare au concours de l'agrégation de philosophie; il continue de suivre les cours de Burnouf; son *Histoire comparée des langues sémitiques* a obtenu le prix Volney à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres l'année précédente; un nouveau prix couronnera, en 1849, son Mémoire sur l'*Étude du grec au moyen âge*. Enfin, en même temps qu'il écrit à sa sœur les lettres que voici, il conçoit le plan de l'*Avenir de la Science*, qu'il garda, on le sait, quarante ans inédit, et qu'il publia sans retouches en 1890, avec le sous-titre : *Pensées de 1848*. La préface de ce volume nous dit qu'il fut composé durant les deux derniers mois de 1848 et les quatre premiers de 1849. Sur un ton différent, les mêmes préoccupations se retrouvent dans le livre et dans la correspondance fraternelle.

encore, ce que je te disais il y a deux jours. S'il s'agissait en ce moment de guerres qui se déclarent régulièrement, à la bonne heure : on pourrait prévoir huit jours d'avance le moment extrême. Mais le moyen d'échapper à une éruption volcanique est-il de l'attendre ? Les nouvelles de Vienne et de Berlin, que tu as sues avant nous, me causent les plus vives inquiétudes, et me font craindre qu'il ne soit déjà bien tard. J'espère quelquefois que cette lettre ne te trouvera plus à Varsovie. Mon excellente amie, il ne s'agit ici, tu le comprends, que de la prudence la plus vulgaire. Les motifs que je pourrais t'exposer sont si faciles à deviner, tu dois les comprendre si bien, voyant de plus près les choses, que je m'abstiens de te les développer. Aussi bien, les détails où ils me forceraient d'entrer pourraient compromettre le sort de cette lettre. J'attends impatiemment la lettre où tu m'annonceras ton retour et tes dispositions à cet égard. Plus que jamais, il me paraît indispensable que tu ne sois pas seule.

Comme toi, je pense, chère amie, que notre patrie devra traverser une époque de bouleversement avant d'arriver à une forme stable. Toutefois, l'accélération du mouvement de l'humanité et l'admirable logique du peuple français me font espérer que nous verrons la société nouvelle, qui, je n'en doute pas, sera plus avancée que celle qui s'est écroulée. Mais, pour arriver là, il faudra traverser des jours bien durs. La scission est déjà parfaitement caractérisée, et elle se trahit par des démonstrations publiques. Il y a des Montagnards et il y a des Girondins, et ils ont leurs représentants dans le gouvernement provisoire. L'université est à peu près désorganisée. Dans une immense réunion de tout l'enseignement de Paris, qui a eu lieu il y a quelques jours à la Sorbonne, elle s'est reniée comme corps; tous les mots qui pouvaient rappeler la moindre idée de corporation étaient repoussés et hués par la plèbe (maîtres d'étude, etc.), qui, ici comme partout, forme la majorité. Les *têtes* sont désolées, consternées. Nulle part la démocratie n'est plus complète. Plusieurs collègues sont licenciés ; tous le seront probablement sans tarder. Je m'abstiens de tout. Relativement aux démarches au ministère, mes vues sont exactement les tiennes. Mon

travail de l'Institut[1] est presque terminé; je n'aurai besoin de sursis que pour quelques appendices. M. Burnouf réunit *chez lui* son studieux auditoire. Il n'y a plus de place pour les cours au Collège de France. Toutes les salles sont affectées à des clubs ou à des corps de garde!! Mais nous nous retrouvons toujours les mêmes. Adieu, excellente amie, une lettre le plus tôt possible, et surtout un prompt retour.

E. RENAN.

[*En marge*, première page.]

En aucune hypothèse, je ne devrai quitter Paris, chère amie. Lors même que les collèges seraient licenciés, je trouverai à m'occuper : car tout ce qui sera enlevé à un établissement public se déversera sur les établissements particuliers ou sur les leçons particulières.

[*En marge*, deuxième page.]

J'ai été dîner, il y a quelques jours, chez M. Garnier. C'était une profonde tristesse. Tous les habitués du salon étaient les satisfaits du passé, quelques-uns même attachés personnellement à la cour. M. Garnier, du reste, s'occupe peu de politique. M. Saint-Marc-Girardin, qui devait faire partie du ministère Molé, est désolé. M. Cousin parle déjà du sort de Socrate.

II

Paris, 6 juin 1848.

Je commençais à être inquiet de ton silence, excellente amie. La lettre que vient de recevoir mademoiselle Ulliac m'a rassuré. Les mois s'écoulent, sans que les événements auxquels se lie notre destinée se tranchent d'une manière définitive. J'accorde bien, chère amie, que durant cette période d'hésitation, tu doives rester dans ta position; mais je ne doute pas en même temps que le moment ne vienne, et bientôt

1. Le mémoire sur l'*Étude du grec au moyen âge*.

peut-être, où tu devras la quitter. C'est alors, excellente sœur, que je te supplie de ne plus tarder un moment. Plus j'avance, chère amie, plus je me convaincs que, même sans quitter Paris, nous pourrions trouver à vivre honorablement, surtout si j'obtenais à la fin de l'année le titre d'agrégé. Lors même qu'avec ce titre je ne pourrais obtenir immédiatement à Paris de position officielle, le traitement fixe qui y est attaché, des suppléances dans les collèges, quelques préparations pour le baccalauréat et l'école administrative, et enfin des articles donnés de temps en temps à la presse périodique pourraient, je t'assure, nous dispenser de toucher durant les premières années à notre fonds de réserve. Il ne serait là que pour parer à toute éventualité, et nous rassurer sur ce qu'une telle position aurait nécessairement de précaire. Quelques places de bibliothèque viennent d'être supprimées : il reste donc peu d'espoir de ce côté : mais, d'autre part, le cumul est aboli de fait, et le sera bientôt légalement. Il est à peine croyable à quel point ce fléau des carrières savantes était poussé sous le régime de favoritisme et d'achat qui a disparu. On se jette maintenant dans l'extrémité opposée ; et, non content de poser des limites pour l'avenir, on fait dégorger un peu brutalement ceux qui avaient trop pris des faveurs de l'ancien régime. Je n'aime pas ces effets rétroactifs ; mais le mal était extrême, et le principe est excellent, pourvu qu'on ne l'exagère pas.

Depuis quelques jours, nos affaires marchent assez petitement. La folle tentative du 15 mai a fait beaucoup de mal. Je commence à me détacher de l'ancienne gauche, qui, dans les premiers jours de la révolution, obtenait mes sympathies. Ils se conduisent avec un égoïsme et une petitesse de vues vraiment singulières dans des esprits aussi cultivés. Ce qui manque au parti plus avancé, ce sont les hommes. Là, je l'avoue, je crois voir l'avenir. Un nouveau tiers-état est formé : la bourgeoisie serait aussi folle de lutter contre lui que la noblesse le fut jadis de lutter contre elle. Liberté et ordre public ne suffisent plus. Il faut l'égalité dans toute la mesure possible ; il faut qu'il n'y ait plus de déshérités ni dans l'ordre de l'intelligence ni dans l'ordre politique : si l'inégalité des fortunes est un mal nécessaire, au moins faut-il que la vie de chacun soit garantie, et que les voies soient élargies. Cela est juste, par

conséquent cela triomphera, quoi qu'en disent les boutiquiers. L'inintelligence des *libéraux* d'autrefois me fait peine; elle ressemble à l'aveuglement volontaire des privilégiés qui ne veulent rien lâcher de ce qu'ils possèdent, et préparent ainsi d'épouvantables catastrophes.

Que nous sommes heureux, chère amie, de pouvoir dire avec ce vieux sage : Je porte tout avec moi! Il est certain que, par le temps qui court, c'est là l'espèce de fonds la plus portative et la plus assurée. La pensée de notre frère m'est beaucoup plus pénible. La nature de son commerce est si intimement liée à la forme actuelle de la société, que tous les coups portés à cette forme m'affligent d'un côté par le contre-coup qu'ils ont sur lui. Après tout, il se peut que le mode de transaction actuellement usité se prolonge au delà du temps où il restera dans les affaires; et d'ailleurs son expérience et son intelligence le rendront toujours propre à tout.

Que j'aurais besoin de toi, chère Henriette, de ta parole et de tes conseils, dans ces difficiles moments! Que je comprends bien maintenant la fatalité des temps de révolution et l'effrayante force d'attraction de ce gouffre! Sans rien modifier au plan général de ma vie, ces événements ont exercé sur moi une prodigieuse influence, et m'ont fait apercevoir tout un autre monde. Je regrette bien, chère amie, que l'éloignement t'empêche d'assister au remarquable mouvement des esprits dont nous sommes les témoins. Ce n'est pas, comme autrefois, une simple affaire de coterie entre gens du même parti ou au moins des mêmes principes; il y de la doctrine là-dessous et peut-être plus encore.

Il y a vingt ans, M. Jouffroy écrivait un admirable morceau : *Comment les dogmes finissent* : il y en aurait un autre non moins de circonstance à écrire aujourd'hui : *Comment les dogmes se forment*.

Adieu, excellente amie, écris-moi bientôt et continue-moi cette affection qui fait le charme de ma vie. Que de fois ta pensée m'est nécessaire pour tenir ferme le gouvernail, et ne pas tout confier au vent qui souffle! Tout pour toi, excellente sœur,

E. RENAN.

III

Paris, 25 juin 1848[1].

Quel affreux spectacle, chère amie ! Durant une journée entière n'entendre que le sifflement des balles et le bruit du tocsin, ne voir passer que des morts ou des blessés ! Sois toutefois bien rassurée. [Moins que jamais, je suis disposé à prendre parti d'un côté ou de l'autre. En vérité, quand je serais en position de le faire, je ne le pourrais en conscience. Bien que notre quartier, surtout les environs du Panthéon et la rue Saint-Jacques soient le centre de l'émeute, ne crains rien, chère Henriette. La propriété particulière est scrupuleusement respectée [plus encore par les insurgés que par ceux qui les combattent]. Du reste, en ce moment, tout semble assoupi, et il n'est pas douteux que la force ne reste au gouvernement établi. On devait le désirer, et pour ma part, alors même que l'insurrection semblait triomphante, je n'en ai pas douté un instant. Le nombre des morts et des blessés est incalculable. Je ne puis t'en dire davantage, chère amie, je profite d'une éclaircie pour aller jeter cette lettre à la poste, n'espérant pas toutefois qu'elle puisse partir aujourd'hui. Je t'écrirai quand nous aurons un résultat. A toi tout entier, ma sœur bien-aimée; ah ! que j'ai besoin de songer à toi dans ces tristes moments.

Ton frère et ami,

E. RENAN.

26 juin.

Il m'a été impossible, chère amie, de mettre hier ma lettre à la poste. A peine avais-je fait quelques pas que j'ai entendu la fusillade recommencer tout près d'ici. D'ailleurs, toute communication était interceptée entre ce quartier et le reste de la ville, et les postes n'y fonctionnaient pas. La soirée et

1. Les trois passages entre crochets de cette lettre ont été biffés par Ernest Renan lui-même, comme il le dira plus loin (p. 691): mais ils sont restés lisibles.

la nuit dernière ont été plus terribles que jamais : il y a eu un massacre à la barrière Saint-Jacques, et surtout à la barrière de Fontainebleau. Je t'épargne les détails. La Saint-Barthélemy n'offre rien de semblable. Il faut qu'il y ait au fond de la nature de l'homme quelque chose de naturellement cannibale, qui se réveille à certains moments. Pour moi, j'aurais volontiers combattu avec la garde nationale, jusqu'au moment où elle s'est attribué l'office du bourreau . Sans doute ils sont coupables, ces pauvres fous qui versent leur sang sans savoir même ce qu'ils demandent; mais ceux-là le sont bien plus à mes yeux qui les ont tenus dans l'ilotisme, qui, par système, ont abruti en eux les sentiments humains, et qui, pour servir les intérêts de leur égoïsme, ont créé une classe d'hommes dont l'intérêt est dans le désordre et le pillage. Laissons ces réflexions, chère amie. Qu'il est cruel de vivre entre deux partis qui nous condamnent à les haïr également! Je ne désespère pas, néanmoins: je verrais l'humanité en lambeaux et la France expirante, que je dirais encore que les destinées de l'humanité sont divines, et que c'est la France qui marchera la première pour leur accomplissement.

Aujourd'hui, tout paraît fini. On circule en quelques rues, mais moyennant les précautions les plus minutieuses. Je reçois à l'instant même une lettre de mademoiselle Ulliac. Elle me charge de te dire qu'elles n'ont couru aucun danger, et qu'elle t'écrira à la fin de la semaine. Je le ferai aussi, et suppléerai alors à ce qui manque à ces lignes, qui ne pourront t'apprendre que le désordre de ma pensée. Oh! qui peut voir de tels spectacles sans pleurer sur les victimes, fussent-elles les plus coupables des hommes! Adieu, chère amie; à quelques jours. Mon Dieu! que j'ai besoin de penser à toi! Voulant parer à toute éventualité, j'ai mis ces jours-ci, dans une cassette à part, tous les papiers que je voudrais sauver à tout prix. Je suis tombé sur tes lettres, et j'ai passé presque une nuit entière à les relire. L'étude m'a aussi beaucoup servi à maintenir ma pensée en état, au milieu de ces affreuses scènes, dont le bruit retentissait à mes oreilles.

Adieu, excellente sœur,

Ton meilleur ami,

E. RENAN.

Midi. La nouvelle officielle de la pacification complète et de la capitulation du faubourg Saint-Antoine vient d'être apportée dans tous les quartiers.

IV

Paris, 1er juillet 1848.

L'orage est passé, ma chère amie; mais qu'il laissera longtemps après lui de funestes traces! Paris n'est plus reconnaissable : les autres victoires n'avaient que des chants et des folies; celle-ci n'a que deuils et fureurs. Les atrocités commises par les vainqueurs font frémir et nous reportent en un jour à l'époque des guerres de religion. Une vraie terreur a succédé à cette déplorable guerre, le régime militaire a pu déployer à son aise tout l'arbitraire et toute l'illégalité qui le caractérisent; quelque chose de dur, de féroce, d'inhumain, s'introduit dans les mœurs et le langage. Les personnes d'*ordre*, ceux qu'on appelle les *honnêtes gens*, ne demandent que mitraille et fusillade; l'échafaud est abattu, on y substitue le massacre; la classe bourgeoise a prouvé qu'elle était capable de tous les excès de notre première Terreur, avec un degré de réflexion et d'égoïsme de plus. Et ils croient qu'ils sont vainqueurs pour jamais; que sera-ce le jour des représailles?... Et pourtant, telle est la terrible position où nous a mis la force des choses qu'il faut se réjouir de cette victoire; car le triomphe de l'insurrection eût été plus redoutable encore. Non pas qu'il faille croire tous ces contes à faire peur, inventés par la haine et par de ridicules journaux. J'ai vu de près les insurgés; nous avons été un jour et une nuit entre leurs mains, et je puis dire qu'on ne peut désirer plus d'égards, d'honnêteté, de droiture, et qu'ils surpassaient infiniment en modération ceux qui les combattaient et qui, sous mes yeux, ont commis des atrocités inouïes sur les personnes les plus inoffensives. Non, le pillage, l'assassinat, l'incendie, n'eussent pas été à l'ordre du jour; il y eût eu des vengeances, des mesures violentes : les brigands soudoyés qui, cette fois comme toujours, formaient une bonne partie de la troupe insur-

gée, eussent été difficilement retenus : mais d'autres hommes fussent venus, et le mouvement eût été de nouveau dirigé. Je ne crois donc pas aux exagérations qu'il est de mode ces jours-ci de répéter partout, et que, bien entendu, je répète comme tout le monde. Mais la difficulté, l'invincible difficulté eût été du côté de la France, qui certes n'eût point consenti à la révolution de Paris ; et, en supposant même que, dans quelques grandes villes, comme Lyon, Rouen, etc., l'insurrection populaire eût eu des appuis, une épouvantable guerre civile eût été nécessaire pour faire triompher violemment et prématurément une cause qui doit tout attendre du temps. C'est donc un grand bonheur que l'insurrection ait été comprimée ; et, je le répète, si la douzième légion n'eût point fait défection, il est probable que j'eusse travaillé avec elle, au moins à ramener ces insensés à la raison. Je ne suis pas socialiste ; je suis convaincu qu'aucune des théories qui se posent comme devant réformer la société n'arrivera dans sa forme absolue à triompher. Toute idée nouvelle doit revêtir la forme de *système*, forme partielle, étroite, qui n'arrive jamais à une réalisation pratique. Ce n'est que quand elle a brisé cette première écorce, qu'elle est devenue dogme social, qu'elle devient une vérité universellement reconnue et appliquée.

Qu'y a-t-il de plus systématique que la politique du Contrat social ? Et pourtant tout le régime constitutionnel, qui, désormais, est une vérité acquise, qu'est-ce autre chose que cette politique, au *système* près ? C'est ce qui arrivera au socialisme. Il est maintenant étroit, inapplicable, une pure utopie, vraie par un côté, fausse par l'autre ; vraie dans ses principes, fausse dans ses formes. Le jour n'est pas loin où il deviendra une loi évidente et reconnue, dégagée d'exagérations et de chimères. Qui alors aura triomphé ? Seront-ce les partisans, qui soutenaient le faux comme le vrai, et voulaient réaliser l'impossible ? Seront-ce les adversaires, qui niaient le vrai à cause du faux, et voulaient entraver l'épuration de la forme nouvelle ? Ni les uns, ni les autres : ce sera l'humanité qui aura fait un pas de plus, et conquis une forme plus avancée et plus juste. — Mettons de côté toute idée de justice et d'humanité : prenons la question uniquement comme économistes et politiques. N'est-il pas évident que le seul, l'unique remède au

terrible mal que notre société renferme dans son sein, est de détruire cette classe qui fera une guerre éternelle à la richesse; de la détruire, dis-je, non pas par des massacres, ce qui serait à la fois atroce et impossible, mais par l'éducation morale et par un bien-être suffisant? N'est-ce pas une chose affreuse que la majorité de l'humanité soit forcément déshéritée des jouissances intellectuelles et morales, et forcément refoulée dans la crapule et le désordre? Ces jouissances, dira-t-on, sont permises à tous. Non, certes; comment veut-on que le misérable qui a grandi dans cette hideuse atmosphère, sans éducation, sans morale, ignorant la religion qui, d'ailleurs, serait sans force sur lui, exposé à mourir de faim, et à qui il est *absolument impossible de sortir de cet état, quelque effort qu'il fasse*, comment veut-on que ce misérable se console par la vue d'un monde supérieur dont il n'a pas le sens, et qu'il ne cherche pas à acquérir par le crime ce qu'il ne peut obtenir par des voies légitimes? Ce serait un ange de vertu, qu'on pourrait à peine l'attendre de lui, et la vertu lui est impossible!... Car l'honnêteté même est devenue chez nous un monopole, et on ne peut être honnête homme qu'avec un habit noir et un peu d'argent. Nous trouvons insoutenable le privilège de l'ancienne noblesse vis-à-vis de la classe bourgeoise. Mais n'est-il pas aussi affreux de voir une portion considérable de l'humanité, des enfants de Dieu tout comme nous, condamnés à l'avilissement, et fatalement réduits à ne pouvoir sortir de ce cercle de fer? Il est prouvé physiquement que celui qui entre dans le monde sans avoir, ou sans que d'autres fassent des avances pour lui, ne pourra jamais vivre que du travail manuel le plus grossier, c'est-à-dire ne vivra qu'à peine. Il est physiquement prouvé qu'une femme, qui n'a pas de secours extérieur, *ne peut* vivre du travail de ses mains, que, par conséquent, elle n'a qu'à choisir entre le vol ou la prostitution. Comment veux-tu, après cela, ma pauvre amie, que nous n'ayons pas un peu de chaleur contre les égoïstes, qui refusent de faire entrer tout cela dans leur économie politique, qui s'obstinent à ne faire de cette science que la science de la richesse, et refusent de voir dans de pareils besoins un droit à des sacrifices? Comment veux-tu que nous désirions le retour de cet âge d'or des agioteurs et

des spéculateurs, où les soins mercantiles absorbaient tout, et où l'intelligence était étouffée sous les sacs d'or?

Voilà mes principes, chère amie. Je pense qu'il est temps de détruire le règne exclusif du capital, et de lui associer le travail; mais je pense aussi qu'aucun des moyens d'application n'est encore trouvé, qu'aucun système ne les fournira, et qu'ils sortiront tout faits de la force des choses. Tout cela est certes bien loin de la Montagne et de la Terreur. C'est cette foi à l'humanité, ce dévouement à son perfectionnement et, par là, à son bonheur, que j'appelle la religion nouvelle. C'est au spectacle de cette solennelle et sainte apparition que je désirais te voir assister.

Je sais bien, chère amie, qu'il est des tableaux qui demandent à être vus de loin, et que les révolutions sont de ce nombre. Mais prends garde qu'il n'y ait un prisme entre toi et nous. Quel journal vois-tu? Ou même vois-tu des journaux français? Si c'était par hasard *le Constit.*, je te supplie de ne croire un mot ni des faits, ni des appréciations. Ce journal est devenu une risée par les canards dont il remplit, à loisir, ses pages. Si c'étaient *les Déb.*, je serais moins fâché. Il est au moins de bon goût, et respecte assez la France pour ne pas inventer des calomnies. Mais tu conçois que ce n'est guère lui qui doit être propre à apprécier le présent. Quant à *la Presse*, ce n'est qu'un petit homme dépité, qui dit des sottises. Je ne suis pas des plus optimistes, chère amie; je suis surtout très peu enthousiaste des hommes, et, en vérité, c'est un peu leur faute. Mais je n'en persiste pas moins à croire qu'à travers toutes les petites passions, à travers les ambitions personnelles, à travers les malheurs et même les crimes, il s'accomplit une grande *transformation*, pour le plus grand bien de l'humanité. Nous sommes, je crois, d'accord sur ceci, chère et excellente amie. Mais tu conçois des craintes exagérées, tu crois que cette révolution ne s'accomplira que par d'épouvantables catastrophes; tu dis (ce mot m'a percé le cœur) que si la prospérité doit sortir de ce chaos, ce ne sera que sur ta tombe! Non, ma fille bien-aimée; toi-même tu en profiteras : ces beaux jours luiront pour nous tous; bien plus: nous ferons mieux que d'en jouir; nous y aurons travaillé, et nous aurons souffert en attendant. Eh quoi! Henriette,

n'es-tu pas toi-même une triste victime de ce déplorable état social que nous voulons changer? Si, avec tes rares et toutes viriles facultés; si, avec ton instruction et ton caractère; si, après tant de sacrifices et de si pénibles dévouements, l'avenir peut encore t'attrister, oh! n'est-on pas en droit d'en accuser un peu une constitution sociale, où de telles injustices sont possibles? L'organisation nouvelle, je te l'assure, ne peut que nous être favorable, lors même que nous devrions d'abord traverser de mauvais jours. Quant à notre frère, comme son commerce est fondé non sur les hautes spéculations financières, dont la saison est passée pour longtemps, mais sur le petit commerce et l'industrie honnête, je ne doute pas qu'il ne puisse arriver à une très belle aisance, sinon à l'opulence. Courage donc, chère amie, aimons-nous et ne désespérons jamais.

S'il était permis, dans de telles circonstances, d'en appeler au sentiment artistique, je dirais que Paris offre ces jours-ci le plus étrange, le plus indescriptible spectacle. Je visitai, quelques heures après la fin du combat, les lieux qui en avaient été le théâtre. Il faut avoir vu cela, chère amie, pour se faire une idée des grandes scènes de l'humanité. Dans la rue Saint-Martin, dans la rue Saint-Antoine et dans la partie de la rue Saint-Jacques qui s'étend du Panthéon jusqu'aux quais, pas une maison qui ne fût labourée de boulets. Quelques-unes en étaient à la lettre percées à jour. Toutes les devantures, toutes les fenêtres étaient criblées de balles; de larges traces de sang, des armes brisées ou abandonnées marquaient encore les lieux où le combat avait été le plus acharné. Les barricades, construites avec un art merveilleux, non plus de pavés, mais avec les pierres des trottoirs, présentaient l'aspect de forteresses à angles rentrants et saillants, et se succédaient tous les cinquante pas. La place de la Bastille surtout offrait l'image la plus effrayante du chaos. Tous les arbres en étaient coupés, ou tordus par le boulet; ici des maisons abattues ou dévorées encore par les flammes, là de vraies tours construites de madriers, de voitures renversées et de pierres entassées; au milieu de tout cela, un peuple étourdi et se possédant à peine au milieu de ces scènes qui dépassent l'imagination; des soldats endormis de fatigue sur

le pavé, presque sous les pieds du peuple, la rage des vaincus se trahissant sous une tranquillité affectée, le désordre des vainqueurs se frayant un chemin sur les barricades renversées; ailleurs la pitié publique réclamant l'aumône pour les blessés, et recueillant le linge qui convient à leurs blessures; tout se réunissait pour offrir un de ces spectacles d'une sublime originalité, où tous les tons de l'humanité se font entendre à la fois dans un admirable désordre, avec cette vérité supérieure, qui écarte toute idée de convenance ou de convention, où l'homme est en face de l'homme à nu et avec ses seuls instincts primitifs. Jamais la nature humaine ne résonne plus vraiment que dans ces moments-là, et c'est là qu'il faut la chercher, pour la trouver sans ce voile artificiel dont la vie est enveloppée.

Je me suis fait inscrire il y a quelques jours pour l'agrégation. C'était la veille du jour où la liste devait être close, et j'étais le premier!... J'en conclus que nous ne serons pas fort nombreux. Il y aura deux ou trois élèves de l'École normale : peut-être seront-ce là mes seuls rivaux; j'ai quelquefois peur que le combat n'ait pas lieu faute de combattants. — Je n'ai pas de nouvelles de l'Institut. Tous ces événements ne sont guère propres à accélérer la décision. Comme la séance n'a lieu qu'au mois d'août, j'ai encore le temps d'attendre, d'autant plus que ne connaissant intimement personne dans la commission, la confidence ne me sera pas faite avec autant d'empressement qu'elle le fut par M. Reinaud. — C'est surtout dans le *Journal officiel de l'Instruction publique* et dans la *Revue philosophique*, dont je t'ai, je crois, parlé, que j'insère des articles; quelquefois aussi dans la *Gazette de l'Instruction publique*, publiée par Delalain, et le *Journal asiatique*, où je n'ai, toutefois, encore inséré que quelques notices anonymes peu importantes. J'ai aussi quelques articles manuscrits à la *Revue encyclopédique*, de Firmin-Didot; mais je crois qu'ils me reviendront; car cette pauvre revue en est à ses derniers soupirs. La *Revue philosophique*, qui, depuis quelque temps, s'intitulerait mieux *Revue politique*, est la seule où je traite des questions actuelles. Ce n'est pas que sa couleur politique soit exactement la mienne. Ils sont plus républicains, mais moins favorables que je ne le suis au remaniement de la constitution

sociale. J'avoue que ce dernier point l'emporte de beaucoup sur le premier dans ma pensée, et que les formes politiques sont pour moi chose assez secondaire. Je ne jurerais pas aussi énergiquement sur l'avenir des formes républicaines, bien que j'y tienne, que sur la nécessité d'une réforme sociale et sa future réalisation.

Que cette longue conversation avec toi, excellente amie, m'a ranimé et consolé! Tu es peut-être, avec un seul ami, mon fidèle et pénétrant Berthelot, la seule personne à qui je dise ma pensée. Avec tous les autres, je suis de leur opinion. Plus que jamais j'aspire après ton retour, je l'appelle, je le rêve, je l'espère. Continue de m'aimer, excellente amie, et compte sur ma tendre et inaltérable affection.

E. RENAN.

V

Paris, 16 juillet 1848.

Que je te remercie, excellente amie, d'avoir immédiatement songé à m'écrire! Jamais je n'avais eu un plus grand besoin d'entendre ta voix consolatrice que dans ces déplorables et cruelles circonstances. Il est des moments où la sensibilité est un grand supplice et où les âmes égoïstes, qui rient de tout pourvu qu'elles ne soient point atteintes, sont singulièrement privilégiées. Au fond, chère amie, j'apprécie à peu près comme toi la circonstance présente. C'est un très grand malheur que l'insurrection ait été tentée, mais c'eût été un malheur plus grand encore qu'elle eût triomphé. Les principes ne sont pas mûrs, les hommes ne sont pas formés, les symboles ne sont pas arrêtés. Je ne regretterai pas la société présente quand je la verrai remplacée par une forme plus avancée; mais en attendant que les nouvelles idées soient devenues acceptables et sociales, je veux qu'on conserve les bases actuelles; car cet état vaut encore mieux que le chaos; et d'ailleurs il n'est pas impossible que sans renversement radical, par la seule force des choses et en vertu de la réaction que les idées exercent sur ceux mêmes qui les combattent,

la transformation s'opère légalement et sans secousse. Il y a une immense différence entre l'état actuel et celui de 89. Le progrès avait alors à combattre une *caste* parfaitement une et délimitée, se fondant sur la naissance et par là étonnamment vivace (elle vit encore!). Telle n'est pas la bourgeoisie. C'est un esprit, et non une caste. Il suffira de circonstances nouvelles pour détruire ce que cet esprit a de funeste au progrès de l'humanité. Tout n'y est pas d'ailleurs à détruire : la bourgeoisie est intelligente, instruite, spirituelle, active, industrieuse, animée de l'esprit d'ordre, possédant à un haut degré les vertus de la famille. Mais elle n'a pas d'originalité : elle n'a rien créé et elle ne créera rien en poésie ni en philosophie; elle n'est que critique, parce qu'elle n'est que fine et spirituelle. Elle n'a d'ailleurs aucune croyance, et ne fait qu'en simuler le dehors. Elle résistera cruellement à la religion nouvelle; elle n'a pas d'enthousiasme, elle n'aime pas l'humanité, elle ne frémit pas en voyant l'avilissement nécessaire d'une partie de ses semblables, elle ne pense qu'à prolonger systématiquement cet état, qu'à empêcher la portion déshéritée de s'éclairer et de s'élever; elle aime mieux avoir sous elle des bêtes que des hommes, sauf, quand la bête rompra sa chaîne, à se faire déchirer par elle. Elle comprend parfaitement la liberté, car elle la veut pour elle : ç'a été là sa mission; c'était la milice qu'il fallait pour exalter cette idée dans le monde. Elle comprend quelques côtés de l'égalité, car elle en a besoin contre la noblesse; mais elle ignore complètement la fraternité. — Le peuple est ignorant et grossier, paresseux (il ne travaille pas pour lui) : mais est-ce sa faute? Il ne comprend pas la liberté véritable, qui est une conséquence de l'esprit critique; il est très partiel et très dogmatique, plein de vie, d'enthousiasme, de passion, d'originalité. Il y a là mille fois plus de création que dans toute la littérature officielle. Le peuple est la force vive, vraie et naturelle, la matière du monde futur; seul il crée encore. Il ferait *la Marseillaise*, si elle était à faire. Que toutes les académies, tous les littérateurs de la *Revue des Deux Mondes*, tous les rédacteurs du *Journal des Débats* se réunissent pour faire un chant comme celui-là ou comme le *Chant du Départ*, ou une chanson comme celles de Béranger (je veux dire celles où *le peuple a été sa muse*).

on verra... Je le répète, je n'oppose pas une caste à une caste, puisqu'il n'y a pas de ligne de démarcation entre les deux, et que les représentants les plus éminents de l'esprit populaire appartiennent à ce qu'on appelle la classe bourgeoise, j'oppose un esprit à un esprit, et je cherche celui auquel appartient l'avenir.

Le moment de l'histoire auquel je trouve la plus parfaite analogie avec l'état actuel est le moment où le christianisme et le paganisme étaient en présence. D'un côté, des hommes simples, grossiers, des hommes du peuple en un mot, parlant en vrais massacres, sans finesse ni respect humain, vilipendés par les gens de bon ton, sans critique ni études, mais pleins de croyance, d'enthousiasme et d'amour. De l'autre, tous les gens d'esprit, les heureux, les riches, les *honnêtes gens*, les littérateurs, les poètes officiels, soutenant pour la forme une religion vermoulue à laquelle ils ne croyaient pas, sans foi ni amour. Tu as lu Tacite : te rappelles-tu comme il parle de la race antisociale des Chrétiens ou des Juifs (car tu sais qu'on les confondait). Tous les gens d'esprit des quatre premiers siècles ne firent-ils pas de même ? Porphyre, Julien, etc. Et pourtant qui a vaincu? Qui a survécu? Quel est à nos yeux le plus grand philosophe, de saint Paul ou de Sénèque; le plus grand poète, de saint Jean ou de ces versificateurs insipides, qui étaient couverts d'applaudissements dans les réunions littéraires de l'époque des empereurs? Qu'aurait dit Tacite si on eût soutenu devant lui que ces misérables sur lesquels il jetait en passant de si amères paroles devaient un jour posséder la terre, et qu'ils travaillaient pour la civilisation?

Il ne faut pas voir de trop près ces grands enfantements de l'humanité. L'apparition du christianisme nous paraît exclusivement pure, sainte et surnaturelle ; elle le fut en effet, mais dans son ensemble ; de loin, elle nous paraît toute blanche et belle ; mais si nous pouvions la voir de près, penses-tu que nous n'y trouverions pas bien des taches ? A côté du tronc principal, d'où sortent les évangiles, les épitres, etc., que de sectes folles, extravagantes, immorales, monstrueuses ! et pourtant, à certains moments, il n'y eut pas de démarcation nette entre ces rameaux empoisonnés et les rameaux vivants et sains.

Tout coexistait dans la plus confuse unité : le gnosticisme a sa racine dans le Nouveau-Testament, tout comme l'orthodoxie. Ce n'est que plus tard que la séparation s'est opérée, que le pur et l'impur se sont opposés. De même, dans l'apparition nouvelle, il y a des gnostiques (phalanstériens, communistes, etc.); comme on en est encore à la lutte, les sectes ne s'excommunient pas; cela viendra après le triomphe. Mais en attendant, les infamies des sectes perdues, égarées, retombent en calomnie sur tout l'ensemble de doctrine dont elles ne sont que l'exagération ou la corruption. La plupart des bruits affreux qu'on semait sur la moralité des premiers chrétiens n'étaient pas des inventions; c'étaient réellement des pratiques gnostiques : et pourtant c'étaient des calomnies, car on attribuait à la doctrine essentielle ce qu'elle-même anathématisait.

Nous voilà bien loin, chère amie, des tristes journées de juin et des spectacles affligeants que nous avons encore sous les yeux. Attache peu d'importance, je te prie, à l'amertume et aux accès d'humeur que j'ai pu laisser échapper dans mes lettres contre l'un des partis, contre celui-là même avec lequel je faisais au fond cause commune (et c'est précisément parce que je faisais cause commune avec lui, que j'étais plus révolté de ses actes blâmables). Tu le comprendras facilement, j'étais sous l'impression immédiate d'atrocités, d'horreurs. Je suis toujours pour ceux qu'on massacre, lors même qu'il sont coupables. Ivres de sang, les gardes-mobiles ont commis dans ce quartier des indignités, qu'on hésite à raconter. Postés sur la terrasse de l'École des mines, après la bataille finie, ils s'amusaient à tirer à loisir et par forme de délassement sur les personnes qui se présentaient dans toute la longueur des rues adjacentes, où la circulation n'était pas encore interdite. Encore était-ce là un reste des fureurs du combat. Mais ce qu'il y a d'affreux, d'épouvantable, ce sont les hécatombes de prisonniers qui ont été immolées deux et trois jours après. Durant des après-midi entières, j'ai entendu d'incessantes fusillades dans le jardin du Luxembourg, et pourtant on n'y combattait pas... Cela m'exaspérait à tel point que je voulus m'en éclaircir! j'allai voir une de mes connaissances dont les fenêtres donnent sur le jardin. Hélas! c'était trop

vrai, et si je ne le vis pas de mes yeux, j'y vis quelque chose de plus affreux encore, quelque chose qui ne s'effacera jamais de ma mémoire, et qui, si je ne m'élevais à un point de vue plus général, laisserait dans mon âme une haine éternelle. Des malheureux entassés dans les combles, sous les plombs, étouffant, manquant d'air, mettaient la tête à une étroite lucarne pour respirer. Eh bien! chaque tête qui paraissait servait de point de mire aux gardes-nationaux placés en bas, et était accueillie par une balle. Je dis, après cela, que la bourgeoisie est capable des massacres de Septembre; et encore, les septembriseurs tuaient ceux qu'ils croyaient les ennemis de la France; les épiciers tueront ceux qu'ils croient les ennemis de leur boutique. Je te conte ces horreurs, chère amie, pour m'excuser de l'aigreur que j'ai pu laisser percer, et qui, je l'avoue, était plutôt une affaire d'humeur que de raison. Ah! je t'assure que j'ai enduré de cruels agacements intérieurs, surtout quand j'entendais les personnes sages, les conservateurs demander plus encore, parler de ces horreurs avec un certain contentement et des termes de raillerie pour les victimes, dire avec un air de mystère qu'on entendait de fortes fusillades dans les environs de Paris, et qu'il fallait se hâter; car, dans quelques jours, cela ne serait plus possible... etc. Tout ceci te paraîtra incroyable, chère amie, et tu ne le verras sans doute pas dans les journaux par une raison fort simple. Nous n'avons pas la liberté de la presse, et tout journal qui consacrait quelques lignes à défendre les insurgés des crimes dont on aggravait celui dont ils sont coupables par leur rébellion, ou qui citait quelque fait peu honorable aux défenseurs de l'état actuel, était immédiatement arrêté et suspendu. De là ces monstrueuses calomnies, sur lesquelles l'opinion publique est du reste universellement revenue.

Mon Dieu, j'en reviens toujours à ces tristes souvenirs. C'est qu'ils ont profondément ébranlé mon âme, et détruit les douces illusions que je m'étais faites sur la douceur de nos mœurs, et la civilisation de notre temps. Le travail de mon agrégation occupe heureusement ma pensée, et la soutient en l'empêchant de se dévorer elle-même. Il est probable que M. Garnier sera président du bureau, et que M. Jacques en fera aussi partie. Je ne pouvais désirer mieux. Le concours

s'ouvre d'ordinaire le 21 août. Il y a deux élèves de l'École normale qui se présentent. Voilà tout ce que je sais.

Il est inutile de te répéter, chère amie, la prière que je t'ai déjà tant de fois adressée, de revenir parmi nous, sitôt que le moindre danger pourrait rendre notre jonction difficile. Les tristes pressentiments de ta dernière lettre m'affligent profondément. Mon Henriette bien-aimée, espère toujours; cet hiver passera; les beaux jours viendront. Que ne puis-je te dire quelque chose de plus réel? Bientôt peut-être. Ne désespère pas surtout de notre patrie : nous explorons le terrain ; comme toujours nous nous chargeons à nos dépens des premières expériences. Il est très facile aux étrangers de rire et de hausser les épaules de nos chutes dans ces chemins nouveaux, tout en se réservant d'y marcher après nous, quand le chemin sera battu. [Ne firent]-ils pas de même lors de la première révolution, et maintenant ne profitent-ils pas eux-mêmes des résultats acquis par notre sang? Après tout, il vaut mieux marcher bien qu'avec quelques risques que de rester éternellement stationnaire dans le mal ou le médiocre. Celui qui reste dans sa chaise ne fait jamais de faux pas. Adieu, chère et excellente amie : continue de m'aimer, et toute peine, toute attente me semblera légère.

E. RENAN.

[*En marge à la huitième page.*]

C'est moi qui effaçai quelques lignes de ma dernière lettre, craignant la censure *française*. On a exercé sur ce quartier une telle inquisition, que je n'ai osé compter durant quelques jours sur le secret de la correspondance.

[*Sur un papier à part.*]

17 juillet.

Il nous est arrivé d'assez graves nouvelles de Pologne. Toi seule peux apprécier le fait, et te déterminer en conséquence. Mais laisse-nous te supplier, chère amie, de porter dans cette grave question du retour toute la prudence et toute la prévision possibles. C'est là mon éternel refrain, puisque l'éloignement, l'incertitude, le faux jour des nouvelles qui nous

parviennent me rend absolument incompétent sur la question de fait. Écris-moi et je pars. Quant au conseil que tu me donnes de quitter Paris pour la province, le concours d'agrégation m'empêche d'y songer; et d'ailleurs, chère amie, je t'assure que je ne cours pas ici une ombre de danger.

VI

Paris, 30 juillet 1848.

J'ai reçu ta lettre il y a quelques heures, chère amie. Elle me remplit d'une si profonde tristesse, et me suggère tant de réflexions que je veux immédiatement consacrer à y répondre ma longue après-midi du dimanche, sauf à ne la faire partir que dans quelques jours. Non, excellente sœur, nos opinions ne diffèrent pas autant que tu le penses. Nos principes sont au fond les mêmes; nous ne nous séparons que sur quelques questions de fait, sur lesquelles il serait bien difficile d'être complètement d'accord à une aussi grande distance. Tu comprends bien qu'en acceptant la révolution qui s'est accomplie et les tendances nouvelles qu'elle a réveillées, je suis loin de faire l'apologie des hommes et des moyens qui jusqu'ici ont été mis en œuvre. Des barricades et des forçats sont sans doute d'étranges instruments; mais tu sais bien, chère amie, qu'il ne faut tenir aucun compte dans l'histoire des moyens par lesquels sont conquises les améliorations successives de l'humanité. Ne jouissons-nous pas depuis un demi-siècle des bienfaits désormais incontestés, je pense, d'une première révolution, qui employa bien d'autres moyens... la proscription, l'échafaud? En acceptant les améliorations, ayons-nous accepté les horreurs qui furent nécessaires pour les conquérir? C'est la loi des révolutions. *Malheur à qui les fait, heureux qui les hérite!* a dit un illustre poète, qui a déjà dû se rappeler ce vers avec amertume. Faut-il reculer, et rendre le bien impossible, par crainte des maux transitoires qu'entraîneront les réformes? Ce serait imiter cet empereur byzantin, qui pleurait à l'instant d'une bataille sur les morts qu'elle coûterait. Pleurer est très bien, l'humanité le veut, et certes

plus qu'aucun autre je suis porté à écouter en révolution la voix de l'humanité. Mais il ne faut pas que ces pleurs empêchent d'agir et de marcher en avant.

La question, chère amie, est ici toute théorique, elle se réduit à ces deux termes : 1° L'état social actuel renferme-t-il des abus et des injustices? 2° Est-il possible de remédier à ces abus et à ces injustices, sans renverser les conditions nécessaires de la société? Qui peut nier la première question, chère amie? Tu sembles supposer que dans la période qui vient de s'écouler, et qui peut-être doit durer encore, il suffisait de vouloir, pour sortir de la boue, lorsqu'on y était né; tu me cites des exceptions, des hommes doués de facultés supérieures, et qui d'ailleurs n'étaient pas dès l'origine dans cet état complet de dénûment où naît au moins un cinquième de notre population. Sérieusement, chère amie, peux-tu dire que l'enfant abandonné des campagnes, le fils du journalier, de l'ouvrier manuel, auquel le père ne pouvait donner d'éducation, eût la moindre chance de sortir de son état, et de naître par l'aisance à la vie intellectuelle et morale? N'est-il pas évident qu'il y avait au fond des campagnes et dans les faubourgs de nos villes toute une classe d'hommes condamnée aux carrières par le vice même de sa naissance, et qui ne pouvait jamais avoir l'espoir d'en sortir? Faut-il trouver mauvais que ces gens n'aient ni moralité, ni intelligence, ni esprit d'ordre et de travail? L'esclave ancien, qu'on ne regardait pas comme capable de vertu ou de vice, avait-il la responsabilité de ses actes? Non : on le punissait, comme une bête domestique, pour le dresser, mais non comme une personne morale. Il y a un verset du Coran, qui me frappa d'admiration la première fois que je le vis. L'esclave, y est-il dit, aurait-il fait les mêmes actes coupables qu'un homme libre, ne recevra dans l'autre vie que la moitié des châtiments que recevra l'homme libre. De même ces misérables étaient fatalement condamnés à n'être hommes qu'à demi. Ne crois pas, chère amie, que j'aime le peuple tel qu'il est; que je veuille ramener la société à un type grossier et populacier; je l'aime pour ce qu'il peut devenir, je l'aime en vue de l'état à venir, dont il sera l'élément principal.

A l'époque où les Barbares renversaient la vieille société

romaine, pouvait-on les aimer? Fallait-il désirer que la société descendît à leur niveau? Non, sans doute; et pourtant, celui qui aurait vu l'avenir aurait dû dire: Là est le germe de la fleur nouvelle. Certes, si les Barbares fussent restés tels qu'ils étaient, leur invasion n'eût été qu'un immense malheur; mais ils étaient jeunes, pleins de vie et d'avenir, tandis que la vieille société serait morte de vieillesse, lors même qu'ils n'en eussent point accéléré la fin. Ce que nous voulons donc, ce n'est ni assimiler le peuple à la bourgeoisie, et pour cela le rendre raisonneur, prévoyant, économe, ni assimiler la bourgeoisie au peuple, et pour cela détruire sa culture, sa politesse, ses qualités pratiques; c'est former une société nouvelle, qui ne soit ni le peuple, ni la bourgeoisie, et qui soit composée de l'un et de l'autre, comme les civilisations modernes sont composées d'éléments romains et barbares. Nous voulons, en un mot, augmenter la masse de l'humanité et par là sa quantité de mouvement, en y introduisant tout ce surplus négligé jusqu'ici, et qui a droit comme tout le reste de trouver dans son sein la vie et les jouissances de l'intelligence.

Je t'avais parlé de la position des femmes, qui est à mes yeux la preuve la plus frappante de l'iniquité de la société actuelle. Il faut que je me sois mal exprimé, puisque à mon hypothèse d'une femme sans ressources extérieures et n'ayant pour vivre que le travail de ses mains, tu me réponds par ton propre exemple. Mais ton éducation, chère amie, n'équivalait-elle pas à un fond, puisqu'avec elle tu as pu dès ta première jeunesse suffire à toi et à ta famille? D'ailleurs, tes rares facultés, ta pénétration, ta force de caractère ne te placent-elles pas dans cet état exceptionnel, dont on ne peut jamais conclure à l'universalité des personnes? Quelle femme peut être coupable de n'avoir ni ton intelligence, ni ton courage? Je parle uniquement, je le répète, de celle qui n'ayant pu recevoir d'éducation, n'ayant que les facultés très bornées des femmes du commun, et ne possédant aucun appui extérieur, n'a pour vivre que le travail le plus grossier. Eh bien! sais-tu combien cette femme peut gagner par jour (sans compter les chômages forcés, maladies, etc.)? Le prix est réglé, universel à Paris. Elle reçoit trente-cinq centimes par jour. Et quand elle est vieille, qu'elle a les organes affaiblis,

elle reçoit dix centimes! Or, qui peut vivre avec cela? Faut-il s'étonner ensuite que les statistiques témoignent qu'il en est quinze mille à Paris qui ont recours pour vivre à l'affreux moyen qui soulevait ton indignation? Ces chiffres ne sont pas fictifs : ils se lisent dans tous les ouvrages d'économie politique; je les tiens de M. Berthelot père, qui est employé fort activement au bureau de bienfaisance de son arrondissement.

Tu me diras, excellente sœur, que cela est triste, déplorable sans doute, mais qu'on ne peut tenir compte de ces maux particuliers qui, après tout, n'atteignent que la minorité de la nation. Je dis d'abord que si cette minorité forme un chiffre aussi élevé que dans l'état actuel, la simple prudence économique suffirait pour commander les réformes. Mais je vais plus loin, et dussé-je en ceci te paraître un peu philosophe, c'est-à-dire théoricien exagéré, je soutiens qu'un état social qui consacrerait légalement une seule injustice *nécessaire*, qui pourrait amener des circonstances où *un seul* individu se trouvât privé de ses droits d'homme (c'est-à-dire de la possibilité de vivre et de se développer dans une mesure suffisante), et cela sans qu'il y eût de sa faute, et sans qu'il y pût remédier, je soutiens, dis-je, qu'un tel état social devrait être changé, coûte que coûte. Je n'y mets qu'une condition, c'est que le remède fût possible et n'entraînât pas la ruine totale de l'humanité.

Or, ceci n'est jamais à craindre. S'il y a dans la politique des problèmes insolubles pour le penseur solitaire, il n'y en a pas pour l'humanité. Toutes les fois qu'elle aborde une difficulté, soyez certain qu'elle en viendra à bout. Elle pourra adopter passagèrement des solutions fausses, et par suite beaucoup souffrir. Mais ce n'est pas acheter trop cher la solution définitive, si cette solution rétablit un droit et redresse une injustice. La meilleure preuve que la question est soluble, c'est donc que l'humanité se l'est posée.

Quant au mode de solution, il est certain qu'on ne l'aperçoit point encore. Je ne suis point économiste pour discuter les solutions proposées; j'en sais seulement assez pour juger que pas une n'est praticable dans sa forme actuelle. Là-dessus je n'ai point d'opinion. Mon erreur, si je me trompe, est purement théorique et spéculative. Je crois que les socialistes

préparent *de loin* la solution, à peu près comme Robespierre préparait les constitutions modernes ; mais je suis convaincu qu'ils ne la donnent pas. Quant au communisme, je le regarde non seulement comme une impossibilité, mais comme une folie, ou pour mieux dire comme une création fantastique. Le fait est qu'il n'y a pas en France un seul homme non insensé qui soit communiste, dans le sens vrai du mot. C'est un grand diable de paille que les partis ont élevé pour faire peur aux badauds. Quoi qu'il en soit, je regarde la propriété comme une chose tellement essentielle à l'humanité, que je ne conçois même pas sa transformation ; et cette transformation, pourtant, je la conçois pour tout le reste, religion, philosophie, morale même, dans une certaine mesure. Au nom du ciel, chère amie, ne fais pas sur ce point injure à mon bon sens ; rien ne me serait plus sensible. Les mots de socialisme et de communisme vont être maintenant exploités, comme l'ont toujours été certains mots-épouvantails, comme l'était autrefois, par exemple, le mot de panthéisme contre la philosophie de l'université. Quiconque parlera de progrès, le plus timidement du monde, sera immédiatement communiste, et les bonnes gens, en passant à côté de lui, remercieront Dieu de leur avoir donné du bon sens préférablement à ce misérable.

Tu sembles supposer, chère amie, que la facilité avec laquelle j'accepte les innovations tient à ce que je n'y ai rien à perdre, et que je peux espérer y gagner. Je reconnais tout le premier, chère amie, que celui qui est enchaîné dans la vie par des liens tenant à la réalité ne peut avoir en révolution l'humeur aussi aventureuse ni aussi chevaleresque que celui qui n'a pour tout bien que son casque et son bouclier. Celui-ci dit *Omnia mecum porto* (tu connais sans doute ce latin-là) avec un stoïcisme admirable. La fortune et la famille rendent toujours un peu conservateur. Mais est-ce d'avoir quelque chose qui *rend* tel, ou de n'avoir rien du tout qui *rend* novateur? La question est délicate et subtile. Elle se réduit à savoir si tout homme naît conservateur ou réformiste, ce qu'il importe assez peu de résoudre. Du reste, ma chère amie, il faut entendre en quel sens je peux avoir à gagner en tout ceci. Ce n'est certes pas au point de vue pécuniaire. L'âge d'or du cumul, des sinécures, etc., est passé. Les traitements baisseront sans doute, et il ne sera guère

plus possible de se faire ces fortunes universitaires ou bureaucratiques dont nous avons vu des exemples. Je le regrette peu : pourvu que nous ayons l'honnête suffisant, avec de quoi donner un peu à la fantaisie, que nous importe? Tout le somptuaire va évidemment baisser proportionnellement en toute chose en France.

Et la science, qui, avec l'affection des personnes qui me sont chères, fait tout le fond de ma vie, que va-t-elle devenir? Ah! certes, si je croyais que ces révolutions dussent lui faire tort, je ne le leur pardonnerais pas. Mais je suis loin de le penser. Sans doute, les mauvais jours que nous traversons lui seront préjudiciables comme à tout le reste, mais elle ne pourra que gagner ultérieurement à un posé plus vrai de la condition humaine. La bourgeoisie la cultivait avec goût comme un passe-temps ou une curiosité, mais non comme un moyen philosophique, comme un besoin sérieux de notre nature. M. Cousin, par exemple, cet homme si éminent, que j'admire presque autant que ses disciples, est-il autre chose qu'un curieux de philosophie? M. Villemain est-il autre chose qu'un curieux de littérature? Je n'entends point faire une critique; ces hommes ont une finesse d'aperçus à laquelle notre génération atteindra à peine. Mais la grande et profonde inspiration, la conviction élevée leur manque. Ce sont des surfaces qui se superposent, en se reflétant la lumière par mille jeux divers et agréables. Percez au delà, vous trouverez le vide du scepticisme.

Quant aux inquiétudes que tu as pu concevoir pour ma conduite au milieu de ces orages, sois parfaitement rassurée. Voici au clair et au net les principes dont je ne m'écarterai jamais : 1° Ne prendre le fusil pour aucun parti, lors même que je croirais voir dans l'un d'eux les droits les plus sacrés, les intérêts les plus précieux de l'humanité. Ce ne sont pas là, chère amie, les armes qui me conviennent : j'en ai de meilleures. Celui qui est habile dans l'escrime ne va pas rechercher une lutte à coups de bâtons, quand il peut se battre à l'épée. Un gamin avec un fusil vaudrait, sur ce terrain-là, vingt fois plus que moi. Indépendamment de ma maladresse et de ma timidité, suites naturelles de ma première éducation, c'est là d'ailleurs chez moi un résultat phi-

losophique. Dans ces luttes, on ne diffère d'ordinaire que par les moyens pour atteindre un même but; en sorte qu'on risque de tuer celui qui pense comme vous, et qui réaliserait mieux que vous votre pensée. — 2° En fait de manifestation quelconque d'opinion, m'en tenir aux principes théoriques; ne toucher jamais aux questions de fait ou de personnes, pas même aux moyens d'application pratique. — 3° Dans le moment actuel, ne manifester aucune opinion. Tu es (à l'exception de Berth...) la seule personne au monde à qui je communique ma pensée sur ces sujets. Avec les autres, je suis exactement de leur opinion et de leur nuance. Cela ne m'est pas difficile; car j'en ai une longue habitude. Longtemps encore, je suivrai ce système. Il n'y a rien de plus mauvais goût que de s'engager jeune dans ces luttes, sans s'être fait une autorité à un autre titre. La première chose, c'est de se faire écouter; autrement on perd son temps et sa peine. Cela convient surtout au genre d'influence que je veux exercer, si tant est que je me décide jamais à en essayer une dans cet ordre de choses. Toutefois, dans ce que j'écris, je prends garde de ne rien mettre qui ne soit l'expression vraie de ma pensée. Mais en évitant ou en tournant les questions épineuses, cela n'a rien de compromettant. Voilà certes un programme d'une extrême prudence; n'est-ce pas, chère amie? C'est qu'en effet, si je suis passablement hardi en pensée, je suis en pratique timide et cauteleux jusqu'à l'excès. Calme donc sur ce point toutes tes inquiétudes.

Quant à l'agrégation, chère amie, maintenant comme autrefois, mais pas plus qu'autrefois, il m'en coûtera de m'assujettir à un programme officiel; maintenant comme autrefois, je voudrais une liberté de l'enseignement bien entendue. Mais, je le répète, là-dessus j'ai pris mon parti; et il me sera aussi facile d'annuler ma personnalité dans un enseignement de collège, dont je m'acquitterai toujours par manière d'acquit et comme d'une corvée, que cela m'est facile dans toute ma conduite actuelle. J'ai toujours voulu des réformes dans l'université, mais non une révolution, parce que là les réformes sont possibles sans révolution. J'avais vu avec dégoût, dans les premiers jours qui suivirent la révolution de février, les criailleries des subalternes et des

imbéciles s'élever contre elle : je l'ai vue avec plaisir se raffermir. Pour le moment, la tendance est plutôt vers la stagnation que vers les réformes intempestives et exagérées.

Je ne taris pas, ma bonne et aimable sœur, et pourtant la métaphysique est là qui m'appelle. Dans un mois, je serai en plein concours. Je ne puis croire toutefois que toutes les dissertations du monde eussent fait plus de bien à mon âme que cette longue causerie que je viens d'avoir avec toi. La désolante tristesse de tes lettres m'afflige, chère Henriette. Je t'assure que les choses ne sont pas si désespérées que tu penses. Alain, qui certes n'est pas dupe d'une imagination trop vive ou d'un optimisme passionné, m'exprimait la même pensée. « Notre amie, me disait-il, s'exagère peut-être le mal de notre situation, et l'infidélité des rapports qu'elle voit en est sans doute la cause. » C'est pour cela que je te voudrais parmi nous. Ce que tu dis du choléra me désole. Tu reviendras, amie chérie, s'il sévit dans le pays que tu habites. Enfin, si j'ai une place honnête l'an prochain, qu'auras-tu à dire? Au nom du ciel, ma fille, aime-moi toujours, et ne me traite pas de communiste. Entends-tu? Ça me fait bondir. Je suis progressif, comme l'ont été tous nos hommes d'autrefois; voilà tout. Cousin n'a-t-il pas été *carbonaro* enragé? Puis quand on est pair de France, c'est une autre histoire...

1er août.

Je te disais avant-hier qu'il n'y avait pas en France un seul communiste. La séance d'hier m'a, ce semble, donné un démenti. Mais non, cet homme[1] est extravagant, et, en vérité, je trouve de mauvais goût la tactique de ceux qui ont agacé ce pauvre fou, pour lui faire dire des sottises à pleine tête. Cela est peu spirituel, et même peu philosophique. Nous sommes en face d'une immense difficulté : tout le monde la voit. Les habiles, n'y voyant pas d'issue, se croisent les bras. Les têtes plus faibles, capables de se laisser éblouir à la première

1. Proudhon : il s'agit du grand discours qu'il prononça à l'Assemblée nationale dans la séance du 31 juillet. L'ordre du jour rejetant sa proposition (l'impôt du tiers) et condamnant ses doctrines fut voté par l'unanimité de l'Assemblée moins deux voix : celle de Greppo et la sienne.

bluette qui leur traverse le cerveau, proposent bravement leur petit expédient comme le remède à tous les maux. Puis les cauteleux s'amusent à rire de leur mésaventure, et à les embourber encore davantage. Je voudrais bien que ces messieurs proposassent à leur tour quelque chose. A ce propos, je me rappelle une découverte que fit, il y a deux ou trois ans, l'Académie des sciences morales et politiques. Il s'agissait du remède au paupérisme. L'Académie ne trouva rien de mieux que de recommander, par l'organe de M. H. Passy, aux pauvres qui avaient beaucoup d'enfants de mettre le plus possible à la caisse d'épargne. Excellent conseil à donner à des gens qui peuvent à peine se suffire au jour le jour! Cela rappelle ce préfet de police, qui au temps du choléra fit afficher au faubourg Saint-Marceau une affiche philanthropique, pour apprendre aux habitants que la Faculté ayant reconnu que l'insalubrité des logements était la principale cause de la maladie, il leur conseillait de se pourvoir de logements plus confortables.

2 août.

Je viens de lire les excellentes pages sur le siècle des Antonins que tu as écrites et qui viennent de paraître au *Journal des J. Pers.* Que tes réflexions sur les fortunes colossales et la mauvaise organisation sociale de cette époque sont justes et bien senties! Eh! que disons-nous autre chose? Oui, je le répète, chère amie, si nous vivions dans le même pays, nous nous entendrions. Sans doute, il serait souverainement injuste de comparer notre ploutocratie à celle-là. Mais la tendance était de ce côté, et Dieu sait où l'on se fût arrêté. De bonne foi, le gouvernement passé faisait-il autre chose, dans ses mesures générales, que favoriser ceux qui possédaient déjà et les mettre en position de gagner davantage? Les penchants mercantiles n'ont-ils pas été ceux qu'il a développés de préférence à la morale, à l'intelligence et à la poésie? L'argent n'était-il pas devenu le mobile de tout? La grande originalité exclue du monde officiel ne se morfondait-elle pas dans la misère? Tu n'as pas souffert de tout cela, chère amie; tu n'as pas eu comme nous l'âme froissée par l'orgueil de ces banquiers sceptiques, qui croyaient avoir raison de l'humanité

avec de l'or et des bayonnettes... Où était dans ce monde de glace la place du saint idéal, de ce qu'il y a de pur, de céleste, d'élevé dans notre nature? Tu n'as pas souffert avec nous, ou, pour mieux dire, tu as pu par comparaison avec le monde qui t'entourait nous trouver heureux. Il est tout naturel que tu ne t'expliques point encore une révolution, qui ne te paraît point amenée par des causes suffisantes. Mon Dieu! que je voudrais pouvoir causer à loisir avec toi! Ce n'est que par l'habitude qu'on parvient à s'entendre. Je parie, par exemple, que mon aversion pour la bourgeoisie est pour toi une énigme. N'est-ce pas en effet dans cette classe que se trouvent les hommes que j'aime le plus, que j'admire le plus, auxquels je voudrais le plus ressembler? Sans doute, et pourtant je ne puis appeler d'un autre nom l'esprit dominant du dernier règne, cet esprit tout préoccupé d'intérêts positifs, ne voyant rien au delà du réel, n'estimant que la richesse, ne comptant pour rien les idées. Voilà ce qui m'irrite: voilà ce que je voudrais voir disparaître à tout jamais.

Adieu, chère et excellente amie, songe souvent à ton frère bien-aimé, et ne désespère jamais de la France. Quelles que soient, du reste, les épreuves auxquelles nous pouvons être réservés, que notre affection mutuelle, notre entente dans les choses supérieures, notre confiance sans réserve nous rendent l'épreuve plus douce à supporter.

Adieu, fille bien aimée.

E. RENAN.

COW-BOY

A M. PAUL BOURGET,
A auteur d' « Outre-Mer », ces souvenirs du T. O. T. ranch[1]
sont dédiés par un de « Ceux d'en bas[2] ».

I

ANDY

So here I am — a pioneer and work with my own hands
Harder than any laborer upon my brother's lands[3]...
(DOUGLAS B.-W. SLADEN.)

— *Hello, boys*[4] ! voilà un Français, un damné Français des vieux pays qui nous offre un *eye-opener*[5] ! Hourra pour la belle France !

Twenty-Sixth[6], le colosse canadien qui venait d'apostropher ainsi ses frères, les *cow-boys* du T. O. T. *ranch*, fit exécuter une série de bonds extraordinaires à son fidèle Bucking Jimmy[7], un cheval pie, bien connu de Cheyenne à Deadwood pour son mauvais caractère. Assis un peu de côté sur la selle,

1. *Ranch*, établissement d'élevage dans les pâturages de l'Ouest : — *cattle-ranch*, où l'on élève du bétail ; — *horse-ranch*, où l'on élève des chevaux. Les *ranches* se distinguent les uns des autres par des initiales, numéros, etc., qui sont la marque de chacun, imprimée au fer rouge sur les animaux.

2. Voir *Outre-Mer*, chapitre VII.

3. « Tel suis-je ici, — un pionnier ; et je travaille de mes propres mains plus dur qu'aucun laboureur sur les terres de mon frère. »

4. « Holà, les gars ! »

5. « Ouvre-l'œil », sorte de *cocktail* ou de boisson alcoolique.

6. « Vingt-Sixième ».

7. « Jacquot Saut de mouton. »

afin de mieux résister aux écarts, il le chatouillait de son grand éperon mexicain, et la bête rageuse, la tête entre les jambes, sautait haut dans les airs, où elle se détendait comme un ressort d'acier.

Puis, toute la troupe exécuta une charge endiablée à travers la grande et unique rue, la *Main Street* de Rapid City, pour aller sauter à terre en face du bar de l'estimable Joe le Tempérant, et y faire irruption en un joyeux tourbillon d'où les coups de revolvers partaient de tous les côtés dans l'espace.

— De bons cavaliers ! remarqua du fond de son nez de Yankee l'employé de la poste, sur le pas de sa porte.

— Vous pouvez le parier : des gaillards qui savent faire rouler les dollars ! — répondit le docteur pharmacien de la ville, un homme unique, universel, s'entendant aussi bien à remettre une jambe cassée, en trois mois, à cent dollars par mois, qu'à faire durer un catarrhe autant qu'il faut pour gagner honnêtement sa vie.

— Bah ! nous avons tous été comme cela, — répliqua un fermier, arrivé de la veille à Rapid City, pour affaires importantes, autrement dit beaucoup de petits verres, beaucoup de cigares, beaucoup de parties de *poker*.

Tous les trois crachèrent en même temps avec une précision pour laquelle évidemment le tabac n'avait plus de secret.

Ssssst ! Une balle qui siffla au-dessus de leurs têtes les fit rentrer précipitamment.

Là-bas, devant le bar, au milieu de *Main Street*, les *boys* du T. O. T. avaient dressé une table : six planches sur deux tréteaux ; et le Français, le d.... Français y monta lestement, tandis que Twenty-Sixth, un banjo sur les genoux, commençait à pincer l'air : *Johnny get your gun* [1], sur une fantastique mesure à deux temps.

A quinze pas en arrière, sur une ligne parallèle au théâtre improvisé, Frank Spurlock, Loïs de Bère, Girlish Jessie, les trois meilleurs tireurs du T. O. T., tenaient à bout de bras leurs énormes revolvers Colt braqués vers les tibias du néophyte. Il devait sautiller en cadence sur une jambe, puis sur l'autre,

1. « Jeannot, prends ton fusil... »

tandis que ses vis-à-vis exécutaient un feu presque roulant sous chaque pied, saisissant l'instant précis où il se trouvait en l'air. C'étaient ces balles qui sifflaient en ce moment dans *Main Street*, et faisaient rentrer dans leurs maisons les rares habitants de la « ville ». Les *eye-openers* n'avaient pas encore altéré le tir des *cow-boys*, et, quant au patient, il avait fini par se livrer à une gigue tellement accélérée que Twenty-Sixth se leva et déclara l'épreuve terminée.

— Le diable seul pourrait battre la mesure de ce *tenderfoot*[1], déclara-t-il solennellement : il ne manque, au reste, pas plus de courage que d'agilité... Et maintenant, jeune étranger, voulez-vous embarquer *icite* sur Bucking Jimmy, ou ben, aimeriez-vous mieux en *rider*[2] un autre ?

Il parlait un mélange de patois canadien et d'anglais au « jeune étranger », qui s'exprimait mal dans cette dernière langue.

Tous les yeux étaient fixés sur le nouveau venu, car le dressage du cheval, en ces plaines de l'Ouest, constitue l'épreuve finale, le critérium de tout aspirant à la vie du désert.

— Je monterai Bucking Jimmy, dit-il, et je le monterai sans selle.

Sans selle !... Twenty-Sixth montra ses trente-deux dents : un véritable rire de crocodile.

— Holà, *boys* ! le Français veut monter Bucking Jimmy sans selle ! Amenez-le, formez le cercle ! nous allons nous amuser !...

Et le colosse se prit à rire aux larmes, tandis que Girlish Jessie et ses camarades poussaient des *war hoops*[3] à faire dresser sur leurs crânes tous les scalps des Sioux de la Cheyenne.

Une certaine inquiétude envahit l'esprit du néophyte... Allons donc ! N'avait-il pas été un des meilleurs cavaliers du 7e cuirassiers, là-bas, au vieux pays ? N'avait-il pas maintes et maintes fois abordé en couverte la barre fixe à des hauteurs très respectables, monté sur des pur-sang autrement difficiles que cette petite rosse qui sommeillait là.

1. « Tendre pied », novice.

2. De *ride*, monter à cheval.

3. Cris de guerre à la façon des Indiens.

au coin du bar, les rênes passées par-dessus la tête? Les genoux fixes, selon le comte d'Aure, la main vigilante, à la Baucher, et Bucking Jimmy dompté par la science lui vaudrait une ovation, un triomphe, à son entrée définitive dans la vie de *cow-boy*!

Loïs de Bère amène Bucking Jimmy : le cercle se forme, un cercle qui grossit de minute en minute, car toute la ville accourt à ce spectacle des dieux. L'épicier est là, comme le pharmacien, comme aussi le maître de poste : et chacun de donner son avis, de raconter un exploit de Jimmy, de prévenir charitablement le d... Français. Celui-ci se sent un peu nerveux : au diable tous ces idiots dont il comprend à peine les plaisanteries! Qu'ils gardent pour eux leurs conseils! Cependant, Loïs desselle la petite brute dont les oreilles se couchent en sens inverse, une en arrière, l'autre en avant : il lui met sur les yeux son foulard rouge qu'il entortille au frontail de la bride. Jimmy se laisse tomber à terre. Loïs passe les rênes à Twenty-Sixth et recule à vingt pas, en clignant de l'œil, le lasso à la main.

— Embarque, jeune homme! — dit Twenty-Sixth, en appliquant un maître coup de pied à Jimmy, qui se remet immédiatement sur ses quatre pattes.

D'un seul bond, les rênes dans la main gauche, la droite sur le garrot, le néophyte saute à califourchon. Comme un cheval de bois, les oreilles toujours basses, les quatre jambes divergentes, Jimmy reste une seconde immobile; et puis, tout à coup, le maëlstrom qui dort en lui se réveille, indomptable. La Guérinière, le comte d'Aure, Baucher, Montigny s'évanouissent : il crie de colère, sa tête se replie sous son poitrail, ses quatre sabots se réunissent; un! le cavalier se trouve projeté à deux pieds en l'air; deux! il retombe sur le garrot de la brute; trois! et le voilà lancé sur la tête du cabaretier Joe!

Jimmy se précipite pour le déchirer à belles dents : le lasso de Loïs l'arrête à temps, et Twenty-Sixth commence à le resseller avec ce petit sourire exaspérant qui murmure : « Je vous l'avais bien dit! »

Le néophyte se relève avec des contusions morales autrement douloureuses que les physiques. Toute la foule hurle de joie.

— Si je n'ai pas réussi à poil, je le monterai avec une selle du pays, dit-il ; en attendant, je parie vingt-cinq dollars que mon Arabe El Mahdi arrive premier dans une course de trois milles!

Twenty-Sixth répète la proposition. Sitôt dit, sitôt fait : les cavaliers s'envolent sur la prairie qui verdit au premier soleil du printemps. Confondus d'abord en un seul groupe ils s'éparpillent bientôt tout le long de la route. Bucking Jimmy est le dernier, El Mahdi le premier. Sa course s'accélère, ses naseaux tendus frémissent en dévorant l'air au travers duquel ses jarrets l'emportent comme une flèche, et le voilà arrivé laissant tous les autres loin derrière lui !

— Hourra pour El Mahdi ! Hourra pour le Français ! crie la foule enthousiaste.

Les *cow-boys* s'unissent franchement à elle, admirant pour la première fois de leur vie une des plus belles créations de Dieu : un cheval arabe.

Car El Mahdi était de ces coursiers dont le Coran a magnifiquement dit : « Le paradis de la terre se trouve sur leur dos.... *Djemet el ard âla dohor el kreïl.* »

— Jeune homme, reprend alors Twenty-Sixth, vous avez prouvé aujourd'hui que vous êtes digne d'être un *cow-boy*. Vous ne craignez pas les balles et vous avez monté à poil un cheval que tout autre n'aurait pas osé enfourcher en selle. Vienne un peu d'habitude du lasso, et vous serez un des meilleurs *boys* de la prairie. Vous ressemblez au pauvre Andy, du 101e *ranch*, qui s'est cassé le cou l'an passé. Prenez son nom et suivez les *boys* du T. O. T. dans notre *round up*[1] du printemps, où vous en apprendrez vite aussi long qu'eux. Andy, vous allez célébrer ce jour par une tournée chez Joe le Tempérant.

Le soir même, après être allé avec Girlish Jessie se faire river chez le quincaillier — *hardware store* — une chaîne d'argent au poignet gauche, — la chaîne des fiançailles à la prairie, — Andy, heureux comme un roi pasteur, partait en *round up* avec les *cow-boys* du T. O. T. Un capitaine ou *foreman*, qui était notre ami Twenty-Sixth, trente cavaliers, deux cuisi-

1. Le *round up* (ronde) est le rassemblement des animaux d'un *ranch*. Il dure deux ou trois mois selon le nombre des troupeaux, et se fait au printemps et à l'automne.

niers avec leurs wagons à quatre mules, huit chevaux de selle par homme, et trente-cinq mille vaches, toutes portant la marque T. O. T., à dénombrer en deux mois et demi, telle était l'expédition, tel était le programme.

Et les revolvers partaient d'eux-mêmes, sonores dans l'air tranquille du soir; on était jeune, on était fort, on était insouciant. Vive la vie nomade, la vie libre, la vie sereine des premiers hommes sur la terre!

II

GÉNÉRAL WILLIAMS JOHNSON

Quelque temps auparavant, le « d.... Français » que Twenty-Sixth venait de baptiser Andy arrivait de France avec Herbert, son camarade d'enfance. Ils avaient passé plusieurs semaines à Custer City, où ils s'étaient d'abord proposé de vivre; mais deux mois de séjour les avaient vite lassés des douceurs de l'existence « custérienne », — c'est-à-dire des interminables parties de *poker* où chaque enjeu se payait en poudre d'or, — et des rixes quotidiennes qui se terminaient trop souvent par des morts d'homme. Et puis, le printemps allait venir et il était temps de s'établir quelque part pour créer un *ranch* dont les produits grandiraient en liberté sur la prairie.

Ce n'est pas qu'il y eût manque d'emplacements. Au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, tout était à prendre, à l'exception de quelques sites privilégiés, déjà occupés par les grands *ranches* de bestiaux. Mais les sources étaient rares; et les eaux alcalines dont se contentent les bœufs et les chevaux répugnent à l'Européen, qui ne sait pas encore se borner au thé ou au café américain. Après mainte et mainte chevauchée, après de longues discussions, après même deux ou trois prises de possession, Andy et Herbert choisirent définitivement le Lame Johnny Creek[1], au sud des Black Hills[2]: au nord, la montagne, ses sombres forêts de pins d'où sortait le ruisseau « du Boiteux »; au sud, la prairie

1. « Ruisseau de Jeannot le Boiteux ».

2. « Collines noires ».

et ses pâturages à perte de vue. Près d'une source fraîche, on voyait encore les vestiges d'un *log-house*[1], celui des premiers chercheurs d'or du ruisseau ; les collines de l'ouest, enfin, protégeraient la future habitation des vents glacés de l'hiver à l'époque des *blizzards*[2].

Peu de jours après, Herbert et Andy descendaient de Custer vers le Lame Johnny, suivis de Thomas Labouté, leur ancien brosseur du régiment, juché au haut d'un wagon où s'entassaient les provisions de quatre mois. A mi-chemin, ce pesant véhicule s'affaissa tout à coup dans une sorte de marécage à moitié desséché, au travers duquel les chevaux avaient pourtant passé sans encombre. Il fallut dételer, camper sur place pour la nuit, et, à l'aurore, dégager le wagon au moyen de bouleaux transformés en leviers : après toute une journée de travail, il fut replacé sur la terre ferme; et le surlendemain, toute la caravane arrivait sans plus de retard au Lame Johnny Creek.

Qui dira les émotions d'une prise de possession dans ce grand domaine vierge de Dieu, là-bas, au Far West, où l'homme se sent réellement le roi de la nature? Si loin de son prochain, si près de son créateur, il sent jaillir en lui-même l'étincelle divine qui fit l'âme d'Adam; et la fierté de sa création, à lui, fait battre son cœur plus fort, tandis qu'il embrasse du regard son futur domaine? Que la vie est belle! qu'elle est bonne alors, — comme aux premiers jours du monde!

Sous les longues herbes vertes, le ruisseau gazouillait doucement; les oiseaux bleus chantaient dans les pins, et le soleil éclairait joyeusement cette prise de possession, lorsque Herbert aperçut un écriteau grossier sur le *log-house* en ruine; et voici ce qu'il put lire en caractères informes :

TAKE NOTICE!

all whom it may concern!

That I, Douglas Reburn, of Custer City, claim this site as per legal squatter's right.

Lame Johnny Creek, May 12, 1880.

1. Maison bâtie en troncs d'arbres.

2. Ouragans de neige et de grêle.

c'est à dire :

AVIS !

à tous ceux que cela peut intéresser !

Moi, Douglas Reburn, de Custer City, je réclame ce lieu par droit légal de premier occupant.

Lame Johnny Creek, 12 Mai 1880.

Or ils avaient quitté Custer le 14 mai, et Andy se rappelait fort bien avoir vu ledit Douglas Reburn les dépasser le 15, tandis qu'ils cherchaient à retirer leur wagon des fondrières de la route.

Mais récriminer était inutile, en ce lointain pays, tout disposé à dévorer les étrangers arrivés d'hier. Que faire, sinon contre fortune bon cœur? Andy remonta à cheval, et arriva à Custer le 17. Il alla tout droit au bureau du général Williams Johnson, rédacteur de la *Chronique de Custer*, juge et *clerk* du comté. Un « proeminent » citoyen, crachant tabac et jurons avec une telle abondance qu'il était difficile de lui refuser sa voix aux jours d'élection. Un homme du peuple, et qui aime le peuple, *gentlemen*, un homme incorruptible, fils de ses œuvres, et quelles œuvres, *gentlemen* !

Andy frappa trois coups, entra, et se découvrit.

— Eh bien, monsieur, dit le général, qu'est-ce que c'est? Je suis pressé, c'est mon jour occupé (*it is my busy day*). (Il avait les pieds en l'air, un énorme cigare aux lèvres.) Faites vite; une autre fois, entrez sans frapper, comme un homme libre, et gardez votre chapeau : que Dieu damne les coutumes serviles d'Europe !

— Général, dit Andy, avez-vous enregistré une prise de possession sur le Lame Johnny Creek par Douglas Reburn?

Le général cracha loin devant lui.

— Pourquoi?

— Parce que nous avons trouvé son avis sur l'emplacement même que nous avions choisi quelques jours auparavant, mon ami et moi. Il est daté du 12 mai, et je suis pourtant sûr qu'il n'y a pas mis les pieds avant le 15. Je désire faire ma déclaration aujourd'hui.

— Avez-vous des preuves de ce que vous avancez?

— Ma parole.

— Oh! votre parole!... La sienne vaut la vôtre, mon cher homme!... En tout cas, je vais revoir mes registres, car je ne me rappelle pas s'il a fait sa déclaration. Revenez dans une heure.

— Vous me rendriez un grand service en cherchant tout de suite.

— Dans une heure, vous dis-je, monsieur! et que Dieu damne le jour où j'ai accepté cette fonction de clerc du comté, au détriment de mes affaires personnelles!

Il y avait environ trois déclarations de prise de possession à enregistrer par mois: Andy le savait, et la mauvaise mémoire du général lui inspirait une instinctive méfiance. Mais il n'y avait rien à faire. Williams Johnson ayant remis les pieds sur son bureau.

Au sortir de l'hôtel de ville — *court-house* — il se croisa avec Douglas Reburn, auquel on venait justement d'annoncer son arrivée à franc étrier. Il voulut l'interroger; mais il le vit disparaître dans le bureau du général.

Andy se dirigea vers le *Central Hotel*. Au fond de son cœur, une de ces haines de l'Ancien Testament, — œil pour œil, dent pour dent, — si fréquentes dans le Far West, commençait à naître sans qu'il pût trop se l'expliquer.

— *Well, Sir*! dit le général à Douglas Reburn, je parie que je sais ce qui vous amène!

— Une prise de possession sur le Lame Johnny.

— Je le savais, on me l'a dit: eh bien! nous allons l'enregistrer. Seulement, vous êtes deux.

— Oui, général; mais j'avais l'intention de la faire enregistrer le 15 mai. Ne pourrait-*on* l'inscrire à cette date?

Le général cracha trois fois en jurant.

— Impossible, monsieur. Je ne connais que la loi; et c'est aujourd'hui le 17 mai, cinq heures du soir. Mon bureau devrait être fermé.

— Tant pis, général! c'est cinq cents dollars de perdus; et j'en aurais bien donné la moitié comme honoraires d'enregistrement: car je suis sûr que ce *tenderfoot* de Français les donnerait pour le Lame Johnny!

— Cela peut changer la question : il m'est impossible de manquer à mon serment, mais ne m'avez-vous pas parlé de cette diablesse d'affaire le 15 mai?

— Tout juste, général. Je crois même avoir demandé l'enregistrement!

— Je m'en souviens, à présent! *All is right!* Je puis maintenant dater votre déclaration du 15 mai en toute conscience : c'est moi qui avais oublié de l'enregistrer.

Sitôt dit, sitôt fait : une Bible, un serment, deux signatures et, de par la loi, le Lame Johnny devint la chose de Reburn, son *homestead*[1]. Il offrit un cigare au général, qui lui dit à son départ :

— Ce soir, à huit heures, chez Dudley.

— Un homme n'a qu'une parole, répondit Reburn.

A six heures moins un quart, Andy entrait chez le général. Celui-ci leva à peine les yeux.

— Ah! oui l'affaire du Lame Johnny? Eh bien, pas de chance, mon garçon! Reburn avait fait sa déclaration le 15... tenez, la voilà!... Allons, il vous faudra choisir ailleurs.

Andy lut attentivement l'acte : l'encre en était à peine séchée. Le général fronçait les sourcils, en parlant tout seul. Le *cow-boy* releva la tête et regarda le général en face.

— Que voulez-vous dire?... demanda ce dernier.

— Moi? rien. Je voulais me rappeler votre figure. Au revoir!

— Que Dieu le damne! fit Johnson, assez mécontent; de drôles d'yeux insolents, sur ma parole, ce garçon-là!... Six heures et demie? Et l'on dira que je ne me dévoue pas à la chose publique!... Allons, il est temps de souper...

Au milieu de la rue, en ce pays libre de l'Ouest, Andy songeait qu'il avait un revolver à sa ceinture, que son Arabe était là, tout sellé, et qu'il y avait une limite à la patience humaine.

— Et après? se dit-il, une balle ne va pas toujours où l'on veut... Je n'ai pas de preuves pour me justifier moi-même à mes propres yeux. Je serai mis hors la loi. Quant aux avocats

1. Domaine familial (70 hectares) choisi de droit sur les terres libres.

qui pullulent ici, il n'y faut pas songer : mon procès avec Reburn durera aussi longtemps que durera mon compte en banque... Chien de pays! seule la prairie, loin des villes, y est habitable!

A huit heures du soir, il repartait pour Lame Johnny dont il avait acheté le prétendu titre. Il éprouvait le besoin de laisser loin derrière lui Custer City, ses généraux, ses avocats, ses mineurs. Quand il serait installé avec Herbert, quand ils auraient bâti eux-mêmes et seuls leurs *log-houses* et leurs écuries, il irait s'initier dans un grand *cattle-ranch*, avec le *round up* du printemps, à la vie saine et forte des *cow-boys*. Plus tard, un jour viendrait, où, sur le Lame Johnny, des milliers de chevaux bondiraient en liberté, au milieu de ses terres.

A la même heure, Douglas Reburn, tout de neuf habillé, remettait au général Williams Johnson deux cent cinquante dollars.

— Je les ai gagnés au *poker*, dit le général au cabaretier Dudley. Allons! un verre à tous ceux qui crieront : « Vive le général! l'homme du peuple, qui aime le peuple! »

Vers minuit, l'homme incorruptible regagnait péniblement son lit, sur lequel il tomba, assommé par le whisky.

— C'est égal, mâchonnait-il, de damnés yeux insolents, ce *tenderfoot* !

Et il étendit ses bottes entre les draps, malgré l'écriteau : *Don't keep your boots on when going to bed*[1], puis s'endormit du sommeil du juste.

III

JOHN BULL

Quel taureau que John Bull du T. O. T. *ranch!* De mémoire de *cow-boy* on n'avait jamais vu son pareil. Importé d'Angleterre depuis cinq ans, et lâché en liberté sur la prairie, il en était devenu le souverain absolu. Sa postérité s'était multipliée

1. « Ne gardez pas vos bottes quand vous vous mettez au lit ».

d'une façon prodigieuse, et Twenty-Sixth prétendait que l'*Anglo-American Company* avait vu ses dividendes doubler avec ses troupeaux depuis cette acquisition!

Le front noir, énorme, protégé par des cornes très courtes, mais aussi dures que du fer, une poitrine profonde, dont le fanon touchait presque terre, et des reins qui avaient déjà supporté le poids d'un *grizzly*[1] sans se rompre, tel était John Bull, le *short horn*[2]. De sa haute taille, il dominait les milliers de ses enfants, lorsque les interminables convois de Chicago les attendaient pour les emmener à toute vapeur aux abattoirs d'Armour ou de Morris. Il les consolait de son mieux, leur rendait le calme par son imposante tranquillité au plus fort des paniques; et quand le sifflet de la locomotive annonçait le départ des prisons roulantes, plus puissante que la vapeur, sa voix rauque leur envoyait l'adieu de la vie libre. Le premier à ouvrir la marche au travers des neiges, durant les longues nuits d'hiver, le dernier à se retirer lorsqu'un ours ou un loup menaçait ses enfants, roi et père, John Bull était devenu célèbre à trois cents milles à la ronde.

Ce jour-là, 17 juin 1880, il s'achemina lentement vers un monticule qui dominait toute l'immense plaine brûlée par le soleil. Devant lui, la Cheyenne s'allongeait à perte de vue : ses eaux jaunes coulaient sans bruit entre deux rives à pic, où ne pointait pas un arbuste, et le soleil de flamme les buvait de tous ses rayons ; le reste de la plaine, sillonnée de *cañons*, fissures plus ou moins profondes, sans végétation, ressemblait à un fond d'océan desséché par quelque ancien cataclysme. Partout le silence, presque la mort, la tristesse du désert et du néant.

D'abord sourds et rauques, les appels de John Bull devinrent bientôt aigus et s'étendirent jusqu'aux dernières limites de l'horizon. Sur la prairie, émergeant des vapeurs chaudes qui rayonnaient du sol, quelques têtes curieuses apparurent. Un dernier appel résonna dans la solitude, et de tous les *cañons*, de toutes les touffes de sauge desséchée, les vaches sortirent, surprises en leur sieste de midi, leurs grandes oreilles interrogeant l'immensité.

1. Ours gris.

2. « Courte corne ».

Il était si beau dans sa force, le puissant John Bull, dont la voix et le souffle auraient réveillé des morts! La tête basse, maintenant, sur le sol qu'il creusait de ses sabots, faisant rejaillir la terre et les cailloux, l'écume aux lèvres, il ne poussait plus qu'un grondement continu et profond, comme celui du vent au fond des bois, aux jours d'ouragan. Et les vaches, fascinées, se rapprochaient à petits pas.

Ce fut alors que trois taureaux du Texas, qui se trouvaient parmi elles, répondirent au cri de défi du *short horn*. Maigres et ardents, avec de longues cornes effilées, ils sautaient par-dessus les sauges comme des loups, et montèrent tous ensemble à l'assaut de John Bull. Celui-ci, immobile, les yeux à demi voilés par un nuage de sang, les regardait venir. Les téméraires! ils le croyaient donc déjà bien vieux!

Un clignement d'œil, un souffle sonore comme celui d'une forge, et il se rua sur son premier adversaire. Il y eut un corps lancé dans les airs, qui retomba inerte; puis un choc sourd, un nuage de terre, des mugissements enragés; et, au travers de la poussière qui redescendait, dorée par le soleil, John Bull émergea, sanglant, mais triomphant : un de ses adversaires restait à ses pieds, mort, les reins cassés; les deux autres s'éloignaient, la queue entre les jambes; le sang jaillissait de leurs flancs, et l'un d'eux, le plus petit, semblait à peine pouvoir se soutenir.

— Bravo! Bravo! vieux John, tu es toujours le roi de la prairie! cria Twenty-Sixth. Vous avez perdu le pari, Andy! Mes gars, nous boirons à sa santé, la première fois que nous irons à Deadwood! Hourra pour le vieux taureau!

— Hourra! Hourra! Hourra! crièrent les boys.

Andy lui-même, heureux d'avoir perdu, se pencha sur sa selle de Cheyenne[1], et, enfonçant ses éperons dans le ventre de son *bronco*[2], lui fit exécuter une succession de sauts invraisemblables, tout en déchargeant son revolver en l'air. Sheffield et Loïs de Bère, qui avaient pour mission de le suivre partout dans le dressage de son cheval, et de faire évoluer entre leurs

1. Cheyenne City, capitale du Wyoming, le territoire où se trouvaient les plus grands *ranches* du Far West.

2. Cheval sauvage.

deux montures l'animal sauvage lorsqu'il se dirigeait vers un précipice, imitèrent son exemple. C'était la vraie fantasia du pays des *ranches*, au Far West américain.

John Bull regarda ceux qui venaient d'arriver tout juste à temps pour assister à ses prouesses. C'étaient ses vieux amis, les *cow-boys* du T. O. T., mais leur présence ne parut pas lui plaire, et il témoigna son mécontentement en leur tournant la queue.

Au même instant, il y eut panique parmi les bébés, c'est-à-dire les jeunes veaux de l'année, qui, jusque-là, s'étaient prudemment dissimulés derrière leurs mères : rampante comme un coyoté [1], agile comme un loup, une bête étrange venait d'apparaître à l'horizon. En une seconde, les vigilantes mères firent volte-face : puis, rangées sur une ligne immense, les cornes basses, crachant avec fureur la bave, elles se précipitèrent sur l'infortuné Gordon, le lévrier d'Andy. John Bull lui-même, trompé par la distance, et n'entendant que les appels désespérés « au loup! au loup! » se rua comme une trombe en avant de la ligne d'attaque. Gordon dut déployer, ce jour-là, toute la vitesse, toute l'astuce d'une race célèbre, dont il était le dernier rejeton, et il disparut au loin, tandis que le sol tremblait sous la poursuite de cette masse enragée.

Lorsqu'il revint auprès de son maître, une demi-heure après, il n'y avait pas un poil de son corps qui ne fût mouillé, et sa fatigue était telle qu'il se coucha tout de suite sans même raconter à ses frères son aventure. Une sorte de tremblement convulsif agitait ses membres, et, comme malgré lui, il lui échappait par moments un petit aboiement nerveux. Ce fut de ce jour néfaste que data l'inimitié de Gordon contre Kate, la vache rouge, qui, la première, avait mugi « au loup! » en l'apercevant.

Cependant, Twenty-Sixth et ses *cow-boys* étaient rentrés au campement; et, ce soir-là, lorsque les *broncos* eurent été dessellés et se furent roulés trois ou quatre fois à terre, suivant leur coutume antique, les cavaliers racontèrent à Andy les exploits innombrables de John Bull. Gordon écoutait, rêveur, son fin museau allongé sur ses pattes de devant, songeant

1. Chien sauvage.

aux paradis où un honnête chien peut gambader à son aise et mordre, sans crainte de représailles, les jeunes veaux qui vous regardent d'un air bête.

Twenty-Sixth, ainsi nommé parce qu'il était le vingt-sixième enfant d'un nommé Leclerc, « habitant »[1] de la province de Québec, descendait d'un de ces Canadiens intrépides qui pillèrent, le 8 février 1690, le bourg de Schenectady, après une marche de plusieurs centaines de milles, en raquettes, au cœur de l'hiver. Le curé qui l'avait élevé, dans sa paroisse de Batiscan, en sa qualité d'enfant « dime », le vingt-sixième des produits de la paroisse appartenant au presbytère[2], n'avait pu réprimer en lui les instincts aventureux de toute une race de trappeurs à demi sauvages, et, à dix-sept ans, il s'était jeté dans le bois pour gagner ensuite les Montagnes Rocheuses, puis les Black Hills du Dakota, où il était devenu *foreman* du T. O. T.

De sa première éducation si soignée d'enfant de chœur, il ne lui était guère resté que l'*Ave Maria*, qu'il chantait parfois en latin, à la stupéfaction des révérends ministres égarés au fond de la réserve des Sioux. C'était un grand enfant, cédant trop souvent à l'impression du moment, insouciant et gai, ne reculant jamais devant ce qu'il avait une fois entrepris, mais aussi n'en calculant jamais les conséquences ; il était demeuré très jeune à travers sa vie agitée, jamais cœur de femme n'avait encore fait battre le sien. D'une force prodigieuse à tous les exercices du corps, bien que tireur fort médiocre, cavalier incomparable, et d'une énergie de fer, il s'était pris à aimer avec passion cette vie libre du désert qui bronze plus encore au moral qu'au physique, si dure, si rude, si douce pourtant au souvenir, quand on y rêve plus tard dans la vie civilisée.

Une secrète sympathie de race l'attirait vers Andy. Ce dernier, déjà *cow-boy* endurci, lui parlait du vieux pays, la France, dont le sang le plus pur donna jadis le baptême au sol canadien : ce pays si lointain dont on parle partout, que l'on aime ou que l'on hait partout, où il fait si bon vivre, si bon qu'on voudrait ne jamais y mourir. De son côté,

1. « Habitant », synonyme de paysan, au Canada.

2. En vertu d'une ordonnance de Louis XIV.

Twenty-Sixth faisait part au jeune homme de sa longue expérience de l'Ouest, il racontait ses chasses de la prairie; les ruses de l'embuscade à l'antilope, où il faut se frotter tout le corps avec la graisse de *skunk*[1] : — et encore, les sentinelles donnent souvent l'alarme au troupeau; — la chasse du puma, le lion de montagne, peu dangereux tant qu'il n'est pas blessé, celle du *grizzly*, aussi redoutable qu'un tigre, celle du mouflon, toujours sur le qui-vive, et la plus méfiante de toutes les bêtes sauvages, sur les hauteurs inaccessibles où il se cache; l'empoisonnement des grands loups gris du Wyoming, avec des morceaux de chat où l'on a mis de la strychnine, du bout de deux baguettes de peuplier, — *cotton-wood*; — autrement, ces animaux y flairent l'odeur humaine et laissent les appâts intacts.

— C'est dommage que les Sioux n'aient pas le même flair, ajouta Twenty-Sixth. Je les ai vus souvent manger des débris à moitié corrompus, à la suite des cuisiniers de *round up*, et vous verrez qu'ils finiront par dévorer un jour les appâts des coyotés!

— A propos de Sioux, connaissez-vous la vallée où fut anéanti le régiment de Custer en 1877?

— J'y ai campé bien des fois. J'y ai même chassé avec Sitting Bull, le Taureau Assis, leur grand sorcier, — *medicine man*, — que vous rencontrerez un jour ou l'autre, et il m'a montré l'endroit où était tombé Custer. On dit — il ne me l'a jamais avoué — que le vieux sorcier lui ouvrit la poitrine pour en arracher le cœur, qu'il mangea devant tous ses guerriers... Quel chef que ce Sitting Bull! Sept mille cavaliers, presque le double de femmes et d'enfants, le quadruple de chevaux, tout cela fut dirigé par lui sur la frontière canadienne en quelques jours!

— Oui... Ces pauvres cavaliers de Custer chargèrent des tentes vides et les mannequins que Sitting Bull avait fait dresser au fond de la vallée du Little Big Horn. Sitôt engagés dans les défilés, ils se trouvèrent pris entre deux feux et massacrés jusqu'au dernier, sauf un *scout*[2] qui se dissimula sous un cheval mort, et s'éloigna pendant la nuit.

1. Bête puante.

2. Éclaireur.

IV

UNE MINE D'OR

Deux ans s'était écoulés depuis l'initiation d'Andy, devenu un véritable *cow-boy* et un ancien du T. O. T.

Les bords des *creeks* commençaient à reverdir, et plus d'un taureau, le mufle levé au sud, après quelques aspirations puissantes, avait cherché à gagner avec son harem les pâturages précoces. Mais les cavaliers de la Prairie faisaient bonne garde et les empêchaient de s'éloigner trop au midi. On se trouvait à la veille des grands *round up*, du dénombrement et de la marque au fer rouge. — le *brand* de chaque *ranch*. — Plus tard, ce serait l'expédition de trains entiers sur Chicago. D'après le plan arrêté par tous les *foremen* des *ranches* du sud-Dakota, les *cow-boys* du T. O. T. devaient se réunir sur l'Elk Creek[1], se rabattre sur le Spring Creek[2] où se trouvait leur *home-ranch*[3], puis continuer leur *round up* jusqu'au French Creek[4], où ils rencontreraient ceux du 101e *ranch*. Les animaux une fois triés, et rendus à leurs propriétaires, les *cow-boys* rentreraient sur leurs pâturages respectifs, jusqu'aux *round up* d'automne, où les embarquements de bestiaux se feraient, pour cette section, à Buffalo-Gap[5], point terminus de la ligne Elkhorn[6] et Missouri-Valley.

Cependant, à l'ouest des Black Hills, Harry Lucius, *foreman* de l'S. N. J., second *ranch* de l'*Anglo-American Company*, et les *foremen* des 76, O. K. et ω *ranches* se rabattraient sur le même point, en passant par la Belle-Fourche, Ingan Kara, Old Woman et Hat Creek. L'embarquement de

1. « Ruisseau de l'Élan ».
2. « Ruisseau de la Source ».
3. Maison du *ranch*, quartier général.
4. « Ruisseau Français ».
5. « La Brèche au Buffle ».
6. « Corne d'Élan ».

leurs bestiaux, pour éviter l'accumulation de tant d'animaux sur un seul point, et pour ménager les pâturages, se ferait à Oelrichs.

Tels étaient, à grands traits, les *round up* de printemps et d'automne, qui devaient battre la prairie à cent milles à la ronde autour des Black Hills, dernières ramifications des Montagnes Rocheuses, sur la frontière du Dakota et du Wyoming. Plus à l'ouest, les autres compagnies devaient exécuter leurs rassemblements aux mêmes époques. Tout cela dirigé par l'Union des *ranches* de Cheyenne City, association puissante qui règle les intérêts des grandes compagnies et commande à une centaine de policiers à sa solde, chargés de prévenir les vols de bestiaux si communs dans le Far West. C'est elle qui publie le livre des « marques », au moyen duquel vous pouvez dire immédiatement à qui appartient tout animal rencontré sur la prairie.

La *Chronique de Custer* donnait un plan détaillé des futures opérations, et le général Williams Johnson l'étudiait, ce matin-là, très attentivement, lorsque Sidney Terrell, le chercheur d'or du Little Rapid Creek, se précipita dans son *office*.

— *Well*? nasilla Williams Johnson, les pieds toujours en l'air.

— Vous pouvez le parier, général, cette fois j'ai trouvé la bonne veine! s'écria l'énorme mineur, en esquissant un pas de valse.

— Allons donc! racontez-moi cela, mon fils, répliqua Williams Johnson, extraordinairement intéressé.

— Oui, ça y est! J'ai vendu Little Rapid Creek deux cent mille dollars à Frissel *and Co.*, de New-York, le grand fabricant de savons, vous savez? Ses représentants vont signer l'acte tout à l'heure, lorsque vous l'aurez préparé en bonne et due forme. Hourra pour Sidney Terrell!

Et le chercheur d'or à carrure athlétique se mit à danser une véritable gigue dans l'*office* du général.

Ce dernier fut à la hauteur des circonstances. Il se précipita vers une petite armoire que fermait une très grosse serrure, et mit au jour une bouteille de vieux kentucky[1] avec deux verres.

1. Le Kentucky est renommé pour son whisky.

— Sidney, dit-il, vendre est beau, toucher est encore mieux : quand et comment serez-vous payé ?

— Comptant, mon fils ! comptant ! rugit Sidney. *Cash is the king*[1] ! Les deux cent mille dollars sont à la *National Bank* de Deadwood !

Pour le coup, Williams Johnson s'enthousiasma, mais à l'américaine, c'est-à-dire qu'il devint très froid, presque rêveur. Ah ! la pile, la belle grosse pile de deux cent mille dollars ! il la voyait, il la caressait, il la respirait. Comment cet animal avait-il fait pour la tirer d'un ruisseau où jamais encore un honnête citoyen n'avait pu gagner sa vie à « prospecter »[2] ?

Cependant Sidney Terrell était redevenu silencieux, lui aussi. Que de longues soirées il avait passé dans son *log-house* de Little Rapid Creek, les membres brisés de fatigue, la tête brûlante, saisi par la fièvre de l'or, l'imagination vagabonde à travers les merveilleux placers des rêves !... De l'or, de l'or, de l'or ! Toute la puissance, toute la félicité humaine, voilà qu'elles venaient à lui, dans cette heure d'extase qui rejetait au néant les heures de découragement et de misère ! Comme enfin il allait pouvoir dépenser !

— Capitaine, s'écria le général, nous allons boire à votre bonne fortune ! J'ai toujours prédit votre réussite : vous la tenez. Qu'elle ne vous fasse pas oublier vos amis des Black Hills !

D'un seul trait, sans respirer, les verres furent vidés ; puis le général se mit à rédiger l'acte de vente, tandis que le mineur attentif suivait sa plume du regard. Au moment où il écrivait « deux cent mille dollars », le général se retourna, les yeux dans ceux de Sidney :

— Un joli chiffre, fit-il, pour un ruisseau où il n'y avait guère eu d'or à ramasser jusqu'ici.

— J'en ai trouvé, répondit Sidney ; et la preuve, c'est que je le vends !... A propos, voici les honoraires de l'acte, général.

L'acte valait cinq dollars : il en aligna cinq cents sur le bureau ; Williams Johnson ne sourcilla pas.

— Un acompte, n'est-ce pas ? Oh ! vous avez le temps

1. « Le comptant est roi. »

2. *Prospect*, chercher des mines de métaux précieux.

pour le reste... ne vous gênez pas... Mais c'est bizarre, ce placer sur le Little Rapid Creek. Quelle chance vous avez, Sidney!

— Combien ai-je mis là? Oh! vous avez raison, c'est mille dollars que je croyais avoir sur moi, répondit le mineur : le reste viendra plus tard, vous ne perdrez rien à attendre... Little Rapid Creek? Ç'a toujours été un placer très riche, je vous assure, général...

Oui, riche, il l'était devenu, ce ruisseau des Black Hills, du jour où Terrell avait commencé à le cribler de coups de fusil — chargé avec de la poudre d'or. — Dans le désert, sans autre témoin que Celui qui voit tout là-haut, mais que nous ne voulons pas voir, nous autres, à nos heures mauvaises, il avait, trois mois durant, « salé » sa propriété avec ses économies de cinq ans : dix mille dollars de poudre d'or. En haut, en bas, au milieu, avec de plus grandes quantités au pied des rochers, à une certaine profondeur, comme dans les véritables placers, il en avait mis partout.

Puis, il était entré en relations avec *Frissel and Co*, était même allé le voir. On aurait juré, quand il parlait de son *creek*, qu'il avait fini par croire à la réalité de sa mine d'or : car il avait au plus haut degré cette admirable foi yankee dans la réussite. Par le fait, il sut présenter si bien la spéculation à lancer, il fit si bien miroiter un doublement assuré de fortune à ce Frissel, déjà tant de fois millionnaire, que le capitaliste se décida à envoyer deux géologues aux Black Hills.

— J'ai reçu des offres de Californie, et je puis vendre mon placer d'un moment à l'autre, lui dit alors Sidney : pourquoi n'enverriez-vous pas aussi un avocat muni de votre procuration, pour bâcler l'affaire, s'il y a lieu?

Frissel eut un mouvement de méfiance : le mineur, dans son empressement venait de faire un faux pas.

— Vendez votre placer, mon ami : je ne me déciderai que sur le rapport de mes deux experts, et il sera bien temps alors d'envoyer mon avocat. Mais ne vous gênez pas pour en disposer en attendant.

Sidney se mordit les lèvres et repartit le soir même avec les deux géologues. Ces messieurs vinrent donc dresser leur tente sur les bords du *creek*. C'étaient des savants graves, peu

faciles à approcher. Ils *prospectèrent*, fouillèrent, creusèrent en tous sens durant trois semaines : ils n'y virent que de l'or. Au reçu de leur rapport enthousiaste, Frissel télégraphia à la *National Bank* de Deadwood de conclure le marché sur l'heure ; il y faisait parvenir en même temps deux cent mille dollars.

Trois jours après, les deux experts se rendaient à Deadwood avec le général Williams Johnson et Sidney Terrell, quand ils rencontrèrent Andy et Spurlock, en file indienne.

— *Hello*! Andy, cria Terrell, j'ai vendu Little Rapid Creek, où vous laviez jadis le sable, au temps que vous aviez la fièvre de l'or!

— Tant mieux pour vous, Sidney! C'est ce que vous aviez de mieux à faire, puisqu'il n'y a pas quatre *cents*[1] à ramasser par jour dans ce maudit ruisseau!

Les experts le regardèrent avec étonnement. Williams Johnson releva la tête, et trouva les yeux d'Andy fixés sur lui, ces damnés yeux insolents de *cow-boy*.

— Où diable vous ai-je vu, mon bonhomme? demanda-t-il... Tiens! vous êtes le *Frenchman*[2] auquel Reburn, il y a deux ans... ah! ah! ah!

— Prenez garde à vous, général sans soldats! fit Andy très rouge : — et quel point sensible il attaquait là, à bon escient! — le *Frenchman* d'il y a deux ans n'a plus la même patience. Je suppose que vous êtes d'accord avec Sidney dans cette affaire de placer sur le papier, comme vous l'étiez jadis avec Douglas Reburn. Tant pis pour ceux qui paieront les frais de votre gentil petit syndicat! Mais, une fois pour toutes, ne vous trouvez plus sur mon chemin ; sinon !...

— Oui, cria en riant Spurlock, ne nous énervez pas trop. Tenez, regardez!

Il lança en l'air son grand sombrero à chaînette d'argent, le traversa coup sur coup de trois balles, qui ne firent qu'un seul trou, puis le saisit au vol et le replaça sur sa tête. Tous les deux ensemble repartirent alors au galop vers Deadwood, où Twenty-Sixth et quelques amis devaient venir passer une folle soirée après six mois de solitude.

1. Le *cent* équivaut à notre sou.

2. Français.

— Ce jeune homme n'a pas une bonne opinion de Little Rapid Creek, dit le plus âgé des deux experts à Sidney Terrell : — peut-être devrions-nous prolonger nos analyses. — ajouta-t-il, en se tournant, un peu inquiet, vers son confrère.

Ce dernier, tout ébahi du tir de Spurlock, fut interrompu par le général.

— C'est un *tenderfoot*, un nouveau venu dans le pays : il n'en connaît rien encore, mais l'expérience lui viendra vite, ajouta-t-il avec une grimace à l'intention de Sidney.

— Vous pouvez le parier! fit le mineur. Et puis, il y a les *prospectors* sérieux, et les *prospectors* amateurs. Les deux, naturellement, ne s'accordent jamais. Vous avez, messieurs, trouvé de l'or là où le pauvre garçon n'avait rien pu laver : n'est-ce pas la meilleure preuve de son ignorance ?

Que répondre à ce raisonnement décisif? Les deux savants approuvèrent tranquillement de la tête : et le soir, l'acte était signé en bonne et due forme à Deadwood, où deux cent mille dollars attendaient Terrell. Il emmena ses compagnons dîner au « Vienna », le restaurant ultra-fashionable de *Main Street*, tandis que les *cow-boys* du T. O. T. fraternisaient avec ceux des *ranches* environnants, et faisaient la fortune de tous les bars de la ville.

Après le souper, la joyeuse bande se rendit au *Gaiety*, le célèbre théâtre de Deadwood. Cinq ou six cents mineurs y attendaient patiemment le lever du rideau, dans une fumée âcre à faire pleurer ; çà et là, quelque ivrogne, — on ne chante là-bas que lorsqu'on est ivre, — entonnait un refrain, bientôt interrompu par ses voisins, tout à leur discussion sur les nouveaux placers de l'Idaho. Le plafond était criblé de trous ronds, par où avaient passé les balles qu'aux heures d'enthousiasme le parterre envoyait en l'air. Prendre pour cibles les lampes électriques était à cette époque un sport de haut goût, très apprécié du propriétaire, qui en retirait un véritable revenu en poudre d'or. Et les divertissements que s'offrait ainsi à lui-même l'inoubliable public du Deadwood d'alors faisaient parfois une terrible concurrence aux prestiges de la rampe ; pour ramener l'attention, il ne fallait rien moins qu'un *fandango :* — une danseuse avec une demi-douzaine de banjos.

Dans les loges de côté, envahies à chaque entr'acte par les étoiles de la scène, — toujours suivies d'une invraisemblable collection de *drinks*[1] à un dollar le verre, — se prélassait l'élite de la « Cité » : les directeurs de mines, les banquiers, les juges, les avocats et les nobles étrangers ; par exemple, elles se vidaient rapidement dès que la symphonie des coups de revolver s'accentuait un peu trop.

Dans la première avant-scène de droite, bien en vue de toute l'assistance, le général Williams Johnson cause avec Sidney Terrell et les deux savants de Chicago. Il a fait un *square meal*, un bon dîner, et plusieurs *cocktails* lui ont fait monter le sang au visage. Sur son magnifique plastron de chemise, un énorme diamant s'irise aux feux de la scène, tandis que la chaîne d'or qui le retient de droite et de gauche, pour prévenir tout vol, semble une décoration bizarre autour de son cou. Sidney a enfilé des gants qui le mettent à la torture, mais lui font une contenance sous des centaines de regards admiratifs. Le Yankee n'est pas envieux : il admire, et cherche à passer devant l'objet de son admiration sur l'échelle de la fortune. Quant aux deux experts, leur digestion — un moment troublée à la vue de cette assistance unique au monde — a bientôt repris son cours normal, car la salle est tranquille. Twenty-Sixth, Frank Spurlock, Andy, Loïs de Bère, Sheffield, Jack Reid, Herbert et les autres vont se placer au premier rang des fauteuils, tout contre la scène : ils apprécieront mieux ainsi la musique et les artistes. — Et voilà qu'Andy se rappelle avec stupeur le temps déjà si lointain où, blasé du théâtre, il y arrivait fort tard dans la soirée pour s'en aller avant la fin, par genre, aussi par ennui... La prairie a le secret de guérir les blasés, comme elle sait aussi faire apprécier doublement les charmes de la civilisation.

Le rideau se lève, et voici d'abord une tragédie en un acte : *Un Drame au désert*. L'assistance bâille : qu'est-ce qu'on vient donc leur jouer là ? Mais ils voient tous les jours ces histoires ! Heureusement qu'un nègre apparaît sur la scène. Ses trépignements cadencés font avaler une poussière épaisse aux premiers rangs : ils sont ravis, et quel tonnerre d'applau-

1. Boissons.

dissements! On dirait les pilons des mines d'or retombant sur le quartz qu'ils vont broyer!

Enfin, voilà Wild Rose, — Rose Sauvage, — une fillette de seize ans dont les pas espagnols ont déjà tourné la tête à bien des mineurs. Ohé! les Californiens! c'est l'heure du *fandango*! Ohé! les Mexicains! hourrah pour le *zapateado*! Les éperons argentés des *cow-boys*, avec leurs chaînettes bruyantes, marquent la mesure, et ils crient :

— Allons, Wild Rose, *go ahead* [1]!

Mais Rose Sauvage regarde Williams Johnson. Elle est sage à ses heures, la jolie fille, — qui l'eût cru? — et le général en a fait récemment une dure expérience. Il ne le lui a pas pardonné, et c'est bien lui, qui, à son entrée sur la scène, vient de dire à voix haute :

— Tiens, voilà cette chienne de Française! aussi vicieuse que jolie, comme toutes les Françaises!

Le général a trop bu : autrement, il aurait gardé cela pour lui, devant cette salle. Il y a un court silence : la fillette le regarde, un peu surprise d'une telle grossièreté, malgré son habitude du public, et de quel public!

— Taisez-vous, grosse brute, crie un mineur : sinon, vous aurez affaire à moi!... Voilà pour vous, *darling* [2]!

Il lui jette cinq dollars en or, qu'elle ramasse et fait glisser dans son cou avec le plusgracieux des sourires.

Andy se lève : la jolie fille, il ne la connaît pas, mais il sait qui vient de parler, et son cœur de Français se révolte sous l'insulte aux femmes de son pays, dans cette ville de vices où des religieuses de Lyon, des sœurs de charité, bravent une vie de misère, pour faire l'œuvre de Dieu comme elles font partout.

— Si vous voulez parler de la France, c'est à moi qu'il faut vous adresser, misérable fils de chien! crie-t-il hors de lui.

Le général n'était pas un lâche, en public. Il menaça du poing son adversaire.

— C'est encore vous, mon damné Français? Emmenez-la donc avec vous, la belle fille, et allez au diable! Nous n'avons pas besoin de vous autres, par ici!

1. « En avant! »

2. Chérie.

Andy perd tout empire sur lui-même : la colère lui monte au cerveau, lui obscurcit les yeux : c'est du sang qu'il faut, maintenant !

— Viens donc ici, crie-t-il ; ou plutôt, finissons-en, une fois pour toutes ! — Et le voilà qui tire son *six-shooter*[1].

Une tempête d'imprécations s'élève dans la salle : les uns menacent le général, les autres, qui n'ont rien entendu, crient à Andy de s'asseoir ou de sortir. Rose Sauvage commence à danser, dans l'espérance de rétablir l'ordre. Le général se dispose à haranguer le public.

Twenty-Sixth se penche à l'oreille d'Andy.

— Il n'est pas armé, lui dit-il. Ce n'est pas franc jeu : baissez donc votre revolver, et prenez votre lasso !

Andy le prend, le fait tournoyer au-dessus de sa tête : trois cercles concentriques, et le nœud s'abat sur le général, le serrant au-dessous des épaules, les bras contre le corps. Sans lui donner le temps de respirer, Spurlock, Jack, Andy, halent dessus : le général saute en bas pour éviter une chute, puis il est renversé par les spectateurs sur lesquels il est tombé, se relève, est traîné jusqu'aux sièges des *cow-boys*. Andy lâche alors son lasso, et crie, les poings fermés :

— Défendez-vous !

Un coup paré, un riposté, deux autres sur les yeux, un splendide *pivot-blow*[2] : Williams Johnson tombe à la renverse au milieu d'une bagarre telle que, pour la première fois depuis la création du *Gaiety*, il faut baisser le rideau, et cesser la représentation pour laisser le champ libre aux combattants. Ohé ! le *fandango* ! Ohé ! le *zapateado* !... On en parle encore à Deadwood : car, si les pompiers n'étaient pas arrivés pour prévenir tout incendie et surtout pour refroidir la chaleur de l'action, il y aurait eu mort d'hommes. Cependant, fait bizarre, pas une seule balle n'est échangée dans cette mêlée corps à corps, mais le nombre d'yeux pochés, de nez endommagés, la quantité de sang répandu impressionnent vivement les experts, qui repartent *illico* pour Chicago, où ils raconteront avoir vu un meurtre par jour à Deadwood !

1. « Six-coups ».

2. Moulinet.

Enfin, le *Gaiety* ferme ses portes : le général, si contusionné qu'on va lui chercher une voiture, s'en va à l'*European Hotel:* Andy, frais comme une rose, Twenty-Sixth, qui a reçu pour lui un maître coup de poing sur l'œil, et les autres cavaliers regagnent de nuit leur campement sur la prairie.

V

LE T. O. T. RANCH

— Spurlock et vous, Jack Reid, de l'*o ranch*, voilà six *broncos* absolument sauvages. Celui de vous qui, dans le plus court délai, jettera son lasso sur trois d'entre eux, les sellera et restera sur leur dos au moins dix minutes, sera proclamé vainqueur. Allez, mes enfants !

Ainsi parle en sa sagesse Twenty-Sixth, la pipe aux dents. Du haut du *corral*[1], il contemple avec sérénité les *broncos* qui s'y trouvent enfermés, tandis qu'à ses côtés tous les *boys* se préparent à applaudir Spurlock ou Jack. C'est jour de repos, et ils en profitent pour se livrer à leur amusement favori : le dressage d'un cheval sauvage.

Jack envoie son lasso sur la tête d'un poney noir à l'œil vairon ; puis il enroule autour d'un *log* l'extrémité qui lui reste en main. La bête effarouchée part au galop, le nœud coulant se resserre, et le cuir tressé va se rompre sous l'effort furieux, quand le cheval roule à terre aux trois quarts asphyxié. Jack se précipite, lui met un genou sur la tête et commence à lui lier les deux jambes de devant ; soudain, l'animal crie de rage, se relève et bondit contre les murs : Sheffield et Loïs de Bère, vers lesquels il s'est rué, se hâtent de quitter leur dangereux observatoire. Le cheval noir retombe en arrière, les quatre sabots en l'air. Une seconde tentative : les *logs* plient, nouvelle culbute. Jack reprend l'extrémité du lasso. Mais voilà qu'une troisième fois la petite bête enragée fonce sur le mur de huit

1. Grande enceinte circulaire dont les murs sont formés par des troncs d'arbres ou *logs* superposés.

pieds de haut et le franchit en brisant le *log* du sommet, tandis que Jack lâche le lasso qui lui brûle les mains.

Tous les autres chevaux bondissent au dehors par la brèche; l'un d'eux, un bai brun, se précipite sur une haie en épine de fer, brise trois fils, emporte le quatrième à son cou, où se creuse une atroce blessure, pendant que l'extrémité, longue d'environ cent pieds, balaie l'espace derrière lui.

— Couchez-vous tous à terre! crie Twenty-Sixth.

Le fil passe, en même temps qu'il parle, au-dessus des têtes, comme une faux d'un nouveau genre; des flots de sang jaillissent du bai brun, complètement affolé à la queue de ses camarades, là-bas sur la prairie. Le noir est en tête, épouvanté par le lasso qui bondit à sa suite. Jack, d'exécrable humeur, mesure la hauteur du saut : sept pieds et demi [1] !

— Les *corrals* vieillissent [2], dit Twenty-Sixth. C'est dommage : nous allions rire avec ce noir à l'œil blanc. L'avez-vous entendu rugir? Et l'autre, le bai brun? il va en rester estropié... Trop heureux s'il ne mutile pas ses camarades avec ce satané fil !... Enfin, ce sera pour après déjeuner : nous irons les ramener dans les *corrals*, s'ils s'arrêtent avec les bandes qui broutent tout autour du *ranch*.

Les *cow-boys*, désappointés, rentrent au T. O. T. C'est d'abord de longues écuries en troncs d'arbres cimentés de glaise, avec des toits en terre pour donner plus de fraîcheur, l'été; puis, à gauche, un bâtiment du même genre qui sert de forge et de poulailler, avec une petite cabane par derrière, où se trouve la laiterie. Quant au grand *log-house* central, avec son toit de bardeau, c'est le quartier général de l'*Anglo-American Cattle Co*. Une source, à côté, va se perdre dans le Spring Creek; devant l'habitation se déroule une plaine immense, à l'herbe rase, et çà et là quelques misérables *cotton-wood* que chaque hiver ébrèche davantage. Le pays serait d'une tristesse écrasante pour toute vie moins active que celle des *cow-boys*.

L'intérieur du *log-house* central est divisé en quatre pièces : la chambre de Twenty-Sixth, puis une salle à manger, une

1. Roseberry, cheval canadien, a sauté sept pieds trois pouces et demi, étant monté, à Chicago.

2. Les *logs* d'un *corral*, même écorcés, se pourrissent assez vite : l'entrée de ces enceintes est en forme de V par où sont refoulés les troupeaux.

cuisine avec un appentis extérieur, et enfin une très grande salle où se trouve, en guise de mobilier, une banquette de cinq pieds de large, courant tout autour des murs ; au milieu, un poêle. C'est là que dorment les *cow-boys*, chacun sur une paillasse ou une peau de *buffalo*, à son goût : car il fournit toujours son lit — et ses couvertures, s'il en désire. — Sous la banquette, sa malle qui lui sert d'armoire, sa selle, sa bride et ses éperons; au chevet, son *six-shooter :* — en un mot, tous les trésors d'un cavalier de l'Ouest.

Allongé sur sa planche, Andy rêve au passé. Que la France est donc loin ! Il peut bien y rêver un peu sans crainte de réveiller son cœur endurci parmi des aventuriers venus de tous les points du globe. N'est-ce pas hier qu'il était encore en Provence, le pays où l'on savoure si bien la joie de vivre, la gaie Provence, pays d'amour et de parfums, si enivrants au matin?...

N'est-ce pas hier qu'il se croyait cuirassé du triple airain célébré par le poète, quand tout à coup, aux derniers adieux de ceux-là qu'on aime plus qu'on ne se l'était jamais dit avant le jour du départ, aux dernières visions du pays d'enfance, des montagnes si belles et si attirantes, au souvenir des ancêtres qui y dorment, son cœur a douloureusement éclaté... Voilà que l'angoisse est trop forte, et que le *cow-boy* a peur de pleurer comme un enfant...

Il ferme les yeux... Écoutez... écoutez les cigales : et puis, là-bas, sur les bords du Rhône bleu, Mistral, de Maillane :

Cantas, cantas magnanarello !
Dis amourié la fueio es bello,
Galant soun li magnan e s'endormon di tres ;
Lis amourié soun plen de filho
Que lou bèu tèms escarrabiho,
Coume un vòu de blóundis abiho,
Que raubon sa melico i roumanin dóu gres...

Chantez, chantez magnanarelles ! — car la cueillette aime les chants. — Beaux sont les vers à soie et ils s'endorment de leur troisième somme. — Les mûriers sont pleins de jeunes filles — que le beau temps rend alertes et gaies, — telles qu'un essaim de blondes abeilles — qui dérobent leur miel aux romarins des champs pierreux !

O Magali, ma tant amado
Mete la testro au fenestroun !
Escouto un pau aquesto aubado
De tambourin e de vioúloun !

O Magali, ma tant aimée, — mets la tête à la fenêtre ! — Écoute un peu cette aubade — de tambourin et de violon !...

Quel vilain rêve il a fait au Far West, en avant de l'écume de tous les vieux pays, dans une vie plus sauvage que celle des patriarches, loin de toute faiblesse, de toute grâce, de toute femme ! Mais il est l'avant-garde de la civilisation, comme ceux qui l'entourent : et où trouverait-il des cœurs plus droits ou plus braves ? Andy se réveille. Il fera ce qu'ont fait ceux qui ont trouvé sur cette terre vierge d'Amérique la liberté et la richesse ; le grand poète l'a dit :

Trust no future, howe'er pleasant !
Let the dead Past bury its dead !
Act, act in the living Present,
Heart within, and God o'erhead[1] *!*

Ne te fie pas à l'avenir, même plaisant ! — Laisse le Passé mort enterrer ses morts ! — Agis, agis dans le vif Présent, — ton cœur, en toi, et Dieu au-dessus !

Ce que Twenty-Sixth traduisait ainsi : « Pas de châteaux en Espagne, pas de retours sur le passé : profite de l'heure présente pour agir, aime Dieu et va ton chemin !... »

Le cuisinier Spazzi interrompit ces méditations en frappant vigoureusement une petite marmite avec une énorme cuiller. Le déjeuner était prêt : une première escouade de *boys* se précipita à table, car l'autocrate du T. O. T. n'aimait guère attendre. Un brave garçon, d'ailleurs, que l'Italien François Spazzi, l'objet de toutes les terreurs comme de tous les dédains des *cow-boys*. Il avait une malheureuse marotte, qui lui faisait trop négliger l'art culinaire pour l'art plus noble du lasso. Mais quoi ! le *nec plus ultra* de la cuisine de l'Ouest se réduit à cette simple expression : un poulet écorché, parce qu'il

1. Longfellow, *Psalm of life*.

est trop long de le plumer, une poignée de farine avec du levain factice, ou un bifteck à la poêle. Jour et nuit, Spazzi maniait sa corde au grand détriment des têtes voisines, et ne la mettait guère de côté que pour son *banjo*, toujours pincé à contre-temps.

Comme on attaquait les biftecks, deux étrangers entrèrent dans la grande salle : devant la porte, ils venaient de dételer leur voiture. Ils firent un signe de tête, auquel le *foreman* répondit par un « *How do do*»[1] », puis s'assirent dans un coin, où, après avoir craché, bien entendu, pour se donner une contenance, ils commencèrent à ruminer du tabac à chiquer.

La plupart des *boys* avaient à peine tourné la tête à leur entrée. Ainsi le veut la civilité du Far West, dont on apprend vite, à ses frais, le premier commandement : « Abstiens-toi des affaires d'autrui; ne te mêle point de ce qui ne te regarde pas. »

— Je suis Hodgson, autrefois de Lincoln, et maintenant de Minnesela, dit le premier étranger, un petit, à chevelure rouge; celui-ci est James Edwards, de la même ville.

— Content de vous voir, étrangers, répondit Twenty-Sixth. Sans doute, il n'y a pas longtemps que vous êtes arrivés par ici, car je ne vous avais pas encore vu à Minnesela. Bon! je suppose que vous avez de l'appétit?

— Cela se pourrait, dit James Edwards.

Les deux premières places vacantes leur furent offertes aussitôt, et ils se mirent à faire honneur au repas. Du *bacon*[2] à volonté, des biftecks, des pommes de terre, du thé ou du café, une marmelade étrange et un profond silence, voilà le menu invariable des grands *ranches*, sans oublier la boulette de farine à levain factice, en guise de pain. On se fait vieux rapidement, les pieds sous ces tables-là, et après vingt minutes de mastication, c'est à qui sortira le plus vite pour fumer à la porte, en causant des événements du jour.

Les *boys* furent bientôt en selle, pour galoper à la recherche des échappés du matin : le cuisinier alla remplacer dans le

1. « Comment va? »

2. Lard.

corral le *log* brisé par le cheval noir; Andy resta au T. O. T., où il s'assoupit sur sa peau de *buffalo*, dans le silence de midi, interrompu parfois par les soupirs de Gordon.

Il eut un vilain cauchemar : question d'estomac, sans doute. Voilà qu'il se battait, à Deadwood, avec Williams Johnson, et la lutte était dure ! Tout à coup, il ouvrit les yeux, et il vit avec stupéfaction les deux étrangers qui, penchés sur lui, le considéraient d'un air railleur. Il voulut porter la main à son revolver : ses poignets étaient liés par des menottes, qu'on venait de lui passer pendant son sommeil !

— Ah çà! est-ce que je rêve encore, par le Christ!... Qu'est-ce que cela veut dire?

— Pas tout à fait, mon fils, répondit Hodgson. James, lisez-lui le mandat d'arrêt, et faites vite surtout.

Il paraissait un peu nerveux, et regardait souvent à la porte, devant laquelle la voiture attendait, toute prête à partir.

James tira un papier sale de sa poche, le déplia et lut :

« Moi, Peter Mac Rae, *marshal*[1] de Minnesela, après avoir enregistré la déclaration sous serment du général Williams Johnson, de Custer City, ordonne à Hodgson et James Edwards, de Minnesela, de s'emparer de la personne d'Andy, *cow-boy* au T. O. T., et de le ramener en cette ville afin d'y être jugé pour tentative d'assassinat au *Gaiety Theater* de Deadwood, le 1er juin 1882. »

— Maintenant, en route, dit Hodgson; je suppose que vous allez nous suivre de bon gré?

Andy suffoquait de colère ; il fit un effort, reprit un peu de sang-froid.

— Otez-moi ces menottes d'abord, répondit-il. Comment avez-vous osé ?...

— Oui-dà, n'est-ce pas? et puis ce sera une balle que vous nous enverrez ?

— Et quand cela serait, misérables ! Est-ce ainsi qu'on arrête un homme pendant qu'il dort?

— On l'arrête comme on peut, surtout quand cet homme est Andy, et qu'on se trouve au T. O. T. *ranch*, — reprit

1. Commissaire de police.

Hodgson, qui semblait désireux de le ménager : — allons, voyons, aidez-nous donc à faire notre devoir!

— Votre devoir, lâches!

Andy fit un effort suprême : le sang jaillit sous les cercles d'acier, qui ne s'ouvrirent pas.

— Otez-moi ces menottes, et je vous suis sans armes, parole d'honneur! Si vous me les laissez, je vous préviens qu'il vous faudra me garrotter, et me porter en voiture... Gordon! ici!

Le grand lévrier bondit à ses pieds et montra toutes ses dents, si blanches, si pointues, aux deux policiers : comme elles devaient s'enfoncer profondément dans une gorge humaine!

Hodgson prit son revolver ; avant qu'il eût ajusté, Andy s'écria :

— Si vous avez le malheur de tirer sur ce chien, comme le Christ est Dieu, il n'y a pas un *boy* dans l'*Anglo-American Co* qui ne jurera votre mort. Vous savez s'ils tiennent leurs promesses!

James dit quelques mots à l'oreille de son camarade : tous deux regardèrent à l'horizon. Le soleil éclairait d'une lueur féerique trente milles de prairies : là-bas, on distinguait vaguement un nuage de poussière : étaient-ce les *boys* ?

— C'est bien, fit Hodgson : renvoyez votre chien : je me fie à votre parole et je vais vous ôter les menottes. Vous viendrez alors, tout de suite, avec nous?

— Oui... Gordon! va, mon bon chien! Twenty-Sixth! Twenty-Sixth!

L'intelligent lévrier bondit par la porte entr'ouverte et disparut vers l'Ouest.

— Vous l'avez envoyé chercher vos camarades? demanda Hodgson, inquiet.

Andy ne répondit pas. Il savait parfaitement que les *cow-boys* ne seraient guère de retour avant la nuit : il était donc inutile de chercher à gagner du temps : d'ailleurs, sa parole était donnée. Les trois hommes montèrent en voiture, et les chevaux partirent à fond de train dans la direction de Minnesela, qui se trouvait à quarante milles au nord. Tout à coup, Andy éclata de rire.

— Quoi donc? fit James Edwards.

— Oh! ce n'est rien... mais, si nous venions à rencontrer

quelques-uns des *boys*, je ne donnerais pas deux *cents* de vos personnes, mes braves... Eux n'ont rien promis...

— *Pooh! Pooh!* c'est ce que nous verrions, répliqua Hodgson, en donnant un vigoureux coup de fouet à son attelage : mais qu'est-ce que vous avez donc à nous regarder ainsi tous les deux?

— Ce que j'ai? fit doucement Andy. Il y a que je veux me bien graver dans la mémoire vos visages : foi de *cow-boy*, un jour viendra où vous pleurerez cette journée!

Les policiers eurent un petit frisson, tant il y avait de haine dans le ton du jeune homme. Ils gardèrent tous les deux le silence jusqu'à l'approche des premières ondulations qui deviennent plus tard collines autour de Minnesela.

Le Spring Creek y serpente par une foule de ravissantes petites vallées, si fraîches si mystérieuses, si reposantes, qu'au sortir de la prairie incendiée de soleil hommes et animaux y trouvent la terre promise, un Éden qu'ils n'auraient osé rêver. C'était là que l'étalon arabe El Mahdi avait conduit les trente et quelques privilégiées choisies dans un troupeau de six cents poulinières. Tandis que ses favorites savouraient l'herbe à *buffalo*, il digérait paisiblement sur une hauteur, d'où la surveillance lui était plus facile. Depuis huit jours, sa vie nomade à travers le *ranch* du T. O. T. avait été fort agitée. D'abord, un étranger, non pas un des *boys* venant faire le dénombrement hebdomadaire, mais un vagabond qui avait osé passer au milieu de son harem : il l'avait chargé, et, malgré sa fuite, avait pu le rejoindre et lui envoyer dans le bras un terrible coup de sabot de devant. Puis, ç'avait été un de ces misérables et présomptueux poulains de deux ans qui, des bords de la Cheyenne où les *boys* les avaient relégués tous ensemble, au printemps, loin des poulinières, était revenu débaucher Jennie, la jolie jument blanche, une vraie coquette. Seulement, El Mahdi, qui la connaissait, avait l'œil ouvert jour et nuit, et le libertin précoce avait payé cher son entreprise : trois côtes brisées, le cou mâché à cinq ou six endroits, presque tout le dos écorché, il avait dû aller s'abattre quelque part dans les roches, là où les malades se cachent pour mourir. Enfin, maintenant, tout allait bien et nul ne viendrait sans doute les troubler en cette sauvage vallée des Black Hills.

Un bruit de roues, le trot de deux chevaux, puis un hennissement de Jennie la Coquette, voilà qui réveille soudain El Mahdi. Quoi! encore un intrus à chasser, même ici, au fond des bois! Allons!...

Quand Hodgson aperçut à trois cents mètres en avant ce cheval noir, immobile, qui le considérait de ses yeux fixes en crispant à peine les naseaux, il hésita, puis arrêta son attelage. Était-ce là ce fameux étalon du T. O. T. dont la férocité, à l'état libre, était connue à travers le Wyoming et le Dakota?

Andy leva les yeux : il reconnut El Mahdi, mais trop tard.

— Prenez garde! cria-t-il, filez donc à gauche, vite! vite! c'est l'Arabe!

Oui, c'était bien lui, ce cheval si doux à l'écurie, si féroce en liberté, et de se sauver il n'était plus temps. Une seconde encore d'immobilité absolue, et puis il se rua sur la voiture : elle fut soulevée comme en un véritable tourbillon, puis renversée à terre avec un des chevaux ; l'autre se débattait furieusement dans les harnais.

Andy avait eu le temps de sauter avant cette charge irrésistible : il vit El Mahdi revenir après le premier choc pour broyer de ses pieds de devant ses deux compagnons étendus à terre; il ôta sa veste de cuir, la présenta à la bête acharnée, en sifflant doucement. El Mahdi chargeait les yeux fermés, dans ses rages d'étalon, mais l'odorat suppléait à la vision : il reconnut le maître, s'arrêta, courbé sur ses jarrets, comme acculé. Andy continua de siffler : au même instant, les juments qui avaient rassemblé tous leurs poulains partirent au galop vers l'est : El Mahdi hésita une seconde, les regarda, puis Andy, et finit par faire volte-face pour suivre ses sujettes.

Hodgson et Edwards se remirent péniblement sur pied. Rien de cassé, sauf un ressort de voiture! c'était une chance! Maintenant il fallait fuir au plus vite ce damné *ranch*...

Andy, cependant, regrettait le mouvement instinctif qui venait de lui faire sauver la vie à ses geôliers.

— Me voilà bien avancé, se disait-il : une occasion de perdue, et qui ne se retrouvera peut-être jamais...

Trois heures plus tard, l'équipage arrivait épuisé à Minnesela, devant la grande baraque qui servait alors d'hôtel de ville.

En ces temps préhistoriques, Minnesela, petit camp minier au pied des Black Hills, venait de remporter aux dernières élections une victoire signalée sur Spearfish, son orgueilleuse rivale, la ville agricole, la cité des *grangers*[1]. Quinze voix de majorité avaient en effet décidé que le chef-lieu du nouveau comté de Pennington serait transporté de Spearfish, où il avait été installé provisoirement, à Minnesela! Spearfish avait carrément refusé d'obéir à la voix du peuple, et quelques mineurs audacieux avaient dû dérober, par une nuit sans étoile, les registres du comté, pour les rapporter à Minnesela, où ils se trouvaient maintenant sous bonne garde. A Spearfish, l'indignation avait été portée à son comble, et l'on y avait convoqué un meeting monstre pour aviser à une situation aussi intolérable.

Ce qui faisait l'orgueil et la force politique de Minnesela, c'était sa prison, chef-d'œuvre de fer en forme de cage ronde, sur un pivot central, tournant au dedans d'une seconde grille en fer extérieure, mais fixe, qui l'enveloppait complètement. Cette seconde grille était percée d'une seule ouverture, tandis que douze cellules triangulaires rayonnaient autour de l'axe central de la cage intérieure : si bien que, pour en sortir, comme pour pénétrer dans les divers compartiments de cette ingénieuse prison, il fallait nécessairement mettre en mouvement toute l'énorme machine et les amener à tour de rôle en face de l'unique ouverture extérieure. Ce pénitencier breveté à l'intention des *desperadoes*[2] de l'Ouest avait gagné bien des votes à Minnesela. Une si belle prison! cela compensait bien, n'est-ce pas, les emprunts qu'il avait fallu consentir sur le présent et sur l'avenir aussi de la « cité »!... Oh! l'avenir des villes en Amérique! il est si grand, il est si petit!... Minnesela n'existe plus, hélas! et sa prison-merveille a été transportée à Rapid City!

En sautant hors de la voiture, Andy vit un groupe au centre duquel parlait avec animation Williams Johnson. Le *cow-boy* voulut se précipiter sur lui : vingt personnes l'arrêtèrent. Le général dit alors au *marshal* Peter Mac Rae.

1. Terme de mépris pour désigner les cultivateurs.

2. Les « désespérés », les « sans feu ni lieu ».

— Il faut enfermer tout de suite cet homme-là : il est dangereux, comme vous voyez!... Il est capable de tout...

— Andy, nasilla solennellement le *marshal*, pouvez-vous déposer ici une garantie de cinq mille dollars?

— Non, à moins que le général ne me la fournisse lui-même sur la caisse du comté, repartit le jeune homme ironiquement.

— Alors, vous allez entrer en prison.

Le rouge monta au visage d'Andy : en prison yankee, lui, Français! Mais toute résistance eût été inutile, même ridicule, et il ne répondit rien.

Il entra dans l'édifice qui ressemblait extérieurement, à s'y méprendre, à un cyclorama; puis, la cellule n° 8 fut amenée en face de la porte : — toutes les autres étaient occupées; — Andy alla s'y asseoir au fond, sur de misérables couvertures qui suintaient la misère et la vermine. Williams Johnson vint l'y contempler une minute.

— Comment vous trouvez-vous là mon damné Français? Cela va refroidir un peu votre sang trop bouillant. Voyez-vous cette petite clef? c'est la seule qui puisse ouvrir votre cage, et Peter Mac Rae va la garder en lieu sûr, jusqu'au jour où l'on vous pendra, mon bel oiseau!

Andy ne répondit rien : à quoi bon? Il regarda le général si fixement, suivant son habitude, que ce dernier s'en alla boire un verre de gin, afin, dit-il, de se remettre un peu de toutes ses émotions.

Peter Mac Rae voulut doubler la garde de la prison, avec Hodgson et Edwards. Ces derniers refusèrent : ils ne se sentaient pas très satisfaits de leur journée, ils préféraient ne plus se mêler de toutes ces corvées-là. Il fallut donc assermenter deux autres « proeminents » citoyens, qui arrivèrent armés de pied en cap.

De fait, en ce petit village perdu au fond du Far West, chacun se disait :

— Que va-t-il se passer quand les *cow-boys* du T. O. T. s'apercevront de l'arrestation d'Andy?

— Ce qu'il va se passer? Vous pouvez parier votre vie (*you bet your life*) que demain Minnesela sera mis à feu et à sang par tous les *boys* de la Prairie... Et ils n'auront pas tort!... Nous sommes un petit groupe de mineurs dans les Black Hills, loin de tout

centre considérable, sans aucun moyen de communication avec le monde civilisé ; nous avons eu toutes les peines du monde à nous débarrasser des *desperadoes*, qui jadis infestaient ce pays : qui donc a aidé nos « vigilants » à les pendre un peu partout, si ce n'est les *cow-boys*?... Voilà les Sioux de Pine Ridge prêts à se révolter au moindre signe du vieux Sitting Bull : qui est-ce qui essuiera leurs premiers coups de feu? Qui est-ce qui arrêtera probablement leur premier élan, si ce n'est la ceinture de *cattle-ranches* qui entoure nos montagnes?... Oui, je sais, ces gens-là ont leurs défauts : un verre de trop, et ils sont gênants, mais ils viennent si rarement en ville!... Je vous le dis à tous, Williams Johnson est un grand fou, et nous sommes encore plus fous que lui de laisser en cage ce petit brun, dont les yeux brillent comme ceux d'un chat-tigre. Cela va être gentil d'avoir contre nous tous les *cow-boys* du pays!... Bonsoir, je vais me coucher et ne sortirai pas demain de toute la journée.

Après un si long discours, J.-C. Colby, le chercheur d'or de l'Elk Creek avala coup sur coup trois grands verres de whisky et sortit en jurant du bar, où une vingtaine de mineurs l'avaient écouté dans un profond silence.

— Il a raison, le vieux Colby, fit California Jack, le propriétaire du bar. Si vous m'en croyez, mes enfants, venez tous ici demain, et restez-y paisiblement à faire votre partie de *poker* : la rue ne sera pas tranquille... Sur ce, bonne nuit, il est temps de se mettre au lit.

VI

RANDOLPH MEDICINE C°

Les Black Hills forment une oasis au milieu de cet océan desséché du Dakota. Si les montagnes cachent dans leurs forêts un nombre assez considérable de mineurs, la prairie qui les encercle est restée aussi sauvage qu'au temps où les Sioux y faisaient leurs hécatombes de bisons.

Un jour viendra, pourtant, où tout ce désert sera cultivé :

— les défrichements d'abord, ceux des pionniers qui fuient la civilisation et suivent à l'ouest les *cow-boys :* puis, la culture des émigrants de l'Est, qui ont cédé la place aux travailleurs arrivés des vieux pays; enfin surgiront les villes, avec les vagues humaines du XXe siècle, en quête d'un nouveau Sauveur, pour une nouvelle civilisation. Comme aux temps de la corruption romaine, il reviendra peut-être, car nos joies et nos tristesses le réclameront d'un cri encore plus désespéré qu'il y a deux mille ans! Les églises lanceront vers le ciel les appels de leurs cloches sonores, la Bourse regorgera de spéculateurs, les établissements de plaisir n'ouvriront jamais assez grandes leurs portes au public, tandis que les pauvres grelotteront la faim et la misère... En attendant, exaltation intellectuelle, fièvre d'affaires, soif de jouissances, égalerez-vous jamais le ravissement des premiers occupants de ces terres nouvelles? Et qui redira jamais avec le saisissement ingénu des *cow-boys :* « Comme vous avez su faire belle et bonne la vie que vous nous avez donnée, Seigneur! »

C'était par une glorieuse journée : un air si pur, un soleil si chaud, une telle immensité tranquille de pays tout neuf, une de ces fêtes de la nature où l'âme tressaille involontairement : « Que votre œuvre est grande et belle, ô mon Dieu! »

Au pied des rochers de la Vierge Rouge, Loïs de Bère et Girlish Jessie, envoyés en reconnaissance sur le Squaw Creek, partageaient un peu de *corned beef*[1] et une tasse de café noir, lorsqu'ils se mirent à deviser sur le suicide d'un millionnaire de Chicago. Les journaux, vieux de trois mois, qu'ils lisaient aux veillées du T. O. T., en faisaient une longue description, — deux colonnes, — et disaient pour finir : « M. Abbott était fou, sans doute, ou bien très malade, quand il s'est logé cette balle dans la tête. »

— Comment, très malade? fit Jessie; mais le même journal raconte plus haut qu'il avait une santé de fer!

— Il y a des maladies que nul ne soupçonne jusqu'au jour du suicide, répondit Loïs de Bère. Tenez, je me souviens d'un camarade qui avait rapporté du Japon cette horrible

1. Bœuf en conserve.

éruption : « la lèpre chinoise »... Par parenthèse, il y en a pas mal à Deadwood, dans le quartier jaune... Eh bien! ce pauvre Simpson, au lieu de se soigner, alla se jeter à l'eau, du pont de Brooklyn. Quand on eut repêché son cadavre, alors, mais seulement alors, on comprit son suicide...

Jessie devint pâle comme un mort; sa main, qui jouait avec son revolver, en serra instinctivement la crosse.

Loïs reprit :

— Pour moi, qui ai souffert moralement autant qu'il est possible en ce monde, je vous avoue qu'une telle maladie me ferait perdre la raison dans le dégoût de ma propre personne. Et vous?

— Oh, moi! dit nerveusement Girlish Jessie, je ne sais trop. Pourquoi diable me faites-vous cette question?

Loïs, étonné, releva la tête. Il le vit si troublé qu'il changea bien vite de conversation. Ç'avait été un homme du monde, évidemment, que Loïs de Bère, et il en avait toutes les délicatesses ; très sombre, du reste, et d'un mutisme tel sur tout son passé que ses camarades l'avaient surnommé Loïs le Triste.

Trois jours après cette conversation, Girlish Jessie partait subitement pour Buffalo-Gap, où il prit le Fremont-Elkhorn et Missouri Valley, le nouveau chemin de fer s'avançant à pas de géant à travers la Prairie. Il se rendait à Omaha, capitale du Nebraska, à cinq cents milles au sud-est.

A peine arrivé, il alla droit au « bloc » du *Randolph Medicine C°*, sur la façade duquel se lisait en caractères gigantesques : *The Omaha Medical Surgical Institute*[1]. Il passa trois fois devant la porte, revint sur ses pas, puis finit par entrer, presque à la dérobée, comme un malfaiteur.

Il donna son nom à la jolie caissière qui se trouvait en bas, puis monta dans un petit salon « où le docteur va venir vous trouver avant dix minutes », lui dit une garde-malade. Six minutes plus tard, en effet, il faisait son apparition, ce brave Randolph, avec ses lunettes bleues, son air de savant et d'honnête homme, son respect extraordinaire du rôle qu'il jouait sans se lasser depuis des années.

1. Institut médical d'Omaha.

Jessie et lui restèrent un quart d'heure ensemble. Appuyé contre la muraille moins blanche que son visage, le *cow-boy* vit l'illustre spécialiste baisser la tête, les mains croisées derrière le dos : son examen était terminé.

— *Le* suis-je? balbutia Jessie.

— Oui, fit l'homme éminent. Où avez-vous bien pu attraper cela?

— A Deadwood, dans le quartier chinois, où j'étais allé fumer une pipe d'opium, répondit Jessie. Je... je sais que...

Ses yeux s'obscurcirent, la pièce s'assombrit, devint presque noire : l'obscurité du tombeau. Les dessins sur les murailles, qui représentent la hideuse maladie sous toutes ses formes, sous ses aspects les plus repoussants, les instruments inconnus étalés sur la table, le squelette lui-même dans le coin, tout commence à tourbillonner autour de lui; et, dans la ronde infernale, il entend une voix très basse qui répète à son oreille : « Lépreux! lépreux! lépreux! »

Subitement, la lumière se fait de nouveau devant ses yeux dilatés par l'épouvante; il revoit distinctement le cabinet de consultation, Randolph, silencieux et triste, puis lui-même à demi nu devant le praticien. Il se rhabille à la hâte, fait deux ou trois pas, la main appuyée sur son front, puis veut parler :

— Est-ce bien vraiment la...

Le mot, le mot horrible, il ne peut pas le dire : est-ce la maladie qui lui étreint déjà la gorge?

— Oui, fait le docteur; d'ici à sept jours, les premiers chancres apparaîtront... mais nous vous tirerons d'affaire, jeune homme, si vous voulez suivre le régime que je vous indiquerai, et...

Chancre! encore un mot qui traverse le cerveau de Jessie comme une balle, et le fait tressaillir dans les fibres les plus intimes de son être.

— Je vous reverrai, docteur, dit-il. Je reviendrai... je veux réfléchir... j'ai besoin de marcher, de prendre l'air, de...

Il sort, sans achever, sans penser davantage, allant comme un somnambule, avec une telle expression de folie sur le visage que Randolph se penche dans l'escalier pour lui crier :

— Monsieur! monsieur! revenez! Voyons, soyez maître de

vous-même!... Quand je vous dis que nous vous tirerons d'affaire!

Maître de lui-même? non, il ne l'était plus, il ne s'appartenait plus : il s'était donné, pour une heure de plaisir, à une maîtresse inexorable, qui le tenait bien, cette fois, et pour toujours, jusqu'à la mort dans la pourriture : la lèpre!... Et le mal était irréparable... Le guérir? allons donc! comme si on guérissait jamais de la lèpre, depuis des centaines de siècles qu'on en cherchait le remède! mais autant chercher la pierre qui change tout en or...

Vous souvenez-vous de cette charogne dont l'odeur écœurait à trois milles à la ronde, là-bas, sur le Dry Creek[1], et qu'il a fallu enterrer pour éviter la peste? Ce n'était plus qu'une masse de vers grouillant sur une pourriture. Eh bien! ce sera lui, à présent, la charogne, mais vivante, portant partout avec elle ses vers et son infection!

Et voilà que la voix si basse recommence, inexorable : « Lépreux! lépreux! lépreux! » Et lui, l'homme calme par excellence, de parfait sang-froid, chez qui la raison a toujours été maîtresse, il se bouche les oreilles au milieu de la rue, sentant la folie lui monter au cerveau.

Devant le maniaque immobile, quelques passants curieux s'arrêtent. Pour la seconde fois, comme dans le cabinet du docteur, son étourdissement se dissipe; il remarque les badauds attroupés, fait un effort et reprend sa marche d'un air indifférent. Mais tous ceux qu'il rencontre, il le sait bien, se retournent ensuite pour s'écrier avec horreur : « Lépreux! lépreux! lépreux! »

Quel beau temps! Là-haut, sur les collines, des arbres en fleur secouent sur la grande ville un parfum de printemps et de renouveau, un parfum d'amour : amour de la vie, amour de la nature, si belles à cette époque de l'année. Il y a de la gaîté sur tous les visages, dans toutes les mains des fleurs; et, comme il n'en a pas, une petite bouquetière traverse la chaussée pour lui en offrir, de sa voix la plus gentille :

— Fleurissez-vous, monsieur!

Mais quand elle voit son visage tourmenté, elle recule,

1. « Ruisseau desséché ».

saisie. Lui, pensant qu'elle aussi aperçoit à son front la marque infâme :

— Va-t'en! crie-t-il, ne vois-tu pas que je n'en n'ai pas besoin?...

Oui, sa fleur à lui, c'était la lèpre : comme une pieuvre, en ce beau jour de printemps, elle l'enlaçait de ses innombrables bras, suçant par tous les pores ce sang si pur dont il s'était enorgueilli jadis. Ce serait d'abord les chancres à l'humeur blanche et fétide; puis les plaques au visage, à la bouche, partout, le cancer dévorant la langue, le nez, les yeux et enfin la mort dans la pourriture des os... Ah! mon Dieu!...

Son Dieu? il l'avait oublié depuis trop longtemps pour espérer qu'il vînt à son secours en pareille épreuve. Jadis, à l'heure de sa santé, à l'heure où triomphait sa force orgueilleuse, il avait cru pouvoir se passer de Lui, qui maintenant faisait défaut... Et la bête qui sommeille au fond de tout homme, se déchaîna furieuse, irrésistible, anéantissant la raison, sous des torrents de sang brûlant, aux yeux, aux tempes, partout. Une seule pensée, une pensée de folie, serrait son cerveau comme en des tenailles : « Cette petite fille... ce sang de vierge! c'est lui qui pourrait me sauver, à le boire! Je suis la mort, elle est la vie... » tandis que la bouche sèche, la gorge contractée, il suivait du regard la forme gracieuse et frêle de l'enfant. La fillette eut peur de ses yeux et s'éloigna. Lui, continua sa route, machinalement, jusque sur les bords abruptes de la Platte. Ces eaux sombres, qui coulaient si lentement, si mystérieusement, n'était-ce pas là le vrai remède? Il ferait bon s'y cacher, au plus profond : peut-être elles laveraient la souillure... Jessie se rapprocha encore et se pencha : une seconde, il abandonna sa main au cours du fleuve. Pauvre Jessie!

Sous les caresses du soleil, dans l'atmosphère parfumée de ce printemps ivre de vie et d'amour, la cloche d'une église se mit à sonner les choses graves, les choses douces, les choses d'hier et de demain dont les cloches nous accompagnent depuis le berceau jusqu'à la tombe ; et les larmes du *cow-boy*, pour la première fois, commencèrent à couler. C'était Dieu qui revenait à lui, qui détendait son cœur au moment suprême, tout près d'éclater.

VII

UN « ROUND UP » D'HOMMES

Sur le Dry Creek, Stamboul, le superbe étalon pur sang du T. O. T., était occupé à réunir toutes les juments de son harem, lorsque Gordon arriva comme une flèche, au milieu du troupeau. Il y eut des hennissements de frayeur, une débandade folle, un chassé-croisé de poulains affolés galopant entre les jambes de leurs mères. Stamboul fit un bond de côté, regarda une seconde le lévrier, puis se précipita sur lui, la lèvre supérieure toute crispée, les dents à découvert, prêt à le mordre, à le broyer avec les sabots de devant... Gordon reprit sa course furieuse. Vraiment, il avait bien le temps de s'amuser! Où donc, où donc étaient les *boys*?

Les *boys* étaient disséminés dans un rayon de quarante milles, à la poursuite de ces maudits *broncos*, fuyant toujours à l'ouest, sans vouloir se laisser ramener au *ranch*. Le lévrier trouva enfin Twenty-Sixth, dont le cheval était complètement épuisé. Ils se comprenaient trop bien, tous les deux, pour causer longtemps. Twenty-Sixth tourna bride vers le T. O. T., mais Bucking Jimmy se soutenait à peine, et le *foreman* dut faire le dernier mille à pied, crainte du tétanos. Gordon était reparti en *round up*.

En arrivant au *ranch*, Twenty-Sixth interrogea Spazzi. Le cuisinier n'avait rien remarqué d'extraordinaire. Les étrangers? ils avaient dû repartir après le déjeuner, tandis qu'il travaillait aux *corrals*. Andy? il devait être allé à la chasse...

— Mais sa carabine est là! fit Twenty-Sixth... Tiens! son revolver aussi, et sa selle, ses éperons... Qu'est-ce que cela veut dire?

— Il sera allé se promener à pied, répondit l'autre.

— A pied? allons donc! je vous dis qu'il est arrivé quelque chose : Gordon ne serait pas venu me chercher pour rien...

Il fut interrompu par le galop d'un cheval qui passa sans s'arrêter devant le *log-house* et se précipita dans l'écurie dont la porte était restée ouverte. Spazzi y courut.

— C'est Royal, le cheval de Spurlock! cria-t-il. Il est couvert d'écume : qu'est-ce qui a bien pu arriver à son maître?

Twenty-Sixth lâcha une véritable bordée de jurons en espagnol, de ces jurons si longs et retentissants que la colère a le temps de se calmer avant qu'ils soient achevés.

— Royal a-t-il la bride sur le cou, ou bien les rênes traînent-elles à terre? demanda-t-il.

— A terre : le cheval en a rompu une en marchant dessus, cria Spazzi.

— Alors, ce n'est rien. Je vais vous aider à l'attacher. Spurlock l'aura laissé filer ou bien se sera endormi sur la Prairie. Nous allons le voir arriver à pied dans la nuit. Ce que nous allons rire!

Un à un, tous les *boys* rentrèrent, morts de fatigue, et Gordon avec Loïs de Bère, assez heureux pour ramener deux *broncos*. Puis, ce fut enfin Spurlock, à pied, ses *chaparejos*[1] sur le bras, ses éperons, qui le gênaient pour marcher, autour du cou. Il y eut d'abord un grand éclat de rire, puis un silence devant sa mine furieuse.

— Où est Royal? cria-t-il.

— Il n'y a rien de royal, en ce pays-ci, répliqua gravement Jack Reid. Que voulez-vous dire? Vous m'avez l'air tout essoufflé!

Les rires reprirent de plus belle. Spurlock jeta par terre ses *chaps*[2] et son revolver, envoya toute la compagnie à la damnation éternelle, et se dirigea vers les écuries. Deux minutes après, on y entendait un vacarme épouvantable : Royal, désagréablement surpris à son ratelier, protestait avec énergie contre les arguments de son maître. Ce dernier, visiblement soulagé par cette bienfaisante correction, rentra dans la grande salle.

— Racontez-nous donc votre aventure, demanda Sheffield.

— Que je sois damné s'il n'y a pas cinq cent mille diables dans le ventre de cette brute de Royal! répondit Spurlock. J'étais descendu tuer un serpent à sonnettes, à trois milles d'ici, quand le vent d'ouest fit dégringoler de ma selle cette lettre pour Andy, que j'avais trouvée à la poste. Il n'en a pas

1. Pantalon en cuir, sans fond.

2. Abréviation, pour *chaparejos*.

fallu plus pour épouvanter ce vieux farceur, mon camarade de sept ans de prairie! Il a filé comme un *blizzard*, et il m'a fallu rentrer à pied, en vrai vagabond. Vous riez? je vous souhaite la pareille, mon enfant. Voulez-vous monter Royal demain?

Le lit d'Andy touchait à celui de Spurlock ; comme ce dernier y déposait la fameuse lettre, il remarqua par terre un papier chiffonné, qu'il ramassa et déplia par curiosité : c'était le mandat d'arrêt émis contre Andy par Peter Mac Rae, et que James Edwards, dans sa hâte, avait laissé tomber en partant.

Lorsque Twenty-Sixth l'eût bien lu et relu à voix haute, il n'y eut dans la grande salle qu'un cri de rage : ainsi donc, ces deux cents habitants de Minnesela, nouveaux venus dans le pays, allaient leur faire la loi, à eux, cavaliers de la Prairie, maîtres et seigneurs de toute cette contrée avant qu'un mineur ou un *granger* eût osé y mettre les pieds!... Et ces deux étrangers qui s'étaient assis à leur table venaient pour arrêter Andy!... La chose parut si énorme qu'il y eut un long silence; à la fin, Spurlock se leva :

— Je pars, dit-il : il faut que je tue quelqu'un!... Ah! le bon vieux temps, où la loi de la Prairie, c'était Dieu et nous qui la faisions, le temps où le meilleur ami du *cow-boy* était un revolver!... Tout va mal, ici, depuis que tant de monde arrive! Je m'en irai bientôt dans le New Mexico.

D'où venait-il, ce Spurlock au teint cuivré comme un Peau Rouge, avec son cheval qu'il aimait plus que tout au monde? Nul ne le savait; tout était sauvage en lui, et il avait certainement deux ou trois vies d'homme sur la conscience. Très tranquille, d'ordinaire, comme son visage entièrement rasé, il devenait féroce à la moindre provocation; ses grands yeux noirs voyaient rouge alors, et voyaient clair, car il tuait toujours : son tir rapide, en relevant le chien du revolver avec le pouce, l'avait rendu célèbre dans tout l'Ouest, où on le connaissait aussi sous le nom de « Mexican Joe ». C'était le dresseur — ou plutôt le dompteur — des chevaux sauvages du T. O. T.

— Spurlock, dit Twenty-Sixth, vous resterez avec moi : personne, ici, ne ressent plus que moi l'injure faite à tous; mais seul, j'ai le droit de commander, et seul, je...

— C'est bel et bon, dit Sheffield; pendant ce temps-là, où est Andy?

— Il se serait défendu : ils l'auront pris en traîtres, fit Herbert.

— Allons, en selle! crièrent tous les autres *boys*.

Twenty-Sixth se reprit à jurer dans toutes les langues :

— Par le Christ! par Georges! m'écouterez-vous, oui ou non?... Faites ce que je vous dis, si vous voulez sauver notre camarade. Vous imaginez-vous qu'après un coup de main aussi hardi, ils ne sont pas, là-bas, sur leurs gardes, les damnés fils de *skunk*!... Ce ne sera pas si facile que vous croyez. Mangez d'abord un morceau, vous prendrez ensuite vos *winchesters*[1] et vos *colts*[2], vous sellerez des chevaux frais et vous partirez pour le *round up* d'hommes!

— Bravo! cria Spurlock ; et vos lassos aussi, pour pendre!

— Vous, Loïs de Bère, vous passerez au 101e, vous ferez mes compliments à Reddy, le *foreman*, et vous le prierez d'être à dix heures du matin, demain, à Minnesela, avec tous ses cavaliers armés : ils arriveront par l'est; racontez-leur tout ce qui est arrivé ici aujourd'hui... Vous, Sheffield, vous ferez de même auprès de Cairnes, du 7 K. *ranch:* ils devront arriver à la même heure par l'ouest... Dan passera au Δ *ranch*. Jack à l'ω, et tous les deux déboucheront par le sud-ouest... Spurlock et moi, nous nous chargeons de l'O *ranch*, au sud... Avez-vous tous bien entendu? Il n'y a pas de temps à perdre. Vous savez qu'il y aura mort d'homme : que chacun s'arme en conséquence, et se rappelle qu'un gars résolu en vaut dix indécis... Allons ! demain matin, à dix heures, à Minnesela, dussions-nous crever nos chevaux cette nuit!... Les autres *boys* garderont les rues; nous, du T.O.T., nous irons droit à l'hôtel de ville... Spazzi et Labonté resteront ici.

— Enfin! enfin! hurla Spurlock, qui se mit à danser la plus désordonnée des gigues écossaises ou sioues, déchargeant son revolver en cadence par la porte ouverte.

A travers la Prairie, cette nuit-là, les cavaliers s'envolèrent plus rapides qu'aux jours de panique[3] des troupeaux. Tous

1. Carabines Winchester.

2. Revolvers Colt, calibre 44.

3. *Stampede*, — panique des grands troupeaux, qui se dispersent en tous sens malgré les courses effrénées de leurs gardiens.

les *ranches* avaient leur personnel au grand complet, à cette époque, à la veille du grand *round up* : — il commençait gaîment !

Dans l'obscurité de sa cage, Andy frémissait au souvenir de sa liberté perdue.

— *Ils* seront bientôt là, se dit-il, et alors...

Alors, il se mit à oublier tout ce que jadis on lui enseignait au catéchisme, tout ce qui purifie et ennoblit la nature humaine, mais qu'il est si difficile de pratiquer au désert : le pardon des injures.

Le général dormait, à moitié gris : il souriait à son rêve : n'était-ce pas le damné Français qui se balançait là devant lui, au bout d'une corde, sous la poussée du vent d'ouest?... Les quatre gardiens jouaient au *poker*, les cartes sous leurs mains, crainte des regards indiscrets de côté, et ils se surveillaient en silence, sombres et passionnés. A l'étage supérieur, Peter Mac Rae rêvait aux hautes terres d'Écosse, où tout le monde mange de l'avoine, hommes et chevaux, — mais aussi quels hommes et quels chevaux !...

RAYMOND AUZIAS-TURENNE

(A suivre.)

L'EXAMEN DE SAINT-CYR

Pour tenir ma promesse de passer en revue les principaux examens en usage dans notre pays, je présenterai aujourd'hui quelques observations sur l'examen d'entrée à l'École de Saint-Cyr. Non pas sur tout cet examen, sur une partie seulement, mais très importante, celle qui occupe et inquiète le plus les candidats, la partie de l'histoire et de la géographie. J'ai deux raisons pour la choisir : la première, que c'est la seule où je ne sois pas incompétent; la seconde, que la culture générale n'est représentée dans l'examen que par l'histoire et la géographie. Il ne faut évidemment pas compter pour une épreuve de culture la composition française que l'on a mise là, comme partout; elle fait un singulier effet entre la composition mathématique, le dessin topographique, le calcul logarithmique, le tracé d'une épure; et plus d'une fois les sujets de cette composition méritèrent de demeurer célèbres à force d'être ridicules.

*
* *

Les questions d'histoire se divisent en trois séries : questions d'histoire politique générale; questions sur les institu-

tions et l'histoire intellectuelle et morale ; questions d'histoire militaire. Il est indispensable que je donne quelques exemples des questions posées dans chacune des séries. Je les prends entre beaucoup de celles qui ont été relevées *exactement* l'an dernier à Paris et dans une ville de province, et dont j'ai sous les yeux la liste entière. Je les choisis honnêtement; il n'en est pas une, parmi celles qu'on va lire, qui ne puisse être considérée comme un *spécimen*.

Exemples de la première série : Le grand projet d'Henri IV. — Louis XIV et ses Conseils. — Pierre le Grand et ses réformes. — La politique extérieure de Choiseul. — La chute du Directoire (et à ce propos : Pourquoi Bonaparte ne pouvait-il être membre du Directoire? Quels étaient, en brumaire, les cinq directeurs?). — L'arrivée du comte d'Artois (et, à ce propos, s'il y avait une comtesse d'Artois, et une reine de France). — La révolution de 1848.

Exemples de la deuxième série : Les bandes et leurs chefs pendant la guerre de Trente ans. — La hiérarchie des grades au temps de Louvois. — La conquête de l'égalité civile en 1789. — Comparer les constitutions de 1791 et de 1795; indiquer surtout les points faibles. — Bacon : que signifient les mots *novum organum*? Classification des « idoles ». Quelle fut l'influence de Bacon sur la science? N'y a-t-il pas un écrit dans lequel Pascal a parlé de Bacon? — Le théâtre français avant 1636. — Saint Vincent de Paul.

Exemples de la troisième série : Passage du Rhin en 1672; quels chefs commandaient l'armée? Qui commandait l'avant-garde? Indiquer la position de Tolhuis par rapport aux différents bras du Rhin. Nommer ces différents bras. Comment le duc de Longueville a-t-il été tué? Tenait-il à la famille royale? — Raconter la campagne faite par Condé dans les Pays-Bas espagnols; donner quelques détails sur la bataille de Senef. — Le maréchal de Luxembourg : raconter la bataille de Fleurus, la bataille de Nerwinden. — La campagne qui a amené la capitulation d'Ulm. Qui était en face de la Forêt-Noire pour donner le change à Mack? Quels généraux ont commandé cette campagne? Quelles batailles ont été livrées autour d'Ulm? — La bataille de Friedland. Quels lieutenants de Napoléon y prirent part? Quel fut le rôle de Lannes et

celui de Ney? — Plan et description de la bataille de Borodino. — La bataille de Solférino : quels furent les corps français engagés? Quelles furent les positions difficiles à enlever? Nommer les villages voisins de Solférino où l'on s'est battu.

***

Pour la géographie, plusieurs séries encore.

La série de la géographie physique générale : Quels sont les fleuves d'Europe qui ont un estuaire? — Pourquoi y a-t-il des estuaires dans l'Océan, et des deltas dans la Méditerranée? — Les lacs et mers intérieures de l'Asie.

La série des questions mélangées de géographie physique, politique, économique, historique : Tracer le cours de l'Isère; où prend-elle sa source? Quelles villes arrose-t-elle? Citer une forteresse importante entre Fort-Barrau et Chamoux. Affluents de l'Isère. Localités qui y sont situées. — Tracé de la Meuse en Belgique et en Hollande. En quelle année Vauban fit-il le siège de Maestricht? Citer les villes du cours inférieur de la Meuse. — Rive droite de l'Elbe. Décrivez la région traversée par la Havel et la Sprée. Quels sont les avantages de la situation de Berlin? Quels sont les ports de Berlin? Cette région n'a-t-elle pas été le théâtre d'opérations militaires? Quelles voies ferrées se croisent à Berlin? — Nommer les cols des Alpes ligiuriennes. Quelles localités font-ils communiquer? Quels sont les champs de bataille au nord du col de Cadibone? Quels chemins de fer traversent la région? — Le massif du moyen Atlas : les différents noms; les postes militaires; les chemins de fer; à quel poste militaire le chemin de fer d'Aïn-Sefra traverse-t-il le moyen Atlas? — Le massif du Harz et les cours d'eau qui en sont issus. Nature du pays; ses ressources; les principaux points d'extraction des mines. — Géographie politique des États scandinaves. Par quel traité la Suède et la Norvège ont-elles été réunies? Quels sont les produits d'exportation? Les ports de la Norvège? — Les principales colonies espagnoles. — La géographie politique du Brésil.

La série militaire : Théâtre d'opérations entre Dunkerque et Maubeuge; décrire la frontière : moyens de défense à opposer à

l'invasion de la France par la vallée de la Lys : nommer les places qui forment le camp retranché de Dunkerque ; qu'arriverait-il si l'invasion avait lieu par l'Escaut? Voyez-vous une série de canaux qui permettent d'inonder le pays? — Défense de la frontière française du Nord-Est, en face de la Belgique et du Luxembourg ; routes d'invasion : comment sont-elles défendues? — La frontière occidentale de l'empire d'Allemagne. — D'autres questions de cet ordre se retrouvent en grand nombre, comme on a vu, dans la série précédente à propos de rivières ou de montagnes.

Enfin, les voies de communication : La voie ferrée de Nantes à Toulouse. — La ligne de Paris à Dieppe par Rouen. A quelle gare se séparent les lignes de Dieppe et du Havre? — Dessiner le chemin de fer de Mâcon à Turin par le mont Cenis. — Principales étapes du chemin de fer de Paris à Cadix.

*
* *

Cette énumération, qui donne une idée très précise de l'interrogation en histoire et en géographie, suffit à faire comprendre l'inquiétude des candidats. Ceux-ci n'ont à étudier, il est vrai, que trois siècles d'histoire, mais les trois siècles qui sont le plus pleins de faits. Leur programme de géographie donne une place privilégiée à la France et à l'Europe, il est vrai, mais il embrasse le monde entier. Et les questions prouvent qu'il ne suffirait pas de posséder des connaissances générales ; le candidat doit pouvoir exposer exactement les principales batailles et même les dessiner au tableau : il doit dessiner le croquis de la rivière, de la montagne, de la région sur laquelle il est interrogé, tracer une ligne de chemin de fer et y marquer les stations principales. Comptez donc les grandes batailles, les rivières, les montagnes, les régions, les voies ferrées ; pensez que tout cela doit être su par cœur et que la mémoire doit répondre sans hésiter au premier commandement. Nous sommes bien en présence d'une de ces besognes indéfinies, si funestes à l'éducation intellectuelle, à l'éducation morale et aussi à l'éducation physique.

Il n'y a pas bien longtemps, j'ai vu de tout près travailler un

candidat à l'école de Saint-Cyr : c'était un travail sans relâche aucune, suspendu de mauvaise grâce aux heures des repas, repris avant que la dernière bouchée fût avalée ; c'était une perpétuelle inquiétude donnée par l'impossibilité certaine d'apprendre tout ce qu'il faudrait savoir. « Vous connaissez, m'écrit un professeur d'un lycée de province, les deux précis d'histoire et de géographie destinés aux candidats à Saint-Cyr. Ce sont deux volumes in-8°, imprimés en caractères assez fins, et comprenant quarante-quatre lignes à la page. Celui d'histoire compte huit cents pages ; celui de géographie un plus grand nombre. Eh bien ! j'affirme qu'un élève qui saurait à fond leurs soixante-dix mille lignes, serait encore dans l'impossibilité de répondre d'une manière satisfaisante au tiers des questions qui sont posées dans l'examen. »

Plus d'une fois, il m'est arrivé de redouter, pour le jeune ami que je voyais travailler, les effets de cet effort insensé, contre nature : « En deux ans, m'écrit encore le professeur que je viens de citer, j'ai vu succomber à la tâche deux de mes élèves ; un troisième a réchappé à grand'peine d'une méningite. » Vraiment, il vaudrait la peine de recueillir des renseignements comme celui-ci, à l'usage des familles qui destinent leurs enfants, dès le berceau, à quelque grande école, à l'usage de ceux qui rédigent les programmes, à l'usage de ceux qui les appliquent.

*
* *

Par la force des choses, ne pouvant suffire à l'impossible besogne, les candidats y font un choix. Voyons comment ils choisissent.

Le candidat, interrogé sur les bandes et leurs chefs pendant la guerre de Trente ans, ne sait rien sur la façon dont ces bandes sont recrutées, rien de l'armement ; il ne se représente ni l'armée de Wallenstein, ni celle de Gustave-Adolphe, dont le contraste est si pittoresque, si intéressant aussi, et, ne connaissant pas l'armée de Gustave-Adolphe, il ignore l'origine et le prototype de l'armée moderne. L'examinateur, pour lui venir en aide, l'invite à raconter les principales expéditions de ces bandes, et voilà le candidat parti : il divise la guerre

de Trente ans en ses périodes classiques, et il énumère, énumère, énumère. — Un candidat interrogé sur Condé, un autre sur Luxembourg, ne savent ni l'un ni l'autre la vie, le caractère, la méthode de ces deux hommes de guerre, mais la réponse est toute prête pour la question : « Qui commandait l'avant-garde au passage du Rhin? » Et pas un nom ne manque dans l'énumération des batailles de Condé et de Luxembourg. — Un candidat interrogé sur Pierre le Grand connaît quantité de détails sur les voyages et les guerres de ce prince. Interrogé sur les Strélitz, il répond : « C'était une milice turbulente », et il ne sait rien de plus, c'est-à-dire qu'il ne sait rien du tout. Toutes les questions sur l'histoire générale, sur celle des institutions et des mœurs semblent à ces jeunes gens indiscrètes et surprenantes. Point de bonne réponse, si l'examinateur demande, par exemple, les « Partis sous la Convention » ou les « Principales lois de la Restauration ». Par contre, d'étonnantes réponses aux questions sur les batailles. Un candidat interrogé sur la bataille de Borodino fait au tableau un plan de la bataille; il marque les positions de Bagration, de Davout, de Ney, de Murat, de Poniatowski, de Junot, de Vandamme. Il remplit ses quinze minutes de noms de généraux et de villages. Il sait évidemment son Thiers par cœur. Et, sans doute, une question sur n'importe quelle autre bataille l'aurait trouvé aussi abondant et aussi précis.

En géographie la réponse fut nulle à la question : « Pourquoi les fleuves ont-ils des estuaires dans l'océan et des deltas dans la Méditerranée? » L'examinateur intervient : « Ne pensez-vous pas, dit-il, que cela peut s'expliquer par la présence ou l'absence des marées? — Je n'y avais pas pensé, répond le candidat. » Par contre, les réponses aux questions de détail, même de mince détail, sont le plus souvent satisfaisantes; elles sont quelquefois admirables.

*
* *

Les candidats, comme on vient de voir, ont fait un choix entre deux genres de questions, mais pourquoi ont-ils fait ce choix-là? Nous allons l'apprendre par eux-mêmes.

Au lycée Saint-Louis, où se passent les examens oraux pour

l'admission à Saint-Cyr, un candidat, qui venait d'être interrogé sur Abd-el-Kader, se félicita d'avoir énuméré beaucoup de batailles et de traités « sans manquer une seule date » — il avait repassé le matin même la question; — un autre se plaignit qu'on l'eût interrogé « sur des choses générales ». Quelqu'un ayant demandé à celui-ci ce qu'il entendait par *choses générales*, il répondit : « Des sujets comme saint Vincent de Paul; les armées et les bandes pendant la guerre de Trente ans; les partis politiques à la Convention; l'influence cartésienne. » A l'objection : « Mais ce sont des questions intéressantes, et qu'il faut savoir, » il répliqua : « On demande toujours des plans de bataille, des récits de campagne; il faut bien savoir tout cela d'abord. » En géographie, les « choses générales » que redoutent ces jeunes gens, ce sont les questions sur la géographie physique pure, et sur la géographie économique. Et, si vous leur faites un reproche de ce qu'ils sacrifient ces parties essentielles de la géographie, ils répondent : « Les examinateurs nous demandent de savoir tracer sur le tableau tous les fleuves, tous les chemins de fer de la France et de l'Allemagne, et ne tolèrent point d'incorrections dans le croquis. »

Il faut donc bien que les candidats bourrent leur mémoire avec cette nomenclature et ces souvenirs graphiques, sous peine d'être sérieusement refusés. Et l'on ne peut leur demander assurément de se préparer à eux-mêmes un échec.

Résultat final : des milliers de mots et de chiffres constituent les connaissances historiques et géographiques de la majorité des candidats, mais les relations de ces mots et de ces chiffres avec les choses et des choses entre elles, c'est-à-dire précisément l'histoire et la géographie, demeurent obscures dans leur esprit. Ce sont des « choses générales », des « idées générales », pour lesquelles ils prennent de bonne heure une sorte d'aversion. Ils en viennent à croire qu'elles sont oiseuses, que ce sont des phrases de l'éloquence à l'usage des professeurs, des avocats, des civils. Les exprimer, cela s'appelle « piquer le laïus » : — *laïus* signifie discours, en mémoire d'une composition jadis donnée à un examen de l'École polytechnique, et dont le sujet était un discours du roi Laïus, mort, comme on sait, il y a déjà longtemps. Lorsque, dans une classe préparatoire à Saint-

Cyr, un professeur « pique le laïus », c'est un temps de repos pour les élèves, qui cessent de prendre des notes, et dont la mine dit clairement : « Continue, mon bonhomme, tu nous intéresses. »

*
* *

La cause du mal, est-ce l'examen et les examinateurs?

Non, mais il faut pourtant faire quelques observations sur la manière d'interroger en histoire et en géographie. Évidemment, c'est pousser loin la curiosité du détail que de demander, à propos du passage du Rhin, qui était le duc de Longueville et comment il a été tué; ou bien, à propos de 1814, s'il y avait une reine de France et une comtesse d'Artois. Les questions sur le théâtre avant le *Cid* et sur les *Idoles* de Bacon sont par trop particulières. Les candidats à l'École de Saint-Cyr ne peuvent être des spécialistes en histoire littéraire ni en métaphysique. Il vaudrait mieux leur demander quels ont été les genres littéraires d'une époque déterminée, comment ils se sont développés, ou dans quelles conditions ont vécu et travaillé les écrivains. Quelques idées justes sur les philosophes qui traitèrent de la méthode scientifique au commencement du XVIIe siècle, et sur l'idée que se formèrent de cette méthode Bacon, Descartes et Pascal seraient plus utiles à ces jeunes gens que l'analyse des *Idoles* de Bacon.

Mêmes défauts dans l'interrogation géographique. La question sur le cours de l'Isère, est, dans le détail où elle est descendue effrayante. Et l'interrogation ne pèche pas seulement par cette trop grande exigence. Il n'est pas d'une bonne méthode de traiter les fleuves ou les chemins de fer comme s'ils n'étaient que des lignes bourrées de noms. Le candidat interrogé sur les principales *étapes du chemin de fer de Paris à Cadix* nomma une foule de gares en territoire français, mais l'abondance de ses souvenirs cessa brusquement à la frontière. C'est là justement qu'on le pressa : « Où est situé Hendaye? Où est la douane espagnole avant Saint-Sébastien? » (On avait demandé à un autre le nom de la douane entre l'Allemagne et la Hollande sur le cours inférieur du Rhin.) Le candidat savait que la ligne coupe l'Èbre et qu'elle

fait sur le plateau de Vieille-Castille un détour pour venir franchir le port de Guadarrama au nord-ouest de Madrid. Ces remarques furent jugées insuffisantes. « En quel endroit le chemin de fer passe-t-il l'Èbre? Il faut citer des gares entre ce fleuve et le port de Guadarrama!... Ce n'est pas très su, vous devriez citer plus de noms en vous rappelant les campagnes de 1809 et de 1823. » On se demande si l'on assiste à l'interrogation d'histoire ou à celle de géographie. Très souvent, les questions pourraient être transportées d'un titre sous l'autre.

Pourtant les voies ferrées seraient intéressantes à étudier, si l'on en considérait les rapports avec le sol, si on indiquait les détours, les pentes, les travaux d'art que leur imposent les circonstances physiques les plus différentes par l'effet desquelles certaines lignes de la Hollande et de la basse Westphalie ont coûté aussi cher que celles des Alpes. Il serait utile d'interroger sur l'importance économique des voies ferrées, de demander à quels genres de transports ou de relations elles sont employées. Certes, de telles questions sont posées, mais trop rarement. Souvent l'interrogation offre au candidat des casse-tête comme celui-ci : « La voie ferrée de Nantes à Toulouse » ; il faut raccorder une quantité de tronçons de lignes, en nommant le plus de gares possible; l'interrogé confondit les noms, dit l'étang de Long-Pendu pour l'étang de Grand-Lieu, accrocha aux villes tout un désordre de souvenirs bizarres : « Taillebourg, célèbre par la victoire de saint Louis : Tonneins, manufacture de tabacs, etc. »

Le tracé au tableau tient une grande place dans l'examen de géographie. J'ai peur qu'il ne soit considéré comme une épreuve excellente, décisive, alors qu'il devrait être proscrit, au moins sous la forme qui lui est donnée, comme le contre-pied de la méthode géographique. Que donne-t-il, en effet, ce tracé? La plus médiocre et la plus fausse idée du sol représenté. Une montagne, un fleuve, une voie ferrée sont figurés par la même barre de craie sur le tableau noir. Les chaînes secondaires s'embranchent sur la chaîne principale comme les affluents sur le fleuve. On voit les montagnes du Montferrat rattachées à l'Apennin par un mince pédoncule; de même, le massif de la Chartreuse ou le

massif du Pelvoux aux Alpes voisines de la frontière. Qu'il s'agisse d'une chaîne comme les Vosges, d'une juxtaposition de plateaux comme les Causses, d'un ensemble de massifs comme les Alpes, ce sont toujours les mêmes barres avec quelques prolongements qui leur permettent de se rencontrer. Comment une pareille pratique développerait-elle l'imagination de l'élève, et l'amènerait-elle à tâcher de décrire la réalité au lieu de débiter des mots? Il faudrait prendre l'habitude de faire interpréter au tableau les détails les plus suggestifs de l'atlas : demander, par exemple, des profils, des coupes dont la grossièreté serait un mérite, si elle amenait le sacrifice de la minutie au trait essentiel. Le profil du Jura depuis les premiers rideaux de collines au bord de la Bresse jusqu'à la chute brusque sur le lac de Neuchâtel, la coupe des Vosges et de la Forêt-Noire qui s'élèvent l'une en face de l'autre comme les deux piles d'un pont écroulé, seraient le point de départ d'une description concrète avec peu de noms et beaucoup d'images[1].

Voilà bien des critiques. Je dirai, pour exprimer toute ma pensée, qu'il n'y aurait sans doute pas lieu de les faire, si c'étaient des géographes qui interrogeaient sur la géographie. La géographie a été longtemps et elle est encore un peu aujourd'hui considérée comme une annexe de l'histoire. Or, ce serait l'inverse qui serait vrai, puisque l'homme réagit sur et contre la nature beaucoup moins activement que la nature n'agit sur l'homme. Aujourd'hui, la géographie est enseignée sérieusement dans quelques-unes de nos universités et à l'École normale : elle y est étudiée pour elle-même; elle prend conscience de sa méthode et de ses fins. Chaque année, siégeant au jury d'agrégation, j'admire le progrès de cet enseignement, et je compare ce qu'il est aujourd'hui à ce qu'il était en mon temps d'écolier; c'était alors un misérable exercice de mémoire et une récitation de noms, qui ne différait en rien de l'énumération des

1. A propos de ces croquis bourrés de noms que l'on demande aux élèves, et de la nécessité qui s'impose à ceux-ci d'apprendre la carte par cœur, un professeur m'écrit : « Tant de détails chargent l'esprit au lieu de l'exercer. Et quelle utilité pratique? Je suppose qu'il faudrait dégrader sans hésiter un officier, qui, ayant à surveiller une opération militaire sur la Bidassoa, s'en fierait à sa mémoire, si meublée et complaisante qu'il l'eût, au lieu de consulter sa carte d'état-major. »

comparatifs irréguliers ou des noms en *al* qui font, par exception, le pluriel en *als*. Il viendra certainement un jour où la géographie sera complètement séparée de l'histoire dans l'enseignement. Elle aura ses maîtres spéciaux ; elle aura aussi ses examinateurs particuliers et, pour bien répondre à ces géographes, les candidats à l'école de Saint-Cyr apprendront la géographie.

Ces critiques faites et ces réserves exprimées, il est évident que les examinateurs ne sont pas seuls responsables de l'état d'esprit que l'examen révèle chez les candidats. On voit clairement qu'ils s'efforcent d'obtenir autre chose que ce qu'on leur donne. Ils sont pour ainsi dire amenés par les candidats eux-mêmes à déserter les « idées générales », pour arriver à ces petites questions. Ils s'y résignent par charité, pour ne pas perdre leur homme, par équité aussi. Tel qui est resté muet devant une question de géographie générale, n'aurait pas tari s'il eût été interrogé sur le cours de l'Isère ; le refuser, ce serait une injustice ; il faut lui poser quelqu'une des questions qu'il attend. Les examinateurs, tout compte fait, s'acquittent du mieux qu'ils peuvent de leur besogne, une des plus terribles qu'il y ait parmi les besognes d'examinateurs, puisqu'ils doivent interroger un millier de candidats, et donner chaque jour, pendant près de trois mois, des séances de quatre heures d'interrogation.

*
* *

La cause du mal est-elle donc l'enseignement que reçoivent les candidats au collège? Si les examinateurs n'en sont point responsables, faudrait-il incriminer les professeurs? Mais il n'est pas de professeur, chargé de la classe de Saint-Cyr, qui ne se plaigne de cette charge et ne la considère comme la plus intolérable corvée de la carrière. J'en connais qui sont de très bons maîtres, jeunes, élevés aux bonnes méthodes ; ils donnent dans leurs autres classes un enseignement de l'histoire et de la géographie très libre, raisonné, intellectuel, et se croient forcés, dans la classe de Saint-Cyr, d'enseigner la nomenclature des faits historiques et géographiques.

Un ancien étudiant de Sorbonne, professeur d'histoire dans un lycée, m'écrivait dernièrement qu'il n'avait pu se résigner

à cette méthode : « J'ai douze élèves, dit-il, dans la classe préparatoire à Saint-Cyr. Je leur fait un cours aussi lucide qu'il est possible, sans me préoccuper de l'examen. Parlements, compagnies de commerce, organisation administrative, je définis tout cela, montrant le mécanisme, l'usage de ces institutions, comparant avec le présent. J'insiste avec acharnement, sachant bien que les élèves peuvent apprendre, par exemple, toutes les dates des conflits entre le Roi et le Parlement, sans savoir ce qu'est le Roi, ni ce qu'est le Parlement. J'opère de même en géographie. Après quoi, je renvoie les élèves à leurs manuels, et, pour m'assurer qu'ils n'abandonnent pas la méthode qui mène au succès dans l'examen, j'ai les interrogations de huitaine, où je les interroge comme on les interrogera. Les premiers temps, mes élèves croyaient, en m'entendant enseigner comme je faisais, que je ne savais ni l'histoire ni la géographie. J'ai réussi à leur montrer que je sais un peu l'une et l'autre, et à sauvegarder mon prestige auprès d'eux, tout en me refusant à reprendre les errements du passé. Je puis vous affirmer que ma leçon est suivie très attentivement, et que, si je fais faire une lecture, elle est écoutée de même. Je sais indirectement que mes élèves ont pris goût à ma méthode, et que la lecture de leurs manuels leur semble à présent moins pénible. Donc je crois avoir bataille gagnée. » Celui-là est un professeur hardi ; encore a-t-il soin de me dire qu'il n'aurait pas osé peut-être se risquer à suivre la bonne méthode, s'il avait eu un plus grand nombre d'élèves et moins disciplinés.

D'autres maîtres suivent les errements anciens, mais à leur corps défendant, et je pourrais citer des plaintes très vives, et les invitations qui me sont adressées de faire tous mes efforts pour affranchir l'enseignement de nos collèges d'une tâche ingrate et odieuse. Un d'eux m'écrit que, pour prémunir leurs élèves contre tous les hasards, les professeurs ne consentent pas à sacrifier un détail, et il conclut : « Ce résultat est déplorable. Nos candidats bourrent leur mémoire de noms, de dates, d'énumérations, de cotes d'altitude. Ce travail fastidieux les lasse et dégoûte à jamais de l'étude. »

Alors, les coupables, si ce ne sont ni les examinateurs, ni les professeurs, seraient-ce les élèves? Non, assurément.

Comment admettre que ces jeunes gens déterminent par eux-mêmes une méthode d'enseignement et d'examen, qui, d'ailleurs, leur impose de si rudes fatigues?

Mais alors, nous avons donc affaire à quelque puissance inconnue, à une force occulte malfaisante.

*
* *

La puissance inconnue, la force occulte malfaisante, qui agit à la fois sur les candidats, les professeurs et les examinateurs, c'est l'idée obscure et confuse que l'on se fait de l'examen d'histoire et de géographie pour l'École de Saint-Cyr.

Il y a deux façons de concevoir cet examen, ou bien comme un examen de culture générale historique et géographique, ou bien comme un examen spécial, technique, militaire.

Si je suis bien informé, l'examen avait surtout ce second caractère, il y a quelques années, avant les examinateurs actuels. Au moment où ceux-ci furent nommés, un nouveau programme fut rédigé, en tête duquel je lis une note que je reconnais bien, pour l'avoir écrite :

Le programme de l'examen d'histoire et de géographie a été rapproché, autant que possible, du programme d'enseignement des lycées, pour éviter que les candidats ne se croient obligés à se donner une préparation trop spéciale et nuisible par là même à leur éducation intellectuelle. Les candidats doivent, avant toutes choses, faire preuve de connaissances générales et réfléchies en histoire et en géographie. L'examen ne portera pas sur les menus détails de l'histoire des guerres. Pour éviter l'abus, en cette matière, le programme, dont le caractère est limitatif, désigne, pour l'histoire, les hommes de guerre et les actions militaires, et, pour la géographie, les régions stratégiques, qui doivent être l'objet d'une étude plus attentive. Partout ailleurs, ce sont les connaissances générales qui sont requises.

L'intention de cette instruction était visible : c'était d'engager l'examen dans une direction nouvelle ; la partie spéciale et technique était fortement réduite, mais il est arrivé que, par la force de la longue habitude, les vieux errements ont persisté. Bon gré mal gré, l'enseignement des lycées s'était adapté aux exigences connues de l'examen. L'état d'esprit des

candidats était déterminé. Alors l'addition de questions nouvelles, des « idées générales », n'a plus été qu'une surcharge à cet écrasant examen.

*
* *

Il faudrait donc, il faut absolument disjoindre et choisir, au lieu de demander tout à propos de tout, comme nous en avons la cruelle habitude.

Les candidats à Saint-Cyr sont bacheliers; ils ont appris comme les autres élèves l'histoire et la géographie générales. Mettons qu'ils en ont tiré la culture générale requise. Dressons pour eux un programme d'histoire militaire, de géographie militaire. En histoire, l'histoire de l'armée française : une courte introduction sur les périodes lointaines, pour arriver au plus vite à l'armée moderne; les transformations de cette armée depuis Louis XIV jusqu'à nos jours; la succession de toutes les façons d'être : recrutement, équipement, armement, tactique, stratégie; dans chaque période, une grande guerre caractéristique; dans chaque guerre, une grande bataille type. Avec cela des notions, venant par comparaison, sur les armées étrangères. En géographie, les frontières et les terrains classiques des guerres modernes.

Ce programme peut donner lieu à un très bel enseignement. L'histoire de l'armée et de la guerre, c'est un grand chapitre dans l'histoire de la civilisation; toutes les transformations que l'une et l'autre ont subies sont les conséquences du mouvement général des sociétés et de la science. Entre l'officier d'autrefois et celui d'aujourd'hui, entre le soldat d'autrefois et celui d'aujourd'hui, il y a la Révolution française; les moyens de la guerre ont été transformés du tout au tout par des découvertes scientifiques, et les idées sur la guerre, par tant de causes diverses et puissantes : la solidarité des intérêts internationaux, l'adoucissement des mœurs, le respect accru de la vie humaine, l'extension à tous du droit à la vie, l'obligation pour tous du service militaire. Bien savoir l'histoire de l'armée depuis Louis XIV, ce serait savoir vraiment beaucoup d'histoire. Et, dans ce cadre, combien de physionomies curieuses et grandes, et d'actions superbes? —

En géographie, l'étude des régions militaires serait intéressante et utile, comme l'est toujours une étude précise, dont l'esprit voit les limites et le fond.

Je suppose que ce programme plairait beaucoup aux candidats à l'École militaire, lesquels sont naturellement pressés d'entrer dans le métier, et aiment à vivre par anticipation dans les guerres et les batailles; mais il reste à savoir s'il n'est point de leur intérêt que leur éducation soit dirigée d'une tout autre manière.

*
* *

Si paradoxale que puisse paraître la proposition suivante elle est rigoureusement vraie : l'examen à l'entrée d'une école *spéciale* doit être un examen de culture *générale*.

D'abord, le collège ne peut donner utilement que la culture générale. Tous ces civils : professeurs, examinateurs, candidats (car ceux-ci sont encore des civils), qui font manœuvrer des armées au tableau noir, usurpent sur l'École de Saint-Cyr, sur l'École de guerre, sur toute la vie de l'officier. Professeurs, examinateurs se donnent une peine énorme et qui leur laisse assurément l'inquiétude de ne pas bien faire. J'ai passé par là, j'ai eu ma classe de candidats saint-cyriens que j'aimais beaucoup, parce qu'ils étaient laborieux, intelligents, vivants, et fiers d'être de futurs officiers. J'ai appris, pour les leur raconter, des campagnes et des batailles; j'ai gagné des victoires au tableau, mais je sentais bien que je ne tenais pas la raison des choses. Toute une éducation me manquait, à moi, qui entreprenais d'instruire les autres. Je me demandais ce qu'un officier penserait de moi, s'il m'entendait : et pourquoi ce n'étaient point des gens de guerre qui enseignaient l'histoire et la géographie militaires. Demeurons donc chacun dans notre métier; que nos professeurs et nos examinateurs restent des professeurs d'histoire et de géographie tout court. Que nos candidats à Saint-Cyr demeurent dans nos collèges des élèves comme les autres.

Des élèves meilleurs que les autres, s'il est possible, et plus pénétrés de culture générale. Au sortir du collège, ils entrent

dans une école spéciale : deux années les attendent d'un travail spécial en effet, et très rude; puis ce sera le régiment, où il faut aussi travailler dur aujourd'hui : pour les cavaliers, l'École de Saumur : pour tous, l'ambition d'entrer à l'École de guerre; l'École de guerre, pour les élus. Puis ce sera toute la vie sous une discipline, une vie à part nécessairement, avec un horizon particulier.

Il est indispensable que l'officier reçoive une pleine et large éducation, car son rôle est grand et difficile. Nul plus que lui n'a besoin de comprendre le temps où il vit, un temps étrange, où la guerre est attendue et où elle est exécrée; où elle éclatera demain peut-être, mais peut-être (beaucoup commencent à le dire) jamais; où l'esprit national, atteint dans tous les pays, mais très vigoureux encore, et véhément à la moindre occasion, impose aux citoyens le devoir militaire, pendant que l'esprit public tend à ruiner la discipline; où enfin la jeunesse entière, avec ses inégalités sociales, ses contrastes d'éducation et de mœurs, d'opinions et de croyances, se trouve pour un temps rassemblée sous les drapeaux. En de pareilles conditions, qu'il faut bien qu'il comprenne, l'officier ne peut être, ne doit pas être le même homme que son prédécesseur du temps de Louis XIV, ni même du temps de Napoléon Ier, ni même du temps de Napoléon III. Son autorité ne prend plus sa source dans une autorité publique déléguée par Dieu. Elle vient du « peuple français », personne vague ! Le Parlement, qui représente cette personne, honore l'armée à coup sûr; il ne lui refuse ni les millions, ni les grandes expressions de sympathie; mais le Parlement tout entier n'aime pas l'armée, et presque tout le Parlement la veut modeste, devant le président de la République, civil; devant le ministre de la guerre, civil; devant le ministre de la marine, civil. Les armes cèdent le pas à l'habit et à la redingote.

Contre tout cela, qui est l'inéluctable produit de l'histoire de nos siècles, l'armée ne peut rien. Et pourtant, jamais le rôle de l'officier ne fut plus considérable qu'aujourd'hui. Supposons l'idée de guerre écartée — c'est à mon avis une hypothèse mensongère et dangereuse — mais, supposons! Il reste que l'armée, avec le service militaire obligatoire, est une

école de la nation, mise à l'entrée de la vie. Ce qu'on y peut apprendre, — ah! c'est beaucoup! — c'est la discipline, l'ordre, l'exactitude au devoir; c'est, par le culte des souvenirs glorieux ou pénibles, l'esprit de sacrifice, le sacrifice à une idée et à un sentiment. Mais l'armée est cette école, si nécessaire, à condition que l'officier connaisse son temps, les mœurs, les hommes, et ses devoirs d'aujourd'hui dont ses prédécesseurs n'avaient pas à se soucier. Un des plus grands malheurs qui puissent arriver à la France, ce serait que l'officier s'isolât de la nation, au moment où c'est la nation qui est l'armée.

*
* *

Quelque envie que j'éprouve d'étendre ces considérations et d'en démontrer la justesse, il faut revenir à mon propos. Ne séparons pas le candidat à Saint-Cyr de ses camarades. Laissons-le, le plus longtemps possible, dans l'éducation commune. Point de programme spécial pour lui, mais le programme de tout le monde; point de culture particulière, mais la culture générale.

L'histoire et la géographie, exactement comprises, sont de bons instruments de culture générale. La géographie, c'est l'étude de l'ordre du monde. Par l'enseignement de la géographie, l'élève doit apprendre à relier les faits les uns aux autres suivant une méthode, et à les expliquer les uns par les autres. Un jeune homme ne sait pas sa géographie, s'il reste court après la question : « Pourquoi y a-t-il des deltas dans la Méditerranée et des estuaires dans l'Océan? » Il ne sait pas sa géographie, si les montagnes, les fleuves, les ports, les faits économiques lui apparaissent distincts les uns des autres, comme des catégories de noms, classés selon une géométrie de lignes fictives. La nature ne fait pas de sauts d'un phénomène à un autre; tous les phénomènes sont reliés par elle et en elle : voir ces liens, c'est comprendre la vie universelle, et, dans ce cadre immense, la nôtre. Et c'est ainsi que la géographie, bien autrement que l'art de faire parler le roi Laïus, est un instrument de culture générale.

De même, l'histoire, — mais à condition qu'on sache

l'enseigner, c'est-à-dire définir toujours, caractériser et montrer toujours, après avoir choisi, par réflexion, les objets d'enseignement, lesquels ne sont pas si nombreux. Il faut que l'imagination de l'écolier voie chacun des objets nettement, comme, par exemple, le roi et la royauté au temps de Louis XIV et le roi et la royauté au temps de Louis-Philippe, ou Condé à Rocroi et Napoléon à Austerlitz, afin que le jugement, comparant ces images, note la différence entre les temps. Si nous ne pouvons dire qu'ici les phénomènes soient fatalement liés les uns aux autres comme en géographie, il est à tout le moins certain qu'ils sont successifs : voir cette suite, c'est voir d'où l'on vient, où l'on est. Et cela encore, c'est de la culture générale assurément.

*
* *

En tout cas, il faut choisir entre les deux conceptions de l'examen, et ne plus confondre l'une et l'autre dans cette mixture indéfinissable et laide.

Représentez-vous donc l'état d'esprit d'un candidat qui doit savoir que le duc de Longueville a été tué au passage du Rhin, et qu'il était le neveu de Condé; les noms des bras du Rhin et des défilés de l'Argonne; ce qu'a fait Lannes à Friedland, quelle était la position de Poniatowski à Borodino; les noms des cinq directeurs avant le 18 brumaire : ce que vaut *Mélite* de Corneille; quelle est la forteresse située entre Fort-Barrau et Chamoux; les embranchements de chemins de fer de Nantes à Toulouse; le nom de la station où se fait la visite de la douane entre la Hollande et l'Allemagne, et des milliers de pareils détails, pris dans trois siècles d'histoire et dans la géographie universelle. Certainement, n'est-ce pas? il ne saura pas toutes ces choses, ni lui, ni personne, ni même l'examinateur. Mais il en apprendra le plus qu'il pourra par le travail sans relâche, dont je parlais tout à l'heure, par le travail sans charmes, à dégoûter du travail pour toujours. Or l'histoire et la géographie ne sont qu'une partie de l'examen, et le candidat a dix-huit ans. *Nous n'avons pas le droit* de donner à la vie un pareil printemps fait pour stériliser la vie.

*
* *

Mais voici un argument contre nous, et qui a l'air très redoutable. On dit : il s'agit ici d'un concours : nous avons à classer un nombre énorme de candidats ; plus les candidats sont nombreux, plus l'examen devient minutieux et difficile, par la force des choses : il faut donc arriver à différencier exactement ces candidats les uns des autres ; un concours exige une justice très précise.

D'abord, cette justice précise est impossible. Il demeure quantité de hasard dans l'examen, et le hasard est injuste. Puis aucun examinateur ne peut croire qu'il juge exactement avec la même mesure mille candidats, qu'il est le même juge le premier jour que le quatre-vingt-dixième, au premier quart d'heure d'une séance et au dernier. N'aspirons donc pas à la perfection de l'examen, nous ne l'atteindrons jamais. Mais il faudrait voir si vraiment la superaddition de détails comme ceux que nous avons vus donne le moyen d'un jugement valable. Admettons deux candidats de même force, et qu'il faille mettre l'un avant l'autre. Est-ce que ce sera une marque de supériorité pour l'un, de savoir que le comte d'Artois était veuf, pendant que l'autre croira qu'il était célibataire? Mais vous pourriez trouver cent moyens meilleurs de distinguer ces deux égaux ; j'aimerais mieux les faire jouer au bouchon : ce jeu exige la sûreté du coup d'œil et de la main, qualité très utile à un militaire.

S'il était vrai qu'il faut charger et surcharger les concours à mesure que monte le nombre des candidats, il faudrait désespérer de l'éducation intellectuelle de notre jeunesse. Cette question des concours préoccupe tous ceux qui savent ce qu'est l'intelligence et quel respect lui est dû. Je me souviens d'une conversation que j'eus à ce sujet avec M. Renan. Il me disait « que toute sa vie intellectuelle provenait de la liberté qui avait été laissée à son intelligence pendant sa jeunesse, et que sans doute il aurait été... s'il s'était préparé à l'École... » Je supprime le mot et le nom de l'École, pour n'offenser personne. Et M. Renan disait tous les effets des concours, comment, par leur faute, l'esprit perd toute spon-

tanéité, et l'appétit, et les couleurs. « Mais quel remède? me demandait-il. Quel remède? » — En souriant, je répondis : « Peut-être le tirage au sort entre les candidats. — Mais oui, reprit-il : pourquoi pas? Devant une telle absurdité, le sort reprend ses droits. »

Pour parler sérieusement, il n'est nécessaire ni d'ajouter des matières à un concours, ni de descendre aux plus petits et inutiles détails de chacune d'elles pour que le jugement soit possible entre les concurrents. Les degrés dans la faculté de comprendre s'aperçoivent aussi bien que les degrés dans la faculté de se souvenir. Et l'intelligence, la réflexion et la méthode sont meilleurs garants de la valeur d'un homme que sa mémoire.

Au reste, ces idées n'auraient pas même besoin d'être exposées, s'il était d'usage dans notre pays de réfléchir sur les fins et les moyens de l'éducation intellectuelle. Mais nous ne daignons; ce serait de la pédagogie, et quand les hommes d'esprit ont dit ce mot-là, ils rient bêtement. Ce préjugé absurde contre la science de l'éducation nous empêche de percevoir les fruits que notre pays était en droit d'attendre, après avoir dépensé tant d'argent pour ses écoles. Il est cause, ce préjugé, que la désillusion succède à l'espérance, et le scepticisme à cette foi en l'école qui fut un moment si vive et qui faisait du bien.

ERNEST LAVISSE

PAYSAGES

ET

MŒURS DE TOSCANE

« L'acqua che tocchi dei fiumi è l'ultima di quella che andò e la prima di quella che viene. Così il tempo presente. »

LEONARDO DA VINCI.

L'eau qu'on touche dans un fleuve est la dernière de celle qui s'écoule et la première de celle qui arrive. Ainsi le temps présent.

Il n'est pas la même heure en Italie qu'en France. Quand de tous les campaniles sonne, avec le couchant du soleil, l'*Ave Maria* du soir, le jour qui s'achève atteint sa vingt-quatrième heure et un autre jour commence, dont la première heure se lève avec la nuit! Il semble bien, en effet, qu'il est ici à la fois et plus tôt et plus tard. Mais sûrement l'heure est autre.

Massimo d'Azeglio, dans ses *Mémoires*, raconte qu'au temps de sa jeunesse les Romains avaient pour habitude d'aller dans le monde toujours trois heures après l'*Ave Maria*, sans s'occuper du changement apporté par les saisons à l'heure réelle : au moment actuel, pour bien des choses, c'est encore l'heure de l'*Ave Maria* qui fait la règle, et ce n'est point du tout l'heure moderne.

*
* *

Cette terre est vieille, mais de la vieillesse immortelle des dieux qu'elle abrite ; le sol est encore fumant, rien n'a rompu

la tradition du passé, il existe, présent et militant même pour le menu du peuple; et cette communion continuelle avec le passé imprime à la vie moderne un caractère tout particulier et comme une autre signification. Aussi, il est impossible de rien comprendre ni de rien voir de l'Italie d'aujourd'hui si on ne connaît l'Italie d'autrefois. Il ne faut pas oublier combien longue et ancienne est ici la tradition humaine : le vieux chroniqueur Villani, qui, au XIVe siècle, écrivait l'histoire d'une façon si délicieuse et si personnelle, a soin de nous apprendre que Fiesole fut le premier lieu d'Europe où s'établirent les petits-fils de Japhet ; et il abonde en détails sur le roi Attalante, qui, à la sortie de la tour de Babel, s'en vint, sur les conseils de son astrologue Apollino, fonder une ville sur cette colline, au-dessus de laquelle brillent les constellations les plus propices aux mortels, de sorte que les habitants de cet heureux site naissent avec plus d'allégresse et de force naturelle qu'en aucun lieu du monde. Cette sorte de filiation directe avec Enée fait une race plus claire, si l'on peut s'exprimer ainsi, n'ayant jamais connu les obscurités des temps primitifs des races du Nord.

La terre toscane est donc de justice la première qu'il faut étudier en Italie. L'homme ici paraît se rapprocher beaucoup plus du type réel et naturel de l'humanité, voluptueux et plutôt cruel : la civilisation semble ne l'avoir pas encore déformé, et on est frappé partout de la joie de vivre qui se lit dans les yeux; le goût de la vie est encore incorrompu, et c'est peut-être pour l'individu le don suprême.

Il n'est pas question ici de chercher ce qui fait les États puissants et prospères; j'ai idée que la nature, cette grande dévorante, ne s'en soucie pas; elle veut seulement que ses enfants vivent et accomplissent avec joie les actes qu'elle ordonne. Dans les pays du Nord, l'amour devient de plus en plus une chose triste; à mesure que nous atteignons une espèce de lucidité maladive, le fait de s'unir à une autre créature, celui de transmettre la vie, cesse d'être l'impulsion suprême de l'homme, qui lui donne dans la joie le plein sentiment de lui-même et de sa force.

*
* *

Il ne paraît pas ici que la vie ait très sensiblement changé depuis cinq cents ans; l'armature qui soutient l'édifice social est encore intacte: et tout le courant de l'existence en reçoit l'empreinte.

Physiquement, chez l'homme du moins, la race est plutôt contemporaine de celle du XVIe et du XVIIe siècle. Si, en France, on compare les portraits de cette époque aux hommes qui nous entourent, on constatera aussitôt l'immense modification advenue dans l'apparence extérieure : la race, lourde d'aspect, aux visages ronds, aux corps disposés à l'embonpoint, était modifiée dès le siècle dernier, et ce siècle-ci a vu l'avènement d'un type tout autre. Ici, au contraire, on retrouve continuellement dans les rues les corps et les visages que reproduisent les anciennes fresques et les anciennes statues: la tête ronde, les gros yeux, les barbes luisantes, les ovales courts, les structures lourdes. Le long effort du passé pour maintenir en faisceaux intacts les classes et les castes fait qu'il semble même s'être conservé l'aspect extérieur particulier à chacune d'elles.

*
* *

Un massif chanoine, que je voyais l'autre matin sur les marches du dôme, représente le type même de ce cardinal qu'on voit au Pitti, magnifique et monstrueux dans son embonpoint énorme, avec un visage fin et sensuel : et voici un moine, le visage glabre, la tête en poire, la bouche large, les épaules hautes, le corps châtié, qui a son portrait sur les fresques de Santa-Maria-Nuova, peintes il y a six cents ans. Quand, le vendredi, sur la place de la Signoria, on circule au milieu des métayers venus de tous côtés, il est curieux d'observer combien peu de visages ont la moindre ressemblance avec les animaux : les traits, sans être beaux, sont nets et creusés, les figures ont une certaine noblesse inconsciente, beaucoup de ces hommes de la campagne, surtout parmi les vieux, se rapprochent du type que nous appelons par convention le

type sacerdotal, et qui est souvent celui des races simples, par exemple de nos Bretons.

C'est qu'en vérité l'homme intérieur est resté très sensiblement le même, et continue à vivre avec une certaine lenteur. L'ambiance, qui influe si fort sur l'être humain, a retenu ici le caractère du passé, car l'Église a tout imprégné, âmes et mœurs : l'Italien a été fait par elle, et, n'envisageât-on l'Église que comme le système politique le plus achevé, ou comme l'école de philosophie la plus élevée, étudier son influence n'est pas moins d'un intérêt profond ; les Églises abondent dans les villes italiennes ; dômes vastes et magnifiques, chapelles closes, ardentes d'or et de peintures, et c'est là un fait non pas seulement matériel, mais d'une importance morale capitale. Il n'y a qu'à entrer dans ces Églises, y demeurer un peu, pour se rendre compte qu'en Italie, sous quelque régime que ce soit, par le fait de l'action catholique toujours militante, a existé et existe la plus admirable des démocraties, en même temps que la plus puissante des aristocraties. Le pauvre, l'humble, la femme ignorante ont dans l'Église la véritable maison commune, celle où ils peuvent venir penser en paix et se reprendre à vivre. Le côté le plus cruel peut-être de notre existence moderne, telle que l'a façonnée la lutte féroce pour la vie, est l'absence de trêve et de pause ! Les grands maîtres de la vie spirituelle, qui étaient des sociologues de premier ordre, ont compris l'impérieuse nécessité pour la créature fatiguée de fuir quelquefois ses proches, de se recueillir et de se taire, de s'appartenir dans une solitude qui, en se remplissant de la pensée d'une présence occulte et bienfaisante, devient consolante. Pour moi, j'avoue que je ne sais ce que signifie le mot de « superstition », ni où elle commence, ni où elle finit ; le culte le plus dépouillé de formes extérieures me paraît tout aussi entaché de superstition (en ce qu'elle est crainte et respect d'un être invisible) que la plus matérielle et la plus humble des manifestations de piété d'une paysanne italienne ; et le culte en esprit et en vérité me semble précisément celui que rendent ici les pauvres et les ignorants.

Ce qui frappe d'abord et avant tout dans les églises ita-

liennes, c'est l'extraordinaire liberté de chacun, non pas liberté dans le sens de licence, mais dans celui qui réserve l'initiative personnelle entière. Chacun prie ou se recueille à sa guise, sans se soucier du voisin; l'intention chez tous, très certainement, est de s'unir par la présence au mystérieux sacrifice qui s'offre à l'autel; mais l'église est aussi un lieu de repos, où, au milieu des suggestions des choses d'art, du noble déploiement des offices, les humbles et les simples viennent chercher une halte. Cet acte seul, ne durât-il qu'un quart d'heure, ne fût-il accompagné d'aucune autre méditation intérieure, distingue déjà sensiblement l'homme de la brute.

On ne peut, je crois, exagérer l'importance sociale qu'il existe un lieu ouvert, et fréquenté par tous, où, sans effort d'un côté, ni condescendance de l'autre (ce qui est l'humiliation suprême), les hommes entre eux se trouvent réunis sur un pied d'une entière égalité : le pauvre se tient au premier rang et son attitude ne marque ni gêne ni respect de son voisin quel qu'il soit, — il est chez lui. Les églises italiennes ne connaissent heureusement pas les arrangements de chaises et de prie-Dieu, ni de barrières bien défendues; les grandes nefs vides sont à tous, et pour moi le spectacle d'une messe dans une église italienne est d'un intérêt puissant. Il y a là des personnes de tous les âges et de toutes les classes, beaucoup de vieux, heureusement extasiés, s'appuyant aux balustres des autels, des femmes à genoux se pressant autour du prêtre et le touchant presque; les gens du peuple sont mêlés à la petite bourgeoisie prospère et bien vêtue. Personne ne se croit appelé à se donner un air spécial, les figures conservent leur expression naturelle, ou bien prennent tout simplement celle d'une méditation tranquille: il y a des attitudes de prière d'une simplicité et d'une sincérité indiscutable, des agenouillements d'une humilité réelle, mais tout cela sans façon, pour ainsi dire; l'extrême bon sens de cette race lui a fait comprendre que le meilleur hommage qu'on puisse rendre au Créateur n'était peut-être pas celui d'une attitude de convention. Les gens se reconnaissent et s'abordent avec un sourire. Il me semble qu'il y a là une entente de la prière extrê-

nement supérieure à celle qui en fait un acte de contrainte pour soi-même, en même temps que de presque hostilité vis-à-vis du prochain. En présence de ces assemblées de fidèles, il est impossible de se défendre d'une réflexion qui, au premier abord, peut paraître paradoxale : c'est que la *liberté de conscience* a engendré le formalisme. Les sectes dissidentes protestantes sont arrivées à l'extrême limite de l'intolérance et des contraintes extérieures, tandis que la liberté est au contraire avec ceux qui ont accepté un dogme formulé, l'ont adapté à leur personnalité comme un vêtement toujours porté et auquel on ne pense plus.

*
* *

Plus on voit ce peuple de près et intimement, plus on reste convaincu qu'il est demeuré intangible dans son essence, tout plein des mêmes passions qui agitaient ses ancêtres, et que les modifications apportées par le temps sont surtout superficielles. On sait la prise et la force des factions dans les anciennes républiques, l'ardeur furieuse avec laquelle le peuple s'y jetait, besoin de lutte sociale qui était sa vie même. Ces instincts se réveillent à la moindre provocation En voici un exemple. Il y a quelques années on procédait à l'achèvement du dôme; deux ordres d'ornementation : l'un dénommé Basilicate, l'autre Tricospidale, furent proposés et soumis au choix des citoyens, et, aussitôt, la ville se divisa violemment en partis rivaux, on s'abordait en se demandant auquel on appartenait, le sujet absorbait les entretiens, et, certes, il aurait fallu peu de chose pour que *Basilicati* et *Tricospidali* n'en vinssent aux mains. Le Florentin du xve siècle ne revit-il pas là tout entier dans ce simple épisode d'une restauration architecturale?

Avec une race aussi impressionnable que celle-ci, le refuge et le calme de l'Église sont d'une utilité pratique indiscutable; on se rend compte de ce que devaient être ces asiles de paix, dans les temps agités où la guerre civile se pressait souvent dans les rues; le jour, c'est le repos et le silence; le soir, à l'heure de l'*Ave Maria*, tout est douceur et mystère, et de toutes ces choses l'âme a un infini besoin.

On ne connaît vraiment une créature humaine que dans la souffrance et la douleur : alors le véritable visage se découvre : de même, peut-être, pour étudier une race vaut-il mieux commencer par essayer de comprendre ce que sont ses pauvres et ses humbles d'esprit. Pour qui observe sans préventions ce peuple toscan, une des choses qui étonne et qui va peut-être plus à l'encontre des idées préconçues est la totale absence d'obséquiosité qui le distingue. Il faut avoir vu l'Angleterre et le nord de l'Allemagne pour savoir ce qu'est l'obséquiosité des inférieurs, et quelles formes multiples elle peut prendre. Ici, dans ce milieu si singulièrement identique à lui-même, elle n'existe pas : en cela et en tant d'autres choses encore vivantes, l'héritage viril des vieilles communes guelfes a laissé sa marque. Cosme de Médicis, « père de la patrie », dont le souvenir ici est encore si présent, procédant au dénombrement des siens, compte tant de *bocche di casa* : maîtres et serviteurs sont confondus ; chacun, il semble, faisait partie d'un ensemble, et cet ensemble laissait une place à chacun. Selon la définition de l'historien anglais Froude, chaque homme devait occuper sa place et n'était pas libre de faire autrement. Hier encore, toutes les anciennes institutions sociales étaient debout, et, en les déblayant pour en substituer d'autres, on n'en a pu effacer les traces : les résultats moraux qui en découlaient sont demeurés, et les institutions nouvelles en ont été pénétrées et modifiées.

*
* *

Je ne suis pas tout à fait certain que les lois équitables et justes amènent toujours le meilleur résultat au point de vue du gain et de la prospérité d'un pays ; d'autres lois secrètes régissent ces choses, mais, au moment où la question sociale prime toutes les autres, où la répartition plus équitable des biens de la terre s'impose comme un problème brûlant, il n'est pas indifférent d'étudier de près comment, il y a six cents ans, cette question avait été résolue ici, et comment cette solution s'adapte aujourd'hui à notre vie moderne.

La *mezzeria* (métayage) toscane est demeurée ce qu'elle était au XIVe siècle, et paraît, dans son ensemble, se rapprocher,

autant que l'imperfection humaine le permet, d'une égale justice.

On peut bien penser qu'il n'est pas indifférent d'être né dans un de ces palais magnifiques qui subsistent encore intacts dans les villes italiennes, d'y avoir été élevé, de se sentir relié si directement à la vie des siècles écoulés. Ce serait une grande erreur que de regarder la noblesse en tant que caste comme une chose évanouie; elle existe encore très forte, mais une sorte de sagesse, fruit d'une civilisation avancée, a corrigé dans sa forme les excès qui pouvaient résulter de cette supériorité d'une partie de la nation sur l'autre. Je regardais dernièrement, sur la voûte du vestibule d'une de ces belles villas si nombreuses dans cette Toscane fertile, la représentation de cette même habitation peinte il y a trois cents ans par un élève de Raphaël; l'extérieur est à peine changé, et l'on peut tout autant ajouter que les relations qui existent entre le propriétaire d'aujourd'hui et ses paysans sont exactement les mêmes qu'elles étaient alors.

Dans cette terre féconde, où abondent le blé, l'huile et le vin, la propriété rurale ne revêt jamais cet aspect presque stérile dans un certain sens, qui provient de l'extension immodérée de parcs uniquement disposés pour l'agrément.

La part faite à la culture de luxe est restreinte; le mot italien *ameno*, dont les anciens écrivains caractérisent souvent les villas, convient admirablement à en rendre l'aspect vraiment plaisant, doux et riant; et pour moi, j'aime infiniment cette familiarité du champ proche de la maison du maître. Car la première condition essentielle pour que la *mezzeria* donne son maximum d'avantages moraux et matériels est la présence du propriétaire sur sa terre, le lien qui l'unit à ses métayers est vraiment un lien familial : protection d'un côté, respect de l'autre, les intérêts sont identiques; tout en attribuant à chacun, selon sa force et sa capacité, sa part de responsabilité et de risques.

Le baron Ricasoli, qui était un très noble esprit, disait « que lorsqu'il se trouvait parmi ses métayers, il se sentait un homme libre au milieu d'autres hommes libres ». En effet, l'association qui unit le propriétaire et le métayer est une société d'égaux : l'un donne la terre, l'autre le labeur, et tout se partage. Jusqu'à ces derniers temps, il n'existait aucun contrat

écrit. Tout était verbal, tout était basé sur une bonne foi réciproque, et néanmoins, avec ces contrats libres, il y a certains *poderi*[1] occupés par les mêmes familles depuis le XIVe siècle, et en général ils se transmettent comme un héritage.

Toutes les charges matérielles incombent au maître; il entretient les *poderi*, il paie les impôts, il achète les bestiaux, il fournit les instruments de travail et les chariots, il pare à toutes les éventualités : mais sa responsabilité s'étend encore au delà de ces charges déjà lourdes : le droit de vivre est reconnu par une loi non écrite, mais toujours observée comme un droit sacré : la famille du métayer *doit*, coûte que coûte, être pourvue du nécessaire; si, par suite de mauvaises années, ce nécessaire manque, le maître est tenu à des avances d'argent sans intérêts. Il est vrai que, pendant les années prospères, le métayer laisse presque toujours une somme à lui entre les mains du maître, et n'en reçoit pas non plus d'intérêts ; par le fait, la position du métayer est très supérieure à celle du maître, lequel n'a que la moitié de tous les profits et de beaucoup la part la plus hasardeuse et la plus lourde à porter. L'honnêteté et la confiance sont le fond même des rapports entre le propriétaire et ses métayers, et il est de l'intérêt du métayer de ne point trahir cette confiance, car il s'expose à perdre son *podere*, le contrat qui le lui cède étant révocable chaque année : mais il est également de l'intérêt du maître de bien choisir ses métayers et de les garder; des liens s'établissent qui se continuent de génération en génération, il se forme une sorte d'égalité entre le maître et le serviteur; et on a vu des métayers tutoyant leur maître, représentant d'une des plus illustres maisons toscanes.

Une fois en possession, les métayers ont une position qui ne cède en rien en dignité et en importance à celle de n'importe quel fermier libre, et c'est l'organisation particulière de la famille du métayer qui est le trait saillant de l'institution en Toscane, et la distingue d'autres qui lui ressemblent.

Le métayer en chef s'appelle *capoccia* et son rôle a toute la grandeur de la paternité antique. Seul, il est le maître et régit d'une façon absolue; il est de son avantage de pouvoir

1. *Podere*, ferme-terre.

se passer de bras salariés qui seraient à sa charge, et, par conséquent, une famille nombreuse est pour lui un profit et un bienfait; mais ses fils, arrivés à l'âge d'homme, et même mariés, ne reçoivent de lui que le logement, la nourriture et les vêtements : toute somme d'argent, quelle qu'elle soit, doit être rapportée au *capoccia*, dont l'autorité n'est jamais discutée. Le soin de la nourriture appartient à la *massaia*, qui est pour les femmes ce que le *capoccia* est pour les hommes; c'est elle qui reçoit le gain des femmes et donne à ses filles et à ses brus ce qu'elle croit bon. *Capoccia* et *massaia* sont les pierres angulaires de la *mezzeria*; néanmoins il n'est pas obligatoire que le père ou la mère de famille soient invariablement *capoccia* ou *massaia*, ils sont choisis et nommés par le maître seul, qui prend ceux qu'il juge le plus aptes à en remplir l'emploi. Il arrive, par exemple, que le père devenant vieux, un fils est nommé *capoccia*, et souvent ce ne sera pas l'aîné : parfois une belle-fille sera préférée pour *massaia* ayant plus d'ordre ou d'entente que la femme du *capoccia*, et tout cela est accepté sans murmure ni difficulté; l'obéissance se transfert à celui qui commande.

Mais avec les responsabilités se développent les meilleures qualités protectrices et familiales; le paysan s'attache passionnément à la terre qu'il cultive et fait tous les sacrifices, pour que le *podere* demeure dans la famille. Obéissant au même esprit qui vouait autrefois les cadets au célibat (chaque *podere* ne pouvant nourrir qu'un certain nombre de personnes), il arrive que les frères, sauf un seul, renoncent à se marier. Aujourd'hui les propriétaires découragent cette coutume pour des raisons de moralité faciles à apprécier; car le patronage du maître est non seulement matériel, mais moral, et il est de toute importance qu'il l'exerce consciencieusement. Un maître intelligent, en allant au-devant des besoins de ses métayers, en veillant à leur bien-être, en les plaçant dans des conditions d'existence qui leur permettent de donner leur maximum d'effort, voit s'accroître la valeur de ses terres et augmenter ses revenus, sans jamais avoir à penser que sa prospérité est faite de la souffrance de ceux qui fécondent sa terre; car, au contraire, elle témoigne de la leur, et le labeur, garanti contre

les risques indépendants de la volonté du travailleur, apparaît ce qu'il est en effet, purement rémunérateur.

Le métayer se rend compte que l'intervention du maître est toujours dans l'intérêt mutuel, et aucun esprit d'hostilité systématique ne peut exister entre eux : au lieu de regimber contre les conseils, le métayer les accueille volontiers, d'autant qu'il n'a pas de risque à courir, et que de plus il est rémunéré pour tout travail extraordinaire, les intérêts de la culture en elle-même sont donc sauvegardés. Un même propriétaire possédera peut-être vingt ou trente *poderi* formant un magnifique ensemble de propriété rurale, et cependant, par son organisation spéciale, elle conciliera les avantages de la grande propriété avec les bienfaits de la petite culture. Tous ces *poderi* sont dispersés dans le périmètre de la *bandita* dont l'étendue est indiquée par, de loin en loin, un poteau, portant le nom du possesseur, dont l'écusson, peint en couleurs claires, s'étale aux façades des *poderi*.

*
* *

Voici, au flanc de la colline couverte d'oliviers et de châtaigniers, une maison blanche à un étage ; c'est un *podere*, choisi au hasard, et qui répond simplement à une bonne moyenne. Le *capoccia*, un vieux, très vert, est venu au-devant du maître : celui-ci, jeune encore, avec ce je ne sais quoi d'assuré que donne l'habitude du commandement, dès l'adolescence point familier, point hautain non plus ; les hommes l'entourent, le saluent avec respect, mais sans la moindre servilité, et se mettent à s'entretenir avec lui librement, dignement : — *nostro conte* ; — il est leur, comme ils sont siens, car aussi longtemps qu'ils veulent demeurer dans son *podere*, ils ne peuvent ni se marier ni accomplir aucun acte important sans son consentement. La *massaia*, une grande belle femme qui a dépassé la cinquantaine, le mouchoir de couleur sur ses cheveux épais, qui commencent à grisonner, invite à son tour la *padrona* à entrer et lui offre une chaise. On se tient debout pour causer avec elle. La pièce, où l'on pénètre de plain-pied, est la cuisine : dans la vaste cheminée flambe un grand feu sur lequel bout l'eau dans la crémaillère, car on coule

une lessive; le sol est carrelé. Il y a un buffet et beaucoup d'ustensiles de terre rangés en bon ordre, une table dans un coin, mais seulement comme débarras, car ce n'est pas dans cette pièce que l'on mange. Ce détail a une vraie portée, il me semble.

Ces paysans toscans sont des êtres civilisés; chez eux la cupidité du paysan doit exister comme partout, mais se manifeste d'une manière différente. Les hommes ont bonne mine, sans bassesse, et leurs mains n'ont pas l'aspect rapace et féroce de celles du paysan. Ils parlent bien, une langue polie, souvent charmante, et, plus on s'éloigne des villes, plus on trouve en eux des façons courtoises et avenantes. Ceux-ci font avec plaisirs les honneurs de leur *podere*. Je passe dans la salle où ils prennent leurs repas; la table s'allonge entre deux bancs de bois; le fond de la pièce, surélevée de la hauteur d'une marche, est occupé par les énormes outres de terre remplies d'huile. Dans une huche fermée se conservent la farine, le pain et la polenta. Comme le sens le plus exact des besoins réels préside à la répartition des profits entre le métayer et le propriétaire, ils échangent en nature ce que l'un a en trop et l'autre en moins: beaucoup de métayers (celui chez qui nous nous trouvons par exemple) renoncent à une part de leur huile, et reçoivent le pain. Ils nous offrent de goûter à la polenta (faite avec la farine de maïs), et tout aussitôt, sans avoir recours à aucune réserve spéciale, mais prenant ce qu'elle trouve sous la main, la bru, une belle créature brune et forte apporte une assiette d'excellente faïence, une serviette de bonne toile, et place à côté une cuiller et une fourchette qui, à mon sens, disent à eux seuls à quel genre de civilisation, à la fois primitive et avancée, nous avons affaire. Cette cuiller, qui est le modèle d'usage courant, est de la plus jolie forme possible, point trop creuse, un peu arrondie du bout; fabriquée d'un métal brillant qui figure le cuivre: la fourchette est légère, le manche carré, les quatre dents écartées comme celles d'une fourche. Ce sont là des objets, dont la forme grossière ou triste, ou encore l'absence, témoignent d'une certaine abjection morale: et il faut voir dans notre Bourgogne ce que sont ces choses chez des paysans qui possèdent cinquante ou soixante mille francs de terre!

Le métayer toscan se nourrit bien; il a sa récolte de châtaignes, ses olives, sa vigne, sa polenta, ses fruits et ses légumes: il mange de la viande une ou deux fois par semaine; ses lapins sont à lui sans partage. Presque tous élèvent des cochons, et ils ne doivent au maître que l'offrande volontaire d'un jambon; les jeunes ménages ont des pigeons, c'est là leur part particulière.

Malgré la subordination familiale, ou peut-être à cause de cette subordination, les rapports de famille sont bons en général, et on se dispute rarement; la vieille mère surtout est considérée, on aime aussi les enfants, c'est la femme qui est la plus durement traitée, et à qui incombe les besognes les plus fatigantes.

Sur l'ordre de la *massaia*, la bru nous montre le chemin pour visiter les chambres du *podere*. En haut du petit escalier, on débouche dans une pièce claire, sorte de centre de l'habitation, où un grand métier à tisser est monté; c'est là que se fait la toile des draps et des vêtements; il n'en manque point apparemment, car il y en a une quantité de fraîchement lavés jetée sur la rampe de l'escalier. Mais la véritable surprise est dans les chambres; la première dans laquelle on me fait entrer est celle du *capoccia* et de la *massaia;* les murs en sont blancs et nets, et c'est aux soins du maître qu'on le doit. La fenêtre est ouverte; le lit, un lit de sangle très long et *très large*, est fourni d'une épaisse paillasse, d'un beau matelas, le tout recouvert d'une *toile blanche*. Ce lit, sans couvre-lit, laisse voir ses draps et ses oreillers les plus propres, et les plus confortables du monde; bien garni, bien pourvu, c'est là le lit d'êtres humains qui se respectent. Une commode avec de petits accessoires la garnissant, quelques chaises et une toilette en fer avec sa cuvette recouverte d'une longue serviette à franges; et, à terre, rempli d'eau un petit cruchon à panses arrondies, avec un goulot comme dans les vases antiques, complètent l'ameublement. Au delà est la chambre du jeune ménage, avec un lit tout aussi beau, et, à côté, le berceau qui a la façon d'un énorme panier muni de son anse: tout comme les grands lits, il est bien pourvu de couvertures propres et chaudes. Il y a encore trois chambres occupées par les deux fils célibataires, une vieille femme et

une jeune fille qui font partie de la famille. Tous se trouvent logés dans les conditions les plus favorables à leur santé, à leur moralité, et au développement de leur propre dignité. J'insiste beaucoup sur cette netteté et cette propreté des *poderi*, car ce n'est nullement une exception : j'en visite d'autres, peut-être mieux tenus encore, avec des étables irréprochables, abritant de belles bêtes propres, sur leur litière de feuilles mortes, sans une souillure sur leur robe claire.

*
* *

Il ne faut pas perdre de vue que la *mezzeria* donne à un propriétaire intelligent la possibilité de discerner les capacités personnelles de ses paysans, et d'en profiter. Ainsi tel métayer réussit mieux l'élevage des bestiaux, le maître fournit les fonds pour en acheter au moment voulu, et bénéficie de la plus-value que des soins éclairés leur fait atteindre ; un autre métayer s'entend spécialement à cultiver les fruits, on lui donne un *podere* où cette culture prédomine.

Il est évident qu'il est impossible, même au propriétaire le plus pénétré de ses responsabilités, de n'avoir que des rapports directs avec ses métayers ; l'intermédiaire est le *fattore*, c'est lui qui est l'équivalent du régisseur, lui qui reçoit les comptes des métayers et les transmet au maître : mais un maître vigilant est en rapports journaliers avec son *fattore* : l'important pour le bien de tous est que celui-ci demeure un intermédiaire et ne devienne pas autre chose.

D'anciens usages renouvellent et cimentent les liens qui existent entre maître et serviteur. Chaque année, au mois d'octobre, toutes les *massaie* viennent « reconnaître » la maîtresse, celle qui, de fait, est la *massaia en chef :* chacune apporte en cadeau deux poules, et reçoit un mouchoir ; elles profitent de l'occasion pour causer, raconter leurs griefs, se plaindre de leurs brus, enfin intéresser la *signora padrona illustrissima* à leurs affaires familiales. Quand une nouvelle épouse arrive dans un *podere*, elle vient également se présenter à la *padrona*, à qui elle offre aussi deux poules ; en retour, la maîtresse lui fait don d'un écu et de bonbons ; mais toujours, il faut le remarquer, c'est un échange et jamais une

charité : c'est la hiérarchie, mais non l'infériorité. Quand sur les routes riantes on rencontre ces belles charrettes de forme si noble, peintes en rouge, traînées par des bœufs blancs fiers et tristes, les hommes qui se tiennent debout dans les charrettes ont une manière spéciale de saluer leur maître: restant droits, ils enlèvent leurs chapeaux et étendent le bras dans un geste d'acclamation ; et lui, il répond toujours de la voix, leur rendant courtoisie pour courtoisie.

***

La noblesse toscane d'aujourd'hui est formée principalement de « patriciens », c'est-à-dire descendants de la noblesse de ville, toute différente de l'ancienne noblesse féodale, qui a été détruite en partie par la force des lois hostiles. Ces familles de patriciens ont une origine quasi démocratique: ainsi celle qui a donné des reines à la France: et quelques-unes retiennent encore actuellement comme surnom la dénomination de l'*Arte* (corporation) auquel un membre principal a appartenu dans les siècles passés.

Voici une villa dont les fondations portent la date de l'an 1000 : à la voir, grande, carrée, de proportions nobles, conservant encore, pâlies mais non effacées, les traces de fresques délicates qui l'ornaient extérieurement, avec son toit dont les tuiles sont devenues couleur de roseau, sa loggia ouverte qui le surmonte et sert de colombier, sa couronne de chênes verts s'étendant comme de vastes parasols, ses cyprès sombres et flexibles, ses charmilles de lauriers, abritant des bustes antiques sur des colonnes de porphyre, ses perrons de marbre rose, elle paraît uniquement une habitation de luxe et d'agrément, tandis qu'au contraire elle est et a toujours été le centre d'une vie rurale, prospère et forte.

Dans le passé tumultueux, la sûreté des habitants avait été assurée par un souterrain qui, partant des caves, allait aboutir au loin, au delà de la route frayée, à une bourgade voisine; plus tard, les maîtres riches et magnifiques ont orné l'intérieur de la maison de peintures restées intactes; sur celle qui occupe la voûte du salon principal, l'un des anciens possesseurs s'est fait peindre assis au milieu des dieux de l'Olympe,

festoyant autour d'une table semée de fleurs. La tête grise et fine, le torse nu, il regarde de là ses descendants, influençant encore sans doute, d'une façon occulte, leurs actes et leurs pensées, puisqu'ils vivent au milieu du cadre qu'il a créé et que leurs yeux s'arrêtent sur les mêmes objets qui s'offraient aux siens.

A proximité immédiate de la villa, la flanquant à droite et à gauche, sont deux pavillons : l'un, la *fattoria*, l'autre, le bâtiment où se concentrent les récoltes d'olive et se fabrique l'huile : ce voisinage fait que tous les ouvriers et la plus simple journalière passent continuellement devant la porte du maître et ont un accès familier au jardin orné, où chantent les fontaines et croissent les jasmins. Par les soirs d'automne, alors qu'au couchant le soleil s'abaisse magnifiquement dans une ombre violette et répand une lumière chaude sur toutes choses, on voit arriver la file des filles et des femmes qui ont depuis le matin travaillé à ramasser des olives. Gravissant la colline, on les aperçoit groupées aux pieds des arbres, chantant gaiement en chœur. Le soir, elles déferlent vives et actives, portant sur l'épaule gauche la corbeille marquée au chiffre et à la couronne du maître. Il y a là des femmes de tout âge, mais les très jeunes sont en majorité : la plupart sont tête nue, vêtues de couleurs claires, la taille libre et aisée ; elles arrivent presque toutes en courant, afin d'entrer parmi les premières, car elles viennent une à une déposer leur récolte. Ces femmes et ces filles n'appartiennent pas aux *podere*, mais aux villages environnants et à la classe la plus pauvre des paysans : cela n'enlève rien à leur aisance naturelle. Un mur bas, tout fleuri, entoure le parterre et borde le sentier par lequel elles passent ; on les voit sans façon déposer leurs corbeilles sur la crête de ce mur, causer et rire ; et elles sont à vingt pas des fenêtres de la villa. Le maître paraît, elles le saluent de la tête, familièrement ; quelques vieilles lui parlent et se plaignent, sans que, habitué à ces choses, il y fasse attention. Mais voici que la porte est ouverte et qu'on procède à la réception : une aire basse et claire ; par la porte étroite pénètre une femme à la fois ; l'employé de la *fattoria* regarde d'abord le contenu de la corbeille, la secoue, puis le

lui fait verser à terre jusqu'à la dernière olive ; alors il en jauge la quantité et paie ; il paie avec de la monnaie frappée par le propriétaire lui-même et portant son chiffre : deux pièces, trois ou quatre au plus ; il faut en présenter douze à la *fattoria* pour recevoir en échange un fiasco d'huile qui se revendra trois francs ou trois francs cinquante, et ces femmes ont récolté tout le jour! Elles n'ont point l'air mécontentes de ce mince salaire et sortent silencieusement par une porte opposée ; les jeunes repartent lestement, leurs *zoccoli* de bois frappant sur le sol, et on les voit redescendre vers le village, par groupes, riant et parlant haut.

C'est le moment de remarquer combien, dans cette race, l'épanouissement de la femme est complet de bonne heure et combien aussi de bonne heure, sans se faner ni se flétrir, elles perdent l'air enfantin de la première jeunesse, qui souvent dans le Nord se conserve longtemps après la maternité ; ici, au contraire, elles prennent très tôt un aspect autre, quelque chose de mûri et de grave, et surtout dans cette partie de la Toscane autour de Pise, où les femmes sont souvent belles d'une beauté majestueuse.

*
* *

La plupart des patriciens toscans ont plusieurs domaines, et les faire fructifier ne va pas sans beaucoup de soins et de peines. Jusqu'à des temps récents, la propriété s'est conservée presque exclusivement dans la descendance mâle, les filles, selon l'ancienne loi toscane, n'héritant que d'un neuvième : la nouvelle loi italienne, tout en leur faisant une part plus large, réserve néanmoins au chef de famille une liberté assez considérable, puisque l'héritage légal des enfants ne porte que sur la moitié de la fortune ; l'autre relève de la seule volonté du testateur qui, tout naturellement, avantagera un fils représentant du nom et de la famille. La législation des vieilles républiques italiennes accentuait en toutes choses la supériorité du mâle, la femme n'avait droit, dans la succession paternelle, qu'à une part qui lui permît de vivre décemment ; l'héritage réel devait rester dans les mains des hommes. Ce qui subsiste de ces lois disparues, c'est l'es-

prit qui les a inspirées, et à l'heure actuelle l'état des mœurs en Italie laisse encore à la femme un rôle subordonné, tout au moins dans la jeunesse; mais par un phénomène réflexe de justice naturelle, c'est dans les pays où la femme est plus entièrement sous le joug, qu'arrivée à la vieillesse ou au veuvage, elle atteint une domination véritable: au contraire, en Angleterre et en Amérique, terres d'émancipation féminine, la femme âgée ne compte pas comme chef de famille.

Si, comme on l'a vu, la famille du métayer est régie par un ensemble de lois transmises, la famille noble, bien plus encore, obéit de son côté à un ensemble de traditions pénétrées de tout ce que l'esprit de famille a eu d'étroit et d'inflexible, dans un pays où la solidarité familiale a été poussée à ses limites extrêmes, car, dans les siècles passés, le père pouvait être puni pour le fils, le maître pour le serviteur; quant à la responsabilité commerciale, elle remontait jusqu'au bisaïeul. Chaque famille formait donc une petite société dont les membres individuels étaient unis par une communauté toujours active et efficace; sans doute les choses furent souvent poussées à l'excès, mais il convient de ne pas juger un système d'après ses abus, car alors la liberté serait de tous les systèmes le plus irrémédiablement condamné, et la famille, telle que l'Église l'avait créée, avec tout ce qu'elle comporte d'entraves et souvent d'oppression personnelle, demeure encore le monument de civilisation le plus complet qui ait réglé les rapports des créatures humaines entre elles. Dans toutes les institutions durables et héréditaires il paraît bien que la première condition pour conserver leur vitalité est de les mettre pour ainsi dire au-dessus des « individus » et de leur infériorité éventuelle, — c'est ce que faisait l'ancienne éducation qui imprimait à l'individu certaines vérités propres à le rendre égal à la tâche qui lui était échue, et cela uniquement par suite de l'impulsion reçue. — Il est indubitable que tous les chefs de famille ne sont pas ce qu'ils devraient être, mais si, par la force des coutumes, l'ambiance qui les entoure est celle du respect, ils pourront néanmoins exercer l'influence qui leur incombe.

Dès qu'on observe attentivement ces familles d'ancienne noblesse, on découvre combien, sous des dehors de simplicité,

se cachent de dignité, de juste orgueil, et même de véritable grandeur morale. La bonhomie apparente de l'Italien, son dédain de certaines formes, a trompé souvent l'étranger sur le véritable état de choses et fait croire à une décadence morale qui n'existe pas. La circonstance qu'il y a très peu de mésalliances, que les unions rapprochent des personnes pénétrées des mêmes idées, l'absence de toute affectation contribuent à restreindre les manifestations extérieures de sentiments pourtant puissants et profonds. Prenons une famille type. Le chef, noble patricien, vit paisiblement sur ses terres, allant de l'une à l'autre, fort occupé de les améliorer, et, vraiment sans ostentation aucune, il jouit par le fait d'une petite souveraineté. Tout le monde qui l'entoure le respecte, et par la force des choses il se sent continuellement le maître et le premier; et cela sans avoir recours à aucun élément artificiel dans ses rapports avec les siens et avec ses dépendants. Les enfants occupent dans ces familles une place particulière: l'idée première, fortement inculquée, qui gouverne leurs relations vis-à-vis de leurs parents, est la grande *distance* qu'il y a entre eux. Ceci est la conception ancienne de la paternité, et celle qui a réglé pendant des siècles les relations avec les enfants. L'enfant, selon les idées traditionnelles, doit être élevé dans la plus grande simplicité, de sorte qu'on se soucie médiocrement de leur confort, et encore moins de leurs amusements. Matin et soir les enfants s'approchent pour baiser la main de leurs parents, et recevoir leur bénédiction: cela se fait tout naturellement, sans la moindre emphase. Ces enfants ne sont cependant pas relégués dans une *nursery* ou un *school-room* comme en Angleterre, ou établis maîtres et tyrans comme en France; ils sont, — au réel et au figuré, — simplement placés au bout de la table, et on n'imagine pas quelle ingénuité au milieu d'une magnificence extérieure très grande, les enfants conservent à ce régime. Les petites filles, au lieu d'être changées en jouets délicieux, sont tenues soigneusement éloignées de toute idée de coquetterie et, dans le but avoué de les enlaidir, il est d'usage, lorsqu'elles atteignent quatre ou cinq ans, de leur couper les cheveux courts. Très indubitablement ce genre d'éducation ne va pas sans une certaine dureté, mais la discipline est aux natures

fortes ce que la charrue est à la terre, en les labourant elle leur fait donner une moisson plus belle. Notre vie moderne s'accommode mal de cette organisation familiale qui maintient résolument la jeunesse au second plan; mais, pour le quart d'heure, dans certains milieux, elle existe encore en Italie.

Prenons une des maisons princières les plus illustres, quatre fils sont mariés; deux ont épousé des filles de grande naissance, deux se sont alliés avec des filles de banquiers. La famille est présidée et gouvernée despotiquement par la princesse douairière, à table ses fils sont placés par rang de primogéniture: c'est-à-dire: près d'elle l'aîné ayant à son côté sa femme, puis leurs enfants; le second dans le même ordre, et ainsi de suite. Le matin on avertit la princesse-mère du nombre d'invités, car chaque ménage convie librement ses amis, qui prennent place à côté de ceux dont ils sont les convives. Ni disputes, ni heurts, ni querelles; chacun a tellement sa place et son rôle que les choses marchent sans encombre.

Évidemment, si le divorce arrive à s'implanter, ces mœurs changeront, car elles dérivent d'un ensemble fondé sur l'indissolubilité du lien conjugal. Jusqu'ici, le mariage religieux seul a un véritable prestige, et après trente ans le mariage civil a peine encore à se faire accepter; il a généralement lieu *après* le mariage religieux, et très souvent les gens du peuple ne peuvent se décider à passer par le municipe; cet état de choses anciennes, à côté des lois nouvelles, produit parfois d'étranges anomalies. Ainsi une veuve, grande dame du reste, héritière d'un usufruit, à condition de ne pas se remarier, tourne la difficulté en se mariant seulement à l'église; les héritiers du premier mari ne peuvent l'attaquer devant la loi; en même temps, aux yeux du monde, sa situation est parfaitement régulière. Des officiers parfois, faute de la dot réglementaire, épousent religieusement la femme de leur choix, attendant de l'avenir les circonstances qui leur permettront de légaliser une union parfaitement respectée, sinon légitime au sens légal. Ces cas ont été si nombreux que le roi, l'année dernière, au vingt-cinquième anniversaire de l'entrée à Rome, a accordé une amnistie aux officiers qui se trouvaient dans cette situation, et ils ont pu régulariser leur mariage sans l'apport de la dot voulue.

Cet antagonisme presque inconscient entre le passé et le présent est un des traits de l'état actuel de l'Italie ; on se l'explique mieux en se rappelant que nombre de ceux qui, par leur tradition de famille, sont les soutiens de l'état moral ancien, ont contribué grandement à l'avènement du nouvel état de choses. Ainsi le père et le grand-père du comte V..., alliés l'un et l'autre aux plus grands noms toscans et vénitiens, ont été des *carbonari* actifs, membres de la *giovane Italia*, amis dévoués de Mazzini. Ces hommes, qui par certains côtés étaient imbus de la tradition d'un passé qui était leur gloire et leur raison d'être, pour avancer la cause d'une Italie libre, affranchie de l'étranger, s'alliaient à leurs ennemis naturels. Ceux auxquels je fais allusion ont aliéné des terres, vendu des joyaux pour servir leur cause. Arrêtés par le gouvernement du grand-duc de Toscane, ils ont vu leurs biens confisqués, ont été emprisonnés et déportés. Mazzini, écrivant au dernier comte pour lui demander encore de l'argent pour la cause, lui dit : « Vends V... » et il nomme la terre principale de la famille. « Non, répond le comte ; tout mais pas cette terre, car j'y ai mes morts ! » et cela lui paraît définitif. C'est qu'en même temps que de pareils hommes conspiraient avec Mazzini ils demeuraient eux-mêmes religieux sans être cléricaux, et aujourd'hui leurs descendants, qui au point de vue libéral ont plutôt rétrogradé, sont cependant dans leurs relations avec le clergé tout à fait différents de ce que sont en France les représentants des anciennes familles.

*
* *

Dans ce beau domaine toscan que j'ai pris pour modèle, il y a autour de la villa non seulement la *fattoria* et ses dépendances, mais aux côtés de la grille d'entrée et la flanquant s'élèvent d'un côté la chapelle, de l'autre les dépendances contenant l'habitation du chapelain : de jolies pièces claires de curé de campagne, avec un petit jardin pour lire le bréviaire. Ce chapelain occupe dans la hiérarchie domestique un rôle à part : il n'est en vérité que le *serviteur spirituel*, respecté, mais tenu à distance, commensal journalier, mais à peu près

aux mêmes conditions que le précepteur, et dans une maison où chacun dit son *Benedicite*, le chapelain n'est jamais appelé à le prononcer, et ne parle que lorsqu'on lui adresse la parole. Ses fonctions consistent, non seulement à célébrer la messe dans la chapelle privée, mais à s'occuper du bien spirituel de tous les dépendants de la propriété. Il fait le catéchisme aux enfants, à ceux du maître et à ceux des métayers, visite les malades et les pauvres, etc.; sauf des événements spéciaux, il est là pour la vie. Il reçoit en espèces cinq ou six cents francs par an, beaucoup de tributs en nature et la table quand la famille habite. Chaque propriété a ainsi son chapelain local, car il y en a un également pour la chapelle du palais en ville, et un pour chaque campagne. Les héritages sont presque tous grevés de bénéfices ecclésiastiques, et les familles continuent volontairement à remplir les anciennes conventions. Telle famille, par exemple, devra l'entretien à vingt-huit ou trente prêtres, et quoique la loi actuelle ignore ces droits séculaires, les propriétaires de ces terres demeurent en grand nombre fidèles à ces charges volontaires.

La petite chapelle de V... a été construite au XVIe siècle et, sur le mur extérieur, en vieux caractères, est gravé le nom du fondateur: la porte principale s'ouvre sur la route, et l'intérieur, avec ses bancs tout simples, a l'aspect d'une église de campagne.

La partie réservée à la famille est située derrière l'autel, comme le chœur des religieux; des rideaux l'enlosent de chaque côté, et les maîtres ne peuvent être vus. L'arrangement est demeuré tel qu'il était il y a trois cents ans; adossé au fond arrondi de l'abside au-dessous d'un tableau noirci représentant saint Pierre, patron du fondateur, se trouve en pourtour un large banc de bois bruni, devant lequel est un agenouilloir circulaire, bas, sans appui, sauf au milieu où il y a une sorte de prie-Dieu double, placé un peu en avant, juste en face de la porte basse qui, partant sous l'autel, mène au caveau mortuaire; cette place est celle des chefs de famille, que deux cierges minces placés sur le rebord du prie-Dieu éclairent, car il n'y a aucune fenêtre. Les enfants et les serviteurs privilégiés, les aînés plus proches des parents, se rangent dans le cercle. Une fois par semaine, *à perpétuité*, se célèbre une messe dite

« messe des pauvres », en l'honneur des membres défunts de la famille. Ils viennent là, les vieux et vieilles, quelquefois de très loin, nombreux, surtout les jours de pluie ou de froid; ils écoutent la messe, puis sortent attendre l'aumône qu'en mémoire des morts on leur distribue.

Mais remarquez que dans cet arrangement, ce sont eux encore qui ont le rôle généreux, puisque leur présence est censée se transformer en bien pour les âmes de ceux qui ne sont plus, c'est la *communion des saints*, qui est le principe égalitaire par excellence. Ces pauvres des campagnes toscanes ont conservé le caractère primitif du pauvre, qui n'allait pas sans une certaine gaieté; ils ne sont ni haineux ni grossiers, ils ont toujours en guise de remerciement une bénédiction nouvelle : « Vous trouverez cette aumône inscrite sur la porte du paradis », dit une vieille à une jeune femme qui lui fait la charité. Une autre : « Dieu vous a vue, cette aumône est fleurie. » Une autre promet à une femme d'âge de dire pour elle le *Dies Iræ;* car ils les connaissent, ces cris magnifiques sortis de l'âme angoissée de l'humanité, penchée sur le gouffre de la mort!... Dans une campagne où, selon la coutume, on fait l'aumône à jour fixe, les pauvres avaient pour habitude de se présenter à une certaine porte : avis leur est donné que la semaine suivante ils devront se réunir ailleurs. Au jour dit, un mendiant, non averti, arrive à la porte accoutumée, veut frapper, mais le marteau avait été arrêté. Le soir on trouve écrit à la craie sur cette porte : *Picchiate e vi sarà aperto : ma se inchiodate il martello?* (Frappez et il vous sera ouvert : mais si vous arrêtez le marteau?) Ce peuple toscan, dans toutes les classes, est doué d'une finesse charmante, il prend la vie avec une sagesse de philosophe. *La povertà è il più leggiero di tutti i mali*, dit un de ses proverbes; et cherchant le côté pratique ajoute : *La povertà mantiene la carità.*

Je crois qu'une des erreurs et des tristesses de notre temps est le peu de cas qu'on fait des simples d'esprit. On dirait que l'homme ignorant n'a plus sa place nulle part, et ce privilège (car, à mon avis, dans notre monde troublé c'est un privilège que l'ignorance) n'attire que dédain. Le bon sens toscan dit : *Un buon naturale val più di quante lettere sono al mondo.* (Un bon naturel vaut mieux que toutes les lettres qui sont au

monde.) Pour moi, un des charmes de ce pays est précisément que l'homme simple existe encore. Il y a dans toutes les classes beaucoup plus de spontanéité, une conformité plus grande aux instincts naturels, un dédain de la pose et de tout ce qui embarrasse inutilement la vie ; cela prouve, il me semble, non une infériorité, mais un sens plus affiné. Je ne saurais imaginer que le niveau de civilisation d'une race ou d'un peuple puisse s'estimer au degré de confort dont il s'entoure ; le plus avancé devenant celui qui est pourvu de plus de commodités. A mon sens cependant il n'y aucune relation entre ces deux circonstances, la civilisation me paraissant un phénomène d'ordre moral auquel la facilité de faire bouillir de l'eau rapidement ou celle de se passer d'escalier n'a rien à voir.

Nulle part presque, la vie n'a été plus forte, plus ardente, et en même temps plus douce que dans ces vieilles villes ceintes de leurs murs et de leurs tours, et ces villas exquises, oasis de liberté et de repos. Il y avait place et abri et pour le riche et pour le pauvre, que notre organisation moderne tend toujours plus à éliminer comme facteur social. Et de tout ce passé il reste encore quelque chose.

BRADA

(*A suivre.*)

LES DERNIÈRES ANNÉES

DE MADAME GEOFFRIN[1]

— 1767-1777 —

I

L'épisode du voyage en Pologne, avec les triomphes du début et les secrètes déceptions de la fin, traversa la paisible existence de madame Geoffrin comme une brusque bourrasque, qui passe et fuit sans laisser de traces. « J'ai fait à vingt ans, écrit-elle à son retour, des plans pour les différents âges de ma vie. Je les ai toujours suivis et m'en suis bien trouvée. Il n'y a que le voyage de Pologne qui ait fait un incident extraordinaire. » L'incident terminé, il n'en fut pour ainsi dire plus question : et dès le lendemain de sa rentrée à Paris, elle reprit son train coutumier, avec autant de régularité que si rien n'en était venu rompre le cours. Elle parlait peu de son voyage; mais si on l'interrogeait ou la complimentait à ce sujet, « qu'elle répondît ou ne répondît pas, elle ne mettait d'affectation ni dans ses paroles, ni même dans son silence ». Le seul fait à remarquer est le redoublement de prestige qui, dans la masse du public parisien, s'attacha désormais à son nom, comme si la déférence de l'Europe eût révélé ce qu'elle valait à ceux de ses compatriotes qui l'ignoraient encore. On

1. Voir la *Revue* du 15 décembre 1895. *Le Voyage de madame Geoffrin en Pologne*.

peut dire que l'époque qui suivit ce retour marqua pour madame Geoffrin l'apogée de son crédit et de sa renommée, et c'est à partir de cette date que le salon de la rue Saint-Honoré devint vraiment « le centre et le rendez-vous du XVIIIe siècle ». A peine peut-on relever quelque exagération poétique dans les vers par lesquels Delille termine son poème de *la Conversation :*

Il m'en souvient, j'ai vu l'Europe entière
D'un triple cercle entourant son fauteuil,
Guetter un mot, épier un coup d'œil.....
Les enfants du Midi, les habitants du Nord,
Le rang, la faveur, la naissance,
Pour être accrédités dans les cercles de France,
Venaient dans son salon prendre leur passe-port
Et recevoir leurs lettres de créance.

Il y avait quelque mérite sans doute à garder le coup d'œil juste et la tête froide au milieu d'un tel nuage d'encens : c'est un témoignage qu'il faut rendre à madame Geoffrin. « Elle redoubla dès lors, dit Sainte-Beuve, de modestie habile »; et lorsqu'elle eut une fois repris son équilibre, elle ne le perdit plus jamais. Un trait qui peint le tact délicat de son esprit est la façon dont elle se dégagea, peu après sa rentrée en France, de la promesse qu'elle avait faite au roi Stanislas-Auguste de lui envoyer son portrait en pied, peint par Nattier : « Voici ce que madame Geoffrin, demeurant rue Saint-Honoré, répond au sujet de son portrait : A son retour chez elle, étant un peu plus de sang-froid, elle a trouvé que c'était une impertinence à elle d'envoyer son portrait en Pologne. Il est très grand ; elle est peinte en belle dame; cela lui a paru ridicule à envoyer. Il faut que je fasse un petit conte à Votre Majesté. Nous avions ici un libertin, bel esprit, nommé Desbarreaux, qui, par parenthèse, fit un beau sonnet quand il fut converti. Avant de l'être, il imagina de manger une omelette au lard, un vendredi saint, avec des libertins de ses amis. Pendant qu'ils mangeaient l'omelette, il survint un orage, et un grand coup de tonnerre. Desbarreaux fut abasourdi ; il ouvrit la fenêtre, et, en jetant l'omelette, il dit : « Voilà bien » du bruit pour une omelette au lard. » Quand on verrait

mon beau et grand portrait à votre cour, y tenant beaucoup de place, on dirait : « Voilà bien du bruit pour une omelette » au lard. » *Et je serais l'omelette au lard*[1] ! »

C'est par cette simplicité discrète qu'elle savait faire pardonner son succès et désarmer l'envie. Il est à remarquer que, dans le cours d'une existence si longue et si brillante, elle eut peu d'ennemis; et l'on peut citer les rares occasions où elle eut à se plaindre de la malignité d'autrui. Au reste, quand cela arrivait, elle ne s'en émouvait guère, et redoutait moins la malveillance de ses détracteurs que l'excès de zèle de ses amis : « Si vous trouvez, disait-elle à ceux-ci, des gens qui me haïssent, gardez-vous de leur dire le peu de bien que vous pensez de moi; ils m'en haïraient davantage. » Cette philosophique égalité d'humeur contribua sans doute à maintenir la belle santé dont elle jouit pendant si longtemps. Quand elle revint de Pologne, elle avait soixante-huit ans, et touchait au déclin de la vie. Jamais pourtant son esprit n'avait été plus robuste, sa pensée plus alerte. Les années, en s'accumulant sur sa tête, loin d'affaiblir sa verve, semblaient l'aviver encore. « Je suis si gaie, écrivait-elle, qu'un troupeau de jeunes dames de vingt ans me viennent voir quand elles veulent se divertir. Je les fais pâmer de rire!... Elles me demandent souvent de petits soupers. Je les gronde sur l'usage qu'elles font de leur jeunesse, et je les prêche pour se procurer une vieillesse saine et gaie, telle qu'est la mienne. »

*
* *

C'est en effet vers cette époque que les « petits soupers », jusqu'alors intermittents, deviennent en quelque sorte une institution régulière. Depuis quelques années déjà, madame Geoffrin sortait peu de chez elle le soir; et, si par hasard elle se risquait dans quelque réunion mondaine, elle n'y faisait qu'une courte apparition, presque aussitôt debout qu'assise, et, selon l'expression de Diderot, « un pied levé et l'autre en l'air », tant elle avait hâte de regagner son logis. Elle n'eut

1. Correspondance inédite de Stanislas-Auguste Poniatowski avec madame Geoffrin, publiée par M. le comte de Moüy.

donc guère de peine à renoncer entièrement à un genre de plaisirs dont elle profitait si peu. Maintenant, la journée finie, ses amis sont toujours assurés de la trouver au coin de sa cheminée, dans un de ces vastes fauteuils où, dit l'un d'eux, « on est si bien assis qu'un homme qui y est une fois tombé a bien du mal à se relever! » Mais, si son hospitalité est gracieuse et large, elle n'aime pas beaucoup les visites improvisées, et préfère combiner elle-même le groupement de ses soirées intimes. Cinq ou six personnes au plus composent le cercle quotidien, appareillées avec un art habile, et « réciproquement bien aises d'être ensemble ». Parmi les hommes, Marmontel, Gentil-Bernard, le chevalier de Chastellux, le prince Louis de Rohan, depuis cardinal, sont les plus assidus. Parmi les femmes, la comtesse de Brionne, la marquise de Duras, madame Necker, et surtout la « Vénus » de cet Olympe, la délicieuse comtesse d'Egmont[1], fille du maréchal de Richelieu, dont elle avait la vivacité, l'esprit, la grâce, et aussi, disaient les mauvaises langues, « l'humeur volage et libertine[2] ».

A ces soupers, si la compagnie est de choix, la table est des plus simples : un poulet, des épinards, une omelette en font généralement tous les frais. Mais on ne songe guère au menu ; et ce n'est pas dans la bonne chère que réside l'attrait de ces réunions, où chacun des convives est tenu de contribuer pour sa part à l'amusement des autres. L'un y donne la primeur de ses poésies galantes; l'autre essaie sur l'auditoire l'effet de ses petits contes sentimentaux ou badins; et, présidant à ces jeux, la maîtresse de maison, enveloppée dans sa « douillette de soie grise », la tête ornée « d'un large papillon de rubans[3] », distribue éloges et critiques, anime les causeries, divertit tout le monde par le piquant de ses remarques, par ses vives anecdotes, débitées avec tant de naturel qu'on croit voir ce qu'elle raconte, par ses comparaisons imagées, où l'emploi familier des « termes de ménage » forme un contraste

1. Mariée à Casimir Pignatelli, comte d'Egmont. Elle mourut jeune et sans enfants. « Sa figure est charmante, écrit madame Geoffrin, mais son grand charme est quand elle parle, ce qu'elle fait avec une grâce qu'on ne peut rendre. »

2. Marmontel, *Mémoires*.

3. Madame Vigée-Lebrun, *Mémoires*.

imprévu avec la finesse et l'ingéniosité des idées. Parle-t-on de la vertu d'une femme dont elle a connu jadis la jeunesse orageuse? Elle affecte d'abord de garder le silence, puis, lorsqu'on l'interpelle : « Je me tais, dit-elle, parce que je l'ai vue *poire*. Je suis comme ce paysan qui ne pouvait se résoudre à faire sa prière au pied de l'image d'un saint, dont le bois portait des poires peu de temps auparavant. » Vante-t-on la magnificence du nouvel hôtel de Bourret, l'opulent fermier général? « Je n'y trouverais rien à redire, s'écrie-t-elle, si seulement Bourret en était le frotteur! » Elle possède à un haut degré le sens du comique, saisit à première vue le ridicule des gens ou des choses, et le fixe d'un crayon qui manque rarement la ressemblance; soit que sa verve s'exerce aux dépens de ce pauvre chevalier de Saint-Étienne, qui passe pour un grand savant « parce qu'il a fait naufrage dans les sciences occultes », et qui, hâve, émacié et piteux, a pris la figure des spectres qu'il prétend évoquer; soit qu'elle scandalise Horace Walpole en dépeignant d'un trait burlesque les empressements excessifs de sa belle-sœur, la célèbre lady Orford, qui, du fond de l'Orient, est accourue chez elle exprès pour lui rendre hommage et, dès qu'elle l'aperçoit, « la baise en long et en large avec la ferveur d'un pèlerin[1] ».

En dépit des citations qui précèdent, ce qui distingue madame Geoffrin de la plupart des autres femmes d'esprit de son temps, c'est que, malgré cette pointe d'humeur moqueuse, elle n'était pas méchante; et c'est aussi, chose encore plus rare, que, nonobstant sa verdeur de langage, elle n'était pas « indécente » : ce dernier témoignage émane de madame Necker, que l'on peut en croire sur parole. « Elle parlait de la galanterie avec le ton simple de la Bible » : et la franchise même de ses expressions révélait clairement qu'elle n'avait « jamais eu rien à démêler avec les passions des hommes[2] ». L'amour, suivant elle, ne devait être qu'un « sentiment de passage », tolérable à peine dans la première jeunesse, comme un simple acheminement vers la pure amitié, seule digne d'occuper un cœur bien placé, seule capable

1. Horace Walpole, *Letters*, tome V, année 1769.

2. Madame Necker, *Mélanges*.

d'assurer une vieillesse respectable. C'est la morale qu'elle enseignait aux « jeunes dames de vingt ans » qui s'empressaient à ses petits soupers. Celles-ci la remerciaient de ses conseils, applaudissaient à ses discours, et n'en faisaient ni plus ni moins. Mais cet échec prévu ne la rebutait pas; et elle se bornait à dire en souriant qu'elle croyait peu à l'efficacité des sermons, ayant prêché toute sa vie, et n'ayant jamais converti personne.

*
* *

Quel que fût le succès de madame Geoffrin auprès du monde élégant et frivole qui formait le public ordinaire de ses petits soupers, ce n'est pas là qu'il faut la voir, si l'on veut se faire une juste idée de son influence, de son rôle et de ses talents. Là où elle est vraiment elle-même, et dans son cadre naturel, c'est aux dîners fameux du lundi et du mercredi, parmi les gens de lettres, les philosophes, les artistes, qui, aux jours consacrés, tiennent leurs assises sous sa présidence, et « mettent l'Encyclopédie du siècle en action et en conversation autour d'elle ». Dans le bouillonnement qui échauffe toutes ces cervelles d'utopistes et de réformateurs, au milieu des causeries d'une variété infinie, des discussions brûlantes, où les vérités les plus hardies côtoient les plus dangereux paradoxes, où l'on agite tous les problèmes, où l'on ébranle toutes les croyances, où la Révolution prochaine s'affirme en théories avant d'éclater dans les faits, madame Geoffrin représente la mesure, la raison, l'esprit conciliant et modérateur. Elle endigue les idées sans leur barrer passage; elle discipline les âmes sans comprimer leur essor; et l'on ne saurait imaginer ce qu'elle dépense à ce jeu d'habileté, de patience, de trésors de souplesse et de diplomatie.

Un de ses grands soucis est de bannir de son salon les débats politiques. La politique est la bête noire de madame Geoffrin, son ennemie personnelle, l'objet de son effroi, de sa haine et de son mépris. Tantôt elle l'accable d'invectives, et prétend y découvrir « les profondeurs de Satan »; tantôt elle « cache sa tête dans un sac », et s'enveloppe des voiles d'une complète ignorance : « Les gazettes et les raisonnements politiques

sont pour moi des brouillards épais, où je ne vois, n'entends, ni ne distingue rien. Je n'écoute que les personnes instruites, désintéressées, impartiales. On me demandera où je les trouve? Je répondrai : nulle part. C'est pourquoi je ne sais rien [1]. » Sur ce sujet elle est intraitable, et les plus frondeurs parmi ses convives, Raynal, Turgot, Marmontel, Morellet, sont parfois obligés de quitter son salon, pour s'en aller, aux Tuileries, discuter en plein vent les nouvelles du jour, attaquer le ministère, et manifester le « tendre intérêt qu'ils portent aux succès de Frédéric de Prusse, le roi philosophe [2] ». Même alors elle ne les tient pas quittes, prétend entraver leurs propos séditieux, les poursuit jusque sur l'escalier pour les empêcher de s'en aller ensemble, et les conjure de renoncer à leur « sabbat » maudit. Contre cette tracasserie, quelques-uns sont parfois tentés de regimber. Mais ils savent bien, en somme, que les gronderies de leur « tyran » viennent de sa sollicitude, et que son attachement à ses amis l'emportera, aux jours d'épreuve, sur sa déférence envers les dépositaires du pouvoir. Aussi finissent-ils par se soumettre de bonne grâce : et leur vengeance se borne le plus souvent à d'inoffensives plaisanteries. Tel ce passage du sermon philosophique, prononcé par Grimm, le Jour de l'an 1770, dans « la synagogue de la rue Royale », c'est-à-dire dans l'hôtel du baron d'Holbach : « Annonces et bans... Mère Geoffrin fait savoir qu'elle renouvelle les défenses et lois prohibitives des années précédentes, et qu'il ne sera pas plus permis que par le passé de parler chez elle ni d'affaires intérieures ni d'affaires extérieures, ni d'affaires de la cour ni d'affaires de la ville, ni d'affaires du Nord ni d'affaires du Midi, ni d'affaires d'Orient ni d'affaires d'Occident, ni de politique ni de finances, ni de paix ni de guerre, ni de religion ni de gouvernement, ni de théologie ni de métaphysique, ni de grammaire ni de musique, ni en général d'aucune matière quelconque ; et qu'elle commet dom Burigny, bénédictin de robe courte, pour faire taire tout le monde, à cause de sa dextérité connue et du grand crédit dont il jouit, et

1. Lettre du 1er octobre 1770.

2. Morellet, *Mémoires*.

pour être grondé par elle, en particulier, de toutes les contraventions à ces défenses.

» L'Église, considérant que le silence, et notamment sur les matières dont il est question, n'est pas son fort, promet d'obéir autant qu'elle y sera contrainte par forme de violence. »

Tel est le ton ordinaire de la rébellion. Bien rares sont ceux qui se fâchent sérieusement; et l'on ne voit guère que Greuze qui, piqué dans son amour-propre par une critique personnelle, ait pris la chose de travers : « Qu'elle tremble que je ne l'immortalise! vient-il dire à Grimm d'un ton furieux. Je la peindrai en maîtresse d'école, le fouet à la main, et elle fera peur à tous les enfants présents et à venir. »

II

On pourrait croire, à lire ce que rapportent la plupart des Mémoires de l'époque sur l'existence de la plus parfaite des maîtresses de maison, que cette sorte de « famille spirituelle », qu'elle gouvernait si bien, fut seule à entourer sa vieillesse. Il n'en est rien cependant. L'excellent M. Geoffrin, pendant son court passage dans la vie de sa brillante épouse, n'avait pas uniquement restreint son rôle à « jouer de la trompette marine », son passe-temps favori, et à se tenir, immobile et muet, au bout de la table où elle traitait ses convives[1]. Il s'était en outre affirmé par la naissance d'une fille, dont il est nécessaire de dire ici quelques mots, car son nom reviendra fréquemment dans la suite de ce récit, écrit en grande partie d'après les notes qu'elle a laissées. Elle se nommait Thérèse Geoffrin, et elle était née à Paris le 20 avril 1715. Elle fut mariée à dix-huit ans au marquis de la Ferté-Imbault[2], arrière-petit-fils du maréchal d'Estampes, et, par cette alliance, elle entra de plain-pied dans l'une des plus illustres

1. « Qu'est donc devenu, demandait à madame Geoffrin un de ses amis au retour d'une absence, ce vieux monsieur qui se plaçait toujours au bout de la table, et ne disait rien à personne? — C'était mon mari, répondit-elle froidement ; il est mort. »

2. Colonel de cavalerie, mort le 11 mars 1737.

maisons de la vieille noblesse française. Le marquis de la Ferté-Imbault était beaucoup plus âgé que sa femme: il la laissa veuve à vingt et un ans, avec une fille qui, à son tour, mourut douze ans plus tard. Restée seule, encore jeune et fort belle, pleine de vie et d'entrain malgré ses malheurs et en dépit d'une surdité précoce, la marquise comprit les dangers auxquels elle eût exposé sa réputation en demeurant, isolée et sans guide, dans ce monde de la Cour où l'avait jetée son mariage. Elle prit donc le parti d'aller loger sous le même toit que sa mère. C'était une résolution pleine de sagesse, et elle s'y tint avec une louable fermeté. Mais cette communauté, que la mort seule put rompre, fut l'occasion entre la mère et la fille d'une mésintelligence qui éclata dès le premier jour et subsista jusqu'au dernier.

Il n'en pouvait guère aller autrement. Madame de la Ferté-Imbault, « vive, brusque et bruyante », dit le baron de Gleichen, était sur presque tous les points l'opposé de sa mère, dont elle n'avait hérité que l'esprit et le goût de régenter son prochain. Pour le reste, on n'eût pu imaginer deux natures plus différentes. La gaîté exubérante, la franchise terrible, la spontanéité quelque peu étourdie de la marquise, son originalité d'humeur, à laquelle s'ajoutait une excentricité voulue qu'elle appelait « son domino », et qui servait en effet comme de masque à ses fantaisies, d'ailleurs fort innocentes: tout cet ensemble de qualités et de travers ne pouvait que choquer l'esprit sage, circonspect et toujours calculé de celle que Walpole saluait en ces termes : « O sens commun, assieds-toi là ! » Si l'on ajoute à ces éléments de discorde la diversité des relations de ces deux femmes, l'une attirant de préférence les hommes de lettres, les artistes, les philosophes et ceux des gens du monde que leurs idées ou leurs goûts rapprochaient de ces derniers, l'autre fréquentant presque exclusivement les gens de cour, Maurepas, Nivernais, Bernis, ennemis jurés des Encyclopédistes, — chacune des deux se cantonnant dans son petit « royaume » et dénigrant volontiers la société voisine — on concevra sans peine que l'hôtel de la rue Saint-Honoré ne fut pas précisément le sanctuaire de la paix domestique.

Un « portrait à la plume » de madame Geoffrin, selon la mode du temps, écrit par madame de la Ferté-Imbault vers

l'époque dont nous nous occupons, ne fait pas mystère de cette situation tendue, tout en montrant que le peintre savait rendre justice aux mérites éminents de son modèle. Voici quelques fragments de ce morceau, assez pompeusement intitulé : *Portrait d'une femme plus rare que toutes celles dont l'Histoire a conservé le souvenir*[1] : « Cette personne est née belle, bien faite; elle a une activité au delà de toute expression, une imagination très vive, et le caractère d'Alexandre pour les conquêtes. Elle n'aime, ainsi que lui, que les choses difficiles, et va toujours en avant, sans penser à ce qu'elle laisse derrière elle... Elle est arrivée à soixante ans au dernier degré de la célébrité, tant à Paris que dans l'Europe; et l'on peut d'autant moins diminuer son éclat, qu'il n'est point fondé sur un seul talent ni sur un seul genre d'esprit. Elle n'a jamais fait d'ouvrage; elle n'a point chez elle de ces idoles qui attirent le public; elle ne cherche point à l'amuser, ni à dépenser de l'argent pour le retenir. Elle le veut avoir; elle l'a!...

» Elle avait un mari commun par l'esprit, mais rare par ses vertus gothiques et par la bonté de son âme. Elle l'effarouchait tous les jours, afin d'exercer son talent pour les conquêtes. En rendant difficiles les plus aisées, elle se trouvait ainsi sûre des plus difficiles. Elle a une fille qu'elle a traitée de même, parce qu'elle a le caractère de son père. Cette fille, ayant été bien élevée, a profité de la compagnie spirituelle qu'elle a vue dès son enfance chez sa mère; puis, portant un nom qui l'a mise de bonne heure dans le grand monde, elle a acquis à sa manière, sans célébrité, un nombre d'amis aimables, qui lui font un petit royaume dont elle se contente, et où elle s'est toujours arrondie sans chercher à en sortir. Sa mère l'a prise en aversion, comme Alexandre y avait pris la lune, du jour où son précepteur Aristote lui eut dit qu'il y avait des habitants, parce qu'il ne pouvait les conquérir. Cette aversion est cependant mêlée de quelque amour, puisqu'elle lui fait l'honneur de la vouloir conquérir... »

Cette passion de dominer, cette âme « d'Alexandre » que madame de la Ferté-Imbault attribue à sa mère, ne se manifestait pas seulement dans les relations de famille. L'effet s'en

1. Archives de la famille d'Estampes.

étendait au contraire à tous ceux qu'elle avait une fois admis au nombre des sujets de son royaume. L'âge n'avait pu qu'augmenter cette disposition naturelle; et, parmi les familiers des dernières années, bien peu échappent à cette autorité rigoureuse, à laquelle il ne faisait pas bon se soustraire; car si les conseils qu'elle prodiguait étaient généralement judicieux et sages, « elle se mettait véritablement en colère, dit Gleichen, contre ceux qui hésitaient à les suivre », colère qui se traduisait d'habitude, non par des violences de langage, mais par un refroidissement subit, une sorte de petit « dépit sec » fort redouté de son entourage. Parmi ceux qu'elle assujettit ainsi à son joug, nul ne s'y soumit avec une résignation plus docile que son vieux et fidèle commensal, l'honnête Burigny. l'historien des papes, ce type achevé du savant d'autrefois, simple, naïf, respectable, « fort gauche, assure Diderot. et d'autant meilleur, car il faut toujours avoir un petit ridicule qui amuse ses amis ». Convive de tous les dîners. hôte obligé de toutes les réceptions, plus tard, au déclin de l'âge, logé dans la maison de la rue Saint-Honoré pour y être soigné de plus près, Burigny remplit dans le salon de madame Geoffrin comme un office de majordome, chargé d'y faire la police et d'assurer le maintien de cette décence extérieure qu'elle prise par-dessus tout. Aussi, s'il se produit quelque infraction au règlement, s'il éclate quelque imprudence de parole, c'est à lui qu'elle s'en prend pour n'y avoir pas mis bon ordre. « Voilà quarante ans que j'ai l'honneur d'être votre serviteur. dit un jour le patient souffre-douleurs à sa rude bienfaitrice, et au moins trente-neuf que je suis votre esclave !... »

Telle elle se montre encore dans ses rapports avec un autre de ses locataires, Marmontel[1], dont l'humeur moins souple amène parfois entre eux des disputes assez vives et des brouilles passagères. C'est un trait de caractère que la façon dont elle l'accueille à sa sortie de la Bastille, où il avait été enfermé une dizaine de jours pour expier une plaisanterie un peu vive à l'adresse du duc d'Aumont. Le premier mouvement de

1. Elle lui avait offert un appartement chez elle quand Marmontel, en recevant le privilège du *Mercure*, perdit le logement qu'il avait à Versailles comme secrétaire des Bâtiments.

madame Geoffrin est de lui chercher querelle; elle l'accable de railleries piquantes et de reproches amers: peu s'en faut qu'elle n'approuve le grand seigneur de la sévère leçon qu'il a fait infliger à son chétif adversaire; et par son attitude enfin, elle s'attire cette dure riposte, « qu'il lui faut apparemment des amis infaillibles et toujours heureux ». Mais le lendemain matin, le jour à peine levé, elle est déjà dans la chambre du coupable, pleine d'agitation et de remords, confessant qu'elle n'a pu fermer l'œil de la nuit, maudissant sa propre injustice: « Voilà comme on est! dès qu'un homme est dans le malheur, on l'accable, on lui fait un crime de tout! » Et elle se met à pleurer si fort que Marmontel la console, en lui faisant joliment la morale: « Chacun a sa façon d'aimer. La vôtre est de gronder vos amis, comme une mère gronde son enfant quand il est tombé. » Toute la scène est charmante, et je n'en connais guère qui peigne madame Geoffrin plus au vif et plus au naturel, avec sa bonté despotique et son affection tracassière.

Ce fut plus grave encore quand Marmontel, en publiant son roman de *Bélisaire*, attira sur sa tête les foudres de la Sorbonne. Un arrêt de censure condamna solennellement l'ouvrage: l'archevêque de Paris, M. de Beaumont, ne tarda pas à confirmer la sentence; arrêt et mandement furent lus en chaire dans toutes les paroisses, affichés à la porte de l'Académie, ainsi qu'à celle de l'auteur. Si bien qu'un beau matin madame Geoffrin, en sortant de chez elle, eut la surprise de voir appendu aux murs de sa maison un vaste placard, annonçant aux badauds qu'elle logeait sous son toit un homme « ostensiblement brouillé avec l'Église et la Faculté ». Le coup était dur pour une femme qui, comme dit madame de la Ferté-Imbault, « avait toujours aimé la décence et la règle », et qui, sans être dévote, respectait avec soin les dehors de la religion. Toutefois, malgré le vif ennui qu'elle ressentait de ce scandale, elle eut scrupule à se fâcher tout haut contre un ami déjà frappé, et à blâmer après coup une œuvre que, lors de sa publication, elle avait applaudie des deux mains, au point d'envoyer un exemplaire au roi de Pologne en lui en recommandant chaudement la lecture. Elle se retrancha vis-à-vis de l'auteur dans un silence obstiné; et son

mécontentement se traduisit seulement par un air de froideur, auquel Marmontel n'eut garde de se méprendre. Il prétexta le désir qu'il avait d'être logé plus au large, demanda son congé, et l'obtint aisément. Cette séparation effectuée, les bons rapports continuèrent comme par le passé. L'écrivain censuré demeura le convive assidu des dîners et des soupers de la rue Saint-Honoré; et madame Geoffrin lui prouva, quelques années plus tard, par les généreuses dispositions de son testament, qu'elle ne lui gardait pas rancune d'avoir méconnu ses conseils. Ajoutons que, par une inconséquence assez ordinaire à son sexe, tout en prenant elle-même parti contre ce malencontreux *Bélisaire*, elle ne souffrit jamais que d'autres se risquassent devant elle à en faire la plus légère critique. Elle se brouilla pour un propos de ce genre avec un ancien ami, le vieux poète Piron. Trois ans après, bien qu'elle persistât à lui envoyer comme de coutume « du sucre et du café pour ses étrennes », elle ne l'avait pas encore relevé de sa disgrâce, et l'octogénaire s'en plaignait doucement dans une chanson qui se termine ainsi :

En étrennes, Sonica,
Votre bonté coutumière
Me fait présent de moka
Pour toute l'année entière.
La bienfaisance en tel cas
Seule quelquefois opère :
Mais l'amitié n'en est pas;
Hélas!
Vous ne m'aimez pas!

III

Je ne saurais, sans dépasser le cadre de cette étude, faire défiler ici les nombreux personnages qui se rangent sous le sceptre de madame Geoffrin, et font cortège à sa verte vieillesse. Mais je dois signaler, comme une des curieuses particularités de cette dernière période de sa vie, la conduite qu'elle tint à l'égard de Diderot. Ses relations avec le grand écrivain

peuvent se définir ainsi : elle ne put jamais le souffrir, et elle le combla de bienfaits. Le génie tumultueux et désordonné de Diderot, son imagination sans frein, cette éloquence fougueuse dont le torrent roulait pêle-mêle les pierreries les plus rares et les plus grossières scories, effrayaient l'âme tranquille, méthodique et pondérée de la prudente bourgeoise. Les jugements qu'elle a portés sur lui sont généralement empreints de sévérité, sinon de malveillance. « C'est un honnête homme, disait-elle, mais il a la tête si mauvaise, et il est si mal organisé, qu'il ne voit et n'entend rien comme cela est: il est toujours comme un homme qui rêve et qui croit tout ce qu'il a rêvé[1]. » Ailleurs, tout en lui reconnaissant « beaucoup d'esprit », elle estime qu'il ne sera jamais « bon à rien », et, pis encore, qu'il serait « fort dangereux dans quelque emploi qu'il fût ». Mais, au fond, ce qu'elle lui pardonne moins que ses écrits licencieux et ses idées subversives, c'est l'extrême vulgarité de ses manières, « son ignorance absolue de tous les usages du monde ».

Sur ce point, il faut l'avouer, les critiques qu'elle lui adresse n'ont rien d'exagéré. Le laisser-aller du philosophe dépassait parfois toute mesure. Lors du voyage qu'il fit à Pétersbourg, en 1773, il mit à une rude épreuve la patience de Catherine II, qui l'avait convié à cette visite. « Votre Diderot est un homme bien extraordinaire! — écrit l'Impératrice à madame Geoffrin. — Je ne me tire pas de mes entretiens avec lui sans avoir les cuisses meurtries et toutes noires. J'ai été obligée de placer une table entre lui et moi, pour me mettre, moi et mes membres, à l'abri de sa gesticulation. » L'abbé Galiani, dans une lettre à Thomas, renchérit encore sur « la conduite épouvantable » de Diderot à l'égard de la Tsarine, à laquelle il a osé « jeter sa perruque au nez, pincer le genou », et autres incongruités de même force. La sévère bourgeoise de la rue Saint-Honoré avait l'humeur moins endurante que la souveraine de toutes les Russies; aussi ne voulut-elle jamais recevoir Diderot dans son salon, moins encore, comme on pense, l'admettre à ses dîners. Il est vrai qu'il s'y fût montré un convive incommode, si l'on croit l'assertion d'un de ses

1. Lettre du 8 mai 1774 au roi de Pologne.

contemporains, le comte d'Escherny[1], qui lui attribue l'habitude de « s'emparer à table des bras de ses deux voisins », et de continuer à pérorer sans trêve, « tout en mangeant lui-même du plus grand appétit ».

Avec son franc-parler habituel, madame Geoffrin ne cachait guère à Diderot le peu de goût qu'elle avait pour sa personne; et il s'en plaint dans sa correspondance : « Je reçus, écrit-il un jour[2], la visite de madame Geoffrin, qui me traita comme une bête, et qui conseilla à ma femme d'en faire autant. La première fois, elle était venue pour gâter ma famille : cette fois, elle serait venue pour gâter ma femme, et lui apprendre à mépriser son mari. » Madame Geoffrin, en effet, si elle n'attirait pas Diderot chez elle, allait quelquefois chez lui. Elle était même une des seules femmes qui rendît visite à madame Diderot, pauvre créature inoffensive et simple, assez durement malmenée par son époux, et dédaignée par la plupart des amis de ce dernier. Madame Geoffrin avait pitié d'elle, et lui témoignait de l'intérêt. C'est en accomplissant cette bonne œuvre qu'elle fut frappée de la pauvreté du « réduit philosophique » qui abritait Diderot et sa famille; l'aspect misérable de ce logis lui serra le cœur, et, sans parler de son dessein à personne, elle profita d'une absence de l'écrivain pour faire déménager ses meubles et ses « haillons », qu'elle remplaça séance tenante par un mobilier neuf, commandé tout exprès, et dont la simplicité n'excluait pas l'élégance. Elle poussa même la recherche, sachant le goût de Diderot pour la peinture, jusqu'à orner les murs de son salon de toiles des meilleurs maîtres, entre autres deux paysages de Joseph Vernet. L'intention, certes, était excellente. Le philosophe lui en sut-il beaucoup de gré? La chose est moins certaine. Dans le morceau, d'ailleurs exquis, intitulé *Regrets sur ma vieille robe de chambre*[3], s'il compare à son ameublement ancien celui qui lui fut substitué, c'est surtout, semble-t-il, pour déplorer la perte du premier, auquel il tenait par le lien puissant de l'habitude. Mais il est permis de

1. *Mélanges*.

2. 15 septembre 1767. Lettre à mademoiselle Volland.

3. Brochure publiée en 1772.

ne voir là qu'un paradoxe littéraire; et sans doute eut-il moins de peine qu'il ne dit à se résigner à son luxe.

Ce bienfait discuté n'est ni le seul, ni le principal, dont Diderot soit redevable à madame Geoffrin. Le grand service qu'elle lui rendit date du jour où un arrêt du conseil du Roi révoqua le privilège de l'Encyclopédie[1]. La publication, à moitié achevée, en reçut un coup terrible. Plusieurs des plus célèbres rédacteurs, d'Alembert entre autres, prirent peur, et firent mine de se retirer de l'affaire; et, bien que l'intervention de M. de Malesherbes[2] eût en partie raccommodé les choses, la timidité de l'imprimeur, et le manque des fonds nécessaires pour relever son courage, faillirent amener l'avortement de cette vaste entreprise. Pour Diderot, c'était la ruine complète, la ruine de ses biens comme celle de ses espérances. Ce fut madame Geoffrin qui le sauva. Elle s'engagea auprès de l'éditeur pour une somme considérable, que madame de la Ferté-Imbault, en revoyant plus tard les comptes de sa mère, n'évaluait pas à moins de cent mille écus; et cette intervention généreuse, dont elle voulut garder l'anonyme, permit la continuation de l'ouvrage.

Il ne faudrait cependant pas, au récit de ces largesses, prendre madame Geoffrin pour une sorte de saint Vincent de Paul en cornette, cheminant, l'aumônière à la main, parmi les infortunes de ses contemporains. Sans parler même du caractère assez profane de ses libéralités, la comparaison manquerait d'exactitude. Il y a plusieurs sortes de charité : à côté de la charité pure, qui prend directement sa source dans l'amour de Dieu ou de l'humanité, il en existe une autre, moins noble dans son origine, et pour ainsi dire instinctive, issue du malaise qu'éprouvent beaucoup d'entre nous au contact de la misère d'autrui. Il n'est pas besoin d'être un profond analyste pour discerner dans ce dernier sentiment un petit coin d'égoïsme; et tel fut, semble-t-il, le cas de madame Geoffrin. Non, certes, qu'on puisse la soupçonner, dans la distribution de ses bienfaits, de calculs bassement intéressés; rien n'est plus loin de ma pensée. Mais ayant fait, comme dit

1. 8 mars 1759.

2. Il était alors directeur de la Librairie.

Thomas, « de son propre bonheur l'étude et l'occupation de sa vie », elle avait reconnu — ce qui, somme toute, n'est pas d'une âme vulgaire — que ce bonheur ne pouvait être complet, si elle n'y ajoutait celui des gens qui vivaient autour d'elle. Elle retirait ainsi du bien qu'elle faisait une jouissance immédiate et un profit personnel; et c'est ce qu'elle appelait *se payer de ses propres mains*. « Ceux qui obligent souvent, disait-elle encore, doivent obliger de la manière la plus agréable pour eux-mêmes, parce qu'il faut faire commodément ce que l'on veut faire tous les jours. » Elle poussait même un peu loin l'application de ce principe; et cette même femme, si empressée à soulager les maux qui sont à sa portée, affecte parfois, lorsqu'il s'agit d'épreuves en face desquelles elle se sent impuissante, de s'en désintéresser avec quelque sécheresse, en fermant de parti pris ses yeux et ses oreilles. C'est le reproche que lui adresse, sous une forme plaisante, l'abbé Galiani : « Madame Geoffrin, disait-il [1], a le tic de détester tous les malheureux, car elle ne veut pas l'être par le spectacle du malheur d'autrui. Cela vient d'une belle cause : elle a le cœur sensible, elle est âgée, elle se porte bien ; elle veut conserver sa santé et sa tranquillité. D'abord qu'elle apprendra que je suis heureux, elle m'aimera à la folie. »

Quand Galiani lançait cette boutade, il se trouvait effectivement fort à plaindre. A la suite de je ne sais quelle intrigue de cour, il venait, après dix ans de séjour à Paris [2], de se voir brusquement rappelé à Naples; et cet exil hors de sa patrie d'adoption lui paraissait insupportable. Ses lettres, pendant les premiers temps de son rappel, sont remplies de ses lamentations, et dans ces pages d'élégie reviennent à chaque instant le souvenir de madame Geoffrin et le regret du salon célèbre où il tenait si bien sa place. N'y était-il pas, en effet, comme un « meuble » nécessaire, ce délicieux petit abbé, causeur étincelant, conteur inimitable, érudit et léger, surprenant mélange de profondeur et de bouffonnerie, le seul homme capable de faire rire aux éclats tout un auditoire en discutant une thèse d'économie politique: bref, disait Diderot,

1. Lettre à madame d'Épinay, le 18 septembre 1769.

2. Il y était accrédité en qualité de secrétaire d'ambassade par le gouvernement napolitain.

« un trésor pour les jours de pluie », et si précieux en société que « si l'on en fabriquait chez les tablettiers, tout le monde en voudrait avoir »? Du jour où Morellet l'amena dans l'hôtel de la rue Saint-Honoré jusqu'à cette fatale année 1769, où il dut regagner sa ville natale, pas un mercredi ne se passa sans que madame Geoffrin eût à sa table, pour la joie de ses convives, « l'abbé, le petit abbé, sa *petite chose* », comme elle l'appelait: et on croit l'y voir tel qu'il s'y dépeint lui-même, haut perché sur un siège trop élevé pour sa taille exiguë, « remuant des pieds et des mains comme un énergumène, la perruque de travers », pérorant avec fougue de sa voix flûtée, et disant des choses « que l'on trouvait sublimes », mais qui, à l'en croire, lui étaient seulement inspirées par le « bon fauteuil, trépied d'Apollon dont il était la sibylle ». Car, ajoute-t-il, « soyez sûre que sur les chaises de paille napolitaines, je ne dis plus que des bêtises [1] ».

Il y resta jusqu'au jour de sa mort, sur ces chaises de paille, et ne s'en consola jamais. « J'ai fait deux grandes pertes depuis deux ans, écrit-il à madame Geoffrin: j'ai perdu Paris, et toutes mes dents... Au reste, je n'ai plus besoin de parler; personne ne m'entend ici, et personne n'est tenté de m'écouter. » Et ailleurs: « Malgré tous mes efforts, il n'y a pas moyen de faire ressembler Naples à Paris, si nous ne trouvons une femme qui nous *Geoffrinise* [2] ». L'image des belles soirées parisiennes le hante incessamment: « Comment vont les mercredis? demande-t-il. Je n'ai pas trop d'idée d'un mercredi sans moi, car tous ceux que j'ai vus, j'y étais! » Le fidèle souvenir qu'il garde aux amis dont il est séparé fait honneur à son cœur; de tous les familiers de madame Geoffrin, s'il fut un des rares qu'elle n'eut jamais à obliger de sa bourse, il fut aussi l'un de ceux qui lui restèrent le plus affectueusement attachés. Quand il la nomme dans ses lettres, c'est sur un ton sérieux, ému, presque attendri, qui contraste avec la tournure ironique qui lui est habituelle: « Madame Geoffrin... non, je n'en parlerai pas, je n'en ai pas encore la force... », écrit-il quelques jours après son départ de Paris.

1. Lettre à madame Geoffrin, 19 octobre 1771.

2. Lettre à madame d'Épinay, 13 avril 1771.

Deux ans plus tard, dans un billet adressé à madame Necker : « Je l'aime, dit-il, je l'estime, je la vénère, je l'adore, et, si on m'écoutait, j'en parlerais toujours ! » Tout autre, par contre, est son langage, lorsqu'il s'agit de madame de la Ferté-Imbault, avec laquelle il se querellait sans cesse — peut-être à cause d'une certaine similitude de nature, la brusque vivacité de l'une s'accommodant mal de la « pétulance » de l'autre. — « Elle m'aime et je l'aime, disait-il, comme les anges s'aiment, à ce que dit notre saint Thomas, qui n'est pas votre Thomas, mais qui était bien meilleur théologien, et qui a découvert que les anges s'aiment tout aussi bien de loin que de près, sans se voir et sans se parler. Ils sont bien heureux, s'ils y trouvent du plaisir ! »

IV

Si, en présentant au lecteur quelques-uns des familiers de la célèbre bourgeoise, j'ai gardé jusqu'à présent en réserve les noms de d'Alembert et de mademoiselle de Lespinasse, c'est que ce couple historique — qu'il convient d'associer ici comme ils mirent en commun une bonne part de leur existence — exerça sur l'esprit vieillissant de madame Geoffrin une influence à ce point prépondérante, que, devant ces astres jumeaux, tous les autres finirent par s'éclipser ou par perdre de leur éclat. C'est aussi que, dans les derniers temps, cette faveur excessive amena des jalousies et provoqua des rancunes, qui furent l'origine des scènes douloureuses dont on lira bientôt le récit.

Cette intimité, grosse d'orages, fut l'œuvre des circonstances, et elle ne s'établit qu'assez tard, bien que la présentation de d'Alembert chez madame Geoffrin remontât presque à la fondation du salon de la rue Saint-Honoré. Ceux qui lisent aujourd'hui les écrits de ce savant géomètre auront quelque peine à se figurer que, lorsqu'il conquit ses entrées dans ce bureau d'esprit, la réputation qui s'attacha tout d'abord à son nom fut celle d'un « amuseur de société ». D'Alembert, dans sa jeunesse, était en effet du caractère le plus gai : au sortir d'un problème d'astronomie ou d'une équation algébrique, il

s'élançait hors de ces abstractions avec l'entrain d'un « écolier échappé du collège [1], » et oubliait avec délices le calcul des « forces dynamiques » pour se répandre en traits vifs et plaisants, en facéties joyeuses et quelquefois burlesques. La marquise de la Ferté-Imbault nous révèle même ce détail, qu'il avait « un talent particulier pour copier les acteurs de l'Opéra ou de la Comédie, à faire mourir de rire!... Voyant que cela lui réussissait très bien, continue-t-elle, il s'émancipa, et se mit à contrefaire MM. de Mairan, Fontenelle, et autres habitués du salon de ma mère, ce qui finit par lui valoir un renom de méchanceté ». Si l'on joint à ces agréments mondains un esprit hardi, libre et profond, une mémoire intarissable, et « une sorte d'ingénuité qui avait toutes les grâces de l'enfance et toute la vigueur de la maturité, » on comprendra le succès qui accueillit promptement d'Alembert, non seulement dans la maison de madame Geoffrin, mais dans tous les cénacles littéraires où l'on se disputait sa présence.

En dehors de l'hôtel de la rue Saint-Honoré, un des salons où on le voyait alors le plus souvent était celui de madame du Deffand. Les dons brillants de la marquise, toujours étincelante de verve malgré son âge et sa cécité, n'étaient pas seuls la cause de ces fréquentes visites au couvent de Saint-Joseph [2] : un charme spécial y attira d'Alembert, du jour où la grande dame prit chez elle, comme lectrice, l'incomparable enchanteresse qui s'appelait Julie de Lespinasse. Il serait hors de propos de rééditer ici l'histoire de l'attachement qui s'établit vite entre ces deux êtres, que tant de misères communes, le malheur de leur naissance [3], leur isolement dans la vie, leur pauvreté même, semblaient prédestiner à s'entendre. Cette liaison, qui alla plus tard jusqu'à une complète communauté d'existence, fut-elle toujours aussi « pure et innocente » que le prétendent la plupart de leurs contemporains? L'affirmer serait naïf, et le nier, téméraire. Le doute, en tout cas,

1. Marmontel, *Mémoires*.

2. La marquise du Deffand était depuis longtemps établie au couvent de Saint-Joseph, rue de l'Université. Elle y habitait l'appartement jadis occupé par madame de Montespan.

3. D'Alembert, on le sait, était fils naturel de madame de Tencin, comme mademoiselle de Lespinasse était la fille illégitime de la comtesse d'Albon.

n'est possible que pour le début de leur intimité; car, dans la suite, les noms du marquis de Mora et du comte de Guibert suffisent à rappeler que la « Sapho du dix-huitième siècle » avait déversé sur d'autres que d'Alembert le flot de cette passion exaltée qui fait de mademoiselle de Lespinasse une figure presque unique en son temps. Mais, que l'amour fût ou non du jeu, le sentiment profond de d'Alembert pour la lectrice de madame du Deffand détermina chez la marquise l'accès de susceptibilité jalouse, dont le résultat fut la séparation éclatante des deux femmes, et leur persistante inimitié.

Une anecdote rapportée par madame de la Ferté-Imbault assigne à cette rupture une curieuse origine. Madame du Deffand, nous apprend-elle, avait reçu une lettre de Voltaire, qui, en termes fort caustiques, se moquait de d'Alembert; et elle n'avait pas manqué de lui répondre sur le même ton. A quelques jours de là, d'Alembert étant entré chez elle sans se faire annoncer, la spirituelle aveugle, ignorant sa présence, mit la conversation sur ces deux lettres, et pria une personne de la société d'en faire la lecture à haute voix. L'embarras de l'auditoire fut extrême, comme on pense; et non moins vif le dépit de d'Alembert, en s'entendant ainsi traité par une femme qu'il croyait son amie. Il garda néanmoins le silence tant que dura la lecture, ne se fit connaître qu'après à madame du Deffand, et affecta de prendre le parti de la plaisanterie. Mais, au fond de l'âme, il resta ulcéré ; et, au sortir de cette scène, l'un des assistants, le mathématicien Fontaine, « qui calculait les caractères aussi bien que les nombres et les lignes », vint narrer l'aventure dans le salon de madame Geoffrin, et lui prédit que « d'Alembert se vengerait de madame du Deffand d'une manière très piquante, et que mademoiselle de Lespinasse lui servirait d'instrument ». C'est ce qui eut lieu en effet : les chroniques du temps nous ont conté la suite de l'histoire, les réunions de quatre heures du soir, organisées par d'Alembert, pendant le sommeil de la marquise[1], dans la petite chambre de la lectrice, la découverte que fit un beau jour l'irascible maîtresse de maison de ces réceptions clandestines, où avec d'Alembert figuraient

1. Madame du Deffand ne se levait qu'à six heures du soir.

Chastellux, Marmontel, Turgot, Condorcet et quelques autres, et l'extraordinaire scène de fureur qui suivit cette révélation.

Accusée de trahir sa protectrice en lui volant ses meilleurs amis, violemment chassée d'une demeure où elle avait vécu dix ans, mademoiselle de Lespinasse entraîna à sa suite une partie de la société de madame du Deffand, et au premier rang d'Alembert, cause première de la brouille. Elle se réfugia dans un modeste appartement de la rue Saint-Dominique [1] loué par la cotisation de quelques personnes charitables. Mais il fallait y vivre, et les ressources étaient fort restreintes. C'est alors que d'Alembert songea à sa vieille amie madame Geoffrin, dont il avait éprouvé déjà pour son compte l'intarissable générosité [2]. Il alla aussitôt la trouver, lui fit le récit détaillé des événements, l'apitoya sur le compte de la jeune fille, et la conjura, dans cette querelle qui divisait la coterie littéraire de l'époque, de prendre parti pour mademoiselle de Lespinasse contre l'injuste marquise. Il n'eut guère de peine à réussir dans son ambassade. Madame Geoffrin avait toujours eu peu de goût pour madame du Deffand, qui ne l'aimait pas davantage [3]. Le contraste de leurs caractères et la rivalité de leurs salons expliquent doublement cette mutuelle antipathie [4]. L'hôtel de la rue Saint-Honoré s'ouvrit donc tout grand pour la protégée de d'Alembert, et une pension viagère de trois mille francs vint augmenter son maigre revenu ; pension sur laquelle la bienfaitrice et l'obligée gardèrent si bien le silence que, de leur vivant, personne n'en eut le moindre soupçon, et qu'on l'apprit seulement après la mort de madame Geoffrin, par l'examen de son livre de comptes.

A dater de ce moment, des rapports d'une familiarité croissante se nouèrent entre madame Geoffrin et l'intéressant

1. Au coin de la rue de Bellechasse.

2. Madame Geoffrin allouait depuis 1760 à d'Alembert six cents livres de rente viagère, auxquelles elle ajouta treize cents autres livres par testament.

3. « C'est une méchante bête, écrit madame Geoffrin ; mais elle est aveugle, et, de plus, le genre de sa méchanceté, qui est la jalousie, la rend si malheureuse, qu'en vérité elle me fait pitié. »

4. Un jour que la marquise était assise sous un grand et lourd tableau représentant madame Geoffrin : « C'est le seul moment, dit quelqu'un, où madame du Deffand soit intéressée à ne pas faire tomber madame Geoffrin. » (Madame Necker, *Mélanges.*)

« ménage ». Je me sers de ce terme à dessein, car, peu après l'éclat provoqué par madame du Deffand, d'Alembert, à peine remis d'une grave maladie où la jeune fille lui servit de garde-malade, vint s'installer avec elle dans le petit logement de la rue Saint-Dominique, dont il lui sous-loua la moitié ; et telle était alors la largeur des idées courantes, que « la considération dont jouissait mademoiselle de Lespinasse, loin de souffrir aucune atteinte de cette habitation commune, n'en fut que plus honorablement et plus hautement établie[1] ». Admise par privilège spécial, et seule de son sexe, aux dîners du mercredi, elle s'y fit vite une place à part. Sans coquetterie et sans beauté (son visage, autrefois agréable, avait été gâté de bonne heure par la petite vérole), elle tenait l'assistance entière sous le charme de son esprit alerte, pénétrant, plein de tact et de goût, habile à discerner le fort et le faible de toute chose et à se mettre au niveau de chacun. Par un surprenant contraste, cette mesure si parfaite s'alliait à l'imagination la plus ardente, à une chaleur d'âme qui se communiquait à ceux qui l'écoutaient et ajoutait à ses moindres paroles « un inexprimable intérêt ». Madame Geoffrin subit comme tout le monde l'ascendant de cette merveilleuse nature. Elle se prit peu à peu pour mademoiselle de Lespinasse d'un si vif engouement qu'elle ne voulut bientôt plus se passer de sa présence, et l'attira chez elle de jour en jour davantage, avec l'inséparable d'Alembert. En outre des soirées consacrées, ce sont d'abord des visites quotidiennes ; puis, quand les infirmités de la vieillesse obligent la septuagénaire à une vie presque sédentaire, c'est deux fois le jour, à neuf heures du matin et dans l'après-midi, que les fidèles amis se présentent à l'hôtel de la rue Saint-Honoré, où ils se sentent enfin chez eux d'une manière si complète que mademoiselle de Lespinasse s'y fait adresser ses lettres.

Les vieux habitués du salon n'étaient pas, on le devine, sans éprouver quelque jalousie de cette concurrence. Mais la personne qui souffrait le plus du nouvel état de choses était la fille de madame Geoffrin, la marquise de la Ferté-Imbault. Jusqu'alors, tout en déplorant dans le secret de son cœur les

1. Marmontel, *Mémoires*.

opinions et le langage de la plupart de ceux qui formaient la société de sa mère, elle ne s'était pas autrement alarmée de leur influence ; leur nombre même la rassurait sur l'empire auquel chacun pouvait prétendre. Le danger lui apparut tout à coup menaçant, quand le faisceau de ces affections dispersées se concentra sur deux personnes, aussi remarquables l'une que l'autre par l'étendue de leur intelligence, et dont la parfaite entente doublait encore la force. Elle crut voir dans leur fréquentation constante tout un plan machiné pour s'emparer de l'esprit d'une femme affaiblie par l'âge, substituer leur volonté à la sienne, dicter peut-être à sa main défaillante des dispositions contraires aux droits sacrés de la famille. Sa défiance s'augmentait du soin que l'on prenait de la mettre à l'écart des entretiens journaliers qui se tenaient presque sous ses yeux ; et ce qui lui revenait de ces mystérieux conciliabules n'était pas fait pour calmer son irritation grandissante.

Les notes que madame de la Ferté-Imbault a laissées sur cette période sont remplies de ces prétendues « révélations », auxquelles, avec sa bonne foi ordinaire, elle ajoutait une entière croyance, et dont l'auteur était un certain Valentin, espèce d'intendant de madame Geoffrin et son homme de confiance, qui joua dans toute cette affaire un rôle assez singulier. Très dévot, et par suite ennemi juré des philosophes, ce zélé serviteur redoutait fort l'action qu'il leur attribuait sur les sentiments de sa maîtresse. Aussi, dans l'opinion que tous les moyens sont bons contre de tels adversaires, ne se gênait-il pas pour écouter aux portes ; il rapportait ensuite à la marquise les propos qu'il jugeait propres à échauffer sa colère, afin de l'engager dans une pieuse croisade. Il faut laisser ici la parole à madame de la Ferté-Imbault : « Il m'apprit que d'Alembert et la Lespinasse ne s'occupaient l'un et l'autre qu'à persuader à ma mère que, mon caractère étant tout l'opposé du sien, ce serait à eux plutôt qu'à moi de la rendre heureuse dans sa vieillesse, si jamais elle devenait infirme. Ma mère, qui regrettait souvent de me trouver en désaccord avec elle, croyait facilement ces paroles... Elle leur disait l'étonnement où elle était que je fusse sa fille, et se comparait à une poule à qui on a donné à couver un œuf de canard : quand la poule, sur le bord d'un étang, voit sor

canard aller à l'eau, elle reste pétrifiée: ainsi en était-il pour elle quand elle voyait que je n'aimais qu'à rire, me divertir et courir le monde: et elle s'en affligeait pour ses vieux jours... A quoi la Lespinasse répondait qu'elle pouvait être tranquille, qu'elle et d'Alembert seraient ses premiers garde-malades, et qu'on me permettrait de courir à mon ordinaire, car elle n'aurait nul besoin de moi! » Et c'était, de la part de Valentin, une suite de sinistres prévisions sur l'avenir réservé à la pauvre marquise, si elle laissait les deux complices circonvenir entièrement leur victime, et poursuivre leur œuvre jusqu'au bout.

Ces perfides commérages, chaque jour renouvelés, jetaient madame de la Ferté-Imbault dans des perplexités mortelles. Certes, nous ne la suivrons pas dans les dures appréciations qu'elle formule, ni dans les soupçons dont elle flétrit ce qu'elle nomme « l'union infernale de d'Alembert et de la Lespinasse ». Ces accusations sans preuves ne résistent pas à un examen réfléchi. Le caractère de d'Alembert, comme celui de son amie, y opposeraient d'ailleurs, au besoin, un suffisant démenti. Mais on comprend aisément, et on excuse sans peine le ressentiment d'une fille — qui somme toute se montra toujours prête à remplir son devoir — envers des étrangers qu'elle voit soir et matin installés aux côtés de sa mère, dépositaires de toute sa confiance, maîtres de tous ses secrets, la réduisant elle-même à un rôle de comparse humiliée, dont on tolère parfois la présence parce qu'on ne peut l'empêcher. Cependant, quelle que fût l'indignation amassée dans son âme, le respect de l'autorité maternelle, encore à ce moment très vivante et très forte, lui fermait la bouche: et elle se contentait de ronger silencieusement son frein, attendant avec patience l'heure de prendre sa revanche.

Le sort lui épargna cette peine en ce qui concerne mademoiselle de Lespinasse. Ce corps si frêle, ébranlé par trop de secousses, consumé par sa flamme intérieure, ne put résister aux angoisses de la dernière et fatale passion que lui inspira l'insensible Guibert. Elle mourut le 23 mai 1776, à l'âge de quarante-trois ans, au plus beau moment de sa célébrité. Au cours de la cruelle maladie qui l'emporta, elle ne cessa de témoigner à madame Geoffrin la plus sincère tendresse, lui répétant constamment que « ce qui la consolait de mourir,

était de devancer sa vieille et généreuse amie ». D'Alembert, pour qui cette perte était un irréparable malheur, n'en fut que plus exact à continuer, dans l'hôtel de la rue Saint-Honoré, des visites qu'il considérait comme une dette de reconnaissance. Il trouvait d'ailleurs en madame Geoffrin un écho à sa propre douleur : « J'allais, dit-il, m'affliger auprès d'elle et avec elle ; son amitié m'écoutait et me soulageait. » Mais l'heure était prochaine où cette fidèle consolatrice allait devenir à son tour un objet d'inquiétude et de tristesses nouvelles : et nous retrouverons bientôt d'Alembert auprès d'un autre lit d'agonie, dans des circonstances où, sans qu'il l'ait voulu, peut-être même sans qu'il en ait eu conscience, son rôle fut loin d'être exempt de reproche.

V

S'il est vrai, comme on l'a prétendu, que madame Geoffrin n'ait jamais été jeune, il faut convenir que, par compensation, cette vieillesse prématurément acceptée resta vigoureuse et saine bien au delà des limites ordinaires. « Quand j'ai été en Pologne, disait-elle, j'avais soixante-sept ans ; et, si je ne m'étais pas regardée au miroir, je ne m'en serais pas cru plus de quarante ; je ne me sentais rien de la vieillesse. » Ce témoignage est confirmé par celui de madame de la Ferté-Imbault : « Je ne l'ai jamais vue malade, assure-t-elle, et souvent je me crois sa mère, parce qu'elle entend très finement, tandis que je suis sourde depuis trente ans, et qu'elle a une activité qui la rend capable de mille détails bien au-dessus de mes forces. » Malgré ces apparences, l'esprit ferme et net de madame Geoffrin ne chercha jamais à se faire illusion sur la prolongation de ces années de grâce ; et, longtemps à l'avance, elle se forma un « plan de vie » pour l'époque de l'inévitable décadence. C'est à sa soixante-dixième année qu'elle fixait l'échéance de ce qu'elle appelait « sa petite mort », et elle l'attendait avec calme. « Pour lors, disait-elle, je commencerai à rompre tous les attachements de mon cœur, puis je le fermerai hermétiquement, de façon qu'il n'y puisse plus rien entrer. Je veux que ma mort physique soit aussi douce qu'il sera

possible, et pour cela il ne faut point avoir de déchirures à faire. »

Devons-nous voir un effet de cette excessive prévoyance dans l'effort qu'elle fit, en septembre 1768, pour briser, sans motif plausible, la plus tendre des affections qui ait occupé sa vie? Et lorsqu'elle écrivit au roi Stanislas-Auguste la « terrible lettre » qui amena pendant près d'un an la cessation de tous rapports entre la « chère maman » et son « fils bien aimé », faut-il lire, à travers ces lignes injustes et cruelles, le secret désir de tuer en son cœur un sentiment profond, dont elle craignait de souffrir à l'heure de la séparation dernière? C'est peut-être, après tout, la meilleure explication de son étrange conduite, du renvoi impertinent de toutes les lettres du roi, et de l'exclamation soulagée qui clôt cette exécution violente : « A présent, mon cœur est net; il n'y entre plus d'amertume! » Une brouille si peu justifiée ne pouvait cependant être définitive. Après dix mois de silence, une réconciliation s'opéra, dont Stanislas-Auguste semble avoir fait les frais et pris l'initiative[1]. Mais la correspondance reprise ne redevint pas ce qu'elle était par le passé; le ton resta cérémonieux, presque froid, parfois gêné. L'accent de l'ancienne tendresse ne reparaîtra plus qu'au moment suprême, comme pour montrer la vanité des calculs égoïstes et proclamer la victoire de l'amitié méconnue.

Cet incident à part, l'événement justifia les prévisions de madame Geoffrin; et le programme qu'elle s'était tracé « depuis l'âge de vingt ans », se réalisa presque de point en point, comme si la nature elle-même eût voulu entrer dans son jeu et accepter la loi de cette énergique volonté. Elle atteignit, en effet, sans accroc sa soixante-dixième année; et c'est alors seulement que sa santé robuste subit le premier assaut. Une coqueluche tenace, mal peu commun à cet âge, donna le signal du déclin. Elle s'en tira au prix de deux mois

1. « Vous avez beau dire et faire les choses les plus injustes et les plus désagréables à mon égard, lui écrit l'excellent prince, je dirai toujours : Les nuages et les bourrasques passeront, le soleil reparaîtra, car il existe toujours, il est toujours chaud et lumineux; quand même il est couvert du voile le plus épais, on sait qu'il reparaîtra, car enfin il l'a fait mille autres fois, pour que la terre en reçoive les rayons... Ceux à qui vous reviendrez toujours tôt ou tard sont les bonnes gens, oui, les bonnes gens. On a beau jouer sur les mots, je soutiens que je suis bon, moi! » (Lettre du 7 octobre 1769. *Correspondance inédite* publiée par M. de Mony.)

de souffrances, sans autre remède que son régime ordinaire : « une grande diète et beaucoup d'eau chaude ». Mais elle resta longtemps dans un grand état de faiblesse, qu'elle ne surmonta jamais entièrement. De ce moment, les symptômes inquiétants se succèdent et se multiplient : diminution de sa mémoire, jadis merveilleusement fidèle, étourdissements fréquents, érysipèles douloureux qui la privent de sommeil pendant des nuits entières. Tous ces avant-coureurs de la fin sont observés et enregistrés par elle avec un sang-froid surprenant. « Mon dépérissement n'est pas encore très sensible pour les autres, parce que je n'ai aucune infirmité, mais il l'est pour moi, » écrit-elle ; et cachant avec soin, même aux plus intimes amis, les misères dont elle souffre, elle s'efforce de poursuivre sa vie habituelle, préside à ses dîners, n'abandonne rien de ce qu'elle considère comme les devoirs de sa charge[1].

Malgré cette fermeté, son humeur subit un changement visible, et elle en convient de bonne foi : « Ma gaîté intérieure m'a quittée ; il y a encore des moments où on me ranime, mais je retombe sur-le-champ » ; et écrivant au roi de Pologne à l'occasion du premier jour de l'an 1774 : « Je n'ai pas eu le courage, dit-elle, de vous parler de la nouvelle année ; pour moi, c'est une année de plus qui me conduit à la fin. » Son optimisme l'abandonne ; pour la première fois de sa vie, elle se préoccupe des affaires publiques, constate avec inquiétude et chagrin « le mauvais état des finances, la fermentation des plus belles provinces, le mécontentement du Parlement ». Quand le ministère de Turgot suscite les espérances de tout le parti encyclopédiste, elle refuse de s'associer à l'enthousiasme de son entourage, et se montre sceptique à l'endroit des réformes annoncées : « Dans ce moment-ci, on détruit, il faut voir ce qu'on rétablira sur les ruines. Jeune, on se flatte ; vieille, on attend ! » Enfin, elle s'occupe activement de « ses préparatifs de départ, comme elle a fait ses paquets pour le voyage de Pologne » ; et dans ce règlement général de ses affaires, auquel elle procède avec sa méthode ordinaire, elle n'a garde d'oublier la question religieuse.

C'est un problème difficile à résoudre que le sentiment

1. Correspondance de la marquise de la Ferté-Imbault.

exact de madame Geoffrin sur le chapitre de la religion. Ses contemporains ne paraissent pas très fixés sur ce point: et cette indécision vient peut-être de ce qu'elle-même, pendant de longues années, n'eut pas très nettement conscience de ses convictions intimes. De son enfance très pieuse, il lui était certainement resté, à défaut d'une foi solide, un grand respect pour les principes de la morale chrétienne; et rien ne la fâchait davantage que d'entendre traiter ces graves matières avec une inconvenante légèreté[1]. Par contre, certaines phrases échappées à sa plume, notamment dans les lettres au roi de Pologne où elle s'épanche plus librement qu'ailleurs, font douter de la pureté de son orthodoxie : « Je me crois, écrit-elle un jour, plus philosophe que Socrate: la mort était pour lui un objet sur lequel il faisait de beaux discours. Pour moi, *elle n'est que la cessation d'être*, aussi je la vois sans peine. » Plus encore que ce langage, les habitudes de vie que nous lui connaissons, l'appui décisif qu'elle apporte à l'Encyclopédie, son intimité constante avec tous ceux qui mènent contre l'Église une guerre acharnée, ne permettent guère de la considérer comme une fervente catholique. Mais, par une contradiction singulière, elle tint à demeurer toujours strictement fidèle aux pratiques extérieures de la religion; et, quoi qu'on en ait dit, elle ne prétendit jamais s'en cacher. Quand Marmontel, dans un piquant portrait, nous la montre allant clandestinement à la messe, « comme on va en bonne fortune », et possédant une tribune à la chapelle des capucins, « avec autant de mystère que les femmes galantes de ce temps avaient des petites maisons », il faut se garder de l'en croire sur parole: et il n'est pas plus équitable en attribuant cette conduite au désir inavoué « de se mettre bien avec le Ciel, sans être mal avec son monde ». Cette sorte d'hypocrisie n'était guère dans le caractère de madame Geoffrin; et la marquise de la Ferté-Imbault, d'accord en cela avec Grimm, est bien plus près de la vérité, lorsqu'elle nous parle de cet « amour de l'ordre et de la règle », de ce « respect des convenances établies », qui lui faisaient observer les lois de l'Église, comme des coutumes anciennes où la bienséance était intéressée.

1. Madame Suard, *Mémoires*.

Ce qui prouve bien au reste qu'elle n'avait pas là-dessus de fausse honte, c'est le soin qu'elle mettait à obtenir de ses amis qu'ils évitassent, eux aussi, toute apparence de ce scandale public, dont elle avait horreur. S'il lui déplaisait fort qu'on se fît mettre à la Bastille, elle n'aimait pas davantage que l'on mourût sans confession; et lorsque d'aventure quelque récalcitrant « s'avisait de faire le mutin, elle se chargeait de le réduire[1] », et en venait presque toujours à bout. Elle tenait en réserve, pour remplir cet office, un capucin « fort accommodant », dit La Harpe, qu'elle dépêchait au moment voulu, et dont on disait des merveilles[2]. Les cas sont nombreux où elle remporta ainsi des succès, d'autant plus méritoires qu'ils étaient souvent moins aisés; témoin l'académicien Mairan, qu'elle fit rentrer au moment de sa mort dans le giron de l'Église, et qui l'en remercia fort; car, depuis quatre-vingt-treize ans qu'il était au monde, « ne s'étant jamais piqué de confession ni de communion », il eût été, lui dit-il, « fort embarrassé de savoir comment s'y prendre[3] ». Elle fut moins heureuse avec Saurin, qui eut quelque temps un logement chez elle. Pendant une dangereuse maladie qu'il fit à cette époque, il refusa obstinément de recevoir curé ni capucin. Elle ne l'en soigna pas moins de son mieux, et réussit à le sauver: mais dès qu'il fut guéri, « elle l'engagea, sans brouillerie, à s'en aller loger ailleurs[4] ». Si l'on prétendait rester l'hôte de sa maison, il fallait se garder de manquer à la règle.

1. La Harpe. *Correspondance.*

2. Le zèle de madame Geoffrin à cet égard avait gagné les gens de sa maison, s'il faut en croire La Harpe, qui rapporte l'anecdote suivante : « Une de ses femmes de chambre avait un beau-frère mourant, qui ne voulait pas se confesser : « Ah! j'irai, dit cette femme, et je lui parlerai de manière qu'il faudra bien qu'il se confesse! » Elle y va en effet; et, à son retour, madame Geoffrin lui demande des nouvelles du succès de sa mission, et si le malade s'est rendu à ses raisons : « Vraiment oui, madame, il a bien fallu. — Et comment avez-vous fait? — Madame, je me suis approchée de son lit, et je lui ai dit comme ça : Eh bien, qu'est-ce que c'est donc? Et pourquoi donc? Et comment donc?... Madame, il a tout de suite demandé un confesseur! » (La Harpe, *Correspondance.*)

3. M. de Mairan, pendant cette dernière maladie, fut soigné par madame Geoffrin avec le dévouement le plus touchant. Il lui laissa toute sa fortune, qui était de plus de cent mille francs. Elle ne l'accepta que pour la distribuer aussitôt aux parents du défunt, parents éloignés, qui n'avaient aucun droit sur cet héritage, et qui n'y avaient jamais compté.

4. Lettre de la marquise de la Ferté-Imbault.

C'est à ces pratiques de correction mondaine que se réduisit longtemps la dévotion de madame Geoffrin. Mais il semble que le déclin de sa santé et l'approche visible de la mort aient éveillé en elle des préoccupations plus sérieuses. Dans les dernières années, assure Gleichen, elle avait pris l'habitude de se retirer de temps à autre dans un cloître, pour y faire une sorte de retraite; et lorsque vint le Jubilé de 1776, elle en suivit tous les exercices avec une ferveur inaccoutumée.

VI

Ce Jubilé universel avait commencé le 11 mars. Il fut célébré à Paris au milieu d'une telle affluence de fidèles, que, dans le parti des philosophes, on en conçut un vif étonnement, et aussi quelques inquiétudes. « Ce Jubilé, disait l'un d'eux, a reculé de plus de vingt ans l'empire de la raison! » Madame Geoffrin voulut assister aux cérémonies de l'église Notre-Dame, qui furent longues et pénibles. Cette saison de 1776 fut en effet, dit le Journal de Hardy, « une des plus dures dont on ait gardé le souvenir ». La cathédrale était glaciale, et madame Geoffrin se sentit pénétrée de froid. Rentrée chez elle, et seule dans sa chambre, elle tomba sur le parquet, privée de connaissance, et l'on ne sut pas combien de temps elle était restée évanouie. Quand on l'eut ranimée, on constata qu'elle était atteinte de paralysie partielle. Un érysipèle se déclara ensuite, qui amena de cruelles souffrances et de longues insomnies: et sans que les médecins jugeassent qu'il y eût danger immédiat, elle se trouva désormais réduite à cet état d'infirmité qu'elle redoutait par-dessus toute chose.

La nouvelle promptement répandue causa une vive émotion parmi les familiers de la maison. Chez nombre d'entre eux, au chagrin et à l'anxiété se mêlait quelque humeur de « l'excès de zèle » qui avait amené l'accident. « Elle a voulu, s'écriait sèchement Morellet, confirmer par son propre exemple l'adage qu'elle avait souvent à la bouche: on ne meurt jamais que de bêtise. » Et du fond de son exil de Naples, Galiani écrivait à ses amis de Paris une longue lettre de condoléance

sur cette « métamorphose », afin de leur expliquer que « l'incrédulité étant le plus grand effort que l'homme puisse faire contre son instinct et son goût », et cet effort exigeant une volonté puissante et soutenue, « lorsque l'âme vieillit, la croyance ne peut manquer de reparaître » ; de sorte que logiquement « madame Geoffrin devait finir par un bon Jubilé. » Quant à d'Alembert, son irréligion ardente souffrait fort de « l'accès de dévotion » de sa vieille amie; mais l'attachement qu'il éprouvait pour elle l'emportait sur son ressentiment, et son affliction était réelle : « Je la voyais hier, écrit-il à madame Necker, dans un état d'affaissement qui me faisait souhaiter d'être à sa place, sans que j'osasse lui souhaiter d'être à la mienne. » Aussi ne quittait-il guère son chevet. Pénétrant à toute heure, en vertu de son ancien privilège, dans l'hôtel de la rue Saint-Honoré, il s'installait au pied du lit de la paralytique, ou, lorsqu'elle était trop faible pour recevoir sa visite, attendait dans la pièce voisine le moment d'être introduit auprès d'elle.

Il est facile d'imaginer l'effet de cette obsession maladroite sur l'esprit de madame de la Ferté-Imbault : « J'en ressentais, confesse-t-elle, une mortelle déplaisance. » A la méfiance de jadis, à l'antipathie naturelle que lui inspirait d'Alembert, s'ajoutait encore le scrupule de laisser perpétuellement en compagnie de sa mère, gravement malade, un homme aussi « publiquement affiché pour n'avoir ni religion ni principes », et dont à ce titre elle redoutait particulièrement l'influence. La marquise était en effet d'une piété sincère, piété si rare à cette époque que ses adversaires, se refusant à y croire, l'ont accusée de calculs politiques, perfidement déguisés « sous le masque de la religion ». La conduite de sa vie entière proteste contre cette calomnie; elle fut et demeura toujours profondément croyante. Mais loin d'être tendre et mystique, sa religion, active et militante, cherchait moins à convaincre ses contradicteurs qu'à les réduire au silence. Elle entrait de vive force dans le camp ennemi. Le style même de madame de la Ferté-Imbault se ressent de ces dispositions belliqueuses, et le récit qu'elle fait de ses luttes contre la « secte philosophique » a quelquefois l'allure d'un bulletin de campagne.

Une fois affermie, comme elle dit, dans son « projet de

guerre contre d'Alembert et sa séquelle », il ne restait plus qu'à guetter une occasion favorable pour ouvrir les hostilités. La maladresse de son adversaire lui épargna une longue attente. Madame Geoffrin fut frappée le 29 août d'une nouvelle attaque d'apoplexie, plus forte que la première, qui la laissa paralysée de la moitié du corps. Le curé de la paroisse, appelé le lendemain, lui proposa les sacrements, qu'elle accepta sans résistance, et on prit jour pour la cérémonie. « D'Alembert, raconte la marquise, s'était emparé de la chambre de ma mère à la première nouvelle de la crise. Il arrivait à huit heures du matin, et revenait cinq fois par jour, amenant parfois avec lui Suard, Marmontel et l'abbé Morellet, ce qui m'importunait fort en m'ôtant toute liberté de me reposer... Le jour des sacrements, il me parut indécent de laisser circuler d'Alembert et sa suite dans la chambre, en même temps que le curé et le confesseur, et je lui fis fermer la porte dès le matin. » Sur quoi, vive irritation du philosophe: il monte chez le vieux Burigny, qui avait son logement dans l'hôtel, se plaint avec amertume du traitement qu'il essuie, et de la sottise qu'il y a, suivant lui, à effrayer inutilement une vieille femme en lui faisant entrevoir sa mort prochaine. « Quelques heures après, continue le récit, pendant que j'étais à dîner, il entra furtivement dans la chambre de ma mère qui dormait, et aperçut tout ouvert sur une table un exemplaire de l'*Imitation*. Il le prit avec colère, et, s'adressant aux gens qui veillaient près du lit, s'écria à haute voix qu'une telle lecture n'était bonne qu'à affaiblir encore la tête de la malade: que la distraction était la seule chose qui convînt à son état, et qu'il fallait remplacer ces mômeries par les *Contes des Fées* ou les *Mille et une Nuits*, dont il se chargeait de l'égayer à son réveil[1]. » Bref, le scandale fut tel, qu'on dut le faire sortir de la pièce; et l'on courut avertir la marquise de la scène inconvenante qui venait de se passer.

L'indignation de celle-ci fut à son comble. Séance tenante, elle prend la plume, et rédige d'un trait la lettre suivante[2],

1. Les *Mémoires secrets* de Bachaumont, bien que favorables aux Encyclopédistes, confirment sur ce point le récit de madame de la Ferté-Imbault (27 novembre 1776).

2. 1er septembre 1776.

lettre que les écrits du temps critiquent amèrement sans la citer jamais, et qui, pour frapper droit et ferme, n'est assurément ni si « sotte » ni si « ridicule » que d'Alembert se plut à l'affirmer par la suite : « Je vais vous parler, monsieur, avec la franchise qui m'est naturelle. Vous avez indisposé contre vous depuis bien des années les honnêtes gens, par votre manière indécente de parler de la religion. Plusieurs de mes amis pensent que, dans l'état où est la tête de ma mère, je suis responsable de tout ce qui se passe dans sa chambre, et que j'aurais dû ne plus vous y laisser entrer dès le moment où son confesseur s'est emparé d'elle. Je crois que ces gens de bien ont raison jusqu'à un certain point; mais en même temps la charité chrétienne m'engage à éviter un éclat qui serait très fâcheux pour vous. Je conseille donc, monsieur, à votre amour-propre et à votre esprit de ne tenir en public et dans la chambre de ma mère que des propos décents sur le devoir qu'elle vient de remplir, afin de ne pas me mettre dans la nécessité de vous faire fermer sa porte.

» Comme vous avez beaucoup d'esprit l'un et l'autre, vos esprits se sont entendus et amusés ensemble jusqu'à ce moment. Mais l'âme de ma mère vaut mieux que la vôtre, monsieur, elle est plus portée à la religion, à la vertu et à l'amour de l'ordre: et dans l'état où elle est, c'est à son âme qu'il faut parler plutôt qu'à son esprit. Pendant dix ans de sa première jeunesse, elle a aimé Dieu et la religion de la meilleure foi du monde. Elle m'a souvent dit qu'elle était plus heureuse dans le temps de sa dévotion que depuis qu'elle a eu l'air de l'avoir abandonnée ; et je dois à la vérité, monsieur, de vous dire qu'elle a toujours plus aimé Dieu qu'elle n'a aimé vous et vos semblables. J'ai l'honneur... [1] »

Cette lettre terminée, la marquise la fit porter immédiatement chez d'Alembert, comptant bien qu'après une déclaration si péremptoire, le philosophe « se tiendrait pour dit de ne plus pénétrer dans la chambre de madame Geoffrin, tant qu'elle serait dans le même état ». Mais, à sa grande surprise, quelques instants après, d'Alembert se présentait à la porte de l'hôtel, et demandait à madame de la Ferté-Imbault une

1. Archives de la famille d'Estampes.

entrevue particulière. L'entretien fut long, et pénible pour d'Alembert, qui, confus de son incartade, « gardait une contenance embarrassée et inquiète ». La marquise profita sans pitié de son avantage; elle se déchargea de tout ce qu'elle avait sur le cœur, et lui fit « un sermon des plus forts sur tout ce qui l'avait choquée contre lui depuis vingt ans ». Il écouta le sermon « en toute humilité », et y répondit ensuite en cherchant à s'excuser de son mieux, mais sans parvenir à désarmer la terrible marquise. « Il me parut, s'écrie-t-elle, très bas, très plat, et très petit; et, moi, je me sentis une géante (*sic*), parce que j'avais la vertu et la raison pour moi!... Enfin, il me promit tout ce que j'exigeais de lui, à condition que je lui permettrais de voir ma mère; et je le menai à son lit, sans paraître ressentir la moindre émotion de ce qui s'était passé entre nous. »

Mais, cet accord à peine conclu, la marquise ne tarda pas à se repentir de l'autorisation qu'elle avait accordée. D'Alembert, une fois rentré dans la place, prétendait n'en plus bouger. Il arrivait dès l'aube, seul ou escorté de ses amis, et ne repartait que le soir venu. Enfin, le 5 septembre, la maladie de madame Geoffrin fit de nouveaux progrès; et « sur l'avis des médecins », madame de la Ferté-Imbault donna le congé aux visiteurs « en leur faisant les politesses d'usage, et en les assurant que, dès que sa mère serait en état de profiter de leur conversation, elle les verrait avec plaisir ». Quelques jours après, d'Alembert revint, et voulut pénétrer de force; le portier l'en empêcha; plusieurs fois encore il retourna à la charge, avec le même insuccès; et l'interdit établi contre lui resta définitif. Cette rigoureuse exclusion s'étendit même — et ce fut là le vrai tort de madame de la Ferté-Imbault — à ceux qu'elle appelait « la suite de d'Alembert », mais qui n'en étaient pas moins fort innocents de ses écarts de langage, Suard, Morellet, Marmontel. Seul Thomas, malgré sa liaison étroite avec les précédents, trouva grâce aux yeux de la marquise. Bien qu'il ne fût pas chrétien, il professait au moins « ce déisme attendri qui était au XVIIIe siècle la foi des âmes religieuses [1] »; et c'est ce qui lui valut sans doute

1. Comte d'Haussonville, *le Salon de madame Necker*.

l'exceptionnelle faveur de franchir le seuil d'une maison qui, désormais, avait changé de maître.

Le retentissement causé par cette sorte de proscription générale fut immense dans l'église philosophique. L'Encyclopédie donna avec ensemble pour venger l'injure faite à ses plus illustres enfants. Grimm, Diderot, Turgot[1], d'Alembert plus que tous les autres, dans ses lettres à Voltaire, accablèrent madame de la Ferté-Imbault sous une incroyable avalanche d'invectives; et, par une exagération manifeste, un conflit particulier autour du lit d'une femme moribonde prit les proportions d'une bataille entre « la philosophie et la cabale dévote ». Même, le déchaînement fut si fort que quelques évêques, affirme la marquise, voulurent « faire intervenir le lieutenant de police Lenoir pour imposer silence aux calomniateurs ». Elle les conjura de n'en rien faire; et il faut la louer de cette sagesse.

L'éclat européen du nom de madame Geoffrin ne suffit pas à expliquer à lui seul cette levée de boucliers. Mais l'Encyclopédie traversait précisément alors une crise que l'on put croire un moment redoutable : la chute récente de Turgot venait de lui enlever son plus précieux appui dans les conseils de l'État; l'influence de Maurepas, notoirement hostile au parti, triomphait à la Cour; dans le public lui-même, la vogue des idées nouvelles semblait en décroissance; et Voltaire, écrivant à madame d'Épinay, jetait ce cri d'alarme : « Voici le temps de dire aux philosophes ce que saint Jean disait aux premiers chrétiens : Mes enfants, aimez-vous les uns les autres; car qui diable vous aimerait? » Malgré ces circonstances, qui rendaient tout échec particulièrement sensible, une telle effervescence, à propos d'une dispute au fond purement personnelle, paraît aujourd'hui bien puérile; et l'on songe au mot si juste dont madame Geoffrin calma un jour l'ardeur de son ami Mairan, engagé dans une discussion trop vive avec la marquise du Châtelet : « Ne voyez-vous pas, mon cher philosophe, que l'on se moquera de vous, si vous tirez l'épée contre un éventail? »

1. « Je plains la pauvre madame Geoffrin, écrit Turgot à Condorcet, de sentir cet esclavage, et d'avoir ses derniers moments empoisonnés par sa vilaine fille! »

VII

Madame Geoffrin survécut une année entière aux tristes scènes que je viens de raconter. Elle sortit de l'accès aigu qui avait failli l'emporter; la paralysie se fixa, immobilisant les pieds et les mains d'une façon presque complète, la laissant au reste « dans un état tranquille, sans souffrances, digérant et dormant bien, l'imagination calme, les passions éteintes, en entier dans son bon sens[1] ». On pouvait supposer — et ce fut un moment l'espoir de ses anciens amis — qu'en retrouvant l'usage de sa raison et la vigueur de sa volonté, elle désavouerait l'ouvrage de sa fille, et lèverait l'interdit prononcé contre les philosophes éconduits. D'Alembert, prenant son imagination pour la réalité, traça même un tableau navrant de « cette femme mourante, qui, prétendit-il, laissait vainement échapper des plaintes de m'avoir perdu... Si quelqu'un disait un mot de moi, un domestique s'approchait aussitôt en le priant de ne point prononcer mon nom ! » Le témoignage de madame de la Ferté-Imbault, témoignage entièrement confirmé par les faits, donne à cette assertion le plus formel démenti : « Dès l'instant que ma mère a été en état de savoir ce que j'avais fait, je lui ai tout conté. Elle a tout approuvé. — Je ne reverrai jamais d'Alembert, m'a-t-elle dit plusieurs fois. Il voulait être le maître dans ma maison. Il s'est mal conduit le jour de mes sacrements. Il a élevé une muraille entre lui et moi. — Elle n'a jamais prononcé le nom de Marmontel ni de l'abbé Morellet. » Tout au plus trouva-t-elle quelque chose à reprendre dans la vivacité de la forme : et elle plaisanta doucement sa fille sur l'ardeur de son zèle : « Elle est, dit-elle en souriant, comme Godefroy de Bouillon, elle a voulu défendre mon tombeau contre les Infidèles. » Mais elle pensa aussi que, somme toute, le viatique et l'Encyclopédie ne s'accordaient pas très bien ensemble, et blâma les philosophes « d'avoir fait ce qu'elle leur avait reproché si souvent, beaucoup de

1. Madame de la Ferté-Imbault. *Correspondance*.

bruit d'une chose qui n'en devait faire aucun [1] ». Sur ces sages réflexions, elle prit le parti de pardonner à tout le monde, et ne songea plus qu'à couronner une vie belle et honorable par une fin noble et décente. « Elle n'a rappelé aucun de ceux que j'avais éloignés : elle a fait ses Pâques, de manière que son confesseur et son curé sont contents, et mon triomphe est complet ! » C'est par ce cri de victoire que se termine la relation de madame de la Ferté-Imbault.

Pendant des mois encore, madame Geoffrin, du fond du lit où le mal la tenait clouée, s'intéressa aux choses de la terre. Quelques amis fidèles, de ceux que la proscription avait épargnés, venaient chaque jour lui faire visite, lui rendre l'illusion de ce salon, qui avait été la gloire et la joie de sa vie [2]. « Sa faiblesse, écrit Grimm, ne lui permet plus de suivre une longue conversation ; mais elle cause encore souvent avec beaucoup d'agrément ; son esprit même semble quelquefois n'avoir rien perdu de cette finesse qui lui était propre. On parlait l'autre jour chez elle de la simplicité du caractère : « Tant de gens l'affectent, dit-elle ; mais M. de Malesherbes, voilà un homme simplement simple. »

Ses habitudes de bienfaisance ne l'avaient pas quittée. Jusqu'à son dernier jour, donner resta sa passion dominante. Elle envoie une cassette de deux mille écus à Thomas, des casseroles d'argent à Suard, une somme ronde à d'Alembert, pour payer la pension d'une pauvre femme dont il lui avait parlé l'année précédente. Sa sollicitude pour les malheureux s'étend jusqu'après sa mort ; en laissant une rente assez forte à l'un de ses protégés : « Si vous devenez plus riche, lui recommande-t-elle, vous donnerez cet argent pour l'amour de moi, quand je ne pourrai plus le donner moi-même. » La bonté de son cœur ne se manifeste pas moins dans les adieux qu'elle fait au roi de Pologne. La maternelle affection d'autrefois,

1. Honoré Bonhomme, *Grandes Dames et Pécheresses*.

2. Ayant toute sa vie été très entourée, elle tenait à voir sa chambre toujours remplie de monde. Dans les derniers temps, comme elle avait la vue fort affaiblie, sa fille avait imaginé, pour satisfaire ce caprice de malade, de réunir au fond de la pièce « les domestiques de confiance avec les femmes de chambre, et de les faire jouer au piquet, comme s'ils eussent été de la compagnie. » (Lettre de la marquise de la Ferté-Imbault.)

quelque temps engourdie, se réveille aux approches de la mort; et les lettres qu'elle adresse au « cher enfant » retenu loin d'elle, pour lui donner des nouvelles et atténuer ses inquiétudes, sont empreintes d'un sentiment doux, simple et vraiment touchant. Dans l'impuissance d'écrire elle-même, elle dictait à sa fille; mais quelque temps avant la fin, par un effort suprême, elle souleva un jour sa main paralytique, et d'une écriture tremblante traça elle-même ces mots, les derniers sortis de sa plume : « *Je vous aime de tout mon cœur.* » Recevant peu après la visite du colonel de Saint-Leu, qui se rendait en Pologne : « Voyez, lui dit-elle en montrant ses bras appesantis, dites au Roi que les derniers caractères que cette main a formés ont été pour lui, et que si j'en retrouvais l'usage, mes premiers efforts lui seraient consacrés ».

Elle garda jusqu'à l'instant de l'agonie cette belle sérénité d'âme. L'avant-veille de sa mort, souffrant excessivement, et n'ayant plus qu'un léger souffle, elle entendit une conversation qui se tenait autour de son lit sur les moyens qu'avaient les gouvernements de rendre les hommes heureux : chacun en proposait de différents : elle sortit d'un long silence pour dire : « Ajoutez à cela le soin de procurer des *plaisirs*, chose dont on ne s'occupe pas assez. » Parole profonde et vraie, dit d'Alembert, et « que Platon lui eût enviée ».

Une crise nouvelle l'emporta le 6 octobre 1777. Son enterrement eut lieu à l'église de Saint-Roch, à sept heures du matin, sans pompe aucune, selon son expresse volonté. Sa fille et quelques proches parents la conduisirent à sa dernière demeure. Quant aux gens de lettres, artistes, philosophes, habitués de son salon, convives de ses dîners, trois d'entre eux suivirent son cercueil : d'Alembert, Thomas et l'abbé Morellet, ses trois plus gros légataires. « Je désire, avait-elle écrit un jour, que mes amis m'aiment pendant que je vis, mais je ne désire point de leur laisser de regret. » Si l'on en croit les apparences, jamais vœu ne fut plus scrupuleusement respecté.

PIERRE DE SÉGUR

NOCTURNE

Par ce clair de lune où le blanc cortège
Des nuages lents flotte en l'air glacé,
Le ciel me semble un champ de neige
Que hante mon cœur trépassé.
« Erre, mon cœur, cherche tes tombes,
Compte tes croix d'amour dans ce champ de la mort.
Autant que brins d'herbe au nid des colombes,
Le vent de l'oubli, maître de ton sort,
Mieux que l'aquilon ces nuages,
Dispersera, sans écouter ta voix,
Tous ces éphémères mirages :
La neige, les tombes, les croix ;
Et la lune pensive, astre mort de ton rêve,
Froid compagnon dont l'ère aussi s'achève,
Seule continuera, de l'abîme entr'ouvert,
A t'éclairer dans le désert... »

*
* *

Je n'habituerai pas ma vie
A se passer de ton amour :
Sur la mer de ma nostalgie
Tes yeux d'algue flottent toujours.

Le charme dont mon cœur se grise,
Tandis que son espoir décroît,
Exalte ma douleur, l'épuise...
Je t'aime pour souffrir de toi !

Parfois je me surprends moi-même,
Cherchant près d'une autre à m'humilier ;
Mais j'ai beau mentir, vouloir oublier :
C'est encor toi seule que j'aime !

Ah ! pour les tourments infinis
Qui font expier ta grâce à mon âme,
Je maudis l'amour, je maudis la femme !...
Mais je t'aime et je te bénis.

*
* *

Nuit fraîche, ciel serein, lune claire, murmures,
Parc baigné de silence aux larges ombres pures,
Bosquets rêveurs et bois profond,
Prés lumineux frissonnants de rosée
Et rumeurs lointaines qu'y font
Le cri joyeux, la stridente fusée
Du train qui passe et qui s'enfuit
Au pays de la bien-aimée ;
Fins brouillards des ruisseaux dormants, lente fumée
Qu'aspire des étangs la fraîcheur de la nuit.
— Nature indifférente à la force épuisée,
Mais douce au pur esprit, grave à l'âme apaisée,
Puisque tu m'as troublé, puisque je t'aime encor,
Le cœur de mes vingt ans, mon cœur n'est donc pas mort !

PAUL MARIÉTON

15 Avril 1896.

BIJOU[1]

XIII

— Alors, décidément, tu veux t'en aller? — demanda Bijou, chagrine, à Jeanne Dubuisson, qui pliait des robes dans le tiroir d'une longue malle d'osier.

La jeune fille, très absorbée, répondit, sans lever la tête :

— Oui... il y a trop longtemps que je suis ici... ce serait indiscret, tu comprends?...

— Tu sais bien que non... d'ailleurs, il était presque décidé que tu restais jusqu'à lundi... et puis... tout à coup, tu as changé d'avis... qu'est-ce qu'il y a?...

— Mais rien... qu'est-ce que tu veux qu'il y ait?...

— Si je le savais, je ne te le demanderais pas... Voyons?... qu'est-ce que ça peut bien être?... tu n'as pas l'air de t'ennuyer?...

— Oh!... Bijou!... comment veux-tu que je m'ennuie?...

— Dame!... ça se pourrait!... D'autre part, tu vois ton fiancé presque autant que si tu étais à Pont-sur-Loire...

— Oh! non!...

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 mars et 1er avril.

— Oh! si!... faisons le compte, veux-tu?... M. Spiegel a passé à Paris samedi, dimanche et lundi... mardi, il est venu avec M. Dubuisson dîner ici... mercredi, il est venu tout seul... jeudi, il a avalé le déjeuner de la Confirmation, le malheureux!... vendredi, il a dîné... et tous ces jours-là nous avons répété la revue avant ou après le dîner, ce qui fait qu'il ne t'a guère quittée...

Jeanne répondit, avec effort :

— C'est vrai... mais s'il ne m'a guère quittée... il ne s'est guère soucié de moi...

— Comment ça?...

— Comment?... Oh!... c'est bien simple!... il ne s'est occupé que de toi... il n'a parlé qu'à toi...

— A moi?...

— Oui... à toi... Tiens!... j'aime mieux te l'avouer, mon Bijou... je suis jalouse... jalouse affreusement...

Denyse demanda, l'air effaré :

— Jalouse de qui?... de moi?...

Mademoiselle Dubuisson fit signe que oui. Puis elle acheva, tandis que des larmes lui montaient aux yeux :

— Je te demande pardon de te dire ça... je vois bien que je te fais de la peine... mais il valait mieux, n'est-ce pas, dire la vérité, que te laisser soupçonner des choses fausses... tu ne m'en veux pas?...

— Non... pas du tout...

Elle ajouta tristement :

— C'est toi qui dois m'en vouloir?... mais tu te trompes, je t'assure... M. Spiegel... qui est très poli... s'est occupé de moi parce que je suis la petite-fille de grand'mère qui le reçoit... pas pour autre chose...

— Il s'est occupé de toi pour la raison qui fait que tous s'en occupent... parce que tu es adorable... et tu le sais bien!...

— Mais non, je...

— Il était bien certain qu'il subirait ton charme comme tous les autres le subissent... C'est moi qui ai été une sotte de ne pas prévoir ce qui arriverait... j'ai trop compté sur son affection... j'ai cru qu'il m'aimait comme je l'aime... je me suis trompée, voilà tout!...

— Alors... je ne te verrai plus?... tu vas éviter toutes les occasions de te rapprocher de moi?...

— Non... ainsi, nous allons passer la journée d'aujourd'hui ensemble au *rally-paper*...

— Comme vous serez en voiture et moi à cheval, je ne vous gènerai pas beaucoup!...

Bijou resta silencieuse un instant, puis elle demanda, inquiète :

— Tu ne penses pas, au moins... que c'est de ma faute, ce qui est arrivé?...

— Non, — dit Jeanne, — je ne crois rien, sinon que tu es une jeune fille ravissante et que je suis une jeune fille ordinaire... Je t'en prie, mon Bijou, ne te fais pas de chagrin!...

— Je serais si malheureuse de ne plus te voir!...

— Mais tu me verras!... après-demain, je reviens à Bracieux pour la revue... il le faut bien, puisque nous jouons, M. Spiegel et moi...

— Pourquoi dis-tu « M. Spiegel »?... pourquoi ne dis-tu pas « Frantz » comme toujours?... tu lui en veux?...

— Samedi, — continua Jeanne sans répondre à la question de Bijou, — nous nous verrons aux courses... dimanche, aux courses encore... et, le soir, au bal chez les Tourville... tu vois que nous n'allons guère nous quitter...

Bijou répondit, l'air attristé :

— C'est égal!... ça ne sera plus comme quand tu demeures ici... et puis... je sens bien que tu pars avec une arrière-pensée...

La femme de chambre entra :

— Madame la marquise demande mademoiselle Denyse au salon...

— Au salon?... à cette heure-ci? — fit Bijou, surprise.

— C'est M. le comte de Clagny qui est là...

— Ah!... bien!... dites que j'y vais tout de suite...

Se tournant vers mademoiselle Dubuisson, elle proposa :

— Viens avec moi?...

— Non, je veux finir ma malle qu'on doit envoyer à Pont-sur-Loire après le déjeuner...

Un quart d'heure plus tard, Bijou revenait, sautant de joie :

— Tu ne sais pas!... nous allons encore passer la soirée ensemble aujourd'hui...

— Où ça?...

— Devine?...

— Je ne sais pas trop... au théâtre?...

— Juste!... Comment as-tu deviné ça?...

— Parce que tu as dit et répété sur tous les tons devant M. de Clagny que tu avais envie d'aller à cette représentation des Dames de France... je suppose qu'il t'a apporté une loge?...

— Deux loges!... oui, figure-toi!... deux belles grandes avant-scènes de six places chacune!... alors nous avons tout de suite arrangé avec ton père que vous veniez... M. Spiegel aussi, bien entendu... parce que, j'oubliais de te dire.. ils sont là, ton père et M. Spiegel!... c'est M. de Clagny qui les a amenés...

— Mais, — répondit Jeanne, — à trois nous allons vous gêner...

— Puisque je te dis qu'il y a douze places, voyons!... Grand'mère et moi, ça fait deux... et vous trois, ça fait cinq... il reste sept places... et personne ne veut venir...

— Les Rueille?...

— Paul... mais pas Bertrade... ça fait six!... Ni Jean ni Henry ne viennent... l'oncle Alexis non plus... et Pierrot est puni!... Il y a M. de Clagny... et je compte offrir une place à M. Giraud... ça fait que nous sommes huit en tout...

Mademoiselle Dubuisson ne disant rien, elle reprit :

— Tu ne te soucies pas de passer cette soirée avec nous... ou plutôt avec moi... alors tu cherches un prétexte?...

— Mais non!... je ne cherche rien... d'ailleurs, puisque c'est convenu avec papa...

— Oui... c'est convenu!... j'avais aussi invité M. de Bernès... mais il prétend qu'il ne peut pas... qu'il va avec des camarades...

— Où l'as-tu donc vu, M. de Bernès?...

— Au salon, à l'instant... Ah! c'est vrai! tu ne sais pas?... il vient d'apporter l'invitation de M. Giraud... Jean lui avait écrit pour la lui demander... parce que M. Giraud avait envie d'y aller... il n'a jamais vu de *rally-paper*... et, comme

c'est un goûter offert par les officiers, grand'mère est tellement timorée qu'elle ne voulait pas l'emmener sans invitation...

— Alors, il déjeune aussi, M. de Bernès?...

— Non... il est reparti... c'est lui qui fait la bête... et le rendez-vous est à trois heures au carrefour du Roy... C'est tout près pour nous... mais pour ceux qui vont de Pont-sur-Loire, c'est encore une trotte...

— A quelle heure partons-nous?...

— A deux heures et demie les voitures... à deux heures un quart les cavaliers... Dis donc?... j'ai envie de m'habiller avant le déjeuner, pour ne plus avoir à y penser...

— Tu as encore une demi-heure...

— Toi qui es prête... viens donc avec moi pendant ce temps-là?...

Jeanne suivit docilement Bijou, qui détalait en chantant à travers les corridors.

— Tu es toujours gaie, — dit-elle, — mais je te trouve ce matin particulièrement joyeuse... qu'est-ce que tu as?...

— Mais rien!... je me réjouis du *rally*, du théâtre!... je trouve qu'il fait beau... que le ciel est bleu, les fleurs fraîches, et qu'il est délicieux de vivre, mais c'est tout!...

— C'est déjà quelque chose!...

— Assieds-toi?... — fit Bijou, qui poussa mademoiselle Dubuisson dans une grande bergère Louis XVI.

La jeune fille s'assit, regardant la chambre toute rose, tendue, murs et plafond, en cretonne d'un rose pâle sur lequel couraient de larges pavots blancs. Les meubles Louis XVI étaient en bois laqué rose. Partout des fleurs, dans des vases de cristal de formes tourmentées et bizarres. Dans l'air une délicieuse odeur incertaine et pénétrante pourtant, une sorte de mélange de chypre, d'iris et de foin coupé.

Jeanne aspira ce parfum qu'elle aimait, et demanda :

— Qu'est-ce que tu mets dans ta chambre qui la fait sentir ainsi?...

Bijou répondit, humant de toutes ses forces l'air autour d'elle :

— Ça sent quelque chose?... je ne sens rien, moi!... et dans tous les cas, je ne mets rien...

— Oh!... — fit Jeanne stupéfaite, — mais c'est incroyable!... Comment... vraiment, tu ne mets rien?...

— Absolument rien...

Denyse allait et venait dans la chambre, se dévêtant peu à peu. Puis, elle passa une chemise d'homme, à col très haut, glissa ses jolies jambes dans une culotte de drap blanc et, s'asseyant sur son lit, mit ses bottes : de souples bottes de cuir jaune qui moulaient ses pieds exquis.

— Veux-tu que je t'aide à passer ta jupe? — offrit Jeanne.

Puis, surprise, elle demanda :

— Et ton corset?...

— Je n'en mets pas...

— Mais... tu en mets toujours un?...

Une vague rougeur monta aux joues de Denyse, et elle répondit :

— Oui... mais, aujourd'hui, je suis fatiguée...

— Tu ne crains pas de déformer ton habit rouge qui est si joli?... il va si bien!... et les baleines seront toutes gondolées par la pression... rien ne déforme une robe comme de la mettre sans corset...

— J'aime mieux être à mon aise et déformer mon habit rouge, tu comprends?...

Regardant de tous ses yeux Bijou, qui, debout devant une psyché, achevait de mettre son habit, Jeanne murmura :

— Va-t-il assez bien, cet habit?... il plaque!... on jurerait qu'il est peint sur toi!... c'est la perfection même!... Après ça... tu as une taille tellement jolie!...

Denyse était maintenant très occupée à piquer une perle dans le plastron de sa cravate blanche. La pointe de l'épingle se cassa avec un bruit sec.

— Oh! — fit Jeanne, — c'est dommage!...

Bijou répondit :

— Bah!... elle était en toc, ma perle!... Si je gagne une discrétion à M. de Bernès, je lui demanderai une épingle solide...

Elle ajouta en riant :

— Et pas chère!... pour que ça n'ait pas l'air d'un cadeau...

— Tu as parié avec M. de Bernès?...

— Oui...

— Et tu as parié une discrétion?...

— Oui... c'est mal?...

— Mal?... non!... mais c'est bizarre!...

— Tiens!... tu es comme grand'mère!... elle était scandalisée, grand'mère!...

— Dame!... et qu'est-ce que vous avez parié, M. de Bernès et toi?...

— Moi, qu'il y aurait au moins *un* accident au *rally-paper*: lui, qu'il n'y en aurait pas un seul...

— Mais.... c'est bien possible!...

— Non!... ça n'est pas bien possible!... il y en a toujours... ce serait le premier *rally* sans accident... Note bien qu'il n'est question ici que de la chute... de la simple chute bon enfant... on tombe, mais on se ramasse... je ne veux pas prédire que quelqu'un se tuera, tu m'entends?...

— Ne va pas tomber, toi, au moins?...

— Oh! moi!... — dit Bijou, les yeux luisants de gaîté, — il n'y a pas de danger!... Patatras n'a jamais été mieux sur ses pattes!... Passe-moi donc les ciseaux qui sont à côté de toi, veux-tu?...

Jeanne demanda, en tendant les ciseaux:

— Qu'est-ce que tu vas faire?...

— Oter les baleines de mon corsage... tu as raison... sans corset, elles se plieraient... demain on les reglissera dans les rubans, et tout sera dit...

Elle enleva rapidement son habit rouge, retira les cinq baleines et, le remettant, s'écria, toute joyeuse:

— Dieu! que je suis à mon aise!... c'est délicieux!...

Jeanne la regarda avec admiration:

— Ça ne fait pas un pli!... faut-il que tu aies une taille, tout de même!...

Lorsque, à deux heures un quart, exacte comme toujours, Bijou parut sur le perron, elle y trouva Henry de Bracieux, Jean de Blaye et Pierrot; mais M. de Rueille n'était pas encore descendu.

Les chevaux, qui attendaient depuis un instant déjà, se tourmentaient, ennuyés par les mouches; seul, Patatras, parfaitement calme, cassait la noisette en regardant paisiblement autour de lui.

Bertrade ouvrit à une fenêtre et dit :

— N'attendez pas Paul : il commence à s'habiller... il vous rejoindra...

— Veux-tu que nous partions, Bijou? — proposa Jean.

Elle répondit, perplexe :

— J'ai presque envie de vous laisser partir sans moi?... vos trois chevaux se démènent comme des enragés... ils vont exciter Patatras, qui ne demande qu'à être tranquille... Partez toujours... je vous retrouverai là-bas... rien ne m'agace comme de monter un cheval qui tire à pleins bras... et c'est ce qui m'arriverait sûrement si je partais avec vous...

— Alors, — demanda Henry, l'air grincheux, — tu attends Paul?...

Bijou indiqua les voitures qui sortaient de la cour des écuries.

— Non... je vais escorter grand'mère, j'aime mieux ça!...

— C'est ça... — dit Jean de Blaye, — qui va animer ton cheval!...

— Mais non!... je le connais, peut-être, mon cheval?... Eh bien, tout ce que je vous demande, c'est de vous en aller et de ne pas vous occuper de moi...

— Tu es charmante!... — fit Pierrot, qui se dirigea vers son poney.

Et, s'adressant aux autres, il ajouta, majestueux et vexé :

— Laissons-la, puisqu'elle ne veut pas venir avec nous!...

Jean, qui montait à cheval, répondit, à moitié riant, à moitié fâché :

— Je crois que c'est en effet le seul parti à prendre...

Comme ils disparaissaient tous les trois au tournant de l'allée, M. de Clagny sortit du vestibule. Il venait voir si son mail était bien attelé et fut stupéfait de trouver là Bijou.

— Comme vous êtes gentille avec cet habit rouge! — dit-il ébloui ; — habituellement le rouge pâlit... vous, il vous rend, si c'est possible, encore plus rose!...

Quand il apprit que la jeune fille accompagnait les voitures jusqu'au rendez-vous, il fut tout à fait heureux.

La marquise arrivait, suivie de tout son monde. Elle monta dans le landau avec les Dubuisson et M. Spiegel. M. de Clagny prit sur son mail madame de Rueille, les enfants, l'abbé Cour-

teil, M. de Jonzac et M. Giraud, tellement hypnotisé par Bijou, — qui attendait à cheval, prête à partir, — qu'il faillit dégringoler du mail au lieu de s'y asseoir.

Et l'on se mit en route sous un soleil ardent. M. de Clagny, beaucoup plus occupé de Denyse que des quatre chevaux qu'il conduisait, la regardait trotter devant lui, près de la voiture de la marquise.

C'était la première fois qu'il la voyait à cheval, et elle lui semblait incomparablement jolie et élégante. Tandis qu'il la considérait avec une attention singulière, la voix de madame de Bracieux s'éleva, partant du landau :

— Quelle horrible chaleur, mon Bijou!... je n'aime pas à te voir ainsi au plein soleil...

Denyse se retourna, toute rose :

— Mais moi non plus, grand'mère, je n'aime pas m'y voir!...

Elle réfléchit un instant et conclut :

— Aussi... quand tout à l'heure nous retrouverons Jean, Henry et Pierrot, je vous abandonnerai...

— Crois-tu que nous les retrouverons?...

— Oh! sûrement!... ils suivent, sous bois, presque la même route que nous suivons en voiture... ils sont à douze ou quinze mètres de nous... je les ai entendus déjà... dès que je les verrai, je vous lâche!...

M. de Clagny appela Bijou pour lui faire mille recommandations. Il fallait, dans le taillis, se méfier beaucoup des branches : — le matin même, il avait manqué être enlevé de sa selle en galopant sous bois ; — et aussi prendre garde aux trous des terriers : — c'en était plein ; — et ne pas sauter en peloton, jamais : passer en tête ou rester en queue.

Elle écoutait ces conseils en souriant, avec une déférence affectueuse et aimable. A la fin, il conclut :

— Que vous êtes bonne, Bijou, de ne pas envoyer promener le vieil ami qui vous « rase »!...

A ce moment, à deux cents mètres environ devant les voitures, un cavalier traversa la route et entra dans la forêt ; le comte reprit :

— Ah!... voilà Bernès qui jette ses papiers! il a pris le vrai système, qui est de faire le parcours en sens inverse en

jetant les papiers... après, on n'a plus qu'à filer sans s'occuper de rien...

Quelle heure est-il ?...

— Trois heures moins vingt. — dit Bertrade, en regardant sa montre : — nous allons arriver au rendez-vous beaucoup trop tôt...

M. de Clagny mit ses chevaux au pas... Bijou avait rejoint le landau et causait avec Jeanne. Tout à coup, elle pencha la tête, comme pour écouter, et s'écria :

— Ah !... les voilà !... je les entends !...

— Qui donc ? — demanda la marquise.

— Eh bien, eux !... ils sont là... je vais les retrouver... Au revoir, grand'mère !...

Elle passa le fossé de la route, et, s'arrêtant, cria en envoyant un baiser à Jeanne :

— Au revoir, toi !...

Mais le landau était déjà loin, et le mail passait. Giraud, assis à l'arrière avec Pierrot et les enfants, regardait seul dans la direction de Bijou, et ce fut lui qui reçut le doux adieu qu'elle adressait à son amie.

— Êtes-vous sûre de les retrouver ? — demanda le comte en se retournant sur son siège.

Elle répondit, en indiquant le bois :

— Mais les voilà à dix pas... je viens de voir Henry...

Et elle disparut dans le fourré, pendant que M. de Clagny la suivait d'un œil anxieux.

Dès qu'elle eut trouvé un sentier, Bijou se mit au galop, filant droit, l'oreille au guet, le regard perçant au loin devant elle l'obscurité du bois.

Et, tout à coup, elle fit un brusque crochet et entra assez avant dans le taillis, où elle resta, empêchant de son mieux Patatras de faire craquer sous ses pieds les branches mortes.

Dans le sentier qu'elle venait d'abandonner arrivaient Henry de Bracieux, Jean de Blaye et Pierrot. Presque à la hauteur de l'endroit où se cachait Denyse, ils s'arrêtèrent pour attendre un cheval qu'on entendait galoper tout près de là. Et M. de Rueille parut. Henry demanda :

— Qu'est-ce que tu faisais donc ?... il y a dix minutes que nous t'avons vu au bas du chemin des Belles-Feuilles. ?...

Sans répondre, M. de Rueille dit, inquiet :

— Où est Bijou?...

Pierrot répondit, méprisant :

— Elle nous a lâchés pour aller avec les voitures!...

— Ah! — fit Rueille, désappointé.

Et, se tournant vers son beau-frère :

— Ce que j'ai fait?... je me suis arrêté un instant pour dire bonjour à Bernès qui parlait à sa petite chanteuse... elle est venue en fiacre... dans un coin où personne ne peut la soupçonner... rien que pour entrevoir Bernès pendant trois minutes... ils ne peuvent pas être une journée sans se voir... Elle est d'ailleurs bien jolie, cette petite!...

— Oui ! — dit Jean de Blaye, et gentille comme un amour... et bien élevée...

— Moi, je ne l'avais jamais tant vue!...

Pierrot proposa :

— A présent que votre cheval a soufflé, Paul, nous ferons bien de nous mettre en route si nous ne voulons pas manquer le lancé?...

— Oui, — dit M. de Rueille, qui se remit en marche, — mais nous avons bien le temps!... Bernès est derrière moi...

Dès qu'ils se furent éloignés, Bijou rentra dans le sentier. Son teint avait un extraordinaire éclat, et ses yeux luisaient de l'intense flamme bleue qui parfois rendait gênant son regard habituellement si doux.

Hubert de Bernès était resté, après le départ de M. de Rueille, à causer encore un instant avec Lisette Renaud.

— Alors, c'est convenu? — demanda la petite chanteuse, — malgré ton dîner, tu viendras de bonne heure au théâtre?...

— Oui...

— Tu resteras dans ma loge, probablement?...

— Non... il faut que j'aille dans la salle...

— Tiens!... toi qui as *la Vivandière* en horreur... et je comprends ça, d'ailleurs... tu vas encore la revoir une fois?...

Quand Bijou avait invité Bernès à venir dans la loge de sa grand'mère, il avait refusé, sachant bien que Lisette aurait beaucoup de chagrin de l'y voir. Mademoiselle de Courtaix était très connue à Pont-sur-Loire, et très admirée des femmes

du monde ou du demi-monde qui copiaient ses toilettes et enviaient son charme, auquel, disait-on, personne ne résistait. Depuis quelques jours, le petit lieutenant s'apercevait qu'il subissait, lui aussi, ce charme.

Son amour pour Lisette, jusqu'ici l'avait défendu. Il aimait de tout son cœur la petite créature fidèle et dévouée qui, depuis près de deux ans, lui donnait toute sa vie, sans accepter autre chose que des fleurs ou des souvenirs sans valeur. Lisette, qui gagnait huit cents francs par mois au théâtre de Pont-sur-Loire, avait nettement déclaré qu'elle entendait ne recevoir aucun cadeau sérieux, et toute insistance l'eût froissée ou éloignée de lui. Mais il aimait peut-être plus encore l'âme délicate et le cœur exquis de la jeune femme que sa beauté virginale et pure : une beauté réelle, pénétrante et rare, mais sans éclat, près de laquelle il se sentait heureux, d'un bonheur très reposé et très doux. Et, depuis qu'il faisait attention à Bijou, qu'il n'avait guère jusqu'ici regardée, il ressentait un trouble dont il ne s'expliquait pas la violence. En vain se répétait-il que Lisette, avec ses beaux grands yeux si bons, sa peau fine et fraîche, ses dents éclatantes et son corps élégant et beau, était plus jolie que mademoiselle de Courtaix, c'étaient les yeux pervenche, les cheveux frisés et les lèvres friandes de Bijou qui appelaient, lui semblait-il, les tendres caresses, les baisers fous.

Lisette, sans deviner encore que son bonheur était menacé, sentait pourtant une inquiétude s'emparer d'elle et attrister son cœur. Elle ne pouvait pas comprendre pourquoi Bernès répondit sèchement à sa question :

— J'irai revoir *la Vivandière*, parce que... pour refuser une place qu'on m'offrait dans une loge... j'ai été forcé de dire que j'avais promis d'aller au théâtre avec des camarades...

— Ah!... qui est-ce qui t'avait offert une place?...

— Une vieille dame que tu ne connais pas... madame de Bracieux... te voilà bien avancée, n'est-ce pas ?...

Elle répondit, triste, sans bien savoir pourquoi :

— Madame de Bracieux... c'est la grand'mère de mademoiselle de Courtaix...

Surpris, il demanda :

— Comment sais-tu ça?...

— Mais... comme tout le monde le sait à Pont-sur-Loire..

— En attendant, — fit-il agacé. — je vais manquer le rendez-vous, moi !...

— Va ! — dit Lisette avec regret. — amuse-toi bien... et à ce soir !...

— A ce soir !...

Au moment d'entrer dans le bois, il cria, se retournant sur sa selle :

— Surtout, prends garde qu'on ne te voie !... ne va pas du côté des voitures !...

Puis, s'engageant dans le sentier que tout à l'heure suivait Bijou, il mit son cheval à un bon galop de chasse pour rattraper le temps perdu. Tout à coup, il s'arrêta, cherchant à distinguer quelque chose au loin.

« Tiens ! — pensa-t-il, — un cheval sans cavalier !... il y a déjà un monsieur qui s'est fait déposer... »

Comme il approchait, il vit que le cheval avait une selle de femme, et il poussa un cri en apercevant Bijou étendue sur le dos, dans l'herbe, à droite du sentier. Un de ses bras était allongé en croix, l'autre retombait le long d'elle. Elle avait les yeux fermés et les lèvres entr'ouvertes. Bernès sauta à terre et attacha son cheval ; puis, prenant dans ses bras Denyse, il essaya de l'allonger mieux, de l'adosser à un arbre.

Mais lorsqu'il vit rouler inerte sur son épaule la tête de la jeune fille, il attira contre lui sa taille souple et fut stupéfait de la sentir absolument libre, sans corset ni ceinture d'aucune sorte. Et son trouble devint si grand qu'il se pencha vers elle, et couvrit de baisers les jolis cheveux frisés en répétant malgré lui :

— Bijou !... mon Bijou !... entendez-moi, voulez-vous ?... répondez-moi !... je vous en prie !... je suis si malheureux de vous voir ainsi !...

Au bout de deux ou trois minutes, Denyse poussa un soupir très doux, et, lentement, ouvrit les yeux.

A la vue de Bernès, son visage sérieux devint souriant :

— Ah ! — murmura-t-elle, — est-ce assez bête, cette chute !...

Il demanda :

— Comment êtes-vous tombée ?...

— Je ne sais pas!... mon cheval a mis le pied dans un trou, je crois...

— Oh!... et vous avez fait panache?...

Elle répondit en riant :

— Vous l'avez dit!...

— Vous êtes-vous fait mal?...

— Pas le moins du monde!...

Et elle ajouta, pensive :

— C'est gentil à vous de vous occuper de moi... d'autant plus gentil que vous ne m'aimez guère, je crois?...

Hubert de Bernès devint rouge comme une tomate :

— Oh!... mademoiselle!... pouvez-vous croire que...

— Je crois que... oui, parfaitement!...

Il demanda, effaré :

— Mais, au moins, dites-moi ce qui peut vous faire penser une telle chose?...

— Oh!... tout et rien!... Ce serait trop long à raconter... tenez, ce matin, par exemple... quand je vous ai prié de venir au théâtre avec nous... vous aviez l'air tout bouleversé et vous avez refusé... ah! mais là, bien!... joliment bien!... pourquoi?...

— Mais, mademoiselle, je... je vous assure...

— Vous voyez!... vous ne trouvez pas un mot à répondre... pas même une excuse banale...

Secouant ses cheveux qui enveloppèrent en se déroulant la joue et l'épaule du jeune homme, elle dit, toute rieuse, sans cesser de s'appuyer à lui comme à un fauteuil :

— Ça m'est d'ailleurs égal!... car, que vous le vouliez ou non, vous y viendrez avec nous, au théâtre!... vous ne pouvez plus refuser...

— Mais...

— Il n'y a pas de mais!... je vous demande ça pour ma discrétion...

— Votre discrétion?...

— Dame!... est-ce que nous n'avons pas parié... moi, qu'il y aurait un accident parce qu'il y en a toujours... vous, qu'il n'y en aurait pas?...

— Oui... Eh bien?...

— Eh bien... mais, je pense qu'en voilà un, d'accident?...

vous ne le trouvez pas suffisant?... qu'est-ce qu'il vous faut donc?...

Il balbutia :

— C'est vrai!... je suis idiot!... C'est que j'ai eu tellement peur, si vous saviez!...

Elle le regardait, l'air très doux, et cette douceur le ravissait. Elle lui tendit la main en disant :

— Merci encore de m'avoir si bien soignée... et maintenant, allez-vous-en bien vite...

— Pouvez-vous remonter à cheval?...

— Pas tout de suite... je sens une sorte de courbature, une lassitude très grande... Non!... vous allez dire à M. de Clagny de venir avec son mail... il me ramènera... ne lui dites pas ça tout haut... je ne veux pas que grand'mère sache rien...

Comme Hubert de Bernès retenait sous ses lèvres la petite main de Bijou, elle dit, agacée :

— Allez donc vite!... expliquez-lui bien de laisser sa voiture sur la route, à M. de Clagny... et dites-lui qu'il me trouvera sous bois... en bordure du chemin... là précisément où je l'ai quitté tout à l'heure... Voulez-vous aussi, avant de vous en aller, attacher Patatras à un arbre?... Merci!...

Elle lui lança son plus tendre regard et demanda une dernière fois :

— C'est bien convenu, n'est-ce pas, pour ce soir?...

Il répondit :

— C'est bien convenu...

Dès qu'il eut disparu, elle se recoucha, exactement dans la position où l'avait trouvée Bernès.

Peu après, le roulement d'une voiture ébranla la route, et M. de Clagny, descendant de son mail, entra dans le sentier. A la vue de Bijou, il poussa un douloureux cri, et courant à elle, la prit dans ses bras, anxieux, angoissé, demandant :

— Bijou!... mon amour!... mon adoré petit Bijou!...

Et, comme Bernès, il ajouta :

— Entends-moi, mon Bijou!... réponds-moi, je t'en supplie!...

Il lui caressait les cheveux de ses lèvres; il la serrait de toutes ses forces entre ses bras.

A la fin, elle ouvrit les yeux, regarda le comte de son beau

regard candide et, se blottissant étroitement contre lui, elle murmura... semblant se rendormir...

— Je vous aime tant!... et je suis si bien là, si vous saviez!... si, si bien!... Je voudrais rester toujours!...

XIV

— Entrez!... — cria Bijou.

Debout devant une glace, elle brossait lentement ses jolis cheveux qui frisaient, à mesure que la brosse passait sur eux, et imprégnaient l'air de leur délicat parfum.

Le domestique dit :

— C'est M. le comte de Clagny qui vient prendre des nouvelles de mademoiselle...

— De mes nouvelles?...

— A cause de la chute de mademoiselle...

— Ah!... je n'y pensais plus!...

Et, allant à la fenêtre, elle demanda :

— Il est en voiture?...

— M. le comte est venu à cheval, mais il est au salon...

— Ah! bon!... alors je vais descendre!...

Dès que le domestique fut sorti, Bijou changea rapidement de peignoir : elle mit des mules de chevreau rose, qui rendaient délicieusement drôles ses petits pieds ; et, ses cheveux flottant sur la collerette de batiste rose plissée de sa longue robe sans taille, elle courut trouver M. de Clagny.

En la voyant entrer, le comte se leva vivement. Il avait les traits tirés, le visage fatigué et triste.

Bijou dit, en lui tendant ses mains qu'il baisa :

— Comme vous êtes bon de vous être dérangé pour moi de si bonne heure!... il est à peine huit heures!... Vous avez dû partir de la Norinière joliment tôt!...

— Ne nous occupons pas de moi... et dites-moi plutôt comment vous allez?...

— Mais je vais à merveille!... vous avez bien vu hier que j'ai suivi le *rally-paper*, comme si je n'étais pas tombée avant?... et que le soir, au théâtre, je n'avais pas l'air malade...

— Non... pas précisément malade... mais je vous ai trouvée, au théâtre, un peu bruyante, un peu fébrile...

Et, tristement, il ajouta :

— Je vous ai, d'ailleurs, peu et mal vue... vous ne vous êtes guère occupée que d'Hubert de Bernès, et vous avez beaucoup délaissé votre vieil ami...

Elle se leva, et allant à lui, câline :

— Oh!... comment pouvez-vous croire...

— Je n'ai pas cru, hélas!... j'ai vu!... et je ne vous le reproche pas, ma pauvre petite!... la jeunesse va vers la jeunesse... c'est si naturel!...

— Mais non ! — dit Bijou avec sincérité, — mais pas du tout!... je n'aime pas tant que ça la jeunesse en général... et je ne peux pas souffrir les petits jeunes gens de l'âge de M. de Bernès, en particulier...

— Oui... je me souviens que vous m'avez déjà dit ça!... vous me l'avez dit la première fois que je vous ai vue... ici même, lorsque nous attendions ensemble les invités avant le dîner...

Denyse se mit à rire :

— Vous avez de la mémoire !...

— Toujours... quand il s'agit de vous...

Et d'une voix qui tremblait un peu, il demanda :

— Vous souvenez-vous de ce que vous m'avez dit hier?...

— Hier?...

— Oui... hier... quand je vous tenais dans mes bras, blottie comme un petit oiseau frileux...

Elle dit, semblant chercher, ouvrant tout grands ses yeux qui, en ce moment, ressemblaient à des violettes pâles :

— Non... je ne sais pas... je ne sais plus!... j'étais un peu abrutie de ma culbute, vous comprenez...

Et, comme M. de Clagny restait sans parler :

— Voyons?... qu'est-ce que j'ai donc dit de si intéressant?...

Il répéta lentement, en regardant avec attention Bijou qui l'écoutait l'air amusé, la bouche entr'ouverte :

— Vous avez dit : « Je suis si bien, si vous saviez!... je voudrais rester toujours ainsi... »

— Je ne me rappelle pas avoir dit ça!... mais, dans tous

les cas, j'ai bien fait de le dire, parce que c'était très vrai, vous savez?...

Il attira Bijou à lui et demanda :

— Est-ce que, vraiment, ça ne ne vous... effaroucherait pas de me voir comme ça de près toujours?...

— Mais non, ça ne m'effaroucherait pas!... oh!... pas du tout!...

— Bien vrai?...

— Bien vrai!... mais pourquoi me demandez-vous ça?...

— Pour rien... Savez-vous si votre grand'mère est levée?...

— Elle ne se lève pas avant huit heures et demie ou neuf heures, surtout quand elle se couche tard comme cette nuit... il était presque deux heures quand nous sommes rentrés?...

— Et vous êtes aussi fraîche, aussi jolie que si vous aviez dormi toute la nuit... Dites-moi, je voudrais bien la voir, votre grand'mère?...

— Vous avez à lui parler à elle... ou bien c'est quelque chose que je peux lui dire de votre part?...

— Non... j'ai à lui parler moi-même...

— C'est que, elle va probablement vous faire attendre « un brin »... comme on dit ici...

— Eh bien, j'attendrai...

Bijou regardait avec étonnement M. de Clagny, qui faisait les cent pas à travers la grande pièce, et, curieuse, elle dit :

— Qu'est-ce que vous avez?... car vous avez quelque chose, bien sûr!...

— Mais non!...

— Mais si!... vous allez... vous venez!... Tenez!... un jour j'ai vu Paul de Rueille qui allait et venait comme ça...

— Moi aussi, je l'ai vu!... c'était le soir du dîner La Balue, Juzencourt et Cie... pendant que vous chantiez...

— Pas du tout!... c'est un jour où il avait un duel ridicule... et il ne savait pas s'il devait le dire ou ne pas le dire à Bertrade...

— Et... qu'est-ce qu'il a fait?...

— Je crois qu'il n'a rien dit...

— Eh bien, il avait plus « d'estomac » que moi!...

Bijou dit impétueusement :

— Vous avez un duel?...

— Un duel, si on veut... et ridicule, à coup sûr... un duel contre l'impossible!... vous ne pouvez pas comprendre ça, mon pauvre cher petit Bijou...

— Et vous croyez que grand'mère le comprendra mieux que moi?...

— Je ne sais pas!... dans tous les cas, elle m'écoutera... et elle me plaindra...

— Mais moi aussi... je vous écouterais et je vous plaindrais...

Il dit, et son visage exprimait une vraie souffrance :

— Je ne veux pas être plaint par vous!...

— Vous ne m'aimez donc pas?...

M. de Clagny fit un mouvement, puis, s'arrêtant, il dit avec un calme que démentaient le trouble de ses yeux et l'enrouement de sa voix :

— Si... je vous aime... je vous aime beaucoup!...

Prenant son chapeau qu'il avait posé sur un meuble, il se dirigea rapidement vers la porte qui donnait sur la terrasse, en disant :

— Je vais attendre dans le parc que votre grand'mère soit prête à me recevoir...

Mais dès qu'il vit que Bijou avait quitté le salon, il rentra et s'assit, dans une pose affaissée, subitement vieilli par quelque douloureuse préoccupation.

La marquise ne se fit pas longtemps attendre. Elle dit en entrant, toute souriante :

— Vous êtes joliment matinal, Clagny!...

Puis, apercevant le visage bouleversé de son vieil ami, elle demanda, inquiète :

— Ah! mon Dieu!... qu'est-ce qu'il vous est arrivé?...

— Un malheur...

— Dites!...

— C'est pour ça précisément que je viens de si bonne heure... Vous souvenez-vous que lorsque je suis venu ici pour la première fois... il y a quinze jours... comme j'admirais Bijou, vous m'avez rappelé qu'elle était votre petite-fille et qu'elle pourrait être la mienne?...

— Oui!...

— Je vous ai répondu que je le savais bien... mais que,

tout ça, c'était du raisonnement... et que les cœurs jeunes raisonnaient peu ou mal...

— Parfaitement!... eh bien?...

— Eh bien, aujourd'hui, j'aime Bijou!... je l'aime de toutes mes forces...

— Patatras!...

— Ah!... vous êtes consolante, vous!...

— Dame!... mon pauvre ami!... que voulez-vous que je vous dise!... vous n'espérez pas épouser Bijou, n'est-ce pas?...

Il répondit, les yeux pleins de larmes, la parole étranglée :

— Non... je ne l'espère pas... et pourtant je vous supplie de dire à votre petite-fille ce que je viens de vous avouer, à vous... J'ai cinquante-neuf ans... six cent mille francs de rente... je ne suis ni méchant ni répugnant... et je l'adore... comme jamais un autre ne l'adorera...

— Mais songez donc que vous avez...

— Trente-huit ans de plus qu'elle... c'est pour moi surtout que cette différence est chose redoutable... oui... je le sais... et j'accepte tous les dangers d'une telle disproportion...

— Mais elle?...

— Elle?... elle se prononcera pour ou contre moi... elle a vingt et un ans... ce n'est plus une enfant... elle sait ce qu'elle fait...

— N'empêche que j'ai, moi aussi, une responsabilité, et que...

— Ah!... vous voyez!... vous avez peur qu'elle consente...

— Peur?... en vérité, non!... je suis convaincue que cette petite créature idéale a de celui qu'elle rêve pour son mari une vision toute différente de vous...

— Et si, par hasard... oh! notez bien que je ne l'espère pas... vous vous trompiez?... qu'est-ce que vous feriez?...

— Qu'est-ce que vous voudriez que je fasse?...

— Je ne voudrais rien... je crains que vous n'usiez de votre influence sur Bijou...

— Non... je lui ferais les observations que je crois devoir lui faire... rien de plus...

— Alors, vous allez lui parler?...

— Oui...

— Voulez-vous que je vienne tantôt?...

— Ah! non!... donnez-moi jusqu'à demain... je ne lui parlerai probablement que ce soir... mais, au fait!... ça ne vous empêche pas de venir dîner si ça vous plaît?... c'est pour le... pour la réponse que je vous remettais à demain...

— Si elle refuse... je partirai...

— Pour où?...

— Est-ce que je sais?... Ma vie sera finie... j'irai crever dans un vieux coin...

— Vous raisonniez déjà comme ça, il y a douze ans!... et vous voilà aujourd'hui... je ne dirai pas plus jeune...

La marquise s'arrêta et reprit en souriant :

— Et pourquoi ne le dirais-je pas?... vous me paraissez plus jeune que dans ce temps-là... vous êtes surprenant, mon ami, on vous donnerait quarante-cinq ans!...

— Si c'était vrai, ce que vous dites là?...

— Ça l'est!... je vous assure!... mais ça n'empêche pas que vous en avez tout de même cinquante-neuf...

M. de Clagny se leva.

— Adieu!... — fit-il, — à demain...

Il ajouta, avec un sourire navré :

— Ou à ce soir!... oui... quand arrivera la fin de la journée, je serai pris d'un violent désir de la revoir... et je viendrai... comme avant-hier... comme jeudi... comme tous les jours...

Il saisit la main de madame de Bracieux et la serra nerveusement en murmurant :

— Au nom de notre si vieille amitié... je vous en prie.. soyez-moi bonne?...

Pendant tout le déjeuner, la marquise parut préoccupée, et, à plusieurs reprises, M. de Jonzac demanda à sa sœur :

— Qu'est-ce qu'il y a donc?... tu as tes papillons noirs?...

Jean de Blaye dit :

— Ma tante a dû se coucher très tard... je vous ai entendus rentrer... il devait être deux heures...

Et, s'adressant à Bijou :

— Eh bien, t'es-tu amusée?... était-ce joli?...

— Charmant! fit distraitement la jeune fille.

— Cette petite Lisette Renaud est vraiment délicieuse! —

fit M. de Rueille ; — elle a de grands beaux yeux tristes!... elle vous a plu aussi, n'est-ce pas, grand'mère?...

— Oui, — répondit madame de Bracieux, — elle est séduisante au possible et elle a une admirable voix!... j'ai été stupéfaite de trouver ça à Pont-sur-Loire... stupéfaite aussi de l'élégance de la salle... il y avait beaucoup de jolies femmes bien habillées...

— Mais presque toutes en rose! — s'écria Denyse, — j'ai remarqué ça!...

M. de Rueille dit :

— Ça, c'est à cause de vous!... Les dames de Pont-sur-Loire vous voient toujours en rose... et comme vous êtes pour elles le « dernier cri »... elles se mettent en rose aussi...

Voyant que Bijou avait l'air surpris, il demanda :

— Est-ce qu'elle n'est pas claire, ma petite explication?...

Elle répondit en riant :

— Elle est claire... mais fantaisiste!... Personne, mon pauvre Paul, ne fait attention à moi...

Comme madame de Rueille se tournait vers elle, elle la prit à partie :

— Qu'est-ce que tu en penses, Bertrade?...

— Je pense que tu es beaucoup trop modeste...

— Oh! oui! — dit Giraud, qui enveloppa la jeune fille d'un regard pénétré d'admiration, — mademoiselle Denyse est trop modeste!... Hier, toute la salle avait les yeux sur elle... et la chanteuse elle-même ne cessait pas de...

Bijou l'interrompit vivement :

— Vous rêvez, monsieur Giraud!... Je n'ai pas remarqué qu'on s'occupât de notre loge... mais quand même cela serait, il ne s'ensuit pas nécessairement que ce soit moi qui...

— Évidemment! — fit Henry de Bracieux, — c'est grand'mère qui intéressait si fort les indigènes!...

— Non!... mais ça pouvait être Jeanne Dubuisson!...

— C'est vrai!... elle n'est pas connue à Pont-sur-Loire, la petite Dubuisson!... sa vue doit évidemment faire sensation...

Bijou haussa les épaules.

— Vous savez tous que j'ai horreur qu'on s'occupe de moi... et vous me dites tout le temps des choses pour me taquiner...

Pierrot s'écria :

— Si tu as horreur de faire de l'effet, la grosse Gisèle de La Balue n'est pas la même chose, va!... en v'là une qui changerait comme toi!... Hier, au goûter du *rally*... elle était là qui tournait autour de tout le monde comme une grosse mouche... même que M. de Bernès l'a envoyée promener...

— Il est gentil, ce petit Bernès! — dit la marquise, — je l'ai vu pendant toute cette soirée d'hier, et il m'a plu beaucoup... il est simple... bien élevé... pas bête...

Jean de Blaye vit que Bijou faisait une moue indifférente, et il demanda :

— Tu n'as pas l'air d'être de l'avis de grand'mère?...

— Oh!... mon Dieu! si!...

— Tu manques d'enthousiasme, avoue-le?...

— Mais je l'avoue...

La marquise se tourna vers sa petite-fille :

— Ah!... et qu'est-ce que tu lui reproches?...

— Mais rien, grand'mère!... rien!... je le trouve comme les autres... en le voyant, je ne pousse pas des cris d'admiration... voilà tout!...

— Je crois, — dit M. de Rueille, — que celui qui vous fera pousser des cris d'admiration est encore à naître!... Vous êtes très bonne, très indulgente... vous trouvez tout le monde négativement bien... mais, effectivement, c'est une autre affaire...

— Vous exagérez!...

— J'exagère?... Eh bien, citez-moi donc un homme... un seul, que vous trouviez vraiment à votre gré?...

— Mais... M. de Clagny, par exemple!...

La marquise demanda :

— Tu le trouves bien... tu le trouves bien... mais comment?... pas pour l'épouser, je présume?...

Bijou répondit en riant :

— Non!... pas pour l'épouser!...

On sortait de table. Jean de Blaye dit :

— Quelqu'un a-t-il des commissions pour Pont-sur-Loire?...

— Tiens! — fit Bijou surprise, — tu vas à Pont-sur-Loire, comme ça, tout seul?... Qu'est-ce que tu peux bien aller y faire?...

— Ce que j'y vais faire? — répondit-il un peu troublé, — mais... des commissions...

— Veux-tu m'emmener?...

— T'emmener?... mais...

Depuis le soir où il avait avoué à Bijou qu'il l'aimait, il évitait toutes les occasions de se trouver seul près d'elle. Quant à elle, sa façon d'être avec lui et avec Henry de Bracieux ne s'était modifiée en rien. Elle restait aussi libre, aussi cordiale qu'avant de leur avoir refusé sa main et semblait oublier même qu'ils l'eussent demandée.

Elle dit, l'air étonné :

— Mais... quoi?... tu ne veux pas m'emmener?...

Mal à l'aise, appréhendant le tête-à-tête et n'osant pas, devant tous, refuser d'emmener Bijou, il répondit, affectant de plaisanter :

— Mais si!... je suis, au contraire, très flatté de l'honneur que tu veux bien me faire!...

— A la bonne heure! tu es gentil!...

— Je suis charmant!... mais il faut que tu aies, en plus de moi, quelqu'un pour t'accompagner, parce que, moi, j'ai des affaires...

— Oh! — fit Denyse d'un ton chagrin, — tu ne veux pas me garder avec toi là-bas!...

Madame de Bracieux intervint :

— Mais, mon Bijou, vous ne pouvez, dans aucun cas, vous en aller comme ça tous les deux!... Jean a beau être ton cousin germain, ça ne se fait pas, ces choses-là!... il faut que vous emmeniez la vieille Joséphine... et encore, c'est convenable tout juste!...

Après un silence, la marquise reprit :

— Mais, qu'est-ce que tu y feras, à Pont-sur-Loire?...

— Des courses, grand'mère... Vous oubliez qu'il y en a toujours pour la maison, des courses!... et puis, j'irai voir Jeanne... c'est justement le jour où M. Spiegel est pris tout le temps... je ne les empêcherai pas de roucouler!...

M. de Jonzac dit :

— Ils ne m'ont pas l'air de roucouler bien fort!... je les regardais hier, pendant le *rally-paper*... ou je me trompe fort, ou ça ne bat que d'une aile, ce mariage-là!...

— Pourquoi croyez-vous ça, oncle Alexis? — demanda Bijou, l'air inquiet.

— Parce que je trouve la petite triste et le professeur indifférent!... tu n'as pas remarqué ça?...

Elle répondit :

— Non!... je ne remarque pas grand chose, moi!...

De Bracieux à Pont-sur-Loire, Bijou et Jean furent silencieux.

En ville, ils croisèrent, près de la gare, madame de Nézel qui arrivait des Pins, par le train de deux heures et demie. En la voyant, Bijou fit un mouvement et ses lèvres remuèrent comme si elle allait parler, mais elle se contenta de glisser vers son cousin un regard luisant et doux. Jean, maladroit et troublé, avait eu l'air de ne pas voir la jeune femme, qui, au lieu d'aller vers le centre de la ville, tournait dans une ruelle tracée au milieu de terrains vagues et de jardins.

En descendant de voiture, avec la vieille Joséphine, à la porte des Dubuisson, Bijou demanda :

— Où te retrouverai-je?... et à quelle heure?...

— A l'hôtel... je dirai d'atteler pour six heures, si ça te va?...

Elle dit, étonnée :

— Six heures!... ben, tu en as, des courses!... trois heures et demie de courses... dans Pont-sur-Loire!...

Impatienté, et voulant avant tout éviter l'innocente enquête de Bijou, Jean lui offrit de partir plus tôt, mais elle refusa :

— Non... pourquoi ça?... je suis enchantée de rester longtemps avec Jeanne, moi!...

Mademoiselle Dubuisson était chez elle. Denyse lui trouva la mine attristée et les yeux battus. Elle demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a encore?... est-ce que ça ne va pas?...

— Pas très bien...

— Est-ce que... ton fiancé...?

— Toujours le même...

— Ce qui veut dire?...

— Que je le trouve devenu un peu bien calme... mais il y a autre chose qui m'a secouée ce matin...

— Alors, quoi?...

— Oh!... un événement qui ne me touche en rien... mais qui m'a fait de la peine tout de même...

Et, évitant de regarder Bijou, elle continua :

— Tu sais bien... Lisette Renaud?...

— Oui... Eh bien?...

— Eh bien... elle est morte ce matin...

— Morte?... de quoi?...

Jeanne dit, très bas :

— On croit qu'elle s'est tuée...

— Comment ça?...

— Avec de la morphine... tu sais, on n'a pas beaucoup parlé de ça devant moi... mais j'ai compris que c'est à la suite d'une explication qu'elle a eue avec M. de Bernès...

— Quand?...

— Hier après le théâtre... ou ce matin... papa et M. Spiegel ont parlé de ça à déjeuner, mais vaguement... à mots couverts...

— C'est affreusement triste!... et je comprends que tu aies été impressionnée...

— Oui, n'est-ce pas?... d'autant plus que, pour l'instant, les chagrins d'amour me touchent beaucoup...

Elle ajouta, avec un sourire désolé :

— Et pour cause!...

Bijou dit, d'un ton de regret :

— Cette pauvre petite chanteuse!... moi, par goût, je n'aime pas beaucoup les femmes de théâtre... mais celle-là paraissait gentille et chantait vraiment bien!... C'est dommage!... et M. de Bernès doit être bien malheureux de ça!...

Jeanne demanda, toujours sans regarder Denyse :

— Crois-tu que l'on soit si malheureux de faire souffrir?... moi, je ne le pense pas!... les inconscients font souffrir sans le savoir... les... autres font souffrir parce que ça les amuse... ni ceux-ci ni ceux-là ne doivent avoir de remords...

Comme elle restait pensive, le regard perdu, Bijou lui passa doucement la main devant les yeux :

— Ne pense plus à ces choses tristes, ma Jeanne!... ta peine ne changera rien à un fait accompli... et tu te fais inutilement du mal!... Allons! parlons de la revue, de chiffons... de

n'importe quoi... Ah!... à propos de chiffons, ta robe va-t-elle enfin?...

— Elle va... mais elle me va mal!...

— Pas possible!...

— Très naturel, au contraire!... je n'ai pas ton teint, moi!... je suis plus pâle que toi... et ce rose me pâlit encore... et puis je suis presque maigre... alors... ce petit corsage froncé qui habille si coquettement ce que ton oncle appelle tes « rondeurs », me fait, moi, un peu trop planche... c'est d'ailleurs sans importance!...

— Comment, sans importance?...

— Oui!... vois-tu, mon Bijou, qu'elle soit bien ou mal habillée, la médiocrité que je suis passe toujours inaperçue à côté de la beauté que tu es...

Bijou dit, en levant les yeux au ciel, d'un air à moitié sérieux, à moitié blagueur :

— Tu es en train de divaguer complètement, ma pauvre chérie!...

Puis, changeant brusquement de ton :

— A quelle heure iras-tu aux courses demain?...

— Je ne sais pas... c'est papa qui a dû décider ça avec M. Spiegel... Ah!... dis donc?... Irez-vous de bonne heure au bal des Tourville?... je voudrais bien ne pas y arriver avant toi...

Denyse regarda sa montre :

— Il faut que je me sauve!... on veut, à la maison, des gardénias pour les boutonnières... je ne sais pas où en trouver... on m'a parlé d'un jardinier... dans les environs de la gare...

— De la gare?... je ne vois que des maraîchers, mais pas de fleuristes...

— Si... il paraît que c'est dans cette ruelle... tu sais, à droite du quai?...

— La venelle des Lilas... je sais bien ce que tu veux dire... mais il n'y a là que des jardins potagers, des terrains à vendre et quelques petites maisons... que les officiers louent parce que c'est près du quartier...

Bijou se leva.

— Enfin, dit-elle, je vais toujours chercher de ce côté-là...

Denyse fut la première à l'hôtel. Jean de Blaye arriva un peu en retard, l'air triste et le visage défait.

Madame de Nézel était venue au rendez-vous qu'il lui avait donné, mais seulement pour lui rendre une liberté dont il n'avait plus que faire, et qu'il n'avait pas osé refuser. Et, malheureux, mécontents l'un de l'autre, ils avaient dû rester longtemps enfermés dans la petite maison, parce que Bijou, escortée de la vieille Joséphine, avait rôdé dans la ruelle déserte pendant une partie de l'après-midi. Elle allait et venait, le nez en l'air, semblant chercher une trace, avec une insistance que Jean ne s'expliquait pas et qui l'inquiétait beaucoup. Elle avait peut-être vu, à trois heures, lorsqu'ils traversaient en voiture la place de la gare, madame de Nézel qui entrait dans la venelle des Lilas. Et, dans ce cas, avait-elle voulu s'assurer de ce qu'elle soupçonnait? Était-elle donc retorse et curieuse, cette Denyse qu'il aimait tant, et qui venait de démolir, sans le savoir, toute sa vie?...

Il s'excusa de son retard et fit monter en voiture Bijou qui lui affirmait gentiment qu'il arrivait à l'heure; et, au moment même où il cherchait un moyen de la questionner, elle dit :

— Tu sais!... vous aurez vos gardénias pour demain!... mais ç'a été difficile, va!... J'ai couru pour eux tout Pont-sur-Loire une partie de la journée... on m'a envoyée dans des petites rues impossibles... où je me suis perdue... et où je n'ai rien trouvé...

Heureux de voir éclater l'innocence de Bijou, Jean s'écria malgré lui :

— Ah!... c'est donc pour ça que tu es allée traîner dans la venelle des Lilas?...

Elle posa sur lui ses grands yeux surpris et demanda :

— Comment sais-tu ça?... tu m'as vue?...

Il répondit vivement :

— Pas moi!... un de mes amis...

— Qui donc?... est-ce que je le connais, ton ami?...

— Je ne pense pas... c'est un officier du régiment de Bernès... Ah!... si tu savais!... la pauvre petite chanteuse que tu as entendue hier soir?... Eh bien, elle s'est tuée!...

Bijou dit, d'un ton qui enrayait toute espèce de conversation sur ce sujet :

— Oui... je le sais!... c'est bien dommage!...

C'était si digne, si net, que Jean se reprocha presque d'avoir parlé de cette histoire un peu scabreuse; mais Bijou n'était plus une petite fille, que diable!... elle allait avoir vingt-deux ans!...

A quatre heures, M. de Clagny était arrivé à Bracieux, le cœur battant à la pensée de revoir Bijou, et de la revoir libre et abandonnée comme chaque jour, puisqu'elle ignorerait encore sa demande. Il fut très désappointé d'apprendre qu'elle était à Pont-sur-Loire et qu'elle y était avec Jean. Et comme il demandait à la marquise de lui dire franchement ce qu'elle augurait de sa démarche auprès de la jeune fille, elle lui répondit qu'elle n'osait même plus parler. Denyse leur ayant déclaré à tous, le matin même, qu' « elle trouvait M. de Clagny charmant... mais pas pour l'épouser ».

Il reçut le choc sans trop faiblir, et insista pour que Bijou fût instruite ce soir de sa demande: elle aurait jusqu'au lendemain pour réfléchir; c'était ce qu'il voulait.

Denyse et Jean rentrèrent juste à l'heure du dîner. Quand ils descendirent de leur chambre, on était à table et chacun parlait de la mort de la pauvre Lisette Renaud: M. de Rueille était allé se promener à cheval; il avait rencontré des officiers qui faisaient du service en campagne, et qui, bien entendu, lui avaient raconté l'histoire.

— C'est affreux, — fit Bertrade, — de penser que cette petite s'est tuée!... Elle était si gentille et si jeune!...

Giraud dit, d'une voix étrange qui résonna dans la grande salle à manger:

— C'est justement parce qu'on est jeune qu'il faut se tuer quand on est malheureux... on aurait trop de temps à souffrir!...

XV

La marquise n'avait pas voulu parler à Bijou le soir. Elle craignait de « troubler sa nuit », et ce fut le lendemain matin seulement qu'elle la fit appeler chez elle.

La jeune fille arriva toute gaie et fit une petite moue désappointée quand sa grand'mère lui annonça qu'elle avait des choses très sérieuses à lui dire.

— Il s'agit, commença madame de Bracieux, — d'un de mes bons amis, qui est aussi le tien...

Bijou l'interrompit :

— M. de Clagny...

— Oui... M. de Clagny... tu as dû t'apercevoir qu'il t'aime beaucoup, n'est-ce pas?...

— Je l'aime beaucoup aussi... beaucoup!...

— Parfaitement... mais toi, tu l'aimes comme un père... ou un oncle charmant... et lui ne t'aime pas comme une fille... ou comme une nièce... Enfin... tu vas être bien étonnée...

Elle demanda, craintive :

— Étonnée de quoi?...

— De... il veut t'épouser... là!...

Bijou murmura, l'air stupéfait :

— Lui aussi?...

— Comment « lui aussi »? — fit la marquise, stupéfaite à son tour, — qui donc veut t'épouser, que tu dis : « Lui aussi »?...

Denyse rougit.

— J'aurais dû vous raconter ça plus tôt, grand'mère, — dit-elle en s'asseyant sur un tabouret aux pieds de madame de Bracieux, — mais nous sommes si en l'air, tous ces jours-ci, avec les *rally*, le théâtre, les courses et les bals, que je n'ai pas trouvé un instant... Ça n'avait d'ailleurs pas grand intérêt...

— Ah!... tu trouves ça, toi?...

— Dame!... puisque je n'ai envie d'épouser ni l'un ni l'autre...

— Mais qui?... qui?... de qui parles-tu?...

— D'Henry et de Jean... oui... Jean a d'abord parlé pour Henry... qui l'avait, paraît-il, chargé de savoir si je l'autorisais à vous demander ma main... J'ai répondu que c'était à vous et pas à moi qu'il devait s'adresser...

— Tu es un vrai Bijou, toi!...

— Mais que ça n'avait aucune importance, puisque je ne voulais pas l'épouser...

— Il n'a pas assez de fortune pour toi...

— Ça, je n'en sais rien!... et puis, ça m'est bien égal!... mais Henry ne me plairait pas du tout comme mari... je le connais trop...

— Ah!... et Jean?...

— Jean non plus ne me plairait pas comme mari!... C'est ce que je lui ai dit quand, après avoir vu que je refusais Henry, il a repris l'affaire pour son propre compte...

— Ils vont bien, mes petits-enfants!... je m'explique à présent pourquoi, depuis plusieurs jours, ils font des têtes à porter le diable en terre!...

Et, après un silence, la marquise conclut :

— Je connais maintenant ta réponse à mon pauvre Clagny...

— Comment la connaissez-vous?...

— Parce que, si tu ne veux pas de tes cousins, qui sont, chacun dans son genre, des êtres très réussis, il est peu probable que tu veuilles du vieil ami de ta grand'mère...

— Lui aussi, il est réussi!...

— C'est vrai!... mais il a près de soixante ans!...

— Il n'en a pas l'air!...

— Mais il les a!...

— Je le sais!... ce qui n'empêche que je n'aurais pas plus de répugnance à l'épouser qu'à épouser Jean ou Henry...

— Tu ne sais pas ce que c'est que le mariage... tu ne peux pas comprendre...

Bijou ferma à demi ses beaux yeux clairs :

— Si! — fit-elle lentement, — je comprends très bien, grand'mère...

— Tout ça ne me dit pas ce que je dois répondre à Clagny?...

— Il va venir aujourd'hui?...

— Il va venir tout à l'heure...

Elle fit un mouvement, puis, après un instant de réflexion, elle dit :

— Vous lui répondrez, grand'mère, que je suis très touchée, très flattée qu'il ait bien voulu penser à moi... mais que je n'ai pas envie de me marier encore...

Elle ajouta, appuyant sa tête sur les genoux de la marquise :

— Parce que je suis trop bien ici avec vous...

— Mon Bijou!... mon Bijou chéri! — murmura madame de Bracieux, embrassant le joli visage tendu vers elle. — tu sais que tu es toute ma joie, mais tu ne pourras pas non plus rester toujours auprès de ta vieille grand'mère... Je ne te dis pas ça pour t'engager à faire un mariage qui serait fou...

Denyse leva les yeux vers la marquise et demanda :

— Fou?... pourquoi, fou?...

— Parce que Clagny a trente-huit ans de plus que toi... qu'il sera tout à fait bas quand tu battras ton plein... et que... ce genre de mariage a des inconvénients qui... que... enfin tu serais la première à les reconnaître...

Bijou s'était levée en entendant une voiture s'arrêter devant le perron.

Elle regarda par la fenêtre, et se sauva en disant :

— Le voilà!...

Pendant le déjeuner, madame de Bracieux annonça, d'un air indifférent :

— Clagny part... il est venu me dire adieu ce matin...

Bijou dressa la tête, et Jean de Blaye dit :

— Il part?... Tiens!... il avait pourtant l'air de prendre racine dans le pays!...

— Oh!... — fit M. de Rueille, — les racines du père Clagny ne sont jamais bien profondes...

Bijou se tourna vers sa grand'mère :

— Quand part-il?... — demanda-t-elle inquiète.

— Mais... tout de suite... demain, je crois!... du reste, nous le verrons ce soir à Tourville... il ira au bal pour rencontrer tous ceux à qui il veut dire adieu...

— Et il ne va pas aux courses?...

— Non... il fait ses malles!...

— Et notre revue, demain! — s'écria Denyse navrée. — il m'avait tant promis de venir la voir!...

La marquise regarda sa petite-fille, et pensa que décidément, même avec un cœur exquis, la jeunesse est sans pitié.

L'entrée de Bijou au bal des Tourville fut un véritable

triomphe. Elle était, dans cette robe de crêpe rose qui se confondait avec sa peau, infiniment jolie et rare.

— Regardez donc la petite Dubuisson, — dit Louis de La Balue à M. de Juzencourt, — elle a cherché à ressembler à mademoiselle de Courtaix... elle a exactement copié sa toilette... et voyez de quoi elle a l'air?... de sa femme de chambre... tout au plus... à quoi ça tient-il?...

M. de Juzencourt répondit avec un rire épais :

— C'est que, si le contenant est pareil, le contenu ne l'est pas!... Est-ce qu'elle ne se marie pas, la petite Dubuisson?...

— Si... elle épouse un jeune huguenot qui doit être quelque part dans quelque coin... Ah!... non... il n'est pas dans un coin... le voilà qui papillonne comme les autres autour de « Bijou »...

Juzencourt demanda :

— Et vous?... vous ne papillonnez pas?...

— Moi?... j'épouserais bien, moi!... parce que... il faut bien un jour ou l'autre se marier... sans ça, les parents crient... à cause du nom, vous savez?... mais papillonner?... ah! ma foi non!... ça ne me chante pas!...

Et, d'un pas traînant, il se dirigea vers Henry de Bracieux, auquel il dit, la voix et le regard voilés :

— Quelle chaleur, n'est-ce pas?... vous avez de la chance de ne pas rougir... vous avez d'ailleurs une de ces peaux!... c'est vrai!... vous avez l'air d'un hercule... et malgré ça, la peau est d'une couleur... et d'un grain!...

Comme il se penchait vers lui, l'air attendri, Henry lui cria, de sa grosse voix sonore et pleine :

— Ah!... vous m'embêtez avec ma peau!...

Et laissant le petit La Balue planté au milieu du salon, il alla retrouver Jean de Blaye, qui, de loin, regardait mélancoliquement Bijou s'embrouiller dans les danses pour lesquelles se présentaient à la fois six danseurs.

Quand M. de Clagny s'approcha voulant saluer Denyse, elle lui dit, sans même répondre à son salut :

— Grand'mère m'a dit que vous alliez partir... je suis sûre que c'est à cause de moi?...

Il fit signe que oui. Alors, elle lui prit le bras, et, l'entraînant dans un salon presque désert :

— Je vous en prie, — supplia-t-elle, — je vous en prie... ne partez pas?...

Il répondit, très ému :

— Je vous en prie à mon tour. Bijou, ne me demandez pas l'impossible... je n'ai pas su rester près de vous sans devenir aussi fou que les autres... j'ai rêvé... comme rêvent les fous... A présent que tout est fini, il faut que je tâche de redevenir sage et d'oublier mon rêve... et pour ça, il faut que je m'en aille loin... très loin...

Elle demanda :

— Vous aviez cru que... que je dirais oui?...

— Je vous voyais avec moi si bonne... si délicieusement gentille et confiante... que j'avais espéré... mon Dieu, oui!... que peut-être vous vous laisseriez aimer...

Elle dit, songeuse :

— Alors... c'est ma faute si vous avez espéré ça?...

— Ce n'est pas votre faute... c'est la mienne... on espère ce qu'on désire...

— Si!... je suis sûre que j'ai été avec vous telle que je n'aurais pas dû être?...

Ses yeux se remplirent de larmes et elle murmura, très douce :

— Je vous demande pardon...

— Bijou! — s'écria M. de Clagny affolé, — mon Bijou!... c'est moi qui dois vous demander pardon de vous avoir un instant attristée...

— Eh bien, soyez bon... ne partez pas... pas demain, du moins?... promettez-moi que vous viendrez demain à Bracieux voir jouer la revue?... Oh!... ne me dites pas non!... et après... je vous parlerai... mieux que ce soir...

Elle ajouta, en posant sur lui son regard lumineux :

— Vous ne regretterez pas d'être venu!...

Puis, arrêtant Jean de Blaye qui passait, elle demanda, câline :

— Veux-tu me faire valser, dis?... tu valses si bien!...

Et, s'appuyant à son épaule, elle disparut au nez de Pierrot qui accourait pour réclamer « sa valse ».

— Laisse donc ta cousine tranquille!... — fit M. de Jonzac, qui, assis sur un divan, regardait danser, — tu es beaucoup

trop jeune pour inviter des jeunes filles... des vraies jeunes filles comme Bijou...

— Ah!... à quel âge est-ce que je les inviterai?... c'est pas non plus au tien?...

— Tu as vraiment des façons de parler!...

— Dis donc, p'pa?... pourquoi Jean et Henry disent-ils que le petit La Balue marque de plus en plus mal?...

— Le petit La Balue?... mais je ne sais pas...

— Ils ont dit qu'il se peinturlurait...

— C'est vrai!...

— Et qu'il marquait de plus en plus mal...

— Si tu as si envie de savoir pourquoi... tu n'as qu'à le demander à tes cousins... ils te le diront...

— Ils ne veulent pas... je leur ai demandé... et Jean m'a répondu : « Fiche-nous la paix! »... Est-ce qu'on va bientôt s'en aller?...

— S'en aller?... mais ta cousine danse certainement le cotillon...

— C'est moi qui ai été bête de venir ici!... au lieu de rester avec M. Giraud et M. l'abbé!...

— Tiens... au fait!... pourquoi n'est-il pas venu, M. Giraud?... Bijou avait demandé une invitation pour lui...

— Oui... mais il n'a pas voulu... il est triste, triste, depuis quelque temps... il ne mange pas... il ne dort pas non plus!... au lieu de se coucher, il s'en va se promener toute la nuit au bord de la Loire...

— Tu ne sais pas ce qu'il a?...

— Je crois qu'il a Bijou...

— Comment, il a Bijou?...

— Oui... comme Jean... comme Henry, comme Paul... tu vois bien, p'pa, qu'ils sont tous à courir après elle, s'pas?... sans parler du père Clagny qui ne compte plus...

Il s'arrêta un instant, et acheva, l'air attristé :

— Et de moi qui ne compte pas encore...

— Tu exagères beaucoup tout ça, — dit M. de Jonzac, très convaincu que son fils voyait juste, mais n'en voulant pas convenir, — Bijou est certainement très jolie, et il n'est pas surprenant que...

Pierrot l'interrompit vivement :

— C'est pas seulement jolie qu'elle est!... c'est bonne, et intelligente, et gaie, et tout!... on a rudement raison de l'aimer, allez, p'pa!... et si j'avais seulement vingt-cinq ans...

— Si tu avais vingt-cinq ans, mon pauvre bonhomme, elle t'enverrait promener comme les autres...

Pierrot répondit, philosophe, mais chagrin tout de même :

— C'est bien possible!...

Et, montrant Bijou qui, debout au milieu du salon, causait avec Jeanne Dubuisson :

— Est-elle assez jolie, hein, p'pa?... regarde-la?... elle est habillée absolument comme Jeanne... leurs robes sont pareilles « point sur point », comme dit la mère Rafut... je suis sûr que si on les mélangeait quand elles ne sont pas dedans, on ne pourrait plus les démêler après... et comme ça... sur leur dos... ça ne se ressemble pas!... Crois-tu que je peux me risquer à l'inviter, dis, p'pa, Jeanne Dubuisson?...

— Ma foi, oui!... elle est assez bonne fille pour accepter...

Elle accepta, en effet, et s'éloigna au bras de Pierrot. Alors, M. Spiegel vint à Denyse et l'invita pour la valse qui commençait, mais elle fit « non » de la tête, en disant :

— Je suis si fatiguée, si vous saviez!...

Il insista :

— Rien qu'un tout petit tour, voulez-vous?... je n'ai pas, depuis le commencement de la soirée, pu obtenir une pauvre valse de vous...

— Non... je vous en prie!... je voudrais me reposer... je...

Et, prenant tout à coup son parti :

— Eh bien, non!... je sens que je mens très mal!... je ne suis pas fatiguée du tout... mais je ne veux pas valser avec vous, parce que...

— Parce que?...

— Parce que j'ai peur de faire de la peine à Jeanne, là!...

Il répéta, surpris :

— De la peine à Jeanne, pourquoi?...

— Ça a l'air très vaniteux ce que je vais vous dire là... mais il faut que je vous le dise tout de même... eh bien, je crois que Jeanne vous adore... à tel point qu'elle est jalouse de qui vous approche... ou vous parle... ou vous voit, même...

Mécontent, les sourcils relevés, son doux visage subitement durci, M. Spiegel demanda :

— Elle vous l'a dit?...

Bijou répondit, avec l'empressement gêné et maladroit de quelqu'un qui se voit obligé de mentir :

— Mais non... mais non!... c'est moi qui ai deviné ça!... moi toute seule... j'aime tant Jeanne, voyez-vous!... je sais tout ce qui se passe en elle... et je serais si malheureuse de lui causer un chagrin... ou même l'ombre d'une inquiétude... comprenez-vous ce que je vous dis là?....

— Je comprends que vous êtes un ange de bonté, mademoiselle... et qu'ils ont raison, ceux qui vous aiment...

Bijou, les yeux à terre, la respiration un peu oppressée, le teint subitement coloré, les narines agitées d'un imperceptible battement, écoutait sans répondre le jeune professeur.

Alors il passa son bras autour d'elle, saisit la petite main souple qu'elle lui abandonna, et l'entraîna au milieu des valseurs.

M. Spiegel valsait à ravir à trois temps, et Bijou adorait la valse. Toute rose, les yeux à demi fermés, les lèvres entr'ouvertes sur ses petites dents éclatantes, la taille cambrée contre le bras du jeune homme, elle tourna tant que l'orchestre joua. Plusieurs fois elle passa sans la voir près de la pauvre Jeanne cahotée par Pierrot, qui lui sautait sur les pieds ou la cognait éperdument à un meuble quelconque.

Et lorsque, entre temps, Jeanne s'arrêtait pour reprendre haleine, Pierrot lui parlait avec volubilité de sports ignorés d'elle absolument.

— Voyez-vous, — disait-il en avançant fièrement son pied énorme et son formidable genou, — je suis un médiocre danseur, mais un très bon joueur de *foot-ball*... L'équipe de notre lycée viendra cet hiver courir un match avec l'équipe de Pont-sur-Loire... Vous devriez voir ça... ça sera très chic!... moi, je joue arrière... vous verrez quels beaux arrêts!...

Comme Jeanne, sans répondre, suivait d'un œil inquiet son fiancé qui passait et repassait devant elle, heureux d'emporter Bijou dans ce tournoiement rapide et doux, il demanda :

— Je vous ennuie?... voulez-vous que nous repartions?...

— Non, — dit-elle, la voix changée, — je me sens un

peu mal à l'aise... j'ai trop chaud!... voulez-vous me conduire auprès de papa qui joue là-bas... je voudrais m'en aller...

Tandis qu'ils allaient retrouver le paisible M. Dubuisson, Bijou arrêtait M. Spiegel à côté de l'orchestre et lui disait en riant :

— Mais vous êtes donc enragé!... il faut souffler un peu, pourtant!... d'ailleurs voilà la valse qui finit!...

Elle regarda les quatre malheureux musiciens, piteux à voir, avec leurs habits graisseux, leurs chemises fripées, et leurs fronts ruisselants, et tout à coup, s'écria :

— Ah!... monsieur Sylvestre!... bonsoir, monsieur Sylvestre! Ah!... bien!... si je m'attendais à vous voir là!...

Le pauvre garçon releva brusquement la tête et balbutia, en fixant sur Bijou ses yeux d'un bleu tendre, où se lisait une détresse infinie :

— Je ne m'attendais pas non plus à être vu, mademoiselle!...

XVI

Couchée à cinq heures du matin, Bijou dormit deux heures, et, lorsqu'elle entra dans la matinée chez la marquise, elle était fraîche et reposée comme après une longue nuit.

— Grand'mère, — dit-elle, — j'ai beaucoup réfléchi depuis hier...

— A quoi?...

— A ce que vous m'aviez dit pour M. de Clagny...

— Ah! — fit madame de Bracieux, ennuyée de voir revenir cette affaire qu'elle croyait enterrée.

Un peu égoïste comme presque tous les vieillards, elle jugeait inutile de s'occuper des choses pénibles et attristantes autrement que pour les liquider.

— J'ai réfléchi, — continua Bijou, — et puis... cette nuit, au bal, j'ai vu M. de Clagny...

La marquise demanda, un peu inquiète :

— Et... le résultat de ces réflexions et de cette entrevue?...

— C'est que j'ai changé d'avis....

— Qu'est-ce que tu dis?...

— Je dis que, avec votre permission, j'épouserai M. de Clagny...

— Allons donc!... tu ne feras pas ça?...

— Et pourquoi?...

— Parce que ce serait de la folie!...

— Mais non, grand'mère... ce sera de la sagesse, au contraire... si je ne l'épousais pas, jamais plus, de toute ma vie, je n'aurais un instant de tranquillité...

— Parce que?...

— Parce que je l'ai vu profondément, horriblement malheureux...

— Évidemment... mais ça passera...

— Non... ça ne passerait pas!... et, je vous l'ai dit, j'aime M. de Clagny plus que je n'ai jamais aimé personne... excepté vous... alors, la pensée de le savoir malheureux par moi... et peut-être un peu par ma faute... me serait odieuse... et me rendrait malheureuse... beaucoup plus encore que lui...

— Mais tu le serais bien davantage, si tu l'épousais!... Écoute, mon Bijou, tu ne sais rien de la vie... ni du mariage... j'ai eu le tort peut-être de t'élever trop rigidement... de te laisser lire et entendre trop peu de chose... Il est des devoirs, des obligations que le mariage impose, et que tu ignores... et ces devoirs, il faut que tu les connaisses avant de te lancer dans la terrible aventure où tu veux courir...

— Non, — fit Bijou en arrêtant d'un geste madame de Bracieux qui voulait parler, — ne me dites rien, grand'mère... je n'ignore ni les responsabilités que j'accepte, ni les devoirs que je devrai remplir... et je suis décidée... décidée irrévocablement à devenir la femme de M. de Clagny que j'aime tendrement...

Et comme la marquise faisait un mouvement pour protester, elle appuya :

— Oui, tendrement... et la preuve... c'est que la pensée de l'épouser ne m'effraie pas... tandis que l'idée d'épouser les autres me causait une sorte de répulsion...

Elle s'agenouilla devant la marquise :

— Dites que vous consentez, grand'mère?... dites-le, je vous en prie?...

— Tu as bientôt vingt-deux ans... je ne peux pas te gou-

verner comme une petite fille... donc, je consens... mais sans enthousiasme, je te le promets!... et je te supplie de réfléchir encore, mon Bijou?... tu vas, poussée par ton bon cœur, par ton exquise pitié, faire une irréparable bêtise...

— Je n'ai plus besoin de réfléchir... je n'ai fait que ça depuis hier... et je sais que là seulement je trouverai le bonheur, ou, du moins, ce qui y ressemble le plus... Ne dites rien à personne, n'est-ce pas, grand'mère?...

— Ah!... Seigneur!... tu peux être tranquille!... si tu crois que je suis pressée d'aller apprendre ce mariage-là!... de contempler les mines effarées et ahuries des uns et des autres, tu te trompes, ma chérie!...

— Ne dites surtout rien à M. de Clagny... je me réjouis tant de lui parler ce soir!...

— Mais il m'a dit qu'il ne viendrait pas!...

— Il m'a promis, à moi, de venir...

Elle ajouta, en tendant à sa grand'mère son gai visage:

— Et maintenant, il faut que j'aille m'occuper des décors... et de la rampe qui ne s'allume pas... et de mon costume qui n'est pas fini...

La marquise prit dans ses belles mains restées blanches et lisses la tête de Bijou, et répondit en l'embrassant :

— Va!... et fasse le ciel que nous ne regrettions pas, toi, ta trop grande bonté, et moi, ma trop grande faiblesse...

Les Dubuisson et M. Spiegel avaient promis de venir à quatre heures : on devait répéter encore une scène qui ne marchait pas. Bijou, occupée à cueillir des fleurs, alla au-devant du fiacre qui les amenait, et fut surprise d'en voir descendre Jeanne et son père seulement. Elle demanda :

— Qu'est-ce que vous avez fait de M. Spiegel?...

Ce fut M. Dubuisson qui répondit, l'air embarrassé :

— Il vient... il vient avec votre cousin de Rueille, qui était à Pont-sur-Loire et lui a offert de l'amener...

Jeanne dit, en prenant le bras de Bijou :

— Ne dérange pas ta grand'mère... papa n'entre pas maintenant... il a son cours à préparer... et il va faire ça en se promenant dans le parc...

Et, dès que M. Dubuisson se fut éloigné, elle reprit :

— Si M. Spiegel et moi nous n'avions pas des rôles dans la revue, et si nous n'avions pas eu peur de faire manquer tout, nous ne serions pas venus...

Bijou dit, étonnée :

— Vous ne seriez pas venus?... et pourquoi donc ça?...

— Parce que nous sommes dans une situation très fausse et ridicule...

— Vous?...

— Oui... nous!... notre mariage est démoli!...

— Démoli?... — répéta Bijou consternée, — démoli!... et pourquoi?...

Jeanne répondit, l'air très calme, mais les yeux voilés :

— Parce que j'avais la certitude qu'il m'aimait peu ou pas... alors je lui ai dit ce matin que je ne me sentais pas la force d'accepter la vie de souffrance que j'entrevoyais... et je lui ai rendu sa parole...

— Mon Dieu!... est-ce possible?... tu as fait ça!... et tu ne regrettes rien?...

— Rien!... je suis très malheureuse, mais plus tranquille...

Bijou la regarda au fond des yeux et demanda :

— Et c'est... c'est à cause de moi, n'est-ce pas?... à cause de l'attitude que prenait avec moi M. Spiegel que tu as rompu?...

Jeanne fit « oui » de la tête; Denyse reprit :

— Alors, tu as vraiment cru que ton fiancé me faisait la cour?...

— Qu'il te faisait la cour... non pas, peut-être... mais que, certainement, il t'aimait...

— Et puis?...

— Comment, « et puis?... »

— Oui... à quoi ça le menait-il?...

— Mais... à souffrir... et, qui sait?... à espérer!...

— Espérer... m'épouser?...

— Non!... oui... je ne sais pas!... espérer vaguement... je ne sais quoi...

— Et tu crois que je vais supporter cette pensée que je fais... oh! bien involontairement, ton malheur?...

— Il n'est pas en ton pouvoir de changer ce qui est...

Bijou parut réfléchir :

— Si je me mariais? — demanda-t-elle brusquement.

Et, cachant son visage dans ses mains, elle dit d'une voix entrecoupée :

— M. de Clagny veut m'épouser...

— M. de Clagny! — fit Jeanne stupéfaite. — mais il a soixante ans, M. de Clagny!...

— J'avais dis non... je vais dire oui...

— Tu es folle!...

— Pas le moins du monde!... je suis pratique... Le remède est peut-être un peu dur... mais que veux-tu?... je t'aime, ma Jeanne, et la pensée de te voir du chagrin me fait horreur...

— Je t'assure que, même si tu épousais M. de Clagny, je n'épouserais pas, moi, M. Spiegel... Il m'a dit tantôt des choses qui m'ont été pénibles... et que, quoi que je fasse, je n'oublierai pas...

— Des choses pénibles?... à quel sujet?...

— Au sujet de ma jalousie... il m'a dit que c'était ridicule... et pourtant, je ne me plaignais de rien!... à lui, je l'ai dissimulée de mon mieux, ma jalousie!... seulement, cette nuit, à ce bal, j'ai été souffrante... j'ai demandé à papa de m'emmener... il a été mécontent... il a cru que je boudais...

— Tout ça s'oubliera!...

— Non... tu vois, Bijou, que tu ferais, pour rien, la pire des folies en épousant un vieillard...

— Un vieillard!... C'est drôle!... il ne me fait pas du tout l'effet d'un vieillard, M. de Clagny!... J'aimerais mieux certainement épouser un homme plus jeune... et qui me plairait tout à fait... mais enfin...

Jeanne passa son bras autour des épaules de Bijou, et, l'embrassant :

— Tu l'attendras paisiblement, celui qui doit « te plaire tout à fait »!... tu as bien le temps...

— Non... je suis décidée... tout ce que tu ferais, à présent, serait inutile... Tu as beau dire... quand la cause de votre petite brouille aura disparu, la brouille disparaîtra de même... Tiens, embrasse-moi encore... et dis-moi que tu m'aimes!...

— Eh bien? — demanda Jean de Blaye qui arrivait avec M. Spiegel, — est-on prêt?... répétons-nous?...

Depuis quelques jours, il devenait nerveux, agité, ayant besoin de s'étourdir, cherchant à s'empêcher de penser.

Denyse répondit, très calme, en essuyant rapidement ses yeux :

— Mais oui... on est prêt... on n'attendait plus que vous!...

Et, gracieuse et simple, elle tendit à M. Spiegel sa petite main qu'il baisa en disant :

— Vous n'êtes pas trop fatiguée d'avoir veillé si tard, mademoiselle?...

Il ajouta, regardant involontairement le teint un peu jauni de mademoiselle Dubuisson :

— Vous êtes encore plus fraîche qu'hier!...

Jeanne s'approcha de Bijou et, désignant le professeur, lui dit, avec une douleur intense au fond de ses doux yeux :

— Tu vois!... ton remède serait inutile... il est incurable!...

La petite revue fut jouée devant un public nombreux et amusé.

Bijou était si jolie dans son costume d'Hébé, si virginale et si pure, si délicieuse à regarder que, lorsqu'elle voulut aller, après la pièce, mettre une robe de bal, tous la supplièrent de rester telle qu'elle était.

Comme elle se sauvait dans un petit salon pour éviter les compliments des invités, elle fut arrêtée par M. de Rueille, qui lui dit d'un ton pointu :

— C'est ça, le costume qui devait être très correct?... ce costume que, pour me faire plaisir, vous deviez demander à Jean de changer?...

Et comme Jean arrivait avec Henry de Bracieux et Pierrot, il l'interpella sèchement :

— Mes compliments!... tu t'entends à déshabiller les jolies femmes, toi!... seulement, à ta place, quand il s'agit des femmes et surtout des jeunes filles de ma famille, j'aurais le crayon plus... respectueux...

Jean répondit, après avoir regardé Bijou :

— Je ne sais pas ce qui te prend!... il est correct et gentil, ce costume!...

Bijou intervint :

— D'ailleurs, — dit-elle paisiblement, — il n'y a que trois

personnes qui aient le droit de s'en occuper, de mon costume!... grand'mère... moi!... ou mon mari...

— Si tu en avais un?...

— Oui... Eh bien, je vais en avoir un!...

Jean de Blaye haussa les épaules, incrédule. Bijou reprit :

— Je t'assure que c'est vrai!... je me marie..

— Avec qui? — demanda M. de Rueille, inquiet.

Pierrot dit :

— Ah! la bonne blague!...

— Qui épouses-tu? — demanda Henry de Bracieux. — qui?...

Elle répondit, narquoise, en prenant le bras de M. de Clagny qui entrait :

— Je vais le dire à M. de Clagny...

Se tournant vers lui, elle ajouta :

— Seulement, nous irons dehors!... on étouffe là dedans!...

Pierrot murmura, suivant des yeux le peplum rosé de Bijou :

— Ce qu'elle est « esthétique » ce soir!... C'est M. Giraud qui doit la trouver pure!... lui qui dit qu'elle n'est pas faite pour les costumes modernes...

— Tiens!... au fait!... où est-il donc, Giraud? — demanda Jean de Blaye, — il a disparu après le dîner... et on ne l'a plus revu!...

Pierrot expliqua qu'il avait dû aller se promener sur le bord de la Loire, comme il le faisait presque chaque soir; d'ailleurs, il devenait de plus en plus singulier : des crises aiguës de gaîté et de mélancolie...

Ce matin encore, il était sorti de la salle d'études pour aller chez madame de Bracieux qui le faisait appeler pour traduire une lettre anglaise... et puis, il était revenu assez longtemps après, expliquant qu'il n'avait pas osé frapper parce qu'il entendait la marquise qui causait avec mademoiselle Denyse. Et depuis ce moment-là, il n'avait plus dit un mot.

— Où diable est-il passé?... demanda Jean de Blaye.

Et Pierrot nasilla, imitant les camelots du boulevard :

— Où est le Bulgare?... cherchez le Bulgare!...

Quand elle fut seule avec M. de Clagny sous les grands arbres, Bijou dit, très douce :

— Je suis rentrée, ce matin, malheureuse de vous avoir fait du chagrin... j'ai pensé que, peut-être, j'avais été avec vous trop affectueuse, trop abandonnée... que je vous avais fait fait croire... ce qui n'est pas?... Est-ce vrai?...

— C'est vrai!... alors vous n'avez pas du tout d'affection pour moi?...

— Vous savez bien que si!...

— Je veux dire que vous m'aimez comme... comme on aime un vieux parent quelconque?...

— Mieux que ça!...

— Enfin... vous ne m'aimez pas assez... pour... pour m'aimer comme... mari?...

— Je n'en sais rien... je m'explique mal ce que j'éprouve pour vous... D'abord, je vous trouve très beau... et très charmant aussi... et puis... je me sens, quand vous êtes là, enveloppée de tendresse et de douceur... il me semble que je respire plus librement, que je suis plus gaie, plus heureuse... et jamais... jamais... je n'avais encore éprouvé ça!...

Très ému de ce qu'elle disait, inquiet aussi de ce qu'elle allait dire, le comte serra contre lui, sans répondre, le bras de Bijou.

Elle reprit :

— Alors, j'ai pensé que, comme je vous aimais plus que je n'avais encore aimé personne, et que, d'autre part, je ne me consolerais jamais de vous avoir causé un grand chagrin... le mieux était de vous épouser...

M. de Clagny s'arrêta court, et demanda, la voix étranglée :

— Alors... vous consentez?...

— Oui...

Il balbutia :

— Ma chérie!... ma chérie!...

— Je l'ai dit ce matin à grand'mère, — continua Bijou, — et je dois vous avouer qu'elle n'a pas été très contente... elle a fait tout ce qu'elle a pu pour me faire changer d'avis...

— Je comprends ça!...

— Elle trouve que c'est fou, pour vous comme pour moi, de se marier lorsqu'il y a une telle disproportion d'âge... Et puis... elle ne me l'a pas dit, mais j'ai bien vu que quelque chose la préoccupe, qui me préoccupe, moi... à un degré beaucoup moindre...

— Et c'est...

— La disproportion de fortune... oui... il paraît que vous êtes horriblement riche... grand'mère me l'a dit hier quand elle m'a appris que vous demandiez ma main...

— Qu'est-ce que ça fait, mon Bijou, que je sois un peu plus ou un peu moins riche?...

— Ça fait beaucoup!... avec les idées de grand'mère surtout!... Oh!... non pas qu'elle trouve humiliant pour moi d'être épousée sans rien... car je n'ai rien en comparaison de ce que vous avez!... Non!... elle considère que le mariage est une association ou un échange de valeurs : « Donne-moi d'quoi qu't'as... je te donnerai d'quoi qu'j'ai... » Vous avez, vous, votre nom qui est beau, et votre argent qui est considérable... j'ai, moi, mon nom qui est aussi assez coquet, et ma jeunesse qui compte bien pour quelque chose...

— Eh bien! alors?... en quoi la disproportion de nos fortunes gêne-t-elle votre grand'mère?...

— Ah!... voilà!... elle m'adore, grand'mère, et elle calcule que j'ai trente-huit ans de moins que vous... que vous pouvez mourir avant moi... et que, après avoir vécu pendant des années dans un très grand luxe... après m'être habituée à un bien-être excessif, que j'ignore jusqu'ici... je me trouverais très gênée et très malheureuse à l'âge où l'on ne recommence plus sa vie... et où l'on souffre des mauvaises habitudes qu'on ne sait plus perdre...

— Vous sentez bien, mon adoré Bijou, que tout ce que je possède est et sera à vous.... mon testament est fait déjà... qui vous donne tout... même si vous ne devenez pas ma femme...

— Bah!... elle dit qu'un testament... ça se déchire!...

— Si votre grand'mère le préfère, je vous assurerai tout par contrat de mariage?...

Bijou se mit à rire :

— Alors, elle s'imaginera que nous divorcerons... et que le divorce détruit les choses faites...

— Et si je reconnais au contrat que vous apportez la moitié de ce que je possède... et si je vous donne encore le reste en m'en réservant seulement l'usufruit?...

Bijou secoua la tête, et nouant, dans un mouvement tout

plein de câline tendresse, ses jolis bras frais autour du cou de M. de Clagny, elle lui dit :

— Je ne veux de vous que du bonheur... et je suis sûre que vous m'en donnerez beaucoup... J'espère bien que vous vivrez très, très longtemps... Et que m'importera, quand je serai vieille, de me retrouver pauvre... relativement ?...

Il répondit, en couvrant de baisers affolés le visage et les cheveux de Denyse :

— Et moi, je ne vivrais plus à la pensée que la mort peut me prendre sans que l'avenir, tel que je le veux pour vous, soit assuré...

Elle murmura :

— Ne parlez pas de toutes ces choses !... je veux croire que je ne vous quitterai plus jamais, jamais...

Cherchant à voir dans la nuit les yeux de Bijou, il demanda, anxieux :

— Est-ce que vous pourrez m'aimer un peu... comme je vous aime?...

Sans répondre, elle lui tendit ses lèvres, et, à ce moment, un bruit de voix les fit se séparer brusquement. A quelques mètres d'eux, plusieurs personnes parlaient bas, et l'on entendait des pas pesants et cadencés. Il semblait que là, tout près, on portait un fardeau très lourd. Dans l'obscurité, des lueurs passèrent, et M. de Clagny dit :

— C'est singulier !... on dirait qu'il est arrivé quelque chose ?...

Mais Bijou, qui s'était arrêtée, inquiète, le cœur battant à coups pressés, frappée, elle aussi, de la bizarrerie de ce cortège, répondit paisiblement, en retenant le comte par le bras :

— Mais non !... ce sont des gens qui rentrent à la ferme... Dans ce moment-ci, on les emploie au château pendant la journée, et, quand ils ont mangé, ils s'en retournent chez eux...

— Il me semblait, au contraire, que les lanternes allaient vers le château ?...

Elle avait repris son bras, et de nouveau il frissonnait de bonheur, se serrant éperdument contre la jolie créature qui venait de se promettre à lui.

Ils revinrent lentement, par les avenues, et croisèrent plusieurs voitures qui emmenaient les invités.

Bijou dit, surprise :

— Tiens!... on s'en va déjà!... et le cotillon?... est-ce qu'il est bien tard?...

Comme ils arrivaient au perron, ils rencontrèrent les La Balue qui allaient monter en voiture. Denyse demanda :

— Comment?... vous partez?... pourquoi donc?...

M. de La Balue bafouilla quelques inintelligibles paroles, tandis que sa fille et son fils secouaient avec des mines attristées les mains de Bijou.

Et M. de Clagny, commençant à s'inquiéter, dit à son tour :

— Ils ont de drôles de têtes!... Ah çà! qu'est-ce qu'il y a donc?...

Dans le vestibule, qu'une large traînée d'eau sillonnait, allant de la porte à l'escalier, des domestiques traversaient rapides et effarés, et Pierrot parut, les yeux gros de larmes et les mains pleines de fleurs.

Madame de Rueille le suivait, portant aussi des fleurs.

Bijou s'arrêta, interdite; mais M. de Clagny courut à la jeune femme et demanda :

— Qu'est-ce qui est arrivé?...

Bertrade répondit :

— M. Giraud s'est noyé... on vient de le rapporter... c'est le meunier qui l'a retrouvé près de l'écluse...

Et comme Pierrot la regardait, consterné, agitant désespérément les fleurs au bout de ses longs bras, elle ajouta, la voix dure :

— Oui... je sais bien... grand'mère avait défendu de le dire devant Bijou... mais moi, je veux qu'elle le sache!...

XVII

Comme elle attendait, sur le seuil de la petite église, l'oncle Alexis qui descendait de voiture, Bijou se retourna, et, repoussant d'un coup de talon sa traîne de satin blanc, ramenant devant son visage les plis de son voile, elle coula sur la foule bariolée qui se pressait devant le portail ce regard luisant qui savait si bien voir.

Elle aperçut, tout d'abord, la haute silhouette de Jean de Blaye qui s'avançait, indifférent et las, causant avec M. de Rueille un peu nerveux. Henry de Bracieux, l'air agacé, écoutait distraitement la marquise, qui donnait des ordres aux cochers. Pierrot avait pincé dans une portière un des pans de son habit trop court, et on voyait ses grandes mains gantées de blanc manœuvrer avec maladresse, sans parvenir à le dégager.

L'air honteux et pressé, un énorme rouleau de musique à la main, M. Sylvestre s'engouffrait, tête baissée, dans l'escalier de la tribune, et l'abbé Courteil, flanqué de ses deux élèves, passait, affairé, en évitant de regarder dans la direction de Bijou.

Jeanne Dubuisson, un peu maigrie, attendait à côté de son père que la foule lui permît d'entrer. Derrière les belles dames et les beaux messieurs venus de Pont-sur-Loire et des châteaux voisins, au milieu des paysans de Bracieux, ses larges épaules carrées et son teint rouge se détachant sur le fond bleu du ciel, Charlemagne Lavenue arrivait à longues enjambées dans ses habits des grands jours. Et tandis que les yeux baissés, elle semblait ne rien voir, sous le soleil éclatant qui illuminait le pays pour son mariage, Bijou goûtait pleinement la joie de vivre, d'être jolie et d'être aimée.

L'oncle Alexis, qui arrondissait son bras en disant : « Quand tu voudras ?... » la tira de son extase. Gracieuse et souple, elle se mit en marche, au son de l'orgue qui ronflait.

Un cocher de fiacre, entré dans l'église pour voir « la noce », s'écria en voyant passer Bijou :

— Nom d'un chien !... c'qu'elle est chouette, la mariée !...

A quoi un valet de la ferme à « maît' Lavenue » répondit, avec conviction :

— Est-ce pas ?... Eh bié, l'est core meilleure qu'alle est chouette !...

GYP

EN SERBIE

— NOTES D'HIVER —

BELGRADE, 1er décembre. — Au Palais royal. Prière du soir. — Les six coups de six heures vibrent à la grosse cloche de la cathédrale: puis le carillon du Palais répond. Le soleil se couche dans la pourpre, aux lointains d'où vient la Save. Autour des îles, corbeilles d'arbres morts, au niveau de la plaine, blanche de neige, la Save roule du sang. A l'est, le Danube s'efface, gris, dans le brouillard.

Au-dessus des grands arbres du jardin royal, de longs croassements et les tourbillons d'immenses vols de corbeaux. Ils accourent pressés, des quatre coins de l'horizon, toujours plus nombreux, sortant en files interminables du brouillard: tels les flocons de neige tombant sans fin de la nuit du ciel.

Soudain, éclate la sonnerie d'un clairon, très lente, longue et grave. La compagnie d'honneur prend les armes, les hommes se pressent devant le corps de garde. Des commandements brefs retentissent: les baïonnettes jaillissent des fourreaux, et ce sont des mouvements secs et des cliquetis

d'acier froissé. Les soldats présentent les armes, l'officier salue du sabre, la sonnerie cesse.

Et l'instant d'après la voix du clairon s'élève, toutes les têtes se découvrent, et d'un même mouvement les hommes se signent. C'est la Prière du soir, à la nuit tombante, en plein air, sous les armes. Le clairon récite le *Pater*; la compagnie fait les répons. Puis, le dernier *amen* prononcé, la sonnerie retentit de nouveau, toujours lente, toujours grave. — « Rompez! » — On rentre vivement au corps de garde, autour du poêle ronflant.

Au lointain, d'autres sonneries pareilles, plus graves et plus tristes dans l'éloignement, s'élèvent et répondent de chaque caserne.

Dans le brouillard, au-dessus du Danube, le globe énorme et blafard de la lune apparaît, et des cimes invisibles des arbres les croassements des corbeaux tombent désespérément.

4 décembre. — Un mariage. — Devant la cathédrale une file de voitures s'allonge. Les chevaux portent tous au frontal des branches de feuillage, comme nos chevaux de fiacres et d'omnibus, pour les Rameaux : un foulard imprimé, aux couleurs criardes, flotte à l'œillère. En tête j'aperçois un coupé, enguirlandé de feuilles et de fleurs, du siège au garde-crotte : ce ne peut être qu'une voiture de mariage. Je n'ai pu voir encore de mariage en Serbie : j'entre à l'église.

Impossible de douter, fût-ce une seconde, qu'on soit à deux mille kilomètres de Paris : on ne saurait vraiment trouver rien qui ressemble moins à nos mariages, que ce mariage. D'abord, contre nos usages les plus sacrés, la future n'a pas du tout l'air ému : les deux belles-mères, non plus que les sœurs des conjoints, ne se croient pas obligées d'essuyer quelque larme furtive. En attendant le prêtre et l'office, on s'est installé dans l'église, comme on le pourrait faire en un vestibule de mairie, un vestibule peu confortable — il n'y a pas de sièges — mais très doré, couvert de peintures, des murs à l'iconostase qui coupe en deux l'église et masque le chœur et l'autel. Parents et invités, séparés en deux groupes, se pressent à droite, à gauche, le long des murs. Entre les deux camps s'agite, passe et repasse, très affairé, un person-

nage à redingote noire, la poitrine coupée d'un énorme ruban blanc que termine sur la cuisse gauche — telle la plaque au bout d'un grand-cordon — un nœud plus blanc et plus énorme encore. C'est le garçon d'honneur. Et chacun cause de ses petites affaires, et l'on s'en va de l'un à l'autre et de l'une à l'autre, comme l'on ferait chez soi ou dans la rue.

Mais la cérémonie va commencer. Elle, tout en blanc, lui, tout en noir, une branche de romarin en travers de la poitrine, s'approchent en même temps du pupitre où sont placées les Saintes Images et, les ayant pieusement baisées, ils s'en viennent se placer debout devant l'iconostase. Les grilles s'ouvrent, l'autel apparaît et sur le seuil du sanctuaire s'avance le pope. Vivement il passe aux doigts des mariés les anneaux qu'il bénit d'un geste plus vif encore, et le pope disparaît, et les grilles de l'iconostase se referment.

Les mariés battent en retraite. — Est-ce donc fini? — Il faut croire que la question se lit sur ma figure, car charitablement un assistant s'approche et me dit :

— Ne partez pas, au moins : la cérémonie commence seulement.

Puis il reprend :

— Voyez-vous derrière les mariés ces deux messieurs, avec leurs bouquets blancs et leurs cierges? Ce sont les témoins: les voilà maintenant parents spirituels des conjoints; l'un d'eux sera le parrain de tous les enfants à venir; et ce n'est pas une sinécure, car l'on en fait beaucoup ici, et solides!

A côté de nous, une dame rit, très haut.

Pendant ce court monologue, les voici venus au milieu de la nef, devant une table ronde où l'on vient d'ouvrir un missel. De nouveau les popes apparaissent étincelants sous leurs dalmatiques dorées. L'encens fume, les témoins passent leurs cierges aux mariés, les reprennent, les repassent, tandis que de la tribune, au-dessus de nous, s'envolent des hymnes très pareilles aux nôtres, moins émouvantes pourtant, si belles que soient les voix : car les voix chantent seules, il n'y a point d'orgue pour les soutenir. L'orgue! Il faut ne plus l'entendre jamais pour en comprendre toute la beauté, pour sentir combien il aide à l'émotion religieuse. Il faut aussi ne plus voir

nos églises avec leurs hautes nefs, leur demi-jour sous les vitraux, l'autel avec ses cierges et sa croix dominant de partout, pour comprendre leur splendeur artistique, leur grandeur religieuse, Il n'y a qu'en Occident qu'on ait su faire des temples pieux où le genou se plie de lui-même, et je rêve de nos ombreuses et mystiques cathédrales gothiques.

Un choc me tire de ma rêverie : un jeune homme passe, les bras chargés de pièces de soie, qu'il s'en va déposer sur la table devant la mariée : ce sont de futures robes, cadeau des témoins, et je me reprends à suivre attentivement la cérémonie. Les cierges font toujours les mêmes voyages des mains des témoins aux mains des époux, des mains des époux aux mains des témoins. Voilà qu'on apporte deux couronnes. Qu'en va-t-on faire? « Les mettre sur la tête des mariés », me dit mon très obligeant voisin. Cela ne va pas mal à la mariée. Mais je me mords les lèvres en regardant l'époux : la couronne, trop large, descend jusqu'aux oreilles. Avec cet ornement royal surmonté du globe et de la croix, ses cheveux à la Bressant, sa redingote, son cierge en la main droite, il fait invinciblement penser au Louis-Philippe de Cham, moins le parapluie. Ajoutez à cela un sacristain qui se transforme en femme de chambre, prend soin de la traîne de la mariée, arrange le voile sous la couronne, avec un petit air entendu et des mouvements de tête d'artiste contemplant son œuvre : un sacristain chauve, à grand nez, vêtu d'un long pardessus jaune garni de fourrures. C'est à peine si j'entrevois les deux mariés buvant à une même coupe, où boivent à leur tour les témoins; car il y a longtemps que je suis là sur mes jambes, il faut partir, et je m'en suis allé déjeuner, ce qu'ont dû faire aussi les mariés.

18 décembre. — La Saint-Nicolas. — Saint-Nicolas est le patron de la moitié de la Serbie, et le jour de sa fête, une moitié de la Serbie visite l'autre. Ci vingt-deux visites à faire aujourd'hui.

Les visites! Cela vous paraît quelque chose d'insipide sans doute, mais en somme d'assez simple que les visites, ô gens de France! On prend le carnet d'adresses, des cartes, une voiture. J'ai pris de tout cela et du courage par surcroît, pour sup-

porter sans crier les cahots de la voiture sur l'affreux pavé de Belgrade. En revanche j'aurais pu laisser le carnet d'adresses, parfaitement superflu en ce pays. Les gens d'ici ont l'étrange manie de déménager à propos de tout et surtout de rien : on enlève son mobilier, on le met sur des chariots à deux bœufs, avec autant d'aisance que l'Arabe nomade lève sa tente et la charge sur son chameau. Comme les maisons ne sont guère plus numérotées que les tentes du désert, et que les rues n'ont pas plus de plaques indicatrices que les sentiers des oasis sahariennes, comme les concierges sont aussi inconnus que les sonnettes et que les déménageants négligent toujours de laisser leur adresse aux emménageants, il faut se livrer, pour retrouver les gens, à des enquêtes de Peau-Rouge.

Heureusement, si les secousses des voitures sur le pavé ont amené les cochers à l'insensibilité musculaire, le cœur chez eux ne s'est pas de même endurci. Ils sont charitables au client — rare vertu dans la confrérie — et l'aident de façon très intelligente dans ses recherches. Ils vous mènent d'une allure modérée, au petit bonheur, par la ville; de ci de là l'on interroge un gendarme de service, un boutiquier, ou bien une personne amie que le hasard met sur votre chemin. On obtient les renseignements les plus contradictoires, on va du Danube à la Save et de la même au même, et quand, après de longues recherches, on a fini par apprendre non pas le numéro de M. X, non pas même le nom de sa rue, mais le nom de son propriétaire, quand on arrive à la Messarovitch ou à la Paparovitchkoutcha — maison Messarovitch, maison Paparovitch, — neuf fois sur dix on trouve visage de bois : il ne reste plus qu'à laisser en signe de passage le petit bristol et à recommencer même enquête à l'intention de madame Y ou de monsieur Z.

Par exemple, lorsqu'on a la bonne fortune d'être reçu, l'on est récompensé largement de ses peines. On ne saurait être plus affable que ne l'est un Serbe, sitôt que vous devenez son hôte. Vous n'êtes pas assis, que déjà l'on vous présente le *sladko*, d'exquises confitures accompagnées d'eau fraîche, claire, transparente comme le plus pur diamant. Puis ce sont les cigarettes au tabac blond, au goût léger, qui parfument doucement la chambre, et dans une tasse minuscule, très

chaud, très embaumé, le café turc, breuvage des Dieux. Sur les divans très bas, tasse d'un côté, cendrier de l'autre, on cause comme l'on pourrait causer à Paris. On cause de Paris, précisément, qu'ils aiment presque autant que nous, des faits politiques, des livres nouveaux qu'ils lisent mieux que nous et qu'ils jugent bien. Et l'heure passe, trop rapide, et, d'avoir un instant par eux trouvé l'illusion de la patrie, on éprouve un regret de les quitter.

5 janvier. — La Noël orthodoxe. — Sept heures du soir. Dehors, la tourmente : la neige tourbillonne fine et serrée, faite de minuscules diamants, pointus comme des aiguilles. Elle tombe, tombe, presque impalpable, et pourtant dans les rues on ne peut plus distinguer ni chaussée, ni trottoirs : il n'y a rien qu'une grande nappe blanche et parfaitement unie. Le vent chante des gammes chromatiques et fait tinter le givre sur les vitres : et la poussière blanche est si fine, si fine, qu'en un instant, derrière les doubles fenêtres, derrière les portes, dans l'intérieur de la maison, de petites montagnes blanches et glacées allongent leurs pentes régulières. Il fait bon devant le grand poêle de faïence : on rêve à regarder danser les flammes par les ouvertures de la grille, et dans la douce chaleur, avec la musique triste du vent, le ronflement monotone du feu, l'on glisse insensiblement au sommeil.

« Pan ! pan ! » Deux coups de feu ; puis deux autres encore, puis une série, un feu de peloton. Cela part de tous les coins de la rue ; les vitres tremblent. Qu'est-ce ? L'émeute redoutée ? — Je cours à la fenêtre : la rue est calme ; pas la moindre ombre noire au milieu de la chute blanche de la neige. Et pourtant les coups de feu redoublent : on les entend au loin, on les entend tout proche. J'appelle Valentin — prononcez *Valentine* — mon domestique, un grave et brave Silésien :

— Il y en a comme cela pour trois jours : c'est la Noël. Maintenant, on met le cochon de lait sur le feu : quand il sera cuit, la fusillade recommencera.

Comme Valentin achève son explication, la porte s'ouvre :

— Holà ! voisin, venez-vous réveillonner avec nous, à la serbe ?

— Parbleu ! voisin, très volontiers !

— *Aidemo, bratè* — en route, frère !

Malgré la neige qui tourbillonne toujours, malgré le vent qui la pousse en averses du haut des toits, dans la cour on vient d'allumer un énorme feu de bûches : sous le vent le foyer s'avive, de longues flammes montent très claires, bleues, mauves, or, et se tordent en grandes feuilles de chardon. Et c'est fantastique sur le sol tout blanc, avec la neige qui glisse silencieusement du ciel, ces jets fauves et ces reflets qui dansent. Au delà des palissades qui ferment la cour, d'autres feux tout pareils crépitent et fusent en gerbes d'étincelles, et ce sont à chaque instant de brefs éclairs et les détonations des coups de fusil.

— Tant de bruit pour un rôti de porc !

— Vous en parlez bien à votre aise, répond mon hôte. Savez-vous que ce rôti de porc, on l'a gagné par trente jours de jeûne, trente jours pendant lesquels tout Serbe de quelque piété n'a touché ni viande, ni poisson, ni œufs, ni graisse, ni beurre, ni fromage, trente jours pendant lesquels il a vécu de haricots — des haricots énormes, gros comme des œufs de pigeon — et rien que de haricots cuits à l'eau !

— Mais c'est le Ramadan, cela, et vos coups de fusil sont un souvenir des Turcs : c'est le coup de canon du soleil couchant à Constantinople ou à Alger !

— Possible, fait-il, mais en ce cas, le porc est une protestation contre Mahomet, une affirmation de foi chrétienne.

L'acte de foi coûte cher à la race porcine. Ce matin, dans les rues, ce n'étaient que troupeaux de porcs et cochons de lait, les uns laineux comme des moutons, les autres roses et blancs, drôles de petits animaux qui tremblaient de froid, la mine piteuse, qui se mordaient, se battaient, et poussaient des cris à déchirer les oreilles. Alentour tournaient les acheteurs, non point les cuisiniers, non plus que les cuisinières, mais les maîtres de maison en personne. Et c'était un tableau plein d'originalité, parmi les paysans vêtus de peaux de mouton ornées de mosaïques de cuir, parmi les paysannes aux robes rouges et vertes, aux fichus de laine criards, ces officiers, ces messieurs en chapeau haut de forme, tâtant du pouce l'échine des bêtes, et s'en allant, tenant dans chaque main de petits cochons qui

criaient et se débattaient désespérément. Quand l'animal était de taille un peu forte, un portefaix, parfois l'acheteur lui-même, le chargeait sur son dos, tel un fort de la Halle un sac de blé.

« Est-ce souvenir des Turcs aussi ? » Et l'on me montre au seuil de la maison une bûche énorme, enguirlandée de feuillage de sapin.

— Savez-vous que je suis allé la chercher moi-même au bois, selon l'usage auquel tous nous sommes fidèles, et que, selon l'usage, je vais moi-même la mettre au feu !

Et mon hôte, les bras chargés de son bloc de chêne, franchit la porte du vestibule. Aussitôt éclate dans la maison un étrange concert, cris de poules, de poulets, de coqs, toute la musique d'une basse-cour, et les gens de la maison, les invités, les petits, les grands, caquetant, coquetant, gloussant, le plus sérieusement du monde accompagnent en file indienne l'hôte et sa bûche jusqu'à la cheminée prochaine! — « Le symbole? quel est le symbole? » — Personne ne peut me l'expliquer : nous ne sommes pourtant pas au pays d'Ibsen !

Je comprends aisément celui-ci par exemple : la paille semée partout sur le plancher et dans la salle à manger jusque sur la nappe et sous la nappe, jusque sous les gâteaux, dont quelques-uns sont étrangement décorés de pièces d'argent en guise de fruits confits et de dessins en sucre. Un grand cierge de cire jaune se dresse, en mode de surtout, dans un chandelier d'argent, au centre de la table. On l'allumera tantôt, tout le monde étant debout quand, avec le verre de champagne, on apportera rôti, doré, croustillant, le traditionnel cochon de lait.

Dans la cour, le bûcher s'écroule avec des gerbes d'étincelles : il ne reste plus qu'un lit de charbons ardents où se jouent toutes les nuances de l'or, et qui crépitent sous les flocons de neige. Sur une longue broche de bois, la victime est attachée : on va la coucher au-dessus du brasier, et, quand arrive le solennel instant, c'est à notre tour de faire parler la poudre : revolvers et fusils se donnent la réplique, et les fusées y mêlent leurs détonations sèches et leurs minces aigrettes de feu rose.

...L'intéressant pays! Il n'y a pas quatre-vingts ans, les pères de ceux qui sont là étaient de rudes paysans, aux habits de bure, aux pauvres demeures, d'âme simple, très ignorants. C'est ici presque un coin de France, non pas seulement par le décor, les toilettes, l'élégance du couvert, par tout ce qui est extérieur et de surface: mais à ce bout de table, on parle de Marcel Prévost et des *Lettres de femmes:* ici, d'Anatole France et de l'*Étui de Nacre:* et là, tout proche, — le cœur d'un canut en bondirait — mon voisin proclame délicate et *chenuse* la dernière chronique de Deschamps. Après quoi, quand l'hôte lève son verre en l'honneur de ses hôtes, quand il porte leur santé, c'est comme le fait aujourd'hui le montagnard de la Chumadia, comme le faisaient ses pères il y a des siècles, c'est en chantant une grave mélopée, un chant d'église presque, repris en chœur par les convives. Dans cette maison où je retrouve la France, comme dans la chaumière du paysan, demain, après-demain, pendant trois jours, la table demeurera dressée, la porte restera ouverte à tout visiteur. Cette fête n'est pas un amusement, un jeu de salon, une restitution archéologique : on la célèbre gravement, on accomplit sérieusement tous les rites sans les comprendre tous, comme on fait un acte de foi. C'est l'originalité de ce peuple qu'il reste le même en tous ses membres, et que là où la civilisation, destructrice implacable des originalités, tend à effacer les usages nationaux, un patriotisme pieux les sauvegarde.

Minuit. Il faut rentrer. La tempête est déchaînée, formidable. Le vent tonne sur les façades des maisons. On est aveuglé, étouffé: la neige balayée de partout, mêlée de sable, vous cingle le visage: on dirait des poignées d'aiguilles lancées à toutes forces. Par places le pavé est nu complètement, et plus loin roulent d'énormes vagues de neige. Soulevée de tous côtés, elle flotte dans l'air en brouillard de glace, et les lampes électriques ne sont plus que de rouges lumignons pareils à des chandelles qui s'éteignent. Et rien n'est plus sinistre que le glissement rapide de la neige sur le sol, subitement soulevée et tourbillonnante, pareille aux vapeurs grises qui flottent en larges lambeaux déchiquetés, les jours de sauvage tempête, le matin, à la surface de la mer.

7 janvier. — Les rois Mages. — Tintamarre et cacophonie dans le vestibule : c'est un concert de voix suraiguës, acides, fausses comme le sont les voix d'enfants en passe de devenir jeunes coqs. Valentin apparaît à ma porte :

— *Die Drei Könige, Herr.*

— Les trois rois! Les trois Mages, Gaspar, Melchior et Balthazar chez moi!

Je me lève aussitôt pour aller recevoir Leurs Majestés.

Sous des chemises blanches, en maints endroits déchirées, les reins ceints d'une bande de papier doré, la tête couverte d'un cône de papier blanc, jadis enveloppe d'un pain de sucre — l'étiquette de l'usinier y joue les gemmes et les ciselures, — des épées de bois en main, le nez très rouge et les jambes neigeuses, voilà Gaspar, Melchior et Balthazar. Je me sens pris d'une folle envie de rire, à la vue de ces pans de chemises et de ces plastrons déchirés, figurant les dalmatiques lourdes de pierreries des premiers adorateurs du Christ.

Avec eux, deux autres personnages : l'un coiffé d'un melon jaune et défoncé, le menton masqué d'une barbe en laine qu'il tient avec les dents, le nez extraordinairement épaté, les yeux bridés et sournois, manie un énorme gourdin : c'est, paraît-il, le vilain Hérode. Son compagnon, chaussé de bottes confortables, vêtu d'un pardessus garni de fourrures, les mains dans les poches, le chapeau sur l'oreille, m'a tout l'air, dès l'abord, d'être le barnum de Leurs Majestés : en fait, il sort une soucoupe de sa poche; l'erreur n'est pas possible : les Rois en déplacement quêtent pour leurs frais de voyage.

La quête doit être fructueuse, car depuis hier les Rois Mages courent les cafés, — quatre cents cafés! — dans le costume ci-dessus décrit. En plus, ils portent avec eux une crèche où dort l'Enfant Dieu, et chantent en son honneur des chants à faire s'enfuir un sourd. Le vilain Hérode lève soudain sa trique sur le berceau divin; les Rois Mages croisent aussitôt le fer, pardon, le bois de leurs épées. Hérode recule épouvanté, et le barnum, la soucoupe à la main, circule en hâte entre les tables :

— *Molin, Gospodine, isvolte.* S'il vous plaît, monsieur! je vous prie.

Et les sous tombent en abondance. Aujourd'hui, les trois Rois vont en ville.

Valentin, se rappelant soudain que je suis Français et citoyen d'une république, se prépare à expulser Balthazar, Gaspar et Melchior. J'empêche ce crime de lèse-majesté; je viens d'entrevoir dans le jardin un rayon de soleil : Leurs Majestés ne partiront pas d'ici avant d'avoir passé devant l'objectif. — Clac! c'est fait. Je remercie Leurs Majestés, je leur verse mon obole et, comme je leur fais ouvrir la porte, Balthazar s'approche et me demande « quand il pourra venir chercher une épreuve ».

Samedi 1er avril. — Les Rameaux. — En Auvergne, le dimanche des Rameaux, les enfants vont à l'église avec des branches de buis enrubanées, où pendent des gourmandises frelatées, gâteaux rouges, étoilés de sucre blanc. Ici, la fête des Rameaux est aussi la fête des enfants. Seulement, la fête se célèbre la veille, le samedi, dans l'après-midi. Tantôt, les rues étaient pleines de bambins et bambines que les mamans tiraient par la main et qu'on avait attifés de leurs plus beaux habits : l'étrange chose, parfois, que ces beaux habits ! Chacun de ces petits bonshommes, chacune de ces petites bonnes femmes portait à la main une branche de saule ou de peuplier où, sur la tige grise, dans le soleil, les bourgeons à peine ouverts, les pousses fines et vertes brillaient comme de claires émeraudes. A chaque mouvement un son léger de clochettes; tous les enfants tiennent avec leur branche une petite sonnette, et vous pensez s'ils se font un devoir de l'agiter et de lui faire chanter ses plus joyeux carillons. Ils les agitent jusque dans l'église où l'on attend le passage du premier cortège parti de la cathédrale. Du reste, les allées et venues, le bruit des clochettes, cela ne change rien à l'aspect de ladite église; on n'y est ni plus ni moins recueilli que de coutume.

Il y a bien un millier d'enfants qui montent par l'avenue de Topschider, tous leur branche de saule à la main, et l'on dirait de loin un buisson léger, étoilé de bourgeons, qui marcherait. Les enfants de chœur avec les Saintes Images sont comme noyés dans la foule; à gauche, à droite, sur les trottoirs, se pressent curieux et parents. D'ordre, il n'y en a pas:

chacun marche à sa guise : c'est une vaste débandade, où les popes forment l'arrière-garde, chantant des cantiques aux rythmes étranges, bavardant quand ils ne chantent pas.

Toute la Serbie est dans cette procession. Le mélange des costumes d'enfants, le coudoiement des pauvres et des riches, le pêle-mêle du cortège, c'est le pays demi-européen, demi-oriental, le peuple démocratique par excellence, le peuple indiscipliné et sans grand respect de la hiérarchie. Pour achever de symboliser toute la Serbie, là-bas sur le trottoir, une vingtaine de fillettes, aux très élégants costumes, modes de l'avant-dernier hiver à Paris, s'en vont gravement, deux par deux, très en ordre, ne se mêlant pas à la débandade populaire. C'est l'aristocratie, qui se formera inévitablement ici, qui se forme déjà par les femmes, et que ce peuple ne comprend pas et ne comprendra pas. C'est l'œuvre lente et inconsciente des gens retour d'Europe, de Paris et de Vienne. Et ce sera quelque jour un inéluctable et terrible malentendu entre ceux-ci, minorité intelligente, et ceux-là, majorité énorme et végétante.

ALBERT MALET.

L'Administrateur-Gerant : ÉMILE NORBERG.

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

Mars-Avril 1896

LIVRAISON DU 1ER MARS

		Pages.
G. HANOTAUX	Le Partage de l'Afrique. — I	5
GYP	Bijou (*1re partie*)	28
RENÉ STOURM	Le Trésor de Guerre	74
JULES SIMON	Ambroise Thomas	98
SIDNEY WEBB	La « Fabian Society »	112
PAUL BOURGET	Une Idylle tragique (*fin*)	138
PAUL ROBIQUET	Babeuf et Barras	192
PRINCE B. KARAGEORGEVITCH	En pays scandinave	212

LIVRAISON DU 15 MARS

BARRAS	Les Préliminaires du 18 Brumaire	225
GEORGE DURUY	Barras et le 18 Brumaire	245
GYP	Bijou (*2e partie*)	269
***	La Puissance navale de l'Angleterre	312
S. ROCHEBLAVE	George Sand avant George Sand	342
MAX LECLERC	Le Commerce et l'Impôt sur le Revenu	384
CHARLES DE BORDEU	L'Ame volée	402
GEORGES ROODENBACH	A propos de « Manette Salomon »	438

LIVRAISON DU 1ER AVRIL

		Pages.
PAUL MARGUERITTE	Le Pacte	449
G. HANOTAUX	Madagascar et le Régime du Protectorat	474
F.-A. AULARD	Le Lendemain du 18 Brumaire	488
G. GIACOMETTI	La Crise italienne	516
A. LE BRAZ	Un Pèlerin en Palestine au XVIIe siècle	539
MAURICE PALEOLOGUE	Une Patricienne de la Renaissance	576
HENRY LEMONNIER	Les Nouveaux Musées de la Ville de Paris	595
GYP	Bijou *(3e partie)*	611
EDMOND SELIGMAN	La Comédie-Française contre Talma	662

LIVRAISON DU 15 AVRIL

ERNEST RENAN	Lettres de 1848	673
AUZIAS-TURENNE	Cow-Boy *(1re partie)*	702
ERNEST LAVISSE	L'Examen de Saint-Cyr	749
BRADA	Paysages et mœurs de Toscane	769
PIERRE DE SÉGUR	Les dernières années de madame Geoffrin	793
PAUL MARIÉTON	Nocturne	832
GYP	Bijou *(fin)*	834
ALBERT MALET	En Serbie	883

AP
20
R47
1896
mars-avril

La Revue de Paris

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY